Université de Reims Champagne-Ardenne
UFR d'Histoire
Année universitaire 2005-2006

THESE DE DOCTORAT
Pour l'obtention du grade de
Docteur en Histoire

Présentée et soutenue publiquement
par

Yann HARLAUT

La cathédrale de Reims

du 4 septembre 1914 au 10 juillet 1938

Idéologies, controverses et pragmatisme

Directeur de thèse :
Madame Marie-Claude Genet-Delacroix (Université de Reims)

Jury :
Monsieur Patrick Demouy (Université de Reims), président
Monsieur Dominique Poulot (Université Paris I, Panthéon-Sorbonne), rapporteur
Monsieur François Cochet (Université de Metz), rapporteur
Madame Fabienne Chevalier (DOCOMOMO), invitée
Madame Christina Kott (Université Paris II), invitée

Remerciements

Au moment où je clos mon mémoire, je ne peux que penser à tous ceux qui m'ont apporté leur soutien et leur aide.

Avec reconnaissance, je me tourne vers mon directeur de recherche, Madame Genet-Delacroix, qui m'a orienté et avec laquelle j'ai pu avoir des entretiens enrichissants. Je la remercie pour avoir dirigé mes travaux depuis ma maîtrise. Je dois beaucoup à ses conseils avisés et à sa grande compétence en matière d'histoire culturelle. Je remercie également les autres membres du jury Messieurs Patrick Demouy, Dominique Poulot, François Cochet et Mesdames Fabienne Chevalier et Christina Kott qui enrichiront par leurs remarques ce travail. Je n'oublie bien évidemment pas mes collègues chercheurs, le professeur Emil Hädler, Ludmila Chvedova, Michela Passini, Alexandre Neiss et tous les autres croisés aux hasards des recherches ou lors des colloques qui m'ont éclairé un temps mais dont j'ai oublié le nom.

Que Mesdames et Messieurs les conservateurs ainsi que l'ensemble du personnel du musée des Beaux-Arts de Reims, de la bibliothèque Carnégie, du musée Hôtel-Le-Vergeur, de la bibliothèque Saint-Nicaise, du musée Fort de la Pompelle, de la société des amis de la cathédrale de Reims, de l'Historial de Péronne, du musée Rodin, du musée Antoine Bourdelle, du musée des Beaux-Arts de la ville de Paris, du musée d'Art et d'Histoire Romain Rolland, du musée des Beaux-Arts de Rennes… reçoivent mes chaleureux remerciements pour leur dévouement. J'en profite pour saluer l'érudition et la passion de l'abbé Jean Goy. Les collections privées ont également été un précieux atout pour l'exhaustivité des sources. Que Messieurs Olivier Rigaud, Jean-Pierre Procureur, Pierre Cosnard et Michel Thibault soient remerciés pour leur accueil chaleureux et leur disponibilité. Je n'oublie pas les descendants des personnes citées dans mon mémoire : Brigitte Simon et Charles Marq, Gilles Sainsaulieu, Yvonne Sénéchal, Marc Fridblatt, H.L.M. de Sauvage Nolting (Pays-Bas).

Plus personnellement, je tiens à remercier Madame Francine Jérôme, correctrice consciencieuse, mes camarades, mes amis et surtout mes parents, à la fois relecteurs attentifs et soutien affectif durant toutes les périodes de doute.

Table des matières

INTRODUCTION 14

De l'idée à la réalisation 14
Brève historique de la cathédrale de Reims 16
Une cathédrale symbolique : visions de 1914 18
Un patrimoine devenu national 19
Une histoire maintes fois projetée 20
Une histoire « exemplaire » 23

ENTRE REALITE ET PROPAGANDE : LA FIGURE EMBLEMATIQUE DE LA CATHEDRALE MARTYRE DURANT LA PREMIERE GUERRE MONDIALE 28

I. Pour une présentation réaliste des faits 29

Sources et témoignages : difficultés et problèmes méthodologiques 29
Historique des événements précurseurs de l'incendie 31
La retraite française et l'occupation de Reims 31
La « méprise » du 4 septembre 33
Reims occupée : la cathédrale transformée en ambulance. 35
Reims libérée… Reims bombardée. 36
La tragique journée du 19 septembre 1914 38
Les sources spécifiques 38
L'embrasement et la chute de l'échafaudage 41
La cathédrale en flammes 43
L'évacuation laborieuse des blessés 46

II. Le relais médiatique 48

Communiqués officiels et réprobations 48
Le communiqué officiel du gouvernement français 48
Dualité des communiqués allemands 49
Presse nationale et internationale 51
Le choc des Rémois 56
Constatations des destructions : les commissions d'enquête 57
La commission française : le rapport Dalimier 58
Notice du docteur Capitan 60
Le premier rapport Whitney Warren 61
Un rapport allemand : celui de l'inspecteur Clemen 62

III. Au service de la propagande : la guerre du droit et de la morale 64

L'affrontement juridique 64
La controverse de la notion de crime de guerre 64
Les justifications allemandes 67
La propagande extérieure de la France : la quête des neutres 69

L'Italie, l'indécise 70
Les Amériques 73
Le Saint-Siège et la neutralité pontificale 75
La propagande religieuse, intellectuelle et artistique 78
La propagande religieuse : une « victime expiatoire » 78
« Les Guerriers de l'Esprit » : les intellectuels français en guerre 82
Les nombreuses parutions, conférences et expositions 83
La propagande populaire : le poids de l'opinion publique et de l'image 86

IV. La « rhétorique de l'image » 88

L'archétype : le dessin de Gustave Fraipont 89
Les assertions allemandes 91
Des images combattantes 92
L'utilisation à des fins militaires : poste d'observation et abris 93
Le massacre des blessés allemands 97
Critique de l'argumentation allemande 98
Essai de typologie des images françaises 99
Le crime de Reims 100
Le sacrilège 102
Les complices du Kaiser 104
La cathédrale de Reims dans les représentations de la culture de guerre 106
Terroriser 107
Ridiculiser l'adversaire 109
Héroïser son camp 111
La mobilisation des enfants 113

V. De la vérité à la mémoire 116

Un mythe associé : le cardinal Luçon 116
Un exemple de ferveur religieuse 116
Une figure médiatique 118
L'Union sacrée rémoise 121
Les derniers irréductibles 122
La cathédrale et son histoire : destruction de la mémoire nationale 124
Le traumatisme : un sursaut individuel, national et international 125
L'âme de Reims et de la France 126
Symbole catholique 128
Source d'inspiration pour les écrivains et les poètes 130
L'Allemagne multirécidiviste et impardonnable 132
L'atavisme germanique 133
L'Allemagne impardonnable 137
Tenir ! Jusqu'à la victoire et l'heure du châtiment 140

DESTRUCTIONS ET PROTECTIONS DU PATRIMOINE ARTISTIQUE DURANT LA PREMIERE GUERRE MONDIALE : INSTRUMENTALISATION ET POLEMIQUES 144

VI. Une logique de guerre : l'instrumentalisation du patrimoine 145

La réponse allemande : « Le Manifeste des 93 » 145
L'appel au monde civilisé 145
L'action allemande 149

La réaction française et le début de la « Bataille du gothique » 151
La guerre des arts *153*
Les publications françaises : l'inventaire des destructions 153
Les publications allemandes : la critique des mesures de protection française 155
Le dernier mot français : l'ouvrage d'Arsène Alexandre 157
Constats et bilan *158*
Une notion confuse d'esthétisme à la française 159
Le réel visage de la guerre 161

VII. « Notre-Dame de la Tranchée » : la cathédrale sous les bombes 164

Les sources *164*
Des documents épars 164
La photographie : témoin des destructions 166
Les rapports des « gardiens » de la cathédrale 167
Les premiers bombardements : l'année 1914 ..... *169*
Les dégâts antérieurs à l'incendie : du 4 au 18 septembre 1914 169
Destructions détaillées consécutives à l'incendie 170
La fin de l'année 1914 172
Une relative accalmie : les années 1915-1916 ..... *173*
1915 : les bombardements d'une ville forte 173
1916 : une cathédrale épargnée 177
Les années de tous les dangers : 1917-1918 ..... *178*
1917 : bombes et intempéries 178
1918 : la fin des inventaires 182
Bilan des bombardements *185*
Données chiffrées et constat 186
La cathédrale otage ? 189

VIII. La protection des monuments historiques durant la guerre 192

Les réactions consécutives à l'incendie *192*
La commission des monuments historiques 192
L'affaire de l'échafaudage 194
L'architecte ordinaire Max Sainsaulieu 196
L'architecte en chef Henri Deneux 198
Les premières mesures conservatoires *199*
Etat des lieux 199
Des travaux sous tension 202
Indifférence et imprudence 205
Le manque de moyens humains et financiers 207
Le problème de la charpente et l'installation d'une couverture provisoire *209*
Les réticences de l'autorité militaire 210
Vers la réalisation du projet 212
L'intervention du Saint-Siège, d'octobre 1916 à janvier 1917 213
Protection et évacuation du patrimoine mobilier *216*
La statuaire : inventaire et mesures conservatoires 216
La question des vitraux 223
L'évacuation des trésors de la cathédrale 226
Les médias : de la fièvre journalistique à la critique des mesures de protection *230*
La fièvre journalistique : exagération des destructions 230
L'Ange au Sourire 232

La critique de la protection de la cathédrale de Reims 238

IX. Bilan des destructions artistiques et monumentales 242

Evaluation des dommages de guerre 242
Une destruction marginale 242
Un territoire contrasté 245
Les monuments symboliques de la guerre 247
Une ville ravagée : Reims 249
La cathédrale Notre-Dame de Reims 251
Quantifier l'inestimable et le principe de compensation artistique 254
La cathédrale mutilée : étude des différents sources 258
Sources 258
Architecture et superstructures 260
Toiture 263
Sculpture 264
Vitraux 269
Mobilier 270

X. Une restauration contestée ou soutenue 274

Au nom de l'art 274
Une question en suspens avant la guerre 274
L'idéal des pierres ou le romantisme des Ruines 275
L'Art en deuil 277
Les archéologues ou la trahison des restaurateurs 279
Au nom de la mémoire 282
Historiens et nationalistes : au nom de la continuité 282
Un haut lieu commémoratif : la cathédrale, mémorial de la guerre 284
Les Rémois ou le retour à la normale 289
Bilan des positions : André Michel et Paul Léon 292
La société des amis de la cathédrale de Reims 295
Principes et statuts de la société 296
Partenariat, propagande et communication 298

XI. La cathédrale : lieu de passage, de pèlerinage et d'inspiration 302

Touristes et illustres visiteurs de la cathédrale 302
De 1914 à 1918 : une cathédrale exhibée 302
La quête d'une paix « juste » : la visite du président américain 305
De 1919 à 1938 : du guide des champs de bataille au renouveau touristique 306
Commémorations et festivités 309
Les artistes à Reims 317
Mesdames Caristie-Martel et Bernhardt 317
Une source d'inspiration inégalable 319
Pillage des œuvres d'art et culte des reliques 321
Amateurs et profiteurs 321
Le retour des reliques 324
Quelques dérogations 327
Notre-Dame de la Marne : la cathédrale comme lieu de pèlerinage 329
Le calvaire de la France 330
La cathédrale des morts 333

LES ANNEES DE RECONSTRUCTION OU L'ERE HENRI DENEUX : FINANCEMENTS, DEBATS ET PRAGMATISME 335

XII. Comptabilité et maître d'œuvre 336

Bilan partiel du gros œuvre : essai de comptabilité 336
Difficultés d'exploitation de ces sources 336
Tableau de comptabilité 339
Le problème de l'inflation 346
Le maître d'œuvre : l'Etat 350
Moyens d'intervention 350
Efforts financiers consentis 354

XIII. Les donations : des libéralités philanthropiques à l'ingérence mémorielle 358

L'Œuvre du Timbre de la Paix et la mobilisation internationale 358
L'initiative danoise 359
Les comités nationaux 361
L'empire britannique et La Rheims Cathedral Restoration Fund 364
Les dons Rockefeller 365
La 1ère donation et le comité franco-américain pour la restauration des monuments 366
L'arbitrage du comité et les premiers travaux 369
La 2e donation 373
Vers un désengagement 377
Bilan : effet d'entraînement ou de substitution ? 379
Pour le rétablissement du culte : SACR, impératrice Eugénie et clergé rémois 384
La société des amis de la cathédrale de Reims 384
L'impératrice Marie-Eugénie 387
Le clergé rémois : la paroisse, le diocèse et l'archevêché 389
Les dons individuels : les donateurs « insignes » 391
Divers legs en faveur de la cathédrale 391
Les « modestes » donateurs 393
Le tronc de la cathédrale 395
« Le dollar des cathédrales » et les initiatives d'Henri Abelé 400
Profits financiers et mémoriels 402
Part de la philanthropie 403
Philanthropes ou profiteurs 404
De l'ingérence à la perception mémorielle 405

XIV. Les réalisations : un chantier exemplaire 410

Le chantier 410
Les problèmes de logistique et d'approvisionnement 410
Les particuliers et les entreprises en charge du chantier 412
Entre désirs et réalisations 414
Inventaire chronologique des travaux 416
Assurer la conservation de l'édifice 421
Les travaux préliminaires 421
Consolidations d'urgence en vue d'assurer la sécurité du chantier 425
La réfection des superstructures 427
Les dépendances 433

Réaffecter la cathédrale au culte : aménagements intérieurs et réfection du mobilier . *434*
1919 : la création d'une église provisoire 435
1923-1928 : réfections intérieures en vue des cérémonies d'inauguration de la nef des 11 et 26 mai 1927 436
1938 : réfection du dallage et du mobilier 438
Les grandes orgues 442
Rétablissement du chauffage et éclairage de la cathédrale 443
Rendre à la cathédrale sa physionomie antérieure : la charpente d'Henri Deneux ou le choix de l'innovation *446*
L'établissement de la couverture provisoire 446
Etablissement des charpentes définitives sur les bas-côtés 447
La charpente définitive de la nef 449
La couverture en plomb 451
Le rétablissement de la toiture de la nef principale et du transept et du clocher à l'Ange de l'abside 453
Les bras nord et sud du transept, les quatre tours du transept, la chapelle de l'Archevêque 454

XV. Les doctrines : controverses et pragmatisme 456

Les fouilles archéologiques *456*
Une succession de travaux 456
Exploration du sous-sol du chœur et de la nef 458
Dans la cour nord 463
Valorisation, communication et critiques 464
Périmètre de sauvegarde, restauration et dérestauration *465*
Périmètre de sauvegarde 465
La dérestauration 468
Vers la réalisation de la flèche centrale 471
La restauration des vitraux *472*
Les vitraux de la nef, des bas-côtés, du chevet, du chœur et de l'abside 473
Les vitraux de la façade occidentale 475
Les vitraux du transept 477
Conservation et restauration de la sculpture *479*
La doctrine de la CMH et le chantier de Reims 479
Exemples particuliers : l'Ange au Sourire et Bethsabée 481
La création d'un musée lapidaire 484
Les critiques directes *486*
La réalité des destructions 486
La lenteur des travaux : fouilles archéologiques et rapport Rattier du 21 juillet 1925 488
Les éventuelles collusions et les honoraires des architectes 489
Achille Carlier et « Pierres de France » 491

CONCLUSION 496

La réalité du chantier : de l'estimation à la réalisation 496
La fin de la carrière de l'architecte en chef Henri Deneux 501
Evolution des conceptions en matière de restauration 503
De la mémoire plurielle à la mémoire unitaire 505

INDEX, TABLES ET LISTES 511

Index des noms des personnes 511
Tables des illustrations 520
Liste des graphiques 524
Liste des tableaux 525

ARCHIVES 527

Archives publiques 527
Archives nationales 527
Médiathèque de l'architecture et du patrimoine 528
Archives de l'armée de terre, ministère de la Défense (Vincennes) 531
Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) (Paris) 532
Musée d'histoire contemporaine (MHC) (Paris) 532
Archives départementales de la Marne, dépôt central de Châlons-en-Champagne 532
Archives départementales de la Marne, dépôt de Reims 532
Archives municipales de Reims 535
Bibliothèque municipale de Reims 537
Archives départementales du Pas-de-Calais 538
Musée d'art et d'histoire Romain Rolland 538
Archives privées 538
Société académique de Reims 538
La société des amis de la cathédrale de Reims 538
Musée Hôtel-Le-Vergeur 538
Archives diocésaines de Reims 539
Archives diocésaines de Dijon 539
Atelier Simon 539
Archives familiales Hess 539

SOURCES IMPRIMEES 540

Ouvrages antérieurs à la Grande Guerre 540
Images et symboliques de l'art et des cathédrales 540
Préservation des monuments 540
Reims et sa cathédrale 541
La Grande Guerre 542
Pages vécues, mémoires et correspondances 542
Les bombardements de Reims et de sa cathédrale 543
Les autres bombardements « symboliques » 552
Propagande militaire, intellectuelle, artistique et religieuse 553
Mémoire de la Grande Guerre 559
L'entre-deux-Guerres 560
Destruction des biens culturels 560
Versailles et le problème des réparations 560
Art et politiques artistiques 561
Reconstruction et restaurations 562
Reims, la cathédrale et ses visiteurs 567
Monseigneur Landrieux 568
Le cardinal Luçon 569
Max Sainsaulieu et Henri Deneux 570
Les donations 571

Fouilles, découvertes archéologiques et historiques 572
Inaugurations et commémorations 574

BIBLIOGRAPHIE 578

Instruments de travail 578
Méthodologie de recherche et approches pluridisciplinaires 580
Approche historique 580
Généralités 580
La Première Guerre mondiale 581
Le traité de Versailles 586
L'Entre-deux-Guerres 586
Approches thématiques 587
Arts, patrimoine et monuments historiques 587
Les intellectuels et la guerre 593
Mécénat, commémorations et mémoire 594
L'image et la propagande 596
Religion et foi 599
Restauration et reconstruction 601
Reims et sa cathédrale 602

CONFERENCES ET EXPOSITIONS 608

Colloques, conférences et tables rondes 608
Expositions 609

ICONOGRAPHIE 610

Archives publiques 610
Médiathèque de l'architecture et du patrimoine 610
Bibliothèque de documentation internationale contemporaine 610
Musée Rodin (Paris) 613
Musée Bourdelle (Paris) 613
Archives départementales de la Marne, dépôt central de Châlons-en-Champagne 614
Archives départementales de la Marne, dépôt de Reims 615
Direction régionale des affaires culturelles de Champagne-Ardenne, service de l'Inventaire 619
Archives municipales de Reims 619
Musée des Beaux-Arts de Reims 620
Bibliothèque municipale de Reims 626
Musée Hôtel-Le-Vergeur 626
Musée Saint-Remi 629
Archives diocésaines de Reims 629
Historial de la Grande Guerre (Péronne) 630
Musée d'Orsay, fonds photographique 632
Musée des Beaux-Arts de Rennes 632
Musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt 632
Archives départementales des Vosges 632
Collections particulières 632
Inventaire iconographique 633

ANNEXES 682

Inventaire des destructions 683
Annexe 1 : Tableau chronologique des sources 683
Annexe 2 : Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 697
Dualité des témoignages de guerre : côté français 700
Annexe 3 : Ils bombardent Reims… par Albert Londres 700
Annexe 4 : L'Agonie de la basilique par Albert Londres 703
Annexe 5 : Reims sans la cathédrale par Albert Londres 705
Annexe 6 : Le grand incendie de Reims par Henri Libermann 707
Annexe 7 : Visite de Reims par Rudyard Kipling 708
Annexe 8 : Rapport du docteur Capitan 709
Annexe 9 : Rapport de Whitney Warren, lu à la séance du 3 octobre 1914 712
Annexe 10 : Rapport de Whitney Warren, lu à la séance du 6 janvier 1917 715
Annexe 11 : Témoignage du général de division Igert 717
Dualité des témoignages de guerre : côté allemand 718
Annexe 12 : Le Bombardement de la Cathédrale de Reims, exposé général par le ministère de la Guerre allemand 718
Annexe 13 : Témoignage de Franz Beckmann 722
Annexe 14 : Témoignage d'un général d'infanterie 723
Annexe 15 : Témoignage d'un capitaine d'artillerie 724
Annexe 16 : Témoignage du vicaire Johannes Prülage 726
Annexe 17 : Témoignage d'un colonel, chef d'état-major 732
Annexe 18 : Témoignage de sœur Alwine Ehlert 733
Annexe 19 : Témoignage du docteur Pflumacher, médecin major 735
Poèmes 737
Annexe 20 : Prières 737
Annexe 21 : Le "Lamento" de Notre-Dame-des-Anges par Benoît Isambart 738
Annexe 22 : La Cathédrale de Reims en Flammes !! par E. Lesourd 739
Annexe 23 : Pour la Cathédrale de Reims, par Camille Le Senne 740
Annexe 24 : La Cathédrale, d'Edmont Rostand 741
Annexe 25 : L'Holocauste de Reims, de René d'Avril 741
Annexe 26 : Notre-Dame de Reims, de Maximilien Volochine 742
Annexe 27 : Reims et Cologne, de Ossip Mandelstam 743
Annexe 28 : Au Teuton, de Valéry Brioussov 743
Annexe 29 : Vous avez le pouvoir de détruire les tours…, de Michel Kouzmine 744
Annexe 30 : L'Ange Brisé, de Pierre Antony-Thouret 745
Annexe 31 : Poème de Marcel Sézanne 746
Annexe 32 : Guignol, de Gérôme Coquandier 747
Annexe 33 : La Cathédrale de Reims en flammes, de A. Barbier 748
Annexe 34 : Reims, d'Amélie de Néry 749
Annexe 35 : La Cathédrale, de Julien Clément 750
Annexe 36 : En marge du « Cap de Bonne Espérance », de Jean Cocteau 751
Annexe 37 : La Cathédrale de Reims, de Jean Destrains 752
Annexe 38 : La cathédrale blessée par le capitaine G. Mary 753
Annexe 39 : Alleluia ! Alleluia ! Alleluia ! 754
Annexe 40 : Reims ! de H. Rouquette 755
Annexe 41 : Dans la cité martyre de Mgr. Félix Périé 756
Annexe 42 : La cathédrale de Reims 757

Annexe 43 : La restauration des monuments après la guerre par Paul Léon 758
Annexe 44 : Cathédrale de Reims, liste des objets classés 765

INDEX DES AUTEURS.....767

Abréviations

ADJ : Archives diocésaines de Dijon

ADM : Archives départementales de la Marne

ADR : Archives diocésaines de Reims

AMR : Archives municipales de Reims

AN : Archives nationales

BDIC : Bibliothèque de documentation internationale contemporaine

BMR : Bibliothèque municipale de Reims

CA : Champagne-Ardenne

CSBA : Conseil supérieur des Beaux-Arts

CFARM : Comité franco-américain pour la restauration des monuments

CMH : Commission des monuments historiques

CNMH : Caisse nationale des monuments historiques

DEA : Diplôme d'études approfondies

DOCOMOMO : Documentation et conservation of buildings, sites and neighborhoods of the modern movement

DRAC : Direction régionale des affaires culturelles

HGG : Historial de la Grande Guerre

MAP : Médiathèque de l'architecture et du patrimoine

MBAR : Musée des Beaux-Arts de Reims

MHV : Musée Hôtel Le Vergeur de Reims

SACR : Société des amis de la cathédrale de Reims

Introduction

Comme tout Rémois, la cathédrale Notre-Dame exerce une fascination. On pourrait la croire imperturbable ou immortelle. Pourtant, elle est fragile, menacée dans sa longue histoire par le temps, l'évolution des goûts, des idées politiques, des finances publiques et des destructions guerrières. Ce patrimoine a continuellement évolué dans sa structure, dans son décor mais également dans sa portée symbolique. Il est le reflet des mutations de la vie intellectuelle, sociale et culturelle. Le but de ce présent travail est de comprendre comment nous avons, symboliquement et matériellement, hérité de ce patrimoine.

De l'idée à la réalisation

Soucieux de travailler sur la perception contemporaine des monuments historiques, je me suis d'abord intéressé à l'incendie de la cathédrale de Reims, le 19 septembre 1914. Evénement de premier plan au niveau médiatique, cette maîtrise s'est orientée sur la dualité franco-allemande de la perception mémorielle au travers notamment d'une très riche iconographie[1]. Cette première étude laissait entrevoir le problème de la restauration future du monument.

Orienté dans un sens patrimonial, encouragé et soutenu par mon directeur de recherche, une première approche transdisciplinaire de l'histoire de la cathédrale de Reims de 1914 à 1938 se dessine en 1999 au travers d'un travail de DEA[2]. Conforté dans mes propres recherches par l'engouement du public que suscite l'exposition[3] et la table ronde[4] organisées par le nouveau conservateur du musée des Beaux-Arts de Reims, David Liot, je décide d'entreprendre ce

[1] Yann HARLAUT, *L'Incendie de la Cathédrale de Reims par l'image (1914-1919) : réalité, représentation et mémoire*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1998, 2 tomes, 228 p.
[2] Yann HARLAUT, *Ruines et résurrection de la Cathédrale de Reims, du 4 septembre 1914 au 10 juillet 1938*, mémoire de DEA sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1999, 2 tomes, 224 p.
[3] *Rodin, Bourdelle… et les artistes rémois – Mythes et Réalités de la cathédrale au 20ème siècle*, exposition organisée au Musée des Beaux-Arts, Reims, du 27 juin au 7 octobre 2001.
[4] *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims au XXe siècle*, table ronde organisée au Conservatoire, Reims, 4 décembre 2001.

long travail qu'est la thèse de doctorat nouveau régime. A plusieurs reprises, des conférences grand public m'ont donné l'occasion de découvrir de nouvelles pistes de recherche[5].

Cette recherche s'est également enrichie de la participation à des travaux pluridisciplinaires au sein du comité d'histoire du ministère de la Culture[6], des équipes de recherche des universités de Tours[7] et de Paris XII[8] et par l'assiduité à d'autres manifestations. Ces rencontres furent très précieuses pour élargir mes points de vue, associant l'expertise des professionnels du patrimoine[9] aux savoirs des universitaires français[10] et étrangers, parmi lesquels Christina Kott[11] (Allemagne), Nicola Lambourne[12] (Angleterre), Michela Passini[13] (Italie), Ludmila Chvedova[14] (Russie)… Ces regards croisés, entretiens oraux et écrits ont révisé mes problématiques de recherche et m'ont inspiré la publication de plusieurs articles[15].

---

[5] Yann HARLAUT, *« Hommage au Cardinal Luçon » d'Emile Wery*, conférence organisée dans le cadre « Une heure / Une œuvre », Musée des Beaux-Arts, Reims, 25 octobre 2001 ; *Images de la Grande Guerre* et *"Reims, ville martyre" : au cœur de la propagande française*, conférences à l'ESCAL de Witry-les-Reims, 15 novembre 2002 ; *Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale*, conférence à la Maison du Patrimoine de Saint-Julien-les-Villas, 21 avril 2004 ; *Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale*, table ronde à la médiathèque de Reims, 25 juin 2005 ; *Deux sœurs de guerre. La cathédrale de Reims et la basilique de Saint-Quentin dans la propagande artistique de la Première Guerre mondiale*, à l'INSSET, Saint-Quentin, 23 novembre 2005.

[6] *Les politiques du patrimoine dans l'Entre-deux-guerres*, journée d'étude organisée par le Comité d'Histoire, Département des études et de la prospective, Paris, 17 janvier 2002. (intervention de Yann HARLAUT *« La restauration de la cathédrale de Reims : enjeux et ingérences »*).

[7] *Villes en guerre dans le premier XX^e siècle (1911-1946)*, colloque international organisé par le Centre d'Histoire de la Ville moderne et contemporaine (CEHVI), Université de Tours, 11 et 12 décembre 2003. (intervention de Yann HARLAUT *« Reims (1914-1938) : gloire, réalité et amnésie d'une ville marquée par la Première Guerre mondiale »)*.

[8] *Guerres et statistiques*, Quatrième journée d'étude de l'Institut Jean-Baptiste Say, Université de Paris XII, 7 février 2004. (intervention de Yann HARLAUT *« Quantifier l'inestimable : les dommages de guerre des biens culturels détruits ou endommagés durant la Première Guerre mondiale, d'après les travaux de Michel Edmont et d'Arsène Alexandre »)*.

[9] Entre autres, Françoise Bercé, inspecteur général honoraire de l'architecture et du patrimoine et Arlette Auduc, conservateur du patrimoine.

[10] Dont Jean-Michel Léniaud, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Loïc Vadelorge, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université de Versailles Saint-Quentin, Philippe Chassaigne, professeur en histoire contemporaine à l'Université de Tours.

[11] Christina KOTT, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.201-221 ; *Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstchutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924*, thèse de doctorat sous la direction de Michael Werner, EHESS, 2002, 578 p.

[12] Nicola LAMBOURNE, « Production versus destruction. Art, World War I and Art History », *Art History*, vol. 22, n°3, sept. 1999, p.348-363 ; *War Damage in Western Europe. The Destruction of Historic Monuments during the Second World War*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2001, 228 p.

[13] Michela PASSINI, « Martirio e resurrezione di Reims : dispute novecentesche su una cattedrale », *Arti e storia nel Medioevo. IV. Il Medioevo al Passato e al Presente*, 2004, p.571-588.

[14] Ludmila CHVEDOVA, « La cathédrale dans l'œuvre de l'acméiste russe Ossip Mandelstam », dans Joëlle PRUNGNAUD (dir.), *La cathédrale*, actes de colloque, Lille, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle, 2001, p.251-261 ; « Les poètes russes chantent la cathédrale de Reims », *Le Porche, Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy*, n°10, juillet 2002, p.9-21.

[15] Yann HARLAUT, « La restauration de la cathédrale de Reims : enjeux et ingérences », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité

Tout ce cheminement m'a conduit progressivement aux conclusions que je présente dans cette thèse.

Brève historique de la cathédrale de Reims

Cependant, avant de parler des destructions puis des campagnes de restauration, il est essentiel de rappeler en quelques lignes, l'histoire de la cathédrale de Reims. Ce n'est là qu'une ébauche, imparfaite et lacunaire, d'une histoire riche[16] qui continue de s'écrire[17], en particulier sous la direction de Patrick Demouy[18].

La cathédrale actuelle est en fait le troisième édifice construit à cet emplacement. Le onzième évêque de Reims, saint Nicaise, pour remplacer une église élevée non loin de là, par deux des premiers pontifes de la ville, dédie une église à la Vierge. C'est dans cette petite cathédrale primitive qui subsiste pendant quatre siècles qu'est baptisé Clovis en 496 (ou 498). Cet événement largement influencé par l'évêque de Reims saint Remi marque la naissance du royaume franc et l'alliance du trône (le pouvoir) et de l'autel (la religion). En 816, le fils de Charlemagne, Louis le Pieux (778-840) choisit Reims pour y être sacré empereur. Le prestige de la sainte Ampoule réinventé par Hincmar lors du sacre de Charles le Chauve (869), le rôle décisif d'Adalbéron dans l'avènement d'Hugues Capet (987), la puissance territoriale et politique des archevêques de Reims aboutissent à partir d'Henri I^{er} (1027) à fixer définitivement le lieu du sacre à Reims.

Au commencement du IX^{e} siècle, dès 818, l'archevêque Ebbon songe à agrandir sa modeste église. Son successeur sur le trône archiépiscopal de Reims, Hincmar, célèbre en 862, la dédicace de ce second édifice. Il est en partie remanié au cours des siècles suivants et complètement détruit par un incendie, le 6 mai 1210.

La construction de l'actuelle cathédrale débute en 1211 sous la direction de l'archevêque Aubry de Humbert avec comme maître d'œuvre Jean d'Orbais. Il s'agit de bâtir un édifice digne du plus puissant archevêque de France et répondant à la fonction primordiale du lieu, le

---

d'histoire, 2003, p.253-268 ; « Gloire, destruction et amnésie. Reims, 1914-1918 », dans Philippe CHASSAIGNE et Jean-Marc LARGEAUD (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004, p.295-307 ; « Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale », *La Vie en Champagne*, n°41, janvier / mars 2005, p.17-24 ; « Les "donateurs insignes" de la cathédrale de Reims (1914-1938) », *Le cercle généalogique*, n°105, 2005/4, p.3-22.

[16] Hans REINHARDT, *La Cathédrale de Reims. Son histoire, son architecture, sa sculpture, ses vitraux*, Paris, P.U.F., 1963, 254 p.

[17] Patrick DEMOUY, *Genèse d'une cathédrale. Les archevêques de Reims et leur Eglise aux XI^{e} et XII^{e} siècles*, Langres, Dominique Guéniot éditeur, 2005, 814 p.

[18] Patrick DEMOUY (dir.), *Reims : la cathédrale*, coll. Le Ciel et la Pierre, St Léger Vauban, Éditions Zodiaque, 2000, 385 p.

sacre des rois de France. Dès le 7 septembre 1241, les chanoines prennent possession du chœur. A la fin du XIII^{e} siècle, les travaux intérieurs sont terminés, mais le portail n'est achevé qu'au cours du XIV^{e} siècle et les parties hautes, les tours notamment, ne sont terminées qu'en 1480.

Par suite de la négligence de deux couvreurs qui avaient abandonné un fourneau mal éteint, les toitures primitives de la cathédrale de Reims s'embrasent le 24 juillet 1481. Ce désastre doit être réparé au plus vite. Grâce à diverses générosités, aux ventes de joyaux, aux quêtes, mais surtout grâce à un prélèvement sur les impôts du grenier à sel, le Chapitre peut dès 1483 lancer des travaux de réfection qui sont achevés avant la fin du XV^{e} siècle.

Au cours des siècles suivants, la cathédrale souffre de l'évolution des goûts esthétiques. Dès la Renaissance, le gothique est honni. Au XVIII^{e} siècle, les chanoines, désireux d'éclairer plus amplement leur édifice détruisent les vitraux fortement délabrés des parties basses. Le jubé en pierre et le labyrinthe subissent par la suite le même sort. La Révolution abat les fleurs de lys de la toiture et les couronnes des statues de Salomon, David et Clovis. Le linteau du portail central reçoit une nouvelle dédicace lorsque la cathédrale devient temple de la Raison. Le plus dramatique n'est pas dû à ces sollicitudes vandales mais aux années d'abandon qui laissent la cathédrale dans un état avancé de délabrement.

Certes la cathédrale de Reims a été continuellement restaurée. Dès le XVII^{e} siècle, le monument subit des restaurations qui se poursuivent au XVIII^{e} siècle. Mais les travaux les plus importants sont entrepris dans la seconde moitié du XIX^{e}. L'architecte diocésain Jean-Jacques Arveuf-Fransquin (1802-1876) restaure la galerie du Gloria, les pignons du transept et les tours. En 1860, Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) à titre temporaire puis définitif prend en main le chantier et procède à de nombreux ajouts, « coiffant de pyramides les piles intermédiaires des arcs-boutants, donnant à la galerie haute un couronnement crénelé, garnissant d'animaux les arcatures qui surmontent les chapelles rayonnantes »[19]. Cette reconstitution dans le style du XIII^{e} siècle se poursuit sous les directions successives de Eugène Millet (1819-1879), Victor Ruprich-Robert (1820-1887), Paul Naples (1844-1885), Denis Darcy (1823-1904) et Paul Gout (1852-1923). Débutée en juin 1876, cette grande campagne de travaux devait se terminer en 1914, au moment de la déclaration de la guerre.

---

[19] Patrick DEMOUY (dir.), *Reims : la cathédrale*, coll. Le Ciel et la Pierre, St Léger Vauban, Éditions Zodiaque, 2000, p.114.

Une cathédrale symbolique : visions de 1914

Au-delà de l'aspect historique, le monument revêt un fort caractère symbolique. Toutefois, il est difficile rétrospectivement d'évaluer une telle notion, totalement subjective, car la cathédrale de Reims est tellement marquée par la guerre que son identité, son historiographie, a pu s'en trouver modifier. Il convient avant tout de recontextualiser l'image de cette cathédrale dans la trame historique de cette thèse.

Incontestablement, pour les contemporains d'alors, le monument est emblématique. Reims est dès la fin du XIII[e] siècle un lieu de mémoire nationale, la ville du sacre, symbole de l'Entente de l'Eglise et de la monarchie autour d'une « religion royale »[20]. La Révolution française modifie ce climat et la cathédrale Notre-Dame de Reims relève dès lors d'une mémoire partisane[21]. Pour les catholiques militants, elle représente l'endroit où la France est née, le lieu du baptême de Clovis et de la conversion des Francs. C'est aussi le symbole du sacre pour les royalistes français.

Cette mémoire nationale est ravivée, instrumentalisée, une première fois en 1896 lors de la commémoration du quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Voulues par l'archevêque de Reims, le cardinal Benoît-Marie Langénieux (1824-1904), ces célébrations sont annoncées un an après les commémorations révolutionnaires et se veulent être une « manifestation de foi et de patriotisme »[22]. Cette commémoration du mythe fondateur de la France voulue comme chrétienne constitue un combat d'arrière-garde face à une société qui se laïcise.

La concorde n'existe plus en France entre le Clergé et l'Etat. Dans les années 1880, les premières mesures de laïcisation concernent l'école. Si le projet très radical d'Emile Combes (1835-1921) de séparation des Eglises et de l'Etat n'aboutit pas, la loi du 9 décembre 1905 déclenche de vives protestations et un climat de défiance. Parfois, les heurts sont particulièrement violents, notamment à Reims lors de la tourmente des inventaires en 1906. Cette loi divise la population rémoise et un fort mouvement anticlérical se développe dans la cité. Le cardinal Louis Henri Luçon (1842-1929), devenu archevêque de Reims en 1906 est poursuivi en justice et maintes fois attaqué par la municipalité et même par les représentants

---

[20] Jacques LE GOFF, « Reims, ville du Sacre », dans Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, *La Nation*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.685.

[21] Jean-François BOULANGER, « L'épiscopat français et la philanthropie américaine après la Grande Guerre », dans François COCHET, Marie-Claude GENET-DELACROIX et Hélène TROCME (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.169.

[22] Yves-Marie HILAIRE, « Les célébrations du XIV[e] centenaire en 1896 », dans Michel ROUCHE (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.683.

de l'Etat. Pour les catholiques rémois et français, ces lois signifient l'apostasie, l'abandon de la foi. Il fallait une guerre et la découverte d'un ennemi commun pour réconcilier ces partis.

Un patrimoine devenu national

Le monument lui-même est devenu au cours du XIX[e] siècle un véritable symbole du patrimoine national[23]. A l'origine du renouveau des cathédrales dans la conscience nationale, il y a bien évidemment le courant romantique. Chateaubriand (1768-1848), dans le *Génie du Christianisme*[24] paru en 1802 fait l'éloge du Moyen-Age et de l'art gothique. Victor Hugo (1802-1885) prolonge ce nouveau souffle en faisant des cathédrales un véritable mythe littéraire national grâce au succès populaire de *Notre-Dame de Paris*. La cathédrale est perçue comme la synthèse de la civilisation du Moyen Âge et l'identité de la nation française.

Deux autres œuvres littéraires ont marqué avant-guerre l'imaginaire véhiculé par les cathédrales. En 1898, l'œuvre encyclopédique de l'historien Emile Mâle (1862-1954) est consacrée à *L'Art religieux au XIII[e] siècle en France*. L'auteur y aborde le génie des bâtisseurs et artistes du Moyen-Age. A propos de la cathédrale de Reims, il souligne que si les autres cathédrales sont catholiques et donc universelles, elle « seule » serait « française », en raison de son histoire marquant la mémoire collective et gravée sur le haut du pignon ou sur les vitraux de la nef[25]. Le second ouvrage essentiel est le journal de voyage du sculpteur et maître à penser Auguste Rodin (1840-1917) intitulé *Les cathédrales de France*[26]. Paru le 6 mars 1914, ce journal aborde avec nostalgie l'art médiéval et évoque les problèmes de sauvegarde de ce patrimoine. Cet ouvrage est la synthèse de ses notes sur l'architecture française depuis 1845 et veut réhabiliter dans le contexte nationaliste de l'époque, les merveilles françaises[27]. Ayant eu un retentissement médiatique considérable[28], cette œuvre est considérée par Lucien Maury (1872-1953) comme le « testament » d'Auguste Rodin[29]. Le

---

[23] Voir André VAUCHEZ, « La cathédrale », dans *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Gallimard, 1992, p.3109-3140.
[24] François-René de CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*, Paris, J. Vermot, 1859, 396 p.
[25] Emile MALE, *L'Art religieux du XIII[e] siècle en France. Etude sur l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration*, Paris, Armand Colin, 1898, 1948 (8[e] éd.), p.704-705.
[26] Auguste RODIN, *Les cathédrales de France*, Paris, Armand Colin, 1914, 164 p., 100 pl.
[27] Auguste RODIN, « Nous laissons mourir nos cathédrales », *Le Matin*, 28 décembre 1909.
[28] *Correspondance de Rodin*, t.3, 1908-1912, textes classés et annotés par Alain Beaussire et Florence Cadouot, Editions du Musée Rodin, p.151.
[29] *Revue bleue*, 14 mars 1914.

succès de cet ouvrage fut considérable et il est même surprenant qu'il ait été publié durant la guerre dans une édition allemande[30].

Le monument cathédrale n'est guère éloigné des conceptions de l'identité nationale comme le souligne Maurice Barrès (1862-1923) dans son ouvrage consacré à *La Grande pitié des églises de France*[31] paru en 1914 et réédité par la suite. Maurice Barrès y relate son action politique, mais également sentimentale en faveur de la défense du patrimoine religieux. A l'Assemblée nationale, le 16 janvier 1911, ce brillant orateur plaide en faveur de « la sauvegarde pour toutes les églises, pour celles qui sont laides, dédaignées, qui ne rapportent rien aux chemins de fer, qui ne font pas vivre les aubergistes… »[32]. Certes parfois sarcastique, il lance à l'échelle nationale, au moyen de nombreux exemples locaux, un vaste débat. Le 25 novembre 1912, puis le 13 mars 1913, le député de Paris expose à nouveau ses thèses devant ses confrères. Soutenu par un grand nombre de pétitions, il demande ainsi l'intervention de l'Etat en faveur de la sauvegarde de l'architecture religieuse. Il propose ainsi, le 25 novembre 1912, le classement en bloc de toutes les églises jusqu'à l'année 1800[33]. Concernant plus spécifiquement la cathédrale de Reims, il relate dans le seizième chapitre de son ouvrage le récit d'une visite effectuée dans « la plus belle de nos maisons de famille »[34]. Pour Maurice Barrès, l'église est le symbole identitaire par excellence ; la perte de celui-ci entraîne la perte de l'identité de la communauté qui autour y gravite. Pour un monument de portée nationale comme c'est le cas pour la cathédrale de Reims, c'est le fondement même, l'identité française qui se trouverait ainsi menacée.

Le traumatisme causé par la guerre à cette haute figure du patrimoine national et les restaurations qui suivirent auraient dû engendrer maintes publications. Pourtant, ce travail de recherche et d'édition n'est resté qu'à l'état de projet.

Une histoire maintes fois projetée

A maintes reprises, l'histoire de la cathédrale de Reims de 1914 à 1938 a été projetée. L'incendie de la cathédrale et tous les bombardements antérieurs et postérieurs n'ont pas le statut d'un simple fait divers dont la presse se serait fait l'écho, mais celui d'un symbole

---

[30] Auguste RODIN, *Die Kathedralen Frankreichs*, mit Handzeichnungen Rodins aud 32 Tafeln, Leipzig, K. Wolff, 1917, 32 illustrations par Clot. D'après Claudie JUDRIN, *Inventaire des dessins du musée Rodin*, Paris, éditions du Musée Rodin, 1992, p.35.
[31] Maurice BARRES, *La Grande pitié des églises de France. Edition définitive*, Paris, Librairie Plon, 1914, 1925 (rééd.), 299 p.
[32] *Ibid.*, p.59.
[33] *Ibid.*, p.157.
[34] *Ibid.*, p.228.

largement instrumentalisé. Au-delà de l'indignation et de la mémoire, cette page d'histoire se doit d'être contée et analysée. Pour l'inspecteur général des musées des départements Arsène Alexandre, « le « martyre de Reims aura ses historiens spéciaux, et rien que ces histoires constitueront à elles seules toute une bibliothèque »[35]. A un ami, le sculpteur Antoine Bourdelle signale en 1918 qu'il va terminer son travail de dessins aquarellés consacrés au *martyre de Reims*[36] pour garder « le souvenir de l'immonde crime Boche contre le miracle sculpté de France »[37].

L'historiographe local Albert Chatelle, à la fin de son ouvrage sur l'histoire de Reims durant la Première Guerre mondiale, indique vouloir prochainement publier « l'historique des immenses travaux effectués parfois même sous les bombardements pour la protection de la cathédrale, la sauvegarde des monuments historiques et pour l'évacuation des œuvres d'art »[38]. Ce deuxième volume ne paraîtra jamais. Albert Chatelle a tardé pour publier son premier opus, financé par la ville de Reims et projeté en 1933[39]. L'ouvrage n'est achevé qu'en septembre 1939 et la souscription est lancée. La Seconde Guerre mondiale compromet ce travail. Albert Chatelle alors officier de réserve est fait prisonnier et parallèlement, sous l'Occupation, les Allemands détruisent le manuscrit. *Reims ville des sacres, notes diplomatiques secrètes et récits inédits (1914-1918)* n'est finalement publié qu'en 1951[40].

L'ouvrage d'Albert Chatelle fait également références à deux dossiers intitulés « Documents sur Reims et la cathédrale pendant la guerre » et « Notes et documents authentiques concernant la cathédrale de Reims pendant la guerre » rédigés et conservés par l'archevêque de Reims, le cardinal Luçon[41]. Pour Albert Chatelle, il ne fait aucun doute que ce dernier souhaitait entreprendre un récit historique de ces événements[42]. Mais la charge épiscopale ne lui en a pas laissé le temps.

---

[35] Edmont MICHEL, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, Paris, Berger-Levrault, 1932, p.47.
[36] Musée Bourdelle, série de dessins aquarellés, vers 1914-1918, n°1020, 1022, 1117, 2513, 2538, 2542, 2556, 2566, 2568, 2591, 2629.
[37] Lettre de Bourdelle à Roussel-Despierres, 30 juin 1918, archives du musée Bourdelle.
[38] Albert CHATELLE, *Reims ville des sacres, notes diplomatiques secrètes et récits inédits (1914-1918)*, Paris, Imprimerie Téqui, 1951, p.260.
[39] Délibérations du conseil municipal de Reims, séance du 14 février 1930 et du 7 avril 1933, AMR, 2W19 et 2W24.
[40] AMR 151W45.
[41] Il s'agit probablement des documents issus des archives diocésaines de Reims et conservés aux archives départementales de la Marne sous les côtes : 7J 150, 7J 151, 7J 155, 7J 156 et 7J 157.
[42] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.177.

Au niveau de la reconstruction de la cathédrale, Patrice Bonnet (1879-1964), architecte en chef à Versailles, suggère, à la fin du mois de décembre 1937, d'utiliser les reliquats du fonds Rockefeller pour financer la parution d'un ouvrage sur la restauration de Versailles. Il attire l'attention du comité franco-américain « sur le fait que dans quelques années seulement il est probable que tous les détails authentiques concernant les travaux Rockefeller seront perdus si on ne les conserve pas dans une forme convenable et facile à consulter »[43]. Ce premier ouvrage serait complété par des œuvres analogues pour les deux autres monuments concernés par la donation, le palais de Fontainebleau et la cathédrale de Reims. Là encore la guerre a compromis un tel travail de publication.

Ce travail propose de répondre aux lacunes dans l'histoire rémoise. Hormis l'ouvrage de référence de monseigneur Maurice Landrieux[44], tous ces projets ont avorté. Pourtant, il existe un nombre impressionnant de publications durant la guerre sur l'héroïque ville de Reims et sa glorieuse martyre, mais ils sont empreints de l'exacerbation des consciences durant le conflit. Certes les travaux des équipes de recherches de l'université de Reims, de Laurence Sirguey[45], de Gilbert Nolleau[46] et spécialement ceux de François Cochet[47] ont considérablement réévalué cette période surmédiatisée mais bien mal informée. Ils ont comblé en partie ce déficit historiographique concernant la cité rémoise. Toutefois ces problématiques de recherche n'abordent encore que trop succinctement cette cathédrale des sacres devenue cathédrale martyre.

La guerre n'est cependant qu'une partie de cette présente étude, consacrée également à l'aspect restauration. Là encore cette frange d'histoire restait à écrire. Pour sa part, l'histoire de la restauration de l'édifice a certainement souffert du cataclysme mémoriel du second conflit mondial, mais certainement plus encore du clivage qui demeure entre histoire et histoire de l'art.

---

[43] Lettre à Maurice Paléologue, 29 décembre 1937, MAP, 80/1/50.
[44] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, Paris, Librairie Renouard, 1919, 236 p. et 96 pl.
[45] Laurence SIRGUEY, *Le Docteur Langlet Maire de Reims 1914-1918. Rôle civique, rôle médiatique*, mémoire de maîtrise sous la direction de Maurice Vaïsse, Reims, 1987, 114 p.
[46] Gilbert NOLLEAU, *L'iconographie des batailles et du siège de Reims lors de la Première Guerre Mondiale*, Mémoire de DEA sous la direction de G. Clause, Reims, 1993, 112 p.
[47] François COCHET, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, université de Paris VIII, 1983, 432 p ; *La Guerre de 1914-1918 dans la Ville des Sacres. Reims ville-martyre : vie et mort d'un mythe républicain ?*, Reims, C.R.D.P., 1985, 44 p ; *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, 168 p.

Une histoire « exemplaire »

L'histoire de la cathédrale de Reims de 1914 à 1938 devait être écrite en raison de son caractère exemplaire, transdisciplinaire et européen. Car si ce travail adopte le principe de la monographie, le caractère exemplaire du sujet peut servir de référent aux recherches nationales et internationales.

Le sujet de cette thèse ne relève pas du domaine de l'histoire de l'art, de l'histoire militaire ou de l'histoire sociale ; le sujet est transversal. Un monument historique ne revêt pas d'intérêt stratégique et l'histoire de l'art s'intéresse d'avantage au domaine de la création qu'à celui de la destruction. La bataille de Reims apparaît pour l'histoire militaire et stratégique comme une guerre de siège ; stigmatisée, instrumentalisée, le siège de Reims relève dans sa portée mémorielle comme une guerre d'images.

Si l'analyse des années de restauration par un historien d'art ou un architecte permettrait de compléter cette présente étude, l'analyse ne serait que partielle, car cette restauration hautement symbolique ne peut s'appréhender que dans la diversité des choix individuels et politiques. Par exemple, l'innovation technique n'est pas le seul vecteur qui concoure à restaurer en ciment armé la toiture. L'évolution des doctrines en matière de restauration et l'aspect financier ont indubitablement joué. C'est véritablement une histoire du patrimoine qu'il convenait d'écrire, dans toute son approche pluridisciplinaire et transdisciplinaire.

En dehors des travaux anciens de Paul Léon (1874-1962)[48] ou de Louis Réau (1881-1961)[49], ce n'est qu'à partir du milieu des années 1970 que les premiers travaux universitaires sont consacrés à ce nouveau champ d'études qu'est l'histoire du patrimoine[50]. Les premières études de Françoise Bercé[51] et de Jean-Michel Léniaud[52] sont d'abord consacrées à la

---

[48] Directeur des Beaux-Arts de 1919 à 1932, Paul Léon a conduit la politique de restauration monumentale durant l'entre-deux-guerre et a publié : *Les monuments historiques, conservation, restauration*, Paris, H. Laurens, 1917, 380 p ; *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, 584 p ; *La protection des monuments*, La Documentation Française Illustrée, n°64, Paris, La Documentation Française, avril 1952, 31 p ; « 1939-1955. Les monuments », *Les Monuments historiques de la France,* janvier-mars 1955, p.3-8.

[49] Louis REAU, *Histoire du vandalisme : Les monuments détruits de l'art français*, Paris, Editions Robert Laffont, 1958 (1ère édition), 1994, 1190 p.

[50] Loïc VADELORGE, « Le patrimoine comme objet politique », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.11-12.

[51] Françoise BERCE, « Les sociétés savantes et la protection du patrimoine monumental », *Actes du 100e congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque nationale, 1976, p.155-168. ; *Les Premiers travaux de la Commission des travaux historiques : 1837-1848 : procès-verbaux et relevés d'architectes*, coll. Bibliothèque de la sauvegarde de l'art français, Paris, A. et J. Picard, 1979, 452 p. et 140 p. de planches. ; *Des Monuments historiques au Patrimoine du XVIIIe siècle à nos jours ou "Les égarements du cœur et de l'esprit"*, Paris, Flammarion, 2000, 222 p.

dimension emblématique, au patrimoine monumental. Différentes études suivent et s'intéressent à d'autres franges de l'histoire du patrimoine. Marie-Claude Genet-Delacroix traite de l'activité de l'Etat dans le « système des Beaux-Arts » et donc de la dimension politique du patrimoine[53]. Du monument historique, Dominique Poulot s'intéresse au concept de patrimoine et à son application au travers de l'institution muséale[54]. Si André Chastel (1912-1990)[55], au début des années 1980, tente de circonscrire ce concept de patrimoine, suivi par de nombreuses parutions dont celles de Marc Guillaume[56], Françoise Choay[57] ou Alain Bourdin[58], le cadre national, trop étriqué, laisse place à des études européennes[59], voire transatlantiques[60]. Notre recherche s'inscrit dans le premier ensemble de ce vaste champ d'étude, celui de l'histoire des monuments historiques qui relève du genre traditionnel de la monographie.

Cette histoire de la cathédrale de Reims est limitée chronologiquement autour de deux dates symboliques : le 4 septembre 1914, jour au cours duquel les premiers obus frappent le

---

[52] Jean-Michel LENIAUD, *L'utopie française. Essai sur le patrimoine*, Paris, Edition Mengès, 1992, 180 p. ; *Les cathédrales au XIX^e siècle : étude du service des édifices diocésains*, Paris, Economica, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1993, 984 p. ; « La mauvaise conscience patrimoniale », *Le Débat*, janvier-février 1994, n°78, p.168-178. ; *Viollet-le-Duc ou Les délires du système*, Paris, Mengès, 1994, 225 p.

[53] Marie-Claude GENET-DELACROIX, « Esthétique officielle et art national sous la Troisième République », *Le Mouvement social*, 1985, n°131, p.105-120. ; *Art et Etat sous la troisième république*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de Maurice Agulhon, Paris I, 1989, 6 vol. ; « Art, Histoire et Politique », *Sources. Travaux historiques*, 1991, n°26, p.25-42. ; *Art et Etat sous la III^e République. Le système des Beaux-Arts 1870-1940*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992, 433 p. ; « Le Conseil supérieur des Beaux-Arts : histoire et fonctions, 1875-1940 », *Le Mouvement social*, 1993, n°163, p.45-65. ; « La richesse des Beaux-Arts républicains », dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p.355-369. ; « Etat et patrimoine sous la III^e République : de l'amateur au professionnel dans la gestion du patrimoine national », dans Thierry GRANGE et Dominique POULOT (dir.), *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la cité*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1997, p.147-160. ; « Politiques artistiques et politiques du patrimoine de 1913 à 1940 », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.211-225.

[54] Dominique POULOT, « Naissance du monument historique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet – septembre 1985, p.418-450. ; « Le patrimoine universel : un modèle culturel français ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1992, p.29-55. ; « Le patrimoine culturel, valeur commune de l'Europe », *Relations internationales*, printemps 1993, n°73, p.42-62. ; *Musée, nation, patrimoine : 1789-1815*, coll. Bibliothèque des histoires Paris, Gallimard, 1997, 406 p. ; *Patrimoine et musées : l'institution de la culture*, Paris, Hachette, 2001, 223 p. ; *Une histoire des musées de France, XVIII^e-XX^e siècle*, coll. L'espace de l'histoire, Paris, Edition La Découverte, 2005, 197 p.

[55] André CHASTEL, « Les nouvelles dimensions du patrimoine », *Cahiers de l'académie d'architecture*, 1980, p.6-12. ; « La notion de patrimoine », *Revue de l'art*, n°49, 1980, p.5-32. ; « La notion de patrimoine », dans Pierre NORA (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, *La Nation*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.405-450.

[56] Marc GUILLAUME, *La politique du patrimoine*, Paris, Editions Galilée, 1980, 196 p.

[57] Françoise CHOAY, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, 262 p.

[58] Alain BOURDIN, *Le Patrimoine réinventé*, Paris, P.U.F., 1984, 239 p.

[59] Christina KOTT, *Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstchutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924*, thèse de doctorat sous la direction de Michael Werner, EHESS, 2002, 578 p.

[60] Véronique LONG, *Mécènes des deux mondes. Les collectionneurs-donateurs du musée du Louvre et de l'Art Institute de Chicago (1879-1940)*, thèse de doctorat sous la direction de Christophe Charle, Paris I, 2003, 855 p.

vénérable édifice et le 10 juillet 1938 qui clôt les grandes cérémonies d'inauguration de la cathédrale restaurée. Aux ruines de la guerre s'oppose la résurrection liée aux restaurations, dualité des termes déjà avancés par Charles-Henri Besnard à propos des grandes cathédrales du Nord[61]. Ces dates arbitrairement fixées correspondent historiquement à deux périodes charnières de l'histoire contemporaine : la Première Guerre mondiale et l'entre-deux-guerres.

L'orientation de nos recherches découle d'interrogations simples dans leur formulation mais complexes dans leurs réponses. Pourquoi la cathédrale de Reims consacrée par la mémoire des siècles est plus connue sous le qualificatif de cathédrale des sacres que par celui de cathédrale martyre, brutalement imposé par l'histoire événementielle ? Comment s'est constituée la figure mythique de l'Ange au Sourire ou Sourire de Reims ? Pourquoi le Beau Dieu n'a retrouvé ses traits que le 1er juillet 2004 alors que les sculptures du revers du portail conservent la lèpre des flammes ? Ces multiples questions témoignent de l'intérêt mémoriel que revêt ce patrimoine artistique dans la conscience et la mémoire nationale. Elles témoignent des idéologies, controverses et pragmatisme qui concourent à la destruction partielle et à la restauration de la cathédrale rémoise.

Cette litanie de questions pourrait être sans fin tant le monument interpelle ses visiteurs. Pour tenter d'y répondre, cette composition, organisée selon une structure à la fois chronologique et thématique, reconstitue l'histoire du monument de 1914 à 1938. Elle vise à comprendre la portée mémorielle de la propagande et consiste à analyser la dimension idéologique d'instrumentalisation du patrimoine durant la Première Guerre mondiale. Il s'agit d'examiner en particulier la protection des monuments historiques en temps de guerre, d'appréhender les débats idéologiques, les controverses et le pragmatisme qui concourent à cette restauration monumentale. Ces différentes conceptions amènent à développer un plan en trois axes.

Dans sa première partie, ce travail poursuit le travail des érudits locaux donnant le caractère monographique à cette étude, car il est avant tout nécessaire de relater les faits afin de pouvoir prendre la distance nécessaire à l'analyse. Centrée sur la Première Guerre mondiale, cette partie rejoint les travaux animés par le Centre de Recherche international de l'Historial de la Grande Guerre, dirigé par Jean-Jacques Becker. Au-delà de l'aspect micro historique, les

[61] Charles-Henri BESNARD, « La ruine et la résurrection de nos grandes cathédrales du nord », *La Nature revue des sciences et de leurs applications à l'art et à l'industrie*, n°2556, 31 mars 1923, p.193-208.

travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau sur le deuil et le violence[62] ; d'Annette Becker sur la religion et les populations occupées[63] ; de Christophe Prochasson et d'Anne Rasmussen sur les intellectuels et la guerre[64]; de Gerd Krumeich sur l'histoire culturelle de l'Allemagne[65]; de George Lachmann Mosse sur les perceptions de la violence[66]… ont fondamentalement modifié notre perception de la Grande Guerre. Ce travail d'histoire culturelle, centré principalement sur l'incendie du 19 septembre 1914, permettra de comprendre ce prisme complexe qui sépare la vérité, l'image et la mémoire.

La seconde partie appartient au registre de l'histoire du patrimoine, s'intéressant particulièrement à la protection des monuments historiques durant la guerre. Si le principe reprend en partie l'œuvre maîtresse de Paul Léon, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, paru en 1951, la cathédrale de Reims constitue un exemple remarquable dans la réaction des pouvoirs publics. Les écrits de John Ruskin (1819-1900), fustigeant les restaurateurs, sont connus du milieu intellectuel de l'époque, par contre les écrits d'Aloïs Riegl (1858-1905) ne suscitent pas encore l'intérêt. Les théoriciens de la restauration sont certes conscients que toute intervention, si prudente, si neutre soit-elle, porte la marque de son temps, mais ils sont échaudés par les réalisations d'Eugène Viollet-le-Duc. Le débat autour de la restauration de la cathédrale de Reims se situe dans cette transition historique entre les théories anciennes et la naissance des conceptions de restauration moderne. Le débat sur la conservation ou sur la restauration des monuments ne fait d'ailleurs que commencer.

Enfin, la troisième partie de cette thèse traite de la réalité même du chantier et permet la confrontation entre les aspects théoriques et pragmatiques. Il s'agit d'une véritable histoire de la restauration appliquée durant l'entre-deux-guerres. Tout chantier dépend avant tout de son financement, mais également des innovations techniques. Pourtant, tout comme le souligne Françoise Bercé, il existe « beaucoup de témérité à traiter de la restauration des monuments

---

[62] Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants 1914-1918 : essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, 187 p. ; *L'Enfant de l'ennemi 1914-1918. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Collection historique, Paris, Aubier, 1995, 222 p. ; *Combattre*, Amiens, CRDP de Picardie, 1995, 104 p.

[63] Annette BECKER, *Les monuments aux morts. Mémoire figée de la Grande Guerre*, Paris, Edition Errance, 1988, 158 p. ; *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141 p. ; *Croire*, coll. « Grande Guerre 1914-1918 », Amiens, CRDP de Picardie, 1996, 108 p.

[64] Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996, 302 p.

[65] Gerd KRUMEICH, « La place de la guerre de 1914-1918 dans l'histoire culturelle de l'Allemagne », dans *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, p.36-45.

[66] George Lachmann MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 1999, 291 p.

lorsqu'on n'est ni archéologue ni architecte »[67], d'où des lacunes que certains spécialistes pourront par la suite dénouer.

[67] Françoise BERCE, *Des Monuments historiques au patrimoine du XVIII^e siècle à nos jours ou les égarements du cœur et de l'esprit*, Paris, Flammarion, 2000, p.9.

Entre réalité et propagande : la figure emblématique de la cathédrale martyre durant la Première Guerre mondiale

---

I. POUR UNE PRESENTATION REALISTE DES FAITS

Retracer les événements qui se sont déroulés à Reims, et en particulier l'incendie en lui-même, est une tâche particulièrement ardue. La plupart des récits sont souvent entachés d'erreurs et de non-dits. Seul un recoupement systématique des différentes sources peut permettre d'approcher de la réalité historique. Mais même dans ce cas précis, je demeure dans l'expectative. Tout ce que je vais vous présenter est une pure conjecture, une reconstitution basée sur des sources, certes nombreuses mais souvent orientées.

Sources et témoignages : difficultés et problèmes méthodologiques

La première étape de notre investigation a été de cerner le corpus des sources exploitables. Les recherches historiques peuvent amener deux sortes d'études : d'un côté des études qui exploitent un corpus préalablement défini ; de l'autre, le corpus se délimite autour de la problématique. Ce présent mémoire reprend cette seconde forme d'études et s'est progressivement élaboré autour de sources diverses : témoignages, documents administratifs, presse généraliste et spécialiste, documents iconographiques…

Il convient de s'interroger sur la place à donner aux sources primaires, souvent liées à la propagande de l'époque. Il ne faut pas oublier que la guerre est totale et que le mensonge est devenu, en France et en Allemagne, une vertu patriotique. La propagande a pris le pas sur l'information et les plus hautes autorités scientifiques y participent, telles Louis Dimier (1865-1943), Henri Focillon (1881-1943), Emile Mâle (1862-1954), Paul Jamot (1863-1939) ou Emile Bertaux (1860-1917). Cependant, si tous les récits de l'évènement ont été utilisés par les ennemis respectifs au sein de leur propagande de guerre, le fait qu'ils aient servi dans ce but ne veut pas dire que les informations qu'ils contiennent soient erronées ou inventées. De plus, le discours de propagande traduit quelques-unes des représentations dominantes du temps de guerre. Pourtant, ils peuvent devenir vecteurs de nombreuses erreurs. Dans l'article de Pierre Miquel, intitulé *« deux millions d'obus pour anéantir un mythe : la cathédrale de*

Reims »[1], de nombreuses erreurs subsistent. L'imperfection d'un tel article s'explique par cet héritage composé de livres, brochures ou articles de presse orientés par la propagande.

Plusieurs ouvrages constituent des références au niveau de l'historiographie rémoise. Tout d'abord celui de l'évêque Maurice Landrieux, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, pendant de l'ouvrage de Louis Bréhier, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*[2]. Si ce livre est publié en 1919, il reste empreint par tous les stéréotypes de la propagande. Le second ouvrage, celui d'Albert Chatelle, *Reims ville des sacres, notes diplomatiques secrètes et récits inédits (1914-1918)*, est plus critique, comparant les sources françaises et allemandes. Toutefois, comme l'a démontré François Cochet[3], il participe à l'héroïsation de la ville, par ailleurs commanditaire de l'œuvre[4]. Enfin, deux ouvrages, édités récemment, apportent un nouvel éclairage sur cette question. Il s'agit respectivement des mémoires de Paul Hess et celles du cardinal Luçon. Mais ces témoignages sont empreints du contexte social et culturel de son autorité. Ainsi, sur deux récits très proches, une grande dualité peut surgir, comme l'a montrée François Cochet en comparant les mémoire de Paul Hess et de Victor Charlier[5].

Il convient d'utiliser de manière la plus restrictive possible de telles sources. Les destructions de la cathédrale nous sont connues, au jour le jour, grâce aux relevés effectués tout d'abord par l'abbé Jules Thinot[6] puis par l'abbé Maurice Landrieux. L'architecte Max Sainsaulieu a également procédé à l'inventaire des dommages à partir de janvier 1915[7]. Ces notes semblent avoir été réutilisées en partie par Arsène Alexandre, inspecteur général des musées des départements, pour son ouvrage sur « *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne »*[8]. A partir du 25 juin 1918, dans la ville évacuée, c'est le major de la Place de Reims Lexa, qui

---

[1] Pierre MIQUEL, « Deux millions d'obus pour anéantir un mythe : la cathédrale de Reims », *Historia Spécial*, janvier 1998, p.108-112.
[2] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, Paris, H. Laurens, 1916, 278 p.
[3] François COCHET, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, université de Paris VIII, 1983, 432 p ; *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, 168 p.
[4] Archives départementales du Pas-de-Calais, 31J ; AMR, 2W 24 et 151W 45.
[5] François COCHET, « Rémois en 1914-1918 : le Chroniqueur et le Moraliste », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, 1995, n°171, p.361-377
[6] Dans son ouvrage publié en 1915, Georges Lepelletier de Bouhélier évoque des relevés quotidiens des bombardements de la cathédrale effectués par l'abbé Jules Thinot, maître de chapelle. Il indique d'ailleurs « qu'il en publiera l'exposé complet après la guerre » (Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER, *op. cit.,* p.62). Une telle œuvre ne verra jamais le jour. Engagé volontaire comme aumônier militaire au début de l'année 1915, l'abbé Jules Thinot est tué au front le 16 mars 1915. Sa sépulture est représentée en aquarelle par Gaspard Maillol, BDIC, Or. p3. 101 (F).
[7] MAP, 80/3/11.
[8] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, enquête entreprise par ordre de M. Albert Dalimier, Paris, Berger-Levrault, 1918, 218 p.

se charge des relevés jusqu'au désenclavement de la ville, le 5 octobre 1918[9]. D'autres rapports plus ponctuels servent d'inventaire global des destructions subies par la cathédrale : rapport Whitney Warren, 25 septembre 1914[10] ; rapport Dalimier, 8 octobre 1914[11] ; rapport Clemen, novembre - décembre 1914[12] ; rapport du docteur Capitan, 20 novembre et 30 décembre 1914[13] ; état de la cathédrale par le cardinal Luçon, 12 août 1915[14] et rapport Whitney Warren, début janvier 1917[15].

Historique des événements précurseurs de l'incendie

Dans un premier temps, ce récit historique sera consacré à l'arrivée des troupes allemandes et l'occupation de Reims, événements survenus entre le 30 août et le 18 septembre 1914.

La retraite française et l'occupation de Reims

Les bombardements de Reims et de sa cathédrale sont liés à la diplomatie, à la stratégie et aux batailles du début de la Première Guerre mondiale.

Au début du XX^{e} siècle, de vives tensions secouent continuellement une Europe qui ne demande qu'à s'embraser. Le 28 juin 1914, l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche-Hongrie par un Bosniaque, l'échec des négociations entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie et un complexe jeu d'alliances déclenchent une grande guerre européenne qui deviendra rapidement mondiale. La Serbie, la Russie, la France puis l'Angleterre se mobilisent pour faire face aux armées allemandes et austro-hongroises. L'Italie, membre de la Triplice donc alliée théorique de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, reste pour l'instant neutre. Conscients du risque de subir une guerre sur deux fronts, les stratèges allemands avaient, de longue date, prévu une guerre rapide contre la France avant de se retourner contre la Russie. Appliquant le « plan Schlieffen », les armées allemandes envahissent la Belgique pourtant restée neutre et battent successivement les Anglais à Mons et les Français à Charleroi. Cette « bataille des frontières », du 21 au 23 août, entraîne le reflux des troupes alliées.

---

[9] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, Paris, Librairie Renouard, 1919, p.231.
[10] Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p.
[11] *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, p.38.
[12] VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, p.34.-35.
[13] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.62-64.
[14] Document dactylographié de 4 pages de « l'Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 » signé par le cardinal Luçon, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale »
[15] Whitney WARREN, *L'Agonie de Reims*, rapport lu à la séance du 6 janvier 1917 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1917, 5 p.

Depuis la mobilisation et la déclaration de la guerre le 3 août 1914, la ville de Reims, ville de garnison, a vu le départ de ses troupes et le passage de milliers de trains en route pour le front à l'Est de la France. La population rémoise s'inquiète particulièrement quand les trains amènent un flot continu de blessés. A partir du 20 août 1914, ce sont les réfugiés[16] à leur tour qui affluent à Reims. Venus de Belgique et des Ardennes, ils apportent avec eux des nouvelles de l'invasion allemande mais colportent également nombre de rumeurs. A ce propos, le maire de Reims, le docteur Jean-Baptiste Langlet (1841-1927) signale : « Ces gens-là sèment l'inquiétude en ville »[17].

Les Rémois constatent ainsi, en dépit des communiqués officiels rassurants, que les forces allemandes sont aux portes de Reims[18]. La panique commence en effet à s'emparer de la population tout comme le souligne dans son journal, le 23 août 1914, Paul Hess : « Tous ces malheureux Belges parlent d'atrocités épouvantables commises sur les leurs, par les Allemands. Nous rentrons tristement impressionnés par ce tableau navrant »[19]. De nombreuses familles rémoises, en prévision de l'inéluctable, choisissent ainsi la route de l'exil : « Notre ville se vide à vue d'œil »[20] et le maire de Reims de constater : « … Lundi 31 août. Exode des Rémois, Reims haletant. »[21]. Au problème des réfugiés, s'ajoute également la hantise de l'espionnage.

Les 29 et 30 août, l'échec de la contre-offensive de la 5^{e} armée française exsangue, commandée par le général Lanrezac, dans la région de Guise scelle le sort de Reims. Le généralissime Joseph Joffre (1852-1931) décide alors d'attirer l'ennemi dans une vaste poche s'ouvrant entre le camp retranché de Paris et celui de Verdun. Ce nouveau plan suppose l'abandon de Reims et l'évacuation des forts aux alentours. Le 2 septembre 1914, Reims devient une ville ouverte[22].

Les nouvelles de la débâcle française sont alors colportées par les réfugiés venant de Rethel et de Novion-Porcien. Le 2 septembre, en début d'après-midi, les troupes de la ligne de défense

---

[16] Environ 7000 réfugiés sont passés ou ont séjourné à Reims entre le 20 août et le 2 septembre 1914.
[17] Albert CHATELLE, *op. cit*, p.45.
[18] Jules POIRIER, *Reims (1er août – 31 décembre 1914). Les débuts de la guerre ; l'occupation allemande, la bataille de la Marne, libératrice de Reims ; le retour de l'armée française ; la destruction de Reims*, Paris, Payot, 1916, p.59.
[19] Paul HESS, *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918 - Notes et impressions d'un bombardé*, Paris, Anthropos, 1998, p.23.
[20] Paul HESS, *op. cit.*, p.26.
[21] Albert CHATELLE, *op. cit*, p.47.
[22] D'après le plan XVII, Reims ne figure pas au nombre des places fortes. Sa valeur stratégique est de second ordre.

de Reims reçoivent l'ordre d'évacuer le lendemain à la première heure. Les Rémois voient passer les troupes censées assurer leur défense ; tous comprennent alors que la ville, en définitive, ne sera pas défendue et devrait donc être épargnée.

La « méprise » du 4 septembre

Reims n'est pas défendue. Pourtant l'arrivée des forces militaires allemandes va être précédée d'un intense bombardement dont il est difficile d'en connaître les raisons[23]. Volonté délibérée, tentative d'intimidation ou méprise[24], les deux camps opposent leur perception de cet événement.

Le communiqué allemand du 8 septembre qui relate ces événements, ne signale aucunement un bombardement de la ville. Comme l'armée allemande ne sait pas si les troupes françaises se sont réellement retirées, une mission de reconnaissance dirigée par le capitaine de cavalerie von Humbracht est envoyée au fort de Witry-les-Reims. Constatant que celui-ci est désert, la patrouille traverse la ville de Reims avant de se rendre à l'hôtel de ville pour déclarer que Reims se trouve dorénavant sous autorité militaire allemande[25].

Ce récit n'est en effet que partiel car deux armées allemandes se trouvent simultanément aux portes de la ville : la II^{e} armée dirigée par le général Bernhardt von Bülow (1849-1929) et la III^{e} armée du baron von Hausen. Les ordres du grand quartier général allemand sont pourtant clairs. La II^{e} armée doit passer à l'ouest de Reims tandis que la III^{e} armée prendra la ville avant de se diriger vers Châlons-sur-Marne. Mais le prestige de prendre une ville telle que Reims et les rivalités entre Prussiens de la II^{e} armée et Saxons de la III^{e} expliquent en grande partie ce premier drame.

La III^{e} armée a envoyé en reconnaissance le capitaine von Humbracht qui a pris l'initiative de se rendre à Reims[26]. La patrouille s'installe à l'hôtel de ville, y dîne et renvoie le lendemain, vers quatre heures du matin, un détachement annonçant la prise de Reims. Mais le général von Bülow décide également d'envoyer à Reims deux plénipotentiaires qui dépassent les lignes françaises. Ils sont interceptés puis retenus par l'armée française. Ne voyant pas revenir

---

[23] Reims avait déjà connu un bombardement dans la matinée du 3 septembre. Un monoplan allemand avait lancé quelques bombes sur la ville avant d'être abattu 25 kilomètres plus loin au sud-ouest à Jonquery.

[24] C'est sous cet intitulé que l'abbé Landrieux relate dans le premier chapitre de son livre, les événements survenus à Reims, lors de l'arrivée des troupes allemandes, le 4 septembre 1914 dans Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims, un crime allemand*, p.7-19.

[25] Jules POIRIER, *Reims (1er août – 31 décembre 1914). Les débuts de la guerre ; l'occupation allemande, la bataille de la Marne, libératrice de Reims ; le retour de l'armée française ; la destruction de Reims*, Paris, Payot, 1916, p.75.

[26] Albert CHATELLE, *Reims ville des sacres*, p.54.

leurs parlementaires, la II[e] armée procède alors à un tir de représailles à la grande surprise des officiers saxons, installés à l'hôtel de ville. Ces derniers imaginent d'abord qu'il s'agit de tirs français mais rapidement, ils s'aperçoivent que ce sont des tirs amis. Des ordres sont pris, en toute hâte, afin d'installer au sommet de la cathédrale de Reims et de l'hôtel de ville un drapeau blanc[27]. Les officiers allemands partent ensuite en automobile pour faire cesser le feu. De leur côté, l'abbé Andrieux et un employé de l'église, avant même de recevoir les ordres allemands, ont hissé un drapeau blanc en haut de la tour nord de la cathédrale. Ils espèrent ainsi faire cesser le pilonnage de leur ville.

Même si l'histoire semble être un quiproquo, les dommages de premier bombardement sont bien réels : 182 obus[28] ont atteint la ville causant 60 victimes. Il n'est cependant pas nécessaire de s'appesantir sur cette histoire ou sur les effets des bombardements de la ville de Reims ; d'autres l'ont fait bien avant et de manière plus précise[29].

Seulement quatre obus ont touché les environs immédiats de la cathédrale. Après que les batteries allemandes se soient tues, le clergé procède à l'inventaire des destructions[30]. Aucun obus n'a explosé à l'intérieur de l'édifice, mais de nombreuses verrières ont été soufflées par les explosions, principalement du côté nord. Des dégâts sont également attestés sur la statuaire. A ces quatre obus, il convient d'en rajouter un cinquième qui a touché directement l'édifice, au croisillon nord du transept[31] mais qui n'a pas été remarqué lors du premier inventaire[32].

En toute objectivité, lors de cette journée, la cathédrale a été relativement épargnée mais pour beaucoup, cet événement constitue le premier attentat contre le vénérable édifice. Certes, ces témoignages ont été transcrits bien après, alors que la cathédrale était déjà devenue la grande martyre. Ainsi le docteur Jean-Baptiste Langlet conclut pour cette journée : « Je n'oublierai jamais la physionomie effarée, empreinte à la fois d'étonnement et de colère de cet officier qui venait de nous dire qu'ils n'étaient pas des barbares, mais un peuple de haute culture, et

---

[27] *Ibid.*, p.60.
[28] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.13.
[29] Voir François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, 168 p.
[30] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.14-18.
[31] Henri JADART, « Reims, journal d'un Rémois, du 3 septembre au 6 octobre 1914 », dans *Les Champs de bataille*, 1914-1915, Paris, 1915, p.16.
[32] VI.2.1., « Les dégâts antérieurs à l'incendie : du 4 au 18 septembre 1914 ».

qui constatait lui-même que le premier attentat sur la cathédrale venait de l'armée allemande. Car c'était bien dès ce jour-là la cathédrale qui était, sinon atteinte du moins visée… »[33]

Reims occupée : la cathédrale transformée en ambulance

Pendant l'occupation de Reims, la Kommandantur s'installe à l'hôtel du Lion d'Or, en face de la cathédrale. Le parvis est alors encombré par hommes, chevaux et matériel de guerre allemands[34]. Aux portes de Paris, Reims reçoit des visites d'officiels allemands : le 5 septembre, le prince Auguste Wilhelm, quatrième fils de l'empereur Guillaume II, accompagné du duc Frédéric de Mecklembourg ; le 11, le Kronprinz et le prince Henri de Prusse, frère du Kaiser. Les officiers allemands admirent avec le plus vif intérêt cette cathédrale et l'un d'eux, l'historien d'art Paul Clemen (1866-1947), donne dans la nef une conférence sur l'architecture gothique[35].

La cathédrale va connaître une nouvelle affectation. A l'ouest de Reims, les combats redoublent d'intensité et le 10, le commandant de la place, le capitaine Hahn, exige de la municipalité la réquisition des immeubles pour loger 300 blessés allemands. Ces mesures sont insuffisantes pour faire face au flot continu des blessés. Une conférence a lieu vers 17h00 entre le maire, son adjoint Emile Charbonneaux, le prince impérial Auguste-Wilhem et les représentants de la Croix-Rouge. Il est alors décidé d'abriter trois mille lits sous les voûtes de la cathédrale. Auguste-Wilhem, fils du Kaiser, ajoute d'ailleurs que c'est le plus sûr moyen d'épargner l'édifice : « … Les Français tirent sur nos hôpitaux, ils ne tireront pas sur la cathédrale, et la meilleure preuve que je puisse vous donner de mon désir de préserver l'édifice, c'est que je tiens à y faire installer mes blessés. »[36]

L'intendance ne suit pas et les trois mille lits ne peuvent être rassemblés. Il est alors décidé de les remplacer par de la paille. A partir du 11, les chaises sont empilées dans le chœur et plus de quinze mille bottes de paille sont entassées contre les portes des bas-côtés et éparpillées dans la nef, tandis que des voitures apportent des sacs de couchage et des couvertures. Le drapeau blanc qui flottait depuis le 4, au plus haut de la tour nord, est remplacé par un grand

---

[33] Lettre du docteur Langlet au docteur Reverdin à Genève, dans *Les cahiers de Louvain et de Reims*, p.29-32, citée par Laurence SIRGUEY, *Le Docteur Langlet Maire de Reims 1914-1918. Rôle civique, rôle médiatique*, p.16-17.
[34] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.20.
[35] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.487.
[36] Albert CHATELLE, *Reims ville des sacres, notes diplomatiques secrètes et récits inédits (1914-1918)*, Paris, Imprimerie Téqui, 1951, p.74.

drapeau de la Croix-Rouge. Cette installation ne peut cependant être achevée, car le soir même, les Allemands sont contraints d'évacuer la ville.

La contre-offensive française appelée par la suite « le miracle de la Marne » oblige les troupes allemandes à refluer et à abandonner la ville de Reims. Le 12 septembre à 14 heures, une proclamation officielle de l'autorité allemande suivie d'une liste de cent personnes est alors dressée afin de couvrir leur retraite en évitant tout désordre qui pourrait survenir à Reims. A posteriori, cette affiche menaçante sera perçue par la population comme annonciatrice des futurs bombardements : « De même, la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus, si une infraction quelconque est commise aux prescriptions précédentes. »[37] Les otages seront finalement libérés à la sortie de Reims, sur la route menant à Witry-les-Reims et le lendemain, les troupes françaises reprennent la ville.

Reims libérée… Reims bombardée

A l'aube du dimanche 13 septembre 1914, Reims accueille, dans une joie indescriptible, l'arrivée des soldats français. La plupart des Rémois pensent alors que pour eux, la guerre est finie. Très vite, ils s'aperçoivent que leur armée se trouve face à un imposant retranchement : la ceinture de fortifications de Reims[38] est passée à l'ennemi. Epuisées et manquant de munitions, les troupes françaises sont incapables de s'emparer de ces forts qui surplombent la ville, à l'exception toutefois du fort de la Pompelle. La contre-offensive française est ainsi, à Reims, brisée. Le front, stabilisé dans la Marne, ne connaîtra pas de réels changements durant les quatre années à venir.

De ces positions, dominant la ville de 50 à 80 mètres, les artilleurs allemands bombardent systématiquement à partir du 14 septembre. Le premier obus, selon Albert Chatelle, explose à 9h30 environ, à dix mètres de l'hôtel de ville. Une ambulance est atteinte par deux obus et dix-neuf personnes dont deux infirmières sont tuées[39]. Le sentiment profond des Rémois est que ces tirs ne sont pas le fruit du hasard. Paul Hess se fait l'écho des inquiétudes de la population rémoise et signale que l'ennemi est particulièrement « bien renseigné par ceux

---

[37] Paul HESS, *op. cit.*, p.156-157.
[38] Après la Guerre de 1870, Reims avait été choisie, avec La Fère et Laon, pour constituer la seconde ligne de fortifications chargée de défendre la nouvelle frontière du nord-est. Ce réseau défensif a été élaboré en 1873 par le général Séré de Rivières (1818-1895) et comprend les édifices suivants : fort de Brimont, batterie du Cran de Brimont, fort de Fresnes, fort de Witry-les-Reims, vigie et batterie de Berru, fort de Nogent-l'Abbesse, fort de La Pompelle, fort de Montbré, réduit de Chenay, fort de Saint-Thierry et batterie de Loivre.
[39] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.89.

que, vraisemblablement, il aurait laissé derrière lui pour espionner »[40]. Ce sentiment paranoïaque ambiant explique en grande partie certaines assertions sur les raisons de l'incendie de la cathédrale de Reims. Les bombardements se poursuivent[41]. Du 14 au 19 septembre inclus, un premier bilan fait état de 3000 obus et de 170 morts[42].

La cathédrale accueille des blessés. Le projet primitif d'affecter à la cathédrale le statut d'ambulance est repris par l'armée française. Dans l'après-midi du 16 septembre, la paille qui allait être enlevée est finalement laissée sur ordre du grand quartier général français. Tous les blessés allemands, installés dans les divers hôpitaux de Reims, convergent vers la cathédrale pour y être rassemblés. Selon l'abbé Louis Andrieux, 131 blessés sont ainsi installés dans cette nouvelle ambulance « dont cinq officiers de la Garde Impériale, un médecin, le Dr Pfügmacker[43], un prêtre catholique, brancardier volontaire, l'abbé Johannes Prüllage, vicaire à Stadtholm, en Westphalie, deux religieuses catholiques du diocèse de Münster et une diaconesse protestante originaire de Berlin. »[44] Le nombre des blessés varie extrêmement d'un témoignage à un autre. Toutefois cet inventaire de l'abbé Andrieux coïncide avec un autre témoignage, allemand, celui du vicaire Johannes Prüllage[45]. Tous ces blessés sont logés dans la basse nef sud, du côté de l'archevêché[46]. Ni les blessés allemands, ni son statut d'ambulance ne vont protéger la cathédrale de Reims des bombardements.

Le jeudi 17 septembre, alors que la cathédrale est redevenue, depuis la veille, hôpital militaire, trois obus l'atteignent directement et percent la toiture aux environs de la tourelle du carillon. La cathédrale semble néanmoins encore relativement épargnée par ce violent bombardement de la ville de Reims[47]. Mais le lendemain, les bombardements redoublent. Le vendredi 18 septembre, treize obus touchent directement la cathédrale, tuant un gendarme français et deux blessés allemands. Quinze autres personnes sont également touchées. Affolés, les blessés tentent de se protéger en s'abritant dans l'escalier de la tour nord[48]. Dans son rapport du 30 octobre 1914 adressé au ministre de l'Intérieur alors réfugié à Bordeaux, le

---

[40] Paul HESS, *op. cit.*, p.98.
[41] Concernant les rumeurs consécutives à l'incendie, I.2.3 « La cathédrale en flammes » et IV.3.1 « Le crime de Reims ».
[42] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.90.
[43] Nommé Pflumacher d'après le rapport officiel allemand.
[44] Louis ANDRIEUX, « Comment j'ai vu brûler la Cathédrale de Reims », *Grand Tourisme*, n°52, novembre 1923, p.18. Cette énumération des Allemands installés dans la cathédrale permettra ainsi par la suite de confronter les témoignages dont plusieurs – notamment celui très polémique de l'abbé Prüllage – sont reproduits dans l'ouvrage de propagande allemand « *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims* », édité en 1915.
[45] Annexe 16.
[46] Louis ANDRIEUX, *op. cit.*, p.18.
[47] Voir Paul HESS, *op. cit.*, p.105-109.
[48] Louis ANDRIEUX, *op. cit.*, p.19.

préfet de la Marne note : « Le 18, dès le matin, le bombardement commence et semble viser la cathédrale » [49]. Une fois de plus, ce témoignage est orienté par l'événement postérieur.

Les bombardements menacent tellement les blessés allemands que le docteur Edmund Pflugmacher rédige une note : « Je demande à être envoyé comme parlementaire, afin de faire savoir à l'Armée allemande qu'il y a 200 blessés dans la Cathédrale et que celle-ci se trouve exposée au feu le plus violent de l'artillerie. J'espère que cette démarche arrivera à mettre fin à la destruction de la splendide Cathédrale et à la destruction de la ville » [50]. Ce projet ne sera pas réalisé[51]. La défiance des militaires français compromet irrémédiablement un tel projet.

Les bombardements du 18 septembre s'arrêtent vers 20h comme le signale le journaliste Albert Londres, arrivé à Reims deux heures auparavant[52]. L'abbé Maurice Landrieux conclut cette journée et introduit celle du 19 septembre par la phrase suivante : « Il nous semblait que rien ne pouvait être pire pour la Cathédrale que la journée d'hier et nous appréhendions d'avoir seulement à repasser par les mêmes chemins, à revivre des heures pareilles. »[53] Ce ton prophétique annonce la tragique journée du 19 septembre 1914.

La tragique journée du 19 septembre 1914

Nul événement touchant la cathédrale de Reims et survenu durant la guerre ne peut se comparer à l'incendie du 19 septembre 1914, comme l'exprime Emile Mâle : « Quand la France apprit que la cathédrale de Reims était en flammes, tous les cœurs se serrèrent ; ceux qui pleuraient un fils trouvèrent encore des larmes pour la sainte église. »[54]. Au-delà de l'émotion, il convient, avec rigueur, de relater les faits de cette seule journée. Après une présentation des sources spécifiques à l'étude de cette journée, le récit se portera sur les causes de cet incendie jusqu'à l'évacuation laborieuse des blessés.

Les sources spécifiques

Outre les différents ouvrages présentés en amont, de nombreux témoignages directs ont été imprimés. Les faits relatés sur l'incendie de la cathédrale de Reims proviennent principalement de l'abbé Maurice Landrieux, archiprêtre et vicaire général de la cathédrale de

---

[49] ADM 203 M 14.
[50] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.34.
[51] Ce fait relaté uniquement par l'ouvrage de Maurice Landrieux ne nous permet pas de connaître les raisons du refus de cette mission parlementaire.
[52] Albert LONDRES, « Ils ont bombardé Reims… », *Le Matin*, 21 septembre 1914.
[53] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.37-38.
[54] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.294.

Reims et de son vicaire l'abbé Louis Andrieux. L'abbé Andrieux nous présente son témoignage a posteriori dans un article paru pour la première fois dans *Le Monde Illustré* le 15 septembre 1920 et intitulé *« Comment j'ai vu brûler la Cathédrale de Reims »*[55]. Il paraît un an après l'ouvrage de Maurice Landrieux[56]. D'ailleurs ce dernier ouvrage reprend largement divers témoignages réunis par l'abbé Landrieux et conservés dans ses archives personnelles[57].

A ces témoignages des religieux présents à l'intérieur de la cathédrale s'ajoutent ceux d'Alice Martin[58], de Paul Hess[59] et de Henri Jadart[60] reproduits dans leurs journaux respectifs. A cette longue liste, peut s'ajouter le témoignage d'un officier français reproduit dans l'ouvrage de Georges Lepelletier de Bouhélier[61]. On peut également noter les récits de l'abbé Auber, d'André Wolff, chantre de la cathédrale, de l'abbé Thinot, maître de la chapelle de Notre-Dame de Reims, de M. Poirier, directeur d'une maison de champagne, tous reproduits dans l'ouvrage d'Albert Chatelle.

Il s'agit bien évidemment de témoignages de seconde main. Malheureusement pour cet événement, les sources orales sont dorénavant compromises. Néanmoins des témoins oculaires ont été interrogés par François Cochet en 1983 et cités dans sa thèse de doctorat de troisième cycle[62]. Seize témoignages décrivent l'incendie de la cathédrale mais seulement quatre assistent directement à la scène. L'historien François Cochet relativise ces témoignages en remarquant que leurs discours sont entachés par la médiatisation postérieure de l'événement.

---

[55] Louis ANDRIEUX, « Comment j'ai vu brûler la Cathédrale de Reims », *Le Monde Illustré*, 15 septembre 1920. Cet article paraît également en Angleterre et est réédité en 1923 dans les pages du *Grand Tourisme.*

[56] ADR, fonds Landrieux. Sur de nombreux points les témoignages divergent entre ces deux témoins oculaires. Tout cela donne lieu à des échanges pugnaces de courriers. Malgré la justesse des arguments de Maurice Landrieux, il est difficile de contester les témoignages des deux partis comme lui rappelle le 11 octobre 1920 l'abbé Louis Andrieux : « Ceci prouve une fois de plus combien il est difficile d'écrire l'histoire d'un fait. Car tous deux nous sommes témoins oculaires et l'un et l'autre, moi comme vous, nous sommes de bonne foi ».

[57] Divers témoignages et récits du 19 septembre 1914, ADR, fonds Landrieux.

[58] Alice MARTIN, *Sous les obus et dans les caves. Notes d'une bombardée de Reims*, Paris, Gabriel Beauchesne Librairie-Editeurs, 1914, 22 p.

[59] Paul HESS, *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918 - Notes et impressions d'un bombardé*, Paris, Anthropos, 1998, 582 p.

[60] Henri JADART, « Reims, journal d'un Rémois, du 3 septembre au 6 octobre 1914 », dans *Les Champs de bataille*, 1914-1915, Paris, 1915.

[61] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé (documents officiels), mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Senlis, Louvain, Soissons, etc…*, Paris, Hachette et Cie, 1915, 78 p.

[62] François COCHET, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, Université de Paris VIII, 1983, 432 p.

Albert Londres (1884-1932), correspondant militaire du *Matin* est arrivé à Reims la veille et il est présent le 19 septembre. En revanche, son article publié le 21 septembre, malgré un ton très prophétique « Ils allaient la brûler » s'arrête le 19 septembre, à 7h25[63]. Quelques journalistes étrangers, correspondants de guerre de journaux anglais ou américains, sont également à Reims le 19 septembre 1914 : Gerald Morgan pour *The Tribune*, Granville Fortescue (1875-1952) et Ellis Ashmead-Bartlett (1881-1926) pour le *Daily Telegraph*. Parmi ces journalistes anglo-saxons se trouve également l'écrivain et journaliste Richard Harding Davis (1864-1916). Le témoignage de Ellis Ashmead-Bartlett a été relevé dans un article du journal *L'Illustration* le 26 septembre 1914[64]. Le témoignage de Granville Fortescue a été imprimé en 1915[65].

A ces témoins français ou « neutres » s'ajoutent – ou plutôt s'opposent – des témoignages allemands. Ces récits, davantage orientés, ne sont pas non plus à exclure de l'analyse. Ces dépositions ont été publiées en 1915 par le ministère de la guerre allemand[66] et regroupent les témoignages des blessés installés dans la cathédrale et des militaires ayant eu un lien direct avec les bombardements. Ces témoignages sont ceux de Franz Beckmann, soldat allemand prisonnier à Reims du 13 au 19 septembre ; d'un général d'infanterie resté anonyme ; d'un capitaine d'artillerie resté anonyme ; du vicaire Johannes Prüllage qui accompagnait les blessés allemands installés dans la cathédrale ; d'un colonel, chef d'état-major resté anonyme ; d'une sœur infirmière Alwine Ehlert et du docteur Edmund Pflugmacher[67].

Les sources imprimées ne sont pas les seuls éléments permettant une complète compréhension de l'événement ; les sources iconographiques ont également leur place. Ainsi le musée des Beaux-Arts de Reims conserve un dessin, attribué à Espérance Léon Broquet (1869-1936), concernant l'incendie de la cathédrale[68]. C'est probablement l'œuvre d'un soldat retranché dans les alentours de la ville. Un autre témoignage pictural est conservé au musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt[69]. Un tel événement a dû en effet être aperçu

---

[63] Albert LONDRES, « Ils bombardent Reims… », *Le Matin*, 21 septembre 1914, annexe 3.
[64] « Un des plus grands crimes de l'histoire. Récit d'un témoin du bombardement de la cathédrale de Reims », *L'Illustration*, 26 septembre 1914.
[65] Granville FORTESCUE, *At the Front with three armies, my adventures in the great war*, London, A. Melrose, 1915, 271 p.
[66] *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*, Berlin, Georg Reimer, 1915, 31 p.
[67] Annexes 12 à 19.
[68] Espérance Léon BROQUET, dessin annoté, septembre 1914, MBAR, n°971.12.1463. Il est difficile de s'assurer du crédit de cette source en raison de l'inexactitude même de la date « 21 septembre ».
[69] Espérance Léon BROQUET, *Le bombardement de la cathédrale de Reims*, dessin, crayon noir sur papier, 215/316, Musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt, DTC 56.

de très loin et donc par de nombreux militaires. Ainsi un chapitre de l'ouvrage d'Henri Libermann[70] est consacré au grand incendie de Reims[71].

Pourtant peu de documents iconographiques sont des témoignages objectifs de l'incendie, sauf quelques clichés photographiques et la série des pastels du Rémois Adrien Sénéchal (1896-1955). L'artiste peintre est revenu par le train, au tout début de l'incendie. Grâce à une boîte à pochades[72], il représente les différentes phases de l'embrasement de Reims et plus particulièrement celui de la cathédrale. Il réalise durant cette journée une série de dix-huit pastels qui sont édités, par la suite, sous forme de cartes postales. Ces images créées au moment même de l'incendie, heure par heure, se révèlent, comme toute représentation artistique, subjective. L'ensemble constitue une réelle source historique car chaque œuvre a été, de la main même de l'artiste, largement annotée.

Un certain nombre d'imagiers ont, à partir d'anciens clichés, figuré des incendies assez vraisemblables de la cathédrale et ont ainsi voulu créer des œuvres artistiques. De nombreuses reproductions ont été, en effet, trafiquées. Il existe ainsi peu de clichés photographiques de l'incendie, hormis ceux de l'abbé Dage (pris vers 15h00), de Jules Serpe (pris vers 15h30, 15h45 et 16h30), d'Emile Charbonneaux (pris de la rue Libergier à 16h30), de Messieurs Berthelomier et Doucet, de Jules Matot et deux autres clichés anonymes réalisés d'un immeuble, rue de l'Arbalète[73]. Plusieurs de ces clichés sont largement reproduits dans les journaux illustrés de l'époque, comme par exemple deux clichés instantanés de M. T. Holden Watherouse dans *L'Illustration* du 10 octobre 1914 » et sous forme de cartes postales par les éditeurs Jules Matot, G. Dubois et Lavergne[74].

Malgré la richesse de ces sources, il apparaît extrêmement difficile de reconstituer avec justesse cette journée du 19 septembre, tant les témoignages chargés d'émotions apparaissent souvent confus et tant la propagande a déformé cet événement.

L'embrasement et la chute de l'échafaudage

Durant cette journée, ce sont vraisemblablement les batteries allemandes installées au fort de Berru qui vont ouvrir le feu sur la cathédrale, touchant l'échafaudage et causant son

---

[70] Henri LIBERMANN, *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied. Ardennes belges, Marne, Saint-Gond, bataille sous Reims (2 août – 28 septembre 1914)*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, p.264-266.
[71] Annexe 6.
[72] Propos recueillis en 1998 auprès de sa veuve, Yvonne Sénéchal.
[73] Gilbert NOLLEAU, *L'iconographie des batailles et du siège de Reims lors de la Première Guerre Mondiale*, mémoire de DEA sous la direction de G. Clause, Reims, 1993, p 32-33.
[74] BMR, fonds iconographique, 39-075 à 39-100.

embrasement[75]. Quelques obus sont tombés durant la nuit : 4 vers 2h25 et 1 à 3h25 comme le note Albert Londres. Juste avant de conclure son article, il indique que le bombardement effectif de la cathédrale a commencé « le 19 septembre 1914, à 7h25 du matin »[76]. Dès 7 heures du matin, selon le témoignage d'Henri Jadart[77], les bombardements reprennent. C'est au tout début de la messe habituelle de 8 heures que l'abbé Landrieux signale, quant à lui, les premiers obus. Il ajoute d'ailleurs que ces tirs sont dirigés « en plein sur la Cathédrale »[78]. Le préfet de la Marne, dans un rapport interne daté du 30 octobre 1914, signale pour sa part le début du bombardement à 8h30 et ajoute avoir relevé « un obus éclatant toutes les 5 secondes, dans les environs de la Cathédrale qui paraît être l'objectif visé »[79].

A 15 heures environ, un obus traverse l'échafaudage de treize étages, en bois de pin, qui ceinture la tour nord[80]. L'obus explose dans cet assemblage de bois, vraisemblablement à mi-hauteur[81], sur le côté de la rue du Trésor et y met le feu. Les abbés Thinot et Landrieux tentent alors en vain d'arracher les lourds madriers. Probablement sous l'effet de la chaleur, la moitié de la grande rose éclate. Des flammèches se répandent alors à l'intérieur de l'édifice. A 15h50, l'échafaudage s'effondre sur le parvis enveloppant de sa fumée toute la façade de la cathédrale[82].

Les secours sont débordés et impuissants. Le dépôt de pompe le plus proche a été détruit du fait des bombardements. Les pompiers sont gênés par les autres sinistres qui se déclarent partout dans la ville, en particulier dans le Quartier des Laines, au Mont-de-Piété, ainsi que par la rupture des conduites d'eau. Le préfet de la Marne ajoute d'ailleurs à propos des incendies : « On a l'impression à partir de 2 heures, que toute la Ville brûle, car de nombreux incendies isolés éclatent un peu partout, en dehors des principaux foyers. »[83]

---

[75] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.3.
[76] Albert LONDRES, « Ils ont bombardé Reims… », *Le Matin*, 21 septembre 1914.
[77] Henri JADART, « Reims, journal d'un Rémois, du 3 septembre au 6 octobre 1914 », dans *Les Champs de bataille*, 1914-1915, Paris, 1915, p.31.
[78] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.38.
[79] ADM 203 M 14 : Reims, bombardement 1914-1915
[80] L'échafaudage installé, depuis mai 1913, aurait dû être enlevé en juillet 1914.
[81] Adrien SENECHAL, *Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise… (vers 15h00)*, pastel, 340/250, coll. Mme Yvonne Sénéchal ; BDIC, Or. F1 59 (F).
[82] Adrien SENECHAL, *Fumées enveloppantes à la chute de l'échafaudage (vers 15h50)*, coll. Mme Yvonne Sénéchal.
[83] Rapport du préfet de la Marne au ministre de l'Intérieur, 30 octobre 1914, ADM, 203 M 14.

La cathédrale en flammes

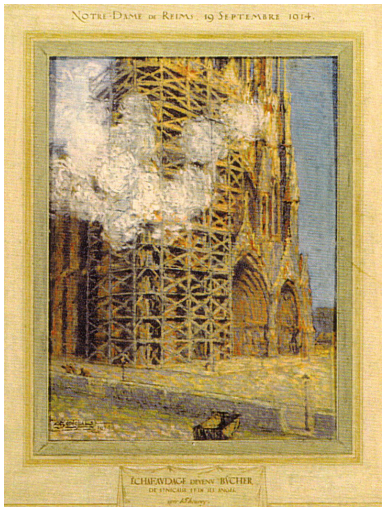


Figure 1 : *Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise… (vers 15h00)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal.

Figure 2 : *Fusion des plombs de la toiture de la nef (vers 15h30)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal.

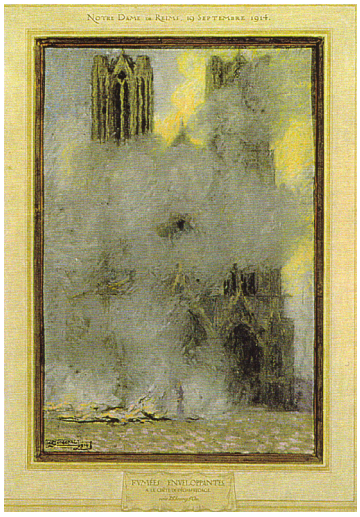


Figure 3 : *Fumées enveloppantes à la chute de l'échafaudage (vers 15h50)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal.

Vers 15h30, la toiture prend feu et la cathédrale est en flammes. Ce nouveau foyer est soit la conséquence de l'incendie de l'échafaudage transmettant les flammes aux combles, soit l'embrasement de la toiture causé par d'autres obus. Cette question est polémique car la seconde hypothèse signifierait la volonté systématique de détruire la cathédrale. Au même moment, Albert Chatelle rapporte que les artilleurs allemands, s'étant aperçu que la cathédrale s'est embrasée, cessent leur bombardement[84]. Toutefois, l'abbé Landrieux contredit cette version et note que juste avant la chute de l'échafaudage, vers 15h50, « les voûtes tremblent encore sous les obus »[85]. Selon l'archiprêtre de la cathédrale, le bombardement aurait continué malgré l'embrasement de l'échafaudage. Il corrobore ainsi la thèse de l'incendie de la toiture par d'autres obus.

[84] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.94. L'arrêt des bombardements est maintes fois contesté par les textes français. Cependant il est difficile d'imaginer qu'une foule se soit amassée aux alentours de la cathédrale alors que le bombardement se poursuivait.
[85] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.44.

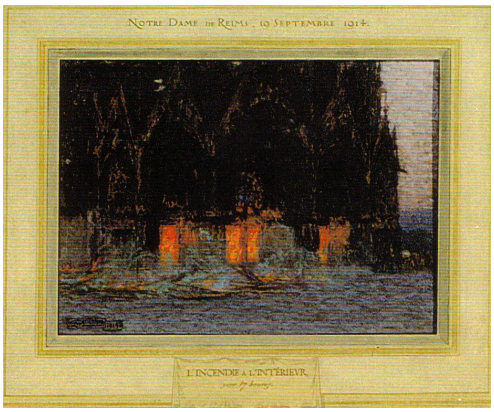


Figure 4 : *L'incendie à l'intérieur (vers 17h00)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal.

Les feuilles de plomb recouvrant la toiture sont mises en ébullition et une fine pluie de plomb fondu tombe à l'intérieur de la cathédrale. A l'extérieur de l'édifice, ce sont de véritables « ruisseaux »[86] de plomb qui coulent sous les voûtes et par les gueules des gargouilles. Cette fusion provoque l'émission d'une fumée jaune d'or comme le représente alors l'artiste Adrien Sénéchal[87]. Le feu s'intensifie et vers 16h50, la charpente n'est plus qu'un immense foyer dont le vent pousse la fumée vers Saint-Remi. Le feu alors atteint le carillon. A 17h30, la toiture achève de se consumer tandis qu'à l'intérieur, tout brûle[88]. A 20 heures, l'incendie de la charpente a cessé et seul le plomb, véritable magma en fusion, continue de se consumer[89].

Cet incendie surprend tous les observateurs en raison notamment de sa fulgurante propagation. Le premier facteur qui joue, c'est le temps. L'incendie se propage du fait d'un vent violent du nord[90], par un temps de brume et de pluie[91]. Les lourdes chapes de fumées sont orientées sud-est, c'est-à-dire que l'échafaudage subit, de front, ce vent déchaîné qui attise le foyer. D'autres raisons sont davantage techniques. Tout d'abord, comme l'affirme d'ailleurs justement l'abbé Andrieux, l'escalier de la tour nord produit un formidable appel d'air[92]. Ce constat explique la vitesse de propagation des flammes dans l'échafaudage. De plus, le brasier est alimenté par la paille qui jonche les nefs, par les

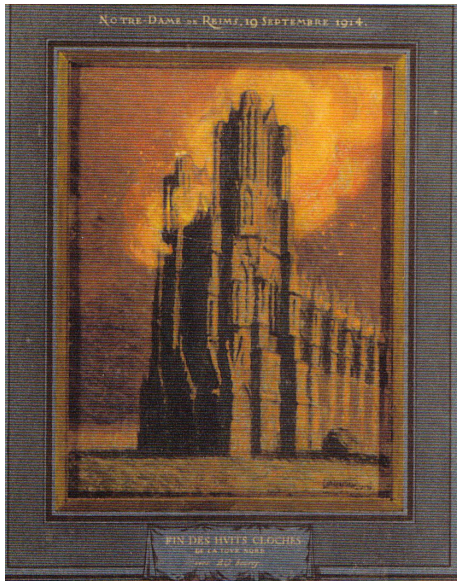


Figure 5 : *Fin des huit cloches de la Tour Nord (vers 20h00)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal.

---

[86] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.94.
[87] Adrien SENECHAL, *Fusion des plombs de la toiture de la nef (vers 15h30)*, coll. Mme Yvonne Sénéchal. Ce phénomène est également relaté dans le journal de guerre de Paul Hess. La fusion du plomb de la toiture recouvert de cuivre ou même celle du bronze des cloches a dû créer cette curieuse alchimie de couleurs.
[88] Témoignage de l'abbé Aubert extrait de Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.94.
[89] Adrien SENECHAL, *Fin des huit cloches de la Tour Nord (vers 20h00)*, coll. Mme Yvonne Sénéchal.
[90] Adrien SENECHAL, *Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise... (vers 15h00)*, pastel, 340/250, coll. Mme Yvonne Sénéchal ; BDIC, Or. F1 59 (F).
[91] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.44.
[92] Louis ANDRIEUX, « Comment j'ai vu brûler la Cathédrale de Reims », *Grand Tourisme*, n°52, novembre 1923, p.20.

chaises entassées dans le chœur, par les tambours latéraux[93] du grand portail[94] et bien évidemment, par la charpente qui va former l'essentiel du combustible.

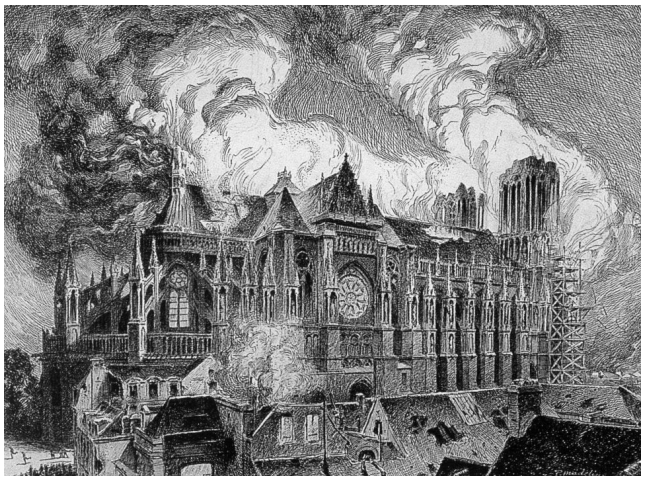


Figure 6 : *La Cathédrale de Reims en flammes*, Paul Madeline, plume, encre de Chine et rehauts de gouache sur carton, MBAR, 971.12.1416.

L'armée allemande peut aussi avoir eu recours à des obus incendiaires. Le témoignage d'un capitaine d'artillerie français signale : « Quand le tir a été réglé, il a vu un tir d'efficacité se déclencher et, parmi les coups atteignant leur but, il a distingué très nettement des coups dont on entendait le sifflement non suivi d'explosion mais auxquels succédait un violent jet de flammes. Cette observation semble indiquer que l'ennemi employait des projectiles incendiaires »[95]. D'après ce témoignage, les artilleurs allemands auraient d'abord réglé leur tir puis utilisé des projectiles incendiaires à l'acide picrique afin d'enflammer l'édifice. Dans une lettre datée du 6 octobre et adressée au chapitre métropolitain de Paris, l'abbé Landrieux évoque trois foyers d'incendie : l'échafaudage du portail, les combles de la grande nef et l'abside[96]. Au moins trois projectiles auraient directement touché l'édifice ; ce témoignage rejette donc catégoriquement la thèse de l'accident. Ce fait, avéré ou non, est illustré par une œuvre de Paul Madeline (1863-1920) sur laquelle on distingue nettement ces trois foyers : l'échafaudage et deux percées au niveau de la toiture[97].

Les témoignages laissent place à la rumeur quant à l'origine de cet incendie. Le 29 septembre 1914, monseigneur Charles Bellet, devant ses confrères de la société d'archéologie de la Drôme, fait état de bidons de pétrole installés dans les tours : « Leur crime était tellement prémédité qu'on a trouvé dans les tours des monceaux de paille avec des bidons de pétrole,

[93] Ces tambours provenaient de l'ancienne basilique Saint-Nicaise.
[94] Henri JADART, « Reims, journal d'un Rémois, du 3 septembre au 6 octobre 1914 », dans *Les Champs de bataille*, 1914-1915, Paris, 1915, p.32.
[95] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.*, p.125.
[96] VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, p.17.
[97] Paul MADELINE, estampe en noir et blanc 175/230, ADR ; MBAR, 971.12.1416.

destinés à l'usage que l'on devine. »[98] Ce texte argumente en faveur de la préméditation de l'incendie et rappelle qu'en l'absence d'informations, la rumeur prend l'ascendance[99]. Ce constat valable pour l'ensemble de la France est particulièrement vrai pour les Rémois.

L'incendie de la toiture est un spectacle saisissant. Le soir même, un officier aviateur français, le capitaine de cavalerie Capitrel, survola du nord au sud la cathédrale, à près de 2000 mètres d'altitude. Dans son témoignage recueilli par l'abbé Maurice Landrieux, il ajoute que la cathédrale formait une « énorme Croix ardente dans une Auréole flamboyante, Croix de Martyre et d'Espérance qui, invisible d'en bas s'offrait ce soir-là au Ciel Seul »[100].

Intérieurement la cathédrale est également en flammes. Les foyers sont provoqués par les chaises entassées dans le chœur et par la paille disposée dans la nef afin d'accueillir les blessés allemands qui doivent impérativement être évacués.

L'évacuation laborieuse des blessés

Après avoir tenté de faire tomber l'échafaudage et conscient du risque d'incendie à l'intérieur de l'édifice, le clergé de la cathédrale se précipite pour rejeter la paille au dehors, dans la cour du Palais du Tau. L'abbé Andrieux, germanophone, dirige les soldats allemands suffisamment valides pour aider à ce travail. Mais les flammèches de plus en plus nombreuses communiquent le feu au lit de paille. Les blessés sont alors regroupés sous l'orgue et dans l'abside[101].

Ayant constaté que le feu avait pris sous les combles, les abbés Landrieux, Thinot et Andrieux, monsieur Divoir[102], ainsi que quelques ouvriers, se précipitent afin de mettre à l'abri les objets liturgiques et le Trésor de la cathédrale[103].

Asphyxiés, les blessés allemands essaient de sortir par le portail nord, mais ils sont arrêtés par sept ou huit territoriaux et une foule d'environ 300 personnes ivres de vengeance et prêtes à les lyncher. Les abbés Landrieux, Thinot et Andrieux[104] tentent alors de protéger les prisonniers en expliquant qu'il faut les laisser sortir. Cette tension extrême retombe grâce à

---

[98] Charles BELLET, *Protestation contre la destruction de la Cathédrale de Reims et le vandalisme allemand*, discours prononcé à la société d'archéologie de la Drôme le 29 septembre 1914, Valence, Imprimerie de Jules Céas et fils, 1914, p.14.
[99] Jean-Noël KAPFERER, *Rumeurs : le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil, 1987, 317 p.
[100] Lettre du commandant Capitrel à monseigneur Maurice Landrieux, 15 mai 1919, ADR, fonds Landrieux.
[101] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.44.
[102] *Ibid.*, p.45.
[103] Concernant la liste des objets classés, annexe 44.
[104] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.98.

l'intervention d'un capitaine de dragons[105]. Les factionnaires les laissent finalement sortir. Les blessés de la cathédrale sont alors installés dans les locaux avoisinants l'Imprimerie Coopérative. Dans la nuit même, les blessés sont conduits aux ambulances de la rue Martin-Peller et le lendemain, d'après les registres, 124 d'entre eux sont évacués sur Muizon. D'après les constatations de l'abbé Chapey, ils ne semblaient pas avoir trop souffert de l'incendie. Ils étaient légèrement blessés et « pouvaient marcher sans trop de difficultés »[106]. En revanche, le « Rapport sur le bombardement de la cathédrale »[107], commandité et réalisé en 1915 par le ministère de la Guerre allemand, laisse entendre que des blessés allemands ont été massacrés en tentant de fuir par les cours de l'archevêché[108].

Le lendemain dimanche 20 septembre, les Rémois peuvent constater l'étendue des dégâts. Ce jour-là, les Allemands ne bombardent pas le centre de la ville ; seuls, les faubourgs de Laon et Cérès reçoivent des obus. Cette accalmie n'est cependant que de courte durée et dès le 24 septembre 1914, la cathédrale reçoit à nouveau des projectiles, comme le note d'ailleurs Paul Hess[109]. Pour la journée du 19, l'abbé Landrieux a relevé 25 points d'impacts[110]. Cependant l'utilisation supposée par l'armée allemande d'obus incendiaires[111] ne rentre pas dans cet inventaire[112].

***

Dès le lendemain de l'incendie, une fois l'information connue, une vague d'indignation mondiale condamne cet acte de vandalisme[113]. Mais l'événement est une chose, sa médiatisation une autre.

---

[105] Louis ANDRIEUX, *op. cit.*, p.20. 20 Il est nécessaire de remarquer que cette intervention providentielle n'est pas signalée dans l'ouvrage d'Albert Chatelle.
[106] Lettre de l'abbé Chapey à l'abbé Landrieux, 22 septembre 1915, ADR, fonds Landrieux.
[107] *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*, Berlin, Georg Reimer, 1915, 31 p.
[108] Annexe 16.
[109] Paul HESS, *op. cit.*, p.132.
[110] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, appendice C.
[111] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.125.
[112] L'emploi en effet d'obus incendiaires sur la cathédrale témoignerait en faveur d'une volonté systématique de destruction. Cependant force est de constater que l'ensemble de la ville de Reims est alors bombardée par ces obus incendiaires et que la cathédrale aurait parfaitement pu être également visée. Cette thèse est, entre autres, développée par Arsène Alexandre, inspecteur général des musées.
[113] Louis REAU, *Histoire du vandalisme. Les Monuments détruits de l'art français*, p.843-844.

II. LE RELAIS MEDIATIQUE

Le 19 septembre 1914 est un événement catalyseur de la médiatisation de la cathédrale durant toute la guerre. Le fait qu'il se soit produit au début du conflit concoure à son succès. Il paraît évident que si la cathédrale avait été détruite progressivement ou plus violemment mais durant les années 1916-1917-1918, l'impact médiatique aurait été moindre. Ce qui caractérise l'incendie de la cathédrale de Reims, c'est l'imprévisibilité de l'événement, cette surprise qui a provoqué un choc dans tous les esprits. Le relais médiatique consécutif à l'incendie s'est constitué en deux temps. Tout d'abord et en dépit du manque d'informations, plusieurs communiqués officiels sont émis et aboutissent à de nombreuses réprobations qui paraissent dans la presse tant nationale qu'internationale. D'autre part, des commissions sont chargées sur place d'étudier les causes et les conséquences de l'incendie.

Communiqués officiels et réprobations

Plusieurs facteurs expliquent cet important impact médiatique. Le premier tient au fait de la valeur même de la cathédrale : monument historique, monument religieux et au moment de l'incendie, hôpital militaire. Ce triple statut mais également l'instrumentalisation de l'événement expliquent cette vague d'indignations qui débutent par le communiqué officiel du gouvernement français.

Le communiqué officiel du gouvernement français

La destruction du patrimoine historique cause un véritable traumatisme dans l'opinion publique déjà mise en exergue par l'incendie de la bibliothèque de Louvain. Ce nouveau conflit est également une guerre de la communication.

Le communiqué militaire français du 19 septembre annonce laconiquement : « … Nous nous sommes emparés du massif de la Pompelle. Les Allemands se sont acharnés, sans raison militaire, à tirer sur la cathédrale de Reims qui est en flammes… »[1] Cette formule lapidaire et le seul qualificatif « sans raison militaire » ne suffisent pas à provoquer ou du moins à accompagner l'indignation consécutive à un tel acte.

[1] *Il y a 70 ans, le 19 septembre 1914, la cathédrale de Reims brûlait*, catalogue dactylographié présentant l'exposition réalisée en 1984, Reims, sacristie de la cathédrale, p.9.

Dès le lendemain de l'incendie, le 20 septembre, le ministre français des Affaires Etrangères Théophile Delcassé (1852-1923) remet, à tous les gouvernements des états neutres, la protestation suivante : « Sans pouvoir invoquer même l'apparence d'une nécessité militaire, pour le seul plaisir de détruire, les troupes allemandes ont soumis la cathédrale de Reims à un bombardement systématique et furieux. A cette heure la fameuse basilique n'est plus qu'un monceau de ruines. Le Gouvernement de la République a le devoir de dénoncer à l'indignation universelle cet acte révoltant de vandalisme qui, en livrant aux flammes, un sanctuaire de notre histoire, dérobe à l'humanité une parcelle incomparable de son patrimoine artistique. »[2]

En soulignant le fait que la destruction de la cathédrale de Reims ne relève d'aucune nécessité militaire, « pour le seul plaisir de détruire » le gouvernement français considère cet acte comme une pure forme de vandalisme et le fait savoir à tous les gouvernements étrangers. La cathédrale de Reims acquiert également, par ce communiqué, le statut de patrimoine artistique de l'humanité. Le dualisme, manichéen, est ainsi des plus frappants : d'un côté, les Allemands qui détruisent et de l'autre, les Français qui sont les héritiers et les protecteurs de ce patrimoine de l'humanité. Enfin, ce communiqué – peut-être par manque d'information, mais plus probablement par nécessité de propagande – accentue à l'extrême les destructions de la cathédrale de Reims devenue « monceau de ruines »[3].

Cette protestation se trouve illustrée, certes tardivement, dans une eau-forte du dessinateur et graveur Lucien Gautier (1850-1925)[4]. Il juxtapose en mai 1919 à la façade de la cathédrale de Reims la protestation émise le 20 septembre 1914 par la France aux états neutres. Reprise par la presse nationale et internationale, cette protestation a un écho considérable. Toutefois, avant d'étudier l'impact international, il convient d'étudier les communiqués allemands.

Dualité des communiqués allemands

L'Allemagne n'a aucun intérêt à communiquer sur cet événement, mais tout mutisme serait perçu comme un aveu. L'homme d'affaires allemand Bernhard Dernburg (1865-1937) œuvre

---

[2] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.18.
[3] Cette exagération des destructions va se retrouver tout au long de la guerre et fera l'objet d'une analyse particulière dans le chapitre VIII-5-1 « La fièvre journalistique : exagération des destructions ».
[4] Lucien GAUTIER, *Reims 10 mai 1919*, eau-forte et aquatinte, épreuve n°70, 590/373, iconographie : BDIC, Est. F1 131

aux Etats-Unis pour le comité allemand de propagande. Il publie tour à tour deux communiqués pour réfuter les assertions du ministre français des Affaires Etrangères[5].

Berlin, 23 septembre	Berlin, 23 septembre (officiel)
Le gouvernement français a assuré que le bombardement de la cathédrale de Reims n'aurait pas été une nécessité militaire. Pour y répondre, nous constaterons : après que les Français eurent fait de la ville de Reims, par de forts remparts, leur principal appui de défense, ils nous forcèrent eux-mêmes d'attaquer la ville par tous les moyens nécessaires. *Par ordre spécial du haut commandement allemand, la cathédrale devait être épargnée,* surtout que l'ennemi n'en abuserait pas en sa faveur […] En dépit de ces faits, nous avons pu constater la présence sur la tour, d'un poste d'observation, ce qui expliquait l'excellent effet du tir de l'artillerie ennemie contre notre infanterie. Dès lors, il devint nécessaire de supprimer ce poste et cela fut fait par un feu de shrapnells de notre artillerie de campagne. Il n'était toujours pas permis à notre lourde artillerie de prendre part à ce tir. Depuis que le poste n'y était plus, nous avons pu observer que ces tours et les façades extérieures de la cathédrale ne sont pas détruites et que seulement la toiture a été détruite par les flammes. Les troupes ne sont donc pas allées plus loin dans leur attaque qu'il n'a fallu. La responsabilité en incombe donc à l'ennemi qui a essayé d'abuser d'un vénérable édifice en le plaçant sous la protection d'un drapeau blanc.	Le gouvernement français ne recule pas hélas ! devant une calomnie en dénaturant les faits ; il prétend que les troupes allemandes auraient, sans nécessité militaire, bombardé systématiquement la cathédrale de Reims. Reims est une place forte qui a été, en ces derniers jours, perfectionnée par tous les moyens possibles et qui sert depuis à la défense actuelle des troupes françaises. Par suite de l'attaque de cette position, le bombardement de Reims devint une malheureuse nécessité. Des ordres avaient été donnés d'épargner la célèbre cathédrale au cours de ce bombardement. S'il était, malgré cela, confirmé qu'à l'occasion de l'incendie de Reims, la cathédrale aurait souffert – ce que nous ne pouvons pas encore constater – personne ne le regretterait autant que nous. La responsabilité en incomberait uniquement aux Français, qui ont transformé Reims en place forte et en ont fait le principal appui de leur position de défense. Nous devons énergiquement protester contre la calomnie imputant aux troupes allemandes de détruire par rage de destruction et sans nécessité absolue des monuments de l'histoire et de l'architecture.

De nombreux arguments utilisés dans ces deux extraits divergent. Tout d'abord, le premier communiqué émis signale la présence d'un poste d'observation français et les dommages causés par l'incendie sont minimisés. En revanche, le second communiqué, officiel celui-ci, abandonne l'argument de l'observatoire en insistant sur le rôle militaire de la ville de Reims.

[5] Gabriel ALPHAUD, *L'Action allemande aux Etats-Unis. De la mission Dernburg à l'incident Dumba (2 août 1914 – 25 septembre 1915)*, Paris, Payot, 1915, p.486-487.

En l'absence d'informations, la question des dommages causés à la cathédrale est laissée en suspens, seuls subsistent les regrets officiels.

Même s'il s'agit d'un extrait d'un ouvrage de propagande français écrit par Gabriel Alphaud, l'ambivalence de ces deux communiqués tient au fait que l'Allemagne ne dispose en fait que de peu d'informations concernant cette affaire ainsi que sur les dommages causés à la cathédrale de Reims. Si le premier communiqué réfute les arguments français et accuse l'armée adverse d'avoir utilisé le vénérable édifice à des fins militaires, le second communiqué est plus prudent, dans l'attente de témoignages fiables. Informations et désinformations cohabitent et dans cette précipitation médiatique de nombreuses erreurs sont affirmées telles des vérités. Le communiqué français a d'ailleurs déjà transformé la cathédrale de Reims en « monceau de ruines ». En revanche, le premier communiqué allemand, officieux, peut sciemment servir à colporter la thèse du poste d'observation, alors simple rumeur, média messager d'erreurs et de vérités, qui sera fortifiée par la suite par l'iconographie allemande.

Presse nationale et internationale

La presse nationale et internationale reprend en grande partie le communiqué officiel du gouvernement français. Mais l'article de presse le plus emblématique des premiers bombardements de la cathédrale est celui d'Albert Londres intitulé « Ils bombardent Reims… », publié dans le journal *Le Matin* du 21 septembre 1914[6]. Ce dernier n'a pas assisté directement à l'incendie mais plutôt aux prémices des bombardements. Le journaliste est arrivé à Reims, le 18 septembre 1914 vers 18 heures. Dans son article, il indique « Ils ont bombardé Reims et nous avons vu cela ! ». Il signale son rôle de témoin visuel du bombardement. Il passe la Vesle et se dirige immédiatement vers la cathédrale car elle l'attire. A l'abri sous l'un de ses porches, il passe la nuit. Pour présenter la cathédrale, il rivalise de superlatifs « Rien que pour elle on se serait fait catholique » ou « C'était la majesté religieuse descendue sur la terre ». A partir du moment où commence sa narration concernant la cathédrale, le temps change et le présent est remplacé par le passé. Cette vision de la cathédrale s'inscrit ainsi dans le temps passé. Enfin de façon prophétique, il indique trois fois : « Nous avons l'intuition qu'il lui arrivera du mal », « Ils allaient la brûler », « Nous étions revenus vers elle. Nous sentions bien que nous ne la verrions plus entière ». Il note que dans la matinée du 19 septembre les tirs se dirigent de plus en plus sur la cathédrale et ajoute :

[6] Annexe 3.

« Cette fois ils la tenaient ». Il conclut son poignant article : « Nous regardions la cathédrale. Dix minutes après, nous vîmes tomber la première pierre. C'était le 19 septembre 1914, à 7h25 du matin. » Albert Londres n'a pas assisté à l'incendie, il quitte Reims peu après vers 8h. Son article est rédigé les 19 et 20 septembre lors de son retour à Paris, puis publié le 21 septembre. C'est ainsi, au regard du communiqué militaire français qui indique le soir du 19 septembre que la cathédrale est en flammes, qu'Albert Londres a réalisé son article[7]. Toutefois ce premier article, certes très emphasé mais dans les goûts de l'époque, lui assure une grande notoriété et le début d'une impressionnante carrière. Il est pour Albert Londres son premier article signé[8].

[7] Voir AN, 76 AS 13, dossier 1 : articles d'Albert Londres.
[8] Pierre ASSOULINE, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932*, coll. Folio, Paris, Editions Balland, 1989, p.77.

Extraits des réprobations parues dans la presse

« Tueurs d'église », *Excelsior*, 21 septembre 1914

Au moment où le président des Etats-Unis recevait les protestations officielles des délégués belges contre le sac de Louvain et les innombrables actes de barbarie commis par les hordes teutonnes, un nouveau crime s'est inscrit à l'actif de ces modernes Vandales, dont le monde entier réprouve la bestiale cruauté et la rage dévastatrice : non content d'avoir bombardé Malines, d'avoir brûlé Louvain, d'avoir traîtreusement réduit en cendres les pavillons français, anglais et russe à l'exposition de Leipzig, ils viennent les misérables, de tourner leur fureur contre une merveille de l'art gothique ; ils ont mis le comble à leurs forfaits en incendiant, par dépit, par basse vengeance, la cathédrale de Reims, la cathédrale des rois de France, si belle par son architecture, si grande par son histoire.

Robert de Lezeau, « Le point de mire », *Le Figaro*, 21 septembre 1914

Le communiqué officiel nous a apporté une nouvelle incroyable. Elle ajoutera encore, s'il est possible à notre indignation et, en même temps, elle nous fortifiera dans notre juste colère contre un ennemi qui ne perd par un jour pour affirmer davantage sa barbarie et sa lâcheté […] On ne peut imaginer un plus affreux attentat, une plus abominable lâcheté. La destruction de Louvain est pour ces Vandales un si bon souvenir qu'ils ne songent qu'à lui donner un pendant. Ils veulent leur Louvain français.

Georges Montorgueil, « Les vandales à l'œuvre », *L'Eclair*, 21 septembre 1914

Notre-Dame de Reims, une des œuvres les plus pures de l'art ogival, une des merveilles du moyen âge, a été pendant de longs siècles, le cœur de la France orthodoxe et monarchique. Nos rois y étaient sacrés et Jeanne d'Arc y conduisit Charles VII victorieux. Cette cathédrale était un reliquaire, non point seulement par les beautés notaires qu'elle recélait : tapisseries, peintures, vitraux, et ces insignes reliques, et cette Sainte Ampoule, qui faisait du roi de France, depuis Clovis, l'oint du Seigneur, mais pour les dix siècles de souvenirs historiques qu'elle renfermait entre ses saintes murailles. L'invasion avait passé, il y a cent ans, qui avait respecté la majesté pieuse de sa masse imposante. Il fallait le flot des nouveaux Vandales qui ont projeté d'étonner le monde par l'excès de leur fureur dévastatrice, pour détruire sans raison stratégique ces pierres admirables qui font partie de ce trésor des âges dont la civilisation universelle s'enorgueillit.

Léon Daudet, « Ils ont brûlé la Cathédrale ! », *L'Action Française*, 24 septembre 1914

Les Gott-mit-uns, fidèles à leur système, et se sentant perdus, ont brûlé, détruit à coups d'obus la cathédrale de Reims, une des merveilles de la civilisation. Vous auriez tort de croire que cet épouvantable forfait révoltera les herren doctoren qui professent dans les universités allemandes sur l'art gothique et médiéval et publient annuellement de gros volumes avec illustrations en couleurs. En apprenant cette infamie de leurs enfants, officiers, sous-officiers et soldats dans l'armée des Huns, les herren doctoren auront un gros rire. Ils savent bien que les armées franco-anglaises ne détruiront jamais la cathédrale de Cologne. Alors du moment qu'on n'a pas de représailles à craindre, pourquoi se gêner ! D'ailleurs, la cathédrale de Reims n'était-elle pas, en plus, un sanctuaire historique ? A cette pensée les herren doctoren ne se tiennent plus de joie. Voilà un succès qui compense de la défaite de la Marne. Von Kluck et von Bülow n'ont pas pris Paris, même associés à von Heeringen, et Kronprinz a fait dans ses loyales culottes de Hohenzollern. La cathédrale de Reims a payé pour ces déconvenues. Gott mit uns !

Tous les journaux nationaux consacrent largement leurs colonnes à cet épisode alors même que les informations manquent. Ils doivent se contenter de reprendre les assertions officielles. Ainsi, plutôt que de relater l'événement, ils rivalisent de superlatifs et promulguent de véritables anathèmes à l'encontre de l'Allemagne. L'incendie de la cathédrale de Reims est perçu comme l'occasion d'un sursaut des valeurs nationales et donc patriotiques. Ainsi dans le journal *La Patrie* du 22 septembre, il est écrit : « Par un feu d'artillerie dirigé intentionnellement, ils ont incendié et mis en flammes la magnifique cathédrale, qui était non seulement l'orgueil de Reims, mais un monument historique connu et admiré du monde entier. Il ne reste plus du pur joyau architectural qu'une carcasse vide de murs brûlés et noircis. L'impression produite par cet acte de vandalisme abominable restera toujours présente à la mémoire de tous ceux qui ont pu contempler ces ruines. » Ce journal n'apporte aucune nouvelle information et reprend scrupuleusement les thèmes soulevés par la protestation du gouvernement français : vandalisme, monument de l'humanité et importance des destructions.

Les journaux français reprennent largement l'indignation des politiques ou des intellectuels. *Le Gaulois* du 21 septembre reproduit l'éloquente réprobation du sénateur ultraconservateur du Morbihan, Gustave de Lamarzelle (1852-1929) : « Monstrueuse vengeance de vaincus. Ils bombardent la cathédrale de Reims. Que dis-je ? Elle est en flammes. Ils ont détruit cette merveille qui n'appartenait pas seulement à la France, mais aussi à l'humanité, car elle était une des plus belles que le génie humain eût dressées sur terre pour attester sa grandeur et sa sublimité. ». Cette première réaction est très vive. Toutes les plus grandes personnalités vont condamner ce « vandalisme »[9]. L'opinion politique est unanime et les discordes consécutives à la loi « sur la séparation des Eglises et de l'Etat » du 9 décembre 1905[10] s'estompent. Mais si les réactions sont naturellement très fortes en France, de nombreux journaux étrangers vont également réprouver cet acte.

Quelques envoyés spéciaux de journaux étrangers sont à Reims lors de l'incendie. Mais les difficultés des moyens de communication font que leurs articles ne paraîtront que bien après. Tout comme leurs homologues français, les journaux étrangers utilisent les communiqués officiels mais également les informations contenues dans les journaux français. Ainsi *The Times* du 21 septembre écrit : « Le Kaiser a surpassé le crime impie de Louvain en détruisant

[9] Ce terme est utilisé dans presque tous les articles écrits au lendemain de l'incendie.
[10] Voir Jean-Marie MAYEUR, *La séparation des églises et de l'Etat*, coll. Eglises/Société, Paris, Les Editions Ouvrières, 1991, 188 p.

la glorieuse cathédrale de Reims, noble héritage d'un âge de foi, appartenant non à la France seule, mais au monde entier. Nous aurions dû prévoir cette atroce infamie, Reims étant un terrain naturellement dédié au moderne Attila. Le premier Attila avec sa horde rapace saccagea Reims, passant les habitants au fil de l'épée. Le Kaiser, qui aspire à lui succéder et cherche à perpétuer son nom à travers les âges, en plongeant plus profondément dans l'infamie, devait naturellement saisir les occasions de destruction qui n'étaient pas offertes à son prototype moins fortuné. » Le ton est encore plus acerbe que celui des journaux français. La cathédrale de Reims devient le symbole français de la barbarie allemande, comme Louvain l'est pour la Belgique.

Les journaux étrangers rappellent à leurs lecteurs l'importance de ce monument tant par sa richesse artistique que par son histoire. Ainsi le quotidien italien *La Stampa* relate : « Ce joyau d'architecture et de sculpture cher à la France, non seulement par la beauté, mais par tant d'événements glorieux parmi lesquels la consécration de Charles VII aux côtés de l'héroïque Jeanne d'Arc, est réduit en cendres par les grenades allemandes. Le monde civilisé en souffrira comme d'un inconcevable délit. »

Le monde semble convaincu que rien ne subsiste de la cathédrale de Reims et cette vision va perdurer pendant et même au-delà de la guerre. Les journaux du monde entier, par la suite, vont dépêcher à Reims des envoyés spéciaux parfois célèbres tels Rudyard Kipling (1865-1936)[11] ou l'écrivain argentin Gomez Carrillo (1827-1927)[12]. Certes, Reims n'est souvent qu'une étape dans leur périple au travers des champs de bataille, mais souvent cette étape est marquante dans leurs écrits respectifs. Les envoyés spéciaux viennent certes chercher l'image de cette noble martyre, mais également l'héroïsme des Rémois continuant de vivre sous les bombes[13].

---

[11] « Rudyard Kipling à Reims. Le grand écrivain britannique devant la statue de Jeanne d'Arc sur le parvis de la cathédrale », *L'Illustration*, 28 août 1915.

[12] Gomez CARRILLO, *Parmi les Ruines. De la Marne au Grand Couronné.* Traduit de l'espagnol par J. N. Chapeaux, Paris – Nancy, Berger-Levrault, 1915, p.92-112.

[13] Un jeune écolier rémois, photographié avec son masque à gaz, fait la une de *l'Illustration* du 29 janvier 1916. Le thème de l'école sous les bombes se retrouve dans l'ouvrage de l'inspecteur primaire Octave FORSANT, *L'Ecole sous les obus. Pages vécues du Martyre de Reims*, Paris, Hachette, 1918, 82 p.

Le choc des Rémois

C'est peut-être davantage la stupéfaction et la fascination qui se sont imposées dans le cœur des témoins rémois. Leurs témoignages, recueillis en 1980 par François Cochet[14], transmettent admirablement ce message. Adrien Sénéchal, témoin de la scène, pense alors à réaliser des croquis de cet événement historique et éphémère. Pour illustrer ce choc psychologique subi par la population rémoise, Alice Martin s'exprime avec émotion : « Je reste en stupeur devant cette vision fantastique : la Cathédrale flambant comme une torche géante ! Et quand je redescends, auprès de ma mère et de ma sœur, j'ai la gorge si serrée, qu'à peine puis-je leur annoncer : "La cathédrale brûle !" Ma figure bouleversée leur fait deviner le reste ; et, étreintes toutes les trois par la même douleur, au fond de notre cave, nous pleurons silencieusement »[15].

Suite à cet incendie, le docteur Langlet reçoit de nombreuses lettres de sympathie des maires de Lyon, de Dijon ou de la municipalité de Moscou. Certains prennent la tournure d'un véritable faire-part de décès : « La municipalité de Moscou présente à la ville de Reims ses sincères condoléances à cause de la perte irréparable et exprime la ferme conviction que le crime commis par notre ennemi sera châtié par la Providence. »[16] A ces protestations s'ajoute celle du conseil municipal de Paris qui « tient à l'heure où vient d'être commis un grand crime à exprimer au maire sa sympathie qui se confond dans la douleur du monde entier. L'outrage qui a été fait à votre ville nous atteint avec vous. »[17]

Le cardinal Luçon n'est pas en reste de ces condoléances nationales. Le 2 octobre 1914, le prétendant au trône de France, Philippe duc d'Orléans, réfugié en Angleterre, lui écrit également une lettre de protestation. Dans celle-ci, il qualifie la destruction d'« immense deuil national » et associe la cathédrale de Reims au baptême de Clovis, à l'étendard de Jeanne d'Arc, à l'onction de Hugues Capet et de ses successeurs et aux figures de la monarchie et de la France[18]. Dans sa réponse, le cardinal Luçon affirme déjà que la cathédrale de Reims se

---

[14] Propos recueillis par François COCHET, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, Université de Paris VIII, 1983, 432 p.

[15] .Alice MARTIN, *Sous les obus et dans les caves. Note d'une bombardée de Reims*, p.12.

[16] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.181.

[17] Pierre BIENVENUE, *Le martyr de Reims 1914-1915. L'occupation allemande – le bombardement ; notes personnelles et vécues de deux Rémois avec documents officiels*, parus sous forme de fascicules d'août 1914 à mars 1915, p.289-290.

[18] « Protestation du Duc d'Orléans contre le sacrilège de Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914 et « Le sacrilège de Reims », *La Semaine religieuse de Dijon*, 7 novembre 1914.

relèvera de ses ruines et ajoute « les blessures qu'elle a reçues, et dont elle gardera les traces ineffaçables, la rendront plus chère encore à nos cœurs de catholiques et de Français… »[19]

Toutes ces lettres expriment surtout la dimension morale et indélébile du crime. L'émotion et la désinformation ont créé l'image d'une cathédrale ruinée. Les commissions d'enquête envoyées sur place vont relativiser ces propos.

Constatations des destructions : les commissions d'enquête

Les sources manquent. Il est donc nécessaire que des observateurs se rendent à Reims pour constater ces destructions et permettre l'établissement de rapports et de photographies nécessaires à la propagande française. Au moins quatre rapports sont significatifs durant l'année 1914 : le premier, le rapport Dalimier est établi le 27 septembre ; le second est une notice du docteur Louis Capitan qui se rend à deux reprises à Reims les 20 novembre et 30 décembre ; le troisième est un rapport de l'architecte américain Whitney Warren venu constater les destructions le 25 septembre ; enfin le dernier est allemand, établi par l'historien d'art Paul Clemen. Le choix non chronologique de cette confrontation des rapports est volontaire et consiste à mettre en valeur la nationalité de leur auteur et donc les divergences dans leur logique argumentaire.

[19] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.181.

La commission française : le rapport Dalimier

Le Bombardement de la Cathédrale de Reims, rapport officiel

Bordeaux, 8 octobre.

A la première nouvelle du bombardement de la cathédrale de Reims, le Ministre de l'Instruction Publique a fait constituer une commission chargée de préciser l'étendue des ravages commis. Cette commission, présidée par M. Dalimier, Sous-Secrétaire d'État des Beaux-Arts, et composée de MM. Paul Léon, chef de la division des services d'architecture au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts; Girault inspecteur des bâtiments civils, membre de l'Institut ; Boeswillwald et Genuys, inspecteurs généraux des Monuments Historiques, et Puthomme, contrôleur général des travaux d'architecture, s'est rendue à Reims pour constater officiellement l'état de la cathédrale.

Voici, pour compléter les renseignements succincts donnés après les premières constatations, les extraits -inédits- les plus frappants du rapport de la commission

..... Toutes les habitations aux alentours immédiats sont éventrées et incendiées, et au milieu de ces ruines, la cathédrale a été frappée d'une trentaine de projectiles qui, par leur choc et leur explosion, ont broyé la pierre, brisé les vitraux et mis le feu à tout ce qui pouvait brûler.

Les projectiles, dont les éclats ont atteint tout l'ensemble du monument, ont frappé principalement la partie supérieure de la tour nord, écrasant l'angle d'une tourelle, traversant la paroi de la tour, en exerçant une poussée sur les assises voisines au point de les déplacer; l'un d'eux a enlevé la branche supérieure d'une volée d'arc-boutant, un autre a broyé la pierre d'un glacis des baies de la tour, un autre a éventré une cage d'escalier dont les marches ont été coupées, un autre encore a renversé une partie de balustrade de la façade principale sous la rose, etc., etc.

C'est l'incendie allumé par les obus qui a causé les plus graves dégâts : il ne reste pas apparence de toiture sur la nef, les transepts, le chœur, l'abside, les bas-côtés; seules, quelques chapelles ont conservé leur couverture; tout le reste a été réduit en cendres ; charpentes, ardoises, partout les plombs sont fondus, les fers tordus.

Tout cela s'est effondré sous les voûtes qui ont évidemment souffert du contact du feu, mais n'ont pas été rompues.

Par contre, les pierres avoisinantes de la grande galerie qui couronne les murs, des galeries de circulation au bas des grandes verrières, sont éclatées et calcinées.

Le beffroi a été la proie des flammes; les cloches, tombées sur la voûte inférieure sans l'écraser, sont en partie fondues ; les abat-sons sont restés intacts.

Les flammes produites par l'incendie, poussées sur les parois par le vent, ont complètement corrodé la pierre, faisant tomber une partie des statues qui décoraient le portail ouvert sous cette tour, ainsi que les voussures des arcs qui se développent au-dessus de la porte et que couronne un gâble dans lequel est représentée la Crucifixion. Ces dégâts s'étendent aux pinacles qui surmontent les contreforts et jusqu'à la galerie des Rois.

Le côté droit de ce portail a été moins atteint; les autres portails n'ont été que peu touchés par les éclats d'obus.

Dans l'intérieur de l'édifice on avait déposé des blessés allemands sur des couches de paille. Les obus ont mis le feu à cette paille, faisant éclater la mouluration des bases des piliers de la nef, embrasant les tambours des portes et les portes elles-mêmes. Cet incendie a détruit les statues placées dans les niches de la face intérieure de l'église, à droite et à gauche de la porte du portail sud. Enfin les verrières ont toutes eu à souffrir de l'explosion des projectiles, des éclats qui les ont traversées; la moitié de la rosace supérieure a été vidée de ses vitraux; les parties ajourées au-dessus des portails nord et sud ont été vidées ; la rosace au-dessus du portail central n'a été que criblée.

En résumé, la cathédrale est défigurée dans ses lignes et dans les détails de sa décoration ; si sa construction puissante a résisté en partie au choc des projectiles, on ne refera jamais ses admirables sculptures, et elle portera éternellement la marque d'un vandalisme qui a dépassé l'imagination.

Le 27 septembre 1914, le gouvernement français envoie à Reims une commission d'enquête placée sous la présidence d'Albert Dalimier (1875-1936), sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts[20]. D'autres officiels l'accompagnent dont Paul Léon (1874-1962), chef de la division des services d'architecture, Charles Girault (1851-1932), inspecteur général des bâtiments civils, Paul Boeswillwald (1844-1931), inspecteur général des monuments historiques, Charles Genuys (1852-1928), inspecteur général adjoint des monuments historiques et Puthomme, contrôleur général des travaux d'architecture[21]. A la tête de ce convoi officiel composé de trois voitures, le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, le préfet des Ardennes envahies, Pierre Nepoty et l'envoyé spécial du *Journal* sur le front, Lucien Coulond (alias Edouard Helsey), l'écrivain et journaliste Robert de Flers (1872-1927)[22], l'auteur dramatique Edmond Guiraud (1879-1950) et le peintre attitré de *L'Illustration*, Georges Scott (1879-1942). Albert Londres est également du voyage et de retour à Reims[23].

Le 8 octobre à Bordeaux[24], cette mission expose un rapport d'inspection au ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. La commission constate l'ensemble des destructions causées principalement par l'incendie et conclut : « En résumé, la cathédrale est défigurée dans ses lignes et dans les détails de sa décoration ; si sa construction puissante a résisté en partie au choc des projectiles, on ne refera jamais ses admirables sculptures et elle portera éternellement la marque d'un vandalisme qui a dépassé l'imagination. »[25] La commission insiste ainsi sur le fait que les dégâts occasionnés sont irréparables, notamment la sculpture. Ces constatations sont également exposées le 30 octobre 1914 par la commission des monuments historiques réunie pour étudier notamment les mesures à prendre pour la conservation des voûtes et la protection de la statuaire de la cathédrale de Reims[26].

Albert Londres est présent lors de cette inspection et accède ainsi à toutes les parties du monument. De cette visite, il réalise un second article[27] dans lequel il écrit : « Les photographies ne vous diront pas son état. Les photographies ne donnent pas le teint du mort. Vous ne pourrez réellement pleurer que devant elle, quand vous y viendrez en pèlerinage. » Les membres de la commission accèdent aux parties hautes de la cathédrale pour étudier, en

---

[20] *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, p.38.
[21] MAP, 80/3/11.
[22] Robert de FLERS, *Sur les chemins de la guerre. (France-Roumanie-Russie)*, Paris, P. Lafitte, 1921, 256 p.
[23] Pierre ASSOULINE, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932*, p.79.
[24] Le 3 septembre 1914, face à l'avancée de l'armée allemande, le gouvernement français quitte Paris pour se réfugier à Bordeaux.
[25] *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, p.38.
[26] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.
[27] Annexe 4.

détail, les conséquences de l'incendie. Albert Londres constate « Nous ne sommes plus sur un monument. Nous marchons dans une ville retournée par le volcan. Sénèque, à Pompéi, n'eut pas plus de difficultés à placer le pied. Les chimères, les arcs-boutants, les gargouilles, les colonnades, tout est l'un sur l'autre, mêlé, haché, désespérant. Artistes défunts qui aviez infusé votre foi à ces pierres, vous voilà disparus. » A cet éloge funèbre, il conclut : « La cathédrale de Reims n'est plus qu'une plaie. »[28].

Alors que cette inspection aurait pu dédramatiser l'état suggéré de la cathédrale, les premiers écrits démontrent, au contraire, une volonté d'instrumentaliser cet événement.

Notice du docteur Capitan

Pour compléter ces premières constatations, Louis Capitan (1854-1929), membre de la commission des monuments historiques, professeur au Collège de France et membre de l'académie de médecine, se rend à Reims les 20 novembre et 30 décembre 1914[29]. Médecin et anthropologue, Louis Capitan est reconnu pour ses travaux sur la préhistoire et son étude des antiquités américaines. Il est envoyé à Reims probablement pour son approche scientifique notamment de l'altération de la pierre.

Un large extrait de son rapport est publié en 1915 dans l'ouvrage de Georges Lepelletier de Bouhélier, « Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé (documents officiels), mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Senlis, Louvain, Soissons, etc. »[30]. Le docteur Capitan communique ses constatations lors de plusieurs conférences, notamment le 23 janvier 1915 devant ses confrères de l'Académie de médecine.

Dès le début de son compte rendu, Louis Capitan souligne que « la cathédrale de Reims est irréparablement blessée ». A maintes reprises, il a recours à des adjectifs très expressifs : horreur, terrifiant, saisissant, effrayant… Outre la destruction de la toiture, il insiste sur les problèmes à long terme consécutifs à l'incendie. Il peut d'autant mieux juger qu'il s'est rendu par deux fois à Reims, à plus d'un mois d'intervalle. Il donne, comme exemple, la statue de la Vierge du trumeau. Le 20 novembre, elle présente « des fissures inquiétantes dans les draperies ». Le 30 décembre, il constate que plusieurs des plis de la robe sont tombés et que plusieurs parties de l'enfant Jésus se sont détachées. La craie se débite ainsi en lames et lamelles et « la destruction des sculptures progresse ».

---

[28] Albert LONDRES, « L'Agonie de la basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914.
[29] Annexe 8.
[30] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.62-64.

Les voûtes, malgré leur épaisseur – en moyenne plus d'un mètre –, vont être infiltrées par les eaux pluviales, « désastre actuel ne fera que s'aggraver ». Il met également en exergue les risques importants des superstructures dans le cas d'importantes gelées. Il conclut que l'histoire demandera des comptes à l'Allemagne pour « ce crime de lèse-humanité ».

Le premier rapport Whitney Warren

Un autre rapport officiel[31], celui de Whitney Warren (1864-1943), architecte américain francophile, est lu à la séance de l'Académie des Beaux-Arts, le 3 octobre 1914. Whitney Warren est le premier officiel à venir à Reims constater les destructions. Dès le 25 septembre, il note en détails, dans un long compte rendu, les dégâts causés à l'édifice depuis le 4 septembre. Il visite la cathédrale durant plus de sept heures et interroge deux témoins de l'incendie, les abbés Thinot et Landrieux.

Il insiste à quatre reprises sur le caractère voulu et prémédité de ces destructions et s'inquiète du sort de deux autres monuments situés à proximité du front : les cathédrales de Noyon et de Laon. Il signale que la cathédrale est encore réparable mais pour lui, s'il « reste quelque chose du monument, cela est dû à la construction solide de ce que j'appellerai la carcasse, et non, j'en suis fermement convaincu, à un désir de la part des Allemands d'épargner le monument »[32]. Il compare ainsi les superstructures de la cathédrale de Reims à celles d'Amiens. Si cette dernière avait subi un bombardement similaire, les voûtes auraient cédé et les arcs-boutants se seraient écroulés entraînant la destruction des murailles. « Il ne serait resté qu'une masse de pierres informes ».

Encore présent à Reims le 27 septembre, Withney Warren assiste, durant deux heures au sommet de la tour nord, au bombardement des troupes françaises, installées aux alentours de la ville. Il note la précision des obus allemands qui touchent les troupes françaises pourtant « admirablement cachées ». Il conclut ainsi que la destruction de la cathédrale a été voulue et préméditée.

Ce rapport va jouer un rôle important de par la nationalité de son auteur. Il est évidemment considéré et surtout présenté comme un rapport « neutre ». L'architecte américain est pourtant connu pour sa francophilie et il sera, durant la guerre, un ardent défenseur de l'entrée en guerre des Etats-Unis du côté de l'Entente. A plusieurs reprises, il communique en ce sens

---

[31] Annexe 9.
[32] Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p.

notamment le 10 juin 1915 devant « The American club » de Paris[33]. Ce rapport est également intéressant par le fait qu'un second rapport sera établi par le même auteur en janvier 1917[34]. La comparaison des deux permet ainsi d'évaluer l'ampleur des destructions survenues entre octobre 1914 et le début de l'année 1917.

Un rapport allemand : celui de l'inspecteur Clemen

Les missions françaises ou « neutres » ne sont pas les seules à se pencher sur le sort de la cathédrale de Reims. Cette question interpelle également le gouvernement allemand qui diligente une enquête confiée au conseiller Paul Clemen (1866-1947), alors inspecteur des monuments artistiques pour la Belgique et les territoires français envahis. En effet, face à l'impact médiatique considérable de l'incendie de la cathédrale de Reims et de son exploitation par la propagande française, les Allemands étaient contraints de réagir.

Paul Clemen, professeur d'histoire de l'art à l'université de Bonn, est reconnu internationalement. Ce médiéviste avait d'ailleurs organisé une visite de la cathédrale de Reims durant l'occupation de la ville. Par sa notoriété, le gouvernement allemand espère ainsi faire taire les critiques. Ce rapport est publié le 7 janvier 1915 par le *Lokal Anzeiger*[35]. Paul Clemen reconnaît dans ce rapport la destruction de la toiture mais souligne que « la façade est toujours là avec les deux puissantes tours à l'ouest, de même que les frontons des deux nefs transversales ; la galerie si finement ajourée qui termine la nef principale est intacte ». Pour preuve du désir de l'armée allemande d'épargner autant que possible l'édifice, il signale qu'il n'existe aucune destruction au niveau des façades du transept nord pourtant particulièrement accessible, selon Paul Clemen, par l'artillerie allemande.

Ce rapport souligne que les grandes lignes architecturales sont demeurées intactes. Hormis l'exactitude de ce constat et malgré la notoriété du signataire, ce rapport est facilement critiquable. En effet, l'expertise a été réalisée à 5500 mètres au télémètre ; l'inspecteur allemand n'ayant pu évidemment se rendre sur place. De plus certains renseignements semblent avoir été directement fournis à Paul Clemen par l'armée allemande. L'erreur ainsi la plus manifeste de ce rapport est de souligner que le premier bombardement de la cathédrale a eu lieu le 19 septembre.

---

[33] *La Neutralité des Etats-Unis*, discours prononcé par Withney Warren le 10 juin 1915 devant « The American club » de Paris.
[34] Whitney WARREN, *L'Agonie de Reims*, rapport lu à la séance du 6 janvier 1917 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1917, 5 p.
[35] VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, p.34.-35.

***

En définitif, les différentes commissions d'enquête ne servent qu'à cautionner les actes de chaque belligérant. La propagande stigmatise l'incendie de la cathédrale de Reims au nom du droit et de la morale.

III. AU SERVICE DE LA PROPAGANDE : LA GUERRE DU DROIT ET DE LA MORALE

Avant de commencer une étude sur la propagande encore faut-il définir ce terme : « L'ensemble des méthodes utilisées par un pouvoir […] en vue d'obtenir des effets idéologiques ou psychologiques »[1]. Cette définition de l'historien et sociologue Jacques Ellul (1912-1994) résume exactement l'effet auquel doit aboutir la propagande, rallier à sa cause des nations et des individus. Jean-Claude Montant, dans une thèse intitulée *« La propagande extérieure de la France pendant la première guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens »*, considère que la propagande se fonde sur « les réflexes les plus primitifs tels que la peur, l'espérance ou la confiance en soi »[2]. Suite à l'incendie de la cathédrale de Reims, l'argumentaire développé par la propagande obéit à ce canevas. Cette propagande est toutefois basée au départ sur des questions juridiques, destinées à s'assurer du soutien des pays encore neutres. L'emblématique cathédrale de Reims dépasse rapidement ce clivage pour aborder le domaine de l'affect et de la morale.

L'affrontement juridique

Au lendemain de l'incendie, la cathédrale devient un enjeu médiatique et un vecteur de communication de la propagande française. C'est un symbole idéal, à la fois patrimoine mondial et emblème national. Si la charge émotionnelle suscitée par cet événement est considérable, l'exploitation institutionnelle première est d'ordre juridique. Face à l'affirmation française de crime de guerre, les autorités allemandes doivent se justifier.

La controverse de la notion de crime de guerre

Il convient de rappeler que notre propos n'est pas ici de parler du crime que constitue le bombardement de la ville de Reims[3]. Cependant, il est néanmoins judicieux de noter que la reprise de la ville et son occupation par les troupes françaises font perdre à Reims son statut de ville ouverte pour passer à celui de ville de siège. Un officier allemand le rappelle

---

[1] Jacques ELLUL, *Histoire de la propagande*, coll. Que sais-je ?, Paris, PUF, 1967, p.104.
[2] Jean-Claude MONTANT, *La propagande extérieure de la France pendant la première guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de J-B. Duroselle, Paris I, 1988, p.14.
[3] Pour cette question spécifique, je renvoie le lecteur à l'ouvrage suivant de François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, 168 p.

d'ailleurs dans sa déposition du 14 avril 1915 : « A partir du 12 septembre la ville de Reims se trouva sur le front de combat des Français. Elle n'était pas ville ouverte, mais bien place forte française. Les abords de la ville faisaient partie de la ligne de combat ennemi. »[4]

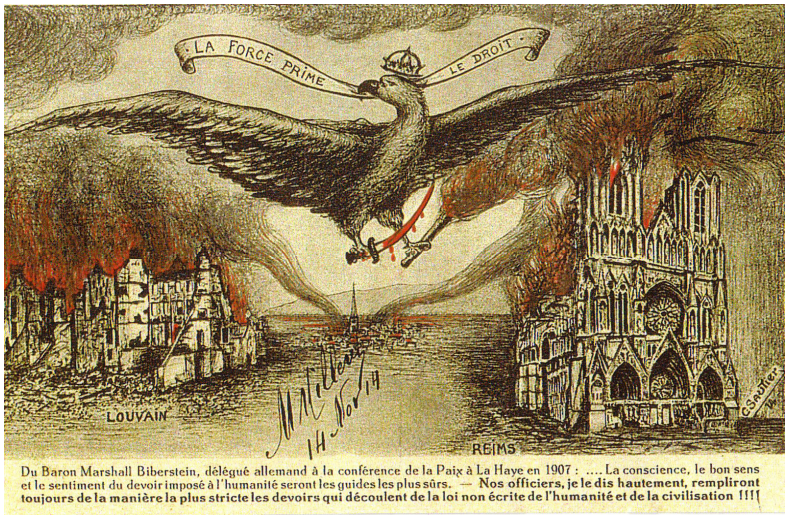


Figure 7 : *La Force prime le Droit*, C. Sautier, carte postale suisse, coll. Pierre Cosnard.

Une carte postale suisse[5] de C. Sautier, intitulée *La force prime le droit*, représente l'aigle impérial tenant dans ses serres une épée ensanglantée et une torche enflammée. Les villes de Reims et de Louvain ont été associées dans cette composition. La légende est particulièrement significative : « Du Baron Marshall Biberstein, délégué allemand à la conférence de la Paix à La Haye en 1907 : …. La conscience, le bon sens et le sentiment du devoir imposé à l'humanité seront les guides les plus sûrs. – Nos officiers, je le dis hautement, rempliront toujours de la manière la plus stricte les devoirs qui découlent de la loi non écrite de l'humanité et de la civilisation !!!! ». Pour l'incendie de Louvain et le bombardement de Reims, cette carte postale accuse explicitement l'Allemagne de violations de la Convention de La Haye qui définit le cadre juridique du crime de guerre.

Dès la seconde moitié du XIX^{e} siècle, le désir d'aboutir à des règles définissant une « guerre civilisée », amène les différents états à se réunir lors de plusieurs conférences : Paris en 1856, Saint-Pétersbourg en 1868 et Bruxelles en 1874. Lors de cette dernière conférence, une déclaration concernant les lois et coutumes de la guerre est élaborée. Non ratifiée, cette déclaration reste lettre morte ce qui oblige les états à se réunir à nouveau lors de deux conférences internationales de la Paix de La Haye en 1899 puis en 1907. Cette seconde Convention de La Haye est ratifiée par 35 pays dont l'Allemagne, le 27 novembre 1909 et la France, le 7 octobre 1910. Ces deux états se sont engagés vis-à-vis des autres états signataires à respecter, en cas de conflit armé, ces nouvelles lois de guerre. D'ailleurs, cette notion de

[4] Annexe 17.
[5] C. SAUTIER, *La Force prime le Droit*, carte postale en couleurs, 90/140, coll. Pierre Cosnard.

guerre du « bon droit » est omniprésente dans la propagande des deux pays que ce soit vis-à-vis de leur opinion publique et vis-à-vis des autres états. Dès l'invasion de la Belgique et le non-respect de la neutralité belge, l'Entente durant toute la guerre va considérer qu'elle mène une guerre de droit contre l'Allemagne.

Concernant spécifiquement le bombardement de la cathédrale de Reims, il faut se référer à l'article 27 de la Convention (IV) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre : « Dans les sièges et bombardements, toutes les mesures doivent être prises pour épargner, autant que possible, les édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences et à la bienfaisance, les monuments historiques, les hôpitaux et les lieux de rassemblement de malades et de blessés, à condition qu'ils ne soient pas employés en même temps à un but militaire. Le devoir des assiégés est de désigner ces édifices ou lieux de rassemblement par des signes visibles spéciaux qui seront notifiés d'avance à l'assiégeant. »[6]

Du côté français, comme le rappelle le professeur Klaus H. Kiefer, l'interdiction d'utiliser un bâtiment à des fins militaires était purement morale et la notion de « fins militaires » était extrêmement floue[7]. Mais en étant rigoriste, conformément à cet article, l'Allemagne se rend coupable de crime de guerre, la cathédrale de Reims étant, au moment de l'incendie, protégée par un triple statut : monument historique, lieu de culte et hôpital.

Le terme « autant que possible » révèle bien que la protection des biens culturels en cas de conflit ne constitue pas une priorité. De plus, en ajoutant la clause suivante « qu'ils ne soient pas employés en même temps à un but militaire », le législateur cautionne d'avance les bombardements et lance la ligne directrice de l'argumentation à développer en cas d'entorse à ces règles[8]. Ainsi deux moyens de défense sont alors possibles pour l'Allemagne : affirmer qu'il n'y a pas eu intention de détruire la cathédrale ou que les forces françaises ont utilisé l'édifice à des fins militaires.

La cathédrale de Reims était, au moment de l'incendie, une ambulance militaire. Cette mesure prise à l'initiative des forces allemandes avait été renouvelée par la suite par l'autorité française. Cet hôpital provisoire était, du fait de son statut, soumis aux règles définies par la

---

[6] « Article 27 de la Convention (IV) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre, La Haye, 18 octobre 1907 » dans *Droit international humanitaire*, cd-rom du Comité International de la Croix-Rouge.

[7] Voir Klaus H. KIEFER, « Die Beschiessung der Kathedrale von Reims : Bilddokumente und Legendenbildung – Eine Semiotik der Zerstörung », *Krieg und Literatur*, III-IV, 1997-1998.

[8] L'imperfection de ces formulations et les dégâts importants causés aux biens culturels dès le début du conflit entraînent, au niveau international, une vaste réflexion à ce propos dès l'année 1915. Le but est à l'avenir de définir des mesures de protection du patrimoine immobilier.

Convention de Genève de 1864. L'article premier de cette convention rappelle que « les ambulances et les hôpitaux militaires seront reconnus neutres, et, comme tels, protégés et respectés par les belligérants, aussi longtemps qu'il s'y trouvera des malades ou des blessés. La neutralité cesserait si ces ambulances ou ces hôpitaux étaient gardés par une force militaire. »[9] Là encore, les clauses restrictives vont justifier de fait l'argumentation allemande. Néanmoins, comme les prisonniers allemands installés dans la cathédrale étaient placés sous la surveillance de soldats français, nul ne pouvait hisser le drapeau de la Croix-Rouge sur les tours de la cathédrale de Reims.

Conformément à l'article 27 de la Convention (IV), la cathédrale de Reims devait arborer des « signes visibles spéciaux ». Cependant, à cette époque, il n'existe pas de signe distinctif pour signaler les biens culturels. Le professeur d'histoire de l'art Ferdinand Vetter (1847-1924) de l'université de Bern souhaite combler cette lacune. Dans ce sens, il publie en mai 1915 un article intitulé « La Croix d'or. Protection des monuments artistiques et historiques en temps de guerre ». Il propose alors la création d'une organisation neutre, sur le modèle de la Croix-Rouge, chargée spécifiquement de la préservation des monuments historiques et artistiques en temps de guerre[10]. Ainsi, les destructions subies par la bibliothèque de Louvain et par la cathédrale de Reims ont permis au moins de sensibiliser le public à cette question[11].

Les justifications allemandes

Pour l'argumentaire allemand, la cathédrale a été utilisée à des fins militaires. La majorité des témoignages allemands a été déposée dans divers tribunaux en Allemagne, à Hanovre, Stadtlohn, Vreden et Berlin, entre le 2 novembre 1914 et le 5 août 1915. Sept témoins directs des événements survenus à Reims le 19 septembre 1914 déposent sous serment. Publié en 1915, le fascicule intitulé *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*[12] a pour but de prouver la véracité des témoignages allemands. Il comprend deux volets : l'exposé général et les documents fournis par la commission militaire d'enquête du ministère de la Guerre prussien

---

[9] « Article 1 de la Convention de Genève du 22 août 1864 pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne » dans *Droit international humanitaire*, cd-rom du Comité International de la Croix-Rouge.

[10] Ferdinand VETTER, « La Croix d'or. Protection des monuments artistiques et historiques en temps de guerre », *Le Journal de Genève*, 11 mai 1915. Pour ces questions spécifiques, je renvoie à la lecture de l'ouvrage de Nicola LAMBOURNE, *War Damage in Western Europe. The Destruction of Historic Monuments during the Second World War*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2001, 228 p.

[11] Ni la Convention de La Haye de 1907, ni aucun autre protocole, ne définissaient le statut particulier des biens culturels durant la guerre. Il faudra attendre le 14 mai 1954 pour qu'une convention soit adoptée à La Haye pour la protection spécifique des biens culturels en cas de conflit armé. Elle est entrée en vigueur le 15 août 1962.

[12] *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*, Berlin, Georg Reimer, 1915, 31 p. Voir également, ADM, dépôt de Reims, 7J157. Annexes 12 à 19.

sur les violations du droit des gens. L'introduction insiste ainsi sur le fait que « peu d'événements de la guerre actuelle ont fourni à nos adversaires un sujet d'accusations dénuées de fondement, haineuses, aussi favorablement accueillis que le bombardement de la Cathédrale de Reims. » Ce recueil constitue une véritable plaidoirie en faveur de toutes les assertions allemandes antérieures pour justifier le bombardement de la cathédrale de Reims, l'incendie étant considéré comme un accident consécutif à un bombardement conventionnel.

L'accusation la plus véhémente portée par l'autorité allemande est de considérer que la cathédrale a servi, le 19 septembre 1914, de poste d'observation. Dès le lendemain de l'incendie, cette information est relayée dans la plupart des gouvernements encore neutres dans ce conflit. Cette attaque oblige, le 27 septembre 1914, à un démenti officiel du général Joseph Joffre (1852-1931) dans lequel il signale : « Le Commandant militaire à Reims n'a fait placer, en aucun moment, un poste d'observation dans la cathédrale »[13] Ce premier démenti n'empêche pas le chancelier Theobald von Bethmann Hollweg (1856-1921), le 30 octobre 1914, d'envoyer une note au pape accusant les Français des mêmes griefs. Cette fois-ci, le démenti est formulé par le clergé rémois, en l'occurrence l'abbé Maurice Landrieux, le 6 novembre suivant.

Concernant les témoignages prêtés sous serment, un colonel allemand déclare, à une commission allemande d'enquête, le 14 avril 1915 : « Le 19 septembre vers midi, je me trouvais au bureau du commandement en chef à … lorsque le commandant de la … division fit savoir par téléphone que les observateurs de l'artillerie avaient constaté sans aucun doute possible l'existence d'un poste d'observation ennemi sur l'une des tours de la cathédrale ; on y avait reconnu des signaux par fanions. »[14] Ce fait est d'ailleurs corroboré par un autre soldat allemand, Franz Beckmann, qui, le 12 décembre 1914 à Hanovre, signale qu'il a vu « régulièrement », du 16 au 19 septembre, sur une des tours de la cathédrale, plusieurs observateurs militaires français[15].

Mais les témoins allemands signalent également des batteries placées aux abords de la cathédrale, un projecteur sur l'une des tours… et jusqu'aux menus larcins. Ainsi ce témoignage de l'infirmière Alwine Ehlert, daté du 2 novembre 1914 : « J'ai perdu dans la Cathédrale de Reims la plupart de mes effets qui ne peuvent que m'avoir été volés par des

[13] *Le Courrier de la Champagne*, 1er octobre 1914.
[14] Annexe 17.
[15] Annexe 13.

hommes du poste de garde. »[16] Si cette affirmation paraît ridicule au regard de l'événement, l'autorité militaire allemande va accuser les Français d'avoir massacré des prisonniers présents dans la cathédrale.

Souvent la meilleure défense c'est l'attaque. Plutôt que de devoir constamment se justifier, le ministère de la guerre allemand communique le témoignage de l'aumônier militaire Johannes Prüllage du 22 juillet 1915[17]. C'est le récit le plus étoffé de l'incendie. Il témoigne en faveur de la thèse d'un crime de guerre français[18]. Les portes de la cathédrale auraient été volontairement fermées en laissant à l'intérieur les blessés allemands. Ce n'est que grâce au clergé rémois que les blessés ont pu sortir par le portail du transept nord. Ce témoignage jusqu'à présent n'est guère éloigné de celui de l'abbé Landrieux. La différence vient du sort des blessés réfugiés de l'autre côté de la cathédrale, dans le chantier et la cour du Palais du Tau. Ceux-ci auraient été en partie massacrés par des civils et des soldats. Le vicaire Johannes Prüllage, témoin direct de cette scène, relate ces faits d'une manière très imagée : « Nous entendîmes distinctement du hangar II les coups de feu dans les bureaux et les cris déchirants des malheureuses victimes. Puis les deux portes opposées du hangar furent enfoncées et à chacune parut un fantassin ; un nouveau massacre des blessés… Les soldats, sans viser, tiraient dans la masse des blessés pelotonnés dans les coins ou sous des tables ; leurs supplications, leurs plaintes, leurs assurances qu'ils étaient des blessés de la cathédrale, rien ne put toucher ces bourreaux, qui tiraient presque à bout portant comme dans un troupeau »[19].

La réalité est difficile à cerner dans un tel récit. En France et en Allemagne, l'Union Sacrée et le Burgfriede lient le peuple à son gouvernement et tous acceptent en tant que faits avérés, les faux témoignages ou affabulations. Douter des versions officielles, c'est, en cette période, être un traître à son pays. La moindre hésitation pourrait être perçue par les différentes nations comme une faiblesse ou un aveu de culpabilité.

La propagande extérieure de la France : la quête des neutres

La propagande développée autour du thème de la destruction de la cathédrale de Reims s'inscrit dans une démarche plus globale : présenter au monde l'ensemble des destructions

[16] Annexe 18.
[17] Annexe 16.
[18] Concernant cette accusation allemande, IV.2.3 « Le massacre des blessés allemands ».
[19] Traduction du témoignage de l'abbé Prüllage, ADM, dépôt de Reims, 7J157.

artistiques survenues en France. Gustave Hervé, dans les colonnes de *La Guerre Sociale*, le 21 septembre 1914 exprime, bien cet état de fait : « La cathédrale de Reims est en flammes ! Sauvages ! Imbéciles ! Ils voudraient s'aliéner le peu de sympathies qui leur reste dans le monde qu'ils n'agiraient pas autrement ! Je leur promets que, venant après le sac de Louvain, l'incendie de la cathédrale de Reims va leur faire une belle réclame en Italie et en Amérique ! »[20] La propagande doit ainsi servir à convertir à sa cause les opinions publiques des pays encore neutres, tels l'Italie, les pays d'Amérique ou le Vatican.

L'Italie, l'indécise[21]

Membre de la Triple Alliance ou Triplice, réalisée par Otto von Bismarck (1815-1898) dès 1882, l'Italie est unie à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. Cependant, dès 1902, l'Italie s'est rapprochée de la France et ses relations sont mauvaises avec l'Autriche-Hongrie contre laquelle elle revendique les territoires peuplés d'Italiens, comme l'Istrie ou la Dalmatie. Au début de la guerre, prétextant que l'agression est allemande, l'Italie se déclare neutre et commence à monnayer sa participation. C'est une neutralité temporisatrice. L'Italie, malgré ses visées impérialistes, reste indécise. L'Angleterre et la France mettent alors tout en œuvre pour convaincre les dirigeants mais également l'opinion publique d'entrer en guerre à leurs côtés. La cathédrale de Reims s'inscrit ainsi dans cette propagande populaire destinée aux Italiens. Conscientes de la portée de ce symbole auprès des catholiques italiens, les gouvernements tant français qu'italien associent dans leur propagande ce monument au thème de la menace immédiate.

---

[20] *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, p.46.

[21] Remerciements pour les indications sur cette question à Michela Passini, de l'Ecole Normale Supérieure de Pise.

Une carte postale italienne de L. Mazzori[22] illustre parfaitement ce propos. Dans une atmosphère apocalyptique, l'armée allemande a perpétré les pires exactions. Des civils ont été massacrés à côté d'une église incendiée. Un soldat allemand, reconnaissable à son casque à pointe, le sabre tiré, pointe son doigt menaçant. Il s'exclame : « Digrigno'i denti il barbaro e urbo la sva minaccia : giungera arche per te, Italia traditrice l'ora terribile della vendetta. » « Montrant les dents, le barbare a hurlé sa menace : l'heure de la vengeance sonnera aussi pour toi, Italie. »

Figure 8 : *Digrigno'i denti il barbaro...*, L. Mazzori, carte postale italienne en vert et blanc, 140/90, coll. Olivier Rigaud.

En avril 1915, le poète italien Gabriele (1863-1938), ardent défenseur de l'intervention italienne, se rend à Reims accompagné de son compatriote, le journaliste Ugo Ojetti (1871-1946) et de Joseph Reinach (1856-1921), alors journaliste au *Figaro*. Ugo Ojetti décrit la scène lorsque Gabriele d'Annunzio arrive au pied de la cathédrale : « … il s'est écarté de nous. Il ne dit plus rien, il se baisse pour ramasser un éclat de vitrail, une bande de plomb, une fleur de pierre tombée des pinacles ; il les époussette, les caresse, leur souffle dessus comme si, de tout son cœur, il voulait leur rendre un frisson de vie… » Le romantique poète italien ajoute d'ailleurs à l'intention du cardinal Luçon : « La cathédrale s'achève dans les flammes. On a envie de tomber à genoux devant ce miracle. Qu'on ne touche pas aux statues, qu'on ne fasse pas de réparations… »[23] Ces propos rejoignent ainsi les nombreuses idées similaires développées par les intellectuels de l'époque. Il est difficile d'évaluer l'influence réelle de ce voyage médiatique sur l'opinion italienne, ni le rôle joué par la propagande autour de la cathédrale martyre. Toutefois, le 26 avril 1915 par le Traité secret de Londres, l'Italie obtient – du moins sur le papier – les concessions territoriales qu'elle souhaitait. Le 23 mai 1915, après de longues discussions avec les

[22] L. MAZZORI, *Digrigno'i denti il barbaro...*, carte postale italienne en vert et blanc, 140/90, coll. Olivier Rigaud.
[23] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.134.

belligérants, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie et se range ainsi du côté de l'Entente.

Tout comme de nombreux dignitaires neutres ou alliés, des personnalités politiques ou militaires italiennes sont invitées à se rendre à Reims. Le 29 mars 1916, le général en chef de l'armée italienne, Luigi Cadorna (1850-1928), accompagné de son homologue français, le général Joseph Joffre (1852-1931) visitent l'intérieur de la cathédrale[24]. Le 27 septembre 1917, c'est au tour du roi d'Italie Victor-Emmanuel III (1869-1947) de se rendre à Reims en compagnie du président de la République Raymond Poincaré (1860-1934)[25]. Comme preuve de la reconnaissance française, le Conseil des Ministres réuni le 19 janvier 1917, décide de remettre au Capitole un motif d'architecture tombé de la cathédrale de Reims. Il sera offert par un groupe parlementaire français alors en mission en Italie. Ce projet de prestige reçoit bien évidemment l'autorisation du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts[26].

A la fin 1914, la guerre est encore, pour l'heure, européenne. Il ne s'agit encore que d'un nouvel avatar des conflits qui ont, de tout temps, déchiré l'Europe. Cependant, tous les politiques savent que cette guerre peut devenir mondiale et l'on tente, de part et d'autre, de convaincre les pays d'Amérique.

[24] Daniel PELLUS, *Reims et son histoire illustrée (1900-1939)*, Roanne, Editions Horvath, 1984, p.66.
[25] Louis Henri LUÇON (Cardinal), *Journal de la guerre 1914-1918*, t.173, Reims, Travaux de l'Académie nationale de Reims, 1998, p.159.
[26] MAP, 80/3/11.

Figure 9 : *Attendrons-nous que les nôtres brûlent ?*, affiche canadienne en couleurs, vers 1915.

Le Canada entre en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne en raison de son statut colonial et de son appartenance à l'Empire. Certes, il est libre de déterminer le degré de sa participation, mais son opinion publique, nettement favorable aux pays de l'Entente, l'amène à participer activement à la guerre. L'armée canadienne se résume à 3000 hommes, d'où l'appel, au début de la guerre, à l'enrôlement volontaire. Ainsi, une affiche canadienne éditée en 1915, représente Marianne qui d'une main protége la cathédrale de Reims incendiée. Elle invite les hommes à s'enrôler dans le « 178e bataillon canadien français » avec un slogan fort « Attendrons-nous que les nôtres brûlent ? »[27] Bien entendu, cette image n'en est qu'une parmi d'autres mais cet exemple reflète l'impact médiatique considérable de la cathédrale de Reims. L'intervention du Canada sur l'échiquier international lors de la Première Guerre mondiale et à la Conférence de Paris lui fournit l'occasion de faire reconnaître son statut d'état autonome.

La question de la propagande aux Etats-Unis revêt une importance primordiale en raison du poids économique et humain de ce nouveau pays industriel. D'une façon générale, les activités culturelles sont encouragées dans la mesure où l'on espère en tirer un certain bénéfice pour la cause française dans la guerre. La participation de la France, prévue de longue date à la Panama-Pacific International Exposition à San Francisco, change néanmoins de nature. La commission des monuments historiques, réunie le 27 novembre 1914, propose l'exposition « des photographies, des gravures, des reproductions de relevés et la collection des plâtres disponibles au Trocadéro »[28] concernant les monuments et œuvres d'art détruits

[27] Laurent GERVEREAU, *Terroriser manipuler convaincre ! Histoire mondiale de l'affiche politique*, Paris, Editions d'Art Somogy, 1996, p.49.
[28] CMH, 27 novembre 1914, MAP, 80/15/22.

depuis le début de la guerre[29]. L'exposition est ouverte le 20 février 1915 et pendant toute sa durée, des conférences sont prononcées, des publications sont distribuées. Il s'agit de mieux faire connaître la France auprès du grand public américain[30] mais également de mettre en exergue les destructions artistiques[31]. D'après un observateur, Gabriel Alphaud, cette exposition a engendré de nombreuses et « ardentes sympathies américaines »[32]. Le patrimoine français va ainsi servir d'emblème, de vecteur de communication lors d'autres expositions internationales organisées par la suite. Avec la même problématique, le service de l'information à l'étranger du ministère des Affaires Etrangères organise la tournée de ces expositions de propagande relatives aux monuments et œuvres d'art détruits : New York en 1916, puis les principales villes des Etats-Unis, du Canada, Buenos-Aires en Argentine, Santiago au Chili. Pour compléter au fur et à mesure ces expositions, des requêtes sont adressées : demande de photographies, d'œuvres d'art et plus spécifiquement concernant la cathédrale de Reims, une demande d'objets de larmes de plomb et moulure de l'ange de Saint Nicaise de Pierre Antony-Thouret[33]. L'intérêt de ces expositions n'est pas uniquement de trouver des alliés militaires mais aussi de justifier les futures demandes de dommages de guerre.

Les journalistes, militaires et hommes d'état américains sont également invités à se rendre à Reims. Le 19 décembre 1916 a lieu la visite de William Graves Sharp (1859-1922), ambassadeur des Etats-Unis en France de 1914 à 1919[34], accompagné de diplomates américains. Le 9 juin 1916, puis le 25 août[35] et le 19 décembre 1916 se déroulent plusieurs visites de missions américaines.

Le 6 avril 1917, les Etats-Unis s'engagent dans le conflit. Certes, la cathédrale de Reims n'a joué probablement aucun rôle décisif, si ce n'est celui d'avoir préparé l'opinion publique. Ce n'est qu'un événement parmi d'autres de plus forte importance aux yeux de l'opinion publique américaine tel le torpillage du Lusitania, le 7 mai 1915 ou du Viligentia le 19 mars

---

[29] « Les villes martyres à l'honneur. Reims à l'exposition de San Francisco », *Le Courrier de la Champagne*, 31 janvier 1915.
[30] Yves-Henri NOUAILHAT, *France et Etats-Unis : août 1914-avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, p.174-175.
[31] Ironie du sort, cette manifestation assurait le renouveau de la ville de San Francisco détruite par le tremblement de terre du 18 avril 1906 et les incendies qui en suivirent.
[32] Gabriel ALPHAUD, *L'Action allemande aux Etats-Unis. De la mission Dernburg à l'incident Dumba (2 août 1914 – 25 septembre 1915)*, Paris, Payot, 1915, p.31.
[33] Demande du service de l'information à l'étranger à la direction des monuments historiques, 6 novembre 1917, MAP, 80/3/11.
[34] ADM, 203 M 16 : Reims, évacuation 1917-1918
[35] BDIC, cliché n°56550.

1917. En janvier 1917, l'opinion publique américaine se rallie définitivement à la cause de la France, suite aux maladresses de la diplomatie allemande. Le ministre-conseiller Arthur Zimmermann n'avait pas hésité à promettre au Mexique l'alliance de l'Allemagne contre les États-Unis avec, pour salaire de la victoire, le retour des provinces perdues (Texas, Arizona et Nouveau-Mexique). En définitive, Yves-Henri Nouailhat exprime un constat d'échec en signalant que le rôle de la propagande française concernant l'entrée en guerre des Etats-Unis a été pratiquement inexistant[36].

La propagande extérieure de la France n'est pas seulement destinée à de puissants alliés économiques ou militaires. Les institutions de l'Église catholique romaine sont également une cible privilégiée, car la papauté bénéficie d'une incontestable autorité morale.

Le Saint-Siège et la neutralité pontificale[37]

Le 20 août 1914, Pie X est décédé après plusieurs mois de maladie. Il paraît évident que l'élection du Saint-Père, au tout début du conflit, revêt une importance politique et diplomatique majeure, même si, comme le souligne Jean-Marie Mayeur, « on a le sentiment que dans les débuts du conclave les considérations relatives aux orientations de l'Eglise au lendemain du pontificat de Pie X comptèrent plus que les réflexions entraînées par le début de la guerre »[38]. Dans l'ouvrage d'Albert Chatelle, un chapitre intitulé « Les notes secrètes du cardinal Luçon sur le conclave de 1914 »[39] montre l'importance de cette élection pour le gouvernement français. Le président du Conseil, René Viviani, et le ministre des Affaires étrangères, Gaston Doumergue (1863-1937), insistent auprès du cardinal Luçon pour que les cardinaux français usent de toute leur influence afin de faire nommer un pape « favorable à la France et surtout qu'il ne fût pas le candidat de l'Allemagne, ni de l'Autriche… »[40] C'est monseigneur Della Chiesa, considéré comme un habile diplomate, qui accède au trône pontifical et devient le nouveau pape Benoît XV. Quelques semaines après son élection, il désigne comme secrétaire d'Etat, le cardinal Pietro Gasparri (1852-1934), considéré comme

---

[36] Yves-Henri NOUAILHAT, *France et Etats-Unis : août 1914-avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, 483 p.
[37] Voir à ce propos : Charles LOISEAU, *Politique romaine et sentiment français*, Paris, Grasset, 1923, 254 p et Francis LATOUR, *La Papauté et les problèmes de la paix pendant la Première Guerre mondiale*, coll. Chemins de la Mémoire, Paris, l'Harmattan, 1996, 352 p.
[38] Jean-Marie MAYEUR, « Trois papes : Benoît XV, Pie XI, Pie XII » dans Jean-Marie MAYEUR (dir.), *Histoire du Christianisme des origines à nos jours. Tome XII. Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, p.13.
[39] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.105-113.
[40] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.106.

un ami de la France puisqu'il a été professeur de droit canonique à l'Institut catholique de Paris de 1880 à 1897.

Le général Ferdinand Foch (1851-1929), dès le 26 septembre 1914, a conseillé au cardinal Luçon de faire « part au Pape du désastre de la cathédrale »[41]. Une demande similaire est formulée, le 29 septembre 1914, par le préfet de la Marne[42]. Sur ces instances, le cardinal Luçon écrit pour la première fois au Saint-Père le 3 octobre. Dans sa lettre, il donne une longue description de l'état de sa ville épiscopale et en profite pour réfuter les assertions du Grand Quartier Général allemand. Il précise également qu'un rapport détaillé suivra[43]. Le pape répond à cette lettre le 16 octobre. Sa lettre est publiée notamment par le journal *La Croix* qui commente ainsi l'attitude pontificale : « …Vu l'extrême réserve qui s'impose au Saint-Siège à l'égard des puissances belligérantes, le Pape on le voit, évite de formuler un jugement proprement dit sur le bombardement dont fut victime la cathédrale… »[44].

Figure 10 : *Un Pape qui n'a pas l'air très "catholique"*, Charles Léandre, dessin satyrique, MHV, B1b.

Le Saint-Siège adopte ainsi une attitude modérée : c'est l'impartialité pontificale. Cette doctrine est précisée par le pape le 22 janvier 1915 : le pape romain ne doit être d'aucun parti, il doit embrasser dans sa charité tous ceux qui combattent. Il rappelle aussi qu'il a « des fils nombreux dans les deux camps »[45]. Il se soustrait aux sollicitations des catholiques de chaque camp qui souhaitent faire condamner les actes illégitimes de l'adversaire. Jean-Jacques Becker souligne à ce propos : « Mais dans un conflit de ce type, toute autorité qui essaie de tenir la balance égale est déjà suspecte aux deux camps. »[46]

A chaque parution de lettres pontificales, la presse française se déchaîne et conspue ce pape décidément trop timoré. De nombreux

[41] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.182.
[42] Louis Henri LUÇON (Cardinal), *Journal de la guerre 1914-1918*, p.13.
[43] Ce rapport consacré à l'incendie de la Cathédrale et le sauvetage des blessés allemands est finalement envoyé le 8 novembre 1914, Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.18.
[44] *La Croix*, 11 novembre 1914.
[45] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande guerre*, Coll. Histoire Belin Sup, Paris, Belin, 1996, p.141.
[46] *Ibid.*, p.141.

exemples se retrouvent ainsi au travers de la caricature. Le journal satyrique français, *Le Rire Rouge*[47], reproduit une œuvre du caricaturiste anarchiste Jules Grandjouan (1875-1968) dans laquelle Benoît XV équilibre intentionnellement la balance sur laquelle repose d'un côté, la cathédrale de Reims et de l'autre, la puissance temporelle[48]. Une autre caricature de Charles Léandre (1862-1934) représente le pape, nonchalant, se désintéressant du massacre des civils et du sort de la cathédrale de Reims[49].

Le moindre faux pas est interprété très négativement en France. Lucien Métivet, dans un dessin satyrique paru le 10 juillet 1915 dans *Le Rire Rouge* donne sa vision des « Paroles papales »[50]. Le pape, l'aigle impérial allemand à ses côtés, se désintéresse de tout ce qui l'entoure : massacre de civils, torpillage de bateaux, destruction de la bibliothèque de Louvain et de la cathédrale de Reims. La légende ajoute : « Interviewé en français, le Souverain Pontife, qui est italien, a répondu en allemand ». Lucien Métivet donne sa preuve de la partialité du pape.

Le pape est informé des critiques françaises, fantaisistes ou fallacieuses et doit en permanence se justifier. Dans une lettre qu'il adresse en août 1915 au cardinal Luçon, il souligne : « Il Nous a été bien agréable et consolant d'apprendre que l'émotion produite en France ensuite de la publication de l'article, par trop notoire, qui ne reproduisait ni notre pensée ni nos sentiments, et dont maints passages ont été inventés de toutes pièces, s'est apaisée, que les inquiétudes se sont dissipées, et que le calme est revenu dans les esprits. »[51]

Il est également conscient du sort tragique de la cathédrale de Reims. Le 20 novembre 1915, au cours d'un entretien privé avec l'abbé Landrieux, futur évêque de Dijon, le sort du glorieux monument est évoqué : « Il me parla de la Cathédrale. Je pus lui expliquer avec toutes les précisions possibles, que les Allemands avaient menti et mentaient encore quand ils parlaient de poste d'observation. Je lui laissai une note que j'avais préparée et dont j'avais remis le double au Secrétaire d'Etat. »[52] La diplomatie pontificale est active à ce sujet et intervient à

---

[47] À la déclaration de guerre l'hebdomadaire *Le Rire* cesse temporairement avant de reparaître sous le titre Le *Rire Rouge*.

[48] Jules GRANDJOUAN, *Le Pape a dit : - Un juge peut faire pencher la balance…, un marchand la tient droite*, dessin satyrique, *Le Rire*, 10 juillet 1915, MHV, B1b.

[49] Charles LEANDRE, *Un Pape qui n'a pas l'air très "catholique"*, dessin satyrique en couleurs, *Le Rire Rouge*, 20 avril 1918, MHV, B1b.

[50] Lucien METIVET, *Paroles papales*, dessin satyrique, *Le Rire Rouge*, 10 juillet 1915, MHV, B1b.

[51] Lettre du pape Benoît XV au Cardinal Luçon, 1er août 1915, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

[52] Archives diocésaines de Dijon, « Conférence sur Monseigneur Landrieux » par l'abbé Pierre Abelé, texte dactylographié. L'abbé Landrieux s'était rendu précipitamment au Vatican afin d'infléchir la décision de le

plusieurs reprises pour soutenir les mesures de protection de la cathédrale de Reims, notamment lors du projet de toiture provisoire[53].

Pendant tout le conflit, la politique de Benoît XV est dominée par le souci d'impartialité et par la volonté de contribuer au rétablissement de la paix[54]. En décembre 1914, le pape intervient ainsi auprès des belligérants en faveur d'une trêve de Noël, mais cette initiative est rejetée. De plus, la papauté n'a pas réussi à éviter l'entrée de l'Italie dans la guerre. Le 9 août 1917, après maintes tractations avec l'Allemagne, le Saint-Siège adresse une « exhortation à la paix aux chefs des peuples belligérants ». Elle est rendue publique le 16 août[55]. L'opinion publique française réagit vivement et s'indigne de ces propositions jugées favorables aux Empires Centraux. Le secrétaire d'Etat Pietro Gasparri est contraint de préciser les dispositions mais rien n'y fait. Discrédités, les pays vainqueurs récusent la présence officielle du Saint-Siège lors de l'établissement du traité de Versailles.

Si la propagande extérieure de la France n'a pas réussi à rallier à sa cause la diplomatie pontificale, elle a néanmoins utilisé la dimension religieuse pour stigmatiser l'incendie de la cathédrale de Reims.

La propagande religieuse, intellectuelle et artistique

Au cours du conflit, tous furent convaincus que la guerre ne se résumait pas à un simple affrontement armé ou à une quête territoriale, mais à une lutte d'idéal et de civilisations. Le patrimoine architectural et artistique français devient un enjeu et un objectif de la propagande dans une nouvelle guerre qui se déclare, celle des esprits à laquelle nul n'échappe.

La propagande religieuse : une « victime expiatoire »

L'élément spirituel devient dominant dans cette guerre. La mort, omniprésente, est considérée comme une épreuve divine ou comme une nouvelle guerre religieuse opposant l'Allemagne protestante aux catholiques français. Ainsi les propos en octobre 1914 de l'écrivain Rudolf Herzog (1869-1943) paru en Allemagne dans le *Berliner Lokalanzeiger* ont été largement repris par la presse française et reproduit dans l'ouvrage d'Arsène Alexandre (1859-1937) :

---

nommer évêque de Dijon. Il dut néanmoins accepter cette nouvelle charge qui l'obligeait à quitter Reims et sa cathédrale.

[53] Concernant l'installation de la toiture provisoire durant la guerre, VIII.3.3 « L'intervention du Saint Siège, d'octobre 1916 à janvier 1917 ».

[54] Jean-Marie MAYEUR, « Les églises et les relations internationales. II. L'Eglise catholique » dans Jean-Marie MAYEUR (dir.), *Histoire du Christianisme des origines à nos jours. Tome XII. Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, p.306.

[55] Jean-Marie MAYEUR, *op. cit.*, p.309.

« Les cloches ne sont plus dans le dôme aux deux tours… / Finie la bénédiction ! / Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, ta maison d'idolâtrie ! »[56] Mobilisé intellectuellement (Geistige Mobilmachung) comme nombre de ses compatriotes, Rudolf Herzog compose durant la guerre une centaine de poèmes destinés à soutenir l'enthousiasme des troupes. Il s'agit comme en France d'œuvres de pure propagande[57]. De tels propos sont acceptés aveuglément comme en témoignent ces paroles échangées à Reims entre Victor Charlier et le pasteur Gonin. Ce dernier en avril 1915 lui confie, en maudissant Guillaume II : « Il n'a rien de chrétien et je suis peiné d'entendre dire et de lire qu'il exécute le plan des protestants prévu par Luther en détruisant la cathédrale. »[58]

Si la destruction de la cathédrale est l'œuvre d'une conspiration ourdie depuis Luther, la guerre va être perçue par beaucoup comme une épreuve divine comme le rappelle le titre de l'ouvrage de l'abbé Pierre de Lelièvre, *Le Fléau de Dieu. Notes et impressions de guerre*[59]. Le clergé catholique considère cette punition comme la conséquence du rejet en France de l'Eglise et vise directement la loi sur la Séparation des Eglises et de l'Etat. Les milieux catholiques estiment qu'il est temps que la France laïque redevienne une France chrétienne. De nombreuses images religieuses sont éditées durant cette période et certaines reproduisent l'image de la cathédrale martyre[60].

---

[56] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.26.
[57] Pascal JARDIN, *L'œuvre de Rudolf Herzog. Littérature populaire et idéologies allemandes (1900-1938)*, Paris, CNRS Editions, 1997, p.111-112.
[58] François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, p.114.
[59] Abbé Pierre LELIEVRE, *Le Fléau de Dieu. Notes et impressions de guerre*, Paris, Ollendorf, s.d. (1920), 282 p.
[60] *Salut aux morts tombés pour la Patrie*, image pieuse, coll. MHV B1b ; *Notre-Dame de la Marne*, image pieuse en couleurs, 112/78, coll. Jean-Pierre Procureur ; B. ARNOULD, *Gallia Poenitens et Devota*, image pieuse en sépia, 1914, 115/72, coll. Olivier Rigaud ; L. TRICARD, *Rédemption*, image pieuse en couleurs, 108/71, coll. Jean-Pierre Procureur.

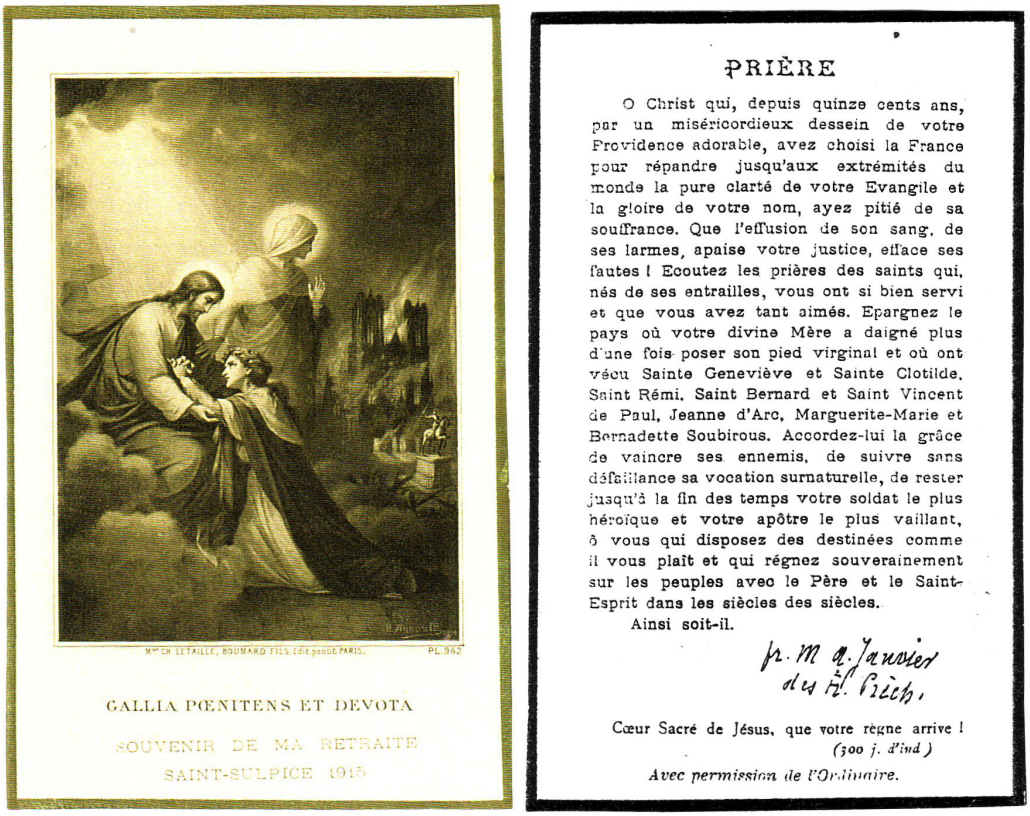


Figure 11 : *Gallia Poenitens et Devota*, B. Arnould, image pieuse, 1914, coll. Olivier Rigaud.

La guerre a causé un traumatisme. Dès les premières semaines du conflit, un incontestable retour vers les églises s'est manifesté. La cathédrale de Reims se trouve ainsi associée à des sermons et des prières et suscite passion et émotion. Pour l'historien et théologien Alfred Baudrillart (1859-1942), l'âme de la France se trouve à Reims[61]. Les derniers sermons et prières prononcés à la cathédrale de Reims peu avant son incendie prennent valeur d'exemple pour les catholiques français. L'abbé Thellier de Poncheville les reproduit ainsi dans son « Viatique de guerre »[62]. Frère Benoît Isambart de son côté se lamente sur la « Merveille de France »[63]. La cathédrale se trouve ainsi associée à la dévotion et aux souffrances des catholiques français.

L'incendie de la cathédrale de Reims a eu également un impact psychologique considérable. L'Eglise reprend ce mythe de la cathédrale martyre comme exemple pour la communion nationale. L'objectif est de rassembler toute la nation française derrière elle ; c'est l'Union

[61] Mgr Alfred BAUDRILLART, *L'âme de la France à Reims, discours prononcé en la basilique Sainte-Clothide le 30 septembre 1914*, Paris, Gabriel Beauchesne Editeurs, 1914, 24 p.
[62] Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE, *Pour ceux qui luttent, pour ceux qui souffrent. Viatique de guerre. Les dernières prières de la cathédrale*, Paris, Bloud & Gay Editeurs, 1914, 147 p. Il rend d'ailleurs visite à la cathédrale de Reims et à son vénérable cardinal le 23 juin 1917 dans Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.143.
[63] Frère Benoît ISAMBART, *Le « Lamento » de Notre-Dame-des-Anges*, Reims, Imprimerie Th. Hirt & fils, 1923, 2 p.

sacrée également prônée par le clergé, comme le rappelle René d'Avril : « Et peut-être, le sort l'a-t-il voulu ainsi, afin que nous puissions communier, dans une seule et immense douleur, avec toutes les âmes aujourd'hui douloureuses. Cette souffrance générale est le symbole de mille et mille souffrances particulières. Ceux qui n'ont ni enfant, ni demeure enlevés à leur affection, pleureront sur la cathédrale de Reims. »[64]

La cathédrale de Reims est ainsi désignée par de nombreux textes comme une « victime expiatoire »[65]. La rédemption s'obtient par la prière, mais également par la souffrance et le deuil. Dans une image pieuse intitulée *Rédemption*[66], une femme couronnée habillée de noir – probablement une allégorie de la France en deuil – tient un soldat mourant et le drapeau tricolore. Monseigneur Maurice Landrieux lors de la rédaction de son ouvrage consacré au crime allemand revient plusieurs fois sur cette idée sous jacente : « C'est pour cela aussi que Dieu a laissé faire, - mystère de rédemption ! – afin que tous, nous fussions atteints et humiliés, frappés au cœur par le coup qui outrageait notre Cathédrale !… »[67]. Il s'agit d'une version édulcorée des griefs qu'il souhaitait formuler envers l'apostasie du gouvernement français. L'un de ses amis, lors de la relecture du manuscrit, lui souligne d'ailleurs que s'il souhaite que l'Etat finance ou soutienne la future restauration de sa cathédrale, il a tout intérêt à faire preuve dans ses écrits de plus de mansuétudes[68].

Les catholiques ont ainsi vu dans les désastres de la guerre la réponse de Dieu aux hommes pour leurs pêchés. Le désastre de Reims, mais plus généralement la guerre, sont perçus comme une nécessaire pénitence dans de nombreux textes extraits des revues catholiques. Les phrases apparaissent particulièrement dures pour une nation déjà fortement endeuillée. Les prêches insistent sur le fait que les effusions de sang et les larmes doivent effacer les fautes du peuple français. La cathédrale de Reims est d'ailleurs pour les catholiques le lieu du baptême de Clovis, là où la France est devenue chrétienne. Le cardinal Luçon le rappelle ainsi en avril 1917 au gardien de la cathédrale en constatant la destruction des fonts baptismaux : « La France est punie par où elle a pêché : elle a renié son baptême, en déclarant ne reconnaître aucun culte ; elle a rompu l'alliance avec le Christ dont la Cathédrale est le monument. »[69]

---

[64] René d'AVRIL, « L'Holocauste de Reims », *Images de guerre*, août 1915, p.39.
[65] René DRUART, *La Passion de Reims*, Reims, Imprimerie Coopérative, 1919, p.13.
[66] L. TRICARD, *Rédemption*, image pieuse en couleurs, 108/71, coll. Jean-Pierre Procureur.
[67] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims, un crime allemand*, p.13.
[68] Lettre à l'abbé Landrieux, 1er juin 1916, ADR, fonds Landrieux.
[69] Louis Henri LUÇON (Cardinal), *Journal de la guerre 1914-1918*, p.133.

L'exemplarité des nouvelles valeurs incarnées par cette cathédrale fait que les milieux catholiques vont souhaiter que Reims accueille une nouvelle forme de pèlerinage[70], reprenant le thème déjà évoqué en 1896 lors des festivités du quatorzième centenaire du baptême de Clovis[71]. Les prêtres ne sont pas les seuls à faire de la cathédrale un emblème, alliance de la foi primitive et du drame de la guerre. En dehors de toute confession religieuse[72], cette guerre est celle de la foi mais aussi celle de l'esprit.

« Les Guerriers de l'Esprit » : les intellectuels français en guerre

Dans le cas plus précis de la cathédrale de Reims, elle sert de vecteur à un discours particulièrement vindicatif : « Elle ! c'est la grande blessée de Reims, celle dont on ne parlera jamais assez, parce que son image ravagée doit être gravée sur le fond du drapeau français et rappeler aux peuples que la guerre des alliés contre la Germanie reste vraiment la bataille de la pensée contre la brutalité, de la beauté contre la laideur, de l'idéal contre la matière. »[73]

L'incendie de la cathédrale de Reims est l'un des exemples majeurs du discours des intellectuels dans cette guerre de propagande. Dans leur immense majorité, les intellectuels ont été, comme le reste de la nation, convaincus que la France ne devait pas être vaincue[74]. De hautes personnalités tel le philosophe Henri Bergson (1859-1941) ont rallié ce débat idéologique contre l'Allemagne. Dès le 8 août 1914, lors d'une séance de l'Académie des Sciences morales et politiques, il déclare, que l'Académie accomplissait « un simple devoir scientifique en signalant dans la brutalité et le cynisme de l'Allemagne, dans son mépris de toute justice et de toute vérité une régression à l'état sauvage. »[75]

Le débat est latent et s'est instauré bien avant les premiers bombardements de la cathédrale de Reims. L'incendie de la bibliothèque de Louvain déclenche les premières grandes protestations des milieux intellectuels français. L'incendie de la cathédrale de Reims jette cette fois définitivement l'opprobre sur l'Allemagne. Le discours se radicalise. Ainsi l'écrivain Anatole France (1844-1924), à propos de la cathédrale de Reims, écrit : « Ils se sont

---

[70] Concernant les projets de création d'un nouveau centre de pélerinage, XI.4.1 « Le calvaire de la France ».
[71] Jean-François BOULANGER, « La Mémoire au service du présent », dans Michel ROUCHE (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.739-751.
[72] « Le bombardement de la Cathédrale de Reims » (lettre d'Alfred Lévy, Grand Rabbin de France), *Le Courrier de la Champagne*, 12 octobre 1914. « Le pasteur Jean Lafon proteste éloquemment contre le bombardement de la cathédrale de Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 23 octobre 1914. « Mgr Monnier, évêque de Troyes, parle de la Cathédrale de Reims » (paru dans le « Gaulois »), *Le Courrier de la Champagne*, 4 novembre 1914.
[73] Jean DE BONNEFON, *Les cathédrales de France devant les Barbares*, Paris, Société des Editions, 1915, p.50.
[74] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande Guerre*, p.140.
[75] Jean-Jacques BECKER, *op. cit.*, p.137.

couverts d'une infamie immortelle et le nom allemand est devenu exécrable à tout l'univers pensant. Qui donc, sous le ciel, peut douter maintenant qu'ils sont les barbares et que nous combattons pour l'humanité ? »[76] L'archéologue Théophile Homolle (1848-1925) se lance dans d'audacieuses comparaisons : « Désastre irréparable, opprobre éternel pour ses auteurs, cause à jamais sacrée de haine inexpiable et d'inexprimable mépris de la part de tout homme qui sent et qui pense. Auréole douloureuse au front des nobles et innocentes victimes, sœurs des Vierges d'Athènes par la souffrance comme elles l'étaient, déjà, par la beauté. »[77]

Ce thème du vandalisme et de la barbarie allemande se retrouve durant et même après la guerre dans les écrits des historiens d'art. Henri Focillon, Emile Mâle, Paul Jamot, Emile Bertaux et beaucoup d'autres utilisent souvent ce cliché, parfois avec une grande violence verbale. L'art français est un héritage artistique comparé notamment à l'art grec. Les Français réclament ainsi cet héritage et désirent incarner, dans l'Europe moderne, les valeurs que la Grèce représentait aux temps anciens. De cette façon, les Français, héritiers de la civilisation s'opposent aux barbares. De son côté, le poète Pierre Nothomb (1887-1966) exalte les mêmes thèmes pour la Belgique notamment dans son ouvrage paru en 1915 et intitulé *Les Barbares en Belgique*[78] ou en 1917 avec *Villes de Flandre. Villes meurtries de Belgique*[79]. La démarche est similaire en Italie sous la plume de Ugo Ojetti (1871-1946)[80]. Cependant, c'est le glorieux monument rémois qui bénéficie durant le conflit du plus grand nombre de parutions, conférences et expositions.

Les nombreuses parutions, conférences et expositions

Durant le conflit, les parutions scientifiques ou généralistes concernant la cathédrale de Reims sont exceptionnellement nombreuses : Georges Eyssautier[81] en 1914 ; Jacques Mayor[82], Etienne Moreau-Nelaton[83], l'abbé Alexandre Aubert[84], Guillaume Tarpel[85], Emile Mâle[86] en

---

[76] *Je sais tout*, n°118, numéro spécial : Les villes d'art mutilées, septembre 1915, p.242.
[77] *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, p 41.
[78] Pierre NOTHOMB, *Les Barbares en Belgique*, Paris, Perrin et Cie, 1915, 263 p.
[79] Pierre NOTHOMB, *Villes de Flandre. Villes meurtries de Belgique*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1917, 60 p.
[80] Ugo OJETTI, *I Monumenti italiani e la guerra*, Milano, Alfieri e Lacroix, 1917, 30 p.
[81] Georges EYSSAUTIER, *La Cathédrale de Reims - Livrée aux flammes par les Allemands*, Etudes d'Art et d'Histoire, Marseille, Imprimerie Guiraud, 1914, 76 p.
[82] Jacques MAYOR, *Reims - La Cathédrale, La Vieille France*, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 1915, 137 p.
[83] Etienne MOREAU-NELATON, *La Cathédrale de Reims*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, s.d. (1915), 116 p.
[84] VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, 64 p.
[85] Guillaume TARPEL, *Reims. Cathédrale nationale*, Paris, Office de centralisation d'ouvrages, 1915, 474 p.
[86] Emile MALE, *La Cathédrale de Reims*, Pages actuelles n°10, Bloud & Gay, Paris, 1915, 39 p.

1915 ; Louis Bréhier[87] en 1916 ; Robert Burnand[88] et Louis Gillet[89] en 1918. Armand Dayot y consacre en 1915 un numéro spécial de *l'Art et les Artistes*[90] et reviendra constamment tout au long de la guerre sur ce thème. A ces titres se rajoutent une multitude d'articles parus dans les plus grandes revues scientifiques de l'époque et des ouvrages consacrés plus généralement aux monuments détruits durant la guerre qui donnent un large écho à l'emblématique cathédrale de Reims. Ces parutions sont nombreuses en France mais également à l'étranger : en Angleterre avec les écrits de Ralph Adams Cram[91], aux Etats-Unis avec Barr Ferree[92], en Italie avec Gino Modigliani[93], au Canada avec Ange-Marie Hiral[94].

« Les publications sur la cathédrale de Reims seront excessivement nombreuses ; heureusement, aucune ne retombera dans celle si précise que vous êtes à même de faire. Vos fonctions et votre caractère garantiront à la fois votre compétence et votre véracité. »[95] Ainsi s'exprime en février 1915 à Maurice Landrieux son futur éditeur. Nous sommes à ce moment à la genèse de l'ouvrage de référence sur l'histoire de la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale[96]. Pendant de l'ouvrage de Louis Bréhier, « La Cathédrale de Reims ; un crime allemand » devait paraître peu après, manifestement en 1917, en français, mais également en anglais. Il paraît finalement en 1919 et il reçoit le prix Charles Blanc (ouvrage d'art) de l'Académie française[97]. C'est un ouvrage consécutif à l'incendie du 19 septembre 1914 et qui devait être écrit conjointement par les abbés Landrieux et Thinot. Le décès de ce dernier reporte le projet[98]. On ne sait d'ailleurs si l'abbé Landrieux a utilisé les notes prises par l'abbé Thinot qui tenait un inventaire systématique des destructions[99]. Prudent, l'abbé Landrieux préfère ne pas publier l'ouvrage tant que la cathédrale est encore à portée de l'artillerie allemande. D'ailleurs l'éditeur lui indique qu'en raison des dates et du

---

[87] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, Paris, H. Laurens, 1916, 278 p.
[88] Robert BURNAND, *Reims sept siècles d'histoire devant la cathédrale*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1918, 43 p.
[89] Louis GILLET, « La Cathédrale martyre », *La Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1918.
[90] *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, 64 p.
[91] Ralph Adams CRAM, *La Cathédrale de Reims, hier - aujourd'hui - demain*, Cambridge, The University Press, 1918, 24 p.
[92] Barr FERREE, *The Bombardment of Reims*, New-York, L. Scott, 1917, 128 p.
[93] Gino MODIGLIANI, *Intorno ad una rovina. La Cattedrale di Reims e l'arte gotica in Francia*, Roma, Enrico Voghera Editore, 1916, 128 p.
[94] Ange-Marie HIRAL, *La Cathédrale martyre : Reims*, Québec, La Cie de Publication « Le Soleil », 1918, 44 p.
[95] Lettre de l'éditeur H. Laurens à l'abbé Landrieux, 10 février 1915, ADR, fonds Landrieux.
[96] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, Paris, Librairie Renouard, 1919, 236 p.
[97] « Lettre du cardinal-secrétaire d'Etat à Mgr Landrieux, évêque de Dijon, à propos de "La Cathédrale de Reims : un crime allemand" », *La Semaine religieuse de Dijon*, 55e année, n°43, 25 octobre 1919, p.338-339.
[98] Gaspard MAILLOL, *(tombeau de l'abbé Thinot, maître de la chapelle de la cathédrale de Reims, à Suippes [Marne]. Tué en 1ère ligne)*, aquarelle, 185/140, [1917], BDIC, Or. p3. 101 (F).
[99] Lettre de Camille Enlart à l'abbé Landrieux, 2 juin 1915, ADR, fonds Landrieux.

plan établi par Max Sainsaulieu, la censure aurait probablement interdit la parution de l'ouvrage en l'état[100].

Cette profusion d'ouvrages dénote l'importance que revêt la cathédrale de Reims pour les éditeurs comme enjeu et comme opération commerciale. Toutefois certains ouvrages sont des démarches individuelles parfois éditées à compte d'auteurs. Le choc causé par ces destructions a probablement exhorté les écrivains à assumer ce deuil par cette rédaction. Ainsi dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1915, Emile Mâle introduit son article en constatant : « La cathédrale de Reims est fumante, croulante, noircie […] Que faire en attendant qu'on vienne à son secours, sinon parler d'elle, de ses vertus, de sa beauté et d'essayer d'expliquer sa perfection ? »[101] Le même constat s'impose dans l'esprit de l'universitaire et Rémois de souche Louis Bréhier (1868-1951), lors de la parution de son ouvrage en 1916. Il rappelle ainsi : « Il nous a semblé que la meilleure manière de faire ressortir la grandeur du crime était de dresser un tableau aussi fidèle que possible des trésors d'art incomparables que refermait la cathédrale de Reims. »[102] Mais avant de devenir un livre, cette étude a servi de cours au public de la faculté de lettres de Clermont-Ferrand. Cette thérapie par l'écrit se retrouve également au travers des nombreux poèmes écrits bien souvent par des anonymes.

Le choc causé par les destructions de Reims donne ainsi l'occasion d'organiser des conférences à l'instar de Louvain[103]. Georges Eyssautier s'exprime par trois fois, au lendemain de l'incendie, à Saint-Giniez et Saint-Vincent-de-Paul de Marseille[104]. Le Rémois Henri Jadart communique sur les dégâts causés à Reims le 11 novembre 1914, à la société nationale des antiquaires de France. L'historien d'art André Michel (1853-1925) réalise également sur ce thème plusieurs conférences, notamment le 19 février 1915 à Paris à la société des conférences[105]. L'architecte de la cathédrale Max Sainsaulieu, s'essaie à l'exercice le 5 juin 1918 à Dijon[106]. Ce ne sont là que quelques exemples des nombreuses conférences qui ont lieu durant la guerre à travers toute la France, mais également à l'étranger.

---

[100] Lettre de l'éditeur H. Laurens à l'abbé Landrieux, 9 mai 1916, ADR, fonds Landrieux.
[101] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.295.
[102] Louis BREHIER, *op. cit.*, avant propos.
[103] Paul DELANNOY, *L'Université de Louvain*, conférences données au Collège de France en février 1915, Paris, A. Picard, 1915, 229 p.
[104] Georges EYSSAUTIER, *La Cathédrale de Reims - Livrée aux flammes par les Allemands*, Etudes d'Art et d'Histoire, Marseille, Imprimerie Guiraud, 1914, 76 p.
[105] André MICHEL, conférence prononcée le 19 février 1915 à Paris à la société des conférences et reproduite dans *L'Instantané,* supplément de *La Revue Hebdomadaire*, 6 mars 1915, p.14.
[106] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims*, allocution faite à l'occasion d'une conférence de Max Sainsaulieu, le 5 juin 1918, Dijon, Imp. Jobard, 8 p.

Enfin l'image de la cathédrale de Reims sert également de support à des œuvres caritatives comme par exemple en faveur des orphelins de la Poste. C'est le sculpteur Emile-Antoine Bourdelle (1861-1929) qui réalise sur commande un plâtre à cet effet[107]. Pour lui, « L'Art est unique dans ces pierres ; il n'y a rien de plus beau dans le monde »[108].

Cette beauté disparue doit être montrée. Dans le but d'organiser une exposition en France consacrée au vandalisme, le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts demande en mars 1916 à toutes les préfectures des départements envahis, de procéder à un inventaire des destructions de leur patrimoine artistique[109]. Sur l'initiative du *Journal,* une exposition est organisée par la ville de Paris au Petit Palais[110]. Cette exposition doit rassembler des œuvres d'art mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi, dont du matériel de la médiatique cathédrale de Reims[111]. Le 2 août 1916, 34 fragments de sculpture – dont le manteau et la tête de la reine de Saba[112] – et une cloche mutilée d'environ 500 kg sont choisis pour figurer à l'exposition. Ces œuvres, ainsi que diverses autres provenant de monuments rémois, sont évacuées le 18 octobre 1916. Devant le succès populaire rencontré par cette exposition, elle est prolongée durant toute l'année 1917.

La propagande populaire : le poids de l'opinion publique et de l'image

L'opinion publique revêt une importance toute particulière durant ce premier conflit. L'image de la guerre est partout que ce soit celle des tranchées, des héros de la guerre ou des cadavres[113] mais également des images emblématiques ; celle des monuments détruits.

La presse orchestre la diffusion de telles images. A la fin du XIX^{e} siècle, le contenu des journaux s'est transformé, donnant à l'image un poids de plus en plus prépondérant. Dans les journaux, l'illustration l'emporte souvent sur les commentaires. En France, les principaux

---

[107] Ionel JIANOU et Michel DUFET, *Bourdelle*, Paris, Ed. Arted, 1984, p.126.
[108] Lettre de Antoine Bourdelle à "Mon cher poète", 17 octobre 1914, copie conservée aux archives du musée Bourdelle (l'original est au Getty Center, Los Angeles).
[109] Lettre du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts au préfet de la Marne, 27 mars 1916, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[110] *Exposition d'œuvres d'art mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi*, exposition organisée sous le patronage du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts par la ville de Paris sur l'initiative du *Journal*, Petit Palais, cat. d'exp., 1916-1917.
[111] Lettre du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts au préfet de la Marne, 28 juillet 1916, ADM, dépôt de Reims, 19J54. A l'origine, il était prévu d'exposer des boiseries Louis XIV situées à la Porte du Chapitre, 2 statues XVI^{e} découvertes derrière la boiserie, des fragments complets de vitraux, un christ en bois, des fragments de sculpture et des ornements anciens.
[112] Inventaire établi par l'Emballeur-Expéditeur Chenue, 10 août 1916, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[113] Philippe DAGEN, *Le silence des peintres, les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996, p.51-80. Chapitre 2 : La guerre photogénique.

journaux de ce type ont pour nom *L'Illustration*, *J'ai vu* ou *Sur le vif*. La toute puissance de l'image, surtout photographique, est portée à son paroxysme par *Le Miroir* qui promet en première page de payer « n'importe quel prix les documents photographiques relatifs à la guerre, présentant un intérêt particulier ». Fin 1914, *L'Illustration* consacre de larges pages et de nombreuses reproductions à la cathédrale de Reims : le 26 septembre, les 3, 10, 17 et 24 octobre, les 21 et 28 novembre. Au « crime de Reims », le journal associe par ailleurs les destructions d'Arras[114].

La prise de vue est pourtant strictement contrôlée. Sur la zone de front, l'usage d'un appareil photographique est règlementé et nécessite une autorisation du général commandant l'armée. L'architecte ordinaire de la cathédrale de Reims, Max Sainsaulieu doit demander de telles autorisations pour prendre les nombreux clichés photographiques qui servent notamment lors des conférences et publications de la direction des Beaux-Arts. Plus ou moins suivie, cette consigne laisse de fait le quasi-monopole à la section photographique de l'armée fondée en 1915 par le ministre de la guerre Alexandre Millerand (1859-1943). Ce service de l'armée se rend de nombreuses fois à Reims notamment à l'occasion des visites de délégations étrangères[115].

***

Sans cesse, afin de pallier l'impuissance de l'imagination, il faut de nouvelles images. Toutefois, comme le souligne René Druart[116], la cathédrale de Reims, dans un premier temps, manque de documents photographiques. Ce constat explique la profusion d'images réalisées par des artistes français et étrangers et ainsi l'importance de l'imagination sur la réalité.

---

[114] *L'Illustration,* 24 octobre 1914.
[115] Conservés à la BDIC (classeurs Marne, 6, 7 et 7bis, section photographique), ces documents sont précieux car outre leur valeur documentaire, ceux-ci sont souvent annotés. Le 10 décembre 1915, se retrouvent sur le parvis, Max Sainsaulieu, le chef du service photographique de l'armée Pierre Marcel et le cardinal Luçon, BDIC, cliché n°23187.
[116] René DRUART, « L'iconographie rémoise de la guerre », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1920-1921, p.212.

IV. LA « RHETORIQUE DE L'IMAGE »[1]

Dans cette partie, l'analyse sera uniquement portée aux récits des images et non à leur mise en forme. La rhétorique est l'art d'agir par la parole – dans ce cas précis, par l'image – sur les émotions, les opinions et donc les décisions. Pour illustrer notre propos, nous disposons d'un corpus de 503 images consacrées à la cathédrale de Reims et reprises en annexe. Une telle profusion nécessite une analyse adaptée. En effet, ces images ne peuvent se comprendre que par la redondance de leur thématique. De nombreux documents iconographiques sont fondés sur un modèle similaire, un archétype. Deux formes de récit ont été imagées : d'une part le crime de Reims, c'est-à-dire une vision laïque de l'incendie ; d'autre part le sacrilège de Reims, c'est-à-dire une vision religieuse du martyre de la cathédrale. Le récit laisse ensuite la place aux réflexes primitifs énoncés par Jean-Claude Montant[2].

[1] Roland BARTHES, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n°4, Paris, Seuil, 1964. Article fondateur de la sémiologie de l'image.
[2] Jean-Claude MONTANT, *La propagande extérieure de la France pendant la première guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de J-B. Duroselle, Paris I, 1988, p.14.

L'archétype : le dessin de Gustave Fraipont

Seul l'artiste Adrien Sénéchal a pu, de visu, réaliser une œuvre aussi fidèle que possible de ses impressions lors de l'incendie. Mais l'œuvre la plus médiatique est celle de l'artiste Gustave Fraipont (1849-1923)[3].

Figure 12 : *Incendie de la Cathédrale de Reims*, Gustave Fraipont, pastel sur papier, MBAR, 971.12.528.

Le peintre, graveur et illustrateur Gustave Fraipont est, en 1914, un artiste reconnu. D'origine belge, il est l'auteur de nombreux ouvrages techniques « L'Art de peindre… », « L'Art de composer… » ou « L'Art de prendre un croquis… »[4]. Il s'empare rapidement du thème de l'incendie de la cathédrale de Reims et sa composition paraît le 3 octobre 1914 en pleine page du journal illustré le plus populaire de l'époque, *L'Illustration*. Elle n'est accompagnée d'aucun article ; ce constat explique la valeur documentaire associée à cette représentation qui n'est tempérée par aucun texte explicatif.

Gustave Fraipont représente la cathédrale de Reims verticalement depuis un angle ¾, orientation nord-ouest, côté parvis. Un drapeau de la Croix-Rouge flotte sur chacune des tours. Du grand portail, des brancardiers surgissent, portant des blessés sur des civières. L'échafaudage en flammes, installé sur la tour nord, ne s'est pas encore effondré. Ce dessin fait référence à l'inspiration directe d'un croquis pris le jour même de l'incendie par un témoin direct des événements.

Gustave Fraipont réalise, d'ailleurs toujours pour le compte de *L'Illustration*, une autre représentation hautement symbolique, celle des bombardements des halles d'Ypres. Il s'intéressera aussi à l'incendie de l'hôtel de ville d'Arras. Il convient également de rappeler que le sort de Reims se retrouve à sept reprises dans les colonnes de *L'Illustration*, entre

---

[3] Gustave FRAIPONT, *Incendie de la Cathédrale de Reims*, pastel sur papier, 504/418, MBAR, 971.12.528.

[4] Entre autres : Gustave FRAIPONT, *L'Art de peindre les paysages*, Paris, H. Laurens, 1892, 70 p. ; *L'Art de prendre un croquis et de l'utiliser*, Paris, H. Laurens, 1892, 81 p. ; *L'Art dans les travaux à l'aiguille*, Paris, H. Laurens, 1897, 72 p. ; *L'Art de peindre les fleurs*, Paris, H. Laurens, 1912, 76 p. ; *L'Art de peindre les marines*, Paris, H. Laurens, 1912, 74 p.

septembre et décembre 1914. Ces images de la ville martyre vont toucher la sensibilité des Français bien plus que ne l'aurait fait un article.

La composition de Gustave Fraipont va s'imposer comme le modèle iconographique de l'incendie. Le fait qu'il soit réalisé « d'après le croquis d'un témoin » lui donne une valeur documentaire importante. Ainsi les divers artistes qui vont ultérieurement reproduire l'incendie vont s'inspirer de ce dessin comme base de leur travail et donc transmettre les erreurs produites par cet archétype.

Figure 13 : *La cathédrale de Reims en flammes*, Emile Boussu, crayons de couleur, mine de plomb et rehauts de gouache sur papier beige, 945/630, Musée des Beaux-Arts de Rennes, 1918.33.49.

En effet, les blessés ne sont pas sortis par le portail nord de la façade principale mais par le transept nord. Cette erreur se retrouve dans les lithographies de M. Cretelley et de Jacques Carlu[5]. Emile Boussu crée à la mine de plomb une ambiance dramatique similaire[6] et reporte l'interprétation de Gustave Fraipont. Cette erreur se diffuse. Elle est liée à l'interprétation des écrits mais également au désir de simplification iconographique, car la façade est plus parlante que ne l'aurait été le portail nord.

C'est ainsi que chacun va s'imaginer l'incendie, à tel point que monseigneur Maurice Landrieux, dans son ouvrage paru en 1919 traitant des bombardements de la cathédrale de Reims, fait remarquer : « La vérité, c'est qu'aucun blessé n'est sorti par le grand portail parce que le feu en interdisait l'accès des deux côtés : au dehors, devant les deux portes qui, à la rigueur, auraient pu s'ouvrir et qui finirent par brûler, les bois de l'échafaudage se consumaient en un brasier d'enfer ; à l'intérieur, la paille flambait, et, précisément, contre ces deux mêmes portes, plus violemment que partout ailleurs, à cause d'une meule en réserve qui n'avait pas été épandue. »[7] Cette présence de brancardiers permet

[5] M. CRETELLEY et Jacques CARLU, lithographie, exemplaire 1/15, 252/395, HGG, 1 FI 21 et 2 FI 9.
[6] Emile BOUSSU, *La cathédrale de Reims en flammes*, crayons de couleur, mine de plomb et rehauts de gouache sur papier beige, 945/630, Musée des Beaux-Arts de Rennes, 1918.33.49.
[7] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.53-54.

au moins d'écarter la polémique concernant l'attitude de la population rémoise vis-à-vis des prisonniers allemands.

Cette représentation de Gustave Fraipont est consensuelle. Deux drapeaux de la Croix-Rouge flottent sur chacune des tours de l'édifice rappelant ainsi que la cathédrale a été transformée en ambulance. En effet, l'article 27 de la Convention de La Haye de 1907 stipule que le devoir des assiégés est de signaler les édifices bénéficiant du statut de neutralité. Pour qu'un monument soit considéré par les belligérants comme un hôpital provisoire, il faut que celui-ci arbore de façon distinctive le pavillon de la Croix-Rouge. L'auteur semble avoir fait une nouvelle erreur. En effet, il y avait bien deux drapeaux mais tous les deux installés au sommet de la tour nord[8].

Le Rémois Victor Charlier, le 21 novembre 1917, déplore l'outrancière production et l'exploitation d'images simplificatrices auxquelles la cathédrale donne lieu : « On abuse trop de la vulgarisation de détails de la cathédrale par les moyens de clichés photographiques. On tolère trop de publications à ce sujet, on tolère trop de profits de nos malheurs »[9]. Ce n'est en effet pas seulement le domaine public qui est investi mais la sphère privée.

La composition de Gustave Fraipont reflète la perception, à l'époque, de l'incendie et donc l'inconscient collectif qui lui est associé. La guerre a en effet envahi l'univers quotidien des civils. L'image de la cathédrale de Reims est omniprésente dans les cartes postales, les jouets mais aussi sur les objets usuels. Un pot à lait en faïence, un étui à cigarettes[10], un pot à tabac, un sucrier et des assiettes décorées servent de support à cette iconographie particulière[11]. Cette prolifération d'images patriotiques et guerrières déréalise le conflit plus sûrement que la censure. Mais, si les représentations sont extrêmement variées, l'archétype de Gustave Fraipont met en évidence les erreurs les plus communément figurées. Qu'elles soient françaises ou allemandes, ces représentations ne sont pas exemptes de critiques.

Les assertions allemandes

A maintes reprises, les Allemands ont justifié les bombardements de la cathédrale de Reims en arguant que cette dernière était pourvue d'un poste d'observation. Mais la cathédrale serait

---

[8] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.92.
[9] Gilbert NOLLEAU, *L'iconographie des batailles et du siège de Reims lors de la Première Guerre Mondiale*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de G. Clause, Reims, 1993, p.31.
[10] L. F. A.LEFEVRE, *La Cathédrale en flammes*, plaquette en métal, montée en petit plateau ou étui à cigarettes, 90/150, dans René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.300.
[11] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.309.

devenue une cible militaire en raison de la présence de mitrailleuses ou de canons sur les tours, d'un parc à munitions ou d'un cantonnement de troupe à l'intérieur, des batteries installées sur le parvis ou aux alentours immédiats. La multiplication de ses assertions a permis à la propagande française de toutes les rejeter aisément. Néanmoins, toutes ces allégations ne sont pas dépourvues de vérité et tout comme pour les arguments français, il convient d'en analyser la véracité.

Des images combattantes

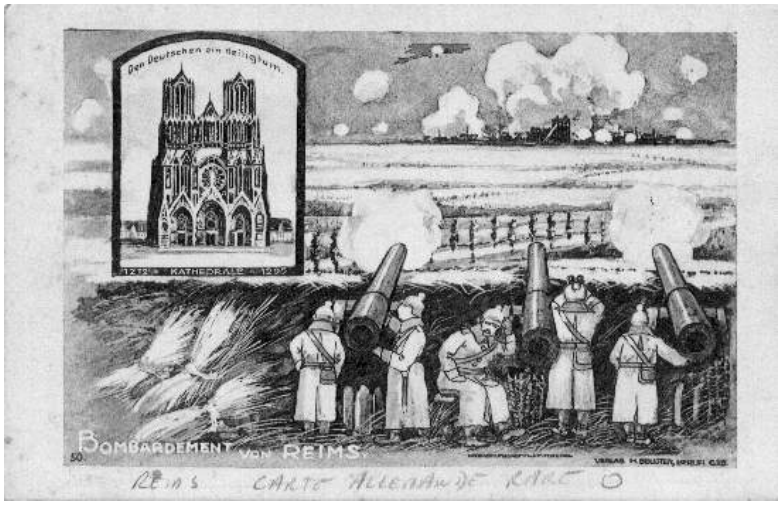


Figure 14 : *Bombardement von Reims*, carte postale allemande, H. Beuster, coll. Jean-Pierre Procureur.

Si les images françaises restent essentiellement symboliques, les documents iconographiques allemands, pour leur part, montrent directement des scènes de combat. De nombreuses images sont intitulées « Beschiessung von Reims » (Bombardement de Reims). Elles représentent des artilleurs allemands procédant à d'intenses bombardements sur la ville de Reims. Le document intitulé « Der Weltkrieg »[12] (La Guerre mondiale), est rempli par des explosions d'obus. « Bombardement von Reims »[13] place même la cathédrale intacte dans un encart et rappelle par deux dates son histoire. Enfin, d'autres cartes postales représentent toute la ville de Reims ravagée par les flammes, cependant la cathédrale semble, dans tous les cas, toujours épargnée.

[12] *Der Weltkrieg. Die Beschiessung von Reims…*, carte postale allemande en noir et blanc, 90/140, coll. Olivier Rigaud.
[13] H. BEUSTER, *Bombardement von Reims*, carte postale allemande en noir et blanc, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.

Des combats de rues figurent également sur une carte postale allemande intitulée « Die Erstürmung von Reims » (l'assaut de Reims)[14]. Des troupes allemandes chargent héroïquement, mais sont prises sous le feu des fusils et des batteries françaises. Des coups de feu semblent surgir des maisons de droite. Reims est alors représentée davantage comme un camp retranché que comme une ville ouverte[15]. Cette carte symbolise « la psychose des francs-tireurs »[16] et justifierait ainsi le bombardement de la ville de Reims. En effet, dès le début de l'invasion de la Belgique et du Nord de la France, les soldats allemands sont convaincus qu'ils vont rencontrer une forte résistance de la population civile. Ils craignent notamment l'action de groupes isolés ou des francs-tireurs (franktireurs), dissimulés dans les arbres ou postés sur les clochers des villages et prêts à les harceler. Cette rumeur héritée de la guerre de 1870 relève en fait plus d'une psychose collective que d'une réalité objective[17].

Figure 15 : *Die Erstürmung von Reims,* carte postale allemande, coll. Jean-Pierre Procureur.

Alors que la propagande française se situe sur le registre de l'émotivité, la réponse allemande aborde les aspects juridiques, l'état-major allemand cherchant toujours à accréditer l'idée que la cathédrale avait servi à des fins militaires.

L'utilisation à des fins militaires : poste d'observation et abris

Comme nous l'avons précédemment vu, la présence d'un poste d'observation en haut de la tour nord est l'argument principal utilisé pour justifier les bombardements du 19 septembre 1914. L'idée était bien évidemment tentante, à la fois pour les Allemands présents à Reims du 4 au 12 septembre et pour les Français arrivés par la suite, d'utiliser la cathédrale comme observatoire. En août 1914, quelques essais de T.S.F. sont faits sur la tour sud. Durant le

---

[14] *Die Erstürmung von Reims*, carte postale allemande en noir et blanc, 88/138, coll. Jean-Pierre Procureur.
[15] Rappelons que Reims, après le retour victorieux des troupes françaises, devient une place forte de l'armée française.
[16] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande guerre*, Coll. Histoire Belin Sup, Paris, Belin, 1996, p.68.
[17] Voir John HORNE et Alan KRAMER, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001, 608 p.

même mois, le 24, un dirigeable français, le « Dupuy de Lôme » est confondu avec un zeppelin et abattu par les tirs de la place de Reims. Pour éviter que ne se reproduise pareille méprise, des notices sont distribuées aux militaires et un poste d'observation, muni d'un projecteur, est installé à la hâte en haut de la tour nord de la cathédrale de Reims. Des essais ont lieu le 27 août[18]. Mais insuffisamment alimenté en courant électrique, le projet est finalement abandonné sans que soient démontés l'échafaudage et les fils électriques[19]. L'intérêt même d'un poste d'observation en haut de la cathédrale de Reims – ou même de Saint-Remi qui reçoit durant la guerre des griefs similaires – est amoindri par le fait même des moyens techniques. En effet, l'armée a recours de plus en plus massivement au ballon ou à l'aviation.

Figure 16 : *Die franzofen benussen die Kathedrale von Reims als…*, carte postale allemande en couleurs, coll. Olivier Rigaud.

Pourtant certaines allégations allemandes font état d'un projecteur installé sur la tour nord. La légende d'une carte postale indique : « Die Franzosen benussen die Kathedrale von Reims als Operations-Bafis und gefährden damit das herrliche Kunftwerk »[20] (Les Français utilisent la cathédrale de Reims comme base d'opération et risquent de mettre en péril cette œuvre d'art). Cette carte postale doit être perçue comme une image d'anticipation, certes conçue probablement après l'incendie. Les Français auraient été prévenus que de tels agissements pourraient avoir des conséquences funestes. Vers la fin de la guerre, alors que les civils ont totalement été évacués de la ville de Reims, deux notes successives signées Hindenburg (1847-1934) sont envoyées au Saint-Siège[21]. Très détaillées dans leur constatation, elles signalent, entre autres, que l'artillerie ennemie envoie des obus de gros calibre sur certains points du terrain visibles

[18] Albert CHATELLE, *op. cit*, p.36.
[19] Note manuscrite de l'abbé Landrieux, 20 novembre 1915, ADR, fonds Landrieux.
[20] *Die franzofen benussen die Kathedrale von Reims als…*, carte postale allemande en couleurs, 137/86, coll. Olivier Rigaud.
[21] Notes Hindenburg du 5 juin et du 9 juillet 1918, ADR, fonds Landrieux.

seulement du haut de la cathédrale. Sur la carte postale intitulée « Verschwinden des Beobachtungpostens auf… »[22] un obus touche l'observateur français qui avait frauduleusement utilisé le drapeau blanc pour se protéger. Rappelons que le drapeau blanc ne peut-être arboré que pour les villes déclarées ouvertes. Reims, occupée par l'armée française ne pouvait, plus revendiquer ce statut. Le cas de l'utilisation de la cathédrale comme observatoire est récurrent dans la propagande allemande. Cette accusation a tant dérangé les Français qu'elle sera au cœur des mesures de protection de l'édifice[23].

La propagande allemande accuse également l'armée française d'avoir installé des batteries à l'abri de la cathédrale. Toutefois, il semblerait que cette affirmation ne soit pas liée directement à l'incendie mais davantage aux bombardements postérieurs. Pourtant, dès septembre 1914, l'agence Wolff signalait que l'armée française avait installé des pièces d'artillerie sur les tours[24]. Le 14 octobre 1914, un nouveau communiqué allemand annonce que deux batteries d'artillerie lourde françaises ont été installées tout près de la cathédrale de Reims. Le communiqué précise également qu'il a été constaté en outre que, sur une des tours de cet édifice, on faisait des signaux lumineux. Il conclut enfin « Il est bien entendu que nos troupes devront prendre les mesures nécessaires pour assurer leur défense, sans se préoccuper de la Cathédrale… Les Français seront donc responsables, aujourd'hui comme avant, d'un nouveau bombardement de la Cathédrale »[25]. Malgré cette menace, la cathédrale ne subit pas d'autres bombardements. Ce thème de la présence

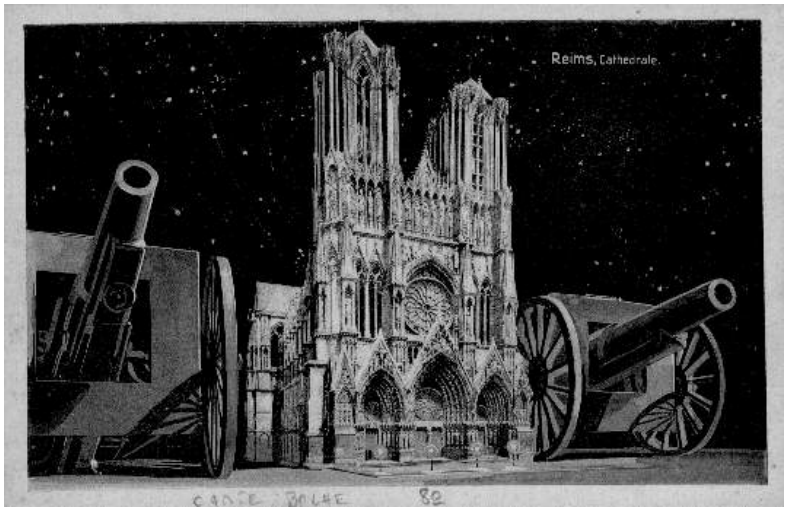


Figure 17 : *Reims, cathédrale,* carte postale allemande, coll. Jean-Pierre Procureur.

[22] A.B., *Verschwinden des Beobachtungpostens auf...,* carte postale allemande, 140/93, coll. Jean-Pierre Procureur

[23] Concernant l'interdiction de circuler dans les parties hautes de la cathédrale, VIII.2.2 « Des travaux sous tension » et VIII.2.3 « Indifférence et imprudence ».

[24] Patrick DEMOUY, « L'incendie de la cathédrale de Reims devant l'opinion », dans *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.81.

[25] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.88.

d'obusiers est figuré dans un autre document iconographique allemand[26] sur lequel figure autour, de chaque côté d'une cathédrale intacte, deux énormes canon de 75. Il s'agit bien entendu d'un stéréotype car le 75 est un canon léger qui n'a pas une portée suffisante pour bombarder les lignes allemandes.

Les propos allemands ne sont pas dénués de fondements. Plusieurs témoins français signalent des batteries aux alentours de l'édifice et notamment l'architecte ordinaire des monuments historiques à Reims, Max Sainsaulieu. Dans une note interne du 27 mai 1915, il signale la chute de la tête d'une grande statue de l'ébrasement de droite. Il attribue cette destruction à l'incendie et aux vibrations causées par des batteries françaises distantes « de un kilomètre environ »[27]. Des batteries sont ainsi signalées mais à des distances prohibitives. De même, dans son rapport du 30 octobre 1914, le préfet de la Marne signale : « Certains faubourgs se trouvaient dans le voisinage de nos batteries. C'est pour cette raison qu'ils ont subi tant de dégâts. Mais aucune raison ne peut être invoquée pour les autres quartiers atteints dans le centre de la ville qui, en dehors de certains obus isolés, se trouvent groupés en trois zones : 1. Le quartier de l'Hôtel de Ville. 2. Le quartier de la Cathédrale et de la caserne Colbert située en arrière. 3. Le quartier Saint-Remi. Pour ce dernier, il semble qu'il y ait eu chez nos adversaires, le désir d'atteindre la basilique Saint-Remi. »[28]

Une lettre écrite à Reims, le 25 avril 1917, pose un sérieux problème quant à la véracité des propos français et de la distance des batteries par rapport à la cathédrale. Après avoir souligné l'exagération des destructions véhiculée par la presse, l'auteur de cette lettre signale des « grosses pièces » qui viennent d'être installées « sur le Boulevard Lundy, et sur l'angle du Comptoir français, contre le Parvis » avant d'ajouter « Il y en a eu de gros calibre, les artilleurs ici l'appellent "La Grosse Julie", quand elle tire, elle fait trembler tout le quartier »[29]. Ce témoignage est corroboré par un autre signalant des pièces dissimulées « à droite, à gauche, mais enfin pas partout, on les voyait à peine ! »[30] Il y aurait eu ainsi un canon posté rue Tronsson-Ducoudray, à côté de la succursale des Comptoirs français[31]. Ces constatations n'empêchent nullement les démentis notamment sous la plume de l'autorité

---

[26] *Reims, cathédrale*, carte postale allemande en noir et blanc, 90/137, coll. Jean-Pierre Procureur.
[27] Rapport de Max Sainsaulieu, 27 mai 1915, MAP, 80/3/11.
[28] Rapport préfet de la Marne au ministre de l'Intérieur, 30 octobre 1914, ADM, 203M 14.
[29] Jean GRETEN, *Petit Jean, Maux de guerre, mots d'amour*, Langres, publié à compte d'auteur, Dominique Guéniot imprimeur, 1996, p.101.
[30] François COCHET, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, p.238.
[31] Oliver RIGAUD, « Le parvis de la cathédrale », dans *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.27-35.

morale de Reims, le cardinal Luçon. En mars 1918, il réaffirme dans les colonnes de l'*Echo de Paris* : « Qu'il n'y a, ni sur la cathédrale, ni sur aucune des églises de Reims, aucun poste d'observation, d'optique ou de radiotélégraphie, aucune installation quelconque à usage militaire ; Qu'il n'y a pas de canon à moins de 800 mètres du monument, ce dont il est témoin oculaire, habitant toujours près de la cathédrale. »[32]

Au-delà de cette question de l'utilisation de la cathédrale de Reims à des fins militaires, les autorités allemandes vont revenir sur l'évacuation des blessés allemands en soulignant que certains d'entre eux ont été massacrés.

Le massacre des blessés allemands

Le ministère de la Guerre allemand publie, en 1915, une brochure sur le bombardement de la cathédrale de Reims. Le principal témoin à charge, l'abbé Prüllage[33], accuse la population rémoise et l'armée française d'avoir massacré une partie des prisonniers. D'après son témoignage, un certain nombre de blessés a tenté de s'échapper par la cour de l'ancien archevêché et les chantiers de sculpture. Ils auraient alors essuyé des salves de tirs de fusil et plusieurs d'entre eux auraient été tués de cette façon.

Ce fait signalé seulement par les témoignages allemands est corroboré, bien après, en 1951, par Albert Chatelle qui, après avoir résumé cet épisode, ajoute : « ce fait semble exact et s'explique par la panique. »[34]. L'abbé Landrieux, pour sa part, rejette ces faits mais signale que, n'ayant pu assister à la scène, il ne peut apporter un « témoignage direct et personnel. »[35] Pour lui, une telle scène n'est pas « vraisemblable » parce qu'aucun Rémois ne lui a relaté ces faits et aucun indice corroborant ces faits n'a été relevé[36]. Albert Chatelle est, semble-t-il, le seul auteur français qui témoigne en faveur de ce thème du massacre des prisonniers. Cependant il ne cite pas d'autres sources que les témoignages publiés par la propagande allemande. Le doute reste donc sur cette affaire. Ce qui est certain c'est que les corps de dix blessés allemands ont été découverts « dans les chantiers sous les décombres des hangars incendiés »[37]. Sur quatorze personnes mortes le 19 septembre, dix ont été retrouvées dans la

---

[32] « Protestation du cardinal Luçon », *Echo de Paris*, 12 mars 1918.
[33] Annexe 16.
[34] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.100. Alors que paradoxalement, il est considéré par François Cochet comme l'auteur par excellence de l'héroïsation des Rémois.
[35] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims, un crime allemand*, p.57.
[36] *Ibid.*, p.55.
[37] Témoignage manuscrit de l'abbé Landrieux, ADM, dépôt de Reims, 7J157.

cour de l'ancien archevêché. Ces blessés qui se trouvaient de ce côté de la cathédrale étaient considérés comme les plus valides.

On comprend aisément que la mort des prisonniers allemands n'ait pas été abordée par la propagande française, si ce n'est pour répéter qu'ils avaient été tués par leurs frères d'armes. Ce choix argumentaire est également compréhensible en ce début de conflit médiatiquement aseptisé quant aux pertes humaines. Toutefois, tous les arguments allemands ne sont pas exempts de critiques.

Critique de l'argumentation allemande

A l'époque, le fait de savoir si la destruction de la cathédrale était intentionnelle ou accidentelle n'avait que peu d'importance. Pour la France, détruire ce symbole est un acte volontaire, pour l'Allemagne, ce serait douter de l'efficacité de son armée[38]. De nombreuses personnalités se portent caution, de part et d'autre, de la véracité des propos. Le général Dubois, alors à la retraite atteste que « contrairement à l'affirmation d'une note allemande, aucun poste militaire d'observation n'a été établi sur la tour nord de la cathédrale et jamais, à aucun moment, la conduite de la population civile n'a motivé aucune représaille »[39].

Certaines affirmations allemandes considèrent l'incendie comme accidentel. Il proviendrait des maisons environnantes. Attisé par un vent violent, le feu se serait alors propagé à l'échafaudage puis à la paille et enfin à la toiture. Le vicaire Johannes Prüllage témoigne dans ce sens[40]. Une carte postale allemande de J. Bürger[41] représente la ville de Reims entièrement incendiée. Seule la cathédrale semble être épargnée par ces immenses foyers. Ces flammes seraient annonciatrices du futur incendie de la cathédrale, dans ce cas simple dommage collatéral. Néanmoins, cet argument ne permet pas d'expliquer comment les combles ont été atteints par les flammes. Rappelons que les Français, de leur côté, font état d'un bombardement systématique au moyen d'obus incendiaires.

Le principe même de la propagande et de la contre-propagande est de prouver la justesse de leurs arguments. Sans cesse, l'autorité allemande doit chercher un alibi pour les bombes tombées sur la cathédrale. Ainsi, le thème de l'erreur de tir n'est utilisé que tardivement et sert de justification auprès d'un observateur anglais Ralph Adams Cram. Ses propos sont publiés

---

[38] Henri WARNIER, *Sous le canon des barbares*, Paris, Editions Argo, 1930, préface.
[39] Général DUBOIS, « Trois semaines à Reims pendant l'occupation allemande et le bombardement », *La Revue*, octobre-novembre 1914, p.588.
[40] Annexe 16.
[41] J. BÜRGER, carte postale allemande en couleurs, 88/137, iconographie : coll. Jean-Pierre Procureur.

en 1918, dans un petit opuscule, aux presses universitaires de Cambridge : « Je reçus même du "Grand Quartier Général" allemand une carte soigneusement dressée, montrant les positions de la cathédrale, des batteries prussiennes et, entre les deux, boulevard de la Paix, une batterie française fictive qui, soi-disant, gênait les Allemands et qui pour des raisons d'ordre militaire, devait simplement être réduite au silence. Chemin faisant, quelques bombes égarées avaient touché la cathédrale, ce qui était un accident fort déplorable » [42].

De même, jamais les Allemands n'ont communiqué sur le thème de la méprise. Les militaires allemands auraient pu confondre les allées et venues des ecclésiastiques, des membres des commissions d'enquête, du personnel des monuments historiques ou des journalistes avec des observateurs militaires français. C'est une théorie que développe l'historien François Cochet relevant l'insouciance de l'abbé Thinot[43]. Le maître de la chapelle de la cathédrale, passionné de photographies et désireux de témoigner des destructions par le texte et l'image, arpentait sans cesse les sommets de la cathédrale, avant et après les bombardements. Ces allées et venues auraient convaincu l'Etat Major allemand de bombarder la cathédrale. Le flash de son appareil aurait pu être confondu avec des signaux optiques. Toutes ces hypothèses restent en suspens, la propagande et le voile du passé ayant définitivement altéré cette partie de l'histoire.

Suite à la rhétorique développée par les images allemandes, il convient maintenant de les confronter à celles françaises. Cependant, en raison de l'important corpus iconographique, il convient de synthétiser ces images françaises sous la forme d'une typologie.

Essai de typologie des images françaises

L'approche lexicologique des légendes de brochures ou d'ouvrages édités pour la circonstance permet d'établir une première typologie des images de guerre représentant la cathédrale. En effet, la récurrence des connotations religieuses comme sacrilège, martyre[44], calvaire, holocauste[45], passion[46], prouve la dimension mystique de la perception de cet

[42] Ralph Adams CRAM, *La Cathédrale de Reims, hier - aujourd'hui - demain*, Cambridge, The University Press, 1918, p.17.
[43] François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, p.64.
[44] Pierre LALO, « Le martyre de Reims », *Je sais tout*, n°118, numéro spécial : Les villes d'art mutilées, septembre 1915, p.227-237.
[45] René d'AVRIL, « L'Holocauste de Reims », *Images de guerre*, août 1915, p.37-41.
[46] René DRUART, *La Passion de Reims*, Reims, Imprimerie Coopérative, 1919, 58 p.

événement. A cette dimension chrétienne s'ajoute le terme de crime[47] qui, lui, a une valeur juridique. Crime ou sacrilège, l'image française de l'incendie se charge d'adjoindre des complices aux dignitaires allemands.

Le crime de Reims

Pour la propagande française, un tel crime, incontestablement, a été prémédité. Cette idée est néanmoins peu crédible. Pourtant, la rumeur la colporte et l'amplifie. Dès le 29 octobre 1914, le journal local *Le Courrier de la Champagne* diffuse largement cette rumeur[48]. Il n'est pas le seul. Ce thème est d'ailleurs récupéré par les deux cartes postales de Piflou[49], intitulées « Ils complotent sa destruction » et « Ils contemplent leur œuvre ». Le message est clair ; c'est pendant l'occupation de Reims que les Allemands auraient planifié la destruction de la cathédrale.

L'amplification du phénomène alimente automatiquement la polémique. Les écrivains et journalistes, persuadés ainsi que les Allemands ont prémédité la destruction de la cathédrale et de la ville de Reims, rapportent la moindre parole et le moindre écrit antérieurs à l'événement. L'abbé Maurice Landrieux donne quelques exemples rapportés d'ici, de là, tout en insistant sur le fait qu'il convient de relativiser leur importance : « … huit ou dix jours avant l'événement… on a vu, aux mains de plusieurs (soldats prussiens), des cartes postales représentant déjà la catastrophe, la Cathédrale en feu… » ou encore « Deux officiers ont dit, dans un café de la rue Saint-Jacques : « Si nous sommes obligés de reculer et d'évacuer Reims, nous détruirons la Cathédrale ! »[50] D'ailleurs, ce thème de la préméditation peut être associé aux bidons de pétrole soi-disant découverts dans les combles de la cathédrale[51].

Bien entendu, tout crime suppose un coupable. Pour la propagande, le responsable désigné est le Kaiser Guillaume II. Cette décision de bombarder la cathédrale n'a pu être prise que par le chef de l'armée allemande. Cette idée est exprimée par A. Demar-Latour : « (Ce monstrueux vandalisme) nous ne savons quel général d'armée a pu l'ordonner ; mais ce que nous savons bien, c'est qu'aucun chef n'eût pris sur lui de le consommer sans un ordre supérieur ». Il n'est donc pas étonnant alors que la figure de Guillaume II soit omniprésente dans les documents

---

[47] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, Paris, Librairie Renouard, 1919, 236 p.
[48] « Le crime de Reims prémédité », *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914.
[49] PIFLOU, *Reims. - La cathédrale en flammes. Ils contemplent leur œuvre !*, carte postale en couleurs, 88/138, coll. Jean-Pierre Procureur.
[50] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.69-70.
[51] Les bidons de pétrole sont représentés dans plusieurs documents iconographiques, mais on ne sait s'ils font référence à une rumeur ou s'il s'agit de l'emblème de l'incendiaire.

iconographiques et notamment la carte postale. Il est accusé mais également reconnu coupable. D'ailleurs, dans les principes mêmes de la propagande, il ne peut y avoir ambiguïté ou différence entre la mise en accusation et les preuves sur la culpabilité. Le discours est manichéen.

Toute action menée contre des militaires appartient aux lois et coutumes de la guerre. Cependant, pour le cas de la cathédrale de Reims, l'accent est mis sur le fait qu'il s'agit d'une atteinte contre des civils. Le soldat allemand n'est donc plus assimilé à un militaire, mais il devient un bandit de droit commun. Leur chef, l'empereur Guillaume II, est alors assimilé à Bonnot[52]. Le qualificatif de bandit se retrouve dans de nombreux documents[53]. Dans « L'Impériail Bandit »[54], la tenue traditionnelle de l'Empereur est tronquée par une tenue de matelot. Il tient un petit revolver et un poignard, attributs du tueur à gages. Autre insulte à l'encontre de la soldatesque allemande est le terme d'apaches, utilisé sur une carte postale[55] qui montre l'Empereur placardant une affiche pour recruter « 50000 Apaches capables d'accomplir pendant la guerre les pires forfaits. Butin assuré ».

La rumeur et la propagande créent sans aucune ambiguïté le mobile d'un tel crime. Pour de nombreux Rémois, le bombardement de Reims est ressenti comme une vengeance consécutive à la défaite de l'armée allemande, « l'échec de leur marche sur Paris » comme le note le Rémois Paul Hess[56]. Le célèbre médiéviste Joseph Bédier (1864-1938) publie, en 1915, un ouvrage intitulé *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*, dans lequel il étudie les textes médiévaux, de la même manière, que les lettres retrouvées sur les prisonniers ou sur les cadavres allemands. Outre le fait qu'il tente de prouver la véracité des crimes allemands, Joseph Bédier relève que le pillage est une « pratique constante des armées allemandes » et le « prélude à l'incendie »[57]. Ce thème se retrouve ainsi dans un dessin satyrique de Ricardo Florès (1878-1918) intitulé *L'Art n'a pas de patrie* : un officier allemand

[52] Cette comparaison avec la « bande à Bonnot », groupe associant une idéologie anarchiste à des crimes de droit commun s'explique par l'atmosphère de terreur qu'ils firent régner en France entre 1911 et 1913.
[53] *Enfin !!… J'ai donc livré mon nom à la postérité….* ; *Le Christ au milieu des Bandits* ; RENO, *Cloué au pilori, le plus grand des bandits...*, cartes postales, coll. Jean-Pierre Procureur.
[54] LUC, *L'Impériail Bandit*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[55] *Berlin le 20 Spbre Reims est en flammes...*, carte postale en couleurs, 95/150, coll. Jean-Pierre Procureur.
[56] Paul HESS, *op. cit.*, p.128.
[57] Joseph BEDIER, *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*, coll. « Etudes et documents sur la guerre », Paris, Librairie Armand Colin, 1915, p.22.

montre la cathédrale de Reims en flammes et s'exclame « Vous comprenez, je ne pouvais pas l'emporter…, alors… »[58].

Le premier produit pillé à Reims aurait été le champagne, d'où le néologisme créé par l'artiste Bognard : Vitikultur[59]. Cependant le thème du pillage va être le plus souvent représenté par un assemblage d'objets hétéroclites avec une mention particulière pour les objets d'horlogerie. Un Allemand titanesque mettant le feu à la cathédrale s'exclame : « C'est plus lourd qu'une pendule, mettons-y le feu. » Ce thème des voleurs de pendules est un thème récurrent, héritage de la guerre de 1870. Cette image du passé ressurgit ainsi dans la propagande du moment.

Au-delà du caractère criminel associé à ces images, la cathédrale de Reims rallie le domaine sacré.

Le sacrilège

Cette idée de sacrilège se retrouve dans de nombreux écrits à propos de la cathédrale de Reims tels ceux de Rudyard Kipling : « Où que l'oeil se porte sur le monument torturé, il ne trouve que profanation et sacrilège - et jamais son âme ne fut plus visible qu'aujourd'hui ! »[60]

L'homme de lettres Jean de Bonnefon (1867-1928) tente de démontrer l'idée de sacrilège. Ce catholique militant, proche des idées de Maurice Barrès, s'était déjà opposé, avant guerre, à la laïcisation de la société française et à l'abandon de son patrimoine religieux[61]. Lors de la guerre, il se déchaîne contre Guillaume II[62]. Dans *Les cathédrales de France devant les Barbares*, Jean de Bonnefon fait référence au contenu d'un petit livre « payé trois marks » contenant des discours prononcés par Guillaume II. Devant des élèves en théologie protestante, il aurait ainsi dit : « églises catholiques du romanisme papal dont on vous impose l'admiration excessive sont parfois des injures au Tout-Puissant. Dieu y est injurieusement oublié au profit de saints imaginaires véritables idoles substituées à la divinité par la superstition latine. Dans la cathédrale de Reims, en Champagne, on voit même le spectacle impie de rois français qui furent des adultères, déifiés en quelque sorte et présentés sous les

---

[58] *Pendant la Guerre. L'esprit Satirique. En France*, préface d'Arsène Alexandre, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917, p.58.
[59] René DRUART, « L'iconographie rémoise de la guerre », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1920-1921, p.328.
[60] Rudyard KIPLING, *La France en Guerre*. Traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt, Paris – Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, 1915, p.36.
[61] Jean DE BONNEFON, *Dans les débris et sur les ruines*, Paris, E. Figuière, 1912, 318 p.
[62] Jean DE BONNEFON, *Guillaume II et ses ancêtres*, Paris, Société d'éditions, 1917, 77 p.

formes de statues au sommet du grand portail, mieux placés que l'image de Dieu. »[63]. Le mobile est ainsi clairement mis en valeur par Jean de Bonnefon.

Ce thème du sacrilège allemand se retrouve à de nombreuses reprises dans l'iconographie de guerre. Dans une carte postale intitulée *Les sauvages*, Guillaume réprimande le « Bon vieux Dieu » allemand en lui tirant l'oreille. Il ajoute : « Ah ! Tu me lâches ! Gare à tes églises ! »[64]. Ce document développe donc un lien de causalité ; c'est pour se venger des défaites subies que l'Empereur d'Allemagne corrige Dieu, son allié désigné, en détruisant ses temples. Cette alliance évoquée entre le Kaiser et Guillaume II est reprise sur une carte postale intitulée naturellement *Le Christ pleurant sur l'œuvre de celui qui l'a si souvent invoqué*[65].

Figure 18 : *La Lettre du Pape*, Serge Solomko, carte postale, 1914, coll. Jean-Pierre Procureur.

Ces crimes contre la divinité ne peuvent qu'être condamnés par celle-ci : c'est la malédiction divine. De nombreux documents illustrent le thème de « La Lettre du Pape à Guillaume II »[66] et donc la condamnation papale. Le texte suivant est reproduit sur nombre de cartes postales : « Rome, 25 septembre 1914. Benoît XV à Guillaume II. En détruisant les temples de Dieu, vous provoquez la colère divine devant laquelle les armées les plus puissantes perdent tout pouvoir. ». Il est difficile de connaître l'origine de cette condamnation sans aucune ambiguïté de la part de la papauté. L'abbé Alexandre Aubert, dans le chapitre de son ouvrage consacré aux « protestations religieuses »[67], ne cite, à aucun moment cette prétendue, lettre du pape. De même celle-ci n'est pas reproduite dans *La Semaine religieuse de Dijon* durant la guerre. Cet extrait est-il authentique ? S'agit-il d'une

---

[63] Jean DE BONNEFON, *Les cathédrales de France devant les Barbares*, Paris, Société d'éditions, s.d., p.55-56
[64] *Les sauvages. Ah ! Tu me lâches !*, carte postale en noir et blanc, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.
[65] *Le Christ pleurant sur l'œuvre de celui qui l'a si souvent invoqué.*, carte postale en sépia, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[66] *En détruisant les Temples de Dieu…*, carte postale en couleurs, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur ; *Leur Blasphème*, carte postale en sépia, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur ; A. LE GUILLOU, *Lettre du Pape à Guillaume II*, carte postale en sépia, 90/140, coll. Olivier Rigaud ; L. ROLLEX, *La Lettre du Pape*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur ; Serge SOLOMKO, *La Lettre du Pape*, carte postale en noir et blanc, 1914, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur ; TELEH CIM, *Après la lettre du Pape à Guillaume*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[67] VINDEX, *op. cit.*, p.38-46.

déformation des propos du souverain pontife ou simplement d'une affabulation ou d'une mystification ? Aucune de mes lectures ne me permet de prouver l'authenticité de cette lettre qui ne correspond aucunement à l'attitude de neutralité adoptée par la papauté[68].

En tout cas, ce texte est réalisé comme une malédiction divine que le pape aurait envoyée à l'Empereur d'Allemagne. Le message est clair ; il annonce la déchéance prochaine de l'Allemagne. C'est une véritable malédiction divine qui prend plusieurs formes : tout d'abord la menace, puis le reniement et enfin la déchéance. Dans une carte postale, le Christ outragé par les exactions allemandes s'exclame : « Germain ne m'appelle plus ton Dieu, tu martyrises les faibles, tu détruis mes temples vénérés, je te renie ! »[69] Dans un autre document, la malédiction n'est encore qu'une menace. Dieu s'exclame à l'encontre de Guillaume II qui bombarde et incendie la cathédrale de Reims : « Si tu recommences à brûler ma maison, je te f… la famine, le choléra et la révolution chez toi !!! »[70].

Dans tous les autres documents, ce n'est plus la menace qui domine, mais bel et bien les effets de la malédiction. Sur une carte postale d'Ameria, le Christ se détourne de l'armée allemande. Un zeppelin s'enflamme, les canons cessent de tonner et les soldats allemands à terre vont périr. Une épitaphe affirme : « Parce que tu as mis toute ta confiance en tes ouvrages, je retirerai ma main de toi et tu seras réduite » (Jérémie Ch 46.V.7.)[71]. Ces nombreuses références mystiques ou religieuses se retrouvent dans les œuvres du caricaturiste Teleh Cim. L'une d'entre elles éditée en carte postale[72] reprend le vieil adage « Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée » tandis qu'une autre rappelle « Malheur à toi qui dévastes, car, quand tu auras fini de dévaster, à ton tour tu seras dévasté »[73].

Dans les nombreux documents figurés, un tel forfait n'est pas seulement attribué à l'empereur Guillaume II. A plusieurs reprises, les caricaturistes français lui adjoignent des complices.

Les complices du Kaiser

Les propagandistes relèvent que la foi allemande diverge de la foi française et que leur dieu, héritage du paganisme, n'est pas le même. Monseigneur Charles Bellet, dans un ouvrage

---

[68] Concernant l'attitude de la papauté, III.2.3 « Le Saint-Siège et la neutralité pontificale ».
[69] *Le Christ offensé*, carte postale en couleurs, 136/88, coll. Jean-Pierre Procureur.
[70] A. GOURBAY, *Épisode de la guerre 1914. Si tu recommences à brûler ma maison, je te f... la famine, le choléra et la révolution chez toi !!!*, carte postale en couleurs, 140/90, iconographie : coll. Jean-Pierre Procureur.
[71] AMERIA*, Parce que tu as mis toute ta confiance en tes ouvrages, je retirerai ma main de toi ; et tu seras réduite*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[72] TELEH CIM, *Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée*, carte postale en noir et blanc, 138/88, coll. Jean-Pierre Procureur.
[73] *"Malheur à toi qui dévastes...*, carte postale en sépia, 137/90, coll. Olivier Rigaud.

publié dix jours seulement après l'incendie, le 29 septembre 1914, exprime ainsi cette différence dans les représentations : « Son "vieux Dieu" n'a rien de commun avec Jésus-Christ rédempteur, qu'il a fait profaner par ses soudards. Son Dieu est tout autre, et il a raison de le qualifier de "vieux". Les Herren Professoren lui ont sans doute appris son vrai nom : Moloch. Cruelle divinité que les Phéniciens et les Carthaginois honoraient d'un culte spécial en brûlant des enfants. »[74] Le manichéisme ambiant détourne les écrits et les images de toute mesure. Le premier complice du Kaiser est donc cette divinité infernale.

Surtout temporelle et militaire, l'alliance qui unit l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Empire Ottoman[75] va être considérée en France comme une alliance honteuse. Cette idée de guerre des civilisations, résurgence du passé, consolide l'idée que la France est la protectrice de la vrai foi. Si les allusions à la Turquie sont nombreuses, le sultan Mehmet V Resat (1844-1918) n'est représenté qu'une fois.

Dans cet argumentaire, l'Allemagne protestante ne peut être la protectrice de l'Eglise. C'est donc vers le premier des alliés de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, que les griefs de nature religieuse sont dirigés. L'Empereur François-Joseph est symbolisé dans quelques documents où il est représenté avec une petite croix dans les mains, accentuant ainsi le sacrilège[76]. Cette apparente piété est juxtaposée à l'incendie de la cathédrale de Reims. Une carte postale à système[77] n'oublie pas que la guerre, à l'origine, fut déclenchée par l'intransigeance de l'Autriche-Hongrie à l'égard de la Serbie. L'empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph, est, en définitive, assez peu représenté dans les divers documents, l'ennemi désigné étant en effet, presque exclusivement, l'Allemagne. Il convient également de rappeler que le vieil empereur va s'éteindre dans le courant de la guerre, le 21 novembre 1916.

Les complices sont évidemment les militaires, mais aussi la propre famille du Kaiser et surtout le fils aîné de l'Empereur, le prince Frédéric-Guillaume : le Kronprinz. Une carte postale intitulée *Le Christ au milieu des Bandits*[78] représente le Kaiser foulant du pied une

---

[74] Mgr Charles BELLET, *Protestation contre la destruction de la Cathédrale de Reims et le vandalisme allemand*, discours prononcé à la société d'archéologie de la Drôme le 29 septembre 1914, Valence, Imprimerie de Jules Céas et fils, 1914, p.16.

[75] La Turquie signe un traité avec l'Allemagne, le 2 août 1914, dirigé contre la Russie. Du 2 au 5 novembre 1914, Russes, Anglais et Français déclarent la guerre à la Turquie.

[76] *Le Christ au milieu des Bandits*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur ; DAMARE, *L'enlisement. Le flot monte !!!*, estampe en couleurs, 560/450, ADR ; N. GUERNARDEAU, *Apothéose*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.

[77] E. BATUT, *Le plus grand des...astres pour l'Allemagne*, carte postale à système en couleurs, pliée 140/90 et dépliée 200/90, coll. Jean-Pierre Procureur.

[78] *Le Christ au milieu des Bandits*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.

femme et son enfant mort. L'Empereur s'entretient avec ses alliés, l'empereur François-Joseph et le sultan Mahomet V ainsi qu'avec son fils, le coprince Frédéric-Guillaume. Une carte postale de Frédéric Réganzy[79] représente le Kronprinz en hussard de la Mort. Un autre document présente la Mort levant une main protectrice sur le prince installé à ses côtés. Elle s'exclame : « Mon premier hussard, mon enfant chéri ». D'ailleurs, cette coiffe prussienne n'est-elle pas la même que celle couvrant un squelette[80] ? Dans cette dernière carte, le Kronprinz semble alors avoir été représenté sous la forme de la Mort elle-même.

Ainsi, des figures allégoriques, telles le Diable et la Mort, se joignent à l'Empereur Guillaume II. La complicité est telle entre la Mort et l'Empereur que ce dernier en revêt les attributs dans « Le Valet de la Mort » de Perault[81]. Dans le même esprit, une caricature représente le Kaiser, nanti de cornes, d'une paire d'oreilles pointues, d'une queue et de pieds fourchus, tendant l'index vers la cathédrale de Reims en feu[82]. Sur une carte postale de Joramus, c'est un diable qui vient remercier l'Empereur car « Grâce à toi, l'Enfer vomit son contenu »[83].

Au-delà du caractère typologique de cette analyse, la cathédrale de Reims s'inscrit comme un exemple dans les représentations de la culture de guerre.

La cathédrale de Reims dans les représentations de la culture de guerre

Selon l'universitaire Stéphane Audoin-Rouzeau, la notion de culture de guerre se définit comme « un ensemble de représentations, d'attitudes, de pratiques, de productions littéraires et artistiques qui a servi de cadre à l'investissement des populations européennes dans le conflit »[84]. Dans ce cadre large, la cathédrale de Reims n'est qu'un exemple parmi d'autres. Dans les livres, les journaux, les revues illustrées, les affiches, les cartes postales, au théâtre ou au cinéma, les images ont été utilisées de manière intensive pour stigmatiser la cruauté de l'ennemi. Elles vulgarisent certains stéréotypes et permettent de mener la guerre sur un autre

---

[79] Frédéric REGANZY, *Le Hussard de la Mort*, carte postale dépliable, 1915, 138/87 et 138/174, coll. Jean-Pierre Procureur.
[80] SURE, *Mon premier hussard, mon enfant chéri*, carte postale, 150/95, coll. Olivier Rigaud.
[81] PERAULT, *Valet de la Mort*, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[82] G. A., « *Master Satanas* », *Le Rire Rouge*, 16 janvier 1915.
[83] JORAMUS, *Merci Guillaume ! Grâce à toi, l'Enfer vomit son Contenu*, carte postale en couleurs, 91/143, coll. Jean-Pierre Procureur.
[84] Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *L'Enfant de l'ennemi 1914-1918. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Collection historique, Paris, Aubier, 1995, p.10.

front que sur le champ de bataille : au niveau psychologique. Pour comprendre l'impact psychologique, nous disposons d'un important corpus de cartes postales. Moins officielle que l'affiche, la carte postale est généralement plus proche des sensibilités collectives de l'époque et reflète ainsi les fantasmes qu'on lui inculquait.

Terroriser

La plupart des représentations de guerre s'ancrant sur le registre de la terreur reprennent le modèle dominant qui avait été forgé durant le conflit franco prussien de 1870 : viols de femmes, massacres d'otages, pillages et destructions de villages. La résurgence de ces images, consécutives aux atrocités d'invasion de l'été 1914[85], n'a donc rien de surprenant. Cette perception brutale du conflit est bien évidemment destinée avant tout aux neutres comme le rappelle la légende du dessin satyrique « Choses vues. Aux neutres » de Lubin de Beauvais. Parue dans *Le Rire* du 16 janvier 1915, cette œuvre représente un enfant fiché en terre par une baïonnette qui lui troue le ventre. L'auteur a ajouté un commentaire annonçant la nature véridique de ce dessin : « Le chemin de la gloire. Ce dessin a été exécuté par notre collaborateur sur un croquis d'après nature qu'il a pris aux abords d'un village de la Marne, après le passage des Allemands au mois d'octobre »[86].

[85] John HORNE, Alan KRAMER, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven et Londres : Yale University Press, 2001, 608 p.
[86] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.268.

Ces visions apocalyptiques procèdent de l'amalgame. En effet, des actes de cette nature ont certainement eu lieu et sont inhérents à toute guerre. Mais associer de tels faits à la ville de Reims est un processus de mystification. En effet, les soldats allemands ne se sont pas rués dans la ville de Reims pour tout saccager. Selon Albert Chatelle, les Allemands, durant l'occupation de Reims, ont été relativement « Korrect », malgré quelques « incidents »[87].

Figure 19 : *La Justice poursuivant le Crime*, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur.

Pourtant, de nombreuses cartes postales plongent la ville de Reims dans les flammes. Sur une première intitulée *La Justice poursuivant le Crime*[88], l'empereur Guillaume II a l'uniforme maculé du sang de ses victimes : une femme, un enfant et un bébé. Sur une autre[89], Guillaume II porte la torche de l'incendiaire et la grande faux de la Mort. Après avoir saccagé la cathédrale de Reims, il semble prêt à accomplir d'autres forfaits. Enfin, le dernier exemple intitulé *La Kultur Germanique*[90] représente l'Empereur, sabre levé, piétinant deux bébés, après avoir égorgé leur mère. Toute l'armée allemande, assemblée, semble prête à suivre leur souverain. Cette situation de terreur extrême, propre à marquer l'inconscient, se fonde sur une dominante rouge, provenant à la fois des flots de sang versés et des lueurs de l'incendie de la cathédrale de Reims.

Comme en 1870, la diffusion de nombreuses et diverses représentations des exactions commises en France par les troupes allemandes provoque l'hostilité à l'encontre de l'ennemi héréditaire. Bien sûr, la propagande française exagère et déforme les faits. Dans la composition intitulée *Rien n'arrête les barbares*[91], des enfants jouent à la poupée au pied d'un mur. L'un d'entre eux tient un petit drapeau sur lequel est inscrit : « Vive la France ».

---

[87] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.72.
[88] *La Justice poursuivant le Crime*, carte postale en couleurs, 134/88, coll. Jean-Pierre Procureur.
[89] BOYEWSKI, *Par le fer et le feu. By sword and fire*, carte postale en couleurs, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[90] FELIX, *La "Kultur" Germanique*, carte postale en couleurs, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[91] E. MESPLES, *Rien n'arrête les barbares*, carte postale en couleurs, octobre 1914, 136/88, coll. Jean-Pierre Procureur.

Derrière le mur, une armée de soldats sans visage, commandée par Guillaume II, semble prête à les massacrer. Dans « Vengeance ! » de Hermann-Paul, une fillette aux mains coupées se tient devant la cathédrale de Reims encore fumante[92]. Ces récits légendaires d'enfants aux mains coupées se retrouvent à maintes reprises dans la propagande de guerre.

Cette propagande acerbe crée une réelle hostilité qui renforce la cohésion nationale et devient même une des raisons fondamentales de l'acceptation de l'investissement sans limite dans le conflit. Toutes ces images de crimes odieux contribuent à légitimer la violence de guerre. Dès lors, celle-ci devient nécessaire pour défendre la civilisation contre la « barbarie adverse ». En fait tous les moyens sont bons pour dénigrer l'autre.

Ridiculiser l'adversaire

La germanophobie ambiante se manifeste également de façon « moins sérieuse » notamment par une multitude de caricatures où l'ennemi est toujours grossièrement figuré. La culture de guerre, durant la période 1914-1915, se présente essentiellement comme une culture de haine où l'accusation de barbarisme voisine souvent avec l'animalisation de l'adversaire. Un bestiaire, issu des peurs ancestrales, sert ainsi pour discréditer l'adversaire[93] : animal ou insecte qui rampe, s'infiltre, se tapit…

Dans « l'Homme Bête »[94], Guillaume II est ainsi représenté en cafard. Sur une carte postale italienne[95], il est assimilé à un autre animal rampant, le crocodile. La légende « Deploriamo !!!…… », (« Nous déplorons !!!…… ») rappelle que les larmes qui coulent de ses yeux sont des larmes de sang mais surtout des larmes de crocodile. Sur la carte postale intitulée *Kultur allemande !!!!*[96], le soldat allemand est assimilé à un cochon. Sur celle intitulée *Vers la Mort !*[97], l'empereur Guillaume II et son allié l'empereur d'Autriche-Hongrie, sont représentés sous forme de vautours meurtris par la guerre et s'apitoyant sur leur sort.

---

[92] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.255.
[93] Raoul GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Coll. Points Histoire, Paris, Editions du Seuil, 1986, p.43-44.
[94] H. BUISSAR, *L'Homme Bête*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[95] STREPPES, *Deploriamo !!!.....*, carte postale italienne en couleurs, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[96] R. CATTIER, *Kultur allemande !!!!*, carte postale en couleurs, 1914, 86/138, coll. Olivier Rigaud.
[97] COLOT, *Vers la Mort*, carte postale, dans Pierre ZEYONS, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, Paris, Editions Hier & Aujourd'hui, 1976, p.46.

L'Empereur d'Allemagne est perçu comme un fou furieux. Dans la « Troisième grande victoire allemande »[98], le Kaiser, les yeux rouges injectés de sang et le visage marqué par la rage, met à bas le piédestal sur lequel tenait la cathédrale de Reims. A ses côtés, un conseiller lui apporte un pot de chambre rempli de haricots de Soissons. Il interpelle l'Empereur : « Sa majesté veut-elle aussi briser ce vase de Soissons ? ». Dans un autre registre, Guillaume II, les yeux exorbités, semble figé face à l'apparition du Christ. Ce dernier s'exclame : « … Qu'avez-vous fait de ma Maison, des enfants, des femmes et des vieillards ?… »[99]

Plus globalement, les soldats allemands, au travers du prisme de la propagande, deviennent des monstres. Un dessin, de Robert Caumont, représente un soldat allemand en singe frappant frénétiquement à l'aide de son sabre et ruinant ainsi les statues de la cathédrale de Reims. La légende de cette composition rappelle que cette scène est quotidienne à « Reims […] depuis le 19 septembre »[100]. Plus léger, Leal de Camara publie, le 25 octobre 1914, dans le premier numéro de *Le Barbare,* un dessin représentant un âne coiffé d'un casque à pointe et faisant voler en éclats, d'une ruade, le portail de la cathédrale de Reims[101].

Gérôme Coquandier reprend ce thème dans un court poème illustrant une carte postale intitulée *Guignol*[102]. Il associe l'empereur d'Allemagne à la bête de l'Apocalypse : « Parfois, c'est la Bête, la bête immonde de l'apocalypse… / D'où sors-tu donc, grand Dieu, Ta mèr' t'a mis au monde / Après s'être accouplée à quelque bête immonde, / Quelque animal puant, quelque monstre pervers / Vomis, une nuit de sabbat, par les enfers ! »[103].

L'image fait ainsi appel à une véritable croisade patriotique. Pendant toute la guerre, la société française a été largement traversée d'espérances de type religieux sinon mystique : « Dieu est de notre côté ». Croire en Dieu et croire en sa patrie sont bien souvent indissociables. Les valeurs morales tels le combat entre le bien et le mal et le vocabulaire de la spiritualité – sacrifice ou martyre – ont nourri les représentations d'hommes et de femmes[104]. Ces valeurs se retrouvent sur le front comme le rapporte André Mabille de Poncheville : « Nos hommes en apprenant l'incendie monstrueux sentaient bien que quelque

---

[98] E. MULLER, *N°11. Third great german victory*, carte postale en couleurs, 90/137, coll. Jean-Pierre Procureur.
[99] G. JANKOWSKI, *Qu'avez-vous fait de ma Maison, des enfants, des femmes et des vieillards ?...*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[100] Robert CAUMONT, *Les sept merveilles du monstre (vandalisme)*, dessin original, papier, encre de chine et fusain, 1914-1915, 490/630, BDIC, Or. 7858.
[101] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.325.
[102] *Guignol*, carte postale en noir et blanc, 90/140, coll. Olivier Rigaud.
[103] Annexe 32.
[104] Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *La Grande Guerre*, Paris, Gallimard, 1998, p.64-65.

chose de plus exécrable encore que la destruction d'innombrables êtres humains avait été commis par l'ennemi contre lequel nous luttions. Le feu diabolique avait agi, les forces infernales s'étaient élevées contre les forces célestes »[105]. Ces propos tenus par un militaire illustrent bien l'idée que, de cette guerre, dépend le sort de l'humanité et de la civilisation. La composition de G. Boutiks intitulée *La Civilisation Allemande passe !!* représente Germania en furie détruisant tout sur son passage. Le seul moyen de se protéger de cette « ogresse » est de la détruire définitivement. Tout ce processus consiste fondamentalement à déshumaniser l'adversaire.

Héroïser son camp

Si l'adversaire est ridiculisé, il convient d'honorer son propre camp. Souvent l'arrière est associé à cette forme d'héroïsation. Par son travail et sa générosité vis à vis surtout des emprunts de guerre, l'arrière doit donner l'équivalent de ce que le soldat donne par son sang. C'est un appel à l'équité nationale.

Lors de l'incendie, la cathédrale était un hôpital, ce qui donne à la propagande l'occasion de parler du dévouement des infirmières françaises. Avant de justifier cette partie, je tiens à rappeler qu'il y a eu souvent confusion dans la nationalité des blessés occupant la cathédrale. En effet, tout comme le souligne François Cochet, beaucoup ont cru que c'étaient des blessés français qui avaient été installés dans la cathédrale[106]. Plusieurs images peuvent illustrer ce propos. Tout d'abord une estampe[107] présente une vue d'un champ de batailles avec, en arrière-plan, la ville de Reims et la cathédrale en flammes. L'œuvre, intitulée *Le bombardement de la Cathédrale de Reims : admirable geste des femmes françaises*, est complétée par la légende : « A quelques kilomètres de Reims et au moment où les batteries allemandes braquaient leurs canons sur la cathédrale, on eut pu voir les femmes françaises recueillir et soigner les blessés allemands ; elles le faisaient avec autant de dévouement que s'il s'était agi des nôtres. N'est-ce pas là le plus bel éloge que l'on puisse faire de la grandeur d'âme du peuple français ? »

Il s'agit ici de montrer l'opposition de comportement entre les Allemands qui ouvrent le feu sur une ambulance française et les Français qui évacuent et soignent les blessés adverses. Une

---

[105] André MABILLE DE PONCHEVILLE, « La cathédrale de Reims vue par un soldat de la Marne », *Revue Critique*, n°172, 10 septembre 1920, p.549.
[106] François COCHET, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, Université de Paris VIII, 1983, p.237.
[107] *Le Bombardement de la cathédrale de Reims. Admirable geste des femmes françaises*, héliogravure extraite de l'album *La Grande Guerre 1914*, 212/364, iconographie : BDIC, Est. 2092 (11) et ADR.

œuvre intitulée *La Cathédrale de Reims pendant le bombardement (composition)*[108] représente l'intérieur de la cathédrale. Des soldats français et des religieuses, cernés par les flammes, sont foudroyés par les explosions d'obus. Ce thème du dévouement peut alors être amplifié et déformé. D'ailleurs, le 19 septembre 1914 à 10 heures, un incendie ravage l'Ambulance des Femmes de France[109], d'où un amalgame aisé entre l'incendie de cette ambulance et celui de la cathédrale de Reims. Ainsi, dans la carte postale anglaise ou américaine[110] « Heroïc Nuns at Reims », des religieuses essayent de sauver des blessés alors que leur bâtiment, bombardé, est en flammes. L'une d'entre elles, d'ailleurs, est en train de périr, blessée certainement par un éclat d'obus. La légende inscrite au dos est suffisamment explicite: « The Nuns of Rheims showed great bravery in rescuing the wounded then lying in the Cathedral whilst it was being bombarded. Five of them paid for their bravery and humanity with their lives and six others were seriously wounded. » (« Les sœurs de Reims prouvèrent leur grande bravoure en sauvant les blessés qui étaient installés dans la Cathédrale, alors que cette dernière était bombardée. Cinq d'entre elles payèrent d'ailleurs cette bravoure et cette compassion de leur vie et six autres furent sérieusement blessées »). Dans deux compositions, M. Cretelley et Jacques Carlu illustrent ce dévouement des Français pour les blessés allemands, pendant et après l'incendie[111].

La nationalité des blessés n'est jamais précisée, français ou allemands, peu importe, car le message supposé de l'image, c'est incontestablement l'incendie de la cathédrale de Reims. Cette image permet de dramatiser davantage encore cet événement. Pourtant, aucun témoignage direct de l'incendie ne fait état de religieuses venues secourir les blessés. De plus, il n'y a eu que des victimes allemandes durant l'incendie. Cependant, la rumeur va déformer ces faits. Les propos du général Dubois, rapportés par Georges Lepelletier de Bouhélier, expriment d'ailleurs cette « évidence » : « J'ignore le nombre des victimes restées dans l'affreuse catastrophe ; mais je sais que cinq religieuses de l'Enfant-Jésus et plusieurs brancardiers français y ont péri en voulant sauver des flammes des blessés allemands ; acte sublime de dévouement que l'histoire enregistrera, en même temps que l'acte de lâcheté et de barbarie qui déshonorera éternellement l'Etat-Major allemand responsable. »[112]

---

[108] C. DRODE, *La Cathédrale de Reims pendant le bombardement (composition)*, carte postale en noir et blanc, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.
[109] Rapport du préfet de la Marne au ministre de l'Intérieur, 30 octobre 1914, ADM, 203 M 14.
[110] A. PECHE, *Heroic Nuns at Rheims*, carte postale anglaise en sépia, 140/90, coll. Olivier Rigaud.
[111] HGG, 1 FI 20, 1 FI 21 et 2 FI 9.
[112] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.15.

Ce mythe du dévouement a été repris par la suite dans un ouvrage plus récent, en 1970, et reste ainsi solidement associé à l'imaginaire de l'incendie : « Ni les blessés, ni les drapeaux n'empêchèrent que l'on cherchât à réduire en cendre sept siècles de gloire… ainsi d'ailleurs que plusieurs blessés allemands qui périrent carbonisés en même temps que des religieuses et des brancardiers qui tentaient de leur porter secours. »[113] Certes, il ne s'agit pas de rejeter le fait que des infirmières soient décédées durant le siège de Reims[114], mais c'est l'association de leur décès et de l'incendie de la cathédrale qui est historiquement fausse et qui constitue, à ce titre, une mystification.

La mobilisation des enfants

Dès les premiers mois du conflit, l'enfant devient un instrument essentiel de la propagande en France comme en Allemagne. Le discours de propagande représente souvent des enfants car ils sont les symboles de l'innocence et de la vulnérabilité. La guerre peut alors être représentée comme un jeu d'enfant comme le rappellent les nombreux dessins de Francisque Poulbot (1879-1946)[115]. L'innocence de l'enfance permet de faire passer des messages plus poignants que la réalité crue du conflit. Dans le même esprit, le dessinateur italien Aurelio Bertiglia, représente, à sa manière les bombardements de la cathédrale de Reims[116]. Un enfant allemand tente de casser un jouet représentant la cathédrale de Reims mais deux bambins, l'un français et l'autre italien, l'attaquent. Le Belge pleure son jouet, la ville de Liège qui a déjà été cassée. Enfin un enfant russe arrive à la rescousse. Il s'agit certes d'une tentative de dédramatisation de la guerre, mais également d'une transposition de la brutalité du conflit sur les terres de l'enfance.

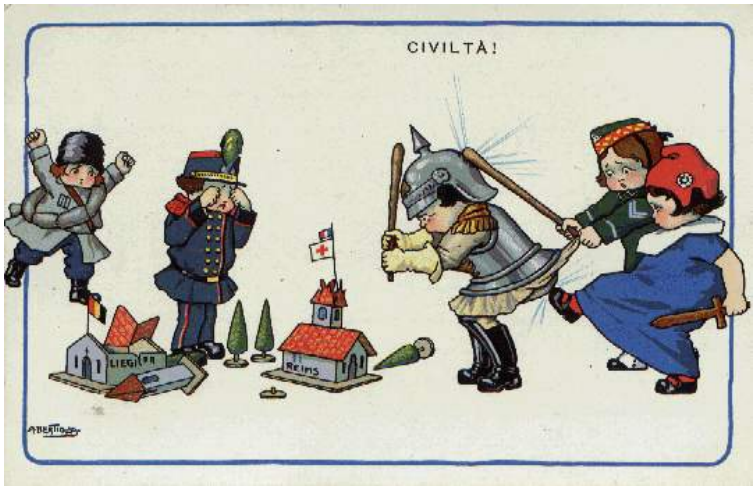


Figure 20 : *Civilta !*, Aurelio Bertiglia, carte postale italienne, coll. Olivier Rigaud.

---

[113] Hubert CLAISSE, *1914-1918 : A Reims c'était l'enfer*, Reims, Association des Amis du Fort de la Pompelle, 1970, p.21.
[114] Ce que Albert Chatelle qualifie de noble martyrologe des infirmières rémoises, Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.90.
[115] Voir le riche fonds iconographique conservé au Musée des Beaux-Arts de Reims.
[116] Aurelio BERTIGLIA, *Civilta !*, carte postale italienne en couleurs, 140/90, coll. Olivier Rigaud.

L'enfant s'identifie au combat national avec parfois une volonté très marquée d'y prendre part, d'en découdre avec l'ennemi. Ainsi l'enfant peut devenir une figure héroïque tel « l'Enfant au petit fusil »[117] parfois associé dans son iconographie à la cathédrale de Reims. C'est l'histoire, véridique ou mythique, d'un enfant tué par un soldat allemand pour avoir braqué son petit fusil de bois sur lui. Ce thème, tout comme l'incendie de la cathédrale, va être mis en avant afin de prouver la barbarie de la soldatesque allemande.

Quelques documents particuliers permettent d'illustrer cette mobilisation des enfants lors de ce conflit[118]. Le 152e numéro des « Livres roses pour la jeunesse » est consacré aux villes françaises héroïques et la page 31 représente l'incendie de la cathédrale de Reims[119]. Le numéro 28 de « La Jeune France »[120] est consacré au « Bombardement de la Cathédrale de Reims », à l'occasion du premier anniversaire de l'incendie. Ce récit apparaît comme une véritable compilation de toutes les mystifications associées à l'incendie de la cathédrale.

Les cloisons entre monde adulte et monde de l'enfance tendent ainsi à disparaître. Les loisirs des enfants, durant le conflit, prennent un tour guerrier. Des jouets traditionnels, comme le jeu de l'oie, sont modifiés. Les 63 cases de ce jeu[121] relatent les événements du début de la guerre : de la case 1 « Sarajevo » à la case n°63 représentant des soldats français, russe, anglais et belge, alliés « jusqu'au bout pour le droit, l'honneur et la civilisation ». La case 47 intitulée *Reims bombardement* représente l'incendie de la cathédrale. Des textes comme « Les Alliés sont la force du droit contre le droit de la force » ponctuent davantage encore cette composition. D'autres supports plus originaux encore ont été produits : par exemple, un jeu de cubes[122] dont le couvercle représente l'incendie, un jeu de construction[123], un album de décalcomanie[124] comprenant la cathédrale de Reims en flammes… L'intégration des atrocités

---

[117] BERNE-BELLECOURT, *Leurs Victimes*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur ; G. GOURNAY, *Ce qu'il y a dans leur caboche*, carte postale, dans Pierre ZEYONS, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, p.36 ; Ch. IEO, *Leur "Kolossal Kultur" se manifeste surtout par le massacre des innocents !*, dans Pierre ZEYONS, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, p.36.

[118] Pour plus de précision, voir Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La guerre des enfants 1914-1918 : essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, 187 p.

[119] Charles GUYON, *Les Villes françaises héroïques*, Les Livres roses pour la jeunesse, n°152, Paris, Larousse, 1915, 48 p.

[120] *Le bombardement de la cathédrale de Reims*, article illustré, BMR, fonds iconographique, 39-102. Document présenté à l'exposition *Les Rémois en 1918, de l'évacuation au retour*, du 2 octobre au 3 janvier 1999, Reims, Ancien Collège des Jésuites. Voir aussi une autre publication enfantine : n°17 de l'inventaire descriptif.

[121] *Jeu de l'oie - Jusqu'au bout, nouveau jeu de la guerre de 1914*, carton, 38/54, HGG, invphys. : 1665-005147.

[122] *La Cathédrale de Reims 1915*, jeu de cubes produit par la société Minot et approuvé par S.E. le cardinal de Reims, 250/300, dans Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. VII, p.391.

[123] G. MORINET, *Bombardement de la cathédrale de Reims*, jeu de construction, plume, encre noire et aquarelle sur carton, 1915, 38 7/49 1, iconographie : archives départementales des Vosges.

[124] Album de décalcomanie, dans René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.308.

du conflit dans le monde de l'enfance montre les seuils d'investissement dans la lutte franchis pendant la guerre.

Il est difficile d'évaluer l'impact psychologique de cette forme de propagande sur les enfants. L'historien Stéphane Audoin-Rouzeau considère que cette culture de guerre n'a pas marqué durablement les enfants des pays belligérants. Finalement les enfants, « ont quitté assez vite le cadre qui avait été créé à leur intention ou qu'ils s'étaient créés eux-mêmes. De façon différente, on pourrait dire qu'ils ont cessé de "jouer à la guerre" »[125].

***

La multiplicité des thématiques amène à s'interroger sur ce qui reste dans la mémoire, sur les thèmes qui réussissent à passer de la représentation au statut de mythe. Au-delà de ce clivage, nous nous interrogerons sur l'utilisation de la cathédrale comme vecteur mémoriel.

[125] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande Guerre*, p.150.

V. DE LA VERITE A LA MEMOIRE

« Le mythe ne peut-être compris que s'il est intimement vécu, mais le vivre interdit d'en rendre objectivement compte. »[1] Cette phrase de l'historien Raoul Girardet exprime bien la difficulté des contemporains à prendre le recul nécessaire vis-à-vis d'un tel événement. Mais le processus même de mythification est critiqué. En effet, la formation et l'exploitation du mythe de la cathédrale de Reims martyre n'ont pas plu à tous. Le Rémois Victor Charlier déplore, en 1917, l'outrancière production et l'exploitation d'images simplificatrices auxquelles la cathédrale donne lieu[2]. La vulgarisation des reproductions de la cathédrale dénature la mémoire transmise par l'édifice. Toutefois, cette surmédiatisation ne dure qu'un temps. Ainsi, il convient de s'interroger sur les images récurrentes associées à la cathédrale et celles qui perdurent. Une nouvelle identité est-elle née lors de la guerre ?

Un mythe associé : le cardinal Luçon

Il existe à Reims d'autres figures emblématiques, voire mythiques, que la cathédrale martyre. On peut signaler évidemment la figure du docteur Langlet[3] ainsi que ce jeune écolier, photographié avec son masque à gaz et qui fait la une de *L'Illustration* le 29 janvier 1916. Mais parallèlement, concomitante à la cathédrale, une autre image s'impose, celle de l'archevêque de Reims, le cardinal Louis-Henri Luçon (1842-1929).

Un exemple de ferveur religieuse

La figure du cardinal Luçon se trouve liée au mythe de la cathédrale martyre et à sa genèse, l'incendie du 19 septembre 1914. Pourtant, l'archevêque de Reims n'était pas à Reims lors de ces premiers bombardements. Il est alors à Rome, suite au décès, le 20 août 1914 du pape Pie X. Il part le 24 août pour le Conclave et arrive le 27 au Vatican. Après quatre jours de délibérations, monseigneur Della Chiesa, archevêque de Bologne, est élu et prend le nom de Benoît XV (1914-1922). Apprenant l'occupation de Reims et les premiers bombardements du 4 septembre, le cardinal Luçon repart en urgence pour sa ville épiscopale. Il est de retour à Paris le 9 septembre, mais la route en direction de Reims est alors strictement interdite. Ce

---

[1] Raoul GIRARDET, *Mythes et mythologies politiques*, Coll. Points Histoire, Paris, Seuil, 1986, p.24.
[2] Gilbert NOLLEAU, *L'iconographie des batailles et du siège de Reims lors de la Première Guerre Mondiale*, mémoire de D.E.A. sous la direction de G. Clause, Reims, 1993, p.31.
[3] Voir Laurence SIRGUEY, *Le Docteur Langlet Maire de Reims 1914-1918. Rôle civique, rôle médiatique*, mémoire de maîtrise sous la direction de Maurice Vaïsse, Reims, 1987, 114 p.

sont les journaux qui lui apprendront le terrible incendie du 19 septembre 1914. Ce n'est que deux jours après, le 21, que l'archevêque rentre dans sa ville meurtrie[4].

Il devient l'interlocuteur privilégié dans les domaines afférents à la cathédrale de Reims. Il reçoit de nombreuses lettres de sympathie et de condoléances au lendemain de l'incendie : télégramme de pieuses Polonaises, lettres du duc d'Orléans, de la faculté de théologie de Montauban, du grand Rabbin de Paris, du pasteur et du rabbin de Reims, de l'archiprêtre du Chapitre de Captown…[5] Jusqu'à l'évacuation, le cardinal Luçon n'aura de cesse de rencontrer ses fidèles éprouvés par les bombardements, de soulever l'indignation internationale et d'accueillir les plus illustres visiteurs. Ces visites ne seront d'ailleurs pas sans danger car le 24 septembre 1914, en sortant de chez lui, il a juste le temps de se précipiter à terre pour éviter les éclats d'un obus[6]. Il deviendra le mythe associé à la cathédrale de Reims car, comme elle, il subira les bombardements. L'architecte américain, Whitney Warren, le compare d'ailleurs à un chef militaire : « Parmi tous les héros de la guerre, il n'est pas de plus pure figure que celle de ce prince de l'Eglise, sans peur, sans amertume, fidèle au poste comme le commandant d'un dreadnought en action. »[7]

Dans la cathédrale ravagée, le culte avait cessé depuis l'incendie du 19 septembre. Le 3 septembre 1915, le cardinal Luçon prend la résolution d'y faire, chaque vendredi, son chemin de croix « Via Crucis in Cathedrali »[8]. Albert Chatelle, d'après le témoignage du cardinal, en dresse une description détaillée : « C'était le plus souvent à la chute du jour, dans la demi-obscurité de la nuit tombante […] Dans la cathédrale vide, déserte, silencieuse, je m'agenouillais d'abord sur les degrés du sanctuaire. Là, j'invitais Notre-Dame, patronne de la basilique, tous les saints de France, saint Denis, saint Martin, saint Sixte, saint Sinice, saint Nicaise, saint Remi, sainte Clothilde, sainte Geneviève, saint Louis et sainte Jeanne d'Arc à prier pour la Patrie en détresse. Joignez-vous à moi, leur disait-il, et allons, de station en station, implorer pour la Patrie les divines miséricordes. »[9] Lors de l'anniversaire de

---

[4] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.105-113.
[5] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.25.
[6] Henri BAGUENIER DESORMEAUX, *Etudes vendéennes. Notes d'un vieux Chercheur. Un grand Vendéen du Temps présent. S.E. Le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims*, Fontenay-le-Comte, Henri Lussaud, 1919, p.55.
[7] Whitney WARREN, *L'Agonie de Reims*, rapport lu à la séance du 6 janvier 1917 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1917, p.5.
[8] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.58.
[9] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.196.

l'incendie, le 19 septembre 1916, tout le clergé de Reims se joint au cardinal et l'accompagne lors de son chemin de croix[10].

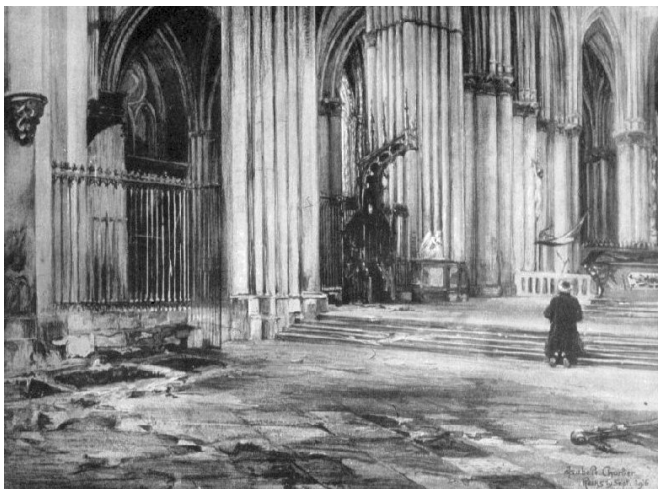


Figure 21 : *Le Solitaire de Notre-Dame*, Isabelle Charlier, estampe, coll. Yann Harlaut.

Le chemin de croix du cardinal deviendra une véritable icône, peinte par Isabelle Charlier sous le titre « Le Solitaire de Notre-Dame 1914-1918 » et largement reproduite, devenant une sorte d'image pieuse. En effet, cette représentation est accompagnée des paroles du cardinal Luçon, prononcées à Reims lors de la « Messe des Adieux », le 24 février 1918 : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos miséricordes séculaires ; ne nous laissez pas succomber sous les coups de nos ennemis. »[11] Symbole d'abnégation, ce chemin de croix annonce-t-il à Reims la tenue d'un pèlerinage national ?[12] En revanche, cette rédemption par la prière est devenue le leitmotiv du clergé catholique qui cherche à récupérer son rôle spirituel et social. Ce symbole perdure dans l'imaginaire catholique bien après la guerre. Ainsi le 12 mars 1919, un chevalier de Colomb demande comme souvenir au cardinal Luçon un tableau du fameux chemin de croix de la cathédrale[13].

Une figure médiatique

Le cardinal Luçon est une figure médiatique, devenu l'un des interlocuteurs privilégiés pour la propagande française vis à vis du Saint-Siège. Il fait en outre partie du comité catholique de propagande française à l'étranger[14], fondée le 18 mai 1915, tout comme le cardinal archevêque de Paris, Léon-Adolphe Amette (1850-1920), le marquis Melchior de Vogüé

[10] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.103.
[11] Isabelle CHARLIER, *Le Solitaire de Notre-Dame 1914-1918*, estampe en noir et blanc, 255/332, 19 septembre 1916, phototypie J. Bienaimé (Reims), coll. Yann Harlaut.
[12] Concernant cette question de l'instauration d'un pèlerinage à Reims, XI.4.1, « Le calvaire de la France ».
[13] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.227.
[14] Les archives du comité catholique de propagande française à l'étranger sont conservées au service des archives de l'institut catholique de Paris.

(1829-1916), remplacé à sa mort par Denys Cochin. Pour ses publications, le comité dispose du soutien de l'imprimerie « Bloud & Gay »[15].

Pour les Rémois, le cardinal Luçon représente un incontestable soutien moral. Toujours présent durant la guerre, à proximité immédiate de la cathédrale, il ne quitte Reims que pour de courtes absences. Néanmoins, du 18 juillet au 15 août 1916, suite à des problèmes de santé, il est contraint de se rendre à Paris pour suivre un traitement.

Les journalistes, hommes de lettres, politiques qui se rendent à Reims, veulent tous rencontrer le vénérable cardinal. Tout comme les chefs militaires, le cardinal Luçon est représenté en pleine page dans *L'Illustration* du 19 février 1916[16]. Ce cliché issu de la section photographique de l'Armée représente l'archevêque de Reims au milieu de la nef sur un sol détrempé. En arrière-plan, les vitraux du revers du portail sont brisés. La photographie est cadrée large et la figure du Cardinal semble ainsi bien seule dans l'immensité de la cathédrale. Il est d'ailleurs, à de nombreuses reprises, photographié par ce même service au cours de visites d'officiels, seul ou accompagné de son coadjuteur, monseigneur Neveux[17]. Le 16 septembre 1916, à l'occasion du second anniversaire de la « Victoire de la Marne », un petit article lui est consacré dans *L'Illustration* : « Avec une bravoure qui ignore le danger, avec une humilité qui ne se rend pas compte de sa bravoure, ce vieillard de 74 ans a choisi sa demeure au point le plus exposé de la cité martyre, à deux pas de sa Notre-Dame mutilée[…] Ame de citoyen autant que de prêtre, vivante démonstration de ce que la foi chrétienne peut ajouter au patriotisme le plus pur ! »[18] Ce véritable panégyrique illustre parfaitement l'image créée autour de cette personnalité, alliance du patriotisme et de la religion.

Le cardinal Luçon est, à maintes reprises, décoré. Le 25 août 1915, il reçoit le titre de « Président d'Honneur de la Croix-Rouge »[19]. Pour ses actes passés à Reims et sur demande du député de Reims, Camille Lenoir, le cardinal Luçon est décoré de la Légion d'honneur par le Président de la République, Raymond Poincaré (1860-1934), le 17 juin 1917, au pied de l'hôtel de ville. Lors de cette cérémonie, d'autres personnalités civiles et religieuses qui ont

---

[15] Jean-Claude MONTANT, *La propagande extérieure de la France pendant la première guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de J-B. Duroselle, Paris I, 1988, p.120-121.

[16] Un honneur similaire est rendu au cardinal Mercier (1851-1926), archevêque de Malines et Primat de Belgique, dans *L'Illustration* le 16 décembre 1916.

[17] BDIC : le 10 décembre 1915, clichés n°23189, 23190, 23191 ; le 18 août 1917, clichés n°115997 ; le 11 septembre 1917, cliché n°125907.

[18] « Le 2e anniversaire de la Marne », *L'Illustration*, 16 septembre 1916.

[19] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.57.

joué un rôle dans le maintien d'un semblant de vie à Reims sont également décorées[20]. Lors de sa visite de la cathédrale, Edvard Benès (1884-1948), alors ministre des Affaires étrangères du premier gouvernement tchécoslovaque, promet au cardinal de lui envoyer la Croix de Guerre tchécoslovaque qui lui est effectivement remise le 13 mars 1919[21]. Le 11 août 1922, il devient officier de la Légion d'honneur. Le 3 novembre 1925, il reçoit de la main de l'ambassadeur de Belgique en France, la Grand Croix de l'Ordre de Léopold II[22]. Le 5 décembre 1927, le consul d'Italie lui remet le Grand Cordon et la Grande Croix de l'Ordre de la Couronne d'Italie[23].

L'aura médiatique du cardinal Luçon au lendemain de la guerre est telle qu'une biographie lui est consacrée, dès 1919, sous la plume de Henri Baguenier Desormeaux (1861-1929)[24]. De même, l'académicien Georges Goyau (1869-1939), spécialiste de l'histoire religieuse française, lui consacre un article intitulé « Un archevêque au chevet d'une grande blessée. Le cardinal Luçon à Reims » paru en 1927 dans *Le Figaro*[25]. En 1934, l'historien Pierre Lyautey (1893-1976), neveu du maréchal Lyautey, dans *La Revue des deux Mondes*, relate son rôle à Reims durant la guerre[26]. Toujours dans cet esprit de lien étroit l'unissant à la figure de la cathédrale martyre, le 29 décembre 1927, le cardinal Luçon lit un discours sur « le Martyre de la Cathédrale de Reims » devant le phonographe, pour les « Archives de la Parole » de l'Institut[27].

---

[20] « M. Poincaré à Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 19 juin 1917.
[21] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.227.
[22] *Ibid.*, p.280.
[23] *Ibid.*, p.285.
[24] Henri BAGUENIER DESORMEAUX, *Etudes vendéennes. Notes d'un vieux Chercheur. Un grand Vendéen du Temps présent. S.E. Le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims.* Fontenay-le-Comte, Henri Lussaud, Imprimeur-Editeur, 1919, 92 p.
[25] Georges GOYAU, « Un archevêque au chevet d'une grande blessée. Le cardinal Luçon à Reims », *Le Figaro*, 26 mai 1927 et Georges GOYAU, « La Gloire du Cardinal Luçon », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°40, octobre - novembre 1930.
[26] Pierre LYAUTEY, « Le Cardinal Luçon à Reims pendant la guerre », *La Revue des deux Mondes*, t.20, 1934, p.91-106.
[27] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.286. AN, archives de la Parole, AP 717.

Figure 22 : *Hommage au Cardinal Luçon,* Emile Wery, huile sur toile, 1920, MBAR : 931.2.

Le cardinal Luçon est une figure emblématique et donc iconographique. Les 28 et 30 octobre 1920, sur commande d'un groupe de personnalités rémoises, le peintre Emile Wery immortalise le vénérable archevêque[28] dans une huile sur toile monumentale intitulée *Hommage au Cardinal Luçon*[29]. Ce dernier, à genoux et les mains jointes, avec en arrière-plan la silhouette de la cathédrale de Reims en ruines, semble implorer Dieu. Cette toile est présentée en 1921 au Salon de la société nationale des Beaux-Arts et en 1922 à l'Exposition des Artistes Rémois. Le cardinal Luçon, à la fois héros et martyr, devient ainsi une figure syncrétique entre la patrie et la religion, incarnation de l'Union sacrée.

L'Union sacrée rémoise

Le cardinal Luçon reste étroitement lié à la cathédrale notamment lors des nombreuses visites officielles. Le protocole de ces visites est en deux temps. Tout d'abord, les délégations sont reçues à l'hôtel de ville par le maire Jean-Baptiste Langlet, puis, après une courte visite de la ville, les officiels se rendent à la cathédrale sous les hospices du cardinal. Le docteur Langlet prend soin d'abandonner ses convives sur le parvis et de s'en aller. Une fois que le maire de Reims s'est suffisamment éloigné, le cardinal Luçon rejoint alors les visiteurs. Tout est fait pour qu'au cours de ce « rituel » aucun contact n'ait lieu entre les deux hommes. Ainsi lors de la visite de la délégation américaine le 19 décembre 1916, conduite par l'ambassadeur des Etats-Unis, William Graves Sharp,[30], le cardinal Luçon relate que le docteur Langlet a refusé d'entrer avec eux dans la cathédrale en expliquant qu'il n'estime pas « digne de faire visite au Cardinal par ricochet »[31]. Simple politesse diversement interprétée notamment par le Rémois Victor Charlier qui considère que le maire de Reims refuse d'entrer dans la cathédrale pour ne pas avoir à saluer le cardinal Luçon avant d'ajouter « …A la porte, le maire resta figé sur

[28] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.259.
[29] Emile WERY, *Hommage au Cardinal Luçon*, huile sur toile, signée et datée en bas à droite "E. Wery Reims/1914-1920", 2705/2000, MBAR, 931.2.
[30] ADM, 203 M 16.
[31] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.135.

place, il ne se sentit pas […] je ne sais quoi […] de franchir le seuil de cette résidence. M. Charbonneaux lui dit : "vous entrez monsieur le maire". Il rougit, se raidit et sec, il jeta : "non". Il resta là, dehors seul […] et attendit. Après la réception du cardinal, le groupe entier – à l'exception du maire – entourant le prélat fut photographié par le service photographique de l'Armée. »[32] L'union sacrée a certes brisé la glace mais superficiellement.

Leur antagonisme n'est d'ailleurs pas récent, le cardinal Luçon n'ayant jamais oublié le dédain de la municipalité lors de l'application stricte de la loi « sur la séparation des Eglises et de l'Etat ». Nouvellement nommé, l'archevêque était arrivé à Reims au mois d'avril 1906. A la fin de l'année, l'armée procède à l'expulsion de l'archevêque de sa résidence épiscopale. Quand les deux commissaires se présentent, l'archevêque est assis à son bureau pour entendre l'arrêté d'expulsion. Il rétorque : « Monsieur le Commissaire, je suis ici chez moi, dans la maison de mes ancêtres, je n'en sortirai que si vous me faites violence ». L'un deux lui pose alors la main sur l'épaule et le cardinal ajoute « Je vous suis »[33]. Cette résistance symbolique n'est rien par rapport à l'agitation au dehors. De son côté, le très radical docteur Langlet est également peu enclin à faire des concessions. A son sujet, le cardinal Luçon écrit durant la guerre, sans langue de bois, à monseigneur Landrieux : « Le maire de Reims ne change pas : il nous hait toujours de toute la haine dont il est capable. »[34]. Néanmoins, la guerre et l'exode avaient contraint Jean-Baptiste Langlet, le 7 septembre 1914, à remplacer certains de ses adjoints par des conseillers municipaux de l'opposition, hommes de droite et d'église, comme Jean Duroy de Bruignac et Emile Charbonneaux[35]. Ces derniers organisent alors une rencontre entre l'archevêque et le maire de Reims ; ces deux hommes qui ne s'étaient jamais rencontrés étaient après tout en train de devenir tous les deux les symboles de la résistance rémoise.

Les derniers irréductibles

« Tout fuit – et tout doit fuir – l'âpre ouragan de fer. / Mais, méprisant la mort et bravant le Kaiser, / Le Cardinal Luçon, demeure à son siège ! »[36] Ces trois derniers alexandrins complètent cette vision du cardinal résistant. Œuvre du prédicateur français Félix Périé, ils résument et complètent l'image médiatique de l'archevêque de Reims. Mais cette situation ne peut durer car à Reims, en février 1918, les combats s'intensifient.

---

[32] Victor CHARLIER, *op. cit.*, tome VI, 19 décembre 1916 cité dans Laurence SIRGUEY, *op. cit.* p.98-99.
[33] Préface de l'abbé Jean Goy dans Louis Henri LUÇON (Cardinal), *Journal de la guerre 1914-1918*, p.3.
[34] ADM, dépôt de Reims, 7J 151.
[35] Paul HESS, *op. cit.*, p.70.
[36] Poème *« Dans la cité-martyre »*, de Mgr. Félix Périé, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

Le 21 février 1918, une conférence a lieu entre l'administration municipale et deux officiers militaires, le capitaine d'artillerie Robert Linzeler, détaché de l'état-major de l'armée pour l'évacuation et le capitaine La Montagne, représentant de la Place de Reims. L'évacuation partielle de la ville est décidée ; seules les personnes indispensables seront autorisées à rester à Reims[37]. En mars 1918, les bombardements redoublent de violence et une offensive allemande devient probable. Cette fois-ci, les derniers civils doivent quitter la ville. L'arrêté est le suivant : « Il sera procédé, dans la journée du 25 mars 1918, à l'évacuation totale de la population civile de Reims. Les autorités municipales devant quitter la ville en même temps que la population, la Commission mixte, nommée par M. le Président du Conseil en date du 18 février, est dissoute. Les autorisations provisoires de résider, délivrées en vertu de l'arrêté du 20 février sont annulées… »[38] Le capitaine Robert Linzeler est plus particulièrement chargé de transmettre l'ordre d'évacuation au docteur Langlet puis au cardinal Luçon. Le docteur Langlet n'accepte qu'à condition d'avoir l'assurance que le cardinal partira en même temps que lui. Lorsque le cardinal Luçon reçoit la missive, résigné, il ajoute : « Je me soumets aussi. Puisque M. le Maire s'en va, je partirai donc en même temps que lui… »[39] Mission accomplie pour le capitaine Robert Linzeler qui avait réussi à convaincre ces deux irréductibles.

La cathédrale perd ainsi son autorité morale comme le souligne l'architecte Max Sainsaulieu, dans son rapport du 14 avril 1918, en signalant « la situation nouvelle et défavorable dans laquelle se trouve notre Cathédrale vis-à-vis de l'ennemi depuis le départ de l'Archevêque de Reims ». Il rappelle ainsi que la haute autorité morale de l'archevêque de Reims avait, en plusieurs occasions, permis de réfuter les arguments des communiqués allemands. Mais dorénavant la cathédrale ainsi que le reste de la ville sont placés sous l'unique sauvegarde de l'autorité militaire, « dont l'avis intéressé peut être contesté »[40]. Connaissant le désir du cardinal Luçon de revenir à Reims le plus tôt possible, Max Sainsaulieu demande que les clés, donnant accès aux parties hautes de l'édifice lui soient remises afin qu'il puisse témoigner que la cathédrale n'est pas employée à des fins militaires. Aucune suite ne sera donnée à ce projet et Reims se trouve ainsi abandonnée, jusqu'à la fin de la guerre, à la seule autorité militaire.

Le 14 avril 1918 paraît, dans *Le Petit Journal*, un nouvel article d'Albert Londres, consacré cette fois-ci au cardinal Luçon. Certes encore au début de sa carrière mais déjà célèbre, le

---

[37] Paul HESS, *op. cit.*, p.494.
[38] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.238-239.
[39] *Ibid.*, p.240.
[40] Rapport de Max Sainsaulieu, 14 avril 1918, MAP, 80/3/11.

reporter dresse un portrait saisissant, quasi christique, de ce « prince de l'Eglise », à la fois humble et vénérable. « La figure du cardinal est douce comme celle d'un apôtre. L'œil est vif mais par instants, des éclairs décèlent la volonté indomptable. Une couronne de cheveux blancs, rendus plus blancs par la transition d'une calotte écarlate qui semble reposer sur de la neige, lui fait une auréole »[41]. Dans cette interview, le cardinal rappelle qu'il a été forcé à quitter Reims et qu'il souhaitait demeurer jusqu'à la fin de la guerre « le témoin de la cathédrale ». Apportant des dénégations à toutes les assertions allemandes concernant l'utilisation militaire de la cathédrale, le cardinal ajoute que sa parole, son témoignage, auraient été plus forts que les démentis officiels. A Albert Londres, il dresse un rapide inventaire des destructions en insistant sur le fait que la cathédrale est encore réparable et qu'il faut la venger en la sauvant.

La ville est finalement dégagée le 5 octobre 1918 et ce n'est que peu de temps après, le 14 octobre, que le cardinal retrouve sa cathédrale[42].

Certes emblématique, la figure du cardinal Luçon ne se crée qu'à cause de la guerre. En revanche, la cathédrale de Reims est devenue, au fur et à mesure des siècles, un patrimoine inscrit dans la mémoire nationale.

La cathédrale et son histoire : destruction de la mémoire nationale

La destruction de la cathédrale est ressentie par la majorité de la population française comme la destruction d'une partie de la mémoire nationale. Cette conception patrimoniale est certes préexistante, mais elle s'est trouvée instrumentalisée et médiatisée. Un tel relais médiatique est d'ailleurs décrié par l'historien allemand Paul Clemen : « Voici Reims et sa cathédrale, de tous les monuments français le plus souvent nommé, celui qui hypnotise Paris et la France à un tel point, que Chartres et Paris, Amiens et Le Mans, Beauvais et Rouen, en sont complètement oubliés, et qu'aujourd'hui elle apparaît aux Français comme leur unique sanctuaire national. »[43]. Au traumatisme de sa destruction, la cathédrale devient l'âme d'une nation meurtrie tout en conservant les clivages liés à sa nature religieuse. Cette image devient source d'inspiration pour les écrivains et les poètes.

---

[41] Albert LONDRES, « Avec le cardinal de la ville martyre », *Le Petit Journal*, 14 avril 1918.
[42] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.210.
[43] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.15-16.

Le traumatisme : un sursaut individuel, national et international

Les mots ne suffisent pas aux admirateurs de la cathédrale de Reims à compenser le traumatisme. Emile Mâle résume ce sentiment unanime des historiens d'art : « Le monde entier s'émut de ce crime : on sentit qu'une étoile avait pâli, que la beauté avait diminué sur la terre […] Le monde a senti que l'Allemagne lui arrachait une de ses merveilles »[44]. Pour l'abbé Alexandre Aubert, le traumatisme est tel qu'il prend le pseudonyme significatif de Vindex (vengeance en latin) pour signer ses écrits[45].

La guerre est vécue comme une situation paradoxale. La perte des repères et la conscience de vivre des événements historiques font que nombre de français collectionnent les souvenirs de guerre. La recherche systématique des reliques issues de la cathédrale de Reims en est l'un des aspects[46]. Le plus grand collectionneur de l'époque est sans conteste Henri Leblanc[47]. Industriel proche des milieux culturels parisiens, il entreprend, dès le début du conflit avec l'aide de son épouse, de conserver et de transmettre la mémoire de cette guerre. Ils réunissent ainsi des affiches, tracts, gravures, peintures, sculptures, dessins, caricatures, objets en tout genre et photographies. Cette collection doit servir plus tard à la recherche et l'éducation populaire[48].

Un américain, Barr Ferree (1862-1924), entreprend de réunir systématiquement tous les documents relatifs aux cathédrales de France durant la guerre de 1914-1918[49]. Francophile, Barr Ferree dirige une agence d'édition de revues à New York ; en 1922, il recevra la Légion d'honneur en remerciement pour « ses actions désintéressées en faveur de la propagande française »[50]. Le 5 novembre 1914, il écrit au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts en vue d'obtenir le rapport officiel concernant le bombardement de la cathédrale de Reims. Il ajoute : « All the world must stand aghast this dreadful barbarism, and surely in this, and in many other present matters, you great but surely tried country has the unlimited sympathy of all right thinking people. » (Tout peuple doit rester consterné devant cette épouvantable barbarie et je suis sûr qu'en cette circonstance et en bien d'autres à l'heure

---

[44] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.294.
[45] VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, 64 p.
[46] Concernant le pillage des débris de la cathédrale de Reims, XI.3.1, « Amateurs et profiteurs ».
[47] Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc – La Grande Guerre – Iconographie, bibliographie, documents divers…,* Paris, Emile - Paul, 1916-1922, 8 vol. (t I, 1916, 434 p / t V, 1918, 390 p / t VII, 1920, 405 p).
[48] Cette collection constitue la base de l'actuel Musée d'histoire contemporaine.
[49] MAP, *The Cathedral Churches of France in the War of 1914-18*, Summary of the War Collection of Barr Ferree, New-York, 1922, 8 p.
[50] Société académique de Reims, fonds Henri Druart.

actuelle, votre grande nation, si douloureusement éprouvée, a toute la sympathie des peuples civilisés)[51]. En 1917, Barr Ferree publie *The Bombardment of Reims*[52], ouvrage dans lequel il a compilé, durant 3, ans toutes les informations publiées ou reçues concernant les bombardements de Reims[53]. Il échange également bon nombre de ses documents avec des membres de la société académique de Reims et notamment René Druart (1888-1961). Barr Ferree lui fournit ainsi des addenda à son iconographie rémoise de la guerre. Grâce aux documents en sa possession ou remis par ce collectionneur américain, le 7 juillet 1921, René Druart présente, devant les membres de l'Académie Nationale de Reims, une communication sur le thème de « L'iconographie rémoise de la guerre »[54].

Dans le même esprit, Henri Jadart[55] (1847-1921), conservateur de la Bibliothèque municipale et des musées de peinture et d'archéologie de Reims, réunit, avec d'autres, une vaste collection de documents qu'il présente à partir de juillet 1916 dans les publications des Travaux de l'Académie de Reims sous le titre : « Bibliographie rémoise. Collection de documents relatifs à Reims pendant la Guerre 1914-1916 »[56] Henri Jadart recueille et analyse tous les documents « pour l'avenir de notre tragique histoire. »[57]

L'âme de Reims et de la France

La cathédrale a été endommagée par l'incendie mais n'est pas détruite. Elle devient ainsi le symbole de la France meurtrie mais toujours combattante. Une œuvre d'Ernest Kalas rappelle que les pierres crieront « Lapides clamabunt !!! »[58]. L'abbé Alexandre Aubert utilise le même terme pour intituler son septième chapitre[59]. Louis Bréhier s'exclame au début de son ouvrage : « Pendant plus d'un an, ils se sont acharnés sur la vieille basilique à coups d'obus et

---

[51] Lettre de Barr Ferree au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 5 novembre 1914, MAP, 80/3/11.
[52] Barr FERREE, *The Bombardment of Reims*, New-York, L. Scott, 1917, 128 p.
[53] Lettre de Barr Ferree au Cardinal Luçon, 20 décembre 1917, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.
[54] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, rapport lu le 7 juillet 1921 à l'Académie Nationale, Reims, éditions de la Pampre, s.d., 170 p.
[55] Henri Jadart, à sa mort, fait don de sa riche collection d'ouvrages concernant l'histoire locale à la bibliothèque municipale de Reims.
[56] Henri JADART, « Bibliographie rémoise. Collection de documents relatifs à Reims pendant la Guerre 1914-1918 » (1re liste close au 31 juillet 1916), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1915-1916, p.57-92 ; (2e liste close au 31 décembre 1916), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1915-1916, p.45-50 ; (3e liste, du 1re janvier au 30 juin 1917), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1916-1917, p.85-94 ; (4e liste d'une collection relative à Reims et au département des Ardennes, continuées du 1er juillet 1917 au 30 juin 1919), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1917-1919, p.63-105.
[57] Lettre de Henri Jadart au cardinal Luçon, 16 janvier 1918, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.
[58] Ernest KALAS, *Lapides clamabunt !!!*, dessin d'illustration en noir et blanc, 1914, René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.277 ; BMR, 10-130.
[59] VINDEX, *op. cit.*, p.61-63.

de bombes incendiaires sans que leur rage pût venir à bout de la solidité de roc des voûtes du XIII[e] siècle. Ils ont pu l'insulter et la mutiler, incendier son grand comble, enfoncer les vitraux, déchiqueter et calciner les statues, mais sa grande ombre se dresse toujours comme une protestation muette au-dessus de la ville désolée. »[60] En considérant que les bombardements sont délibérés, chaque blessure infligée à l'édifice doit avoir une justification profonde aux yeux de l'opinion française. Ainsi, le britannique Ralph Adams Cram note que les bombardements sur la cathédrale ont été particulièrement violents le jour de l'anniversaire du Kaiser ou à chaque revers militaire allemand[61].

Symbole historique et national, la cathédrale de Reims devient l'âme de la France[62] ou, selon monseigneur Landrieux, le cœur : « si l'on tient compte des réalités historiques, on se tourne vers Reims, lorsqu'on parle du cœur de la France […] Paris […] c'est la tête superbe d'où rayonne l'idée »[63]. Un véritable syncrétisme s'opère ainsi dans les textes entre la cathédrale et la figure de la France : « Notre-Dame de Reims […] est blessée, elle est meurtrie comme la France et avec elle, dans les mêmes combats ; mais, pas plus que la France, elle n'a fléchi, elle n'a cédé. Elle est debout. Elle ne veut pas mourir ! Et comment pourrait-elle mourir si la France ne meurt ! »[64] Comment tenter d'expliquer cet état de fait. Avant guerre, la cathédrale était un symbole national pour les catholiques militants. Il semble donc que ce mythe soit sorti de ses frontières « conventionnelles » pour s'imposer à l'ensemble de la population française. Cet extrait du discours prononcé par le cardinal Luçon, le 25 décembre 1919, résume assez bien cet état d'esprit.

Si la destruction de la cathédrale de Reims dépasse son seul cadre, elle est également le cœur médiatique de Reims et au niveau de la mémoire, les deux martyrs sont liés. A la suite de l'incendie, la Rémoise Alice Martin décrit sa vision de la cathédrale Notre-Dame de Reims : « Elle (la Cathédrale) est là, veillant sur la cité, comme une mère poule au milieu de ses poussins, dominant de toute sa hauteur cette ville de 115 000 âmes qui marque sur la plaine un relief à peine sensible. Lorsqu'au retour d'une absence, au tournant de la voie, la Cathédrale surgit tout à coup, notre cœur bat : voilà Reims. Là où est la cathédrale, là est

---

[60] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, p.2.
[61] Ralph Adams CRAM, *La Cathédrale de Reims, hier - aujourd'hui - demain*, Cambridge, The University Press, 1918, p.16.
[62] Mgr Alfred BAUDRILLART, *L'âme de la France à Reims, discours prononcé en la basilique Sainte-Clothide le 30 septembre 1914*, Paris, Gabriel Beauchesne Editeurs, 1914, 24 p.
[63] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.120.
[64] *Ibid.*, p.183.

Reims. »[65] La cathédrale est donc tout naturellement le vecteur médiatique de la ville de Reims[66].

Emblème national et local, la cathédrale de Reims conserve en partie les clivages d'avant-guerre et sa dimension religieuse est mise en exergue par la propagande.

Symbole catholique

Pendant toute la guerre, les belligérants ont été largement traversés de courants d'espérances de type religieux ou du moins mystiques[67]. Pour tous les peuples, « Dieu est de notre côté », « God with us », « Gott mit uns »[68]. L'assimilation entre les bombardements de la cathédrale et les thèmes religieux est fréquente. L'abbé Maurice Landrieux ne compare-t-il pas sa douleur à « la détresse de Marie au Calvaire »[69]. La sœur Ange-Marie Hiral considère que la « Cathédrale de Reims est morte parce qu'elle était catholique et parce qu'elle était française ! Telle est la cause de sa mort. Bienheureuse est-elle, puisqu'il lui fallait mourir, d'être morte ainsi en martyre et en héroïne ! »[70]

Ce martyre va de plus être associé aux glorieux martyres de Jeanne d'Arc et du Christ. A deux reprises, le caricaturiste Job associe la cathédrale à Jeanne d'Arc[71]. Après la guerre de 1870, la Lorraine Jeanne est devenue un symbole d'espérance et de revanche. Son iconographie est déjà, avant guerre, particulièrement importante en France. A Reims, la statue équestre de Jeanne d'Arc de Paul Dubois est perçue comme une personnification de la France envahie. Isabelle Charlier, dans une composition intitulée *la Cathédrale Martyre auréolant Jehanne la Sainte*[72], associe ces deux figures hautement symboliques. Au fil de la guerre, elle devient l'incarnation de la France combattante car contrairement « à sa sœur », elle ne sera que partiellement abîmée. Marius Vachon note ainsi que la statue est toujours dressée fièrement sur son cheval et voit « dans ce miracle superbe, un céleste présage, un ordre divin

---

[65] Alice MARTIN, *Sous les obus et dans les caves. Note d'une bombardée de Reims*, Paris, Gabriel Beauchesne Librairie-Editeurs, 1914, p.13.
[66] Voir à ce propos, Yann HARLAUT, « Gloire, destruction et amnésie. Reims, 1914-1918 », dans Philippe CHASSAIGNE et Jean-Marc LARGEAUD (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004, p.295-307.
[67] Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *La Grande Guerre*, coll. Découvertes Gallimard, Paris, Gallimard, 1998, p.64.
[68] Cette dernière expression se retrouve sur le ceinturon du soldat allemand en campagne. Son paquetage comprend d'ailleurs une bible.
[69] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.39.
[70] Ange-Marie HIRAL, *op. cit.*, p.6.
[71] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.255-256.
[72] Isabelle CHARLIER, *La cathédrale Martyre auréolant Jehanne la Sainte*, carte postale en noir et blanc, 140/90, ADR.

d'espérance et de foi. »[73] Malgré les bombes, cette statue n'est évacuée que le 6 mai 1918[74] et prend la route des réserves du Panthéon[75]. Reconnue bienheureuse en 1909, Jeanne d'Arc devient sainte et patronne de France en 1920. Le message véhiculé par cette incarnation est clair : il s'agit de chasser les Allemands hors de France. Jeanne d'Arc apparaît donc comme une Marianne de l'Union sacrée.

Même le « Bon vieux Dieu allemand » se rebiffe et menace l'empereur d'Allemagne de représailles. Il abandonne ainsi l'alliance qui l'unissait à l'Allemagne. Pour bien l'affirmer, il est représenté revêtu de l'uniforme militaire français. Il dit à l'intention de l'Empereur, perplexe, « Oui mon p'tit depuis ton coup de Reims ton bon vieux dieu allemand s'est fait naturaliser français ! »[76]. Même le dieu italien demande des comptes à l'Empereur d'Allemagne pour le bombardement de la cathédrale Notre-Dame de Reims. Il prend son téléphone et se met directement en communication avec l'enfer[77].

Les miracles sont souvent incarnés par la présence des envoyés célestes. L'ange de la justice poursuite implacablement Guillaume II[78]. Ce même thème se retrouve sous le pinceau de J. Drieux[79]. Enfin H. Michelon, dans une composition intitulée *Le Châtiment*, représente un ange portant les drapeaux de la France et de ses alliés[80]. Dès lors, il devient évident dans l'imaginaire que Dieu soutient la France. Mais si ces images restent profanes dans leur forme, elles peuvent investir le domaine sacré comme l'attestent les sermons et images pieuses. L'image de la cathédrale se trouve également représentée sur des édifices religieux. Dans l'entrée du chœur de l'église de Samatan dans le Gers, J. Galey, représente, le « Miracle de la Marne »[81]. Icône, la cathédrale de Reims devient une source d'inspiration pour les écrivains et les poètes.

---

[73] Marius VACHON, *Les Villes martyres de France et de Belgique. Statistique des villes et villages détruits par les Allemands dans les deux pays, avec 41 vues de villes et des monuments historiques avant et après leur incendie*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1915, p.79.
[74] Les travaux de démontage de la statue s'opèrent le 6 mai 1918 (BDIC, clichés n°147888, 147889, 147890, 147891, 147892, 147893, 147895, 147896, 147897, 147898, 147899, 147900, 147901, 167596).
[75] VILLE DE REIMS, DIRECTION DE LA CULTURE, *Les Rémois en 1918, de l'évacuation au retour*, Reims, Le Réveil de la Marne, 1998, p.20.
[76] G. GOURNAY, *Dieu : Oui mon p'tit depuis ton coup de Reims...*, carte postale en couleurs, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[77] OTHOFAFOULL (?), *pronto pronto che c'e ?..*, carte postale italienne en couleurs, 90/138, coll. Jean-Pierre Procureur.
[78] *Guillaume-Caïn... l'échéance approche*, carte postale en couleurs, 140/92, coll. Olivier Rigaud.
[79] J. DRIEUX, *La justice poursuit les peuples malfaiteurs*, timbre tiré en rouge, 55/36, René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.303.
[80] H. MICHELON, *Le Châtiment*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[81] J. GALEY, *Tableau du Front*, grande peinture commémorant la Première Guerre mondiale, Eglise de Samatan (Gers), entrée du chœur.

Source d'inspiration pour les écrivains et les poètes

De nombreux textes et poèmes complètent les documents iconographiques traitant de l'incendie de la cathédrale de Reims et font même office de légendes. Dans le document intitulé *La Cathédrale en flammes*[82], les écrits de Maurice Barrès (1862-1923), belliciste acharné, sont reproduits : « Voilà le crime que rien n'excuse et que l'histoire à jamais commentera pour le déshonneur de ces récidivistes. » Sur la carte postale intitulée *Les deux sœurs*[83], c'est un poème d'André Rosa qui vient compléter la représentation de sainte Geneviève et Jeanne d'Arc : « Avec le Droit pour guide et Dieu pour espérance, / Nous avons repoussé l'envahisseur. / Il s'agit, maintenant, Jeanne d'Arc, ma sœur, / D'aider tous nos soldats à le chasser de France. » Ou encore ce texte du très populiste écrivain français Jean Richepin (1849-1926), membre de l'Académie Française, qui vient illustrer la carte postale de L. Hingri : « Mais ce qui est indigne de l'Europe, c'est de vous compter parmi ses habitants, ô incendiaires de Louvain, ô bombardeurs de Reims, ô fusilleurs de femmes et d'enfants, ô peuple d'espions et d'apaches ! »[84]

L'incendie et les bombardements – mais surtout l'incendie – de la cathédrale auraient pu créer une intériorisation des sentiments. C'est au contraire une intense expression qui succède à cet événement. Qu'elles soient spontanées ou dirigées, ces expressions sentimentales sont activement relayées par la propagande.

Le sulfureux Georges Bataille (1897-1962), alors au séminaire de Saint-Flour, rédige en 1915-1916 un éloge fiévreux de la cathédrale de Reims « Notre-Dame de Rheims », cathédrale dans laquelle il s'était peu de temps avant converti au catholicisme. Jean Cocteau (1889-1963) dessine[85] mais également écrit et publie un poème consacré au « visage vitriolé » de « la cathédrale du sacre »[86]. Cette œuvre écrite entre 1915 et 1917, lue pour la première fois en public le 15 juin 1917, est publiée le 7 décembre 1918 en obtenant seulement un succès d'estime[87]. En revanche, les sonnets patriotiques d'Edmond Rostand (1868-1918)[88], alors au sommet de sa gloire, connaissent une large diffusion relayée notamment par les eaux-

---

[82] J. GROULIER, *La Cathédrale en Flammes. Voilà le crime que rien...*, carte postale en couleurs, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.
[83] A. MATTER, *Les deux sœurs*, carte postale en couleurs, 140/88, coll. Michel Thibault.
[84] L. HINGRI, *La Brute Sauvage*, carte postale, 1914, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[85] Jean COCTEAU (sous le pseudonyme de Jim), *Atrocités. Cathédrale*, dessin satyrique publié dans *Le Mot*, 1er juin 1915, René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.262 ; iconographie : MHV, B1b.
[86] Jean COCTEAU, *Œuvres poétiques complètes*, coll. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, p.86-87.
[87] « En marge du "Cap de Bonne Espérance" », annexe 36.
[88] Edmond ROSTAND, « La Cathédrale », *La "Grande Guerre" par les Grands Ecrivains*, Messidor, Paris, Imp. Kapp, 5 décembre 1914, p.20. Annexe 24.

fortes de Lucien Gautier (1850-1925)[89]. Véritable panégyrique des ruines, ce sonnet exalte le « Symbole du Beau consacré par l'insulte ! ». Le poète Miguel Zamacoïs (1866-1940) complète cette vision par quatre alexandrins qui transmettent sa recherche non de l'esthétisme mais de la mémoire des pierres : « Je voudrais qu'on gardât sans y toucher du tout / Le monument blessé tant qu'il tiendra debout, / Avec ses trous béants, avec ses meurtrissures, / Sans s'aviser jamais de panser ses blessures. »[90].

L'aura dont bénéficie la cathédrale de Reims est mondiale. Les poètes rivalisent dans la prose pour témoigner des destructions. Quatre poèmes russes rendent bien ce ressentiment international : le premier intitulé *Au Teuton*[91] de Valéry Brioussov (1873-1924), datant de 1914 ; le second de Ossip Mandelstam (1891-1938) « Reims et Cologne »[92] également de 1914 ; le troisième de Michel Kouzmine (1875-1936) « Vous avez le pouvoir de détruire les tours… »[93] et le dernier de Maximilien Volochine (1878-1932) « Notre-Dame de Reims »[94]. Tous ces poètes russes sont particulièrement influencés par l'imaginaire des cathédrales gothiques et par la tragédie de Reims[95]. Maximilien Volochine et Ossip Mandelstam avaient déjà publié, avant guerre, des poèmes en lien avec l'architecture médiéval. Les poèmes de Valéry Brioussov et Michel Kouzmine appellent directement la vengeance contre les ennemis de l'art et du sacré.

Des anonymes, particulièrement choqués par les bombardements de ce sanctuaire, se joignent à cet élan et envoient leur création. Ainsi le 11 mars 1919, le capitaine G. Mary, du 141e Régiment d'Infanterie, 9e bataillon, fait parvenir un poème[96] au cardinal Luçon. Dans sa lettre, il rappelle que : « n'étant pas un professionnel, je n'ai pu exalter autant qu'elle le mérite, la gloire qui s'attache à chacune de ses pierres, mais en apporter mon tribut d'admiration. »[97] Dans le même esprit, la veuve de Jean Destrains – pseudonyme de Joseph Castaigne, professeur au lycée de Bordeaux – envoie au docteur Jean-Baptiste Langlet, l'une

---

[89] Lucien GAUTIER, *Cathédrale de Reims en flammes*, eau-forte, 875/585, dans Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.178.
[90] Henri LAVEDAN et Miguel ZAMACOÏS, *Les Sacrifices, les Flandres, Noël, Reims, poème dramatique en 3 tableaux*, Paris, E. Flammarion, 1918, 207 p.
[91] Annexe 28.
[92] Annexe 27.
[93] Annexe 29.
[94] Annexe 26.
[95] Ludmila CHVEDOVA, « Les poètes russes chantent la cathédrale de Reims », *Le Porche, Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy,* n°10, juillet 2002, p.9-21.
[96] Annexe 38.
[97] Lettre du capitaine G. Mary au cardinal Luçon, 11 mars 1919, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

des créations de son mari, faite au lendemain de l'incendie, le 20 septembre 1914[98]. Il s'agit d'un texte à l'élan patriotique et souvent la rhétorique en est pompeuse : « Mais avant de tomber vaincue et dominée, / Elle s'élancera ce soir dans la nuée / Emportant jusqu'au ciel nos suprêmes espoirs »[99]. Les répétitions, les métaphores, les prosopopées s'y succèdent comme autant de témoignages populaires de l'émotion suscitée par les destructions de la cathédrale[100].

Tous ces écrits, de dimensions artistiques bien inégales, inscrivent durablement la cathédrale martyre dans la mémoire collective. Intentionnelle ou non, cette mythification consiste à associer l'incendie à des destructions passées afin de jeter définitivement l'opprobre sur l'Allemagne.

L'Allemagne multirécidiviste et impardonnable

Dans de nombreux écrits, la cathédrale de Reims est exaltée comme l'une des grandes figures du patrimoine mondial. C'est un monument emblématique souvent comparé au Parthénon ou à l'abbaye de Westminster. Le thème de la cathédrale martyre peut ainsi resurgir lors de bombardements allemands sur d'autres monuments prestigieux. Deux jours après le bombardement de l'église Saint-Gervais, le journal *Le Temps* écrit avec solennité : « Le naufrageur du Lusitania, l'incendiaire de la cathédrale de Reims, devenu le meurtrier des fidèles réunis sous la croix du calvaire en souvenir de la passion du Christ ne saurait échapper aux conséquences de ses actes criminels et sacrilèges »[101]. Dans l'édition des eaux-fortes de Marcel Augis sous forme de cartes postales, la cathédrale de Reims est associée à l'hôtel de ville d'Arras, aux halles d'Ypres[102], à la basilique d'Albert, au moulin de Ramscappelle et au pont de Meaux[103]. Toutes ces destructions ne seraient que le prolongement de l'histoire du peuple allemand, peuple honnis, impardonnable qui devra être châtié au nom de la civilisation.

---

[98] AMR 151W44. Annexe 37.
[99] Jean DESTRAINS, *La Cathédrale de Reims*, poème, 20 septembre 1914, AMR, 151W44.
[100] *Poèmes sur la cathédrale*, ADM, dépôt de Reims, 7J 157.
[101] Annette BECKER, « La "Grosse Bertha" frappe Saint-Gervais », dans CENTRE DE RECHERCHE DE L'HISTORIAL DE PERONNE, *14-18. La très Grande Guerre*, Le Monde Editions, 1994, p.209-213, p.213.
[102] La guerre a détruit à Ypres, le beffroi, les halles, l'hôtel de ville et la cathédrale Saint-Martin.
[103] Pochette de cartes postales, HGG, non cotée.

L'atavisme germanique

Figure 23 : *Guillaume Le Hun,* A. P. Jary, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur.

Historiquement, la propagande française tente de prouver que les Allemands sont avant tout des barbares et des païens. L'empereur d'Allemagne Guillaume II est alors rapproché d'Attila (v. 395-453), roi des Huns et pilleur de l'Italie. Au V^e^ siècle, celui-ci fut appelé par l'église catholique « le fléau de Dieu », terme que l'on retrouve sous la plume de l'abbé Pierre de Lelièvre[104] ou dans les légendes de certaines cartes postales[105], telle celle de A. P. Jary dont la légende évoque : « Guillaume le Hun. Les pieds de ton coursier qu'emporte le vent de la frousse, n'appuient pas assez fort sur le sol pour brûler les fleurs de France, comme le fit jadis ton aïeul Attila ! Elles repousseront ! »[106] Guillaume II devient « Attila II »[107] qui bombarde la cathédrale depuis les hauteurs de Reims et ses armées deviennent sous la plume de Guillaume Apollinaire (1880-1918) des hordes barbares[108].

Cependant, certaines voix vont encore plus loin dans la comparaison. Monseigneur Charles Bellet considère que ce : « serait calomnier Attila que de le comparer aux méprisables incendiaires de Malines, de Louvain, de Soissons et de Reims. N'oublions pas que c'est à la prière de l'évêque saint Loup qu'Attila épargna la ville de Troyes ; que c'est à la prière du pape saint Léon qu'il épargna la ville de Rome. Mais on ne voit pas le cardinal Luçon obtenir pareil succès auprès du moderne empereur des Huns, qui les aurait emprisonnés comme otages. »[109]. Dans *la Baïonnette* du 26 mars 1915, le caricaturiste Weal rapporte, des propos

---

[104] Abbé Pierre LELIEVRE, *Le Fléau de Dieu. Notes et impressions de guerre*, Paris, Ollendorf, s.d. (1920), 282 p.
[105] *Le Fléau de Dieu et de l'Humanité*, carte postale en sépia, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[106] A. P. JARY, *Guillaume Le Hun*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[107] *Attila II*, estampe en couleurs, présentée lors de l'exposition « Bombardements et incendie de l'ancienne abbaye Saint-Remi durant la Première Guerre mondiale », exposition temporaire du 4 mai au 29 novembre 1998, Reims, Musée Saint Remi.
[108] Guillaume APOLLINAIRE, introduction à l'Album-catalogue de l'exposition André Derain à la galerie Paul Guillaume, octobre 1916. dans Laurent GERVEREAU, *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris, Editions du Seuil, 2000, p.93.
[109] Monseigneur Charles BELLET, *Protestation contre la destruction de la Cathédrale de Reims et le vandalisme allemand, discours prononcé à la société d'archéologie de la Drôme le 29 septembre 1914*, Valence, Imprimerie de Jules Céas et fils, 1914, p.17.

attribués au général Josias von Heeringen (1850-1926) : « L'antiquité ? Elle n'a pas eu d'hommes comme nous ! » ou « Il n'y a pas une œuvre d'art, pas un monument ancien qui vaille une goutte de sang allemand »[110]. Pour prouver que l'Allemand est par nature destructeur, on fait ressurgir les exemples du passé, même les plus éloignés rappelant que si le Parthénon n'est plus que ruines, c'est l'œuvre, en 1687, « d'un reître allemand, à la solde de Venise, Wilhem Otto von Koenigsmarck »[111]

L'atavisme germanique ou *La mentalité allemande dans l'histoire*[112] se retrouve associé à la figure de la cathédrale de Reims notamment sous la plume de l'astronome passionné de spiritisme Camille Flammarion (1842-1925). Cette résurgence dans les écrits français de l'aspect païen et barbare du peuple allemand s'affirme au travers des textes de l'écrivain controversé Henrich Heine (1797-1856)[113]. N'avait-il pas prophétisé que Thor fracasserait, avec son marteau, les cathédrales françaises[114] ? Une lithographie coloriée de Pellerin (Epinal) représente le vieux bon dieu allemand en titan verdâtre, iconoclaste et destructeur[115]. Les désastres vont se poursuivre comme le rappelle le caricaturiste Geoffroy. Un paysan interpelle un artiste faisant une étude d'une cathédrale en lui signalant « La Cathédrale – Ils n'en laisseraient pas grand-chose, les Boches, s'ils passaient par là »[116].

La cathédrale est la figure synthétique et allégorique du patrimoine menacée par la guerre. Le 26 septembre 1914, *The Illustrated London News*, l'équivalent anglais de *L'Illustration*, représente, en pleine page, la façade de la cathédrale de Reims antérieure au bombardement. Afin de souligner l'importance de cette dernière pour l'histoire de France, le journal ajoute que c'est l'abbaye de Westminster de la France[117]. Le journal ne bénéficie pas de clichés photographiques de la cathédrale et, comme ses homologues, accentue les dégâts causés à

---

[110] WEAL, *L'Allemagne au-dessus de tout*, dessin satyrique, *la Baïonnette*, 26 mars 1915, dans René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.270-271.
[111] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.79.
[112] Camille FLAMMARION, *La mentalité allemande dans l'histoire*, Paris, Librairie Ernest Flammarion, 1915, 16 p.
[113] Michael WERNER et Jan-Christoph HAUSCHILD, *Heinrich Heine : une biographie*, traduit de l'allemand par Stéphane Pesnel (*Der Zweck des Lebens ist das Leben selbst : Heinrich Heine, eine Biographie*), Paris, Editions du Seuil, 2001, 547 p.
[114] Voir à ce sujet, Jean-Michel LENIAUD, « Entre la grue de Cologne et le marteau de Thor : les cathédrales au temps des nations », dans Catherine ARMINJON et Denis LAVALLE (dir.), *20 siècles en cathédrales*, Paris, Monum – Editions du Patrimoine, 2001, p.67-81.
[115] *Le dieu Thor la plus barbare d'entre les barbares divinités de la vieille Germanie*, lithographie coloriée, Epinal, chez Pellerin, musée des traditions populaires.
[116] GEOFFROY, lithographie, 1915, 385/280, BDIC, Est. FL 663 et Est. 1282.
[117] « "Hammered into Rubbish" ! The Crowning-Place of French Kings », *The Illustrated London News*, 26 septembre 1914.

l'édifice[118]. Les premières photographies ne seront publiées en Angleterre que le 3 octobre 1914[119]. Les thèmes développés par *The Illustrated London News* sont ainsi les mêmes que ceux des journaux français : perte artistique irréparable pour l'humanité et volonté des Allemands de bombarder l'édifice.

« Après Louvain… Reims… »[120]. Tout de suite, le lien est créé entre le bombardement de la cathédrale de Reims et l'incendie de la bibliothèque de Louvain qui débuta le 28 août 1914. La célèbre université, fondée en 1425, abritait une bibliothèque riche de 250000 volumes dont 800 à 1000 incunables. Les arguments allemands développés pour l'incendie de Louvain consistent à affirmer que l'incendie est accidentel, dû à la défense de leurs troupes contre des francs-tireurs belges. Tout comme en France, le patrimoine belge a largement souffert de ce conflit, fait mis en exergue notamment sous la plume prolifique du poète Pierre Nothomb[121]. A ce propos, ce dernier déclare : « Le crime de Louvain n'est pas seulement un crime contre la vie : c'est un crime contre l'Esprit »[122] Ainsi, après avoir détruit le symbole de la pensée, l'empereur d'Allemagne s'attaquait au symbole de la foi : « Guillaume II fait abattre Louvain, capitale de la pensée catholique ; fait incendier la cathédrale de Reims, basilique des couronnements royaux par piétisme mal compris, par fausse interprétation de la pensée luthérienne. »[123] Marius Vachon insiste sur la comparaison des deux symboles : « Louvain est pour les Belges ce que Reims est pour les Français : la blessure, inguérissable, au cœur de la nation, la tache de sang, ineffaçable, aux mains de l'Allemagne »[124]. Nombreux aussi sont les documents iconographiques associant ces deux thèmes. Gim, dans une composition, représente Guillaume II en incendiaire de la cathédrale de Reims et de la bibliothèque de Louvain[125]. Une autre carte postale, extraite de la série « Les sauvages », présente l'empereur d'Allemagne et son fils bombardant la cathédrale de Reims. Le titre est évocateur : « leur

---

[118] Concernant cette accentuation des dommages, VIII.5.1, « La fièvre journalistique : exagération des destructions ».
[119] « Glorious gothic architecture sacrificed to "German Culture" », *The Illustrated London News*, 3 octobre 1914.
[120] Titre d'un fascicule édité en 1914 par les Cahiers Vaudois.
[121] Pierre NOTHOMB, *Les Barbares en Belgique*, Paris, Perrin et Cie, 1915, 263 p. ; *La Belgique martyre,* Paris, Perrin, 1915, 72 p. ; *Villes de Flandre. Villes meurtries de Belgique*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1917, 60 p.
[122] Paul DELANNOY, « Le Crime de Louvain », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.107.
[123] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.56.
[124] Marius VACHON, *Les Villes martyres de France et de Belgique. Statistique des villes et villages détruits par les Allemands dans les deux pays, avec 41 vues de villes et des monuments historiques avant et après leur incendie*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1915, p.111.
[125] GIM, *Qu'est-ce que Guillaume II ?*, carte postale en sépia, 90/140, coll. Olivier Rigaud.

kolossal kultur. Après Louvain Reims… »[126] Les points de suspension laissent augurer que les destructions sont encore loin d'être terminées.

D'autres monuments éloignés des zones de conflit ont également subi des bombardements. C'est le cas notamment de la cathédrale de Paris, bombardée par un aéroplane allemand, le 11 octobre 1914. Pour *L'Illustration*, le plan de destruction du patrimoine français se poursuit : « Comme si le bombardement de la cathédrale de Reims n'était pas, aux yeux des soldats du Kaiser, un exploit suffisant, un aéroplane ennemi, survolant Paris, dimanche dernier, est venu lancer sur la cathédrale Notre-Dame une bombe incendiaire. »[127]

L'impact mémoriel de l'incendie de la cathédrale de Reims est tel qu'il est évoqué à chaque destruction emblématique. Lors du bombardement d'Arras, le journal *L'Illustration* du 24 octobre 1914, titre « Après le crime de Reims, le crime d'Arras ». Lors du bombardement de la ville de Venise, *L'Illustration* réalise un article dont la légende est : « Les destructions de monuments à Venise et à Reims »[128]. Le parallèle est ainsi fait, à deux ans d'intervalle, entre ces deux villes distantes de mille kilomètres.

Figure 24 : *Aux heures de tristesse a tinté. votre glas ! Mais, Cloches…*, C. Sanrini, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur.

Reims ne sera malheureusement pas la seule ville ravagée au cours du conflit : « On n'oubliera jamais les dévastations injustifiées de Malines et de Louvain, d'Ypres, d'Arras, de Senlis et de Soissons, de la Somme,… jamais on ne leur pardonnera le bombardement et l'incendie de la Cathédrale de Reims. »[129] Sur une carte postale, les cloches de Senlis, Soissons, Arras et Reims sont associées : « Aux heures de tristesse, a tinté votre glas ! / Mais, Cloches héroïques, au jour proche de gloire, / Votre

[126] M. RADIGUET, *Les sauvages. leur kolossal kultur…*, carte postale en noir et blanc, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.
[127] « Une bombe sur Notre-Dame », *L'Illustration*, 17 octobre 1914.
[128] « Les destructions de monuments à Venise et à Reims », *L'Illustration*, 26 août 1916.
[129] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.2.

bronze indompté, clamant notre victoire, / Remplira tout le ciel de ses alléluias ! »[130]. Une série de vignettes associent également, sous forme de diptyques « avant / après », les villes ravagées par la guerre[131]. Le Cercle des Arts et des Lettres de Genève édite une plaquette[132] représentant la cathédrale en flammes associée aux noms de « Louvain, Reims, Ypres ». Au verso, l'inscription latine « Jus Artesque Licet Caeces Tamen Usque Resurgent » (Bien que tu foules le droit et les arts, ils se relèveront cependant toujours) s'adresse directement aux dignitaires allemands.

Les Allemands utilisent parfois d'autres symboles censés contrebalancer ces exemples et l'histoire sert d'illustration. La propagande allemande rappelle ainsi que la ville d'Heidelberg, prestigieuse cité et haut foyer culturel et universitaire au XVI^{e} siècle, a été ravagée, au XVIII^{e} siècle, par les troupes françaises. Les ruines d'Heidelberg sont ainsi opposées à l'incendie de Reims[133] dans un dessin allemand reproduit dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 15 novembre 1914. Les destructions artistiques et culturelles deviendraient ainsi une inévitable conséquence de la guerre.

De part et d'autre, cette résurgence des exemples passés ne sert qu'à discréditer l'adversaire. Au travers de la propagande, l'incendie de la cathédrale de Reims dépasse cependant tous les crimes passés, l'Allemagne devenant impardonnable.

L'Allemagne impardonnable

Lors de sa conférence du 23 janvier 1915 à l'Académie de médecine, le docteur Louis Capitan (1854-1929)[134], à propos de la cathédrale dévastée, indique : « Le crime de lèse-humanité que constitue la destruction d'une œuvre unique faisant partie du patrimoine artistique du monde entier ne saurait […] être dénoncé trop fortement. La postérité en demandera lourd compte à l'Allemagne. »[135] Le bombardement de la cathédrale de Reims constitue ainsi, aux yeux des écrivains, un « Crime contre l'Humanité et contre l'Art »[136].

---

[130] C. SANTINI, *Aux heures de tristesse a tinté. votre glas ! Mais, Cloches…*, carte postale en couleurs, 88/138, coll. Jean-Pierre Procureur.
[131] *Villes martyres Reims...*, vignette en couleurs, 32/54, coll. Jean-Pierre Procureur.
[132] ANGST, plaquette éditée par le Cercle des Arts et des Lettres de Genève et reproduite dans les Cahiers Vaudois, Lausanne, 1915, dans René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.325-326
[133] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.311.
[134] Annexe 8.
[135] VINDEX, *op. cit.*, p.18.
[136] Marius VACHON, *Les Villes martyres de France et de Belgique*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1915, p.75.

De nombreux documents iconographiques représentent Guillaume II larmoyant, égaré ou même atteint de démence. Sur la carte postale intitulée *William II – To be or not to be*[137], l'empereur d'Allemagne semble s'interroger sur ce qu'il est en train de faire. Il tient un globe terrestre sur lequel la carte de l'Europe a été remplacée par une tête de mort. Il paraît évident que de tels crimes ne peuvent empêcher le Kaiser de se sentir mal à l'aise, d'être pourchassé par sa conscience, ce qui semble même l'empêcher de dormir[138]. Dans une œuvre de L. Dupon[139], le texte et l'image se partagent équitablement la place. On y voit Guillaume II se confessant à un prêtre alors que derrière lui, un tableau représentant la cathédrale de Reims a été suspendu. Il demande l'absolution ; le prêtre lui répond : « Mon Enfant / En raison de la gravité de vos pêchés / Dont a souffert toute l'humanité / L'Absolution je ne puis vous donner / Qu'après la victoire des Alliés / La chute de votre empire et de ses Armées ». Le cas biblique de Caïn est ici repris et transposé à l'Empereur Guillaume II. Un autre document[140] reprend cette thématique. Après avoir mis le feu à la cathédrale de Reims, Guillaume II, l'épée ensanglantée, sent une présence derrière lui. C'est l'œil divin, celui-là même qui avait poursuivi le fratricide Caïn. Une autre carte intitulée *Guillaume-Caïn… l'échéance approche*[141] représente le kaiser tentant d'échapper à un ange armé d'une épée, symbole de la justice divine.

Les légendes explicites de nombreux documents rappellent : « Souvenez-vous » car tout au long de la guerre, l'exacerbation des consciences avait pour but d'empêcher une paix blanche. Au début des hostilités, l'élan patriotique avait emporté les pacifistes. Le Croquis de la Semaine de Henriot associe ces thèmes dans *L'Illustration* du 10 octobre 1914. La légende est d'ailleurs sans appel : « Ha ! ha ! … vous étiez pacifiste… humanitaire… / Je l'avoue… / Allez donc faire le tour de la cathédrale de Reims »[142]. Le dessin de Henriot est sans équivoque et la cathédrale de Reims sert à la lutte contre les chantres du pacifisme dont le chef de file, Jean Jaurès (1859-1914), est assassiné le 31 juillet 1914, alors qu'il s'apprêtait à mener une nouvelle campagne pour la paix.

---

[137] J. FAVEROT J., *William II. - To be or not to be !*, carte postale en couleurs, 1915, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[138] A. LE GUILLOU, *Les Cauchemars du Kaiser*, carte postale en sépia, 1914, 89/141, coll. Olivier Rigaud.
[139] L. DUPON, *La Confession de Guillaume le Brigand*, carte postale en sépia, 92/139, coll. Jean-Pierre Procureur.
[140] *Caïn*, carte postale en couleurs, 136/87, coll. Jean-Pierre Procureur.
[141] *Guillaume-Caïn... l'échéance approche*, carte postale en couleurs, 140/92, coll. Olivier Rigaud.
[142] *L'Illustration,* 10 octobre 1914.

De nombreux documents iconographiques exhortent la population française à ne pas oublier le crime de Reims. Dans l'un d'entre eux, un soldat levant les mains en signe de reddition ajoute : « Poune Kamarate !! Pardon !!! »[143]. Il vient juste de lâcher la torche dont il s'est servi pour incendier la cathédrale de Reims. Une composition de T. Bian rappelle qu'il ne faut jamais oublier[144]. La narration développée à l'encontre de l'Allemagne peut être ainsi stigmatisée : elle a toujours été perfide et menteuse. « Ils ont menti à leurs populations, à leurs propres soldats. Ils ont égaré l'opinion dans les pays neutres. Ils ont trompé le Pape. Ils auraient trompé Dieu, s'ils l'avaient pu, en accouplant leur "Gott mit uns !" à leurs iniquités. »[145] Aucune proposition de paix ne peut alors survenir ; seul compte l'écrasement total de l'adversaire.

A vrai dire, dès le début du conflit, des tentatives de médiations pour aboutir à la paix ont été tentées. Dès le mois de septembre 1914, le président des Etats-Unis avait proposé aux belligérants une tentative de résolution du conflit. Il réitéra cette démarche le 18 décembre 1916 sur le principe d'une paix « sans annexion, ni indemnité »[146]. D'autres tentatives, espagnoles, suisses, suédoises, autrichiennes et même allemandes furent aussi des échecs. Le 15 août 1917, le pape Benoît XV tente de reprendre l'initiative en suggérant une nouvelle paix fondée sur 7 principes[147]. Le principe même de renonciation aux indemnités donne, en France, le sentiment que ces propositions sont pros allemandes. Même les catholiques français les rejettent catégoriquement et le pape est vivement taxé de partialité en faveur des empires centraux. Encore une fois, les tentatives de médiation du Saint-Siège échouent avant même leur examen. La paix blanche que le souverain pontife souhaitait ménager ne sera que lettre morte. Le 8 août 1918, une offensive franco-anglaise tente de percer le front allemand entre Reims et Arras. L'offensive n'aboutit pas à une rupture du front, cependant l'armée allemande n'a opposé qu'une faible résistance, de nombreux soldats se sont rendus sans combattre. Erich Ludendorff (1865-1937) qualifie cette date de « Jour de deuil de l'armée allemande »[148]. Au même moment, l'opinion publique fléchit en Allemagne. Conscient que toute offensive est

---

[143] *Poune Kamarate !! Pardon !!!*, carte postale en couleurs, 140/90, coll. Olivier Rigaud.
[144] T. BIAN, *N'oublions jamais !*, carte postale en noir et blanc, 1914, 138/88, coll. Jean-Pierre Procureur.
[145] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.62-63.
[146] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande Guerre*, p.179.
[147] Enoncé des 7 principes proposés : liberté et communauté des mers ; renonciation aux indemnités et aux contributions de guerre, quelles qu'elles soient ; évacuation de la Belgique, restaurée en sa pleine indépendance politique et économique ; évacuation des départements français envahis ; restitution intégrale des colonies allemandes ; concessions mutuelles en ce qui concerne « les questions territoriales débattues entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Allemagne et la France ; examen dans un esprit d'équité et de justice du sort de la Pologne, des états balkaniques et de l'Arménie.
[148] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande Guerre*, p.214.

sérieusement compromise et qu'une défaite à long terme est inévitable, l'état-major allemand annonce, le 12 septembre 1918, que l'Allemagne est prête à accepter une paix blanche.

Tenir ! Jusqu'à la victoire et l'heure du châtiment

Il convient de rappeler que dans les consciences, la victoire a été, durant tout le conflit, reportée toujours au lendemain. L'idée de vengeance domine bien évidemment l'opinion publique française. Le traité de Francfort, signé par la France après sa défaite de 1870, devient dès lors caduc. Une carte postale de Réno[149] représente Guillaume II, attaché à un poteau planté sur un tas de crânes et vêtu seulement d'un bout de papier sur lequel l'auteur a inscrit « Traité de Francfort ». Ce qui est réclamé, c'est le retour de l'Alsace-Lorraine.

Le châtiment associé aux crimes de Reims est la défaite des armées allemandes. Mais pas seulement. Une œuvre d'André Robert [150], intitulée *L'Expiation* ou *Le Sacre*, illustre parfaitement cette thématique. Sur le parvis de la cathédrale, l'empereur d'Allemagne Guillaume II est enchaîné à un pilori surmonté de l'inscription « Guillaume, roi des Vandales, apostat, iconoclaste ». Les villes de Louvain, Malines, Termonde, Senlis et Reims sont associées à cette inscription. A côté de lui se dresse Jeanne d'Arc, la tête nimbée d'une auréole, tournant les yeux vers la cathédrale en flammes d'où s'élève la vision du Christ. Les attributs de la puissance impériale sont à terre. Cette composition, expressive, illustre précisément l'idée que l'Empereur d'Allemagne, après la victoire, devra être destitué, jugé et condamné pour les crimes dont il est accusé.

Ce thème de la déchéance impériale est souvent représenté, mais c'est la Mort, son ancienne complice, qui fait office de bourreau. Dans une composition de F. Chamoüin[151], intitulée justement *Le Châtiment*, la Mort étrangle l'Empereur sous les vociférations de la foule, poings levés, qui réclame vengeance. Une autre carte de René Blaise[152] complétée par la légende « A ton tour », montre Guillaume II détournant le regard de la cathédrale de Reims en flammes, des dizaines de cadavres amoncelés à ses pieds. La Mort semble venir le chercher. Certains documents comme celui intitulé *Lui !* de Weal montrent de façon plus expéditive le châtiment que doit recevoir l'Empereur d'Allemagne. La tête de celui-ci a été tranchée et placée au bout d'une pique. La justification est donnée par l'évangile selon saint Matthieu :

---

[149] RENO, *Cloué au pilori, le plus grand des bandits...*, carte postale en couleurs, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.
[150] André ROBERT, *L'Expiation (ou Le Sacre)*, carte postale en sépia, 90/137 ; héliogravure en bistre, 1914, 310/218, coll. Jean-Pierre Procureur (carte postale) ; BDIC, Est. FL 1605 (héliogravure).
[151] F. CHAMOÜIN, *Le châtiment*, carte postale, 90/140, coll. Jean-Pierre Procureur.
[152] René BLAISE, *A ton tour*, carte postale en noir et blanc, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.

« Celui qui sortira le glaive périra par le glaive »[153]. Le 10 novembre 1918, l'empereur Guillaume II abdique et se réfugie en Hollande. Le traité de Versailles le déclare personnellement responsable du conflit et prévoit son jugement par un tribunal international, mais le gouvernement néerlandais refusera toujours son extradition. Il ne sera jamais jugé.

A la fin du conflit, l'intense concurrence commerciale d'avant-guerre est remise à l'ordre du jour. Economiquement, l'Allemagne ne doit jamais pouvoir se relever de la guerre. En ce sens, la propagande fait appel au patriotisme français et réclame un boycott. Les images consacrant le crime de Reims continuent à être produites même après la fin des hostilités. Ce sont essentiellement les vignettes qui abordent le thème de la dissuasion commerciale. Cet argument se fonde sur un schéma directeur simple : l'Allemagne nous vend des produits et cet argent sert à acheter des armes pour nous combattre. L'argent est le nerf de la guerre. Ainsi, sur une vignette, éditée par l'Hôtel des Chambres Syndicales de Paris[154], la légende insiste sur le fait « Sache que désormais oublier c'est trahir ». Une autre dans le même esprit a été éditée par le comité de secours du Maine-et-Loire[155].

Durant le conflit, les échanges allemands sont extrêmement réduits du fait du blocus commercial britannique. Un document fort intéressant, présenté sous une forme quadrilobée, nous permet d'exposer ce propos. En dépliant les différentes parties, le récit apparaît en quatre temps. Premier temps, l'offre : un courtier allemand aimable salue en tendant sa carte de visite. La légende annonce : « Nous avons tous connu le courtier boche obséquieux et souriant » A cette image répond le torpillage du Lusitania avec comme apostrophe : « L'Allemagne ne recule devant aucun crime, elle fait torpiller le Lusitania. ». Deuxième temps, la commande : le représentant allemand, toujours aussi agréable, sort un bulletin de commande de la poche de son veston. Cette image est complétée par la légende suivante : « Et l'on pensait que son sourire en empochant la commande était la satisfaction du bon commerçant. ». A ce constat répond l'image de la cathédrale en flammes complétée par : « Détruit la cathédrale de Reims sans nécessité militaire. » Le troisième temps est le refus de cette transaction « Non ! ». Ce lobe représente alors l'empereur Guillaume II griffant la carte de l'Europe jusqu'au sang. Cette image est parachevée par le texte suivant : « Il pensait aussi qu'il travaillait à la réalisation du rêve allemand de domination du Monde. » A cette image

---

[153] WEAL, *Lui !*, carte postale, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[154] *Sache que désormais oublier c'est trahir*, vignette en couleurs, 41/32, iconographie : coll. Jean-Pierre Procureur.
[155] R. GREGOIRE, *Français ! N'achetez aucun produit Austro Allemand*, vignette en couleurs, 1915, 70/34, coll. Jean-Pierre Procureur.

répond l'exécution de miss Edith Cavell[156] « Elle a fait assassiner miss Edith Cavell et fusiller de nombreux otages. » Enfin le dernier lobe extérieur représente des rangées d'obus et de canons complétées par la légende : « et à la prospérité de l'industrie germanique que les plans de Krupp rendaient immédiatement utilisables pour la guerre qui est l'industrie nationale de la Prusse ». L'image centrale parachève le récit de cette vignette. Un soldat allemand, l'uniforme et son poignard maculés de sang, regarde fixement le spectateur. La légende proclame : « le 2 août 1914, l'occasion paraît propice à l'Allemagne. Le courtier se démasque et se rue... il est incendiaire, il assassine ». Dessous, sur fond de drapeau tricolore, on peut lire : « Tous ces crimes devaient assurer au courtier boche, la suprématie commerciale dans le monde. Français, souvenez-vous ! ».

Dans le même esprit, une composition de Gottlob est éditée par la ligue « Souvenez-vous ! » aussi bien en vignette, en carte postale qu'en affiche. Un Allemand est doublement représenté : d'un côté, le « Dr Jekill », un vendeur faisant du démarchage à domicile ; de l'autre, « Mr. Hyde », un soldat allemand bedonnant, un couteau de boucher ensanglanté et une torche dans les mains dont il s'est servi pour incendier une cathédrale. La légende est vindicative : « Ce boche qui a tué, brûlé, pillé. Ce représentant de fabrique qui vous offre ses produits et qui voudra de nouveau s'installer chez nous. C'est le même ! Ne l'oubliez jamais ! »[157]. Autre document intitulé *La pénétration par le Kub*[158], associe les « bouillons Kub », produit phare de la société allemande Maggi, aux obus lancés sur la cathédrale de Reims. Enfin, l'affichiste Lemielle réalise une composition à la légende

Figure 25 : *Souvenez-vous !*, Fernand-Louis Gottlob, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur.

[156] Infirmière anglaise, Edith Cavell contribue en Belgique à aider des soldats belges et français à se réfugier en Hollande. Dénoncée, elle est arrêtée par les Allemands alors qu'elle se trouvait au chevet de ses malades. Son jugement et son exécution le 12 octobre 1915 soulevèrent l'indignation de nombreux pays, car ils frappaient une civile, une femme et une infirmière. Elle devient de fait une héroïne et martyre de la guerre.
[157] Fernand-Louis GOTTLOB, *Souvenez-vous !*, affiche en couleurs, 550/350, ADM, 6718. Aff. P. III, 388.
[158] ROGER, *La pénétration par le Kub*, carte postale en couleurs, 91/137, coll. Jean-Pierre Procureur.

explicite : « Souvenez-vous ! Rien d'allemand !… Rien des Allemands »[159]. Sa multiplication sous forme d'affiches ou de vignettes lui assure un important écho populaire.

***

Si la mémoire de l'événement perdure, force est de constater que la majorité des images sont produites durant les années 1914 et 1915. Le rapport avec l'actualité suffit-il à expliquer ce désintérêt, dès 1916, de la propagande pour ce thème ? Les écrits de Laurent Gervereau mettent en évidence plusieurs périodes iconiques durant la Première Guerre mondiale. En 1914-1915, le flot d'images créé contribue à la déréalisation du conflit. Ce phénomène est rompu en 1916 par l'irruption du réel. Un nouveau médium s'impose alors, la photographie[160]. Il est évident alors que l'image allégorique de la cathédrale s'accommode mal de cette nouvelle « réalité ». Cette vision eschatologique de la guerre implique la collaboration active et partisane de tous. Par les textes et l'image, la vérité officielle doit s'imposer, une vérité qui parfois peut-être un mensonge d'Etat ! Les symboles marquent la sensibilité populaire. D'autres événements ont créé la stupeur. Le 15 août 1917, jour de l'Assomption, la collégiale de Saint-Quentin s'embrase. Le 1er avril 1918, le lundi de Pâques, la toiture de la cathédrale Notre-Dame de Noyon est incendiée. Un sacrilège de plus mais imputable, cette fois-ci, à l'artillerie française ! Cette réalité n'empêchera toutefois pas la propagande française d'attribuer ces destructions aux troupes allemandes. De part et d'autre, la faute est rejetée sur l'adversaire.

---

[159] LEMIELLE, *Souvenez-vous ! Rien d'allemand !... Rien des Allemands*, affiche en couleurs de 1919, 800/600, vignette en rouge ou en bleu, 37/25, iconographie : ADM, 6717. Aff. P. III, 387 (affiche) ; Remy PAILLARD, *Affiches 14-18*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1986, p.254 (affiche) ; coll. Jean-Pierre Procureur (vignettes).
[160] Laurent GERVEREAU, *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris, Editions du Seuil, 2000, p.85-129.

Destructions et protections du patrimoine artistique durant la Première Guerre mondiale : instrumentalisation et polémiques

VI. UNE LOGIQUE DE GUERRE : L'INSTRUMENTALISATION DU PATRIMOINE

La propagande a toujours besoin de symboles et de héros. Au début de la Première Guerre mondiale, une partie de l'action de propagande s'est portée sur le patrimoine historique et artistique. Certes, les églises et les cathédrales sont devenues, tout au long du XIX^{e} siècle, des objets patrimoniaux et leurs destructions suscitent naturellement l'émoi, un émoi qu'il suffit d'amplifier. Peut-être également préfère-t-on l'allégorie à la réalité d'un conflit qui cause tant de pertes humaines ? En France, la cathédrale de Reims sert ainsi de principal vecteur de communication pour la propagande intellectuelle et artistique française.

La réponse allemande : « Le Manifeste des 93 »

L'incendie et le bombardement de la cathédrale de Reims deviennent le stigmate des destructions culturelles de la Première Guerre mondiale. Cet événement est en effet au cœur d'une propagande qui consiste à montrer les crimes et le vandalisme commis par l'armée allemande. Certains Allemands décident de réagir et lancent un appel au monde civilisé.

L'appel au monde civilisé

Le Manifeste des 93

«Appel au monde civilisé.

En qualité de représentants de la science et de l'art allemand, nous, soussignés, protestons solennellement devant le monde civilisé contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et noble cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée et qui ne menace rien de moins que notre existence. La marche des événements s'est chargée de réfuter cette propagande mensongère qui n'annonçait que des défaites allemandes. Mais on n'en travaille qu'avec plus d'ardeur à dénaturer la vérité et à nous rendre odieux. C'est contre ces machinations que nous protestons à haute voix : et cette voix est la voix de la vérité.

Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué cette guerre. Ni le peuple, ni le Gouvernement, ni l'empereur allemand ne l'ont voulue. Jusqu'au dernier moment, jusqu'aux limites du possible, l'Allemagne a lutté pour le maintien de la paix. Le monde entier n'a qu'à juger d'après les preuves que lui fournissent les documents authentiques. Maintes fois pendant son règne de vingt-six ans, Guillaume II a sauvegardé la paix, fait que maintes fois nos ennemis mêmes ont reconnu. Ils oublient que cet Empereur qu'ils osent comparer à Attila, a été pendant de longues années l'objet de leurs railleries provoquées par son amour inébranlable de la paix. Ce n'est qu'au moment où il fut menacé d'abord et attaqué ensuite par trois grandes puissances en embuscade, que notre peuple s'est levé comme un seul homme.

Il n'est pas vrai que nous avons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Nous avons la preuve irrécusable que la France et l'Angleterre, sûres de la connivence de la Belgique, étaient résolues à violer elles-mêmes cette neutralité. De la part de notre patrie, c'eût été commettre un suicide que de ne pas prendre les devants.

Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la dure nécessité d'une défense légitime. Car, en dépit de nos avertissements, la population n'a cessé de tirer traîtreusement sur nos troupes, a mutilé des blessés et égorgé des médecins dans l'exercice de leur profession charitable. On ne saurait commettre d'infamie plus grande que de passer sous silence les atrocités de ces assassins et d'imputer ce crime aux Allemands la juste punition qu'ils se sont vus forcés d'infliger à des bandits.

Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfidement assaillies dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû, bien à contre-coeur, user de représailles et canonner une partie de la ville. La plus grande partie de Louvain est restée intacte. Le célèbre Hôtel de Gille est entièrement conservé : au péril de leur- vie, nos soldats l'ont protégé contre les flammes. Si dans cette guerre terrible, des oeuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera sincèrement. Tout en contestant d'être inférieur à aucune autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une oeuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes.

Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés. En revanche, dans l'Est de notre patrie la terre boit le sang des femmes et des enfants massacrés par les hordes russes, et sur les champs de bataille de l'Ouest les projectiles dum-dum de nos adversaires déchirent les poitrines de nos braves soldats. Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exciter des mongols et des nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre à un rôle de défenseurs de la civilisation européenne.

Il n'est pas vrai que la lutte contre ce que l'on appelle notre militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. C'est pour la protéger que ce militarisme est né dans notre pays, exposé comme nul autre à des invasions qui se sont renouvelées de siècle en siècle. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. C'est dans ce sentiment d'union que fraternisent aujourd'hui 70 millions d'Allemands sans distinction de culture, de classe ni de parti.

Le mensonge est l'arme empoisonnée que nous ne pouvons arracher des mains de nos ennemis. Nous ne pouvons que déclarer- à haute voix devant le monde entier- qu'ils rendent faux témoignage contre nous. A vous qui nous connaissez et, avez été, comme nous, les gardiens des biens les plus précieux de l'humanité, nous crions : Croyez-nous ! Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout en peuple civilisé, en peuple auquel l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer. Nous vous en répondons sur notre nom et sur notre honneur.»

« Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées »,

La revue scientifique, 1er juillet 1914 au 31 décembre 1914, p. 170-172.

Les 93 intellectuels Allemands

1) Adolf von Beeyer, Excellence, professeur de chimie à Munich
2) Peter Behrens, professeur à Berlin
3) Emil von Behring, Excellence, professeur de médecine à Marbourg
4) Wilhem von Bode, Excellence, directeur général des musées royaux de Berlin
5) Aloïs Brandl, professeur, président de la société Shakespeare à Berlin
6) Lujo Brentano, professeur d'économie nationale à Munich
7) Justus Brinkmann, professeur, directeur du musée de Hambourg
8) Johannès-Ernst Conrad, professeur d'économie nationale à Halle
9) Franz von Defregger, à Munich
10) Richard Dehmel, à Hambourg
11) Adolf Deissmann, professeur de théologie protestante à Berlin
12) Friedrich-Wilhem Doerpfeld, professeur à Berlin
13) Friedrich von Duhn, professeur d'archéologie à Heidelberg
14) Paul Ehrlich, Excellence à Francfort-sur-le-Mein
15) Albert Ehrhard, professeur de théologie catholique à Strasbourg
16) Carl Engler, Excellence, professeur de chimie à Carlsruhe
17) Gerhart Esser, professeur de théologie catholique à Bonn
18) Rudolf Eucken, professeur de philosophie à Iéna
19) Herbert Eulenberg, à Kaiserwerth
20) Henrich Finke, professeur d'histoire à Fribourg
21) Emil Fischer, Excellence, professeur de chimie à Berlin
22) Wilhelm Foerster, professeur d'astronomie à Berlin
23) Ludwig Fulda, à Berlin
24) Eduard von Gebhardt, à Dusseldorf
25) J.-J. de Grott, professeur d'ethnographie à Berlin
26) Fritz Haber, professeur de chimie à Berlin
27) Ernst Haeckel, Excellence, professeur de zoologie à Iéna
28) Max Halbe, à Munich
29) Gustav-Adolf von Harnack, professeur, directeur général de la bibliothèque royale de Berlin
30) Gerhart Hauptmann, à Agnetendorf
31) Karl Hauptmann (Schreiberbau)
32) Gustav Hellmann, professeur de météorologie
33) Wilhelm Herrmann, professeur de théologie protestante à Marbourg
34) Andreas Heusler, professeur de philologie norvégienne
35) Adolf von Hildebrand, à Munich
36) Ludwig Hoffmann, architecte municipal à Berlin
37) Engelbert Humperdinck, à Berlin
38) Léopold, comte Kalckreuth, président de la Ligue allemande des artistes à Eddelsen
39) Arthur Kampf, à Berlin
40) Fritz-August von Kaulbach à Munich
41) Theodor Kipp, professeur de jurisprudence à Berlin
42) Félix Klein, professeur de mathématiques à Goettingue
43) Max Klinger, à Leipzig
44) Aloïs Knoepfler, professeur d'histoire ecclésiastique à Munich
45) Anton Koch, professeur de théologie catholique à Tubingue
46) Paul Laban, Excellence, professeur de jurisprudence à Strasbourg

47) Karl Lamprecht, professeur d'histoire à Leipzig
48) Philipp Lenard, professeur de physique à Heidelberg
49) Maximilien Lenz, professeur d'histoire à Hambourg
50) Max Liebermann, à Berlin
51) Franz von Listz, professeur de jurisprudence à Berlin
52) Ludwig Manzel, président de l'Académie des Arts de Berlin
53) Joseph Mausbach, professeur de théologie catholique à Munster
54) Georg von Mayr, professeur de sciences politiques à Munich
55) Sebastian Merkle, professeur de théologie catholique à Wurtzbourg
56) Eduard Meyer, professeur d'histoire à Berlin
57) Heinrich Morf, professeur de philologie romane à Berlin
58) Friedrich Naumann, à Berlin
59) Albert Neisser, professeur de médecine à Breslau
60) Walter Nernst, professeur de physique à Berlin
61) Wilhem Ostwald, professeur de chimie à Leipzig
62) Bruno Paul, directeur de l'Ecole d'art industriel de Berlin
63) Max Planck, professeur de physique à Berlin
64) Albert Plohn, professeur de médecine à Berlin
65) Georg Reicke, à Berlin
66) Max Reinhardt, professeur, directeur du Théâtre-Allemand à Berlin
67) Aloïs Riehl, professeur de philosophie à Berlin
68) Karl Robert, professeur d'archéologie à Halle
69) Wilhelm Roentgen, Excellence, professeur de physique à Berlin
70) Max Rubner, professeur de physique à Berlin
71) Fritz Schaper, à Berlin
72) Adolf von Schlatter, professeur de théologie protestante à Tubingue
73) August Schmidlin, professeur d'histoire ecclésiastique à Munster
74) Gustav von Schmoller, Excellence, professeur d'économie nationale à Berlin
75) Reinhold Seeberg, professeur de théologie protestante à Berlin
76) Martin Spahn, professeur d'histoire à Strasbourg
77) Franz von Stuck, à Munich
78) Hermann Sudermann, à Berlin
79) Hans Thoma, à Carlsruhe
80) Wilhelm Trubner, à Carlsruhe
81) Karl Vollmoeller, à Stuttgart
82) Richard Voss, Berchtesgaden
83) Karl Vossler, professeur de philologie romane à Munich
84) Siegfried Wagner, à Bayreuth
85) Wilhelm Waldeyer, professeur d'anatomie à Berlin
86) August von Wassermann, professeur de médecine à Berlin
87) Félix von Weingartner
88) Théodor Wiegand, directeur du musée de Berlin
89) Wilhelm Wien, professeur de physique à Wurtzbourg
90) Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, Excellence, professeur de philologie à Berlin
91) Richard Willsttaeter, professeur de chimie à Berlin
92) Wilhelm Windelband, professeur de philosophie à Heidelberg
93) Wilhelm Wundt, Excellence, professeur de philosophie à Leipzig

L'action allemande

Les intellectuels allemands, comme leurs homologues français, ont certainement été choqués d'apprendre les destructions de la bibliothèque de Louvain et de la cathédrale de Reims. La tradition rapporte d'ailleurs que l'historien d'art allemand Wilhelm Vöge (1868-1952) est à tel point horrifié par la destruction de la cathédrale de Reims qu'il sombre dans la folie[1]. Le poids politique et la censure leur imposent bien évidemment le silence. Acculée, devenue la cible des intellectuels français, l'élite intellectuelle d'outre Rhin – surnommée Herren Professoren par ses détracteurs – doit réagir. Conscients de ce déni qui s'instaure à l'échelle internationale, les intellectuels ont deux choix : rejeter l'action entreprise par l'armée ou au contraire se solidariser complètement avec cette dernière.

L'incendie de la cathédrale de Reims, s'il n'avait pas suscité autant de réactions tant françaises qu'internationales, serait passé quasi inaperçu en Allemagne. Il semble néanmoins paradoxal que « les commentaires, les recueils de correspondance, les biographies d'historiens de l'art allemands ne passent pas seulement cet événement sous silence. Ils taisent également le fait qu'à cette nouvelle, les protestations […] plurent. »[2] L'initiative d'une telle réaction ne revient pas aux intellectuels eux-mêmes. L'instigateur de ce manifeste semble être un négociant berlinois, Erich Buchwald, dont l'idée est reprise par l'écrivain Herrmann Sudermann, le bourgmestre berlinois Georg Reicke, le député du Reichstag Matthias Erzberger et l'archéologue Frizt Weege.

Ainsi, trois semaines après l'incendie et en raison de l'opprobre des intellectuels français, mais également suisses, italiens ou américains, les intellectuels allemands répondent dans leur « Appel des intellectuels allemands »[3] daté du 3 octobre 1914. Ce manifeste est publié le 4 dans les journaux allemands et repris, à partir du 10, dans divers quotidiens français. Il est également adressé sous plis aux plus éminentes personnalités littéraires, scientifiques ou artistiques ainsi qu'aux journaux du monde entier.

La liste des signataires comprend 93 noms de représentants de la science et de l'art allemands, parmi lesquels les peintres Max Klinger (1857-1920) (n°43) et Max Liebermann (1847-1935)

---

[1] Heinrich DILLY, « Septembre 1914 », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.236. Toutefois, dans cet article, Heinrich Dilly relativise cette légende. La dépression de Wilhelm Voge serait d'avantage liée à l'horreur de la guerre et également au décès de l'un de ses plus proches étudiants.
[2] Heinrich DILLY, « Septembre 1914 », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.226-227.
[3] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande Guerre*, coll. Histoire Belin Sup, Paris, Belin, 1996, p.139.

(n°50), le compositeur et chef d'orchestre Siegfried Wagner (1869-1930) (n°84) et les historiens d'art Wilhelm von Bode (n°4) et Justus Brinkmann (1843-1915) (n°7).

Un paragraphe en constitue la synthèse : « …si, dans cette guerre terrible, des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement. Tout en contestant d'être inférieurs à aucune nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix de la défaite de nos armes »[4]. Cette déclaration témoigne donc d'une attitude aux antipodes de celle exprimée par Romain Rolland (1866-1944) : « Tuez les hommes, mais respectez les œuvres ! »[5] Ce texte est un ensemble de dénégations et l'injonction « il n'est pas vrai… » « es ist nicht war » est proférée à six reprises. Le manifeste cherche avant tout à émouvoir, à jouer sur les sentiments, dont la fibre patriotique.

Bien qu'il ne fasse pas explicitement référence à l'incendie de la cathédrale de Reims, ce document rejette l'idée de la destruction volontaire de Louvain et affirme qu'aucune œuvre d'art n'est plus précieuse que la victoire. Ce paragraphe doit refléter l'opinion générale des historiens d'art allemands. Leur attitude répond tout d'abord à l'idée que la vie humaine, symbole d'avenir, est supérieure à l'objet révolu, au matérialisme. L'incendie de Louvain semble ainsi être utilisé contre le monde intellectuel allemand, alors que l'incendie de la cathédrale de Reims est davantage porté contre le monde culturel et artistique. La seconde idée est que la culture allemande est liée à son sol qu'il convient de protéger par tous les moyens et tous les sacrifices : « Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout en peuple civilisé, en peuple auquel l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer. »[6]

Outre la négation des crimes de guerre imputés à l'armée allemande, ce manifeste est perçu comme un soutien inconditionnel des intellectuels allemands à l'armée. Les signataires deviennent ainsi des complices et toute la Kultur allemande est alors violemment attaquée. Les correspondants, étudiants et professeurs, sont dès lors exclus des universités et académies françaises.

---

[4] Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de Bernard Dorival, Paris IV, 1986, p.24.
[5] « Lettre ouverte de Romain Rolland à Gerhart Hauptmann » dans René CHEVAL, *Romain Rolland. L'Allemagne et la guerre*, Paris, P.U.F., 1963, p.262.
[6] Jean-Jacques BECKER, *L'Europe dans la Grande guerre*, Coll. Histoire Belin Sup, Paris, Belin, 1996, p.139.

La guerre intellectuelle se radicalise et on assiste là à l'exemple même du processus de totalisation culturelle du conflit auquel nul n'échappe[7]. Quelques voix dissonantes n'ont que peu d'écho. Rejoignant le point de vue de son ami Romain Rolland, l'autrichien Stefan Sweig abjure ce comportement et considère qu'il est honteux que les « intellectuels aient laissé le début de la guerre ternir la pureté de leurs pensées »[8]. Le polémique « appel des intellectuels allemands » sera suivi d'autres protestations dont celles des « Universités », des « Professeurs des Ecoles supérieures », des « Chrétiens protestants d'Allemagne aux chrétiens protestants de l'étranger »[9]. Tout comme en France, l'élite intellectuelle allemande se solidarise avec la nation. C'est le « Burgfriede » (l'Union Sacrée) autour du gouvernement impérial. La réaction française ne tarde pas.

La réaction française et le début de la « Bataille du gothique »[10]

« Le Manifeste des 93 » a été traduit et spécifiquement analysé par l'historien d'art Louis Dimier qui considère, comme nombre d'intellectuels français, qu'il constitue une apologie de la guerre[11]. Il reproche le pédantisme du milieu intellectuel allemand et s'étonne également de la gratuité ingénue de ces déclarations. Maintes fois, Louis Dimier, directeur en 1914 du quotidien *L'Action française*, souligne qu'il aurait préféré le silence à ce manifeste.

Toutefois, ce manifeste ne constitue qu'une réponse formelle et ne suscite pas encore de véritables déchaînements des passions. L'estocade, dans ce combat, revient à l'historien d'art Emile Mâle (1862-1954). Devenu internationalement célèbre grâce à son ouvrage sur *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, Emile Mâle est considéré, tant en France qu'en Allemagne, comme le grand spécialiste de l'art gothique. Dans plusieurs numéros de la *Revue de Paris*, il publie un essai sur la cathédrale de Reims. Ce texte est repris, compilé et paraît en 1915 chez l'éditeur Bloud et Gay[12]. Emile Mâle insiste sur le fait que la cathédrale de Reims appartient au patrimoine mondial. Peu polémique, l'ouvrage n'entraîne que peu de réactions outre Rhin. Cependant certaines parties comme par exemple « Quelle belle occasion pour

---

[7] Annette BECKER, *Croire*, coll. « Grande Guerre 1914-1918 », Amiens, CRDP de Picardie, 1996, p.10.
[8] Stefan ZWEIG, *Romain Rolland*, Paris, Librairie Générale Française, 2000, p.302.
[9] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.82-83.
[10] Germain BAZIN, *Histoire de l'histoire de l'art, de Vasari à nos jours*, Paris, Albin Michel, 1986, p.269.
[11] Louis DIMIER, *L'appel des intellectuels allemands. Textes officiels et traduction avec préface et commentaire*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1915, 160 p.
[12] Emile MALE, *La Cathédrale de Reims*, Pages actuelles n°10, Bloud & Gay, Paris, 1915, 39 p.

Caliban d'anéantir l'œuvre de son maître et de dire au monde que c'est lui qui a inventé l'art gothique »[13] annoncent la thèse soutenue par la suite par Emile Mâle.

A contrario, *L'Art allemand et l'Art français du Moyen-Age*[14] paru en 1917 suscite les plus vives réactions. Il s'agit d'une compilation d'études réalisées en 1915 et 1916. La thèse soulevée consiste à affirmer que l'Allemagne n'a jamais rien créé artistiquement par le passé, mais n'a fait qu'imiter, notamment dans les domaines des arts roman et gothique. De plus, ces imitations sont jugées par l'historien d'art français comme des pastiches bien inférieurs aux œuvres originelles. Emile Mâle jette ainsi l'anathème sur l'art allemand. Selon Christina Kott, les écrits d'Emile Mâle ont un triple objectif : « dénoncer la barbarie allemande dont les historiens d'art s'étaient faits les complices, dénigrer la production artistique allemande dans son intégralité et détrôner l'histoire de l'art allemande de la position prééminente qu'elle avait jusque-là occupée »[15].

En effet, les thèses d'Emile Mâle apparaissent viser particulièrement les universitaires allemands. Ses textes, suivis d'une dizaine de répliques d'historiens d'art allemands, autrichiens et hongrois, sont publiés en Allemagne dans la revue *Monatshefte für Kunstwissenschaft*[16]. L'ensemble de cette riposte est initiée par Otto Grautoff, historien d'art allemand et collaborateur du service de propagande culturelle « Zentralstelle fûr Auslandsdienst ». Cette thèse entraîne une véritable guerre culturelle et va empoisonner durablement les relations franco-allemandes dans le domaine de la recherche en histoire de l'art. Tous cependant ne rentrent pas dans cette polémique politico nationaliste. Certains dont Wilhelm Vöge, Georg Dehio et Gustav von Bezold préfèrent se taire et attendre la fin de la guerre avant de se prononcer. En revanche, cette propagande n'a qu'un faible écho dans l'opinion publique et reste, selon Christina Kott, une guerre de spécialistes[17].

« Le Manifeste des 93 » et le début de la « Bataille du gothique » augurent un affrontement idéologique sur les mesures conservatoires prises en faveur des monuments menacés par la guerre.

---

[13] Emile MALE, « La Cathédrale de Reims », *La Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.295.
[14] Emile MALE, *L'Art allemand et l'Art français du Moyen-Age*, Paris, A. Colin, 1917, 282 p.
[15] Christina KOTT, *Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstchutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924*, thèse de doctorat sous la direction de Michael Werner, EHESS, 2002, p.50-51.
[16] Christina KOTT, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.203.
[17] Christina KOTT, *Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstchutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924*, p.54-55.

La guerre des arts

Dans une guerre qui, certes, est totale mais surtout industrielle, il est difficile d'évaluer l'importance des symboles. Diplomatiquement, un tel débat intellectuel se justifie mais reste, face à la sphère politique, un combat d'arrière-garde. Pourtant, Paul Clemen, professeur à l'université de Bonn, aurait écrit que les « deux noms de Louvain et de Reims ont fait à l'Allemagne, au dehors, devant tous comme auprès des neutres, en Allemagne, en Italie, en Hollande et aussi en Suisse […] autant de tort que deux batailles perdues »[18]. L'exploitation polémique de tels événements paraît donc à la fois nécessaire et même judicieuse. L'instrumentalisation du patrimoine aboutit à de nombreuses publications : inventaires plus ou moins vindicatifs des destructions du côté français, mise en valeur des mesures de conservation du côté allemand.

Les publications françaises : l'inventaire des destructions

Dans le but de promouvoir la propagande par les arts, les Missions artistiques aux armées sont créées dès le début du conflit. Les artistes mobilisés sont invités à se rendre sur place et à exalter les drames de la guerre. Un certain désir d'édulcorer la réalité de la guerre et une vision romantique des ruines aboutissent à privilégier la représentation des monuments détruits. Les missions de ces équipes sont rappelées par un arrêté du 8 novembre 1916 qui précisent que les œuvres remportées du front, après examen d'une commission spéciale, seront exposées au Musée National du Luxembourg[19]. Cette commission mixte regroupe des représentants des ministères de la Guerre et de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts[20]. Cependant, dans le cadre de cette mission, il n'existe que peu de représentations de la cathédrale de Reims qui n'a nullement besoin de ce relais médiatique[21].

De nombreux articles et ouvrages, traitant des destructions artistiques, sont publiés durant le conflit par l'Etat ou par des particuliers dans un esprit de propagande. Outre ses activités en

---

[18] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, enquête entreprise par ordre de M. Albert Dalimier, Paris, Berger-Levrault, 1918, 218 p.
[19] Arrêté du 8 novembre 1916 (fait à Paris le 24 novembre 1916), AN, F21 3969.
[20] Membres de cette commission : Arsène Alexandre, inspecteur général des musées ; Léonce Bénédite (1859-1925), professeur à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts ; Edmond Guiraud, homme de lettres ; Pierre Marcel, chef du bureau des Travaux d'Art, Musées et Expositions au sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts ; François Thiébaut-Sisson (1856-1936), critique d'art ; Tizon, chef de bataillon et sous-chef du cabinet du ministre de la Guerre ; Valentino, chef de la division de l'Enseignement et des Travaux d'Art au sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts.
[21] A noter néanmoins Emile BARAU, aquarelle réalisée dans le cadre de la mission artistique aux armées, exposée au Musée National du Luxembourg et vendue 300 F, AN, F/21/3969.

faveur de l'enseignement artistique[22], le publiciste Marius Vachon (1850-1928) s'intéresse aux monuments historiques et publie, en 1878, un ouvrage consacré au château de Saint-Cloud. Quatre ans après, il inventorie les destructions des œuvres d'art des musées, bibliothèques et de la cathédrale de Strasbourg durant la guerre de 1870-1871[23]. Dans la continuité de ces travaux, Marius Vachon, au cours de cette nouvelle guerre franco-allemande, publie plusieurs ouvrages dont notamment *Les Villes martyres de France et de Belgique* en 1915[24]. Il alarme également les pouvoirs publics en affirmant que l'Allemagne a ravi à la France sa suprématie dans le domaine des arts industriels et demande qu'une « guerre artistique »[25] soit entreprise et gagnée.

L'écrivain Georges Lepelletier de Bouhélier dit Saint-Georges de Bouhelier (1876-1947) est chargé par le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, de recueillir les diverses protestations collectives auxquelles ont donné lieu les actes de vandalisme commis par les armées allemandes en territoires français et belge. Ces résultats devront ensuite être communiqués aux associations étrangères en précisant l'historique des faits et l'étendue des pertes subies[26]. Cette mission aboutit à la rédaction d'un ouvrage paru en 1915 et intitulé *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé*[27]. Saint-Georges de Bouhelier s'intéresse particulièrement aux destructions emblématiques du patrimoine d'Arras, de Senlis, de Louvain, de Soissons et bien évidemment de Reims.

Face à de telles publications, les historiens d'art allemands répliquent en critiquant systématiquement les mesures conservatoires françaises.

---

[22] Marius Vachon a été chargé, par le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, d'étudier sur le terrain les musées et écoles d'art en France et en Europe. Ses rapports d'enquête qui mettaient en lumière le retard français en matière d'apprentissage et de formation artistique dans les métiers d'art ont été particulièrement remarqués et ont abouti, en 1889, à la transformation du musée de Fabrique de Saint-Etienne en Musée d'Art et d'Industrie.

[23] Marius VACHON, *L'Art pendant la guerre de 1870-1871. Strasbourg, les musées, les bibliothèques et la cathédrale. Inventaire des œuvres d'art détruites*, Paris, A. Quantin, 1882.

[24] Marius VACHON, *Les Villes martyres de France et de Belgique. Statistique des villes et villages détruits par les Allemands dans les deux pays, avec 41 vues de villes et des monuments historiques avant et après leur incendie*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1915, 212 p.

[25] Marius VACHON, *La guerre artistique avec l'Allemagne. L'organisation de la victoire*, Paris, Payot, 1916, 268 p.

[26] Arrêté du 6 novembre 1914, MAP, 80/11/61.

[27] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé (documents officiels), mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Senlis, Louvain, Soissons, etc…*, Paris, Hachette et Cie, 1915, 78 p.

Les publications allemandes : la critique des mesures de protection française

Les intellectuels allemands répliquent à l'ouvrage de Georges Lepelletier de Bouhélier, en publiant *Kunstwerlung in Deutchland und Frankreich* (La Conservation de l'Art en France et en Allemagne)[28]. Les attaques contre la France sont ainsi réitérées par l'historien d'art allemand Otto Grautoff (1876-1937), chargé dès 1915, de la propagande culturelle au sein de la Zentralstelle für Auslandsdienst. Il utilise de nombreux exemples historiques en rappelant notamment l'historique des destructions de Bruxelles en 1665 par les Français et les œuvres d'art spoliées en Allemagne durant les guerres napoléoniennes.

Les mesures de protection et de conservation des monuments en France sont également fortement critiquées outre Rhin. L'Allemagne, pour sa part, veut être exempte de reproches pour les œuvres placées sur le territoire qu'elle a conquis. Dès septembre 1914, des historiens d'art et des conservateurs allemands sont chargés de la protection des monuments et des œuvres d'art en Belgique. A l'instigation de l'historien d'art et conservateur Wilhelm von Bode (1845-1929), les chefs-d'œuvre des collections du nord de la France sont sélectionnés pour servir de gages mobiliers lors des futures négociations de paix. Certes, ces mesures apparaissent, du côté français, comme une spoliation du patrimoine national. Evacuées à partir de 1917 vers des villes plus sûres situées en France, ces œuvres font l'objet de deux expositions organisées par les conservateurs allemands. En octobre 1918, les œuvres d'art déposées à Valenciennes sont transportées à Bruxelles, d'où elles sont renvoyées à leurs propriétaires en 1919. La question reste entière et ces mesures correspondent-elles à un simple pillage dans la continuité des coutumes de la guerre, à la constitution d'un butin qui servirait de monnaie d'échange lors des demandes de réparations ou d'un réel souci de protection du patrimoine artistique ?

Dans le domaine de la protection monumentale, la communication allemande est intense, notamment le programme conduit par Paul Clemen. La collégiale de Saint-Quentin est ainsi devenue, pour la propagande allemande, un sujet de préoccupation et un excellent vecteur médiatique ; elle constitue la réponse à la cathédrale de Reims[29]. En 1917, Paul Clemen

---

[28] Otto GRAUTOFF, *Die Kunstverwaltung in Frankreich und Deutschland*, Berne, Akademische Buchhandlung von Max Drechsel, 1915, 128 p.

[29] Yann HARLAUT, *Deux sœurs de guerre. La cathédrale de Reims et la basilique de Saint-Quentin dans la propagande artistique de la Première Guerre mondiale*, conférence à l'INSSET, Saint-Quentin, 23 novembre 2005.

publie un ouvrage *Die Zerstörung der Kathedrale von St. Quentin*, publié en français en 1918 sous le titre *La destruction de la Collégiale de Saint-Quentin*[30]. En effet, la situation à Saint-Quentin est inverse à celle de Reims. Occupée par les forces allemandes, la ville et sa célèbre basilique sont bombardées par les Français. De la part des autorités allemandes, des mesures de protection sont mises en place, durant la guerre, notamment le démontage des grandes verrières. Paul Clemen, dans son ouvrage intitulé *Der Zustand der Kunstdenmäler auf dem westlichen Kriegsschauplatz* (l'Etat des Monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre)[31] signale que pour la partie française sous contrôle allemand, « les grandes villes suivantes sont restées intactes : Cambrai, Douai, Valenciennes, Saint-Quentin, Laon, Noyon, Charleville, Sedan, Montmédy ; et en dehors des églises et cathédrales de ces villes, les églises de Mézières, de Mouzon, les églises et pèlerinages d'Avioth, de Mont, de Notre-Dame de Liesse demeurent sans dommages. »[32]

Les écrits de Paul Clemen critique la fausseté de l'atermoiement français et arguent que la Révolution française a détruit, à elle seule, plus d'édifices que n'avaient fait les guerres pendant trois siècles. Il s'indigne ainsi de voir, à propos de la destruction de la cathédrale de Reims, le gouvernement français se faire « la mère alarmée et la protectrice »[33] des édifices religieux, alors que peu de temps avant, ce même gouvernement, avait laissé tomber ses églises en ruines par la loi « sur la séparation des Eglises et de l'Etat ». Paul Clemen cite alors l'action politique et les écrits d'avant-guerre de Maurice Barrès lançant dans l'opinion publique des cris d'alarme face aux risques de disparition de ce patrimoine[34]. Paul Clemen critique l'attitude de la France dans son histoire envers son patrimoine et mélange pêle-mêle le vandalisme révolutionnaire, la loi « sur la séparation des Eglises et de l'Etat » et le manque de moyens alloués à la conservation et restauration des monuments historiques. Il insinue que les Français, ignorants de leur histoire et de leur art, n'ont aucun compte à demander à l'Allemagne et ne peuvent assumer le poids de leur héritage.

L'attitude de l'Allemagne vis-à-vis des monuments français est particulière. En effet, les monuments d'Europe occidentale, et particulièrement les monuments français, sont regardés

---

[30] Paul CLEMEN, *Die Zerstörung der Kathedrale von St. Quentin*, Berlin, s.d. (1917) (traduction française : La destruction de la Collégiale de Saint-Quentin, Lausanne, 1918).
[31] Paul CLEMEN, *Der Zustand der Kunstdenmäler auf dem westlichen Kriegsschauplatz* (l'Etat des Monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre), Leipzig, E.-A. Seeman, s.d.
[32] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.15.
[33] *Ibid.*, p.15.
[34] Maurice BARRES, *La Grande pitié des églises de France. Edition définitive*, Paris, Librairie Plon, 1914, 1925 (rééd.), 299 p. Il est paradoxal que les écrits de l'un des plus grands propagandistes de la guerre soient utilisés par la propagande allemande.

par l'Allemagne comme des monuments appartenant à la même tradition culturelle. Leurs sentiments sont qu'ils appartiennent à l'histoire européenne et sont donc un patrimoine commun en France et en Allemagne. Ainsi, ces monuments sont culturellement respectés et admirés[35]. Les mesures allemandes de protection des œuvres d'art – Kunstschutz – concernant la protection de la basilique de Saint-Quentin ont été perçues de manière positive, non seulement en Allemagne mais aussi aux Etats-Unis[36], essentiellement grâce à la parution, en 1919, d'un ouvrage collectif réalisé sous la direction du professeur Paul Clemen et intitulé *Kunstschutz im Kriege*[37].

Le patrimoine français a ainsi servi, de part et d'autre de la ligne de front, d'enjeu politique et idéologique. Une nation qui déclarerait ne pas s'occuper de la préservation du patrimoine artistique ou architectural risquerait d'être jugée comme non civilisée. Ainsi chaque action significative en matière de propagande nécessite une réaction, le dernier mot durant la guerre revenant à l'ouvrage d'Arsène Alexandre.

Le dernier mot français : l'ouvrage d'Arsène Alexandre

L'idée de systématiquement inventorier les destructions commises durant la Première Guerre mondiale germe le lendemain du 19 septembre 1914, « aux heures tragiques où le brasier de Reims éclairait la stupeur et l'indignation du monde civilisé »[38]. Par une lettre du 27 octobre 1914, le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts charge Arsène Alexandre, inspecteur général des musées, d'une « enquête sur les dégradations causées par les armées ennemies aux monuments historiques, musées, palais nationaux et en général à tous monuments publics ou privés présentant une valeur artistique »[39]. Reims est la première étape de cette mission d'inventaire qui est exposée par Albert Dalimier, le 30 octobre 1914, aux membres de la commission des monuments historiques[40].

---

[35] Nicola LAMBOURNE, *War Damage in Western Europe. The Destruction of Historic Monuments during the Second World War*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2001, 228 p.
[36] Christina KOTT, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.201.
[37] « Protection des œuvres d'art en période de guerre ». Cf. Paul CLEMEN, *Kunstchutz im Kriege. Berichte über den Zustand der Kunstdenkmäler auf den verschiedenen Kriegsschauplätzen und über die deutschen und österreichischen Massnahmen zu ihrer Erhaltung, Rettung und Erforschung, in Verbindung mit Gerhards Bersu et al.*, t. 1 : Die Westfront, Leipzig, Seemann, Verlag, 1919.
[38] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, enquête entreprise par ordre de M. Albert Dalimier, Paris, Berger-Levrault, 1918, p.1.
[39] AN, F/21/3969.
[40] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.

Cette enquête est publiée au début de l'année 1918 sous le titre *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*[41]. Ouvrage de synthèse, Arsène Alexandre établit son inventaire à partir des rapports de la commission des monuments historiques. Cet inventaire n'est cependant pas à jour lors de la publication et une petite feuille ajoutée signale les destructions dont est victime notamment la cathédrale d'Amiens. Cet ouvrage a un triple objectif : inventorier les destructions, réfuter les propos allemands, conserver et transmettre les événements qu'il relate.

L'auteur introduit son travail en soulignant qu'il s'adresse « aux représentants et aux défenseurs de la civilisation » et qu'il ne souhaite pas « convaincre l'Allemagne, ni pour ambition de la forcer à s'avouer seulement coupable de mensonge »[42]. Et pourtant, Arsène Alexandre attaque nominativement les propos du professeur Paul Clemen et considère que la propagande artistique allemande se réfugie sur l'illustration intellectuelle et artistique d'avant-guerre. La renommée de cette culture suffirait ainsi à prouver que les militaires allemands ont été forcés de bombarder et de détruire de hauts lieux culturels. Suivant cette logique, les coupables – et donc les véritables barbares – « ce sont les Français »[43]. Arsène Alexandre simplifie, stigmatise et ainsi dénature les arguments allemands.

L'ouvrage d'Arsène Alexandre n'est qu'une bataille de plumes de plus dans cette guerre des arts. Pourtant, au-delà de la forme, il convient de synthétiser l'essence de tous les arguments développés.

Constats et bilan

Pour l'historienne Christina Kott[44], ces textes, largement orientés, traduisent deux formes : compilations de textes accusateurs et polémiques du côté français, pseudo scientifiques et manipulés du côté allemand. Les grandes lignes directrices de cette propagande sans fin, où la forme supplée souvent au fond, traduisent un idéal esthétique pourtant bien éloigné du réel visage de la guerre.

---

[41] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, enquête entreprise par ordre de M. Albert Dalimier, Paris, Berger-Levrault, 1918, 218 p.
[42] *Ibid.*, p.1.
[43] *Ibid.*, p.10.
[44] Christina KOTT, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.203.

La provocation atteint son summum lorsque le conservateur de la bibliothèque de Bavière, le docteur Pfeiffer, déclare : « Cet admirable monument de Reims […] a été négligé, endommagé d'une manière incroyable par l'incurie absolue et l'inintelligence des autorités françaises […] Il ne faut pas être prophète pour prévoir que la réparation des dégâts causés par le bombardement sera l'occasion d'un renouvellement complet de la Cathédrale qui lui permettra de paraître dans sa splendeur première et effacera les traces de l'incurie de ses gardiens français. »[45] Le docteur Pfeiffer suggère qu'une fois le conflit terminé, l'Allemagne victorieuse restaurera, dans leur pureté originelle, les monuments français dont l'emblématique cathédrale de Reims.

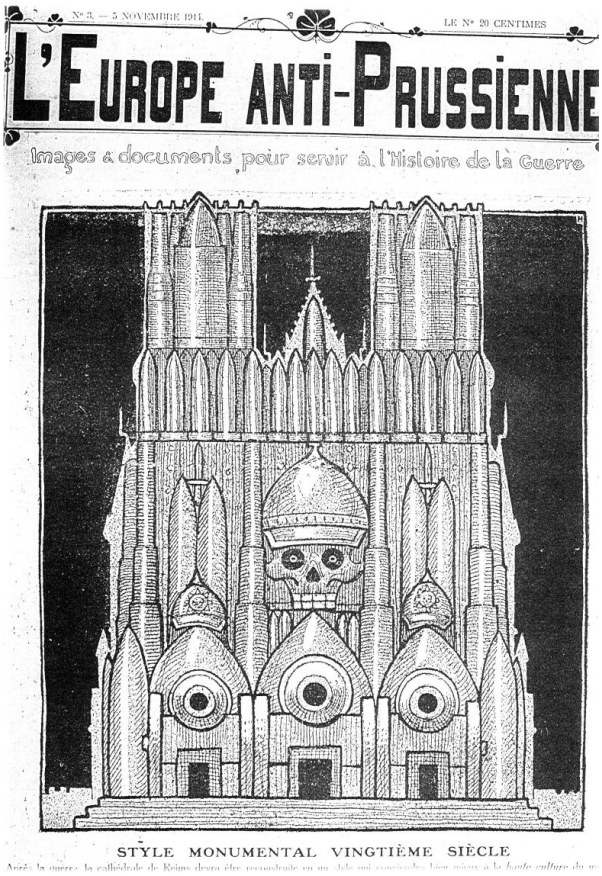


Figure 26 : *Style monumental XX^e siècle. Après la guerre, la cathédrale de Reims devra être reconstruite en un style qui conviendra bien mieux à la haute culture du moment que le gothique du Moyen Âge*, Albert Hahn, lithographie, paru dans *De Notenkraker* (Amsterdam), 26 septembre 1914, reproduit dans *L'Europe anti-prussienne*, 3 novembre 1914, BMR 39-114 ; MHV, B1b.

Une telle promesse interpelle autant qu'elle suscite la critique. Ce sont les dessinateurs satyriques qui les premiers s'emparent du thème de la restauration de la cathédrale de Reims par l'Allemagne. Ce mépris est stigmatisé par le caricaturiste hollandais Albert Hahn (1877-1918) dans une composition intitulée *Style monumental XX^e siècle*[46]. La nouvelle cathédrale rémoise est entièrement affublée de pièces d'artillerie et d'obus. Les rosaces sont des gueules de canons et les pinacles ont été remplacés par des baïonnettes et des épées. Ce thème se retrouve le 1^er mars 1915 dans le journal satyrique *Fantasio*. La composition reprend l'esprit

[45] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.95.
[46] Albert HAHN, *Style monumental XX^e siècle. Après la guerre, la cathédrale de Reims devra être reconstruite en un style qui conviendra bien mieux à la haute culture du moment que le gothique du Moyen Âge*, lithographie, paru dans *De Notenkraker* (Amsterdam), 26 septembre 1914, reproduit dans *L'Europe anti-prussienne*, 3 novembre 1914, iconographie : BMR 39-114 ; MHV, B1b.

de l'œuvre d'Albert Hahn, juxtaposant à une cathédrale en ruines un fort militaire, symbole de l'art allemand du XX[e] siècle[47].

L'Alsacien Jean-Jacques Waltz dit Hansi (1872-1951) rappelle dans une légende que le remède est pire que le mal : « La gadédralle de Reims ? C'est peu de chose ; nous la reconstruirons après la gonquête, comme le Hoh-Koenigsburg ! »[48] Le peintre, affichiste et illustrateur Lucien Métivet (1863-1930) s'intéresse également à cette question dans un dessin satyrique intitulé *L'Architecte* : « Gueule d'obusier ! contente-toi de détruire. Quand tu bâtis, tu me dégoûtes encore plus »[49].

Toutes les actions menées par les intellectuels allemands avant-guerre sont analysées de manière malveillante. Leurs recherches scientifiques en France dans le domaine de l'architecture gothique n'auraient qu'un but inavoué : l'espionnage des positions françaises[50]. Gabriel Petit et Maurice Leudet défendent cette thèse dans un ouvrage de propagande paru en 1916. Cet argument, certes fallacieux et extrême, finit de confondre les intellectuels et militaires allemands.

Dans ce même ouvrage collectif, Arsène Alexandre s'associe entre autres à Ernest Babelon, Maurice Barrès, Marcellin Boule, Emile Boutroux, Yves Delage, Pierre Delbet, Pierre Duhem, Camille Jullian, Salomon Reinach et Henri Roger. Ces intellectuels français et alliés, de toutes disciplines, critiquent directement leurs homologues allemands. Arsène Alexandre revient lui plus spécifiquement dans le domaine de l'art et de l'architecture à propos de laquelle il souligne qu'elle « n'est principalement caractérisée au Moyen Âge et au XVIII[e] siècle que par l'imitation et l'alourdissement des admirables inventions françaises. Pour l'architecture moderne, elle n'avait pas encore eu le temps d'exercer tous ses ravages. »[51] Ce n'est plus un système ou un régime politique qui sont ainsi critiqués mais la civilisation allemande dans sa globalité.

---

[47] *Une merveille de demain. Projet de restauration de la Kathédrale de Reims (Art allemand XX[e] siècle)*, dessin satyrique, *Fantasio*, 1[er] mars 1915, iconographie : MHV, B1b.
[48] HANSI (Jean-Jacques WALTZ, dit), *Un remède pire que le mal*, dessin satyrique paru dans *Le Matin* du 27 septembre 1914, iconographie : MHV, B1. Guillaume II, soucieux de rappeler l'appartenance germanique de la région, avait chargé l'architecte Bodo Ebhardt (1865-1945) de restaurer le château du Haut- Koenigsbourg alors abandonné depuis 1633. Les travaux ont duré de 1900 à 1908.
[49] Lucien METIVET, *L'Architecte. – Gueule d'obusier ! contente-toi de détruire. Quand tu bâtis, tu me dégoûtes encore plus*, dessin satyrique, *La Baïonnette*, 2 mars 1916, iconographie : MHV, B1b.
[50] Gabriel PETIT et Maurice LEUDET, *Les Allemands et la Science, opinions de MM. Arsène Alexandre, Ernest Babelon, Maurice Barrès, Marcellin Boule, Emile Boutroux, A. Chauffard, A. Chauveau, A. Dastre, Yves Delage, Pierre Delbet, Pierre Duhem, E. Gaucher, Armand Gautier, E. Gley, Grasset, F. Henneguy, Camille Jullian, Félix Le Dantec, L. Landouzy, René Lote, Stanislas Meunier, Edmond Perrier, Emile Picard, Pinard, William Ramsay, Salomon Reinach, Charles Richet et Henri Roger*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1916, p.2.
[51] Gabriel PETIT et Maurice LEUDET, *op. cit.,* p.6.

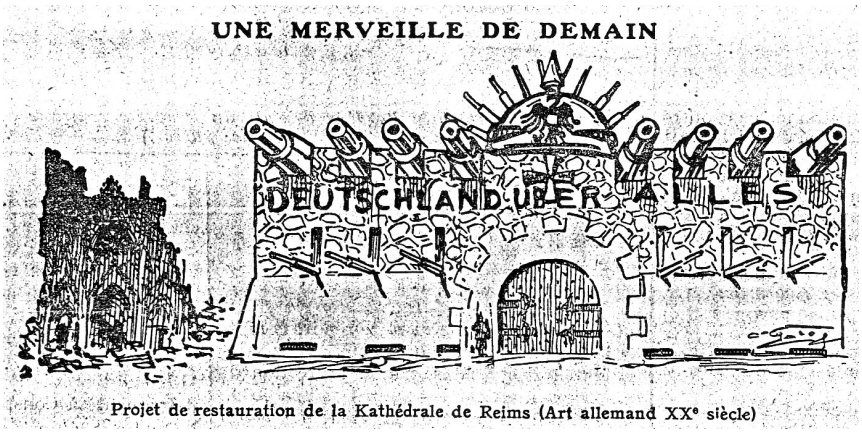


Figure 27 : *Une merveille de demain. Projet de restauration de la Kathédrale de Reims (Art allemand XX^e siècle)*, dessin satyrique, *Fantasio*, 1er mars 1915, MHV, B1b.

Le rejet sous toutes ses formes de la civilisation allemande notamment dans le domaine des arts permet d'appréhender les conceptions artistiques françaises. Ainsi, une certaine notion d'un esthétique de l'art français ressort à travers la propagande. Tout d'abord, les œuvres d'art françaises sont authentiques et historiques alors que les œuvres d'art allemandes ne sont que pastiches du passé. Les créations françaises sont faites avec des matériaux nobles : bronze, bois et pierre alors que les œuvres d'art allemandes sont réalisées avec des matériaux contemporains, béton ou acier. L'art français est classique alors que l'art allemand est « kubique ». Cette logique développée par la propagande française dans la création artistique est la même que pour la restauration des œuvres d'art. La restauration doit être strictement conforme à l'original, que ce soit dans ses formes ou dans ses matériaux. Ces bases théoriques de la restauration sont un retour au conservatisme le plus pur dans le domaine des monuments historiques.

Certes il ne faut pas confondre les théories développées par la propagande et celles réellement pratiquées. Mais l'influence de la propagande est réelle et se prolonge au-delà du conflit. Ces conceptions s'immisceront dans le débat d'après-guerre[52] même si, en définitive, elles n'exercent que peu d'influence sur les décisions de la commission des monuments historiques. Encore une fois, visions et réalités divergent au travers du prisme de la propagande.

Le réel visage de la guerre

L'histoire de l'art est un enjeu primordial de propagande comme semble le suggérer, en 1945, l'historien d'art Pierre Francastel (1900-1970) dans son livre *L'Histoire de l'art instrument de*

[52] Concernant les controverses liées au principe de restauration, X.1.4, « Les archéologues ou la trahison des restaurateurs ».

la propagande germanique[53]. Consciemment ou inconsciemment, les intellectuels des deux bords ont été instrumentalisés par leur gouvernement respectif, quoique parfois, le patriotisme exacerbé a suffi à les lancer volontairement dans ces débats idéologiques. Toutefois, il est extrêmement difficile d'évaluer et de comprendre de telles attitudes. Des deux côtés, les intellectuels ergotent et tout ce sophisme ne va aboutir, de part et d'autre, qu'à une incompréhension devenue mutuelle et totale.

Le caricaturiste Henry Maigrot (1857-1933), sous le pseudonyme de Henriot, représente un intellectuel allemand jouant de la lyre devant la cathédrale en flammes et ironiquement ajoute : « L'intellectuel est l'homme des cathédrales ; il les aime flamboyantes »[54]. Mauprat intitule sa composition, « Son excellence Herr Professor », et représente un universitaire allemand en costume de cérémonie désignant de la main la cathédrale en flammes tandis que des soldats tirent sur les femmes et les enfants. Il ajoute : « Ces bons Français ne comprennent pas ! Que voulez-vous ? C'est de la Kultur ! »[55]. Ce soutien inconditionnel de l'intelligentsia allemande peut-être résumé par le terme « Kultur Krupp » illustré par Albert Robida (1848-1926). Cette estampe représente un gigantesque griffon noir stylisé, rappelant par ses formes l'aigle impérial. Cet animal fantastique pose une serre sur le toit de la cathédrale de Reims en feu et tient un oriflamme portant l'inscription : « Kultur Krupp ». L'association est ainsi manifeste entre la culture et les armes issues des ateliers de la firme Krupp.

Dorénavant, ce n'est plus seulement le militarisme prussien qui est attaqué, mais la culture allemande dans son ensemble comme le souligne, en 1919, l'écrivain Robert de La Sizeranne (1866-1932) : « Quel est l'art de ces gens-là ? Et qu'ont bien pu faire les artistes, signataires de l'Appel au monde civilisé, pour remplacer, dans le patrimoine esthétique, les merveilles qu'ils ont biffées du portail de Reims… ? »[56] Le divorce est consommé. D'après l'universitaire Patrice Néau, ces valeurs développées par la propagande allemande vont accentuer l'isolement de l'Allemagne et aboutir à une lutte manichéenne entre le despotisme asiatique de la Russie tsariste, la démocratie matérialiste de la France et de la Grande-Bretagne d'un côté, et de l'autre l'Allemagne qui incarne et défend, seule contre tous, les véritables valeurs de la culture. Ces valeurs, poussées à l'extrême autour de grands principes

---

[53] Pierre FRANCASTEL, *L'Histoire de l'art instrument de la propagande germanique*, Paris, Librairie de Médicis, 1945, 264 p. Ce livre est réédité en 1970 sous le titre anodin de *Frontières du Gothique.*
[54] HENRIOT, *L'intellectuel est l'homme des cathédrales ; il les aime flamboyantes*, dessin satyrique, *La Baïonnette*, 2 mars 1916, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.265.
[55] René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.269.
[56] Robert de LA SIZERANNE, *L'art pendant la Guerre. 1914-1918*, Paris, Hachette, 1919, p.1.

civilisateurs, aboutissent à un refus par l'Allemagne de tout compromis ; de « l'issue de cette guerre dépendent l'existence et l'avenir du peuple allemand dans sa spécificité. »[57]

La guerre est avant tout l'affaire des militaires. Afin de les dénigrer, Arsène Alexandre cite les propos du général von Disfurth reproduits dans *Le Tag* de Berlin : « Si tous les monuments, tous les chefs-d'œuvre d'architecture qui se trouvent placés entre nos canons et ceux de l'ennemi allaient au diable, cela nous serait parfaitement égal… Mars est le maître de l'heure et non Apollon… »[58]. Cette rude réponse permet néanmoins de contextualiser la cathédrale de Reims, épiphénomène d'une guerre totale. Après tout, cet affrontement intellectuel ou artistique n'est qu'un combat d'arrière-garde dans une guerre où seule compte, en définitive, la balance des armes.

***

Les destructions subies par la cathédrale de Reims ne sont pas seulement des concepts, mais une réalité liée à la logique de guerre. Reims est devenue une ville forte subissant d'importants bombardements journaliers. Cible ou non, la cathédrale ne peut totalement échapper à ces obus allemands qui, durant quatre années, vont ruiner l'architecture et le décor de ce monument historique de premier ordre.

[57] Patrice NEAU, *L'Empire allemand*, Q.S.J. n°3172, Paris, P.U.F., 1997, p.112.
[58] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.27.

VII. « NOTRE-DAME DE LA TRANCHEE » : LA CATHEDRALE SOUS LES BOMBES

La dualité des termes de « Notre-Dame de la Tranchée »[1] exprime la portée de ce symbole d'Union Sacrée : cathédrale à la fois nationale[2] et chrétienne, religieuse et laïque. Albert Londres la compare à la figure d'un « soldat que l'on aurait jugé de loin sur sa silhouette toujours haute mais qui, une fois approché, ouvrant sa capote, vous montrerait sa poitrine déchirée. »[3] Figure héroïque mais surtout victime car c'est finalement la victoire française qui a causé les destructions de la cathédrale de Reims : « et ne pouvant détruire notre armée, ils ont voulu du moins anéantir notre histoire »[4]. Si la médiatisation de la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale a été accaparée par l'incendie du 19 septembre 1914, il convient de relativiser l'importance des destructions artistiques de cette seule journée. La cathédrale aurait reçu, durant la guerre, au moins 287 obus de différents calibres. Il est toutefois difficile pour l'étude de ces destructions de la faire autrement que de manière événementielle. Pour la nécessaire compréhension, il convient d'établir la chronologie des faits à l'aide des sources les plus judicieuses.

Les sources

Les sources sont abondantes mais souvent parcellaires et entachées d'exagérations. Durant la guerre, de nombreux ouvrages sont consacrés à la cathédrale martyre, mais ce sont souvent des documents de seconde main. Les sources originales, rigoureuses et exhaustives sont en fait peu nombreuses et se limitent à divers écrits, à de nombreuses photographies et aux rapports des « gardiens » de la cathédrale[5].

Des documents épars

Parfois, le récit des bombardements se retrouve dans les correspondances ou journaux personnels, comme par exemple dans le journal de guerre du cardinal Luçon[6] ou dans celui de

[1] Terme utilisé par Paul Léon, lors d'un discours prononcé le 28 mai 1925 à la Sorbonne.
[2] Charles SARAZIN, « Une cathédrale nationale : Reims », *La Revue Catholique*, n°5 de mars 1919, p.76.
[3] Albert LONDRES, « L'Agonie de la Basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914.
[4] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, avant-propos.
[5] Annexe 1.
[6] Louis Henri LUÇON (Cardinal), *Journal de la guerre 1914-1918*, t.173, Reims, Travaux de l'Académie nationale de Reims, 1998, 315 p.

Paul Hess[7]. Il est d'ailleurs fort probable que la publication d'autres journaux de guerre fournira, à l'avenir, des documents pour compléter cet inventaire des destructions[8].

Emblématiques, les écrits d'Albert Londres peuvent-ils réellement servir de sources ? Nous avons déjà montré que l'article du 21 septembre avait été rédigé antérieurement à l'incendie. En revanche, l'article du journal *Le Matin* du 29 septembre 1914[9] donne de nombreuses indications sur les destructions notamment au niveau de la tour nord. Albert Londres accompagne alors la délégation officielle dirigée par le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, Albert Dalimier. De son côté, l'architecte américain Whitney Warren établit deux rapports présentés à l'Académie des Beaux-Arts le 3 octobre 1914 et le 6 janvier 1917[10]. Ces expertises constituent un inventaire détaillé de la cathédrale de Reims à un moment donné et leurs comparaisons permettent de mesurer les destructions subies dans l'intervalle.

L'évêque de Dijon, Maurice Landrieux, publie son ouvrage en 1919[11] et réalise, dans son chapitre 5, un inventaire détaillé des bombardements au jour le jour. Cet inventaire a été établi tout d'abord d'après les documents établis par l'abbé Thinot, puis par des relevés qu'il a lui-même effectués. Après sa nomination à Dijon le 6 décembre 1915, il appuie son récit sur des sources fournies probablement par Max Sainsaulieu. D'autres documents sur l'état de la cathédrale de Reims ont été réalisés par l'abbé Landrieux conjointement avec le cardinal Luçon, documents fournis notamment à la diplomatie vaticane comme par exemple le rapport sur « l'Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 »[12].

Dans un ouvrage consacré à la cathédrale de Reims et paru en 1915, l'auteur Jacques Mayor établit un compte rendu[13] des destructions dont a souffert la cathédrale. Sa présentation a également l'avantage d'être complétée par des clichés photographiques fournis, entre autres, par le service des monuments historiques. Il convient en effet d'insister sur le poids de cette source dans l'inventaire des destructions.

---

[7] Paul HESS, *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918 - Notes et impressions d'un bombardé*, Paris, Anthropos, 1998, 582 p.
[8] Je rejoins en cela le souhait émis par François Cochet d'éditer systématiquement de telles sources.
[9] Annexe 4.
[10] Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p. et Whitney WARREN, *L'Agonie de Reims*, rapport lu à la séance du 6 janvier 1917 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1917, 5 p. Annexes 9 et 10.
[11] Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, Paris, Librairie Renouard, 1919, 236 p. et 96 pl.
[12] « Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 », document dactylographié de 4 pages, signé par le cardinal Luçon, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale »
[13] Jacques MAYOR, *Reims - La Cathédrale*, La Vieille France, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 1915, p.126-136.

La photographie : témoin des destructions

Le fait que la cathédrale de Reims pouvait partiellement ou totalement disparaître sous les bombes a poussé les amateurs et les pouvoirs publics à réaliser un maximum de clichés de ces richesses en péril.

Max Sainsaulieu est chargé de photographier au maximum l'édifice dans un but d'inventaire, mais également de propagande. Le 29 mars 1915, il signale un premier envoi de 112 clichés de la cathédrale, du palais et de la chapelle de l'archevêché ainsi que deux ou trois vues des alentours, prises du haut de la cathédrale[14]. Il réalise également des prises de vue au cours des différentes missions qu'il réalise et notamment lors de la tournée d'inspection de Paul Léon en mai 1915[15]. Ensemble, ils visitent les églises dévastées de la Marne, de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle[16]. Les envois de ces photographies se poursuivent durant toute la guerre.

L'autre grand pourvoyeur de clichés photographiques est Pierre Antony-Thouret. Il réalise d'abord des clichés à titre personnel avant d'être chargé, par décret, d'effectuer des photographies des monuments détruits[17]. Il reçoit à ce titre un permis de circuler entre Paris, Reims, Soissons, Amiens et Arras. A partir des clichés conservés dans le fonds iconographique de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine, les premiers clichés de la cathédrale pris par Pierre Antony-Thouret sont datés de mai 1916, soit bien avant sa nomination officielle. La cathédrale le passionne et il revient en octobre 1916, septembre et octobre 1917 et mars 1918. Obnubilé par le devenu célèbre « Ange au Sourire », il désire, en janvier 1918, se rendre à Reims au plus tôt afin de ramener le chef de « l'Ange Saint Nicaise ». Il craint que les Allemands ne mettent la main dessus[18]. Après la libération de la ville, il vient prendre de nombreuses photographies des ruines notamment en octobre et décembre 1918. A partir de ces nombreux clichés, il publie, en 1927, un ensemble remarquable de 127 photographies intitulé *Pour qui n'a pas vu Reims au sortir de l'Etreinte Allemande*[19].

---

[14] Rapport de Max Sainsaulieu, 29 mars 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[15] Rapport de Max Sainsaulieu, 21 juin 1915, MAP, 80/11/61.
[16] Ils se rendent notamment à Beausite, Clermont-en-Argonne, Louppy-le-Château, Pretz-en-Argonne, Revigny-sur-Ornain, Villers-aux-Vents et Vassincourt dans la Meuse ; Bétheny, Châtelraould-Saint-Louvent, Ecriennes, Favresse, Huiron, Heiltz-le-Maurupt, Marson, Orbais-l'Abbaye, Pargny-sur-Saulx, Sermaize-les-Bains et Suippes dans la Marne ; Gerbéviller, Haraucourt, Maixe, Nomeny en Meurthe-et-Moselle.
[17] Décret du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 4 décembre 1917, MAP, 80/11/61.
[18] Lettre de Pierre Antony-Thouret, 4 janvier 1918, MAP, 80/11/61.
[19] Pierre ANTONY-THOURET, *Pour qui n'a pas vu Reims au sortir de l'Etreinte Allemande (octobre 1918). La Cathédrale.. La Ville..*, Paris, Chez l'Auteur, 1927, 36 p, 127 pl.

D'autres photographies ont été réalisées mais pas dans un intérêt strictement d'inventaire des destructions. Ce sont souvent des images de propagande, réalisées soit par des particuliers, soit par le service photographique de l'Armée. Philippe Des Forts et le comte Henri de Lestrange ont ainsi pris des clichés de la cathédrale. Des autochromes ont été effectuées par Fernand Cuville et Paul Castelnau. Il ne faut pas omettre les clichés pris par Henri Deneux[20] bien que sa production durant la guerre soit minime par rapport aux nombreuses sources iconographiques réalisées lors de la restauration.

Ces nombreux clichés fournis entre autres par l'un des « gardiens » de la cathédrale, Max Sainsaulieu, servent à conserver les éléments sculptés en vue d'une future restauration, inventorier les destructions et compléter les rapports adressés notamment au service des monuments historiques.

Les rapports des « gardiens » de la cathédrale

Les documents les plus étoffés sur cette période sont produits par l'architecte ordinaire de la cathédrale, Max Sainsaulieu. De ses activités à Reims durant la Première Guerre mondiale, quarante rapports ont été envoyés au service des monuments historiques. Ces rapports, conservés aux archives de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine, s'échelonnent du 28 janvier 1915 au 1er juin 1918[21]. Ces quarante rapports sont des documents de visu de Max Sainsaulieu et sont présentés par l'inspecteur général Charles Genuys lors des réunions de la commission des monuments historiques. Particulièrement détaillés, ils suscitent l'intérêt des membres qui félicitent directement Max Sainsaulieu « pour les détails précis qu'il fournit sur l'état du monument malgré les dangers que présente la situation »[22]. Ces sources se révèlent peu exhaustives. On sait, par exemple, qu'un premier rapport a été écrit le 25 janvier 1915 car Max Sainsaulieu y fait référence dans son rapport suivant[23]. De même, lors de la séance de la commission des monuments historiques du 5 mars 1915, un rapport de Max Sainsaulieu

---

[20] Direction régionale des affaires culturelles de Champagne-Ardenne, service de l'Inventaire, fonds Henri Deneux : 33 dossiers, 3641 photographies diverses (fonds photographique, copie de celui conservé par la bibliothèque municipale de Reims). Ensemble inventorié et indexé.

[21] Rapports de Max Sainsaulieu du 28 janvier, 7 février, 11 mars, 16 mars, 29 mars 1915, 9 juillet, 9 août 1916, MAP, 81/51 197/2 114 ; 24 février, 27 mai, 1er juin, 17 juin, 18 juin, 4 juillet, 20 juillet, 19 octobre 1915, 2 avril, 4 avril, 30 avril, 19 juillet, 31 octobre, 5 novembre 1916, 10 avril, 13 avril, 17 avril, 20 avril, 25 avril, 29 avril, 1er mai, 3 mai, 16 juin, 2 juillet, 27 juillet, 31 juillet, 14 août, 8 septembre 1917, 13 mars, 14 avril, 4 mai, 1er juin 1918, MAP, 80/3/11.

[22] CMH, 5 mars 1915, MAP, 80/15/23.

[23] Rapport de Max Sainsaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114.

concernant les bombardements des 19, 21 et 22 février est présenté[24]. Malheureusement ces documents n'ont pas été conservés dans les fonds consultés à la MAP.

Les rapports fournis par Henri Deneux sont moins nombreux et correspondent plus à des missions ponctuelles, consacrées à des problèmes précis. Seulement deux de ses rapports sont conservés[25]. Le gardien de la cathédrale, monsieur Huart, est également mis à contribution et envoie au moins deux rapports à Max Sainsaulieu[26].

Le besoin de rapports précis alimentant la propagande et la contre-propagande nécessite un état quasi-journalier. Le représentant de l'Etat à Reims, le sous-préfet, s'en charge, par l'intermédiaire du commissariat central de police. Des messages téléphoniques, télégrammes, lettres et rapports sont envoyés au sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts. Ce sont de rapides comptes rendus des destructions survenues durant la journée à Reims et bien évidemment la cathédrale y apparaît souvent. Certains sont lacunaires et ne répertorient que le nombre d'impacts, d'autres beaucoup plus complets ont dû être réalisés avec le concours de Max Sainsaulieu[27]. Ces informations sont parfois envoyées directement à Paris, mais la plupart du temps, ces rapports suivent la voix hiérarchique et sont envoyés par télégrammes à la préfecture de Châlons-sur-Marne. Ils sont repris par le cabinet du préfet pour présenter l'ensemble des bombardements de Reims[28].

Les derniers rapports de guerre connus sont réalisés par les militaires durant la période où Reims est complètement évacuée de sa population civile. Deux inventaires complets des destructions ont ainsi été conservés : le premier rédigé le 1er août 1918 par le capitaine Robert Linzeler et le second, non daté, par l'officier d'administration du génie André Collin[29].

Il est difficile d'évaluer la fiabilité de ces sources. Le 22 février 1915, la voûte au niveau de la croisée du transept est percée par un obus. Mais cette date, relevée par Henri Deneux[30], est différente de celle des ouvrages de l'abbé Maurice Landrieux et d'Arsène Alexandre. Le

---

[24] CMH, 5 mars 1915, MAP, 80/15/23.
[25] Rapports de Henri Deneux du 24 avril 1915 et du 3 janvier 1917, MAP, 80/3/11.
[26] Rapports du gardien Huart des 22 et 23 avril 1917, MAP, 81/51 197/2 114.
[27] Rapports de la préfecture de la Marne : message téléphonique du 24 février 1915 ; télégrammes du 24 février 1915, du 28 octobre 1916 et du 24 avril 1917 ; rapports du 15 juillet et du 6 novembre 1916, du 19 avril, du 23 avril, du 25 avril (second rapport envoyé ce même jour), du 27 avril, du 30 juin et du 16 juillet 1917 ; MAP, 80/3/11.
[28] ADM, 203M 14-16.
[29] « Description sommaire des dégâts causés à la Cathédrale de Reims, visite du capitaine Linzeler », 1er août 1918 ; « Rapport sur l'état de la cathédrale de Reims, ministère de la Guerre et sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts. Monuments et œuvres d'art de la zone des armées. Conservation, évacuation. Front du Centre », officier d'administration du génie Collin ; MAP, 80/3/11.
[30] Rapport de Henri Deneux, 22 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.

premier date cet épisode du 21 février alors que le second situe l'action le 19. Ce n'est qu'un exemple qui prouve la difficulté à établir une chronologique exacte de ces faits malgré la rigueur des inventaires.

Les premiers bombardements : l'année 1914

Médiatiques, les premières destructions survenues durant l'année 1914 sont difficiles à appréhender. En effet, peu de renseignements circulent à ce moment et les faits sont rapidement dénaturés par la fièvre journalistique. La cathédrale n'a aucune personne chargée de relever les destructions car tous considèrent que la situation de Reims n'est que temporaire et qu'un inventaire détaillé des destructions sera entrepris dès le désenclavement de la cité rémoise.

Les dégâts antérieurs à l'incendie : du 4 au 18 septembre 1914

Les premières destructions de la cathédrale de Reims ont été faites le 4 septembre 1914 lors des bombardements de la ville de Reims, peu avant l'arrivée des forces allemandes. Après l'arrêt des hostilités vers 10h30, les abbés Jules Thinot et Maurice Landrieux procèdent à un inventaire détaillé des destructions. Au cours de cette exploration de l'édifice, ils ne constatent aucun impact direct. En revanche, la mitraille a meurtri une partie des verrières et de la statuaire. En effet, deux obus sont tombés à proximité de l'édifice : l'un rue Robert-de-Coucy et l'autre sur le parvis, à huit ou dix mètres du portail central. Les vitraux de la nef, du triforium, de la grande rose et de la petite rose du XVIII^{e} siècle sont perforés à plusieurs endroits. Des éclats ont frappé la Vierge du trumeau, celle de la Visitation, l'Ange Gabriel, Salomon, la Reine de Saba, saint Sinice ainsi que de nombreuses autres statues touchées à la chevelure, au pied, à la joue, au crâne… Enfin, un dernier obus est tombé dans l'enclos du Palais de Justice. Les dégâts sont relativement peu importants. Ce n'est que le 9 septembre qu'est découvert l'impact d'un obus, sur la galerie supérieure du croisillon nord du transept, à la base du fronton de l'Annonciation. Cet impact a détruit en partie les personnages grotesques et chimères qui ornent les hauteurs, ainsi qu'une partie de la décoration.

Les 17 et 18 septembre, la cathédrale reçoit respectivement 3 et 13 obus. Dorénavant seuls seront comptabilisés les impacts directs sur l'édifice. En raison de l'intensification des bombardements sur la ville et de la désorganisation ambiante, aucun inventaire précis des destructions n'est établi pour ces deux journées. L'abbé Landrieux note toutefois qu'un obus a

éventré une verrière du côté de l'archevêché et que des impacts se faisaient entendre au niveau de la partie supérieure de l'édifice « faisant frémir les piliers »[31]. Pour la journée du 18 septembre, Marius Vachon, probablement d'après les renseignements fournis par l'abbé Thinot, note qu'un obus a troué la toiture à l'intersection de la nef et du transept, qu'un second a labouré l'abside, qu'un troisième a brisé des contreforts au côté nord, qu'un quatrième a démoli le campanile élevé entre le transept et l'abside et qu'un dernier a mutilé quelques statues du portail gauche de la grande façade[32]. Ces destructions sont encore négligeables face à celles causées le 19 septembre 1914.

Destructions détaillées consécutives à l'incendie

Le bombardement qui a commencé tôt dans la matinée du 19 septembre 1914 a probablement causé des dommages à l'édifice sans que ceux-ci n'aient pu être relevés. Ce qui importe réellement pour cette journée, ce sont les dégâts consécutifs à l'incendie. Trois rapports peuvent nous éclairer sur cette fameuse journée : tout d'abord celui de l'architecte américain Whitney Warren présenté à l'Académie des Beaux-Arts le 3 octobre 1914[33], puis le fameux rapport Dalimier établi le 8 octobre[34], enfin le dernier plus tardif, élaboré par Max Sainsaulieu dès son arrivée à Reims[35].

La combustion puis la chute de l'échafaudage ont endommagé de nombreuses statues : le Couronnement de la Vierge, le gable de la Crucifixion, la Galerie du Gloria, le Baptême de Clovis, David et Goliath, les grandes statues du Christ pèlerin, de saint Jean, du Christ ressuscité, la Vierge du Trumeau et le désormais médiatique Ange au Sourire. Ces dégâts s'étendent aux pinacles qui surmontent les contreforts et jusqu'à la galerie des Rois. Sous l'effet de la chaleur, de nombreux vitraux ont éclaté dont la Grande Rose, détruite à moitié.

---

[31] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.36.
[32] Marius VACHON, *Les Villes martyres de France et de Belgique*, p.66.
[33] Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p. Annexe 9.
[34] Armand DAYOT, « La Cathédrale de Reims 1211-1914 », numéro spécial de *L'Art et les Artistes*, Paris, 1915, p.38.
[35] Rapport de Max Sainsaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114.

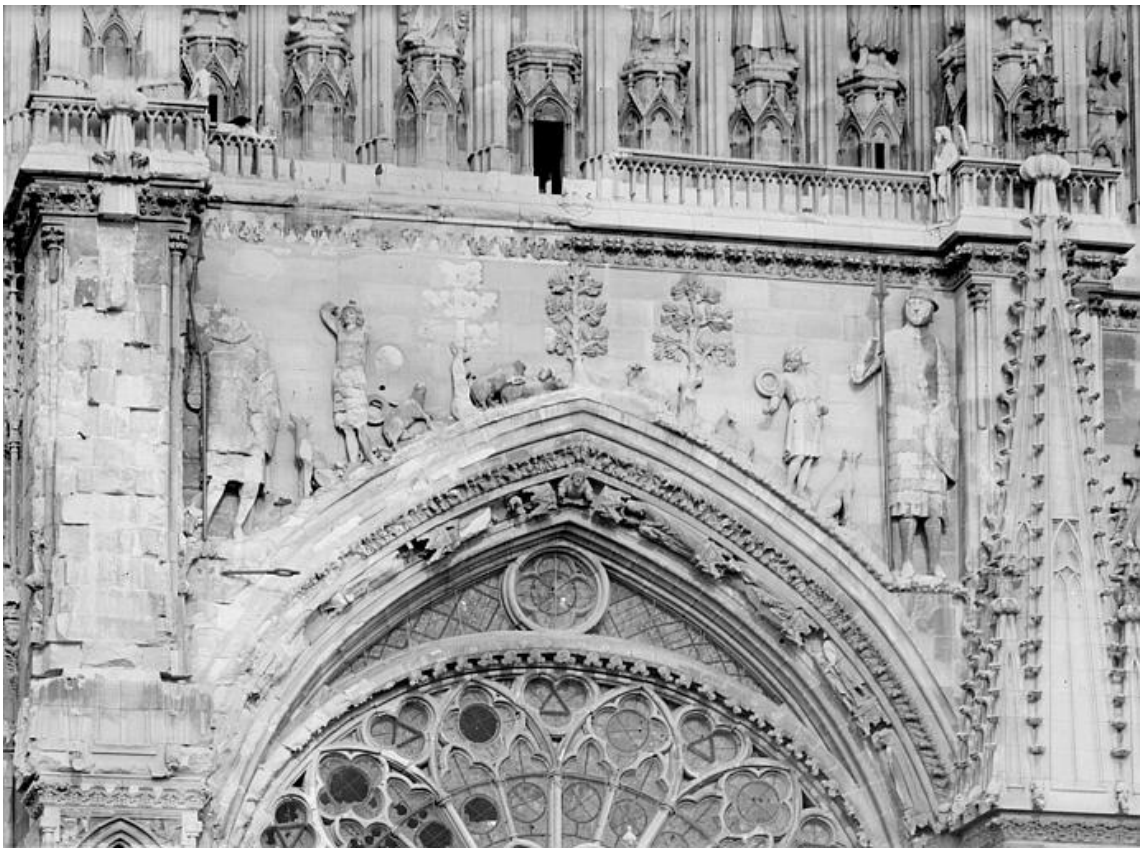


Figure 28 : *Dégâts causés par l'incendie de l'échafaudage sur la partie supérieure de la rose de la façade occidentale : bas-relief de David et Goliath*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016919.

Il ne reste rien de la toiture sur la nef, les transepts, le chœur, l'abside et les bas-côtés. Seules quelques chapelles ont conservé leur couverture. Sur les huit cloches du beffroi de la tour nord, seules deux sont encore intactes. Les charpentes, ardoises, plombs fondus sont tombés sous les voûtes qui ont souffert du feu, mais n'ont pas été rompues. Le clocher à l'Ange a, pour sa part, totalement disparu lors de l'incendie.

A l'intérieur de l'édifice, l'incendie de la paille accumulée au niveau des portails latéraux a détruit les tambours et fait éclater la pierre, notamment les sculptures du revers du portail sud. L'ensemble du mobilier intérieur est, en grande partie, anéanti[36] à l'exception du Trésor, sauvé par les prêtres au début de l'incendie.

[36] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.130-151.

Figure 29 : *Revers du portail sud de la façade ouest : statues, côté sud, 3e et 4e registres,* Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016938.

Les superstructures ont tenu sauf au niveau de la partie supérieure de la tour nord qui a été particulièrement frappée par de nombreux obus. Le rapport de la mission Dalimier signale que la violence des impacts a déplacé une partie des assises de la tour nord. Les véritables destructions sont en fait des conséquences indirectes de l'incendie. A la veille de l'hiver 1914, la cathédrale se trouve exposée, sans toiture, aux intempéries.

La fin de l'année 1914

Les bombardements de la fin de l'année 1914 sont peu importants sur la cathédrale. Toutefois, le 24 septembre, un obus de 150 mm s'écrase sur les voûtes nues, à l'angle intérieur du transept nord et de la nef, au pied du grand arc de la croisée. Deux autres obus sont signalés ce même jour : un sur la tour nord et l'autre dans la pile du premier contrefort du côté sud.

La venue de commissions d'enquêtes et l'importance diplomatique que prend la sauvegarde de la cathédrale de Reims expliquent certainement qu'aucun obus ne touche l'édifice entre le 25 septembre et le 11 octobre 1914.

Pour le 12 octobre, les témoignages se contredisent. L'abbé Landrieux relève un seul obus de 210 mm qui ravage la galerie supérieure du chevet sur près de 4 mètres. Le cardinal Luçon signale une autre bombe qui a endommagé les voûtes[37]. Enfin, la préfecture de la Marne note trois impacts. Toutefois, il est certain que les dégâts causés à la galerie supérieure risquent d'en entraîner d'autres. En effet, un gros bloc de pierre se trouve suspendu dans le vide, uniquement retenu par ses armatures métalliques. Sa chute pourrait causer d'importantes destructions sur les combles inférieurs[38].

Une nouvelle période d'accalmie suit alors. Pourtant, la préfecture note que les alentours immédiats de la cathédrale sont constamment bombardés les 13 et 23 octobre. Malgré tout,

[37] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.14-15.
[38] Paul HESS, *op. cit.*, p.363.

aucun obus ne touche l'édifice. De même, le 5 novembre, le cardinal Luçon indique avoir subi le bombardement « le plus effrayant de tous »[39]. Pour lui, cela ne fait aucun doute, les batteries allemandes visaient la cathédrale et il ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec la menace formulée dans la presse par le chancelier allemand Theobald von Bethmann-Hollweg (1856-1921).

A part l'incendie, la statuaire n'a pour l'instant guère souffert. Le 11 novembre, un obus frappe l'édifice détruisant en grande partie l'ange du premier contrefort de l'abside après le croisillon sud. Une bombe tombe sur le parvis criblant de mitrailles les statues de la façade. Le lendemain, un obus de 77 entre par une verrière de l'abside et vient éclater sur le pavé en marbre du sanctuaire, près de l'autel, à droite. C'est la première fois qu'un obus pénètre dans la cathédrale.

Le 17 novembre, un obus de 150 mm tombe sur les voûtes mais n'éclate pas. Il sera descendu par l'oculus d'une clé de voûte puis désamorcé le 20 mai 1915[40]. Le 22 novembre, un 130 fauche deux colonnettes de la balustrade inférieure du chevet, avec leurs chapiteaux. Les bombardements se poursuivent les 23 et 24 novembre.

La puissance des obus augmente et le 26 novembre, plusieurs obus de 210 mm touchent les alentours immédiats de la cathédrale. De nombreux vitraux sont pulvérisés sous le souffle et par la mitraille. Pourtant, si les bombardements s'intensifient sur l'ensemble de la ville de Reims, la cathédrale semble relativement épargnée en cette fin d'année 1914. Cette accalmie se prolonge au cours des années 1915-1916.

Une relative accalmie : les années 1915-1916

Pour la période 1915-1916, l'abbé Landrieux a relevé 36 impacts sur 287 obus repérés durant l'ensemble du conflit. Mais le nombre d'impacts ne révèle pas l'ampleur des destructions car la ville de Reims n'est plus seulement bombardée par l'artillerie de campagne. Les Allemands ont, en effet, considérablement augmenté leur puissance de feu.

1915 : les bombardements d'une ville forte

Paul Hess minore cette vision de la puissance de feu allemand au début de l'année 1915. Il signale que les engins de rupture de 305, 280 et 210 mm sont remplacés par des projectiles à

[39] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.17.
[40] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.160.

fragmentation, shrapnells, qui touchent l'ensemble de la ville[41]. Il est évident que de tels projectiles ne peuvent causer que peu de dégâts à des édifices importants comme la cathédrale. Ce que vise alors les Allemands, ce ne sont pas les biens mais les personnes présentes à Reims, civils et militaires.

Les bombardements de la ville suivent une certaine logique relevée par Paul Hess en mai 1915. Tôt dans la matinée, entre 4h30 et 5h30, la ville est survolée par un aéroplane allemand de reconnaissance. Durant la journée, Reims est bombardée de shrapnells de 75 ou 150 mm. La nuit est réservée aux bombardements par artillerie lourde, notamment de nombreux obus de 210 mm et des obus incendiaires de 150 mm[42].

Reims est ainsi devenue une ville forte et de nombreuses maisons rémoises évacuées, sont réquisitionnées par l'armée française pour servir d'abris à l'infanterie[43]. La stratégie militaire française consiste à investir un certain nombre de maisons réparties dans l'ensemble de la ville de Reims afin, en cas d'avancée allemande dans la ville, de pouvoir se battre maison par maison. Cette stratégie d'une guérilla urbaine est rendue nécessaire par le fait que Reims est un verrou protégeant Paris.

L'architecte Withney Warren revient au début de 1917 sur ces deux années de bombardement et fournit des chiffres aux membres de l'Académie des Beaux-Arts[44]. Depuis son premier rapport du 3 octobre 1914, il estime le nombre de nouveaux impacts à au moins 60000, tuant 545 civils et en blessant 642[45]. D'ailleurs, pour la seule journée du 27 octobre 1916, le préfet de la Marne signale que 1000 obus ont frappé la ville de Reims dont 630 ont été découverts. Durant cette journée, 5 obus auraient touché la cathédrale. La cathédrale semble donc, aux yeux de l'armée allemande, une cible secondaire.

Il est évident que l'arrivée de Max Sainsaulieu au chevet de la cathédrale n'influe aucunement sur la poursuite des bombardements. En revanche, les travaux entrepris sous sa direction ont protégé certaines œuvres et certaines parties de l'édifice.

Les voûtes qui jusqu'alors avaient résisté sont pour la première fois percées le 22 février 1915, au cours d'un bombardement particulièrement intense. Un obus de 150 mm traverse celle située au niveau de la croisée du transept. Cette première destruction de la voûte sera

---

[41] Lettre de Paul Hess, 23 janvier 1915, fonds Paul Hess.
[42] Lettre de Paul Hess, 7 mai 1915, fonds Paul Hess.
[43] Lettre de Paul Hess, 20 février 1915, fonds Paul Hess.
[44] Annexe 10.
[45] Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p.

amplifiée par la suite par des obus de plus gros calibre. Ce bombardement est vécu de l'intérieur par les architectes Henri Deneux et Max Sainsaulieu[46]. L'après-midi de cette fameuse journée, ils entreprennent une inspection lorsque, sous la violence des bombardements, ils sont contraints de se réfugier dans un escalier. Pour Max Sainsaulieu, il est évident que la cathédrale est visée ce jour-là[47]. Les dégâts causés lors de cette seule journée sont extrêmement importants comme le note, par la suite, l'inspecteur général Arsène Alexandre **:** « Le couronnement de la tour nord ; la tourelle ajourée qui flanque cette tour au nord-est ; la galerie haute, à la troisième travée, côté nord ; les piles de la tour est du transept nord ; le pignon du transept isolé par l'incendie ; la voûte de la croisée du transept qui est alors traversée ; enfin un arc-boutant entre la troisième et la deuxième travée de la nef côté sud. Tout cela sans compter de très nombreux éclats qui un peu partout égratignent la pierre, écornent la pierre, écornent des ornements, etc. »[48]. Henri Deneux communique ses impressions à l'inspecteur général Antoine-Paul Selmersheim (1840-1916) et signale que les bombardements se sont concentrés sur la tour nord et sur la voûte de la nef[49]. Les journaux vont relayer et condamner ces nouveaux bombardements tel l'*Echo de Paris* du 25 février : « Oh ! les sauvages ! Ils piétinent les cadavres ! Une pluie de feu est tombée pendant cinq heures sur Reims. La voûte de la cathédrale est crevée ! Ce prince de la kultur et de l'orgueil kolossal apparaît comme une incarnation de Satan »[50].

Le 26 février 1915, deux obus touchent la cathédrale : le premier de très gros calibre pénètre par la rosace du transept nord et cause de graves dégâts à la maçonnerie, à gauche du grand orgue ; le second, un shrapnell, ébrèche en trois endroits, les colonnettes d'une tourelle de la tour sud. Le 2 mars, selon l'abbé Landrieux, un obus de 150 mm touche profondément le soubassement du pignon de l'Annonciation au transept nord[51]. Le 18 mars, un rapport de police signale deux impacts sans que l'abbé Landrieux ne puisse connaître les destructions occasionnées. Ce dernier signale, le 8 avril, des impacts particulièrement violents : un obus de fort calibre descelle et désagrège toute la base d'un contrefort, à l'extrémité de l'abside ; un autre déchausse les fondations de la chapelle de l'Archevêché et ravage toutes les verrières des chapelles du Rosaire et de saint Remi ; un troisième, un 210, brise une arcature de la

[46] Rapport de Henri Deneux, 22 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[47] Rapport de Max Sainsaulieu, 24 février 1915, MAP, 80/3/11.
[48] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.64.
[49] Rapport à la CMH de l'inspecteur général Antoine-Paul Selmersheim, 5 mars 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[50] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.215.
[51] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.159.

galerie supérieure de la nef, du côté sud, et casse une gargouille[52]. Ces bombardements semblent si violents que le cardinal Luçon écrit pour la nuit du 9 avril « Nuit épouvantable […] nous tremblons pour la Cathédrale »[53]. Le 24 avril, Henri Deneux note que le pinacle du quatrième arc-boutant de la façade sud a été atteint, rompant une de ses deux colonnes au milieu du chapiteau.

Le 20 mai, l'obus de 150 du 17 novembre 1914 est finalement désamorcé. Ce même jour, l'abbé Divoir accompagne Paul Hess dans une visite de la cathédrale. Ce dernier, particulièrement marqué, évalue, dans son journal, l'ampleur des destructions[54] : la voûte est percée, les vitraux, sauf trois ou quatre, sont en morceaux et le grand orgue a également fortement souffert.

Les impacts directs ou la mitraille ne sont pas les seuls éléments expliquant l'ensemble des destructions comme le relève, le 26 mai, l'architecte Max Sainsaulieu. La tête de la statue de l'ébrasement de droite du portail nord de la façade occidentale est tombée, sans cause apparente. La statue de saint Florent avait été particulièrement fragilisée à la suite de l'incendie et la tête s'est détachée, peut-être sous l'effet des vibrations causées par les pièces d'artillerie française distantes « de un kilomètre environ »[55].

Le 1er juin, les bombardements reprennent. Deux obus de 150 mm touchent la cathédrale : le premier sur la tour nord et le second sur la face sud de la tour est du transept sud. L'un de ses obus viendrait des positions allemandes de Nogent l'Abbesse. Les tirs n'ont touché que les maçonneries et Max Sainsaulieu note que ces nouvelles destructions ne nécessitent aucune mesure de « précaution immédiate »[56]. A ce moment, la tour nord semble particulièrement visée car elle est à nouveau, le 15 juin, ébranlée par un 150 mm. Lors de ce bombardement, un pinacle de la façade sud est littéralement décapité[57]. Les superstructures sont touchées ; les sculptures le sont également le 27 juin. Le bras droit et la main gauche de la statue de l'Eglise sont brisés.

La cathédrale est-elle durant cette période une cible désignée de l'artillerie allemande ? Lors des bombardements du 20 juillet, Paul Hess note que 350 à 400 obus ont été envoyés sur la ville et que les destructions sont « considérables » dans le quartier de la cathédrale. Pourtant,

---

[52] *Ibid.*, p.159-160.
[53] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.41.
[54] Paul HESS, *op. cit.*, p.296-297.
[55] Rapport de Max Sainsaulieu, 27 mai 1915, MAP, 80/3/11.
[56] Rapport de Max Sainsaulieu, 1er juin 1915, MAP, 80/3/11.
[57] Rapport de Max Sainsaulieu, 17 juin 1915, MAP, 80/3/11.

la cathédrale n'est touchée qu'à deux reprises, au niveau des chapelles absidiales[58]. Les dégâts sont tellement importants que Max Sainsaulieu fait précéder à un étaiement de la structure. L'abbé Landrieux, pour sa part, date ces faits du 21 juillet. Il s'intéresse à la destruction de cette chapelle en tant que lieu cultuel et souligne les dommages causés aux croix, chandeliers, reliquaires et aux confessionnaux. L'explosion a été telle que tout ce qui était sur l'autel a été balayé « comme fétu de paille » et les chaises ont été « projetées très loin dans la nef »[59].

Le 12 août 1915, le cardinal Luçon, probablement épaulé par son secrétaire l'abbé Landrieux, inventorie les dégâts[60]. Ce relevé est probablement destiné à la diplomatie pontificale[61]. Point par point, il décrit l'état de sa cathédrale en insistant sur la destruction du lieu de culte. Encore à cette date, les destructions les plus significatives sont des résultantes de l'incendie. La fin de l'année 1915 est relativement calme hormis l'impact direct d'un obus de 150 mm le 19 octobre sur la partie basse d'un contrefort, à l'angle de la tour nord. Les dégâts relevés sont minimes car la masse de pierre est à cet endroit « impénétrable »[62].

1916 : une cathédrale épargnée

Cette longue période d'accalmie semble se poursuivre au début de l'année 1916 alors que parallèlement les bombardements sont intenses sur la ville. Dès lors, la cathédrale apparaît volontairement épargnée. Cette recrudescence s'explique par l'augmentation des troupes et de l'artillerie présentes à Reims. Ces faits sont d'ailleurs signalés le 2 avril 1916 par Max Sainsaulieu[63] et par Paul Hess. En avril 1916, ce dernier décrit une ville devenue un camp fortifié. Des abris pour mitrailleuses, des créneaux et des fils de fer barbelés sont disposés aux carrefours stratégiques. La puissance de feu française a considérablement augmenté par l'arrivée de nouvelles pièces d'artillerie lourde[64]. Pourtant, les dommages causés à la cathédrale sont peu importants et sont répartis sur l'ensemble de l'année 1916. Ils apparaissent davantage comme des coups de semonce que comme une volonté systématique de destruction.

Le 2 avril 1916, Max Sainsaulieu signale que la cathédrale est touchée à trois reprises : deux obus se sont écrasés sur les contreforts du côté sud et le dernier a atteint la chapelle absidiale,

---

[58] Rapport de Max Sainsaulieu, 20 juillet 1915, MAP, 80/3/11.
[59] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.161-162.
[60] Annexe 2.
[61] Document dactylographié de 4 pages de « l'Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 » signé par le cardinal Luçon, ADR, 7J 155.
[62] Rapport de Max Sainsaulieu, 19 octobre 1915, MAP, 80/3/11.
[63] Rapport de Max Sainsaulieu, 2 avril 1916, MAP, 80/3/11.
[64] Paul HESS, *op. cit.*, p.363.

dans l'axe du chevet[65]. Le 11 juillet, l'abbé Landrieux relève qu'un obus a percé la voûte du transept sud. Ce nouveau percement de la voûte, le second après celui du 21 février 1915, est important. Le préfet de la Marne signale ainsi « que la voûte de la cathédrale a été éventrée sur une largeur d'un mètre cinquante environ »[66]. Mais l'arc doubleau n'est pas atteint et les superstructures ne sont pas menacées.

Le 27 octobre 1916, d'après les archives préfectorales, la ville de Reims a reçu un millier d'obus. L'abbé Landrieux ne note cependant que deux impacts. Le premier obus s'écrase à la base du second contrefort de la tour sud broyant des motifs de sculptures provenant de la restauration antérieure et qui avaient été déposés là[67]. L'autre obus broie l'archivolte d'une des grandes baies ajourées du transept sud. D'autres dégâts sont également causés par les nombreux impacts aux environs immédiats de l'édifice. La fin de l'année 1916 est relativement calme pour la cathédrale, en revanche, des destructions plus insidieuses prennent le pas.

Les années de tous les dangers : 1917-1918

Suite au dégel, des plaques d'enduit et de jointures se détachent de la voûte de la cathédrale. Ces destructions liées aux intempéries, à l'humidité ou au gel continuent de s'accentuer au début de l'année 1917. Le 2 mars, le cardinal Luçon est contraint de renoncer à son rituel chemin de croix en raison du « sol jonché de débris de voûte, enduits et pierres »[68].

1917 : bombes et intempéries

Au début de cette nouvelle année de bombardement, l'architecte Withney Warren établit un deuxième rapport[69]. Il note que la cathédrale résiste aux bombardements car elle a « la solidité d'une forteresse ». En revanche, il insiste sur le danger de ses voûtes sans protection. Il lui semble urgent d'établir une toiture provisoire, mais de tels travaux sont proscrits par l'autorité militaire française. Cette dernière considère que si des aéroplanes allemands constataient de tels travaux, la cathédrale serait systématiquement bombardée. Withney Warren indique, résigné, que la cathédrale est vouée à la destruction soit par les éléments, soit par les bombes.

---

[65] Rapport de Max Sainsaulieu, 2 avril 1916, MAP, 80/3/11.
[66] Rapports de la préfecture de la Marne, 15 juillet 1916, MAP, 80/3/11.
[67] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.163.
[68] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.122-123.
[69] Whitney Warren, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p. Annexe 10. Whitney Warren rencontre le cardinal Luçon le 28 décembre 1916 à Reims, dans Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.113.

Il paraît probable que des consignes avaient été données afin d'épargner l'édifice. L'indignation soulevée chez les Neutres par l'incendie, puis relayée par la propagande française, a contraint le gouvernement allemand à éviter de répéter pareille erreur diplomatique. Max Sainsaulieu signale le 10 avril 1917 qu'étant donné le très grand nombre « d'obus tombés en ville depuis une dizaine de jours (environ vingt mille je pense) et un peu partout, il paraît certain que les batteries ennemies ont ordre d'éviter la cathédrale elle-même »[70]. Cependant cette relative accalmie n'est que de courte durée. Dans un rapport daté du 13 avril suivant, Max Sainsaulieu signale l'explosion de deux obus de gros calibre dirigés sur la cathédrale mais n'ayant pas touché l'édifice[71]. Pour Paul Hess, cette situation à Reims est comparable à celle de septembre 1914, mais avec un nombre bien plus élevé d'obus. Partout en ville, des incendies se déclarent qui ne peuvent, en raison de leur nombre, être combattus. Il conclut en indiquant que la ville de Reims a subi en quelques jours « peut-être autant de dégâts irréparables que ceux qui existaient déjà »[72].

Le 16 avril, des obus de gros calibre touchent la cathédrale. L'abbé Landrieux en dénombre quatorze. L'artillerie lourde est entrée en action et ce sont des obus de 240, 305 et 340 mm qui s'écrasent sur la cathédrale. Le lendemain, Max Sainsaulieu établit un rapport dans lequel il signale au moins treize impacts directs. Pour lui, il n'y a aucun doute : ce tir a été volontairement dirigé sur l'édifice. Ce tir de destruction aurait été mené méthodiquement car « après que le tir a été suffisamment repéré et le but atteint un certain nombre de fois, le feu a cessé »[73]. Ce bombardement est ainsi perçu comme une mesure d'intimidation ou de représailles. Pour cette seule journée, les dommages, relevés par Max Sainsaulieu, sont considérables[74].

Ainsi, c'est durant le mois d'avril que la cathédrale sera véritablement la cible des artilleurs allemands. Les 16, 19, 21, 22 et 24 avril 1917, pour le cardinal Luçon, les obus sont volontairement dirigés sur la cathédrale et ceux qui ne l'atteignent pas, explosent immédiatement dans ses environs[75]. Le 16 avril, au moins quatorze impacts sont dénombrés et vingt le 19.

---

[70] Rapport de Max Sainsaulieu, 10 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[71] Rapport de Max Sainsaulieu, 13 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[72] Lettre de Paul Hess, 13 avril 1917, fonds Paul Hess.
[73] Rapport de Max Sainsaulieu, 17 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[74] Rapport de Max Sainsaulieu, 17 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[75] Lettre du cardinal Luçon au pape, 30 juillet 1917, ADR, fonds Landrieux.

Le 24, le bombardement est si intense que l'abbé Landrieux est incapable d'en évaluer le nombre[76]. Durant cette terrible journée, la cathédrale est systématiquement bombardée de 9h00 à 10h15 par des obus de gros calibre. Le cardinal Luçon note ses impressions et indique que les tirs proviennent d'une batterie installée à 15 ou 18 kilomètres au nord-est de Reims, à proximité du village de Lavannes[77]. A l'issue de ce bombardement, l'archevêque se rend dans sa cathédrale et établit un inventaire. L'abside a fortement souffert : trois arcs-boutants sont rompus, de nombreux pinacles sont renversés ; les galeries à jour de l'abside ou des hautes murailles sont en grande partie jetées à terre. Les murs ont reçu des blessures qui mettent en péril leur solidité. Les tours ont été gravement atteintes. Enfin les voûtes sont effondrées en cinq endroits et le sanctuaire est rempli de décombres sous lesquels disparaît le maître-autel. Le peu de verrières encore en état sont détruites[78]. Pour Max Sainsaulieu, la situation est devenue « critique » au niveau de la pile d'angle de la tour est du transept sud et de l'arc-boutant du chœur. Il note également qu'en raison de l'importance des destructions, son inventaire, pourtant particulièrement étoffé, n'est que partiel en l'absence d'une visite des parties hautes[79]. La puissance des obus de 305 mm est telle qu'elle impressionne le Rémois Paul Hess qui relève dans son journal qu'une « dizaine d'entonnoirs énormes » encerclent la cathédrale[80]. Le cardinal Luçon souligne enfin qu'il s'agit du bombardement le plus violent de la cathédrale « qui après l'incendie lui a fait le plus de mal »[81]. Pour le prélat, lors de cette journée, la cathédrale a été « assassinée ! »[82].

Le 26 avril 1917, le cardinal Luçon visite la cathédrale avec Max Sainsaulieu. Ils poursuivent l'inventaire des destructions. Au cours de cette visite, ils repèrent un obus de 305 non éclaté qui a perforé la voûte de la basse nef sud et a disloqué le dallage[83]. La période d'accalmie qui

---

[76] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.168.
[77] Pour l'archevêque de Reims, la fréquence des tirs et leur précision corroborent une rumeur selon laquelle les Allemands désiraient détruire la tour nord.
[78] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.70.
[79] Rapport de Max Sainsaulieu, 25 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[80] Paul HESS, *op. cit.*, p.432.
[81] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.134.
[82] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.70. Cette journée reste dans les mémoires. Un témoignage tardif, publié le 20 septembre 1949 à l'occasion du 35ème anniversaire de l'incendie, dans les colonnes de *La Concorde Républicaine. L'époque* fait état de « 7 heures de bombardements et à raison de douze obus par heure. Les Allemands tirèrent des obus de 305, de 340 et de 380 sur l'édifice provoquant des dégâts considérables surtout au côté sud-ouest. »
[83] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.135. Cet obus sera déminé, deux jours après, le 28 avril par un chauffeur municipal, Maurice Lamort, dans Paul HESS, *op. cit.*, p.434.

succède à ces importants bombardements intrigue particulièrement Max Sainsaulieu qui note, dans ses rapports suivants, le fait qu'aucun obus ne touche la cathédrale[84].

Le 14 juin, un seul obus tombe sur la cathédrale mais cause d'importants dommages à la chapelle absidiale, celle du Saint-Sacrement. L'obus s'écrase sur le piédroit d'une fenêtre et menace la solidité même du contrefort extérieur, déjà frappé le 19 avril précédent. Max Sainsaulieu indique que tout cet ensemble de trumeau entre la fenêtre d'axe et la 1ère fenêtre sud se trouve complètement disloqué. Il préconise un étaiement car un nouvel impact détruirait cette maçonnerie. Ces travaux sont aisément réalisables puisqu'ils concernent les parties basses de l'édifice, mais nécessitent des matières premières et de la main d'œuvre, en l'occurrence deux charpentiers. Max Sainsaulieu a donc besoin du concours de l'autorité militaire[85].

Le 28 juin, le cardinal Luçon note que de 9h00 à 11h00, les bombardements ont été particulièrement violents, « on dirait que le globe de la terre éclate ou s'écroule »[86]. L'archevêque de Reims relève cinq impacts sur la cathédrale tandis que le communiqué officiel note 1200 obus sur Reims, dont huit sur la cathédrale[87]. Les bombardements se poursuivent le lendemain. Le 29 juin 1917, l'abbé Landrieux signale deux impacts, trois d'après Max Sainsaulieu. Dans son rapport, l'architecte ordinaire relève les dégâts causés par des projectiles de 130 mm, pour ces deux journées : un projectile a disloqué une partie d'un contrefort de la tour nord pulvérisant les deux statues de rois qui en ornaient les faces, les autres projectiles ont brisé des éléments de décoration de l'édifice dont des pyramides de couronnement. Enfin deux autres projectiles sont venus se briser sans éclater[88].

Le 14 juillet 1917, le préfet de la Marne note que huit obus sont tombés sur la cathédrale de Reims, causant de nouveaux dommages. Malheureusement, aucun inventaire détaillé ne permet d'en mesurer la gravité. Le 26 juillet, un important bombardement touche le centre-ville et deux obus frappent directement la cathédrale. Le premier s'écrase sur le contrefort du transept sud et aggrave les destructions précédentes ; un autre obus est arrivé dans la pyramide de couronnement du contrefort nord-est de la tour nord qu'il a traversé de part en part. Il s'agit à nouveau d'obus de petit calibre, 130 mm[89].

---

[84] Rapport de Max Sainsaulieu, 29 avril, 1er et 3 mai 1917, MAP, 80/3/11.
[85] Rapport de Max Sainsaulieu, 16 juin 1917, MAP, 80/3/11.
[86] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.145.
[87] Paul HESS, *op. cit.*, p.454.
[88] Rapport de Max Sainsaulieu, 2 juillet 1917, MAP, 80/3/11.
[89] Rapport de Max Sainsaulieu, 27 juillet 1917, MAP, 80/3/11.

Les dégâts sont peu importants, tout comme ceux du 30 juillet. Les environs immédiats reçoivent une vingtaine de projectiles, principalement du côté nord. La cathédrale est touchée directement par, au moins, deux obus. Max Sainsaulieu insiste d'ailleurs dans son rapport sur le fait que ces deux coups ont un objectif précis. S'agit-il, comme il semble le suggérer, de tirs de repérage, préparant un nouveau bombardement violent ?[90] Toutefois ce bombardement redouté ne viendra pas, du moins dans l'immédiat. Le 13 août, le centre-ville est à nouveau violemment bombardé et la cathédrale est touchée par deux fois, mais sans menacer la structure de l'édifice[91].

L'artillerie lourde reprend du service et le 23 août, au milieu de l'après-midi, deux obus atteignent la cathédrale. La voûte du transept nord est à nouveau percée mais ne s'écroule pas[92]. Les bombardements se poursuivent les jours suivants, une bombe sur l'abside le 25 août[93], une autre le 28[94], deux le 29 durant la nuit[95]. Selon Max Sainsaulieu, il s'agit là d'obus de petit calibre n'occasionnant que de faibles dégâts[96]. Le 26 octobre 1917, Paul Hess visite la cathédrale et note l'atmosphère de ruines, les voûtes sont crevées « en huit ou dix endroits, le maître-autel a disparu sous un amoncellement de pierres, de débris de matériaux »[97]. La cathédrale est alors à nouveau épargnée jusqu'à la fin de l'année 1917, si l'on excepte un obus qui s'écrase sur un arc-boutant, le 18 décembre[98].

1918 : la fin des inventaires

Conséquence du ruissellement et des gelées, une partie de la voûte chute dans le sanctuaire le 24 janvier 1918[99]. L'année 1918 se poursuit avec des bombardements très sporadiques : un obus le 16 février, un autre le 18 mars. Le 21 mars, 4 obus atteignent la cathédrale.

La ville est entièrement évacuée à la fin du mois de mars 1918. Le 24 mars 1918, Max Sainsaulieu quitte Reims à bicyclette et le lendemain, c'est au tour du dernier représentant du clergé rémois, le cardinal Luçon, d'être évacué. Nous ne conservons donc, jusqu'à la fin de la guerre, que peu de renseignements sur les destructions que subit la cathédrale. Après son

---

[90] Rapport de Max Sainsaulieu, 31 juillet 1917, MAP, 80/3/11.
[91] Rapport de Max Sainsaulieu, 14 août 1917, MAP, 80/3/11.
[92] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.152.
[93] *Ibid.*, p.153.
[94] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.231.
[95] Paul HESS, *op. cit.*, p.464.
[96] Rapport de Max Sainsaulieu, 8 septembre 1917, MAP, 80/3/11.
[97] Paul HESS, *op. cit.*, p.470.
[98] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.168.
[99] *Ibid.*, p.177.

évacuation, la ville devient entièrement contrôlée par l'armée qui restreint au maximum la venue de civils à Reims aux cas « tout à fait exceptionnels »[100].

Le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts continue de se préoccuper de la sauvegarde du patrimoine artistique. Devant l'imminence d'une nouvelle offensive sur le front champenois, des missions chargées d'évacuer les dernières œuvres d'art sont dépêchées à Reims durant les mois de mars, de mai et de juillet 1918. Le 3 puis le 29 juillet, des fragments de vitraux et de statues de la cathédrale sont ainsi évacués[101].

Il est avéré que c'est durant cette dernière période que la cathédrale de Reims aurait reçu les dommages les plus sérieux. Pourtant le 12 avril, lors d'une visite sommaire, Max Sainsaulieu note dans son rapport qu'il n'a observé aucun nouveau dégât important. Il ajoute que les pointeurs ennemis ont certainement cherché à éviter la cathédrale[102]. Max Sainsaulieu revient au chevet de l'édifice le 1er juin et établit un nouveau rapport. Le constat reste identique. Il insiste sur le fait que durant les deux semaines précédentes, alors que l'ensemble de la ville est intensément bombardée, y compris le quartier avoisinant la cathédrale, cette dernière n'a été touchée que « quatre ou cinq fois directement par des obus allemands »[103]. Il note des dégâts importants au niveau de la seconde chapelle absidiale du côté sud. Un ou deux obus ont pénétré brisant l'appui et le meneau d'une fenêtre, ont éclaté à l'intérieur et ont pulvérisé l'autel et le grand baldaquin du XVIIe siècle. D'autres obus ont crevé les voûtes mais il s'agit seulement d'obus de petit calibre, des 150 mm[104].

A partir du 25 juin, l'inventaire des destructions est réalisé par le chef d'escadron Lexa. Il établit quotidiennement des rapports[105] et relève que, du 25 juin au 17 septembre 1918, la cathédrale aurait reçu 128 obus, soit une intensification des bombardements dont souffre à la même période l'ensemble de la ville. Bien qu'il soit difficile de comparer les différentes méthodes d'investigation, d'inventaire et de comptabilité des impacts, on peut toutefois remarquer que du 4 septembre 1914 au 21 mars 1918, 159 obus avaient été repérés par l'abbé Landrieux. En seulement trois mois, le nombre d'obus frappant la cathédrale a ainsi presque doublé.

---

[100] Lettre du service de la circulation aux armées à la direction des monuments historiques, 28 mai 1917, MAP, 80/3/11.
[101] Laissez-passer de monsieur Ancel délivré le 29 juillet 1918, AMR, 151W9.
[102] Rapport de Max Sainsaulieu, 14 avril 1918, MAP, 80/3/11.
[103] Rapport de Max Sainsaulieu, 1er juin 1918, MAP, 80/3/11.
[104] Rapport de Max Sainsaulieu, 14 avril 1918, MAP, 80/3/11.
[105] Compte rendu des rapports de Lexa, ADR, fonds Landrieux.

Le 1er août 1918, le capitaine Robert Linzeler, chargé du service des évacuations de la IVe armée, visite la cathédrale et rédige une description sommaire des dégâts[106]. En effet, en raison des nouveaux bombardements, l'examen détaillé notamment de la façade sud a été empêché. La cathédrale est alors particulièrement marquée par les destructions. Dans le chœur, la voûte est effondrée sur toute la largeur de la première travée après le transept. Le même constat est établi au niveau du côté nord du transept où la voûte est crevée sur le quart de sa superficie totale. Du côté sud, la voûte est crevée sur toute sa surface. La fenêtre au-dessus du triforium sur la partie est du transept sud est détruite. Le triforium est en partie détruit. Au niveau de la nef, le quart de la voûte du côté nord est effondré sur un quart de la surface de la 4e travée. Dans le bas-côté nord, la voûte est percée à deux reprises, au niveau des 4e et 6e travées. La voûte de la 7e travée est largement fissurée. Un obus a éventré le bas-côté sud au niveau de la 6e travée. A l'abside, la voûte est crevée sur une largeur de trois mètres et deux fenêtres sur trois sont détruites à la 2e chapelle nord et la 3e chapelle nord-est. La fenêtre de la chapelle axiale est en partie détruite. De nombreux éclats ont frappé les sacs de protection des statues du portail et criblé les sculptures des ogives surmontant les portes. Un nouvel obus a frappé l'angle nord-est de la chapelle centrale à l'extérieur de l'abside. Un autre est arrivé à l'angle sud-est de la chapelle détruisant l'ange en bas-relief qui le décorait. Sans pour autant en faire un inventaire détaillé, le capitaine Robert Linzeler note que la statuaire de toute la partie supérieure « est très mutilée »[107].

C'est le dernier compte-rendu établi durant la guerre. Il permet de prendre conscience de l'importance des destructions de la cathédrale à ce moment. Il est évident que l'édifice a encore souffert car les combats continuent de s'intensifier à proximité de Reims. En effet, le 8 août 1918, une offensive franco-anglaise tente de percer le front allemand entre Reims et Arras. Sentant la pression française s'accentuer sur le front de Reims, les Allemands effectuent le 19 août 1918 un véritable tir de barrage d'obus à l'ypérite. Une note militaire fait état qu'une zone de 500 m autour de la cathédrale est touchée par ce bombardement au gaz et que la cathédrale reçoit 23 obus de 210. Toutefois, ces obus, non explosifs, ne peuvent causer que peu de dommages à l'édifice[108].

---

[106] Annexe 1.
[107] Rapport du capitaine Robert Linzeler, 4 août 1918, MAP, 80/3/11.
[108] Note de l'Etat-Major de la 134e Division d'Infanterie, 2 septembre 1918, ADR, fonds Landrieux.

Pour comprendre ces bombardements et l'importance des destructions occasionnées, il convient de synthétiser dans le temps les données et d'évaluer l'importance stratégique de cette cible qu'est la cathédrale de Reims.

Bilan des bombardements

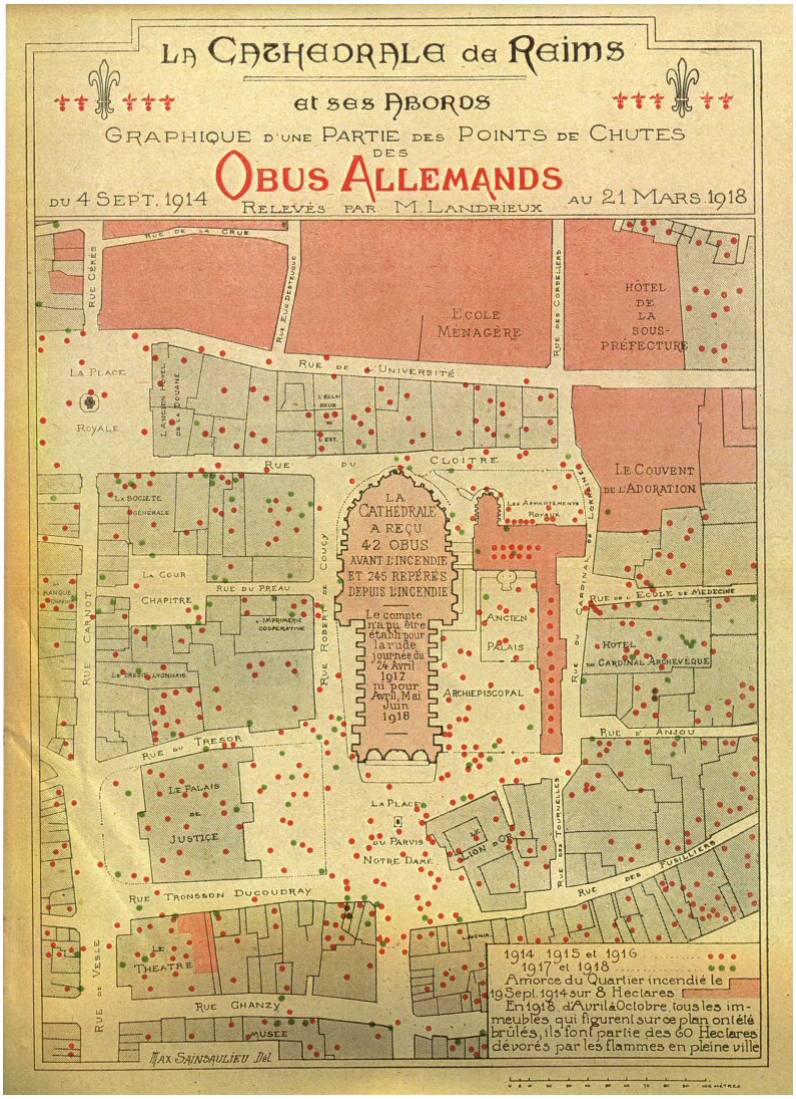


Figure 30 : *La cathédrale de Reims et ses abords. Graphique d'une partie des points de chutes des obus allemands relevés par M. Landrieux. Du 4 septembre 1914 au 21 mars 1918,* Max Sainsaulieu, document extrait de Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*.

La cathédrale a été bombardée du 4 septembre 1914 au 5 octobre 1918. Ce jour-là, sous la pression militaire française, la ville de Reims est finalement dégagée. Dans son ouvrage, l'abbé Maurice Landrieux tente un inventaire systématique des impacts directs frappant l'édifice. Selon lui, la cathédrale aurait donc reçu 287 obus repérés, sans compter ceux de la journée du 24 avril 1917 qui firent des ravages mais dont les impacts n'ont pu être relevés.

Cet inventaire apparaît fiable par comparaison avec les rapports de Max Sainsaulieu. Les seules lacunes sont celles du 24 avril 1917 et de la période comprise entre le 22 mars et le 24 juin 1918.

Données chiffrées et constat

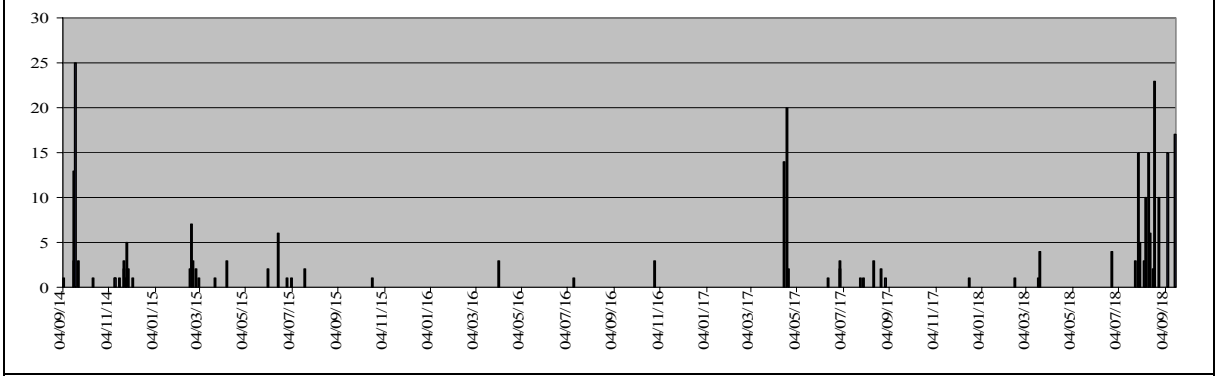
Les données fournies par l'abbé Landrieux sont les suivantes :

Tableau 1 : Chronologie des bombardements de la cathédrale de Reims d'après Maurice Landrieux

1914		*1915*		*1916*		*1917*		*1918*	
4 septembre	1	18 février	2	2 avril	3	16 avril	14	16 février	1
17 septembre	3	21 février	7	11 juillet	1	19 avril	20	18 mars	1
18 septembre	13	22 février	3	27 octobre	3	21 avril	2	21 mars	4
19 septembre	25	26 février	2			**24 avril**	**??**	25 juin	4
24 septembre	3	2 mars	1			14 juin	1	26 juillet	3
12 octobre	1	24 mars	1			28 juin	3	29 juillet	15
11 novembre	1	8 avril	3			29 juin	2	31 juillet	5
12 novembre	1	1er juin	2			26 juillet	1	7 août	3
17 novembre	1	15 juin	6			30 juillet	1	8 août	10
22 novembre	2	27 juin	1			13 août	3	12 août	15
23 novembre	3	3 juillet	1			23 août	2	14 août	6
24 novembre	1	21 juillet	2			28 août	1	17 août	2
26 novembre	5	19 octobre	1			18 décembre	1	20 août	23
28 novembre	2							25 août	10
4 décembre	1							7 septembre	15
								17 septembre	17
Total 1914	**63**	**Total 1915**	**32**	**Total 1916**	**7**	**Total 1917**	**51**	**Total 1918**	**134**

Ces données mises en graphique permettent de relever les périodes d'intenses bombardements et, a contrario, les périodes d'accalmie.

Graphique 1 : Histogramme du nombre d'obus touchant la cathédrale de Reims d'après Maurice Landrieux



Il est flagrant que les destructions sont très espacées dans le temps avec une intensification à la fin de la guerre. Mais ces données sont brutes. La quantité d'obus lancés sur la cathédrale

n'est pas le seul élément permettant l'évaluation des destructions. En effet, les premiers obus qui frappent l'édifice, des 77 ou des 150 mm, ont seulement mutilé les parties les plus fragiles de l'édifice. Ils écornent la pierre contre laquelle ils s'amortissent, sans l'entamer gravement. Mais ces premiers obus de l'artillerie de campagne sont rapidement remplacés par des obus de plus gros calibre, notamment de 305 mm, causant des dommages considérables aux superstructures. Enfin, des destructions significatives au niveau des vitraux et de la statuaire ont pu être causées par des tirs dans les alentours de l'édifice.

En travaillant à partir des relevés de police établis par la sous-préfecture de Reims et d'après les travaux de François Cochet, on peut considérer que la cité des sacres est quotidiennement bombardée[109]. Le nombre d'obus n'est pas vraiment significatif puisqu'il est difficile d'évaluer le nombre d'obusiers installés durant la guerre aux alentours de la ville. Les véritables données essentielles sont la durée et la fréquence des périodes où la cathédrale ne reçoit aucun impact, où il n'y a pas de volonté manifeste de la bombarder.

Pour relativiser ces chiffres, il convient de supprimer les « accidents ». Mais à partir de combien d'obus peut-on considérer qu'il ne s'agit pas d'erreurs de tirs ? Cette notion peut être arbitrairement fixée au seuil minimal de un, à moins que ce seul impact ait été volontaire : un coup de semonce.

[109] ADM, 203 M 14-16.

Tableau 2 : Détail des bombardements de la cathédrale de Reims d'après Maurice Landrieux et étude des périodes d'accalmie

Dates	*Obus*	*Début de la période d'accalmie*	*Fin de la période d'accalmie*	*Nombre de jours*
17 septembre 1914	3	5 septembre 1914	17 septembre 1914	12
18 septembre 1914	13	18 septembre 1914	18 septembre 1914	0
19 septembre 1914	25	20 septembre 1914	23 septembre 1914	3
24 septembre 1914	3	25 septembre 1914	21 novembre 1914	57
22 novembre 1914	2	22 novembre 1914	22 novembre 1914	0
23 novembre 1914	3	23 novembre 1914	25 novembre 1914	2
26 novembre 1914	5	27 novembre 1914	27 novembre 1914	0
28 novembre 1914	2	29 novembre 1914	17 février 1915	80
18 février 1915	2	19 février 1915	20 février 1915	1
21 février 1915	7	21 février 1915	21 février 1915	0
22 février 1915	3	23 février 1915	25 février 1915	2
26 février 1915	2	27 février 1915	7 avril 1915	39
8 avril 1915	3	9 avril 1915	31 mai 1915	52
1 juin 1915	2	2 juin 1915	14 juin 1915	12
15 juin 1915	6	16 juin 1915	20 juillet 1915	34
21 juillet 1915	2	22 juillet 1915	1 avril 1916	253
2 avril 1916	3	3 avril 1916	26 octobre 1916	206
27 octobre 1916	3	28 octobre 1916	15 avril 1917	169
16 avril 1917	14	17 avril 1917	18 avril 1917	1
19 avril 1917	20	20 avril 1917	20 avril 1917	0
21 avril 1917	2	22 avril 1917	27 juin 1917	66
28 juin 1917	3	28 juin 1917	28 juin 1917	0
29 juin 1917	2	30 juin 1917	12 août 1917	43
13 août 1917	3	14 août 1917	22 août 1917	8
23 août 1917	2	24 août 1917	20 mars 1918	208
21 mars 1918	4	22 mars 1918	24 juin 1918	94
25 juin 1918	4	26 juin 1918	25 juillet 1918	29
26 juillet 1918	3	27 juillet 1918	28 juillet 1918	1
29 juillet 1918	15	30 juillet 1918	30 juillet 1918	0
31 juillet 1918	5	1 août 1918	6 août 1918	5
7 août 1918	3	7 août 1918	7 août 1918	0
8 août 1918	10	9 août 1918	11 août 1918	2
12 août 1918	15	13 août 1918	13 août 1918	0
14 août 1918	6	15 août 1918	16 août 1918	1
17 août 1918	2	18 août 1918	19 août 1918	1
20 août 1918	23	21 août 1918	24 août 1918	3
25 août 1918	10	26 août 1918	6 septembre 1918	11
7 septembre 1918	15	8 septembre 1918	16 septembre 1918	8
17 septembre 1918	17	18 septembre 1918	4 octobre 1918	16

Ce nouveau tableau permet de relever d'importantes périodes durant lesquelles la cathédrale est volontairement épargnée. La première période d'accalmie dure 57 jours, du 25 septembre 1914 au 21 novembre 1914. Elle est consécutive à l'incendie et aux grandes pressions diplomatiques qui en découlent. A cette première période succède une seconde de 80 jours, du 29 novembre 1914 au 17 février 1915. L'accalmie cesse dès lors pendant plusieurs mois et peut s'expliquer par la présence d'ouvriers sur le chantier, chargés de mettre en place les premières mesures de protection.

Du 9 avril 1915 au 31 mai 1915, la cathédrale est épargnée durant 52 jours. De grandes périodes d'accalmie succèdent alors : du 22 juillet 1915 au 1er avril 1916, 254 jours ; du 3 avril 1916 au 26 octobre 1916, 206 jours et du 28 octobre 1916 au 15 avril 1917, 169 jours. Il faut attendre le 24 août 1917 pour retrouver une telle période d'accalmie, de 208 jours, soit jusqu'au 20 mars 1918.

Il est incontestable que l'artillerie allemande disposait de la puissance nécessaire pour ruiner la cathédrale. Si durant certaines périodes, cette volonté de destruction a été clairement affirmée, elle n'a pas obéi à un plan systématique. La cathédrale a été volontairement épargnée par l'autorité militaire allemande tout comme le souligne Albert Chatelle[110]. Pour ce dernier, seules de grandes pressions diplomatiques peuvent expliquer un tel choix.

La cathédrale otage ?

L'architecte Max Sainsaulieu divise les destructions en trois périodes : l'incendie des combles et des échafaudages par obus incendiaires, en septembre 1914 ; en avril 1917, bombardements par obus de rupture de gros calibre (310 et 380 mm) ; récidive et à nouveau bombardements systématiques dans les trois derniers mois de la guerre. Il tente d'expliquer cette chronologie des destructions en soulignant que ces trois époques correspondent à celles où les armées allemandes ont subi les échecs « qui ont dû leur être les plus sensibles ». La première phase est consécutive à la « première bataille de la Marne » ; la seconde correspond à l'arrêt de la grande offensive sur Verdun et à la riposte française en Picardie ; enfin, la troisième a précédé et accompagné le retrait des forces allemandes du front[111]. La cathédrale n'est pas, pour Max Sainsaulieu, la seule cible. C'est globalement toute la ville de Reims qui se retrouve otage des obusiers allemands. Cette idée est ainsi clairement exprimée dans l'un de ses articles, publié par *L'Illustration* le 4 mai 1918[112].

Ce thème de la « Cathédrale – Otage » se trouve dans de nombreux écrits durant la guerre et reste récurant même après la fin du conflit. Arsène Alexandre souligne ainsi que la cathédrale de Reims, « à toute occasion sera tantôt une cible pour les haines, tantôt un otage pour les déceptions »[113]. L'architecte américain Whitney Warren signale que, chaque fois que les Français obtiennent un succès militaire, « l'ennemi se venge sur l'otage que représente

---

[110] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.188.
[111] Max SAINSAULIEU, « Reims, sa région, ses matériaux », *Bulletin mensuel de l'Association Provinciale des Architectes Français*, juin 1924, p.196.
[112] Max SAINSAULIEU, « Reims otage », *L'Illustration*, 4 mai 1918.
[113] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, p.63-64.

Reims : ceci sans contrainte qu'on lui riposte, car toute riposte serait un prétexte pour un anéantissement général ». Whitney Warren note qu'après la reprise de Douaumont, « à la suite du bombardement effectué en l'honneur de cet événement, 1260 obus furent relevés et il faut bien en compter 2000, si l'on additionne ceux qui forcément, n'ont pu être dénombrés. A cette occasion, la cathédrale reçut pour sa part 3 obus de 150 sans énumérer ceux qui sont tombés sur les voûtes et qui ont échappé à la vérification »[114].

Les témoins directs de ces événements corroborent ces faits. Le cardinal Luçon, en réponse à une question d'Albert Londres à propos de l'acharnement allemand sur Reims, lui répond qu'ils étaient « les otages de Paris et de la France. L'Allemand voulait-il se venger d'une défaite militaire ? Il tirait sur Reims. Un événement heureux nous arrivait-il ? Il tirait sur Reims par dépit ou par vengeance »[115]. Dans une note interne, Henri Deneux rapporte un message allemand, daté du 6 juin 1917, qui ordonne un tir de représailles sur la cathédrale : « Le groupement répondra à l'avenir aux tirs de l'artillerie ennemie dirigés contre le dépôt de la maison forestière par un tir immédiat de représailles sur la cathédrale de Reims. La batterie de la 4e D.I. sera chargée d'effectuer ce tir de représailles. L'ouverture du feu sera chaque fois ordonnée par l'E.M. de la 4e D.I. »[116]. Max Sainsaulieu signale également avoir remarqué et suivi « avec attention », un bombardement allemand sur la ville de Reims le 30 juillet 1917. Celui-ci était composé « de deux séries de coups séparées par un intervalle de temps de plus d'une heure et que chacune des deux séries a été terminée par un des deux coups sur la cathédrale, précisés ci-dessus. Chaque série étant comme un tir de repérage, terminée par un coup "au but" ». L'architecte de la cathédrale s'interroge d'ailleurs pour savoir s'il ne s'agit pas de tirs de préparation en vue d'un nouveau bombardement violent. Il est évident que « ce ne sont pas là deux coups de hasard et que ces tirs avaient un but défini sur la cathédrale ou ses abords immédiats »[117].

Malgré l'intensité des bombardements, la cathédrale a survécu à la guerre. Les pressions diplomatiques exercées ou tout simplement le fait que la cathédrale ne présente aucun intérêt stratégique expliquent qu'à certains moments, les Allemands aient volontairement épargné l'édifice. D'ailleurs, la logique industrielle et l'idée d'une guerre totale estompent le poids éventuel des symboles. En revanche, la retraite organisée de l'armée allemande a donné lieu,

---

[114] Annexe 10.
[115] Albert LONDRES, « Avec le cardinal de la ville martyre », *Le Petit Journal*, 14 avril 1918.
[116] Rapport de Henri Deneux consacré à l'estimation des dégâts mobiliers et immobiliers, 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[117] Rapport de Max Sainsaulieu, 31 juillet 1917, MAP, 80/3/11.

dans nombre de villages aux alentours du front, à une politique systématique de destruction. La stratégie de la terre brûlée a-t-elle amené les Allemands à intensifier sciemment les bombardements sur la cathédrale de Reims dans les derniers mois de la guerre ? Les Allemands n'ont-ils pas été, durant une grande partie de la guerre, convaincus qu'ils allaient sortir vainqueurs et que le patrimoine monumental de Reims deviendrait le leur ? Il ne s'agit que d'hypothèses qui ne peuvent se vérifier par les sources. Il reste néanmoins évident qu'avec le potentiel militaire de son artillerie, l'armée allemande pouvait, durant ces quatre années, anéantir la cathédrale des sacres.

***

S'ils causèrent de nombreux dommages, les bombardements allemands n'ont pas totalement ruiné l'édifice. Toutefois, ces destructions ne se comprennent pas seulement au travers de l'aspect militaire ou diplomatique, mais également par les moyens mis en œuvre pour protéger ce monument historique durant la guerre.

VIII. LA PROTECTION DES MONUMENTS HISTORIQUES DURANT LA GUERRE

Durant la guerre, la cathédrale de Reims est l'objet de nombreuses sollicitudes, mais concrètement, il convient de comprendre comment s'est organisée sa protection. Ce thème dépasse d'ailleurs le seul cadre rémois. Dans un fascicule publié en avril 1952, l'ancien directeur des Beaux-Arts, Paul Léon (1874-1962), choisit la cathédrale de Reims pour illustrer la page de couverture d'une brochure consacrée à la protection des monuments historiques[1]. La cathédrale est un symbole emblématique des destructions de guerre, mais également l'archétype des mesures de protection du patrimoine monumental français durant la Première Guerre mondiale.

Les réactions consécutives à l'incendie

Alors qu'elle était considérée comme violemment anticléricale, la municipalité rémoise se soucie la première du devenir de la cathédrale qui sort des clivages partisans. Un véritable consensus s'opère autour de ce monument. Par ailleurs, lors de la réorganisation de l'administration municipale du 7 septembre 1914, le maire de Reims, Jean-Baptiste Langlet, se réserve les fonctions relatives à la bibliothèque, au musée des Beaux-Arts, aux travaux d'architecture et au domaine communal. C'est donc le maire qui est responsable directement de la protection des monuments historiques et des objets d'art[2]. Sous son impulsion et dès les premiers jours de bombardements, un rempart constitué de sacs de terre est dressé devant les statues du portail et les vitraux les plus précieux sont mis à l'abri dans les caves. S'il supplée, le maire de Reims rappelle à plusieurs reprises qu'une telle protection dépend du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts et plus particulièrement la commission des monuments historiques.

La commission des monuments historiques

Sitôt connu, l'incendie de la cathédrale de Reims revêt une valeur exemplaire. Dès le 20 septembre, la préfecture de police de Paris lance un ensemble de mesures de protection

---

[1] Paul LEON, *La protection des monuments*, La Documentation Française Illustrée, n°64, Paris, La Documentation Française, avril 1952, 31 p.
[2] Laurence SIRGUEY, *op. cit.*, p.61.

concernant le Dôme des Invalides, la Sainte-Chapelle et le musée de Cluny. C'est cependant à la commission des monuments historiques qu'échoit la protection des monuments contre les faits de guerre.

Cette question même de l'embrasement d'un échafaudage inquiète la commission des monuments historiques qui craint que des dommages similaires ne menacent d'autres monuments prestigieux. Ce sont les décors de l'Opéra qui attirent en premier l'attention de la commission réunie le 30 octobre 1914. A ce propos, une circulaire est envoyée à tous les architectes ordinaires concernant les précautions immédiates à prendre : enlèvement des échafaudages et du mobilier combustible ; installation de seaux, de prises d'eau, de postes de secours… Les premiers échafaudages à être ainsi démontés, en toute hâte, sont ceux des cathédrales de Rouen et de Beauvais. La commission s'interroge également sur les possibilités d'assurer les cathédrales à l'instar de l'abbaye de Westminster. Enfin, les préfets des départements envahis sont tenus de signaler tous les dégâts causés aux édifices classés. Une fois libérés, ces monuments recevront la visite des architectes en chef[3].

Il paraît alors évident que l'incendie de la cathédrale de Reims n'est que l'avatar d'un plan systématique de destruction du patrimoine historique et artistique français. Ainsi, dès cette première réunion, les membres de la commission s'interrogent à propos du bombardement par aéroplane de la cathédrale de Paris, le 11 octobre précédent. Pour le préfet de police de Paris, il ne fait aucun doute que la cathédrale de Paris – ou du moins le parvis – a été visée car la première bombe est tombée dans la Seine, la deuxième sur le transept nord et la troisième dans le jardin contigu à l'édifice. La possibilité que l'échafaudage ait été visé en vue de provoquer son embrasement est rejetée par Paul Boeswillwald en raison de la nature des projectiles[4] et de l'impossibilité de viser un tel détail à grande vitesse[5]. Mais le doute subsiste et tout de suite le spectre de l'incendie de la cathédrale de Reims ressurgit.

Concernant la cathédrale de Reims, l'attention des membres de la commission n'est pas focalisée sur la destruction de la toiture mais sur les pertes irrémédiables causées à la statuaire, notamment du porche de gauche de la façade occidentale. D'ailleurs, il n'est pas certain que l'incendie de la toiture ait été la conséquence de l'embrasement de l'échafaudage, mais aurait pu être causé par des obus incendiaires.

---

[3] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.
[4] Un obus non éclaté a été découvert. Il s'agit d'un projectile à fragmentation, contenant des balles. C'est une arme de terreur, prévue pour tuer ou mutiler un maximum de personnes mais inefficace sur un bâtiment.
[5] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.

Les destructions causées à la statuaire du porche de gauche de la façade occidentale sont dues à la présence d'un échafaudage, installé entre la fin du mois de juillet et le 28 août 1914 à l'aide des bois provenant de la partie supérieure de la sapine. Une enquête administrative est diligentée pour comprendre les raisons de l'embrasement et des destructions causées par l'échafaudage. Cette enquête, dite « affaire de l'échafaudage », est dirigée à l'encontre des architectes en charge de la protection de la cathédrale de Reims, Paul Gout et Léon Margotin.

L'affaire de l'échafaudage

Comme nombre de Rémois, l'architecte ordinaire Léon Margotin (1859-1937) avait préféré fuir l'avancée allemande. La municipalité rémoise, peu encline à tolérer les abandons de poste par les fonctionnaires, le rappelle à plusieurs reprises. Sollicité par le maire à propos de l'état de la galerie supérieure de l'abside qui a reçu un obus, Léon Margotin l'informe, au début novembre, de sa venue prochaine. Plein de projets, il compte organiser une exposition des tapisseries de la cathédrale à Toulouse dont le produit des entrées serait versé dans la caisse de secours des Marnais[6]. La visite est bien plus tardive et dure seulement trois jours. Cette visite éclair indigne particulièrement le maire de Reims ainsi que le sous-préfet. Par une lettre du 12 janvier 1915, tous deux réclament à sa hiérarchie le retour immédiat de l'architecte Léon Margotin, pour les travaux de protection de la façade occidentale[7]. Quant à l'architecte en chef Paul Gout (1852-1923), rien ne nous permet de connaître ses occupations durant cette période, certes troublée.

Parallèlement, l'enquête administrative interne concernant les causes de l'incendie relève une irrégularité dans la réalisation de l'échafaudage du porche. Léon Margotin avait pris l'initiative, en accord avec son supérieur Paul Gout, de réaliser cet échafaudage pour servir à une restauration dont un devis devait être communiqué ultérieurement. Ces travaux ainsi réalisés durant l'été 1914 avaient été payés à l'entrepreneur dès la fin 1913. Il s'agit donc d'un échafaudage mis en place pour un projet de restauration non encore approuvé par la commission des monuments historiques[8]. Même si de tels manquements à la règle administrative sont probablement courants à l'époque et consistent à dépenser les reliquats de crédits, les circonstances extraordinaires appellent une sanction. Ce qui d'ordinaire serait passé inaperçu va entraîner le renvoi des deux architectes. Le comité consultatif des monuments historiques, réuni le 21 décembre 1914 pour examiner les responsabilités résultant

[6] Lettre de Léon Margotin au maire de Reims, 5 novembre 1918, AMR 175W1.
[7] Lettre du sous-préfet de Reims au préfet de la Marne, 12 janvier 1915, ADM, 4T 43.
[8] Procès verbal du comité consultatif des monuments historiques, 21 décembre 1914, MAP, 80/3/11.

de l'incendie de l'échafaudage dressé devant le portail de la tour nord, émet l'avis que les faits dont il a été saisi « sont profondément blâmables et renvoie à l'administration l'examen des sanctions nécessaires ». Les architectes de la cathédrale sont ainsi désavoués par leurs supérieurs. Léon Margotin, architecte ordinaire des monuments historiques, est remplacé par arrêté du 16 janvier 1915 par Max Sainsaulieu, alors résidant à Reims[9]. Paul Gout est, pour sa part, invité à prendre sa retraite. Le couperet est particulièrement dur pour l'architecte Léon Margotin qui, à la fin de janvier 1915, tente d'expliquer au maire de Reims son éviction « soit par un confrère jaloux soit par un entrepreneur peu satisfait de mon règlement dans les travaux »[10].

Il s'agit d'un véritable changement d'attitude, car cette même commission avait émis, le 30 octobre 1914, un avis favorable concernant le personnel de la cathédrale de Reims. Elle désirait toutefois adjoindre à Paul Gout un collaborateur continuellement sur place qui suivrait le travail. Le nom de l'architecte en chef Henri Deneux avait alors été proposé en raison de sa parfaite connaissance du monument et de compétences techniques en matière de charpente[11]. Henri Deneux, sur proposition directe de Paul Léon, complète dès lors l'équipe bien que l'on ne sache pas s'il parvient effectivement à se rendre à Reims.

L'affaire n'est néanmoins pas close et d'autres sanctions tombent. Dans son rapport du 12 décembre 1914, l'inspecteur des Finances et contrôleur des dépenses engagées, Antoine-Paul Selmersheim (1840-1916), souligne que les « mémoires, présentés sur l'exercice 1913, étaient fictifs, et que les certifications tant de l'architecte ordinaire, M. Margotin, que de l'architecte en chef, M. Gout, et de l'entrepreneur, M. Prud'hon, étaient fausses. »[12] Le 24 mars 1915, la responsabilité pécuniaire des deux architectes est engagée. Ils devront reverser au Trésor Public leurs honoraires et rembourser les sommes versées sur ces travaux non autorisés.

Les architectes Léon Margotin et Paul Gout étaient peut-être également peu enclins à poursuivre leurs travaux sous les bombes. Dès lors, à partir de l'arrêté du 15 janvier 1915, les nouveaux architectes de la cathédrale de Reims sont respectivement Max Sainsaulieu et Henri Deneux.

---

[9] Lettre du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts au préfet de la Marne, 3 février 1915, ADM, 4T 43.
[10] Lettre de Léon Margotin au maire de Reims, 28 janvier 1915, AMR 151W79.
[11] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.
[12] Rapport de l'inspecteur des Finances, contrôleur des dépenses engagées au chef de la division des services d'Architecture, 12 décembre 1914, MAP, 80/3/11.

L'architecte ordinaire Max Sainsaulieu[13]

Il convient de rappeler qu'en période de guerre, tout homme en âge de tenir les armes doit être mobilisé. Comme de nombreuses administrations, le service des monuments historiques a perdu une grande partie de son personnel. Toutefois, les anciens architectes de la cathédrale étaient relativement âgés et n'étaient plus concernés par la conscription. En revanche, Henri Deneux et Max Sainsaulieu sont en âge d'être mobilisés.

Né à Péronne en 1870, Max Sainsaulieu est d'abord placé comme dessinateur chez un architecte d'Amiens avant d'intégrer, en 1891, l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et plus particulièrement l'atelier de Constant Moyaux (1837-1889). Il suit également les cours de Paul Boeswillwald (1844-1931). En 1898, il obtient son diplôme d'architecte suite à un brillant sujet d'étude sur la restauration de l'abbaye de Fontenelle à Saint-Wandrille-Rançon (76). Il vient à Reims collaborer à l'achèvement de l'église Sainte-Clotilde et épouse la fille de l'architecte rémois Alphonse Gosset (1835-1914)[14]. Il s'installe ensuite à Soissons et en 1903 est nommé architecte ordinaire des monuments historiques de cet arrondissement. Il revient à Reims vers 1909 pour reprendre peu à peu les activités d'Alphonse Gosset. Il réalise plusieurs maisons, hôtels particuliers et églises. Lors de la déclaration de guerre, Max Sainsaulieu, alors père de six enfants, est soutien de famille. Il est néanmoins mobilisé quelques temps pour la réquisition des chevaux. Juste avant l'occupation allemande de Reims, il quitte la ville et y revient après la victoire de la Marne. Il est donc présent à Reims lors de sa nomination comme architecte ordinaire attaché à la cathédrale[15].

Ses compétences en dessins et donc en relevés d'architecture sont particulièrement appréciées alors par le service des monuments historiques. De plus, il dispose du matériel suffisant pour réaliser des clichés photographiques nécessaires à l'inventaire mais également à la communication. Il est fort probable qu'il ait bénéficié du soutien effectif de son ancien professeur et membre influent de la commission, Paul Boeswillwald. D'ailleurs le nom de Max Sainsaulieu avait déjà été proposé en décembre 1914 pour superviser l'installation de sacs de sable[16].

---

[13] Yann HARLAUT, « Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale », *La Vie en Champagne*, n°41, janvier / mars 2005, p.17-24.
[14] Olivier RIGAUD, « Alphonse Gosset (1835-1914). Un architecte dans sa ville natale », *Regards sur notre patrimoine*, n°10, décembre 2001, p.4-7.
[15] Olivier RIGAUD et Lionel GALLOIS, *Le temps s'efface… L'œuvre demeure. Max Sainsaulieu (1870-1953) : un architecte de la Reconstruction*, catalogue de l'exposition, 2003.
[16] Procès verbal du comité consultatif des monuments historiques, 21 décembre 1914, MAP, 80/3/11.

La première mission du nouvel architecte ordinaire est de protéger le portail de gauche de la façade occidentale de la cathédrale. Au jour le jour, il doit rendre compte à l'administration des Beaux-Arts, des effets du bombardement de la cathédrale et des autres monuments classés de la ville de Reims et prendre, en urgence, toutes les mesures utiles concernant ces édifices. Les missions qui lui sont confiées sont à durée réduite, renouvelées continuellement durant la guerre, d'abord par trimestre puis par semestre. Il reçoit, à ce titre, une indemnité de 800 F par mois[17]. Il s'agit bien d'une indemnité et non d'un salaire, car d'ordinaire, les architectes des monuments historiques sont rétribués par un pourcentage sur les travaux entrepris. Mais à Reims, les travaux sont souvent minimes et ne lui assurent que de maigres revenus. D'ailleurs, c'est en raison de réelles difficultés financières que Max Sainsaulieu demande à percevoir cette indemnité qui sera calculée à partir de mai 1915 mais perçue bien après de façon rétroactive[18].

A ces difficultés financières s'ajoutent les difficultés de circulation dans la « zone réservée ». Quitter Reims c'est s'exposer à ne plus pouvoir y revenir. Par une lettre du 23 novembre 1915, Max Sainsaulieu sollicite un laissez-passer sans restriction pour les départements de la Marne et de la Meuse. Il est débouté de sa requête et doit demander systématiquement des laissez-passer spéciaux aux divers commandants. Pour Reims, il obtient le précieux sésame le 4 décembre 1915[19]. Par peur de l'espionnage, les prises de clichés nécessitent également une autorisation spéciale.

Les missions de Max Sainsaulieu pour le compte du service des monuments historiques ne se limitent pas, durant la guerre, à la seule ville de Reims. En mai 1915, il accompagne Paul Léon lors d'une tournée d'inspection dans la Marne, la Meuse et la Meurthe-et-Moselle[20]. Après l'évacuation de la ville de Reims, il est chargé, à partir du 1er juillet 1918, de la surveillance de l'évacuation des objets d'art de la région parisienne[21].

Le 12 janvier 1918, Paul Léon propose, au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, d'élever Max Sainsaulieu au rang de chevalier de la Légion d'honneur. Il souligne ainsi « la haute conscience professionnelle et le mépris absolu du danger dont ce fonctionnaire fait

[17] Divers arrêtés du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, MAP, 80/11/61.
[18] En juillet 1915, Max Sainsaulieu avertit ses supérieurs qu'il allait bientôt se trouver à court d'argent, dans rapport de Max Sainsaulieu, 20 juillet 1915, MAP, 80/11/61.
[19] Autorisation de circulation du ministère de la Guerre, 4 décembre 1915, MAP, 80/11/61.
[20] Rapport de Max Sainsaulieu, 21 juin 1915, MAP, 80/11/61.
[21] Arrêté du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 8 août 1918, MAP, 80/11/61.

preuve »[22]. En effet, Reims est continuellement bombardée et il existe, pour le personnel sur place, des risques non négligeables. Il fait ainsi référence au fait que lors de travaux d'évacuation d'ouvrages précieux, le 1er juin 1917, Max Sainsaulieu est blessé par l'explosion et le menuisier qui l'accompagne est tué.

L'architecte en chef Henri Deneux

La situation militaire est extrêmement précaire pour l'architecte en chef Henri Deneux qui fait partie de la classe 1894. Il a été primitivement ajourné, puis réformé et finalement reconnu apte, mais n'ayant fait aucun service militaire, il est simple soldat dans l'infanterie territoriale. Son dernier sursis d'appel était valable jusqu'au 31 décembre 1915 mais, en raison de son affectation comme architecte en chef des monuments historiques chargé de la ville de Reims et du département de la Somme, notamment des cathédrales d'Amiens, de Soissons et de Reims, il est maintenu à son poste car jugé indispensable au bon fonctionnement de celui-ci[23].

Rémois de naissance, Henri Deneux (1874-1969) effectue ses études à l'école régionale des Arts Industriels de Reims, avant d'entrer, en 1892, dans le cabinet d'architecte Thierot et Margotin, chargé des travaux des édifices diocésains de Reims. Il se trouve dès lors plus particulièrement attaché à l'Agence de la Cathédrale de Reims jusqu'en 1898, sous la direction de Denis Darcy (1823-1904). A maintes reprises, il envoie des relevés de la cathédrale de Reims au Salon des Artistes français[24]. En 1905, il est reçu premier au concours des architectes en chef des monuments historiques. Il occupe successivement des postes dans les départements du Nord, de la Somme, de l'arrondissement de Saint-Quentin et à Paris pour la restauration de Saint-Martin-des-Champs.

Henri Deneux est un spécialiste des charpentes. Il demande d'ailleurs à la commission des monuments historiques l'achat de modèles des XIIe, XIIIe, XIVe, XVe, XVIe et XVIIIe siècles,

---

[22] « Père de sept enfants, et dégagé de toute obligation militaire, M. Sainsaulieu, nommé architecte des Monuments de Reims le 16 janvier 1915, n'a cessé depuis lors d'assurer, dans des conditions souvent périlleuses, l'évacuation ou la préservation des œuvres d'art menacées C'est ainsi qu'au cours des bombardements répétés dont la cathédrale a été l'objet il a procédé immédiatement aux constatations utiles et pris au jour le jour les mesures nécessaires pour limiter l'étendue des dégâts. Pendant le violent bombardement d'avril 1917, notamment, il a fait exécuter, par les moyens de fortune dont il disposait, des travaux de consolidation qui ont empêché l'écroulement d'une partie de l'édifice. Il a failli être victime de son dévouement : tandis qu'il procédait au déménagement de la bibliothèque municipale, il a été légèrement atteint par l'éclatement d'un projectile qui a tué à côté de lui son compagnon de travail. », dans rapport de Paul Léon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 12 janvier 1918, MAP, 80/11/61.

[23] Application des articles 1 et 2 de la loi du 17 août 1915, MAP, 80/3/11.

[24] En 1892, relevé des contreforts et des pinacles du sud ; en 1894, la face du portail occidental ; en 1895, la perspective du même portail ; en 1897, la façade latérale nord ; 1900, la charpente de l'abside ; en 1902, la galerie des rois et ses vitraux… d'après André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.566.

destinés notamment à l'enseignement au cours d'architecture du Trocadéro. Il propose d'ailleurs de rédiger un ouvrage sur l'histoire de l'architecture au point de vue des charpentes[25]. Le 25 septembre 1917, Henri Deneux accompagné de Camille Enlart (1862-1927), directeur du musée du Trocadéro, part en mission pour effectuer des relevés des charpentes anciennes d'Etampes, d'Orléans, de Blois, de Tours et d'Angers[26]. Cette mission se prolonge jusqu'en mars 1918 mais elle est finalement ajournée[27]. Ces recherches serviront à l'élaboration des nouvelles charpentes de l'église Saint-Jacques et de la cathédrale de Reims[28] et à la publication en 1927 de la première étude consacrée à l'évolution des charpentes à partir du XI^{e} siècle[29].

Les premières mesures conservatoires

Avant 1915, les mesures de protection de la cathédrale de Reims, mais également des autres monuments français, ont été dérisoires. Rien n'avait été prévu pour les protéger en cas de guerre ou d'invasion comme le reconnaît lui-même l'éminent André Hallays[30]. A Reims, c'est ensuite l'inertie qui a dominé, les optimistes s'imaginant que, d'un jour à l'autre, la ville de Reims allait être dégagée, les pessimistes jugeant inutile de s'occuper d'un monument dont bientôt il ne resterait qu'un amas de pierres. La nomination de Max Sainsaulieu et de Henri Deneux devait changer cette donne. Ils sont d'abord chargés de faire un état des lieux et d'entreprendre d'importants travaux de conservation malgré un manque évident de moyens humains et financiers.

Etat des lieux

Nul n'avait prévu que la guerre durerait si longtemps et que la ville de Reims serait bombardée durant près de quatre années. La contre-offensive victorieuse de la Marne devait permettre de provoquer la retraite allemande et une victoire décisive de la France. La guerre se poursuit, mais continuellement, les militaires et les hommes politiques promettent la victoire finale. A la fin du mois d'octobre 1914, aux demandes de protection proposées par la

---

[25] CMH, 19 octobre 1917, MAP, 80/15/23. Il n'aura pas l'occasion de rédiger un tel ouvrage, mais seulement un petit article à savoir Henri DENEUX, *L'Évolution des charpentes du XI^{e} au XVIII^{e} siècle*, extrait de « L'Architecte », Paris, Impr. de G. Kadar, 1927, 27 p.
[26] Lettre de Henri Deneux à Camille Enlart, 21 septembre 1917, MAP, 80/11/59.
[27] Note du Cabinet du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 26 mars 1918, MAP, 80/11/59.
[28] Concernant la réalisation de la charpente d'Henri Deneux, XIV.4 « Rendre à la cathédrale sa physionomie antérieure : la charpente d'Henri Deneux ou le choix de l'innovation ».
[29] Henri DENEUX, *L'Évolution des charpentes du XI^{e} au XVIII^{e} siècle*, extrait de « L'Architecte », Paris, Impr. de G. Kadar, 1927, 27 p.
[30] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.563.

direction des monuments historiques, le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, plein d'optimisme, répond « qu'aucun travail ne sera entrepris avant la libération définitive de Reims »[31]. Ce qui ne devrait tarder !

Toutefois, au début de l'année 1915, d'après les rapports établis par Max Sainsaulieu, l'inspecteur général Antoine-Paul Selmersheim élabore un rapport général qu'il présente, le 5 février 1915, lors de la réunion de la commission des monuments historiques[32]. Il constate l'état précaire de plusieurs pinacles de la façade ouest, l'équilibre instable dans laquelle se trouve la balustrade au-dessus de la grande rose, l'humidité causée par l'absence de toiture et la nécessité de déposer les verrières du chœur et de la nef. Il insiste sur l'urgence d'entreprendre de tels travaux de réfection. Suivant les directives, Max Sainsaulieu propose de faire placer un étai sous le bloc du second pinacle à gauche de la façade. Ne pouvant être entrepris à l'insu des Allemands, de tels travaux sont finalement jugés non indispensables. En revanche, il paraît urgent à Max Sainsaulieu de déposer la balustrade au-dessus de la grande rose.

Sur le terrain, aucun travail n'est simple. La menace des obusiers allemands rend difficile tout travail de réfection. Ce n'est pas le danger qui ajourne les travaux mais le refus systématique de l'autorité militaire, désireuse de ne pas légitimer de nouveaux bombardements. Même Henri Deneux se rallie à cette opinion et signale en avril 1915 à propos de dommages occasionnés sur la façade sud que « cette façade est trop exposée aux Allemands pour que l'on puisse y faire le moindre travail sans être vu, et par conséquent sans risquer d'autres accidents »[33].

Si de tels chantiers nécessitent des autorisations militaires, ils sont également tributaires des moyens matériels et humains qui font défaut à Reims durant cette période. Max Sainsaulieu procède comme il peut avec des moyens extrêmement réduits, notamment lors de l'étaiement du couronnement d'un contrefort et la consolidation de la pile maîtresse de la croisée du transept en avril 1917[34]. Le 14 juin 1917, un obus disloque la chapelle absidiale. Max Sainsaulieu préconise un étaiement car un nouvel impact met en péril cette structure. Mais si ces travaux sont aisément réalisables puisqu'ils concernent les parties basses de l'édifice, ils nécessitent des matières premières et de la main d'œuvre, en l'occurrence deux charpentiers.

---

[31] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.
[32] Rapport de Antoine-Paul Selmersheim, 3 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[33] Rapport de Henri Deneux, 24 avril 1915, MAP, 80/3/11.
[34] Rapport de Max Sainsaulieu, 25 avril 1917, MAP, 80/3/11.

Même s'il obtient l'autorisation, pour de tels travaux, en raison de la pénurie de main d'œuvre, Max Sainsaulieu a besoin du concours de l'autorité militaire[35].

Pour la protection des voûtes hautes, Max Sainsaulieu propose l'établissement d'un comble à une seule pente. Selon lui, cette toiture légère, en sapine et carton bitumé, pourrait être exécutée sans attirer l'attention des artilleurs allemands. 3000 à 4000 F de crédits sont ouverts pour permettre ces travaux, subordonnés aux circonstances. Mais face aux difficultés à se fournir en matériaux, ce projet est finalement abandonné. Le rôle de Max Sainsaulieu va se limiter à trier les amas de débris et déposer en sûreté les fragments les plus intéressants.

D'après les devis fournis, les dépenses engagées pour la protection de la cathédrale durant la guerre représentent 82 928,75 F. La somme apparaît dérisoire car il s'agit de travaux minimes, souvent financés en urgence et en employant à la fois les matériaux et la main d'œuvre présentes sur place[36].

Tableau 3 : Détail des dépenses de la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale

Exercice	*Objet (travaux classés par date d'approbation)*	*Financements CMH*
1915	Travaux en vue de la protection des statues du portail et du transfert des fragments sculptés	12 362,50 F
	Déblaiement du chantier, rangement des fragments dans les anciennes écuries de l'archevêché et emballage du trésor	5 120,22 F
1916	Travaux de protection : classement et récolement des fragments	3 074,50 F
1917	Dépose et transfert des vitraux	27 219,36 F
	Protection de la statuaire du revers du portail	1 183,17 F
1918	Dépose de l'horloge du XIV^{e}, du buffet d'orgue d'accompagnement, des instruments des 2 orgues et des 2 autels métalliques des chapelles	10 069,50 F
	Achèvement de la dépose des vitraux et emballage pour transport à Paris des fenêtres en meilleur état	23 899,50 F
Total		**82 928,75 F**

Ces travaux correspondent essentiellement à des travaux de protection, de consolidation, d'inventaire et d'évacuation. Malgré la précision de tels dossiers, il est difficile de connaître les dates exactes de mise en chantier. Les premiers travaux de protection notamment de la statuaire du portail occidental entrepris par l'architecte Max Sainsaulieu bénéficient d'une

[35] Rapport de Max Sainsaulieu, 16 juin 1917, MAP, 80/3/11.
[36] MAP, 81/51 197/2 114.

avance de crédit de 3000 F. Mais ces crédits sont nettement insuffisants et Henri Deneux doit demander 7000 F supplémentaires afin d'entreprendre la protection de la statuaire des deux portails du transept nord[37]. En définitif, les travaux ne sont approuvés que bien après. Il ne s'agit administrativement que de régularisation de travaux accomplis. Ainsi, les travaux de protection des statues du portail et le transfert des fragments sculptés ne sont approuvés que le 31 mai 1915, alors que ces dits travaux commencent dès le lendemain de l'incendie. De même en 1917, les travaux de protection des statues du revers du portail sont achevés lorsque le dossier est présenté par Henri Deneux, le 28 octobre 1917.

Cet effort financier est difficile à mesurer. Ainsi lors de l'achèvement de la dépose des vitraux du XIII^{e} siècle, le devis approuvé le 5 mars 1918 ne tient pas compte de la main d'œuvre militaire, de celle des pompiers, de la fourniture des caisses et du transport assuré par l'autorité militaire[38]. Malgré ces aides ponctuelles, les crédits d'entretien relatifs à la cathédrale de Reims, mais plus globalement pour l'ensemble des édifices classés, sont nettement insuffisants. Désappointé, Max Sainsaulieu, en mars 1918, demande une nette augmentation des moyens financiers[39].

D'un point de vue sommaire, les travaux de la cathédrale durant la guerre se limitent à des mesures conservatoires ; il faut protéger l'édifice des bombes, des intempéries mais également des pillards. Les travaux de soutien aux superstructures ne sont en revanche réalisés qu'en cas d'absolu nécessité. Sommaires ou essentiels, tous ces travaux sont sous tension.

Des travaux sous tension

Protéger la cathédrale consiste en premier lieu à éviter de déclencher les bombardements allemands. En effet, il convient de rappeler que Reims, du fait de l'installation de troupes françaises, n'est plus une ville ouverte. Elle est devenue une ville de siège, gérée à la fois par la municipalité et par l'armée. La ville est aux mains des militaires. Il faut néanmoins éviter que des militaires soient vus par les Allemands à l'intérieur ou aux alentours de la cathédrale. En tout cas, toute méprise est systématiquement écartée. En juillet 1915, Max Sainsaulieu fait retirer les paratonnerres qui oscillent ostensiblement. L'architecte s'inquiète de la confusion

[37] Rapport de Henri Deneux, 26 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[38] ADM, 4T43.
[39] Lettre du chef de la division des services d'architecture à Max Sainsaulieu, 25 mars 1918, ADM, dépôt de Reims, 19J54.

que cela pourrait occasionner[40]. L'armée allemande n'a-t-elle pas signalé des signaux par fanions dans l'opuscule consacré aux bombardements de la cathédrale ?[41] L'importance accordée à ce détail montre tout l'intérêt d'éviter de cautionner les bombardements allemands.

Le cas de l'utilisation de la cathédrale comme observatoire est récurrente dans la propagande allemande et cette accusation a certainement dérangé l'autorité militaire française. Pour faire taire toute remontrance « le général commandant a interdit, sous peine de mort, de monter sur les décombres des toits ou dans les tours. Cette défense est absolue. »[42] Il est en effet tentant pour les militaires français ou allemands d'utiliser les clochers des églises, non loin de la ligne de front, comme postes d'observation. A Reims, le 18 avril 1916, le cardinal Luçon s'oppose personnellement à l'utilisation du clocher de l'église Saint-Benoît par l'armée[43]. Faute de clochers, ce sont finalement des cheminées d'usines qui vont abriter ces observatoires militaires.

Cette accusation continue d'être utilisée en 1917. A la fin de l'un de ses comptes-rendus réguliers, suite à un bombardement particulièrement violent, Max Sainsaulieu écrit que cette « destruction barbare ne peut invoquer aucun prétexte d'ordre militaire. Non seulement je n'ai jamais laissé monter dans les parties hautes que mes deux ouvriers connus mais il y a fort longtemps que ceux-ci ni moi-même ni personne n'était monté en haut. Je suis prêt à en témoigner »[44]. D'ailleurs lui-même s'interdit de monter dans les parties hautes de la cathédrale : « à cause de la grande transparence de l'atmosphère en ce moment et à cause aussi du danger constant du bombardement car la cathédrale est si bien repérée maintenant que quand l'ennemi commence un tir dessus, le premier obus y arrive directement »[45].

Dans ses mémoires, le cardinal Luçon relate l'entrevue du 9 septembre 1917 avec le général Henri-Mathias Berthelot (1861-1931) au sujet de la cathédrale. A cette occasion, il lui remet un communiqué allemand accusant des généraux français de faire de l'observation du haut de la cathédrale et de provoquer ainsi l'artillerie allemande. L'argumentation allemande repose sur le fait que dès qu'il y a un mouvement sur l'un des postes visibles de la cathédrale, ce dernier est systématiquement bombardé. Ce constat, à lui seul, expliquerait que la cathédrale

---

[40] Rapport de Max Sainsaulieu, 4 juillet 1915, MAP, 80/3/11.
[41] *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*, Berlin, Georg Reimer, 1915, 31 p (ouvrage édité par le ministère de la Guerre allemand).
[42] VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, p.23.
[43] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.88.
[44] Rapport de Max Sainsaulieu, 17 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[45] Rapport de Max Sainsaulieu, 25 avril 1917, MAP, 80/3/11.

ait été utilisée comme observatoire. L'archevêque clame l'imposture et signale la réponse des militaires arguant que « tous les postes qu'on peut voir de la Cathédrale, on les voit mieux encore, et d'autres en plus, par avions ou ballon captif »[46].

Comme nous l'avons précédemment vu, le cardinal Luçon défend ardemment et publiquement l'idée que la cathédrale n'a jamais été utilisée à des fins militaires. Il apporte sa caution morale et réitère son témoignage. Le 19 avril 1917, il déclare : « Douloureusement affecté des nouveaux coups portés à ma cathédrale et à plusieurs églises de ma ville épiscopale, sous le prétexte d'utilisation militaire, je déclare savoir de source certaine et j'affirme que ni la cathédrale, ni aucune des églises de Reims, ni leurs tours ou cloches n'ont servi à des fins militaires. »[47]

Si l'utilisation des tours de la cathédrale est certes tentante d'un point de vue militaire, qu'en est-il exactement de la présence de troupes dans l'environnement immédiat ? Dans une note à sa hiérarchie, Max Sainsaulieu, en avril 1916, signale que des écriteaux « très visibles extérieurement » indiquent des caves, refuges utilisables par les troupes en cas de bombardements. Il s'inquiète surtout du fait que certains de ces refuges se trouvent aux environs immédiats de la cathédrale, notamment rue du Cloître. Malgré ses protestations, rien n'a été fait. Il regrette ainsi dans cette lettre « d'offrir aux Allemands une sorte de justification à leurs allégations »[48]. Ces abris ont-ils réellement servi, notamment lors des intenses bombardements d'août et de septembre 1918 alors que plus personne n'est en mesure de critiquer les décisions militaires ? La question reste entière.

La méprise doit être à tout prix évitée. Au cours des travaux de protection de la statue d'Eve, travaux entrepris par des maçons civils et des sapeurs-pompiers, de février 1918 jusqu'au début mars, un communiqué allemand du 11 mars 1918 déclare qu'au cours d'une opération militaire au nord-est de Reims, « un poste optique français, installé sur la cathédrale et qui avait été observé à plusieurs reprises est entré en action ». Une note complémentaire précise que « des signaux et une lumière fixe » ont été vus au sommet de la cathédrale, le 11 mars à 19h35. Le lendemain, la cathédrale de Reims reçoit la visite de deux députés Abel Ferry et Renaudel, de la commission de l'Armée, accompagnés du capitaine Robert Linzeler de l'Etat Major de la V^{e} armée[49] et du Général Petit, commandant la 134^{e} division d'infanterie[50]. Cette

[46] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.207.
[47] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, p.69.
[48] Rapport de Max Sainsaulieu, 30 avril 1916, MAP, 80/3/11.
[49] Rapport de Max Sainsaulieu, 13 mars 1918, MAP, 80/3/11.

visite impromptue, en l'absence de Max Sainsaulieu parti du 10 au 12 mars dans sa famille, est justifiée par le communiqué allemand qui menace, en cas d'absence d'explications, de bombarder la cathédrale dans les 48 heures. Suite à cette visite, un démenti officiel est apporté, corroboré par un télégramme du cardinal Luçon[51]. Toutefois, Max Sainsaulieu reconnaît avoir pris des photographies les 6 et 7 mars et avoir autorisé un opérateur du cinématographe de l'armée à filmer les travaux de protection de la statue d'Eve. Cette affaire intéresse également l'autorité militaire qui demande au capitaine Robert Linzeler d'enquêter[52]. Max Sainsaulieu doit prendre des mesures drastiques. Il interdit alors à quiconque de monter en haut de la cathédrale et informe qu'en raison de deux clés non rendus par les ouvriers, il va procéder au changement des serrures[53].

Ces serrures ne résisteront qu'un temps. Le 6 avril 1918, Max Sainsaulieu est envoyé d'urgence en mission à Reims afin de rapporter les archives des monuments historiques, de terminer l'évacuation des œuvres d'art et de régler les questions relatives à la surveillance des monuments[54]. Lors de sa visite de la cathédrale le 12 avril et alors que l'ensemble de la ville a été évacué, Max Sainsaulieu note que deux serrures ont été forcées notamment celle conduisant à l'escalier de la tour sud de la façade[55]. Il souhaite qu'une vigilance plus importante soit assurée notamment par l'ancien gardien, monsieur Huart. La garde morale doit être affectée au cardinal Luçon dont il souhaite également le retour[56]. Néanmoins, Max Sainsaulieu, le 4 mai 1918, note que l'autorité n'a pas accordé de laissez-passer au gardien Huart ni donné d'ordre au sapeur pompier Bouchier. Dépité, il ajoute « qu'il y a, de la part de l'autorité militaire, ou malentendu ou indifférence en ce qui concerne la Cathédrale »[57].

Indifférence et imprudence

Indifférence ou imprudence, il convient d'expliquer cette effraction qui ne peut avoir été faite que par des militaires. La cathédrale de Reims continue d'exercer une fascination pour des militaires désoeuvrés. De plus, la valeur marchande des fragments de statues ou de vitraux

---

[50] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.202.
[51] Rapport de Max Sainsaulieu, 13 mars 1918, MAP, 80/3/11.
[52] Lettre du capitaine Robert Linzeler à Max Sainsaulieu, 14 mars 1918, ADM, dépôt de Reims, 19J54. Il demande ainsi le 14 mars 1918 à Max Sainsaulieu de lui préciser la fin des travaux entrepris pour la protection de la statue d'Eve au transept nord de la cathédrale et si personne, ce soir-là, n'est monté dans la cathédrale à l'heure indiquée par les Allemands.
[53] Rapport de Max Sainsaulieu, 13 mars 1918, MAP, 80/3/11.
[54] Minute de lettre, 6 avril 1918, MAP, 80/11/61.
[55] Rapport de Max Sainsaulieu, 14 avril 1918, MAP, 80/3/11.
[56] Rapport de Max Sainsaulieu, 14 avril 1918, MAP, 80/3/11.
[57] Rapport de Max Sainsaulieu, 4 mai 1918, MAP, 80/3/11.

incite au pillage. Ce n'est pas la malhonnêteté qui domine mais plus certainement l'imprudence. En septembre 1918, le cardinal Luçon relate à Max Sainsaulieu un semblant d'explication à propos des signaux lumineux. Un colonel lui aurait affirmé que des soldats montaient dans les tours la nuit, avec des lampes électriques, pour dénicher des pigeons ou leurs œufs. Les lumières aperçues par les Allemands seraient celles de ces lampes. Pour remédier à cela, un poste de gendarmerie aurait été installé pour faire respecter l'ordre qui interdit l'entrée des tours[58].

Il est certain que cet argument allemand, maintes fois réitéré, a causé un certain trouble. Il a duré et survécu à la guerre. Ainsi, en 1920, lors de la sortie de l'ouvrage de Paul Adam, *Reims dévastée*[59], Max Sainsaulieu souligne dans la presse locale : « Gardien de la cathédrale de Reims pendant la guerre, je suis en mesure d'affirmer sur l'honneur que depuis la bataille de la Marne jusqu'à l'armistice aucun point de la cathédrale ni de ses abords n'a servi de poste d'observation ni refuge, ni quelque usage militaire que ce soit »[60]. Ces mêmes propos sont réitérés à la veille des grandes inaugurations de 1938 dans *L'Illustration*[61]. Ces faits sont également soulignés, dans les mêmes années, par le cardinal Luçon lors de la visite de l'ambassadeur d'Argentine en France, le 14 février 1925[62]. Certaines actions équivoques notamment des militaires français sont ainsi définitivement mises sous silence. La propagande ne doit souffrir d'aucune approximation.

En effet, même si la cathédrale n'a pas servi délibérément d'observatoire, il est néanmoins évident que des militaires se promènent à proximité immédiate et sont pris systématiquement pour cibles. Dans de nombreuses photographies d'époque, des militaires français posent devant l'objectif au pied de la cathédrale. Leur présence est ainsi avérée. Sur un cliché publié en Angleterre en octobre 1914, trois militaires français en armes posent devant le portail nord en ruines[63]. Le journaliste anglais Granville Fortescue, lors de sa venue à Reims au début de la guerre, note que de la fenêtre du restaurant, il voit deux obus exploser aux alentours de la cathédrale. Ils étaient manifestement dirigés sur la tour nord. Il note d'ailleurs que ce sont les deux seuls obus lancés sur cette partie de la ville ce jour-là. Trouvant cela particulièrement intrigant, il pense alors qu'il s'agit de coups de semonce liés à sa présence, à celle de ses

---

[58] Lettre du cardinal Luçon à Max Sainsaulieu, 9 septembre 1918, MAP, 80/3/11.
[59] ADAM Paul, *Reims dévastée*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1920, 180 p.
[60] Max SAINSAULIEU, « A propos du livre de Paul Adam : Reims dévastée », *L'Indépendant Rémois*, 27 juin 1920.
[61] Max SAINSAULIEU, « Les étapes d'une restauration », *L'Illustration*, 16 juillet 1938, pp.337-380.
[62] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.279.
[63] « Glorious gothic architecture sacrificed to "German Culture" », *The Illustrated London News*, 3 octobre 1914.

collègues journalistes et de deux officiers français en uniforme qui les accompagnent. Il conclut ainsi « It may be only coincidence, but to me it seems that the uniforms were the reason for the shells » (c'est peut-être seulement une coïncidence, mais pour moi, il semble que ces uniformes étaient la cause des bombardements)[64].

Ces faits préjudiciables du début de la guerre se sont-ils poursuivis ? Les militaires ont-ils respecté l'interdiction de s'approcher des alentours de la cathédrale ? On pourrait en douter car de nombreux fragments de l'édifice, rendus après guerre, ont été ramassés par des militaires[65]. Si une vigilance de civils a pu en dissuader plus d'un, que s'est-il passé à partir du moment où Reims est entièrement évacuée ? Après la guerre, alors que le général Igert souhaite rendre des fragments de la cathédrale, il établit involontairement le récit des bombardements du 5 avril 1918[66]. Ce jour-là, au cours d'une accalmie, un groupe de militaires français se baladent sur la place du parvis. Ils sont alors pris pour cibles par l'artillerie allemande. Pour se protéger, ils se réfugient à l'intérieur de la cathédrale de Reims. Le bombardement alors est intense sur le monument et des salves d'obus s'enchaînent « « faisant s'écrouler une partie de la voûte et projetant des éclats dans tous les sens »[67].

Il est impossible de blâmer l'attitude des officiers qui tentèrent ainsi de sauver leur vie. En revanche leur imprudence a causé de nouveaux dommages à la cathédrale. Il est manifeste, dans ce récit, que les artilleurs allemands ont visé des militaires français. La logique de guerre prévaut ainsi sur la valeur symbolique du monument.

Le manque de moyens humains et financiers

La protection des œuvres d'art durant le conflit est un enjeu de propagande pour les deux protagonistes. Mais concrètement, le désintérêt des militaires, des institutionnels et la faiblesse des moyens humains et matériels font que les mesures décidées sont souvent restées lettres mortes.

---

[64] Granville FORTESCUE, *At the Front with three armies, my adventures in the great war*, London, A. Melrose, 1915, 271 p.
[65] XI.3.2 « Le retour des reliques ».
[66] Annexe 11.
[67] Lettre du général Igert au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 14 mai 1927, MAP, 81/51 197/32 144. Il conclut ainsi : « Des masses de pierre de taille tombèrent à mes pieds alors qu'instinctivement je me garais en m'aplatissant contre la partie droite du mur de façade. Par-dessus les pierres de la voûte vinrent s'écraser des débris importants du vitrail central et je me précipitai pour les ramasser, dans l'intention de les sauver et de les rendre à la ville de Reims après la guerre, si je survivais ».

Paul Léon reconnaît lui-même que son service ne pouvait faire face à de telles difficultés[68]. Les mesures de protection des monuments historiques ont d'abord été l'objet d'initiatives individuelles. Ensuite devant l'importance des chantiers, l'administration des Beaux-Arts a repris le flambeau, mais avec des moyens extrêmement modestes et précaires. L'aide matérielle et humaine ne peut venir sans le concours du ministère de la Guerre. Certes tardifs, ces moyens permettent la préservation ou l'évacuation des œuvres d'art. Trois sections sont ainsi constituées. Chacune d'elles est commandée par un artiste mobilisé ayant rang d'officier qui dispose du personnel, de l'outillage et des moyens de transport nécessaires. Les œuvres évacuées sont ensuite placées dans des dépôts spécifiques, créés dans ou à proximité des régions sinistrées. L'ensemble de ces manœuvres de sauvetage est accompagné d'inventaires et de clichés photographiques. A Reims, c'est notamment l'antiquaire Louis Raoul Ancel[69] qui est chargé d'évacuer les dernières œuvres d'art restant à Reims durant les mois de mars et de mai 1918. Ces mesures sont supervisées par le capitaine Robert Linzeler.

Concernant la cathédrale de Reims, Max Sainsaulieu, à son arrivée, ne peut compter en permanence que sur trois personnes : le sculpteur Havot et deux verriers de la maison Paul Simon. Il reçoit, de la part des militaires sur place, une aide occasionnelle. Un tel chantier de conservation et de sauvetage requiert l'aide d'équipes spécialisées envoyées spécifiquement à Reims. Durant l'année 1917, Max Sainsaulieu se retrouve presque seul pour s'occuper de l'édifice. Il n'a plus d'ouvriers militaires à sa disposition. Il ne les a d'ailleurs jamais eu longtemps ou seulement par intermittence.

À propos de la consolidation de la pile maîtresse de la croisée du transept, Max Sainsaulieu est impuissant car il ne peut obtenir les hommes nécessaires[70]. Ces travaux sont néanmoins primordiaux pour soutenir les superstructures. Face à l'urgence, des ordres sont donnés et des troupes de génie s'affairent donc à partir du 27 avril à consolider ce pilier. Pour cela, Max Sainsaulieu utilise les câbles de fer qui supportaient les lustres de la nef, pour ceinturer la pile endommagée et l'amarrer aux piles de la tour sud-est du transept. Il signale néanmoins que « si le capitaine […] y met toute la complaisance désirable, ses chefs et surtout ses

---

[68] Paul LEON, *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, Paris, H. Laurens, 1918, p.65.

[69] Pour ses actes, Louis Raoul Ancel reçoit la citation suivante : « Ancel, Louis Raoul. – Détaché en mission à Reims par le ministre des Beaux-Arts comme volontaire, montrant le plus complet mépris du danger, a assuré en mars et en mai 1918 les évacuations des objets d'art sous les plus violents bombardements. A contribué par son sang-froid, son courage et son entrain dans la nuit du 28 mai à assurer le départ des détachements affectés à l'évacuation », *L'Intransigeant*, 31 juillet 1918.

[70] Rapport de Max Sainsaulieu, 25 avril 1917, MAP, 80/3/11.

subordonnés ne se rendent pas bien compte de l'importance qu'on leur demande ». Il demande l'envoi d'un ordre express de l'autorité militaire afin de mieux faire « marcher tout ce monde »[71]. Mais, l'équipe repart aussi vite qu'elle était venue et les travaux ne sont pas réalisés.

Le 1er mai 1917, sur ordre du grand quartier général, six sapeurs sont mis à disposition de l'architecte Max Sainsaulieu pour la consolidation de la cathédrale de Reims. Cependant, comme il le souligne dans un rapport adressé à ses supérieurs, ces hommes n'apparaissent guère « enthousiastes pour aller l'exécuter là-haut. J'espère m'en tirer tout de même mais j'ai cru bien faire pour les faire monter de leur promettre […] une bonne gratification personnelle […] et je me suis arrangé avec la femme du gardien pour leur faire donner officieusement un supplément de nourriture et un verre de vin de temps en temps. »[72]

Ces mesures peu orthodoxes ne suffisant pas, Max Sainsaulieu est bien démuni et les travaux n'avancent pas. Ce manque évident de sollicitude de la part de l'autorité militaire de Reims semble quelque peu changer en juin 1917 lors de la venue du nouveau commandant d'armes de Reims, le Général Desvalières. Celui-ci a bien voulu « spontanément »[73] promettre de l'aide à l'architecte ordinaire, en cas de nécessité. Il peut également compter sur l'aide du maître verrier Jacques Simon, démobilisé par ses soins. Le travail se poursuit dès lors « normalement » comme le note Max Sainsaulieu à la fin juillet 1917[74]. Mais ce n'est qu'à la mi-décembre 1917, que les moyens tant espérés arrivent et les travaux de conservation se poursuivent, dès lors, à un rythme effréné.

Le problème de la charpente et l'installation d'une couverture provisoire

L'absence de toiture à la suite de l'incendie inquiète les historiens d'art les plus avertis. Dès 1915, Emile Mâle souligne que certes les voûtes tiennent encore « mais qu'un hiver passe, et ce sera une grande ruine désolée, où l'on n'entendra d'autre bruit que celui des pierres qui, les unes après les autres, se détachent et tombent »[75]. L'urgence est de protéger les voûtes de l'édifice contre le ruissellement et l'humidité. L'installation d'une couverture provisoire est

[71] Rapport de Max Sainsaulieu, 29 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[72] Rapport de Max Sainsaulieu, 1er mai 1917, MAP, 80/3/11.
[73] Rapport de Max Sainsaulieu, 16 juin 1917, MAP, 80/3/11.
[74] Rapport de Max Sainsaulieu, 27 juillet 1917, MAP, 80/3/11.
[75] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.295.

jugée urgente, mais la réalisation d'un chantier aussi important nécessite l'assentiment de l'autorité militaire.

Les réticences de l'autorité militaire

Dès le lendemain de l'incendie, la question d'une couverture provisoire se pose. Le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts par une lettre du 9 octobre 1914 demande à l'architecte ordinaire Léon Margotin d'installer, « dès que les circonstances le permettront »[76], une couverture provisoire en attendant le rétablissement définitif de la toiture incendiée. Le projet d'une chape très légère, en carton bitumé, a déjà été proposé en ce sens par l'architecte en chef Paul Gout. Cependant les matériaux manquent. De plus, la cathédrale doit être le témoin vibrant du vandalisme allemand comme le rappelle Charles Genuys qui est d'avis de ne pas se hâter. Pour lui, il convient, avant tous travaux de réfection, de laisser « le temps aux visiteurs de France et de l'étranger de se rendre compte de l'œuvre de vandalisme commise par les Allemands »[77].

La commission des monuments historiques réunie le 30 octobre 1914 décide néanmoins à l'unanimité la proposition de réaliser une chape en ciment armé. Mais le 5 février 1915 suivant, lors de la présentation du rapport de l'inspecteur général Antoine-Paul Selmersheim concernant l'établissement d'une toiture provisoire, Paul Léon ne se fait aucune illusion et prévoit même déjà que l'autorité militaire refusera l'entreprise de tels travaux[78]. Convaincre les militaires français est ainsi le premier des défis.

Les premiers travaux préparatoires sont néanmoins lancés nécessitant de 3000 à 4000 F de crédits. Des projets plus complets sont alors élaborés par l'un des spécialistes de la question des charpentes, Henri Deneux. Antoine-Paul Selmersheim présente en juillet 1915 à la CMH, ce nouveau projet. Henri Deneux préconise une toiture provisoire en briques creuses et ciment armé. La commission retient ce projet et attend le devis[79]. Mais tous se rendent compte qu'il est difficile, voir impossible, en 1915 d'entreprendre ces travaux à l'insu de l'armée allemande en raison notamment des survols incessants d'avions de reconnaissance.

Cette question préoccupe également le maire de Reims qui à maintes reprises, en septembre 1915, en fait part au sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts. Albert Dalimier est déjà d'ailleurs en pourparlers avec ses confrères de la Guerre et des Affaires Etrangères. Il se tient

[76] Lettre du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts au préfet de la Marne, 9 octobre 1914, ADM, 4T 43.
[77] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.
[78] CMH, 5 février 1915, MAP, 80/15/23.
[79] CMH, 2 juillet 1915, MAP, 80/15/23.

prêt en cas d'une médiation par un pays neutre à lancer ce projet. Mais tous se heurtent à l'intransigeance de l'autorité militaire, qui refuse officiellement le projet, le 13 septembre 1915. Le ministre de la Guerre, sur la question de l'établissement d'une couverture provisoire de la cathédrale de Reims, fait savoir à son homologue des Beaux-Arts qu'il estime ce projet « inopportun » et qu'il n'y a pas lieu d'y « donner suite pour le moment. »[80] C'est le problème de l'installation d'un échafaudage qui gêne l'autorité militaire française qui continue à s'opposer à un tel projet. D'ailleurs pourquoi risquer la vie d'hommes alors que les chefs militaires – qui se doivent d'être toujours optimistes – prévoient sans cesse le désenclavement prochain de la ville de Reims[81].

En raison des nombreuses infiltrations d'eau et les dangers d'un troisième hiver, l'installation d'une couverture provisoire est de nouveau d'actualité en 1916 sous la pression conjointe du maire et de l'archevêque de Reims. Le 6 juin 1916, le cardinal Luçon demande l'intervention du pape Benoît XV et rend visite aux instances militaires[82]. Le docteur Jean-Baptiste Langlet réitère sa demande auprès du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts en lui joignant un rapport alarmant sur l'état de conservation des voûtes de la cathédrale. Le maire de Reims critique l'objection systématique des militaires et signale qu'en faisant les travaux ouvertement grâce à la médiatisation et à la médiation d'un état neutre, les Allemands ne pourraient justifier leur bombardement. Enfin, il ajoute que la cathédrale n'a pas reçu d'obus depuis près d'un an, les Allemands ayant pris conscience de la nécessité d'éviter de la bombarder[83].

Le véritable refus semble donc être du côté français. Ainsi le député d'Ile et Vilaine après une visite à Reims, le 1er avril 1916, signale au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts que l'autorité militaire interdit la réalisation de travaux de protection de la toiture. Il ajoute que Max Sainsaulieu considère qu'à partir du moment où les Allemands seraient prévenus, les travaux pourraient être réalisés[84]. Le préfet de la Marne intervient également auprès du commandant de la Ve armée, le général Mazel. Le 1er août 1916, ce dernier cède enfin.

---

[80] Lettre du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts au maire de Reims, 21 septembre 1915, AMR, 151W79.
[81] Les Rémois sont d'ailleurs les premiers à se décourager devant les échecs successifs des offensives françaises. Paul Hess écrit ainsi en mars 1915 que la situation « ici ne varie guère – nous n'attendons même plus le grand coup », dans lettre de Paul Hess, 15 mars 1915, fonds Hess.
[82] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.93.
[83] Lettre du maire de Reims au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 17 juin 1916, MAP, 81/51 197/2 114.
[84] Lettre du député L. Deschamps au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 1er août 1916, MAP, 81/51 197/2 114.

Vers la réalisation du projet

Le général Mazel émet des conditions. Ces travaux devront n'employer que de la main d'œuvre civile. Les travailleurs doivent également se dérober à la vue des Allemands et en cas d'alerte, les travaux seront suspendus[85]. L'état-major reconnaît enfin qu'il lui est impossible militairement de faire cesser les bombardements sur la cathédrale.

Or pour Max Sainsaulieu, il n'est pas possible de dissimuler la présence des ouvriers, ce qui pourrait entraîner de nouveaux bombardements. Devant ce danger, le maire de Reims déclare que « la population rémoise soucieuse de la conservation de sa basilique, accepte les conséquences éventuelles des bombardements qui viendraient à motiver cette opération. »[86] Cette solidarité convainc l'administration des Beaux-Arts et autorise les travaux à condition qu'ils ne compromettent ni la vie des ouvriers, ni l'existence même du monument. Cette question est évoquée lors de la séance du 20 octobre 1916 de la CMH. Un devis de 389 102,19 F est prévu pour financer les six mois de travaux nécessaires pour couvrir avec des briques creuses et du ciment armé les voûtes de la cathédrale.

La commission ne peut prendre le risque d'un troisième hiver et doit « éviter toute critique »[87]. Ces travaux seront entrepris « dès que les circonstances le permettront »[88]. Pendant ce temps, l'état du monument se dégrade si bien que le journal rémois *Le Courrier de la Champagne* se demande le 1er janvier 1917 si l'administration des Beaux-Arts n'attend pas que la moitié des voûtes se soient écroulées pour mettre en œuvre les travaux de réfection[89]. Sur place, Henri Deneux se prépare activement à la réfection de la toiture et procède à l'acquisition des matériaux nécessaires.

---

[85] Lettre du général Mazel au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 1er août 1916, MAP, 81/51 197/2 114.
[86] MAP, 81/51 197/2 114.
[87] VIII.5.3 « La critique de la protection de la cathédrale de Reims ».
[88] CMH, 20 octobre 1916, MAP, 80/15/23.
[89] *Le Courrier de la Champagne*, 1er janvier 1917.

Figure 31 : *Vue intérieure du bas-côté sud, inondé par les pluies après les bombardements de juillet 1916*, Max Sainsaulieu, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0017823.

De tels travaux nécessitent des quantités importantes de matériaux alors qu'à Reims c'est la pénurie. Henri Deneux doit ainsi rassembler 68 250 briques creuses, 120 750 kg de ciment de Portland, 63 000 kg d'acier, 385 mètres cubes de sable ou de gravillons et environ 100 stères de bois pour le coffrage. Par une lettre du 26 janvier 1917, il indique que l'approvisionnement nécessaire à l'exécution des couvertures provisoires de la cathédrale est réalisé[90]. Il souligne le fait que c'est « une excellente chose » car en achetant dès maintenant des matériaux susceptibles d'être conservés, l'Administration des Beaux-Arts « ne risque pas de faire un mauvais marché ; les prix des matériaux augmentant tous les jours ». Il est évident qu'à la fin des hostilités tous ces matériaux deviendront impossibles à se procurer, accaparés qu'ils seront, par les chantiers de reconstruction[91]. Néanmoins, si les moyens matériels et humains sont pourvus, de tels travaux nécessitent de suspendre les hostilités et la seule autorité morale capable d'instaurer cette trêve est le Saint-Siège.

L'intervention du Saint-Siège, d'octobre 1916 à janvier 1917

Ce problème de gel et de dégel est particulièrement critique durant l'hiver 1917. Suite au dégel, la neige qui s'était accumulée sur les voûtes de la cathédrale ruisselle et s'infiltre. Les enduits de l'édifice se détachent et tombent par bloc sur les dalles qui sont jonchées de débris[92]. Henri Deneux est particulièrement alarmant et signale le 3 janvier 1917 que les pluies continuelles ont « fini par pénétrer la masse totale des reins des voûtes hautes et basses du monument ». Il conclut : « si à cause de l'épaisseur anormale de ses voûtes, un ou deux hivers n'étaient pas à craindre, pour cet édifice sans couverture, je ne crois pas que cette situation puisse s'éterniser davantage sans inconvénient »[93]. Le 18 février 1917, en raison du

[90] Rapport de Henri Deneux, 26 janvier 1917, MAP, 81/51 197/2 114.
[91] Rapport de Henri Deneux, 26 janvier 1917, MAP, 81/51 197/2 114.
[92] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.122.
[93] Rapport de Henri Deneux, 3 janvier 1917, MAP, 80/3/11.

danger qui résulte de cette pluie de débris, le sous-préfet de Reims a interdit en principe et jusqu'à nouvel ordre l'accès du public à l'intérieur de la cathédrale[94].

Plusieurs souverains catholiques se sont durant la guerre souciés du devenir de la cathédrale, comme par exemple le roi d'Espagne Alphonse XIII (1875-1931) qui, dès le lendemain de l'incendie, demande à Berlin de se justifier[95]. Des démarches sont également faites en ce sens par l'archiduc Charles, alors héritier au trône d'Autriche-Hongrie[96]. Sa femme, l'impératrice Zita[97] demande directement à Guillaume II de faire cesser les tirs sur la cathédrale. Albert Chatelle relate de son côté une réunion le 23 mars 1917 entre l'empereur Charles, l'impératrice Zita et ses frères Sixte et Xavier de Bourbon afin d'épargner autant que possible la cathédrale de Reims[98]. Ces faits uniquement relatés par Albert Chatelle ne peuvent être ni infirmés, ni confirmés. Toutefois, il est probable qu'une action, même symbolique, a dû être entreprise par la plupart des souverains catholiques, de leur propre initiative ou par l'intermédiaire du Saint-Siège.

Parallèlement une médiation est recherchée. Après avoir songé un temps avoir recours aux ambassades neutres d'Espagne ou des Etats-Unis, c'est finalement la médiation du Saint-Siège qui est privilégiée. Le 6 octobre 1916, le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères Denys Cochin (1851-1922), sur sa propre initiative[99] et par l'intermédiaire de son secrétaire particulier, demande à monseigneur Maurice Landrieux de solliciter l'intervention du Saint-Siège auprès du gouvernement allemand. Pourquoi faire ainsi appel à l'évêque de Dijon ? Rappelons que Maurice Landrieux est l'ancien archiprêtre de la cathédrale et Denys Cochin souhaite ainsi, en évitant l'intervention du clergé rémois, le soustraire à toute mesure de représailles de la part des Allemands[100]. Monseigneur Landrieux s'exécute et envoie dès le lendemain une lettre au pape où il souligne que toutes les garanties nécessaires seraient

---

[94] Lettre du sous-préfet de Reims au préfet de la Marne, 18 février 1917, ADM, 4T 43.
[95] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.181.
[96] Petit-neveu de l'empereur François-Joseph I^er^, Charles I^er^ est le dernier Habsbourg à régner. Devenu archiduc héritier par suite de l'assassinat de son oncle François-Ferdinand en 1914, il monte sur le trône en pleine guerre mondiale en 1916.
[97] L'impératrice Zita est mal vue à Berlin car elle est la sœur des princes Xavier et Sixte de Bourbon.
[98] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.189.
[99] Il le rappelle ainsi dans ces termes à monseigneur Maurice Landrieux le 23 octobre 1916 : « Membre du Gouvernement de la Défense Nationale, je tiens à affirmer que ce Gouvernement n'a demandé et ne demande rien, et ne m'a chargé de rien. Mais je prends part au sujet de Reims à l'inquiétude qu'éprouvent tous les Catholiques », ADR, fonds Landrieux. La guerre est devenue totale et le gouvernement français refuse depuis toute tractation avec l'Allemagne. En raison de ses engagements radicaux contre la laïcité, Denys Cochin souhaite que son nom ne soit pas associé à cette affaire. C'est d'ailleurs à propos de questions religieuses qu'il sera contraint de démissionner du cabinet Ribot en 1917.
[100] Note de monseigneur Landrieux, ADR, fonds Landrieux.

apportées et que « l'Allemagne alors aurait la parole du Pape et le Pape aurait la parole de la France »[101]. Le Saint-Siège intercède ainsi auprès de Berlin pour obtenir cette trêve.

La réponse du gouvernement allemand se fait attendre et le 3 janvier 1917, le secrétaire d'Etat du Saint-Siège, le cardinal Pietro Gasparri, signale à Maurice Landrieux que le Saint-Siège, a obtenu du gouvernement allemand l'assurance que les travaux de protection pourraient être effectués sans être menacés par le tir de l'artillerie allemande[102]. Les Allemands ont des exigences et elles sont particulièrement nombreuses : l'accès de la cathédrale doit être interdit à toute personne autre que les personnes civiles occupées aux travaux de réparation ; aucune des batteries françaises, situées dans un rayon de 800 mètres de la cathédrale ne doit ouvrir le feu[103] ; que 18 communes[104], situées derrière le front allemand et habitées par la population civile française ne devront en aucun cas être bombardées et enfin qu'aucune attaque ne devra être dirigée des environs de Reims contre les lignes allemandes. C'est spécifiquement cette dernière clause qui inquiète les instances françaises car toute attaque – même fallacieuse – dirigée des environs de Reims contre les lignes allemandes les dégagerait de leur parole. L'évêque de Dijon qui transmet cette demande indique que ces conditions lui semblent défavorables et que tout refus devra être motivé car il craint que la situation actuelle n'empire. En effet, en cas de refus français, monseigneur Maurice Landrieux s'inquiète du fait que les Allemands se sentiront libérés et concluront qu'il y a toujours eu et qu'il y a encore des batteries dans un rayon de 800 mètres autour de la cathédrale. Il conclut ainsi que les Allemands « s'autoriseront de cet aveu tacite pour la bombarder à nouveau. »[105]

C'est au tour du gouvernement français de volontairement laisser traîner la réponse au Saint-Siège « en raison d'opportunité militaire »[106]. Conscient que les propositions allemandes ne constituent pas une demande de garanties mais d'avantage une cessation des hostilités sur tout le front de Reims, le gouvernement se trouve embarrassé. Saisi officieusement de la question le 1er février 1917, le président de la République répond à Denys Cochin que la « question est à l'étude sans rien refuser mais avec des modifications à suggérer »[107]. Les troupes françaises

---

[101] Lettre de monseigneur Landrieux au pape, 7 octobre 1916, ADR, fonds Landrieux.
[102] Lettre du cardinal Pietro Gasparri à monseigneur Landrieux, 3 janvier 1917, ADR, fonds Landrieux.
[103] Comme « officiellement » il n'y a en pas, cette deuxième clause ne pose aucun problème.
[104] A savoir les communes de Bourgogne, Boult-sur-Suippes, Fresnes, Bazancourt, Caurel, Pomacle, Witry-les-Reims, Isles-sur-Suippes, Warmeriville, Lavannes, Cernay-les-Reims, Berru, Nogent l'Abesse, Heutregiville, Saint-Masmes, Epoye, Selles et Pontfaverger.
[105] Documents diplomatiques relatifs aux bombardements de la cathédrale, correspondance avec le Vatican et documents allemands, MAP, 80/3/11.
[106] Lettre du secrétaire particulier de Denys Cochin, 20 janvier 1917, ADR, fonds Landrieux.
[107] Lettre de Denys Cochin à Maurice Landrieux, 2 février 1917, ADR, fonds Landrieux.

se préparent en effet à de grandes offensives prévues au printemps 1917 et notamment aux alentours de Reims. Après tout, une offensive victorieuse résoudrait tous les problèmes. Dès lors, cette question de trêve et de toiture provisoire reste définitivement en suspens.

Il convient de synthétiser les réticences de l'autorité militaire concernant les travaux de la cathédrale. Le 2 septembre 1918, l'architecte en chef des monuments historiques André Collin (1875-1966)[108] visite la cathédrale et établit un rapport. Il signale qu'aucune nouvelle mesure de protection ne peut être entreprise en raison de trois facteurs : selon le commandant d'Armes de Reims, le moindre groupe visible est immédiatement bombardé ; aucune structure ne résisterait aux obus de gros calibre 210 ; le personnel mobilisé devrait être considérable et les travaux ne pourraient être entrepris qu'entre 6h et 9h du matin[109]. Les relations ont été tendues et ambiguës avec l'autorité militaire. Mais si Max Sainsaulieu n'a pu compter sur le soutien effectif de l'armée ; il a pu au moins compter sur son indifférence. D'ailleurs que peut un architecte ordinaire à Reims face aux instances militaires ? Que peut un sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts face au ministre de la Guerre, également président du Conseil ?

Protection et évacuation du patrimoine mobilier

Certes démuni, Max Sainsaulieu doit néanmoins assurer la protection et l'évacuation du patrimoine mobilier en prévision de bombardements de plus en plus intensifs.

La statuaire : inventaire et mesures conservatoires

Cette question spécifique de la protection de la statuaire est particulièrement acerbe et focalise les attentions. Elle a d'ailleurs déjà causé l'éviction sur le chantier de Paul Gout et de Léon Margottin.

Dès le lendemain de l'incendie, les morceaux de statuaire jonchant le sol ont été mis à l'abri dans les caves de l'archevêché par le clergé et la municipalité. Le 21 décembre 1914, Charles Genuys attire l'attention du comité consultatif des monuments historiques sur la nécessité de protéger les sculptures encore intactes contre les effets des bombardements. Il est proposé, sous couvert de l'autorité militaire, l'installation de sacs de sable. Ces travaux seraient supervisés par Max Sainsaulieu[110]. Ce dernier n'exerce encore, au moment de la soumission

[108] Service des monuments et œuvres d'art de la zone des armées conservation et évacuation.
[109] Rapport de l'architecte en chef Colin sur l'état de la cathédrale de Reims, 2 septembre 1918, MAP, 80/3/11.
[110] Procès verbal du comité consultatif des monuments historiques, 21 décembre 1914, MAP, 80/3/11.

de ce projet, aucune fonction officielle vis-à-vis de l'édifice. Son seul mérite réside dans sa présence effective à Reims.

Le 16 janvier 1915, Max Sainsaulieu est nommé architecte ordinaire des monuments historiques de l'arrondissement de Reims. Il envoie alors un rapport complet le 28 janvier 1915 sur les mesures qu'il préconise à propos de la cathédrale[111]. Au niveau de la sculpture, il peut compter sur l'expérience du sculpteur Havot, « le seul sculpteur de la cathédrale qui soit encore ici ». Il le charge de récolter les fragments de sculpture tombés au sol et de détacher, à la main, les parties chancelantes, pour éviter qu'elles tombent au sol sous l'action notamment des gelées[112]. Tous les fragments sont déposés sur le sol de la cathédrale et se trouvent, de fait, ni à l'abri des obus ou des visiteurs. Afin d'éviter les pillages, les baies ouvertes de la crypte de l'archevêché sont bouchées, les portes des tours sont fermées et toutes les serrures sont révisées, voire remplacées[113]. L'ensemble de l'édifice est clôturé au moyen de fils barbelés. Mais ces mesures restent insuffisantes et même les visiteurs accompagnés des plus hautes personnalités n'hésitent pas à ramener un souvenir de Reims[114]. Cette convoitise nécessite de transférer ces fragments sculptés dans un espace sécurisé. Henri Deneux propose alors l'utilisation des anciennes écuries de l'ancien archevêché de Reims.

[111] Rapport de Max Saisaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114. Il existe un rapport précédent, daté du 25 janvier 1915, dont on ignore le contenu.
[112] Rapport de Max Saisaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[113] Rapport de Max Sainsaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[114] XI.3.1 « Amateurs et profiteurs ».

Figure 32 : *Dépôt lapidaire*, Max Sainsaulieu, février-mars 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016981.

Prévu pour devenir un musée lapidaire, ce bâtiment est loué par la ville de Reims à l'Etat. Avant toute occupation de ces locaux, la ville de Reims doit renoncer à son bail, ce qui n'est qu'une simple formalité administrative. La ville de Reims soutient en effet toutes les initiatives visant à protéger son patrimoine. Henri Deneux souhaite que cet espace reçoive en outre les fragments des vitraux et devienne les locaux de l'agence du service d'architecture[115]. Concernant l'établissement de ce dépôt lapidaire, il est nécessaire d'établir une nouvelle toiture sur cette partie de bâtiment incendié le 19 septembre[116]. Un rapport à ce propos est établi par l'inspecteur général Antoine-Paul Selmersheim [117] et présenté le 5 mars 1915 à la commission des monuments historiques. Elle adopte l'ensemble des projets soumis par Henri Deneux concernant entre autres le dépôt des fragments sculptés dans les écuries de l'ancien archevêché[118]. En attendant l'établissement de la toiture sur les anciennes écuries, les débris intéressants sont mis à l'abri dans la cave au-dessous de la crypte.

[115] Rapport de Henri Deneux, 26 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[116] Rapport de Henri Deneux, 26 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[117] Rapport de Antoine-Paul Selmersheim, 2 mars 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[118] CMH, 5 mars 1915, MAP, 80/15/23.

Figure 33 : *Dépose, fragments de sculptures*, Max Sainsaulieu, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0017809.

Malgré les bombardements qui se poursuivent, des grands travaux de protection et de sauvetage sont entrepris en février 1915, sous la direction de l'architecte Max Sainsaulieu[119]. Ces travaux préventifs se poursuivent normalement pour les travaux de protection des statues du portail occidental. Des ouvriers travaillent à sauvegarder les parties basses de la cathédrale restées intactes après l'incendie du 19 septembre 1914 et non atteintes ensuite par les bombardements. Des sacs de sable sont entassés sur les ébrasements des portails de la façade occidentale[120].

Le 2 mars 1915[121], des travaux sont entrepris pour protéger la statuaire des deux porches du transept nord en partie exposée aux obus du fort de Brimont[122]. Ces travaux semblent immédiatement déclancher des bombardements. D'après les rapports de la sous-préfecture de Reims, vers 16h, une vingtaine de projectiles tombe aux alentours immédiats de la cathédrale[123]. Ces groupements de personnes semblent ainsi systématiquement déclancher des représailles. Au cours de cette même année, sans plus de précision quant à la date de la réalisation, le grand retable du XVI^{e} siècle dans le bras sud du transept est protégé par un double cloisonnement[124].

Les sacs protègent des bombardements mais également des accidents. En effet, dans la nuit du 3 avril 1916, les « dais formant ligne de décoration au dessus des grandes statues de la façade occidentale, au contrefort qui sépare le porche central du porche de la tour nord, se sont détachés et sont tombés en morceaux. Ils ont rebondi sur les sacs de protection ; sans quoi, ce

[119] Max SAINSAULIEU, *Labeur d'architecte 1910-1936*, Strasbourg, Les Editions d'Art Batimod, 1938, p.4.
[120] Paul HESS, *op. cit.*, p.253.
[121] *Ibid.*, p.271.
[122] CMH, 5 mars 1915, MAP, 80/15/23.
[123] ADM 203 M 14 : Reims, bombardement 1914-1915
[124] ADM, 4T 43.

qui reste de la statue de la reine de Saba eut été achevé ». Cette pluie de petits fragments n'est d'ailleurs pas exceptionnelle et arrive « de temps en temps »[125].

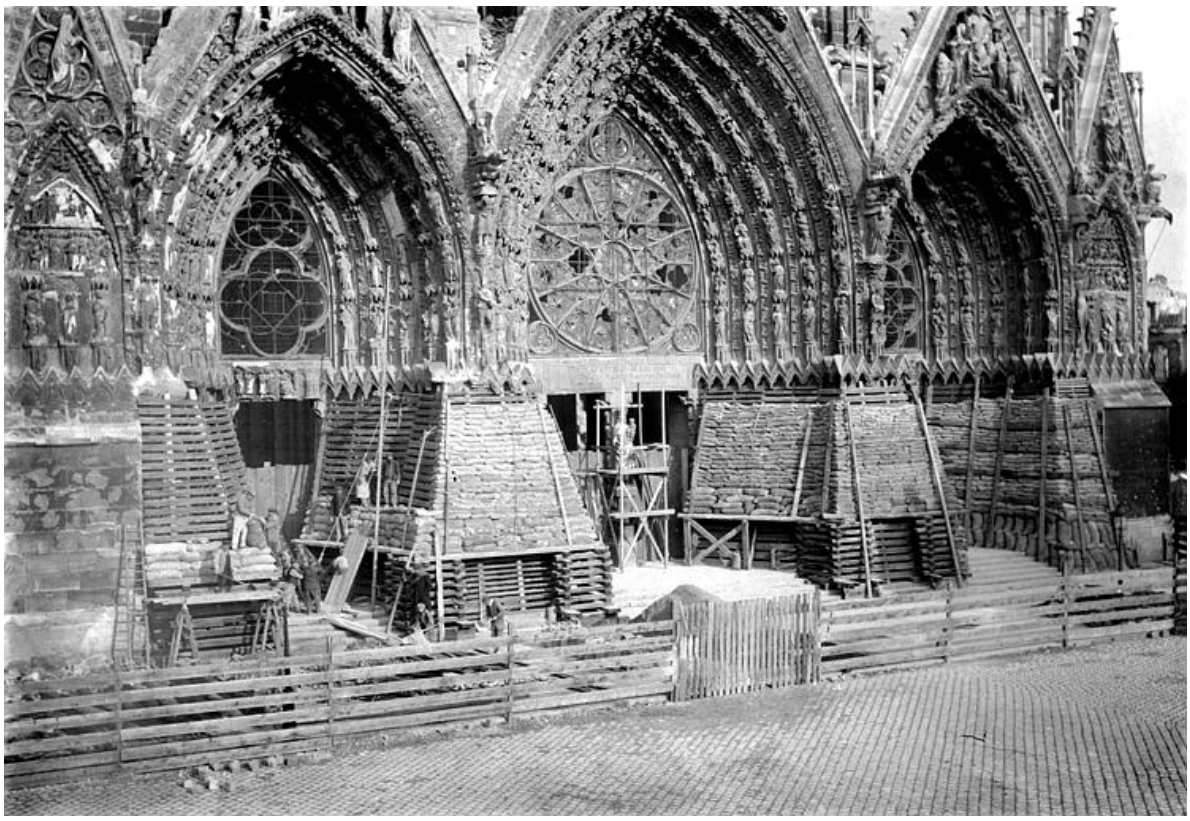


Figure 34 : *Travaux de protection des portails de la façade occidentale*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016906.

Le 10 février 1917, sur demande expresse du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, la statue du Christ qui surmonte le retable situé dans le transept sud doit être immédiatement protégée[126]. Le 16 mars 1917, le cardinal Luçon note dans son journal que les travaux de protection des sculptures qui encadrent le revers du portail principal dont la Communion du Chevalier ou la Vie de Saint Jean-Baptiste sont entrepris.

En octobre 1917, la statuaire du revers du portail est à son tour protégée par un mur de maçonnerie formé de vieux moellons et de briques provenant des démolitions. Ce mur est rattaché de place en place par des agrafes en fer, placées dans les joints de maçonnerie. Un isolement a été assuré, entre la nouvelle maçonnerie et l'ancienne, à l'aide de carton bitumé

[125] Rapport de Max Sainsaulieu, 4 avril 1916, MAP, 80/3/11.
[126] Lettre du chef de la division des services d'architecture à Max Sainsaulieu, 10 février 1917, ADM, dépôt de Reims, 19J54.

placé entre les deux maçonneries. Cette méthode, jugée « peu orthodoxe » par Henri Deneux, se justifie par l'urgence de tels travaux[127].

A la mi-décembre 1917, une conférence réunissant les représentants de la ville, de l'autorité militaire, le cardinal Luçon, le maître verrier Jacques Simon, l'architecte Max Sainsaulieu et Paul Léon directeur des Beaux-Arts, a lieu à Reims[128]. L'objectif est d'effectuer des nouveaux travaux de préservation de l'édifice. L'autorité militaire, dès lors, collabore étroitement et de grands travaux de conservation ont lieu. Quatre statues des parties hautes transepts nord et sud, La Synagogue, L'Eglise, Adam et Eve, doivent être prioritairement protégées. Les travaux débutent à la fin du mois de février et au début de mars 1918 grâce au concours de deux sapeurs-pompiers de Paris. Pour la statue d'Eve située sur la façade septentrionale[129], un mur pare-éclats de quatre mètres est réalisé dans les parties hautes de l'édifice[130].

Bien que tardives, ces mesures de protection se sont révélées particulièrement efficaces durant l'intensification des combats à la fin de la guerre. Lors de sa visite, le 1er août 1918, le capitaine Robert Linzeler note que les sacs de terre qui protègent les statues encadrant les portes, sont presque tous troués et à remplacer. Cependant ces mesures ne sont que partielles car les sculptures des tympans, tant de la façade occidentale que du transept nord, ont souffert des éclats d'obus. Le capitaine Robert Linzeler note qu'il faudrait remonter la protection jusqu'au sommet[131].

En revanche la situation est particulièrement préoccupante du fait de la pierre corrodée par l'incendie. La mission primitive confiée à Henri Deneux est de préparer des études concernant la restauration de la statuaire[132]. L'incendie a en effet léché les statues du portail et de la tour nord comme le souligne le journaliste Albert Londres à la suite de sa visite de la cathédrale le 27 septembre 1914. « Les pierres se détachent d'elle. Une maladie la désagrège. Une horrible main l'a écorchée vive »[133]. Rudyard Kipling ajoute ainsi que « que les statues, les sculptures, ont pris par endroits la couleur de la chair vive » [134]. A propos de la statue de la Reine de Saba, le cardinal Luçon signale que sa surface sculptée se détache et lui donne l'aspect « d'un

---

[127] Rapport de Henri Deneux, 28 octobre 1917, MAP, 81/51 197/2 114.
[128] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.202.
[129] Rapport de Max Sainsaulieu, 13 mars 1918, MAP, 80/3/11.
[130] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.202.
[131] Rapport du capitaine Robert Linzeler, 4 août 1918, MAP, 80/3/11.
[132] CMH, 5 février 1915, MAP, 80/15/23.
[133] Albert LONDRES, « L'Agonie de la basilique », *Le Matin,* 29 septembre 1914.
[134] Rudyard KIPLING, *La France en Guerre*, traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt, Paris – Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, 1915, p.36.

tronc d'arbre dépouillé de son écorce ou d'un bloc monolithe sortant tout brut de la carrière »[135].

Les plus éminents membres de la CMH s'inquiètent de cette désagrégation. D'ailleurs, sous l'effet de la chaleur, la pierre calcaire a pu se transformer en chaux. Paul Boeswillwald propose notamment de mettre en caisson la statuaire brûlée afin de la soustraire à l'action des intempéries. Cette mesure, qui ne sera jamais appliquée, doit, en principe, retarder la décomposition de la pierre[136].

En novembre, puis en décembre 1914, un membre de la CMH, le docteur Louis Capitan, se rend sur place[137]. Pour lui, les altérations de la pierre sont telles que sous l'influence de la pluie, de l'humidité et surtout de la gelée, elles s'accentueront constamment. Il établit ce constat en comparant l'évolution de l'état de la statuaire entre le 20 novembre et le 30 décembre. Ainsi le 30 décembre, le docteur Capitan relève que la statue de la Vierge du trumeau, noircie par l'incendie, commence à présenter des fissures dans les draperies. De même, plusieurs parties de l'enfant Jésus se détachent. Selon le docteur Capitan, cette altération des pierres est profonde. Son rapport est alarmant et fataliste. Il conclut ainsi que « ce qu'ont fait déjà en quatre mois, pour altérer encore d'avantage ces malheureuses statues, la pluie, la gelée, le vent, ils continueront à le faire jusqu'à leur destruction à peu près complète et il paraît bien difficile de l'arrêter par n'importe quel procédé artificiel. »[138]

Afin de conserver une trace de cette statuaire, la CMH envisage également la réalisation de moulages des statues endommagées. Cependant ces moulages ne sont possibles qu'à la condition de pouvoir durcir la pierre. Une enquête est diligentée auprès des différents laboratoires de recherche sur les matériaux. Le 26 mai 1916, la CMH recommande l'emploi de la fluctuation, par application de silicate de potasse afin d'empêcher l'humidité de pénétrer les statues. Ce procédé de fluctuation n'est pas une innovation, notamment en matière de collage. Il a déjà été largement employé par Charles Genuys lors des travaux de restauration de la basilique Saint-Remi dans les années 1910[139]. Ce dernier estime d'ailleurs que « c'est le meilleur procédé, dont l'effet est presque immédiat et n'offre aucun risque ». Malgré cet

---

[135] Document dactylographié de 4 pages de « l'Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 » signé par le cardinal Luçon, ADR.
[136] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.
[137] Annexe 8.
[138] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *op. cit.,* p.62-64.
[139] CMH, 20 février 1920, MAP, 80/15/24.

optimisme, de nouveaux essais sont diligentés[140] et permettent de définir la nature chimique du silicate de potasse le plus adéquat. Cependant, il sera impossible durant la guerre de fournir, en quantité, ce fameux silicate de potasse[141].

Les rapports ont été particulièrement alarmistes sur les conséquences à long terme de l'incendie sur la statuaire. A l'issue de la guerre, cette vision se tempère. Le 10 juillet 1920, suite à une visite de la cathédrale, l'inspecteur général des monuments historiques, Charles Genuys, constate que les pierres atteintes par le feu ne semblent pas avoir subi, depuis l'incendie de 1914, d'aggravation de leur état. Il conclut que la « matière a non pas souffert d'une transformation en carbonate de chaux, mais des effets d'une dilatation du moment, intensive, qui en a fait éclater les parements extérieurs. Le corps même de la pierre est resté sain et résistant et il est possible, après une conservation dans son état pendant six années consécutives, d'envisager pour elle une durée indéfinie. »[142] Le 22 novembre 1924, de retour à Reims, Charles Genuys confirme scientifiquement ce diagnostic. Il a fait parvenir à un laboratoire divers échantillons de pierres, les uns en matière saine et les autres atteints par les flammes. L'analyse prouve que leur composition chimique est identique et que la pierre calcinée peut durablement résister aux intempéries[143].

La question des vitraux

L'inventaire des bombardements signale les obus qui touchent directement l'édifice mais n'indique pas ceux qui touchent les alentours et qui meurtrissent particulièrement la statuaire et les vitraux.

Dès le 30 octobre 1914, la CMH signale l'urgence de déposer les verrières et leur remplacement par du verre blanc[144]. Mais cette dépose nécessite l'installation d'échafaudages et en raison des bombardements incessants, un tel projet n'est pas immédiatement envisagé. Des mesures conservatoires sont préconisées par Henri Deneux et consistent à protéger et à photographier les verrières. Les vitraux sont doublés de toile et de papier collés. Ainsi, en cas d'explosion, les débris se trouvent, en grande partie, entrecollés. Cela permet ensuite une

[140] CMH, 26 mai 1916, MAP, 80/15/23.
[141] MAP, 81/51 197/32 144.
[142] CMH, 10 juillet 1920, MAP, 80/3/11.
[143] CMH, 28 novembre 1924, MAP, 80/15/25.
[144] CMH, 30 octobre 1914, MAP, 80/15/22.

reconstitution rapide des différents panneaux[145]. De tels travaux sont systématiquement entrepris à partir de juillet 1915 suite à l'aval de la commission[146].

Les vitraux historiés connaissent des destructions continuelles durant la guerre. Le 4 septembre 1914, l'abbé Landrieux note que les verrières basses sont en « piteux état » et que trois d'entre elles sont « éventrées » en raison d'un impact rue Robert-de-Coucy[147]. La Grande Rose s'est brisée à moitié lors de l'incendie et les verrières des parties ajourées au-dessus des portails nord et sud sont détruites[148]. Lors de son arrivée au chevet de la cathédrale, Max Sainsaulieu note qu'un « certain nombre de vitraux du chœur et de la nef sont encore saufs – et parmi eux plusieurs des belles verrières »[149]. En revanche, dans son *Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915*[150], le cardinal Luçon considère pour sa part qu'à cette date les vitraux du XIII^{e} siècle sont en grande partie détruits et que ce « malheur est irréparable »[151]. Il apparaît ainsi extrêmement difficile d'évaluer, durant la guerre, l'importance des destructions de la vitrerie.

Malgré la violence des bombardements et la fragilité de ce mobilier, des verrières continuent de rester en place. Le 16 avril 1917, au cours d'un intense bombardement, Max Sainsaulieu note que de nombreuses verrières sont touchées[152]. Le 24 avril, il insiste dans son rapport que tous les vitraux du chœur et du transept du côté sud sont ruinés[153]. Max Sainsaulieu fait immédiatement procéder au recueillement des vitraux de la nef et du chœur, mais ces travaux sont interrompus par les incessants bombardements.

Dans ce labeur, Max Sainsaulieu reçoit l'aide d'un ouvrier de la maison Paul Simon. Mais pour faire face à ces nouvelles destructions, l'architecte de la cathédrale demande que Jacques Simon soit démobilisé[154]. Il obtient gain de cause et à la mi-juin, le maître verrier rejoint l'équipe et entreprend la collecte, l'inventaire et la conservation des vitraux[155]. Enfin, afin d'éviter tout larcin, la cathédrale est fermée aux visiteurs. Ce qui n'empêche nullement,

---

[145] Rapport de Henri Deneux, 26 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[146] CMH, 2 juillet 1915, MAP, 80/15/23.
[147] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.14.
[148] Armand DAYOT, « La Cathédrale de Reims 1211-1914 », numéro spécial de *L'Art et les Artistes*, Paris, 1915, p.38.
[149] Rapport de Max Sainsaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[150] Annexe 2.
[151] Document dactylographié de 4 pages de « l'Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 » signé par le cardinal Luçon, ADR.
[152] Rapport de Max Sainsaulieu, 17 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[153] Rapport de Max Sainsaulieu, 25 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[154] Il connaissait parfaitement la famille Simon car il avait commencé peu avant la guerre à édifier un nouvel atelier au 44, rue Ponsardin. Interrompu par la guerre, l'édifice ne sera réalisé que peu après.
[155] Rapport de Max Sainsaulieu, 16 juin 1917, MAP, 80/3/11.

malgré la vigilance du gardien Huart, des « poilus plus ou moins maraudeurs » de rentrer régulièrement à l'intérieur de l'édifice[156].

Suite à l'approbation du devis de 27 219,36 F, la nouvelle équipe, supervisée par Jacques Simon, s'affaire à la dépose des vitraux du bas-côté et transept nord[157] et leur mise en lieu sûr[158]. Les verrières sont contrecollées, déposées, numérotées puis emballées. Ces travaux ne sont exécutés qu'à certaines heures pour profiter de la brume. Les fragments recueillis au sol et certaines verrières sont rangés provisoirement dans les dépendances de la cathédrale. Ces travaux représentent officiellement 13 300 heures de travail reparties entre le contremaître chef, le verrier spécialiste, le compagnon verrier et le manœuvre[159].

Figure 35 : *Ramassage et classement des vitraux brisés*, Max Sainsaulieu, 1917, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0019438.

Il apparaissait impossible de déposer les verrières des fenêtres supérieures. En effet, ces travaux ne pouvaient être entrepris que de l'extérieur attirant ainsi l'attention des forces allemandes. Ces travaux vont être réalisés de façon bien différente, au début de l'année 1918, grâce au concours des pompiers de Paris. Sans échafaudage, les pompiers de Paris démontent

[156] Rapport de Max Sainsaulieu, 20 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[157] BDIC, clichés n°146767, 146768, 146769, 146770, 146771.
[158] CMH, 19 octobre 1917, MAP, 80/15/23.
[159] ADM, 4T 43.

de l'intérieur les verrières du dehors suspendus à des échelles de corde. Afin de ne pas éveiller la suspicion allemande, ces travaux sont réalisés de nuit ou par temps de brume. Les clichés de la section photographique de l'armée nous apprennent que de tels travaux sont notamment entrepris le 2 février 1918 et que des camions contenant ce précieux chargement quitte Reims[160]. Cette évacuation n'est que partielle car des vitraux sont encore à même le sol lors de la visite d'une mission canadienne, le 8 février 1918[161]. Ces importants travaux de sauvegarde du patrimoine sont approuvés seulement le 5 mars 1918 et ont, d'après le devis, représenté 8595 heures en omettant le travail des pompiers et des militaires mis à disposition[162].

Certes tardifs, de tels travaux se sont révélés providentiels. En effet, après l'évacuation de la ville, il est impossible à Jacques Simon d'obtenir en mai 1918 une autorisation de circulation[163]. L'intensification des bombardements durant cette période ruine tous les vitraux encore en place. Selon Henri Deneux, entre les bombardements et les pillages, la cathédrale de Reims va ainsi perdre les trois quarts de sa parure de verre du XIII^{e} siècle[164].

L'évacuation des trésors de la cathédrale

Aucune partie de la ville de Reims n'est exempte de bombardements et il est bien difficile d'entreposer, en sécurité des œuvres d'art. Cette situation et le fait que la ville peut tomber aux mains des Allemands nécessitent l'évacuation des pièces les plus menacées, les moins volumineuses et les plus précieuses.

Proie évidente des pillards, le Trésor de la cathédrale est le premier élément à être évacué. Le jour même de l'incendie, il avait été transféré dans la deuxième cave du palais archiépiscopal. Afin de le conserver au mieux et d'envisager son évacuation, Max Sainsaulieu fait ranger le Trésor[165] dans cinq caisses de zinc spécialement réalisées à cet effet[166]. Suite à ce rapport, le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts décide de transporter « à titre provisoire »[167] le trésor de la cathédrale au musée du Louvre. C'est l'inspecteur général des monuments historiques

---

[160] BDIC, clichés n°137913, 137914, 137915, 137916, 137917, 137918, 137919, 137920, 137921 et 137922.
[161] BDIC, cliché n°138037.
[162] ADM, 4T43.
[163] Lettre du service de la circulation aux armées à la direction des monuments historiques, 28 mai 1917, MAP, 80/3/11.
[164] Concernant l'inventaire des destructions des vitraux, IX.2.5 « Vitraux ».
[165] Concernant la liste des objets classés, annexe 44.
[166] Rapport de Max Sainsaulieu, 4 juillet 1915, MAP, 80/3/11.
[167] En effet, avant d'autoriser ce transfert, le cardinal Luçon a obtenu l'assurance du retour à Reims du Trésor à l'issue de la guerre. Il fait d'ailleurs sceller les caisses du sceau archiépiscopal. Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.51.

P. Frantz Marcou (1865-1932) qui est chargé de cette mission[168]. Le chargement s'effectue le 7 juillet 1915[169]. L'inspecteur général revient d'ailleurs à Reims, le 16 décembre 1915, pour procéder à l'évacuation des tapisseries de la cathédrale et de l'ancien archevêché alors entreposée dans les réserves du musée des Beaux-Arts[170].

Ce n'est que la dernière année de la guerre que les évacuations deviennent systématiques. Du 14 janvier au 25 mars 1918, des travaux sont entrepris afin de déposer l'horloge du XIV[e] siècle, le buffet d'orgue d'accompagnement, les mécanismes des deux orgues et la dépose des deux autels en métal situés dans les chapelles du chœur[171]. Il est nécessaire de repérer les pièces, de les numéroter puis de les emballer. Les travaux de menuiserie sont confiés à l'entreprise parisienne de menuiserie d'art, Emile Gagnant. Le démontage des mécanismes, notamment ceux de l'orgue du chœur, est assuré par l'entreprise Fortin. L'emballage est enfin pris en charge par l'entreprise Cailliet. Ces travaux nécessitent la pose d'un échafaudage, notamment pour la dépose de l'horloge. Le temps de travail nécessaire à ce chantier a été de 1360 heures et mobilise continuellement un contremaître-menuisier, un chef facteur d'orgues, un ou deux ouvriers menuisiers et de un à quatre manœuvres. Ce chantier reçoit également le concours de militaires[172]. En fait, rien ne peut se faire sans leur soutien logistique.

A partir d'août 1917, l'armée crée un service spécial chargé des évacuations. Supervisé par le capitaine Robert Linzeler, ce service de récupération est d'abord chargé d'évacuer le matériel utilisable à des fins militaires (cuivre, bronze, acier, fer…) et de vider les stocks de l'industrie civile. Ce service est ensuite chargé de mettre en sécurité les œuvres d'art ou mobiliers les plus précieux, « publics ou privés, dont la perte pourrait entraîner pour l'Etat le paiement d'indemnités importantes »[173]. C'est notamment « l'Equipe Spéciale n°42 » qui se charge, le 8 janvier 1918, d'affréter trois camions militaires vers les réserves du Musée du Louvre et du Palais du Trocadéro. Cet envoie contient vingt-trois caisses de vitraux de la cathédrale[174], le

---

[168] Il est assisté de Carle Dreyfus (attaché aux Musées Nationaux), de Jules Roussel (conservateur adjoint du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro) et d'Alfred Crucifix (chef des gardiens du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro). ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[169] ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[170] Trois pièces de la tenture de la vie de la Vierge du XV[e] siècle ; cinq pièces de la tenture de la vie du Christ dites de Pépersack (1640) ; quatre pièces de la tenture dite du Cantique des Cantiques, broderies du XVI[e] siècle ; une pièce de tenture dite à Fleur de Lys ; deux pièces de la tenture dite des Actes des Apôtres d'après Raphaël (Gobelins, 1845). ADM, dépôt de Reims, 19J54. Il procède par la même occasion au chargement d'autres œuvres issues des collections du Musée des Beaux-Arts.
[171] Rapport de Henri Deneux, 1[er] mars 1918, MAP, 81/51 197/2 114.
[172] ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[173] VILLE DE REIMS, DIRECTION DE LA CULTURE, *Les Rémois en 1918, de l'évacuation au retour*, Reims, Le Réveil de la Marne, 1998, p.20.
[174] Caisses n°1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 22, 23, 24, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 41.

dallage (dit de Saint-Nicaise) provenant de l'abbaye Saint-Remi et les statues de la maison des Musiciens[175]. Le 23 janvier 1918, dix-huit nouvelles caisses sont expédiées au musée du Louvre où elles rejoignent les envois du musée des Beaux-Arts et les collections privées rémoises. Les caisses contiennent des statues de Saint-Remi, des débris divers de la cathédrale et surtout les archives de l'Agence[176]. Ces derniers documents du service d'architecture de la cathédrale sont essentiels pour les futurs chantiers de restauration. Le 16 février 1918, les militaires s'affairent à nouveau et dix-huit caisses de vitraux sont envoyées au musée du Trocadéro et quatre caisses de sculptures vers le musée du Louvre[177].

Une fois la ville entièrement évacuée, la conduite de ce chantier revient intégralement aux militaires, mais reste toutefois l'apanage de spécialistes. Louis Raoul Ancel[178], antiquaire dans le civil, accompagné d'un poète, officier de liaison blessé, est dépêché à Reims. Ils sont chargés d'évacuer les dernières œuvres d'art restantes à Reims durant les mois de mars et de mai 1918. Le 3 juillet 1918, par une note de l'Etat Major de la Place de Reims, ils sont autorisés à pénétrer dans la cathédrale pour enlever les derniers vitraux. Le 29 juillet 1918, ils sont de nouveau à Reims pour recueillir les débris des statues[179]. Un cliché du service photographique de l'armée atteste de leur présence au porche de la façade ouest, le 31 juillet 1918[180].

Afin de rendre plus efficace les travaux de protection du patrimoine rémois, qu'ils soient fonciers ou artistiques, le service des évacuations et celui des travaux de reconstitution économique sont groupés, en août 1918, sous les ordres du capitaine Robert Linzeler de l'Etat-Major de la IV^{e} Armée[181].

La rapidité de telles missions, le manque de place et de personnel font qu'il existe une réelle confusion concernant l'expédition et l'entrepôt des œuvres expédiées de Reims. Les différents

---

[175] ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[176] *Ibid*.
[177] *Ibid*.
[178] Pour ses actes, Louis Raoul Ancel reçoit la citation suivante : « Ancel, Louis Raoul. – Détaché en mission à Reims par le ministre des Beaux-Arts comme volontaire, montrant le plus complet mépris du danger, a assuré en mars et en mai 1918 les évacuations des objets d'art sous les plus violents bombardements. A contribué par son sang-froid, son courage et son entrain dans la nuit du 28 mai à assurer le départ des détachements affectés à l'évacuation », *L'Intransigeant*, 31 juillet 1918.
[179] Laissez-passer de Louis Raoul Ancel délivré le 29 juillet 1918, AMR, 151W9.
[180] BDIC, cliché n°153549
[181] Ce nouveau service est ainsi constitué du capitaine Robert Linzeler ; du lieutenant de Jouvenel, chargé des relations avec les autorités et services civils ; du lieutenant Migny, chargé des transports et des évacuations ; du lieutenant Fenard, chargé des programmes de travaux, de l'attaché d'intendance Meinard, délégué du ministre de la Guerre chargé du service économique de la 6^{e} Région ; du soldat Ancel, délégué du ministre des Beaux-Arts, chargé de la protection des œuvres d'art. Note du général commandant en chef Maistre, 15 août 1918, AMR, 151W9.

envois de la cathédrale sont ainsi répartis, au gré des places alors disponibles, dans différents entrepôts d'œuvres d'art. Le Palais du Trocadéro reçoit les caisses de vitraux, les caves du Panthéon les objets périssables par le feu, le musée du Louvre, les sculptures peu encombrantes et de matière incombustible[182], le Palais de Fontainebleau accueille les objets de très grandes dimensions[183]. En raison des menaces que font peser les bombardements allemands sur Paris, il est décidé le 2 février 1918, de transférer le matériel inflammable des réserves du musée du Louvre vers le Panthéon. Dix-sept camions sont ainsi affrétés et transportent des œuvres d'Amiens, de Verdun et de Reims[184]. D'ailleurs à partir de mars 1918, tout nouvel envoi de vitraux de la cathédrale doit dorénavant être expédié au Panthéon[185].

D'autres dépôts ont parfois servi provisoirement. Max Sainsaulieu expédie ainsi divers morceaux de la cathédrale – dont on ignore la nature – vers le Petit Palais des Beaux-Arts à Paris[186]. Quatre caisses contenant des objets d'art religieux faisant partie du « Trésor de la Cathédrale » sont par ailleurs entreposées par erreur aux Archives Nationales. Elles sont finalement envoyées au musée du Louvre[187].

La confusion règne. Les archives de l'Agence sont ainsi à la fin de janvier 1918 au musée du Louvre, puis transférées en février 1918 dans les réserves du Panthéon. Un inventaire enfin atteste de leur présence dans la Galerie des Cerfs du Palais de Fontainebleau en juillet 1918[188]. Cette gabegie est encore plus importante après l'évacuation des civils de Reims et pour les dépôts de Province. Le 16 juillet 1918, au moins quarante caisses conservées à Châlons-sur-Marne et contenant des vitraux, des fragments de statuaire, des consoles, des dessous de socles, diverses têtes de statues sont expédiés au Couvent des Bénédictins à Dijon. D'autres envois suivront vers cette même destination notamment le 11 septembre 1918, en provenance de Barbonne-Fayel (51). Ce convoi inclut peu d'objets de la cathédrale si ce n'est

---

[182] Le musée du Louvre conserve au moins 7 caisses de fragments de sculpture et le Trocadéro 62 caisses de vitraux.
[183] Lettre du chef de la division des services d'architecture à Max Sainsaulieu, 23 février 1918, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[184] Inventaire des caisses parties du Louvre, 2 février 1918, ADM, dépôt de Reims, 19J54. Ces caisses contiennent notamment les archives de l'Agence de la cathédrale de Reims tout juste évacuées de Reims.
[185] Lettre du chef de la division des services d'architecture à Max Sainsaulieu, 25 mars 1918, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[186] ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[187] Accord du cardinal Luçon pour le déplacement de ces caisses, 23 mars 1918, AN, F 21 7974. A leur arrivée, on pensait alors qu'elles contenaient des manuscrits, des livres ou des documents d'archives.
[188] Inventaire établi le 8 avril 1919 d'après des notes prises le 8 juillet 1918, AN, F 21 7974. Cet inventaire signale également la présence de nombreux objets en provenance de Reims dont 7 caisses de fragments de sculptures, divers documents de Max Sainsaulieu et 5 caisses contenant les fameuses archives.

une caisse contenant 63 fragments de pierres de diverses natures et un fragment de bois[189]. Le 25 septembre 1918, un nouveau convoi de Châlons-sur-Marne est expédié à Dijon. Il contient entre autres, sans plus d'informations, une glace ancienne et des fragments de pierres[190]. Il est difficile de connaître l'exact contenu de ces caisses et pourtant dans cet entrepôt dijonnais se trouvent des pièces exceptionnelles, dont des têtes d'anges du XIII^{e} siècle mesurant 45 et 50 cm[191].

Les travaux de protection et d'évacuation dirigés par le service des monuments historiques ne sont pas uniquement conditionnés par les moyens humains ou matériels, mais également par le poids de l'opinion publique largement influencée par les médias.

Les médias : de la fièvre journalistique à la critique des mesures de protection

« Quand le télégraphe jeta aux quatre vents du ciel la stupéfiante nouvelle : "Ils ont mis le feu à la Cathédrale de Reims !" les journalistes n'attendirent pas que l'incendie fût éteint pour en mesurer l'étendue ; et, dans l'effarement du premier moment, ils mirent les choses au pire. Leur plume enfiévrée, qui va trop vite, souvent aussi va trop loin »[192]. Les propos tenus par monseigneur Maurice Landrieux, en 1919, reflètent bien l'exagération première des destructions, exagération véhiculée par la presse. Emblématique, la cathédrale de Reims est sous le feu des médias qui, après avoir exagéré les destructions, se focalise sur la statue de l'ange de Saint Nicaise avant de critiquer les mesures de protection mises en œuvre.

La fièvre journalistique : exagération des destructions

Le lendemain de l'incendie, toutes les rédactions s'emparent de l'événement. Il faut, au plus vite, publier cette information. Mais les sources font défaut pour alimenter l'appareil médiatique. Dans l'empressement d'alors, les journalistes se reportent au communiqué officiel du gouvernement français. Le 21 septembre 1914, la plupart des quotidiens nationaux consacrent leur une à l'événement. Ainsi, c'est souvent à l'extrême que les destructions sont relatées. Rivalisant de superlatifs, *Le Matin* déclare « La cathédrale de Reims est entièrement

---

[189] Rapport d'expédition du capitaine Robert Linzeler par wagon Etat 131869, 13 septembre 1918, AN, F 21 7974.
[190] Rapport d'expédition du capitaine Robert Linzeler par wagon PLM 1469527, 25 septembre 1918, AN, F 21 7974.
[191] Inventaire détaillé fait à Dijon des débris de pierres et divers objets issus de la cathédrale de Reims, 23 février 1919, AN, F 21 7974.
[192] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.130.

détruite » ; *Le Petit Parisien* n'est pas en reste en indiquant « il n'en reste que quelques murs ». *Le Miroir,* le 4 octobre 1914, réalise un numéro spécial consacré à la cathédrale avec de nombreuses vues d'avant et après les bombardements. Les légendes sont dramatiques. Celle de la couverture indique que de « la merveille d'art gothique que constituait la cathédrale de Reims, il ne reste que les tours et les gros murs calcinés ».

Ce constat, pour les réactions consécutives à l'incendie, peut également se retrouver durant toute la guerre. Ainsi, l'exemple le plus fameux de cette exagération est l'article réalisé par l'envoyé spécial du *Petit Journal* le 3 mars 1915 et paru le lendemain. Il annonce tragiquement : « De la cathédrale il ne restait plus qu'une tour. L'autre avait été à moitié emportée et est toute déchiquetée […] Les ruines du Colisée à Rome donnent encore au visiteur l'idée de ce qu'était le monument. A Reims, il faut savoir que c'est la cathédrale pour reconnaître dans ces pierres éboulées et pantelantes les vestiges de ce qu'elle fut »[193]. Ce texte suscite de vives réactions à Reims notamment de l'abbé Landrieux qui écrit le 5 mars au directeur du *Petit Journal*. Dans sa lettre, l'archiprêtre de la cathédrale doute que le journaliste se soit effectivement rendu à Reims. Il n'ose cependant demander de rectification officielle afin de ne pas faire croire que les dommages sont peu importants et laisser ainsi penser que « la cathédrale défie encore la rage des Allemands »[194].

Cet état souvent outrancier des destructions indigne nombre de Rémois dont les témoins directs des bombardements. L'abbé Landrieux note ainsi que les « récits trop précipités et mal documentés de la Presse ont été forcément incomplets et souvent fantaisistes : ils ne concordent pas ; ils se contredisent. »[195] Charles Gaudier s'exclame dans le traditionnel *Almanach Matot-Braine* : « Disons-le tout de suite : nous n'avons pas lieu, heureusement, de faire l'oraison funèbre de la Cathédrale, comme on a pu la lire dans certains journaux mal renseignés, enclins à l'exagération et inutilement pathétiques »[196].

Les journalistes ne sont pas les seuls à partir dans l'exagération abusive. La véracité même des communiqués officiels est dénoncée par l'architecte Max Sainsaulieu, dans une lettre du 18 juin 1915 adressée à Paul Léon. Alors qu'il a la charge de signaler toutes les destructions subies par la cathédrale, il dément le communiqué officiel du 318^{e} jour de guerre. Ainsi pour la journée du 16 juin 1915, il est officiellement annoncé qu'une dizaine de projectiles sont

---

[193] « Reims – la – Martyre. Après le bombardement, l'incendie », *Le Petit Journal*, 4 mars 1915.
[194] Lettre de l'abbé Landrieux au directeur du Petit Journal, ADR, fonds Landrieux.
[195] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.3-4.
[196] Charles GAUDIER, « La Cathédrale », *Almanach de la guerre Matot-Braine*, 1916, p.286.

tombés sur la cathédrale. Max Sainsaulieu, pour sa part, ne signale que trois impacts avant d'ajouter : « Si cette exagération, qui n'est pas la première en ce qui concerne la cathédrale, est voulue par le rédacteur, il ne m'appartient pas d'en apprécier le motif, mais je crois de mon devoir de vous la signaler et d'appeler votre attention sur ce que, si l'autorité militaire désire des renseignements exacts, c'est bien volontiers […] que […] je les lui communiquerais »[197]. L'abbé Landrieux, plus prudent, confirme cette version. Pour la journée du 18 mars, il note que le rapport de police signale deux obus sur la cathédrale, mais il n'arrive pas à en déterminer les points de chute. Ce propos paraît plutôt ambigu pour un homme particulièrement bien informé[198].

Outre l'exagération des destructions, les médias se focalisent sur un nouveau symbole et créent le mythe de l'Ange au Sourire.

L'Ange au Sourire

Statue anonyme avant guerre du portail septentrional de la façade principale, l'Ange au Sourire acquiert, durant la guerre, une symbolique particulière et se démarque des 2303 figures sculptées ornant la cathédrale[199]. « L'Ange au Sourire » ou « Sourire de Reims » – bien que l'on ne sache pas quand ce glissement sémantique s'opère – devait, en raison des événements, connaître une large diffusion, à la fois symbolique et mercantile. Il ne se dissocie cependant pas du monument auquel il reste étroitement associé[200].

Les anges de la cathédrale de Reims sont bien connus des érudits pour leur gracieux sourire. Lorsque le 21 septembre 1914, l'homme de lettres Adrien Mithouard (1864-1929)[201], président du conseil municipal de Paris, exprime ses condoléances au maire de Reims, il insiste sur la dimension morale du crime. Pour lui, le « forfait est consommé » et les « saints et les anges qui perpétuaient le sourire loyal et mâle de l'occident ont été environnés d'un orage de fer »[202]. L'Ange au Sourire ne se distingue pas alors dans ces premiers écrits ; artistiquement non plus.

---

[197] Rapport de Max Sainsaulieu, 18 juin 1915, MAP, 80/3/11.
[198] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p. 159.
[199] D'après l'estimation de l'abbé Tourneur dans Hans REINHARDT, *La Cathédrale de Reims. Son histoire, son architecture, sa sculpture, ses vitraux*, Paris, P.U.F., 1963, p.133.
[200] Voir à ce propos : Frédéric DESTREMEAU, « L'Ange de la cathédrale de Reims ou "Le sourire retrouvé" », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1998, p.309-324.
[201] Il est co-fondateur, avec Albert Chapon, de la revue *L'Occident,* fondée en décembre 1901.
[202] VINDEX, *op. cit.*, note 25.

Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) ne s'est pas intéressé à cette figure en particulier mais à l'ensemble des anges rémois[203]. Emile Mâle, dans son insigne ouvrage *L'Art religieux au XIII^e siècle en France*, paru en 1898, se contente de noter qu'à Reims, « saint Nicaise, le haut du crâne enlevé, marche avec une sérénité héroïque entre deux anges qui lui sourient. »[204] C'est son alter ego, l'Ange de l'Annonciation que remarque pour sa part André Michel dans son œuvre encyclopédique publiée en 1906. Il s'intéresse notamment à la qualité du sourire des anges de Reims : « La cathédrale de Reims est par excellence la cathédrale des anges. Et de ceux de l'abside à celui de l'Annonciation, on peut suivre dans l'expression de plus en plus aiguë du sourire, dans les particularités de la facture de plus en plus libre et dans le style de la draperie, l'évolution de la sculpture elle-même. »[205] Ainsi, c'est bien l'Ange de l'Annonciation qui acquiert une individualité et dont André Michel souligne « le sourire léger aigu et presque malicieux »[206].

La statue de l'ange de Saint Nicaise est abattue par une poutre de l'échafaudage en flammes, lors de l'incendie du 19 septembre 1914[207]. Après une chute de quatre mètres cinquante, elle se brise au sol en plus d'une vingtaine de morceaux. Une partie de ces fragments est alors perdue : le front, les arcades sourcilières et une partie de la commissure des lèvres. Durant la guerre, parmi les débris mis de côté, l'autre partie du front et une portion de l'arcade sourcilière de l'œil droit sont retrouvées. Mais il manque une partie du nez et de l'œil droit reconstituée par la suite grâce au moulage conservé au musée du Trocadéro.

---

[203] Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, B. Bance, 1854, réed. 1967, t.8, p.148.
[204] Emile MALE, *L'Art religieux au XIII^e siècle en France*, 1898, p.362.
[205] André MICHEL, *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, t.II. Formation, expansion et évolution de l'art gothique*, 1^ère partie, Paris, Librairie Armand Colin, 1906, p.153.
[206] André MICHEL, *op. cit.*, p.152.
[207] Charles SARAZIN, « Le Sourire de Reims », *Sourire de Reims*, n°2, avril 1929, 4 p.

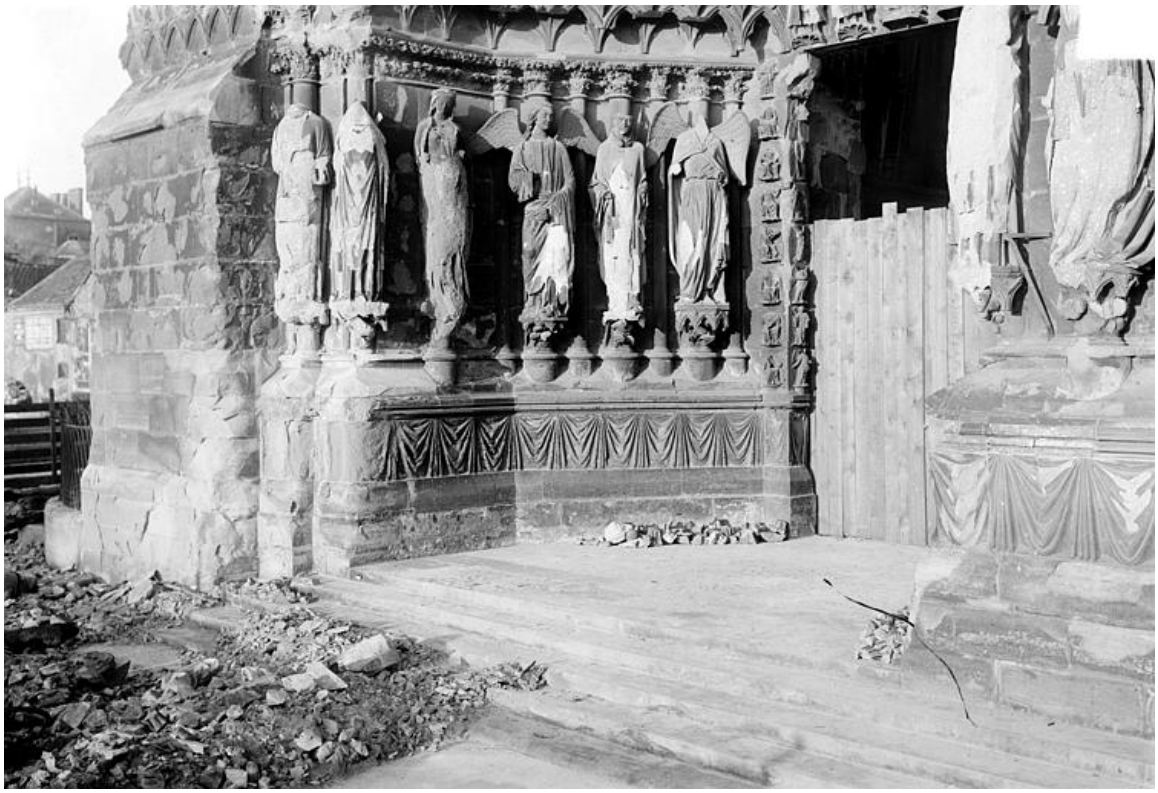


Figure 36 : *Ebrasement gauche du portail nord de la façade occidentale*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016908.

L'appellation « Ange au Sourire » est attribuée, d'après la tradition, à un journaliste décrivant la cathédrale au lendemain de l'incendie. Le nom d'Albert Londres est souvent cité. Pourtant dans ses deux articles consacrés à la cathédrale, parus dans *Le Matin*, *« Ils bombardent Reims… »* du 21 septembre 1914 et *« L'Agonie de la basilique »* du 29 septembre 1914, les noms « Ange au Sourire » ou « Sourire de Reims » ne sont pas usités. Le qualificatif « Sourire de Reims » apparaît pour la première fois le 15 décembre 1914, sous la plume d'Emile Mâle, pour qualifier dans son ensemble le style de la statuaire de la cathédrale de Reims : « Les statues du portail, avec leur suprême élégance, leur fin sourire, sont la fleur d'une civilisation […] le sourire, cet éclair de sympathie, apparaît pour la première fois à Reims […] On retrouve partout ces proportions élégantes, cette grâce, ce sourire, ce désir de plaire, cette légèreté […] le sourire de Reims charma la France et l'Europe »[208]. Mais ce terme reste générique.

[208] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *La Revue de Paris,* 15 décembre 1914, p.309.

Figure 37 : *Ebrasement gauche du portail nord de la façade occidentale : statues de saint Nicaise et de l'Ange au Sourire*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016913.

Le 19 février 1915, André Michel, dans une conférence, évoque la statue de l'Ange de Saint Nicaise sans spécifiquement utiliser de qualificatif particulier : « C'est une des particularités magnifiques de la cathédrale de Reims. Toute une armée d'anges veille […] Je voudrais pouvoir vous montrer tous ces anges, un à un, depuis ceux du chevet […] ou celui aujourd'hui décapité par les boulets allemands, qui souriait à saint Nicaise martyrisé : toutes ces nuances du sourire, toutes les grâces et les tendresses de l'âme française sont épanouies sur leurs lèvres de pierre. »[209]

Ce n'est qu'en novembre 1915 que la statue et le qualificatif sont définitivement associés. La portée médiatique est assurée par les grands journaux illustrés, en France mais également en Italie, en Angleterre et aux Etats-Unis[210] comme le souligne Charles Sarazin dans un article de 1929, mais sans apporter d'explications quant à la genèse de ce mythe[211]. Pourtant Charles Gaudier, dans un article de novembre 1915 paru dans *L'Almanach de la guerre*, regrette que « la mitraille et l'incendie ont brisé la tête du plus gracieux des anges. »[212] Cette notion reste encore confidentielle mais cette statue se désolidarise des autres sculptures et c'est ainsi qu'elle est représentée par l'artiste Abel Jamas[213]. La véritable médiatisation de cette figure est en fait liée à la rumeur.

Dans un article intitulé « Sculptured head from Rheims here »[214], le *New-York Times* du 6 novembre 1915 relate l'achat d'une tête d'ange par le colonel Alfred du Pont de Wilmington, de la riche famille industrielle du Pont de Nemours[215]. Les journaux français reprennent cette affaire et une enquête administrative est diligentée. Le 27 novembre 1915, le sous-préfet de Reims signale à ses supérieurs que le concierge de l'archevêché de Reims lui a dit que la tête

---

[209] André MICHEL, conférence prononcée le 19 février 1915 à Paris à la société des conférences et reproduite dans *L'Instantané,* supplément de *La Revue Hebdomadaire*, 6 mars 1915, p.14.
[210] « Ce qu'est devenu le "Sourire de Reims" », MAP, 80/3/11.
[211] Charles SARAZIN, « Le Sourire de Reims », *Sourire de Reims*, n°2, avril 1929, 4 p.
[212] Charles GAUDIER, « La Cathédrale », *Almanach de la guerre Matot-Braine*, 1916, p.285.
[213] Abel JAMAS, eau-forte, exemplaire 19/100, 325/155, HGG, 4 FI 153.
[214] « Sculptured head from Rheims here », *New-York Times*, 6 novembre 1915.
[215] Michel ANDRE, « Faut-il le croire ? », *Le Journal des Débats*, 26 novembre 1915.

avait été volée le 22 septembre 1914 par un « médecin-major à quatre galons ». Il suppose qu'il s'agit de la tête de l'Ange au Sourire. Ce premier rapport accrédite ainsi la thèse de l'œuvre d'art volée et exportée. Une nouvelle enquête, plus approfondie, est alors lancée[216].

Figure 38 : *Tête de l'ange de saint Nicaise,* Max Sainsaulieu, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0018519.

Le 30 novembre 1915, la statue est enfin retrouvée dans les caves de l'archevêché de Reims. La tête de l'ange de Saint Nicaise se trouve ainsi parmi les fragments sauvés par l'abbé Jules Thinot, au lendemain de l'incendie. Max Sainsaulieu signale dans son rapport que « la presque totalité de cette pièce, y compris la bouche ou le sourire est parfaitement visible ». Il envoie une photographie et souligne qu'il ne connaissait pas ce qualificatif « Le Sourire de Reims ». Pour l'architecte de la cathédrale, cette désignation lui paraît bien plus justement s'appliquer à l'Ange de l'Annonciation qui est demeuré intact hormis « un très léger éclat […] sur une lèvre »[217]. Il n'est d'ailleurs pas le seul à ne pas connaître d'où provient cette subite renommée puisque Henri Deneux, en 1922, dans un rapport interne, indique également qu'il n'en sait rien[218]. Ainsi les deux hommes les plus avertis ignorent l'origine de la mythification de cette statue.

A de nombreuses reprises, le nom de Pierre Antony-Thouret est associé à la nouvelle célébrité de l'Ange au Sourire. Son poème, *L'Ange Brisé*[219], est une parfaite illustration de cette idéalisation des pierres qu'incarne désormais la fameuse statue : « Mutilé maintenant… dans ton linceul de pierre… / - Sous ta cendre… au travers de nos doigts frémissants, - / Laisse du moins filtrer, de ta mince paupière, / L'appel de ton sourire à l'Idéal absent ! ». Dans cette plaquette qui a un incontestable impact médiatique sont reproduites des photographies poignantes de l'Ange au Sourire avant et après les destructions du 19 septembre 1914, une vue d'ensemble du portail de la cathédrale de Reims avant et après l'incendie, une vue

[216] Lettre du sous-préfet de Reims au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 27 novembre 1915, MAP, 80/3/11.
[217] Rapport de Max Sainsaulieu, 30 novembre 1915, MAP, 80/3/11.
[218] Rapport de Henri Deneux, *Estimation des dégâts mobiliers et immobiliers*, 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[219] Pierre ANTONY-THOURET, *L'Ange brisé, L'Oiseau noir*, Paris, Delandre, 1915, 16 p. Annexe 30.

d'ensemble de la statue avant et après sa mutilation, une vue en détails de la tête et du buste de l'ange et trois vignettes de la tête de l'ange sous des angles différents. Cependant la dénomination même d'Ange au Sourire n'apparaît aucunement.

Ce thème est repris par un autre contemporain, Jean Cocteau (1889-1963), dans un poème récité le 15 juin 1917 et publié le 7 décembre 1918. Dans la première version de « En marge du "Cap de Bonne Espérance" », l'artiste qui a déjà connu le succès et le déni décrit la cathédrale de Reims[220]. Son expérience en tant qu'ambulancier le plonge dans une pathétique description : « Je regardais / Le visage vitriolé de la cathédrale du sacre, / Fumeux îlot, / Et comme l'expression quitte un massif visage, / Et comme une dentelle sur la châsse compacte avant de flamber / Le bénin, le gracieux sourire angélique, / Disparut. »[221] Pour le poète, ce sacrilège et ce témoignage doivent demeurer intacts.

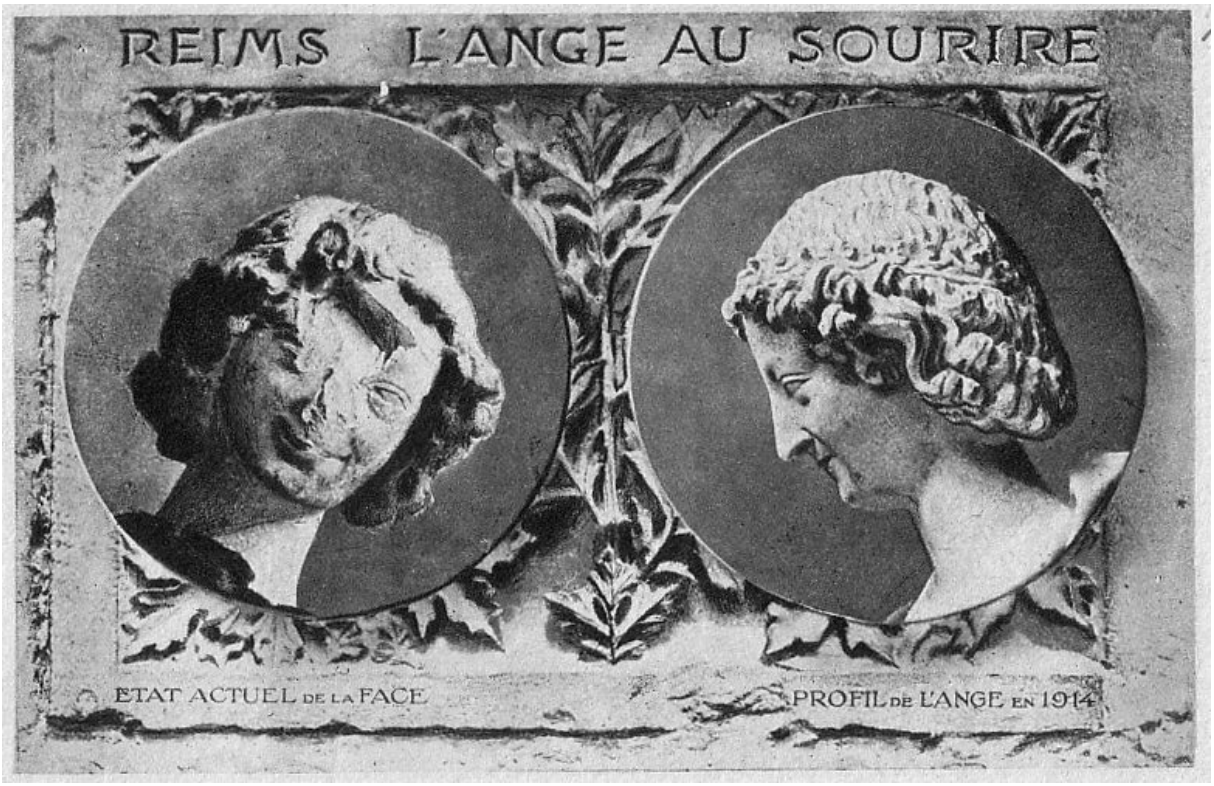


Figure 39 : *Reims. L'Ange au Sourire*, carte postale, coll. Yann Harlaut.

Cet ange au sourire malicieux connaît durant la guerre une large diffusion médiatique qui perdure bien après. C'est le cas de la marque de champagne créée par Henri Abelé et de son

[220] Annexe 36.
[221] Jean COCTEAU, *Œuvres poétiques complètes*, coll. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, p.86-87. Très influencé par l'incendie de la cathédrale de Reims, Jean Cocteau (sous le pseudonyme de Jim) réalise également un dessin satyrique publié dans *Le Mot* du 1er juin 1915 et dénommé « Atrocités. Cathédrale » ou « Atrocités XVII ». Dans le style cubique, le jeune poète représente un monstre casqué qui dévore la cathédrale de Reims, coll. MHV, B1b.

utilisation par l'office de tourisme de Reims. Au niveau iconographique, plusieurs médailles à son effigie sont réalisées. L'une d'entre elles, « le sourire de Reims », est expédiée, en avril 1919, sur l'initiative du cardinal Luçon et par l'intermédiaire d'Henri Abelé[222] à plusieurs généraux en remerciement pour la libération de la ville de Reims[223]. Sur une autre médaille du sculpteur Ovide Yencesse (1869-1947), l'Ange au Sourire est le « gardien de Reims », tout comme saint Remi chassant les démons incendiaires de sa ville[224]. Devenu un mythe, l'Ange au Sourire aura le privilège qu'un roman lui soit consacré en 1929[225]. Il devient également l'emblème d'un timbre postal surtaxé mis au profit de la caisse d'amortissement et émis de mars 1930 à avril 1930 à 580 000 exemplaires[226].

Image de la ville et de sa cathédrale, l'Ange au Sourire est devenu médiatiquement l'aboutissement de l'art gothique et par là même, de l'art français. Ce génie français devient sous la plume de Louis Réau (1881-1961) un exemple impossible à imiter : « L'exemple le plus frappant nous est fourni par les portails de Bamberg en Franconie où le "Sourire de Reims" tourne au ricanement »[227]. Mais l'Ange au Sourire sert également d'exemple pour critiquer les mesures de protection de la cathédrale de Reims.

La critique de la protection de la cathédrale de Reims

Lors d'une conférence, le 17 mars 1916, Pierre Antony-Thouret[228] critique les mesures de protection et de conservation prises par le service des monuments historiques, notamment concernant l'Ange au Sourire : « Vous apprendrez ainsi que si les Allemands en ont préparé la perte, on pouvait du moins le sauver, après la catastrophe, si tant est qu'il soit impossible de le faire aujourd'hui. »[229] Pierre Antony-Thouret se présente dans le journal *Pays de France* du 5 octobre 1916 comme le sculpteur qui a sauvé la fameuse statue. Max Sainsaulieu n'est pas

---

[222] Concernant les desseins d'Henri Abelé, XIII.4.4 « "Le dollar des cathédrales" et les initiatives d'Henri Abelé ».
[223] Lettre de remerciement du général Mazillier au cardinal Luçon, ADM, dépôt de Reims, 7 J 155.
[224] Ovide YENCESSE, *Le Sourire de Reims*, carte postale représentant une médaille, ADR. Cette scène est inspirée d'un bas-relief du portail des saints de la façade nord du transept.
[225] Léandre VAILLAT, *Le Sourire de l'ange, roman*, Paris, E. Flammarion, 1929, 310 p.
[226] Louis Pierre RIGAL, *Le sourire de Reims*, timbre postal surtaxé, coll. Yann Harlaut.
[227] Louis REAU, *Histoire de l'expansion de l'art français : Belgique et Hollande, Suisse, Allemagne et Autriche, Bohême et Hongrie...*, Paris, H. Laurens, 1928, p.112.
[228] Pierre Antony-Thouret est une personnalité complexe sur laquelle nous ne possédons que peu d'informations. Il est présenté en 1916 comme critique d'art. Fils d'industriel dans l'agroalimentaire, il réside à Paris où il est entre autres sculpteur. Photographe, il est chargé le 13 novembre 1918 de réaliser des clichés de vestiges de monuments en vue de leur classement. Après guerre, il sera un membre particulièrement actif de la société des amis de la cathédrale de Reims.
[229] « Ce qu'est devenu le "Sourire de Reims" », MAP, 80/3/11.

d'accord avec ces assertions et revient dans l'un de ses rapports sur cette affaire[230]. Selon l'architecte de la cathédrale, Pierre Antony-Thouret n'aurait rien reconstitué de la figure de l'Ange au Sourire. Il aurait seulement aidé à identifier un petit morceau du bras de la statue. Le mérite de cette reconstitution serait uniquement à créditer au bénéfice du sculpteur Havot. Néanmoins, malgré ce témoignage averti de Max Sainsaulieu, les plus hauts responsables du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, notamment Arsène Alexandre et Paul Léon, continuent en 1917 de penser que c'est Pierre Antony-Thouret qui a retrouvé et rassemblé les fragments du devenu célèbre Ange au Sourire[231] et lui demande de leur fournir un moulage de cette statue pour des expositions de propagande à l'étranger[232].

Mais les premières critiques envers la protection de la cathédrale de Reims sont apparues bien avant l'année 1916. Dès le 26 septembre 1914, l'écrivain mystique Joséphin Péladan (1859-1918) vilipende, dans *La Revue Hebdomadaire*, les mesures de protection de la cathédrale réalisées par les services municipaux et le service des monuments historiques : « Toutes les vertus ont rallié l'âme française au jour du danger, toutes sauf une ; l'amour de l'art !… Il n'y avait pas à Reims que des combattants et ceux-là auraient dû sceller les grandes statues du portail, matelasser les bas-reliefs, et de quelque façon mouiller la forêt, cette charpente qui offrait à l'inflammation une proie facile… Quand le bombardement de la cathédrale a commencé, il y avait quelque chose à faire, et on ne l'a pas fait. »[233] Ces écrits se retrouvent également lors de la parution de l'ouvrage de Paul Adam[234], en 1920, auxquels réagit Max Sainsaulieu dans un article de l'*Indépendant Rémois* : « On a écrit sur notre pauvre Reims "saccagé" ou "anéanti" ou "martyr" tant d'inexactitudes que de quelques-unes de plus nous ne devrions plus avoir cure. Mais celles qui foisonnent dans une partie dudit chapitre sont si regrettables, elles émanent d'un auteur d'une si grande valeur et d'un livre si généreux et si brillant, quoiqu'un peu tumultueux, que je crois nécessaire de les redresser ; je le crois d'autant plus que l'hospitalité que vous leur accordez dans un grand journal rémois, tend à les

[230] Rapport de Max Sainsaulieu, 5 novembre 1916, MAP, 80/3/11.
[231] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, p.59. Paul LEON, *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, Paris, H. Laurens, 1918, p.78.
[232] Demande du service de l'information à l'étranger à la direction des monuments historiques, 6 novembre 1917, MAP, 80/3/11.
[233] « Article de M. Péladan », *La Revue Hebdomadaire,* 26 septembre 1914.
[234] Paul ADAM, *Reims dévastée*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1920, 180 p.

accréditer et à en faire les éléments d'une détestable légende. »[235] Max Sainsaulieu a ainsi peur, non sans raisons, que cette cabale ne s'inscrive dans l'histoire.

Dans un rapport daté du 5 novembre 1916, Max Sainsaulieu revient sur les ouï-dire concernant la sauvegarde de la cathédrale de Reims. Il amorce son rapport par ces mots : « Au commencement, on nous désignait sous prétexte que nous n'avions pris aucune précaution pour sauver rien de l'édifice ou des débris intéressants qu'il renfermait » et conclut « Je n'attache pas à tout ceci une importance excessive – et pour moi personnellement aucune je n'ai rien à faire avec ces gens-là – mais c'est tout de même ennuyeux de voir qu'on ne prend le service des monuments historiques que comme Tête de Turc – comme on le fait d'ordinaire pour un simple architecte »[236]. Certains intellectuels ou artistes décrédibilisent le service des monuments historiques par une critique systématiquement de ses actions. Ils peuvent ainsi plus légitimement proposer une alternative à la restauration de l'édifice.

Reims est finalement dégagée le 5 octobre 1918, sous les pressions conjointes de la IV^{e} Armée du général Henri Gouraud (1867-1946) et la V^{e} Armée d'Adolphe Guillaumat (1863-1940). L'armée allemande doit refluer et abandonner ses positions au nord-est de Reims. L'avancée de Gouraud et des Américains en Champagne et en Lorraine est dès lors irrémédiable. Désormais vaincus à terme, les généraux allemands ne songent plus qu'à hâter la signature de l'armistice, avant que l'adversaire ne mesure sa victoire et n'écrase totalement les forces allemandes. Ils espèrent également que leur main mise sur le territoire français permettra des négociations en leur faveur. L'Allemagne se retrouve de plus isolée. Elle a perdu ses alliés : l'armistice est demandé par les Bulgares le 26 septembre ; l'armée turque a été anéantie par les Anglais à Megiddo et l'armée austro-hongroise, démoralisée par la désertion de nombreux contingents slaves, est vaincue à Vittorio Veneto, le 25 octobre. Charles I^{er} demande l'armistice et abdique. En Allemagne, l'instabilité politique règne ; grèves et mutineries se succèdent. Les socialistes entonnent l'Internationale et affirment leur volonté de renverser le régime. Des groupes de soviets se forment et la révolution gronde. Le 9 novembre, Guillaume II est finalement contraint d'abdiquer. L'armistice est signé le 11 novembre 1918 à Rethondes. La cathédrale de Reims a résisté et malgré les dommages infligés à sa structure, le grand bourdon retentit pour annoncer la victoire.

---

[235] Max SAINSAULIEU, « A propos du livre de Paul Adam : Reims dévastée », *L'Indépendant Rémois*, 27 juin 1920.
[236] Rapport de Max Sainsaulieu, 5 novembre 1916, MAP, 80/3/11.

***

Durant quatre années, 1051 jours, la cathédrale et la ville de Reims ont été bombardées et sortent ruinées de la guerre. Ce cas n'est pas isolé et c'est tout le Nord et l'Est de la France qu'il faut reconstruire. Au-delà des événements, il est nécessaire, en prévision du règlement du conflit, d'évaluer les dommages de guerre et plus particulièrement, pour cette étude, d'établir un bilan des destructions artistiques et monumentales.

IX. BILAN DES DESTRUCTIONS ARTISTIQUES ET MONUMENTALES

Il est nécessaire de contextualiser et de relativiser l'importance de la cathédrale par rapport aux destructions artistiques de cette guerre. Restrictif, ce titre permet d'écarter les monuments tels le château de Versailles ou celui de Fontainebleau, victimes de l'effort de guerre et du manque de crédits affectés à leur entretien courant. Le cadre géographique se limite au front occidental car, outre les destructions dont est victime la France, ce plan permet de ne pas omettre celles survenues en Belgique ou en Hollande. Cependant, cet intitulé écarte arbitrairement le front oriental et les destructions occasionnées en Allemagne par l'avancée des troupes russes. En outre, l'entrée en guerre de l'Italie et ses défaites successives vont entraîner des destructions culturelles dans les prestigieuses villes de Ravenne[1] et de Venise[2]. Il convient enfin de signaler le cas spécifique des prélèvements d'œuvres d'art : il peut s'agir soit de pillages perpétrés par les troupes d'occupation, soit de réquisitions réalisées avec expertises. C'est le cas à Lille, le 19 mai 1917, sous la direction du docteur Theodor Demmler, conservateur du Kaiser-Friedrich-Museum de Berlin.

Evaluation des dommages de guerre

Il est difficile de quantifier les dégâts causés à la cathédrale et de les relativiser par rapport à l'ensemble des dommages de la Première Guerre mondiale. Mais si les conséquences démographiques, les enjeux territoriaux et les destructions économiques consécutives au conflit sont relativement bien connus, il paraît plus ardu d'évaluer les destructions artistiques et culturelles.

Une destruction marginale

Les destructions artistiques et monumentales sont, au regard du conflit, une destruction marginale[3]. Deux ouvrages constituent des références, à l'époque, sur la question de l'évaluation des dommages de guerre : le premier d'Arsène Alexandre intitulé *Les Monuments*

[1] « Le bombardement de Ravenne », *L'Illustration*, 26 février 1916.
[2] « Les destructions de monuments à Venise et à Reims », *L'Illustration*, 26 août 1916.
[3] A consulter à ce propos, Archives Nationales, F/21/7973 : *Monuments Historiques. Objets mobiliers classés. Dommages de guerre. Estimations.*

Français détruits par l'Allemagne[4] en 1918 et celui d'Edmont Michel, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*[5] publié en 1932, chez le même éditeur. Ces deux ouvrages reconnaissent le caractère particulier des biens culturels détruits ou endommagés et tout en justifiant la nécessaire compensation par l'Allemagne, ils tentent d'en définir les modalités. L'opposition de leur conception sur cette question tient à la nature même des auteurs et révèle deux méthodes : la première est l'œuvre d'un critique d'art et aborde l'aspect qualitatif ; le second est une œuvre quantitative, fruit du travail d'un statisticien.

Le premier des deux ouvrages est une enquête d'Arsène Alexandre[6], commandée et entreprise sous la direction d'Albert Dalimier (1875-1936), sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Arsène Alexandre, critique au *Figaro*, est l'ancien conservateur du Palais de Compiègne. Lors de la Première Guerre mondiale, il est nommé inspecteur général des musées des départements[7]. Son travail consiste à veiller à la conservation des œuvres d'art et c'est à ce titre qu'on lui confie la tâche d'inventorier les destructions des biens culturels. Son ouvrage publié en 1918, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, aborde en détails les destructions artistiques survenues dans 642 communes françaises. Il recense tous les monuments détruits par l'Allemagne du début de la guerre jusqu'en mai 1917. Il procède à un inventaire systématique, canton par canton, commune par commune, et évalue, d'un point de vue artistique, historique et esthétique, les biens culturels endommagés ou détruits par la guerre. Ainsi, à propos du village d'Athies dans la Somme, l'auteur écrit : « La très belle église, monument historique du XII^{e} siècle et en partie du XIII^{e}, avec un ravissant portail enrichi de statues, de cette dernière époque, est à moitié démolie. Mais le hasard a épargné le trésor sculptural du portail »[8]. Aucun chiffre ne complète cette longue litanie. L'œuvre est encore partielle car le manuscrit est probablement remis à l'éditeur à la fin de l'année 1917. Elle ne traite pas des destructions liées aux grandes offensives allemandes de mai–juin 1918 et notamment les dommages de la prestigieuse cathédrale d'Amiens[9]. De plus, en tant qu'envoyé du gouvernement français, Arsène Alexandre n'a pas accès à la zone contrôlée par les forces allemandes qui va également souffrir lors de leur retraite partielle en août–

---

[4] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, enquête entreprise par ordre de M. Albert Dalimier, Paris, Berger-Levrault, 1918, 218 p.
[5] Edmont MICHEL, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, Paris, Berger-Levrault, 1932, 656 p.
[6] Voir AN, F 21 4042, missions d'Arsène Alexandre
[7] Marie-Claude GENET-DELACROIX, *Art et Etat sous la III^{e} République. Le système des Beaux-Arts 1870-1940*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992, p.28-29.
[8] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.178.
[9] Albert LONDRES, « Après Reims, les vandales tuent Amiens », *Le Petit Journal*, 30 avril 1918.

septembre 1918. Malgré sa rigueur, c'est un ouvrage de propagande, chargé de stigmatiser toutes les destructions allemandes comme le souligne sa conclusion : « L'histoire ne présente pas de tableau plus capable de soulever la réprobation de la connaissance universelle »[10]. Il donne également une large place à la photographie avec 47 planches d'illustrations propres à frapper le lecteur.

Le deuxième ouvrage, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, est une œuvre globale et purement statistique d'Edmont Michel, alors chef adjoint au service de l'inspection du crédit foncier de France et membre du comité de la société de statistiques de Paris. Cet ouvrage est achevé à une date symbolique, le 11 novembre 1928. Mais différents retards ont fait qu'il n'est finalement édité qu'en 1932. Edmont Michel traite de l'ensemble des destructions françaises qu'il situe et quantifie à l'aide de cartes et de tableaux. Tout comme celui d'Arsène Alexandre, cet ouvrage a pour but de prouver la justesse des demandes françaises de réparations, à une époque où le montant de celles-ci est fortement critiqué, notamment par l'ancien allié, les Etats-Unis. Dans la préface, l'ancien ministre des Pensions et ancien président de la société de statistiques de Paris, Louis Marin, décrit l'ouvrage d'Edmont Michel comme un « grand livre […] par la science et la conscience, la clarté et la logique de son auteur »[11] avant d'ajouter « Pour l'économiste, le présent livre est parmi les plus évocateurs : les travaux d'évaluation des dommages et des pertes de guerre ont présenté, par leur ampleur et leur variété, des difficultés de nature, de méthode, de classifications, de calculs sans précédents. On peut dire, par exemple, que les discussions parlementaires ou extraparlementaires sur la loi de 1919 ont bouleversé la notion même de valeur »[12].

Concernant les bien culturels, le cœur de la question concerne la notion même de valeur. Edmont Michel distingue en effet cinq valeurs différentes : le prix de revient, la valeur intrinsèque, la valeur vénale, la valeur extrinsèque et la valeur statistique[13]. Il n'insiste pas sur la valeur des dommages mais sur celle nécessaire à la remise en état du bien détruit : la valeur de reconstitution.

Edmont Michel synthétise ses sources sous forme de nombreux tableaux. Dans le tableau 62 intitulé *Etat estimatif et comparatif des Dommages de guerre, présenté par les Puissances*

[10] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.207.
[11] Edmont MICHEL, *op. cit.*, p.V.
[12] *Ibid.,* p.VII.
[13] *Ibid.*, p.269-270.

alliées et associées[14], il récapitule les demandes de réparations estimées globalement à 225 milliards de marks-or. Ce chiffre initial a été réduit par la commission des réparations, en exécution de l'article 233 du traité de Versailles. Il a été décidé de fixer le montant des dommages pour lesquels réparation est due par l'Allemagne, à 132 milliards de marks-or, répartis entre la France (52%), l'Empire britannique (22%), l'Italie (10%), la Belgique (8%) et entre 3 et 4% pour le Japon et le Portugal.

Tableau 4 : Valeur de reconstitution du patrimoine placé sous la responsabilité de la direction des Beaux-Arts[15]

Désignation	*Valeur 1914*	*Valeur de reconstitution*
Immeubles (monuments historiques)	191 344 750 F	956 723 750 F
Bâtiments civils et palais nationaux	600 000 F	3 000 000 F
Objets d'art classés parmi les monuments historiques	7 950 450 F	15 900 900 F
Mobilier des cathédrales	4 735 420 F	23 677 100 F
Œuvres d'art des musées et collections publiques	16 590 200 F	33 180 400 F
Totaux	**221 220 820 F**	**1 032 482 150 F**

Les dommages des biens culturels en France sont évalués par Edmont Michel à près de un milliard de francs-or. En raison de la parité utilisée de 2,20 entre les deux monnaies (1 mark-or = 2,2 francs-or), on peut en conclure que les dommages aux biens culturels représentent un peu moins de 0,46% des dommages français. Rappelons également que les biens culturels sont non productifs. Ils sont certes emblématiques mais économiquement non vitaux. Ils ne sont donc pas prioritaires dans le redémarrage économique français.

Un territoire contrasté

La France est incontestablement le pays le plus marqué par la destruction de son patrimoine artistique. A la fin de la guerre, 770 édifices classés étaient plus ou moins endommagés dont des monuments prestigieux comme le beffroi d'Arras, le château de Coucy ou celui de Ham, la basilique de Saint-Quentin ou les cathédrales de Soissons, de Verdun, de Cambrai… La guerre entraîne évidemment des dévastations qui ne sont pas uniquement imputables aux armées allemandes.

Le territoire français est également inégalement touché. En associant deux tableaux de l'ouvrage de Edmont Michel, les numéros 164 et 165, on obtient les données suivantes. Il convient de remarquer qu'il existe entre ces deux tableaux une différence du ratio multiplicateur entre la valeur 1914 et la valeur de reconstitution : 5 pour les immeubles et 2

[14] *Ibid.*, p.104.
[15] Edmont MICHEL, *Tableau n°168. – Beaux-Arts (récapitulation)*, p.308.

pour les objets d'art. Le coût de la reconstitution d'une œuvre d'art semble avoir subi une moindre inflation que celui d'un monument historique. On peut également remarquer que la ville de Reims, en raison de l'importance de ses destructions, est classée à part.

Tableau 5 : Valeur de reconstitution des objets d'art classés parmi les monuments historiques, selon Edmont Michel[16]

Départements	*Valeur 1914 (coefficient de reconstitution 2)*	*Valeur de reconstitution*
Aisne	1 389 950 F	2 779 900 F
Ardennes	345 550 F	691 100 F
Aube	12 000 F	24 000 F
Marne	1 000 950 F	2 001 900 F
Meurthe-et-Moselle	141 400 F	282 800 F
Meuse	222 850 F	445 700 F
Nord	371 800 F	743 600 F
Oise	498 050 F	996 100 F
Pas-de-Calais	2 100 000 F	4 200 000 F
Seine-et-Marne	9 250 F	18 500 F
Somme	1 858 650 F	3 717 300 F
Totaux	**7 950 450 F**	**15 900 900 F**

Tableau 6 : Valeur de reconstitution des monuments historiques, selon Edmont Michel[17]

Départements	*Nombre d'édifices*	*Valeur 1914 (coefficient de reconstitution 5)*	*Valeur de reconstitution*
Aisne	176	61 116 500 F	305 582 500 F
Ardennes	38	6 248 500 F	31 242 500 F
Aube	1	30 000 F	150 000 F
Marne	97	15 588 000 F	77 940 000 F
Ville de Reims	22	29 437 500 F	147 187 500 F
Meurthe-et-Moselle	35	5 724 500 F	28 622 500 F
Meuse	37	8 372 750 F	41 863 750 F
Nord	35	10 700 500 F	53 502 500 F
Oise	73	11 152 000 F	55 760 000 F
Pas-de-Calais	178	25 509 000 F	127 545 000 F
Seine	2	265 000 F	1 325 000 F
Seine-et-Marne	4	82 500 F	412 500 F
Somme	34	17 068 000 F	85 340 000 F
Vosges	4	50 000 F	250 000 F
Totaux	**736**	**191 344 750 F**	**956 723 750 F**

[16] Edmont MICHEL, *Tableau n°165 – Objets d'art classés parmi les monuments historiques*, p.307.
[17] Edmont MICHEL, *Tableau n°164 – Monuments historiques*, p.307.

Les données sont très inégales. En nombre d'édifices, ce sont les départements de l'Aisne et du Pas-de-Calais qui sont les plus touchés. Globalement, les valeurs de reconstitution en pourcentage sont les suivantes : l'Aisne représente 31,7% des destructions puis la Marne 23,35%, le Pas-de-Calais 13,54% et la Somme avec 9,15%. Ainsi ce n'est pas l'importance des combats mais plutôt les richesses artistiques présentes sur ces territoires qui conditionnent ces chiffres, non le nombre des monuments mais plutôt leur importance. Le ratio entre nombre d'édifices et valeur de reconstitution semble prouver cette remarque. Les monuments rémois endommagés par la guerre coûtent huit fois plus que ceux du reste de la Marne, neuf fois plus que ceux du Pas-de-Calais et plus de cent fois par rapport à ceux des Vosges. Ainsi le château de Coucy est estimé, à lui seul, à 50 millions, la basilique de Saint-Quentin à 13 millions, la cathédrale de Soissons à 12 millions et la cathédrale de Reims, basilique Saint-Remi et Palais du Tau à plus de 100 millions.

Les monuments symboliques de la guerre

Souvent associés à la cathédrale de Reims par la propagande, d'autres monuments français ont également été des symboles des destructions artistiques de ce premier conflit.

En 1951, Paul Léon tente de synthétiser la chronologie des destructions de la Première Guerre mondiale[18]. Durant l'année 1914, les destructions culturelles ont suivi l'avancée des troupes allemandes et concernent essentiellement la Marne, la Meuse et la Meurthe-et-Moselle. Après la stabilisation du front, les dévastations se sont étendues le long de la ligne de feu fixée de Dunkerque à Thann et concernent des villes au patrimoine précieux telles Soissons, Arras et Reims. En 1917, lors de la retraite organisée de l'armée allemande, certains monuments sont détruits du fait des batailles ou du dynamitage. C'est le cas des châteaux de Coucy, de Ham et des églises qui jalonnaient la vallée de l'Aisne : Bussy, Vailly, Acy, Nouvion, Laffaux, Urcel. D'autres villes ont également été exposées aux bombardements par artillerie de longue portée ou par l'aviation, telles Dunkerque, Epernay, Nancy et Paris.

Le cas de la ville de Louvain a été précédemment évoqué. Mais d'autres monuments belges ont été bombardés comme la cathédrale Saint-Rombaut de Malines. En France, d'autres exemples permettent de remettre en perspective les destructions de Reims. A Arras, le 7 octobre 1914, des obus incendiaires frappent le centre-ville. L'hôtel de ville est incendié. Le 21 octobre 1914, le beffroi, à son tour frappé par 69 obus, est en grande partie détruit. Du 5 au

[18] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.487-488.

7 juillet 1915, l'abbaye Saint-Waast est la proie des flammes. A Soissons, le premier pilonnage de la cathédrale survient le 13 septembre 1914. Dans la nuit du 24 au 25 septembre, les bombardements sur l'édifice sont particulièrement violents. A partir du 28 juin 1915, des obus de gros calibres prennent désormais la relève. En février 1916, les voûtes de la nef s'effondrent sur une largeur de cinq travées. D'autres monuments de cette ville sont touchés tels l'église Saint-Jean-des-Vignes, l'hôtel de ville du XVIII[e], le séminaire, l'église Saint-Léger, l'abbaye Saint-Médard, l'église Saint-Pierre-au-Parvis. Sans être exhaustif, il convient d'ajouter à cet inventaire la collégiale de Saint-Quentin incendiée le 15 août 1917, la cathédrale de Noyon incendiée le 1[er] avril 1918, le château féodal de Coucy dynamité lors de la retraite de l'armée allemande en mars 1917, le château de Ham, la cathédrale et l'église Saint-Géry de Cambrai, l'église de Roye, la cathédrale de Verdun…[19]

Pour de nombreux observateurs, il paraît évident que ces destructions artistiques sont volontaires. Arsène Alexandre s'en indigne et relève que de nombreux monuments prestigieux ou « plus modestes » « mais considérés comme précieux par leurs souvenirs et leur beauté propre » ont été endommagés ou anéantis par une violence « volontaire », « préparée » et « calculée »[20].

Il convient de restaurer ou de conserver en l'état cette mémoire nationale. Mais si des franges du patrimoine ancien sont détruites, un nouveau patrimoine est créé par les faits de guerre. Dès 1917, une nouvelle commission est mise en place afin de conserver visibles les champs de bataille. La « commission des vestiges et souvenirs de guerre », composée de représentants des ministères de la Guerre, des Beaux-Arts, des Travaux Publics et des Régions Libérées, a pour but d'examiner les conditions de classement et de conservation des vestiges de guerre. En juin 1917, une première reconnaissance a lieu dans la région de l'Oise et de la Somme. Un nouveau patrimoine, témoin de la guerre et mémoire nationale, est ainsi conservé[21]. Par décret du 10 novembre 1920, une quatrième section au sein de la commission des monuments historiques est créée, celle des vestiges et souvenirs de guerre[22]. En 1921, l'architecte en chef des monuments historiques André Ventre (1874-1951) est chargé d'une mission d'inventaires de ce nouveau patrimoine mémoriel auquel Reims appartient.

---

[19] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.310.
[20] *Ibid.*, p.2.
[21] Note sur la conservation des champs de bataille et des vestiges de guerre (1917-1920), 18 novembre 1921, MAP, 80/3/36.
[22] Arlette AUDUC, « Le Service des Monuments historiques sous la III[e] République », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.194.

Une ville ravagée : Reims

Selon Jacques Le Goff, la ville de Reims et sa cathédrale sont unanimement perçues, dès la « fin du XIII[e] siècle » comme la ville du sacre, de « l'Entente de l'Eglise et de la monarchie autour d'une "religion royale" » comme des hauts lieux de la mémoire nationale[23]. Selon Louis Bréhier, ce sont ces souvenirs qui « ont condamné la cathédrale de Reims aux yeux des barbares de 1914 »[24]. Mais si la cathédrale est la figure emblématique de la ville de Reims, son omniprésence médiatique fait que la destruction de la ville passe souvent au second plan comme le note Albert Londres dans l'introduction de son article « Reims sans la cathédrale » du 22 février 1918 : « La ruine illustre, de son ombre souveraine, recouvre depuis trois ans le martyre de sa ville. Tel, lors d'un siège, le chef qui le soutient attire seul les regards, ne laissant à ceux qui meurent avec lui que l'aumône d'une pitié anonyme, la cathédrale nuit à la cité »[25]. En effet, Reims est en ruines et la population civile a également fortement souffert.

Selon monseigneur Maurice Landrieux, du 4 septembre 1914 à l'évacuation de la ville le 24 mars 1918, il y a eu, à Reims, un millier de victimes dont près de trois cents femmes et au moins une centaine d'enfants[26]. Ces chiffres doivent être néanmoins relativisés. Si la guerre touche dès lors les civils en tant que cibles stratégiques, ces pertes ne peuvent être comparées à celles de la Seconde Guerre mondiale. Durant ce premier conflit, le bombardement des civils revêt une importance psychologique. Il s'agit de briser le moral de l'adversaire. Les capitales sont ainsi des cibles privilégiées. Des bombardements aériens et par pièces d'artillerie visent Paris causant 523 morts et 1227 blessés. Londres est également bombardée entre le 31 mai 1915 et le 20 mai 1918 occasionnant 594 morts et 1708 blessés[27].

A la fin de la guerre, le spectacle qu'offre Reims ressemble à un paysage dévasté. La ville a subi 857 jours de bombardements. L'opinion publique imagine bien évidemment une ville complètement en ruines et les rumeurs les plus folles circulent. Certains évaluent le nombre de maisons intactes à onze ou quinze. Les travaux universitaires de François Cochet reviennent sur cette évaluation des destructions immobilières et situent la vérité historique à une ville détruite à 60%[28]. Des quartiers ont en effet été relativement épargnés mais les

---

[23] Jacques LE GOFF, « Reims, ville du Sacre », *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.685.
[24] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, avant-propos.
[25] Albert LONDRES, « Reims sans la cathédrale », *Le Petit Journal*, 22 février 1918. Annexe 5.
[26] Maurice LANDRIEUX, *op. cit*., p.24.
[27] Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Paris bombardé 1914-1918 », dans Philippe CHASSAIGNE et Jean-Marc LARGEAUD (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004, p.31-36, p.31-32.
[28] Voir François Cochet, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, Université de Paris VIII, 1983, 432 p.

photographies prises à Reims montrent toujours les zones les plus meurtries et notamment les abords de la cathédrale.

La cathédrale de Reims, même si elle accapare les regards, n'est pas le seul exemple de destruction de biens historiques et culturels dans la ville en ruines. Dès août 1916, le peintre Joseph Berges évoque la destruction du patrimoine rémois et plus seulement de la très médiatique cathédrale[29]. Il convient de rappeler que les bâtiments de l'ancien archevêché – le Palais du Tau – ont été ravagés lors de l'incendie du 19 septembre 1914. A l'intérieur se trouvaient la bibliothèque du cardinal Gousset, le musée historique rémois qui conservait entre autres de nombreux meubles et objets religieux, les collections préhistoriques de la donation Bosteaux et les collections ethnographiques de la donation Guelliot[30]. Le deuxième monument majeur de la ville de Reims, l'abbaye Saint-Remi, a été gravement endommagé. Ses vitraux ont volé en éclats lors des tout premiers bombardements, le 14 septembre 1914. L'église Saint-Jacques a tout autant souffert. L'hôtel de ville de Reims a été incendié le 3 mai 1917[31] détruisant 100 000 ouvrages de la bibliothèque municipale et de grandes mosaïques romaines[32].

Mais si cette ville est grandement détruite, encore convient-il de la rebâtir. Max Sainsaulieu témoigne de cette situation avec une certaine amertume et une certaine violence dans l'un de ses ouvrages *Le mémorial des cités ravagées : Reims avant la guerre*. Il raconte l'histoire de Reims jusque 1914, en insistant sur le fait que, en dépit des différentes invasions subies, la capitale de la Gaule Belge a toujours su se relever. En conclusion, il écrit : « Reims la ville du passé, de la sculpture merveilleuse et des industries florissantes […] se doit à elle-même d'être toujours à l'avant-garde du progrès et des idées fécondes. Telle est la cible sur laquelle depuis tant de mois s'exercent les pointeurs allemands. En un tel milieu où sont assemblés les souvenirs de quinze siècles de pure civilisation latine, chaque obus a des chances de faire "œuvre utile" pour la culture teutonne. C'est une aubaine pour les vandales. Leurs coups n'entraînent cependant, ni notre endurance, ni notre volonté de réparer demain leurs dévastations présentes. Ils seront la mesure de la vengeance qui nous est dûe, et que nous saurons ne pas oublier »[33].

---

[29] Joseph BERGES, peinture à l'huile, août 1916, HGG, 14 FI 94
[30] Arsène ALEXANDRE, *op. cit.*, p.58-59.
[31] Paul HESS, *op. cit.,* p.436-445.
[32] Rapport de Max Sainsaulieu, 3 mai 1917, MAP, 80/3/11.
[33] Max SAINSAULIEU, *Reims avant la guerre*, coll. Images Historiques, Le Mémorial des cités ravagées, Paris, H. Laurens, 1916, 16 p.

La détermination qu'exprime Max Sainsaulieu à travers ces quelques mots correspond bien à l'énergie dégagée par les Rémois au lendemain de la guerre. Ainsi Marcel Nicolas Forestier écrit en 1928 dans *La Reconstruction de Reims* : « On a profité de la reconstruction pour faire mieux. […] Nous avons refait ce qu'il y avait un peu mieux, en l'adaptant aux besoins modernes, en respectant les rares souvenirs historiques qui restaient debout et même ceux que l'on a rencontrés dans les décombres... »[34]. Le choix des mots employés par Max Sainsaulieu et Marcel Nicolas Forestier, tels que « avant-garde du progrès », « notre volonté de réparer », « profité » ou encore « en l'adaptant aux besoins modernes » montre combien les Rémois ont voulu échapper aux méfaits de la guerre et les oublier. A la fois contraints et désireux d'agir ainsi, ils vont saisir une opportunité extrêmement rare : repartir à zéro[35]. En effet, cette conjoncture dramatique de la guerre va permettre de rebâtir en adéquation avec le confort moderne ; garder l'identité de la ville et l'allier à la nécessaire modernité tels sont les enjeux des architectes de la reconstruction.

L'identité de la ville de Reims est incarnée par sa cathédrale dont il convient, en prévision des campagnes de restauration, d'évaluer le montant des réparations.

La cathédrale Notre-Dame de Reims

Paradoxalement, comme le reconnaît lui-même Paul Léon, les dommages causés à la cathédrale de Reims sont moins importants qu'il y paraît : « Dès que l'ordre renaît sur le chaos des décombres, on s'étonne de retrouver l'édifice moins détruit qu'il ne paraissait d'abord »[36]. Certes, les dommages sont considérables et tout comme durant la guerre, la restauration de la cathédrale de Reims allait être « un exemple et un symbole »[37].

Les dommages de guerre de la cathédrale sont officiellement évalués à 144 millions de francs, chiffre mis en évidence par Edmont Michel. Mais comment a été réellement évalué le plus grand chantier de restauration de l'entre-deux-guerres ? A partir d'un brouillon conservé dans les archives de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine, les dommages peuvent être ainsi estimés et hiérarchisés[38].

---

[34] Marcel Nicolas FORESTIER, « La Reconstruction de Reims », *La Construction Moderne*, n°51, 18 septembre 1927, p.589-596.
[35] Anne JACQUEMART, *Max Sainsaulieu (1870-1953). La découverte d'un architecte rémois*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1998, p.42.
[36] Paul LEON, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, 15 p.
[37] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.494.
[38] Brouillon de l'estimation des dommages, MAP, 80/3/11.

Tableau 7 : Evaluation des dommages de guerre de la cathédrale de Reims	
Désignation	*Evaluation*
Destruction totale de la charpente supérieure du XV^{e} siècle. 1520 stères	3 040 290 F
Destruction totale de la charpente des bas-côtés. 200 stères	300 000 F
Destruction totale de la charpente des chapelles. 520 stères	780 000 F
Destruction complète de la couverture en plomb	1 460 000 F
Figures du Clocher à l'Ange et Sagittaire	180 000 F
Vitraux historiés du XIII^{e} siècle détruits aux ¾	4 600 000 F
Remise en plomb et en place des parties sauvées	292 000 F
Vitraux historiés des chapelles détruits complètement	1 000 000 F
Vitraux mis en plomb, dessins à compartiment, des fenêtres basses des bas-côtés et des rosaces basses du portail	165 000 F
Armatures de vitraux	1 620 000 F
Voûtes à refaire à neuf	1 800 000 F
Voûtes à reficher (y compris l'échafaudage)	3 600 000 F
Restauration du gros œuvre extérieur	43 333 000 F
Statuaire détruite	1 500 000 F
Réfection du dallage intérieur	1 000 000 F
Grille du chœur et des fonts baptismaux	700 000 F
Echafaudage de la tour nord incendié	1 000 000 F
Travaux de déblaiement et de protection provisoire aux abords de la cathédrale	1 000 000 F
Bâtiment des sacristies	375 000 F
Bâtiments de l'agence hangar des chantiers, ateliers de sculptures	200 000 F
Grille et bahut au pourtour de la cathédrale	300 000 F
Perte matérielle et morale : charpente du XV^{e} siècle et plomberie	5 000 000 F
Perte matérielle et morale : vitraux du XIII^{e} siècle	20 000 000 F
Perte matérielle et morale : statuaire du XIII^{e} siècle	50 000 000 F
Perte matérielle et morale : fragments anciens déposés entre les contreforts	1 000 000 F
Total :	**144 245 290 F**

Ce document a été maintes fois raturé et les chiffres définitifs ont dû quelque peu évoluer. Cependant, il permet de se rendre compte de l'importance des différents chantiers de réparation à effectuer. Il existe également de grandes différences d'appréciation relatives aux pertes matérielles et morales. Les vitraux du XIII^{e} siècle sont ainsi évalués une première fois à 20 millions de francs. Une mise à jour double le préjudice et l'évalue à 40 millions. D'ailleurs les pertes matérielles et morales des vitraux, de la charpente et de la statuaire, représentent 76 millions soit un peu plus de la moitié du montant global.

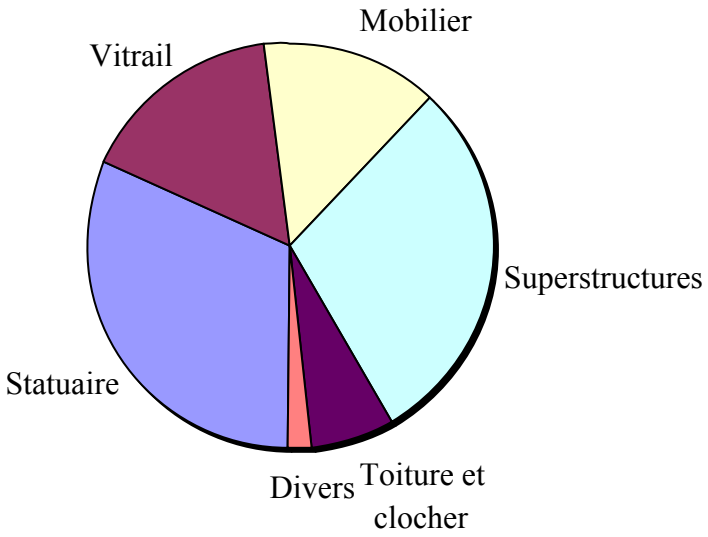
Rappelons qu'il s'agit d'une estimation des dommages de guerre et non d'un devis global de restauration. De plus, cette première évaluation des dommages ne tient pas compte des dégâts

causés au mobilier intérieur : cloches, autels, horloge et carillon, chairs, stèles, orgues du chœur, tambours, calorifère… Ces dommages sont d'abord évalués à 10 575 000 F puis en 1922 à 22 000 000 F. En synthétisant ce tableau et en regroupant l'ensemble sous forme de rubrique, on peut constater la part dévolue à chaque partie de l'édifice.

Tableau 8 : Répartition des dommages de guerre de la cathédrale de Reims

Rubrique	*Montant*	*Part*
Statuaire	52 500 000 F	31,58 %
Vitrail	27 385 000 F	16,47 %
Mobilier	23 700 000 F	14,26 %
Superstructures	49 033 000 F	29,49 %
Toiture et clocher	10 760 290 F	6,47 %
Divers : échafaudage de la tour nord, dépendances, premiers travaux	2 867 000 F	1,72 %
Total :	**166 245 290 F**	

Graphique 2 : Répartition de l'estimation des dommages de guerre de la cathédrale de Reims



Les dommages de guerre les plus importants concernent ainsi la statuaire (31,58 %) ; dommages presque équivalents à ceux des superstructures (29,49 %). Ces données portent sur le montant des dommages de guerre. Il ne s'agit que d'une estimation qui sera, par la suite, comparée aux réalisations effectuées de 1918 à 1938.

Les évaluations successives et la part importante des pertes matérielles et morales prouvent qu'il est difficile d'estimer le prix d'une œuvre d'art non marchande, d'où la solution évoquée de compenser « en nature » la disparition de ce patrimoine.

Quantifier l'inestimable et le principe de compensation artistique

Le caractère spécifique de la destruction de la cathédrale de Reims fait que certains, comme monseigneur Maurice Landrieux, réclament que « l'attentat » contre la cathédrale de Reims ne soit « pas noyé dans la masse des déprédations qu'a laissées derrière elle cette armée de sauvages »[39]. Pour l'ancien archiprêtre de la cathédrale, il est évident que ces bombardements étaient signifiants. Il désire une réparation particulière qui devra être l'objet d'un article spécial du traité de paix.

Paul Léon lui-même relève cette difficulté de chiffrer, de quantifier des monuments jusqu'alors jugés inestimables[40] : « Des prestations en nature, des contributions financières pourront suffire à nous rendre des usines, des maisons, des fermes. Un monument se restaure, il ne se remplace pas »[41].

Bien avant l'incendie de la cathédrale de Reims, la question des réparations avait été soulevée parmi les politiques mais également au travers de la presse. Bien entendu cette question concernant la réparation d'une maison, d'une usine ou d'un champ est différente dans le cas d'une œuvre d'art. C'est l'historien d'art Auguste Marguillier qui, le premier, énonce ce principe en 1915 dans le *Mercure de France*[42]. Sur un ton vindicatif, il propose de raser les symboles de la nouvelle Allemagne, à savoir les monuments érigés au XIX^{e} siècle tels que la Walhalla à Ratisbonne[43] ou la colonne de la Victoire à Berlin[44]. En revanche, les chefs-d'œuvre conservés dans les collections allemandes serviront à compenser les destructions et, à cet effet, il commence à dresser un inventaire.

---

[39] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.187.
[40] Titre d'une conférence sur « Quantifier l'inestimable : les dommages de guerre des biens culturels détruits ou endommagés durant la Première Guerre mondiale, d'après les travaux d'Edmont Michel et d'Arsène Alexandre » au cours de *Guerres et statistiques*, quatrième journée d'étude de l'Institut Jean-Baptiste Say, université de Paris XII, 7 février 2004.
[41] Paul LEON, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, p.1.
[42] Auguste MARGUILLIER, « Musées et Collections », *Mercure de France*, 1915, n°414 et n°420.
[43] Sur le modèle du Parthénon, Louis I^{er} de Bavière a fait construire, de 1830 à 1842, ce temple qui devait être consacré à la gloire des grands hommes allemands.
[44] Christina KOTT, *Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstchutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924*, thèse de doctorat sous la direction de Michael Werner, EHESS, 2002, p.451-452.

Car si l'on ne peut restaurer les éléments trop abîmés d'un édifice, certains réclament donc des compensations, par équivalence, des pertes artistiques. Arsène Alexandre rappelle que, par le passé, les saisies d'œuvres d'art par les troupes conquérantes – qu'elles soient révolutionnaires, napoléoniennes ou allemandes[45] – ont été faites en vertu de la raison du plus fort. Mais si « au contraire un tribunal mondial sanctionnait un jour l'attribution à la Belgique et à la France d'œuvres d'art possédées actuellement par l'Allemagne, en compensation des ruines de Louvain et l'anéantissement d'Ypres, des bombardements de Reims et d'Arras, ce ne serait pas au nom de la notion de force, mais au nom de la notion de justice. »[46] Justice et équité tels sont les mots qui ressortent de ce principe car le dilemme réside dans la quantification d'œuvres uniques et donc inestimables. Comment faire payer à l'Allemagne une œuvre d'art si ce n'est en récupérant une œuvre équivalente ?

Cette question intéresse particulièrement le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts qui élabore de son côté des propositions législatives relatives à des compensations en œuvres d'art[47]. Ces rapports préconisent, entre autres, de ponctionner les collections personnelles de l'Empereur d'Allemagne pour les préjudices subis à Reims, Arras, Noyon ou Soissons. Le débat est également lancé dans l'opinion publique, entre autres, par un dessin satyrique, mais pathétique, du Rémois Jean-Louis Forain (1852-1931), dessin publié dans le *Oui* du 3 décembre 1918. La silhouette de la cathédrale de Reims émerge au travers d'un champ de ruines et la légende interpelle le lecteur : « Et maintenant quelle œuvre d'art leur prendrons-

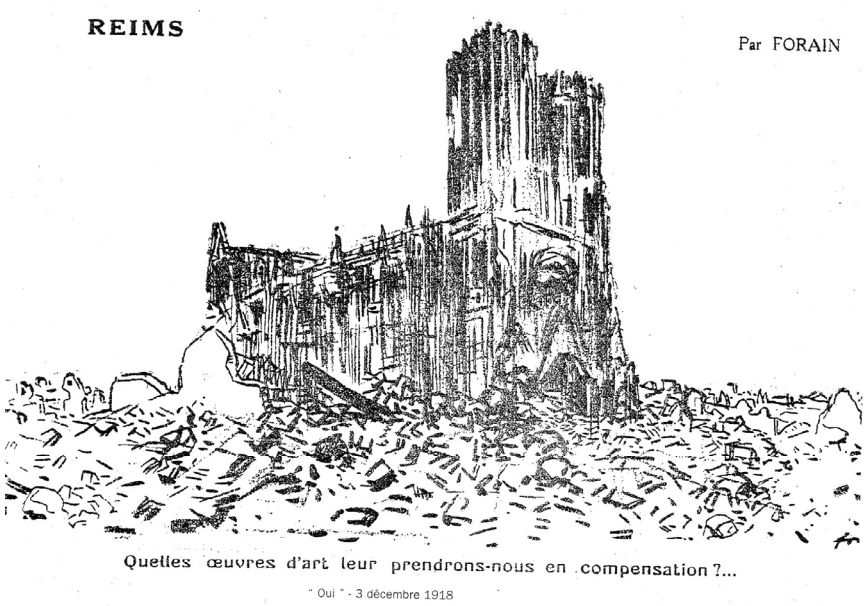


Figure 40 : *Et maintenant quelle œuvre d'art leur prendrons-nous en compensation ?...*, Jean-Louis Forain, héliogravure, papier, MBAR : 971.12.204.

[45] Il cite spécifiquement le cas du tableau de Piazzetta du musée de Lille.
[46] Arsène ALEXANDRE, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, p.23.
[47] AN, F 21 3970. Il s'agit d'un ensemble de travaux préliminaires, non datés et non signés.

nous en compensation ?... »[48]. Par un article paru dans *L'Illustration* du 11 janvier 1919, Auguste Marguillier explicite cette démarche[49]. Des articles paraissent également dans les revues scientifiques tel celui du conservateur du musée de Versailles, Pierre de Nolhac (1859-1936)[50].

Cette question reste encore générale. Elle concerne l'ensemble des œuvres d'art et des monuments détruits. Mais rapidement la cathédrale de Reims devient l'exemple français, celui qui prédomine et dont la nature même des destructions inestimables exige des compensations artistiques.

Institué lors de l'armistice pour soutenir le droit de la France aux « réparations, restitutions et garanties », le Congrès national français adopte, en 1919, le projet soutenu entre autres par Eugène Lefèvre-Pontalis (1862-1923) et Camille Enlart (1862-1927), par ailleurs membre du comité de la société des amis de la cathédrale de Reims. Cette résolution a pour but de faire prévaloir le principe de la compensation par équivalence pour les pertes artistiques. Les dommages causés à la ville de Reims par la calcination et la mutilation des soixante-seize statues de sa cathédrale devraient ainsi lui donner le droit de prélever des objets d'art français du Moyen Âge dans les trésors et dans les collections publiques et privées de l'Allemagne[51].

Mais que peut-on exiger pour compenser les destructions de Reims ? Dans un article publié dans *la Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1918 et intitulé « La Rançon de nos Cathédrales », l'écrivain d'art André Charles Coppier (1867-1948) précise « … il semblerait que dans l'ordre artistique, nous dussions faire notre deuil de toutes nos richesses disparues. Il n'en est rien. Là, aussi la rançon est possible. Elle est facilement exigible, et d'autant mieux qu'il ne s'agit que d'œuvres d'art françaises qui doivent reprendre, les unes le chemin du retour, les autres nous revenir après un exil de plusieurs siècles […] En ce qui concerne, plus particulièrement, Notre-Dame de Reims, c'est à Bamberg que l'on trouvera des œuvres de Gaucher de Reims pour remplacer nos statues détruites. »[52] André Charles Coppier fait référence aux travaux de l'historien d'art allemand Wilhelm Vöge – qui avait établi l'analogie entre la statuaire de Bamberg et celle de Reims – et suggère de remplacer les statues mutilées

---

[48] Jean-Louis FORAIN, *Et maintenant quelle œuvre d'art leur prendrons-nous en compensation ?...*, héliogravure, papier, 384/565, MBAR : 971.12.204.
[49] Auguste MARGUILLIER, « Une rançon à exiger. Le paiement en œuvre d'art des indemnités pour les pertes artistiques que l'Allemagne a fait subir à la France », *L'Illustration*, 11 janvier 1919, p.33-38.
[50] Pierre de NOLHAC, « L'art français en Allemagne. Ce qui peut revenir », *Les Arts*, n°173, 1919.
[51] Document daté du 6 mars 1919 et adressé aux 300 membres de SACR, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[52] André Charles COPPIER, « La Rançon de nos Cathédrales », *La Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1918.

de Reims par des originaux issus de la cathédrale de Bamberg. Il paraît paradoxal de prendre comme référence de compensation les statues de Bamberg tant dénigrées durant la guerre par Emile Mâle et bien après par Louis Réau : « La Vierge de la Visitation de Reims, cette noble figure où respire encore la sérénité de l'art grec, est devenue à Bamberg une matrone herculéenne au sourire de négresse »[53], « Bamberg en Franconie où le "Sourire de Reims" tourne au ricanement »[54]. Emile Mâle résume ainsi cette comparaison : « Ces statues de Bamberg pourraient plaire si on n'en connaissait pas les originaux ; mais la comparaison est écrasante »[55]. La question reste entière. Ce génie français jugé inimitable par les siècles pourrait-il être justement compensé ?

L'authenticité d'une œuvre devient ainsi plus importante que sa provenance ou sa portée iconographique. Le principe de compensation par équivalence, au risque de dénaturer deux monuments, est ainsi réclamé. On imagine également le tollé qu'une telle mesure aurait pu susciter en Allemagne. Ce principe est combattu par Louis Gillet qui objecte que l'on ne peut dépecer un portail allemand et il ne convient pas aux Français « sous prétexte de châtier les vandales, de faire pis qu'ils n'ont fait »[56]. Lors de la conférence de Versailles chargée de régler l'ensemble des dommages de guerre, ce principe n'intéresse pas les diplomates. Il est d'ailleurs en contradiction avec l'article 56 des conventions de La Haye interdisant la saisie d'œuvres d'art.

Le traité de Versailles qui découle de longues tractations, est géopolitique et porte sur des clauses essentiellement territoriales et économiques. Signé en juin 1919, ce traité dessaisit l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine, de la Posnanie, d'Eupen et Malmédy, de ses territoires d'outre-mer. Un plébiscite serait organisé ultérieurement pour décider si la Silésie serait allemande ou polonaise, si la Sarre retournerait à l'Allemagne ou demeurerait française. L'armée allemande est réduite à 100 000 hommes et sa flotte de guerre est confisquée. L'Allemagne est enfin jugée responsable de la guerre et condamnée, à ce titre, à payer des réparations. Dans sa grande majorité, le peuple allemand juge ces clauses iniques.

L'article 231 du traité de Versailles fixe le principe de responsabilité allemande pour toutes les destructions. Il donne droit à réparation mais non à compensation. Cependant, contrairement à la France, la Belgique recevra des compensations artistiques pour les pertes

---

[53] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.310.
[54] Louis REAU, *Histoire de l'expansion de l'art français : Belgique et Hollande, Suisse, Allemagne et Autriche, Bohême et Hongrie...*, Paris, H. Laurens, 1928, p.112.
[55] Emile MALE, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.309.
[56] Louis GILLET, « En marge du traité. L'article 247 », *Le Figaro*, 14 juillet 1919.

subies, notamment à Louvain. L'article 247 du traité de Versailles du 28 juin 1919 stipule que l'Allemagne doit fournir, en réparation du préjudice, des ouvrages, manuscrits et incunables « correspondant en nombre et en valeur aux objets semblables détruits » dans l'incendie de la bibliothèque de Louvain. Tous les détails de cette procédure de remplacement seront déterminés par la suite par la commission des réparations. En revanche, malgré l'insistance de la France et de la Belgique, aucune des réclamations de biens culturels déplacés à des périodes antérieures n'a été prise en compte, ce qui désespère particulièrement Louis Dimier qui constate dans *L'Action française* du 25 juillet 1919 qu'en matière d'œuvre d'art « l'Allemagne ne nous a rien donné. On n'a rien su exiger d'elle »[57].

La cathédrale mutilée : étude des différents sources

L'évaluation des dommages de guerre de la cathédrale de Reims n'est que partielle car de nombreuses parties de l'édifice sont inaccessibles et leur inspection nécessiterait l'installation de grands échafaudages. Henri Deneux ne peut procéder qu'à un inventaire fragmentaire des destructions. Il établit néanmoins un premier état des lieux corroboré par de nombreux clichés photographiques.

Sources

Afin d'établir un compte rendu le plus exact possible, outre les différents rapports établis par Henri Deneux, nous disposons de nombreuses photographies prises dans l'immédiat après-guerre ou juste avant les interventions de restauration. La grande majorité de ces documents est conservée à la section photographique de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine ou au fort de Saint-Cyr. Une grande partie de ces documents a été numérisée et est disponible sur Internet via la base Mémoire[58].

Si le problème de conservation est inhérent durant toute la guerre, la future restauration de l'édifice pose déjà de réelles difficultés au service des monuments historiques. En effet, il n'existe que peu d'informations concernant toutes les parties sculptées de la cathédrale de Reims. Aussi, dès la connaissance des premières destructions, le service des monuments historiques commence à collecter toutes les photographies existantes et ordonne également de photographier le plus possible cette cathédrale. Cette grande base photographique servira à la

[57] Louis DIMIER, « Les réparations déniées aux Arts », *L'Action Française*, 25 juillet 1919.
[58] http://www.culture.gouv.fr/documentation/memoire/pres.htm

restauration de l'édifice[59]. Pour acquérir ces photographies issues des collections privées, la commission des monuments historiques crée une délégation chargée de sélectionner les clichés dignes d'intérêt[60]. Ainsi le photographe Lucien Rothier, installé place du Parvis, conscient du danger qu'encourt la collection familiale de clichés photographiques reproduisant les monuments de Reims, propose au service des monuments historiques d'en assurer le transfert et la garde. En contrepartie, Lucien Rothier autorise l'administration à tirer deux épreuves de chacun des clichés[61]. Le 18 octobre 1916, la précieuse collection est chargée et acheminée au Palais du Trocadéro[62]. En septembre 1920, la commission des monuments historiques procède à l'acquisition de la collection d'Abel Lajoie auprès de l'industriel rémois Paul Duchâtaux-Oudin. Ces 608 photographies prises durant les travaux de restauration de la cathédrale entre 1892 et 1902 sont acquises pour la somme de 3000 F.

Ce désir de photographier systématiquement le monument n'est pas étranger au fait de la nomination de Max Sainsaulieu, chargé dès février 1915, de réaliser des photographies à grand format de la cathédrale[63]. Pendant la guerre, Max Sainsaulieu exécute de nombreux clichés dont quelques autochromes de vitraux. Henri Deneux n'est d'ailleurs pas en retrait de cette campagne de sauvegarde par l'image. Mais face à l'importance des destructions, aux difficultés à se rendre dans les zones militaires et à la nécessité de communiquer, ces prises de vue restent globalement insuffisantes. Des amateurs particulièrement éclairés prennent le relais de l'institution. Le grand voyageur Eugène Lefèvre-Pontalis exécute une série de clichés en 1919[64].

Les prises de vue sont le travail préparatoire à toute campagne de restauration. Ces archives présentent l'état de dégradation avant la réalisation du chantier et sont conservées par la commission des monuments historiques[65]. A titre privé et professionnel, un autre fonds iconographique a été constitué par l'entreprise de restauration du gros œuvre Chatignoux et Nigron. Ce fonds est actuellement conservé aux archives départementales[66]. Enfin, l'ensemble

---

[59] Voir le riche fonds iconographique concernant la cathédrale de Reims à la médiathèque du Patrimoine.
[60] CMH, 27 novembre 1914, MAP, 80/15/22.
[61] Brouillon de lettre de L. Rothier, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[62] Lettre du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts au service automobile du ministère de la Guerre, 11 octobre 1916, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[63] CMH, 5 février 1915, MAP, 80/15/23.
[64] Eugène Lefèvre-Pontalis a légué son fonds de près de 14000 plaques de verre à la société française d'archéologie.
[65] CMH, 23 mai 1919, MAP, 80/15/24.
[66] ADM, dépôt de Reims, 68J, fonds de l'entreprise Nigron à Reims (1600-1980) (cote provisoire)

des fouilles archéologiques de Reims reçoit la même attention, constituant un fonds riche de 1608 clichés photographiques.

Dans le but de se constituer un fonds documentaire pour la restauration de l'édifice, les photographies ne sont pas les seuls documents intéressant l'administration des Beaux-Arts. Ainsi en juin 1920, la CMH procède au rachat de cartons de vitraux de la cathédrale de Reims exécutés par le peintre-verrier Fouquet[67]. Enfin quelques sources éparses, certes lacunaires, concernant les destructions de la cathédrale, paraissent dans la presse. Souvent mal documentées, ces dernières sources sont à utiliser avec précaution. En revanche, des ouvrages parus après la guerre peuvent utilement servir à l'établissement de l'inventaire des destructions. C'est le cas notamment de l'ouvrage de planches publié en 1919 par Paul Vitry[68] ou de celui de Pierre Antony-Thouret[69].

Mais malgré cette riche documentation, dresser un bilan aussi complet que possible est extrêmement difficile et plusieurs fois, Henri Deneux, sollicité pour faire état des destructions en faveur de la propagande à l'étranger, préfère souligner l'intérêt des photographies plutôt que d'établir un fastidieux inventaire qui malgré tout ne sera toujours que partiel[70].

Si les destructions ne se comprennent que dans leur ensemble, il est nécessaire de synthétiser ces informations en cinq rubriques : architecture et superstructures, toiture, sculpture, vitraux et mobilier.

Architecture et superstructures[71]

L'ensemble des dommages de l'architecture et des superstructures est estimé à 49 033 000 F soit 29,49 % des dommages. Les superstructures ont été fortement meurtries lors de l'incendie du 19 septembre 1914. Celui-ci a calciné la pierre à l'extérieur principalement au niveau de la tour nord, sur les faces nord et ouest. L'incendie provoqué à l'intérieur par la paille, les stalles et les chaises, a également causé des dégâts à la base des piliers. En l'absence de toiture, la pluie et le gel ont érodé les blocs de calcaire et les enduits. De nombreuses masses de maçonnerie, pilonnées et pulvérisées, se sont ainsi désagrégées et menacent continuellement

---

[67] CMH, 25 juin 1920, MAP, 80/15/24.
[68] Paul VITRY, *La Cathédrale de Reims, architecture et sculptures*, Paris, Librairie centrale des beaux-arts, 1919, 2 vol.
[69] Pierre ANTONY-THOURET, *Pour qui n'a pas vu Reims au sortir de l'Etreinte Allemande (octobre 1918). La Cathédrale.. La Ville..*, Paris, Chez l'Auteur, 1927, 36 p, 127 pl.
[70] Rapport de Henri Deneux suite à la demande du ministre des Affaires Etrangères, 23 juin 1921, MAP, 81/51 197/32 144.
[71] Rapports de Henri Deneux de 1922 et du 15 novembre 1927, MAP, 81/51 197/32 144.

de tomber. Durant la guerre, la tour nord a été, très exposée aux bombardements. A l'effritement de la pierre se sont ajoutés des impacts violents et des pierres se sont détachées et pendent dans le vide, à peine retenues par les armatures de fer. La tour sud, en revanche, a moins souffert mais l'escalier à jour qui permettait d'accéder à la plate-forme supérieure, est détruit. De nombreux autres escaliers sont impraticables. Les obus ont également gravement endommagé la partie inférieure de cette tour sud, sur la face est, à hauteur de l'étage à jour ouvrant sous la galerie des rois.

Les superstructures sont gravement ébranlées mais ont néanmoins résisté. Les galeries hautes qui entourent la cathédrale, tant à la nef qu'à l'abside, ont été atteintes par des obus à diverses reprises. La galerie dite du Gloria, entre les deux tours, a été enlevée sur les deux tiers de sa longueur. Le 13 novembre 1914, la galerie haute des chapelles du chevet a été en partie ruinée par l'impact d'un obus de 130 mm. Le 21 février 1915, un obus de 150 mm a percé la voûte. Par la suite, des obus de plus gros calibre ont démoli en partie la voûte, tant au-dessus de la nef centrale et des nefs collatérales qu'au-dessus du sanctuaire, du chœur et de l'abside. La voûte est ainsi percée en neuf endroits. Les dommages les plus importants pour la structure sont causés, le 24 avril 1917, par un obus de gros calibre qui ébranle le pilier sud-est de la croisée du transept au point de faire crouler une partie de l'édifice.

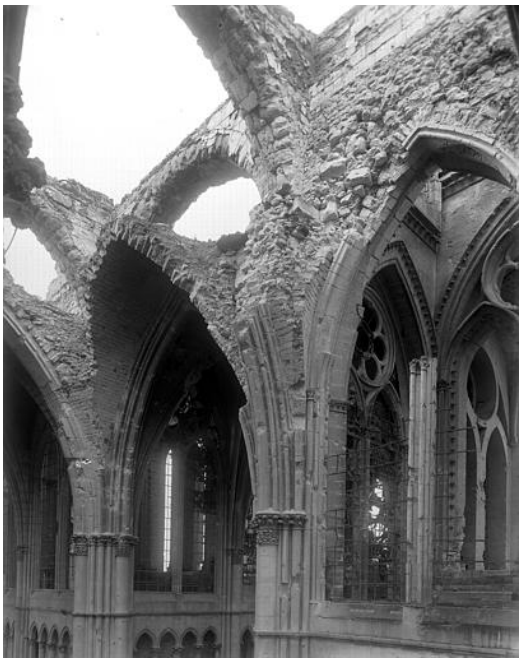


Figure 41 : *Voûtes à la croisée du transept*, Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006263.

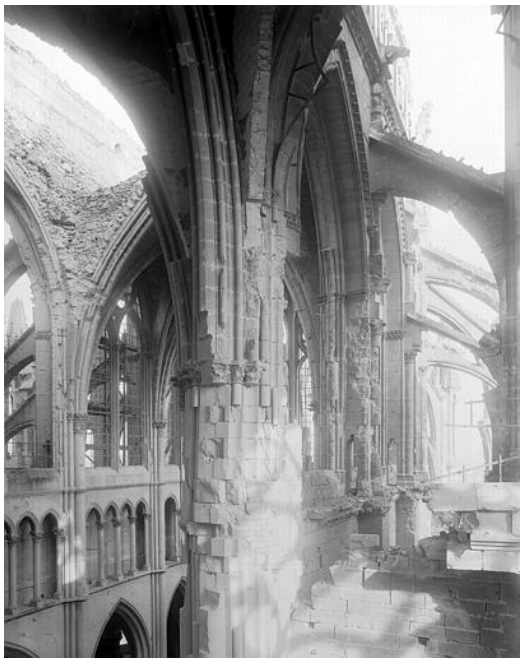


Figure 42 : *Chœur et arcs-boutants du chevet,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006265.

Presque tous les arcs-boutants de la nef et de l'abside ont été plus ou moins fortement touchés. Sur 22 arcs-boutants, 7 sont rompus et 15 plus ou moins atteints. Néanmoins, leur solidité a permis à l'édifice de tenir. Cette remarque est également valable pour les contreforts. Ainsi, celui du croisillon sud du transept a été complètement sectionné verticalement et d'autres ont eu leurs assises de pierre déplacées, notamment ceux de l'abside. Sur 22 pinacles, 13 ont été détruits et 9 fortement endommagés. Les pinacles des contreforts, des arcs-boutants de la nef, des bras du transept et de l'abside abritaient des statues d'anges et de saints qui ont fortement souffert.

Sur 18 fenêtres basses de la nef, 14 ont été touchées. La dentelle de pierre constituant les meneaux et les petites roses n'a pas résisté. Les fenêtres hautes de la même partie ont été touchées et la 6e fenêtre de la travée est complètement détruite. Au transept, les deux grandes rosaces sont atteintes, trois petites roses sont touchées, un meneau a été enlevé et une fenêtre entièrement démolie. A l'abside, des roses, des fenêtres et des meneaux ont été abîmés et les fenêtres de la troisième chapelle absidiale, du côté sud, ont été défoncées. Les dégâts sont identiques dans les fenêtres hautes de l'édifice et une fenêtre de la nef, du côté sud, a disparu.

Les superstructures ont tenu en raison de l'épaisseur conséquente des murs, des piliers et des voûtes. Henri Deneux rejoint ainsi l'avis de l'architecte Withney Warren[72] et signale que les cathédrales de Chartres, de Paris, d'Amiens ou de Beauvais « n'auraient pu supporter, sans en souffrir davantage, de tels chocs successifs ». Bien évidemment, la réfection des superstructures constitue un chantier important qui consiste à rendre leur solidité originelle et à éviter que les destructions ne s'aggravent comme le souligne Henri Deneux dont la mission consiste à « panser » toutes ces blessures afin de rendre « sinon sa beauté, du moins sa solidité »[73].

Henri Deneux doit assurer avant tout la conservation de l'édifice menacé par les intempéries en raison de la perte de sa toiture.

---

[72] « Les murs et les voûtes sont d'une solidité qui défie même les engins modernes de destruction » dans Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p. Annexe 9.

[73] Rapport de Henri Deneux consacré à l'estimation des dégâts mobiliers et immobiliers, 1922, MAP, 81/51 197/32 144.

Toiture

Tableau 9 : Evaluation des dommages subis par la toiture	
Désignation	*Montant*
Charpente de la nef	637 107 F
Amorce du clocher central	239 890 F
Pavillon du carillon	15 992 F
Bras du transept	292 854 F
Abside	294 443 F
Clocher à l'Ange	39 859 F
Chapelles absidiales, déambulatoires	909 855 F
Total	**2 430 000 F**

Spécialiste des charpentes, Henri Deneux a particulièrement bien étudié cette partie des destructions[74]. En 1922, il établit un inventaire détaillé du montant de ces destructions, montant évalué en stère. Avant guerre, la cathédrale, y compris les charpentes des chapelles de l'abside et du déambulatoire, comptait 2430 stères.

Schématiquement, chaque stère nécessite un millier de francs pour sa remise en état. C'est d'ailleurs la troisième fois que la charpente de la cathédrale de Reims est ruinée par les flammes. Le 6 mai 1210, la cathédrale carolingienne d'Hincmar avait été totalement détruite par le feu. Ce désastre avait permis l'érection de l'actuelle cathédrale. Le 24 juillet 1481, les combles de la cathédrale étaient incendiés à la suite de la négligence de deux couvreurs.

Figure 43 : *L'absence de toiture : vue des parties hautes, prise de l'est vers l'ouest***,** Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006236.

Le 12 mars 1483, un devis est établi et les travaux de réfection de la toiture peuvent commencer. Ils sont achevés avant la fin du XV^{e} siècle. Cette nouvelle charpente était l'œuvre de deux maîtres charpentiers. L'un maître Collard Lemoyne de Cambrai aurait élevé les charpentes de la moitié de la nef et du chœur. Le second, Pierre Delaforet, termina les travaux de la nef.

Les combles des bras du transept étaient conçus sur le même principe de structure que ceux de l'abside. Ils comprenaient cinq fermes par bras. Le comble de la nef, composé de 20 travées,

[74] Voir Henri DENEUX, *L'Évolution des charpentes du XIe au XVIIIe siècle*, extrait de « L'Architecte », Paris, Impr. de G. Kadar, 1927, 27 p.

présentait des différences d'exécution qui permettaient d'attribuer la part de travail qui revenait à chacun des deux maîtres charpentiers. L'ensemble de la charpente, soit 8 100 m^2, est couverte de lames de plomb soit 400 tonnes datant des XV^{e} et XVI^{e} siècles[75].

A l'abside, s'élevait le clocher à l'Ange de dix-huit mètres de hauteur, exécuté aux environs de 1485. Sous l'encorbellement du balcon octogonal, huit cariatides en bois sculpté, recouvertes de plomb, soutenaient les angles. La flèche était également couverte de lames de plomb, autrefois décorées d'ornements peints et dorés. Ces cariatides, représentant des personnages en bonnets et costumes du XVI^{e} siècle, ont donné lieu, dans l'histoire locale, à bien des interprétations[76].

Au centre de la croisée du transept s'élevait autrefois une flèche qui ne fut pas rétablie à la suite de l'incendie de 1481, faute de ressources financières suffisantes. A sa place au XVIII^{e} siècle, on installa un carillon de treize cloches qui s'effondra lors de l'incendie du 19 septembre avec la sculpture du sagittaire[77].

Sculpture

Pour procéder à l'inventaire des destructions de la sculpture, le regard, directement sur le terrain, constitue une nouvelle source. En effet, la grande majorité de la statuaire n'a pu être restaurée et la cathédrale conserve encore dans sa statuaire nombre de stigmates de la Première Guerre mondiale. Bien entendu, cette source ne peut-être utilisée que par confrontation directe aux sources archivistiques ou iconographiques.

La destruction de la statuaire est surtout évaluée comme une perte morale et matérielle. Dans le dossier des dommages de guerre, la somme réclamée pour remettre en état ou en place les statues enlevées ou partiellement détruites est de 1 500 000 F. En revanche, les pertes de la statuaire du XIII^{e} sont évaluées à 50 000 000 F. Cette logique signifie que les pertes causées sont irrémédiables et la statuaire ne sera remise en état qu'avec parcimonie. D'ailleurs, nous avons déjà vu à maintes reprises l'opposition de principe à la tenue d'un tel chantier.

La sculpture de la cathédrale de Reims était unanimement considérée comme l'un des plus beaux exemples de l'art du Moyen-Age. En 1898, Emile Mâle avait consacré de larges pages

---

[75] Plusieurs chiffres paraissent à ce propos. Tour à tour, les chiffres de 300 et de 400 tonnes de plomb sont annoncés pour la réfection de la toiture. Ce second chiffre semble plus proche de la réalité puisque Henri Deneux souhaitait récupérer du plomb originel, environ 230 tonnes, et il a fait acquérir via le comité franco-américain pour la restauration des monuments 190 tonnes de plomb.

[76] Certains auteurs ont voulu y voir l'image d'habitants de Reims, suppliciés pour avoir voulu livrer la ville aux ennemis ; d'autres y ont découvert des exemples de la société bourgeoise de cette époque.

[77] Notes sur les toitures de la cathédrale par Henri Deneux, 22 janvier 1924, MAP, 81/51 197/4 116.

de son ouvrage de référence[78] à la symbolique et à la riche description de cette statuaire. Les figures médiatiques tels la reine de Saba, le Beau Dieu ou l'Ange au Sourire ne doivent pas faire oublier que la cathédrale comprenait un florilège de statues et une multitude de crochets, de motifs floraux ou animaliers. Pour mémoire, l'abbé Tourneur estimait, en 1864, qu'il existait 2303 figures sculptées qu'il énumérait ainsi : « 211 grandes statues de 3 à 4 mètres de hauteur, 126 moyennes, 936 petites, 788 animaux de toutes grandeurs. Au-dedans, on admire 191 statues moyennes et 50 animaux »[79]. A cela, il convient d'ajouter les motifs innombrables qui garnissent les corniches, les arêtiers, les entablements, les flèches…

Figure 44 : *Détail de l'ébrasement de la porte de droite du grand portail, statues acéphales,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006287.

A la façade occidentale, sur 35 grandes statues qui ornent les porches, 11 seulement sont restées intactes, 4 ne sont que des morceaux de pierre brûlée, 4 sont décapitées (dont le médiatique Ange au Sourire), 7 sont fortement endommagées et 9 plus ou moins sévèrement touchées. Plusieurs des marmousets qui supportaient ces statues, les dais qui les abritaient ainsi que de nombreuses frises végétales, ont été partiellement ou totalement détruits. Les draperies continues qui décorent les soubassements n'ont pas été épargnées, pas plus que les linteaux sculptés au-dessus des porches latéraux. Dans les voussures de ces porches, sur 178 figurines, 23 sont détruites ou décapitées, 68 éraflées par les éclats d'obus. Entre les porches, sur les 4 figures qui symbolisaient les fleuves du Paradis, 2 seulement ont résisté. Les scènes sculptées sur les arcades en retour de la façade, déjà érodées par le temps, se sont presque complètement altérées, surtout du côté nord. Les scènes représentées dans les gâbles qui surmontent les porches sont extrêmement abîmées. Au porche gauche, dans la Crucifixion, les 7 personnages sont défigurés. Le Christ a la figure écrasée et le bras gauche cassé, le Centurion reste sans bras ni tête. La scène de l'Avènement du Christ, qui lui

[78] Emile MALE, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France. Etude sur l'iconographie du Moyen Âge et sur ses sources d'inspiration*, Paris, Armand Colin, 1898, 1948 (8^e éd.), 534 p.
[79] Hans REINHARDT, *La Cathédrale de Reims. Son histoire, son architecture, sa sculpture, ses vitraux*, Paris, P.U.F., 1963, p.133.

fait pendant, comme le Couronnement de la Vierge, au porche central, n'ont pas été plus épargnés.

Au-dessus des porches, au niveau de la Grande Rose, la statue de David qui ornait, à gauche, le piédroit, a été anéantie et des 10 figurines qui décoraient l'arc d'encadrement, 3 seulement ont échappé au désastre. A droite, 2 sont détruites et les 5 de la partie gauche ont été calcinées. A la hauteur de la rose, des statues sous niches égayaient les contreforts. Celles du côté nord ont été détruites par les flammes. La scène des luttes de David et de Goliath, représentées sur l'extrados de la Grande Rose, a été fort atteinte, surtout dans la partie gauche.

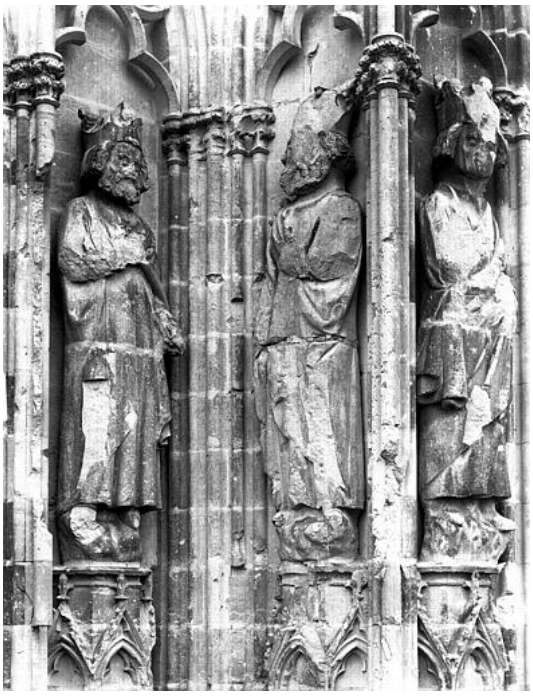


Figure 45 : *Statues de la galerie des rois au niveau de la façade occidentale,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006291.

A l'étage des tours et à leur base s'étale la grandiose galerie des rois, qui se continue en retour sur le côté des tours. Sur 56 statues qui la composent, 23 statues sont perdues. Il en est de même des statues sous pinacles qui décorent les faces des bras du transept ; quelques-unes ont péri. Au bras nord du transept, à la galerie des Prophètes, une statue a été sectionnée par un obus et une autre décapitée.

Les porches du croisillon nord du transept ont été eux aussi ravagés. Le porche central, dit de Saint-Sixte, n'a conservé que 2 statues intactes sur les 7 qui l'ornent au trumeau et sur les côtés. Au tympan de ce portail, les scènes de la vie de saint Remi, de saint Nicaise et de l'histoire de Job, retracées en 5 registres, ont subi quelques mutilations : la partie droite du 1er et du 2e bandeau a été complètement défoncée par un obus ; le centre et la partie gauche du 3e bandeau ont été touchés ; un personnage de gauche du 4e bandeau a été détruit et le 5e bandeau a subi des éraflures. Sur 45 figurines dans les voussures, 7 sont décapitées et 21 sont abîmées. Quelques scènes sculptées dans le tympan ont été mutilées. Au porche gauche de ce même portail, la statue du Beau-Dieu a été décapitée, ainsi qu'à ses côtés, une statue d'apôtre. Sur les 5 autres apôtres, 3 statues sont restées intactes et 2 ont été criblées d'éclats de mitraille[80]. Le Jugement Dernier, sculpté au

[80] *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°24, 26 novembre 1921.

tympan de ce portail, n'a été que légèrement atteint dans sa partie supérieure, mais sur les 31 figurines de la voussure, 7 ont été atteintes par des éclats d'obus. Au côté droit de la rose, la perte de la tête du serpent que la statue d'Eve tenait en main est à déplorer. Le mur de protection en briques, élevé à la hâte et pulvérisé par un obus, a permis de sauver cette statue d'une complète destruction.

Au croisillon sud du transept, un obus, en juillet 1918, a entièrement détruit la statue de « la loi naturelle », déjà touchée en juin 1915 et située à l'angle gauche de la rose. Plusieurs figurines de cet encadrement ont été également décapitées. De ce côté, il y a également à déplorer la perte du Sagittaire, statue d'acajou recouvert de plomb, ainsi que celle de la statue de l'Eglise.

La cathédrale des anges, comme l'avait nommée André Michel[81], a perdu une partie de ses anges aux ailes déployées qui agrémentaient les pinacles de la nef et de l'abside. Des 22 anges veillant sur la cathédrale sous les pinacles, 5 sont entièrement brisés, 3 sont décapités, 3 plus ou moins touchés et 11 à peu près indemnes. Au revers des chapelles absidiales et sur les contreforts qui les séparent, des anges au nombre de 12 agrémentaient la nudité de la pierre : 2 sont détruits, 3 sont décapités, 4 sont touchés et 3 seulement demeurent intacts. A l'abside, les animaux fantastiques qui décoraient la galerie, ont été sectionnés. Sur 12 animaux fantastiques, 2 sont indemnes et des innombrables gargouilles qui facilitaient l'écoulement des eaux, 9 sont détruites et 3 fortement endommagées. Cet inventaire extérieur, fastidieux, d'Henri Deneux n'est encore que partiel, car d'en bas, tous les détails ne sont pas visibles. La décoration sculpturale comprend en effet de nombreux masques, figures grotesques, crochets, chapiteaux, feuillages… cachés dans les moindres recoins de l'édifice.

---

[81] André MICHEL, *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, t.II. Formation, expansion et évolution de l'art gothique*, 1ère partie, Paris, Librairie Armand Colin, 1906, p.153.

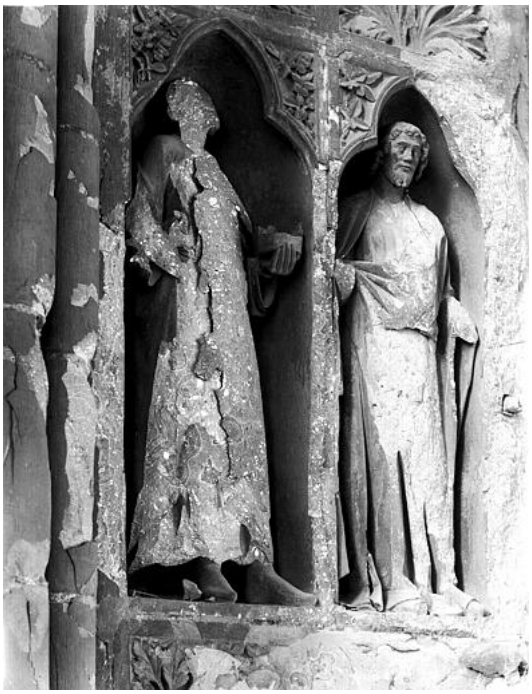


Figure 46 : *Détail du revers du portail de la façade occidentale,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006275.

L'intérieur de l'édifice est moins riche, plus protégé et les dégâts sont bien évidemment moindres. Quelques chapiteaux placés aux côtés des fenêtres ont été démolis. Les personnages sculptés dans des niches au revers du grand portail occidental ont échappé aux destructions de l'incendie et un mur de briques les a protégés durant le reste de la guerre. Seule une partie de la draperie, au bas de ce décor sculpté, s'est légèrement effritée. En revanche, les sculptures des portails latéraux sont anéanties et ne sont plus que des moignons calcinés. Elles étaient recouvertes de boiseries du XVIII^{e} siècle, servant de tambours, qui s'enflammèrent en même temps que la paille répandue dans la nef. Cette destruction est irréparable car aucun dessin ni aucune photographie ne représente cette partie décorative du monument, masquée depuis le XVIII^{e} siècle par les tambours.

Les pertes matérielles et morales représentent la moitié du montant des dommages de guerre et concernent pour 50 millions de francs la statuaire et pour 20 millions les vitraux du XIII^{e} siècle.

Vitraux

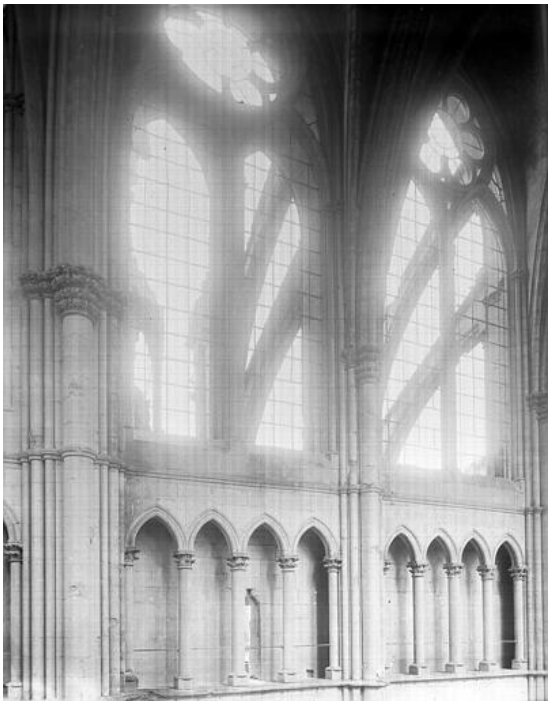


Figure 47 : *Intérieur : vue des fenêtres hautes,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006236.

La cathédrale de Reims ne possédait plus, comme ses homologues de Chartres, de Bourges ou de Rouen, l'intégralité de ses riches verrières du XIII^{e} siècle.

Au XVIII^{e} siècle, afin de faire pénétrer d'avantage la lumière dans l'édifice, les chanoines ont remplacé les vitraux des fenêtres basses par des grisailles. En 1830, un ouragan avait brisé la rose du croisillon méridional et en 1836 puis en 1856, la grêle avait détruit, en partie, la grande rose de la façade occidentale. Restaurée en 1908, cette rose avait néanmoins conservé la majeure partie de ses verres anciens tout comme les fenêtres hautes indemnes avant la guerre. L'incendie, les obus, la violence des déflagrations et la mitraille ont sérieusement endommagé l'ensemble des vitraux de la cathédrale de Reims et notamment les vitraux modernes.

Tableau 10 : Evaluation des dommages subis par les vitraux	
Désignation	*Montant*
Remise en plomb et en place des parties sauvées	292 000 F
Vitraux historiés des chapelles détruits complètement	1 000 000 F
Vitraux mis en plomb, dessins à compartiment, des fenêtres basses des bas-côtés et des rosaces basses du portail	165 000 F
Armatures de vitraux	1 620 000 F
Voûtes à refaire à neuf	1 800 000 F
Voûtes à reficher (y compris l'échafaudage)	3 600 000 F
Perte matérielle et morale : vitraux du XIII^{e} siècle	20 000 000 F
Total :	28 477 000 F

La surface totale des verres historiés anciens comprenait 20 fenêtres hautes dans la nef, 11 fenêtres hautes dans l'abside, 8 fenêtres hautes dans le transept. A ces 39 fenêtres de vitraux anciens, on peut ajouter 14 fenêtres des chapelles absidiales aux verres historiés modernes. Chacune des 53 fenêtres représentait une surface approximative de 60 m^2 ce qui donne 3180 m^2 à laquelle il faut ajouter 300 m^2 pour les trois rosaces. Henri Deneux estime que sur

ces 3480 m^2 de verres peints, la moitié est irrémédiablement perdue. L'autre moitié de ces vitraux historiés a pu être recueillie ou déposée. La cathédrale de Reims aurait ainsi perdu 1740 m^2 de vitraux historiés.

Mobilier

Le mobilier présent à la cathédrale avant la guerre est parfaitement connu grâce à l'inventaire dressé après le vote de la loi « sur la séparation des Eglises et de l'Etat », transférant ce patrimoine cultuel et artistique à l'Etat. Détruits tant dans la cathédrale que dans ses dépendances, les objets réunis sous le terme mobilier constituent un ensemble très disparate comprenant des autels, ornements, dentelles, linge d'église mais également des tapisseries et des tableaux[82].

L'œuvre maîtresse, la plus sacrée, détruite durant la guerre est le maître-autel. Réalisé au XVIII^{e} siècle, en griotte d'Italie et en marbre rouge, le maître-autel de la cathédrale de Reims a été écrasé et enseveli sous environ 90 m^3 de moellons lors de la chute de la voûte, le 24 avril 1917. Dans l'arrière-chœur s'élevait un autre autel de la même époque, l'autel du Cardinal, érigé en souvenir du cardinal de Lorraine (1524-1574) et provenant de l'ancienne abbaye Saint-Nicaise. Les chutes de pierres l'ont presque entièrement dégradé, ainsi que le tabernacle en granit d'Egypte. Les autels des chapelles absidiales n'ont, du reste, pas été épargnés. Le baldaquin en bois sculpté, posé sur quatre colonnes de marbre qui surmontait l'autel de la chapelle Saint-Calixte, a été balayé par la déflagration d'un obus tombé dans une rue voisine, le 26 novembre 1914. Le baldaquin de la chapelle de Saint-Nicaise a subi le même sort et ses colonnes de marbre ont été déplacées par les éclatements d'obus. L'autel de la chapelle absidiale, exécuté d'après les dessins d'Eugène Viollet-le-Duc, est également touché. La table d'autel est abîmée ainsi que les bas-reliefs qui ornaient le retable. La table d'autel de la chapelle voisine de Saint-Joseph est détériorée ainsi que la statue moderne du saint qui a eu le bras droit brisé. Au croisillon sud de la nef, le retable de l'autel de la chapelle Saint Jean-Baptiste, dit du Rosaire, réalisé par la famille rémoise des « sculpteurs Jacques », n'a que peu souffert, ayant été protégé à temps.

Les grilles du chœur et du sanctuaire ont été partiellement brisées ainsi que l'aigle lutrin, les fonts baptismaux en marbre et la grille qui les entourait. Des 18 pierres tumulaires de la nef, toutes sauf deux, ont été mutilées par des obus ou par des effondrements successifs de la

[82] Annexe 44.

voûte. La dalle funéraire d'Hugues Libergier, datant du XIII^{e} siècle et provenant de l'ancienne église Saint-Nicaise, appliquée contre le mur du bras nord du transept, a reçu un éclat d'obus. Les lustres modernes de la nef se sont fracassés sur le sol lors de l'incendie. Enfin, le dallage en marbre du chœur est ruiné.

Les flammes ont emporté les 5000 chaises de la cathédrale ainsi que les boiseries, réalisées en 1764 pour l'église Saint-Nicaise et achetées en 1792 pour la cathédrale. Particulièrement ouvragées, elles avaient été placées aux portes latérales de la façade occidentale et au portail nord. Sur le côté gauche du chœur, les stalles du XVII^{e}, en chêne sculpté, ont également été la proie des flammes. L'incendie de la tour nord et les obus ont causé la perte de six cloches sur les huit. Un premier état des lieux signale que deux seulement apparaissent intactes à la vibration. Sans être complètement détruite, l'horloge astronomique du XV^{e} siècle a beaucoup souffert.

Le cas des grandes orgues est similaire. Datant du XV^{e} siècle, elles ont été entièrement reconstruites après l'incendie de 1481 par le facteur Oudin Hestre et financées par le chapitre. Dès 1489, l'instrument prend sa place au transept nord, au-dessus de la porte dite de la Procession. Il est installé sur une large tribune en forme de jubé représentant un important ensemble de menuiserie. A la Renaissance, aux environs de 1570, les boiseries sont en grande partie remplacées par un buffet de style italien avec rinceaux et claires-voies. En 1647, la fabrique décide à nouveau de transformer les grandes orgues ou tout du moins de les mettre au goût du jour, lors de la restauration de la tuyauterie. Devant le haut buffet du XV^{e} siècle est plaquée une boiserie classique avec de grands panneaux moulurés, cariatides, culots à feuilles d'acanthes, dômes et statues. Ce buffet a servi de revêtement aux instruments qui se sont succédés par la suite. L'instrument subit d'importantes modifications de son aspect au milieu du XIX^{e} siècle sous la conduite du facteur John Abbey. Il nécessitait déjà avant guerre une importante restauration. Les grandes orgues de Reims avaient été démontées tardivement en même temps que l'horloge astronomique et expédiées le 25 mars 1918 par camions militaires[83]. Soumises pendant 3 ans et demi aux bombardements et malgré la protection de sacs de sable, les grandes orgues, sans être complètement détruites, ont beaucoup souffert notamment de la mitraille[84].

[83] Lettre de Emile Gagnant à Max Sainsaulieu, 27 mars 1918, ADM, dépôt de Reims, 19J54.
[84] Concernant la restaurations des grandes orgues de Reims, XIV.3.4 « Les grandes orgues ».

Le 19 septembre 1914, la quasi-totalité des objets du culte a été détruite : plus de 900 pièces de vermeil ou d'argent (croix, chandeliers, calices, patènes, ciboires, ostensoirs, encensoirs, baisers de paix) ; environ 800 pièces d'ornements sacerdotaux, chasubles, chapes, tuniques ; et environ 3500 pièces de linge d'église, nappes d'autel, aubes, rochets, vêtements d'enfants de chœur… Il ne faut pas omettre la destruction des neuf aubes du sacre de Louis XVI, des vingt-quatre aubes et du tapis du sacre de Charles X, des dix tapisseries du XVII[e] siècle de la cathédrale, dites de Pépersack[85] et treize nappes d'autels en dentelles[86]. Ces deux dernières pertes sont évaluées respectivement à 3 000 000 F et 2 500 000 F.

La cathédrale conservait également de nombreuses toiles de maîtres, mises à l'abri durant la guerre dans un village en arrière de Reims. Cette protection n'a pas suffi et ces toiles ont été détruites au printemps 1918, lors de l'avancée des troupes allemandes. C'étaient des œuvres de Titien, Tintoret (*La Nativité de Notre-Seigneur*), Muttien, Poussin (*La Manne dans le désert*), Vaen, Tissot et de peintres rémois : Hélart, Germain, Marmotte, Perceval. L'évaluation de ces pertes picturales se monte à trois millions de francs. On peut d'ailleurs ajouter à ce décompte les quatorze peintures des stations du chemin de croix peintes par Ferragu et la chaire en bois sculpté du XVIII[e] siècle de la chapelle dite du Cardinal.

[85] Lettre de Henri Deneux au maire de Reims, 8 janvier 1938, AMR, 68W112.
[86] Edmont MICHEL, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, Paris, Berger-Levrault, 1932, p.308.

***

Dans cet inventaire des destructions, il existe deux types de pertes : celles matérielles et celles morales. Les pertes morales sont évidemment définitives et nécessitent une compensation. Les pertes matérielles sont en revanche réparables et requièrent un important chantier de restauration. Mais le coût n'est pas l'unique frein à la tenue d'un tel chantier, car la restauration même est polémique.

X. UNE RESTAURATION CONTESTEE OU SOUTENUE

La question de savoir s'il convient de restaurer la cathédrale de Reims est, durant la guerre stérile, faussée, car nul ne sait dans quel état le vénérable édifice va sortir du conflit. Mais des polémiques apparaissent du fait même de la mythification de l'édifice car la cathédrale de Reims n'est plus un monument « anodin » mais un symbole, celui des destructions artistiques allemandes. Au nom de l'art et de la mémoire, cette restauration emblématique est contestée ou soutenue.

Au nom de l'art

Pour comprendre le débat relatif à la conservation ou à la restauration qui anime l'élite intellectuelle et artistique française, il est nécessaire tout d'abord de se replonger dans les écrits parus peu avant la guerre.

Une question en suspens avant la guerre

Déjà le 20 octobre 1914, *Le Matin* titrait « N'ajoutons pas au crime des vandales, le crime des architectes »[1]. Ce débat quoique prématuré reflète bien la peur récurrente liée alors aux abus des anciennes campagnes de restauration.

Avant-guerre, Auguste Rodin écrivait dans *« Les Cathédrales de France »* à propos justement des restaurations de la cathédrale de Reims : « Au nom de nos Ancêtres et dans l'intérêt de nos enfants, ne cassez et ne restaurez plus ! […] Je ne serai pas écouté, je le sais trop. On continuera à casser et on continuera à réparer. » Echaudé par les restaurations du XIX^{e}, Auguste Rodin estime que restaurer une œuvre d'art, c'est, en fait, la détruire. Une œuvre ne peut se substituer à une autre et il convient de laisser faire la patine du temps. Pour l'artiste : « L'iconoclaste qui a cru briser le pignon de droite ne lui a pas fait grand mal. Mais l'ignorant qui restaure !… »[2].

Certes, ces commentaires sont transposés au-delà de leur contexte initial. Malade, Auguste Rodin décède le 17 novembre 1917. Il ne s'affirme pas clairement sur cette question. Toutefois, peu de temps avant sa mort, le maître à penser aurait indiqué : « Les ruines ne sont pas toutes admirables. Seules méritent le respect celles que modelèrent les siècles. Car le

[1] *Le Matin,* 20 octobre 1914.
[2] Auguste RODIN, *Les cathédrales de France,* p.236-237.

temps est un merveilleux statuaire. Dans les œuvres humaines, il élimine le détail, l'accessoire. Il casse les colifichets et les fanfreluches. Il respecte l'essentiel. Quand sa tâche est accomplie, l'inutile a disparu. Il ne reste plus que la majesté des ensembles […] Les ravages des hommes sont au contraire illogiques et absurdes. L'obus épargne les plis d'une draperie ou la harpe d'un ange, mais il s'attaque au pilier fondamental. Les ruines de la guerre sont laides parce qu'elles témoignent du crime et de la déraison »[3]. La thèse soulevée par l'illustre sculpteur consiste à montrer l'inanité des restaurations tout en soulignant que les ruines de la guerre n'ont pas la même beauté que les ruines patinées par le temps.

Ces propos publiés en 1919 contredisent ceux exprimés dans une lettre adressée en 1915 à Armand Dayot, mais publiée seulement en 1917[4]. Auguste Rodin est alors hostile à toute restauration de la cathédrale de Reims, mais distingue la sculpture de l'architecture. En définitive, les théories rodiniennes ne concernent pas le monument dans son ensemble, mais se limitent aux compétences de l'artiste dans le domaine de la statuaire. Ce qui est certain, c'est qu'à tort ou à raison, de nombreuses personnalités se réclament de l'héritage intellectuel de Rodin, notamment Achille Carlier qui en 1937 crée la revue *Pierres de France* et invective les architectes des monuments historiques. Il relance ainsi la polémique concernant le bien-fondé des campagnes de restauration[5].

L'originalité et le symbolisme sont au cœur de la pensée d'Auguste Rodin soucieux de préserver la statuaire et la patine du temps. Mais la cathédrale de Reims échappe à ces conceptions esthétiques car elle est avant tout un ensemble architectural ravagé par la guerre.

L'idéal des pierres ou le romantisme des Ruines

La cathédrale de Reims est – était ou est devenue – l'incarnation de l'art français idéal. Empreinte de tradition hugolienne, ruskinienne ou rodinienne, elle devient le support d'un nouveau romantisme issu d'une longue tradition littéraire et artistique

Au XVIII^{e} siècle, les artistes ont créé des ruines, souvent en trompe-l'œil. Avec le courant romantique, les ruines deviennent davantage décoratives et se recouvrent bien souvent d'une végétation luxuriante. Leur référence à l'usure ou à la destruction était oubliée et seul compte

[3] « Dans la Cathédrale de Reims », *La Force Française*, 27 août 1920, p.451.
[4] Armand DAYOT, « Que deviendra la Cathédrale de Reims ? (Essai d'une Solution collective) », *La Revue*, du 1er au 15 juillet 1917.
[5] Concernant la revue *Pierres de France* et les attaques menées par Achille Carlier contre le service des monuments historiques, XV.5.4 « Achille Carlier et "Pierres de France" ».

le possible sentiment que ces ruines feraient naître. Ce courant romantique continue de marquer les artistes du début de ce siècle et la cathédrale de Reims en est un bel exemple.

Au lendemain de l'incendie du 19 septembre 1914, de nombreux journaux titrèrent que la cathédrale n'était plus qu'un amas de ruines. Ce premier mouvement fut repris et amplifié. Des intellectuels – que l'on peut qualifier de « Romantiques des Ruines »[6] – considèrent que ce symbole doit rester en l'état. Ils alimentent ainsi le mythe et tentent de se l'approprier. Cet esprit se retrouve dans les paroles du grand poète italien Gabriele d'Annunzio, lors d'une visite à Reims en avril 1915[7] : « La cathédrale n'a jamais été aussi belle. La cathédrale s'achève. La cathédrale s'achève dans les flammes. On a envie de tomber à genoux devant ce miracle. Qu'on ne touche pas aux statues, qu'on ne fasse pas de réparations »[8].

Pour les romantiques, toute restauration est une falsification, un moyen de remplacer le monument par un sosie artificiel dénué d'âme. Ses adeptes répondent au culte mystique de la nature et de la liberté et tout, dans la nature, se réduit fatalement à l'état de poussière. La « ruine » est, aux yeux des romantiques, le stade ultime et le plus exaltant de la forme du monument. La ruine transmet un idéal esthétique plus poignant que ne l'est une cathédrale ; les vestiges dépassent ainsi l'œuvre originelle comme le rappelle le poète Edmond Rostand dans ces trois derniers alexandrins d'une œuvre intitulée « La Cathédrale » : « Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon, / Puisque de leur adresse allemande il résulte / Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon ! »[9]. Cette idée est reprise par un autre de ses contemporains.

Le soldat Roger Martin du Gard (1881-1958) est bouleversé par tout ce qu'il voit au fur et à mesure de son engagement dans les opérations militaires. En octobre 1918, l'auteur de *Jean Barois*[10], écrit à sa femme à propos de ses impressions devant la cathédrale de Reims[11]. Dans sa mutilation, elle lui apparaît, sous la lumière d'un soleil rose, d'une beauté si « admirable », si « intense », qu'il en vient à souhaiter qu'elle ne soit pas restaurée, qu'elle demeure telle quelle, « comme on garde Pompéi ou Timgad, pour l'émotion des générations futures ». Il

---

[6] Patrick DEMOUY, « L'incendie de la cathédrale de Reims devant l'opinion », dans *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.82.
[7] Concernant la visite de Gabriele d'Annunzio, III.2.1 « L'Italie, l'indécise ».
[8] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.134-135.
[9] Edmond ROSTAND, « La Cathédrale », *La "Grand Guerre" par les Grands Ecrivains*, Paris, Imp. Kapp, 5 décembre 1914, p.20. Annexe 24.
[10] Roger MARTIN DU GARD, *Jean Barois*, Paris, Éditions de la Nouvelle revue française, 1913, 522 p.
[11] Lettre à sa femme du 24 octobre 1918, dans Roger MARTIN DU GARD, *Journal*, t.1, éd. établie par Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1992, p.987-989.

rédige même une fiche afin de conserver les impressions qu'il a éprouvées devant la cité champenoise atrocement bombardée. Il écrit qu'il n'a rien « vu de si beau que cette immense désolation. Une beauté non encore connue. Jamais personne n'avait vu avec des yeux humains un pareil chaos. L'étendue du désastre passe l'imagination et en quintuple la grandeur »[12].

Cette beauté idéale est liée à la nature même du chaos provoqué par la guerre. La destruction devient source de création. Mais l'idéal des pierres ne suffit pas à expliquer le refus de toute restauration. La destruction même est symbolique.

L'Art en deuil

Le premier communiqué lancé par l'autorité française, rédigé en des termes laconiques voire erronés, avait provoqué la stupeur, l'indignation et enfin la résignation. Il sonnait comme un requiem pour le monument et dans les esprits, ce fleuron de l'art gothique devait à jamais commémorer sa propre destruction.

Figure 48 : *Notre-Dame de Reims en deuil*, Adrien Sénéchal, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.

L'art est en deuil comme le rappelle le titre d'une peinture sur carte signée d'Adrien Sénéchal (1896-1955)[13]. L'artiste rémois voile la façade de la cathédrale de Reims d'un immense crêpe noir sous un vol de corbeaux dans une composition complétée par les écrits du prophète Jérémie : « Est devenue comme une veuve la grande dame des nations ». Plusieurs versions de cette œuvre ont largement circulé en lithographies et en cartes postales. Ce deuil se doit d'être éternel. Cette image de veuve de guerre rappelle les écrits d'Auguste Rodin qui comparait la cathédrale de Reims à une figure féminine, agenouillée et en prière[14]. Cette image métaphorique du voile se retrouve dans l'un des poèmes du Russe Maximilien

[12] Lionel RICHARD, *L'art et la guerre. Les artistes confrontés à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Flammarion, 1995, p.20.
[13] Adrien SENECHAL, *Notre-Dame de Reims en deuil*, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur.
[14] Auguste RODIN, *Les cathédrales de France*, Paris, Editions Denoël, 1914, 1983 (rééd), p.233.

Volochine (1878-1932) : « Elle portait le deuil, vêtue / D'amples tissus de pierre grise, / Nébuleux, comme les lointains / Des calmes plaines de Champagne »[15].

L'exagération médiatique des destructions n'est pas étrangère à cette idéalisation des images mais aussi des textes, telle cette vision poétique, en forme d'oraison funèbre, de A. Demar-Latour : « Le temple merveilleux, au portail divin, aux statues colossales, aux tours augustes qui semblaient porter au Ciel les supplications de tout un peuple, le temple avec ses voûtes sonores où retentissaient, autrefois, les joyeux Noëls, avec ses vitraux et ses rosaces, avec un bourdon célèbre, avec ses sculptures admirables qui avaient bravé les siècles, le temple, orgueil de France et joie du monde, a vécu ! Il n'est plus qu'un amas de murailles ébranlées, de cendres et de débris ! »[16]

Certains se ravisent et s'éloignent de conceptions aussi catégoriques. Dans son second texte consacré à la cathédrale de Reims, le correspondant du journal *Le Matin*, Albert Londres, la décrit avec une pointe de fascination et de mélancolie[17]. En revanche, moins de quatre ans après, il ajoute que pour lui « l'heure n'est plus à l'étonnement […] La poésie de la destruction ne peut plus contenter nos malheurs. Fermons notre cœur et ouvrons nos yeux. Rapportons notre vision comme une sentence »[18]. Du romantisme du premier instant, le célèbre correspondant de guerre est devenu vindicatif. Il est vrai que les dommages successifs, subis au fur et à mesure de la guerre, ont rattrapé cette première vision métaphorique et mélancolique.

L'architecte américain Whitney Warren, au-delà de ses rapports à propos de la cathédrale de Reims et de l'activité de propagande en faveur de l'intervention américaine, avait déjà exprimé son opinion dès 1916 à propos de la restauration du glorieux édifice au cours de deux conférences : la première au Havard Club de Boston le 1er février 1916 et la seconde à l'université de Harvard le lendemain. Ces conférences ont été publiées par la suite sous le titre *Our Friend, France*[19]. Parmi toutes les souffrances de la guerre, aucune n'a autant frappé

---

[15] Maximilien VOLOCHINE, *Izbrannyje stihotvorenija*, Moscou, 1988, p.135-136. Publié dans la revue *Le Porche*, *Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy*, n°10, juin 2002, p 12-13. Annexe 26.
[16] A. DEMAR-LATOUR, *Ce qu'ils ont détruit. La Cathédrale de Reims bombardée et incendiée par les Allemands en septembre 1914*, Paris, Les Editions pratiques et documentaires, 1915, p.3.
[17] Albert LONDRES, « L'Agonie de la Basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914. Annexe 4.
[18] Albert LONDRES, « Reims en flammes », *Le Petit Journal*, 19 avril 1918.
[19] Whitney WARREN, *Our Friend, France*, Lecture given at Harvard University under the auspices of the Cercle Français. February 2, 1916. Lecture at the Harvard Club, Boston. February 1, 1916, New-York, 1916, p.25. Texte original : *« But now, amongst all the sufferings I have seen, none have appealed to me so much as those of things – the martyrdom of mutilated cities, the decapitation of cathedrals, the assassination of architecture. The chapter of the crime committed by the Germans against the Stones should remain an imperishable monument to*

l'architecte américain que « le martyre des cités mutilées, la décapitation des cathédrales, l'assassinat de l'architecture ». Il souhaite que la cathédrale de Reims ne soit pas restaurée, ni aucun des autres monuments détruits par les Allemands. Il faut que ces monuments deviennent les impérissables souvenirs de la barbarie allemande. Toutefois, il admet que ceux-ci peuvent être réparés mais jamais dans leur intégralité. Ainsi les statues « doivent rester comme une preuve éternelle », car ce qui est sous-jacent c'est le travail des restaurateurs qui risque de dénaturer la mémoire passée mais également celle présente.

Les archéologues ou la trahison des restaurateurs

Honnis alors, Eugène Viollet-le-Duc et ses disciples sont perçus comme ayant trahi les œuvres originelles placées entre leurs mains. Sous la plume d'Auguste Rodin, le mot restauration était devenu synonyme de destruction. Pour les archéologues, les monuments du passé ne peuvent être rebâtis. On ne peut substituer à l'œuvre primitive un pastiche contemporain car, comme le souligne André Hallays (1859-1930), quelle que soit l'habileté des architectes et des statuaires, « nul ne peut continuer la tradition des architectes et imagiers du Moyen-Age »[20]. Les restaurateurs épouvantent le peintre, mécène et historien d'art Etienne Moreau-Nélaton (1859-1927). Pour lui, ils ne font preuve d'aucune prudence, d'aucun ménagement comme l'exigent les vénérables pierres. Dans son ouvrage consacré à la cathédrale de Reims, il écrit : « l'apparition d'un échafaudage au flanc d'un antique édifice me cause-t-elle une douloureuse angoisse. Je redoute d'instinct la besogne qui se trame au bout de ces madriers »[21]. Ainsi les architectes et statuaires contemporains, si habiles soient-ils, ne peuvent restituer l'âme et la beauté des monuments passés, notamment ceux du XIII^{e} siècle.

Le sculpteur français Antoine Bourdelle (1861-1929) est, par son action, le reflet de la vision des artistes en matière de restauration. Antoine Bourdelle connaissait parfaitement le monument rémois et s'y était déjà rendu avant guerre avec ses élèves, notamment les 24 et 25 mai 1910. Fasciné par la statuaire rémoise, il avait acheté pour son atelier, sur les chantiers mêmes de la cathédrale, des moulages uniques, voués à la destruction. Par la suite, il avait

---

their barbarism. Is it for this reason I have said that the cathedral of Rheims should not be restorednor any of the other monuments of the past against which the Germans have vented their rage and impotency. Repair them, yes, permit their wounds to heal, but never attempt to restore them in their integrity. They should no more be touched than should the Parthenon, because, that which is lacking to them, their lost members and their tortured limbs, should remain as an eternal proof that the cause of France was right. »

[20] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.561.

[21] Etienne MOREAU-NELATON, *La Cathédrale de Reims*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, s.d. (1915), p.2.

complété sa collection par l'achat de moulages officiels[22]. L'incendie et les bombardements de la cathédrale de Reims ont profondément ébranlé l'artiste[23] et radicalisé son engagement pour l'art gothique. Il tente d'exorciser le drame de Reims par l'écriture et le dessin, comme il le signale à l'un de ses amis en juin 1918. Suivant la démarche initiée par son maître Auguste Rodin, il souhaite, par la suite, publier ses notes et pensées. Il réalise ainsi sur le thème de Notre-Dame de Reims une série de dessins aquarellés[24] largement annotés ; comme il l'indique lui-même : « dans l'esprit et dans l'au-delà les chefs-d'œuvre se reconstruisent »[25]. Il souhaite accomplir ce travail « du profond de l'âme » à la fois pour se réparer et garder le souvenir « de l'immonde crime Boche contre le miracle sculpté de France. »[26] Mélancolique, il note cependant que l'on « n'embellit pas des larmes ! »[27]

[22] Sculptures et plâtres conservés au Musée Bourdelle : l'Ange au Sourire, Saint Calixte, le prophète à tête d'Ulysse, saint Paul, prophète du portail sud, tête d'Ange au Sourire, fragment de l'un des deux David de la façade occidentale, main de David, tête de roi dite « David », bas-relief de l'ange aux 4 ailes, tête d'ange, tête d'ange du portail, Saint Siméon.
[23] David LIOT, « Rodin, Bourdelle et la cathédrale de Reims : de la réalité au mythe », dans *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims de 1825 à 1975*, p.86-95.
[24] Emile-Antoine BOURDELLE, dessins rehaussés d'aquarelle, Musée du Louvre, RF 36139.
[25] *Notre-Dame de Reims. Documents, notes, pensées*, archives du musée Bourdelle.
[26] Lettre de Bourdelle à Roussel-Despierres, 30 juin 1918, archives du musée Bourdelle.
[27] *Notre-Dame de Reims. Documents, notes, pensées*, archives du musée Bourdelle.

Figure 49 : *Le Martyre de Reims, archange gardant Notre-Dame de Reims pendant l'incendie*, Antoine Bourdelle, dessin aquarellé, Musée Bourdelle, inv.1117

Durant la guerre, Antoine Bourdelle ne publie pas son ouvrage sur la cathédrale de Reims alors même que l'activité éditoriale sur ce thème est intense et que son travail en juin 1918 semblait presque achevé. Perfectionniste, il n'a peut-être pas réussi à traduire sa profonde émotion ou à construire ce « livre à l'odeur de pierre »[28]. Plus certainement, sa démarche est similaire à celle de l'abbé Maurice Landrieux et consiste à ne pas « gueuler »[29] par peur des représailles. Une fois la guerre achevée, d'autres projets l'ont probablement accaparé.

Néanmoins, Antoine Bourdelle souhaite s'associer à la restauration de la statuaire de la cathédrale de Reims. Il écrit en ce sens au président de la République qui le renvoie vers le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Il met à la disposition de l'administration des Beaux-Arts le plâtre, modèle du David levant le glaive sur Goliath vaincu. Il offre également de travailler bénévolement à la réalisation d'après moulage d'une des principales statues de la cathédrale car il n'y a pas, pour lui, de plus sûre façon de servir son pays[30]. Enfin, Antoine Bourdelle ajoute vouloir exercer une surveillance active, au besoin au travers d'un comité, des travaux de restauration de la cathédrale de Reims. Le 20 février 1920, toutes ces propositions sont examinées par la commission des monuments historiques[31]. Seule la première proposition est immédiatement retenue par la commission et Camille Enlart, directeur du musée de sculpture comparée du Trocadéro, est chargé d'organiser le moulage du fameux David. Quant aux autres propositions, le service des monuments historiques répond à Antoine Bourdelle

[28] *Ibid.*
[29] Lettre de Antoine Bourdelle à "Mon cher poète", 17 octobre 1914, copie conservée aux archives du Musée Bourdelle (l'original est au Getty Center, Los Angeles).
[30] Brouillons d'une lettre d'Antoine Bourdelle à Louis Lafferre, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 6 août 1919, archives du musée Bourdelle.
[31] CMH, 20 février 1920, MAP, 80/51/24.

qu'elles ne peuvent être envisagées avant plusieurs années, après l'exécution des mesures de protection et de conservation de la cathédrale[32]. Respectueusement, la participation active d'Antoine Bourdelle à la restauration de la cathédrale de Reims est déclinée tout en précisant que quand la question de la restauration des sculptures sera mise à l'étude, l'administration fera appel à sa « précieuse collaboration »[33].

Simple politesse des formules ou réel désir d'associer l'artiste au chantier ? Au-delà des mots, la présence de l'insuffisamment inféodé Antoine Bourdelle au niveau décisionnel serait devenue une nouvelle entrave pour la commission des monuments historiques. Rigoriste, exubérante, cette forte personnalité aurait accentué la question déjà épineuse de la restauration de la statuaire. D'ailleurs à la même séance que l'examen des propositions d'Antoine Bourdelle et notamment en raison des questions relatives aux sculptures de la cathédrale de Reims, la commission nomme en son sein, le sculpteur Albert Bartholomé (1848-1928), alors en pleine renommée[34]. Un tel choix n'est pas sans rappeler la controverse sur le monument à Victor Hugo pour le Panthéon entre le projet d'Auguste Rodin et celui plus académique de Jules Dalou (1838-1902)[35].

Si l'aspect artistique a incontestablement joué dans ce vaste débat, la cathédrale des sacres et cathédrale martyre bénéficie également du facteur mémoriel.

Au nom de la mémoire

Mais la mémoire et le souvenir s'opposent-ils nécessairement à l'idéal des pierres ou sont-ils au contraire deux notions conjointes ou complémentaires qui consistent à laisser la cathédrale partiellement ou totalement en l'état ?

Historiens et nationalistes : au nom de la continuité

La cathédrale des sacres, sanctuaire de la France chrétienne – du moins perçue comme telle – ne peut, pour certains, disparaître du fait de la guerre. Au nom de la mémoire nationale et de la continuité de l'Histoire, la cathédrale de Reims doit être restaurée. L'identité nationale doit conserver ses repères mémoriels.

---

[32] Lettre du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts à Antoine Bourdelle, 17 mars 1920, archives du musée Bourdelle.
[33] Lettre du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts à Antoine Bourdelle, 2 avril 1920, archives du musée Bourdelle.
[34] CMH, 20 février 1920, MAP, 80/15/24. Albert Bartholomé est par ailleurs membre du premier comité de la société des amis de la cathédrale de Reims.
[35] Marie-Claude GENET-DELACROIX, *Art et Etat sous la III^e^ République. Le système des Beaux-Arts 1870-1940*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992, p.86-94.

Les cathédrales sont devenues, tout au long du XIX^e^ siècle, des monuments particuliers et sont revendiquées comme symboles par les non chrétiens ; elles sont devenues ainsi nationales avant d'être chrétiennes. Cette idée a été accentuée, durant la Grande Guerre, par toute la propagande développée autour de la cathédrale martyre. Au nom de la continuité de l'histoire et de la charge symbolique de la cathédrale de Reims, les nationalistes réclament sa complète restauration.

Si les Allemands ont souhaité détruire cette identité, la réaction française impose de la reconstruire. Cependant la position de ce courant peut être extrêmement variable tout comme la position du maître à penser de toute l'école historiographique française de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle, Ernest Lavisse (1842-1922). Sous la conduite de ce chef de file prestigieux, certains réclament ardemment, au nom de la valeur historique de la guerre, que la cathédrale soit conservée en ruines, témoignage de la barbarie teutonne[36]. Le message historique et national semble ainsi pouvoir se transmettre par l'œuvre présente ou celle originelle. Mais le symbole ne réside pas dans l'apparence, l'important pour Ernest Lavisse c'est d'éduquer en conséquence. Dans ce but, il préconise la tenue à Reims de grands pèlerinages nationaux.

Cette idée de pèlerinages nationaux[37] se retrouve dans de nombreux écrits. Joseph Dassonville (1878-1944), aumônier au 124^e^ régiment d'infanterie et auteur d'un ouvrage consacré au problème de la mémoire des ruines. Il illustre sa page de couverture par une représentation de la cathédrale de Reims restaurée et rayonnante, encadrée de deux torches. Pour Joseph Dassonville, refaire ce que la guerre a détruit, maisons et mobiliers, villes et villages, suppose de puiser aux sources « l'inspiration de la Race. C'est un nouveau champ où il y a encore des victoires à remporter ». Si ce but n'est pas atteint, « les rebâtisseurs auront été les pires complices des démolisseurs. Ils auront consommé la ruine en éternisant l'œuvre de destruction »[38]. Il consacre un chapitre entier de son ouvrage à la cathédrale de Reims. Mal renseigné – comme nombre de ses contemporains – il note que « la cathédrale est une ruine, sans doute, mais où il reste assez de vie, assez de force encore pour survivre »[39]. Joseph

---

[36] François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, p.158. Néanmoins, il apparaît paradoxal que l'historien Ernest Lavisse soit membre du premier conseil de la société des amis de la cathédrale de Reims dont l'objectif premier est : « d'aider à la conservation et à la restauration de la Cathédrale de Reims et de ses dépendances » (article 2 des statuts de la SACR).
[37] Concernant l'instauration de pèlerinages nationaux à Reims, XI.4.1 « Le calvaire de la France ».
[38] Joseph DASSONVILLE*, Pour relever les ruines. Problèmes de demain. Villes et villages. Eglises et mobilier sacré. Le Monument aux Morts. La Cathédrale*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1919, p.10.
[39] *Ibid.*, p.241.

Dassonville insiste sur la restauration du gros œuvre mais ne peut concevoir que l'on restaure la statuaire détruite. Il complète cette vision en citant un poème du dramaturge Louis Payen (1875-1927) intitulé *La Cathédrale* dont l'allusion rappelle immédiatement celle de Reims : « Les flammes m'ont meurtrie et les barbares roux / Dans le sang et la boue ont pétri mes statues. / Qu'importe, puisque tous faisant du même amour / Et de mêmes espoirs une invincible armure, / O France, tes soldats bâtissent, chaque jour, / Le Temple rayonnant des libertés futures. »[40] Le statut d'aumônier militaire de Joseph Dassonville révèle le syncrétisme de sa pensée entre le militaire et le religieux. Le titre même de son ouvrage juxtapose le monument aux morts à la cathédrale. Unis dans le drame de la guerre, la cathédrale de Reims et les soldats français sont devenus à la fois des martyrs et des héros comme le rappellent d'ailleurs quelques documents iconographiques dont la légende « N'oublions jamais » est explicite[41].

Un haut lieu commémoratif : la cathédrale, mémorial de la guerre

La volonté de créer un symbole suppose une volonté de restitution intégrale qui va bien au-delà de la restauration prudente. Un symbole doit être complet, explicite, éloquent pour satisfaire la conscience collective. Les impératifs archéologiques passent alors vite au second plan. Pour Rudyard Kipling, le souvenir durera « autant que dureront les générations parmi lesquelles le nom du Teuton sera honni, mis au ban de l'humanité ». Dans ce sens, Reims doit devenir un autel où les peuples du monde entier viendront commémorer la guerre, « sceau visible de leur condamnation. »[42] Mais quelles formes doit revêtir ce nouveau grand mémorial de la guerre ?

Laisser la cathédrale en l'état semble être l'idée maîtresse. Témoignage durant la guerre des atrocités allemandes, elle se doit de poursuivre ce message. En effet, nombreuses sont les personnes qui souhaitent définitivement figer le mythe. Suivant cette logique, des intellectuels et artistes français, sous la conduite de l'influent Armand Dayot (1851-1934), sont violemment opposés à toute idée de restauration. Au travers de la revue *L'Art et les Artistes* qu'il a fondée en 1905 et qu'il dirige, l'inspecteur général des monuments historiques Armand

---

[40] *Ibid.*, p.260.
[41] *N'oublions jamais*, carte postale en couleurs, 1915, 136/88, coll. Olivier Rigaud ; *N'oublions jamais*, carte postale en couleurs, 1916, 136/88, coll. Jean-Pierre Procureur.
[42] Rudyard KIPLING, *La France en Guerre*. Traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt, Paris – Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, 1915, p.37-38.

Dayot lance la polémique. Il oriente notamment ce vaste débat dans un numéro spécial de sa revue en janvier 1915[43]. Il est rejoint par de nombreuses personnalités dont le président de la société des artistes français Antonin Mercié (1845-1916), le président de la société nationale des Beaux-Arts Alfred Roll (1846-1919), le président de la société des gens de lettres Georges Lecomte (1867-1958), l'ancien sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts Léon Bérard (1876-1960)… Auguste Rodin est également sollicité pour ce premier numéro spécial. Cependant l'illustre sculpteur n'envoie que tardivement sa lettre publiée dans le numéro spécial d'août 1915 intitulé *Les Vandales de France*[44]. Symbole de la barbarie allemande[45], la cathédrale devait transmettre un éternel message de haine et de vengeance. Armand Dayot publie de nombreuses réactions telles : « Il faut que la Ruine subsiste éternellement. Jamais, dans l'histoire de l'humanité, symbole de protestation ne se dressa avec une plus terrible éloquence contre les crimes des Barbares. Voilà vraiment le grand monument du souvenir national »[46] ou encore « il faut que Notre-Dame de Reims, mutilée, lézardée, ouverte par les obus apprenne aux générations futures et leur rappelle à tout jamais ce que furent depuis des milliers d'années les invasions qui traversèrent le Rhin pour dévaster les Gaules »[47].

Afin de livrer intact le témoignage des ruines, certains proposent de transformer la cathédrale en musée lapidaire[48], musée où serait exposé l'ensemble des destructions artistiques survenues au cours du conflit[49], plaidoyer contre la guerre, mais plaidoyer surtout contre l'Allemagne. Afin de montrer la perte subie, d'autres projets sont également avancés. Warren Langford, doyen de la faculté d'Architecture de Harvard, propose, à l'un de ses collègues français, la reconstruction d'une autre cathédrale près des ruines de la précédente, cathédrale qui serait la copie conforme de la première et qui deviendrait le noyau d'un nouveau Reims reconstruit à côté de l'ancienne ville dévastée. On envisage aisément le simple problème de financement d'un projet aussi pharaonique qui trahit la notion de site et la fonction d'ensemble d'un grand monument. Il signale également que cela « ferait cesser la polémique

---

[43] « La Cathédrale de Reims 1211-1914 », numéro spécial de *L'Art et les Artistes*, Paris, 1915, 64 p. Armand Dayot a ainsi entrepris de réaliser une série de numéros spéciaux consacrés aux édifices endommagés ou détruits par les bombardements.
[44] *Correspondance de Rodin*, t.4, 1913-1917, Textes classés et annotés par Alain Beaussire et Florence Cadouot, Editions du Musée Rodin, p.136-137.
[45] Gerd KRUMEICH, « Réalité et propagande : la barbarie allemande », *L'Histoire*, n°225, octobre 1998, p.45.
[46] « La Cathédrale de Reims, une lettre du front », *La Cathédrale de Reims 1211-1914*, numéro spécial de L'Art et les Artistes, Paris, 1915, p.47.
[47] Préface de Paul-Albert Helmer, dans Eugène MERCIER, « Notre-Dame de Reims », *Bulletin du Comité Michelet,* mai 1916, Paris, Sirey, 20 p.
[48] XV.4.3 « La création d'un musée lapidaire ».
[49] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.184.

qui existe au sujet de cette reconstruction : d'un voulant la laisser subsister en ruines, comme témoignage vivant de la barbarie allemande ; d'autres voulant la "rafistoler" »[50]. Cette idée se retrouve dans les écrits du journaliste et homme politique français Camille Pelletan (1846-1915). Sa position rejoint un esprit de conservation absolu non loin de son début de carrière comme archiviste paléographe. Peu de temps avant sa mort, il proteste publiquement et véhémentement contre toute idée de restauration future ; la cathédrale de Reims doit rester une ruine sublime. Il aurait ainsi déclaré : « Une cathédrale ? nous vous en construirons une autre ! »[51]. De la part d'un des chefs du radicalisme le plus anticlérical, ces propos révèlent bien l'idée d'une cathédrale devenue symbole national.

Cependant d'autres idées plus radicales sont également mises à l'ordre du jour. Armand Dayot expose en 1915 au monde artistique le projet d'un officier français :

> « Monsieur,
>
> J'ai lu votre remarquable travail sur la Cathédrale de Reims. Oui, c'est l'avis de nous tous Officiers, il ne faut pas la réparer, il faut la consolider, la couvrir adroitement et la laisser comme témoin de la barbarie teutonne. Il faut y transporter les ossements des morts pour la Patrie, en ce moment épars sur les champs de France ; il faut mettre les noms de tous les Héros décédés pour la Patrie tout autour en lettres d'or sur des plaques de marbre. Il faut entourer cet ossuaire des canons pris à l'ennemi, mis debout et reliés par des chaînes fondues dans du bronze allemand, et que tous les ans, à la date de la signature de la paix, proclamant l'anéantissement de l'Allemagne, la France aille s'agenouiller là, devant les Morts, et que l'Armée ce jour-là envoie tous ses Drapeaux avec une délégation d'Officiers et Soldats, saluer nos Héros… »[52]

De ce texte émerge le désir d'appropriation de l'emblème que constitue la cathédrale afin de commémorer les victimes de la guerre. Il s'agit d'une récupération militaire, strictement laïque, du mythe, la cathédrale, « morte au combat », devenant l'emblème des soldats morts pour la France. La cathédrale devrait rester figée au cœur de la France, preuve ad eternam de l'ignominie allemande.

---

[50] Lettre de P. Lajoie architecte DPLG à Warren Langford, doyen de la Faculté d'Architecture de Harvard, 20 janvier 1917, AMR 151W79.
[51] André MICHEL, « Dans les ruines de nos Monuments historiques. Conservation ou restauration ? », *La Revue des deux mondes*, 15 novembre 1917, p.409.
[52] Lettre de Armand Dayot au maire de Reims, 20 septembre 1915, AMR, 151W79.

En juillet 1917, Armand Dayot relance la polémique par un article intitulé « Que deviendra la Cathédrale de Reims ? (Essai d'une Solution collective) » publié dans *La Revue*. Il insiste à nouveau sur le fait qu'il souhaite qu'aucune restauration ne soit entreprise, mais seulement des mesures de préservation dont la pose d'une toiture protectrice. La restauration serait ainsi le « suprême sacrilège ». Il souhaite également la création d'un espace où « seraient chronologiquement disposés les débris de sculptures et d'architectures pieusement recueillis et aussi les figures et les motifs ornementaux ». Il cite à nouveau la lettre de l'officier militaire dont il rappelle la « noblesse indiscutable de ce projet »[53].

Ce nouvel article présente en partie l'enquête commanditée, au milieu de l'année 1915, par Armand Dayot[54]. Il cite de nombreuses lettres témoignant de l'opposition aux « projets des nouveaux vandales dont les équipes de reconstruction s'organisent déjà avec la plus active et la plus dangereuse vigilance ». Armand Dayot reprend un large extrait de l'ouvrage de Rodin *Les cathédrales de France* avant d'introduire une lettre de l'artiste : « L'idée de défendre les ruines de la cathédrale de Reims contre toute restauration sacrilège et d'en faire le Panthéon des héros inconnus morts pour la patrie, et dont les ossements sont aujourd'hui dispersés à travers tous les champs de bataille, est tout simplement sublime. J'y applaudis, bien vivement comme aussi au projet de cette cérémonie annuelle où la France entière, précédée par les drapeaux des régiments, irait s'agenouiller devant le glorieux ossuaire. Ce serait une sorte de sacre nouveau, et comme vous le dites très justement, la vieille basilique, mutilée, mais non défigurée par de profanes restaurations, verrait se renouer, à travers l'histoire, les anneaux brisés de ses traditions nationales. Ce projet grandiose, né dans l'âme d'un soldat, et fait pour émouvoir l'âme de la France entière, doit aboutir »[55]. Par sa haute autorité morale, Auguste Rodin cautionne ce culte sentimental et guerrier. Dans ce même article d'Armand Dayot, d'autres réactions sont citées dont celle de l'éminent peintre Alfred Roll (1846-1919), président de la société nationale des artistes français. La cathédrale de Reims doit ainsi devenir monitrice de mémoire mais surtout de haine.

Tous les littérateurs et artistes sont également sollicités par le journaliste et écrivain Adolphe Brisson (1860-1925), directeur des *Annales*. Ce dernier leur envoie une lettre pour leur

---

[53] Armand DAYOT, « Que deviendra la Cathédrale de Reims ? (Essai d'une Solution collective) », *La Revue*, du 1er au 15 juillet 1917.
[54] De l'aveu même d'Armand Dayot, la publication de cette enquête a été retardée. En définitive, celle-ci ne paraîtra jamais. On peut se demander si ce débat a suscité l'hostilité de sa hiérarchie ou était-il, en 1917, déjà suranné ?
[55] Armand DAYOT, « Que deviendra la Cathédrale de Reims ? (Essai d'une Solution collective) », p.4.

demander leur avis sur l'état dans lequel il convient de laisser la cathédrale de Reims. Là encore, le débat est influencé car Adolphe Brisson s'exprime largement à ce propos. Il affirme ostensiblement et publiquement que la cathédrale de Reims doit rester comme un « témoignage de la barbarie et de la férocité allemandes »[56].

Le débat est donc encore d'actualité au début de l'année 1919. Pourtant à cette époque, tous reconnaissent que la cathédrale de Reims n'est pas l'amas de ruines que l'on prévoyait notamment en raison des intenses bombardements de juillet 1918. L'architecte Robert de Souza s'insurge contre les propositions soulevées par Adolphe Brisson et Armand Dayot. Son plaidoyer, paru dans les colonnes de *L'Eclaireur de Nice* le 5 mars 1919, s'oppose également à toute idée de restauration à l'identique. Pour lui, la cathédrale a sans cesse été restaurée et ce principe de continuité du chantier doit perdurer, car que « resterait-il aujourd'hui de la cathédrale de Reims si elle n'avait été soigneusement entretenue et plusieurs fois grandement restaurée ? »[57] Cette idée est également défendue par Henri Deneux qui rappelle qu'en dépit « d'affirmation d'écrivains peu soucieux d'exactitude, la cathédrale rémoise n'est pas morte. Elle revivra, elle revit déjà, car elle n'a pas été tuée par les obus allemands »[58]. Si la cathédrale peut techniquement être restaurée, aucune théorie ne peut justifier de la conserver dans son état actuel.

Si cette idée d'ossuaire paraît pour le moins incongrue, la cathédrale reçoit tout de même des insignes guerriers. En effet, pendant et après la guerre, les canons pris à l'ennemi étaient placés comme trophées dans les lieux publics avant d'entourer les futurs monuments aux morts. Monseigneur Maurice Landrieux avait exprimé ce souhait dans son ouvrage afin que deux canons allemands provenant des forts de Brimont, de Berru ou de Nogent-l'Abesse soient installés sur le parvis de la cathédrale[59]. Le 16 novembre 1919, il en fait une demande officielle auprès du maréchal Ferdinand Foch[60]. Le 20 février 1920, Henri Deneux et le cardinal Luçon discutent à propos des « canons trophées »[61]. Dans une lettre, datée du 6 mars 1920, adressée à l'archevêque de Reims, le maréchal Foch accepte « la demande d'exonération des frais de transport des 2 canons destinés à être placés devant la cathédrale de

---

[56] Robert DE SOUZA, « La restauration de la Cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de Nice,* 5 mars 1919.
[57] *Ibid.*
[58] Rapport de Henri Deneux sur l'estimation des dégâts mobiliers et immobiliers, 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[59] Maurice LANDRIEUX, *op. cit.*, p.188.
[60] Lettre de monseigneur Landrieux au maréchal Foch, 16 novembre 1919, ADR, fonds Landrieux.
[61] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.249.

Reims »[62]. Une photographie[63] montre d'ailleurs qu'au moins un canon a été installé sur le parvis de la cathédrale. D'après le journal du cardinal Luçon, les canons trophées auraient été installés sur le parvis le 1er octobre 1920[64]. Cependant cette installation ne semble avoir été qu'éphémère bien que l'on ne sache quand ceux-ci ont été désinstallés.

Le caractère ostentatoire de telles mesures désintéresse les Rémois qui souhaitent surtout le retour à leur vie d'avant-guerre.

Les Rémois ou le retour à la normale

Reims est en ruines et dans l'immédiat après-guerre, la vie est dure. Dans *La Résurrection de Reims*[65], René Druart raconte l'expérience quotidienne en février 1919 d'un Rémois privé de gaz, d'éclairage et parfois même d'eau. Même l'alimentation fait défaut[66]. Les Rémois sont en fait trop préoccupés par leur quotidien et par le devenir de leur ville pour se lancer pleinement dans tout débat idéologique.

Dès le 31 octobre 1914, un dessin de Henriot paru dans *L'Illustration* pose sarcastiquement le problème de la commémoration face au quotidien. Deux hommes discutent et le premier s'exclame : « Ma maison brûlée ?… mais je compte bien la rebâtir ! » Le deuxième lui rétorque « Vous n'avez pas le droit ! Vous devez la laisser ainsi pour que nos enfants conservent le souvenir du passage des Vandales ! ». La cathédrale est ainsi pour les Rémois cette maison que d'autres souhaitent garder en l'état. Au-delà du caractère particulier de la cathédrale de Reims, c'est le symbole de la reconstruction de la cité rémoise qui se retrouve dans ce débat.

Pour s'opposer aux projets précédemment exposés, un certain consensus s'opère entre l'ensemble des habitants de Reims et même entre les ennemis de toujours, le maire Jean-Baptiste Langlet et le cardinal Louis-Henri Luçon. A la lettre publiée par Armand Dayot, la réponse du maire de Reims est sans ambiguïté : « Mais quand la guerre aura terminé son œuvre de mort, il faudra que la vie rentre dans le temple ». Jean-Baptiste Langlet reconnaît néanmoins que cette idée pourrait se soutenir si la destruction était plus complète. Il souhaite que la cathédrale soit consolidée, recouverte et mise à l'abri des intempéries. « Il faut que la

---

[62] Lettre du maréchal Foch adressée au cardinal Luçon, 6 mars 1920, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath ».
[63] BMR, fonds iconographique, 9-156.
[64] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.258.
[65] René DRUART, « La résurrection de Reims », *Le Grand Tourisme, n°52*, 1923, p.10-17.
[66] Anne JACQUEMART, *Max Sainsaulieu (1870-1953). La découverte d'un architecte rémois*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1998, p.40-41.

toiture, ses contreforts, ses colonnes, les ogives de ses fenêtres soient restaurés là où a frappé la mitraille […] Il restera hélas, assez de plaies béantes pour témoigner des injures que lui a fait subir la Kultur allemande […] Quant à faire de la cathédrale une nécropole, un ossuaire […] ce n'est pas à Reims qu'une idée aussi inesthétique trouvera des adhérents. Aucun panthéon, aucun temple ne peut prétendre au monopole du souvenir patriotique »[67]. Il conclut enfin que si de tels projets prenaient forme, il les combattrait. Cette prise de position est particulièrement remarquée par le cardinal Luçon qui, le 12 octobre 1917, félicite l'anticlérical maire de Reims : « Venant de vous, c'est un acte qui peut avoir une puissante et heureuse influence pour l'avenir de notre illustre monument, en arrêtant certains projets contre lesquels il est urgent de prémunir l'opinion »[68]. Pour les deux hommes, il est ainsi évident qu'il faut rendre la cathédrale à ses habitants et à ses fidèles.

Les Rémois sont également soutenus par des personnalités extérieures. L'écrivain et poète Camille Le Senne publie deux brochures parues en 1916 concernant la cathédrale de Reims, brochures intitulées *Pour la Cathédrale de Reims*[69] et *Sauvons la Cathédrale de Reims !*[70]. Ce deuxième titre est suffisamment explicite sur le parti pris par l'auteur. A la suite de la publication du premier opus, son appel à l'opinion en faveur de la restauration a suscité de nombreuses réactions. Ainsi l'un de ses correspondants écrit : « Ne vous lassez pas […] et surtout ne vous rassurez pas trop vite. Pour des raisons obscures – et que le souci de l'union sacrée ne permet pas de préciser, – la restauration de la cathédrale a encore beaucoup d'adversaires. Les partisans du maintien indéfini des ruines n'ont pas renoncé à leur paradoxe »[71]. Selon Camille Le Senne, le débat a ressurgi à la suite de l'exposition des tapisseries de Reims au Petit Palais. Il explique que les ruines ne peuvent indéfiniment se conserver en raison des contraintes météorologiques et de la nature même des matériaux. Il s'oppose ainsi farouchement aux partisans du « statu quo post ruinam »[72].

Louis Bréhier, rémois d'origine et auteur en 1916 de *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, conclut son ouvrage sur cette vaste question de restauration[73]. Il s'immisce dans ce débat qu'il considère comme national. Au nom de la mémoire des ancêtres, il réclame la restauration de l'édifice. En effet, une cathédrale est pour lui le fruit du labeur, des sacrifices

---

[67] Copie de la réponse du Docteur Langlet à Armand Dayot, 27 septembre 1915, AMR, 151W79.
[68] Lettre du cardinal Luçon au maire de Reims, 12 octobre 1917, AMR, 151W79.
[69] Camille LE SENNE, *Pour la Cathédrale de Reims*, Paris, Editions et Librairie, 1916, 16 p.
[70] Camille LE SENNE, *Sauvons la Cathédrale de Reims !*, Paris, Editions et Librairie, 1916, 20 p.
[71] *Ibid.*, p.5.
[72] *Ibid.*, p.10.
[73] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, Paris, H. Laurens, 1916, p.263-265.

des « générations d'autrefois » : « tous ces vieux maîtres d'œuvre qui ont consacré leur génie à la bâtir et à l'orner, tous ces princes, ces évêques, ces bourgeois, ces paysans, ces ouvriers qui ont donné sans compter leurs ressources pour la faire plus belle, tous ont bien le droit d'être entendus aussi au cours de ce débat. Aurons-nous le triste courage, nous qui sommes leurs héritiers, de renier leur volonté et d'éteindre la lampe qu'ils allumèrent il y a sept cents ans au fond du sanctuaire ? ». Louis Bréhier rappelle également que si la cathédrale de Reims fait partie des trésors artistiques de la France, elle appartient également aux Rémois : « Croit-on que les habitants de Reims qui sont nés et qui ont vécu à l'ombre auguste de la cathédrale, pour qui elle était comme une image glorieuse de leur passé, vont accepter sans protestation l'idée de la voir se dresser désormais morne et déserte, comme un monument de mort au milieu de la ruche bourdonnante de leur ville ? » Le professeur concède que des erreurs de restauration ont pu être commises et que ce chantier nécessite la plus grande prudence. La mémoire de la guerre se retrouvera suffisamment par les statues mutilées devenues « blessures indélébiles » et « cicatrices glorieuses ». A la fin de la guerre, La France se « devra de relever la cathédrale de Reims et de la rétablir, autant qu'il sera possible, dans sa splendeur d'autrefois »[74].

Deux tendances opposées s'affrontent à Reims pour la reconstruction de la ville : d'un côté, ceux qualifiés de conservateurs qui voudraient tirer un trait sur la guerre et reconstruire totalement à l'identique le plus vite possible ; de l'autre, les progressistes qui désirent créer une nouvelle vie et profiter de la guerre pour faire de Reims une ville moderne. Dans ses recherches consacrées à la reconstruction de Reims, Anne Jacquemart constate que les « orientations qui président à la reconstruction de Reims sont souvent le mixte d'un projet réfléchi certes, mais aussi de l'urgence de la nécessité »[75]. Ce même état d'esprit pour la ville de Reims se retrouve ainsi, au niveau national, pour son emblématique cathédrale, car la position des Rémois, pour cette question spécifique, est sans ambiguïté. Ils souhaitent retrouver leur cathédrale. Cette position est mise en scène par Maurice Hollande dans son discours d'ouverture des travaux de l'académie de Reims le 7 juillet 1927. Dans une causerie imaginaire entre Paul et Pierre, ces deux positions s'opposent. Pour Pierre, toute restauration lui paraît comme un sacrilège. A cela Paul répond : « Je vous en prie, mon cher, laissez là cette rengaine, bonne pour les esthéticiens périmés de l'époque ruskinienne et qui n'est

---

[74] *Ibid.*, p.263-265.
[75] Anne JACQUEMART, *La reconstruction de Reims entre nécessité, tradition et modernisme*, mémoire de DEA sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1999, vol. 1, p.63.

vraiment pas digne de vous. Je ne sais rien de plus irritant que cette "politique du pire" appliquée au domaine de l'art. Comment ! parce qu'une belle chose a été abîmée, le seul remède que vous préconisiez consiste à la laisser tomber en ruines sous prétexte qu'il est sacrilège d'y toucher. Il est heureux pour Reims que cette théorie criminelle n'ait pas prévalu !... »[76].

« Croit-on que les habitants de Reims supporteront le spectacle de la cathédrale mutilée au cœur de la ville renaissante ? »[77] Paul Léon avait parfaitement compris que ce débat, si intellectuel soit-il, n'avait que peu d'importance, en fait, face à la charge émotionnelle du monument dans le cœur des Rémois.

Bilan des positions : André Michel et Paul Léon

Ainsi au moins quatre tendances apparaissent et s'affirment passionnément tout au long de la guerre. Les premiers réclament que la cathédrale, gloire nationale, soit restaurée à l'identique ; symbole des destructions, l'édifice doit devenir un symbole de la reconstruction de la France. D'autres considèrent que la cathédrale doit perpétuer le souvenir des destructions allemandes. Elle peut certes être aménagée, mais doit avant tout commémorer le souvenir de la Grande Guerre. Pour les archéologues, l'authenticité prévaut sur tout. C'est le principe même des restaurations qui est critiqué. Enfin, les derniers considèrent que la cathédrale est devenue un Parthénon, un idéal de beauté, des ruines qu'il faut conserver en l'état. Il est cependant difficile de classer les gens dans ces tendances car chaque position est issue d'une réflexion personnelle. Souvent la position d'un artiste, d'un homme politique ou d'un homme de lettres, est médiane à ces différentes tendances et peut évoluer dans le temps. Ainsi Ernest Lavisse et Withney Warren qui s'étaient illustrés contre l'idée de restauration, rejoignent la société des amis de la cathédrale de Reims et cautionnent le désir de réparer l'édifice.

Mais la vraie interrogation est de savoir si la cathédrale de Reims peut techniquement être restaurée car mis à part l'incendie du 19 septembre 1914, la cathédrale a reçu durant tout le conflit un minimum de 287 obus repérés. Le chiffre d'environ 400 impacts directs serait d'ailleurs plus proche de la réalité. Mais si l'édifice a largement souffert, sa superstructure a résisté et il n'est pas l'amas de ruines que décrivaient, durant la guerre, certains journalistes.

---

[76] Maurice HOLLANDE, « Le nouveau Reims : réalités, espoirs », discours d'ouverture de la séance du 7 juillet 1927, *Travaux de l'Académie de Reims*, années 1926-1927, p.7-24.
[77] Paul LEON, *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, Paris, H. Laurens, 1918, p.79.

Comme nous l'avons vu précédemment, la commission des monuments historiques a été fortement critiquée voire discréditée[78]. La « tête de Turc », comme le soulignait Max Sainsaulieu[79], a néanmoins reçu quelques soutiens tel celui de Louis Bréhier relevant « l'œuvre déjà presque séculaire » de cette commission qu'il serait « injuste de condamner en bloc »[80]. Finalement, c'est à cette institution que revient le dernier mot.

Membre de cette commission, l'historien d'art André Michel (1853-1925), répond sans ambiguïté aux romantiques. « J'ai vu les blessures béantes ; j'ai profondément senti la beauté de la "ruine" et je déclare pourtant qu'il serait criminel de ne pas panser ses plaies »[81]. Pour Paul Léon, on exagère quelque peu la beauté des ruines. Que les monuments soient patinés par le temps est une chose. En revanche, « les monuments bombardés présentent une masse informe, un lamentable chaos ; ce qui reste est morcelé, déchiqueté selon les hasards du tir. De telles ruines sont plus tragiques que vraiment belles »[82]. Il rejoint ainsi les conceptions artistiques qu'aurait prophétisé Auguste Rodin[83].

André Michel considère que tous ces débats sont stériles si la cathédrale peut être techniquement restaurée. Le principe prôné par les archéologues pour lui est désuet car les nouvelles conceptions de restauration, les nouveaux architectes sont conscients de leur tâche et sur de nombreux chantiers, archéologues et architectes se font dorénavant confiance. En effet, les nouveaux restaurateurs ne sont plus ceux d'autrefois[84]. De toute façon, on ne peut laisser un monument en ruines sans veiller à son entretien. Renoncer à restaurer un édifice c'est le vouer à la mort.

Aux nouveaux aménageurs, à ceux qui désirent commémorer les victimes de la guerre dans les os, le marbre et le bronze, André Michel répond que de tels travaux nécessiteront des dépenses importantes d'ailleurs chiffrées par l'architecte Louis Bernier (1847-1919). Il les interpelle directement en considérant leur projet comme utopique. Comment imaginer rassembler dans un tel lieu tant de plaques de marbre ? Comment justifier l'exhumation de

---

[78] VIII.5.3 « La critique de la protection de la cathédrale de Reims ».
[79] Rapport de Max Sainsaulieu, 5 novembre 1916, MAP, 80/3/11.
[80] Louis BREHIER, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, Paris, H. Laurens, 1916, p.263-265.
[81] André MICHEL, « Dans les ruines de nos Monuments historiques. Conservation ou restauration ? », *La Revue des deux mondes*, 15 novembre 1917, p.414.
[82] Paul LEON, *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, Paris, H. Laurens, 1918, p.79.
[83] « Dans la Cathédrale de Reims », *La Force Française*, 27 août 1920, p.451.
[84] André MICHEL, « Dans les ruines de nos Monuments historiques. Conservation ou restauration ? », *La Revue des deux mondes*, 15 novembre 1917, p.405-406.

tant de corps ? Il souhaite que le sanctuaire soit rendu à sa véritable et seule destination, au « culte vivant »[85].

Dans son exposé, André Michel rejoint certaines positions défendues par les historiens et nationalistes. Au nom de la continuité de l'histoire, il revient en détail sur la réaction à l'incendie de la cathédrale de Reims, le 24 juillet 1481. Tous alors, échevins, chanoines, l'abbé de Saint-Denis, Charles d'Orléans, le roi de France Louis XI et ses successeurs participèrent au relèvement de la cathédrale. « Faisons comme les Français du XV^e^ et du XVI^e^ siècle ; si Notre-Dame après la tourmente est encore viable, nous l'aiderons à revivre »[86]. C'est l'idée que la guerre n'est après tout qu'un élément tragique de plus dans l'histoire du monument. André Michel ne défend pas seulement la restauration de la cathédrale de Reims mais aussi celle de la collégiale de Saint-Quentin, de la cathédrale de Soissons et d'édifices de moindre importance.

Mais si la cathédrale, suite à la guerre, devait devenir une véritable ruine, jamais André Michel, ne tolèrerait qu'elle soit remplacée par un pastiche. Il s'agit d'un avis éclairé du conservateur en chef du département des sculptures du musée du Louvre. Restaurer et commémorer tel est le leitmotiv d'André Michel. En revanche, il est fermement opposé à toute idée de restauration de la statuaire. Catégorique, il explique ainsi : « nous interdirons à tout sculpteur de restaurer ou même copier aucune statuette ou statue ; celles qui auront eu à souffrir de l'incendie et du bombardement resteront mutilées » en revanche « tout ce qui importe à la vie organique et à la durée de la cathédrale, tout ce qui constitue son ossature et son armature, nous le réparerons partout où besoin sera et dans la mesure qu'il faudra »[87]. Ces idées, André Michel a maintes fois l'occasion de les exprimer, notamment lors d'une conférence intitulée « Où en est et que deviendra la Cathédrale de Reims », à la société des conférences, le 14 février 1919[88].

Cette position d'André Michel est unanimement reprise par la commission des monuments historiques et par Paul Léon en 1918. Dans l'une de ses parutions intitulée *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, il indique que les statues de Reims ne devront pas être restaurées. « Qui oserait profaner la beauté nouvelle que leur ajoute le martyre ? La lumière qui embrase la pierre rougie illumine la sainte cohorte de ses

---

[85] *Ibid.*, p.410.
[86] *Ibid.*, p.412.
[87] *Ibid.*, p.412.
[88] André MICHEL, « Où en est et que deviendra la Cathédrale de Reims », (conférence donnée à la société des Conférences, le 14 février 1919), *la Revue Hebdomadaire*, n°11, 15 mars 1919, p.311-327.

mystérieux reflets. Là encore fions-nous à l'action éternelle du temps plutôt qu'à l'intervention passagère des hommes »[89]. La vision romantique des pierres continue d'être relayée mais ne concerne plus l'architecture, mais la statuaire. Cette idée est exprimée à nouveau par Paul Léon lors d'un grand discours dans la séance annuelle des Cinq Académies, le 25 octobre 1922 : « Un monument se restaure, il ne se remplace pas. L'architecte n'est pas libre de faire autrement ou mieux. Il nous doit ce qui existait »[90]. Ces paroles solennelles doivent être considérées comme un véritable programme de restauration des monuments détruits par la guerre[91]. Pour Paul Léon, l'architecte des monuments historiques doit être un simple technicien, un subordonné, exécutant les décisions prises par la commission des monuments historiques.

Paul Léon rappelle toutefois l'urgence d'arrêter la décomposition de la pierre. Mais comment restaurer ? Les monuments ne sont pas en effet d'une seule venue et l'unité de style n'est qu'une conception théorique largement combattue dès lors. Les édifices ont en effet été remaniés, complétés au cours des siècles, puis largement restaurés au XIX^{e} siècle. Ces vastes chantiers doivent-ils faire abstraction des restaurations si critiquées du XIX^{e} siècle ? La position de Paul Léon à ce propos paraît claire : le monument doit être restauré tel qu'il existait avant la guerre[92].

Le débat semble clos. La commission des monuments historiques et l'influence de ses membres ont dépassionné puis fait taire toutes ces controverses qui éclairent les tendances de cette époque en matière de restauration des monuments historiques, tendances qui ont réussi à concilier l'esprit de conservation et l'esprit d'innovation. La restauration de la cathédrale de Reims se fera sous la seule haute autorité de la commission des monuments historiques et avec l'aide sur place de la société des amis de la cathédrale de Reims.

La société des amis de la cathédrale de Reims

Des liens étroits unissent la commission des monuments historiques et la société des amis de la cathédrale de Reims. Eugène Lefèvre-Pontalis, Camille Enlart, André Michel et Paul Léon font partie des membres fondateurs lors de la création officielle de la société le 9 mai 1917.

---

[89] Paul LEON, *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, Paris, H. Laurens, 1918, p.77.
[90] Paul LEON, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, p.1.
[91] Annexe 43.
[92] Concernant les dérestaurations effectuées ou non sur le chantier de la cathédrale de Reims de 1919 à 1938, XV.2.2 « La dérestauration ».

En juillet 1924, l'association s'étoffe et compte alors parmi ses membres André Hallays, Pol Neveux et Paul Vitry. Le sculpteur Albert Bartholomé fait le chemin inverse. Membre du premier comité de la SACR, il rejoint la CMH le 20 février 1920[93].

Principes et statuts de la société

Les opposants au principe de conservation de l'état de ruines – le statu quo post ruinam de Camille Le Senne[94] – les Rémois et d'autres grands intellectuels, se regroupent et fondent la société des amis de la cathédrale de Reims.

L'idée de la fondation de cette société est latente durant la guerre parmi les Rémois en exil. Des initiatives, sans pérennité, avaient été lancées par l'entrepreneur rémois Henri Abelé[95]. Le projet constitutif est présenté au cardinal Luçon par Max Sainsaulieu le 14 mars 1917[96]. Une autre visite dans le même sens a lieu deux semaines après, le 29 mars. Henri Abelé vient s'entretenir avec le vénérable archevêque à propos de son discours à l'assemblée constitutive[97]. Le 26 mars, l'archevêque avait déjà accepté de patronner cette nouvelle association à condition que son nom ne soit pas associé sur une même liste à ceux d'hommes politiques ayant « personnellement pris l'initiative de lois ou de mesures ayant un caractère d'hostilité marqué vis-à-vis de la religion »[98]. C'est là d'ailleurs le mérite de l'association d'avoir pu concilier les divergences d'opinion de ses membres.

Fondée le 9 mai 1917 sous l'impulsion de Max Sainsaulieu et Henri Abelé et de nombreux Rémois, réfugiés à Paris, cette association a pour but essentiel la collecte de fonds pour la restauration de la cathédrale de Reims. Son premier comité comprend les entrepreneurs Henri Abelé, Maurice Fenaille et Eugène Gosset ; les adjoints au maire de Reims, Emile Charbonneaux et Jean Duroy de Bruignac ; l'ancien député Henri Cochin ; les architectes Max Sainsaulieu et Whitney Warren ; le sculpteur Albert Bartholomé ; les académiciens Albert Besnard, René Doumic, Théodore Dubois et Ernest Lavisse ; le président de l'académie nationale de Reims, Louis Demaison ; le président de la société des amis du vieux Reims, Hugues Krafft ; le président de la société des amis des cathédrales, Camille Enlart ; le président de la société française d'archéologie, Eugène Lefèvre-Pontalis ; l'intellectuel rémois

---

[93] CMH, 20 février 1920, MAP, 80/15/24.
[94] Camille LE SENNE, *Sauvons la Cathédrale de Reims !*, Paris, Editions et Librairie, 1916, p.10.
[95] Concernant les desseins d'Henri Abelé, XIII.4.4 « "Le dollar des cathédrales" et les initiatives d'Henri Abelé ».
[96] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.124.
[97] *Ibid.*, p.126.
[98] Lettre de Henri Abelé adressée au cardinal Luçon, 13 mars 1917, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale »

Henri Jadart, le conservateur au musée du Louvre André Michel et Paul Léon, alors chef de la division des services d'architecture au ministère des Beaux-Arts. Le président est l'éminent archéologue Eugène Lefèvre-Pontalis. A sa mort, c'est le rémois Emile Charbonneaux qui accède à la présidence de l'association.

Fondée dans une salle du Palais du Louvre, cette nouvelle association recherche alors activement un local à Paris dans le quartier du boulevard Saint-Michel sur la rive gauche[99]. Le président de la république, Raymond Poincaré et l'archevêque de Reims, le cardinal Luçon, patronnent cette association. Le maire de Reims, le docteur Jean-Baptiste Langlet pourtant anticlérical, rejoint l'association en tant que membre d'honneur, en novembre 1917[100].

Cette association s'oppose aux adversaires de la restauration. L'antagonisme n'est pourtant pas si frontal entre adversaires et partisans de la restauration. Les opinions individuelles changent et ainsi la SACR compte parmi ses membres fondateurs Withney Warren et Ernest Lavisse qui se sont jadis prononcés contre la restauration ou plutôt contre une certaine idée de la restauration.

L'article 2 des statuts précise que l'association se doit « d'aider à la conservation et à la restauration de la Cathédrale de Reims et de ses dépendances ; de réunir les souvenirs historiques et nationaux qui s'y rattachent ; de contribuer à maintenir et à développer le caractère artistique du mobilier et de la décoration intérieure de la Cathédrale de Reims ainsi que de la partie musicale des fêtes qui y sont célébrées, mais à l'exclusion de toute ingérence dans l'organisation ou la célébration du Culte. »[101] Les objectifs de l'association se sont éloignés du projet primitif de statuts. En effet dans ces derniers, l'article 2 stipulait : « Le but de la Société est de contribuer à la restauration et à la conservation matérielle de l'Edifice et à l'entretien et au développement artistique du Culte traditionnel auquel il est destiné. »[102] Entre ces deux variantes, c'est le rôle joué par la SACR au niveau du culte qui est différent. Dans les projets de statuts, la SACR avait l'objectif d'être un soutien au clergé rémois. Dans les statuts officiellement déposés, le ton est plus neutre. Il s'agissait probablement d'éviter que la SACR ne soit cataloguée comme une association cultuelle, ce qui aurait risqué d'entraîner à la

[99] ADM, dépôt de Reims, 19J54[bis].
[100] Lettre du secrétaire général de la SACR au maire de Reims, 24 novembre 1917, AMR, 175W1.
[101] Statuts de la SACR, article 2, p.3-4.
[102] Brouillon relatif aux projets de statuts de la société des amis de la cathédrale de Reims, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».

fois l'hostilité de l'Etat et celle de l'Eglise[103]. Néanmoins l'esprit initial, même s'il n'est pas écrit, demeure. Le 22 juillet 1919, le président Eugène Lefèvre-Pontalis adresse une lettre à tous les adhérents dans laquelle il stipule l'objectif prioritaire défini par le conseil d'administration : « Parmi nos projets celui qui nous est le plus cher et que nous voudrions d'abord réaliser est le rétablissement du culte dans la cathédrale »[104]. Dans cette lettre, la SACR s'oriente sur la restauration de la cathédrale non dans sa forme mais dans sa fonction, la fonction principale étant le service religieux.

La société des amis de la cathédrale de Reims s'interroge tout d'abord sur la restauration de l'édifice, estimée selon eux à vingt millions de francs. Face aux partisans de la restauration intégrale et à ceux qui veulent la laisser en l'état, la position officielle de la SACR dans ce débat consiste à mettre l'édifice « à l'abri des intempéries, à le consolider en obturant les brèches des murs et les trous des voûtes, mais il ne faut restaurer ni les statues ni les bas-reliefs mutilés qui perpétueront l'odieuse barbarie germanique »[105]. Il est incontestable que la présence de Camille Enlart, Eugène Lefèvre-Pontalis, André Michel et Paul Léon a largement prévalu dans ce débat interne à l'association. Cette position médiane a également le mérite de rallier le maximum de personnalités à cette cause.

Partenariat, propagande et communication

Une structure en faveur de la défense du patrimoine rémois existait déjà. Il est évident qu'un lien fort unit la SACR à la société des amis du vieux Reims[106]. Le président de cette dernière, Hugues Krafft (1853-1935), est d'ailleurs membre du premier comité de la SACR. Bien évidemment, à plusieurs occasions, les amis du vieux Reims se rendent sur le chantier de la cathédrale, notamment le 12 mai 1921[107]. Dans le même esprit, il convient de ne pas négliger le rôle actif de la société académique de Reims[108]. Des partenariats sont noués. Il est évident

---

[103] Farouchement opposée à la laïcisation de la France, la papauté interdit le principe même des associations cultuelles.
[104] Lettre du président de la SACR Eugène Lefèvre-Pontalis portant sur les objectifs de l'association, 22 juillet 1919, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[105] Document adressé aux 300 membres de SACR, 6 mars 1919, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[106] En 1919, Abel Jamas réalise une eau-forte représentant une vision réaliste et romantique de l'incendie de la cathédrale de Reims. La lueur de l'incendie se reflète jusque dans les nuées tourbillonnantes qui s'opposent au calme et à la rectitude du paysage environnant la cathédrale. Cette œuvre est éditée à 25 exemplaires et placée sous les auspices de la société des amis du vieux Reims.
[107] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.264.
[108] Voir à ce propos, Agathe FOLLEREAU, *Vie et fonctions d'une société savante de province : l'Académie Nationale de Reims, de 1841 à 2003*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 2003, p.62-66.

que de nombreux membres participent conjointement aux activités de ces diverses sociétés locales.

La SACR s'ingénie à éveiller l'intérêt du public en faveur de la cathédrale. Les moyens d'action développés par l'association sont divers mais consistent essentiellement à obtenir des recettes, au travers de dons et ventes de produits dérivés. Les produits estampillés cathédrale de Reims devraient connaître un incontestable succès commercial[109]. Le 5 novembre 1917, la SACR, par l'intermédiaire de son président Eugène Lefèvre-Pontalis, demande au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts 10 tonnes de déchets de plomb fondu, 200 kg de moellons, marbre ou pierres non sculptés ou moulurés, 200 kg de métaux provenant des clous ou broches de fer de la charpente, du plomb des cloches ou des vitraux. Ces matériaux seraient vendus à l'état de débris authentifiés par un cachet de la SACR et serviraient à confectionner des souvenirs tels que la reproduction en plomb de statues de la cathédrale. La commission des monuments historiques réunie le 22 février 1918 émet un avis favorable à l'autorisation sollicitée[110]. Néanmoins l'administration émet un avis contraire et refuse catégoriquement ce projet. Cette demande est réitérée le 12 mai 1919 pour des quantités moindres : seulement 1000 kg de plomb fondu. L'administration est inflexible, la réponse est à nouveau négative[111]. Cette question est à nouveau examinée par la commission lors de sa séance du 27 juin 1919. L'hostilité est cette fois-ci manifeste et la commission rappelle ainsi son refus systématique face aux différentes demandes de cession de matériaux anciens. Céder de façon mercantile des parcelles même insignifiantes du patrimoine français, notamment à l'étranger, est ressenti comme quelque chose « d'humiliant »[112] et l'Etat ne doit en aucun cas y souscrire.

Si ce projet initial ne peut aboutir, la SACR réalise une importante campagne de vente et de recherche de donateurs. Le musée du Louvre édite un moulage d'une petite tête d'ange souriant de 27 cm de haut sur socle vendu au profit de la SACR. Le travail d'édition a surtout été assuré par Pierre Antony-Thouret. Des cartes postales, divers albums de photogravures – dont un intitulé *Pour qui n'a pas vu Reims au sortir de l'étreinte allemande*[113] – et des vignettes représentant la cathédrale en flammes[114] sont ainsi vendus pour le compte exclusif

---

[109] Concernant la forte valeur marchande des débris des monuments des villes bombardées, XI.3.1 « Amateurs et profiteurs ».
[110] CMH, 22 février 1918, MAP, 80/15/23.
[111] Minute de lettre, MAP, 80/3/11.
[112] CMH, 27 juin 1919, MAP, 80/15/24.
[113] Pierre ANTONY-THOURET, *Pour qui n'a pas vu Reims au sortir de l'Etreinte Allemande (octobre 1918). La Cathédrale.. La Ville..*, Paris, Chez l'Auteur, 1927, 36 p, 127 pl.
[114] *Société des Amis de la Cathédrale de Reims*, vignettes en couleurs, 21/41 et 42/36, ADR.

de la société[115]. Pour assurer les débouchés de sa production, la SACR installe une baraque de vente, place du parvis, où les touristes peuvent acheter des souvenirs de la cathédrale. Elle doit néanmoins se démarquer de ses concurrents commerciaux et rappelle, ostensiblement, en juillet 1924, que le produit de ces ventes est entièrement affecté à la restauration de la cathédrale de Reims.

La SACR mène également une intense activité de propagande et organise de nombreuses conférences en France mais également à l'étranger. En mars 1920, Eugène Lefèvre-Pontalis est envoyé dans les principales villes de France pour donner une conférence intitulée « le martyre de la cathédrale de Reims » et inviter les sociétés locales à effectuer des dons. Le 16 mars, à Poitiers, il récolte 1530 F[116]. A Reims, le 19 janvier 1925, Marcel Aubert, professeur à l'Ecole des Chartes et conservateur adjoint au musée du Louvre, donne une conférence sur le thème des vitraux de la cathédrale de Reims. En 1927, lors de son assemblée générale, la SACR annonce la mise en place de deux séries de conférences à l'étranger : l'une organisée aux Etats-Unis par madame Carlo-Polyphème, directrice du Lyceum de New York, l'autre en Hollande par Henri Chassinat-Gigot[117]. Ce n'est là que quelques exemples illustrant cette prospection d'adhérents, de souscripteurs et de donateurs.

Le nombre d'adhérents de la SACR croît ainsi rapidement : le 6 mars 1919, les adhérents seraient environ 300[118] ; au 1er décembre 1920, ils sont désormais 671[119] ; en juillet 1924, ils dépassent les 700 ; en avril 1926, grâce à l'ouverture de la souscription pour la grande rose, le nombre d'adhérents culmine à 948[120]. La recherche de membres est importante et plusieurs comités locaux sont créés. En mars 1919, l'existence de comités à Lyon, Grenoble et Deauville est ainsi attestée[121].

---

[115] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1919 de la SACR, daté du 1er décembre 1920.
[116] *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, premier et deuxième trimestre 1920, p.355-360.
[117] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1926 de la SACR, daté du 26 mai 1927. Henri Chassinat-Gigot est avocat à la Cour d'Appel de Paris.
[118] Document daté du 6 mars 1919 et adressé aux 300 membres de la SACR.
[119] Document daté du 1er décembre 1920 et adressé aux membres de la SACR, AMR, Bl 174.
[120] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1922 de la SACR, 16 avril 1926.
[121] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1919 de la SACR, 1er décembre 1920.

***

Les nombreuses polémiques lancées à l'encontre du futur chantier de la cathédrale de Reims sont liées à l'opposition idéologique entre partisans et adversaires de la restauration des monuments. Le débat est accentué par l'identité même de la cathédrale et l'instrumentalisation de son image par la propagande. Par cette aura, la cathédrale devient et redevient un lieu de passage, de pèlerinage et d'inspiration.

XI. LA CATHEDRALE : LIEU DE PASSAGE, DE PELERINAGE ET D'INSPIRATION

Le mythe subjugue et attire pléthore d'individus tant durant la guerre que bien après. Des hommes politiques, officiers militaires, journalistes, artistes, pèlerins ou simples touristes vont au chevet de la cathédrale. Entre quête personnelle, attitude mondaine, propagande largement instrumentalisée, les raisons de ces visites sont multiples. Mais si économiquement la cathédrale ainsi qu'une partie de la ville bénéficient de ce tourisme mémoire, la quête systématique du souvenir entraîne le pillage d'une partie du patrimoine rémois. Désireux de répondre aux attentes de ces visiteurs, certains souhaitent redéfinir l'identité de la cathédrale, nouveau centre de pèlerinage ou cathédrale des morts.

Touristes et illustres visiteurs de la cathédrale

Concernant les visites de la cathédrale, l'essentiel des informations proviennent des quotidiens locaux. Mais d'autres sources sont également exploitables. Hôte désigné, le cardinal Luçon, dans son journal de guerre, a noté scrupuleusement ces rencontres plus ou moins officielles. Les renseignements fournis deviennent malheureusement plus diffus, lacunaires, à partir de 1920. D'autre part, l'iconographie nous permet de compléter cet inventaire des visites. La section photographique de l'armée a pris, durant la guerre, de nombreux clichés, conservés actuellement à la bibliothèque de documentation et d'information contemporaine. Ces photographies ont une finalité propagandiste et sont diffusées mondialement par des agences alliées ou neutres, suisses ou espagnoles.

De 1914 à 1918 : une cathédrale exhibée

Durant la guerre, alors même que la ville est quotidiennement bombardée, de nombreux visiteurs se pressent à Reims. Les raisons de ces visites sont diverses et probablement propres à chaque individu. Néanmoins, l'impact événementiel et médiatique, l'esthétisme et la curiosité dérivée du romantisme des ruines[1] ou une certaine forme de snobisme[2] permettent d'expliquer en partie les visites de Reims et de sa cathédrale. D'ailleurs de telles venues doivent se justifier, car outre l'assentiment de l'archiprêtre, toute visite de l'intérieur de la

[1] X.1.2 « L'idéal des pierres ou le romantisme des Ruines ».
[2] François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, p.145.

cathédrale doit recevoir l'autorisation du commandant de la place de Reims. La première notabilité venue à Reims est le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts Albert Dalimier, le 27 septembre 1914. Il est alors chargé officiellement par le gouvernement d'enquêter sur l'incendie et sur les dégâts occasionnés. De nombreuses personnalités et chefs d'Etat tant français qu'étrangers suivront car Reims « martyrisée » doit être exhibée dans cette quête de l'opinion publique tant nationale qu'internationale.

Le vendredi 16 octobre 1914, devant le portail de la cathédrale, le ministre des travaux publics, Marcel Sembat (1862-1922) est ravi de voir encore debout les deux tours et déclare que l'Etat se porte garant du futur chantier de restauration[3]. Le ton est lancé et tous alors sont pleins d'optimisme quant à l'issue prochaine de la guerre. Cette visite prépare celle du président du Conseil, René Viviani (1863-1925) et de Léon Bourgeois (1851-1925), président de la commission des départements envahis, le dimanche 8 novembre 1914[4]. La plus grande figure de l'Etat, le président de la République Raymond Poincaré (1860-1934), fait également le déplacement, le 13 décembre 1914[5]. A propos de la visite de la cathédrale, Raymond Poincaré signale dans ses mémoires qu'il était bouleversé par cette vision d'épouvante et qu'il ne pouvait s'en éloigner[6]. Il reviendra d'ailleurs trois fois en 1917 visiter la ville martyre : le 17 juin, accompagné de Léon Bourgeois, ministre du Travail, des deux sénateurs et des deux députés de la Marne[7] ; le 10 octobre, il est accompagné du président de la République portugaise, Bernardino Machado (1851-1942) ; le 27 septembre accompagné du roi d'Italie Victor Emmanuel III (1869-1947) et des généraux Henri Gouraud (1867-1946) et Philippe Pétain (1856-1951)[8].

La présence des militaires est constante, omniprésente durant toute la guerre. Reims est devenue l'exemple des batailles modernes. Ainsi, outre des civils, de nombreux militaires viennent à Reims pour constater l'étendue des dégâts et éventuellement élaborer les nouvelles stratégies de la guerre de siège. En mars 1915, a lieu la visite du général Franchet d'Espérey (1856-1942), alors commandant de la V^{e} armée. Le 29 mars 1916, le général Joseph Joffre (1852-1931) et son homologue, le général en chef de l'armée italienne Luigi Cadorna (1850-1928), visitent l'intérieur de la cathédrale et constatent les dégâts causés à l'édifice[9]. Les

---

[3] *Le Courrier de la Champagne*, vendredi 16 octobre 1914.
[4] *Le Courrier de la Champagne*, mardi 10 novembre 1914.
[5] *Le Courrier de la Champagne*, mardi 15 décembre 1914.
[6] Raymond POINCARE, *Au service de la France : tome IV – l'invasion*, Paris, Plon, 1926-1928, 5 volumes.
[7] BDIC, cliché n°105408.
[8] Paul HESS, *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918*, p.467.
[9] Daniel PELLUS, *Reims et son histoire illustrée (1900-1939)*, Roanne, Editions Horvath, 1984, p.65-66.

chefs, mais également les simples soldats peuvent recevoir cet honneur. Le 28 avril 1918, des soldats américains, fraîchement débarqués, examinent les projectiles ou débris de projectiles allemands tombés sur la cathédrale[10].

Les journalistes sont particulièrement sollicités. Outre les venues de Rudyard Kipling, Gerald Morgan, Granville Fortescue, Richard Harding Davis et Ellis Ashmead-Bartlett, des visites sont spécialement organisées pour les représentants de la presse, notamment le 18 octobre 1916[11] et le 20 juillet 1917[12]. Des visites de « techniciens » ont également lieu. Le 2 mai 1915, Max Sainsaulieu accueille ses supérieurs hiérarchiques : Paul Léon[13], chef de division du service d'architecture et le ministre de l'Instruction Publique, Albert Sarraut (1872-1962)[14]. Le 4 mars 1918, le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Louis Lafferre (1861-1929)[15] accompagné de Paul Léon rend visite au maire de Reims.

Dès le début de l'année 1915, des visites de la cathédrale sont organisées par l'autorité militaire française pour des missions de pays neutres ou alliés. Ces missions officielles sont censées présenter une ville qui continue de vivre sous les bombes et bien entendu la médiatique cathédrale. Le protocole de ces visites est en deux temps : réception à l'hôtel de ville par le maire, Jean-Baptiste Langlet puis visite de la cathédrale sous les hospices du cardinal Louis-Henri Luçon. Des observateurs étrangers sont invités à constater les dommages commis par les Allemands et à relayer l'information dans leur pays respectif : 24 novembre 1915, mission suédoise[16] ; mai 1916, mission américaine[17] ; 9 juin 1916, mission américaine[18] ; 21 juillet 1916, mission roumaine[19] ; nouvelle mission américaine, le 25 août 1916[20] ; mission japonaise, le 22 septembre 1916[21] ; mission espagnole, le 26 septembre 1916[22] ; mission d'académiciens espagnols, le 30 octobre 1916[23] ; le 19 décembre 1916, mission de diplomates américains conduite par William Graves Sharp, ambassadeur des Etats-

[10] BDIC, clichés n°144083 et 144085.
[11] BDIC, cliché n°66016.
[12] BDIC, cliché n°110667.
[13] Max Sainsaulieu accompagne ensuite Paul Léon lors d'une tournée des églises dévastées de la Marne, de la Meuse et de la Meurthe-et-Moselle.
[14] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.45.
[15] BDIC, clichés n°138013, 138020, 138021 et138022.
[16] BDIC, clichés n°22645 et 22646.
[17] BDIC, clichés n°39331, 39332, 39333, 39334 et 39335.
[18] BDIC, cliché n°56551.
[19] BDIC, clichés n°53620, 53622 et 53623.
[20] BDIC, cliché n°56550.
[21] BDIC, clichés n°63902 et 63903.
[22] BDIC, cliché n°63910.
[23] BDIC, clichés n°67439 et 67443.

Unis en France de 1914 à 1919[24] ; mission suisse, le 14 janvier 1917[25] ; en juin 1917, mission australienne[26] ; 4 décembre 1917, mission espagnole[27] ; 21 décembre 1917, mission de conférenciers américains[28] ; 8 février 1918, mission canadienne[29]. La visite des missions officielles que le gouvernement envoie à Reims pour leur montrer la ville et la cathédrale meurtrie, est un sujet de distraction pour les Rémois, comme le relève, non sans sarcasmes, l'historiographe Albert Chatelle[30].

Des personnalités françaises accompagnent parfois ces délégations. Maurice Barrès conduit ainsi une mission norvégienne le 21 septembre 1916[31]. Le 17 juin 1916, la reine Amélie du Portugal (1865-1951)[32], née d'Orléans, est accompagnée par Melchior de Vogüé (1829-1916), de l'Académie Française[33]. Il est évident que caractère privé et caractère public de telles visites sont inextricablement liés, telle la visite le lundi 25 octobre 1915, de l'architecte américain Whitney Warren et de sa femme[34]. Les Américains sont d'ailleurs particulièrement sensibilisés à cette question par de nombreuses visites durant l'année 1918, notamment une mission du Labour Party le 7 mai[35].

La quête d'une paix « juste » : la visite du président américain

Comme nous l'avons vu précédemment, Reims et sa cathédrale sont devenues, durant le conflit, le symbole des destructions allemandes. Une fois le conflit achevé, le délicat problème des réparations se pose car les Américains, avec lesquels il faut partager la victoire, sont favorables à une paix modérée. La diplomatie française doit absolument convaincre les hauts dignitaires américains de la nécessaire « juste » réparation des dommages de guerre. Reims et sa cathédrale s'imposent comme un élément incontournable à une telle propagande.

---

[24] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.135. et BDIC, cliché n°81519
[25] BDIC, clichés n°81557 et 81396.
[26] BDIC, cliché n°101122.
[27] BDIC, clichés n°133343 et 133344.
[28] BDIC, clichés n°133346, 133347 et 133348.
[29] BDIC, clichés n°138034, 138035, 138037, 138039, 138041, 138043, 138044, 138052, 138053, 138054, 138060, 138061 et 138062.
[30] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p 133.
[31] BDIC, clichés n°63890 et 63891.
[32] Fille du comte de Paris, elle vit alors en exil en Angleterre après la chute du régime monarchique portugais en 1910. Pendant la Première Guerre mondiale, elle sert dans la Croix-Rouge, visitant les soldats français dans les hôpitaux.
[33] C'est la seconde fois que Melchior de Vogüé se rend à Reims. Le 25 août 1915, il a ainsi accompagné un groupe de notables. Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.57.
[34] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.65.
[35] BDIC, clichés n°143678, 143679 et 143680.

Parti le 4 décembre des Etats-Unis, le président Woodrow Wilson (1856-1924) arrive à Brest. Il doit se rendre à Paris pour la conférence de paix qui se tiendra le 18 janvier 1919. Cette visite est particulièrement symbolique car Wilson est le premier chef d'état américain à effectuer un voyage officiel en France. La rumeur s'empare de cet événement et dès le 26 décembre 1918, la presse locale relaie l'éventuelle visite du président des Etats-Unis à Reims. En son honneur, une immense flamme tricolore de onze mètres de longueur est hissée sur le sommet de la tour nord de la cathédrale. Une foule s'amasse sur le parvis, mais en vain. Le « Président n'est pas venu » annonce, dépité, le quotidien local *Le Rémois*[36]. Reims attend à nouveau le président des Etats-Unis le 16 janvier 1919. De nombreuses incertitudes subsistent jusqu'à la dernière minute[37]. Finalement, il visite Reims et sa médiatique cathédrale, le 26 janvier[38]. Ce symbole des destructions allemandes devrait conforter les demandes françaises de réparation lors de la prochaine conférence de la paix.

Woodrow Wilson a-t-il été réellement marqué par cette vision ? Il est difficile d'appréhender le poids des symboles et des émotions personnelles en matière de diplomatie internationale. Le 3 février 1919, il évoque néanmoins l'état de destruction dans lequel se trouve la ville de Reims devant l'Assemblée Nationale. Cette visite est d'ailleurs précédée de peu d'une visite tout aussi prestigieuse et tout aussi importante ; celle du premier ministre britannique, David Lloyd George (1863-1945)[39].

Aux yeux de l'opinion internationale, Reims et sa cathédrale doivent justifier la justesse des demandes françaises de réparation. Tout au long du processus d'élaboration du futur traité de Versailles, des acteurs même indirects de la conférence de la Paix visitent le week-end Reims et sa cathédrale, guère éloignées de Versailles. C'est le cas notamment de la femme du délégué britannique le 30 janvier 1919[40] et de la fille du président Wilson, le 10 mai 1919[41].

De 1919 à 1938 : du guide des champs de bataille au renouveau touristique

Une fois la guerre finie et les déplacements de nouveau possibles, de nombreux touristes viennent à Reims voir les ruines de la ville. Ce tourisme de masse se matérialise par l'édition

---

[36] « M. Wilson à Reims », *Le Rémois*, 26 décembre 1918.
[37] « M. Wilson à Reims ? ? », *Le Rémois*, 16 janvier 1919 et « Ira… n'ira pas ! », *Le Rémois*, 26 janvier 1919.
[38] « Le voyage du président Wilson à Reims », *Le Rémois*, 2 février 1919. BDIC, clichés n°163033, 163034.
[39] BDIC, cliché n°170851. Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.224.
[40] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.224.
[41] *Ibid.*, p.231.

du Guide Diamant de la société Michelin[42] pour la visite des champs de bataille. Reims et particulièrement sa cathédrale sont devenues, aux yeux de l'opinion, les symboles de la France meurtrie. Cependant, ce flux décroît rapidement dans les années 1920. Ainsi en juin 1923, les dirigeants de la SACR déplorent la diminution de l'afflux des visiteurs ce qui les prive d'une partie de leur revenu[43].

La fin de la guerre change-t-elle la nature des visites de Reims ? Si les visites sont plus aisées et les visiteurs de fait plus nombreux, les raisons fondamentales restent les mêmes. Reims et sa cathédrale restent les glorieuses victimes et héroïnes de la guerre. Ce statut est conforté le 6 juillet 1919, lorsque la ville de Reims reçoit ainsi en son nom propre la Légion d'honneur et la Croix de guerre des mains du président Raymond Poincaré. Mais la ville reprend également son rôle de pôle touristique associé à la mémoire des sacres et au champagne.

Fondamentalement et pour beaucoup, Reims et sa cathédrale restent dans l'esprit comme un mémorial de la guerre, lieu de cérémonies et de commémorations. A plusieurs reprises durant la guerre, la cathédrale avait accueilli des offices en mémoire notamment des morts de septembre 1914[44]. Elle sert d'écrin à la remise de décoration en l'honneur des 149^{e} et 138^{e} régiments d'infanterie, en novembre 1918 et en mars 1919[45]. Le 6 juin 1926, le 408^{e} R.I. visite Reims avec leur famille. Le 12 juin 1927, l'un des libérateurs de Reims, le général Henri Gouraud se rend à Reims en compagnie de nombreux anciens combattants. Des délégations militaires étrangères viennent également commémorer les victimes de la guerre : visite le 26 avril 1919 de marins britanniques ; le 2 juin 1921, c'est au tour de la marine japonaise[46] ; les 29 août 1921 et 1923, puis le 20 septembre 1927, visite de l'American Legion[47].

Il est également intéressant dans le cadre de la guerre moderne de montrer in situ les dégâts occasionnés par quatre ans de bombardements. De nombreuses délégations militaires tant françaises qu'étrangères sont diligentées à Reims : à plusieurs reprises les élèves de l'école militaire de Saint-Maixent visitent la cathédrale[48] ; le 17 août 1923, des groupes d'officiers

---

[42] *Reims, la Ville Martyre 1914-1918*, Guide Diamant, Paris, Librairie Hachette, 1919.
[43] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1922 de la SACR, daté du 30 juin 1923.
[44] BDIC, clichés n°125904 et 125905.
[45] BDIC, clichés n°158535, 174357, 174355 et 174356.
[46] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.274-282.
[47] Fondée en 1919, The American Legion est une puissante association de vétérans de guerre aux Etats-Unis. Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.285.
[48] Lettre du général Borie au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 18 juin 1925, MAP, 81/51 197/32 144.

suisses, danois, roumains, tchécoslovaques ; des groupes d'officiers français et tchécoslovaques effectuent une visite similaire le 25 août 1926 et le 22 juillet 1927. Le 17 août 1927, trente officiers de seize nationalités se rendent également à Reims. Ils sont suivis par des officiers polonais de l'école de guerre de Varsovie, le 3 octobre 1927[49].

Sans avoir retrouvé de rangs officiels, les dignitaires ecclésiastiques sont désormais associés aux cérémonies et les représentants de l'Etat passent de nouveau les portails des églises. Pour le second anniversaire de l'Armistice, le cardinal Luçon assiste à une revue des troupes, puis une cérémonie a lieu à la cathédrale. Il note dans ses mémoires que « les Autorités y assistaient pour la première fois (signe des temps) mais en tenue civile, sauf les militaires »[50]. Le cardinal Luçon reçoit de nombreux officiels et les accompagne lors des visites de la cathédrale : le 9 mars 1919, Edvard Benès (1884-1948), futur président de Tchécoslovaquie ; il est suivi le 6 avril 1919 par la reine de Roumanie ; le 29 avril 1919, par le prince Georges de Grèce (1890-1947) ; le 17 janvier 1920, par le shah de Perse, Ahmed Mirza ; le 26 mai 1921, par le prince royal de Suède ; le 3 juillet 1921, par le prince impérial du Japon, le futur empereur Hirohito (1901-1989). Les « nouveaux chefs d'état » font également la visite : le prince régent du nouveau royaume de Serbie Alexandre Karageorgévitch (1888-1934)[51] ; le président du conseil des ministres de la République Tchécoslovaque qui représente le nouvel Etat à la conférence de la paix, a tenu à visiter les régions de la France saccagées par la guerre et Reims est un détour obligé[52] ; le 13 décembre 1921, a lieu la visite du duc Henri de Mecklembourg-Schwerin, prince Consort de Hollande qui revient de Verdun[53] ; le 31 août 1922 visite du prince Louis de Monaco ; le 11 septembre 1922, visite de Prajadhipok (1893-1941), prince royal de Siam ; le 25 avril 1924, le roi de Roumanie Ferdinand I^{er} (1865-1927) est reçu à Reims par le marquis de Polignac puis par le cardinal Luçon[54]. Il est suivi par son fils, le prince Charles, le 6 juillet de la même année[55].

Bien évidemment, les hauts membres du clergé se rendent à Reims pour voir leurs confrères et l'étendue des dégâts causés aux églises rémoises : le 22 octobre 1919, le cardinal italien Antonio Vico (1847-1929) et Jean-Marie Tissier (1857-1948), évêque de Châlons-sur-Marne, font ainsi le déplacement. Le lendemain, l'évêque d'Angers se rend à la cathédrale et à Saint-

---

[49] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.284-285.
[50] *Ibid.*, p.260.
[51] *Ibid.*, p.226-264.
[52] Daniel PELLUS, *Reims et son histoire illustrée (1900-1939)*, Roanne, Editions Horvath, 1984, p.94.
[53] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.266.
[54] ADM, 7J 155.
[55] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.277.

Remi[56]. Au-delà des convenances, ces visites permettent de s'assurer du soutien sinon moral, du moins financier, des autres évêchés de France.

L'intérêt de la cause rémoise outre-Atlantique perdure et de telles visites ne peuvent que susciter des mécénats. De nombreuses délégations américaines sont ainsi reçues à Reims : le 16 mai 1922, des banquiers américains ; le 3 octobre 1923, un député américain et fondateur de l'American Field ; le 17 juillet 1922, un candidat à l'élection présidentielle américaine ; le 22 novembre 1923, une délégation de fermiers américains ; le 2 août 1923, le ministre des Finances des Etats-Unis. La cause rémoise doit servir les activités de propagande outre-Atlantique et c'est ainsi que le président de la propagande française en Californie vient à Reims, le 10 mai 1924[57].

La cathédrale sert d'écrin à la reconquête du marché extérieur du champagne notamment par l'entremise du marquis de Polignac. Le nouveau monde est particulièrement courtisé. Le 14 février 1925, l'ambassadeur d'Argentine en France, sa famille et une quinzaine de ses compatriotes, sont accueillis par le marquis de Polignac. Une nouvelle délégation argentine est reçue le 26 février suivant. Populaires ou prestigieux, les visiteurs se pressent à Reims : le 10 octobre 1921, visite de l'Automobile Club ; le 26 janvier 1921, visite des maires de France ; le 29 avril 1922, c'est au tour de la municipalité de Paris ; le 17 juin 1922, visite des municipalités de Stockholm et de Copenhague ; visite le 6 octobre 1925, de 300 maires de 33 nations différentes. L'impact médiatique est relayé par les journalistes qui continuent de se presser à Reims et de visiter sa cathédrale. Le 27 mai 1919, la cathédrale accueille ainsi une délégation de la presse parisienne : *Excelsior*, *Le Matin*, *L'Echo de Paris*…[58] Progressivement, Reims retrouve son rôle économique et le 2 juin 1935, elle accueille la 3e Fête Nationale des Vins de France et le président de la République, Albert Lebrun qui honore par sa présence cette grande manifestation[59].

Mais ce sont les grandes cérémonies d'inauguration qui canalisent entre 1919 et 1938 le flot des officiels.

Commémorations et festivités

Au travers des fêtes d'inauguration qui jalonnent la restauration de la cathédrale de Reims durant l'entre-deux-guerres se manifeste un phénomène culturel intéressant où se révèle la

[56] *Ibid.*, p.241.
[57] *Ibid.*, p.269-277.
[58] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.233-280.
[59] AMR, 27W2 et 151W57.

portée mémorielle de la cathédrale renaissante. Par l'analyse des discours que tiennent les organisateurs, de la résonance médiatique et de la symbolique, ces célébrations contribuèrent à forger une nouvelle identité à la fois religieuse et nationale.

Le 25 décembre 1919, le croisillon nord et une partie du collatéral nord du chœur sont rendus au culte pour la célébration de la messe de Noël. Le choix même de la date et du public concerné montre évidemment que cette première célébration est placée sous les auspices religieux. Marque d'emprise et symbole de renaissance, cette messe attire dans l'église provisoire plus de trois mille personnes. Maître de cérémonie, le cardinal Luçon, dans un vibrant discours, remercie ceux qui ont permis la réinstallation du culte, en particulier, la société des amis de la cathédrale de Reims et l'Etat. Il exprime sa gratitude au gouvernement qui en aménageant cette église provisoire a affirmé sa volonté « de restaurer la cathédrale et de la conserver à sa destination religieuse ». Il souligne le rôle éminent du directeur des Beaux-Arts, des inspecteurs généraux des monuments historiques et des architectes « qui n'ont jamais varié dans leur résolution ». Dans ces paroles, l'Etat devient le mécène du renouveau du catholicisme. Pourtant le thème de l'apostasie française ressort dans ce discours où le clergé s'affirme et revendique son rôle politique. Le cardinal Luçon relève que la nation française s'est « montrée trop oublieuse de son baptême ». En rompant cette alliance historique du pouvoir temporel et spirituel, Dieu se serait détourné et aurait permis aux « descendants des vaincus de Tolbiac » de lancer « leurs obus incendiaires sur le monument qui en consacrait le souvenir ». Il complète cette vision des événements de la guerre par un parallèle biblique, les comparant aux Assyriens jetant leurs torches enflammées sur le temple de Jérusalem, « parce que son peuple en négligeait les saintes solennités »[60]. Le cardinal Luçon demande à l'assemblée présente de comprendre ce message divin et de veiller au retour de la foi.

Ce type de discours est récurrent. Durant le conflit, des groupes ont vu dans la guerre le châtiment de Dieu qui s'abat sur une nation qui a persécuté l'Eglise. L'Union Sacrée n'est pas qu'une formule et de nombreux religieux se sont illustrés ; les prêtres se sont engagés et les expulsés sont revenus en France pour se battre. Le retour des provinces perdues, Alsace et Moselle, avec leur concordat, celui de Bonaparte, enrichi par Guillaume II, donne un exemple de cohabitation entre le politique et le religieux. Il n'est plus question d'expulser les congrégations de France ou d'appliquer la séparation en Alsace Moselle. Epuisée par la

[60] Discours prononcé par le cardinal Luçon, jeudi 25 décembre 1919, ADM, dépôt de Reims, 7J 157.

guerre et désireuse d'être présente dans ce milieu diplomatique privilégié qu'est le Vatican, la France met fin aux querelles religieuses. L'élection de la chambre Bleue Horizon parachève ce rapprochement et amène la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican en 1921. Le 24 janvier 1924, le pape Pie XI met fin aux querelles issues de la séparation brutale de 1905. Dès lors, un régime de coopération cordiale se développe. Pourtant à Reims, les rivalités perdurent. Le cardinal Luçon, en cette veillée de Noël 1919, tempère et exalte ses fidèles. Même si cette lutte devient dorénavant édulcorée, il refuse de transiger. La municipalité rémoise n'est d'ailleurs pas prête à calmer cette défiance et le 27 mai 1920, elle émet officiellement un vœu contre la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican[61]. Néanmoins, le cardinal Luçon est conscient que l'Etat est le seul partenaire capable de relever la cathédrale de Reims, cathédrale qui associe les grands souvenirs patriotiques et religieux et s'enracine tant dans l'histoire nationale que dans celle locale.

Les 11 et 26 mai 1927, deux cérémonies, l'une laïque et l'autre religieuse, se succèdent pour une seule inauguration, celle de la nef. Dans les nombreux rapports envoyés par Henri Deneux au service des monuments historiques, le souhait émis était de rendre au culte la nef et le bas-côté vers la fin de l'année 1925[62]. Ces prévisions sont à plusieurs reprises remises en cause et dans un nouveau rapport, ce même chantier doit s'achever à la fin de l'année 1926. La restauration n'est pourtant encore que partielle et le chœur en chantier est séparé du reste de l'édifice par un mur. Le clergé rémois souhaite inaugurer la nef restaurée le 26 mai 1927 et l'Etat doit s'y faire représenter par l'intermédiaire d'Edouard Herriot (1872-1957), alors ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Le maire de Reims Paul Marchandeau objecte et prétexte qu'en raison de ses idées antireligieuses, Edouard Herriot n'est pas l'homme adéquat d'une telle cérémonie. Il demande en conséquence, la désignation d'un autre membre du conseil. Mais cette désignation est maintenue et c'est vraisemblablement à cause de cette tension, qu'une cérémonie laïque est organisée en amont, le 11 mai[63].

Le 11 mai 1927, l'inauguration officielle de la nef est présidée par Edouard Herriot, à laquelle sont associés les représentants des quatre nations ayant participé financièrement à la restauration du monument : Etats-Unis, Grande-Bretagne, Norvège et Danemark. Solennellement, Edouard Herriot remet les clés de la cathédrale au cardinal Luçon, rappelant ainsi que l'Etat est propriétaire de l'édifice, le clergé en étant seulement l'affectataire. Certes,

---

[61] Délibération du conseil municipal de Reims, séance du 27 mai 1920, AMR, 2W1.
[62] Rapport de Henri Deneux, 14 février 1925, MAP 81/51 197/4 116.
[63] DE LA RUPPELLE, Colonel. « Inauguration laïque d'une Cathédrale », *La Croix de Savoie*, 22 mai 1927.

s'il n'y a pas eu de désaccords fondamentaux entre les choix du service des monuments historiques et les vœux émis par le clergé[64], des tensions sont encore palpables au cours de ce cérémonial politique et surtout laïque. Le 26 mai 1927, jour de la fête de l'Ascension, a lieu la seconde inauguration de la nef[65], lors d'une fastueuse cérémonie religieuse, à laquelle assistent tous les évêques suffragants[66]. La cathédrale, héroïne de guerre, accueille de nombreux anciens combattants, dont une délégation de gueules cassées. Les officiels sont peu présents. L'Etat est seulement représenté par le préfet de la Marne et le maire de Reims envoie l'un de ses adjoints. Les donateurs sont encore à l'honneur mais s'effacent face au plus illustre, John D. Rockefeller Jr.[67] qui reçoit une « immortelle reconnaissance »[68].

Le 18 octobre 1937, la cathédrale de Reims est consacrée. La date du 18 octobre a été choisie par référence à la consécration de l'église carolingienne, le 18 octobre 862[69]. Cette cérémonie religieuse clôt symboliquement tout chantier de construction d'édifices religieux. La cathédrale actuelle, celle du XIII^{e} siècle, n'avait pas été consacrée après l'incendie de la cathédrale carolingienne, en raison de la découverte du maître-autel intact. Qu'importe en fait l'histoire, seule compte la volonté d'inscrire la cathédrale dans le renouveau du catholicisme. Le succès médiatique est important[70]. Le cardinal Emmanuel Suhard, archevêque de Reims, en présence du représentant diplomatique du Saint-Siège monseigneur Valerio Valeri, nonce apostolique, procède à la consécration de l'édifice, assisté de nombreux évêques. Le cérémonial particulièrement impressionnant débute à 6h30 et se termine à 14 heures. Issue de l'antique liturgie romaine, la première partie comporte des rites de purification, la procession des reliques et la consécration de l'autel et des piliers. Il s'agit de sanctifier le lieu[71]. A partir

---

[64] Voir à ce propos, Bruno FOUCART, « La cathédrale au XX^{e} siècle, décadence ou résurrection ? », dans *20 siècles en cathédrales*, Paris, Editions du Patrimoine, 2001, p.83-101.
[65] Inauguration des trois nefs de la cathédrale, 26 mai 1927, ADM 7J157.
[66] *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°20, mai-juin 1927.
[67] XIII.2 « Les dons Rockefeller ».
[68] Résumé des fêtes d'inauguration des nefs, 26 mai 1927, AMR, 151W 50.
[69] Toutefois cette date est sujette à caution et certains historiens situent l'événement en 856. Louis GILLET, « La merveilleuse et tragique histoire de la Cathédrale de Reims », *Paris-Soir*, 24 octobre 1937.
[70] Emile CONDROYER, « La cathédrale ressuscitée », *Le Journal*, 16 octobre 1937 ; « La consécration de la cathédrale de Reims. Raison de cette cérémonie », *La Croix*, 16 octobre 1937 ; René ARMAND, « La cathédrale éternelle », *Le Petit Journal*, 17 octobre 1937 ; « Aujourd'hui consécration solennelle de la cathédrale de Reims », *Excelsior*, 18 octobre 1937 ; « Les cérémonies de Reims », *Le Figaro*, 18 octobre 1937 ; « Aujourd'hui, la cathédrale de Reims restaurée est rendue au culte », *Le Progrès de Lyon*, 18 octobre 1937 ; « Aujourd'hui. Consécration de la cathédrale de Reims », *L'Echo de Paris*, 18 octobre 1937 ; « The Cathedral at Rheims. Restoration work completed. Consecration to-day », *The Times*, 18 octobre 1937.
[71] Emile CONDROYER, « La cathédrale ressuscitée », *Le Journal*, 16 octobre 1937. Le prélat consécrateur suivi du clergé se présente et par trois fois, bénit les murs de l'édifice. Puis le clergé seul pénètre dans la nef où de la cendre est répandue sur le sol selon le dessin d'une croix de Saint-André. De sa crosse, dans cette cendre le prélat trace les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, les vingt-trois lettres de l'alphabet latin. Enfin, il asperge

de 10 heures, le monument est accessible au public qui assiste au scellement des reliques dans les divers autels à consacrer : reliques de saint Albert de Louvain, de saint Louis, de sainte Thérèse de Lisieux. Les autels sont oints par des saintes huiles et du saint chrême auxquels le cardinal Luçon a voulu ajouter une parcelle du chrême de la sainte ampoule. La cérémonie se termine par une messe pontificale célébrée par un enfant du pays, l'évêque de Troyes, monseigneur Joseph-Jean Heintz. Vers 13 heures, l'archevêque de Reims, Emmanuel Suhard monte en chaire et prononce un discours dans lequel il affirme que : « La France est née dans cette enceinte […] et la cathédrale a jailli des profondeurs de la civilisation chrétienne et française. Ainsi se rejoignent l'épopée de la patrie et l'épopée de la cathédrale de Reims »[72].

La concorde règne à nouveau dans le paysage sociopolitique français. Les autorités civiles et militaires sont toutes présentes ce jour là[73] : le service des monuments historiques est représenté par l'inspecteur général Pierre Paquet[74], le maire de Reims accompagné de treize membres du conseil municipal assistent à la cérémonie[75]. Pour faire écho à cette cérémonie, l'historien d'art Louis Gillet (1876-1943), près de vingt ans après un article consacré à la cathédrale martyre[76], brosse une large chronique de l'histoire de la cathédrale de Reims dans le journal du dimanche de Paris-Soir[77]. Emile Condroyer (1897-1950) réalise dans le même esprit une série de trois articles[78]. La cathédrale rémoise renoue avec sa gloire passée.

La grande inauguration de la cathédrale restaurée se tient les 8, 9 et 10 juillet 1938. En 1937, la restauration complète du chœur ainsi que la plupart des gros travaux sont achevés. L'autel majeur remis en place, la cathédrale peut dès lors être rendue entièrement au culte. Une fête grandiose doit célébrer cet événement, d'un considérable retentissement médiatique. En avril 1937, l'archevêque de Reims constitue un comité d'honneur chargé d'organiser ces grandes festivités[79]. Toutefois et à maintes reprises, la date officielle des grandes inaugurations est repoussée. La première cérémonie était projetée d'être réalisée le 29 mai 1938. Reportées,

---

l'autel, les dalles, les murs, les piliers avec cette eau bénite dite Grégorienne, faite d'un mélange d'eau, de sel, de cendre et de vin.

[72] Daniel PELLUS, *Reims et son histoire illustrée (1900-1939)*, Roanne, Editions Horvath, 1984, p.260.

[73] Photos en noir et blanc et négatifs, ADM, dépôt de Reims, 68 J 1320.

[74] Lettre du directeur général des Beaux-Arts à l'archevêque de Reims, 7 octobre 1937, MAP, 81/51 197/32 144.

[75] Lettre du maire de Reims au cardinal Suhard, 12 octobre 1937, AMR, 151W61.

[76] Louis GILLET, « La Cathédrale martyre », *La Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1918.

[77] Louis GILLET, « La merveilleuse et tragique histoire de la Cathédrale de Reims », *Paris-Soir*, 24 octobre 1937.

[78] Emile CONDROYER, « La cathédrale ressuscitée », *Le Journal*, 16 octobre 1937 ; « La cathédrale ressuscitée. Promenade fervente avec l'héritier des bâtisseurs médiévaux », *Le Journal*, 17 octobre 1937 ; « L'émouvante consécration de la cathédrale de Reims », *Le Journal*, 19 octobre 1937.

[79] Lettre de monseigneur Suhard au maire de Reims 13 avril 1937, AMR, 151W44.

elles sont prévues à nouveau le 3 juillet[80]. C'est seulement le 12 février 1938 que les festivités sont définitivement fixées pour les 9 et 10 juillet. L'ensemble de cette manifestation est donc dirigé par un comité comprenant l'archevêché, la municipalité rémoise et la plupart des grandes associations locales, placées sous la présidence de l'adjoint au maire, le comte Bertrand de Vogüé (1901-1987).

En prélude à ces festivités d'inauguration a lieu en 1938 au musée de l'Orangerie des Tuileries une exposition des « Trésors de Reims ». L'initiative de cette exposition revient à l'ancien conservateur au département des peintures du musée du Louvre, le collectionneur Paul Jamot (1863-1939), alors président de la SACR. Cette exposition est faite dans un esprit de propagande, devant provoquer en faveur de Reims un mouvement touristique[81]. Des objets liturgiques, des tapisseries, des vestiges de sculptures du chantier de la cathédrale ou d'autres dépôts lapidaires de la ville de Reims, ainsi qu'un choix de tableaux des collections rémoises constituent la base de cette exposition. Une lettre de Paul Jamot assure l'introduction d'un catalogue édité par Charles Sterling (1901-1991), Pierre Verlet (1908-1987), Francis Salet et le jeune critique d'art Maurice Sérullaz (1914-1997)[82]. Inaugurée le 7 avril 1938[83], l'exposition « Trésors de Reims » dure jusqu'au 15 juin afin de permettre le retour des œuvres avant les grandes cérémonies d'inauguration. Le 28 avril, cette exposition reçoit la visite du président de la République Albert Lebrun (1871-1950)[84].

Ce ne sont encore que les prémices de l'élan médiatique et mondain des fêtes rémoises de juillet 1938, occasion unique pour la ville de renouer avec son riche passé touristique. Dès le 5 juillet 1938, la presse nationale et internationale lance la vaste campagne médiatique, dont la première page de *l'Excelsior*[85]. Le cardinal Emmanuel Suhard, archevêque de Reims, insiste auprès de la presse sur le fait que la cathédrale de Reims restaurée, est un symbole annonciateur de la « restauration spirituelle du monde »[86]. La cathédrale est inaugurée par son

---

[80] Lettre de l'archevêque de Reims au ministre de l'Education Nationale, 27 septembre 1937, MAP, 81/51 197/32 144.
[81] Convention entre la Ville de Reims et la Réunion des Musées Nationaux, concernant l'organisation, à l'Orangerie des Tuileries, de l'exposition des « Trésors de Reims », séance du 8 avril 1938, AMR, 2W35.
[82] *Exposition des trésors de Reims,* catalogue d'exposition par Paul Jamot, Charles Sterling, Maurice Sérullaz et Francis Salet, Paris, Musée de l'Orangerie, 1938, 63 p.
[83] Inauguration de l'Exposition des « Trésors de Reims » à Paris, AMR, 151W61.
[84] « Au Musée de l'Orangerie. Le Président de la République a visité l'Exposition des Trésors de Reims », *Le Nord-Est*, 29 avril 1938.
[85] « Reims fêtera dimanche sous la présidence de M. Albert Lebrun la restauration de sa cathédrale », *Excelsior*, 5 juillet 1938.
[86] « "La cathédrale de Reims restaurée, c'est le symbole de la restauration spirituelle du monde" assure Mgr Suhard », *Le Petit Journal*, 9 juillet 1938.

archevêque en présence du président de la République Albert Lebrun[87], du ministre de l'Instruction Publique Jean Say, du ministre des Finances, Paul Marchandeau, député maire de Reims, du maréchal Philippe Pétain et du général Henri Gouraud. L'échec du Front Populaire et le retour politique de la droite traditionnelle expliquent certainement ce retour en grâce des politiques dans les cérémonies religieuses.

Pourtant, cette présence des dignitaires politiques reste effacée et encore sujet à polémiques. La visite du président de la République est plusieurs fois annoncée puis démentie. Ce n'est que le 4 juillet 1938, que l'invitation est officiellement acceptée. Albert Lebrun arrive discrètement le 9 juillet au soir et loge à la sous-préfecture. Le lendemain à 9h35, il assiste à la cérémonie religieuse avant de quitter Reims deux heures après. Ces hésitations des politiques se reflètent également du point de vue diplomatique. Archevêque de Reims depuis 1931, le cardinal Emmanuel Suhard (1874-1949) est désignée par le pape Pie XI (1857-1939) pour le représenter lors de cette manifestation en qualité de légat pontifical. Le légat est un cardinal représentant, dans des circonstances exceptionnelles, le pape en personne, et il a droit aux mêmes égards que ce dernier. Après son investiture le 9 juillet 1938 à la basilique Saint-Remi, les honneurs militaires par le 106e R.I.[88] lui sont rendus, non en tant qu'homme d'église mais en tant qu'ambassadeur.

Le succès populaire de cette manifestation est considérable attirant à Reims plus de 100 000 personnes, dont 6000 personnalités, dignitaires religieux et civils. Tous se joignent aux Rémois lors de ces deux jours. Les festivités débutent la soirée du vendredi 8 à 21 heures par une représentation artistique « le Jeu d'Adam et d'Eve », sur la Place du Parvis. Ce mystère du XIIe siècle est interprété par la Compagnie des Théophiliens, avec le concours de la Maîtrise de la Cathédrale. En deuxième partie, le Jeu des Grandes Heures de Reims évoque histoire « glorieuse » de la cathédrale de Reims, écrite et contée par Henri Ghéon (1875-1944)[89]. En un prologue et trois temps, le poète et auteur dramatique insiste sur trois événements : Clovis, Jeanne d'Arc et Charles VII, la Grande Guerre[90]. L'apothéose de cette soirée est l'embrasement lumineux de la cathédrale.

Le samedi 9, dans le courant de l'après-midi, les grandes orgues sont inaugurées par un concert spirituel. Le soir, le spectacle proposé la veille est renouvelé. Le dimanche 10 juillet à

---

[87] AMR, 27W2.
[88] Fête d'inauguration, participation militaire, 7 juillet 1938, AMR, 151W62.
[89] Henri GHEON, *Le Jeu des Grandes heures de Reims*, Reims, L. Michaud, 1938, 63 p.
[90] Paul-Emile CADILHAC, « Les Grandes Heures de Notre-Dame de Reims », *L'Illustration*, n°4976, 16 juillet 1938, p.363-368.

9h30, la cérémonie officielle d'inauguration débute par un cortège des cardinaux, archevêques et évêques, puis par la réception des autorités civiles. Le cardinal Emmanuel Suhard dirige la grande messe pontificale. A 15h30, une cérémonie populaire se déroule à la cathédrale renouant le caractère national et religieux notamment par une procession des reliques des saints de France. Le soir, la cathédrale est à nouveau illuminée.

Figure 50 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Façade de la Cathédrale*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.1.

Figure 51 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Vue de l'abside de la Cathédrale*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.2.

Figure 52 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Façade de la Cathédrale et du transept nord*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.3.

Figure 53 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Cortège*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.4.

Figure 54 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Vue du Cortège*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.5.

L'un des élèves du maître du portrait officiel Léon Bonnat (1833-1922), à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, Etienne Auguste Krier (1875-1953) réalise deux tableaux de cette cérémonie intitulés *S.E. le Cardinal Suhard, archevêque de Reims* et *Inauguration de la cathédrale de*

Reims[91]. Dans le même esprit, Suzanne Tourte (1904-1979) réalise une série de cinq huiles sur carton[92]. Au cours de ces deux journées, la cathédrale a repris sa vie sociale, spirituelle et artistique.

Les artistes à Reims

Le long martyre de Reims, les destructions subies par la ville et par la cathédrale ont été pendant des années après la fin du conflit, un sujet d'inspiration pour les artistes. De hautes personnalités du monde littéraire et artistique se rendent à Reims : Gabriele d'Annunzio et Rudyard Kipling, Sarah Bernhardt, Maurice Barrès, Claude Monet (1840-1926), Pierre Loti (1850-1923)… Privées ou méthodiquement organisées, ces visites peuvent devenir de véritables pèlerinages dans l'esprit d'Auguste Rodin[93].

Mesdames Caristie-Martel et Bernhardt

Pour la société « Souvenir Littéraire », Camille Le Senne organise le 22 janvier 1916, un pèlerinage à Reims avec le concours de madame Caristie-Martel, de la Comédie française. Elle est alors la muse des armées, chargée de divertir les troupes sur la ligne de front, à Verdun la veille et le lendemain à Nancy. Madame Caristie Martel, au pied de la cathédrale de Reims et en présence du maire de Reims, déclame des vers composés par Camille Le Senne. Ainsi commence le poème : « Qui donc a dit : Il faut garder cette ruine ! / Le décombre est auguste et la lèpre est divine ; / Une grandeur sort des débris. / Laissons sans le troubler le temps faire son œuvre. / Que sous ces pans de mur l'orfraie et la couleuvre / Trouvent à jamais leurs abris. » et se poursuit : « Eh bien, non ! Depuis quand la France accepte-t-elle / De veiller, sentinelle inquiète et fidèle, / Sur la trace de ses affronts ? / N'aurons-nous donc chassé la bête carnassière / Que pour garder après l'atteinte meurtrière, / La marque imprimée à nos fronts ? »[94]

Madame Caristie-Martel rappelle le passé glorieux de ces ruines dont on voudrait faire un amas de débris ; elle rappelle que « la grande France » comporte d'éternels renouveaux ; elle

---

[91] Etienne Auguste KRIER, *S.E. le Cardinal Suhard, archevêque de Reims*, peinture, huile et essence, 1938, 240/160, « Portrait du cardinal Suhard fait lors de l'inauguration officiel de la cathédrale de Reims restaurée », iconographie : BDIC, Or. 7179 ; *Inauguration de la cathédrale de Reims*, peinture, huile et essence, 1938, 408/330, « Représentation des scouts devant le portail central de la cathédrale de Reims lors des festivités d'inauguration en 1938 », iconographie : BDIC, Or. 7182.

[92] Suzanne TOURTE, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938*, série de cinq huiles sur carton, 1938, iconographie : MBAR, 938.3.1, 938.3.2, 938.3.3, 938.3.4 et 938.3.5.

[93] « Les œuvres supérieures sont restées dans nos villes de province, qui ne sont pas encore internationalisées » dans Auguste RODIN, *Les cathédrales de France*, Paris, Editions Denoël, 1914, 1983 (rééd), p.300.

[94] Camille LE SENNE, *Pour la Cathédrale de Reims*, Paris, Editions et Librairie, 1916, p.13-16. Annexe 23.

exalte la victoire et parle de la prochaine restauration de la cathédrale. Le maire de Reims rejoint ces paroles et ajoute alors que la cathédrale « ne doit pas rester un prétexte à l'exhibition, un bibelot gigantesque au service des montreurs qui voudraient s'en emparer. Elle renaîtra de ses cendres car elle est le cœur de la ville… »[95]. Tous ces vœux sont repris dans les écrits de Camille Le Senne qui associe, à l'unisson, Reims et la France : « Reims exige qu'au lendemain de la victoire on lui rende sa cathédrale, son joyau. Et c'est aussi le vœu du pays »[96]. Cette cérémonie est magnifiée par *Le Miroir* qui publie un cliché de cet événement accompagné de la légende suivante : « Devant la cathédrale mutilée et en présence d'une grande affluence, Mme Caristie-Martel, de la Comédie Française, dit des vers émouvants »[97]. On est loin de la réalité historique ; le quotidien rémois, *Le Courrier de la Champagne*, au lendemain de la manifestation, écrit : « La cérémonie nous sembla un peu falote, tant à cause du petit nombre des assistants, que de la hâte avec laquelle elle se déroula. »[98] La scission des perceptions demeure, entre des Rémois exsangues et une certaine forme de snobisme de notables parisiens.

Une autre grande dame vient à Reims le 9 septembre 1916. Durant l'hiver 1915, l'illustre tragédienne Sarah Bernhardt (1844-1923) interprète le premier rôle des *Cathédrales* d'Eugène Morand (1854-1930)[99]. Cette œuvre présente les allégories des principales cathédrales de France et c'est au théâtre Sarah-Bernhardt, devant un immense décor représentant la cathédrale de Reims en flammes[100], que l'actrice émeut le Tout-Paris. Elle est alors sollicitée pour tourner un film de propagande dans la cathédrale martyre. Là encore, les journaux ne tarissent pas d'éloges devant ce grand acte artistique et patriotique. En revanche, une autre vision de cette scène est relatée, sous forme de sarcasmes, par le Rémois Victor Charlier : « La grande tragédienne salue en impératrice avec une grâce jeune, mais un sourire las et ridé. Scène mimée devant Jeanne d'Arc. Debout, elle reçoit dans ses bras un soldat (préparé à ce sujet). La place du parvis est cernée par la police pour qu'aucune tache ne salisse le film. Entrée à la cathédrale, escortée de suivants et devancée par un capitaine d'Etat-Major […] Un cri aigu, théâtral, un cri de douleur : Oh ! un avion. Et c'est tout. Le cortège repart et le nom

---

[95] *Ibid.*, p.14.
[96] *Ibid.*, p.14.
[97] *Le Miroir*, 3 février 1916.
[98] *Le Courrier de la Champagne*, 23 janvier 1916.
[99] « L'Allégorie des Cathédrales de France au théâtre Sarah Bernhardt », *L'Illustration*, 13 novembre 1915.
[100] La collaboration avec l'actrice est d'ailleurs fort ancienne. Avec Marcel Schwob (1867-1905), Eugène Morand a traduit et adapté *Hamlet* de Shakespeare, joué en 1899 par Sarah Bernhardt. Homme aux multiples facettes, Eugène Morand est à la fois poète, auteur dramatique et peintre et il est probable qu'il a conçu et réalisé les décors des *Cathédrales*.

de la grande tragédienne qui brille dans le passé rayonnera dans notre art national […] un visage pâle au front ceint de cheveux teints en roux, coiffé du voile d'ambulancière à Croix-rouge »[101]. Mystifié, cet épisode est immortalisé dans une œuvre magistrale de Georges Rochegrosse (1859-1938), intitulée *Intérieur de cathédrale*[102]. D'un geste théâtral, une infirmière lève la main à l'intérieur d'une cathédrale nimbée de flammes. La théâtralité très artificielle de ce drame est également exaltée par une autre pièce de théâtre, dite pièce patriotique, de Léo Lelièvre et de P. Briollet intitulée *Reims sous les bombes*[103].

Une source d'inspiration inégalable

Le mythe de la ville martyre va amener beaucoup d'artistes à Reims notamment durant la guerre dans le cadre de la mission artistique aux armées. Peintres, sculpteurs, illustrateurs ou dessinateurs se pressent pour immortaliser les glorieuses ruines. Le peintre rémois Emile Barau (1851-1930), réalise une aquarelle, exposée au musée national du Luxembourg[104]. Le 9 novembre 1915, un aquarelliste vient peindre la cathédrale[105]. Les 7 et 8 septembre 1917, l'ardennais Paul Adrien Bouroux (1878-1967) réalise plusieurs œuvres de la ville et de sa cathédrale[106]. Le peintre, dessinateur et graveur américain, Louis Orr (1879-1966) réalise, en 1917, 22 eaux-fortes présentant entre autres la façade, le transept et le côté sud de la cathédrale[107]. Le peintre Joseph Félix Bouchor (1853-1937) se rend à Reims, le 7 septembre 1917, pour représenter l'hôtel de ville et la cathédrale[108].

Cependant, au-delà de cette valeur sentimentale, mythique ou historique, on peut aussi s'interroger sur l'impact des « Romantiques des Ruines »[109] au sein de la classe artistique. Outre l'aspect sensationnel, le courant artistique reste fortement marqué par cette quête des ruines. En 1924, le quotidien *Nord-Est* s'intéresse à cette recherche artistique, quasi-mystique : « La cathédrale de Reims, dans son état actuel, passionne un peu et retient les artistes ; patinée par le temps, brunie et ambrée par la guerre et l'incendie, elle est d'une

---

[101] Université de Reims Champagne-Ardenne, Centre d'études champenoises, mémoire dactylographié de Victor Charlier.
[102] Georges ROCHEGROSSE, *Intérieur de la Cathédrale*, huile sur toile, 1915, 1000/730, MBAR, n°994.2.
[103] FRERIC (?), *Reims sous les bombes…*, carte postale en noir et blanc, 1916, 140/92, iconographie : coll. Olivier Rigaud.
[104] AN, F 21 3969.
[105] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.67. Le nom de cette personne nous est inconnu. Cependant, le vendredi 21 janvier 1916, un aquarelliste, peut-être le même, Charles Duvent (1867-1940), rencontre le cardinal Luçon.
[106] HGG, 3 FI 3, 3 FI 5, 4 FI 14 et BDIC, Or. 2720.
[107] BDIC, Est F1 174, Est F1 175 et Est F1 176.
[108] Musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt, DSB 48.
[109] X.1.2 « L'idéal des pierres ou le romantisme des Ruines ».

couleur indéfinissable : c'est un fantôme […] ce fantôme nous échappe. »[110] Seul l'artiste est ainsi en mesure de saisir dans son œuvre, l'indéfinissable sentiment qui se dégage de ces ruines.

Figure 55 : *Vue sur la Cathédrale,* Paul Hubert Lepage, huile sur toile, vers 1920, MBAR, 981.21.158.

Le dépouillement systématique des œuvres conservées au musée des Beaux-Arts de Reims permet d'avancer quelques pistes sur la représentation artistique de la cathédrale. 134 œuvres de cette période répondent à notre thématique. Lorsque la cathédrale est prise comme élément unique dans la composition, l'artiste s'efforce de travailler sur les contrastes joués par la luminosité ou par le cycle des saisons. Le peintre ardennais Paul Hubert Lepage (1878-1964) représente la « Cathédrale vue du sud, la nuit par temps de neige »[111]. Lorsque le thème de la toile n'est pas consacré à la cathédrale mais à un autre aspect de la ville de Reims, l'orientation choisie par l'artiste guide toujours le regard en direction de la cathédrale. L'importance de la cathédrale dans le fonds Lepage peut témoigner de cet état de fait. Elle semble être un élément moteur dans toutes les compositions. En 1919 et 1920, elle est un élément d'étude pour les peintres Maurice Sporck[112] et Robert Wattiez (1895-1966)[113]. Le peintre de genre Germain David-Nillet (1861-1932) se rend lui aussi à Reims en 1921 et réalise à différents moments de la journée des vues de la cathédrale[114]. Il l'étudie, l'immortalise et assure également un débouché pour ses œuvres. La cathédrale est un sujet d'étude à la mode durant ces années et les nombreux touristes réclament un souvenir de leur visite.

[110] P. FLAMANT, s.t., *Nord-Est*, 24 mai 1924.
[111] MBAR, 981.21.14.
[112] MBAR, 931.22.5, 931.22.10, 931.22.13, 931.22.14, 931.22.17, 931.22.22, 931.22.30 et 931.22.38.
[113] Robert WATTIEZ, *Vue du portail nord de la cathédrale*, huile, carton, 113/142, 1921 ; *Vue des tours de la cathédrale depuis la Cour du Chapitre*, huile, carton, 125/193, 1919 ; *Vue du côté nord de l'abside*, huile, carton, 141/215, s.d., ADR.
[114] MBAR, 921.1, 921.2.1 et 921.2.2.

Pillage des œuvres d'art et culte des reliques

Les œuvres d'art commémorant le drame ne sont pas les seuls souvenirs recherchés par les touristes. Les débris des monuments des villes bombardées sont particulièrement courus en raison de leur valeur artistique, mais dorénavant aussi, pour leur valeur symbolique et donc marchande : « beaucoup de familles américaines fidèles au goût de leur nation pour l'original »[115] chercheraient à se procurer des souvenirs des destructions. Les fragments des monuments des villes martyres seraient ainsi particulièrement recherchés notamment les croix arrachées, morceaux de sculpture ou de vitrail.

Amateurs et profiteurs

Objets de curiosité et de mémoire, les débris de la cathédrale sont dérobés. Dès sa prise de fonction, Max Sainsaulieu relève qu'au niveau de la façade occidentale, le sol n'est jonché que de débris « peu importants » car les « nombreux visiteurs qui sont passés là jusqu'à ce jour y ont déjà glané pour leur propre compte »[116]. L'architecte ordinaire est d'ailleurs contraint de boucher les moindres ouvertures des ruines du Palais du Tau qui peuvent donner accès au chantier, envahi par « des gamins, et même des hommes qui s'ingénient à pénétrer pour tacher d'avoir des débris de vitres »[117]. Madame Ganeval signale d'ailleurs que son frère André est revenu avec un morceau de vitrail de la cathédrale, le 19 septembre 1914[118].

Il est difficile de quantifier les objets ramassés pendant la guerre comme curiosités. Ce sont souvent des fragments infimes de l'édifice qui alimentent un véritable culte mémoriel. Ainsi, au cours du récolement des sources iconographiques, j'ai été amené à voir des objets comme un encrier complété par des larmes de plomb provenant de la cathédrale. De même, le musée d'Art et d'Histoire Romain Rolland possède dans ses collections des dons de Victor Gautron du Coudray : deux larmes en plomb et onze petits éclats de vitraux de la cathédrale de Reims qui auraient été recueillis par Max Sainsaulieu[119]. Si infimes soient-ils, ces « glanages » généralisés détruisent de larges franges du patrimoine artistique rémois. Même des personnalités se prêtent à ce pillage éhonté. Dans ses mémoires, le Rémois Victor Charlier

---

[115] Lettre de A. Koehler de Paris au maire de Reims, 26 septembre 1919, AMR, 151W79.
[116] Rapport de Max Sainsaulieu, 28 janvier 1915, MAP, 81/51 197/2 114.
[117] Rapport de Max Sainsaulieu, 4 juillet 1915, MAP, 80/3/11.
[118] François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, p.57.
[119] « Le Musée a reçu comme dons », *L'Indépendance de la Nièvre*, 21 juillet 1918.

relate qu'au cours de la visite de la cathédrale par le ministre de l'Instruction Publique, des personnes ne se sont pas gênées pour ramasser et emporter des morceaux de vitraux[120].

Il est difficile d'estimer le vol dont a été victime l'édifice, toutefois il paraît bien réel. Dans une lettre adressée au cardinal Luçon et datée du 12 septembre 1918, un fidèle s'inquiète de la mauvaise surveillance effectuée par les militaires aux alentours de la cathédrale de Reims[121]. Cette question de la garde d'un tel édifice est régulièrement abordée durant et bien après la guerre. Paradoxalement, les couvre-feux et la présence de militaires ont dû dissuader les pillages nocturnes. En octobre 1918, après la libération de la ville et le retour de plus en plus nombreux des réfugiés, Max Sainsaulieu sollicite le retour urgent à Reims de deux hommes de confiance : le gardien Huart et le sculpteur Havot. Pour l'architecte, il est nécessaire d'exercer une surveillance très sévère sur le monument pour éviter le pillage systématique de ses débris[122].

Afin de contrôler le flot des touristes, des visites très strictes sont imposées dont le règlement est publié dans *Le Rémois* du 19 février 1919 : « L'intérieur de la cathédrale est ouvert aux visiteurs le matin de 9 heures à 12 heures, le soir de 13h30 à 17 heures. Toutes les 15 à 17 minutes, temps probable pour une visite, le gardien ouvrira, à un nouveau groupe de visiteurs. Sous peine de sanctions sévères, il est formellement défendu, sous prétexte de "souvenirs", de prendre, quoi que ce soit. »[123]. D'ailleurs en février 1919, pour éviter tout nouveau pillage, un deuxième gardien est chargé de la surveillance de l'édifice et un sculpteur contrôle les travaux de déblaiement, c'est-à-dire les ouvriers eux-mêmes[124]. C'es néanmoins insuffisant car en mai 1919, Henri Deneux signale au sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts que « depuis quelques temps », des touristes américains « escaladent les grilles de clôture au pourtour de la cathédrale et pénètrent dans l'édifice, le soir après la sortie des ouvriers, et le matin avant leur arrivée »[125]. Il constate la disparition de plusieurs morceaux de sculptures parmi les débris déposés à l'intérieur du monument. Henri Deneux suggère d'affecter une surveillance policière au monument. Parfois, il suffit tout bonnement de ruser. Afin de contenter les visiteurs, envoyés en missions plus ou moins officielles, avides de souvenirs, Henri Deneux

---

[120] Victor Charlier, *op. cit.*, tome III, p.182-183.
[121] Lettre adressée au cardinal Luçon, 12 septembre 1918, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath ».
[122] Rapport de Max Sainsaulieu, 23 octobre 1918, MAP, 80/3/11.
[123] *Le Rémois*, 19 février 1919.
[124] CMH, 14 février 1919, MAP, 80/15/24.
[125] Rapport de Henri Deneux, 25 mai 1919, MAP, 80/3/11.

rapporte à Albert Chatelle qu'il « avait soin de disperser […] des débris de verres rouges provenant de lanternes photographiques »[126].

Cette simple « curiosité » s'est parfois transformée pour certains en véritable rente. Plus généralement, Reims est devenue durant la guerre la proie des pillards. Les maisons abandonnées souvent à la hâte recèlent bien évidemment nombre d'objets précieux. Cette situation a obligé l'autorité civile et militaire de Reims à rappeler que tout individu, « civil ou militaire, convaincu de vols sur les champs de bataille sera traduit en conseil de guerre. »[127] Concernant les débris de la cathédrale de Reims, un trafic important, à la fois local, national et international, s'est constitué. L'esprit de lucre est tel que des profiteurs n'hésitent pas à revendre le produit de leur vol. Un Rémois réfugié à Rouen a emporté treize kilos de débris de vitraux de la cathédrale qu'il a fait incruster dans des bagues en aluminium fabriquées dans les tranchées. Ce petit commerce ne dure pas puisque son bénéficiaire est arrêté lors de la revente de ses produits[128]. Ce trafic inquiète les pouvoirs publics et indigne particulièrement un député en avril 1919 : « Il s'est fait un véritable trafic des morceaux de vitraux de Reims. Il y a des gens qui ont été assez peu scrupuleux pour en céder aux innombrables touristes, qui viennent visiter les ruines de Reims. »[129].

Il s'agit là d'une affaire de vol mais d'autres personnes, plus ou moins bien intentionnées, demandent des autorisations officielles soit à la municipalité rémoise, soit à l'administration des Beaux-Arts. Ce pillage revêt ainsi un caractère officiel. Le maire de Reims, Jean-Baptiste Langlet, reçoit de nombreuses lettres de particuliers lui demandant de leur envoyer quelques reliques de Reims. En février 1915, une dame requiert ainsi quelques morceaux de pierre provenant de la cathédrale[130]. Toutes ces demandes sont systématiquement rejetées par Jean-Baptiste Langlet qui indique ironiquement qu'il ne peut « satisfaire le désir exprimé n'ayant pas de bureau spécial pour expédier hors de Reims des morceaux de la cathédrale »[131]. Certaines fois, ces entreprises sont louables. Outre des demandes de la société des amis de la cathédrale de Reims[132], en septembre 1919, un docteur parisien souhaite vendre des fragments de la cathédrale aux Etats-Unis et d'en retourner les sommes recueillies pour la restauration

---

[126] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.188.
[127] *L'Eclaireur de l'Est*, 7 octobre 1914.
[128] *Le Courrier de la Champagne*, 28 janvier 1916.
[129] *Le Rémois*, 29 avril 1919.
[130] Lettre du maire de Reims à Mme Auvity (Sarthe), 1er février 1915, AMR, 151W19.
[131] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.188.
[132] Concernant les demandes par la SACR de fragments de la cathédrale de Reims, XIII.3.1 « La société des amis de la cathédrale de Reims ».

de Reims[133]. L'administration des Beaux-Arts doit également étudier de pareilles demandes « caritatives ». Le 1er février 1916, une Parisienne demande l'autorisation de prélever une pierre de la cathédrale de Reims pour y faire tailler une statuette de Jeanne d'Arc qu'elle se propose d'offrir à la ville d'Orléans[134]. Une habitante de Sermaize dans la Marne désire se porter acquéreur du plomb des cloches des cathédrales dévastées et en particulier de celle de Reims en vue de fabriquer des bijoux souvenirs[135]. Le 14 janvier 1922, un bijoutier parisien désire enchâsser des morceaux de vitraux de la cathédrale de Reims et de les vendre avec un cachet d'authenticité. Il est d'ailleurs prêt à rétribuer « sous le couvert de la discrétion »[136] l'architecte Henri Deneux. Pour son entreprise, il a besoin d'un kilo de vitraux par jour. Ce dernier transmet l'information à sa hiérarchie qui rejette une nouvelle fois cette idée.

Il est difficile de quantifier l'étendue d'un tel pillage. Souvent ces débris ne sont qu'une simple larme de plomb, un fragment de vitrail ou un débris de statuaire. De plus, en cette période troublée, il est bien difficile de retrouver tous les fragments recueillis parfois avec bienveillance. Nous avons déjà évoqué, à ce propos, la tête de l'Ange au Sourire[137]. Au début de juillet 1915, Max Sainsaulieu signale à Paul Léon qu'il est rentré « en possession de la tête, à peu près intacte, de la statue de la Reine de Saba »[138]. Cette tête avait été recueillie, au moment de l'incendie, par l'abbé Jules Thinot et conservée dans son armoire de la sacristie. Ce n'est qu'à sa mort que la célèbre tête est redécouverte. Cependant dans cette même lettre, Max Sainsaulieu signale le cas d'une petite tête de statue remise à l'abbé Maurice Landrieux par « les héritiers de la personne qui l'avait emportée ».

Le retour des reliques

Si la cathédrale de Reims était devenue un amas de ruines voué à la seule commémoration, le retour des fragments recueillis ou volés n'aurait eu que peu d'importance si ce n'est pour un musée lapidaire. Mais ces fragments revêtent une réelle importance archéologique notamment au niveau de la statuaire. Tout d'abord parce que l'authenticité prévaut. De plus certaines statues notamment, dans les parties hautes, sont peu connues et n'ont même jamais été photographiées. Ainsi la chute de la tête de Bethsabée est pour beaucoup l'occasion de découvrir cette statue. Des fragments de vitraux ou de statuaires se sont retrouvés entre les

---

[133] Lettre de A. Koehler (Paris) au maire de Reims, 26 septembre 1919, AMR 151W79.
[134] Lettre de madame Japy (Paris), 1er février 1916, MAP, 80/3/11.
[135] Lettre de Madame Henri Ladroye, 22 août 1916, MAP, 80/3/11.
[136] Lettre d'un bijoutier parisien à Henri Deneux, 14 janvier 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[137] VIII-5-2.
[138] Rapport de Max Sainsaulieu, 4 juillet 1915, MAP, 80/3/11.

mains d'amateurs, d'antiquaires ou de « collectionneurs du monde entier » comme le rappelle le secrétaire général à la mairie de Reims[139]. Ces fragments particulièrement recherchés représentent une réelle valeur marchande. Il faut néanmoins qu'ils retrouvent leur site d'origine.

Afin de remédier à cette situation, des appels sont lancés dans la presse, notamment par Maurice Barrès. Pour lui, il faut que les détenteurs de ces reliques sachent qu'elles sont recherchées pour être remises en place car « nul collectionneur n'a le droit de s'approprier aucune pierre de Reims ». Elles constituent une partie vitale de l'organisme de la cathédrale de Reims et « cet organisme ne demande qu'à se reconstituer. »[140] Marcel Aubert (1884-1962) lance un appel similaire aux professionnels du monde des arts notamment dans les colonnes de la *Gazette des Beaux-Arts*. Les premiers résultats de cette vaste collecte ne tardent pas et l'antiquaire parisien Georges Demotte rachète « un gros prix […] la tête d'un Ange des culées des chapelles de l'abside, enlevée pendant l'été 1918 » pour le rendre à la cathédrale[141]. Un amateur anglais fait de même et remet à l'ancien directeur de l'Académie de France à Rome, Albert Besnard (1849-1934), une autre tête sculptée[142]. Le 13 janvier 1922, Pierre Antony-Thouret récupère également deux têtes de statues au moment où elles allaient prendre le chemin de l'Angleterre[143]. Pour les récupérer, la société des amis de la cathédrale de Reims a versé 2000 F à l'intermédiaire qui a favorisé cette restitution.

Le rôle joué dans cette quête par la SACR et par son trésorier Pierre Antony-Thouret est souvent primordial. Grâce à ses relations et à l'action de propagande en faveur de la cathédrale de Reims, de nombreux fragments retrouvent leur lieu initial. La confusion permet également le retour de fragments issus de la basilique Saint-Remi.

Le 3 juin 1926, madame Brenda Svedberg-Aubry rend à Pierre Antony-Thouret un morceau de vitrail[144]. Le 19 mai 1922, un docteur de Poitiers lui remet une main féminine du XIII^{e} siècle et un fragment de chapiteau de la façade occidentale[145]. Le 6 juin 1922, la veuve du

---

[139] Lettre de Henri Liénard de Lyon à la mairie de Reims, 1er juin 1929, AMR, 151W44.
[140] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1921 de la SACR, 10 juin 1922, ADR.
[141] Marcel AUBERT, « Trois têtes de statuettes de la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental de la Société Française d'archéologie*, vol. 81, 1922, p.214-216 et Marcel AUBERT, « Trois "rescapés" de Reims », *Gazette des Beaux-Arts*, 1922, 1er semestre, p.234-236.
[142] Marcel AUBERT, « Trois têtes de statuettes de la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental de la Société Française d'archéologie*, vol. 81, 1922, p.215.
[143] Lettre d'Antony-Thouret à Paul Léon, 13 janvier 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[144] Lettre d'Antony-Thouret à Paul Léon, 11 juin 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[145] Compte rendu d'activité pour l'exercice 1921 de la SACR, 10 juin 1922, ADR. D'après ses écrits, le docteur Benoît les avait ramassés au pied du portail nord en septembre 1914, MAP, 81/51 197/32 144.

commandant de Monsabert remet une petite tête d'homme coiffée d'un bonnet à brides de la fin du XIII^{e} siècle, un motif de fonte dorée du XV^{e} siècle provenant de la grille du chœur et un motif ornemental en bois doré. Ils ont été ramassés par son défunt mari suite à un important bombardement, en juillet 1918. Par une lettre du 14 mai 1927, le général de division Igert désire remettre de nombreux fragments de vitraux ramassés le 5 avril 1918 dans la cathédrale alors bombardée[146]. En 1928, l'Administration des Beaux-Arts reçoit du parisien René Aucoc une tête de sculpture trouvée au pied de la façade principale[147]. En 1929, Brendan J. Murphy de New York restitue un fragment du maître-autel et trois fragments de vitraux qu'il avait ramassés peu de temps après l'Armistice alors qu'il était à Reims avec le corps expéditionnaire américain[148]. Le 17 décembre 1929, Stanley Franks d'Angleterre envoie au maire de Reims des fragments conservés comme souvenirs de la Grande Guerre[149]. Le maire de Reims reçoit lui aussi de nombreux fragments notamment, le 20 février 1930, d'une Anglaise de Camberley qui lui fait parvenir une boîte contenant des débris des vitraux, morceaux de candélabres et de marbres ramassés en 1914 par le colonel Percival[150]. De même en juillet 1938, madame Madeleine Braun souhaite remettre « une applique en bronze doré représentant un ange avec ailes déployées ». Cet objet a été ramassé par son mari officier attaché à la préfecture de Châlons-sur-Marne, sous les décombres de la cathédrale lors d'une visite de celle-ci avec des officiers américains[151]. Le cardinal Luçon n'est pas en reste et en 1927 un avocat désire lui remettre des fragments de statuaire[152].

Bien d'autres fragments ont dû être restitués sans qu'aucune trace de cet acte ne subsiste et notamment ceux recueillis par des Rémois. Il est toutefois difficile de quantifier la proportion de ces retours. Après tout qu'importe, car le véritable intérêt est de savoir comment ont été acquis ces fragments. Dans les retours signalés, de nombreux fragments ont été enlevés au lendemain de l'incendie ou après l'évacuation totale de la ville. Les fragments sont alors recueillis par des militaires, simples souvenirs de leur séjour à Reims. D'autres « trésors » ont

---

[146] Lettre du général Igert au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 14 mai 1927, MAP, 81/51 197/32 144. Annexe 11.
[147] Lettre de René Aucoc, MAP, 81/51 197/32 144.
[148] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 16 août 1929, MAP, 81/51 197/33 145.
[149] Lettre de Stanley Franks au maire de Reims, 17 décembre 1929, AMR, 151W44.
[150] Lettre au maire de Reims, 20 février 1930, AMR, 151W44.
[151] Lettre de Madeleine Braun de Marseille au maire de Reims, 10 juillet 1938, AMR, 151W44.
[152] Lettre de Roy Bird au cardinal Luçon, 13 mai 1927, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath ».

été acquis de manière moins fortuite – voire malhonnête – ce qui ne favorise pas le retour de telles œuvres[153].

Quelques dérogations

L'orthodoxie de ne céder aucune parcelle du patrimoine monumental n'a pas toujours prévalu. Parfois, l'administration des Beaux-Arts a dérogé à cette règle. En effet, la question des pierres données en faveur de monuments est particulièrement sensible après la guerre, mais également pendant, en raison notamment de leur haute valeur symbolique et donc de la propagande que celles-ci peuvent susciter. En octobre 1915, Max Sainsaulieu indique, sans plus de détail, qu'il a donné un fragment de mœllon pour l'encastrer dans les fondations d'une statue de Jeanne d'Arc[154] à New York. Il tient ainsi à en informer sa hiérarchie car « je veux pouvoir dire que je ne laisse jamais sortir aucun fragment de pierre ou de vitraux que d'accord avec l'administration »[155]. Conscient de sa responsabilité, l'architecte ordinaire de la cathédrale se dédouane ainsi de toute remarque postérieure, car si elles sont symboliques, les pierres de la cathédrale ont également une valeur marchande.

Ce culte mémoriel semble particulièrement affirmé aux Etats-Unis. Par une lettre du 13 juin 1921, le ministre des Affaires Etrangères remercie son homologue de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts pour l'envoi de pierres provenant de la cathédrale de Reims, du château de Chinon et des lieux où Jeanne d'Arc fut prisonnière à Rouen pour être encastrées dans le socle du monument de Jeanne d'Arc à Gloucester, dans le Massachusetts[156]. Quatre morceaux de pierre de la cathédrale de Reims prennent ainsi le chemin des Etats-Unis pour commémorer la mémoire de cinquante sept Américains morts en France. Le projet soutenu par l'ambassadeur de France aux Etats-Unis, Jules Jusserand (1855-1932), consiste suivant l'idée des organisateurs de faire de cette statue « un lieu de pèlerinage patriotique pour les Américains amis de la France »[157]. Une requête similaire est formulée par la société des femmes de France

---

[153] Au cours de mes recherches, diverses rumeurs m'ont conduit notamment à la recherche de verrières disséminées à travers la France. Mais les personnes concernées, de peur qu'on leur enlève « leurs trésors », n'ont malheureusement jamais souhaité me recevoir.

[154] Jeanne d'Arc a bénéficié durant la guerre d'une image particulière développée notamment par la propagande. L'incarnation catholique des vertus guerrières connaît, dans les pays anglophones, une nouvelle renommée comme le rappelle le dessin satyrique de Raoul Dufy intitulé « La fin de la grande guerre » paru dans *Le Mot* du 16 mars 1915, dans Jay WINTER, *Sites of memory, sites of mourning. The Great War in European cultural history*, p.129.

[155] Lettre de Max Sainsaulieu enregistrée le 21 octobre 1915, MAP 81/51 197/2 114.

[156] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 13 juin 1921, MAP, 81/51 197/32 144.

[157] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 26 avril 1921, MAP, 81/51 197/32 144.

de New York afin d'obtenir des pierres de la cathédrale de Reims pour l'érection d'une statue de Jeanne d'Arc à Washington, statue qui serait une copie de celle de Paul Dubois[158].

Le chef du gouvernement français, Alexandre Millerand (1859-1943), accompagne une délégation des Chevaliers de Colomb[159] lors d'une visite de la cathédrale de Reims, le 18 août 1920. Par une lettre du 4 août 1920, Marcel Knecht, directeur du service d'information de l'ambassade de France aux Etats-Unis, suggère que le cardinal Luçon leur remette une relique de la cathédrale martyre « soit un fragment de vitrail, soit un débris de statue, que la délégation serait chargée d'offrir à la cathédrale Saint-Patrick de New York, qui représente aux Etats-Unis ce que Reims représente chez nous. » Ce privilège est dû notamment à « l'influence considérable qu'ils ont aux Etats-Unis parmi les vingt millions de catholiques »[160]. Cette question embarrasse grandement le service des monuments historiques qui préfère ne pas répondre mais souligne qu'en cas d'insistance, Henri Deneux pourra offrir « un mœllon ne présentant aucun intérêt. »[161] Non prévenu et pris de court par la visite d'Alexandre Millerand, Henri Deneux, malgré l'insistance du cardinal Luçon qui souhaite offrir une statue, remplace celle-ci par une colonnette inemployable. Ce présent n'est pas sans contrepartie. En effet, lors de la visite, le président des Chevaliers de Colomb, James Flaherty, promet que la somme de 100 000 dollars sera envoyée de New York[162].

Le 10 mars 1924, le ministère des Affaires Etrangères transmet la demande de la municipalité d'Oshawa dans l'Ontario au Canada d'une pierre de 6 à 8 pouces pour l'incruster dans un monument commémoratif de la Grande Guerre. Cette demande est acceptée sans difficulté[163] car la première pierre de ce monument a été posée en 1921, par le maréchal Ferdinand Foch qui soutient bien évidemment un tel projet. Le président de la « Liberty Memorial Association » de Kansas City souhaite recevoir de la part du gouvernement français un objet « de nature historique ou sentimentale plutôt que militaire, peu volumineux et susceptible d'être placé dans une vitrine ». Le ministère des Affaires Etrangères pense immédiatement à un fragment de la cathédrale de Reims « relique d'un passé héroïque et douloureux ».

---

[158] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 26 septembre 1921, MAP, 81/51 197/32 144. Cette statue installée avant-guerre sur le parvis au pied de la cathédrale est également un symbole souvent associé à la cathédrale martyre.
[159] Les Chevaliers de Colomb forment une société catholique de secours mutuel.
[160] Lettre de Marcel Knecht, 4 août 1920, MAP, 81/51 197/32 144.
[161] Note manuscrite, non datée, non signée, MAP, 81/51 197/32 144.
[162] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.256. Aucune source ne permet d'affirmer que cette somme a été effectivement versée car elle n'apparaît pas dans la comptabilité du chantier de restauration de la cathédrale de Reims. Il est envisageable que cette somme a été versée au cardinal Luçon pour ses bonnes œuvres.
[163] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 11 septembre 1926, MAP, 81/51 197/32 144.

Néanmoins, Henri Deneux considère que pareil don est « tout à fait exceptionnel »[164]. Trois fragments[165] de la cathédrale de Reims prennent encore le chemin des Etats-Unis[166].

En revanche, d'autres projets reçoivent des avis défavorables, notamment celui du consul de France à Liverpool. Le 6 octobre 1924, ce dernier demande au nom d'une colonie française de sa ville, une pierre de la cathédrale afin de la mettre en loterie, à l'occasion d'un arbre de Noël. D'un commun accord, le ministre des Affaires Etrangères et son homologue de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts estiment que « si l'on peut distraire des pierres de nos monuments historiques pour les encastrer dans un édifice ou les placer dans un musée où elles restent l'objet du respect public, il est difficile de les affecter à une destination aussi incertaine qu'une mise en loterie » et ne donnent pas suite à cette demande[167]. L'autorisation dépend ainsi de l'affectation symbolique et mémorielle. Les pierres des monuments français doivent conserver leur caractère vénérable ou sacré.

Notre-Dame de la Marne : la cathédrale comme lieu de pèlerinage

La dévotion liée à la cathédrale de Reims s'est certainement considérablement développée pendant la Première Guerre mondiale comme l'attestent les images pieuses et poèmes dédiés à ce thème. Les homélies également doivent souvent y faire référence bien qu'il soit difficile d'en mesurer l'importance en raison du caractère oral de cette source. Dans un cadre général, la guerre a été l'occasion d'un renouveau de la religiosité française. L'Eglise a retrouvé une partie du rôle institutionnel qu'elle jouait avant la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat de décembre 1905. Enfin la résistance de la cathédrale aux obus, sa silhouette qui continue de dominer la ville de Reims font que certains y voient un miracle ou tout du moins une vision quasi mystique. Ainsi l'architecte Charles-Henri Besnard de Quelen (1881-1946) insiste, en

[164] Rapport de Henri Deneux, 22 mai 1924, MAP, 81/51 197/32 144.
[165] A savoir : un crochet de la frise sous la galerie des rois, fragment d'une restauration peu ancienne ; un fragment inutilisable d'armature de vitraux d'une fenêtre du bras sud du transept ; un fragment inutilisable d'une colonnette d'une fenêtre. Ces trois fragments sont reçus le 14 octobre 1926 par le président de la « Liberty Memorial Association ».
[166] Lettre de G.S. Carkener au secrétaire général du ministère des Affaires Etrangères, 9 décembre 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[167] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 25 novembre 1924, MAP, 81/51 197/32 144.

1923, sur le fait que « le gros œuvre incendié, mutilé, ne représente même pas une seule fissure » avant de se demander si cela ne tient « pas du miracle ? »[168]

Le calvaire de la France

Certains désirent que Reims devienne le calvaire de la France. L'idée est de transformer la cathédrale en mémorial de la guerre, consacré non pas à des commémorations laïques mais religieuses. En cela ce projet se démarque de celui soutenu entre autres par Armand Dayot et consistant à transformer la cathédrale en ossuaire[169]. Les catholiques tentent ainsi de fixer le souvenir des souffrances de la guerre dans le monument le plus emblématique de celle-ci.

L'idée même de créer un mémorial de la guerre n'a certainement pas échappé à d'autres diocèses dont Lourdes, Domrémy-La-Pucelle[170] et Notre-Dame de Brebière[171]. Henri Abelé s'en inquiète[172] tout comme le recteur de l'Institut catholique de Paris, le très influent monseigneur Alfred Baudrillart (1859-1942). Ce dernier « déclare inadmissible qu'un autre diocèse que celui de Reims puisse réclamer et centraliser la Commémoration de nos morts pour la Patrie. Aucune ville n'a les mêmes titres que Reims »[173]. Il s'agit avant tout de lutter contre les autres lieux commémoratifs qui tentent de mettre en place de tels pèlerinages et évidemment aussi de lutter contre une commémoration laïque des soldats morts durant le conflit, projet soutenu entre autres par Ernest Lavisse (1842-1922). Le grand historien français a en effet un projet analogue de pèlerinages vers Reims fondé « non pas sur un sentiment religieux, mais uniquement sur les traditions historiques et nationales du pays »[174]. Malgré une vision quelque peu divergente de l'incarnation de la ville de Reims dans l'identité et la mémoire nationale, Ernest Lavisse considère les deux projets comme complémentaires.

---

[168] Charles-Henri BESNARD, « La ruine et la résurrection de nos grandes cathédrales du nord », *La Nature*, n°2556, 31 mars 1923, p.199.
[169] Concernant le projet d'Armand Dayot, X.2.2 « Un haut lieu commémoratif : la cathédrale, mémorial de la guerre ».
[170] Village natal de Jeanne d'Arc.
[171] Située à Albert dans la Somme, la basilique Notre-Dame de Brebières est un haut lieu de pèlerinage depuis le XII^{e} siècle, baptisée par le pape Léon XIII (1810-1903), la « Lourdes du Nord ». En 1915, un obus touche le dôme soutenant une statue dorée de la vierge qui s'incline et demeure dans un équilibre précaire. Reproduite à maintes reprises en carte postale, l'image hautement symbolique devient extrêmement populaire. D'ailleurs à son propos, une légende circule rapportant que « Quand la statue tombera, la guerre finira ».
[172] Lettre de Henri Abelé au vicaire général, 26 février 1917, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[173] Lettre de Henri Abelé au cardinal Luçon, 13 mars 1917, ADR, Dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ». Monseigneur Alfred Baudrillart connaissait parfaitement la haute symbolique incarnée par Reims et sa cathédrale, puisqu'il avait dirigé, en 1896, lors du quatorzième centenaire du baptême de Clovis, la rédaction de l'ouvrage *La France chrétienne dans l'Histoire.*
[174] Lettre de Henri Abelé au cardinal Luçon, 13 mars 1917, ADR, Dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale »

Devant cette concurrence qui se profile, le clergé rémois réagit sous la conduite du cardinal Luçon qui rédige une ordonnance, le 30 mars 1917, intitulée *Œuvre d'hommages et de prières en faveur des soldats morts pour la patrie à la Grande Guerre*[175]. La cathédrale est ainsi proposée pour devenir un « centre de prières et d'hommages » à la mémoire des soldats morts au cours du conflit, en raison de son passé – « sanctuaire illustre et vénérable du baptême des Francs, du sacre des rois, du triomphe de Jeanne d'Arc » – et de son présent – « la grande mutilée de la guerre ». Sa situation géographique est également mise en avant puisqu'elle se trouve située « au centre de l'immense champ de bataille qui s'étend de la mer du Nord à la frontière des Vosges ». Les articles suivants explicitent encore davantage ce centre :

> Article 1. – Un centre d'hommages à la mémoire des Morts de la Grande guerre et de prières pour le repos de leurs âmes est institué dans la cathédrale de Reims.
>
> Article 2. – L'autel de Notre-Dame des Sept Douleurs est spécialement affecté à l'œuvre.
>
> Article 3. – Pendant l'année qui suivra la restitution de la cathédrale au culte, un service solennel sera célébré chaque mois pour tous les soldats tombés au champ d'honneur ou morts au service de la patrie durant la guerre. Tous les jours une messe sera dite aux mêmes intentions à l'autel de l'œuvre. Chaque dimanche elle sera célébrée pour la rénovation chrétienne de la France. Nous avons confiance que les offrandes des fidèles nous permettront de fonder à perpétuité ces messes et ces services.
>
> Article 4. – On recevra les messes demandées soit pour tous les soldats en général, soit pour des soldats en particulier. Elles seront acquittées aux intentions indiquées par les donateurs, et célébrées autant que possible à l'autel de Notre-Dame des Sept Douleurs.
>
> Article 5. – Un registre sera ouvert pour recevoir les noms des soldats que l'on désirerait recommander spécialement aux prières. Le lundi une messe sera dite pour tous ceux qui auront été inscrits dans la semaine précédente.
>
> Article 6. – L'œuvre est confiée aux soins de M. le curé de la cathédrale.

Le centre de ce pèlerinage est l'autel Notre-Dame des Sept Douleurs, image symbolique de souffrance et de rédemption[176].

Pour assurer la propagande et coordonner les pèlerinages, un comité central à Paris, appuyé par des comités locaux, sera chargé d'annoncer « l'Œuvre de prières » instituée à Reims en faveur des soldats morts durant le conflit. Afin de financer les activités de propagande et de récupérer les futures retombées économiques en faveur de l'archevêché de Reims, Henri Abelé prévoit la création d'une société ou association baptisée « Reims – Souvenir » dont les bureaux seront situés à Paris. Le cardinal Luçon souhaite toutefois que Henri Abelé ne s'adresse pas à des Rémois pour réunir les fonds, jugeant que ceux-ci sont déjà suffisamment

[175] ADR, fonds Landrieux.
[176] Pour illustrer les douleurs de la Vierge, les artistes représentent son cœur percé de sept glaives, symboles de ces sept principales douleurs. Elle est considérée ainsi comme la plus grande des martyrs.

éprouvés[177]. Cette structure devra appuyer ce travail de propagande par la diffusion d'œuvres d'art concernant Reims et sa cathédrale. Elle permettra également de recueillir des fonds, tant en France qu'à l'étranger, au moyen de conférences, de souscriptions, ventes de charité, concerts religieux, sermons dans les églises… mais également par la vente d'objets d'art, d'estampes et d'imageries religieuses. Ce travail sera appuyé par la publicité de la revue *Dieu et Patrie*, propriété par ailleurs de Henri Abelé.

Ce que le clergé ne peut réaliser du point de vue commercial, Henri Abelé et « Reims-Souvenir » désirent s'en charger. Une partie des retombées économiques sera assurée par l'exploitation commerciale de figures emblématiques comme la cathédrale des sacres, la cathédrale martyre mais aussi Jeanne d'Arc au Sacre et le Sourire de Reims. Cette iconographie sera constituée de reproductions d'œuvres conservées dans les musées de « Reims-Souvenir ». Une œuvre de Lesbroussart de 1915 est d'ailleurs éditée par cette société[178]. Pour créer une telle structure, Henri Abelé estime les premières dépenses à quinze millions de francs. Pour réunir une telle somme, il propose de mettre à contribution le clergé catholique des Etats-Unis et de créer un comité franco-américain à New York.

Tout semble prévu pour coordonner un grand centre de pèlerinage. La cathédrale de Reims reprend le flambeau d'une nouvelle tentative du renouveau catholique comme elle l'a déjà été en 1896 pour la commémoration du quinzième centenaire du baptême de Clovis. Catholiques et nationalistes se retrouvent autour de ce thème, prolongement d'idées déjà présentées. Reims, la ville martyre, devient ainsi la gardienne du cimetière des soldats morts durant cette guerre, lieu de prières perpétuelles. Ce projet vise à faire de Reims le lieu de commémoration de la guerre, mais également du renouveau de la mémoire nationale, et en premier lieu du culte catholique.

Il s'agit certes d'une initiative de plus[179] de l'entrepreneur Henri Abelé pour fournir durablement des ressources financières à l'archevêché de Reims. Mais cette idée, carcan religieux du culte laïc des morts, se retrouve dans un autre projet à la portée quasi mystique.

---

[177] Lettre de Henri Abelé au cardinal Luçon, 16 avril 1917, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[178] LESBROUSSART, *Ibi crucifixerunt eum*, estampe en noir et blanc, 800/600, ADR.
[179] Il entreprend entre autres la création d'une société de vente appelée « Reims-Souvenir » et le dépôt d'une marque de champagne faisant référence à l'Ange au Sourire.

La cathédrale des morts[180]

« L'Ange vertigineux, juché sur le plus haut fleuron de la Cathédrale des Morts, voit s'éteindre la furie des combats ; il sourit à l'essaim céleste des enfants que la guerre a fait immoler ». Ainsi commence l'ouvrage de Merovak intitulé *La Cathédrale des morts* et publié par ses soins en 1918. Né en 1877, Gabriel Robuchon, alias Merovak a mené une vie itinérante. Il s'est nommé lui-même « le peintre des cathédrales" » en raison des nombreuses peintures de monuments religieux qu'il a réalisées au cours de sa carrière artistique. Durant la Première Guerre mondiale, il est fait prisonnier et c'est au cours de sa captivité à Holzminden en Allemagne qu'il exécute une grande composition, 2,15 m sur 3,80 m, intitulée *La Cathédrale des morts*. Il organise dans ce même camp une exposition de son œuvre ainsi qu'une conférence. Interné par la suite à Montreux en Suisse, il donne une conférence le 17 mars 1917 intitulé « L'histoire extraordinaire d'une Cathédrale au camp de prisonniers de Holzminden », conférence suivie de deux autres, toujours en Suisse, à Vevay et à Lausanne, largement relatées par la presse romande. Il souhaitait réaliser une seconde œuvre représentant l'intérieur de cette cathédrale.

Cette œuvre est extrêmement mystique et on retrouve dans ses explications de nombreuses références à la cathédrale de Reims. Ainsi dans la première citation, cet ange vertigineux n'est pas sans rappeler la figure médiatique de l'Ange au Sourire. De même lors de ces conférences, il a de nombreuses fois exalté la résurrection de la cathédrale de Reims. Mais son idée est de créer ex nihilo une nouvelle cathédrale dédiée aux victimes de la guerre. Néanmoins, la transposition récurrente des deux images n'empêche pas de réaliser l'amalgame entre les deux monuments.

Selon Merovak, sa cathédrale des Morts mesure 280 m de longueur intérieure et sa hauteur sous voûtes est de 58 m. L'édifice est uniquement éclairé par de grandes verrières à double étage. Le cloître, encerclant l'édifice, communique de toutes parts avec la nef et quatre portiques, non semblables, font face aux points cardinaux. Les trois rosaces sont consacrées aux trois plus célèbres aviateurs français de la guerre, dont Guynemer à la rosace occidentale. Les petites chapelles quant à elles sont dédiées aux églises détruites. Les grandes orgues, « le plus grand instrument de tous les temps », sont réparties dans toutes les clés de voûte de la nef et du transept. Les cloches au nombre de quatre-vingts sont en argent et les quatre bourdons, en bronze, portent les noms des quatre premiers maréchaux de France. L'église souterraine,

---

[180] MEROVAK, *La Cathédrale des morts*, Aix-les-Bains, l'Homme des cathédrales, 1918, 33 p.

c'est-à-dire l'ossuaire, est longue de 250 m et haute de 24 m. C'est une sombre forêt de piliers ronds de 8 m d'épaisseur où sont entreposés tous les crânes amassés à vingt lieues à la ronde. La construction brute est prévue pour durer de dix à quinze ans. Pour ce faire, Merovak veut employer « cinquante mille boches » pour traîner les pierres des carrières de Saverne à la côte 304 devant Verdun où se dressera la Cathédrale des Morts. C'est là que devront avoir lieu toutes les commémorations liées à la Grande Guerre.

Comme on le voit, il ne s'agit pas d'un nouveau projet de transformation de la cathédrale de Reims mais d'une construction prévue pour être érigée sur les champs de la plus grande bataille de cette guerre, à Verdun. Vision mystique, amalgame entre la tradition catholique et les souffrances héritées de la guerre, un tel projet ne verra jamais le jour. Cette idée de centralisation de la mémoire et du deuil de la guerre ne se retrouve nullement en France, si ce n'est à l'Ossuaire de Douaumont, inauguré partiellement le 18 septembre 1927 et définitivement les 6, 7 et 8 août 1932.

La mémoire nationale de la guerre se retrouve dans la mémoire des batailles et des combattants. La cathédrale de Reims a ainsi failli quitter la sphère religieuse pour rentrer définitivement dans la sphère laïque, car transformer la cathédrale en ossuaire aurait supposé l'abandon du culte traditionnel. C'est en définitive Verdun qui incarnera cette mémoire nationale. En revanche au quotidien, le deuil de la guerre sera réellement vécu à l'échelon local. Durant l'entre-deux-guerres, l'érection des monuments aux morts créera ce nouvel espace sacré, laïc et individualisé.

***

La cathédrale de Reims a survécu à la guerre. Les arguments des adversaires de la restauration et les projets de réaffectation du site n'ont pas prévalu. Sous la conduite de l'architecte en chef Henri Deneux, la cathédrale doit retrouver sa physionomie antérieure tout en gardant les traces visibles de la guerre.

Les années de reconstruction ou l'ère Henri Deneux : financements, débats et pragmatisme

XII. COMPTABILITE ET MAITRE D'ŒUVRE

Au cœur de tout chantier surgissent les problèmes budgétaires. Si la question de la restauration est théoriquement acquise, son financement détermine la vitesse et l'ampleur de cette entreprise. Ce chantier est exceptionnel par sa symbolique et par l'élan international de mécénat en sa faveur, au risque de dénaturer la mission de l'Etat et de ses techniciens et la portée mémorielle de la cathédrale de Reims.

Bilan partiel du gros œuvre : essai de comptabilité

La plupart des documents concernant la comptabilité du chantier de la cathédrale de Reims sont actuellement conservés à la médiathèque du Patrimoine et sont directement issus de la comptabilité de la direction des Beaux-Arts. Malgré leur difficulté d'exploitation, ces documents permettent de reconstituer la comptabilité du chantier qu'il faut néanmoins tempérer en raison de la forte inflation de l'entre-deux-guerres.

Difficultés d'exploitation de ces sources

Néanmoins, il est extrêmement difficile de reconstituer avec précision le coût du chantier cathédrale et les différentes sommes mises en jeu. La multiplicité des acteurs et les dons expédiés, dont certains en nature, compliquent une telle comptabilité. Par exemple, pour les exercices 1919 et 1920, le service des monuments historiques indique que la société des amis de la cathédrale de Reims a versé 16 000 F de dons. Le cardinal Luçon réfute officiellement ces chiffres en 1927[1] et estime la participation financière de la société à 26 000 F[2].

Il convient de s'interroger sur la fiabilité d'une telle comptabilité. De nombreuses lacunes perdurent dans les fonds conservés à la médiathèque du Patrimoine. Ceux-ci peuvent néanmoins être résorbés par les doubles des travaux entrepris conservés aux archives départementales de la Marne[3]. Ce dernier fonds est si lacunaire qu'il ne permet de compléter que certaines informations manquantes. Le fonds Sainsaulieu se révèle également d'une

[1] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 22 avril 1927, MAP, 81/51 197/32 144.
[2] Le problème semble régler suite à une lettre du 25 février 1921. Emile Charbonneaux au nom de la SACR demande au préfet de la Marne de signaler à la direction des Beaux-Arts que les 10 000 F offerts par la SACR ont été versés depuis 14 mois, ADM, 4T43.
[3] ADM 4T 43.

grande richesse comptable[4]. Désireux de calculer ses honoraires d'architecte ordinaire pour la cathédrale, Saint-Remi et Saint-Jacques, soit 1% du montant total des travaux, Max Sainsaulieu établit un inventaire détaillé des différents chantiers des monuments historiques durant les années 1919-1929. Conservé aux archives départementales de la Marne, ce document se compose de 17 rubriques : lettre d'ordre ; édifices ; nature des travaux ; d'approbation ; montant ; numéro d'enregistrement ; entreprise ; date ; montant demandé ; montant ; date de la signature de l'entreprise ; date de la signature de l'architecte ; remise ; date ; honoraires, date, montant ; remis le ; divers.

Malgré la rigueur de tels documents, certains chiffres continuent de diverger sans réellement appréhender le parti qui a raison. Par exemple, concernant les travaux de la couverture provisoire en tôle ondulée en 1929, Max Sainsaulieu avance un montant de 526 630,72 F alors que les devis d'Henri Deneux signalent, après les différentes remises accordées par les entrepreneurs, la somme de 552 549,47 F.

Cette comptabilité de Max Sainsaulieu permet également de fournir des chiffres concernant le chantier de la cathédrale de Reims sans référer spécifiquement les travaux de restauration. Il s'agit entre autres d'investissements et des travaux d'entretien de l'édifice. Même si ces sommes ne concernent pas strictement la problématique de ce mémoire, elles révèlent les sommes minimes nécessaires à l'entretien de l'édifice.

Tableau 11 : Comptabilité partielle des travaux d'entretien

Date	*Désignation*	*Montant*
1919	Strict entretien	13 000,11 F
1920	Installation d'un coffre fort	1 571,17 F
	Installation du Trésor	22 528,31 F
	Strict entretien	3 019,18 F
1921	Entretien cathédrale et dépendances	9 361,87 F
1922	Entretien cathédrale et dépendances	12 000,00 F prévisionnel
1923	Installation des tapisseries	3 395,61 F
	Entretien	11 510,33 F
1924	Entretien	12 110,97 F
1925	Entretien global pour la cathédrale, Saint-Remi et Saint-Jacques	15 079,86 F
1926	Entretien global pour la cathédrale, du Palais du Tau, Saint-Remi et Saint-Jacques	14 530,90 F
1927	Entretien cathédrale	18 863,14 F
1928	Entretien cathédrale	12 892,99 F

[4] Comptabilité établie par Max Sainsaulieu (1919-1929), ADM, dépôt de Reims, 19J54.

Il est évident que les dons ont été répertoriés par les différents mécènes. Les documents comptables du comité franco-américain pour la restauration des monuments permet de compléter le tableau concernant spécifiquement l'emploi des fonds Rockefeller[5]. Cependant, là encore les chiffres divergent entre les deux comptabilités. Ainsi, concernant le partenariat entre l'Etat et le comité pour les travaux de consolidation du pilier sud-est et la restauration de la voûte de la croisée du transept en 1927, les chiffres fournis par les monuments historiques indiquent que l'Etat a pris à sa charge 307 332,08 F et le restant du montant des travaux soit 316 900,51 F sont pris en charge par la donation Rockefeller. De leur côté, les chiffres par le comité sont inverses : 307 332,08 F pour la donation Rockefeller et 316 900,51 F pour l'Etat. En l'absence de documents notoires prouvant la véracité de l'une ou l'autre de ces comptabilités, le chiffre fourni par la CFARM a été préféré car il s'agit de la somme versée. Il est pourtant probable que l'Etat et le comité ont tous deux versés la somme qu'il croyait devoir, soit 307 332,08 F. Ce quiproquo a probablement obligé Henri Deneux à obtenir de la part de ses fournisseurs un dernier rabais de 9568,43 F afin d'équilibrer son budget.

Ces rabais, soumis à la discrétion des entrepreneurs, amènent à nous interroger sur le réel coût du chantier. Un rapport interne du CFARM signale les nombreuses réductions obtenues notamment pour l'exercice 1929 : 373 363,93 F au lieu des 396 251,64 F et 613 727,76 F au lieu de 650 975,42 F précisé dans le devis[6]. Ces premiers chiffres correspondent aux acomptes et soldes effectivement payés par le comité aux différents entrepreneurs. L'un des membres du comité, certainement l'architecte américain William Welles Bosworth (1869-1966), proche ami du milliardaire américain, a sous doute été un négociateur plus hargneux, sinon plus habile, sur les dépenses engagées.

Les chiffres n'ont certainement pas une fiabilité parfaite et il convient également de relativiser les dates fournies par ces dossiers. Il est peu probable que les architectes attendaient toujours l'approbation de la commission des monuments historiques et des autorités compétentes pour procéder aux travaux désignés. Cette remarque est évidente concernant les mesures d'urgence réalisées durant la guerre. Les dates ainsi signalées correspondent non à l'approbation par l'autorité compétente mais à leur régularisation. Après la guerre, la rigueur administrative a certainement repris le dessus sauf lors des cas de consolidation d'extrême urgence. L'urgence existe également peu avant les grandes inaugurations officielles. Ainsi, le devis concernant la réparation du buffet d'orgues, du trône du Cardinal, de l'aménagement du tambour nord et de

[5] XIII.2 « Les dons Rockefeller ».
[6] 2e donation Rockefeller, bilan de l'exercice 1929, 1932, MAP, 80/1/50.

la réparation des grilles du portail nord n'a été approuvé que le 6 juillet 1938, soit trois jours seulement avant les grandes cérémonies d'inauguration. Sans douter de la rapidité d'exécution des ouvriers d'Henri Deneux, ces travaux n'ont pu être réalisés en si peu de temps. Ainsi les chiffres et les dates même s'ils s'en rapprochent ne correspondent pas toujours à la réalité.

Tableau de comptabilité

A partir des archives provenant de la médiathèque du patrimoine[7] et de quelques autres sources éparses présentées en amont[8], les différentes données peuvent être synthétisées sous la forme de tableau :

Tableau 12 : Comptabilité globale du chantier de restauration

Exercice	***Objet (travaux classés par date d'approbation)***	***Financements annexes***	***Financements CMH***
1915	Travaux en vue de la protection des statues du portail et du transfert des fragments sculptés		12 362,50 F
	Déblaiement du chantier, rangement des fragments dans les anciennes écuries de l'archevêché et emballage du trésor		5 120,22 F
Total			**17 482,72 F**
1916	Travaux de protection : classement et récolement des fragments		3 074,50 F
Total			**3 074,50 F**
1917	Dépose et transfert des vitraux		27 219,36 F
	Protection de la statuaire du revers du portail		1 183,17 F
Total			**28 402,53 F**
1918	Dépose de l'horloge du XIV^{e}, du buffet d'orgue d'accompagnement, des instruments des 2 orgues et des 2 autels métalliques des chapelles		10 069,50 F
	Achèvement de la dépose des vitraux et emballage pour transport à Paris des fenêtres en meilleur état		23 899,50 F
Total			**33 969,00 F**
1919	Couverture provisoire en tôle ondulée		552 549,47 F
	Dépose des sacs à terre et revêtements intérieurs		8 927,87 F
	Organisation d'un dépôt pour les fragments de sculpture recueillis dans les ruines		10 760,75 F
	Déblaiement des sacristies		3 902,25 F
	Clôture provisoire		17 796,62 F
	Triage des fragments et débris		8 277,50 F
	Etablissement d'une église provisoire dans le croisillon nord du transept	15 000 F (archevêque) 10 000 F (SACR)	59 147,17 F
	Fouilles dans le chœur, sous le maître-autel pour retrouver les débris du jubé		8 041,00 F
Total		**25 000,00 F**	**669 402,63 F**

[7] MAP, 81/51 197/2 114 à 129.
[8] ADM 4T 43 ; ADM, dépôt de Reims, 19J 54 ; MAP, 80/1/50.

1920	Aménagement et clôture de l'église provisoire	6 000,00 F (archiprêtre) 6 000,00 F (SACR)	12 240,86 F
	Réparation de la menuiserie de l'orgue d'accompagnement déposé pendant la guerre et remis en place dans l'église provisoire	6 681,10 F (comtesse Werlé)	6 681,15 F
	Dépose des vitraux restés en place et révision des consolidations des statues calcinées du portail occidental		8 691,37 F
	Travaux de couverture des tours du transept et de l'abside et établissement de gouttières		31 948,78 F
	Repose de l'horloge du XIV^{e} et des tambours du XVIII^{e} du transept nord, travaux ajournés en 1920		13 433,20 F
	Déblaiement général des voûtes, du fossé d'isolement, consolidation provisoire de la tour sud et d'un contrefort sud-est du transept sud		415 753,70 F
	Tronc anti-chalumeau commandé aux établissements Guyot de Reims		1 050,00 F
	Continuation du classement des fragments et débris		47 300,00 F
	Travaux de fouilles de la crypte de Saint-Nicaise et consolidation du sol		35 475,00 F
Total		**18 681,10 F**	**572 574,06 F**
1921	Consolidation d'extrême urgence de la tour nord et consolidation à l'étage supérieure de l'abside		866 494,53 F
	Travaux de consolidation et de protection de la tour est du transept sud de l'abside et des façades de la nef		949 666,32 F
	Continuation des travaux de fouilles et vérification du sol		34 980,00 F
	Eclairage électrique de la partie de la cathédrale affectée au culte	8 265,19 F (clergé)	
Total		**8 265,19 F**	**1 851 140,85 F**
1922	Restauration des voûtes et fenêtres hautes de la nef	1 032 918,53 F (souscription danoise)	156 416,62 F
	Continuation des fouilles		69 960,00 F
	Refonte des vieux plombs des toitures		61 681,40 F
	Réparation des vitraux des deux fenêtres nord et sud de la nef		52 712,43 F
Total		**1 032 918,53 F**	**340 770,45 F**
1923	Continuation des fouilles dans le bras sud du transept et le chevet		40 810,00 F
	Etablissement des charpentes définitives sur les bas-côtés nord et sud et restauration de l'arc-boutant situé entre la 4^{e} et la 5^{e} travée nord		633 946,93 F
	Restauration des voûtes et fenêtres des bas-côtés nord et sud de la nef		564 145,86 F
	Construction d'un mur séparatif entre la nef et le transept		66 767,93 F
	Restauration de la 9^{e} fenêtre nord et sud de la nef et remise en état des vitraux		75 241,37 F
Total			**1 380 912,09 F**
1924	Rétablissement du comble de la nef et dépose de la toiture provisoire		248 821,31 F
	Transformation en tables et en lingots du plomb provenant de la cathédrale		53 985,80 F
	Couverture en plomb des bas-côtés nord et sud de la nef		105 682,18 F
	Rétablissement des combles supérieurs de la nef et du clocher à l'Ange	2 094 341,00 F (1er don Rockefeller)	
	Etablissement d'un échafaudage léger en vue de l'examen des sculptures du porche sous la tour nord de la façade occidentale		6 855,75 F
	Consolidations urgentes effectuées à la façade sud		283 397,58 F
	Réparation des vitraux des 8^{e} et 7^{e} fenêtres nord et sud de la nef		188 343,23 F

	Vitrerie provisoire des fenêtres hautes de la nef		126 656,56 F
	Vitrerie définitive des fenêtres des bas-côtés nord et sud		153 270,70 F
	Fouilles dans la cour nord de la rue Robert de Coucy		39 644,00 F
	Protection et consolidation de la statuaire du porche sous la tour nord de la façade occidentale		52 679,88 F
	Inventaire des fragments de vitraux par Jacques Simon en 1922 et 1923		4 636,80 F
	Inventaire, moulage et recollage des fragments de sculpture par le sculpteur Havot en 1922 et 1923		4 677,90 F
Total		**2 094 341,00 F**	**1 268 651,69 F**
1925	Restauration des gables de la galerie des rois à la façade occidentale		103 642,59 F
	Construction de deux murs séparatifs entre les bas-côtés sud de la nef et le bras sud du transept		13 772,87 F
	Remise en état de la nef et des bas-côtés	177 488,59 F (tronc)	
	Restauration des vitraux de la nef		103 512,00 F
	Restauration des vitraux de la grande rose	100 000,00 F (SACR) 512,00 F (Mme Brown)	19 750,66 F
	Achèvement de la restauration des voûtes et des fenêtres hautes de la nef	85 916,39 F (reliquat du don danois)	
	Restauration des voûtes et fenêtres hautes du chœur		300 000,00 F
	Consolidation urgente des porches de la façade occidentale		96 622,82 F
	Rétablissement des toitures hautes de la nef	1 000 000,00 F (1er don Rockefeller)	
Total		**1 363 916,98 F**	**637 300,94 F**
1926	Restauration des vitraux de la nef		16 750,00 F
	Restauration des voûtes et fenêtres hautes du chœur (achèvement des travaux)		306 433,53 F
	Etablissement du calorifère, remise en état de la cave et du pavage de la cour au-dessus de la cave		177 503,33 F
	Réfection du dallage de la nef, des bas-côtés nord et sud et du chœur provisoire		227 447,05 F
	Remise en état de la cour nord en vue du dégagement des vestiges des anciens baptistères, rétablissement de la grille et du bahut, réparation des couvertures en pierre des petites sacristies		152 842,77 F
	Réparation et repose de 26 stalles dans le chœur et fourniture de 1000 chaises pour la nef		47 294,82 F
	Réfection des murs gouttereaux et du pignon du bras nord du transept		255 920,08 F
	Consolidation des voûtes dans la partie de la cathédrale rendue au culte		17 131,41 F
	Achèvement du rétablissement des toitures de la haute nef	1 006 334,60 F (1er don Rockefeller)	
	Acquisition de 190 tonnes de plomb, du fer et de l'acier nécessaires pour la réfection de l'ensemble des couvertures	1 524 181,08 F (1er don Rockefeller)	
	Chute d'enduits sur le maître-autel de la partie de la cathédrale rendue au culte, travaux d'extrême urgence		10 000,00 F
	Eclairage des nefs, du transept, du chœur et du déambulatoire ainsi que des dépendances	19 200,00 F (clergé)	
Total		**2 549 715,68 F**	**1 211 322,99 F**

1927	Consolidation provisoire du pilier sud-est de la croisée et restauration de la voûte de la croisée du transept	307 332,08 F (2e donation Rockefeller)	316 900,51 F
	Installation de W.C., d'un tambour de porte et achèvement de la restauration de la nef et des bas-côtés		122 392,43 F
	Restauration des voûtes de la sacristie provisoire et construction d'un mur séparatif au transept nord	7 000,00 F (archiprêtre) 3 000,00 F (archevêque)	24 726,88 F
	Restauration de la galerie de vitraux sous la grande rose	44 442,47 F (SACR)	
	Restauration des cinq verrières hautes du chevet	205 328,50 F (don norvégien)	
	Restauration des arcs-boutants de l'abside situés au nord et au sud près de la croisée du transept (à l'exception de ceux rayonnants)		292 398,69 F
	Restauration de la voûte et des fenêtres hautes de la 1ère travée de l'abside et construction d'un mur séparatif entre la croisée et la première travée du bras sud du transept		424 902,75 F
	Rétablissement de la charpente et de la couverture du bras nord du transept	348 997,25 F (1er don Rockefeller)	
	Achèvement de la remise en état de la cour nord et restauration de la voûte de la tour est du bras nord du transept		137 095,11 F
	Reconstitution du mobilier (achat effectué par le clergé et remboursé en 1929 au chapitre 72 du budget des Beaux-Arts)		32 827,30 F
Total		**916 100,30 F**	**1 351 243,67 F**
1928	Restauration des quatre gros arcs de la croisée, des murs gouttereaux du bras sud du transept et du pignon sud	506 747,50 F (2e don Rockefeller)	
	Restauration des arcs-boutants rayonnants de l'abside	621 433,10 F (2e don Rockefeller)	
	Restauration des faces nord et est de la tour est du transept sud		122 405,89 F
	Restauration des voûtes et fenêtres hautes de la deuxième travée du transept, de la rose méridionale et reprises diverses à la tour sud-est du transept		329 706,39 F
	Restauration de la voûte et des fenêtres hautes de la première travée au transept sud et restauration définitive du pilier sud-est de la croisée du transept		444 147,35 F
Total		**1 128 180,60 F**	**896 259,63 F**
1929	Rétablissement de la charpente de la couverture du bras sud du transept	339 265,22 F (1er don Rockefeller)	
	Restauration des voûtes, fenêtres hautes et rose du bras nord du transept		291 100,44 F
	Restauration des pinacles des arcs-boutants non rayonnants de l'abside	650 551,42 F (2e don Rockefeller)	
	Restauration des voûtes de la chapelle Saint-Joseph, des chapelles voisines et de celles du déambulatoire du chœur		425 930,24 F
	Restauration de la galerie haute sur la façade sud de l'abside	478 370,02 F (2e don Rockefeller)	
Total		**1 468 186,66 F**	**717 030,68 F**

1930	Restauration des vitraux de la rose au bras nord du transept	60 000,00 F (SACR)	59 525,75 F
	Restauration du sommet des quatre tours du transept		245 493,75 F
	Reconstruction des combles des quatre tours du transept de la cathédrale	729 252,44 F (2e don Rockefeller)	
	Remise en état de la cour nord		60 608,27 F
	Restauration des murs gouttereaux et chéneaux de l'abside, en vue du rétablissement des combles des chapelles		263 027,29 F
	Restauration de la galerie de l'abside côté nord et retour du bras nord du transept	503 778,36 F (2e don Rockefeller)	
	Restauration des voûtes des tours nord-ouest et sud-est du transept et d'un pinacle adossé sur la façade sud		306 690,22 F
	Restauration des murs gouttereaux supérieurs de l'abside		124 806,25 F
	Restauration des vitraux de la 2e fenêtre nord du chœur	50 000,00 F (impératrice Eugénie)	5 533,95 F
	Restauration de la grille du chœur	76 000,00 F (tronc)	6 575,27 F
Total		**1 419 030,80 F**	**1 072 260,75 F**
1931	Remise en état du caniveau des sacristies et du caveau des archevêques		15 028,63 F
	Rétablissement des charpentes et couvertures du déambulatoire et des chapelles côté sud	585 221,35 F (2e don Rockefeller)	
	Restauration des vitraux de la 3e fenêtre côté nord de l'abside		62 049,87 F
	Remise en état des voûtes inférieures du transept et du pinacle à droite de la rose de la façade sud		397 437,17 F
	Restauration des galeries des chapelles absidiales		870 600,20 F
Total		**585 221,35 F**	**1 345 115,87 F**
1932	Restauration de la crypte de Saint-Nicaise, des chapelles rayonnantes et d'un pinacle sur la façade sud		123 915,84 F
	Etablissement de voûtes et de dalles en ciment armé au-dessus du caveau des archevêques et rétablissement du bahut et de la grille du chœur au droit de la croisée des transepts		204 387,51 F
	Rétablissement des charpentes et couverture au déambulatoire et aux chapelles côté nord		429 557,49 F
	Restauration des fenêtres hautes et basses du transept sud		248 018,74 F
	Réfection de la balustrade du pignon du transept de la première voûte sud du déambulatoire et des voûtes de la première chapelle sud		269 933,84 F
	Restauration des sacristies et de leurs dépendances		432 995,47 F
Total			**1 708 808,89 F**

1933	Rétablissement du dallage du déambulatoire du chœur		128 786,59 F
	Restauration des vitraux de trois fenêtres basses du transept sud et d'une fenêtre de la chapelle Saint-Joseph		152 794,79 F
	Rétablissement du comble de la croisée du transept	902 695,40 F (1er don Rockefeller)	
	Restauration des vitraux des fenêtres hautes du bras nord du transept et d'une fenêtre centrale de la chapelle Saint-Joseph		124 960,64 F
	Rétablissement de l'autel du Cardinal (arrière chœur) et du dallage		130 200,54 F
	Restauration de la galerie sud de la nef	1 523 100,19 F (2e don Rockefeller)	
	Rétablissement du dallage dans le bras nord du transept		145 268,46 F
	Restauration des pinacles et arcs-boutants de la face sud	1 379 588,62 F (2e don Rockefeller)	
Total		**3 805 384,21 F**	**682 011,02 F**
1934	Rétablissement du dallage du transept sud et d'une partie du dallage de l'arrière chœur		151 641,03 F
	Continuation de la remise en état des sacristies		207 997,93 F
	Remise en état du fossé et du caniveau au pourtour de l'abside		51 798,63 F
	Restauration des quatre dernières fenêtres hautes de l'abside et des chapelles basses		340 345,64 F
	Rétablissement du maître-autel en marbre, de son emmanchement en marbre des paliers et de sa garniture en bronze doré	202 825,70 F (archevêché)	
	Restauration des pinacles, arcs-boutants et galerie haute de la façade nord		2 952 097,19 F
Total		**202 825,70 F**	**3 703 880,42 F**
1935	Restauration des vitraux de la chapelle du Saint Sacrement, des sacristies et de la 2e fenêtre haute du bras nord du transept, côté ouest		207 829,00 F
	Aménagements divers à l'intérieur de la cathédrale et des sacristies		278 577,00 F
Total			**486 406,00 F**
1936	Achèvement de la restauration des pinacles et arcs-boutants de la façade sud, ainsi que la face est de la tour sud	813 290,85 F (2e don Rockefeller)	
	Rétablissement de la charpente et de la couverture définitive de la chapelle de l'archevêque		235 658,00 F
	Exécution de la 2e tranche de chauffage par le sol du chœur et de la sacristie		84 610,00 F plan de grands travaux contre le chômage
	Rétablissement des vitraux historiés de la rose du bras sud du transept		171 374,00 F plan de grands travaux contre le chômage
	Achèvement de la restauration des sacristies		154 608,00 F
	Réfection intérieure des chapelles et de leur mobilier, autel, dallage, etc.		343 495,00 F plan de grands travaux contre le chômage
Total		**813 290,85 F**	**989 745,00 F**

1937	Démolition des murs provisoires, remise en état des piliers de la nef, murs et fenêtres du bas-côté nord, restauration de la grille du chœur et dallage en marbre, peinture et vitrerie		640 590,00 F plan de grands travaux contre le chômage
	Exécution de la 3e tranche de travaux de chauffage		117 560,00 F
	Achèvement de la restauration de la façade nord (arcs-boutants et galerie)		388 235,00 F
Total			**1 146 385,00 F**
1938	Remplacement de la vitrerie provisoire de la petite rose de la façade occidentale par une vitrerie historiée	75 000,00 F (SACR) 50 000,00 F (Emile Sénart)	64 493,00 F
	Restauration du sommet de la tour sud de la façade ouest et du beffroi du bourdon		425 334,00 F
	Rétablissement des stalles et du lutrin du chœur		314 128,00 F
	Réparation du buffet d'orgues, du trône du Cardinal, aménagement du tambour nord, réparation des grilles du portail		170 174,00 F
	Aménagement intérieur : restauration des sacristies, chaire à prêcher, porte romane, horloge du chœur		242 036,00 F
	Restauration du grand orgue	378 000,00 F (tronc) 200 000,00 F (archevêché)	58 000,00 F
Total		**703 000,00 F**	**1 274 165,00 F**

Ce tableau est une construction d'après les données comptables du chantier de la cathédrale, soit 149 devis. Il ne correspond pas avec exactitude à la réalité de l'avancée des travaux. Ainsi lors du chantier de restauration des pinacles et arcs-boutants de la face sud, le montant de 1 379 588,62 F est réparti sur les exercices des années 1933, 1934 et 1935. Ce chiffre n'apparaît seulement qu'une fois au moment de l'approbation du devis[9].

82 928,75 F ont été nécessaires pour les travaux de sauvegarde durant la guerre et 41 439 446,58 F ont été affectés à la restauration durant l'entre-deux-guerres. Les mesures de protection et de restauration ont donc coûté, entre le 19 septembre 1914 et le 10 juillet 1938, 41 522 375,33 F. Ce chantier a d'ailleurs bénéficié de dons importants, 17 928 730,45 F, soit plus du tiers du budget global.

Pourtant, là encore, ce chiffre si exact soit-il n'a qu'une importance relative. La forte inflation qui sévit durant l'entre-deux-guerres ne permet pas de comparer les différents chantiers entre eux. En fait, pour comprendre parfaitement ces chiffres, il faut les synthétiser et avoir recourt à un déflateur.

[9] Rapport de Henri Deneux, 7 juillet 1933, MAP, 81/51 197/13 125.

Le problème de l'inflation

Selon la conception traditionnelle, l'inflation est un déséquilibre économique entre l'offre et la demande se traduisant par une hausse du niveau général des prix. Ce phénomène se déclenche durant la guerre par suite de l'augmentation du volume monétaire consécutif au financement des dépenses de guerre. Ce problème d'inflation est d'ailleurs encore plus accentué à Reims car, en raison du coût de vie dans la ville assiégée mais également à cause des risques pris, les salaires des ouvriers attachés à la cathédrale augmentent de façon importante. D'ailleurs dans les premières années du chantier de restauration, la vie à Reims reste plus chère qu'ailleurs et les ouvriers exécutant la pose de la couverture provisoire perçoivent une indemnité « conséquente »[10].

Tableau 13 : Salaires des ouvriers du chantier de la cathédrale de Reims

Ouvriers	*Salaires horaires*					
	1915	1917	1918	1925	1928	1933
Contremaître chef		2,50	2,50			
Verrier spécialiste		1,60	1,85			
Compagnon verrier		1,20	1,30			
Sculpteur				5,00		5,50
Tailleur de pierre	0,80				4,00	4,75
Maçon poseur				3,50	3,85	4,25
Aide maçon	0,55	1,00		3,00		
Serrurier				3,50		4,25
Manœuvre et aide			1,20		2,75	3,25

L'échelle des salaires des ouvriers est un des meilleurs exemples de cette inflation sur cette période[11]. Le niveau de rémunération du tailleur de pierre connaît une inflation fulgurante passant en 1915 de 0,80 F de l'heure à 4,00 F en 1928 et 4,75 F en 1933. De 1925 à 1933, le salaire du sculpteur augmente de 10 %. Même les métiers peu qualifiés suivent cette évolution et le salaire du maçon est presque six fois plus élevés entre 1915 et 1925. Ces quelques postulats sont importants car pour un chantier tel que celui de Reims, le salaire des ouvriers est le plus important chapitre des dépenses engagées.

Les devis élaborés par Henri Deneux peuvent, en raison de l'accroissement de la masse salariale, se trouver dépassés. En août 1937, l'architecte en chef sollicite 388 235 F supplémentaires pour l'achèvement de la restauration des arcs-boutants et galerie de la façade nord. Le devis initial de 3 159 175,30 F approuvé le 30 octobre 1934, avec dépense autorisée

[10] ADM, 4T 43.
[11] Pour une analyse exhaustive de cette question voir ADM, dépôt de Reims, 68J, fonds de l'entreprise Nigron à Reims (1600-1980).

de 2 952 097,19 F, est devenu insuffisant depuis les grèves de juin 1936, la loi sur les congés payés et l'application de la semaine de 40 heures[12].

L'échelle des salaires est affectée mais plus généralement celle des prix. Après-guerre, l'endettement français et la forte demande liée à la reconstruction entraînent la poursuite de l'inflation qui perdure à cause de la récession américaine des années 30. Pour comparer, les chiffres doivent être réajustés au moyen d'un déflateur[13] par rapport à une année de référence, par défaut celle du début de la comptabilité, soit 1914. Ce choix de 1914 comme référence reprend les principes déjà adoptés par Edmont Michel dans ses travaux de référence parus en 1932[14]. Le franc de 1914, dit germinal, créé par la loi du 7 Germinal an XI (18 mars 1803) est stable jusqu'à la Première Guerre mondiale. En statistique, il sert d'étalon en raison de sa stabilité avec l'or et l'argent.

Tableau 14 : Variation de l'inflation de 1914 à 1938

Année	*Inflation*	*Franc constant valeur 1914*
1914	100,00	100,00
1915	120,00	83,33
1916	133,33	75,00
1917	160,00	62,50
1918	206,67	48,39
1919	253,33	39,47
1920	353,33	28,30
1921	306,67	32,61
1922	300,00	33,33
1923	326,67	30,61
1924	373,33	26,79
1925	400,00	25,00
1926	526,67	18,99
1927	546,66	18,29
1928	546,66	18,29
1929	580,00	17,24
1930	586,67	17,05
1931	560,00	17,86
1932	513,33	19,48
1933	493,33	20,27
1934	473,33	21,13
1935	433,33	23,08
1936	466,67	21,43
1937	586,67	17,05
1938	666,67	15,00

D'après ce tableau, pour acheter un produit qui coûterait 100 F en 1914, il faudrait, en 1922, 300 F et, en 1937, plus de 586 F. La valeur en franc constant correspond au schéma inverse. Ainsi, en 1936, le coût d'achèvement de la restauration des sacristies, soit 154 608,00 F ne représente en fait que 33 130,40 F en franc constant valeur 1914. Les résultats sont similaires à ceux établis dans les travaux de référence d'Edmont Michel. Ce statisticien applique dans le tableau 164 consacré aux monuments historiques[15], un coefficient de reconstitution, multipliant par cinq fois la valeur 1914 par rapport à celle de 1932. Ces

[12] Rapport de Henri Deneux, 14 mai 1937, MAP, 81/51 197/16 128.
[13] Je remercie pour l'explication Béatrice Touchelay (Institut Jean-Baptiste Say, université de Paris XII) et Patrice Baubeau (université de Paris X) pour les données et les méthodes statistiques à employer.
[14] Edmont MICHEL, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, Paris, Berger-Levrault, 1932, 656 p.
[15] Edmont MICHEL, *op. cit.*, p.307.

chiffres sont similaires à ceux fournis plus globalement par l'inflation, 100 F de 1914 valent, en 1932, 513,33 F.

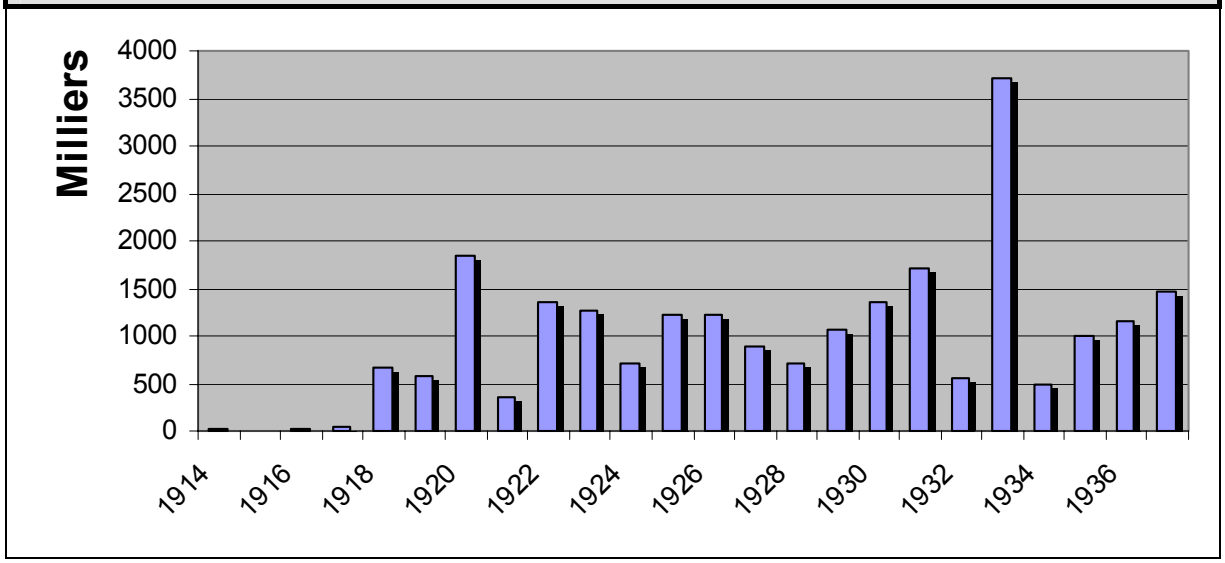
L'inflation n'est pas seulement due dans l'entre-deux-guerres à la croissance de la masse monétaire, mais également aux spéculations, aux réformes économiques et à l'évolution économique internationale. La loi du 25 juin 1928 rétablit la convertibilité du franc avec l'or. En revanche, le nouveau franc Poincaré vaut le cinquième de la valeur or du franc germinal. Il entraîne par conséquence une dévaluation de la monnaie notamment par rapport au dollar. L'instabilité des changes se poursuit durant les années suivantes. Concernant la cathédrale de Reims, ce constat affecte particulièrement les donations Rockefeller, versées en dollars mais convertis en francs. Cette volatilité des changes au profit du dollar est telle que le comité franco-américain chargé de la gestion étudie le 9 mars 1926, la possibilité pour Reims de reconvertir les francs en dollars[16].

Le marché des matières premières est également affecté par cette instabilité des changes et par la forte demande de l'économie américaine. Alors que la cathédrale de Reims a besoin d'importantes quantités de plomb pour la réfection de sa toiture, les cours de cette matière première augmente de 45 % entre 1924 et 1926[17]. Cette instabilité du prix des matières premières est encore plus forte après le krach qui se produit à Wall Street le 24 octobre 1929, l'économie mondiale en est durablement affectée. Finalement, l'inflation n'est pas seulement une donnée conceptuelle mais handicape sérieusement le chantier de la cathédrale de Reims, car les salaires et le prix de la matière première peuvent considérablement varier entre l'établissement du devis et son acceptation.

La synthèse de l'ensemble des dépenses engagées, année par année, sur le chantier de la cathédrale permet d'obtenir le tableau suivant :

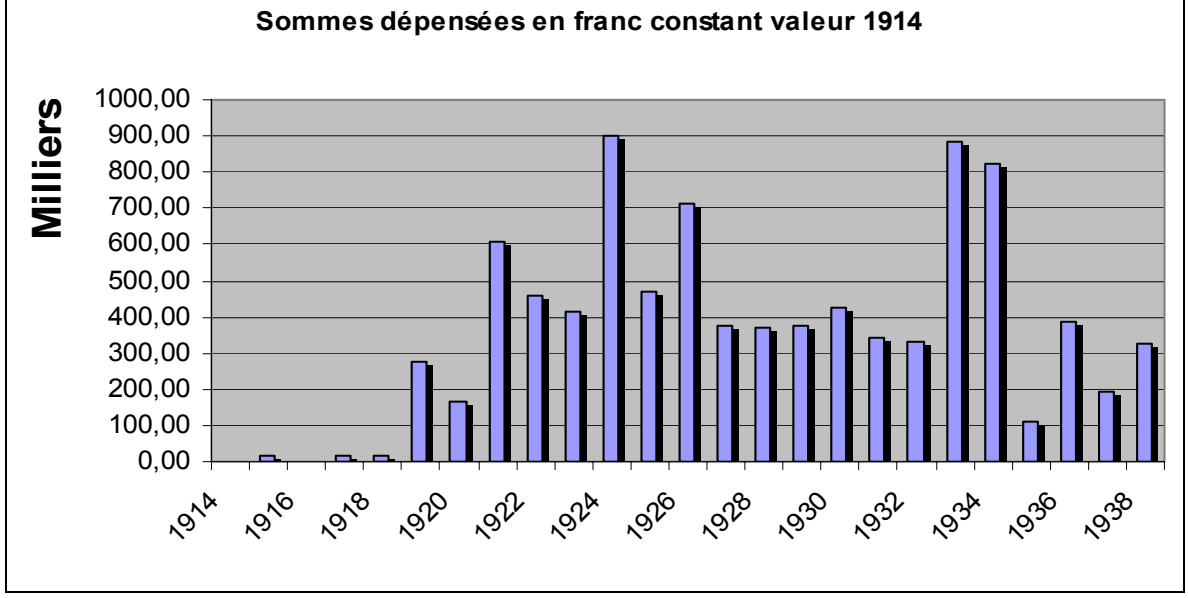
[16] CFARM, 9 mars 1926, MAP, 80/1/51.
[17] CFARM, 30 mars 1926, MAP, 80/1/51.

Graphique 3 : Dépense globale du chantier de 1914 à 1938 en francs courants



A partir des mêmes données, l'application du déflateur permet de nuancer l'importance financière du chantier.

Graphique 4 : Dépense globale du chantier de 1914 à 1938 en valeur 1914 (francs or)



Ce nouveau graphique tempère les chiffres du précédent graphique et montre la constance du chantier entre 1921 et 1935. De 1928 à 1932, le premier tableau indique une augmentation continuelle des sommes affectées au chantier de la cathédrale. Ramené au niveau de l'inflation de cette époque, on remarque une stagnation voire une légère régression des subsides. Les pointes sont accentuées et correspondent spécifiquement aux compléments apportés par les donations Rockefeller. Le chantier souffre ainsi peu de l'inflation que l'Etat compense par un accroissement continuel du budget. Les demandes faites par Henri Deneux

semblent donc être suivies car rien ne spécifie que les efforts budgétaires de l'Etat en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims doivent strictement suivre l'inflation.

Le maître d'œuvre : l'Etat

Nationalisées sous la Révolution, le Concordat en 1801 a confirmé les cathédrales comme propriété de l'Etat. Jusqu'aux lois de séparation, la direction des cultes, rattachée au ministère de l'Intérieur, était compétente pour l'entretien des édifices religieux appartenant à l'Etat, dont les cathédrales. Ces bâtiments étaient placés sous la surveillance des architectes diocésains. Le décret du 4 juillet 1912, vient préciser les modalités de la domanialité publique de l'Etat. Une liste d'anciennes églises métropolitaines et cathédrales classées monuments historiques sont affectées, avec leurs dépendances, à l'administration des Beaux-Arts[18]. Le service des monuments historiques en assure dès lors la surveillance, l'entretien et la restauration.

Moyens d'intervention

Créé en 1830, le service des monuments historiques a pour mission essentielle la conservation et l'entretien des bâtiments classés. Il est placé dans le giron du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts. La commission des monuments historiques est la clé de voûte du service. Née de la volonté de François Guizot (1787-1874), la commission comprend une trentaine de personnes au moins : des inspecteurs généraux des monuments historiques, des archéologues, des historiens de l'art, des représentants d'administration autre que les monuments historiques, des fonctionnaires du service, des représentants d'associations de défense du patrimoine… Sa consultation est obligatoire pour les affaires importantes comme le classement ou les gros travaux et pour la répartition des crédits, l'avis définitif revenant au ministre.

Les architectes en chef des monuments historiques supervisent les travaux d'entretien des architectes ordinaires. Architectes libéraux conservant leur clientèle privée, ils proposent les classements et les travaux à effectuer en fonction de l'état des bâtiments. Ils assurent la maîtrise d'œuvre des travaux de restauration quand l'Etat participe financièrement. Les architectes ordinaires assurent l'entretien courant et la surveillance des édifices classés. Leur statut est le même que celui des architectes en chef : ils travaillent pour l'Etat mais conservent

[18] François MACE DE LEPINAY, « Le Service des monuments historiques et les cathédrales », dans *20 siècles en cathédrales*, Editions du Patrimoine, Paris, 2001, p.122.

leur clientèle privée. Ils sont placés sous le contrôle de l'inspection générale, composée de deux inspecteurs généraux, anciens architectes en chef, qui exposent les projets des architectes en chef devant la commission des monuments historiques et rapportent les projets de classement. Pour le chantier de la cathédrale de Reims, l'architecte ordinaire est Max Sainsaulieu remplacé en 1938 par monsieur Maybel. L'architecte ordinaire est finalement peu présent sur ce chantier se contentant de quelques épures, relevés ou vérification. Le cas du chantier de la cathédrale de Reims est en fait particulier, placé sous le contrôle direct et exclusif de l'architecte en chef Henri Deneux. Sa surveillance est successivement assurée par les inspecteurs généraux Charles Genuys (1852-1928), Eugène Rattier (1864-1947) et Pierre Paquet (1875-1959).

Le nord-est de la France est en ruines. Pourtant en matière juridique, le préjudice matériel subi du fait d'une guerre ne donne aux victimes que la faculté de solliciter un secours gracieux. Certes quelques principes généraux avaient déjà été préparés lors des travaux de la quatrième convention de La Haye (1907), mais tout comme la fameuse convention n'a guère été respectée durant la guerre, ses principes sont restés lettres mortes. En France, pour la première fois, la réparation des dommages de guerre est inscrite dans la loi. Le 17 avril 1919, la loi sur la réparation des dommages causés par les faits de guerre ouvre aux sinistrés un droit à l'indemnisation pure et simple du préjudice subi. Elle est fondée sur deux principes : égalité et solidarité des Français devant les charges de la guerre et réparation intégrale des dommages causés directement par elle.

Les monuments historiques détruits ou endommagés relèvent bien évidement de cette loi et Paul Léon considère d'ailleurs que de tels dommages relèvent d'une dette de « solidarité nationale, voire même internationale »[19]. Néanmoins, le service des monuments historiques n'assure pas la tutelle des décisions. L'article 9 de la loi sur les dommages de guerre statue que « la consolidation, la conservation des ruines ou leur reconstruction conformément à l'état antérieur du monument »[20] relève d'une commission composée « de sénateurs, de députés, de membres des académies, de personnalités artistiques, de représentants des cultes, d'un membre du conseil supérieur des beaux-arts, d'un membre du conseil général des bâtiments civils, et de deux membres de la commission des monuments historiques », qui sont Charles Genuys et Eugène Lefèvre-Pontalis. La mission essentielle est donc de rendre les édifices, le

[19] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.490.
[20] Françoise BERCE, « L'œuvre de Paul Léon », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.238.

plus rapidement possible, à leur affectation première, et donc, en majorité, à la célébration du culte. La réparation des dommages de guerre fonctionne comme d'ailleurs une assurance[21] qui impose, non de faire autrement ou mieux, mais de restituer ce qui existait auparavant.

En raison de l'aura médiatique et symbolique dont dispose la cathédrale de Reims, quelques hommes politiques souhaitent que l'Etat s'associe directement à la reconstruction par l'intermédiaire d'une loi. La proposition du député Ambroise-Rendu, le 28 juillet 1920, renvoie l'image de la reconstruction de la France à celle de la cathédrale de Reims et propose l'ouverture d'une souscription nationale.

> « Messieurs, l'Allemagne, en s'acharnant pendant quatre ans à bombarder la cathédrale de Reims, a voulu détruire le symbole de l'âme spirituelle de la France.
>
> La vieille cathédrale, bâtie par le concours unanime de plusieurs générations de Français, est associée à toutes les joies comme à tous les deuils de la personne morale de la France, forgée par vingt siècles d'une histoire glorieuse entre toutes. Elle personnifie cette soif d'idéal, de justice, de fraternité qui a placé, depuis des temps immémoriaux, la France à la tête de la civilisation.
>
> Le monde entier, en organisant des souscriptions pour la restauration de la cathédrale de Reims, a montré qu'il comprenait la beauté et la réalité de ce symbole.
>
> Les Français victorieux veulent contribuer, pour une large part, à relever de ses ruines le monument qui témoignera, devant les générations à venir, de la fureur de l'assaillant comme de l'héroïsme du défenseur.
>
> PROPOSITION DE LOI
>
> Art. 1er – Une souscription nationale pour la restauration de la cathédrale de Reims est ouverte en France et dans ses colonies.
>
> Art. 2 – La souscription s'ouvrira le 11 novembre 1920, date anniversaire de la victoire, et sera close deux mois après.
>
> Art. 3 – L'Etat s'inscrit en tête de la souscription pour une somme de cinq millions.
>
> Art. 4 – Une partie de la somme recueillie sera consacrée à la fondation, à Reims, d'écoles professionnelles destinées à former les sculpteurs sur pierres et peintres-verriers qui auront pour mission immédiate de travailler à la restauration de la cathédrale de Reims et pour mission future de travailler à la restauration des monuments historiques de la France. »[22]

[21] Françoise BERCE, « L'œuvre de Paul Léon », dans Philippe POIRRIER et Loïc VADELORGE (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.238.

[22] Proposition de loi ayant pour but d'autoriser une souscription nationale pour la restauration de la cathédrale de Reims, annexe n°1423 présentée par monsieur Ambroise-Rendu lors d'une séance ordinaire de l'Assemblée Nationale, 28 juillet 1920.

Cette proposition de loi sera renvoyée à la commission des finances et restera lettre morte. Néanmoins, en 1920, le Parlement alloue une enveloppe exceptionnelle de 4 millions de francs pour la protection et la réparation des monuments historiques de Reims. Cette somme est prioritairement utilisée pour la consolidation des voûtes, de la pile sud-est du chœur et aux réfections des arcs-boutants de la cathédrale, le reste de cette somme servant à la reconstitution de la nef de la basilique Saint-Remi.

Outre le conseil supérieur des Beaux-Arts et la commission des monuments historiques, l'Etat intervient dans la gestion de son patrimoine par l'intermédiaire d'organismes financiers autonomes. Afin de faciliter l'acquisition des œuvres d'art et la conservation et restauration des monuments sans à avoir à augmenter sa participation financière, l'Etat crée la caisse nationale des monuments historiques par la loi du 10 juillet 1914. Son fonctionnement est déterminé après guerre par décret du conseil d'Etat, le 22 octobre 1921[23]. Indépendant, cet établissement public recueille et gère des fonds notamment ceux qui proviennent du droit d'entrée dans les monuments appartenant à l'Etat[24]. Pour la cathédrale, la caisse nationale des monuments historiques accepte les dons et legs et notamment le tronc[25] en faveur de la restauration.

Enfin, en 1934, une mesure exceptionnelle permet financièrement de clore les travaux de restauration de l'entre-deux-guerres. Le 7 juillet 1934, afin de lutter contre le chômage lié à la crise économique des années 1930, le gouvernement vote une loi permettant la tenue de grands travaux dit « Plan Marquet »[26]. Ces travaux doivent initialement servir « au développement des intérêts économiques, intellectuels et sociaux ». Cette définition est ensuite élargie à la mise en valeur du patrimoine artistique[27]. La cathédrale de Reims bénéficie alors d'une enveloppe exceptionnelle de 2 millions de francs[28], prélevée sur le crédit d'Outillage National[29] et servant en 1936-1937 à différents aménagements intérieurs.

Le chantier de la cathédrale de Reims, comme le suggère Paul Léon, relève de la « solidarité nationale »[30] et doit en ce sens bénéficier de crédits suffisants. Ce chantier n'est cependant pas

---

[23] Rapport bilan de la gestion financière autonome des établissements publics, AN, F21 4711.
[24] Robert BRICHET, *Le régime des Monuments historiques en France*, Paris, Librairies techniques - Librairie de la Cour de Cassation, 1952, p.197-198.
[25] XIII.4.3 « Le tronc de la cathédrale ».
[26] AN, F21 4766.
[27] Rapport du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts au président du Conseil et ministre de l'Intérieur, 14 janvier 1930, AN, F21 4711.
[28] Rapport de Henri Deneux, 14 février 1936, MAP, 81/51 197/15 127.
[29] Arrêté du ministre de l'Education Nationale, 15 décembre 1936, MAP, 81/51 197/16 128.
[30] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.490.

le seul auquel doit faire face le service des monuments historiques. Il convient de mesurer les efforts financiers consentis en comparant le budget affecté au service des monuments historiques et les sommes allouées au chantier de la cathédrale de Reims.

Efforts financiers consentis

A partir des données comptables, relatives au budget du service des monuments historiques de 1915 à 1938[31], juxtaposées au montant du financement public du chantier de la cathédrale de Reims, nous pouvons établir le tableau suivant.

Tableau 15 : Part du chantier de la cathédrale de Reims sur le budget affecté aux monuments historiques

Année	*Monuments historiques appartenant à l'Etat*	*Monuments historiques endommagés par la guerre*	*Budget du service des monuments historiques*	*Montant Etat affecté à la cathédrale de Reims*	*Ratio*
1915	1 680 250,00		4 919 425,00	17 482,72	0,36%
1916	1 175 250,00		3 916 425,00	3 074,50	0,08%
1917	1 035 250,00		3 480 010,00	28 402,53	0,82%
1918	1 035 250,00		3 448 866,00	33 969,00	0,98%
1919	1 685 250,00		4 993 985,00	669 402,63	13,40%
1920	1 950 000,00		24 187 000,00	572 574,06	2,37%
1921	2 450 000,00		35 973 000,00	1 851 140,85	5,15%
1922	3 010 000,00		35 528 700,00	346 413,29	0,98%
1923	3 010 000,00		35 590 000,00	1 357 502,09	3,81%
1924	3 010 000,00		34 440 000,00	1 268 651,69	3,68%
1925	3 380 000,00		32 659 000,00	703 466,67	2,15%
1926		20 000 000,00	31 543 900,00	1 211 322,99	3,84%
1927		19 000 000,00	32 717 250,00	1 351 243,67	4,13%
1928		19 000 000,00	35 826 946,00	896 259,63	2,50%
1929		22 700 000,00	40 711 921,00	717 030,68	1,76%
1930		27 400 000,00	53 886 529,00	1 072 260,75	1,99%
1931		29 733 000,00	58 993 633,00	1 345 115,87	2,28%
1932		21 299 750,00	44 905 351,00	1 708 808,89	3,81%
1933		24 400 000,00	53 507 510,00	682 011,02	1,27%
1934		14 500 000,00	41 867 975,00	3 703 880,42	8,85%
1935		12 000 000,00	36 368 975,00	486 406,00	1,34%
1936		13 952 500,00	70 310 381,00	989 745,00	1,41%
1937		31 500 000,00	111 789 522,00	1 146 385,00	1,03%
1938		13 600 000,00	70 764 762,00	1 274 165,00	1,80%

Plusieurs éléments relativisent l'exploitation de ces données. En effet, si la seconde colonne traduit avec exactitude les sommes affectées à l'ensemble des chantiers des monuments historiques appartenant à l'Etat, il est difficile de concevoir que le seul chantier de la cathédrale de Reims accapare en moyenne 37,74 % de 1919 à 1925, dont plus de 75 % pour le

[31] Je remercie Arlette Auduc pour les données qu'elle m'a aimablement fournies.

seul exercice 1921. Durant cette période, la cathédrale de Reims bénéficie probablement de crédits exceptionnels qui n'apparaissent pas dans la colonne « Monuments historiques appartenant à l'Etat ».

En revanche, à partir des données issues de la troisième colonne, le chantier de la cathédrale de Reims est évalué en moyenne à 6,92 % du budget affecté aux monuments historiques endommagés par la guerre, de 1926 à 1938. Cette part culmine durant l'exercice 1934, la cathédrale recevant à elle seule plus du quart du budget. Ces chiffres sont certainement plus en rapport avec la réalité du chantier rémois. En effet, durant la même période, le service des monuments historiques doit globalement assurer la conservation et la restauration de 770 édifices classés endommagés par la guerre.

Afin d'avoir une vue d'ensemble sur la période étudiée et d'exploiter les informations les plus significatives, seule l'utilisation du budget du service des monuments historiques peut refléter les efforts financiers consentis en faveur de la cathédrale de Reims. La sixième colonne intitulé « ratio » révèlent deux dates marquantes : 1919 avec 13,40% et 1934 avec 8,85%. La première date s'explique par l'installation de la couverture provisoire et la seconde par la répartition entre l'Etat et la seconde donation Rockefeller de la restauration des pinacles, arcs-boutants et galerie haute des façades nord et sud.

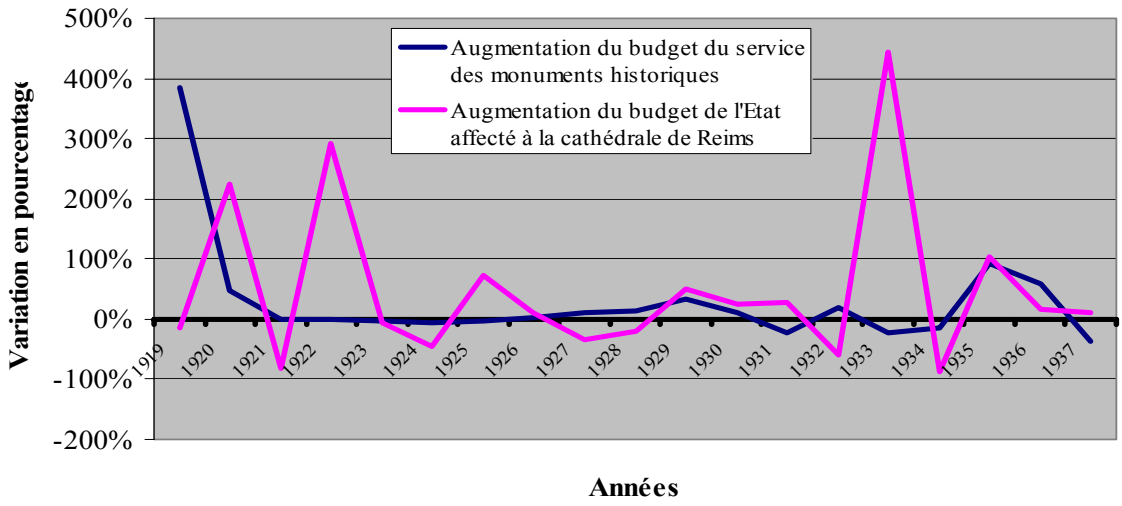
Toutefois ces augmentations tant du budget du service des monuments historiques que de celui du chantier de la cathédrale de Reims ne peuvent se comprendre qu'en comparant leurs augmentations ou diminutions. En effet, si les deux budgets augmentent dans les mêmes proportions, l'effort financier est nul.

Tableau 16 : Evolutions du budget du service des monuments historiques et du chantier de la cathédrale de Reims

Année	*Budget du service des monuments historiques*	*Augmentation du budget du service des monuments historiques*	*Montant Etat affecté à la cathédrale de Reims*	*Augmentation du budget de l'Etat affecté à la cathédrale de Reims*
1919	4 993 985,00		669 402,63	
1920	24 187 000,00	384,32%	572 574,06	-14,46%
1921	35 973 000,00	48,73%	1 851 140,85	223,30%
1922	35 528 700,00	-1,24%	346 413,29	-81,29%
1923	35 590 000,00	0,17%	1 357 502,09	291,87%
1924	34 440 000,00	-3,23%	1 268 651,69	-6,55%
1925	32 659 000,00	-5,17%	703 466,67	-44,55%
1926	31 543 900,00	-3,41%	1 211 322,99	72,19%
1927	32 717 250,00	3,72%	1 351 243,67	11,55%
1928	35 826 946,00	9,50%	896 259,63	-33,67%
1929	40 711 921,00	13,63%	717 030,68	-20,00%
1930	53 886 529,00	32,36%	1 072 260,75	49,54%
1931	58 993 633,00	9,48%	1 345 115,87	25,45%
1932	44 905 351,00	-23,88%	1 708 808,89	27,04%
1933	53 507 510,00	19,16%	682 011,02	-60,09%
1934	41 867 975,00	-21,75%	3 703 880,42	443,08%
1935	36 368 975,00	-13,13%	486 406,00	-86,87%
1936	70 310 381,00	93,33%	989 745,00	103,48%
1937	111 789 522,00	58,99%	1 146 385,00	15,83%
1938	70 764 762,00	-36,70%	1 274 165,00	11,15%

Certes l'inflation est également une donnée non négligeable durant la période étudiée. Elle est pourtant volontairement écartée car l'analyse ne porte pas sur l'effort financier consenti par l'Etat en faveur des monuments historiques, mais sur l'effort du service des monuments historiques pour le chantier de la cathédrale de Reims.

Graphique 5 : Comparaison des augmentations budgétaires du service des monuments historiques et du chantier de la cathédrale de Reims



Mises en graphique, les données révèlent une distorsion entre les deux exercices sauf pour l'année 1936 où les deux budgets doublent, conséquence de la politique de l'Etat de lutte contre le chômage.

Ces données révèlent que le budget du chantier de la cathédrale de Reims n'est pas lié au budget global des monuments historiques. A titre d'exemple, pour l'exercice 1920, Henri Deneux demande 700 000 F pour la cathédrale et le service des monuments historiques 36 000 000 F au titre des dommages de guerre. Le ministère des Finances n'attribue cependant que 41 % de cette demande, soit seulement 15 000 000 F. Malgré cette réduction, Henri Deneux reçoit 800 000 F pour la cathédrale et dépense au cours de cet exercice 572 574,06 F d'après notre tableau comptable[32]. En conséquence, le chantier de la cathédrale de Reims est pragmatique et dépend d'impératifs techniques, de choix politiques, d'éventuelles pressions extérieures liées aux inaugurations et aux donations.

***

L'Etat, maître d'œuvre est le principal financeur de la restauration de la cathédrale de Reims. Toutefois en raison de son aura, la cathédrale martyre bénéficie de nombreuses donations qui, parfois, produisent une véritable ingérence dans l'activité du chantier.

[32] MAP, 81/51 197/2 114.

XIII. LES DONATIONS : DES LIBERALITES PHILANTHROPIQUES A L'INGERENCE MEMORIELLE

L'acte de donation est un phénomène complexe qui contribue à l'histoire des groupes sociaux. L'universitaire Jean-Luc Marais[1] a largement travaillé sur cette compréhension de la philanthropie. Certes, il est évident que l'élan international suscité par la destruction de la cathédrale de Reims devait servir à sa restauration. Mais l'appel à des donations suppose que l'Etat ne peut financièrement assumer son patrimoine ou que les dommages de guerre réclamés à ce propos ne sont pas suffisants. L'ambiguïté de ce constat explique que la majorité des donations est employée à des travaux d'embellissement. De plus, les donations internationales conduisent à une appropriation, certes symbolique, du patrimoine national[2].

L'Œuvre du Timbre de la Paix et la mobilisation internationale

Durant la Première Guerre mondiale, le Danemark s'est déclaré neutre et a réussi, malgré les sollicitations, à se tenir hors du conflit. Cette neutralité ne signifie pas indifférence. Des initiatives individuelles ou collectives et de nombreuses personnalités danoises se lancent dans des missions humanitaires ou caritatives. La cathédrale de Reims suscite l'engouement et dès juin 1917, le ministre des Affaires Etrangères français informe son homologue des Beaux-Arts qu'un sculpteur danois, Willie Wulf, désire créer un « fonds de Reims » chargé de collecter des dons dans les trois pays scandinaves. Ce fonds servirait à la restauration de l'ensemble des monuments artistiques français détruits ou endommagés durant la guerre[3]. Cette initiative n'aboutit pas mais l'idée reste et c'est avec ferveur que l'opinion publique mondiale accueille l'annonce de la fin des hostilités. C'est une paix si chèrement acquise que les Danois souhaitent la commémorer.

---

[1] Jean-Luc MARAIS, *Histoire du don en France de 1800 à 1939 : dons et legs charitables, pieux et philanthropiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, 409 p.
[2] A consulter, Yann HARLAUT, « Les "donateurs insignes" de la cathédrale de Reims (1914-1938) », *Le cercle généalogique*, n°105, 2005/4, p.3-22.
[3] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 1er juin 1917, AN, F 21 7973.

L'initiative danoise

Figure 56 : *Œuvre du Timbre de la Paix pour la restauration de la cathédrale de Reims*, lot de 10 vignettes, BMR, fonds iconographique, 10-064 et 10-065.

La logique de l'initiative danoise est avant tout pacifique. Le comité formé au Danemark se propose « d'inviter, dans l'avenir prochain, toutes les nations à donner en commun au monde et par là à la postérité, un monument qui devrait, dans un avenir lointain, rester comme une expression de la joie de paix de l'humanité lors de la cessation de la terrible guerre mondiale ». Le choix de ce monument exaltant les vertus pacifiques s'est porté sur la cathédrale de Reims et donc sur sa future restauration. Ainsi, le comité provisoire souligne qu'elle sera « à l'avenir, non seulement le monument de culture le plus beau du passé, mais, dans les temps à venir, elle sera comme un symbole du désir commun des hommes d'une paix éternelle »[4].

Ce courant pacifique semble directement inspiré de la politique prônée par le président des Etats-Unis et notamment des « quatorze points » définis le 8 janvier 1918. Le dernier point, reflet de l'idéalisme du président, annonce la création d'une Société des Nations dans le but de maintenir la paix[5]. L'élan international suscité par de telles propositions est immédiat et considérable. Rompant avec l'isolationnisme américain, le président américain jouit dès lors d'un prestige considérable. Le président du comité danois, Gregers Winkel, souhaite, sans succès, que Woodrow Wilson devienne président d'honneur des comités frères de tous les pays.

Pour favoriser cette donation, une mission officielle danoise se rend à Reims le 13 avril 1919. Elle est « autorisée et favorisée par le gouvernement en vue de conférences au profit de la Cathédrale ». Soucieuses du devenir de la cathédrale de Reims, de hautes personnalités

[4] Lettre de Georges Winkel adressée à l'ambassadeur de France à Copenhague, 14 janvier 1919, MAP, 80/3/11.
[5] Woodrow Wilson va réussir à faire passer une partie de son programme dans le traité de Versailles. Mais le Congrès des États-Unis refusera de signer celui-ci ainsi que d'entrer à la Société des Nations… Les Quatorze Points conservent le souvenir d'un bel idéal.

danoises se rendent sur place notamment le roi Christian X (1870-1947), le 3 décembre 1920. Concernant plus spécifiquement le projet de « Timbre de la Paix », plusieurs entrevues ont lieu avec le cardinal Luçon. Le 5 février 1920, un ministre danois lui fait part du projet de lancer le « Timbre de Reims ». Il s'agit probablement de Wilhem Hansen, conseiller d'Etat qui revient le 20 novembre 1920. Il est suivi le 9 mars 1921 par un autre initiateur du projet, Mogens Falck[6].

De hautes personnalités francophiles composent, au Danemark, le comité mère : I.C. Christensen et Niels Neergaard, anciens présidents du conseil ; Edv. Ehlers, président du comité danois de l'Alliance française ; Harold Höffding, ancien professeur de l'université de Copenhague ; Adreas Buntzen et Kristian Dahl, présidents d'associations de presse ; Wilhem Hansen, collectionneur et conseiller d'Etat ; M. Hey, ancien sénateur ; Gustav Philipsen ; Gregers Winkel, fabricant et Mogens Falck, gérant. La présidente d'honneur est la princesse Marguerite du Danemark.

Ce comité a pour support de propagande et pour principale ressource financière la vente de timbres commémorant la paix mondiale. Ces timbres représentent la silhouette de la cathédrale de Reims associée aux mots : Veritas, Libertas, Justitia[7]. Similaires à ceux de la Croix-Rouge, ils devaient être apposés sur toutes les lettres privées déjà affranchies. Le « Timbre de la Paix » est vendu dans de nombreux pays et assure la majeure partie des ressources des comités nationaux.

---

[6] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.229-264.
[7] *Œuvre du Timbre de la Paix pour la restauration de la cathédrale de Reims*, lot de 10 vignettes, BMR, 10-064.

Même si l'initiative est danoise, ce comité se veut international. Pour assurer son fonctionnement, plusieurs comités nationaux sont instaurés au Danemark, en Norvège, en Finlande, en Suède, en Angleterre, en France, en Italie, en Belgique, en Suisse, en Espagne, au Portugal, aux Etats-Unis, au Pérou, au Canada, au Brésil et au Mexique. Tous ces pays sont associés dans une affiche néerlandaise de 1918 annonçant l'œuvre du « Timbre de la Paix »[8] illustrée par le célèbre caricaturiste français, Albert Robida (1848-1926)[9].

Figure 57 : *Le Timbre de la Paix*, Albert Robida, affiche néerlandaise, 1918, coll. H.L.M. de Sauvage Nolting.

Il est difficile d'évaluer la réelle implication des différents comités nationaux. Les sources exploitées nous renseignent uniquement sur les comités des Pays-Bas, de la France, de la Norvège et des Etats-Unis. En 1927, le rôle des autres pays est publiquement omis et Gregers Winkel, président du comité international du Timbre de la Paix, s'en offusque. Il rappelle que d'autres pays ont contribué à la restauration de la cathédrale de Reims dont le Mexique, la Hollande, la Belgique et le San Salvador tout en reconnaissant qu'ils ont donné « une contribution quoique pas grande »[10]. Ces dons témoignent néanmoins de l'action internationale menée par le comité danois, mais seules demeurent dans la mémoire, les actions entreprises par quelques comités nationaux.

Aux Pays-Bas, le comité d'action est composé de l'archevêque d'Utrecht, monseigneur Henricus Van de Wetering ; de l'ambassadeur de France à La Haye, Charles Benoît et de

[8] Albert ROBIDA, *Le Timbre de la Paix*, affiche néerlandaise, 1918, iconographie : coll. H.L.M. de Sauvage Nolting.
[9] Le thème des villes martyres est récurrent dans l'œuvre d'Albert Robida durant la guerre. Il consacre de nombreuses lithographies aux destructions de monuments emblématiques notamment Louvain, Arras, Malines et Reims.
[10] Lettre de Gregers Winkel à Edouard Herriot, 19 mai 1927, MAP, 81/51 197/32 144.

l'ambassadeur du Danemark à La Haye, O. Krag. La cheville ouvrière de ce comité est son secrétaire trésorier, Henri de Sauvage Nolting[11].

Un comité norvégien est également créé sans toutefois connaître son fonctionnement, les noms de ses membres et les liens éventuels avec le comité du Timbre de la Paix. La somme de 205 328,50 F, remise en faveur de la cathédrale de Reims, doit être affectée à un objet déterminé[12]. Ce don sera dévolu à la restauration des cinq verrières hautes du chevet.

Le même doute subsiste concernant l'action du comité américain. Fin 1917, des contacts avaient été pris pour que la ville de Reims soit parrainée par une grande ville américaine, soit Chicago, soit New York. Le 8 novembre 1917, l'architecte Max Sainsaulieu, fils d'une New-yorkaise, rencontre un milliardaire[13]. En août 1919, par l'intermédiaire d'André Tardieu (1876-1945) alors directeur du commissariat général aux affaires franco-américaines, monsieur Grébert de l'Institut franco-américain demande des renseignements sur les travaux de restauration entrepris à la cathédrale de Reims. Ces renseignements sont destinés à un comité américain situé à New York, comité qui doit apporter une contribution financière à la restauration de la cathédrale de Reims[14]. S'agit-il du même comité américain que celui dirigé par George Wickersham (1858-1936), ancien Attorney General[15] ? Le 27 septembre 1919, le ministre des Régions Libérées transmet au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts une demande de ce comité en vue de connaître le montant des dépenses à engager[16]. Un rapport est alors rédigé en ce sens par Henri Deneux[17]. L'ensemble restera sans suite.

Un comité existe également en France. Placé sous le patronage d'honneur de l'ambassadeur du Danemark, le comité français d'action est composé : d'Emile Sénart, membre de l'Institut, président ; du général Sautereau du Part, secrétaire général ; de madame la Marquise de Polignac ; du colonel Sadi Carnot ; d'Emile Duval-Fleury, administrateur de l'Hafnia ; de monsieur J. Lind, industriel ; de monsieur A. Christensen, industriel et de l'abbé Faivre. Au discours idéaliste et pacifique de l'initiative danoise, le comité français conserve une perception plutôt vindicative du monument. Son objectif est certes la restauration de la

---

[11] D'après des renseignements fournis par un de ses descendants, H.L.M. de Sauvage Nolting, le 13 mars 2002.
[12] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique, 29 août 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[13] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.164.
[14] Concours étrangers en vue de la restauration de la Cathédrale Notre-Dame de Reims, MAP, 80/3/11.
[15] Avocat général du gouvernement des Etats-Unis avec fonctions ministérielles et toujours membre du Parlement et chef du Barreau.
[16] Concours étrangers en vue de la restauration de la Cathédrale Notre-Dame de Reims, MAP, 80/3/11.
[17] MAP 81/51 197/32 144.

cathédrale de Reims comme manifestation « grandiose : de protestation contre la barbarie des armées allemandes ; d'admiration pour la culture latine et les monuments du passé »[18]. Cette distorsion entre les objectifs initiaux et leur interprétation démontre, une fois de plus, la différence dans l'imaginaire associé à la cathédrale de Reims, l'ambivalence du mythe. Le comité français s'étoffe et, en 1927, il compte parmi ses membres : Maurice Barrès, Léon Barthou, Léon Bourgeois, Georges Clemenceau, Paul Deschanel, Antonin Dubost, Anatole France…

Le lundi 12 juillet 1920, les délégués de la Paix Française et Etrangère se rendent en visite à la cathédrale de Reims[19]. Le 4 mai 1920, le comité danois pour la reconstruction de la cathédrale, par l'intermédiaire de son président, le conseiller d'Etat Wilhem Hansen, remet un chèque de 1 032 918 F à l'écrivain Paul Claudel (1868-1955)[20], alors ministre plénipotentiaire à Copenhague[21]. Cette somme, sur l'instruction d'Henri Deneux, est attribuée en 1923 aux travaux de restauration des voûtes et fenêtres hautes de la nef. En mars 1925, le reliquat de l'œuvre du Timbre de la Paix, soit 86 819 F, est remis au président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères[22].

[18] MAP, 80/3/11.
[19] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.254.
[20] Sensible à cette question, Paul Claudel avait édité en 1916 un ouvrage intitulé *La Nuit de Noël de 1914* illustré par une représentation de la cathédrale en flammes.
[21] « Le Danemark et la reconstruction de la Cathédrale de Reims », *Bulletin Diocésain*, n°10, 15 mai 1920.
[22] Lettre du président du Conseil au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 4 mars 1925, MAP, 81/51 197/32 144.

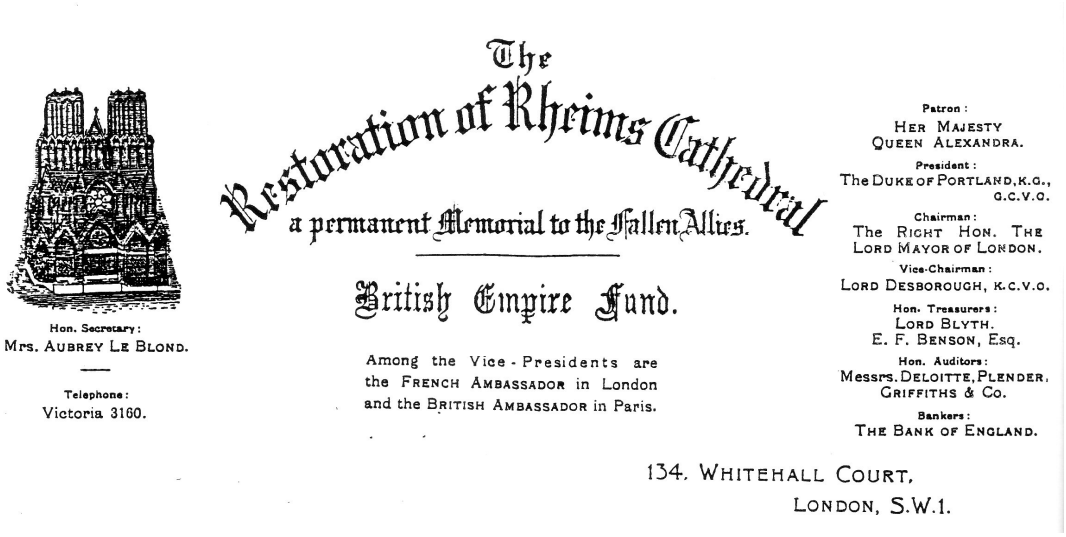


Figure 58 : *The Restoration of Rheims Cathedral a permanent Memorial of the Fallen Allies. Bristish Empire Fund*, papier à entête, ADR.

La Rheims Cathedral Restoration Fund n'est pas une délégation du comité danois mais possède sa propre identité et ses propres desiderata. Fondée sous l'impulsion d'une haute figure de la noblesse britannique, Mrs Aubrey Le Blond (1861-1934), et sous le haut patronage de la reine Alexandra (1844-1925), la fondation « The Restoration of Rheims Cathedral » a pour but de collecter des fonds en Angleterre et dans ses colonies pour permettre la restauration de la cathédrale de Reims. Cette fondation se doit aussi d'être « a permanent Memorial to the Fallen Allies » c'est-à-dire qu'elle a pour objectif d'ériger un monument en souvenir des soldats anglais et de ceux du Commonwealth morts en France. Cette fondation doit permettre le relèvement de la cathédrale de Reims, à la fois en tant que lieu de culte, mémorial, monument historique et artistique.

L'association est située à une adresse prestigieuse de Londres. L'organigramme du British Empire Committee comprend : le duc de Portland, président ; le maire de Londres, chairman ; Lord Desborough, vice-chairman ; Sir William Grey-Wilson, deputy vice-chairman ; Lord Blyth et T. Burney, trésoriers honoraires ; Messieurs Deloitte, Plender, Griffiths & Co, Hon. Auditors ; The Bank of England, bankers ; Aubrey Le Blond, secrétaire honoraire et Miss A. A. James, secrétaire. Une majorité des notables de l'Angleterre, mais aussi de l'Empire britannique, sont membres de l'association ; ainsi, parmi cette longue liste des nobles, on retrouve des gouverneurs de l'Empire et des maharadjahs.

Le 4 août 1919, une délégation rencontre le cardinal Luçon pour l'entretenir de ses objectifs. Dans son journal, il note à leur propos : « Comité Mondial de Londres pour la Reconstruction

de la Cathédrale »[23]. Le cardinal Luçon reçoit d'autres visites en lien avec cette fondation : le colonel Taylor représentant le duc de Hartford, le 24 juillet 1920 et le 10 octobre 1921, M. Pezzani de l'île Maurice. Le 7 août 1924, Mrs Aubrey Le Blond rend visite au cardinal Luçon pour lui apporter le Livre d'Or, Restoration of Rheims Cathedral Fund[24].

Concernant les dons recueillis en Angleterre, le cardinal Luçon adresse une doléance à Mrs Aubrey Le Blond, le 7 septembre 1924. Il désire affecter le montant des sommes recueillies par la fondation à la construction d'une « Maîtrise[25], celle-ci étant considérée comme une dépendance » de la cathédrale. C'est cette option qui sera finalement retenue par la fondation anglaise malgré les lettres d'objections de l'ambassadeur français à Londres qui considère que l'archevêché de Reims tente de détourner les dons britanniques. C'est pour cette raison que ce don n'apparaît pas dans la comptabilité du chantier de la cathédrale de Reims. Lors de la remise officielle du don, estimé à 443 000 F, deux ouvrages sont solennellement remis au clergé rémois : The Golden Roll et The Book of Life[26].

Les dons Rockefeller

Les Etats-Unis ont souvent été sollicités pour la reconstruction de la Belgique ou du nord de la France. Mais aucun don n'égale en valeur ou en impact médiatique celui du richissime Américain John Davison Rockefeller Jr (1874-1960)[27]. Fils du fondateur de la Standard Oil, John Davison Rockefeller (1839-1937), ce magnat du pétrole participe à de nombreuses œuvres philanthropiques, s'inspirant des mêmes idées que son contemporain, Andrew Carnegie (1835-1919)[28] : fondation du Rockefeller Institute for Medical Research en 1901 à New York, en 1902 du General Education Board et en 1913 de la Rockefeller Foundation.

---

[23] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.236. Il leur écrit une lettre le 11 août 1919.
[24] *Ibid.*, p.254-278.
[25] La Maîtrise accompagne la liturgie et reste, après les Lois de Séparation de l'Eglise et de l'Etat, la seule institution à pouvoir dispenser un véritable enseignement religieux aux plus jeunes. Pour un archevêque, c'est une activité culturelle prestigieuse.
[26] Documents conservés aux archives diocésaines de Reims.
[27] Voir Paul LEON et Welles BOSWORTH, *La donation John D. Rockefeller pour la restauration des palais et des parcs de Versailles et de Fontainebleau et de la cathédrale de Reims,* 1948, manuscrit et planches conservés à la bibliothèque de l'Institut.
[28] Le nom d'Andrew Carnegie est également étroitement associé à la reconstruction de la ville de Reims. En 1928, la Dotation Carnegie pour la Paix Internationale finance la création de la bibliothèque municipale, construite par Max Sainsaulieu à proximité de la cathédrale.

La 1ère donation et le comité franco-américain pour la restauration des monuments

John D. Rockefeller Jr. est un fervent francophile dont il connaît parfaitement le patrimoine artistique grâce à ses études aux Beaux-Arts en France. Lors de celles-ci, il avait eu maintes fois l'occasion de visiter Versailles, monument ô combien symbolique pour les Etats-Unis[29]. Après guerre, il effectue un long voyage en France au cours duquel il visite plusieurs sites historiques majeurs dont ceux concernés par sa future donation. Il s'informe auprès des architectes en charge des chantiers comme en témoigne la justesse de ses appréciations concernant la future nouvelle charpente de la cathédrale de Reims.

Cette première donation est officiellement lancée le 3 mai 1924 par une lettre de John D. Rockefeller Jr. au président du Conseil, Raymond Poincaré. Dans ce courrier, le milliardaire Américain souligne que parmi les « trésors, dont la France est la gardienne, il en est qui font partie du patrimoine de toutes les nations car leur influence est une source d'inspiration pour l'art universel ». Il désire affecter un million de dollars – soit 18 millions de francs au cours 1924 – à la « reconstruction du toit de la cathédrale de Reims, à la remise en état des bâtiments, fontaines et jardins de Versailles et aux réparations urgentes que réclament le palais et les jardins de Fontainebleau »[30]. Cette manne financière, quoique diplomatiquement préparée, est inespérée pour un pays à reconstruire. Le 25 mai 1924, Raymond Poincaré accepte officiellement cette donation et remercie chaleureusement le mécène. Le lendemain John D. Rockefeller Jr. soumet son projet de comité[31].

Le 26 mai 1924, John D. Rockefeller Jr. compose le comité franco-américain chargé de la gestion de ce fonds. C'est un comité mixte constitué de personnalités américaines et françaises, diplomates et d'hommes d'affaires. Le premier président du comité est l'ambassadeur de France aux Etats-Unis Jules Jusserand (1855-1932), remplacé à son décès par l'historien et homme politique Gabriel Hanotaux (1853-1944)[32]. Le comité comprend également le diplomate et historien Maurice Paléologue (1859-1944) et l'architecte américain William Welles Bosworth (1869-1966). Le poste de trésorier est assuré par le banquier et

---

[29] Le traité de Versailles du 3 septembre 1783 consacrait la victoire de l'alliance franco-américaine et l'indépendance officielle des Etats-Unis.
[30] Lettre de John D. Rockefeller à Raymond Poincaré, 3 mai 1924, MAP, 80/1/50.
[31] Lettre de John D. Rockefeller à Raymond Poincaré, 26 mai 1924, MAP, 80/1/50.
[32] CFARM, 3 novembre 1933, MAP, 80/1/51.

philanthrope Herman Henry Harjes (1875-1926), remplacé à partir du 23 novembre 1926 par le diplomate américain John Ridgely Carter (1862-1944)[33].

Gabriel Hanotaux était très attaché au souvenir véhiculé par le glorieux passé de la ville de Reims. Lors de la remise du prix de vertu de l'Académie française, le 25 novembre 1915, il avait souligné que c'était « à Reims que le vœu de la France s'exprimait dans un hymne de pierre, chantant, à tous les degrés de sa sculpture aérienne, les louanges du Seigneur. Là explosaient à la fois le cœur et l'esprit de la France »[34]. Au-delà de l'attachement certain des membres du comité pour le patrimoine français, le choix de ces hommes fait par John D. Rockefeller Jr. révèle tout de même un certain contrôle de la part du milliardaire américain. Le secrétaire général, William Welles Bosworth, est l'architecte personnel de John D. Rockefeller Jr. Son œil avisé permet au mieux d'appréhender la réalisation et les contraintes techniques des travaux de Reims et il s'y rend effectivement à la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai 1928. Le 14 mai 1928, il s'entretient des travaux avec Henri Deneux avant d'en référer au comité[35]. De plus, le poste de trésorier, charge ô combien stratégique, est toujours assuré par une personnalité américaine mais également un homme du milieu[36].

La première réunion du comité franco-américain pour la restauration des monuments a lieu le 6 juin 1924. Le comité est alors appelé provisoirement « French Restoration Comittee », mais, sur proposition de Gabriel Hanotaux, il prend le titre de « Comité Franco-Américain pour la Restauration des Monuments ». Ce nom en français rappelle ainsi son siège effectif français, la nature mixte du comité et les objectifs que ce dernier se fixe. L'adresse officielle – le siège électif – est fixée à la direction des Beaux-Arts, au 3 rue de Valois à Paris[37].

Les principes généraux de la donation sont maintes fois rappelés. Ce don doit être seulement un complément apporté aux travaux, « de telle façon qu'il ne remplace pas les dons individuels ou ceux de l'Etat français. Il ne doit en rien gêner les travaux entrepris avec les produits d'autres ressources, et notamment avec les sommes inscrites normalement au

---

[33] Lettre de John D. Rockefeller à Raymond Poincaré, 26 mai 1924, MAP, 80/1/50.
[34] Gabriel HANOTAUX, « Rapport sur les prix de Vertu, 25 novembre 1915 », *La Revue Hebdomadaire*, 4 décembre 1915, p.133.
[35] Lettre de Welles Bosworth à Paul Verdier, chef du bureau des monuments historiques, 16 mai 1928, MAP, 81/51 197/6 118.
[36] Outre ses activités en faveur de la Croix Rouge américaine, Herman Henry Harjes est le directeur de la banque Morgan, Harjes & Cie, principal négociateur durant la guerre des prêts des alliés.
[37] CFARM, 6 juin 1924, MAP, 80/1/51. Ce choix du siège électif à la direction des Beaux-Arts montre le souhait des membres du Comité de travailler en complémentarité avec cette administration. Le Comité aurait tout aussi bien pu s'installer à d'autres adresses prestigieuses de la capitale ou au siège même de The Rockefeller Fondation, au 22 rue de l'Elysée.

budget »[38]. Comme le rappelle Gabriel Hanotaux lors de la réunion du comité le 25 septembre 1924, ces donations ne doivent pas se substituer à l'action de l'Etat français, mais la doubler en entreprenant une série d'opérations simultanées. Paul Léon le rassure en ajoutant, confiant, que la part des travaux incombant à l'Etat va au contraire croître[39]. En effet, face à une telle manne, le désengagement de l'Etat dans le projet de restauration apparaissait envisageable[40].

John D. Rockefeller Jr. ne fait preuve d'aucun dirigisme et laisse une indépendance totale au comité pour répartir et gérer les fonds de la donation. Il n'en assure d'ailleurs pas la présidence. La mixité du comité doit assurer théoriquement l'indépendance des décisions car John D. Rockefeller Jr. craint les réactions nationalistes françaises. Dans une lettre du 2 septembre 1924, il précise que « le peuple français, qui réagit si vivement et a une sensibilité si fine, pourrait trouver malséant qu'un Américain tentât de dicter la manière de procéder aux fins d'entretien de propriétés françaises »[41]. Les questions patrimoniales peuvent en effet déclencher les plus vives controverses[42].

Il est intéressant d'étudier les relations entre les autorités gouvernementales et le comité. Le comité doit seulement se conformer « strictement aux termes du don » mais a le « pouvoir suprême et sans appel »[43] en ce qui concerne sa répartition. La direction des Beaux-Arts recommande au comité les projets qu'elle souhaite mettre à exécution. Après l'approbation du comité, une somme est mise de côté à la banque pour couvrir les frais estimés. Les paiements sont ensuite effectués sur présentation des pièces justificatives ou par avance sur demande expresse. Les versements de la donation sont effectués à la Caisse des monuments historiques[44] par l'intermédiaire de l'Equitable Trust Company et de la Chase Bank. La direction des Beaux-Arts souhaitait que la donation soit intégralement versée à la Caisse et ainsi elle en aurait assuré directement la gestion. Le comité refuse cette proposition et préfère fractionner la donation en fonction des besoins. Il garde ainsi le contrôle effectif des travaux à réaliser sur la donation.

---

[38] Gabriel HANOTAUX, « Pour Versailles, Reims et Fontainebleau. Une grande libéralité américaine », *La Revue des Deux Mondes*, 15 février 1925.
[39] CFARM, 25 septembre 1924, MAP, 80/1/51.
[40] XIII.2.5 « Bilan : effet d'entraînement ou de substitution ? ».
[41] CFARM, 20 octobre 1924, MAP, 80/1/51.
[42] John D. Rockefeller Jr. devra faire face en 1935 à de nombreuses critiques pour l'acquisition et le déplacement de la chapelle de Chauvirey-le-Chatel et de la salle capitulaire de Pontaut.
[43] *Ibid.*
[44] La loi du 10 juillet 1914 fonde la caisse des monuments historiques et préhistoriques, sur le modèle de la caisse des monuments nationaux créée en 1895. Cet établissement public est pourvu d'une personnalité civile apte à recevoir les dons.

L'arbitrage du comité et les premiers travaux

Le comité se réunit pour la première fois au Palais royal le 6 juin 1924 pour étudier les différents projets et convenir de la répartition des crédits. A cette occasion, des personnalités extérieures complètent le comité : Paul Léon, directeur des Beaux-Arts ; Georges Maringer, président de section au Conseil d'Etat et président du Conseil d'administration de la Caisse des monuments historiques ; Charles Genuys, inspecteur général des monuments historiques ; Victor Laloux, inspecteur général des bâtiments civils et des palais nationaux. Tous les architectes en chef en charge des monuments concernés par les dons sont présents et exposent les uns après les autres les travaux urgents : Albert Bray (1884-1959) pour le palais de Fontainebleau, Benjamin Chaussemiche (1864-1945) pour le domaine de Versailles et des Trianons et Henri Deneux pour la cathédrale de Reims.

Henri Deneux est le premier à exposer le programme des travaux financés par le fonds Rockefeller. Il propose la reconstitution du comble de la nef, le rétablissement de la toiture et du clocher à l'ange. La cathédrale de Reims retrouverait ainsi sa silhouette historique et son état d'avant-guerre. Pour mener à bien ces travaux durant la première année, Henri Deneux demande à disposer d'un million de francs. Paul Léon intervient et rectifie le relevé des travaux remis au comité. Manifestement, un différent latent devait exister quant aux montants des travaux entrepris. Paul Léon assure ainsi que l'administration des Beaux-Arts prendra sur « ses ressources propres la restauration des murs sur lesquels reposera la toiture »[45]. Les dépenses du comité seront donc inférieures aux prévisions des sommes à prélever sur les fonds de la donation dans la mesure où une hausse du prix des matériaux ne viendrait pas compenser cette diminution. Les dépenses pour la cathédrale de Reims sont « estimées à 4 ou 5 millions »[46]. La donation Rockefeller servira ainsi exclusivement à la réfection de la toiture et les dépenses annexes seront du ressort de l'Etat.

A l'issue des présentations des architectes en chef du palais de Fontainebleau et du domaine de Versailles et des Trianons, le comité franco-américain pour la restauration des monuments décide la répartition suivante : Versailles reçoit neuf millions, Fontainebleau quatre et Reims cinq. La direction des Beaux-Arts obtient finalement la fourchette supérieure pour Reims. Le don est en fait un vase clos ; une demande supérieure pour Reims aurait entraîné la diminution d'un autre chantier.

---

[45] CFARM, 6 juin 1924, MAP, 80/1/51.
[46] CFARM, 6 juin 1924, MAP, 80/1/51.

Quelques divergences conceptuelles sont néanmoins apparues. Les Américains étaient sensibles au fait que les grandes cathédrales françaises étaient demeurées inachevées. Soucieux de parachever ces travaux, Raymond de Rigny avait proposé de lancer un vaste mouvement de souscription « Le dollar des cathédrales », soutenu entre autres par Gabriel Hanotaux[47]. Cette idée reste sous-jacente et lors de l'exposé de Henri Deneux, certains membres du comité « signalent l'intérêt que présenterait la réalisation du plan primitif pour la construction de cette flèche ainsi que Viollet-le-Duc l'a fait pour Notre-Dame de Paris »[48]. En revanche, le comité n'impose pas cette réalisation, mais Welles Bosworth demande si les projets de Henri Deneux pour la réfection de la toiture prévoient les supports nécessaires pour cette flèche principale. Henri Deneux lui répond affirmativement.

Le comité propose de limiter les travaux de la première année à l'exécution du projet de toiture et à la réfection du clocher à l'Ange. Les superstructures seront rétablies dans l'état où elles étaient avant 1914, en respectant l'amorce d'un clocher non réalisé. Afin d'écarter la menace d'incendie, les matériaux combustibles sont remplacés par le ciment armé, mais sans modification des anciennes[49]. Henri Deneux a, dès lors, les financements nécessaires à ses desseins. Dans un rapport interne, il souligne d'ailleurs que les combles définitifs de la nef « n'auraient sans doute pas été rétablis de sitôt sans la générosité de M. Rockefeller »[50].

Tous ces travaux projetés doivent être analysés in situ par la commission des monuments qui décide de se rendre à Versailles le 10 juillet 1924 et à Fontainebleau le 12 juillet 1924[51]. Les termes du don et l'urgence des travaux à envisager sont précisés le 24 septembre 1924. Pour la cathédrale de Reims, John D. Rockefeller Jr. veut « remplacer le toit et la flèche de la cathédrale de Reims, en refaisant ce qui existait auparavant »[52]. Pour cela, il alloue une somme comprise entre 250.000 $ et 300.000 $, soit environ les 5 millions de francs désirés. Ces nouvelles dispositions ne changent, en définitive, que peu de choses en ce qui concerne Reims contrairement à Versailles et Fontainebleau. Le seul désir exprimé par le milliardaire américain est le rétablissement de la crête de plomb, démolie à la Révolution[53].

---

[47] Lettre de Raymond de Rigny au cardinal Luçon, 23 juillet 1925, ADR.
[48] CFARM, 6 juin 1924, MAP, 80/1/51.
[49] « Le don Rockefeller », *Bulletin mensuel de l'Association Provinciale des Architectes Français*, juin 1924, p.238.
[50] Rapport de Henri Deneux, 6 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[51] CMH, 27 juin 1924, MAP, 80/15/25.
[52] CFARM, 25 septembre 1924, MAP, 80/1/51.
[53] CFARM, 20 octobre 1924, MAP, 80/1/51.

Les premières dépenses sont évaluées à 400 000 $ soit 8 millions de francs et consistent essentiellement à assurer la conservation même de ces trois monuments. Au cours de l'exercice 1925, la cathédrale de Reims recevra 1 million, Fontainebleau 2 et Versailles 5. Pour Reims, le projet vise à faire passer au premier plan les travaux ayant trait à la construction, à la consolidation, à la préservation des parties essentielles et à laisser au second plan les projets liés à la restauration proprement dite ou à l'embellissement[54].

Henri Deneux présente un premier devis de 2 094 341 F[55] relatif au rétablissement du comble de la nef, les travaux de maçonnerie et la dépose de la couverture provisoire étant couverts par l'Etat. Conformément au souhait émis par John D. Rockefeller Jr., le faîtage est couronné par une crête de plomb fondu composée de fleurs de lys comme elle existait avant la Révolution. Le comité règle ce devis en deux annuités de 1 million de francs, l'opération devant commencer à la fin septembre 1924 pour se terminer en 1926[56], mais les devis et les délais ne pourront être tenus.

L'inflation galopante grève les salaires et le prix de la matière première. Le prix d'achat du plomb en est une preuve. Le devis initial approuvé le 18 août 1924 prévoyait un poids total en plomb d'environ 132 tonnes à 4,37 F le kg. En 1926, le métal se situe à des cours variant entre 5,73 et 6,35[57]. L'Etat tarde à procéder à l'achat ce qui exaspère Welles Bosworth qui prend l'initiative d'en ordonner l'achat[58]. 190 tonnes de plomb sont commandées pour un montant de 1 304 400 F, soit 6,86 F le kilo et donc 56% d'augmentation par rapport au devis initial.

Les membres du comité franco-américain pour la restauration des monuments veulent aller plus loin qu'une restauration partielle. Le 31 janvier 1927, les architectes en chef chargés des trois chantiers leur proposent un devis détaillé des restaurations complètes des trois monuments. Concernant la cathédrale de Reims, Henri Deneux établit un devis dressé suivant l'urgence des travaux.

---

[54] Gabriel HANOTAUX, « Pour Versailles, Reims et Fontainebleau. Une grande libéralité américaine », *La Revue des Deux Mondes*, 15 février 1925.
[55] Rapport de Henri Deneux, 7 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[56] CFARM, 25 septembre 1924, MAP, 80/1/51.
[57] Rapport de Henri Deneux, 7 avril 1926, MAP, 81/51 197/5 117.
[58] CFARM, 22 juin 1926, MAP, 80/1/51.

Tableau 17 : Devis estimatif commandé par le comité franco-américain pour la restauration des monuments en vue d'achever la restauration de la cathédrale de Reims et établi le 31 janvier 1927		
1.	Pour compléter les hauts toits et la flèche à l'ange	3 500 000 F
2.	Pour les voûtes du chœur et pour la reconstruction du pilier sud-est, des voûtes de croisement et des murs porte-gouttières, etc.	5 000 000 F
3.	Pour les toits des chapelles	2 500 000 F
4.	Pour les toits des quatre tours du transept	800 000 F
5.	Les arcs-boutants autour de l'abside	1 300 000 F
6.	Balustrades ou galeries de pierre en maçonnerie ouverte, à la base des toits supérieurs, indispensables à l'ordonnance des toits	3 500 000 F
7.	Pour un travail semblable dans les chapelles	2 500 000 F
8.	Pour la restauration des pinacles des arcs-boutants	6 500 000 F
9.	Pour la restauration des pinacles des façades	4 450 000 F
10.	Pour la restauration de la tour nord	5 000 000 F
11.	Pour la restauration de la grande flèche du centre	5 000 000 F
12.	Pour la restauration des beffrois des deux tours de la façade de l'ouest	5 000 000 F
13.	Pour la restauration des cloches et du beffroi de la tour nord	600 000 F
14.	Pour la restauration des cryptes et pour les réparations de l'abside	1 000 000 F
Total		**46 650 000 F**

Pour rendre l'édifice dans son état premier, ce devis estime l'ensemble des réparations restant à effectuer à 46 650 000 F hormis les vitraux et la statuaire. Le comité soumet ce devis à John D. Rockefeller Jr. en précisant que cette « liste interminable de dépenses » a pour but de se rendre compte de ce que « devrait envisager le Roi Soleil s'il revenait sur cette terre et s'il voyait dans quel état se trouvent son Palais et la Cathédrale où il fut couronné »[59]. Sur demande de Welles Bosworth, Henri Deneux réalise un nouveau devis estimatif séparant l'ensemble en trois rubriques : ancien projet, nouveaux projets nécessaires au rétablissement du culte et les travaux extérieurs pour parachever la restauration[60] :

[59] Traduction d'une lettre du Comité à John D. Rockefeller, MAP, 80/1/50.
[60] Rapport de Henri Deneux, 31 mars 1927, MAP, 81/51 197/9 121.

Tableau 18 : Devis estimatif commandé par le comité franco-américain pour la restauration des monuments en vue d'achever la restauration de la cathédrale de Reims, divisé en trois rubriques et établi le 31 mars 1927	
Ancien projet	
Achèvement des travaux : toitures hautes y compris la flèche à l'ange	2 700 000 F
A ajouter : excédent du prix d'achat du plomb sur les prévisions du devis	800 000 F
Nouveaux projets : travaux indispensables pour rendre la seconde moitié au culte	
Réfection des voûtes du chœur, de la croisée du transept, pile sud-est, reprise des murs gouttereaux et échafaudage complémentaire	5 000 000 F
Rétablissement des combles et couvertures du déambulatoire et des chapelles rayonnantes	2 500 000 F
Rétablissement des combles sur les quatre tours du transept	800 000 F
Arcs-boutants rayonnants du chœur et chapelles rayonnantes et déambulatoire (voûtes et détails intérieurs)	1 300 000 F
Vitraux des chapelles du chœur et du transept (à l'exception des cinq fenêtres rayonnantes du chœur payées par le don norvégien)	2 000 000 F
Réparations des deux tours de la façade occidentale (étage des beffrois et couverture)	5 000 000 F
Reconstruction du beffroi de la tour nord et des huit cloches	600 000 F
Rétablissement de la crypte et du dallage du chœur, du déambulatoire et des chapelles	1 000 000 F
Remise en état des sacristies et du mobilier (maître-autel, chemin de croix…)	2 200 000 F
Travaux extérieurs pour parachever la restauration de l'édifice	
Rétablissement des galeries hautes et corniches de la nef, du transept et de l'abside à la base des combles hauts	3 500 000 F
Rétablissement des galeries des chapelles basses et corniches à la base des combles inférieurs	2 500 000 F
Restauration des pinacles extérieurs d'arcs-boutants	6 500 000 F
Restauration des pinacles adossés aux façades et parties avoisinantes	4 450 000 F
Restauration de la tour nord	5 000 000 F
Flèche centrale au-dessus de la croisée du transept (estimation)	5 000 000 F

Les vitraux historiés à refaire à neuf et la statuaire ne sont pas prévus dans la présente estimation. Henri Deneux évalue l'ensemble des travaux à un peu plus de 50 millions de francs, dont 3,5 millions sont déjà couverts. Si l'on se réfère à ce tableau, Henri Deneux demande une nouvelle enveloppe d'environ 20 millions correspondant à la deuxième partie. Face aux demandes semblables des autres architectes, à l'impossibilité de l'Etat d'assurer ce financement, John D. Rockefeller Jr. prépare une seconde donation sans que pour la cathédrale de Reims l'ensemble des crédits de la première donation ne soit épuisé.

La 2e donation

Le 10 mai 1927, face à l'importance des travaux, John D. Rockefeller Jr. effectue une deuxième donation d'environ 40 millions de francs afin de poursuivre les travaux de

restauration des trois monuments. A cet effet, il adresse une lettre à Jules Jusserand en précisant qu'il est entièrement satisfait des résultats mais qu'il reste « davantage à faire »[61]. Jules Jusserand lui répond six jours plus tard qu'en raison de la reconstruction de la France qui accapare l'ensemble des finances tant publiques que privées, cela pourrait empêcher de les « transmettre à la postérité tels que nous les avons reçus de nos ancêtres »[62].

Ce n'est que le 27 mai, le lendemain de la seconde cérémonie d'inauguration de la nef de la cathédrale de Reims, que cette nouvelle donation est rendue publique, simultanément en France et aux Etats-Unis. Le comité rappelle que la « pensée de M. Rockefeller, pour l'emploi du premier don, avait été de ne pas faire de travaux apparents appelant à première vue l'attention du public, mais au contraire de réaliser tout ce qui pouvait assurer la conservation du monument »[63]. Bien que ces nouveaux travaux aillent plus loin dans la restauration de la cathédrale de Reims, cette pensée reste tout de même dominante dans la future direction à donner au chantier. La répartition souhaitée de cette seconde donation est la suivante[64] :

Tableau 19 : Répartition des fonds de la seconde donation Rockefeller	
Reims	9 200 000 F
Versailles	14 365 000 F
Le Hameau	1 200 000 F
Trianon	7 530 000 F
Fontainebleau	1 375 000 F
Imprévus	6 330 000 F
Total	**40 000 000 F**

Concernant plus particulièrement la cathédrale de Reims, cette deuxième donation est faite alors que les crédits ne sont pas épuisés : 3 228 000 F sont disponibles pour terminer la restauration des toitures hautes de la cathédrale (croisée du transept, du chœur et de l'abside y compris le clocher à l'ange)[65]. Ces 3 millions sont mis en réserve et serviront a posteriori. De fait, les travaux des deux donations se superposent de 1927 à 1936.

Les règles de gestion de cette nouvelle donation ont d'ailleurs changé et le comité s'affranchit davantage de l'administration des Beaux-Arts. Dans sa séance du 2 juin 1927, le comité décide que, pour les travaux effectués sur les fonds de la 2e donation, le « Service des paiements relèvera directement du Comité sans intervention de l'Administration des Beaux-Arts ». Celle-ci aura simplement la mission d'assurer le contrôle technique des opérations et de certifier que les paiements sollicités peuvent être faits. En conséquence, l'administration des Beaux-Arts n'a plus qualité pour passer des marchés avec les entrepreneurs chargés de

[61] Lettre de John D. Rockefeller à Jules Jusserand, 10 mai 1927, MAP, 80/1/50.
[62] Lettre de Jules Jusserand à John D. Rockefeller, 16 mai 1927, MAP, 80/1/50.
[63] CFARM, 2 juin 1927, MAP, 80/1/51.
[64] Lettre de John D. Rockefeller à Jules Jusserand, 10 mai 1927, MAP, 80/1/51.
[65] CFARM, 22 novembre 1929, MAP, 80/1/51.

l'exécution des travaux. Ces marchés devront être contractés au nom du comité[66]. Ainsi, le système comptable change et c'est le comité qui se charge directement de régler les différents entrepreneurs. Cela permet d'éviter les règles contraignantes de la comptabilité publique et entraîne un gain de temps particulièrement précieux en raison de l'inflation en France.

Pour la cathédrale de Reims, John D. Rockefeller Jr. souhaite voir achever au plus tôt la toiture[67]. Mais pour cela, il faut d'abord reconstruire les voûtes du chœur et de la croisée, le pilier sud-est, les murs qui supportent les canalisations d'eau, les toitures des chapelles et les arcs-boutants autour de l'abside pour un total de 8,8 millions de francs, financé à parts égales par le comité et par le gouvernement français.

Tableau 20 : Achèvement de la restauration de la toiture et répartition des travaux entre l'Etat et le CFARM	
Restauration des voûtes du chœur, des voûtes de la croisée, le pilier sud-est, les murs qui supportent les canalisations d'eau	5 000 000 F
Les toitures des chapelles	2 500 000 F
Les arcs-boutants autour de l'abside	1 300 000 F
Total	**8 800 000 F**
Etat	4 400 000 F
Comité franco-américain pour la restauration des monuments	4 400 000 F

Paradoxalement, cette manne financière se révèle pénalisante pour Henri Deneux. Pour l'achèvement de la restauration du toit, il dispose de 9,2 millions de francs en plus des 3,2 mis en réserve. Henri Deneux prévoit d'utiliser ces crédits sur cinq ans. Mais le comité souhaite que les travaux s'accélèrent et soient réalisés en 4 ans. Comme il a été convenu que les donations Rockefeller comporteraient un versement égal de la part de l'Etat, Henri Deneux se retrouve virtuellement avec 21,6 millions à dépenser en 4 ans. Il lui est matériellement impossible de les dépenser en si peu de temps, en raison des contraintes techniques et de sécurité. Le manque d'ouvriers qualifiés et le fait que certains travaux ne peuvent être entrepris simultanément expliquent en partie ce constat. En effet, certains travaux de la donation ne peuvent être menés qu'après ceux de l'Etat ce qui pose des problèmes car bien souvent ces crédits se trouvent réduits. Enfin, d'un point strictement comptable, il est malaisé, en maçonnerie, de déterminer où le premier travail finit et où l'autre commence.

Sans toutefois se limiter à ce problème et en dehors d'un calendrier prévisionnel, Henri Deneux répartit la nouvelle donation en quatre rubriques :

---

[66] Lettre de Paul Léon à Welles Bosworth, 9 juillet 1927, MAP, 80/1/50.
[67] CFARM, 2 juin 1927, MAP, 80/1/51.

Tableau 21 : Répartition des fonds de la seconde donation Rockefeller sur le chantier de la cathédrale de Reims	
Désignation	*Montant*
Restauration du toit (somme nécessaire en plus des fonds déjà affectés par la première donation)	500 000 F
Participation à la réfection des voûtes et des maçonneries du chœur et de la croisée du transept ainsi qu'à la restauration des toitures des chapelles rayonnantes et des arcs-boutants autour de l'abside	4 400 000 F
Réfection des toitures sur les quatre tours du transept	800 000 F
Restauration des balustrades ou galeries de pierre ajourée à la base des toits supérieurs (autour de la nef, du transept et de l'abside)	3 500 000 F
Total :	**9 200 000 F**

Pour l'exercice 1927, Henri Deneux procède sur les crédits Rockefeller à la réfection de la toiture du bras nord du transept, à la consolidation du pilier sud-est et à la restauration de la voûte de la croisée du transept. Durant l'exercice 1928, il assure la restauration des gros arcs au-dessus de la croisée du transept, des murs du bras sud du transept et du pignon sud et la remise en état des arcs-boutants rayonnants de l'abside. Pour autant, il dépense « seulement » 1 826 010,38 F.

Une séance récapitulative des travaux entrepris est organisée le 14 novembre 1928, séance à laquelle assistent les trois architectes en chef concernés : Patrice Bonnet, Albert Bray et Henri Deneux. Ce dernier rend compte des travaux exécutés en 1928 qui permettront en 1929 le rétablissement de la charpente et de la couverture du bras sud du transept, travaux prévus dans la première donation. Sur les fonds de la 2e donation, Henri Deneux propose, en 1929, de rétablir les charpentes et couvertures des deux pavillons des tours du bras nord du transept, de restaurer la charpente de la toiture des combles du déambulatoire du chœur et d'achever la restauration des pinacles d'arcs-boutants non rayonnants de l'abside. Ce programme sera exécuté parallèlement aux travaux entrepris sur les voûtes et le pilier sud-est, travaux relevant du financement de l'Etat[68]. Le comité approuve sans réserve les travaux entrepris et ceux à réaliser.

Le programme envisagé par Henri Deneux est suivi scrupuleusement pour l'exercice 1929. A la fin de l'année 1930, la reconstruction des combles des quatre tours du transept et la restauration de la galerie sur la façade sud de l'abside et du transept sont presque totalement achevées ce qui permet d'envisager le rétablissement des toitures sur le déambulatoire et les

[68] CFARM, 14 novembre 1928, MAP, 80/1/51.

chapelles rayonnantes. A la fin de l'exercice 1930, 4 241 126 F issus de la 2e donation ont été dépensés tandis que l'Etat finançait ses travaux de façon « sensiblement analogue »[69].

Des dissensions commencent à apparaître entre le comité et l'administration. Le 14 novembre 1930, une réunion officieuse du comité se tient à propos d'un dépassement de 1,5 million de francs dû au coût plus élevé que celui calculé initialement par Henri Deneux. La commission des monuments historiques a en effet voté le remplacement de la galerie autour de l'abside par le dessin de Viollet-le-Duc au lieu de celui du Moyen-Age ce qui a nécessité des arcs-boutants plus forts[70].

Vers un désengagement

Plusieurs fois, le comité franco-américain insiste sur le souhait émis par le donateur que les travaux s'effectuent le plus rapidement possible. A la fin du mois de mai 1933, devant la lenteur des travaux, il demande officiellement que ces travaux soient achevés au plus tard le 1er janvier 1936[71].

En effet, lors de la réunion du comité du 3 novembre 1933, Welles Bosworth mentionne le fait qu'à diverses reprises le donateur a fait entendre qu'il regrettait de ne pas avoir spécifié une date limite lorsqu'il a fait ses donations et « qu'il s'est bien passé des choses depuis ces jours d'après-guerre, l'opinion publique a subi certains changements »[72]. Ces propos ambigus avaient été précisés lors d'une réunion officieuse du comité le 14 novembre 1930. Il apparaît en effet que John D. Rockefeller Jr., constate que la situation économique de la France est suffisante pour qu'elle prenne en charge la restauration de son patrimoine. De plus, en effectuant ses dons, il avait souhaité attirer d'autres donations en faveur des monuments français et principalement en faveur de Versailles[73]. De plus, des critiques sont parues dans la presse notamment sous la plume de Pierre de Nolhac[74] au sujet de la restauration du Hameau de Versailles et de l'achat du cloître l'abbaye de Pontaut[75].

---

[69] Deuxième donation Rockefeller, 7 mai 1935, MAP, 80/1/50.
[70] Réunion officieuse du CFARM, 14 novembre 1930, MAP, 80/1/51.
[71] Lettre du ministre de l'Education Nationale à John D. Rochefeller, 28 juillet 1933, MAP, 81/51 197/9 121.
[72] CFARM, 3 novembre 1933, MAP, 80/1/51.
[73] CFARM, 14 novembre 1930, MAP, 80/1/51.
[74] CFARM, 3 novembre 1933, MAP, 80/1/51.
[75] En 1923, le projet de classement n'ayant pas abouti, le cloître de l'abbaye cistercienne de Pontaut est acquis en 1930 par John D Rockefeller. Démontée pierre par pierre, il est transféré à New York au Metropolitan Museum of Art : The Cloisters. Cette histoire indigne particulièrement de nombreux intellectuels qui vilipendent l'attitude du milliardaire américain et la complicité de l'administration des Beaux-Arts.

Face à cette nouvelle exigence, Henri Deneux signale au comité, par une lettre du 2 juin 1933, qu'il lui est impossible de réaliser ce désir concernant les travaux des galeries hautes de la nef. Il argumente en signalant que la restauration des galeries hautes de la nef est très délicate car « chaque travée est différente de sa voisine et nécessite des épures spéciales par travée ». Le manque d'ouvriers spécialisés rend impossible le doublement des équipes ; ce qui empêche de mener de front les deux côtés à la fois. De tels travaux supposeraient l'ajournement de la restauration des arcs-boutants et pinacles des façades latérales, le doublement des dépenses pour des échafaudages coûteux et la protection de vitraux. Rien que pour les échafaudages et la protection des vitraux, Henri Deneux estime cette dépense supplémentaire à plus de 200 000 F[76]. Il demande en conséquence d'accorder deux ou trois années supplémentaires pour réaliser le programme complet de la seconde donation ou de reporter sur les arcs-boutants sud et les pinacles la somme qui était destinée à la galerie du côté nord et ainsi de finir la totalité des deux donations dans les temps impartis. Si une telle solution était retenue, l'Etat exécuterait la totalité de la restauration du côté nord à ses frais[77].

Pour respecter cette date butoir, Welles Bosworth accepte ce marché et inverse le financement des travaux entre l'Etat et le comité. L'Etat prend à sa charge la réfection de la galerie de pierre du côté nord qui entoure la toiture au niveau de la gouttière et, en échange, le comité assure le financement de la reconstruction des pinacles et contreforts du côté sud[78]. Le comité conserve toute sa confiance pour les travaux supervisés par Henri Deneux. Suite à son voyage à Reims, le président du comité, Gabriel Hanotaux, fait part le 3 novembre 1933 de son admiration pour les travaux effectués. Il rend également hommage à Henri Deneux pour la réalisation du musée de sculptures qui ne pourra que susciter l'intérêt du donateur[79].

Cette nouvelle contrainte oblige le service des monuments historiques a débloqué des sommes importantes en vue de hâter ces travaux. Le nouveau directeur général des Beaux-Arts, Emile Bollaert (1890-1978) écrit à Henri Deneux le 27 mai 1933 pour indiquer être « disposé à prélever sur le budget de cet exercice et sur ceux à venir la totalité des sommes qui vous seraient nécessaires pour hâter l'achèvement de vos entreprises »[80]. Cet accord est entériné

---

[76] Lettre de Henri Deneux à Welles Bosworth, 2 juin 1933, MAP, 81/51 197/33 145.
[77] *Ibid*.
[78] CFARM, 3 novembre 1933, MAP, 80/1/51.
[79] CFARM, 3 novembre 1933, MAP, 80/1/51. John D. Rockefeller Jr. est un fervent collectionneur d'art du Moyen-Age et de la Renaissance.
[80] Minute d'une lettre de Emile Bollaert à Henri Deneux, 27 mai 1933, MAP, 81/51 197/33 145.

officiellement par une lettre de Raymond Poincaré à John D. Rockefeller Jr., le 28 juillet 1933. Après le 1er janvier 1936, l'Etat assurera l'achèvement du côté nord.

A plusieurs reprises, le donateur John D. Rockefeller Jr. et le comité expriment leur satisfaction à propos des travaux réalisés à Reims[81]. Certes, quelques dissensions sont apparues au cours des onze années de collaboration. En octobre 1935, Henri Deneux exprime son inquiétude à son inspecteur général car les entrepreneurs n'ont reçu ni paiement ni acompte pour les travaux exécutés sur le compte de la donation Rockefeller[82]. Rapidement, tout rentre dans l'ordre. Cependant, il convient globalement de s'intéresser à cette collaboration et de comprendre si la donation a eu un effet d'entraînement ou de substitution.

Bilan : effet d'entraînement ou de substitution ?

Avant tout, il faut rappeler que le comité franco-américain pour la restauration des monuments se charge également du palais de Fontainebleau et du domaine de Versailles et des Trianons. Si l'impact financier est incontestable dans la réalisation ou dans l'accélération des travaux, l'Etat a-t-il profité de cette manne pour se désengager financièrement ou au contraire a-t-il accru sa participation financière à ces travaux ? Comme nous l'avons vu précédemment, la seconde donation était assortie d'une clause de complémentarité, l'Etat devant assumer à part égale les travaux financés par le comité.

A la fin de son exercice et sur indication du service des monuments historiques, le comité réalise une comptabilité récapitulative et comparative[83] :

[81] Lettre de John D. Rockefeller au CFARM, 4 février 1935, MAP, 80/1/50.
[82] Lettre de Henri Deneux à Paul Verdier, 16 octobre 1935, MAP, 81/51 197/9 121.
[83] Comptabilité comparative don Rockefeller / Etat, MAP, 80/1/50.

Tableau 22 : Comptabilité récapitulative et comparaison des donations Rockefeller et des crédits affectés par l'Etat durant la même période	
Donation de John D. Rockefeller Jr.	
1ère donation (1925)	18 667 500 F
2e donation (1927)	40 000 000 F
Total	*58 667 500 F*
Répartition approximative entre les monuments bénéficiaires	
Cathédrale de Reims	16 000 000 F
Palais de Fontainebleau	3 600 000 F
Domaine de Versailles et des Trianons	39 000 000 F
Total	*58 600 000 F*
Crédits affectés par l'Administration des Beaux-Arts à ces monuments durant la même période (1925 à 1934 inclus)	
Cathédrale de Reims	(environ) 12 500 000 F
Palais de Fontainebleau	7 250 000 F
Domaine de Versailles et des Trianons	40 000 000 F
Total	*59 750 000 F*

Comme nous le voyons, de 1925 à 1934, l'Etat affecte aux trois monuments près de 60 millions de francs, chiffre comparable aux donations effectuées. L'accord semble respecté. Cependant, même si les donations Rockefeller n'avaient pas été effectuées, l'Etat aurait financé ces projets, certes dans des proportions moindres.

Concernant plus particulièrement la cathédrale de Reims, les sommes de 4 650 000 F lors de 1ère donation et 10 870 000 F au cours de la seconde donation avaient été affectées, soit un total approximatif de 15 520 000 F, au 7 mai 1935[84]. Si les sommes sont connues, il est extrêmement difficile d'évaluer l'effort financier consenti par John D. Rockefeller Jr. en raison de l'extrême volatilité du franc par rapport au dollar sur cette période. Cette volatilité explique le désir du comité de n'effectuer la conversion de la donation qu'au cas par cas. L'inflation est telle que, le 9 mars 1926, le comité étudie la possibilité pour Reims de reconvertir les francs en dollars afin de compenser les pertes et d'attendre ainsi les travaux[85]. Les crédits ne sont alors votés que pour de courtes périodes, de seulement trois mois.

D'après les comptes du comité franco-américain, les dépenses effectuées en faveur de la cathédrale de Reims s'établissent ainsi :

[84] Donations Rockefeller, 7 mai 1935, MAP, 80/1/50.
[85] CFARM, 9 mars 1926, MAP, 80/1/51.

Tableau 23 : Dépenses du comité franco-américain effectuées à la cathédrale de Reims	
Exercice 1925	
• Rétablissement des toitures de la haute nef (1ère partie du devis)	1 000 000,00 F
Exercice 1926	
• Rétablissement des toitures de la haute nef (2e partie du devis)	1 006 334,60 F
• Acquisition des 190 tonnes de plomb nécessaires pour la réfection de l'ensemble des toitures	1 304 400,00 F
• Honoraires de l'architecte pour cette acquisition	65 220,00 F
• Acquisition du fer et de l'acier nécessaires pour la réfection de l'ensemble des couvertures	154 561,08 F
Exercice 1927	
• Réfection de la toiture du bras nord du transept	348 997,25 F
• Consolidation du pilier sud-est et restauration de la voûte de la croisée du transept	307 332,08 F
Exercice 1928	1 128 015,88 F
• Restauration des gros arcs au-dessus de la croisée du transept, des murs du bras sud du transept et du pignon sud	
• Remise en état des arcs-boutants rayonnants de l'abside	
Exercice 1929	
• Réfection de la charpente et de la couverture sur le bras sud du transept	339 265,22 F
• Restauration des pinacles des arcs-boutants non rayonnants de l'abside et réfection de la galerie haute autour de l'abside	1 046 317,19 F
Exercice 1930	1 105 174,17 F
• Restauration de la galerie sur la façade nord de l'abside et du transept	
• Reconstruction des toitures sur les quatre tours du transept	
Exercice 1931	585 221,35 F
• Réfection des toitures sur le déambulatoire et les chapelles sud	
Exercices 1933-1934	
• Réfection des pinacles et arcs-boutants de la façade sud	1 376 823,33 F
• Restauration de la galerie sud de la nef	1 523 100,19 F
• Rétablissement du comble sur la croisée du transept	902 695,40 F
Exercices 1935-1936	
• Réfection de la toiture du chevet et du clocher à l'Ange	2 084 964,14 F
• Achèvement de la restauration des pinacles et arcs-boutants de la façade sud	810 106,40 F

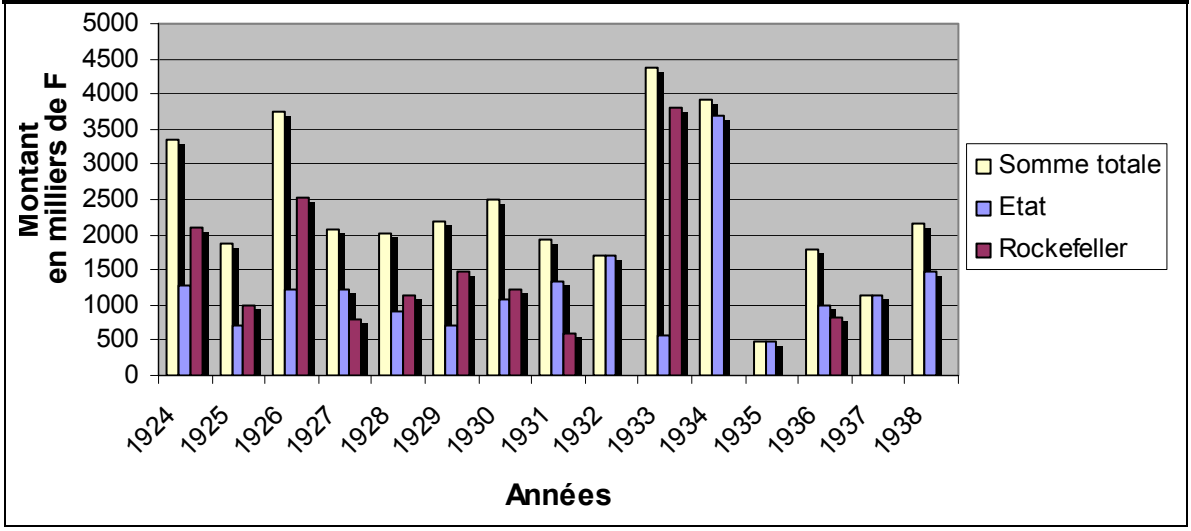
Les travaux exécutés sur les fonds des donations à la cathédrale de Reims s'élèvent approximativement à la somme de 15 520 000 F[86]. En comparant les comptes de la CFARM à ceux établis par le service des monuments historiques concernant les donations Rockefeller, on peut noter plusieurs différences. Tout d'abord, il existe une erreur manifeste du comité. Durant l'exercice 1930, les travaux de restauration de la galerie ne concernent pas la façade nord de l'abside et du transept mais la façade sud. D'autres différences sont minimes. Ainsi

[86] Travaux exécutés à la cathédrale de Reims, 7 mai 1935, MAP, 80/1/50.

pour le même exercice, en ce qui concerne la réfection des pinacles et arcs-boutants de la façade sud, les comptes du comité font état de 1 376 823,33 F alors que ceux établis par Henri Deneux notent une somme de 1 379 588,62 F. Plusieurs fois des divergences de même ordre peuvent être observées. Il peut s'agir d'ultimes rabais consentis par les entrepreneurs ou des différences dans le traitement des honoraires des architectes. En revanche la somme de 2 084 964,14 F de l'exercice 1935-1936 ne se retrouve pas dans les chiffres de l'administration des Beaux-Arts, si ce n'est dans un devis approuvé le 18 août 1924, pour le rétablissement des combles supérieurs de la nef et du clocher à l'Ange.

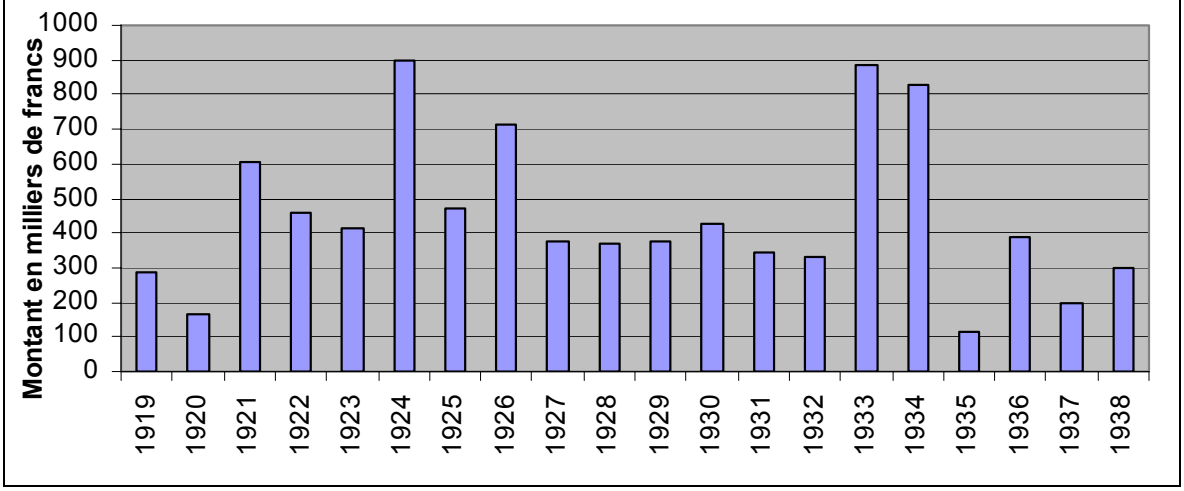
D'après la comptabilité des années 1924 à 1936 relatives aux travaux de restauration de la cathédrale de Reims, John D. Rockefeller Jr. a donné 15 451 575,59 F et l'Etat a affecté une somme quasi-comparable soit 15 884 147,53 F.

Graphique 6 : Comparaison par exercices budgétaires des sommes versées par l'Etat et par le CFARM



En comparant les sommes versées par l'Etat et par le CFARM au cours des différents exercices, il apparaît indéniable que l'effet d'accompagnement a joué surtout après le souhait émis lors de la seconde donation. De plus, les travaux se sont manifestement accélérés après l'annonce de la date butoir. En revanche, si l'on reprend les données globales concernant le financement des travaux et particulièrement l'histogramme en franc constat, le résultat est plus nuancé.

Graphique 7 : Dépense globale des travaux du chantier de la cathédrale de Reims, valeur 1914 en francs or



Le financement en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims n'est guère plus important après les donations qu'il ne l'était avant. En franc or, le budget global stagne de 1927 à 1932 alors que durant cette même période, plus de 5 millions de francs du fonds Rockefeller sont alloués. La donation américaine provoque ou tempère le désengagement de l'Etat et limite seulement les effets de l'inflation. Toutefois, immédiatement après l'octroi de chacune des deux donations et lors du désengagement du comité, les sommes dépensées s'accroissent sensiblement, particulièrement en 1924, 1933 et 1934.

Certes, une donation peut supplanter un financement public. La cathédrale de Reims est un monument emblématique qui a reçu de nombreuses largesses. A maintes reprises, ces donations se sont substituées au budget de l'Etat permettant néanmoins l'avancée de grands chantiers tels la couverture définitive ou l'embellissement de l'édifice. En 1934, cette substitution est attestée lors de la répartition des dommages de guerre concernant les monuments historiques. Henri Deneux ne demande aucun crédit sur les dommages de guerre en faveur de la cathédrale de Reims car il préfère épuiser ceux de la donation Rockefeller[87]. Il est évident que cette attitude bénéficie soit aux caisses de l'Etat soit à un autre monument.

Toutefois malgré d'indéniables largesses, la donation concernant les monuments français n'est guère importante dans l'ensemble des activités de mécénat de John D. Rockefeller Jr. En février 1926 en effet, le richissime américain offre la somme de 10 millions de dollars, soit 10 fois plus que la première donation en faveur des monuments français, pour la réalisation du musée égyptien du Caire. Selon The Rockefeller Archive Center, les activités

[87] Minute d'une lettre de M. Chabaud, chef du bureau des monuments historiques et des fouilles à Henri Deneux, 13 mars 1934, MAP, 81/51 197/13 125.

philanthropiques de John D. Rockefeller Jr. exercées dans les domaines de l'éducation, de la religion, de la médecine et de la culture représentent plus de 537 millions de dollars[88].

Au niveau local, l'importance est toute autre et le don Rockefeller a permis au chantier de la cathédrale de Reims d'entreprendre la réfection de l'ensemble des toitures hautes du monument y compris le clocher à l'Ange, la réfection des voûtes et maçonneries du chœur et de la croisée du transept, la restauration des toitures des chapelles rayonnantes et des arcs-boutants autour de l'abside et la restauration de la façade sud de la cathédrale[89]. Ce don a considérablement accéléré les travaux de gros œuvre, achevés avant la Seconde Guerre mondiale. A titre de comparaison, la basilique Saint-Remi de Reims devra attendre le 1er octobre 1953 pour être entièrement rendue au culte et l'église Saint-Jacques ne retrouve son clocher qu'en 1993.

Pour le rétablissement du culte : SACR, impératrice Eugénie et clergé rémois

Si les donations en faveur de la cathédrale de Reims sont majoritairement versées pour la restauration artistique du monument, les activités philanthropiques de la société des amis de la cathédrale de Reims, de l'impératrice Eugénie et du clergé rémois s'effectuent en faveur du renouveau cultuel.

La société des amis de la cathédrale de Reims

Comme nous l'avons vu précédemment[90], la première mission de la société des amis de la cathédrale de Reims consiste essentiellement au rétablissement du culte. En 1919, la SACR verse à l'Etat la somme de 10 000 F pour la participation au rétablissement du culte dans l'église installée provisoirement dans le croisillon nord du transept. A cela s'ajoutent 6 000 F pour la vitrerie et pour des travaux complémentaires d'aménagement.

Aux dons en argent se substituent souvent des dons en nature. Pour l'église provisoire, la SACR offre le trône du cardinal, dix fauteuils de style pour le célébrant et les chanoines, une lampe d'autel, un chemin de croix, des fonts baptismaux, des tapis, des vêtements d'enfants de chœur… Le comité de Lyon, pour sa part, fait exécuter six chandeliers, une croix et une

[88] D'après les données fournies par le site Internet de The Rockefeller Archive Center.
[89] Les donations Rockefeller, 7 mai 1935, MAP, 80/1/50.
[90] X.3 « La société des amis de la cathédrale de Reims ».

lampe pour l'autel de la Vierge[91]. En 1921, la SACR offre deux lampes pour le lieu alors réservé au culte. La première flanquée de trois anges est une œuvre du XVIII[e] siècle et la seconde une œuvre contemporaine, don de la section lyonnaise[92].

Son activité de propagande, son enracinement local et la présence en son sein de membres de la commission des monuments historiques donnent à la SACR une influence considérable sur le chantier de restauration de la cathédrale de Reims. Une de ses actions est de favoriser le retour des fragments de la cathédrale[93]. L'association bénéficie à maintes reprises du soutien du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, notamment lors du financement des travaux de restauration de la grande rose. Ce n'est d'ailleurs pas qu'une histoire de personnes, mais un véritable lien institutionnel. Le 17 janvier 1938, le nouveau directeur des Beaux-Arts, Georges Huisman (1889-1957), accepte de devenir membre du comité d'honneur de la SACR. De bons procédés s'établissent également dans l'autre sens. Ainsi, en 1924, Pierre Antony-Thouret et la SACR, sur demande du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, réalisent un ouvrage[94] offert par le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts lors de l'inauguration de la nouvelle bibliothèque de Louvain, sœur médiatique de la cathédrale de Reims durant la guerre[95].

Paradoxalement, les sommes recueillies sont faibles en comparaison des autres donations. En juin 1919, la CMH avait d'ailleurs souligné que « ce que donnera la Société pour la reconstruction de la cathédrale de Reims n'aura jamais qu'une importance minime »[96]. D'après les comptes issus des archives de l'administration des Beaux-Arts, la SACR a versé 295 442,47 F répartis ainsi :

---

[91] Compte rendu d'activités pour l'exercice 1919 de la SACR, 1[er] décembre 1920, ADR.
[92] CMH, 29 juillet 1921, MAP, 80/15/24. La commission des monuments historiques autorise, sans difficulté, l'installation de ces deux lampes. La première lampe est suspendue devant l'autel du déambulatoire et la seconde complète le mobilier de l'autel de la Vierge.
[93] XI.3.2 « Le retour des reliques ».
[94] Pierre ANTONY-THOURET, *Le crime de Reims après le crime de Louvain*, texte dactylographié. Texte explicatif des planches de l'album sur les destructions de Reims offert par le gouvernement français à la bibliothèque de l'université de Louvain, 1923, 42 p. MAP.
[95] Lettre de Pierre Antony-Thouret à Pol Neveux, 16 juin 1924, MAP, 81/51 197/32 144.
[96] CMH, 27 juin 1919, MAP, 80/15/24.

Tableau 24 : Comptabilité récapitulative des donations de la SACR		
Année	*Nature des travaux*	*Montant*
1919	Etablissement d'une église provisoire dans le croisillon nord du transept	10 000,00 F
1920	Aménagement et clôture de l'église provisoire	6 000,00 F
1925	Restauration de la grande rose	100 000,00 F
1927	Restauration de la galerie de vitraux sous la grande rose, au niveau du tympan ajouré du portail	44 442,47 F
1930	Restauration des vitraux de la rose au bras nord du transept	60 000,00 F
1938	Remplacement de la vitrerie provisoire de la petite rose de la façade occidentale par une vitrerie historiée	75 000,00 F
Total		**295 442,47 F**

Comme nous le voyons, les donations de la SACR portent principalement sur les travaux d'embellissement de l'édifice. A ce titre, à quatre reprises, elle finance la restauration ou la création de vitraux. Elle lance des souscriptions en faveur des vitraux de la grande rose[97] et de la galerie inférieure dite des Rois[98] et de la rose nord. Concernant la période étudiée, la dernière activité de la SACR est une création contemporaine en remplacement de la vitrerie provisoire de la petite rose de la façade occidentale. C'est l'ancien conservateur au département des peintures du musée du Louvre, le collectionneur Paul Jamot (1863-1939), président de la SACR en 1938, qui se charge de lancer cette souscription. L'activité de la SACR en faveur de la cathédrale de Reims ne s'arrête pas là et perdure encore de nos jours.

Pourtant en 1926, l'idée de dissoudre l'association après la restauration de l'édifice avait été avancée par Pierre Antony-Thouret à Paul Léon. Il rappelle ainsi que l'association après avoir aidé au rétablissement du culte rentre « dès aujourd'hui […] dans le sein des Beaux-Arts ». Les liens sont ainsi clairement affirmés et si étroits que le trésorier de la SACR affirme, au nom du comité directeur, que si « notre Société, ayant terminé son œuvre, devait penser quelque jour à se dissoudre, ses deniers seraient intégralement versés dans la caisse des Monuments Historiques avec affectation spéciale aux travaux de la Cathédrale de Reims »[99]. Au-delà d'un vœu pieux, cette affirmation révèle le lien privilégié que la société a eu, durant cette période, avec l'administration des Beaux-Arts.

[97] Lettre du trésorier de la SACR à Paul Verdier, 9 avril 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[98] Bulletin de souscription de la SACR, avril 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[99] Lettre de Pierre Antony-Thouret à Paul Léon, 11 juin 1926, MAP, 81/51 197/32 144.

L'impératrice Marie-Eugénie

Veuve de Napoléon III, Marie-Eugénie de Guzman (1826-1920) décède à Madrid, le 11 juillet 1920. Dans son testament olographe du 30 septembre 1916, elle lègue 100 000 F pour la restauration de la cathédrale de Reims et cela sans condition particulière. Ce n'est d'ailleurs pas le premier don qu'elle fait en faveur du clergé rémois. Le dimanche 30 novembre 1919, elle avait fait porter le talisman de Charlemagne par l'intermédiaire de Dom Fernand Cabrol (1855-1937)[100]. Le testament de l'impératrice Marie-Eugénie est particulièrement vague : « … sur les 504 117 frs que doivent payer les Compagnies d'assurance après décès, je lègue… 100 000 frs à la Cathédrale de Reims (reconstruction)… »[101].

Par une lettre du 12 janvier 1923, après avoir pris contact auprès des deux exécuteurs testamentaires[102], le cardinal Luçon indique que ceux-ci sont prêts à lui remettre le legs sous forme de souscription affectée au rétablissement du maître-autel du grand chœur. La véritable question est en effet de savoir qui est le représentant de la cathédrale de Reims, l'Etat ou le Clergé ? Prudent, le cardinal préfère avertir l'administration de ses démarches. Il s'assure ainsi que l'Etat « n'élèverait aucune prétention à la dite somme »[103]. La commission des monuments historiques rejette cette proposition en indiquant que seule l'administration des Beaux-Arts a qualité pour recevoir à titre de dons ou de legs, les fonds destinés par des particuliers à la restauration de la cathédrale de Reims[104].

L'affaire n'est pas simple et un délicat problème juridique se pose. Soucieux de reprendre l'initiative, le service des monuments historiques commande un rapport qui démontre les difficultés pour interpréter un tel testament. En effet la cathédrale n'est qu'un monument ; elle n'est ni une personne physique, ni une personne morale et ne peut donc hériter. Le testament doit donc être interprété en fonction de la pensée de l'impératrice. La testatrice s'est-elle placée du point de vue historique ou du point de vue religieux ? Il paraît téméraire de penser que l'ancienne impératrice ait voulu que l'Etat français devienne son légataire et l'exécuteur de ses désirs. A maintes reprises, elle l'avait dénigré, le jugeant antibonapartiste et anticlérical. D'ailleurs rien dans son œuvre testamentaire ne signale une quelconque

---

[100] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.243. Ce religieux est un spécialiste des objets sacrés et auteur, entre autres, du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie.*

[101] Testament de l'impératrice Marie Eugénie, 20 décembre 1920, ADR, dossier Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath.

[102] Le marquis de Girardin et Luis de Errazu.

[103] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 12 janvier 1923, MAP, 81/51 197/33 145.

[104] CMH, 16 février 1923, MAP, 80/15/25.

gratification en faveur de l'Etat. Les légataires universels et les exécuteurs testamentaires rejoignent d'ailleurs cette vision[105]. Après quelques tergiversations, l'exécuteur testamentaire Luis de Errazu[106] propose de partager le legs de 100 000 F en deux parties : une première moitié est affectée à la restauration proprement dite d'une partie de la cathédrale et l'autre à l'acquisition d'un objet important du culte.

La commission des monuments historiques accepte finalement ce marché[107]. Mais des difficultés juridiques perdurent car, pour accepter un tel don, un décret du Conseil d'Etat est nécessaire. Finalement, par décret rendu le 25 mai 1923, le ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts est autorisé à accepter, au nom de l'Etat, l'intégralité du legs. Les exécuteurs testamentaires ont en effet accepté de désigner l'Etat français comme unique bénéficiaire à condition de respecter la destination du legs[108]. Ce legs n'est affecté que tardivement à la cathédrale, lors de l'exercice 1930 et Henri Deneux est alors pressé d'établir un projet quant à son affectation[109]. 50 000 F sont ainsi affectés à la restauration des vitraux de la 2e fenêtre nord du chœur[110]. L'autre moitié du don n'a pas été retrouvée dans la comptabilité. Néanmoins, en reprenant scrupuleusement les comptes, on remarque une lacune. Lors du remplacement de la petite rose de la façade occidentale par une vitrerie historiée, 189 493 F sont nécessaires. L'Etat et la SACR se partage le montant des travaux avec respectivement 64 493 F et 75 000 F. Une différence de 50 000 F perdure et correspond soit au montant de la seconde moitié de la donation de l'impératrice Eugénie, soit à celui du legs d'Emile Sénart. En l'absence de source fiable, ceci reste une hypothèse.

[105] Rapport sur le testament S. M. l'Impératrice, MAP, 81/51 197/33 145.
[106] Minute d'une lettre, 7 juillet 1925, MAP, 81/51 197/33 145.
[107] CMH, 29 mai 1925, MAP, 80/15/26.
[108] Rapport de Charles Genuys, 29 mai 1925, MAP, 81/51 197/33 145.
[109] Minute d'une lettre, 23 janvier 1930, MAP, 81/51 197/33 145.
[110] Rapport de Henri Deneux, 19 avril 1930, MAP, 81/51 197/8 120.

Tableau 25 : Comptabilité récapitulative des donations du clergé		
Année	*Nature des travaux*	*Donations*
1919	Etablissement d'une église provisoire dans le croisillon nord du transept	15 000 F (archevêque)
1920	Aménagement et clôture de l'église provisoire	6 000,00 F (archiprêtre)
1921	Eclairage électrique de la partie de la cathédrale affectée au culte	8 265,19 F (diocèse)
1926	Eclairage des nefs, du transept, du chœur et du déambulatoire ainsi que des dépendances	19 200,00 F (diocèse)
1934	Rétablissement du maître-autel en marbre	202 825,70 F (archevêque)
1938	Restauration des grandes orgues	200 000,00 F (archevêque)
Total		**451 290,89 F**

Fondamentalement, le clergé assume la même mission que la SACR, à savoir le rétablissement, le plus rapidement possible, du culte. De 1919 à 1938, il affecte au chantier de restauration 451 290,89 F. Il se charge de réaliser quelques aménagements en vue d'améliorer le confort des fidèles. En 1921, le clergé rémois charge Henri Deneux d'étudier un projet d'éclairage électrique de la partie de la cathédrale affectée au culte. Un devis de 8 265,19 F est établi et soumis à l'inspecteur général Charles Genuys qui indique que ces travaux seront nécessairement à la charge du clergé. L'archiprêtre Fernand Gayet s'engage, par écrit, à verser cette somme[111], ce qu'il fait directement auprès de l'entrepreneur. Le contrôleur des monuments historiques s'en indigne et le signale à Henri Deneux. Outre la perte de ses honoraires, il relève que les travaux d'éclairage électrique étaient terminés lorsque le devis a été approuvé[112]. L'archiprêtre semblait peu enclin à subir le coût supplémentaire et les contraintes de temps imposés d'ordinaire par de tels travaux. L'affaire reste sans suite.

Outre l'installation de l'éclairage électrique, d'autres travaux restent à la charge de la paroisse, tels le transfert de l'orgue, les aménagements mobiliers et la partie mécanique du calorifère. En 1926, l'ensemble de ces travaux est estimé à 200 000 F et couvert, en partie, au moyen d'une souscription[113]. En 1930, Henri Deneux signale à sa hiérarchie le désir du clergé d'installer un beffroi provisoire dans la tour nord-ouest du transept[114]. En effet, la remise en

[111] Lettre de l'archiprêtre Fernand Gayet, 7 mars 1921, MAP, 81/51 197/2 114.
[112] Lettre de monsieur Pinardon à Henri Deneux, 17 octobre 1921, MAP, 81/51 197/2 114.
[113] *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°16, mai-juin 1926.
[114] Rapport de Henri Deneux, 20 septembre 1930, MAP, 81/51 197/32 144.

état du beffroi définitif dans la tour nord du portail n'est pas prévue avant plusieurs années et pour la bonne tenue du culte, certaines sonneries sont jugées nécessaires. Ce projet est piloté par le Conseil paroissial[115]. Le clergé participe également à l'embellissement de l'édifice et notamment par l'installation d'une statue votive de saint Antoine de Padoue[116].

L'aura médiatique dont bénéficie le cardinal Luçon fait que des dons en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims lui sont directement remis. D'ailleurs, en avril 1918, il avait assuré au journaliste Albert Londres qu'il avoir reçu personnellement l'assurance de dons « munificents non seulement de France, mais d'Angleterre et d'Amérique »[117]. Quelle somme le cardinal Luçon a ainsi recueillie ? Difficile à établir. On sait seulement qu'en janvier 1923, il aurait reçu « spontanément » pour la cathédrale environ 150 000 F d'offrandes qu'il souhaite destiner à la construction d'un autel majeur destiné à remplacer celui détruit par l'effondrement des voûtes en 1917[118]. En avril 1927, il réitère cette promesse en indiquant au ministre de l'Instruction Publique pouvoir offrir 416 000 F de dons[119].

Enfin, à titre personnel, le cardinal Luçon effectue plusieurs dons en faveur de la restauration de la cathédrale. Le 5 novembre 1919, il offre 15 000 F pour les travaux d'aménagement de la chapelle provisoire, puis le 2 décembre 1920, 4 000 F. Le 3 juin 1926, il affecte 5 000 F pour l'installation du chauffage. Il indique enfin qu'il est prêt à verser 3 000 F pour élever un mur provisoire afin de clore une travée qui fera office de sacristie. Il remboursera cette somme à l'archiprêtre.

Comme nous l'avons vu, le clergé s'occupe surtout de sa partie, c'est-à-dire de l'aspect cultuel de l'édifice. Il assure le financement des travaux qui lui incombent. Parfois, il tente de faire accélérer les travaux en promettant un financement annexe. C'est le cas notamment de la restauration de l'autel majeur. Il supplée également l'Etat. En 1927, le cardinal Luçon paie divers objets cultuels sur ses deniers personnels et il en obtient le remboursement en juin 1929. Enfin, le cardinal Luçon met à profit son aura médiatique et accapare des dons en faveur de l'édifice, notamment le don anglais. La question demeure de savoir qui est le

---

[115] Lettre d'Ernest Neveux au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 11 août 1930, MAP, 81/51 197/32 144.
[116] CMH, 19 janvier 1923, MAP, 80/15/25.
[117] Albert LONDRES, « Avec le cardinal de la ville martyre », *Le Petit Journal*, 14 avril 1918.
[118] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 12 janvier 1923, MAP, 81/51 197/33 145.
[119] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 21 avril 1927, MAP, 81/51 197/32 144.

légitime dépositaire des dons en faveur de la cathédrale, l'Etat ou le clergé ? Cette question sera sans cesse sujet d'interprétation et de controverse pour de nombreux dons individuels.

Les dons individuels : les donateurs « insignes »

Emus durant la guerre par le sort de la cathédrale, de hautes notabilités mais également de modestes personnes donnent en faveur de l'édifice. Une plaque érigée à l'initiative de la société des amis de la cathédrale de Reims au niveau du transept sud de la cathédrale fige la mémoire de ces dons, sous le vocable de donateurs insignes.

Divers legs en faveur de la cathédrale

Les difficultés administratives se retrouvent lors d'un nouveau legs. Emile Sénart (1847-1928)[120], membre de l'Institut et du comité français pour le timbre de la paix lègue 50 000 F[121] en faveur de la ville de Reims. Il destine cette somme aux réfections de la cathédrale. La ville de Reims est la première consultée et après délibération du conseil municipal de Reims le 15 mai 1928[122], la ville renvoie cette donation en faveur du ministère des Beaux-Arts. Cependant vu les difficultés d'encaissement, la ville de Reims accepte finalement cette donation sous réserve de reverser cette somme à la caisse des monuments historiques.

Cette concorde entre les deux administrations ne se réalise pas toujours. Ainsi peu de temps avant la donation Sénart, le conseil municipal de Reims avait statué sur l'affectation du legs fait par Mademoiselle Roland, rentière à Versailles. Elle souhaitait que la majeure partie du montant de sa succession soit « employée à la restauration de la Cathédrale et d'habitations particulières »[123]. Le conseil municipal décide alors que le montant total du legs serait affecté à l'office municipal d'habitations à bon marché. Malgré les protestations du service des monuments historiques, la ville de Reims campe sur ses positions et obtient gain de cause. La réaction a été trop tardive, la délibération ayant été approuvée par la préfecture de la Marne[124].

Habitante de Reims, Marie-Ernestine Seillier décède le 23 août 1921[125] et lègue une partie de ses biens à plusieurs œuvres de bienfaisance de sa ville. Dans son testament, elle a indiqué

---

[120] Donation Emile Sénart, MAP, 81/51 197/33 145.
[121] Il a en outre légué 200 000 F en faveur de l'Institut de France.
[122] Legs de Emile Sénart en faveur de la ville de Reims, séance du 14 février 1930, AMR, 2W19.
[123] Legs universel de Mlle Roland en faveur de la Ville, délibération du conseil municipal de Reims, séance du 13 mai 1927, AMR, 2W15.
[124] Lettre du maire de Reims au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 8 avril 1930, MAP, 81/51 197/33 145.
[125] Donation Seillier, MAP, 81/51 197/33 145.

qu'après l'exécution de tous ces legs et des frais de succession, un tiers de ce qui restera sera employé à « la réparation ou à la reconstruction de la cathédrale de Reims »[126]. Cette somme représentant 4 890 F est reçue le 21 février 1925 par le cardinal Luçon qu'il destine à la restauration du maître-autel de la cathédrale. La direction des monuments historiques souhaite récupérer cette somme et après un « cordial » échange de lettres, le cardinal Luçon préfère finalement rétrocéder cette somme[127]. Pourtant cette somme n'apparaît nullement dans notre comptabilité et on ignore ainsi quelle en fut la destination. Il est possible que certains dons n'aient été versés qu'après la période étudiée, c'est-à-dire à partir du second semestre de 1938.

Parfois ces legs sont de véritables boîtes de Pandore. Un riche industriel parisien, Albert Legrand, un des principaux actionnaires de la société de filature « Etablissement Adrien Legrand », décède le 10 avril 1933[128]. Dans son testament, il lègue en mémoire de sa mère et en faveur de « la Reconstruction de la Cathédrale de Reims », toutes ses actions de la société familiale. Adrien Legrand, son frère, gérant de la société et seul légataire universel, refuse ce choix et estime inexécutable le legs. Par une lettre du 10 novembre 1932, il indique que Albert Legrand avait l'intention de revoir son testament et il menace de traîner l'affaire devant les tribunaux. La direction des monuments historiques préfère éviter un procès et propose une entente à l'amiable. Cependant entre temps, la société Legrand est touchée de plein fouet par la crise du textile et risque même un temps de fermer. Les actions de la société deviennent ainsi invendables. L'Etat est prêt à renoncer à ce legs à condition que le frère du légataire consente à faire aimablement un don important pour la restauration de la cathédrale. Là encore cette initiative est stoppée nette car entre temps, Adrien Legrand est décédé. Devant les difficultés qui s'accumulent, l'Etat finalement renonce.

Il convient également de signaler le don de la comtesse Werlé qui permet de financer la moitié de la réparation de la menuiserie de l'orgue d'accompagnement, soit 6 682,15 F. 25 000 F de la donation Tétard[129] sont affectées à la restauration des orgues. Parallèlement à ces importantes donations, des sommes plus « modestes » sont également données en faveur de la restauration de l'édifice.

---

[126] Testament de Mlle Sellier, 20 août 1920, MAP, 81/51 197/33 145.
[127] Lettre du cardinal Luçon au directeur des Beaux-Arts, 27 mai 1927, MAP, 81/51 197/33 145.
[128] Donation Albert Legrand, MAP, 81/51 197/32 144.
[129] Donation Tétard, MAP, 81/51 197/33 145.

Les « modestes » donateurs

La soudaineté provoque la spontanéité. Dès le lendemain de l'imprévisible incendie, des dons du monde entier parviennent notamment au cardinal Luçon. Le 19 novembre 1914, une lettre de l'archevêque anglican de Capetown (Cap de Bonne Espérance en Afrique du Sud) est accompagnée d'une offrande de 100 F pour la restauration de la cathédrale[130]. En octobre 1919, un anglais Lionel Leycester fait don, par l'intermédiaire de l'ambassade britannique à Paris, en faveur de la cathédrale de Reims de 100 £ soit 4.097,50 F. Le 24 janvier 1921, le ministère des Affaires Etrangères fait parvenir 1000 francs belges soit 1039 F de Hugo Andriesse. Le docteur Van den Horst de Haarlem (Hollande), décédé le 12 décembre 1925, lègue dix mille florins[131]. Le Polonais Vincent Antoine Sulkowski de Cracovie donne 50 000 marks polonais, soit 57 F[132]. Béatriz S. de Artolozaga de Mazatlan au Mexique fait parvenir 77,49 F par l'intermédiaire du consul local[133]. Des dons parviennent des coins les plus reculés du monde, notamment 4 460 F de la province chinoise de Setchouan[134].

Incontestablement, la presse joue un rôle prépondérant dans ces dons spontanés. Le 25 juillet 1925, à la suite de la lecture d'un article publié dans le journal de San Francisco, madame Campbell Brown de Adélaïde en Australie envoie 5 £ au maître verrier Jacques Simon en faveur de la restauration de la grande rose. Ce dernier remet cette somme, soit 512 F à la direction des monuments historiques[135]. Indirectement ce don lui reviendra puisqu'il servira à financer la restauration des vitraux de la grande rose. L'incontestable succès médiatique de la cathédrale martyre sert parfaitement sa restauration.

Les initiatives lancées au profit de la restauration de la cathédrale de Reims se sont, dès la fin de la guerre, multipliées. Il est bien difficile de les quantifier. Par exemple, en 1919, le conseil municipal de Strasbourg, décide que le prix des tickets donnant accès à la plate-forme de la cathédrale et permettant de visiter l'horloge astronomique serait doublé. Les sommes supplémentaires ainsi perçues seraient attribuées pour la restauration de la cathédrale de

---

[130] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.20.
[131] Lettre du notaire N.J. Hoeflake à Paul Léon, 2 janvier 1926, MAP, 81/51 197/33 145.
[132] Lettre de l'ambassade de France en Pologne au cardinal Luçon sur la donation de Vincent Antoine Sulkowski, 23 octobre 1922, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath ».
[133] Lettre du ministre des Affaires Etrangères au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, MAP, 81/51 197/33 145.
[134] Liste des donateurs de la Province de Setchouan, 18 janvier 1920. Tampon du Consulat de France à Tchentou, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath. »
[135] Lettre Campbell Brown à Jacques Simon, 25 juillet 1925, MAP, 81/51 197/4 116.

Reims[136]. Certains dons restent des promesses ou servent des activités annexes en faveur de la cathédrale. Le 18 août 1920, le chevalier suprême de l'ordre des Chevaliers de Colomb n'avait-il pas promis au cardinal Luçon 100 000 dollars[137] ? Etait-ce une simple promesse de circonstance ou l'argent était-il destiné aux bonnes œuvres de l'archevêché ?

De grandes personnalités, de même que des anonymes donnent spontanément, notamment à la suite de la visite de la cathédrale, pour remercier leur hôte. Un prêtre de Lorraine remet un rouleau de 360 F en or, le 11 février 1919[138]. Les dons collectifs supplantent parfois les dons individuels. A la suite de la visite de Reims le 29 avril 1922, le conseil municipal de Kristiana (ou Christiana) en Norvège fait don de 1000 F au cardinal Luçon[139]. Le 27 septembre 1920, les architectes de la Marne proposent au cardinal Luçon d'établir une souscription pour donner des cloches à la cathédrale[140].

Tout comme la SACR, le cardinal Luçon centralise ainsi de nombreux dons individuels. Dans un cahier de brouillon[141], une liste des offrandes attribuées pour la réparation de la cathédrale est consignée, du 8 octobre 1914 au 31 mars 1923. Les premiers dons arrivent ainsi quelques jours après l'incendie du 19 septembre 1914 et sont principalement d'origine étrangère. L'abbaye de Westminster, haut lieu symbolique et prestigieux de la royauté anglaise, sœur dans ses fonctions de la cathédrale de Reims, expédie à plusieurs reprises des fonds importants. Ainsi le 12 janvier 1915, son doyen fait don de 1 446,20 F et le 5 avril 1917, c'est au tour du chapitre de verser 249,70 F. Sur 328 dons référencés sur ce cahier, représentant 151 220,90 F, 79 avaient été envoyés par des religieux.

Ces dons déclenchent une émulsion et parfois certaines idées surprenantes. Le 19 octobre 1919, la modiste Raoul Filhouse propose au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts d'abandonner durant un an, en faveur de la restauration des monuments historiques, les bénéfices de son invention – soit disant révolutionnaire – le corset « Jaca ». Il ne s'agit encore que d'une hypothèse car son invention n'est pas encore commercialisée. Elle demande l'intervention du ministre pour appuyer son projet auprès du futur entrepreneur. Devant cette demande plutôt inhabituelle, le directeur des Beaux-Arts se dérobe et décline cette donation

---

[136] « Pour la restauration de la Cathédrale de Reims », *Le Rémois*, 20 avril 1919.
[137] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.256.
[138] *Ibid.*, p.225.
[139] Lettre du Conseil Municipal de Kristiania au cardinal Luçon, 2 mai 1922, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath ».
[140] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.258.
[141] Cahier de compte de dons faits à l'édifice, ADR, dossier « Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath ».

en indiquant qu'il ne « peut s'associer à aucun projet commercial quel que soit d'ailleurs le mobile généreux qui l'inspire »[142].

Le tronc de la cathédrale[143]

Ces dons divers et internationaux ne profitent pas toujours à l'édifice. Au lendemain de l'Armistice, les nombreux touristes étrangers qui se pressent à Reims font preuve de largesses. C'est le gardien de la cathédrale qui en profite en sollicitant directement les touristes. En octobre 1920, ces pourboires sont évalués à 5 000 F par mois. Mais, des touristes américains se plaignent des procédés de ce gardien. Ces faits sont relatés dans le *New-York Herald* au titre évocateur « Pests that tourists would like to avoid »[144]. Ces pourboires sont en réalité des dons en faveur de la restauration de l'édifice, mais en l'absence de tronc, les visiteurs remettent cet argent entre les mains du gardien. Par une lettre du 4 novembre 1919 adressée à la direction des monuments historiques, Pierre Antony-Thouret réclame l'installation d'un tronc et joint, à sa requête, deux lettres de touristes qui regrettent le fait de ne pouvoir exprimer par un don leur émotion.

Dès janvier 1920, un tronc provisoire est installé. Devant les risques d'effractions, Henri Deneux établit un devis auprès des établissements Guyot de Reims pour l'installation de plusieurs troncs anti-chalumeau. Finalement, un seul tronc sera installé près de la porte d'accès des visiteurs dans la première travée de la nef, en février 1920[145]. Pierre Antony-Thouret souhaite cependant que ce tronc soit géré par la société des amis de la cathédrale de Reims. Néanmoins, face à de telles retombées financières, la direction des monuments historiques décide finalement de le gérer. C'est d'ailleurs une première pour elle, ce qui nécessite une organisation particulière.

Afin de se conformer aux règles de la comptabilité publique, le tronc est ouvert à dates fixes, en présence d'un membre de l'administration des Beaux-Arts et d'un représentant de la direction générale de la Comptabilité Publique. Les sommes recueillies sont versées à la caisse du receveur des Finances de Reims qui en fait recette au compte « fonds de concours pour les dépenses d'intérêt public » et en délivre récépissé au représentant de l'administration

---

[142] Dossier Raoul Filhouse, MAP, 81/51 197/32 144.
[143] Dossier produit du tronc, MAP, 81/51 197/32 144.
[144] « Pests that tourists would like to avoid. One Is in Rheims Cathedral, and Another Is the Overbearing Passport Controller », *New-York Herald*, 2 octobre 1919.
[145] Rapport de Charles Genuys, 15 février 1920, MAP, 81/51 197/32 144.

des Beaux-Arts[146]. La rédaction systématique d'un procès verbal et d'un récépissé permet d'établir le tableau et les graphiques suivants.

Tableau 26 : Recettes du tronc

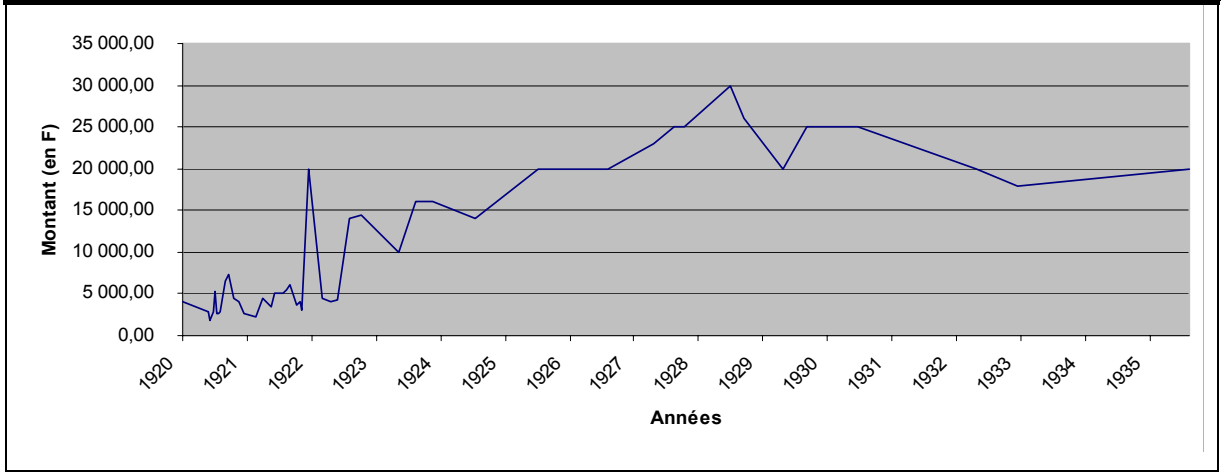
Date d'ouverture du tronc	*Somme recueillie*	*Nombre de jours intermédiaires*	*Ratio entre les sommes recueillies et les jours nécessaires à leur collecte*
Janvier 1920	4 097,50 F		
25 mai 1920	2 908,50 F	145	20,06
4 juin 1920	1 768,60 F	9	196,51
25 juin 1920	2 908,50 F	20	145,43
28 juin 1920	5 354,50 F	2	2677,25
10 juillet 1920	2 722,15 F	11	247,47
21 juillet 1920	2 621,00 F	10	262,10
29 juillet 1920	2 774,00 F	7	396,29
26 août 1920	6 468,65 F	27	239,58
18 septembre 1920	7 235,00 F	22	328,86
19 octobre 1920	4 430,00 F	30	147,67
15 novembre 1920	4 150,00 F	26	159,62
17 décembre 1920	2 615,00 F	31	84,35
16 février 1921	2 250,00 F	60	37,50
2 avril 1921	4 385,00 F	44	99,66
11 mai 1921	3 500,00 F	38	92,11
4 juin 1921	5 000,00 F	23	217,39
23 juillet 1921	5 000,00 F	48	104,17
6 août 1921	5 400,00 F	13	415,38
31 août 1921	6 190,00 F	24	257,92
19 septembre 1921	4 920,25 F	18	273,35
10 octobre 1921	3 700,00 F	20	185,00
26 octobre 1921	4 000,00 F	15	266,67
7 novembre 1921	3 000,00 F	11	272,73
11 décembre 1921	20 000,00 F	33	606,06
2 mars 1922	4 500,00 F	80	56,25
19 avril 1922	4 000,00 F	47	85,11
26 mai 1922	4 300,00 F	36	119,44
30 juillet 1922	14 000,00 F	64	218,75
6 octobre 1922	14 500,00 F	67	216,42
7 mai 1923	10 000,00 F	212	47,17
14 août 1923	16 000,00 F	98	163,27
16 novembre 1923	16 000,00 F	93	172,04
18 juillet 1924	14 000,00 F	244	57,38
8 juillet1925	20 000,00 F	354	56,50
11 décembre 1925	20 000,00 F	155	129,03
9 août 1926	20 000,00 F	240	83,33
27 avril 1927	23 000,00 F	260	88,46
15 août 1927	25 000,00 F	109	229,36
15 octobre 1927	25 000,00 F	60	416,67
3 juillet 1928	30 000,00 F	261	114,94
14 septembre 1928	26 000,00 F	72	361,11
24 avril 1929	20 000,00 F	221	90,50
4 septembre 1929	25 000,00 F	132	189,39
21 juin 1930	25 000,00 F	289	86,51
30 avril 1932	20 000,00 F	678	29,50
10 décembre 1932	18 000,00 F	223	80,72
13 août 1935	20 000,00 F	975	20,51

[146] Lettre de la direction générale de la comptabilité publique à la direction des monuments historiques, 18 novembre 1919, MAP, 81/51 197/32 144.

Toutes ces données sont extraites de documents mal inventoriés, issus de deux dossiers[147]. Rien ne permet d'affirmer que d'autres documents similaires n'ont pas disparu. Pour en connaître l'exactitude, il suffit de confronter les ressources obtenues aux dépenses qui ont été attribuées. La somme totale recueillie par le tronc au 13 août 1935 d'après ce tableau représente 531 698,65 F. Les travaux exécutés à l'aide de ces dons sont : en 1925, la remise en état du mobilier de la nef et des bas-côtés pour 177 488,59 F ; en 1930, la restauration de la grille du chœur représente 76 000 F ; et enfin en 1938, la restauration des grandes orgues a été financée en partie à l'aide des fonds du tronc pour 378 000 F. Le total des sommes ainsi dépensé est de 631 488,59 F. Ainsi au moins 99 789,94 F échappe à notre inventaire détaillé du tronc sachant que nous ne disposons d'aucune information sur les sommes recueillies entre le 22 juin 1930 et le 29 avril 1932 et entre le 14 août 1935 et le 20 mars 1937, date d'approbation du devis des grandes orgues.

Lacunaires, ces informations sont également difficiles à exploiter. En effet à partir du 11 mai 1921, les sommes recueillies deviennent presque toujours des comptes ronds ; chiffre difficile à obtenir en recueillant des quantités billets et de pièces. Il apparaît donc que les versements sont effectués dès qu'une « certaine somme » est atteinte. Mise en graphique, ces données révèlent la générosité des visiteurs.

Graphique 8 : Sommes recueillies par le tronc de la cathédrale de Reims entre 1920 et 1935

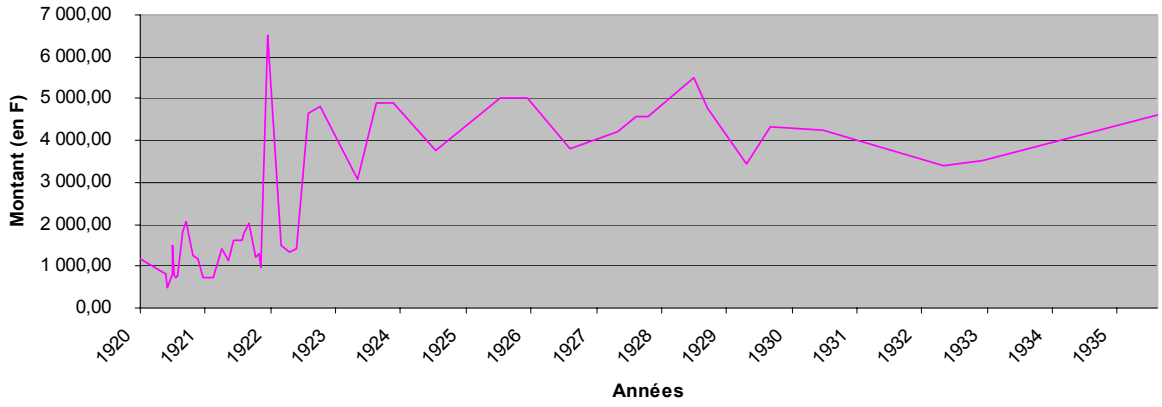


La tendance de ce graphique montre un accroissement continu du montant des donations jusqu'en 1929, début de la crise économique mondial. Ce graphique révèle l'importance des largesses des visiteurs et, en extrapolant, le niveau touristique de la ville de Reims, le nombre de visiteurs et le niveau social de ceux-ci. Toutefois avant de prolonger cette analyse, il est

[147] MAP, 81/51 197/32 144 et 81/51 197/33 145.

nécessaire de reporter ces sommes à l'inflation d'alors. En effet, ce tronc accumule de nombreuses devises étrangères et, sur cette période, la forte variation du franc par rapport aux autres devises risque de fausser l'exploitation de ces données.

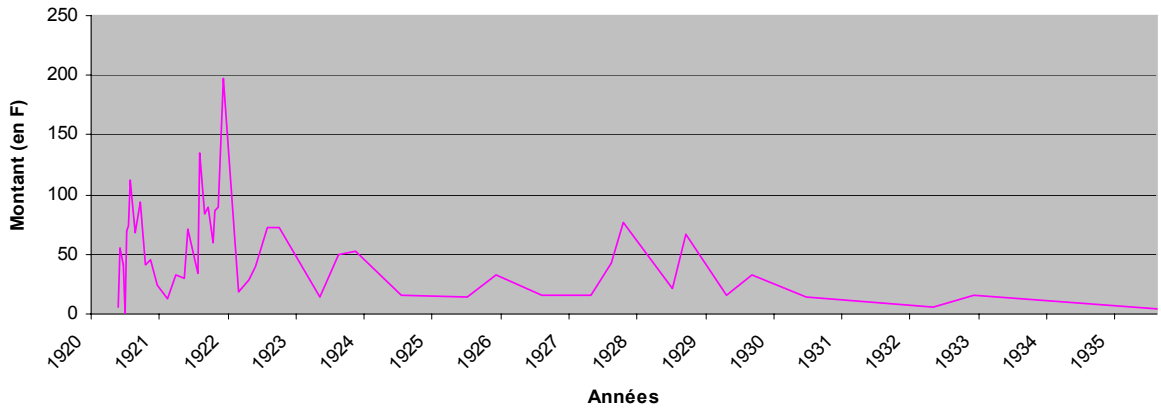
Graphique 9 : Sommes recueillies par le tronc de la cathédrale de Reims entre 1920 et 1935 (valeur 1914 en francs or)



L'anomalie qui apparaissait dans le graphique précédent est encore plus manifeste. Le tronc est vidé le 25 juin 1920 puis seulement trois jours après et 5354,50 F sont alors recueillis. Un visiteur ou un groupe se serait ainsi montré particulièrement généreux. Ce seul chiffre fausse l'échelle des valeurs et il est donc nécessaire d'omettre cette générosité anonyme.

L'exploitation de ces données brutes entraîne une autre difficulté. Les donations ne se comprennent pas dans leur montant, mais dans le temps nécessaire à leur collecte. Un nouveau graphique est établi en effectuant le ratio entre les sommes recueillies et les jours intermédiaires entre chaque ouverture du tronc.

Graphique 10 : Générosité des visiteurs entre 1920 et 1935. Ratio des sommes données en franc constant (valeur 1914) et les jours nécessaires à leur collecte



Les résultats sont cette fois-ci bien différents. Tout d'abord, les nombreux pics révèlent des données cycliques. Les touristes affluent plus nombreux à Reims durant la période estivale qu'en plein hiver. Mais la donnée fondamentale, non révélée par les graphiques précédents, est que la générosité des fidèles est importante dans l'immédiat après guerre et jusqu'à la fin de l'année 1921. Après cette date, le montant décroît pour ne franchir la barre des 50 F par jour que de façon tout à fait exceptionnelle.

Deux hypothèses peuvent être émises pour expliquer ces données. La première est de considérer que les touristes qui affluent à Reims dès le début de l'année 1919 sont de riches notables, particulièrement sensibles à cet environnement en ruines. La seconde est liée à une diminution notable de la fréquentation touristique à Reims dès l'année 1921. La visite des champs de bataille serait préférée à celle de la ville de Reims.

La générosité de ces fidèles est une manne qui suscite bien évidemment les convoitises. Une première tentative d'effraction du tronc a lieu le 18 septembre 1921 et elle est suivie du vol d'une partie des dons les jours suivants[148].

Qu'ils soient généreux ou modestes, les dons suscités en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims témoignent d'une grande émotion suscitée par le drame de la guerre et d'une sincère dévotion envers l'histoire, l'art ou la religion. Cependant, toutes les initiatives philanthropiques n'ont pas été suivies d'effet et certains projets sont restés lettres mortes tels l'ambitieux « Le dollar des cathédrales » et les desseins d'Henri Abelé

[148] Rapport de Henri Deneux étudié le 30 septembre 1921, MAP, 81/51 197/32 144.

« Le dollar des cathédrales » et les initiatives d'Henri Abelé

Le secours américain en faveur de la ville de Reims est important, notamment à Chicago[149] ou à New York. Ainsi le 4 juin 1919, le président du secours national de New York presse le cardinal Luçon de se rendre en Amérique[150], car, comme le souligne un prêtre américain, l'Amérique lui « ouvrirait son cœur » et permettrait ainsi de recueillir « multam pecuniam »[151]. Les contacts noués entre le cardinal Luçon et la bonne société américaine sont particulièrement chaleureux notamment grâce à l'entremise de Maxence de Polignac (1857-1936)[152].

Afin de favoriser au mieux les dons américains en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims, Raymond de Rigny propose en juillet 1925 au cardinal Luçon, un projet intitulé « Le dollar des cathédrales ». Il s'agit de lancer un vaste mouvement de souscription en faveur de « l'achèvement des cathédrales de France par les Amériques »[153]. Sous certains aspects, ce projet auquel doivent s'associer Maxence de Polignac et Gabriel Hanotaux, rappellent certaines conceptions élaborées par Eugène Viollet-le-Duc. Resté sans suite, ce nouveau projet devait certainement s'inscrire dans la continuité de la donation Rockefeller, officialisée le 3 mai 1924, en raison notamment de la présence de Gabriel Hanotaux au sein du comité chargé de la gestion des fonds.

L'aura médiatique de la cathédrale de Reims amène aussi des initiatives privées, mais dans un but purement commercial. Dès le 8 mars 1915, Henri Jadart signale dans le *Courrier de la Champagne*, la création du magasin « Reims-Cathédrale" » au n°38 du boulevard de Strasbourg à Paris. Il ajoute aussi que « beaucoup d'autres dépôts existent en différents quartiers déjà connus du public savant et de simples curieux. »[154]. Aucun des documents consultés ne nous permet d'appréhender l'importance de l'activité de ces magasins.

Un négociant en vin rémois bouillonne de projets en faveur du mythique édifice. Durant la guerre, Henri Abelé a dû, comme tant d'autres, s'expatrier à Paris. Par diverses initiatives, il souhaite fournir des ressources financières régulières à l'archevêché de Reims et, pour cela, il compte utiliser l'image de la cathédrale martyre.

---

[149] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.252.
[150] *Ibid.,* p.233.
[151] *Ibid.,* p.238.
[152] *Ibid.,* p.232-252.
[153] Lettre de Raymond de Rigny au cardinal Luçon, 23 juillet 1925, ADR.
[154] Henri JADART, *Le Courrier de la Champagne*, 8 mars 1915.

Accompagné de Max Sainsaulieu, Henri Abelé rend visite une première fois au cardinal Luçon le 16 mai 1916, pour lui faire part de ces projets en faveur de la cathédrale. Cette première visite sera suivie de nombreux courriers et d'une seconde visite, le lundi 28 août 1916[155]. Entre ces deux visites, Henri Abelé élabore un premier projet, en lien avec son activité professionnelle, le champagne des cathédrales. Soutenu par monseigneur Maurice Landrieux[156], alors évêque de Dijon, ce projet prévoit la création d'une marque spéciale de champagne qui « discrètement se réfère à la catastrophe du 19 septembre »[157]. Les bénéfices tirés de l'exploitation de ce champagne de luxe reviendraient alors à l'archevêché de Reims. Ce projet embarrasse l'archevêché et particulièrement le cardinal Luçon qui, dans un document interne, fait part longuement de ses observations. Il rejette catégoriquement un tel projet, car outre les problèmes légaux voir canoniques, une telle entreprise risque de porter ombrage aux autres producteurs de champagne, par ailleurs principaux mécènes. Enfin, plus personnellement, le cardinal Luçon ajoute que la création d'une marque de champagne pour procurer des fonds « à la restauration de la Cathédrale et surtout à l'entretien et au développement du Culte […] paraît un procédé trop mercantile […] et qui pour cela me répugne. »[158]. L'épopée de cette idée n'est pourtant pas close pour Henri Abelé. Il reprend ce concept à son compte et crée l'une des marques les plus emblématiques du vignoble champenois, dénommée « Sourire de Reims ».

Un autre projet initié par Henri Abelé est le « musée de guerre paroissial de la cathédrale de Reims ». En l'absence de sources, il est difficile d'évaluer le rôle exact de cette institution et les éventuelles retombées économiques. Son existence est attestée par une lettre datée du 3 mai 1916 dans laquelle Henri Abelé témoigne de sa reconnaissance auprès du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts pour son aide lors de la donation par le ministère de la guerre d'obus[159]. On ne connaît pas la finalité de cette demande destinée soit à la confection de produits dérivés, soit simple décor pour le musée. En septembre 1916, ce premier concept disparaît au profit du « Comité Paroissial de la Cathédrale de Reims »[160] dont la finalité est une « Souscription Universelle pour la Restauration Artistique du Culte Traditionnel dans la

---

[155] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.91-101.
[156] Au début de la guerre, l'abbé Landrieux était archiprêtre de la cathédrale et devient le 6 décembre 1915, évêque de Dijon.
[157] Lettre de monseigneur Landrieux au cardinal Luçon, 27 juillet 1916, ADR.
[158] Brouillon de 7 pages portant sur des « observations sur le projet de création d'une marque de vin de Champagne au profit de la Cathédrale de Reims », ADR.
[159] Lettre de Henri Abelé au sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, 3 mai 1916, MAP, 80/3/11.
[160] Louis Henri LUÇON, *op. cit.,* p.103.

Cathédrale »[161]. Le financement de ce comité doit être assuré par la vente de souvenirs, reproductions et reliques de la cathédrale.

Dans la même verve, Henri Abelé, en entrepreneur avisé, conçoit un autre projet ambitieux, déjà évoqué, « Reims-Souvenir »[162]. Conscient de l'intérêt que suscite la cathédrale de Reims et des activités mercantiles qui en découlent, il veut exploiter au mieux cette manne financière. Alors même que la société des amis de la cathédrale de Reims dont il est l'un des initiateurs est créée, il souhaite créer une nouvelle structure concurrente. Ce projet semble lier au constat d'échec émis par Henri Abelé à propos de la SACR. Il considère que celle-ci ne peut en définitive remplir sa seule et véritable mission : relever le clergé rémois et concourir à son développement. Nous avons vu précédemment à propos de la création de cette société que les statuts primitifs ont été modifiés avant leur dépôt[163], en vue d'éviter que celle-ci soit cataloguée comme association cultuelle. Ce nouveau projet vise donc à réunir, pour le compte « exclusif » du cardinal Luçon, des dons et également d'assurer une propagande religieuse[164]. L'une des premières missions de « Reims-Souvenir » est d'organiser et de coordonner les pèlerinages en direction de Reims. Mais ce projet avorte également.

Profits financiers et mémoriels

Dans cette liste de donateurs, il existe un absent de renom ; la municipalité rémoise. La ville de Reims, au lendemain de la guerre, est en ruines, détruite à plus de 60%[165]. D'ailleurs, la cathédrale ne fait pas partie des prérogatives municipales car conformément à la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat, les villes ont à leur charge les travaux de réfection des églises et les chantiers des cathédrales sont du ressort de l'Etat. De ce fait, la municipalité rémoise se détourne de ce chantier pharaonique et préfère consacrer son argent et son énergie aux projets dont elle a la charge. Cette attitude est d'ailleurs souvent mal comprise par les catholiques rémois et choque particulièrement l'architecte Henri Deneux qui le signale à un journaliste le 10 décembre 1929[166].

---

[161] Lettre de Henri Abelé au cardinal Luçon, 26 février 1917, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[162] XI.4.1 « Le calvaire de la France ».
[163] Concernant les statuts de la SACR, X.3.1 « Principes et statuts de la société ».
[164] Document dactylographié intitulé : Renseignements confidentiels sur « Reims-Souvenir », ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale ».
[165] Concernant cette question de la destruction de la ville de Reims, je renvoie le lecteur à l'ouvrage de François COCHET, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, 168 p.
[166] « La Grande Délaissée de Reims », article de Georges Oudart du 10 décembre 1929(?).

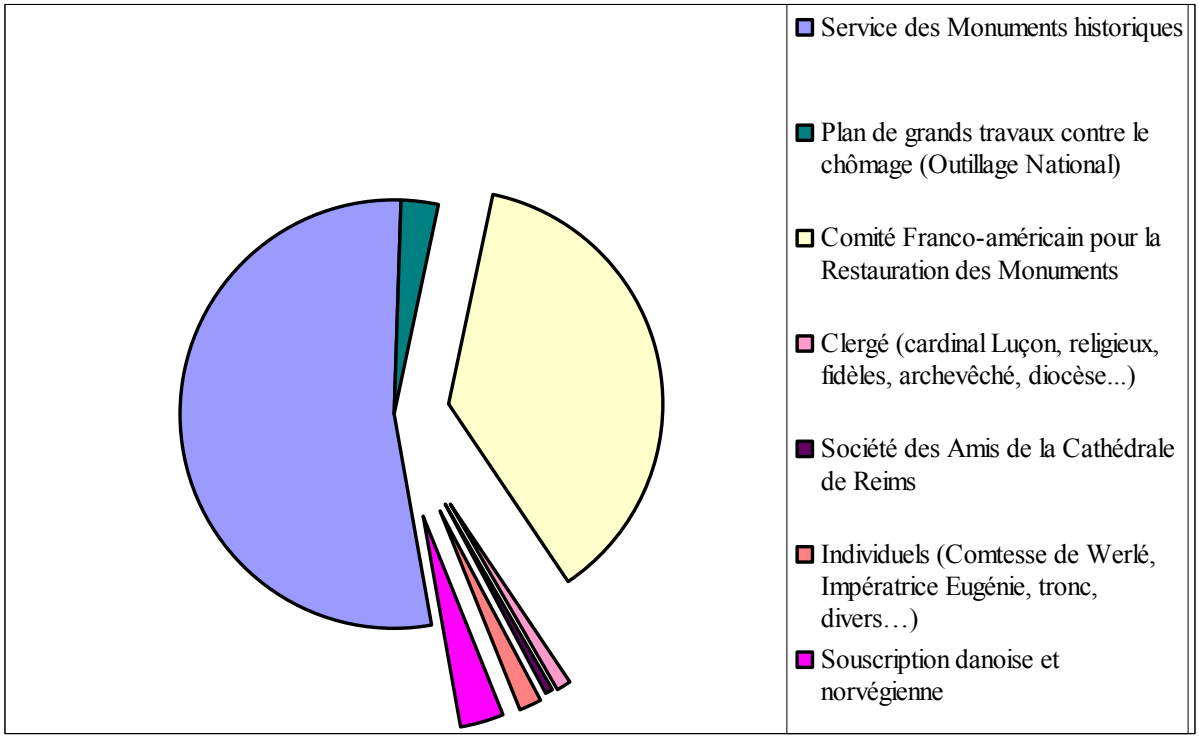
Part de la philanthropie

Incontestablement médiatiques, les nombreuses activités philanthropiques en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims ne représentent que 43,76 % du financement global. Ce chiffre certes important est essentiellement dû aux largesses de John D. Rockefeller Jr. qui, à lui seul, représente 36,96 % du chantier et 84,45 % des donations.

Tableau 27 : Comptabilité récapitulative du financement du chantier de restauration de la cathédrale de Reims

Public	Service des monuments historiques	22 065 318,63 F	53,25%
	Plan de grands travaux contre le chômage (Outillage National)	1 240 069 F	2,99%
Privés	Comité franco-américain pour la restauration des monuments	15 314 480,48 F	36,96%
	Clergé (cardinal Luçon, religieux, fidèles, archevêché, diocèse...)	461 290,89 F	1,11%
	Société des amis de la cathédrale de Reims	295 442,47 F	0,71%
	Individuels (comtesse de Werlé, impératrice Eugénie, tronc, divers…)	738 681,69 F	1,78%
	Souscription danoise et norvégienne	1 324 163,42 F	3,20%
Total		**41 439 446,58 F**	

Graphique 11 : Comptabilité récapitulative du financement du chantier de restauration de la cathédrale de Reims



L'Etat reste le principal financeur du chantier de restauration. Pourtant, son action est médiatiquement éclipsée par les nombreuses activités philanthropiques. Les dons de la société

des amis de la cathédrale de Reims sont relativement minimes, seulement 0,71 % du chantier, mais sont largement relayés tant du point de vue local que national. De plus toute médiatisation a besoin d'un support visuel et symbolique. Les nombreuses donations sont dirigées en faveur de l'embellissement du monument alors que l'Etat assume prioritairement la consolidation des superstructures. Sans en négliger l'importance, il convient, au regard de l'histoire, de relativiser le poids des donations.

Philanthropes ou profiteurs

La cathédrale de Reims draine des sommes considérables et toutes les initiatives ne furent pas charitables. De nombreux commerçants avaient ainsi tenté de vendre sous diverses formes des reliques de la cathédrale en promettant parfois d'en reverser une partie en faveur de la restauration[167]. La figure emblématique de la grande martyre et les nombreuses initiatives caritatives servent également à l'enrichissement d'escrocs. A ce propos, Henri Deneux ironique, souligne que « la cathédrale, bien que pauvre, aura servi à faire des rentes à certains individus qui se sont offerts généreusement de l'aider »[168]. Henri Deneux signale ainsi à la presse qu'un homme, se faisant passer pour un sculpteur de la cathédrale, donne des conférences en France et notamment dans les écoles de la ville de Paris mais aussi à l'étranger muni d'une autorisation du ministère de l'Instruction publique. Ces activités lui assurent de « confortables revenus ».

En 1926, le directeur du musée des antiquités de Rotterdam, Anthony Hoynck Van Papendrecht (1864-1933) informe ses homologues français que Pierre Simon, un industriel de Jeumont (59), souhaite vendre des reproductions de vitraux peints de la grande rose afin de collecter de l'argent, notamment en Hollande. Cette initiative est entreprise à l'occasion de la restauration de la grande rose. Comme le financement de ce chantier est déjà assuré, la direction des monuments historiques tente de relancer cette entreprise louable sur d'autres verrières de la cathédrale. Sans réponse, la direction s'interroge sur les réels motifs de cette initiative.

Les initiatives étrangères sont toujours nombreuses. Lors de la séance du 26 novembre 1926, la commission des monuments historiques étudie la proposition d'un peintre verrier américain Wilbur Herbert Burnhaum de Boston qui offre d'exécuter gracieusement une rosace pour la cathédrale de Reims. Sollicité, Henri Deneux propose que celui-ci se penche sur la réalisation

---

[167] XI.3.2 « Amateurs et profiteurs ».
[168] Georges OUDART, *La Grande Délaissée de Reims*, 10 décembre 1929(?).

de la rose du bras sud du transept totalement détruite par la guerre en respectant toutefois l'harmonie des couleurs et le thème ancien : « le Christ bénissant la terre et montant au ciel, et tout autour, dans les médaillons, les apôtres avec leurs attributs »[169]. Un carton de la composition ainsi qu'un éventuel projet sont demandés au peintre verrier américain[170]. Mais devant le coût d'une telle entreprise, le maître verrier se rétracte et préfère se pencher sur la réalisation de trois petites rosaces, projet qui sera ensuite définitivement abandonné[171]. Ce n'est d'ailleurs pas le premier projet de donation de verrière qui échoue ainsi[172]. Parfois des objets divers sont proposés pour orner la cathédrale. Un parisien, Etienne Henriot, désire ainsi donner à la cathédrale un lustre de bronze et de cristal, copie d'un lustre du Trianon. L'inadéquation évidente de l'objet avec le style du monument fait que cette donation est refusée[173].

Certaines initiatives en faveur de la cathédrale de Reims parviennent également de l'ancien ennemi. La société allemande « August Wolfsholz Presszementbau Aktiengesellschaft » installée à Vienne et à Berlin et spécialisée dans la restauration du gros œuvre, propose ses services sous forme de prestation en nature, dans le cadre du plan Dawes[174]. L'intermédiaire français souligne l'intérêt moral qu'une entreprise allemande répare ce qui a été détruit par les Allemands[175]. Ce projet sera sans suite car comme le souligne Henri Deneux, il aurait consisté à évincer « les entrepreneurs qui depuis dix ans ont donné pleine et entière satisfaction pour les remplacer par des entreprises allemandes, non dressées à notre manière de réparer les monuments historiques »[176].

De l'ingérence à la perception mémorielle

Le don n'est jamais réellement désintéressé et suppose un contre don qu'il soit décisionnel ou mémoriel. Ainsi, lorsque Antoine Bourdelle met à la disposition de l'administration des Beaux-Arts son plâtre du fameux David, il émet le souhait de s'associer bénévolement à la

---

[169] Rapport de Henri Deneux, 9 avril 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[170] CMH, 26 novembre 1926, MAP, 80/15/26.
[171] Lettre de Wilbur Herbert Burnhaum à Paul Léon, 4 octobre 1927, MAP, 81/51 197/32 144.
[172] Lettre du sénateur Henri Merlin à Paul Léon à propos d'une donation de monsieur Burgsthal, 3 juin 1924, MAP, 81/51 197/32 144.
[173] Lettre de Etienne Henriot à Henri Deneux, 9 novembre 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[174] Entré en vigueur le 1er septembre 1924, ce plan de réévaluation de la dette allemande permettait à l'Allemagne de régler les dommages de guerre au moyen de prestations en nature.
[175] Lettre de Michel Rubinstein au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 25 juin 1928, MAP, 81/51 197/32 144.
[176] Rapport de Henri Deneux, 9 juillet 1928, MAP, 81/51 197/32 144.

restauration[177] et d'exercer une étroite surveillance de la statuaire de la cathédrale de Reims[178]. Si une telle demande est financièrement désintéressée, il existe un risque réel d'ingérence contre lequel l'Etat lutte.

Cette tentative de se voir attribuer un rôle décisionnel se retrouve dans une demande du comité danois. Fort de son prestige international, il désire en 1920 créer une commission composée de membres des différents comités ayant recueilli des fonds à l'étranger. Ces membres seraient chargés de décider de l'affectation des sommes collectées. Le 22 juillet 1920, à propos de ce souhait officiellement émis, le ministre des Affaires étrangères suggère, au sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts « de se borner à provoquer les suggestions des différents comités étrangers, dont les indications seraient suivies dans la mesure du possible ». Il paraît impensable qu'une telle commission « puisse avoir voix délibérative pour décider, vis-à-vis d'une administration publique, de l'emploi des fonds recueillis ». Une telle ingérence n'est également pas du goût du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts qui ajoute que de « cette juxtaposition de commissions pour un seul et même objet pourraient naître des conflits regrettables qu'il importe essentiellement d'éviter »[179]. Le ministre craint qu'une telle mesure entraîne des ralentissements voire une paralysie du domaine décisionnel.

Toutefois, si ce projet avorte, cet aspect décisionnel du donateur se retrouve pour le fonds Rockefeller. Le milliardaire américain obtient la restitution du couronnement du faîtage en fleurs de lys, alors que du point de vue archéologique, cette restauration ne s'imposait pas. Cette peur permanente de blocage des crédits confère au CFARM un réel pouvoir décisionnel. D'ailleurs c'était pour se prémunir de tels aléas que Paul Léon avait demandé le versement intégral de la donation permettant à la direction des Beaux-Arts d'en assurer directement la gestion. Le comité avait refusé une telle proposition, gardant le contrôle effectif des travaux à réaliser sur la donation. Par ses diverses donations ciblées, la SACR contribue à l'embellissement de l'édifice alors même que de tels chantiers ne sont pas prioritaires. Le réel pouvoir décisionnel de l'association rémoise réside d'avantage dans la présence de plusieurs de ses membres au sein de la CMH que le soutien financier apporté au chantier.

---

[177] Concernant les propositions d'Antoine Bourdelle relative au chantier rémois, X.1.4 « Les archéologues ou la trahison des restaurateurs ».
[178] Brouillons d'une lettre d'Antoine Bourdelle à Louis Lafferre, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 6 août 1919, archives du musée Bourdelle.
[179] Lettre du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, André Honorat, au président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères, 13 août 1920, MAP, 81/51 197/2/114.

Le don n'est pas désintéressé et suppose une certaine forme de reconnaissance, d'autant plus prestigieuse pour un monument tel que celui de Reims. Les dons tels ceux de la comtesse Werlé, d'Emile Sénart ou de la veuve de Napoléon, sont ainsi destinés à des chantiers particuliers, vitraux, autel ou orgue, même si ce n'est pas le donateur qui en fait spécifiquement la demande. Les actes de donations peuvent également être figés dans le marbre. Même si cette idée n'est pas originale, il est difficile et polémique, dans le cas spécifique de la cathédrale de Reims, de mettre à l'honneur tant de donateurs aux ressources si épars. D'ailleurs, ce n'est pas tant l'importance financière des dons qui se révèle ainsi, mais d'avantage leur impact médiatique et mémoriel.

A la fin de l'année 1937, un projet de plaque commémorative est étudié par la commission des monuments historiques. Il consiste à faire graver les noms des donateurs entre deux piliers du transept sud et à l'entrée gauche de la cathédrale[180]. Dès que cette initiative est connue, Mogens Falck rappelle par l'intermédiaire du comte Cornudet, ancien sénateur et président du comité franco-danois, son initiative et désire ainsi voir son nom figurer sur la plaque en question avec la mention de sa qualité d'« initiateur de la souscription internationale. »[181] Ce désir est d'ailleurs antérieur et remonte à 1935-1936 puisque dans leur programme de manifestation, le comité avait prévu l'inauguration dans la cathédrale de Reims d'une plaque souvenir relatant la participation des Scandinaves à la restauration[182]. Il s'agissait ainsi de commémorer uniquement le don danois alors que Henri Deneux, questionné à ce propos en octobre 1935, signale que l'Administration des Beaux-Arts a envisagé de faire graver « dans la muraille de la Cathédrale tous les noms des donateurs qui ont participé à cette œuvre de reconstruction »[183].

Ce n'est que le 25 juin 1994, à l'initiative de la société des amis de la cathédrale qu'une plaque commémorative, dédiée aux « donateurs insignes », est posée à l'intérieur de la cathédrale de Reims. Concernant la période étudiée, la liste des « donateurs insignes » est la suivante : « 1919-1930 : John Rockefeller J.R. et the Rockefeller Institute : grande charpente et couverture ; 1919 : S.E. le Cardinal Luçon et Mrs E. G. Charbonneaux : objets et mobiliers de culte ; 1920 : Nombreux donateurs anonymes : contribution à la restauration de Notre-

[180] AMR, 151W44.
[181] Lettre du ministre des Affaires Etrangère au ministre de l'Education Nationale, 25 octobre 1937, MAP, 81/51 197/32 144.
[182] Lettre de Pierre Chanlaine au directeur général des Beaux-Arts, 7 février 1936, MAP, 81/51 197/32 144.
[183] Lettre de Henri Deneux au commissaire aux Comptes du Comité Franco-Scandinave, Georges Sénéchal, 19 octobre 1935, MAP, 81/51 197/32 144.

Dame ; 1926-1937 : Les Amis de la Cathédrale : Grande Rose, Petite Rose, triforium de la façade ouest ». Certains dons ont ainsi échappé à la mémoire collective. Les importants dons danois et norvégiens se trouvent par exemple complètement écartés de cette commémoration. Si ces dons internationaux sont omis certains dons prestigieux, dont celui de l'impératrice Marie-Eugénie, échappent également à cette mémoire figée dans la pierre. En revanche, le nom de madame Charbonneaux est signalé. Elle a effectivement contribué à l'achat d'objets cultuels directement remis au clergé ; son nom n'apparaît donc pas dans les archives de la direction des Beaux-Arts.

L'initiateur n'est pas étranger à un tel choix. La SACR n'a pas omis ses dons ainsi que ceux de ses membres, Charbonneaux ou Luçon. En revanche, il est difficile de comprendre l'écartement des dons internationaux et les dates choisies pour encadrer la donation Rockefeller[184]. Ces dates permettent néanmoins, grâce à l'ordre chronologique, de faire figurer le nom Rockefeller en haut de la plaque commémorative. Il est effectivement le plus illustre des « donateurs insignes » et bénéficie d'ailleurs d'autres formes commémoratives.

A plusieurs reprises, les donations Rockefeller en faveur du patrimoine rémois sont rappelées. Lors de l'inauguration de la Fondation nationale de la cité universitaire de Paris, le président du comité de direction de la Cité Universitaire André Honnorat (1868-1950), invite les mairies de Reims, Fontainebleau et Versailles à se joindre à eux pour rendre hommage à leur bienfaiteur. La ville de Reims rédige un vibrant hommage à destination du mécène américain[185]. Le 4 juin 1936, par délibération, la municipalité rémoise confère le titre de « citoyen d'honneur de la Ville de Reims » à John D. Rockefeller Jr.[186] Pour commémorer cette donation, une plaque commémorative est inaugurée sous les combles de la cathédrale par John D. Rockefeller Jr., le 4 juillet 1936, en présence du maire de Reims, Paul Marchandeau[187].

Pourtant cette mémoire s'altère ; elle semble même disparaître pour les dons du comité international du Timbre de la Paix. L'histoire supplée à la mémoire, mais encore convient-il de l'écrire. Pour revenir à la donation Rockefeller, à la fin de décembre 1937, l'architecte en chef à Versailles, Patrice Bonnet, attire l'attention du comité franco-américain et de la

[184] La première donation du richissime américain est effectuée en 1924 et les crédits sont employés jusqu'en 1936.
[185] Fondation nationale de la cité universitaire de Paris. Hommage à son généreux bienfaiteur, M. Rockefeller, séance du 17 février 1936, AMR, 2W30.
[186] Attribution à M. John D. Rockefeller, bienfaiteur de la Cité du titre de « Citoyen d'honneur de la Ville de Reims », séance du 28 août 1936, AMR, 2W31.
[187] Clichés photographiques du fonds Nigron, ADM, dépôt de Reims, 68J1333.

commission des monuments historiques « sur le fait que dans quelques années seulement il est probable que tous les détails authentiques concernant les travaux Rockefeller seront perdus si on ne les conserve pas dans une forme convenable et facile à consulter »[188]. Il souhaite d'abord créer un ouvrage pour Versailles, complété ensuite par des œuvres pour les deux autres monuments. Le financement serait assuré par les reliquats du fonds Rockefeller. John D. Rockefeller Jr. donne son accord de principe mais souhaite que cette œuvre ne soit pas pensée « comme une œuvre de prétention ou ostentation »[189]. La Seconde Guerre mondiale aura raison d'un tel projet.

***

La cathédrale de Reims bénéficie d'importants crédits, tant publics que privés. Si les désirs des donateurs interfèrent parfois avec la tenue du chantier, les réalisations restent néanmoins placées sous la direction de l'architecte en chef et sous le contrôle de la commission des monuments historiques. Tant du point de vue financier que technique, ce chantier se révèle exemplaire.

[188] Lettre à Maurice Paléologue, 29 décembre 1937, MAP, 80/1/50.
[189] Lettre à Georges Huisman, directeur des Beaux-Arts, 25 juillet 1938, MAP, 80/1/50.

XIV. LES REALISATIONS : UN CHANTIER EXEMPLAIRE

En raison des problèmes de financement, les travaux de restauration semblent avoir été maintes fois reculés. Ils ont finalement duré près de 20 ans sous la direction de l'architecte d'origine rémoise, Henri Deneux. Ces travaux se caractérisent par une vision à la fois traditionnelle et moderne. Trois éléments sont primordiaux pour comprendre ces travaux : il faut assurer la conservation de l'édifice, le rendre au culte et lui rendre sa physionomie antérieure.

Le chantier

Si l'on excepte les travaux de Versailles, le chantier de la cathédrale de Reims est budgétairement, durant l'entre-deux-guerres, le plus important chantier de restauration. Il est également hautement symbolique et suscite de nombreuses attentes pour les théoriciens de la restauration. Après avoir vu son financement particulièrement complexe, il convient d'étudier la réalité des travaux.

Les problèmes de logistique et d'approvisionnement

L'armistice ne signifie nullement la fin de la guerre et la plupart des soldats restent mobilisés. Henri Deneux se trouve donc dans l'impossibilité de disposer d'ouvriers expérimentés pour entreprendre les premiers travaux d'urgence. A plusieurs reprises, il tente de les faire démobiliser ou d'obtenir un sursis. Durant la guerre, de telles démarches furent difficiles mais aboutirent tout de même pour le maître-verrier Jacques Simon. Le 30 novembre 1918, Henri Deneux sollicite la démobilisation des deux frères Nigron, de l'entreprise du même nom, spécialisée dans le gros œuvre[1]. Sans réponse, la demande est réitérée un mois plus tard. Entre temps, le 16 décembre 1918, le sous-secrétaire d'Etat à la Démobilisation, en exécution d'un vote de la Chambre des Députés décide de suspendre tous les sursis car les tensions internationales se sont accrues et la France maintient son armée opérationnelle au cas où… Ces demandes de sursis concernent également quatre ouvriers dont la présence est jugée nécessaire pour entreprendre des travaux de protection sur les édifices classés de Reims. Le 10 janvier 1919, les dossiers d'Alphonse Achart et d'Aimé Séralles sont déjà instruits ; Léon

[1] L'entreprise a versé ses archives d'une grande richesse documentaire, ADM, dépôt de Reims, 68J.

Achart et Firmin Husson seront, pour leur part, démobilisés normalement « prochainement »[2]. Henri Deneux dispose à ce moment de quelques ouvriers compétents, mais les travaux ont déjà pris trois mois de retard.

A ces problèmes de main d'œuvre s'ajoutent rapidement des problèmes d'approvisionnement. La reconstruction en France nécessite des quantités pharaoniques de matériaux aboutissant à des pénuries et à une augmentation générale du prix des matières premières. Prévoyant, Henri Deneux avait procédé, en janvier 1917, à l'achat de quantités importantes de matériaux pour la pose provisoire d'une toiture[3]. Si ces matériaux n'ont pas subi l'assaut de pillards, l'architecte en chef dispose de 68 250 briques creuses, 120 750 kg de ciment de Portland, 63 000 kg d'acier, 385 mètres cubes de sable ou de gravillons et environ 100 stères de bois pour le coffrage. Les quantités sont néanmoins encore insuffisantes pour la réfection de la toiture. Pour faire face à ces difficultés, Henri Deneux demande la possibilité, dans les régions dévastées, d'assimiler les architectes en chef et les architectes ordinaires des monuments historiques aux architectes des Régions Libérées et ainsi de disposer des mêmes pouvoirs en ce qui concernent les moyens de transport, approvisionnements et organisation générale des chantiers. Il est évident qu'une telle mesure diminuerait, même sensiblement, les ressources dont dispose le ministère des Régions Libérées. La reprise de la vie économique est jugée prioritaire et cette proposition est officiellement rejetée, le 20 novembre 1919[4].

Afin de pouvoir entreposer le matériel du chantier et surtout les fragments recueillis, deux hangars d'aviation, baraques provisoires Adrian, longues de 28 m et larges de 20, sont fournis par l'armée et installés en décembre 1918 à l'arrière du palais de justice[5]. Henri Deneux complète cette installation et fait poser un plancher en sapin sous ces deux hangars[6]. L'autorité militaire collabore efficacement et sans réticence à ce chantier et assure le transport des matières premières de Muizon à Reims. Mais de telles quantités de matériaux suscitent la convoitise dans une ville en ruines. De plus, les fragments de la cathédrale sont des proies faciles et rémunératrices, surtout depuis que les touristes affluent en masse à Reims. Les vols se multiplient. Henri Deneux doit faire clôturer le terrain des hangars et la cour intérieure du Palais du Tau et remettre en état les barrières existantes.

---

[2] Lettre du ministre de la Guerre au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 10 janvier 1919, MAP, 80/3/11.
[3] Rapport de Henri Deneux, 26 janvier 1917, MAP, 81/51 197/2 114.
[4] Lettre du ministre des Régions Libérées au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 20 novembre 1919, MAP 81/51 197/2 114.
[5] BDIC, clichés n°170793, 170975.
[6] Devis de 10 760,75 F, approuvé le 25 février 1919, ADM, 4T43.

Malgré la fin de la guerre, la situation du chantier de la cathédrale n'évolue guère. Les ressources manquent et le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts ne peut compter qu'occasionnellement sur la solidarité de ses confrères. Le souci d'économie domine dès lors ce chantier. Pour réduire au maximum les coûts, Henri Deneux se sert du minimum d'échafaudages possible, mais cette situation l'oblige à les déplacer continuellement, ce qui exige énormément de temps. Dans ces conditions, l'inventaire des destructions n'est toujours que succinct et partiel.

Les problèmes de logistique et d'approvisionnement se résorbent dès le début de l'année 1920. Des professionnels travaillent sur ce chantier redevenu « normal ».

Les particuliers et les entreprises en charge du chantier

Les travaux de la restauration de la cathédrale de Reims sont confiés à Henri Deneux sous la direction de l'inspecteur général Charles Genuys. Dès la fin de la guerre, Henri Deneux s'installe à Reims tout d'abord au 76 rue du Jard puis dans les ruines des anciennes écuries de l'Archevêché. Il y habite avec sa femme qui le seconde notamment dans les travaux de photographies. L'équipe soudée par la guerre ne change pas et l'architecte en chef est à nouveau secondé par l'architecte ordinaire Max Sainsaulieu, même si pour ce dernier, les activités privées prennent rapidement l'ascendant[7].

Sur le chantier de la cathédrale de Reims, Henri Deneux fait appel aux acteurs historiques. Il bénéficie de leur expérience acquise sur ce chantier et les remercie ainsi de leur fidélité durant la Première Guerre mondiale. Le sculpteur rémois Havot poursuit son travail, même s'il est un oublié de l'histoire, comme s'en indigne, en 1925, le journaliste André Hallays[8]. En 1927, le sculpteur Fery prend sa relève. Présent également sous les bombes, Jacques Simon collabore et son concours est particulièrement précieux car la maison Simon possède les cartons des vitraux. La nature spécifique et le savoir-faire nécessaire à de tels chantiers ont comme conséquence que ces travaux ne sont pas soumis à concurrence, Henri Deneux passe, en matière de sculpture et de vitrerie, des marchés de gré à gré[9]. Il n'obtient aucun rabais, mais des travaux supplémentaires comme dans le cas de la chapelle Saint-Joseph dont les travaux

---

[7] Anne JACQUEMART, *Max Sainsaulieu (1870-1953). La découverte d'un architecte rémois*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1998, 115 p.
[8] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.573.
[9] Rapport de Henri Deneux, 3 août 1924, MAP, 81/51 197/4 116.

sont non budgétés[10]. Le cas est d'ailleurs similaire pour l'entrepreneur en serrurerie Charles Guyot, le seul de sa profession présent durant la guerre à Reims[11].

De nombreuses petites entreprises participent ou travaillent occasionnellement sur ce chantier, telle l'entreprise rémoise de marbrerie, Maily et fils. Mais, à côté des individuels protégés par leur fidélité et leur savoir-faire, cohabitent d'importantes entreprises spécialisées dans le gros œuvre. Déjà présents avant guerre, Sylvain Chatignoux et son associé Albert Nigron, entrepreneurs en maçonnerie à l'Isle-Adam, en Seine-et-Oise, rejoignent le chantier dès la démobilisation de leurs ouvriers. La cathédrale est un incontestable support de promotion. En 1935, lors de l'Exposition internationale et universelle de Bruxelles, la maison Philippe Monduit présente son savoir-faire acquis sur le chantier rémois[12].

Au-delà des entreprises, c'est le savoir-faire des hommes qui est essentiel. L'étude du personnel affecté à la réalisation des travaux de restauration révèle par exemple le taux courant des salaires en usage et la durée normale du travail.

Tableau 28 : Salaires horaires des ouvriers du chantier

Ouvriers	*Salaires horaires en francs*					
	1915	*1917*	*1918*	*1925*	*1928*	*1933*
Contremaître chef		2,50	2,50			
Sculpteur				5,00		5,50
Aide sculpteur				3,50		
Tailleur de pierre	0,80				4,00	4,75
Tailleur de pierre de 1ère classe				3,75		
Tailleur de pierre de 2e classe				3,50		
Verrier spécialiste		1,60	1,85			
Compagnon verrier		1,20	1,30			
Maçon poseur				3,50	3,85	4,25
Aide maçon	0,55	1,00		3,00		
Serrurier				3,50		4,25
Aide serrurier				2,80		
Chef d'équipe charpentier	0,87					
Charpentier					4,00	
Compagnon charpentier	0,70					
Aide charpentier					3,20	
Manœuvre et aide			1,20		2,75	3,25
Forgeron						4,50
Aide spécialisé						3,75

[10] Rapport de Henri Deneux 1er mars 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[11] Rapport de Henri Deneux, 26 janvier 1928, MAP, 81/51 197/32 144.
[12] R. G. OJEDA, *Tête de l'ange pour le chevet de la cathédrale de Reims pendant l'Exposition Universelle de 1935*, épreuve aux sels d'argent, vers 1935, 18/24 ; *Tête de l'ange du Lude pour le chevet de la cathédrale de Reims pendant l'Exposition Universelle de 1935 de Oscar Wolff*, épreuve aux sels d'argent, vers 1935, 31/24, iconographie : fonds photographique du Musée d'Orsay.

L'évolution des salaires n'est pas la seule donnée exploitable à partir d'un tel tableau. Il permet également d'élaborer une hiérarchie des professions d'ailleurs guère éloignée de celle des chantiers médiévaux[13]. Si l'écart des salaires se résorbe progressivement, en 1933, les métiers en lien avec la pierre sont les mieux payés. Dans ce personnel spécialisé, le tailleur de pierre tient la première place. En effet, l'emploi généralisé dans la construction du ciment armé a fait progressivement disparaître une partie de cette profession. Cette pénurie de tailleurs de pierre qualifiés a obligé l'Etat et les entrepreneurs à créer sur les chantiers des monuments historiques de véritables écoles, destinées à les former[14]. Le niveau de la rémunération du tailleur de pierre augmente ainsi plus rapidement que l'inflation durant la même période. Si en 1915, il percevait 0,80 F de l'heure, en 1928, son salaire horaire passe à 4,00 F et en 1933 à 4,75 F.

Cette pénurie de personnels qualifiés, de financements conséquents et de matières premières oblige à faire sans cesse des choix.

Entre désirs et réalisations

Les priorités sur les chantiers des monuments historiques endommagés par la guerre sont fixées dans une note interne rédigée au début de l'année 1919. Les architectes des monuments historiques doivent concentrer leurs efforts sur le déblaiement des décombres, l'inventaire des fragments, la protection des bâtiments contre les intempéries, l'étaiement et la consolidation des maçonneries qui menacent de s'écrouler[15].

Les contraintes techniques et les impératifs financiers dominent l'ensemble des campagnes de restauration. Un tel chantier monopolise des savoir-faire et des sommes considérables et c'est avec la plus grande attention qu'il est suivi par la commission des monuments historiques. D'ailleurs, dès le 7 janvier 1919, Paul Léon, Paul Boeswillwald et Henri Louis Perdreau sont chargés de se rendre à Reims le plus rapidement possible afin d'évaluer l'urgence des travaux et les moyens nécessaires à la réfection des monuments historiques dévastés[16].

En janvier 1919, une première estimation des travaux d'urgence évalue la dépense à 5 130 000 F pour l'ensemble du territoire français. Lors de l'établissement de la proposition budgétaire pour le second semestre 1919, cette dépense est réévaluée à 8 556 500 F.

---

[13] Voir les travaux de Jean Gimpel (1918-1996) dont *Les Bâtisseurs de cathédrales*, coll. Le Temps qui court, Paris, Editions du Seuil, 1973, 188 p.
[14] Rapport de Eugène Rattier, 21 juillet 1933, MAP, 81/51 197/33 145.
[15] Minute d'une lettre, janvier 1919, MAP, 80/3/9.
[16] Minute d'une lettre signée Paul Léon, 9 janvier 1919, MAP, 80/11/61.

Toutefois, ces évaluations sont encore « très approximatives et sujettes à révision »[17]. Ces premiers crédits d'urgence sont octroyés aux architectes en chef concernés : Emile Brunet (1872-1952) pour l'Aisne ; Pierre Paquet (1875-1959) pour les départements du Nord, des Ardennes et du Pas-de-Calais ; André Ventre (1874-1951) pour la Marne et la Meuse ; Henri Moreau (1865-?) pour la Somme ; André Collin (1875-1966) pour la Marne ; Robert Danis (1879-1949) pour les Vosges ; Lucien Sallez (1868-1963) pour la Meurthe-et-Moselle et Henri Deneux pour la ville de Reims. Cette division des travaux de reconstruction prouve une fois de plus l'importance donnée au seul chantier rémois et sur ce budget prévisionnel, la cathédrale de Reims doit recevoir plus d'un huitième, soit environ 600 000 F.

Il existe une importante distorsion entre les souhaits émis et les moyens alloués. La cathédrale bénéficie néanmoins d'efforts financiers conséquents. Pour l'exercice 1920, Henri Deneux réclame 1 220 000 F pour la ville de Reims dont 700 000 F pour la cathédrale. L'inspecteur général Charles Genuys réévalue cette somme à 4 millions de francs pour la ville de Reims. Globalement, en 1920, le service des monuments historiques demande 36 millions de francs au titre des dommages de guerre. Le ministère des Finances réduit cette somme et alloue seulement 15 millions. Malgré cette réduction, Henri Deneux reçoit la somme qu'il avait initialement projetée, soit 1 200 000 F pour la ville de Reims dont 800 000 F pour la cathédrale. La situation est semblable pour l'exercice 1921[18], 27 millions étant affectés à l'ensemble des travaux de restauration des monuments français. La cathédrale, les autres édifices religieux et le service de fouilles de Reims doivent recevoir 2 200 000 F sur cette enveloppe. Henri Deneux reçoit finalement 2 400 000 F, somme à laquelle s'ajoute une partie du don danois affecté à la restauration des voûtes de la nef.

Parfois, les choix sont différents. Pour l'exercice 1924, Henri Deneux sollicite 2 522 478 F pour l'ensemble de la ville de Reims dont 1 766 000 F uniquement pour la cathédrale. Il reçoit 1 800 000 F pour la ville de Reims dont 1 258 502 F pour la cathédrale[19]. Toutefois, Henri Deneux fait face à cette diminution des crédits en reportant les travaux envisagés à Saint-Remi, notamment la reconstitution de la charpente en ciment armé sur la nef. Malgré ces sollicitudes, les crédits destinés à la cathédrale sont globalement insuffisants et Henri Deneux est systématiquement contraint d'ajourner les travaux les moins urgents.

---

[17] Dommages de guerre, répartition des crédits de reconstruction, 1918-1940, MAP, 80/3/9.
[18] MAP, 81/51 197/2 114.
[19] Proposition de répartition des crédits pour l'exercice 1924, 30 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.

Inventaire chronologique des travaux

L'étude des différents devis permet d'établir un inventaire chronologique des travaux qui révèle l'évolution du chantier de la cathédrale de Reims.

L'objectif des premiers travaux supervisés par Henri Deneux est de permettre de réaffecter le plus rapidement possible une partie de l'édifice au culte. Durant l'année 1919, ces travaux consistent à déblayer, consolider et installer les toitures provisoires. Mais avant une telle entreprise, il est nécessaire de déposer les protections de la guerre. Henri Deneux profite également de ces destructions pour réaliser des fouilles archéologiques poursuivies dans diverses parties de la cathédrale jusqu'à la fin de l'année 1924, fouilles qui permettent de nettes avancées dans la compréhension de l'histoire du monument. Enfin, tous les fragments sont systématiquement inventoriés avant d'être entreposés dans les hangars mis à la disposition par l'armée. Ces premiers travaux permettent de rendre au culte le croisillon nord et une partie du collatéral nord. C'est dans cette église provisoire que le cardinal Luçon célèbre la messe de Noël, le 25 décembre 1919.

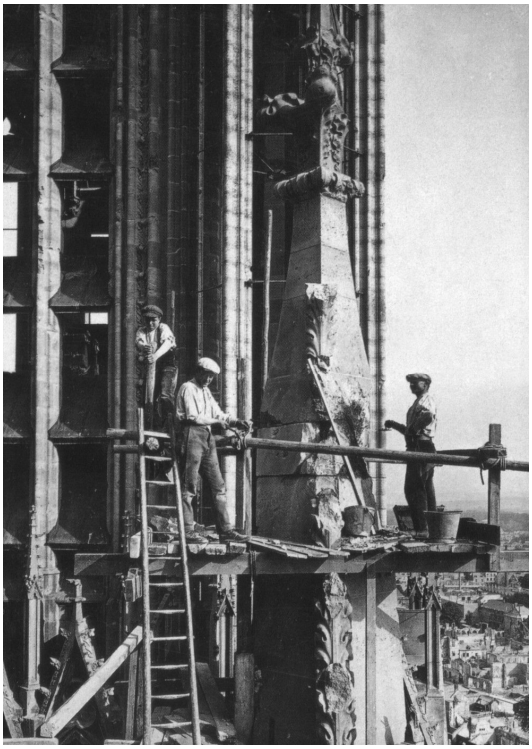


Figure 59 : *Consolidation du fleuron du pignon de la façade occidentale de la tour nord, au-dessus de la galerie des Rois,* Henri Deneux, 15 juillet 1921, médiathèque de Reims, fonds Deneux.

En janvier 1920, suite à une violente tempête de vent, un pignon se détache et s'écrase à l'intérieur de la basilique Saint-Remi. Conscient que des dommages analogues peuvent survenir sur le chantier de la cathédrale, les travaux de restauration sont ajournés. Henri Deneux se consacre aux seuls travaux de consolidation et entreprend, en 1920, la réfection des voûtes, la consolidation provisoire de la tour sud et d'un contrefort sud-est du transept sud ainsi que celle de la pile sud-est du chœur. Les fouilles archéologiques se poursuivent néanmoins ainsi que les travaux de déblaiement notamment au niveau des voûtes. Le mobilier évacué, le Trésor et l'orgue d'accompagnement reprennent leur place. Au cours de l'exercice 1921, les travaux de consolidation se poursuivent à la tour nord, à

l'étage supérieur de l'abside, à la tour est du transept sud et aux façades de la nef. A la fin de l'année, ils paraissent achevés et Henri Deneux reçoit, comme nouvelle priorité, la réaffection au culte, dans les plus brefs délais, de la nef et des deux bas-côtés.

A partir de 1922, tandis que les fouilles archéologiques se poursuivent dans le bas-côté sud, la restauration concerne les parties supérieures de l'édifice, chantier qui se poursuit en 1923. Dès lors, les travaux se portent sur les voûtes des bas-côtés nord et sud, des fenêtres de la nef et de l'arc-boutant situé entre la 4e et la 5e travée nord. Les vitraux des 10e fenêtres nord et sud de la nef retrouvent leur place. Les travaux de couverture définitive en ciment armé s'amorcent sur les bas-côtés nord et sud.

Le 3 mai 1924, l'annonce de la première donation Rockefeller permet d'entrevoir une accélération du chantier de restauration. Henri Deneux dispose des moyens nécessaires pour la reconstitution du comble de la nef, le rétablissement de la toiture et du clocher à l'ange afin de rendre à la cathédrale de Reims sa silhouette historique d'avant-guerre. Pour l'exercice 1924, il procède au rétablissement des combles supérieurs de la nef et à la dépose de la toiture provisoire tandis que les bas-côtés nord et sud de la nef reçoivent leur couverture en plomb. Parallèlement aux fouilles archéologiques qui se poursuivent dans la cour nord sur la rue Robert de Coucy, Henri Deneux entreprend en urgence des travaux de consolidation sur la façade sud et au niveau du porche sous la tour nord de la façade occidentale. Afin de rendre la cathédrale au culte, les fenêtres hautes de la nef sont pourvues d'une vitrerie provisoire, tandis que celles des bas-côtés nord et sud et des 8e et 7e fenêtres nord et sud de la nef, reçoivent leur vitrerie définitive.

Cet objectif de rendre la cathédrale au culte se poursuit durant l'année 1925. Le budget d'Henri Deneux reçoit d'ailleurs de nouveaux subsides grâce aux dons scandinaves et à l'argent du tronc. Il entreprend d'importants travaux de gros œuvre et achève la restauration intérieure des parties hautes. Extérieurement, les statues et sculptures du portail central et du portail sud de la façade occidentale sont en urgence consolidées. Les travaux d'embellissement se poursuivent par la restauration des cinq verrières hautes du chevet tandis que ceux concernant les vitraux de la grande rose, les voûtes et fenêtres hautes de l'abside se prolongent durant l'année 1926.

Pour l'exercice 1926 et en vue de l'exécution du don Rockefeller, Henri Deneux assure la réfection des murs gouttereaux et du pignon du bras nord du transept. A l'intérieur de la cathédrale, des travaux d'aménagement sont entrepris et permettent la réfection du dallage de

la nef, des bas-côtés nord et sud et du chœur provisoire, la réparation et la repose de 26 stalles dans le chœur, la fourniture de 1000 chaises pour la nef, l'établissement du calorifère et l'installation de l'éclairage électrique. En novembre 1926, alors que tout semble prêt, la chute d'enduits, sur le maître-autel de la partie de la cathédrale rendue, au culte compromet le retour du clergé dans la nef[20]. En urgence, à la fin de l'année, Henri Deneux entreprend la consolidation des voûtes au-dessus du maître-autel et de la sacristie dans l'église provisoire.

Les superstructures sont plus atteintes qu'elles n'y paraissaient mais les crédits manquent. Pour l'exercice 1927, Henri Deneux prévoit seulement pour 761 000,00 F de travaux axés sur les parties hautes de l'abside[21]. La restauration intérieure de la nef est achevée en 1927 et toute cette partie du monument est rendue à l'exercice du culte lors de deux cérémonies, les 11 et 26 mai 1927. Le lendemain de cette inauguration religieuse, la seconde donation Rockefeller est rendue publique et change la donne. Henri Deneux peut désormais assurer pour près de deux millions de francs de travaux pour le seul exercice 1927. L'architecte en chef est également pressé par le donateur qui souhaite voir achever au plus tôt la toiture. Mais pour assurer l'installation de la couverture, il doit d'abord assurer ses assises et reconstruire les voûtes du chœur et de la croisée, le pilier sud-est, les murs supportant les canalisations d'eau, les toitures des chapelles et les arcs-boutants autour de l'abside. Ces travaux dépendent cependant du financement de l'Etat. Certes, Henri Deneux dispose d'importants crédits mais ne peut, de ce fait, les dépenser sans un soutien financier et important des pouvoirs publics[22]. Sous la pression du CFARM, l'Etat consent à accroître les crédits alloués à la cathédrale de Reims ce qui permet de restaurer les murs gouttereaux supérieurs de l'abside et des chapelles rayonnantes et ainsi rétablir la toiture sur cette partie du monument. Les quatre tours du transept sont également définitivement couvertes. Les voûtes hautes des tours nord-ouest et sud-est du transept ainsi qu'un pinacle adossé sur la façade sud sont consolidés puis restaurés. Enfin, les vitraux de la rose du bras nord du transept sont réparés et remis en place. Sur les crédits du second don Rockefeller, la galerie haute de l'abside est refaite sur le côté nord.

En 1928, l'effet de la seconde donation Rockefeller est manifeste et les travaux s'accélèrent. Comme prévu en 1927 par Henri Deneux, les crédits sont employés aux consolidations des superstructures de l'édifice en vue d'achever la toiture : restauration des voûtes et fenêtres hautes des travées du transept, du pilier sud-est de la croisée du transept, des quatre gros arcs

[20] Rapport de Henri Deneux, 26 novembre 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[21] Rapport de Henri Deneux, 9 janvier 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[22] CFARM, 2 juin 1927, MAP, 80/1/51.

de la croisée des murs gouttereaux du bras sud du transept et du pignon sud, des arcs-boutants rayonnants de l'abside et reprises diverses à la tour sud-est du transept. Ces travaux permettent, en 1929, le rétablissement de la charpente de la couverture du bras sud du transept, financé par le premier don Rockefeller.

Henri Deneux souhaite en 1929 libérer l'édifice des grands échafaudages qui l'encombrent[23] et procède à la restauration des voûtes des fenêtres hautes, de la chapelle Saint-Joseph, des chapelles du déambulatoire et du sommet des quatre tours du transept, ainsi que de la rose nord du transept. A la fin de l'année, il entame la restauration extérieure de l'abside, ces travaux se prolongeant durant l'exercice suivant.

Les travaux de l'année 1930 changent complètement la physionomie de la cathédrale martyre. Les charpentes et les couvertures en plomb sont rétablies sur toute l'étendue de la nef et sur les deux bras du transept. La réparation des superstructures du transept permet à Henri Deneux d'entreprendre la réfection de la toiture sur la partie centrale du transept. A l'extérieur, la restauration des arcs-boutants autour de l'abside s'achève ; les pinacles, tous plus ou moins découronnés par les bombardements, sont reconstitués ainsi que leur sculpture décorative. Les travaux concernant les quatre tours du transept sont achevés. La cathédrale retrouve une partie de son décor par la restauration de la grille du chœur, des vitraux de la 2e fenêtre nord du chœur et de la rose du bras nord du transept. Enfin, à l'abside, Henri Deneux restitue la galerie haute, ce qui permet, en 1931, de rétablir la toiture sur le déambulatoire et les chapelles rayonnantes. Hormis cet important chantier, les crédits en 1931 décroissent sensiblement et permettent seulement la restauration des galeries des chapelles absidiales et la remise en état des voûtes inférieures du transept et du pinacle à droite de la rose de la façade sud. Quelques travaux annexes concernent les vitraux de la 3e fenêtre côté nord de l'abside et la remise en état du caniveau des sacristies et du caveau des archevêques.

En 1932, tous les travaux sont à la charge de l'Etat : restauration de la crypte de Saint-Nicaise, des chapelles rayonnantes et d'un pinacle sur la façade sud ; réfection de la balustrade du pignon du transept de la première voûte sud du déambulatoire et des voûtes de la première chapelle sud ; restauration des fenêtres hautes et basses du transept sud ; établissement de voûtes et de dalles en ciment armé au-dessus du caveau des archevêques et rétablissement du bahut et de la grille du chœur de la croisée des transepts ; rétablissement des charpentes et couverture au déambulatoire et aux chapelles côté nord. Les travaux analogues

[23] Rapport de Henri Deneux, 15 janvier 1929, MAP, 81/51 197/7 119.

du côté sud sont financés par la seconde donation Rockefeller et se poursuivent au cours de l'année 1933.

Les fonds Rockefeller sont mis à contribution dans le budget de l'exercice 1933. Les travaux de restauration du comble de la croisée du transept, de la galerie sud de la nef et des pinacles et arcs-boutants de la face sud sont financés par l'aide américaine. De 1933 à 1935, si l'on excepte les importantes restaurations des pinacles, arcs-boutants et galerie haute de la façade nord, les travaux se concentrent sur les aménagements intérieurs afin de rendre l'ensemble de la cathédrale au culte : rétablissement de l'autel du Cardinal et du dallage dans l'arrière chœur ; restauration des vitraux du transept ; rétablissement du dallage du transept sud et d'une partie du dallage de l'arrière chœur ; continuation de la remise en état des sacristies ; remise en état du fossé et du caniveau au pourtour de l'abside ; restauration des quatre dernières fenêtres hautes de l'abside et des chapelles basses ; rétablissement du maître-autel ; restauration des vitraux de la chapelle du Saint Sacrement, des sacristies et de la 2e fenêtre haute du bras nord du transept, côté ouest ; aménagements divers à l'intérieur de la cathédrale et des sacristies.

Au cours de l'année 1936[24], Henri Deneux bénéficie d'une nouvelle manne financière pour la poursuite de ces travaux. Elle est cette fois publique. Désireux de contrer la montée du chômage consécutive à la crise mondiale, le gouvernement, le 7 juillet 1934, vote une loi permettant la tenue de grands travaux contre le chômage, dit « Plan Marquet ». Henri Deneux bénéficie de 2 millions de francs[25], prélevés sur le crédit d'Outillage National[26] et assure le rétablissement des vitraux historiés de la rose du bras sud du transept, l'exécution de la deuxième tranche de chauffage par le sol du chœur et de la sacristie, la réfection intérieure des chapelles et de leur mobilier. Henri Deneux continue l'utilisation de la seconde donation Rockefeller et achève la restauration des pinacles et arcs-boutants de la façade sud, ainsi que la face est de la tour sud. Enfin, sur les crédits ordinaires de l'Etat, il achève la restauration des sacristies et le rétablissement de la charpente et de la couverture définitive de la chapelle de l'Archevêque.

En 1937[27], les travaux sont plus sommaires malgré la poursuite du financement dans le cadre de la loi du 7 juillet 1934. Henri Deneux procède à l'achèvement de la restauration des arcs-

[24] MAP, 81/51 197/15 127 et 81/51 197/16 128.
[25] Rapport de Henri Deneux, 14 février 1936, MAP, 81/51 197/15 127.
[26] Arrêté du ministre de l'Education Nationale, 15 décembre 1936, MAP, 81/51 197/16 128.
[27] MAP, 81/51 197/16 128.

boutants et de la galerie de la façade nord. Au niveau de l'aménagement intérieur, il fait démolir les murs provisoires, remet en état des piliers de la nef, murs et fenêtres du bas-côté nord, restaure la grille du chœur et le dallage en marbre. Enfin, il poursuit le chantier de chauffage par l'exécution de la troisième tranche.

Les travaux de l'année 1938[28] sont axés sur les prochaines fêtes d'inauguration du 10 juillet. De nombreux aménagements intérieurs sont prévus : réparation du buffet d'orgues, du trône du Cardinal, aménagement du tambour nord et réparation des grilles du portail nord ; restauration des sacristies, chaire à prêcher, porte romane, horloge du chœur ; rétablissement des stalles et du lutrin du chœur ; remplacement de la vitrerie provisoire de la petite rose de la façade occidentale par une vitrerie historiée et restauration du sommet de la tour sud de la façade ouest et du beffroi du bourdon. Il n'est pas nécessaire dans la trame chronologique de cette thèse de poursuivre le détail des travaux de la cathédrale au-delà des grandes cérémonies d'inauguration des 8, 9 et 10 juillet 1938. La tenue de cette manifestation ne signifie nullement l'arrêt du chantier de restauration. Les travaux se poursuivent notamment en prévision de l'hiver par l'exécution de la quatrième tranche de chauffage ; en revanche, l'ère Deneux s'achève. Au-delà de cette chronologie des travaux, la première mission confiée à Henri Deneux est d'assurer la conservation de l'édifice.

Assurer la conservation de l'édifice

Le patrimoine n'est pas immuable et la première mission des pouvoirs publics est d'en assurer la transmission. Ces travaux conservatoires concernent essentiellement les superstructures meurtries par la guerre et ne se voient pas pour l'œil non averti. Ils constituent néanmoins la majorité du coût du chantier.

Les travaux préliminaires

Avant toute phase de restauration, il convient de procéder à des travaux préliminaires : dépose des protections, recueillement et inventaire des fragments et consolidation en vue d'assurer la sécurité du chantier. Le premier chantier consiste à retirer toutes les protections installées durant la guerre. Les sacs de terre et les revêtements intérieurs couvrant le revers du portail occidental, la pierre tombale d'Hugues Libergier, le portail nord et la porte romane sont déposés. Le bois est aussitôt récupéré pour constituer la sapine nécessaire à la descente des pierres. Ces petits travaux préliminaires coûtent 8927,87 F.

[28] MAP, 81/51 197/17 129.

Le gros des travaux de déblaiement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du monument, débutent le 4 mars 1919 avec le concours d'une centaine de prisonniers allemands, encadrés par des travailleurs français et supervisés par Henri Deneux et l'entrepreneur Albert Nigron. Les gravats sont enlevés. Ce chantier est considérable, le maître-autel étant, à lui seul, enseveli sous environ 90 mètres cubes de décombres. Le recours aux prisonniers de guerre ne dure guère. Ces travaux se poursuivent sans ce précieux apport de main d'œuvre et durent jusqu'au 11 février 1920. Le déblaiement continue alors dans les parties hautes afin de ramasser des morceaux menaçants et de recueillir des débris moulurés ou sculptés.

Ces innombrables fragments de vitraux et de sculptures constellent l'intérieur et les alentours de la cathédrale de Reims. Dans la continuité des travaux de la guerre, un inventaire préalable est nécessaire à tout travail de restauration. La majorité de ces travaux se passe en atelier et consiste au déblaiement et au tri de tous les morceaux sculptés et moulurés, afin de les classer et de pouvoir, le cas échéant, les remettre en place. Les sommes nécessaires pour leur inventaire paraissent dérisoires puisqu'il s'agit seulement de rémunérer deux personnes : le sculpteur Havot et le maître-verrier Jacques Simon. En revanche, une somme plus importante de 47 300 F avait été demandée pour l'année 1920 par Henri Deneux pour continuer le classement des fragments et débris. Le problème est de connaître sa réelle affectation ; elle correspond soit spécifiquement au chantier de la cathédrale, soit, ce qui est plus probable, à l'inventaire des fragments retrouvés dans les ruines de la ville de Reims.

Les vitraux ont été déposés et recueillis dans des conditions plus ou moins favorables, pendant les bombardements. Il en résulte que la partie déposée avec ses armatures a pu être repérée assez exactement tandis que l'autre ramassée soit au sol, soit sur les voûtes des bas-côtés, soit sur les appuis des fenêtres, au fur et à mesure des bombardements, n'a pu être rattachée à des fenêtres que très approximativement. De plus, les vitraux évacués et notamment ceux de la nef ont été entreposés dans les sous-sols du Palais du Trocadéro avec des indications très lacunaires. Toutes les caisses contenant des vitraux ont été ensuite réunies au Panthéon. Les vitraux de la cathédrale se retrouvent mélangés avec d'autres caisses de Reims ne portant aucune mention particulière. Henri Deneux envisage que ces caisses sont remplies de vitraux déposés par l'autorité militaire à la basilique Saint-Remi. Face aux problèmes de conservation dûs notamment à l'humidité des sous-sols du Palais du Panthéon et au désir d'Henri Deneux de remettre en place les vitraux de la nef, toutes les caisses concernant Reims lui sont progressivement retournées en 1921.

Mais avant leur réemploi et sur instruction de Charles Genuys, Henri Heuzé[29] (1851-1927) du service photographique du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de photographier ces vitraux sur table transparente[30]. Il s'agit en effet d'une chance unique de disposer de clichés détaillés de vitraux[31] souvent difficiles d'accès. Henri Deneux demande cependant que ces travaux soient entrepris à Reims sous sa surveillance directe[32]. Pour ce faire, une salle au premier étage de la chapelle de l'ancien archevêché est aménagée. Ce travail complète l'inventaire des vitraux réalisé lors de leur dépose, durant la guerre, par Max Sainsaulieu.

En prévision de la restauration des fenêtres de la nef et en complément de l'inventaire photographique, Henri Deneux demande que l'on s'assure qu'il ne reste plus, dans les différents dépôts[33], aucun panneau ou fragment provenant des dites fenêtres de la nef. En effet, pendant la guerre, le sauvetage des vitraux a surtout concerné les panneaux des fenêtres restées en meilleur état, mais toutes les caisses n'ont pu être expédiées à Paris. Après l'évacuation de la ville, ce sont des soldats qui ont terminé la dépose et la récolte de fragments sans aucun contrôle avisé. Les derniers vitraux à sauver se sont ainsi retrouvés empilés, pêle-mêle « et sans aucune méthode »[34], dans vingt-trois caisses. Ces panneaux sont restés sur place, en dépôt dans les locaux dépendants de l'ancienne sacristie. A cela s'ajoutent depuis l'Armistice, des panneaux modernes déposés et remisés dans ces mêmes locaux et les caisses de retour de Paris. En 1922, c'est un véritable capharnaüm qui nécessite un inventaire spécial afin de connaître les vitraux préservés et ceux qui pourront être replacés ou réemployés.

Pour Henri Deneux, il n'existe pas de personne plus compétente dans ce domaine que le maître-verrier Jacques Simon. Il charge alors son ami de réaliser les travaux nécessaires au nettoyage et au rangement de ces vitraux[35]. Mais, en raison de la nature spécifique de ces travaux ceux-ci sont établis sans marché et échappent ainsi à la comptabilité de la cathédrale. Ces travaux ne sont donc pas référencés dans les archives de la MAP[36] car ils sont réglés sous forme de mission, par arrêté le 9 novembre 1922 et le 27 septembre 1923. Le règlement est effectué le 2 février 1924 pour un montant de 4636,80 F (pour 1922 : 2826,04 F ; pour 1923 :

---

[29] Henri Deneux connaît particulièrement bien Henri Heuzé puisque ce dernier est son beau-père.
[30] Rapport de Charles Genuys, 6 septembre 1921, MAP, 81/51 197/33 145.
[31] Ces clichés autochromes sont conservés en 1921 au Musée de la Sculpture Comparée du Trocadéro.
[32] Rapport de Henri Deneux, 7 août 1921, MAP, 81/51 197/33 145.
[33] VIII.4 « Protection et évacuation du patrimoine mobilier ».
[34] Rapport de Henri Deneux, 1er septembre 1923, MAP, 81/51 197/33 145.
[35] Rapport de Henri Deneux, 17 octobre 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[36] Sauf quelques allusions dans les documents épars du dossier MAP, 81/51 197/33 145.

1810,76 F). De même, les moulages et recollages des débris de statuaire effectués par le sculpteur Havot en 1922 et 1923 lui sont payés de la même façon en août 1924 pour un montant quasiment similaire de 4677,90 F (pour 1922 : 2816,80 F ; pour 1923 : 1861,10 F)[37]. Il s'agit probablement d'un moyen d'assurer des revenus à ces deux personnes, fidèles durant la guerre et liées aux travaux de la cathédrale qui pour l'instant ne les concernent pas. Cependant, les vicissitudes de paiement et les nombreux échanges de correspondances prouvent que Henri Deneux a dû maintes fois justifier ces sommes plutôt modestes.

Comme nous l'avons déjà vu, l'urgence des évacuations et le manque de moyens humains et financiers ont fait que les inventaires sont lacunaires, également dans le domaine de la sculpture. Il existe pourtant trois inventaires des fragments de sculptures de la cathédrale de Reims. Le sculpteur Havot, peu avant son départ de Reims, le 5 mars 1918, réalise un inventaire détaillé des caisses restées à Reims durant la guerre[38]. Un autre inventaire est établi par l'architecte des monuments historiques de Dijon, Raphaël Forey (1867- ?), le 23 février 1919. Enfin un dernier inventaire est établi au Palais de Fontainebleau, le 8 avril 1919, d'après des notes prises le 8 juillet 1918[39]. Il est vrai que la multiplicité des dépôts lapidaires n'a pas simplifié la tenue d'un inventaire exhaustif.

Il existe fondamentalement deux sortes de fragments : ceux qui ont été détachés et ceux qui ont été recueillis au sol. En effet, certains fragments atteints, sur consigne de Max Sainsaulieu, ont été manuellement détachés de leur support afin d'éviter une chute. L'origine de ces fragments est ainsi certaine. Pour les autres, seul l'œil avisé est capable de retrouver l'origine de cet incroyable puzzle. Max Sainsaulieu, à son arrivée à Reims, avait pu compter sur l'expérience du sculpteur Havot, capable de localiser la majorité des fragments retrouvés. C'est tout naturellement à lui que Henri Deneux confie la recherche, l'identification des fragments et la reconstitution des sculptures. Des fragments continuant de tomber lors de tempêtes, ce classement systématique doit se poursuivre[40].

Si nombre de fragments recueillis pendant les bombardements peuvent être remis et recollés sur leur support, certains, significatifs, une fois replacés sur l'édifice, seraient perdus pour les artistes sculpteurs appelés à participer à la restauration. Henri Deneux désire ainsi réaliser et conserver des moulages des fragments les plus intéressants, documentation qu'il juge

---

[37] Comptabilité par Max Sainsaulieu, ADM, dépôt de Reims, 19 J 54.
[38] Inventaire des fragments réalisé par le sculpteur Havot, 5 mars 1918, MAP, 81/51 197/32 144.
[39] AN, F21 7973.
[40] Rapport de Henri Deneux, 1er septembre 1923, MAP, 81/51 197/32 144.

indispensable à la restauration future de l'édifice[41]. Toutefois, tous ces fragments ne peuvent être immédiatement replacés faute d'échafaudage. A ces travaux d'inventaire s'ajoute, pour le sculpteur Havot, la réalisation de sculptures sur une colonne propre lors de la réalisation de chaque chantier de restauration.

Consolidations d'urgence en vue d'assurer la sécurité du chantier

Durant la guerre, quelques travaux de consolidation ont été entrepris. Certes, les superstructures ont résisté mais la solidité même de l'édifice n'est pas encore assurée. Dès 1919, Henri Deneux fait dresser d'immenses étaiements pour soutenir les parties les plus ébranlées de l'édifice.

Dans la nuit du 13 au 14 janvier 1920, une violente tempête fait tomber le pignon nord du transept à l'intérieur de la basilique Saint-Remi, fracassant la couverture provisoire, la charpente et trois travées de voûtes du bras nord du transept. Cet accident alerte Henri Deneux qui s'inquiète qu'un cas similaire puisse survenir à la cathédrale de Reims. Il avoue d'ailleurs son incapacité à prévoir de tels accidents[42]. A la suite de ce rapport, Charles Genuys se rend à Reims pour examiner la situation avec Henri Deneux et prendre les mesures nécessaires. Les travaux de restauration proprement dits sont dès lors ajournés et des travaux d'urgence sont entrepris pour consolider certaines voûtes, notamment celle de la quatrième travée de la nef, et le pignon du bras du transept nord[43].

Charles Genuys se rend à nouveau au chevet de la cathédrale au début du mois de juillet. Il établit un nouveau rapport dont les conclusions sont approuvées le 23 juillet 1920 par la CMH[44]. Charles Genuys souligne que si l'édifice est complètement déblayé au niveau du sol, d'énormes blocs de pierre tombés des corniches et des tours menacent, par endroits, la solidité des voûtes. Il propose en urgence de déposer ces pierres souvent sculptées et certains blocs, en état d'équilibre précaire uniquement retenus par leurs attaches métalliques. Un échafaudage est donc dressé et transporté de place en place tout autour de la cathédrale, afin de constater, pierre par pierre, l'état des façades. Henri Deneux profite de cet échafaudage pour assurer la conservation des éléments en péril, remettre en place les fragments détachés

[41] Rapport de Henri Deneux, 17 octobre 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[42] Rapport de Henri Deneux, 14 janvier 1920, MAP, 81/51 197/32 144.
[43] CMH, 23 janvier 1920, MAP, 80/51/24.
[44] Rapport de Charles Genuys, 10 juillet 1920, MAP, 81/51 197/2 114.

d'un ornement ou d'une statue et procéder à la fluctuation des parties de pierre susceptible de désagrégation par la pluie et les gelées[45].

Des travaux de déblaiement des voûtes et du fossé d'isolement débutent à la fin de l'année 1920. Henri Deneux consolide également, mais de façon provisoire, la tour sud et un contrefort sud-est du transept sud. Ces travaux de consolidation se poursuivent durant l'année 1921 du côté de la tour nord et à l'étage supérieur de l'abside, du côté de la tour est du transept sud et sur les façades de la nef. Ces travaux ont deux objectifs, permettre aux différentes parties de l'édifice d'attendre leur restauration définitive et pouvoir ainsi entreprendre la réfection des voûtes. De tels travaux de consolidation se poursuivent en 1924 sur la façade sud. La voûte du transept sud est déblayée, une brèche est bouchée, la corniche est réparée ainsi que le larmier au-dessus. A la croisée du transept, au-dessus des voûtes hautes, un des quatre gros arcs fortement atteint est mis sur cintre puis consolidé. Les culées d'arcs-boutants de la façade sud très atteints par l'incendie de la charpente sont à reprendre en sous œuvre pour permettre la pose de la charpente du bas-côté sud. Un des pinacles de la tour sud fortement atteint par un obus, ainsi que l'escalier derrière, sont réparés[46].

En 1924, des travaux de consolidation sont également entrepris au porche sous la tour nord. Ils se poursuivent naturellement en 1925 au porche central et à celui sous la tour sud. Henri Deneux consolide les statues et sculptures du portail central et procède à la remise en place de tous les morceaux conservés dans les dépôts. Si les deux autres porches ont moins souffert de l'incendie, le tassement d'une partie des constructions a provoqué des éclatements de draperies et de figures. Pour Henri Deneux, l'ensemble de ces travaux ne consiste aucunement à restaurer la sculpture mais seulement à consolider et à recoller les parties éclatées. Cette interprétation sera diversement appréciée par des membres influents de la commission des monuments historiques[47].

Dans la nuit du 24 au 25 novembre 1926, une partie des enduits de la voûte du déambulatoire tombe sur le maître-autel de la partie de la cathédrale rendue provisoirement au culte. Henri Deneux le signale immédiatement à sa hiérarchie. Certes, les dégâts matériels sont insignifiants, mais comme d'autres parties avoisinantes menacent de tomber, Henri Deneux

---

[45] Ce procédé, d'après les expériences déjà menées, est alors considéré comme efficace et sans inconvénients. En juin 1942, ces conlusions sont révisées. La CMH indique le 22 juin 1942 qu'en « raison de la nature de la pierre de la cathédrale, le fluctuage des parties mauvaises présenterait de graves inconvénients. Ce moyen de conservation ne paraît donc pas devoir être retenu », MAP, 81/51 197/33 145.
[46] Rapport de Henri Deneux, 25 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[47] XV.4.1 « La doctrine de la CMH et le chantier de Reims ».

décide d'établir un plafond provisoire au-dessus du maître-autel pour permettre le déroulement des cérémonies. Ces travaux d'extrême urgence reçoivent un crédit provisoire de 10 000 F[48], le devis de 17 131,41 F n'étant officiellement approuvé que le 20 décembre 1926. Un échafaudage est dressé en urgence afin de réparer cette seule travée de voûte. Henri Deneux constate alors que la voûte de la travée voisine, au-dessus de la sacristie provisoire, est aussi menaçante en raison des infiltrations d'eau des hivers de guerre. Les voûtes au-dessus du maître-autel et de la sacristie dans l'église provisoire sont consolidées, mais celles du déambulatoire ne paraissent guère en meilleur état[49]. A la suite de la chute en juin 1927 d'un fragment au pied d'un chanoine, Henri Deneux entreprend de nouveaux travaux de consolidation au niveau des voûtes du bas-côté du transept nord qui recouvrent la partie qui doit devenir sacristie provisoire[50].

La réfection des superstructures

Les travaux de couverture ne pouvaient être exécutés que dans la mesure où se trouvaient restaurées les maçonneries de support : piliers, arcs et voûtes, murs gouttereaux, arcs-boutants et contreforts. De tels travaux débutent dès la fin du conflit.

En 1921, Henri Deneux restaure des voûtes et fenêtres hautes de la nef pour 1 189 335,15 F. Toutes les voûtes sont refichées. Ce devis comprend en outre la réparation des fenêtres hautes et leurs armatures afin que les vitraux puissent être reposés.

Au milieu de l'année 1923, une somme de 633 946,93 F est allouée pour la restauration des fenêtres de la nef, l'établissement des charpentes définitives sur les bas-côtés nord et sud et la reprise de l'arc-boutant situé entre la 4^{e} et la 5^{e} travée nord[51]. L'établissement des charpentes définitives sur les bas-côtés nord et sud ne peut être entrepris qu'après la réfection des voûtes et fenêtres. Les corniches sculptées et les larmiers au-dessus du faîtage sont réparés, les parements calcinés au-dessous, c'est-à-dire dans les combles, sont purgés des parties éclatées et rejointés. L'arc-boutant situé entre les 4^{e} et 5^{e} travées au nord, entièrement détruit, est remonté suffisamment pour buter la volée supérieure de cet arc. Les culées des 7^{e} et 8^{e} arcs-boutants nord, fortement calcinées et écrasées par les obus, sont reprises avant l'établissement de la charpente définitive du bas-côté. Les chéneaux à la base des combles seront refichés et réparés par certains endroits.

---

[48] Rapport de Henri Deneux, 26 novembre 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[49] Rapport de Henri Deneux, 17 décembre 1926, MAP, 81/51 197/5 117.
[50] Rapport de Henri Deneux, 30 juin 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[51] Rapport de Henri Deneux, 26 avril 1923, MAP, 81/51 197/3 115.

Les voûtes ont fortement souffert durant la guerre. Meurtries par l'incendie, crevées par les obus, elles ont été exposées aux intempéries durant quatre hivers. Les mortiers délavés par la pluie ont désorganisé la maçonnerie[52]. La guerre n'est pas le seul élément responsable de graves désordres des superstructures. Les fondations constituées de remblai sont instables et provoquent l'existence, entre les claveaux des arcs, d'un vide qui s'élargissait d'un millimètre par an. Henri Deneux doit donc procéder au cintrage des arcs, à la dépose de tous les claveaux et à leur repose selon un profil tenant compte des anciens tassements. Il décide pour cela de remplacer le cintrage habituel en bois par un cintrage en briques. Cette innovation simple, rapide et économique évite la dualité des tâches entre maçons et charpentiers. A l'extérieur, le même mode de cintrage est appliqué aux arcs-boutants disloqués, arrachés par les obus. Une fois ces mesures conservatoires prises, Henri Deneux procède à la restauration des voûtes et des fenêtres des deux bas-côtés de la nef[53].

Pour permettre l'exécution du don Rockefeller, Henri Deneux procède, en 1924, au rétablissement des combles supérieurs et à la dépose de la toiture provisoire pour un montant de 248 821,31 F[54]. En 1925, il assure la restauration des voûtes et fenêtres hautes du chœur, de la même manière que celle réalisée aux voûtes et fenêtres hautes de la nef. Ce devis de 658 910,68 F, exécuté sur deux exercices, 1925 et le complément en 1926, comprend les réparations des parties de voûtes encore en place et des fenêtres correspondantes. Cette restauration des fenêtres permet en même temps de placer les vitraux restaurés grâce à l'aide norvégienne. Les voûtes sont refichées, les fenêtres réparées ainsi que les armatures de vitraux. En 1925, la restauration se poursuit au niveau des gâbles de Rois à droite et à gauche du second pignon, entre les deux tours de la façade occidentale, pour un montant de 103 642,59 F.

Afin de poursuivre, de 1926 à 1928, le rétablissement de la charpente et de la couverture sur l'abside et le transept, Henri Deneux entreprend les reprises nécessaires aux arcs-boutants, murs gouttereaux et pignons de ces parties de l'édifice. De plus, comme pour la nef, des corbeaux sont incrustés dans les murs gouttereaux afin de porter la charpente en ciment armé[55]. Les pinacles extérieurs ne sont pas restaurés et ne pourront l'être qu'après la mise hors d'eau complète de l'édifice. En effet, leur restauration retarderait trop les reprises des

[52] IX.2.2 « Architecture et superstructures ».
[53] Rapport de Charles Genuys, 25 mai 1923, MAP, 81/51 197/3 115 et CMH, 25 mai 1923, MAP, 80/15/25.
[54] Rapport de Henri Deneux, 6 juillet 1924, MAP, 81/51 197/5 117.
[55] Rapport de Henri Deneux, 22 juillet 1926, MAP, 81/51 197/5 117.

voûtes du chœur et du transept, reprises nécessaires à l'achèvement des couvertures[56]. La seconde donation Rockefeller finance en partie ces travaux de gros œuvre, notamment la restauration des quatre gros arcs de la croisée du transept, des murs gouttereaux du bras sud du transept et du pignon sud[57].

Les voûtes de la nef ébranlées, disjointes ou trouées sont réparées au milieu de l'année 1927. Les travaux débutent par la restauration de la voûte et des fenêtres hautes de la première travée de l'abside. Henri Deneux isole cette partie de l'édifice par un mur séparatif entre la croisée et la première travée du bras sud du transept. Ces travaux d'un montant de 424 902,75 F sont jugés urgents afin de permettre le rétablissement du comble financé par le don Rockefeller. Henri Deneux profite de l'échafaudage pour refaire les deux fenêtres hautes de cette travée[58].

Les faces nord et est de la tour sud-est du bras sud du transept – faces particulièrement mutilées par les bombardements – sont restaurées en avril 1928 pour 122 405,89 F. Les appuis des fenêtres de ces façades sont en partie détruits et l'eau s'infiltre dans la maçonnerie. Afin de remédier à ces inconvénients, Henri Deneux profite des échafaudages alors à proximité pour les restaurer[59]. Un second devis permet divers travaux ; 66 795,28 F sont affectés à la restauration de la voûte supérieure de la tour est du bras nord du transept et préparent les futurs travaux du fonds Rockefeller[60].

La restauration définitive des quatre arcs-boutants et pinacles rayonnants de l'abside, consolidés provisoirement pour presser la restauration de l'édifice, est financée par la seconde donation Rockefeller pour 621 433,10 F[61]. Les arcs-boutants et pinacles non rayonnants de l'abside sont restaurés en 1929 et 1930 pour un montant de 650 551,42 F, toujours financé grâce à l'aide américaine[62].

La galerie haute sur la façade sud de l'abside est restaurée pour un montant de 396 251,64 F. Ces travaux sont réclamés par le comité franco-américain et présentés sur place à la commission des monuments historiques. Ce chantier doit restituer l'aspect de cette galerie qui a précédé les restaurations d'Eugène Viollet-le-Duc, de Denis Darcy et de Paul Gout, en

[56] Rapport de Henri Deneux, 12 janvier 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[57] Rapport de Henri Deneux, 4 avril 1928, MAP, 81/51 197/5 117.
[58] Rapport de Henri Deneux, 31 janvier 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[59] Rapport de Henri Deneux, 8 mars 1928, MAP, 81/51 197/6 118.
[60] Rapport de Henri Deneux, 12 octobre 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[61] Rapport de Henri Deneux, 10 mars 1928, MAP, 81/51 197/6 118.
[62] Rapport de Henri Deneux, 3 avril 1929, MAP, 81/51 197/7 119.

utilisant le plus possible les vestiges d'avant-guerre et en continuant l'amorce restituée au transept[63].

Un seul pilier, au transept sud, avait été gravement atteint par un obus de gros calibre ; sa chute aurait pu entraîner celle d'une grande partie de l'édifice. En prévision de l'exécution de la voûte de la croisée du transept, des travaux de consolidation provisoire du pilier sud-est de la croisée et de restauration de la voûte de la croisée du transept sont entrepris sur les exercices 1927 et 1928[64], financés à parts égales entre la donation Rockefeller et l'Etat. Cette contribution est envisagée car John D. Rockefeller Jr. a contribué à la moitié du financement dans la restauration des arcs-boutants de l'abside[65]. Pour éviter de déposer le dit pilier ce qui entraînerait des travaux délicats et des dépenses considérables, Henri Deneux procède à des injections de ciment liquide sous pression. Le pilier absorbe ainsi dix-neuf tonnes de ciment, soit le tiers de sa masse, mais les pierres ayant été chassées au dehors, les travaux consistent également à raboter tous les excédents pour restituer la forme primitive. Le pilier est consolidé sans aucune modification de l'apparence extérieure[66].

En 1928, d'importants travaux sont menés pour restaurer la voûte et les fenêtres hautes de la première travée au transept sud et pour la restauration définitive du pilier sud-est de la croisée du transept, pour 444 147 35 F. Les armatures des fenêtres sont réparées afin de recevoir les vitraux. A l'intérieur, Henri Deneux retaille les assises qui ont été chassées au-dedans et remplace les morceaux manquants ; à l'extérieur, la reprise provisoire en moellons est refaite en pierre de taille[67]. Les travaux de l'année 1928 concernent également la réfection des voûtes et fenêtres hautes de la deuxième travée du transept, de la rose méridionale et diverses reprises à la tour sud-est du transept, pour un montant de 329 706,39 F[68]. Toutes les voûtes hautes de l'édifice, à l'exception de celles du bras nord du transept et des fenêtres hautes correspondantes, sont complètement réparées à la fin de l'année 1928.

Ainsi, afin de libérer l'intérieur de l'édifice des grands échafaudages qui l'encombrent, Henri Deneux entreprend, en 1929, la restauration des voûtes, fenêtres hautes et rose du bras nord du transept pour un montant de 291 100,44 F. Les voûtes sont entièrement refichées en mortier de chaux, les pierres endommagées ou manquantes sont remplacées, les fenêtres sont

[63] Rapport de Henri Deneux, 5 août 1929, MAP, 81/51 197/7 119.
[64] Rapport de Henri Deneux, 9 juillet 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[65] Lettre de Henri Deneux à Welles Bosworth, 2 juin 1933, MAP, 81/51 197/33 145.
[66] Rapport de Henri Deneux, 9 juillet 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[67] Rapport de Henri Deneux, 7 mars 1928, MAP, 81/51 197/6 118.
[68] Rapport de Henri Deneux, 8 mars 1928, MAP, 81/51 197/6 118.

réparées afin qu'elles soient prêtes à recevoir les vitraux[69]. Il restaure également les voûtes de la chapelle Saint-Joseph presque totalement détruites par le bombardement et celles des deux chapelles voisines[70] qui ont perdu nervures et colonnettes. Henri Deneux profite des échafaudages nécessaires à la démolition des murs de l'église provisoire pour remettre en état les voûtes du déambulatoire. Ce nouveau devis est approuvé le 12 avril 1929 pour un montant de 425 930,24 F[71]Pour permettre, en 1930, l'exécution des combles définitifs sur le déambulatoire et les chapelles côté sud, prévue sur la seconde donation Rockefeller, Henri Deneux restaure les murs gouttereaux et chéneaux de l'abside[72]. Deux devis sont votés en ce sens : le premier d'un montant de 263 027,29 F et le second de 124 806,25 F. Tout le parement intérieur est à reprendre car, par deux fois, ces murs ont été incendiés, en 1481 et en 1914. Henri Deneux profite de cette réfection pour fixer des corbeaux destinés à recevoir la nouvelle charpente[73]. Suite à la restauration de la galerie haute de l'abside, exécutée sur la face sud de l'édifice au cours de l'exercice 1929, Henri Deneux propose la restauration de la face nord avec le retour du bras nord du transept[74]. Le montant de ces travaux, soit 503 778,36 F est remboursé tardivement par le CFARM, seulement en 1931 et 1932. Sur l'exercice 1929, la restauration de la galerie haute de l'abside a été exécutée sur la face sud de l'édifice, Henri Deneux propose la restauration de la face nord avec le retour du bras nord du transept[75].

Suite aux restaurations des voûtes hautes des tours nord-est et sud-ouest du transept, profitant ainsi des échafaudages existants dans le voisinage, Henri Deneux entame, en 1930, la restauration des voûtes hautes des tours nord-ouest et sud-est et du pinacle adossé sur la face sud, pour 306 690,22 F. Ce pinacle a été littéralement disloqué par des obus et il ne reste que l'oiseau du couronnement. De plus, la pile à laquelle il est adossé a été lézardée de haut en bas. Pour consolider l'ensemble, Henri Deneux procède à des injections de ciment sous pression pour relier les parties disjointes[76].

En 1931, les voûtes inférieures du transept et le pinacle à droite de la rose de la façade sud sont remises en état après l'approbation d'un devis de 397 437,17 F. Un dallage en ciment est

---

[69] Rapport de Henri Deneux, 15 janvier 1929, MAP, 81/51 197/7 119.
[70] Il existe à la cathédrale de Reims sept chapelles : Saint Jean, Saint Nicolas, Saint-Remi, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, Saint Calixte et de la Vierge.
[71] Rapport de Henri Deneux, 4 avril 1929, MAP, 81/51 197/7 119.
[72] Rapport de Henri Deneux, 3 février 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[73] Rapport de Henri Deneux, 16 avril 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[74] Rapport de Henri Deneux, 7 février 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[75] Rapport de Henri Deneux, 7 février 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[76] Rapport de Henri Deneux, 17 avril 1930, MAP, 81/51 197/8 120.

posé au-dessus de ces voûtes basses. Le pinacle est réparé ainsi que l'escalier de l'intérieur de ce contrefort. Les armatures des fenêtres basses sont restaurées afin de recevoir les vitraux[77]. Le devis de restauration des galeries des chapelles absidiales est approuvé le 8 août 1931 pour un montant de 870 600,20 F. La galerie basse de l'abside a beaucoup souffert des bombardements et une grande partie côté sud-est est totalement détruite. Le mauvais état des chéneaux laisse pénétrer l'eau dans les corniches inférieures et plusieurs parties ont subi des dommages dûs aux gelées. Henri Deneux propose la réfection de cette galerie en rétablissant l'état d'avant-guerre et complète les animaux de couronnement qui n'avaient pas été refaits par Eugène Viollet-le-Duc vers 1860 faute de crédit, mais qui figurent dans les anciennes gravures du XVIII^{e} siècle. La restauration de cette galerie une fois réalisée, le chevet de la cathédrale est réparé à l'exception des toitures[78].

Une partie du devis consacré à la restauration de la crypte est approuvée le 16 février 1932 et permet d'entreprendre la réfection des chapelles rayonnantes et d'un pinacle sur la façade sud. En 1932, profitant de la présence des échafaudages, Henri Deneux entreprend la réfection des parties inférieures, balustrade à la base du pignon du transept sud, première voûte sud du déambulatoire et des voûtes de première chapelle sud, pour un montant de 269 933,84 F. Ces travaux commencés le 1er août 1932 sont achevés le 30 novembre 1932[79].

Soucieux de profiter à nouveau des échafaudages nécessaires à la restauration de la galerie haute de la nef sur la façade sud, Henri Deneux entreprend la restauration des pinacles et arcs-boutants de cette partie de l'édifice pour un montant de 1 379 588,62 F[80], financé par la seconde donation Rockefeller et réparti sur les exercices 1934 et 1935. Les pinacles et arcs-boutants de la nef côté sud sont réparés comme ceux de l'abside par le remplacement des pierres en mauvais état. La restauration de la sculpture ajournée au début de la restauration est réalisée au fur et à mesure des travaux de maçonnerie. Les statues ou fragments de statues manquants sont réparés ou remplacés[81]. Cette proposition soumise et acceptée par le milliardaire américain permet d'activer l'emploi de sa deuxième donation. Parallèlement, l'Etat finance des travaux analogues du côté nord, pour un montant de 2 952 097,19 F[82]. Mais certains pinacles, arcs-boutants et assises de sculptures étaient en plus mauvais état qu'ils n'y

[77] Rapport de Henri Deneux, 25 juillet 1931, MAP, 81/51 197/9 121.
[78] Rapport de Henri Deneux, 28 juin 1931, MAP, 81/51 197/9 121.
[79] Rapport de Henri Deneux, 29 avril 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[80] Ce chiffre diverge entre la comptabilité du service des monuments historiques et le CFARM.
[81] Rapport de Henri Deneux, 7 juillet 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[82] Rapport de Henri Deneux, 30 septembre 1934, MAP, 81/51 197/14 126.

paraissaient, avant tout échafaudage. Ces travaux ont entraîné un excédent de dépense de maçonnerie et de sculpture. Le devis initial est épuisé alors qu'il reste à terminer le premier pinacle près de la tour sud et la face est. Henri Deneux doit établir un nouveau devis[83].

La restauration du gros œuvre de la cathédrale s'achève par la remise en état des arcs-boutants et de la galerie de la façade nord. Les travaux consistent essentiellement en quelques travaux de couverture, au remplacement des pierres en mauvais état et à la dépose de divers ouvrages de sculptures. Toutefois, en raison des problèmes sociaux des années 1936-1937, le devis initial de 2 952 097,19 F est dépassé et il reste pour 388 235 F de travaux à exécuter pour parfaire la remise en état de la façade nord[84].

En 1938, les travaux de réfection des superstructures ne sont pas achevés. Un important chantier doit concerner la tour nord calcinée par l'échafaudage le 19 septembre 1914.

Les dépendances

Dès 1919, les sacristies de la cathédrale sont déblayées et Henri Deneux fait poser une couverture provisoire en tôle ondulée afin de protéger le mobilier des intempéries. Le montant de ce chantier est minime, seulement 3902,25 F.

Ce n'est qu'en 1930, que les travaux des dépendances de la cathédrale reprennent. Cet état provisoire ne pouvant durer davantage, Henri Deneux entreprend la réfection du caniveau des sacristies et du caveau des archevêques. En effet, le caveau des archevêques écrasé par la chute des voûtes de la croisée du transept doit être consolidé pour éviter tout accident. Henri Deneux se sert des reliquats de l'exercice 1930, soit 15 028,63 F[85]. A la suite de ces travaux, Henri Deneux entreprend une série de chantiers consacrés à la restauration de la crypte de Saint-Nicaise, des chapelles rayonnantes et d'un pinacle sur la façade sud de la cathédrale de Reims, pour un montant de 123 915,84 F, réparti sur les exercices 1931 et 1932[86]. Enfin, du 6 août 1932 au 15 décembre 1932, la grille du chœur dans la croisée du transept et le bahut en pierre sont rétablis[87].

La restauration des sacristies et de leurs dépendances est entreprise bien plus tardivement, en 1932 jusqu'à 1936. La première phase débute le 17 septembre 1932 et se poursuit jusqu'à la fin du mois d'avril 1933. 190 000 F permettent de réparer les murs des sacristies fortement

[83] Rapport de Henri Deneux, 25 octobre 1935, MAP, 81/51 197/15 127.
[84] Rapport de Henri Deneux, 14 mai 1937, MAP, 81/51 197/16 128.
[85] Rapport de Henri Deneux, 11 janvier 1931, MAP, 81/51 197/9 121.
[86] Rapport de Eugène Rattier, 30 janvier 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[87] Rapport de Henri Deneux, 18 mai 1932, MAP, 81/51 197/10 122.

endommagés par les bombardements. Les dallages de couverture sont refaits. La charpente en fer et la couverture sont rétablies à l'aide de documents réalisés par Eugène Viollet-le-Duc au moment de la construction des sacristies. La seconde phase est exécutée du 18 avril 1933 au 15 septembre 1933 pour un montant de 242 995,47 F. Le gros œuvre des sacristies est restauré ainsi que les vitraux et vitrerie de l'escalier de Viollet-le-Duc[88]. En 1934, les travaux reprennent pour un montant de 207 997,93 F. Ils débutent le 13 août et s'achèvent le 29 décembre 1934. Les plafonds sont réparés, les enduits des murs sont refaits, les couvertures sont complétées, le dégagement est dallé de pierre, les châssis vitrés sont réparés et complétés, les parquets sont remis en état, ainsi que les menuiseries restées en place[89]. Enfin, en 1936, l'éclairage des sacristies est installé.

Le fossé d'isolement au pourtour des chapelles absidiales a beaucoup souffert du bombardement et le caniveau d'écoulement des eaux a été brisé en plusieurs endroits. L'eau s'infiltrant dans les fondations, Henri Deneux propose, en 1934, la remise en état du fossé et des caniveaux au pourtour de l'abside, pour un montant de 51 798,63 F. Ces travaux débutent le 10 août 1934 et s'achèvent le 16 octobre 1934. Tous les matériaux en bon état sont réemployés et ceux brisés remplacés. Afin de dégager davantage le soubassement de l'édifice, le dallage brisé établi par Eugène Viollet-le-Duc est remplacé par du pavé de grés. Le fond du caniveau est relevé de près d'un mètre tout en dégageant davantage la base du monument[90].

Ces travaux dans les dépendances de la cathédrale ne concernent pas encore le Palais du Tau mais essentiellement les sacristies afin de donner au clergé les moyens de célébrer le culte.

Réaffecter la cathédrale au culte : aménagements intérieurs et réfection du mobilier

Le clergé a toujours souhaité récupérer le plus rapidement possible un espace à l'intérieur de la cathédrale pour y célébrer les offices. Dès février 1915, une demande en ce sens est officiellement adressée à Henri Deneux[91]. Cet objectif est également poursuivi par la CMH et par la SACR. Mais la tenue des offices nécessite un mobilier adapté. Le clergé est tributaire de l'Etat car la reconstitution du mobilier figurant à l'inventaire dressé après le vote de la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat incombe aux pouvoirs publics. En revanche, celui

[88] Rapport de Henri Deneux, 25 juin 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[89] Rapport de Henri Deneux, 8 mai 1934, MAP, 81/51 197/13 125.
[90] Rapport de Henri Deneux, 5 mai 1934, MAP, 81/51 197/13 125.
[91] Rapport de Henri Deneux, 26 février 1915, MAP, 81/51 197/2 114.

acquis postérieurement à 1905 dépend du clergé[92]. La réaffectation de la cathédrale de Reims au culte se fait progressivement en 1919, 1928 et 1938[93]. Hormis ces dates inauguratrices, deux autres chantiers assurent le confort des offices : la restauration des grandes orgues, le rétablissement du chauffage et de l'éclairage.

1919 : la création d'une église provisoire

En 1919, pour rendre au culte la partie la moins endommagée, des travaux de maçonnerie sont entrepris pour isoler, du reste de l'édifice, le bras nord du transept, la partie déambulatoire de l'abside et les trois chapelles absidiales, la dernière chapelle servant de sacristie. C'est dans ce nouvel espace – environ un cinquième de la surface totale – que le cardinal Luçon célèbre la messe de Noël. Ce premier chantier est relativement minime : seulement 84 147,17 F sont nécessaires. Le financement est assuré par l'Etat qui invite le clergé de la cathédrale « à participer à la dépense […] dans la plus large mesure possible »[94]. L'archevêque de Reims souscrit à cette demande pour 15 000 F[95]. Cette somme est complétée par la SACR à hauteur de 10 000 F.

Le 7 novembre 1919, le cardinal Luçon écrit à Paul Painlevé (1863-1933) pour demander le retour de l'autel, de l'orgue, du tambour et de l'horloge[96] en vue de l'installation du clergé dans l'église provisoire. Mais ces travaux tardent, débutant seulement en 1920. Un premier devis concerne la repose de l'horloge du XIV^{e} et des tambours du XVIII^{e} du transept nord, pour un montant de 13 433,20 F. L'agencement du mobilier de la sacristie, l'installation du maître-autel, de la chaire à prêcher et du trésor, la fermeture des tambours de porte du transept nord sont couverts de 24 240,86 F. Le clergé de la cathédrale ainsi que la SACR participent chacun pour 6000 F au montant de la dépense[97].

L'orgue d'accompagnement bénéficie lui aussi d'un financement particulier. Durant la guerre, le 30 mai 1916, la comtesse Werlé avait rencontré le cardinal Luçon[98]. Au cours de la visite de la cathédrale, elle a probablement promis son futur concours pour la restauration de

---

[92] Il est difficile de connaître avec exactitude le coût de la réfection du mobilier car la générosité des fidèles permet entre autres la reconstitution des ornements et des vases sacrés.
[93] XI.1.4 « Commémorations et festivités ».
[94] Lettre du chef de division chargé de la direction des services des Beaux-Arts au préfet de la Marne, 12 juin 1919, ADM, 4T43.
[95] Lettre du cardinal Luçon au préfet de la Marne, 28 juin 1919, ADM, 4T43.
[96] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.242.
[97] Lettre du ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts au préfet de la Marne, 29 mars 1920, ADM, 4T 43.
[98] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.92.

l'édifice. Elle finance ainsi, à la fin de l'année 1920, la moitié de la restauration de l'orgue d'accompagnement[99], soit 6682,15 F[100]. Touchée durant la guerre par plusieurs éclats d'obus et endommagée au cours de son évacuation, la partie instrumentale est refaite par le facteur d'orgue Charles Mutin. L'orgue d'accompagnement est remis en place dans l'église provisoire de la cathédrale de Reims afin inauguré le 16 octobre 1921, par un concert des organistes Henri Dallier (1849-1934) et J. Lartilleux[101].

1923-1928 : réfections intérieures en vue des cérémonies d'inauguration de la nef des 11 et 26 mai 1927

La réaffectation d'une plus large partie de l'édifice au culte est compromise par les fouilles archéologiques et par le délabrement avancé des superstructures. Ce n'est qu'en 1923 que les travaux reprennent en ce sens. Afin de terminer la dixième et dernière travée de la nef, Henri Deneux fait bâtir un mur entre la nef et le transept pour 54 659,64 F. Ce mur de clôture sert également d'assise pour la réfection des parties hautes.

Ce ne sont encore que des travaux sommaires. A la fin du mois de juillet 1924, le cardinal Luçon réitère ses demandes de réaffectation de la nef de la cathédrale au culte et en prévision de cet hypothétique moment, il sollicite l'Etat pour le financement intégral de la reconstitution du mobilier détruit et estimé, selon lui, à 150 000 F[102]. Devant l'inertie de l'Etat, le cardinal Luçon paie en 1927, sur ses deniers personnels, ces divers objets pour la somme de 32 827,30 F dont il obtient le remboursement en juin 1929. La différence s'explique par le fait que d'autres crédits, prélevés sur les recettes du tronc, ont été alloués entre temps à Henri Deneux pour entreprendre une partie des travaux initialement projetés. Ils concernent pour l'exercice 1925 la réparation de la chaire à prêcher, de l'ancien autel de la chapelle du Sacré-Cœur qui servira d'autel provisoire, de cinq confessionnaux et l'exécution d'un sixième[103].

D'autres travaux plus conséquents sont nécessaires et Henri Deneux établit un rapport dans lequel il précise que pour rendre la cathédrale au culte, il faut rétablir les portes détruites et

---

[99] Le buffet d'orgue d'accompagnement est une œuvre du XIX[e], exécutée par Ventadour d'après les dessins de l'architecte diocésain Jean-Jacques Arveuf-Fransquin (1802-1876).
[100] MAP, 81/51 197/2/114.
[101] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.266.
[102] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 30 juillet 1924, MAP, 81/51 197/32 144. L'archevêque de Reims réclame : la remise en état des lustres en bronze doré et de la chaire à prêcher ; la réinstallation de l'orgue d'accompagnement et d'un harmonium ; l'achat de deux mille chaises, bancs pour les enfants, bancs et agenouilloirs, fauteuils pour offices, banquettes garnies, tabourets et chaises garnies, prie-Dieu, tables de communion, confessionnaux et candélabres dorés ; l'achat de linge et d'objets liturgiques, tapis d'autel, catafalque, soutanes, aubes, nappes de communion, surplis pour prêtres…
[103] Rapport de Henri Deneux, 15 février 1925, MAP, 81/51 197/32 144.

réparer celles encore existantes, construire un mur de séparation entre la dixième travée du bas-côté sud et le transept, rétablir le dallage de la nef et des bas-côtés, établir un dallage provisoire dans le chœur, rétablir la voûte du sous-sol dans les bas-côtés nord et remettre en place les restes des évêques exhumés au cours des fouilles[104]. Initialement, Henri Deneux prévoyait de rendre la nef et les bas-côtés au culte vers la fin de l'année 1925. Il débute ces travaux par la construction des deux murs pour 13 772,87 F permettant de séparer la partie en chantier du reste de l'édifice. Ces deux murs complètent ceux installés l'année précédente. Un autre devis de 181 749,25 F financé par l'argent du tronc sert à la réfection de la voûte du sous-sol découvert dans le bas-côté nord, au rétablissement des portes principales de la façade occidentale, des escaliers et du triforium, à la réparation des deux chaires à prêcher, des confessionnaux et d'un ancien autel pour servir d'autel provisoire.

En 1926, Henri Deneux assure la réfection du dallage atteint par la chute des voûtes et l'incendie de la paille au niveau de la nef, des bas-côtés nord et sud et du chœur provisoire suivant un devis de 227 447,05 F. La moitié des dalles primitives superficiellement calcinées est déposée, puis après le dédoublement, réemployée. En revanche, Henri Deneux ne peut entreprendre la décoration définitive du dallage du chœur, car celui-ci doit attendre la restauration du maître-autel et de l'arrière-chœur surélevé par le rétablissement de la crypte. Le chœur est provisoirement carrelé en carreaux de grès[105]. Les stalles du XVII^{e} siècle placées du côté nord du chœur ont été complètement incendiées le 19 septembre 1914 tandis que vingt-six du côté sud sont réparables. Elles sont replacées dans le chœur, moitié du côté nord et moitié du côté sud. Ce devis de 47 294,82 F permet également l'achat de mille chaises pour la nef[106].

La nef est officiellement inaugurée les 11 et 26 mai 1927, mais les travaux se poursuivent afin de permettre l'installation du clergé avant l'hiver 1927. Henri Deneux entreprend la restauration des voûtes de la sacristie provisoire. L'archiprêtre Fernand Gayet demande également la construction d'un mur séparatif au transept nord. Le budget de ces travaux est réparti entre l'Etat pour 24 726,88 F, le curé de la cathédrale pour 7000 F et le cardinal Luçon pour 3000 F[107]. Enfin, un dernier devis de 122 392,43 F permet l'achèvement de la restauration de la nef et des bas-côtés et quelques menus travaux indispensables à la mise en état du monument au moment de la prise en possession par le clergé : établissement d'un

[104] Rapport de Henri Deneux, 15 février 1925, MAP, 81/51 197/32 144.
[105] Rapport de Henri Deneux, 15 avril 1926, MAP, 81/51 197/5 117.
[106] Rapport de Henri Deneux, 11 juin 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[107] Rapport de Henri Deneux, 30 juin 1927, MAP, 81/51 197/5 117.

tambour de porte sous la tour nord de la façade occidentale, réparation des grilles du chœur, rejointement des parements intérieurs, consolidation des pierres calcinées, aménagement des réduits servant de sacristie aux enfants de chœur…[108]

1938 : réfection du dallage et du mobilier

La nef rendue au culte, les travaux se poursuivent dès lors sans date d'échéance. Quelques travaux en 1930 assurent la restauration de la grille du chœur financée en grande partie par le produit du tronc[109]. D'ailleurs, concernant les travaux d'embellissement, l'inauguration « définitive » est, à de nombreuses reprises, reportée. Dès juin 1932, dans un rapport interne, Henri Deneux souligne que « sous peu » le chevet sera rendu au culte[110].

Une fois les superstructures restaurées, il ne reste alors, pour rendre la nef au culte, qu'à réparer le dallage et le mobilier. En 1933, le carrelage du XVIII[e], fracassé par les obus, du déambulatoire du chœur est rétabli en partie en vieilles dalles réemployées après retailles et en partie en dalles neuves pour un montant de 128 786,59 F[111]. Comme pour la nef, le tout est posé sur une dalle en ciment armé, reposant sur de petits murets construits sur les fondations de la cathédrale, afin de permettre le chauffage par le sol. Ces travaux s'achèvent le 9 septembre 1933[112]. D'autres travaux se poursuivent alors dans le bras nord du transept du 25 septembre au 16 décembre 1933. Ce nouveau devis de 145 268,46 F finance également l'établissement de portes en fer à la crypte de Saint-Nicaise, aux caveaux des archevêques et à la descente au calorifère[113].

Sur le plan liturgique, le rétablissement d'un autel majeur se fait la même année, en 1933. Des travaux sont alors entrepris pour le rétablissement de l'autel du Cardinal, situé à l'arrière-chœur et du dallage en marbre au pourtour. Les travaux, d'un montant de 130 200,54 F, commencent le 26 juin 1933 et prennent fin le 23 décembre 1933. Les parties conservées de l'autel sont réparées et les parties manquantes sont remplacées par les mêmes marbres que les anciens. Le dallage est rétabli en damier noir et blanc, de mêmes dimensions qu'auparavant, mais les éléments noirs et blancs sont composés des débris recueillis de l'ancien dallage,

---

[108] Rapport de Henri Deneux, 25 septembre 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[109] Rapport de Henri Deneux, 20 septembre 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[110] Rapport de Henri Deneux, 25 juin 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[111] Rapport de Henri Deneux, 28 février 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[112] Rapport de Henri Deneux, 28 février 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[113] Rapport de Henri Deneux, 6 juillet 1933, MAP, 81/51 197/13 125.

traités en mosaïque. Pourtant, pour rester dans les limites des crédits alloués en 1933, Henri Deneux ne peut rétablir que partiellement ce dallage et privilégie celui avoisinant l'autel[114].

Les travaux du chœur se poursuivent en 1934 par le rétablissement du dallage du bras sud du transept et d'une partie du dallage de l'arrière-chœur. Ces travaux, d'un montant de 151 641,03 F, consistent à dédoubler et à reposer les vieilles dalles, les parties manquantes étant refaites en pierre neuve. Henri Deneux profite également de ces travaux pour faire graver et poser une pierre tombale à la mémoire du cardinal Luçon[115]. Simultanément, le maître-autel en marbre, écrasé par la chute des voûtes, est rétabli pour un montant de 202 825,70 F, entièrement financé par les dons reçus par l'archevêque de Reims. Dès le 20 juin 1934, l'archevêque de Reims, Emmanuel Suhard (1874-1949), s'engage à financer intégralement les travaux[116]. Ceux-ci ne débutent que bien après cette promesse le 3 septembre 1934 et se termine le 29 décembre de cette même année. L'autel est rétabli tel qu'il était en 1914 avec le réemploi systématique des éléments d'origine[117].

Mais, afin de retrouver toute la solennité des grandes cérémonies, la cathédrale devait retrouver sa voix, le rythme des heures et les airs liturgiques[118]. L'ancien carillon, effondré au cours de l'incendie du 19 septembre 1914, est expertisé par le chanoine J. Lartilleux et Hesse. Il est reconstitué par la maison Ungerer et les fonderies de cloches et carillons Causard[119]. Ce carillon, intégralement financé par le CFARM, est béni le jour de la Toussaint 1935 par l'archevêque de Reims avant de reprendre sa place à la croisée.

L'année 1935 est également consacrée à des aménagements divers à l'intérieur de la cathédrale et des sacristies. Les travaux, d'un montant de 278 577 F, débutent le 15 mai 1935 et s'achèvent le 15 décembre 1935. Cette somme couvre la remise en état des chandeliers, de la croix de l'autel du Cardinal, des fonts baptismaux et de la grille au pourtour, l'installation de commodités dans les sacristies, la remise en état des menuiseries des sacristies, des grillages de protection de vitraux, du dallage du chœur dans la partie comprise entre l'autel et l'arrière-chœur[120]. Du 19 octobre 1936 au 2 avril 1937, de nouveaux travaux pour une somme

---

[114] Rapport de Henri Deneux, 15 avril 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[115] Rapport de Henri Deneux, 7 mai 1934, MAP, 81/51 197/13 125.
[116] Rapport de Henri Deneux, 19 juin 1934, MAP, 81/51 197/14 126.
[117] Rapport de Henri Deneux, 19 juin 1934, MAP, 81/51 197/14 126.
[118] Patrick DEMOUY (dir.), *Reims : la cathédrale*, coll. Le Ciel et la Pierre, St Léger Vauban, Éditions Zodiaque, 2000, p.121.
[119] Lettre des fonderies de cloches et carillons Causard à Henri Deneux, 15 octobre 1935, MAP, 81/51 197/9 121.
[120] Rapport de Henri Deneux, 19 février 1935, MAP, 81/51 197/15 127.

de 154 608 F permettent l'achèvement de la restauration des sacristies : boiseries de la salle capitulaire, éclairage électrique, peintures et vitreries. Le clergé peut reprendre possession de ces sacristies lors des cérémonies de consécration du 18 octobre 1937[121].

Les travaux des sacristies ne sont pas les seuls nécessaires au retour cultuel. Dans le cadre des grands travaux contre le chômage, un nouveau chantier de 343 495 F, du 6 juillet 1936 au 29 août 1937, permet la réfection intérieure des chapelles et de leur mobilier. Les travaux sont consacrés à la remise en état des dallages, la réparation des autels, des grilles de clôture, des vitraux restés en place et la réparation des voûtes des trois chapelles nord[122].

Pour faire suite aux doléances de l'archevêque de Reims et afin de préparer au mieux la consécration de l'édifice le 18 octobre 1937, Henri Deneux établit, le 25 juillet 1937, un rapport dans lequel il préconise la démolition des murs provisoires, la réparation intégrale des autels et des dallages des chapelles. Henri Deneux ne peut, dans le temps imparti, réparer les grandes orgues. Il prévoit néanmoins la réfection du buffet et de la partie instrumentale pour juillet 1938. En revanche, il lui est impossible de remettre en état les bourdons nécessitant préalablement d'importants travaux à la tour sud[123]. Henri Deneux se voit allouer 640 590 F, somme issue du plan Marquet. Les travaux débutent le 27 mai 1937 mais ne sont achevés qu'après les cérémonies de consécration, le 4 décembre. Ils comprennent la démolition des murs provisoires, la remise en état des piliers, colonnes basses et chapiteaux noyés dans ces murs provisoires, la réparation des fenêtres, armatures et vitraux de la sacristie provisoire, l'achèvement du dallage en marbre et d'une partie de la grille du chœur[124].

Le 21 janvier 1938, une mission de la commission des monuments historiques, dirigée par l'inspecteur général Pierre Paquet, se rend à Reims afin d'examiner les dernières mesures à prendre pour achever rapidement la restauration de la cathédrale, mais également de l'archevêché, des cours et jardins alentour et la création de locaux pouvant recevoir le Trésor et tous les fragments découverts après la guerre dans les ruines de la ville[125]. A l'intérieur de la cathédrale, divers travaux d'ameublement sont encore indispensables pour la grande cérémonie d'inauguration. La délégation émet toutefois quelques avis circonstanciés : à propos des grandes orgues, la réparation du buffet doit être faite sans apporter aucun

[121] Rapport de Henri Deneux, 24 avril 1936, MAP, 81/51 197/16 128.
[122] Rapport de Henri Deneux, 28 mars 1936, MAP, 81/51 197/15 128.
[123] Rapport de Henri Deneux, 25 juillet 1937, MAP, 81/51 197/33 145.
[124] Rapport de Henri Deneux, 22 février 1937, MAP, 81/51 197/16 128.
[125] Rapport de l'inspecteur général Pierre Paquet au directeur général des Beaux-Arts, 31 janvier 1938, MAP, 81/51 197/32 144.

changement à son aspect ; les stalles manquantes doivent être remplacées, identiques aux anciennes ; le trône, exécuté par Viollet-le-Duc et détruit à moitié, doit être reconstitué ; les grilles doivent être repeintes conformément aux échantillons de peinture et de dorure soumis à la délégation ; pour le beffroi des cloches, les travaux proposés ainsi que ceux de la tour sont jugés indispensables ; la petite rose occidentale doit être pourvue d'un vitrail historié accompagnant harmonieusement les autres verrières de la façade[126]. Ce rapport, examiné par la commission des monuments historiques, le 25 février 1938[127], aboutit au lancement d'une vaste campagne de restauration devant rendre tout son faste à la cathédrale de Reims pour les grandes cérémonies d'inauguration.

Un premier devis de 314 128 F est consacré au rétablissement des stalles et du lutrin du chœur. Offertes en 1745 par le chanoine Godinot, les stalles du chœur sont détruites en partie dans l'incendie, celles placées au sud ont été en grande partie sauvées et restaurées depuis. Celles du côté nord qui avaient été brûlées sont rétablies dans leur disposition primitive. Partiellement endommagé, le lutrin placé entre les deux rangées de stalles est remis en état en suivant le modèle du lutrin de l'église Saint-Jacques de Reims[128]. Le second devis, d'un montant de 170 174 F, permet la réparation du buffet d'orgues, du trône du Cardinal, l'aménagement du tambour nord et la réparation des grilles du portail[129]. Un dernier devis tardif de 242 036 F, approuvé seulement le 6 juillet 1938, est consacré à divers aménagements intérieurs : peinture des grilles du chœur, des appuis de communion et grilles des chapelles absidiales, des portes extérieures et du triforium, installation de la chaire de l'arrière chœur, aménagement du mobilier des sacristies, chapiers et armoires du Trésor, armoires de la chambre forte, rétablissement du lambris XVIII^{e} siècle de la Porte Romane, réparation de la chambre de l'Horloge du chœur XIV^{e} siècle et renouvellement du mécanisme[130].

Désireux de rendre la totalité de sa voix à la cathédrale, Henri Deneux établit un devis de 425 334 F pour la restauration du sommet de la tour sud de la façade ouest et du beffroi du bourdon. Ayant particulièrement souffert des bombardements dans sa partie supérieure, la tour sud de la façade ouest retrouve son dallage de couverture, l'escalier à jour, le beffroi réparé en ciment armé[131]. Le devis initial est dépassé de 9924,26 F car, comme le souligne

[126] CMH, 25 février 1938, MAP, 80/15/29.
[127] Rapport de l'inspecteur général Pierre Paquet, 31 janvier 1938, MAP, 81/51 197/32 144.
[128] Rapport de Henri Deneux, 10 février 1938, MAP, 81/51 197/17 129.
[129] Rapport de Henri Deneux, 5 mai 1938, MAP, 81/51 197/17 129.
[130] Rapport de Henri Deneux, 18 mai 1938, MAP, 81/51 197/17 129.
[131] Rapport de Henri Deneux, 11 février 1938, MAP, 81/51 197/17 129.

Henri Deneux, « le beffroi était beaucoup plus pourri qu'il paraissait »[132]. Si la cathédrale de Reims retrouve dès lors sa voix, la restauration, pour être complète, doit lui redonner son ambiance musicale.

Les grandes orgues

Le chantier de restauration des grandes orgues est particulièrement tardif, ce qui inquiète notamment l'archevêché de Reims qui en fait part à la direction des Beaux-Arts en mai 1936. Des projets, notamment du facteur Auguste Convers de Paris, avaient été soumis à Henri Deneux dès 1932, sans connaître de suite. En 1936, il est impératif qu'en prévision des grandes fêtes d'inauguration, la cathédrale retrouve son instrument.

Un cahier des charges est établi le 26 octobre 1936[133]. L'instrument sera composé de quatre claviers manuels (grand-orgue, positif, récit expressif et écho) et d'un pédalier. L'ancienne tuyauterie devra être utilisée au maximum et le buffet reprendra l'aspect général qu'il avait avant la restauration de 1849. Henri Deneux refuse cependant d'ajouter des éléments électriques, considérant que les grandes orgues sont plus un instrument liturgique qu'un orgue de concert. Il écarte également ce projet en raison de la complexité de l'instrument et des risques d'inflammation.

La toute jeune commission des orgues nomme deux experts, Marcel Dupré et Norbert Dufourcq, auteur d'un article sur ce sujet paru dans *Le Journal des Débats*, le 8 juillet 1938[134]. Accompagnés de l'organiste titulaire, le chanoine J. Lartilleux, ils se rendent à Reims le 18 octobre 1936 pour établir un cahier des charges. C'est le facteur d'orgue Victor Gonzalez[135] de Châtillon-sous-Bagneux (92) qui est désigné à l'issue du concours. Il est chargé, tout en maintenant autant que possible les éléments d'origine, d'augmenter la puissance de l'instrument jugée insuffisante pour un tel édifice. L'orgue est porté à 86 jeux et harmonisé suivant les consignes données par Norbert Dufourcq sur le modèle de la facture française des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles[136]. Ces travaux de restauration durent dix-huit mois et l'harmonie générale est effectuée par trois équipes d'harmonistes qui s'affairent nuit et jour durant trois mois.

---

[132] Rapport de Henri Deneux, 6 janvier 1939, MAP, 81/51 197/17 129.
[133] Cahier des charges des grandes orgues, 26 octobre 1936, MAP, 81/51 197/33 145.
[134] Norbert DUFOURCQ, « Les grandes orgues de Reims », *Le Journal des Débats*, 8 juillet 1938.
[135] Il a déjà restauré les orgues de Saint-Nicolas-des-Champs, de Saint-Eustache de Paris, des cathédrales de Bayeux et de Bayonne et de la chapelle de Versailles.
[136] Lettre de Marcel Dupré et Norbert Dufourcq, 30 mai 1938, MAP, 81/51 197/33 145.

Le financement de ce chantier de 636 000 F est assuré conjointement par l'archevêché pour 200 000 F et par l'argent du tronc pour 378 000 F, le reste étant à la charge de l'Etat soit 58 000 F. Henri Deneux avait également proposé d'utiliser le don Sénart. En juillet 1938, une somme complémentaire de 170 174 F est néanmoins nécessaire pour les derniers travaux d'embellissement et notamment pour la finition du buffet d'orgues[137]. Le samedi 9 juillet 1938, dans le courant de l'après-midi, les grandes orgues de la cathédrale sont inaugurées par un concert spirituel. Elles deviennent également à l'époque les quatrièmes orgues après celles de Notre-Dame, de Saint-Sulpice et de Saint-Eustache de Paris.

Rétablissement du chauffage et éclairage de la cathédrale

En règle générale, les installations de chauffage et d'éclairage incombent au clergé affectataire. Mais là encore, la cathédrale de Reims échappe aux canons théoriques.

Avant la guerre, la cathédrale de Reims était chauffée par un calorifère à air chaud communiquant la chaleur à l'intérieur de l'édifice par quatre bouches. Par une lettre du 30 juillet 1924, le cardinal Luçon, soucieux de rendre la nef à l'exercice du culte dès les premiers mois de l'année 1925, souhaite rétablir le chauffage tel qu'il existait avant-guerre[138]. Pour Henri Deneux, cette démarche est trop prématurée et il préfère dans l'immédiat rejeter un tel projet et attendre que le chœur et les chapelles soient rendus au culte. Il propose, comme substitut, l'installation provisoire de réchauds à gaz[139], solution qui ne satisfait pas le clergé.

Pressée, l'association diocésaine demande également conseils auprès du clergé de quatorze cathédrales ou grandes églises, passe un appel d'offres et reçoit cinq projets. Le projet initialement retenu de la maison François Leroy de Roubaix est proche de l'ancien système comme le souhaite le cardinal Luçon et permet de réutiliser une partie des anciennes machines. Mais devant les difficultés d'une telle installation, un nouveau projet d'hypocauste est finalement retenu en raison des économies d'exploitation qu'il permet théoriquement de réaliser. A la manière des hypocaustes de l'Antiquité, la chaleur proviendrait du sol, sous des dalles épaisses de seulement 6 centimètres. Un devis en ce sens est présenté par la maison Leroy de Roubaix pour un montant de 121 500 F[140]. L'Association diocésaine soumet ce projet en novembre 1925 à la CMH en précisant que ces frais seraient couverts par les

[137] Rapport de Henri Deneux, 5 mai 1938, MAP, 81/51 197/17 129.
[138] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 30 juillet 1924, MAP, 81/51 197/32 144.
[139] Rapport de Henri Deneux, 15 février 1925, MAP, 81/51 197/32 144.
[140] Devis de la maison Leroy, 5 septembre 1925, MAP, 81/51 197/32 144.

dommages de guerre. Cette méthode de chauffage plus économique est approuvée par la commission des monuments historiques lors de sa séance du 12 février 1926[141]. Les travaux de maçonnerie inhérents à cette installation restent à la charge de l'Etat mais le cardinal Luçon doit assurer le financement du reste de l'installation[142].

Les travaux débutent en 1927 pour un montant de 179 503,53 F. Afin de recevoir le nouveau calorifère, Henri Deneux fait remettre en état la cave, défoncée par la chute des pinacles d'arc-boutants de l'abside. Il démonte également les anciens appareils Michel Perret hors d'usage et établit, sous le sol de la cathédrale, des galeries destinées à la circulation des tuyaux d'eau chaude. Ces galeries ont également l'avantage de mettre à nu divers vestiges des cathédrales antérieures qui peuvent ainsi être visités.

Grâce au plan de lutte contre le chômage, une seconde tranche de chauffage du chœur et de la sacristie est exécutée du 16 novembre 1936 au 19 février 1937, suivant un devis de 84 610 F. Sous le chœur et le transept, des batteries de chauffe sont installées. Le chauffage des sacristies qui doivent être rendues au culte avant l'hiver 1936 est greffé sur celui de la nef[143]. Alors qu'il est prévu de rendre l'édifice au culte en octobre 1937, Henri Deneux fait accélérer l'installation du chauffage. Cette troisième tranche de travaux permet d'assurer le chauffage de l'abside et du transept. Mais entre temps, le clergé rémois renonce au chauffage par le mazout devenu trop cher et demande une nouvelle installation, similaire à celle installée au grand séminaire de Reims et alimentée au charbon avec chargement automatique. Toutefois, les trois chaudières à mazout qui chauffent la nef sont conservées jusqu'à leur totale usure, puis remplacées par une nouvelle chaudière à charbon[144].

Il est évident que les travaux de chaufferie se poursuivent bien après le cadre chronologique de ce mémoire. En prévision de l'hiver 1938, Henri Deneux procède à l'exécution de la quatrième tranche de chauffage. En effet, durant l'hiver 1937, les trois chaudières à mazout ont cessé de fonctionner et le clergé a utilisé au maximum la chaudière destinée à chauffer le chœur. Les travaux consistent alors à installer une deuxième chaudière à charbon[145]. Mais la vraie question est de savoir qui doit financer ce chantier. Suite au rapport d'Henri Deneux[146], l'inspecteur général Pierre Paquet conclut que si, dans une autre cathédrale, de tels travaux

---

[141] Rapport de Charles Genuys à la CMH, 15 mai 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[142] Lettre de l'association diocésaine au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 29 avril 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[143] Rapport de Henri Deneux, 19 février 1936, MAP, 81/51 197/15 127.
[144] Rapport de Henri Deneux, 7 mai 1937, MAP, 81/51 197/16 128.
[145] Rapport de Henri Deneux, 19 juillet 1938, MAP, 81/51 197/17 129.
[146] Rapport de Henri Deneux, 12 août 1938, MAP, 81/51 197/17 129.

sont à la charge du clergé, pour celle de Reims, « qui a tellement souffert, où les occupants ont attendu 20 années sa complète restauration avec la plus grande patience […] nous croyons qu'il faut faire une exception »[147]. Manifestement, en raison de son histoire, la cathédrale demeure un monument hors norme.

Le confort à l'intérieur de la cathédrale n'est pas uniquement apporté par le chauffage mais également par l'éclairage. L'éclairage d'un tel monument est bien évidemment nécessaire à la célébration du culte et cette question se pose dès la fin de l'année 1919. Sur demande expresse du clergé, un éclairage plus adapté est installé en 1921 pour 8265,19 F à la charge du clergé, somme confiée à l'entreprise Guillot et Cie. Ces travaux ne sont pourtant que partiels et l'éclairage reste insuffisant. Le conseil paroissial décide de lancer un appel d'offres et reçoit cinq projets qui s'avèrent tous non concluants. Un second concours est alors lancé en octobre 1925 et le marché est finalement confié à l'entreprise parisienne l'Electrification, présente par une succursale à Reims, pour un devis de 19 200 F. Ce nouvel éclairage répond à trois principes fondamentaux : permettre la lecture pour les besoins du culte, participer à la mise en valeur des parties hautes du vaisseau et assurer la sécurité du personnel. L'innovation réside dans le fait que les lampes sont placées dans les clés de voûtes, à l'intérieur des oculus, ce qui permet de supprimer tous les lustres et de rendre le volume intérieur au monument. Ce système permet de créer une ambiance lumineuse et diffuse sans aucun foyer visible[148].

En mai 1926, l'archevêque de Reims demande officiellement de pouvoir faire procéder à ces travaux[149]. En juillet, la CMH adopte ce projet sous les conditions expresses que ces travaux soient dirigés par Henri Deneux et à la charge du clergé, alors que ces travaux sont des réparations de l'ancien système d'éclairage détruit par la guerre. Le clergé peut, de toute façon, compter sur le soutien financier de la SACR. Le soir du 26 mai 1927, les festivités d'inauguration de la nef[150] se clôturent par un concert d'orgue donné par Georges Jacob, organiste de Saint-Jacques du Haut-Pas, occasion pour tous d'admirer le nouvel écrin lumineux de l'intérieur de la cathédrale.

Cet éclairage qui illumine tant la nef que le transept, le chœur et le déambulatoire, mais également l'éclairage des grandes et petites orgues, est critiqué en 1938 par Achille Carlier.

---

[147] Rapport de l'inspecteur général Pierre Paquet, 20 août 1938, MAP, 81/51 197/17 129.
[148] Rapport de Charles Genuys à la CMH, 30 juillet 1926, MAP, 81/51 197/32 144. CMH, 30 juillet 1926, MAP, 80/15/26.
[149] Lettre du cardinal Luçon au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 18 mai 1926, MAP, 81/51 197/32 144.
[150] Inauguration des trois nefs de la cathédrale, 26 mai 1927, ADM 7J157.

Cet architecte est révolté par ces fameux projecteurs installés dans les clés de voûte. Il s'agit pour Achille Carlier de l'aboutissement esthétique de la voûte qui se trouve de fait dénaturé. Pour l'éclairage nocturne, il considère que les lustres à la flamme d'autrefois faisaient « frissonner la surface des piliers » et les voûtes se perdaient « dans le mystère d'une obscurité immense ». Pour lui, la lumière artificielle de l'électricité est nuisible à la vision plastique d'un tel monument[151]. Il est difficile, sans éveiller des griefs, de concilier les progrès techniques et la conservation nécessaire d'un monument historique, par ailleurs hautement symbolique. L'incontestable réussite dans ce domaine est la réalisation de la charpente d'Henri Deneux.

Rendre à la cathédrale sa physionomie antérieure : la charpente d'Henri Deneux ou le choix de l'innovation

Soucieux de maintenir l'aspect extérieur du monument, Henri Deneux propose un nouveau modèle de charpente en ciment armé. Le caractère novateur de cette installation provoque l'intérêt des médias[152], de nombreux architectes et de plusieurs compagnies américaines dont « Portland Cement Association », « The Atlas Portland Cement Company » et « Federal Cement Tile Compagny » qui s'empressent de demander des informations au comité franco-américain pour la restauration des monuments[153].

L'établissement de la couverture provisoire

Tout en posant d'importants problèmes pour son financement, l'installation d'une couverture définitive en ciment armé, dont le principe a été décidé dès 1915, n'est possible qu'après la réfection de toutes les parties vives du monument : murs, voûtes, arcs-boutants et contreforts. En attendant cette hypothétique restauration et afin de protéger l'édifice des intempéries, l'architecte en chef Henri Deneux propose la pose d'une toiture provisoire de faible pente sur une surface de 5 500 m^2. Maintes fois projeté durant la guerre, le nouveau projet de toiture provisoire est présenté à la CMH par Charles Genuys, le 14 février 1919.

---

[151] Achille CARLIER, « Le contresens de l'éclairage public à la cathédrale de Reims », *Les Pierres de France*, n°6, avril-juin 1938, p.67-70.
[152] Henri DENEUX, « La restauration de la cathédrale de Reims », *L'Illustration*, 24 octobre 1925, p.439-441.
[153] Lettres diverses d'entreprises américaines de New York et de Chicago au CFARM, janvier-février 1926, MAP, 81/51 197/32 144.

L'édification de ce « parapluie »[154] nécessite de disposer d'une quantité importante de tôle galvanisée, nécessaire également à la couverture de la basilique Saint-Remi et de l'église Saint-Jacques. Dès janvier 1919, Henri Deneux entre en possession des quantités nécessaires auprès des services techniques de reconstitution de la Marne dépendant du ministère des Régions Libérées[155]. L'ensemble est acquis pour la modique somme de 1 195 F et acheminé grâce au concours volontaire, mais temporaire, de l'armée[156].

Ce premier grand chantier est confié à l'entreprise Chatignoux suivant un devis de 552 549,47 F. Cette couverture est établie à deux mètres au-dessus des travaux en ciment projetés et permet aux ouvriers cimentiers de travailler sans interruption et par tous les temps. Les travaux débutent d'abord par la protection des bas-côtés et des chapelles, puis par la couverture des voûtes hautes de façon que les eaux du comble supérieur n'inondent pas les voûtes basses[157].

Adopté en urgence face aux risques inhérents d'infiltrations d'eau et malgré le caractère provisoire de cette structure, ce projet ne convient pas à certains membres de la commission des monuments historiques qui font part de leurs griefs. Interrogé à propos de la modification de l'aspect extérieur du monument, Charles Genuys cautionne ces travaux en soulignant que cette altération est minime et non visible du sol[158]. Cette couverture, certes provisoire, est arrachée au niveau du transept par un ouragan au début de l'année 1920[159]. Henri Deneux doit alors solliciter de nouveaux crédits pour en assurer la réparation, soit 31 948,78 F de budget supplémentaire.

Etablissement des charpentes définitives sur les bas-côtés

Dans le projet initial de restauration, il n'était pas question, pour des raisons budgétaires, de rétablir la toiture. Les crédits alloués devaient être utilisés pour la réfection proprement dite du monument et « non pour refaire une partie qu'on pouvait considérer comme accessoire et

[154] Rapport de Henri Deneux, 4 février 1919, MAP, 81/51 197/2 114.
[155] Lettre du ministre des Régions Libérées au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 11 avril 1922, MAP 81/51 197/2 114.
[156] Rapport de Henri Deneux, 21 janvier 1919, MAP 81/51 197/2 114.
[157] Rapport de Henri Deneux, 4 février 1919, MAP, 81/51 197/2 114.
[158] Rapport à la commission par Charles Genuys, séance du 14 février 1919, MAP, 81/51 197/2 114.
[159] Il s'agit probablement du même ouragan qui, dans la nuit du 13 au 14 janvier 1920, avait fait s'effondrer le pignon nord du transept de l'église Saint-Remi.

qui devait entraîner une grosse dépense »[160]. Ainsi, tandis que les voûtes sont restaurées, la couverture provisoire en tôle ondulée est conservée au-dessus de la nef principale.

Toutefois, en raison des lignes architecturales du monument, la CMH juge indispensable de reconstituer une couverture définitive au moins sur les bas-côtés. Dès lors, il faut décider des techniques et des matériaux à mettre en œuvre pour ces nouvelles charpentes. Ces premiers travaux sont menés par l'Etat avant même qu'il ait eu connaissance de la donation Rockefeller, ce qui laisse supposer que les travaux de réfection de l'ensemble de la toiture étaient prévus et auraient donc dû être financés par l'Etat français. Ce constat prouve l'importance relative de la première donation Rockefeller qui accélère indubitablement les travaux mais se substitue aux financements français[161].

Outre le choix technique, une question de dérestauration est soulevée[162]. Lors de l'incendie de 1914, la couverture des bas-côtés, en s'effondrant, a laissé apparaître les restes d'une puissante corniche soutenue par des crochets gothiques et portant des traces du grand incendie de 1481. A la fin du XV^{e} siècle, les travaux de réfection ont abaissé la couverture des bas-côtés et dissimulé, dans le comble, la corniche délabrée. Henri Deneux ne suit pas cet expédient et répare cette corniche, redonnant à la toiture la même inclinaison qu'elle avait au XIII^{e} siècle.

Au milieu de l'année 1923, une première somme de 633 946,93 F est allouée pour la restauration des fenêtres de la nef, la reprise de l'arc-boutant situé entre les 4^{e} et 5^{e} travée nord et l'établissement des charpentes définitives sur les bas-côtés nord et sud de la nef[163]. Entreprises après la réfection des voûtes et fenêtres, les charpentes définitives sur les bas-côtés nord et sud sont constituées d'éléments démontables en ciment armé, combinés et assemblés entre eux. Ces travaux se poursuivent en 1924, par la couverture en plomb de ces bas-côtés, rendant à cette partie de l'édifice sa physionomie d'avant-guerre[164]. Pour couvrir toute la cathédrale, les mêmes modes de construction que ceux adoptés pour les bas-côtés seront systématiquement employés : charpente en ciment armé et toiture en plomb.

---

[160] Cathédrale de Reims. Emploi du don Rockefeller, dossier lacunaire, MAP, 81/51 197/9 121.
[161] XIII.2.5 « Bilan : effet d'entraînement ou de substitution ? ».
[162] XV.2.2 « La dérestauration ».
[163] Rapport de Henri Deneux, 26 avril 1923, MAP, 81/51 197/3 115.
[164] Rapport de Henri Deneux, 6 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.

La charpente définitive de la nef

Une fois financée par l'aide Rockefeller, la reconstitution de la toiture initiale est jugée primordiale afin de rendre les lignes architecturales à l'ensemble de l'édifice. Mais le parti pris n'est pas de reconstituer l'ancienne charpente en bois. En effet, dans une France à reconstruire, il est difficile de se procurer une telle quantité de bois[165] et les recherches nécessaires auraient duré, selon Henri Deneux, au moins trois ou quatre ans[166]. Ainsi, devant de telles difficultés, en raison des dangers éventuels de combustion et par soucis d'économie, il est décidé d'établir une charpente en ciment armé.

Tout comme le souligne Charles Genuys, l'emploi du ciment armé pour la réfection des combles des monuments classés n'est pas une innovation[167]. L'architecte Anatole de Baudot (1834-1915) en a été le précurseur à l'église Saint-Jean de Montmartre, construite de 1894 à 1904, puis dans la restauration des monuments historiques notamment à Blois et à Nantes[168]. La cathédrale de Reims a d'ailleurs déjà reçu cette utilisation de matériaux modernes. Peu avant la guerre, lors des travaux de restauration de la grande rose et face aux importantes déformations liées à la poussée de la tour nord, l'architecte en chef d'alors, Paul Gout, avait fait réaliser une poutre en ciment qui déchargeait entièrement la grande rose tout en maintenant l'écartement des deux tours[169].

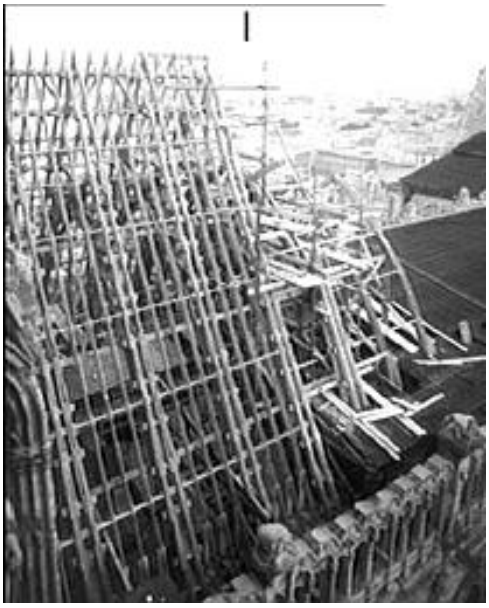


Figure 60 : *Charpente de la nef en cours de reconstruction, vue de la tour sud*, Henri Deneux, 22 septembre 1925, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0225 V.

Le système adopté par Henri Deneux pour le rétablissement des combles repose sur deux principes : facilité du montage et régularité dans le travail. La charpente est composée d'éléments de ciment armé réunis et assemblés ; chaque arbalétrier, chaque panne, chaque étrésillon, chaque chevron sont ainsi construits

---

[165] 1250 stères de bois, dont certaines pièces d'une longueur de 18 mètres avec une section de 0,20 sur 0,20.
[166] Cathédrale de Reims. Emploi du don Rockefeller, dossier lacunaire, MAP, 81/51 197/9 121.
[167] CFARM, 6 juin 1924, MAP, 80/1/51.
[168] Françoise BERCE, *Des Monuments historiques au Patrimoine du XVIII^e siècle à nos jours ou "Les égarements du cœur et de l'esprit"*, Paris, Flammarion, 2000, p.53.
[169] Paul SIMON, *La Grande Rose de la Cathédrale de Reims. Etude historique et descriptive. Sa reconstitution à l'aide de documents certains. Sa restauration*, Reims, L. Michaud – Librairie de l'Académie, 1911, p.6.

séparément[170]. Tous ces éléments sont moulés à pied d'œuvre dans leurs formes définitives, puis montés et assemblés sur place, sans le secours de boulons ou de pièces métalliques qui peuvent s'oxyder avec le temps. Le montage est rendu facile car chaque pièce a un poids tel qu'un ou deux ouvriers puissent le mettre en place sans recours à aucun engin de levage, le comble étant haut de 19 mètres et ce chantier étant situé entre 40 et 60 mètres par rapport au niveau du sol. Seulement quatre cintres en bois suffisent à la mise en place des arcs. Ces cintres sont déplacés au fur et à mesure de l'avancée du travail. L'assemblage des éléments réalisés, des clavettes de chêne en assurent la jonction, puis un coulis de plâtre à modeler complète le scellement des pièces.

Par rapport à une charpente en béton armé classique, ce procédé a l'avantage d'être démontable et relativement élastique, ce qui lui permet de mieux résister aux efforts du vent et aux effets de dilatation[171]. Ce nouveau système a en outre l'avantage d'être léger et la charge sur les murs gouttereaux est réduite au minimum. La fabrication des éléments pouvant se faire à l'abri du froid et des intempéries, la régularité du chantier s'en trouve améliorée. Les premiers essais de ce nouveau procédé ont lieu à Reims à l'église Saint-Jacques et permettent la restitution des combles dans leur aspect d'avant-guerre[172]. Des travaux similaires ont lieu par la suite à la basilique Saint-Remi.

Pour résumer les avantages d'une telle innovation, cette nouvelle charpente est peu onéreuse, incombustible, légère, démontable au besoin et présente au-dessus des voûtes un vaste espace intérieur libre de toutes pièces de charpente qui encombrent habituellement les combles. Mais l'ensemble de ces travaux ne peut être entrepris en une fois. Ils donnent lieu à des opérations partielles lorsque l'état de restauration des maçonneries équilibrant l'édifice ou supportant les toitures est assez avancé pour le permettre.

Le projet de rétablissement du comble de la nef est approuvé lors de la séance de la CMH du 25 mai 1923. Mais préalablement à un tel chantier, de grands travaux de maçonnerie, à la charge de l'Etat, sont entrepris. En 1924, Henri Deneux procède au rétablissement des combles supérieurs et à la dépose de la toiture provisoire pour un montant de 248 821,31 F[173]. La dépose de la charpente et de la couverture provisoire est, de plus, exécutée après la confection de la dalle en ciment armé, destinée à servir de couverture pendant l'exécution et

---

[170] Marc BLANC, « Comment renaît la cathédrale de Reims. Une visite aux combles », *L'Eclaireur de l'Est*, 10 avril 1932.
[171] Rapport de Charles Genuys, 20 mai 1923, MAP, 81/51 197/3 115.
[172] Rapport de Charles Genuys, 20 mai 1923, MAP, 81/51 197/3 115.
[173] Rapport de Henri Deneux, 6 juillet 1924, MAP, 81/51 197/5 117.

après enlèvement de la couverture provisoire. De cette façon, les voûtes de la nef restent complètement protégées et la dalle sert par la suite de plancher[174].

Tableau 29 : Devis de Henri Deneux relatif aux travaux de couverture et établi le 7 juillet 1924		
Chapitre	*Objet de la dépense*	*Montant*
1	Rétablissement des combles de la nef	2 094 341,00 F
2	Rétablissement du comble du transept et de la croisée	1 503 999,51 F
3	Rétablissement du comble du chœur et du clocher à l'Ange	1 516 175,90 F
Total		**5 114 516,41 F**

Figure 61 : *Tour sud de la façade occidentale vue du côté sud,* Henri Deneux, 3 novembre 1925, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0315 V.

Ces travaux ne peuvent être commencés et terminés en une seule fois car ils dépendent de l'état de restauration des maçonneries équilibrant l'édifice ou supportant les toitures. Ainsi, les deux autres chapitres du devis d'Henri Deneux relatif au don Rockefeller ne peuvent être entrepris qu'après les réparations des voûtes du chœur et du transept, du pilier sud-est de la croisée et des murs gouttereaux[175]. En conséquence, la CMH n'approuve que partiellement ce devis.

Le premier devis de 2 094 341 F, approuvé le 18 août 1924, permet de rétablir les combles supérieurs de la nef et du clocher à l'Ange. Réparti sur les exercices 1924 et 1925, le devis est intégralement pris en charge par la donation Rockefeller. La charpente de la nef commencée en juin 1925 est terminée en juillet 1926 et reçoit la visite d'une délégation de la CMH[176].

La couverture en plomb

Lors de l'incendie, les plombs du Moyen Âge ont fondu et se sont amalgamés avec toutes sortes de débris. Deux choix s'offrent alors au maître d'œuvre : soit réemployer systématiquement l'ancien plomb, soit utiliser du nouveau plomb. L'explosion du prix de la matière première, le souci d'économie et le fait que ce plomb ancien contenant une notable

[174] Rapport de Henri Deneux, 7 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[175] Rapport de Henri Deneux, 7 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[176] CMH, visite à Reims, 7 juillet 1926, MAP, 80/15/24.

proportion d'étain, d'argent et d'antimoine est considéré comme meilleur pour durer font que le premier choix est retenu.

Le plomb de la toiture est alors systématiquement recueilli sous les voûtes et au niveau du sol. Mais, lors de sa fusion, le plomb a amalgamé de nombreux corps étrangers : fer, cuivre, pierre ou ardoise. Afin d'éliminer ces scories et de permettre un stockage de ce plomb particulièrement encombrant, Henri Deneux, en 1922, charge l'entreprise Guyot de procéder à la refonte de 230 tonnes de plomb en lingots de 30 kg. Une telle quantité de plomb pouvant attirer les convoitises, ces travaux sont exécutés, sous étroite surveillance, dans les bâtiments de l'ancien archevêché[177].

Figure 62 : *Atelier, confection des plaques de plomb de la toiture,* Henri Deneux, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0475 V.

En 1924, lors de l'exécution des travaux de couverture des bas-côtés nord et sud, une partie de ce plomb doit retrouver sa place originelle. Dans le souci de rétablir dans ses moindres détails la toiture antérieure, Charles Guyot effectue des recherches afin de retrouver la technique médiévale. A l'aide d'informations contenues notamment dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, Charles Guyot assure la coulée du plomb en tables. Le métal est versé à la température de 300°C, sur une épaisseur de trois millimètres, le long d'une couche de sable préparée dans un coffrage. Cette méthode est préférée à l'utilisation du laminoir. Les lingots de plomb sont ainsi transformés en feuilles de 2 m de long, 0,66 m de large et de 3 mm d'épaisseur. Afin d'éviter le vol ou l'échange du métal à réemployer, ces travaux sont exécutés dans les dépendances de la cathédrale[178]. Le 30 juillet 1929, ce travail est présenté à la délégation de la commission des monuments historiques lors de la visite du chantier[179].

[177] Rapport de Henri Deneux, 26 janvier 1928, MAP, 81/51 197/32 144.
[178] Le travail de confection des lamelles de plomb est détaillé par une série de photographies, DRAC CA, service de l'Inventaire, fonds Deneux, 0467 à 0476 et 0479 à 0481.
[179] CMH, voyage à Reims, 30 juillet 1929, MAP, 80/15/27.

En 1926, lors des travaux de couverture de la nef financés par la donation Rockefeller, les quantités de plomb recueilli ne sont plus suffisantes et Henri Deneux projette l'achat de 132 tonnes de plomb. Mais les hausses successives et importantes du prix du plomb ont considérablement majoré les devis initiaux. En 1924, le prix du kilogramme était de 4,37 F ; en 1926, les cours fluctuent entre 5,73 F et 6,35 F. En mars 1926, la majoration est de 2,70 F par kilogramme et elle se poursuit[180]. Cette hausse du cours du plomb et les dépassements du budget qu'elle suppose préoccupent le comité franco-américain et obligent Welles Bosworth à prendre l'initiative d'ordonner l'achat du plomb[181]. Toutefois, le plomb utilisé pour la couverture de la cathédrale de Reims est un alliage spécial conçu pour être coulé sur sable et seule la maison Philippe Monduit peut le fournir. Devant les réticences du comité à payer le plomb au prix fixé, Philippe Monduit consent une réduction de 50 000 F. Ce geste commercial n'est pas suffisant pour le comité qui bloque le versement et demande une nouvelle renégociation des marchés. Paul Léon obtient finalement 25 000 F de plus[182]. Ainsi, 190 tonnes de plomb sont commandées pour un montant de 1 304 400 F, soit 56 % d'augmentation par rapport au devis initial établi en 1924[183]. Le comité obtient d'ailleurs d'autres mesures compensatrices, concernant notamment le remboursement des droits d'octroi[184] perçus par la ville de Reims sur l'acheminement du plomb[185].

Le rétablissement de la toiture de la nef principale et du transept et du clocher à l'Ange de l'abside

Les travaux de couverture s'étalent sur de nombreuses années car ils ne peuvent avancer que dans la mesure où les voûtes, les piliers et murs sur lesquels la toiture repose sont eux-mêmes rétablis. Pour permettre ces travaux financés par les dons Rockefeller, l'Etat, de son côté, procède à la remise en état des murs latéraux de la haute nef et du pignon occidental.

A propos de la restauration de la toiture de la nef principale et du transept et du clocher à l'ange de l'abside, un premier devis évalue l'ensemble de la dépense à 4 700 000 F répartis ainsi[186] :

---

[180] CFARM, 30 mars 1926, MAP, 80/1/51.
[181] CFARM, 22 juin 1926, MAP, 80/1/51.
[182] Lettre de Paul Léon à Jules Jusserand, MAP, 80/1/50.
[183] Rapport de Henri Deneux, 7 avril 1926, MAP, 81/51 197/5 117.
[184] Droits perçus sur l'entrée des matériaux.
[185] Lettre du maire de Reims au préfet de la Marne, 11 août 1926, ADM, 4 T 43.
[186] Rapport de l'inspecteur général Charles Genuys, 11 janvier 1924, MAP, 81/51 197/4 116.

Tableau 30 : Restauration de la toiture de la nef principale et du transept et du clocher à l'ange de l'abside	
Détail des travaux	*Montant*
Charpente en ciment armé couvrant la nef, le chœur et les deux bras du transept. Superficie développée (160x30 m) soit 4800 m^2 à 140 F le m^2 (environ)	680 000 F
Couverture en plomb coulé de 3 à 4 mm d'épaisseur	1 440 000 F
Flèche du clocher à l'Ange de 40 m de hauteur dont 25 m au-dessus du comble, charpente, couverture en plomb repoussé, carillon intérieur	700 000 F
Chéneaux en plomb	980 000 F
Restauration des maçonneries en pierre supportant la toiture, écoulement des eaux et réparation des pignons en pierre du transept	900 000 F
Total	**4 700 000 F**

Sur le carré du transept, la base de l'ancienne flèche centrale est rétablie avec son couronnement, son carillon et son sagittaire tels qu'ils se trouvaient avant la guerre. Le clocher à l'Ange, dressé au-dessus de l'abside, est reconstitué avec ses personnages sculptés en bois de pitchpin et recouverts de plomb. La figure de l'Ange du clocher dont il manque les pieds et une aile est restaurée et replacée. Enfin toutes les décorations qui ornaient les couvertures sont scrupuleusement rétablies, ainsi que la crête ornée du faîtage.

John D. Rockefeller Jr. était particulièrement attentif au fait que la cathédrale de Reims retrouve ses insignes de cathédrale royale. Le CFARM insiste pour que le faîtage soit couronné par une crête de plomb fondu composée de fleurs de lys en zinc mesurant chacune 1,33 m de hauteur alternées avec des trèfles, comme celle qui existait avant la Révolution. Cette crête, comme l'ancienne, est dorée[187]. Une telle restauration est rendue possible grâce à l'étude de gravures du XVIII^{e} siècle et des croquis relevés sur des vestiges anciens. Le CFARM assure le financement intégral de la crête en plomb du faîtage, soit 123 980,78 F.

Les bras nord et sud du transept, les quatre tours du transept, la chapelle de l'Archevêque

En 1927, c'est au tour du bras nord du transept de recevoir sa nouvelle charpente. Le devis de 348 997,25 F est couvert par la donation Rockefeller. Toutefois, le CFARM oblige la soumission des entreprises. Ces travaux sont identiques à ceux de la nef y compris par la présence d'une crête en plomb de trèfles et fleurs de lys[188]. Des travaux analogues ont lieu au

[187] Rapport de Henri Deneux, 7 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[188] Rapport de Henri Deneux, 17 février 1927, MAP, 81/51 197/5 117.

cours de l'exercice 1929, pour le rétablissement de la charpente de la couverture sur le bras sud du transept. A nouveau, les 339 265,22 F sont financés par le comité franco-américain, sur les crédits de la première donation[189].

En 1930, l'Etat finance la restauration du sommet des quatre tours du transept pour 245 493,75 F. Henri Deneux procède à la réparation des corniches et larmiers de la partie supérieure des quatre tours du transept, à la réfection des petits murs bahuts qui recevraient les charpentes, murs bahuts totalement détruits par l'incendie de 1914 et à la réfection des murs gouttereaux, vers le chéneau du comble du transept[190]. Ces travaux, nécessaires à l'établissement des combles et couvertures de ces quatre tours, sont prévus et financés par la seconde donation Rockefeller, pour un montant de 729 252,44 F[191].

Au cours des exercices 1932 et 1933, Henri Deneux rétablit les charpentes et couvertures du déambulatoire et des chapelles côté sud, pour un montant de 585 221,35 F, intégralement financé par la seconde donation Rockefeller. Les travaux similaires au nord, pour un montant de 429 557,49 F sont à la charge de l'Etat et débutent le 28 juillet 1932 pour s'achever à fin janvier 1933[192]. Une fois ces travaux réalisés, il ne reste plus à Henri Deneux qu'à terminer les combles supérieurs de l'abside, du clocher à l'ange et du carillon[193].

Financés à hauteur de 902 695,40 F par la première donation Rockefeller, les travaux entrepris par Henri Deneux, au milieu de l'année 1933, consistent au rétablissement du comble de la croisée du transept[194]. Toujours avec le même procédé novateur et dans le cadre du plan de grands travaux contre le chômage, Henri Deneux, au cours de l'exercice 1936, rétablit la charpente et la couverture définitive de la chapelle de l'Archevêque, pour un montant de 235 658 F[195].

***

Ainsi s'achèvent en 1936 les travaux les plus innovants dans la restauration de la cathédrale de Reims. Expédient technique, cette charpente en béton armé devient une fierté. Ces travaux n'ont toutefois soulevé que peu de polémiques contrairement aux fouilles archéologiques et à la restauration des vitraux et de la statuaire.

---

[189] Rapport de Henri Deneux, 20 décembre 1928, MAP, 81/51 197/7 119.
[190] Rapport de Henri Deneux, 8 janvier 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[191] Rapport de Henri Deneux, 10 janvier 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[192] Rapport de Henri Deneux, 27 avril 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[193] Rapport de Henri Deneux, 23 mars 1931, MAP, 81/51 197/9 121.
[194] Rapport de Henri Deneux, 13 avril 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[195] Rapport de Henri Deneux, 30 janvier 1936, MAP, 81/51 197/15 127.

XV. LES DOCTRINES : CONTROVERSES ET PRAGMATISME

Si les théories en matière de restauration ont évolué, les architectes et leurs techniques ont également progressé. Le service des monuments historiques dispose de toute une génération d'architectes, issus des concours et ayant acquis sur les chantiers l'expérience nécessaire à leur fonction. La technique de ciment armé, expérimentée avant la guerre, généralisée, perfectionnée depuis lors, a renouvelé l'esprit et les méthodes de la restauration monumentale[1]. Enfin, les architectes des monuments historiques peuvent compter sur une importante base documentaire constituée de riches archives graphiques et photographiques et de nombreux moulages permettant d'exactes reconstitutions. Toutefois, en dépit de ces avancées, Henri Deneux se trouve confronter aux mêmes problèmes que ses homologues.

Les fouilles archéologiques

Les destructions sont souvent une occasion pour reconstruire l'histoire d'un monument. A Noyon, les fouilles entreprises dans le sous-sol de la cathédrale ont permis de mettre à jour l'ancien jubé. A la collégiale de Saint-Quentin, les sondages ont reconstitué en partie son plan primitif[2]. A Reims, tout comme le souligne Henri Deneux le 23 juillet 1919, « l'état actuel de la cathédrale est une occasion unique pour effectuer ces recherches »[3]. En effet, les connaissances historiques concernant les cathédrales antérieures à celles du XIII^{e} siècle sont alors lacunaires, malgré un article du chartiste Louis Demaison (1852-1938) consacré à la cathédrale carolingienne et publié en 1907 dans le *Bulletin archéologique*[4].

Une succession de travaux

Dans les différentes communications, les fouilles de la cathédrale de Reims[5] apparaissent comme une recherche d'ensemble permettant de découvrir de beaux objets mais surtout de

---

[1] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.490.
[2] Paul LEON, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, 15 p.
[3] Rapport de Henri Deneux, 23 juillet 1919, MAP, 81/51 197/2 114.
[4] Louis DEMAISON, *La Cathédrale carolingienne de Reims et ses transformations au XII^{e} siècle*, Bulletin archéologique, Paris, Impr. nationale, 1907, 19 p.
[5] Henri DENEUX, *Cathédrale de Reims. Rapports sur les fouilles exécutées par M. H. Deneux après la guerre de 1914-1918*. Textes dactylographiés et photographies de documents manuscrits. VILLE DE REIMS, *Reims. Inventaire des objets trouvés dans les fouilles de la ville et de la cathédrale, 1918-1927*, 1927, 76 p. MAP.

comprendre l'histoire du monument. Ces fouilles sont en fait successives ; elles suivent les travaux environnants. Les hypothèses intermédiaires, remises en cause, disparaissent au seul profit de la perception globale de l'histoire et de l'architecture des cathédrales successives. Il ne s'agit pas de réaliser un nouveau rapport de fouilles mais de comprendre comment celles-ci s'articulent dans le temps et dans la perception de l'histoire de la cathédrale de Reims.

Au niveau des sources, un « Journal du Chantier » relatif aux fouilles exécutées dans la cathédrale de Reims est scrupuleusement tenu. Henri Deneux en recopie de larges extraits dans des rapports envoyés à sa hiérarchie. A titre d'exemple, l'architecte en chef relate les découvertes réalisées le 6 septembre 1919 : « A 0m70 en contrebas du sol du sanctuaire on trouve plusieurs parties de mosaïque placées sous l'emmarchement de l'autel du XVIII^{e} siècle »[6]. Malheureusement ce document de première main semble ne pas avoir été conservé dans les archives de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine. En revanche, toutes les étapes des fouilles ainsi que les objets récupérés sont largement photographiés et souvent annotés[7]. Enfin, éléments indissociables de tout chantier, les devis permettent de reconstituer la chronologie du chantier :

La cathédrale n'est d'ailleurs pas le seul édifice concerné par des fouilles ; toute la ville de Reims est en fait un vaste chantier archéologique. A partir de juin 1919, un service de recherche de fragments de sculpture, architecture et ferronnerie pour la ville de Reims, confié à Ernest Kalas[8], s'affaire dans les ruines laissées par la guerre. Les fouilles archéologiques de la cathédrale sont plus particulièrement confiées à P. Savy, entrepreneur des travaux de restauration de Saint-Remi et des charpentes de la cathédrale de Reims et surtout archéologue amateur. Le Rémois Charles Sarazin participe activement à ce chantier et assure la communication par de nombreuses conférences et articles[9].

---

[6] Rapport de Henri Deneux, 31 mars 1920, MAP, 81/51 197/2 114.
[7] MAP, fonds iconographique de la cathédrale de Reims, 24 – 5 à 10.
[8] CMH, 27 juin 1919, MAP, 80/15/24.
[9] Entre autres, Charles SARAZIN, *Cathédrale de Reims. Le Maître-Autel du XVIIIe siècle*, Reims, Impr. Monce et Cie, 1923, 45 p. ; « Deux pierres tombales rémoises », *Nouvelle revue de Champagne et de Brie*, janvier et mars 1925, p.25 et p.77 ; *Le caveau construit au XVIIIe siècle sous le sanctuaire de la cathédrale pour la sépulture des archevêques*, Reims, Matot-Braine, 1929, 24 p. ; *L'Autel et la Chapelle "du Cardinal" en la cathédrale de Reims*, Reims, L. Michaud, Librairie de l'Académie, 1934, 48 p. ; « Le Maître-Autel de la Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°77, janvier 1937 ; « La Crypte, dite de Saint Nicaise », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°93, mars 1938.

Tableau 31 : Détail des travaux des fouilles archéologiques de 1919 à 1938		
Nature des travaux	*Date d'approbation du devis*	*Montant*
Fouilles qui se poursuivent dans le chœur, sous le maître-autel.	9 août 1919	8 041,00 F
Recherche de la crypte de la cathédrale de Saint-Nicaise	26 août 1920	35 475,00 F
Poursuite des fouilles	1er juillet 1921	34 980,00 F
Poursuite des fouilles	23 août 1922	69 960,00 F
Poursuite des fouilles dans le bras sud du transept et le chevet	19 mai 1923	40 810,00 F
Fouilles dans la cour nord de la rue Robert de Coucy	25 août 1924	39 644,00 F
Total :		**228 910,00 F**

Exploration du sous-sol du chœur et de la nef

Après avoir déblayé l'intérieur de l'édifice de tous les décombres et gravats amoncelés sur le sol par la chute des voûtes, Henri Deneux constate des murets en maçonnerie établis sous les stalles du chœur. Incendiées le 19 septembre 1914, les stalles ont complètement disparu et ont ainsi mis à découvert leurs fondations, constituées, en grande partie, de morceaux de pierre moulurés et sculptés du XVe siècle[10].

Henri Deneux émet alors l'hypothèse que les fondations du maître-autel, détruit pour sa part par la chute des voûtes hautes de la croisée du transept, renferment des vestiges semblables[11]. Suite à un rapport de Charles Genuys, la CMH accorde des crédits pour compléter ces œuvres « de tout premier ordre » et permettre « plus tard une reconstitution totale ou partielle »[12]. C'est le point de départ des premières prospections.

Ce premier chantier débute le 11 août 1919 dans le chœur, sous le maître-autel, à la recherche de tous les fragments historiés. Grâce aux archives et à un dessin de Jacques Cellier de 1580 conservé à la bibliothèque nationale, Henri Deneux établit que la majorité des fragments proviennent de l'autel de Saint-Laict et d'un jubé en pierre[13].

---

[10] Ces fouilles sont antérieures au premier devis établi le 9 août 1919 d'où la difficulté de comprendre leur financement. Ce chantier apparaît davantage comme un sondage nécessaire pour solliciter de grandes campagnes de fouilles archéologiques.

[11] Rapport de Henri Deneux, 23 juillet 1919, MAP, 81/51 197/2 114.

[12] Rapport de Charles Genuys, 7 août 1919, MAP, 81/51 197/2 114.

[13] Commencé en 1417 par Colard de Givry, le jubé fut détruit en 1744 par le chanoine Godinot afin de le remplacer par des grilles en fer forgé, dans l'esprit du XVIIIe siècle. Peu de temps avant, en 1739, il avait également détruit l'autel Saint Laict, œuvre des XIVe et XVe siècles pour le remplacer en 1741 par un autel à fronton circulaire supporté par des colonnes de marbre.

Figure 63 : *Fragments du jubé*, G. Verneau, 1922, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0061866.

Le dallage défoncé en plusieurs endroits par les impacts d'obus est relevé et les archéologues explorent la moindre excavation. Sous les 70 cm de remblai formé par les débris du jubé et de l'autel de Saint-Laict, une mosaïque de trois couleurs, en marbre noir, terre cuite rouge et pierre jaune est mise à jour. Cette mosaïque donne le niveau du sol du chœur de la cathédrale carolingienne. Malheureusement, elle fut détruite en partie au XVIII^{e} siècle lors de l'exécution du caveau des archevêques placé au même endroit. Il est fort probable d'ailleurs que l'édification des tombeaux des archevêques de la fin du XII^{e} siècle et du début du XIII^{e} siècle avait déjà dû l'entamer partiellement. Les fouilles se poursuivent par la découverte du dallage en pierre du chœur de la première cathédrale fondée en 401 par saint Nicaise, à 74 cm en contrebas. Sur ce dallage reposaient quatre pierres qui servaient vraisemblablement de soubassement aux quatre colonnes du ciborium du maître-autel[14]. Ces fouilles intéressent

[14] Il est intéressant de remarquer que l'emplacement du maître-autel a été conservé invariablement au cours des siècles, là où saint Nicaise l'avait établi au V^{e} siècle, malgré les agrandissements et reconstructions successives du IX^{e} et du XIII^{e} siècles. Ces cathédrales se sont agrandies, élargies, mais toujours en respectant l'endroit sacré choisi par le fondateur.

particulièrement le cardinal Luçon qui vient visiter le chantier le 20 août 1919 et relever les tombes inconnues des archevêques enterrés dans le chœur[15].

La découverte du sol dallé de la cathédrale de saint Nicaise amène à lancer, en 1920, un deuxième chantier de fouilles. En effet, ce sol dallé s'arrête contre un mur transversal et laisse entrevoir les claveaux d'un arc. Après avoir contourné ce mur, un arc entier puis successivement deux autres sont mis à jour. Finalement, en continuant à dégager les maçonneries, les archéologues finissent par déterminer le périmètre complet de cette crypte. Deux escaliers permettaient d'y accéder. Deux piles isolées, de section carrée, recevaient les arcs en plein cintre sur lesquels reposaient les trois voûtes en berceau. Une simple baie à l'est suffisait à en assurer l'éclairage. Cette crypte était plus ou moins abandonnée lorsqu'en 901, l'archevêque Hervé (900-922) y dédia un autel à saint Remi. Au cours de cette fouille, un petit trésor de pièces d'argent, dissimulé au pied de l'autel de la crypte de Saint-Nicaise, est découvert. Ces pièces datent de la fin du IX^{e} à la fin du XII^{e} siècle ce qui laisse supposer que la crypte de Saint-Nicaise n'aurait été remblayée qu'au moment où le clergé a pris possession du chœur, entre 1230 et 1240.

En septembre 1920, les fouilles pratiquées en avant de la grille du chœur permettent de retrouver les fondations du jubé et mettent à jour deux têtes de statues à peine ébauchées du XIII^{e} siècle, une tête de femme et une tête de lion, employées dans les fondations comme moellons[16]. A la porte du chœur, là où Henri Deneux espère découvrir la sépulture d'Odalric[17] (✝ 971), les archéologues se retrouvent en présence d'un squelette enfoui dans la terre avec, à ses côtés, une crosse de la fin du XII^{e} siècle. Ce dernier élément contredit ainsi l'attribution supposée de cette tombe[18].

Devant cette tombe et dans le prolongement vers la nef, la fouille met à jour l'emplacement autrefois occupé par une autre tombe d'évêque. L'absence de cercueil en cet endroit intrigue particulièrement et la cause est recherchée dans l'histoire religieuse rémoise. Elle relate l'exhumation en 1612, du corps de l'évêque saint Albert de Louvain, enterré dans la cathédrale. Frère du duc de Lorraine, Albert de Louvain, évêque de Liège, s'était réfugié à Reims pour fuir la persécution de l'empereur d'Allemagne Henri VI. Celui-ci le fait néanmoins exécuter à Reims par ses émissaires, en 1192. Tous les objets retrouvés dans la

---

[15] Louis Henri LUÇON, *Journal de la guerre 1914-1918*, p.237-238.
[16] MAP, fonds iconographique de la cathédrale de Reims, 24 – 10.1 à 10.3.
[17] Odalric est le premier archevêque à avoir désiré être enterré dans la cathédrale alors que ses prédécesseurs étaient, en général, inhumés près du corps de Saint-Remi, dans la basilique du même nom.
[18] Rapport de Henri Deneux, 14 décembre 1920, MAP, 81/51 197/2 114.

tombe ainsi que les entailles faites à coups d'épée sur le crâne correspondent au récit hagiographique. Il y aurait eu donc méprise et les ossements alors transportés au couvent des Carmélites de Bruxelles n'étaient pas ceux de saint Albert mais ceux d'Odalric. Par la suite, le corps est identifié par une commission spéciale désignée par le cardinal Luçon et les reliques sont échangées.

Au pied de cette tombe est retrouvée la tombe de l'archevêque Adalbéron qui contient une crosse en ivoire ornée de quatre griffons et de trois personnages. Une crosse semblable est retrouvée à proximité dans la tombe de l'archevêque Gervais (✝ 1067) ainsi qu'un calice d'argent doré avec la patène gravée d'une inscription émaillée et son anneau d'or enrichi d'un saphir et portant son nom. Près de la tombe de l'archevêque Gervais se trouve la sépulture d'un personnage non identifié. Les débris d'une autre bière de bois, placée non loin en avant des marches du sanctuaire, contiennent les restes de l'archevêque d'Ebale (✝ 1033) avec son calice d'étain, sa patène et son anneau d'or.

Les fouilles archéologiques s'intéressent également à la recherche de nouvelles sépultures et à leur identification. Les dalles funéraires subsistantes de la nef faisaient connaître les emplacements de dix-huit tombes, dont trois seulement pouvaient être identifiées avec certitude. Déjà avant-guerre, les pierres tombales qui les recouvraient étaient illisibles et furent brisées par la chute des voûtes. L'usure des inscriptions gravées sur les dalles et le manque de documents ont fait oublier les noms des dignitaires enterrés dans cette partie de la cathédrale. Une première tombe près de la grille du chœur contenait deux sceaux de bulles aux noms de Benoît XII (1334-1342) et de Grégoire XI (1370-1378), sous l'épiscopat de Guillaume de Machault (✝ 1377). Toujours dans l'axe de la cathédrale, et en avant de ce portail d'Hincmar, deux cercueils sont découverts : l'un en pierre et l'autre en bois dans un caveau spécial. Ces tombes ne renferment aucun mobilier funéraire qui permet de les dater. Elles se trouvaient au bas du labyrinthe[19] et, déjà au XVII^{e} siècle, les épitaphes étaient illisibles. Certains auteurs pensaient que ces architectes étaient inhumés sous le labyrinthe mais les fouilles démontrent qu'il n'y avait pas de tombes sous ces effigies[20]. Les fouilles qui se poursuivent dans le bras sud du transept et au chevet permettent la découverte de nombreuses sépultures de la cathédrale carolingienne.

---

[19] Le labyrinthe était placé dans la nef, entre les troisième et quatrième travées. Il avait été exécuté au XIII^{e} siècle et fut détruit, en 1779, par les chanoines. C'était un dallage de pierres noires et blanches représentant un dédale. Aux quatre angles étaient figurés les premiers architectes de la cathédrale : en haut et à gauche était Jean le Loup ; à droite, Jean d'Orbais ; en bas et à gauche, Gaucher de Reims ; à droite, Bernard de Soissons.
[20] Rapport de Henri Deneux, 4 janvier 1922, MAP, 81/51 197/32 144.

Les fouilles mettent également à jour l'emplacement du portail de la cathédrale de saint Nicaise ainsi que celui de la cathédrale carolingienne. Henri Deneux souhaite poursuivre ces investigations dans la nef afin de déterminer la largeur des édifices antérieurs au XIII^{e} siècle. Dès la fin de l'année 1920, il fait état de ses premières découvertes dans la nef alors même que le devis de ces travaux n'est approuvé officiellement que le 1er juillet 1921[21].

Des tranchées sont creusées perpendiculairement et parallèlement par rapport à l'axe du monument. Elles permettent de retrouver les fondations des murs des deux édifices précédents. Au niveau de la sixième travée, un puits est découvert puis déblayé. Une canalisation de plomb, découverte en partie et se dirigeant vers le bas-côté nord, devait probablement y amener les eaux du baptistère placé dans l'atrium de la première cathédrale.

Figure 64 : *Fouilles du bas-côté nord : vestiges de crypte*, G. Verneau, 7 juillet 1922, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0065536.

Des fouilles sont alors entreprises dans le bas-côté nord, en vue de rechercher les traces de l'emplacement du baptistère détruit au X^{e} siècle par l'archevêque Adalbéron. Elles mettent à jour de nombreuses substructions, remblayées au XIII^{e} siècle, avec des quantités de morceaux provenant de l'ancienne cathédrale. Parmi les débris retrouvés dans cette galerie, Henri

[21] Rapport de Henri Deneux, 14 décembre 1920, MAP, 81/51 197/2 114.

Deneux découvre des morceaux d'archivolte de baies, de claveaux d'arcs de différents profils, des assises de piédroits de fenêtres de l'ancienne cathédrale. Ces derniers fragments permettent une reconstitution hypothétique d'une fenêtre de cette cathédrale antérieure. Tous ces éléments permettent petit à petit de reconstituer les décors de la cathédrale carolingienne, détruite lors de l'incendie de 1210. Ces fouilles tendent également à démontrer que la cathédrale carolingienne avait une importance presque égale à la cathédrale actuelle[22]. Elle était construite en matériaux durables, et non en bois comme certains auteurs l'avaient prétendu jusqu'alors.

Dans la cour nord

A la suite de l'affaissement du sol dans la cour nord produit par le tassement d'un remblai, des fouilles sont entreprises, en 1924, dans la cour nord sur la rue Robert de Coucy afin d'en connaître les causes[23].

Les maçonneries anciennes de la cathédrale carolingienne servent de fondations à l'édifice actuel. En avant de la cathédrale carolingienne, à 4 mètres de distance du portail, s'élevait la chapelle Saint-Nicolas de l'Hôtel-Dieu, construite vers le milieu du XII^{e} siècle et incendiée en 1210 en même temps que la cathédrale. N'ayant pas été reconstruite pour permettre l'agrandissement de cette dernière, la chapelle Saint-Nicolas fut arasée jusqu'au niveau du sol et ses fondations furent conservées et utilisées pour asseoir le mur nord de la tour nord. Mais tandis que les fondations de la cathédrale du XIII^{e} siècle sont généralement faites en mortier de chaux, celles de cette chapelle Saint-Nicolas sont en mortier de terre. Ainsi, avec cette constatation de la mauvaise qualité des fondations utilisées, Henri Deneux peut expliquer l'affaissement du sol sous la tour nord qui provoque l'écartement des deux tours.

Ces fouilles mettent également à jour un puits de 3 mètres de diamètre, maçonné en craie dans la partie supérieure, mais d'origine romaine dans la partie inférieure. La découverte de ce puits laisse à supposer, d'après Henri Deneux, que le baptistère se trouve à proximité. De nouvelles fouilles sont alors réalisées et mettent à jour des substructions de deux constructions que Henri Deneux associe à des structures baptismales, dont une cuve de 2,50 m de large. A partir de ces éléments et en considérant un plan symétrique, Henri Deneux suppose qu'il est en présence d'une salle de 8 mètres de diamètre avec des niches de 2,60 m de diamètre.

[22] Rapport de Henri Deneux, 4 janvier 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[23] Rapport de Henri Deneux, 4 août 1924, MAP, 81/51 197/4 116.

Néanmoins, les fouilles ne sont pas suffisamment avancées pour affirmer avec certitude la découverte du fameux baptistère de Clovis[24].

Suite à ces fouilles et afin de valoriser le site, Henri Deneux, au milieu de l'année 1926, entreprend la remise en état de la cour nord en vue du dégagement des vestiges des anciens baptistères. Une dalle en ciment armé est posée sur la cour nord et permet ainsi ultérieurement de visiter les substructions des anciens baptistères découverts au cours des fouilles[25]. A la fin de l'année 1927, Henri Deneux sollicite de nouveaux crédits pour achever la remise en état de la cour nord. De cette façon, tous les vestiges anciens sont mis à nu[26].

Valorisation, communication et critiques

Les parties mises à jour de la crypte de saint Nicaise permettent une reconstitution entière de ce vestige historique. Le 30 janvier 1932, cette question est examinée lors de la séance de la commission des monuments historiques[27] qui accorde les crédits escomptés à Henri Deneux. Les anciens escaliers d'accès ayant été détruits au cours de la construction de la cathédrale actuelle, Henri Deneux propose l'établissement d'un nouvel escalier du côté nord, entre deux piliers du chœur, de façon à ne pas gêner le service du maître-autel situé au dessus de la crypte[28]. Henri Deneux s'attache à respecter le mode ancien de construction[29]. Peu de temps après, entre le 6 août 1932 et le 15 décembre 1932, de nouveaux travaux permettent l'établissement de voûtes et de dalles en ciment armé au-dessus du caveau des archevêques. Un passage permet de faire communiquer le caveau des archevêques et la crypte de Saint-Nicaise. Le nouvel escalier sert ainsi d'accès aux deux salles[30].

Les nombreux objets archéologiques et les reconstitutions enrichissent les collections du futur Palais du Tau[31] : fragments de pierres moulurées et sculptées au XV^{e} siècle, fragments de sculpture du chantier de la cathédrale du XIII^{e} siècle et de la cathédrale carolingienne, mosaïque de la cathédrale carolingienne, nombreux objets d'évêques dont des anneaux d'or et la crosse en ivoire finement sculptée de l'archevêque Adalbéron, nombreuses monnaies

[24] Note de Henri Deneux à Charles Genuys, 3 août 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[25] Rapport de Henri Deneux, 14 juin 1926, MAP, 81/51 197/5 117.
[26] Rapport de Henri Deneux, 12 octobre 1927, MAP, 81/51 197/5 117.
[27] CMH, 30 janvier 1932, MAP, 80/15/28.
[28] Rapport de Henri Deneux 21 janvier 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[29] Rapport de Eugène Rattier, 30 janvier 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[30] Rapport de Henri Deneux, 18 mai 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[31] XV.4.3 « La création d'un musée lapidaire ».

romaines des III[e] et IV[e] siècles et un petit trésor de pièces d'argent[32]. Mais la fouille n'est pas une quête d'objets fabuleux, arrachés à leur contexte. Ce qui guide Henri Deneux, ce sont la connaissance historique et la reconstitution du tracé des plans des cathédrales antérieures.

Henri Deneux communique les résultats partiels de ces fouilles archéologiques lors de la visite, le 11 mars 1921, de la société d'archéologie sous la direction de Eugène Lefèvre-Pontalis[33] et le 11 juin 1923 à Paris au Trocadéro. A partir des notes de l'architecte en chef, François Deshoulières rédige un article qui paraît en 1923 dans la revue *Bulletin monumental de la Société Française d'archéologie*[34].

Conseillé probablement par Louis Demaison[35], Henri Deneux poursuivait le projet de découvrir l'emplacement du fameux baptistère de Clovis. Toutefois, dans tout son travail, il se limite à n'émettre que des hypothèses. Le 1[er] juillet 1944, à l'occasion d'une conférence donnée à la société des amis du Vieux Reims et tandis que les auditeurs attendent des certitudes[36], Henri Deneux limite volontairement sa présentation aux vestiges découverts. Les relevés archéologiques et clichés photographiques servent à compléter l'histoire de l'édifice, mais il en laisse l'interprétation à d'autres, notamment à Hans Reinhardt qui n'oublie pas, en 1963 dans sa préface, de lui rendre un hommage élogieux[37].

Périmètre de sauvegarde, restauration et dérestauration

Si les questions de périmètre de sauvegarde, de restauration ou de dérestauration semblent des notions contemporaines pour les spécialistes du droit du patrimoine, elles sont abordées, durant l'entre-deux-guerres, dans le cadre du chantier de restauration de la cathédrale de Reims.

Périmètre de sauvegarde

Avec la reconstruction, la ville de Reims a perdu son tracé médiéval au profit de larges avenues. Toutefois si ce principe répond au souci de développer la circulation automobile, les

---

[32] François DESHOULIERES, « Les fouilles de la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental de la Société Française d'archéologie*, vol. 82, 1923, p.400-408.
[33] Louis Henri LUÇON, *op. cit.*, p.264.
[34] François DESHOULIERES, *op. cit.*, p.400.
[35] Walter BERRY et Robert NEISS, « La découverte du baptistère paléochrétien de Reims », dans Michel ROUCHE (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.874.
[36] Henri DENEUX, *Dix ans de fouilles dans la Cathédrale de Reims*, conférence donnée à la société des amis du Vieux Reims, le 1[er] juillet 1944, Reims, Matot-Braine, 1944, 36 p.
[37] Hans REINHARDT, *La Cathédrale de Reims. Son histoire, son architecture, sa sculpture, ses vitraux*, Paris, P.U.F., 1963, 254 p.

destructions de la guerre sont également une occasion sans précédent de dégager la cathédrale et d'établir un périmètre de sauvegarde.

Au Moyen-Age, les cathédrales s'élevaient parmi les maisons, les sacristies et les cloîtres et seules les hautes tours émergeaient des bâtisses environnantes. En revanche, les projets urbanistiques de la seconde moitié du XIX^{e} siècle ont, à maintes reprises, dégagé les monuments tels la cathédrale de Paris. Mais si le monument paraît entièrement, il est incontestable que l'effet de la perspective se trouve tronqué. L'édifice, malgré son immensité, est annihilé au milieu de son environnement désertique. Cette doctrine prônée par Charles de Montalembert (1810-1870) est reprise par la commission des monuments historiques qui, pendant plusieurs années, s'oppose au dégagement complet de l'abbaye de Charlieu. La commission admet toutefois les « projets d'isolement destinés à sauvegarder la sécurité, la vue, l'accès des édifices ». Elle les repousse lorsqu'ils « tendent à faire table rase des constructions qui enveloppent la masse d'un monument, protègent son approche et ne laissent découvrir que peu à peu les innombrables chefs-d'œuvre, dont une vue d'ensemble immédiate et totale déroberait la variété et les nuances infinies »[38].

Du point de vue législatif, la notion de protection des environs d'un monument historique apparaît le 19 février 1841 dans une circulaire du ministre de l'Intérieur qui demande aux préfets de « débarrasser les édifices remarquables des constructions modernes qui en obstruent les abords ». Le décret du 26 mars 1852 et la loi du 13 juillet 1911 protégent les perspectives monumentales de Paris. La loi du 31 décembre 1913 donne une première définition des objets concernés par la problématique des abords. Toute construction ou modification d'un immeuble situé dans « le champ de visibilité d'un édifice classé ou inscrit » doit faire l'objet d'une autorisation préalable. En 1918, les lois existent sur la problématique des abords mais elles restent floues et peu appliquées, notamment à Reims.

Avant le vote de la loi Cornudet[39] et alors que Reims est encore sous le feu des obusiers allemands, la municipalité se préoccupe déjà d'étudier un plan de reconstruction et organise un concours d'urbanisme. Vingt-deux ingénieurs et architectes présentent des projets qui sont exposés et analysés par un jury en janvier 1919. Ces différents projets urbanistiques insistent sur le dégagement complet de la cathédrale de Reims. Plusieurs membres de la CMH jugent toutefois « cette tendance déplorable » et préconise de rétablir « l'ancien parvis et de

[38] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.349-350. Ce texte est illustré par une photographie de la façade principale de la cathédrale de Reims avant le dégagement.
[39] Loi du 14 mars 1919 instituant les plans d'aménagement, d'embellissement et d'extension des villes.

construire des maisons au pied ». L'architecte Victor Laloux[40] (1850-1937) insiste également sur la nécessaire limitation de la hauteur des maisons alentour[41]. La cathédrale devrait ainsi retrouver son écrin moyenâgeux.

Mais ce souhait reste lettre morte et au niveau local, après maintes tergiversations, la nouvelle municipalité élue en novembre 1919 et son maire Charles Roche demandent à « La Renaissance des Cités » et à l'architecte urbaniste américain George Burdett Ford (1879-1930), conseiller de la ville de New York, le soin de faire la synthèse des propositions et d'élaborer un projet unique[42]. Si le plan Ford rétablit le cœur historique, la Place Royale, la Place du Marché et celle de l'Hôtel de Ville, il élargit également les vieilles ruelles et désenclave le parvis. En face de la cathédrale, une large artère est percée tandis que du côté nord, une esplanade de trente mètres de largeur débouche sur les tours de la cathédrale.

En revanche, la question de la servitude de hauteur aux abords de la cathédrale, préconisée par Victor Laloux, est abordée par la ville de Reims sous la pression notamment de la société des architectes de la Marne. Par délibération du conseil municipal du 15 février 1922, le règlement de voirie est modifié spécifiquement pour permettre le dégagement des constructions monumentales[43]. Dans un périmètre fixé autour de la cathédrale, la hauteur de construction des édifices est limitée à douze mètres à l'arête supérieure de la corniche, ce qui correspond à la hauteur d'une maison de trois étages.

Max Sainsaulieu juge insuffisante cette mesure concernant la façade latérale du transept nord et en avertit Henri Deneux. Il souhaite limiter la hauteur des immeubles environnants à sept mètres au maximum et demande l'intervention expresse de la CMH[44]. Henri Deneux, au contraire, craint un dégagement trop important du monument. Charles Genuys se penche sur cette question et estime « que l'abus du dégagement a été parfois nuisible à l'aspect et au caractère de nos édifices anciens »[45]. Il juge néanmoins légitime la proposition de Max Sainsaulieu mais refuse de rentrer en conflit avec la municipalité. Henri Deneux doit négocier en ce sens, mais la municipalité rémoise, intransigeante, ne souhaite pas revenir sur cette délibération.

---

[40] L'architecte Victor Laloux connut une carrière exemplaire, notamment par la conception de la gare d'Orsay. Ses travaux lui valent de nombreuses récompenses et distinctions internationales. En 1920, il devient président de l'influente société des artistes français. Il est le représentant même de l'architecture officielle de son époque.
[41] CMH, 14 février 1919, MAP, 80/15/24.
[42] Olivier RIGAUD et Marc BEDARIDA, *Reims Reconstruction 1920-1930*, Reims, Ville de Reims, 1988, 212 p.
[43] Addition au règlement de voirie. Servitudes de hauteur place du Parvis, séance du 5 février 1922, AMR, 2W5.
[44] Lettre de Max Sainsaulieu à Henri Deneux avec photo explicative, 18 février 1922, MAP, 81/51 197/32 144.
[45] Rapport de Charles Genuys, 25 mars 1922, MAP, 81/51 197/32 144.

Comme nous le voyons, l'aspect doctrinaire ne domine pas les choix concernant l'aménagement des environs de la cathédrale. Les oppositions entre la municipalité rémoise et la CMH, entre les architectes Victor Laloux et George Burdett Ford, entre Max Sainsaulieu et Henri Deneux aboutissent à une série de compromis dégageant le monument de son écrin. Influence, opposition et pragmatisme dominent ces questions qui obtiendront un cadre juridique le 25 février 1943 instituant un périmètre de protection de 500 mètres autour des monuments historiques.

La dérestauration

Si la question de la dérestauration est contemporaine, elle est différemment abordée par Henri Deneux. La dérestauration est un processus qui consiste à éliminer certains éléments apocryphes, hérités des interventions précédentes. Bien que soustraire les compléments ajoutés ultérieurement n'équivaille pas à restituer son authenticité à l'original, toute intervention de restauration ou de dérestauration est un choix conceptuel et idéologique.

A la fin du XIX^{e} siècle, la restauration de la cathédrale de Reims s'est parfois accompagnée d'interventions hasardeuses. Sous l'impulsion d'Eugène Viollet-le-Duc et afin de créer une unité de style avec l'architecture de la nef, Eugène Millet (1819-1879) et Victor Ruprich-Robert (1820-1887) ont remplacé la galerie ancienne, datée à tort du XVI^{e} siècle, par une nouvelle galerie exécutée dans le style du XIII^{e} siècle. Même s'il n'est pas question de remettre systématiquement en cause les travaux antérieurs, Henri Deneux doit procéder à une réfection totale de cette galerie en raison des dégâts de l'incendie de 1914 et de la mauvaise qualité de la pierre employée par ses prédécesseurs. L'examen des parties conservées révèle que, suite à l'incendie du 24 juillet 1481, seul le couronnement a été refait et les parties basses, épargnées, ont été conservées et montrent encore des profils du XIV^{e} siècle. La galerie haute n'est réparée qu'en 1506, dans le goût de l'époque, après l'achèvement des tours[46]. Mais les plates-formes se trouvant trop hautes par rapport au reste de la cathédrale, les murs gouttereaux et le chemin de ronde sont surélevés de près d'1,50 m. Les chéneaux d'origine sont certes conservés, mais recouverts par le dallage du nouveau chemin de ronde.

La galerie de l'abside a donc successivement présenté trois aspects différents datant du XIII^{e}, de la fin du XV^{e} et du XIX^{e}. Le faîtage de la cathédrale peut retrouver sa physionomie antérieure, encore convient-il d'en définir l'époque de référence. Au XIII^{e} siècle, la galerie

[46] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.498

était pleine et décorée d'arcatures aveugles. Les merlons étaient remplacés par une décoration de fleurs de lys. Des oiseaux sculptés et un grand motif représentant deux anges portant les armes royales[47] complétaient cette décoration. Quand Eugène Viollet-le-Duc entreprend la réfection de cette galerie, il estime qu'au Moyen Âge les éléments décoratifs faisaient ressortir les procédés de construction et qu'à l'origine, la galerie était couverte et non aveugle. Il décide également de rétablir la décoration en fleurs de lys mais la fait enlever lorsqu'il constate qu'elle n'était pas à la bonne échelle. Ayant découvert des merlons du XIII^{e} siècle dans la construction, il décide de les reproduire et d'y ajouter des contre merlons. Henri Deneux en découvrant des oiseaux du XIII^{e} siècle, constate qu'ils adhèrent aux merlons d'origine mais pas à ces contre merlons qui n'existaient donc pas. Esthétiquement, les contre merlons alourdissent la composition de la galerie, en augmentant la masse pleine supportée.

Henri Deneux suggère donc de rétablir scrupuleusement toutes les décorations de la couverture ainsi que la crête ornée du faîtage de manière à restituer l'aspect de cette galerie précédant les restaurations d'Eugène Viollet-le-Duc, de Denis Darcy et de Paul Gout. Henri Deneux désire restaurer cette partie en réemployant le plus possible les vestiges originaux : colonnettes, chapiteaux et arcatures. Quant au couronnement, il hésite entre les merlons du XIII^{e} et les fleurs de lys du XV^{e}. Si ces premiers travaux ne concernent alors que l'abside, un choix analogue devra se retrouver pour les galeries de la nef.

Des témoins de ces différentes versions ont été retrouvés mais aucune proposition ne s'impose du point de vue archéologique ; le choix est de nature esthétique et idéologique. Appelée à statuer sur cette question, une délégation de la commission des monuments historiques, dirigée par Paul Léon se rend à Reims, le 30 juillet 1929[48]. La délégation monte au niveau du croisillon sud du transept pour examiner deux maquettes en plâtre réalisées par Henri Deneux pour permettre aux différentes personnalités de concrétiser les deux solutions. Toutefois, à l'issue de cette visite, aucun avis n'est formulé sur cette question de dérestauration car la délégation ne peut juger de l'effet au sol. De plus la toiture n'est pas reconstruite sur l'abside et son absence modifie largement l'aspect définitif que représentera la galerie.

---

[47] Rappel des libéralités faites par Charles VIII (1470-1498) pour la restauration de la cathédrale de Reims.

[48] CMH, voyage à Reims, 30 juillet 1929, MAP, 80/15/27. La délégation comprend parmi ses membres Marcel Aubert, André Hallays, Pierre Paquet, Eugène Rattier, Lucien Sallez, Paul Verdier, Hugues Krafft ainsi que les architectes Henri Deneux et Bernard Haubold.

Henri Deneux a pourtant besoin d'une décision car plus vite cette galerie haute sera réparée, plus tôt il pourra entreprendre la couverture du déambulatoire. De plus, il dispose à cet endroit des échafaudages nécessaires à de tels travaux. Le 5 août 1929, il soumet à la CMH deux devis relatifs à la restauration de la galerie haute sur la façade sud de l'abside : le premier devis d'un montant de 396 251,64 F permet de rétablir la crête de merlons du XIII^{e} siècle, le second devis concernant l'adoption de la crête de fleurs de lys du XV^{e} siècle est plus important et s'élève à 478 370,02 F. Cette différence s'explique par un plus grand cubage de pierre à employer[49].

Sous la pression du CFARM désireux de faire hâter les travaux, la CMH statue à ce propos en décembre 1929. Elle émet l'avis de ne pas exécuter les fleurs de lys du XV^{e} siècle détruites à la Révolution mais de reprendre « le principe de la reconstitution faite par Viollet-le-Duc »[50], sans les contre merlons. Ce choix se porte sur le devis le moins important et révèle que les décisions prises par le controversé Eugène Viollet-le-Duc ne sont pas systématiquement remises en cause. De plus, le fait de ne pas rétablir les insignes de la royauté est aux antipodes des exigences de John D. Rockefeller Jr. Ce dernier avait insisté et obtenu la restitution du couronnement en plomb du faîtage en fleurs de lys, alors même que du point de vue archéologique, cette restauration ne présentait que peu d'intérêt.

Cette même question se pose à nouveau à la fin de l'année 1932, lorsque Henri Deneux projette la réfection de la galerie haute de la nef. Le parti adopté pour la restauration de la galerie haute de l'abside nécessite, pour la nef, la reconstitution de la galerie primitive, en remplacement de celles d'Eugène Millet au sud, et de Victor Ruprich-Robert au nord. Une délégation de la commission des monuments historiques se rend à Reims, le 14 novembre 1932. Elle comprend parmi ses membres le propre fils de Victor Ruprich-Robert, Gabriel (1859-1953). Henri Deneux lui présente une maquette fidèle de reconstitution de la galerie primitive, telle qu'elle existait avant l'incendie et les documents qui lui ont permis de mener cette reconstitution, notamment un album de dessins exécutés au cours de la restauration Millet-Ruprich-Robert[51].

Henri Deneux argumente en faveur d'une galerie primitive datant du XIV^{e} siècle[52] et comportant des tympans ajourés, des meneaux à taille triangulaire et des pinacles triangulaires

[49] Rapport de Henri Deneux, 5 août 1929, MAP, 81/51 197/7 119.
[50] Minute d'une lettre de Paul Léon à Henri Deneux, 19 décembre 1929, MAP, 81/51 197/33 145.
[51] CMH, 14 novembre 1932 à Reims, MAP, 80/15/28.
[52] Rapport de Henri Deneux, 8 mars 1933, MAP, 81/51 197/11 123.

au-dessus des arcs-boutants. Il établit également qu'il existait un pinacle intermédiaire entre les gâbles de la galerie primitive. La commission suit l'avis de l'architecte en chef et les travaux peuvent débuter en septembre 1933.

A la fin de l'année 1930, une question similaire se pose pour la restauration de la grille du chœur, dessinée en 1826 par l'inspecteur général des bâtiments civils François Mazois (1783-1826) et achevée en 1829. La Révolution des 27, 28 et 29 juillet 1830 entraîne la suppression des fleurs de lys qui couronnent la grille. En 1836, l'Etat s'oppose à leur remplacement. L'architecte diocésain Jean-Jacques Arveuf-Fransquin (1802-1876) dessine un nouveau motif. Même si Henri Deneux n'approuve pas la qualité esthétique de cette grille, il ne désire pas la remplacer ou remettre en place les fleurs de lys, mais la conserver en raison de sa simplicité et comme témoignage d'une des premières applications de la refonte à la « décoration » des œuvres de serrurerie[53]. Ainsi, c'est au nom de l'histoire des techniques et non des symboles que cette grille est conservée dans son état d'avant-guerre.

Ces questions de dérestauration soulèvent tant de polémiques et de débats internes que des délégations de la CMH se rendent systématiquement à Reims. Si Eugène Viollet-le-Duc a de nombreux détracteurs, ses choix ne sont pas systématiquement remis en cause. Parfois même, les travaux envisagés par le théoricien de l'unité de style sont réalisés. C'est le cas de la restauration des galeries des chapelles absidiales, rétablies par Henri Deneux dans leur état d'avant-guerre et couronnées par des animaux qui n'avaient pu être refaits par Eugène Viollet-le-Duc, vers 1860, faute de crédits, mais présents sur d'anciennes gravures du XVIII^{e} siècle[54].

Vers la réalisation de la flèche centrale

La dérestauration procède avant tout d'une démarche scientifique et ce n'est qu'après avoir retrouvé la documentation nécessaire que Henri Deneux propose ses devis. Il refuse toute restauration abusive, utopique ou antihistorique. En plus d'être théoricien, le restaurateur se doit d'être historien. Toutefois, il convient de s'interroger sur la restauration scrupuleuse de l'assise de la flèche centrale qui répond certes à des données archéologiques mais qui permettrait d'entreprendre la construction d'une flèche centrale.

Si le débat sur l'achèvement des cathédrales n'est pas nouveau, il trouve à Reims un nouvel avatar. A plusieurs reprises, Eugène Viollet-le-Duc et ses disciples se sont penchés sur cette

[53] Rapport de Henri Deneux, 20 septembre 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[54] Rapport de Henri Deneux, 28 juin 1931, MAP, 81/51 197/9 121.

question. Dans le *Dictionnaire raisonné*[55], il présente un dessin de la cathédrale de Reims couronné de ses huit flèches. Au XIX^e^ siècle, un projet de flèches est abandonné devant la protestation de l'archéologue Adolphe-Napoléon Didron (1806-1867). Pour lui, de même « qu'aucun poète ne voudrait entreprendre de compléter les vers inachevés de l'*Enéide*, aucun peintre de terminer un tableau de Raphaël, aucun statuaire d'achever une statue de Michel-Ange, de même aucun architecte sensé ne saurait consentir à achever la cathédrale »[56].

Grâce à l'aide Rockefeller, Henri Deneux en 1928 entreprend la restauration des quatre gros arcs au-dessus de la croisée du transept qui doivent porter l'amorce de flèche et carillon[57]. Lors de la première réunion de la CFARM, certains membres du comité avaient signalé leur souhait de voir la réalisation de cette flèche centrale, comme Eugène Viollet-le-Duc l'a fait pour Notre-Dame de Paris[58]. L'amorce est restaurée et dans un devis estimatif[59] fourni au CFARM avant la seconde donation, Henri Deneux propose la restitution d'une flèche centrale au-dessus de la croisée du transept, travaux estimés à 5 000 000 F. Ce projet sera finalement abandonné en l'absence de financement.

La restauration des vitraux

Face au désir des chanoines d'éclaircir davantage l'édifice, la cathédrale de Reims a perdu dès le XVIII^e^ siècle ses anciennes verrières du rez-de-chaussée qui faisaient le tour des bas-côtés, des lancettes du transept et des chapelles du chœur. La Première Guerre mondiale est un second fléau pour les vitraux de Reims. Un tiers seulement des vitraux anciens a été déposé, mais aucune verrière n'a été intégralement sauvée. Fort heureusement, Henri Deneux peut compter sur les nombreux documents conservés par l'atelier Simon qui permettent une restauration ou une reconstitution quasi fidèle des éléments détruits.

---

[55] Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*, Paris, B. Bance, 1854, réed. 1967, 10 vol.
[56] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.395-396.
[57] Rapport de Henri Deneux, 4 avril 1928, MAP, 81/51 197/5 117.
[58] CFARM, 6 juin 1924, MAP, 80/1/51.
[59] Rapport de Henri Deneux, 31 mars 1927, MAP, 81/51 197/9 121.

Tableau 32 : Détail des travaux de restauration de la vitrerie de 1919 à 1938		
Année	*Nature des travaux*	*Montant*
1922	Réparation des vitraux des deux fenêtres nord et sud de la nef	52 712,43 F
1922-1923	Inventaire des vitraux par Jacques Simon	4 636,80 F
1923	Restauration des 9e fenêtres nord et sud de la nef	75 241,37 F
1924	Restauration des 8e et 7e fenêtres nord et sud de la nef	188 343,23 F
1924	Vitrerie provisoire pour le reste des fenêtres hautes de la nef	126 656,56 F
1924	Vitrerie définitive des fenêtres des bas-côtés nord et sud	153 270,70 F
1925	Restauration des vitraux de la grande rose (SACR : 100 000 F et don individuel de 512 F)	120 262,66 F
1925-1926	Restauration des vitraux de la nef	120 262,00 F
1927	Restauration de la galerie de vitraux sous la grande rose (financement total par la SACR)	44 442,47 F
1927	Restauration des cinq verrières hautes du chevet (don norvégien)	205 328,50 F
1930	Restauration des vitraux de la rose au bras nord du transept (SACR : 60 000,00 F)	119 525,75 F
1930	Restauration des vitraux de la 2e fenêtre nord du chœur (Impératrice Eugénie : 50 000,00 F)	55 533,95 F
1931	Restauration des vitraux de la 3e fenêtre côté nord de l'abside	62 049,87 F
1933	Restauration des vitraux de trois fenêtres basses du transept sud et d'une fenêtre de la chapelle Saint-Joseph	152 794,79 F
1933	Restauration des vitraux des fenêtres hautes du bras nord du transept et d'une fenêtre centrale de la chapelle Saint-Joseph	124 960,64 F
1935	Restauration des vitraux de la chapelle du Saint-Sacrement, des sacristies et de la 2e fenêtre haute du bras nord du transept, côté ouest	207 829,00 F
1936	Rétablissement des vitraux historiés de la rose du bras sud du transept (Outillage National : plan de grands travaux contre le chômage)	171 374,00 F
1938	Remplacement de la vitrerie provisoire de la petite rose de la façade occidentale par une vitrerie historiée (SACR : 75 000 F, don Sénart : 50 000 F)	189 493,00 F
Total		**2 174 717,72 F**

Conduits par Jacques Simon, les travaux de restauration des vitraux suivent la progression du chantier de 1922 à 1938.

Les vitraux de la nef, des bas-côtés, du chevet, du chœur et de l'abside

La nef de la cathédrale de Reims est percée de chaque côté de dix fenêtres hautes. Ces vitraux du XIIIe siècle représentent les rois de France et les archevêques de Reims, mais, en raison de la disparition de nombreux fragments durant la guerre, la restauration n'est que lacunaire.

A la fin de l'année 1922 et au début de l'année 1923, la maison Simon assure la réparation des vitraux des 10e fenêtres nord et sud de la nef qui, protégées des éclats d'obus par les tours du transept, n'ont guère souffert des bombardements. Cette situation est la même pour les vitraux des 9e fenêtres restaurés durant l'automne 1923. Ces quatre verrières sont restaurées avec quasiment tous leurs éléments d'origine.

Cette restauration quasi à l'identique ne peut se faire l'année suivante pour les vitraux des 8e et 7e fenêtres nord et sud de la nef. Elles sont en effet plus endommagées et ne conservent que très peu de panneaux utilisables[60]. Les fragments d'origine sont remis en place, les quelques lacunes sont complétées par des vestiges des autres fenêtres de la nef et le reste de la surface est occupé par des verres losangés. De cette façon, huit fenêtres de la nef sur vingt, quatre au nord et quatre au sud, se trouvent munies de vitraux anciens. Afin de rendre la cathédrale au culte, les douze autres fenêtres hautes sont vitrées « provisoirement »[61] de simples losanges en verre incolore pour un montant de 126 656,56 F. Un devis supplémentaire de 16 750,00 F est nécessaire en 1926 pour compléter ces travaux.

Le retour des grisailles se poursuit en 1924 au niveau des fenêtres des bas-côtés nord et sud. 153 270,70 F permettent de refaire une copie de la vitrerie d'avant-guerre, composée de losanges avec bandes alternées et de bordures à dessins géométriques. Les fragments anciens qui ont pu être sauvés ainsi que les lobes de la rosace de la première fenêtre nord sont strictement réemployés et reposés[62].

En 1927, en raison de nombreux documents qui permettent une restauration fidèle des parties détruites, Henri Deneux propose la restauration des cinq verrières hautes du chevet en employant l'intégralité du don norvégien, soit 205 328,50 F[63]. Il s'agit d'une œuvre de prestige car ces verrières sont les plus en vue lorsque les visiteurs pénètrent par le portail principal. En 1930, un nouveau don permet la restauration des vitraux de la seconde fenêtre nord du chœur. Le devis approuvé le 8 mai 1930, d'un montant de 55 533,93 F, est financé par la première partie du don de l'impératrice Eugénie soit 50 000 F, le restant étant à la charge de l'Etat[64]. Le 23 juillet 1931, un devis de 62 049,87 F permet la restauration des vitraux de la troisième fenêtre côté nord de l'abside, grâce de nouveau à la documentation de

[60] Lettre de Pierre Antony-Thouret à Pol Neveux, 16 juin 1924, MAP, 81/51 197/32 144.
[61] Rapport de Henri Deneux, 31 juillet 1924, MAP, 81/51 197/4 116. Cette situation est encore la même de nos jours.
[62] Rapport de Henri Deneux, 3 août 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[63] Rapport de Henri Deneux, 14 février 1925, MAP 81/51 197/4 116.
[64] Rapport de Henri Deneux, 19 avril 1930, MAP, 81/51 197/8 120.

l'atelier Simon[65]. Le 10 août 1934, des travaux de restauration des quatre dernières fenêtres hautes de l'abside et des chapelles basses débutent et s'achèvent le 30 décembre de la même année. Ce devis de 340 345,64 F, approuvé le 24 mai 1934, permet la remise en plomb des parties anciennes alors que les parties manquantes sont refaites en imitation des anciennes[66].

Les vitraux de la façade occidentale

La face intérieure de la façade occidentale présente un ensemble décoratif sans équivalent dans les autres cathédrales, alliance de pierre et de verre. Mais cette partie est particulièrement meurtrie par la guerre. Fort heureusement et contrairement aux sculptures du revers du portail, la grande rose qui a éclaté à moitié lors de l'incendie est relativement bien connue en raison des nombreux relevés effectués lors de sa restauration en 1909 par l'atelier Simon. Jacques Simon avait d'ailleurs fait paraître un ouvrage à ce propos[67]. Cette rose du XIII^{e} siècle, de 12,5 m de diamètre, dédiée à la mort et à l'Assomption de la Vierge, est devenue médiatique grâce à un croquis de guerre réalisé le 22 décembre 1914 par François Flameng (1856-1923) et paru dans *L'Illustration*, le 14 juillet 1917.

La rose du portail occidental ainsi que la galerie en dessous ont été bouchées provisoirement en briques[68]. La société des amis de la cathédrale de Reims souhaitait tout d'abord participer à la restauration d'une des fenêtres hautes. Mais comme le budget est entièrement financé, Henri Deneux propose, en juin 1924, de concourir à la restauration de la grande rose[69]. La SACR propose alors au minimum la somme de 30 000 F mais espère bien pouvoir rapidement doubler cette donation en souhaitant pourvoir à la réfection totale de la rose et ainsi d'y attacher son nom[70]. C'est également une occasion prestigieuse pour elle de mobiliser ses adhérents et de relancer sa propagande en faveur de la restauration de la cathédrale de Reims.

Dans la première quinzaine de juillet 1925, une rencontre a lieu entre d'une part Paul Verdier, chef du bureau des monuments historiques et André Hallays, Pierre Antony-Thouret, Max Sainsaulieu et Emile Charbonneaux, membres du conseil d'administration de la SACR. Ces derniers proposent de verser 69 000 F en Bons de la Défense Nationale et 31 000 F en argent liquide, soit 100 000 F. Dans une lettre du 15 décembre 1925 adressée au directeur des

---

[65] Rapport de Henri Deneux, 28 juin 1931, MAP, 81/51 197/9 121.
[66] Rapport de Henri Deneux, 4 mai 1934, MAP, 81/51 197/13 125.
[67] Paul SIMON, *La Grande Rose de la Cathédrale de Reims. Etude historique et descriptive. Sa reconstitution à l'aide de documents certains. Sa restauration*, Reims, L. Michaud – Librairie de l'Académie, 1911, 87 p.
[68] Rapport de Henri Deneux, 3 août 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[69] Lettre de Pierre Antony-Thouret à Pol Neveux, 16 juin 1924, MAP, 81/51 197/32 144.
[70] Lettre de Pierre Antony-Thouret au directeur des Beaux-Arts, 11 juillet 1924, MAP, 81/51 197/32 144.

Beaux-Arts Paul Léon, le président de la SACR, Emile Charbonneaux, souligne l'urgence de passer le marché de 123 000 F en raison de l'inflation galopante[71]. En avril 1926, la SACR lance une vaste souscription en faveur de la restauration de la grande rose et recueille de nouvelles adhésions et les sommes escomptées. La restauration de vitraux de la grande rose est finalement entreprise pour un montant de 120 262,66 F. Les vitraux sont à la charge de la SACR et le reste, travaux accessoires pour la réparation des réseaux de pierre, armatures et grillages, échafaudage, à la charge de l'Etat. Ces travaux se poursuivront jusqu'au début de l'année 1926. Le financement est assuré par l'Etat, le modeste don d'une résidente australienne Mme Campbell Brown et la SACR pour 100 000 F. Les travaux sont délicats en raison de la finesse du travail et de la nature de la pierre employée, la pierre de Marsangis[72].

Si l'emblématique grande rose est restaurée, les travaux de vitrerie sur la façade occidentale se poursuivent en 1927 juste en dessous. Grâce aux relevés de Paul Simon en 1902, tous les documents nécessaires sont disponibles pour reconstituer les neuf fenêtres du triforium. Cette galerie est habillée de vitraux du XIV^{e} représentant un sacre. Tous les vitraux conservés sont réemployés et les parties manquantes sont complétées. Ces travaux se montent à 44 442,47 F, intégralement financés par la SACR en vue de l'inauguration de la nef restaurée[73].

Ce souci de la SACR de doter la cathédrale de sa plus belle parure avant les grandes cérémonies d'inauguration, se retrouve en 1938. La SACR désire alors remplacer la petite rose de la façade occidentale, comblée par une vitrerie provisoire et incolore, par des vitraux contemporains et ce avant les inaugurations de juillet 1938. Elle promet de verser 75 000 F de subvention. Le programme iconographique est fourni par l'archevêché de Reims et consiste en une représentation de la Vierge en gloire au centre et les Litanies de la Vierge dans les vingt-quatre médaillons du pourtour[74]. Jacques Simon, chargé de l'étude de cette nouvelle rose, propose à la CMH des vitraux historiés aux tonalités bleues en harmonie avec les autres verrières de la cathédrale. Le devis, d'un montant de 189 493 F, est établi le 8 février 1938. L'Etat et la SACR se partagent le montant des travaux avec respectivement 64 493 F et 75 000 F. Dans ce décompte, il manque 50 000 F, issus probablement de la seconde moitié de la donation de l'impératrice Eugénie.

---

[71] Lettre de Emile Charbonneaux à Paul Léon, 15 décembre 1925, MAP, 81/51 197/4 116.
[72] Rapport de Henri Deneux, 13 août 1925, MAP, 81/51 197/4 116.
[73] Rapport de Henri Deneux, 1er mai 1927, MAP, 81/51 197/4 117.
[74] Rapport de Henri Deneux, 14 janvier 1938, MAP, 81/51 197/17 129.

Les vitraux du transept

Des deux grandes roses du transept, seule celle du croisillon nord a conservé ses vitraux d'origine.

En 1930, l'architecture en pierre du croisillon nord du transept étant réparée, la restauration des vitraux de la rose est entreprise pour un montant de 119 737,75 F[75], financée par la SACR à hauteur de 60 000 F et l'Etat pour 59 525,75 F, d'où un différentiel de 212 F, pris en charge par un donateur resté anonyme. Ces vitraux, déposés en 1917, datent du XIII^{e} siècle et représentent la Création du Monde. Au centre, Dieu est entouré dans la première corolle d'un cycle d'Adam et Eve et de Caïn et Abel, dans la seconde d'anges et d'animaux de la création. Dans l'écoinçon supérieur, la Vierge, flanquée de deux anges agenouillés, allaite l'enfant Jésus. Cette verrière retrouve sa place et son unité d'origine.

Durant l'année 1932, Henri Deneux entreprend la restauration des fenêtres hautes et basses du transept sud. Les fenêtres basses sont mises en plomb à dessin géométrique et les fenêtres hautes en grisailles du XIII^{e} siècle. Ces travaux se déroulent du 1er août 1932 au 31 décembre 1932[76] et du 22 mai 1933 au 10 novembre[77]. Parallèlement, les vitraux des fenêtres hautes du bras nord du transept sont restaurés du 18 septembre au 23 décembre 1933[78]. Henri Deneux n'obtient auprès de la maison Simon aucun rabais, mais des travaux supplémentaires non budgétés de deux fenêtres de la chapelle Saint-Joseph.

En 1935, les vitraux du XIX^{e} siècle, œuvres de Louis Steinheil (1814-1884) sont reposés dans la chapelle du Saint-Sacrement. Henri Deneux profite également de ce chantier pour restaurer les vitraux des sacristies et de la 2^{e} fenêtre haute du bras nord du transept, côté ouest. D'un montant de 207 829 F, les travaux débutent le 10 mai et sont achevés le 30 décembre 1935. Les parties manquantes sont complétées[79] avec une légère erreur quant à l'ordonnancement des vitraux, erreur relevée en 1949 par Marcel Jay[80].

En 1936, c'est au tour de la rose sud de recevoir de nouveaux vitraux historiés. La grande rose du croisillon sud du transept était une création tardive, datant de 1581. En effet, en 1580, un ouragan avait détruit les vitraux primitifs. Œuvre du peintre verrier rémois Nicolas Dérodé,

---

[75] Rapport de Henri Deneux, 31 janvier 1930, MAP, 81/51 197/8 120.
[76] Rapport de Henri Deneux, 27 avril 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[77] Rapport de Henri Deneux 1er mars 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[78] Rapport de Henri Deneux, 5 juillet 1933, MAP, 81/51 197/13 125.
[79] Rapport de Henri Deneux, 16 février 1935, MAP, 81/51 197/15 127.
[80] Marcel JAY, *Petit guide memento de la Cathédrale de Reims*, Reims, l'Alliance Catholique, 1949, p.105.

cette rose du XVI[e] siècle représentait au centre le Christ en majesté, montrant ses plaies, entouré des quatre évangélistes, le Tétramorphe. Tout autour, dans la corolle intérieure, les anges l'adorent. Enfin les douze médaillons de la corolle extérieure sont consacrés à la représentation des douze apôtres. Dans l'écoinçon supérieur, le couronnement de la Vierge surmonte l'ensemble. Détruite en presque totalité durant la guerre, essentiellement au cours des terribles bombardements du 16 avril 1917[81], le peu d'éléments recueillis empêche une restauration de cette verrière. Jacques Simon est alors chargé de soumettre une nouvelle création en reprenant l'iconographie établie par Nicolas Dérodé qui se serait largement inspiré de l'iconographie ou de l'esprit du vitrail du XIII[e] siècle.

Soucieux de respecter l'essence primitive du monument, Henri Deneux impose une unité iconographique : dans la nef, les verrières doivent représenter des rois de France et au-dessous des archevêques de Reims ; dans l'abside, des apôtres ou des évangélistes et au-dessous des évêques suffragants de la métropole[82]. De plus, la tonalité doit être similaire à celle des vitraux de l'abside et de la rose du bras nord du transept. L'œuvre doit ainsi s'harmoniser le plus possible avec les vitraux remis en place.

En février 1936, la maquette de Jacques Simon est soumise à la commission des monuments historiques. Le projet est adopté sous réserve de remplacer les jeux de fonds du XIII[e] siècle reproduits dans quelques-uns des compartiments par des arrangements qui ne représentent pas un caractère archéologique trop accentué[83]. Le caractère du XIII[e] siècle est conservé pour la verrière garnissant l'écoinçon supérieur au-dessus de la rose, dans lequel est représenté le couronnement de la Vierge. Ce compartiment était fait de débris de la rose du XIII[e] siècle et un quart environ de ce vitrail avait pu être conservé. Dès lors, le devis de 171 374 F est approuvé le 9 mars 1936 et cette somme est prélevée sur les crédits du Plan Marquet[84] de 2 000 000 F. Les travaux débutent le 11 mai 1936 pour les premiers essais, se poursuivent durant l'année 1937 mais ne sont véritablement achevés que très tardivement, le 18 octobre 1938.

Il est toutefois intéressant de se demander pourquoi vouloir sertir la cathédrale de nouveaux vitraux, dans l'esprit du XIII[e] siècle alors que pour la statuaire la doctrine interdit toute copie du passé. Pour les spécialistes, l'idée de laisser des vitres blanches est incongrue et risque de

---

[81] Rapport de Max Sainsaulieu, 17 avril 1917, MAP, 80/3/11.
[82] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1[er] juin 1925, p.576.
[83] Rapport de Eugène Ratier, 26 février 1936, MAP, 81/51 197/32 144.
[84] Rapport de Henri Deneux, 14 février 1936, MAP, 81/51 197/15 127.

dénaturer le monument. En effet, la lumière à l'intérieur du sanctuaire est nuancée, tamisée, colorée par les vitraux et cet élément importe à l'ambiance et à la spiritualité du monument.

Conservation et restauration de la sculpture

La conservation et la restauration de la sculpture de la cathédrale ont toujours suscité les plus vifs débats alors même qu'elles n'étaient encore qu'hypothèses. Il s'agit maintenant de confronter ces conceptions à leurs applications sur ce vaste chantier.

La doctrine de la CMH et le chantier de Reims

En matière de sculpture, Paul Léon, au cours de la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922[85], distingue deux éléments : le décor et la statuaire. Pour le directeur des Beaux-Arts, l'ornementation doit être rétablie lorsqu'elle « fait corps avec la construction ». Il justifie ce choix par le fait qu'un « pinacle charge un contrefort, un corbeau porte une corniche, une gargouille écoule les eaux ». En matière de statuaire, la question est « plus délicate » car l'important ne réside pas dans le détail mais dans l'effet d'ensemble. A Reims, les statues rongées par les flammes et érodées par les écoulements pluviaux doivent rester en l'état car seuls les détails sont touchés. En revanche, les grandes statues brisées par l'éclatement d'obus et dont le profil ou la masse importe à l'effet d'ensemble doivent être reconstituées en utilisant au maximum les fragments d'origine. Paul Léon est d'ailleurs catégorique et considère que « ce serait folie » que de rendre au portail de Reims ses statues incendiées. Il complète d'ailleurs cette affirmation par une analogie avec les statues de la façade de la cathédrale de Paris, dépourvues, à cause des restaurations du XIX^{e}, « de sens et de vie »[86].

Du point de vue budgétaire, il est particulièrement difficile de suivre en détail les restaurations entreprises au niveau de la statuaire. Ces travaux minoritaires en coût ne font pas l'objet de devis spécifiques. Toutefois, dans quelques devis, une somme destinée au sculpteur est mentionnée. Ainsi, en 1925-1926, lors de la restauration des voûtes et fenêtres hautes de l'abside, budgétée à 658 910,68 F, 1300 F sont assignés à la sculpture. Cet état de fait est d'ailleurs similaire pour la restauration des vitraux. En fait, ces travaux ne sont

[85] Annexe 43.
[86] Voir en annexe le discours intégral de Paul Léon. Paul LEON, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, 15 p.

compréhensibles qu'au travers de photographies, d'articles de presse ou des rapports postérieurs au champ d'étude de cette thèse[87].

S'il s'agit d'un dossier minoritaire en coût, chaque modification de l'état de la statuaire suscite le plus vif intérêt et souvent les pires griefs. Cette question de la restauration de la statuaire a toujours été un souci constant de la commission des monuments historiques, d'où la nomination à la commission du sculpteur Albert Bartholomé en raison de ses compétences utiles « notamment au sujet de la conservation – et, éventuellement, de la restauration – des sculptures de la cathédrale de Reims. »[88] A plusieurs reprises, la CMH demande des justifications à l'architecte en chef Henri Deneux à propos de la restauration de la sculpture. Le 17 juillet 1923, suite à un vœu émis par trois membres de la commission[89], Paul Verdier demande un rapport à propos de morceaux de sculpture dénaturés par l'application de plâtre à modeler[90]. D'ailleurs les personnes membres qui réclament ces justifications sont également membres de la SACR, en relation directe avec son trésorier Pierre Antony-Thouret, particulièrement prompt à réagir en matière de restauration de la statuaire.

En juin 1927, sur proposition de Pol Neveux, la commission demande l'ouverture d'un crédit spécial afin d'installer un échafaudage devant la façade principale de l'édifice pour connaître l'état de la statuaire[91]. Le 22 novembre 1924, l'inspecteur général Charles Genuys est diligenté à Reims. Grâce à cet échafaudage, Charles Genuys et Henri Deneux auscultent les sculptures atteintes par l'incendie et les bombardements et remarquent que, sous l'effet de la chaleur, les grandes figures sont fendillées dans le sens du lit de la pierre. La pluie peut pénétrer par ces fissures et, avec la gelée, provoquer une aggravation de l'état de la statuaire. Moins exposées à la pluie, les figurines des voussures et du linteau menacent néanmoins de se détacher. Henri Deneux et Charles Genuys espèrent toutefois que les dégâts seront proportionnellement moins importants aux deux autres porches, non touchés par l'incendie.

Charles Genuys préconise de remettre en état la couverture en pierre au dessus de ce porche afin de limiter l'écoulement des eaux, en installant si nécessaire une gargouille en métal pour éloigner les eaux de la base du porche. Toutes les pierres disloquées doivent être déposées

---

[87] Voir Henri HUIGNARD, *Cathédrale de Reims – La Statuaire de la façade occidentale et de ses tours*. 3 Albums. 1er vol. *Les dégâts causés par le Temps. Les dommages de la guerre 1914-18. Les restaurations du XIXe et XXe siècles.* 2e vol. *La Statuaire… Ensemble et portails.* 3e vol. *La Statuaire… La Grande Rose. Les statues des contreforts. La galerie des Rois,* 1943, MAP.
[88] CMH, 20 février 1920, MAP, 80/15/24.
[89] Camille Enlart, André Hallays et Eugène Lefèvre-Pontalis.
[90] Minute de lettre, 17 juillet 1923, MAP, 81/51 197/32 144.
[91] CMH, 27 juin 1924, MAP, 80/15/25.

puis reposées avec goujonnage et agrafages nécessaires, sans emploi de pierre neuve. L'inspecteur général insiste sur le fait que les travaux projetés consistent en une consolidation provisoire et non une restauration : « il ne s'agit aucunement de refaire des éléments de sculpture, mais simplement de maintenir en place ce qui reste et de rapprocher les parties recueillies à ce jour ». Une restauration définitive des porches ne peut être immédiatement entreprise car cela signifierait l'ajournement de la restauration du vaisseau principal de l'édifice, du chœur et des chapelles[92]. Les travaux préconisés débutent en 1925 et vont concerner la statue de Bethsabée et le très ou trop médiatique « Ange au Sourire ».

Exemples particuliers : l'Ange au Sourire et Bethsabée

Cette dernière restauration de son protégé ne convient pas à Pierre Antony-Thouret. Durant la guerre, il avait fortement critiqué les mesures de protection et de conservation de la statuaire rémoise dont s'occupait alors Max Sainsaulieu[93]. On aurait pu penser que la présence de Max Sainsaulieu et de Pierre Antony-Thouret au conseil d'administration de la SACR aurait pu calmer les velléités de ce dernier. Mais l'entente cordiale ne dure qu'un temps.

A partir des fragments d'origine et d'un moulage conservé au musée du Trocadéro, la célèbre figure de l'Ange au Sourire a été reconstituée et compte pas moins de vingt-quatre attaches, les parties manquantes ayant été complétées par un alliage de ciment. Cette statue est remise en place le 13 février 1926 et l'hebdomadaire *L'Illustration*, bien tardivement, lui consacre un court article[94]. Suite à cette parution, Pierre Antony-Thouret alerte la CMH sur cette restauration qu'il juge abusive. Il impute cette initiative à Henri Deneux et demande qu'en matière de statuaire, aucune restauration ne puisse être entreprise sans un contrôle strict de la commission des monuments historiques. La critique est officielle et acerbe, car, au vue des clichés parus dans *L'Illustration*, Pierre Antony-Thouret et Henri Chassinat-Gigot jugent que le « Sourire de Reims » a reçu « un nez postiche qui en fait une figure grimaçante » et refuse avec véhémence la restauration de la tête de Bethsabée[95].

Ce réquisitoire n'est pas suivi par tous et les avis divergent au sein même de la SACR et de la CMH. Avec force, André Hallays alors vice-président de la SACR et membre de la CMH avait soutenu en 1925 dans la *Revue des Deux Mondes* le travail d'Henri Deneux, considérant qu'il s'était limité à recoller les morceaux détachés des sculptures. Il affirme d'ailleurs qu'en

---

[92] Rapport de Henri Deneux, 23 novembre 1924, MAP, 81/51 197/4 116.
[93] VIII.5.2 « L'Ange au Sourire » et VIII.5.3 « La critique de la protection de la cathédrale de Reims ».
[94] « La consolidation des statues de la cathédrale de Reims », *L'Illustration*, 3 avril 1926.
[95] Lettre de Antony-Thouret à Henri Chassinat-Gigot, 20 avril 1926, MAP, 81/51 197/32 144.

matière de sculpture, rien n'a été restauré et rien ne le sera[96]. La question porte ainsi tant sur les travaux accomplis que sur la notion même, ou plutôt la perception, du concept de restauration.

Figure 65 : *Trois moulages de la tête de l'ange de Saint-Nicaise,* Henri Deneux, 1928, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0930 P.

Ces débats intestins se retrouvent lors de la séance de la CMH du 14 mai 1926. Charles Genuys expose son rapport et propose de poursuivre la restauration de la tête de l'Ange au Sourire par la remise en place du fragment de la mèche de cheveux détachée. Afin d'éviter toute erreur, un moulage de ces débris de sculpture est pris. L'écrivain Pol Neveux (1865-1939) répond aux attaques de Pierre Antony-Thouret et justifie la restauration réalisée. Pour lui, il était inconcevable de remettre en place cette statue sans le nez, « la figure présentant une plaie qui semblait taillée avec un couteau ». L'œuvre ne peut se concevoir de façon fragmentaire mais dans son unité originelle. André Hallays tempère toutefois cet avis et tout en trouvant que la restauration du nez de la statue de l'Ange au Sourire est parfaite, il considère qu'elle ne doit pas constituer un précédent. La réfection de la statuaire doit, en principe, être interdite car « le plus souvent on ne trouverait pas, pour la réalisation, des artistes de la valeur de MM. Deneux et Havot »[97]. Cette décision ne constitue donc pas un principe général consistant à reprendre toutes les sculptures des monuments religieux pour les remettre en état. Cette mesure est exceptionnelle, subordonnée à des compétences exceptionnelles.

[96] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.574-575.
[97] CMH, 14 mai 1926, MAP, 80/15/26.

Figure 66 : *Tête de Bethsabée*, Henri Heuzé, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0077242.

Au cours de cette même séance, Charles Genuys propose également la repose de la statue de Bethsabée. Nichée dans la voussure de la grande rose, la statue a été décapitée durant la guerre et la tête est arrivée intacte sur le parvis. Placée en hauteur, cette sculpture est presque invisible du sol. Sa chute a permis au grand public de véritablement découvrir cette statue et la remettre en place signifierait la dérober au regard des visiteurs. La statue ne relève donc pas de l'effet d'ensemble et peut donc enrichir les collections d'un musée lapidaire. Néanmoins et sans argument particulier, Charles Genuys préconise de remettre cette tête en place[98].

Ces questions sont toutefois polémiques et les réticences sont telles qu'une délégation de la CMH, sous la présidence de Paul Léon, se rend sur le chantier de la cathédrale le 7 juillet 1926 afin d'examiner, in situ, les statues entourant le portail de la façade occidentale. Henri Deneux obtient officiellement les félicitations pour la restauration de l'ange de Saint-Nicaise et les travaux concernant la sculpture peuvent se poursuivre « dans le même esprit de prudence ». La délégation émet toutefois des réserves concernant les statues de saint Remi et de saint Thierry gravement atteintes et décide de ne rien entreprendre sur les statues situées à l'extrême gauche devenues des blocs informes. Leur rôle sera désormais de « faire masse dans l'ensemble »[99].

En avril 1932, le quotidien local, *L'Eclaireur de l'Est*, consacre ses premières pages à la restauration de la cathédrale de Reims. Avec ses articles de fonds, le journaliste Marc Blanc[100] souhaite signaler à la population locale « l'importance de l'effort » auquel la cathédrale « doit sa résurrection »[101]. Interviewé, le maître-sculpteur Fery explique comment s'opère la

[98] Henri Deneux a réalisé, le 17 avril 1926, trois photographies de la tête de Bethsabée, DRAC CA, service de l'Inventaire, fonds Deneux, 0482, 0483 et 0484.
[99] CMH, visite à Reims, 7 juillet 1926, MAP, 80/15/24.
[100] *L'Eclaireur de l'Est*, 8, 9 et 10 avril 1932.
[101] Marc BLANC, « Comment, pierre par pierre, renaît la cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 8 avril 1932. Le journaliste annonce notamment que l'année 1932 sera l'année des sculptures. Faut-il y voir un projet clairement défini qui n'apparaît nullement dans les devis ou juste un effet d'annonce, voire une formule journalistique ?

restauration de la statuaire de la cathédrale de Reims. Le sculpteur part des fragments soigneusement recueillis qu'il incorpore dans une maquette de plâtre destinée à servir de modèle définitif en pierre. Les fragments sont ensuite raccordés en se servant de photographies.

Pour les ouvrages dont il ne reste que peu de choses, le sculpteur fait appel à des moulages conservés au Trocadéro. C'est le cas en août 1931. Dans le devis de restauration des galeries des chapelles absidiales, Henri Deneux propose la restitution d'un ange à moitié détruit par la guerre et dont le moulage est conservé au musée du Trocadéro[102]. L'architecte en chef demande l'envoi du moulage afin de restituer au mieux cette figure[103]. Le conservateur propose l'exécution d'un estampage « le moulage ayant, par suite de la mutilation de la sculpture de Reims, acquis la valeur d'un original. »[104]. L'important réside dans la nature de la pierre qui doit être équivalente : la pierre des carrières de Courville est employée pour les statues abritées ou celles de Brauvilliers pour les œuvres extérieures. Les sculptures prennent ensuite place et sont fichées au mortier de chaux ou au ciment selon que l'emplacement est ou non exposé aux intempéries.

Marc Blanc conclut son second article en rappelant l'emblème que constitue l'Ange au Sourire : « Soigneusement drapé sous son manteau et confiant dans la beauté de ses boucles frisées, il semble, merveille parmi tant de merveilles, envisager l'avenir avec sérénité et conter aux visiteurs la minute prochaine où la cathédrale retrouvera, enfin, sa splendeur de naguère. »[105] Cette statue reste liée à la cathédrale dont elle synthétise le décor sculpté. Au-delà de l'anecdote, la restauration de la statuaire témoigne des divergences conceptuelles et du lien ou de l'opposition entre art, technique, archéologie et histoire.

La création d'un musée lapidaire

D'autres travaux de restauration de la statuaire se déroulent ponctuellement. Du 1er août au 30 novembre 1932, tandis que les travaux se poursuivent au transept sud, Henri Deneux, restaure la statue de Roi alors que celle de l'Eglise n'ayant pu être replacée a été entièrement refaite à neuf[106]. En 1936, lors de la restauration de la façade nord[107], Henri Deneux s'attelle à la

[102] Rapport de Henri Deneux, 28 juin 1931, MAP, 81/51 197/9 121.
[103] Rapport de Henri Deneux, 25 août 1931, MAP, 81/51 197/32 144.
[104] Lettre du directeur du musée de sculpture comparée au directeur général des Beaux-Arts, 8 octobre 1931, MAP, 81/51 197/32 144.
[105] Marc BLANC, « Comment renaît la cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 9 avril 1932.
[106] Rapport de Henri Deneux, 29 avril 1932, MAP, 81/51 197/10 122.
[107] Rapport de Henri Deneux, 14 mai 1937, MAP, 81/51 197/16 128.

dépose et à la restauration de divers ouvrages de sculpture, chapiteaux, fleurons de gâble, gargouilles et une statue d'ange. Là encore la question est tellement polémique qu'une délégation de la CMH se rend à Reims[108].

Les débats concernant le retour de la statue de Bethsabée, non visible du sol, renvoient au caractère pédagogique de telles statues et à leur nécessaire juxtaposition. Ce thème reprend l'idée du musée de la sculpture française élaborée par Alexandre Lenoir (1761-1839). Eugène Viollet-le-Duc conscient des lacunes, avait complété cet ensemble par des moulages de sculptures, des reproductions de peintures murales et des maquettes d'architecture. Ouvert en 1882, le musée de sculpture comparée permettait au visiteur de comprendre l'évolution de la sculpture et de l'architecture depuis le style roman jusqu'au XIX^{e} siècle.

Au caractère pédagogique des œuvres s'ajoute l'importance donnée à l'authenticité des matériaux. Si les œuvres originales, même fragmentaires, ne peuvent être remises en place, elles doivent être conservées et ainsi enrichir les collections d'un futur musée lapidaire. La reconstruction de la ville de Reims et la restauration de la cathédrale ont été l'occasion de fouilles archéologiques sans précédent[109], dont les découvertes doivent être présentées au public.

Ce désir de conserver les fragments originaux et d'exposer les découvertes archéologiques fait qu'il est envisagé de créer un musée lapidaire dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Remi, occupés par les Hospices de Reims. Ce projet est supervisé par Henri Deneux, secondé par trois personnes : l'archéologue et entrepreneur[110] P. Savy ; l'archéologue et historien local Charles Sarazin et le maître-sculpteur Fery qui s'attache à reconstituer les pièces primitives. Devant la difficulté de reloger les malades, les travaux prennent du retard et ces différentes pièces sont entreposées, en attendant, dans les dépendances de la cathédrale. En 1938, devant l'impossibilité d'installer un tel musée dans l'ancienne abbatiale, il est proposé d'établir un grand musée lapidaire dans l'ancien Palais archiépiscopal.

La mission qui se rend à Reims le 21 janvier 1938 signale, à la commission des monuments historiques, que tous les crédits ont été affectés à la cathédrale et que rien n'a été exécuté depuis vingt ans pour la restauration du Palais du Tau, hormis la pose d'une couverture

[108] Toutefois, il nous est impossible de connaître les instructions données à ce sujet, car le procès verbal a disparu des archives en raison des événements de 1940, dépouillement du dossier MAP, 80/15/29.
[109] XV.1 « Les fouilles archéologiques ».
[110] Entrepreneur des travaux de restauration de Saint-Remi et des charpentes de la cathédrale de Reims.

provisoire[111]. Ce nouveau musée permettrait la présentation des tapisseries et du Trésor ainsi que de tous les fragments de sculpture, de fer forgé, de fonte décorée, trouvés après la guerre dans les ruines de la ville[112]. Mais cet aménagement suppose une grande campagne de restauration de l'ancien Palais archiépiscopal qui ne sera restauré qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Les critiques directes

Outre certains événements quasi anecdotiques comme l'installation d'un microphone inesthétique[113], le service des monuments historiques doit faire face à des critiques souvent acerbes.

La réalité des destructions

En raison d'une active propagande durant la guerre, la cathédrale de Reims souffre d'une distorsion entre l'imaginaire et la réalité. En 1919 aux Etats-Unis, un article publié dans *The Call* et reproduit dans l'*Arkansas Echo* conclut que « la destruction de la cathédrale de Reims n'existait que dans l'esprit surchauffé de quelques Français ». Les autorités françaises chargent alors l'architecte Jacques Greber (1882-1962) d'apporter aux journaux américains un vigoureux démenti[114]. Au début du mois de décembre 1920, Vincent Wehrle (1855-1921), évêque de Bismarck (Dakota du Nord) fait paraître dans plusieurs journaux américains une lettre dans laquelle il s'indigne de l'exploitation médiatique de la destruction de la cathédrale de Reims. Il indique dans cette lettre que le cardinal Luçon aurait évalué l'ensemble des destructions à 144 000 F ce qui lui paraît être une somme dérisoire. Le ministère des Affaires Etrangères se saisit immédiatement de l'affaire et le cardinal Luçon dément pareille somme en indiquant que le montant estimé des réparations est évalué à 144 millions. Du côté français, l'origine allemande de cet évêque est mise en exergue[115] et ce dénigrement n'est pas perçu comme une incompréhension, mais comme un « complot » ourdi par l'Allemagne pour limiter sa responsabilité.

Sur place, il est également difficile pour le touriste de se rendre compte des destructions survenues à la cathédrale de Reims. Ainsi la SACR et notamment Pierre Antony-Thouret

---

[111] CMH, 25 février 1938, MAP, 80/15/29.
[112] Rapport de l'inspecteur général Pierre Paquet, 31 janvier 1938.MAP, 81/51 197/32 144,
[113] Rapport de Henri Deneux, 23 avril 1936, MAP, 81/51 197/32 144.
[114] Lettre d'Antony-Thouret à Emile Charbonneaux, 4 juillet 1925, MAP, 81/51 197/33 145.
[115] Dossier « frais de réparation : l'archevêque de Reims mis en cause », MAP, 81/51 197/32 144.

s'inquiètent de la vente de cartes postales présentant des vues avant et après la guerre, vues jugées trop identiques. Ils sont convaincus que bien qu'elles portent le nom d'un éditeur rémois, « ces cartes postales tendancieuses paraissent de provenance étrangère ou tout au moins inspirées par une nation qui a seule intérêt à un pareil trucage ». Le sous-secrétaire d'Etat à l'Enseignement Technique et des Beaux-Arts demande d'en interdire la vente et de sanctionner leurs auteurs, car même les personnes les plus averties considèrent qu'il s'agit de faux[116]. Il a ainsi peur vis à vis de l'opinion publique de l'utilisation de ces clichés pour affirmer que les Français ont exagéré les destructions de la cathédrale de Reims et de fait les demandes de réparation. Une enquête policière est alors entreprise discrètement à l'encontre de Maurice Baudet gérant du magasin « Reims-Cathédrale » situé place du Parvis. Ces clichés n'ayant pas été retouchés, il est finalement disculpé. Il s'agit bien d'originaux pris en avril 1919, mais l'équivoque demeure.

Henri Deneux lui-même reconnaît en 1922 que les touristes sont quelque peu surpris par le relatif bon état de la cathédrale. Pour lui, cela est lié aux exagérations de la presse ainsi qu'aux photographies truquées qui ont circulé mondialement dès le lendemain de l'incendie du 19 septembre 1914. Mal informés, les touristes s'attendent à un amas de débris et de moellons. Henri Deneux constate ainsi qu'à « distance, et vue de face, la cathédrale conserve toujours son aspect majestueux d'autrefois »[117]. Cependant cette première impression doit s'estomper au fur et à mesure de la visite par l'examen de l'abside et des faces septentrionales et méridionales. Les touristes doivent alors remarquer la disparition des combles, du clocher à l'ange et du carillon et de l'aspect squelettique de certaines parties. Il est vrai que le visiteur qui n'a accès qu'à la première travée de la nef, ne peut s'imaginer que partiellement ces dégâts. Il n'aperçoit ainsi qu'en partie les voûtes percées, les fenêtres éventrées, les pinacles détruits, les contreforts brisés, arcs-boutants enlevés, statues mutilées ou calcinées. Enfin les matériaux anciens utilisables ont été systématiquement réemployés ce qui aboutit à un trompe-l'œil qui laisse croire à certaines personnes, remarquant seulement les pierres neuves dont la blancheur contraste avec la patine noire des vieilles pierres, que les morceaux remplacés sont peu importants.

Afin de faire taire les remarques de ceux qui ne se rendent pas compte de l'importance des travaux engagés à Reims, le service des monuments historiques doit sans cesse communiquer

---

[116] Lettre du sous-secrétaire d'Etat à l'Enseignement Technique et des Beaux-Arts à la Sûreté Générale, 31 juillet 1925, MAP, 81/51 197/33 145.
[117] Rapport de Henri Deneux consacré à l'estimation des dégâts mobiliers et immobiliers, 1922, MAP, 81/51 197/32 144.

sur l'avancée des travaux et c'est en ce sens que André Hallays publie en 1925 un article consacré à l'effort de reconstruction[118]. Pourtant, pour de nombreuses personnes, cet effort est insuffisant en raison de la lenteur des travaux.

La lenteur des travaux : fouilles archéologiques et rapport Rattier du 21 juillet 1925

L'important chantier de fouilles[119] ainsi que les travaux de consolidation retardent énormément les travaux de restauration. Ce retard est d'autant mal perçu que la cathédrale est coupée de ses fidèles et d'une partie de ses touristes. En effet, dans les premiers mois qui suivent l'Armistice, le public peut circuler dans tout l'intérieur de la cathédrale, mais ces continuelles visites gênent l'avancée des travaux et engagent, en cas d'accident, la responsabilité de l'Etat ou des entrepreneurs. Suite à de nombreuses chutes de pierres[120], le 27 avril 1920, l'administration des Beaux-Arts réglemente strictement l'admission du public, limitée en petits groupes à la première travée de la nef[121].

Au niveau local, des critiques sont avancées, dès septembre 1921, par Alexandre Henriot, juge au tribunal de commerce de Reims et président de la société des amis des Arts. Il reproche la lenteur des fouilles qui ralentisse de fait le chantier de restauration de l'édifice et le peu de communication réalisée. C'est également un problème économique car ces travaux compromettent les visites à l'intérieur de la cathédrale, limitées durant cette période aux dix premiers mètres de la nef. Henri Deneux se justifie et compare les sommes investies dans la restauration à celles des fouilles ; respectivement : 78 946 F pour les fouilles et 3 219 479 F pour la restauration. Les fouilles sont d'ailleurs hâtées car deux équipes se relaient sur ce chantier. En matière de communication, Henri Deneux signale que onze visites ont déjà eu lieu de ces fouilles sans compter les visites conduites par le cardinal Luçon ou celles de délégations étrangères sous la conduite de militaires. Au niveau local, Henri Deneux bénéficie dans sa direction des travaux du soutien officiel du maire de Reims[122] et de l'archevêque. Néanmoins, devant les protestations qui s'accumulent, la commission des monuments

---

[118] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.578.
[119] Dossier « critiques concernant les fouilles de la cathédrale », MAP, 81/51 197/32 144.
[120] Les rapports fournis par Henri Deneux signalent des chutes de pierre les 25 juin, 18 août, 11 novembre, 19 et 21 décembre 1919, 15 octobre 1920, 14 et 28 juillet 1921.
[121] *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°24, 26 novembre 1921.
[122] Le 24 août 1921, le maire de Reims, Charles Roche, et une délégation municipale visitent le chantier de fouilles.

historiques décide l'envoi d'une délégation à Reims, le 13 mai 1921, « pour examiner les mesures à prendre en vue de hâter les travaux »[123].

A maintes reprises, de tels griefs sont réitérés notamment par le comité franco-américain. Les tensions s'accroissent entre Henri Deneux et sa hiérarchie. En 1925, l'inspecteur général Eugène Rattier (1864-1947) est chargé d'établir un rapport destiné au directeur des Beaux-Arts. Contre toute attente, l'inspecteur général justifie les retards et fait l'éloge de Henri Deneux. Il estime que ce dernier conduit les travaux de restauration de la cathédrale de Reims, mais également de Saint-Jacques et de Saint-Remi avec toute la rapidité compatible avec les contraintes d'un tel chantier « en y joignant tout le soin, la prudence technique et la conscience archéologique qu'exigent ces monuments ». Non seulement il soutient le travail d'Henri Deneux, mais il juge que l'architecte est « le seul qualifié pour mener à bien, à tous les points de vue et dans les meilleures conditions possibles, l'accomplissement des missions, qui depuis l'Armistice lui sont confiées »[124].

Ce n'est pas la première fois que Henri Deneux reçoit l'éloge de ses supérieurs[125] mais ce rapport va lui permettre de poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière, le chantier de restauration qui lui a été assigné. Devant la lenteur avérée des travaux, certaines personnes ont probablement tenté de récuser Henri Deneux ou du moins lui adjoindre un associé. Cependant face à un rapport si élogieux, une mesure aussi drastique n'est jamais restée qu'un simple projet. Henri Deneux n'est pas le seul à être ainsi loué, Eugène Rattier s'intéresse également aux entreprises qui travaillent sur ces chantiers. L'inspecteur ne leur porte aucun grief et émet une simple proposition, « qu'elles puissent continuer à se voir confier ces travaux »[126].

Les éventuelles collusions et les honoraires des architectes

Certains entrepreneurs reprochent une certaine forme de collusion entre Henri Deneux et les entreprises chargées du chantier. L'adjudication nécessaire à l'ouverture d'un marché public repose sur les principes de libre concurrence entre les soumissionnaires et le marché est automatiquement attribué au meilleur offrant. Mais, en raison de la nature spécifique de certains travaux et notamment de la réfection de la toiture, Henri Deneux sollicite à plusieurs reprises que les entreprises ne soient pas soumises à la mise en adjudication même restreinte.

---

[123] CMH, 29 avril 1921, MAP, 80/15/24.
[124] Rapport de Eugène Rattier, 21 juillet 1925, MAP, 81/51 197/33 145.
[125] CMH, 28 novembre 1924, MAP, 80/15/25.
[126] Rapport de Eugène Rattier, 21 juillet 1925, MAP, 81/51 197/33 145.

Henri Deneux est d'ailleurs soutenu dans cette démarche par la CMH. Mais cette particularité ne plaît ni au comité franco-américain, ni aux autres entreprises écartées du marché.

Le 19 janvier 1928, une lettre anonyme est adressée au service des monuments historiques. Ecrite par « un groupe de vieux serruriers Rémois », elle signale le favoritisme dont bénéficie le serrurier Charles Guyot. Si rien n'est fait, cette lettre menace de faire éclater le scandale. Une enquête est dès lors entreprise pour vérifier ces allégations. Henri Deneux doit se justifier et signale que les entreprises travaillant sur le chantier de la cathédrale sont jalousées notamment depuis que les travaux à Reims commencent à se faire rares. Il ajoute non sans ironie que « demain, les vieux maçons rémois pourront en dire autant au sujet de Messieurs Chatignoux et Nigron, et après demain les vieux couvreurs rémois trouveront qu'il y a "collusion" entre la maison Philippe Monduit et vos services ». Il justifie en conclusion son choix de Charles Guyot en rappelant que durant la guerre, il était le seul serrurier présent à Reims et que c'est grâce à ses recherches sur la manière de couler le plomb en tables que le plomb, récupéré sous les voûtes, a pu être réemployé[127].

La reconstruction en France est pour les architectes un marché considérable et l'occasion de bien des fortunes. Tout comme leurs homologues, Il est évident que cette commission risque de mêler les intérêts personnels et la rigueur professionnelle. Le pourcentage est d'ailleurs jugé abusif par le comité franco-américain pour la restauration des monuments lors de sa réunion du 30 octobre 1924. Compte tenu de l'action charitable de la donation et de l'importance des travaux, le pourcentage perçu par les architectes en chef, architectes ordinaires et vérificateurs est jugé trop important. Sous sa pression, le service des monuments historiques ramène les honoraires à 4,65 %. Ce nouveau barème ne concerne cependant que Versailles et Fontainebleau car sur demande de Paul Léon, les travaux de Reims sont exclus de cet accord en raison de la nature spécifique des travaux. Le tarif normal des travaux des monuments historiques est finalement appliqué pour la cathédrale de Reims, soit 5% d'honoraires à l'architecte en chef et 1% à l'architecte vérificateur[128].

Dans la toute nouvelle revue *Les Pierres de France*, le directeur de publication Achille Carlier ne critique pas tant le montant que l'immoralité de cette rétribution car selon lui « les méthodes les plus prudentes et les plus efficaces sont aussi presque toujours les moins

[127] Rapport de Henri Deneux, 26 janvier 1928, MAP, 81/51 197/32 144.
[128] CFARM, 6 novembre 1924, MAP, 80/1/51.

onéreuses »[129]. Cette méthode ne peut que concourir à des restaurations abusives et il lance sur la place publique cette polémique dans un article enflammé de *L'Action Française* le 12 mai 1938[130].

Achille Carlier et « Pierres de France »

Les campagnes de restauration entreprises après guerre ne sont pas du goût de certains intellectuels et les querelles idéologiques perdurent. L'assaut médiatique le plus important est celui lancé en 1937 par la nouvelle revue *Pierres de France* dirigée par l'architecte Achille Carlier, premier grand prix de Rome en 1930. Cette revue trimestrielle est éditée par la « société pour le respect et la protection des anciens monuments » et des liens étroits unissent cette revue à la puissante « association sauvegarde de l'art français », fondée en 1921.

Le comité d'honneur de cette revue est composé de nombreux immortels, André Bellessort (1866-1942), Abel Bonnard (1883-1968), Georges Duhamel (1884-1966), Edouard Estaunié (1862-1942), Georges Goyau (1869-1939), Henri Bordeaux (1870-1963), général Maxime Weygand (1867-1965) de l'Académie Française ; Jacques-Emile Blanche (1861-1942) de l'Académie des Beaux-Arts ; Frantz Funck-Brentano (1862-1947) de l'Académie des Sciences morales et politiques ; Alexandre de Laborde (1853-1944), de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. A ces personnalités du monde artistique et littéraire se joignent le journaliste et critique d'art Lucien Corpechot (1871-1946) et deux membres de l'influente société pour la protection des paysages de France[131], Jean Boivin-Champeaux, son président et Raoul de Clermont, avocat et membre du comité directeur.

Le titre de cette revue reprend celui d'un ouvrage de Henri Focillon (1881-1943) paru en 1919[132]. Les deux hommes se connaissent déjà depuis 1930 puisque Henri Focillon avait rédigé la préface d'un ouvrage d'Achille Carlier consacré à l'église de Rampillon en Seine-et-Marne[133]. En revanche, il est extrêmement difficile de connaître l'influence réelle exercée par les théories d'Henri Focillon sur Achille Carlier.

---

[129] Achille CARLIER, « Les principes de notre doctrine », *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.10.
[130] Achille CARLIER, « Le régime des honoraires d'architectes dans les Monuments Historiques », *L'Action Française*, 12 mai 1938.
[131] Créée en 1901, cette association est rebaptisée en 1955 « Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France ».
[132] Henri FOCILLON, *Les Evocations françaises. Les Pierres de France*, Paris, H. Laurens, 1919, 160 p.
[133] Achille CARLIER, *Un chef-d'oeuvre du XIIIe siècle. L'Église de Rampillon*, Paris, Achille Carlier, 1930, 117 p.

Héritière de la pensée d'Auguste Rodin, cette nouvelle revue cite allègrement de nombreux extraits des *Cathédrales de France* : soit sur la couverture de l'ouvrage : « … Au nom de nos Ancêtres et dans l'intérêt de nos enfants, ne cassez et ne restaurez plus ! », « Je me demande avec horreur quelle est, dans ce crime, la responsabilité de chacun. Ne suis-je pas maudit moi-même, avec tous ? » ou à l'intérieur des différents articles, souvent en entrefilet « Car le mensonge, pire que la mort, a travaillé ici » ou « Ils se sont cruellement acharnés sur Reims ». Successeur de la pensée de l'auguste sculpteur qualifié de « prophète », Achille Carlier est également influencé par les écrits de Maurice Barrès, Etienne Moreau-Nelaton (1859-1927), Charles Morice (1861-1919)[134], Armand Dayot et surtout l'« infatigable lutteur » André Hallays[135].

Le directeur de publication et principal – voir exclusif – chroniqueur, Achille Carlier est largement inspiré des théories rodiniennes et lui-même écrit à ce propos qu'il a été à l'âge de treize ans profondément marqué par la lecture des *Cathédrales de France*[136]. Il s'était d'ailleurs particulièrement intéressé à la question de la préservation des œuvres d'art en cas de conflit notamment à propos des vitraux de la cathédrale de Chartres[137]. Pour lui, l'intervention dans les monuments anciens ne peut se justifier que dans la seule mesure où leur sécurité est menacée car l'œuvre d'art appartient ad eternam à son auteur. Toute restauration est jugée dramatique, pire que la destruction elle-même. Si la pensée n'est pas originale, Achille Carlier en assure le renouveau par une intense communication.

Achille Carlier explique ses conceptions théoriques dans un article intitulé « Les principes de notre doctrine », daté de décembre 1936. Etablissant que la création d'œuvres monumentales est faite pour durer, les différentes civilisations qui se succèdent doivent tout faire pour la transmettre sans même tenter de la juger. D'où un axiome implacable et évident du devoir « de préservation et de prudence »[138]. Pour Achille Carlier, les monuments sont menacés de nombreux périls : la ruine, volontaire ou par négligence ; la falsification[139] par substitution d'œuvres modernes aux anciennes ; la destruction de l'ambiance, c'est-à-dire de

---

[134] Poète et essayiste, Charles Morice s'est illustré dans le domaine des monuments historiques en rédigeant la préface de *Les cathédrales de France.*

[135] Achille CARLIER, « Les principes de notre doctrine », *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.11.

[136] Concernant la vie et la pensée d'Achille Carlier on peut se référer au chapitre intitulé « Annexe autobiographique » dans Achille CARLIER, *Les monuments anciens dans la civilisation nouvelle*, Corbeil, Achille Carlier, 1945, 4 vol., p.1305-1400.

[137] Achille CARLIER, *Des Mesures préventives qui permettraient d'assurer le sauvetage des vitraux de la cathédrale de Chartres en cas d'attaque brusquée*, Paris, Achille Carlier, 1935, 3 fasc., 92 p.

[138] Achille CARLIER, « Les principes de notre doctrine », *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.2.

[139] Pour Achille Carlier, la falsification est à assimiler au terme équivoque de « restaurations ».

l'environnement immédiat ; l'elginisme[140] ou le déplacement du monument ; les vices administratifs, critiquant l'organisation même des services officiels. C'est un ancien de la famille qui accuse ainsi le service des monuments historiques car Achille Carlier avait été nommé en 1934 architecte ordinaire des monuments historiques avant de démissionner deux ans plus tard. Il critique l'opacité des décisions et accuse sans les nommer le directeur du service et un inspecteur général des monuments historiques. En 1945, Achille Carlier édite toute sa pensée dans une œuvre monumentale : *Les monuments anciens dans la civilisation nouvelle*[141].

Concernant les restaurations entreprises à la cathédrale de Reims, la polémique est lancée dès le premier numéro de janvier-février 1937. Laissant une large place à la photographie, juxtaposant les clichés d'avant et d'après les restaurations, Achille Carlier met continuellement[142] en exergue les restaurations entreprises et notamment celle du David de la façade principale. Le titre est explicite « La grande façade de Reims est plus gravement défigurée par les restaurations d'avant guerre que par les bombardements de 1914 à 1918 ».[143]. Bien qu'il fasse référence aux restaurations d'avant guerre, il réalise un amalgame en considérant qu'en matière de restauration, les théories n'ont pas évolué depuis Eugène Viollet-le-Duc.

Deux articles suivront pour critiquer les restaurations en cours à Reims. Dans « Le martyre de Reims continue », Achille Carlier considère qu'André Hallays avait réussi à empêcher la restauration de la statuaire jusqu'à sa mort en 1930. L'idée était alors impie. Depuis, les « pastiches » se seraient multipliés à Reims dont quatre statues de rois. Il tente d'alarmer l'opinion publique sur le fait que la restauration de la façade, « selon les vieux errements, est virtuellement commencée »[144]. Dans le numéro 4 de la revue, les restaurations rémoises sont de nouveau d'actualité. Dans le numéro 6, Achille Carlier, dans un article au titre sans équivoque[145], présente un cliché pris le 10 mai 1938 des nouvelles chimères de l'abside.

---

[140] Du nom de Lord Elgin qui outrepassant l'autorisation du sultan, fit emporter en 1800-1801 toutes les sculptures qu'il put de l'Acropole et notamment les célèbres frises du Parthénon, acquise en 1816 par le British Museum. Achille Carlier cite le cas de la chapelle de Chauvirey-le-Chatel et de la salle capitulaire de Pontaut dans les Landes, emporté par Rockefeller en 1935. Il apostrophe lecteur : « Demain, aurons-nous à lutter pour conserver les statues de Reims ou les vitraux de Chartres ? »

[141] Achille CARLIER, *Les monuments anciens dans la civilisation nouvelle*, Corbeil, Achille Carlier, 1945, 4 vol., 1446 p.

[142] La première et deuxième page de la revue furent invariables du premier numéro de 1937 au dernier numéro en 1952.

[143] *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.1.

[144] Achille CARLIER, « Le martyre de Reims continue », *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.30.

[145] Achille CARLIER, « Le scandale de Reims », *Les Pierres de France*, n°6, avril-juin 1938, p.52.

L'attaque est cette fois-ci directe contre l'architecte en chef Henri Deneux : « La même où Viollet-le-Duc s'était arrêté, le "restaurateur" actuel installe de nouveaux pastiches ». Il combat enfin toute idée de restauration future de la tour nord.

La véritable thèse développée par Achille Carlier est celle de la formation. Comme nous l'avons précédemment évoqué, André Michel et Paul Léon considèrent que l'architecte en charge des monuments historiques doit être un simple technicien, subordonné aux décisions prises par la commission des monuments historiques[146]. Les multiples origines des membres de la CMH devraient en principe éviter tout intérêt personnel ou communautaire. Mais pour Achille Carlier, le problème essentiel est inverse et réside dans le fait que l'architecte des monuments historiques est devenu technicien, « totalement étranger […] à toute espèce de sens plastique »[147]. Cette différence de conception démontre la spécificité de la formation de l'architecte des monuments historiques. Plasticien et technicien, il doit posséder cette double compétence, sans laisser dominer l'une de ces deux facettes.

Ce débat réactive également celui tenu dès 1915 et préconisant de ne pas restaurer les monuments meurtris par la guerre[148]. Les propos tenus dans cette revue sont repris par plusieurs journaux notamment dans les colonnes du *Jour* sous la plume de Christian Mégret. Les restaurateurs sont qualifiés de « profanateurs » ayant transformé la galerie des Rois constituée d'« effigies anciennes […] figures fières, ardentes ; souveraine ordonnance » en « figures remises à neuf : des rois postiches, pour devantures de coiffeurs, ondulés, frisés comme des caniches ». Le journaliste conclut ces phrases pamphlétaires par des invectives : « C'est bête. C'est abject. »[149]

Devant l'impact médiatique de cette revue, la commission des monuments historiques estime qu'elle ne doit pas « s'abaisser à engager une polémique »[150] avec Achille Carlier mais qu'il faut éclairer les membres du comité d'honneur de la revue. Même indirectement, ces hautes personnalités, issues à majorité de l'Institut, discréditent les actions menées par l'administration des Beaux-Arts. Il convient de s'interroger sur ces soutiens, initiatives individuelles ou action concertée contre la commission des monuments historiques où ils sont finalement peu représentés. Toutefois, Georges Goyau dément avoir accepté de voir associé

---

[146] X.2.4 « Bilan des positions : André Michel et Paul Léon ».
[147] Achille CARLIER, « Le contresens de l'éclairage publique à la cathédrale de Reims », *Les Pierres de France*, n°6, avril-juin 1938, p.68.
[148] X « Une restauration contestée ou soutenue ».
[149] Christian MEGRET, « Au secours des belles pierres de France. Les réparations plus néfastes que les obus à Reims », *Le Jour*, 22 avril 1937.
[150] CMH, 25 février 1938, MAP, 80/15/29.

son nom aux écrits d'Achille Carlier. Malgré l'insistance du chanoine Müller, inquiet des répercussions à l'étranger, aucune protestation officielle n'est émise. Achille Carlier poursuit en toute quiétude cette polémique dans sa revue[151] et dans différents articles de *L'Action Française*[152]. Au milieu de l'année 1938, ce débat est encore loin d'être clos[153].

[151] Achille CARLIER, « Les désastres de Reims et l'opinion du vingtième siècle », *Les Pierres de France*, n°8, octobre-décembre 1938, p.174-195.
[152] Achille CARLIER, « Les Inaugurations de Reims et de Soissons : Appel à la décence et à l'objectivité », 28 avril 1938 ; « Ne profanez pas davantage la Cathédrale de Reims », 5 mai 1938 ; « Le régime des honoraires d'architectes dans les Monuments Historiques », 12 mai 1938 ; « La cathédrale de Reims chasse gardée », 19 mai 1938 ; « Le Scandale de Reims », 7 juillet 1938 ; « Les grandes équivoques de Reims », 23 juillet 1938.
[153] Concernant les écrits d'Achille Carlier, voir Patrice GOURBIN, *Les Monuments historiques de 1938 à 1959, une administration au service de l'architecture*, thèse de doctorat d'histoire de l'art sous la direction de Danièle Voldman, Paris I, 7 mai 2004, p.324-326.

Conclusion

De nombreuses personnalités se sont opposées avec véhémence à la restauration de la cathédrale de Reims. Auguste Rodin et Etienne Moreau-Nélaton estimaient impensable le principe même de restauration d'une œuvre d'art. Au nom de la mémoire de la Grande Guerre, Adolphe Brisson et Armand Dayot avaient réclamé la conservation à l'état de ruines de la cathédrale de Reims et soutenu le projet d'aménager ces ruines en ossuaire. C'est sur ce « panthéon des héros inconnus morts pour la patrie »[1] qu'Ernest Lavisse préconisait la tenue de grands pèlerinages nationaux. Tous ces projets furent combattus notamment par André Michel et Paul Léon, convaincus que de tels choix identitaires ruineraient l'identité primitive de la cathédrale des sacres. Musée lapidaire, ossuaire ou calvaire, les projets d'aménagement n'ont pas manqué. Le chantier de restauration lancé, les critiques, plus techniques qu'idéologiques, ont perduré sous la plume de Pierre Antony-Thouret et d'Achille Carlier. Toutefois, elles n'ont pu empêcher la réalisation de ce chantier, nécessitant d'importants moyens financiers qu'il convient de comparer aux estimations faites en 1919.

La réalité du chantier : de l'estimation à la réalisation

La cathédrale concentre toute l'attention au plan médiatique et dévore tous les crédits au détriment des autres chantiers rémois. A plusieurs reprises son chantier est préféré à ceux de Saint-Remi ou de Saint-Jacques. Ce choix prioritaire n'est cependant pas suffisant pour suppléer aux insuffisances des crédits alloués à un tel chantier. Le 10 décembre 1929, Georges Oudart polémique à ce propos et signale qu'au rythme actuel de l'avancée des travaux, la reconstruction ne sera achevée que « dans un siècle et demi ! »[2]. Certes, les dons ont permis de contrebalancer cette relative défection des pouvoirs publics.

L'étude des 135 dossiers de chantier établis de 1919 à 1938, chiffres néanmoins pondérés par l'extrême volatilité du franc durant cette période, révèle que 41 439 446,58 F ont été alloués, soit seulement 9 043 161,00 F en valeur 1914.

[1] Armand DAYOT, « Que deviendra la Cathédrale de Reims ? (Essai d'une Solution collective) », p.4.
[2] Georges OUDART, « La Grande Délaissée de Reims », 10 décembre 1929(?).

Tableau 33 : Montant des travaux de restauration de 1919 à 1938		
Date	*Montant des travaux en francs courants*	*Montant des travaux valeur 1914 en francs or*
1919	694 402,63 F	283 975,32 F
1920	591 255,16 F	167 336,56 F
1921	1 859 406,04 F	606 326,49 F
1922	1 373 688,98 F	457 897,94 F
1923	1 380 912,09 F	422 728,99 F
1924	3 362 992,69 F	900 807,76 F
1925	2 001 217,92 F	500 302,71 F
1926	3 761 038,67 F	714 121,27 F
1927	2 267 343,97 F	414 761,85 F
1928	2 024 440,23 F	370 327,83 F
1929	2 185 217,34 F	376 758,42 F
1930	2 491 291,55 F	424 650,07 F
1931	1 930 337,22 F	344 700,89 F
1932	1 708 808,89 F	332 887,67 F
1933	4 487 395,23 F	909 615,49 F
1934	3 906 706,12 F	825 366,86 F
1935	486 406,00 F	112 247,93 F
1936	1 803 035,85 F	386 366,19 F
1937	1 146 385,00 F	195 405,66 F
1938	1 977 165,00 F	296 575,10 F
Total	**41 439 446,58 F**	**9 043 161,00 F**

Les dommages de guerre de la cathédrale ont été estimés en 1919 à 144 245 290 F[3], montant auquel il faut ajouter 22 000 000 F pour les dégâts causés au mobilier intérieur. Dans cette estimation, au moins 76 000 000 F concernaient les pertes matérielles et morales des vitraux, de la charpente et de la statuaire. Ces pertes sont considérées comme irrémédiables. Converties en valeur 1914 et en supprimant les dommages irréparables, les destructions ont été évaluées à 19 314 727,44 F et un peu moins de la moitié de cette somme a été utilisée durant l'entre-deux-guerres.

[3] Brouillon de l'estimation des dommages, MAP, 80/3/11.

Il convient d'expliquer un tel écart entre le coût des travaux de restauration et celui de l'estimation initiale. Au-delà de l'aspect budgétaire, la comparaison entre l'estimation des dommages, celle des travaux et les sommes réellement affectées permet de relever les lacunes du chantier rémois durant l'entre-deux-guerres.

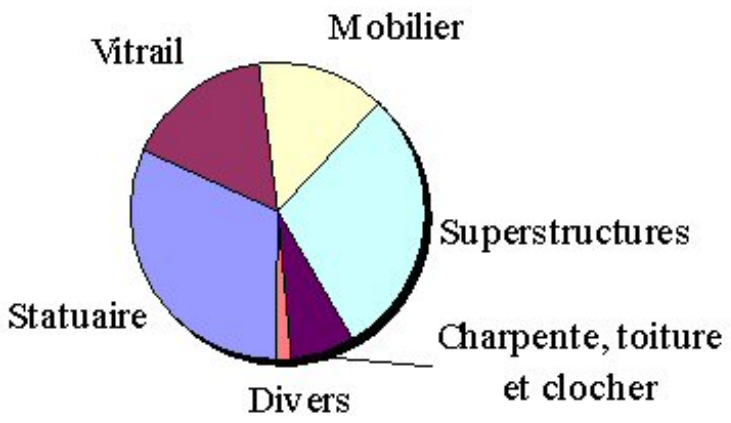
Afin de comprendre, il est nécessaire de synthétiser l'ensemble des devis et de regrouper les données qu'ils fournissent selon les rubriques suivantes : statuaire, vitrail, mobilier, superstructures, toiture et divers.

Tableau 34 : Répartition des estimations et travaux réalisés de 1919 à 1938

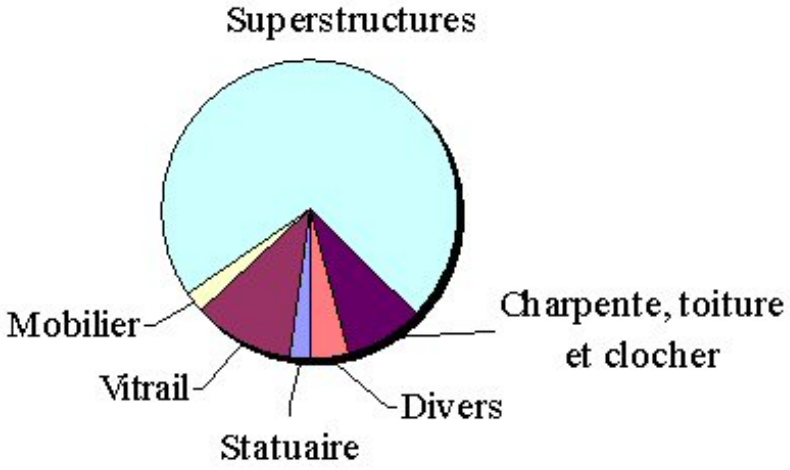
Rubrique	*Estimation des dommages*	*Ratio*	*Estimation des travaux*	*Ratio*	*Montant des travaux réalisés*	*Ratio*
Statuaire	52 500 000 F	31,58 %	1 500 000 F	2,20 %	91 943,15 F	0,22 %
Vitrail	27 385 000 F	16,47 %	7 385 000 F	10,82 %	2 174 717,72 F	5,25 %
Mobilier	23 700 000 F	14,26 %	1 700 000 F	2,49 %	4 224 233,48 F	10,19 %
Superstructures	49 033 000 F	29,49 %	49 033 000 F	71,85 %	25 223 805,66 F	60,87 %
Charpente, toiture et clocher	10 760 290 F	6,47 %	5 760 290 F	8,44 %	9 252 171,86 F	22,33 %
Divers dont les fouilles archéologiques	2 867 000 F	1,72 %	2 867 000 F	4,20 %	472 574,71 F	1,14 %
Total :	**166 245 290 F**		**68 245 290 F**		**41 439 446,58 F**	

Mis en graphiques, ce tableau révèle les nombreuses distorsions entre estimations et réalisations.

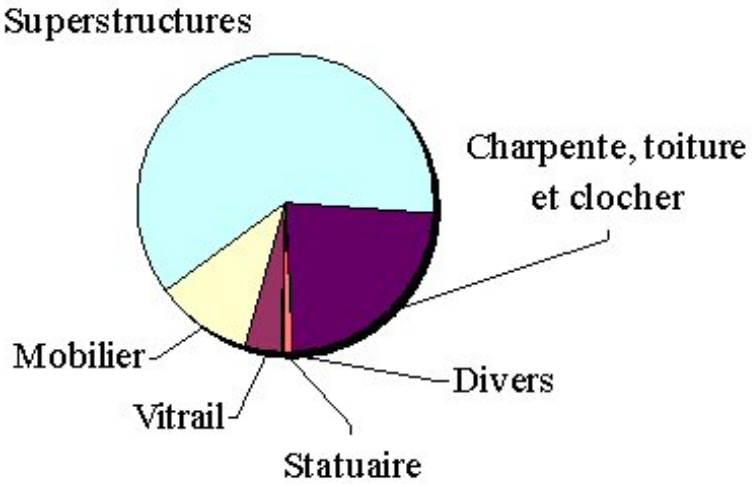
Graphique 12 : Répartition de l'estimation des dommages de guerre



Graphique 13 : Répartition de l'estimation des travaux



Graphique 14 : Répartition du montant des travaux réalisés



Le coût du chantier de la statuaire s'avère dix fois inférieur aux chiffres annoncés dans les prévisions. Seul le chantier des superstructures semble correspondre en importance, mais non en montant, aux projets initiaux. Pour expliquer ces constats, on peut avancer trois pistes : la première est de critiquer la méthode d'évaluation utilisée par le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts ; la seconde est de considérer que le chantier de restauration de l'emblématique cathédrale de Reims devait être exemplaire et le montant prévisionnel de la reconstruction a été volontairement surévalué ; la dernière piste est de souligner que le chantier, en 1938, n'est pas encore achevé, notamment au niveau de la statuaire.

Suite à la visite d'une mission de la commission des monuments historiques, le 21 janvier 1938, le rapport de Pierre Paquet souligne l'urgence d'entreprendre des travaux à la tour nord qui ne peuvent être éternellement ajournés. Toutefois, l'inspecteur général relève les nombreuses difficultés que susciteront de tels travaux, car la pierre calcinée est profondément désagrégée et continue à s'effriter[4].

Aucun travail n'est réalisé et cette question se pose à nouveau durant le second conflit mondial. Le 22 juin 1942, une réunion de la commission des monuments historiques se tient à Reims, sous la présidence du secrétaire général des Beaux-Arts Louis Hautecoeur (1884-1973). Le successeur d'Henri Deneux, Henri Huignard (1891-1950) expose les mesures à prendre pour consolider les maçonneries calcinées et conserver la statuaire. La réparation de certaines statues des porches à l'aide de mortier et un travail systématique de moulage sont préconisés. Si la prudence continue de dominer, les théories en matière de restauration de la statuaire ont évolué. La commission rejette tout projet de réfection des parties du revers du portail endommagé par l'incendie. Hormis le remplacement de la Reine de Saba envisagé d'après le moulage conservé au musée du Trocadéro, le remplacement des autres statues ne doit être envisagé qu'en cas « d'absolue nécessité »[5]. Lorsque les statues sont endommagées au point que leur remplacement, total ou partiel, ne peut être évité, deux hypothèses sont envisagées : soit le remplacement des statues par des copies ; soit leur remplacement par des statues de facture moderne.

[4] Rapport de l'inspecteur général Pierre Paquet au directeur général des Beaux-Arts, 31 janvier 1938, MAP, 81/51 197/32 144.
[5] Rapport de la CMH, 22 juin 1942, MAP, 81/51 197/33 145.

Henri Huignard s'attelle enfin à établir un rapport détaillé de l'état de la statuaire de la cathédrale de Reims. Réalisé en 1943 et conservé à la médiathèque du patrimoine, ce rapport clôt les limites de l'œuvre d'Henri Deneux[6].

La fin de la carrière de l'architecte en chef Henri Deneux

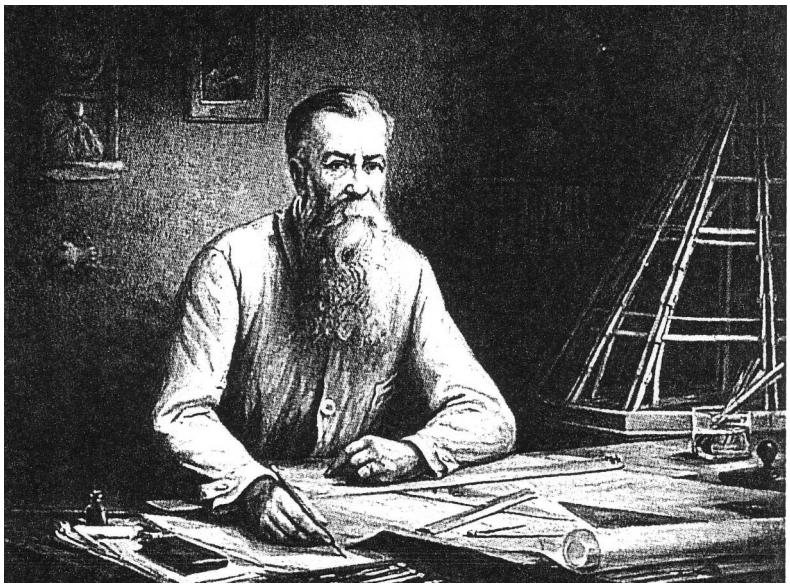


Figure 67 : *Henri Deneux dans son atelier d'architecte de la Cathédrale de Reims en 1937*, Isabelle Charlier, huile sur toile, 1937, MBAR : 994.1.1.

Quant au responsable durant vingt ans du chantier, Henri Deneux, son travail s'achève, remplacé en 1938 par Henri Huignard. Si Henri Deneux a continuellement été critiqué, tant par les médias où l'on retrouve parfois l'équivoque du témoignage de guerre[7] que par des membres de la SACR ou de la CMH, il a toujours bénéficié du soutien de sa hiérarchie. Ceci lui a permis de diriger durant vingt ans le chantier le plus emblématique de l'entre-deux-guerres.

A maintes reprises, Henri Deneux a reçu des éloges vibrants et en juin 1925, André Hallays lui écrit un véritable panégyrique : « Sa barbe de jais, à peine argenté, qui s'étale sur le sarrau professionnel, ses regards d'une grande gravité presque douloureuse, mais que traversent des éclairs de malice champenoise, ses façons simples et nobles, tout nous fait croire qu'un des prophètes sculptés au portail a quitté son socle pour venir gouverner les tailleurs de pierre de la nouvelle cathédrale »[8]. Cette figure patriarcale se retrouve dans une œuvre du peintre local Isabelle Charlier de 1937[9]. Les éloges ne tarissent pas et Emile Condroyer note ainsi : « Il a passé la soixantaine. Il parle d'une voix douce. Il porte toujours une longue blouse d'architecte sur quoi s'éploie son opulente barbe grise à la Rodin. Il n'aime pas les

---

[6] Henri HUIGNARD, *Cathédrale de Reims – La Statuaire de la façade occidentale et de ses tours,* 3 albums. 1er vol. *Les dégâts causés par le Temps. Les dommages de la guerre 1914-18. Les restaurations du XIXe et XXe siècles.* 2e vol. *La Statuaire… Ensemble et portails.* 3e vol. *La Statuaire… La Grande Rose. Les statues des contreforts. La galerie des Rois*, 1943.
[7] Roger de LAFFOREST, « Je regrette la belle cathédrale mutilée », *L'Emancipation Nationale*, 22 octobre 1937.
[8] André HALLAYS, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.567.
[9] Isabelle CHARLIER, *Henri Deneux dans son atelier d'architecte de la Cathédrale de Reims en 1937*, huile sur toile, 1937, 106/136, MBAR, 994.1.1.

importuns ; il craint qu'ils ne lui prennent un temps précieux qu'il consacre à sa cathédrale. Car il ne vit que pour elle »[10]. Enfin, pour le journaliste Christian de Rollepot, Henri Deneux est « le médecin des cathédrales »[11].

C'est à propos de son ascendance rémoise que Paul Léon s'associe à ces hommages insistant sur le fait que « enfant, il avait travaillé dans les chantiers de l'édifice. Il en avait exécuté d'innombrables relevés, il avait pénétré l'histoire de sa construction ». Paul Léon explique également le choix à ce poste de Henri Deneux par le fait que c'est un technicien d'une grande rigueur qui n'était, selon Paul Léon, d'aucun parti ni d'aucune école[12]. C'est d'ailleurs ce trait qu'avait recherché la CMH. Désireux de se soustraire à toute conception personnelle, Charles Genuys, André Michel et Paul Léon avaient choisi Henri Deneux pour ses compétences techniques en matière d'architecture et de charpente. Fort de ces soutiens, Henri Deneux allie sur ces chantiers la science moderne et le respect scrupuleux de la construction et de l'art ancien.

Pourtant plusieurs éléments contredisent cette légende dorée et sa fin de carrière est plus contrastée. Tout d'abord, malgré ses états de services, Henri Deneux n'a jamais accédé à la fonction d'inspecteur général des monuments historiques. D'autre part, Henri Deneux ne devait atteindre la limite d'âge qu'en 1940 et pourtant, dès la fin des festivités d'inauguration, il laisse la charge du chantier à son successeur occupant dès lors la fonction symbolique d'architecte en chef honoraire. Il est évident qu'une véritable passion a animé cet homme tout au long du chantier ne se préoccupant que de sa cathédrale et abandonnant une logique de carrière. L'académicien Louis Gillet, s'il se trompe sur le prénom de Henri Deneux, note cette absence d'ambition, se contentant « très bien de la gloire anonyme de ses ancêtres »[13].

Mais la question reste entière, pourquoi abandonner prématurément un chantier qui a accaparé une vie ? Henri Deneux part certes, à l'issue des cérémonies d'inauguration, en pleine gloire. Le chantier prend également de nouvelles orientations. Les superstructures étant rétablies, Henri Huignard se consacre dès lors à la restauration de la statuaire, chantier sur lequel Henri Deneux a été le plus critiqué. De son travail novateur, Henri Deneux laisse deux études techniques consacrées à *L'Évolution des charpentes du XI^e^ au XVIII^e^ siècle* et à *La*

---

[10] Emile CONDROYER, « La cathédrale ressuscitée. Promenade fervente avec l'héritier des bâtisseurs médiévaux », *Le Journal*, 17 octobre 1937.
[11] Christian de ROLLEPOT, « A Reims. Bloc par bloc. Motif par motif. Maille par maille. La dentelle de pierre de la cathédrale a été restaurée », *Excelsior*, 17 octobre 1937.
[12] Paul LEON, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, p.494.
[13] Louis GILLET, « La merveilleuse et tragique histoire de la Cathédrale de Reims », *Paris-Soir*, 24 octobre 1937.

Métrophotographie appliquée à l'architecture[14]. D'autres sauront utiliser les photographies et les relevés accumulés pour refonder l'histoire de la cathédrale de Reims. Dans sa monographie de référence, Hans Reinhardt, en 1963, n'oublie pas ce qu'il doit à ce technicien et lui rend un vibrant hommage[15]. Technicien et non théoricien, passionné et non carriériste, Henri Deneux marque de son empreinte la cathédrale Notre-Dame devenant, dans la mémoire locale, l'égal des architectes bâtisseurs du Moyen-Age[16].

Evolution des conceptions en matière de restauration

Incontestablement, les théories en matière de restauration monumentale ont évolué durant l'entre-deux-guerres. Toutefois, les doctrines sont particulièrement nuancées. Si la cathédrale de Reims est sertie de nouveaux vitraux, dans l'esprit du XIII^{e} siècle, la doctrine interdit toute copie du passé en matière de statuaire.

Au début du XX^{e} siècle, les théories de la restauration s'éloignent de la restauration « stylistique » préconisée jadis par Eugène Viollet-le-Duc et soutenue par les évêques et les fidèles. Pour celle-ci, les monuments seraient des paradigmes et les restaurer consisterait à leur rendre à la fois intégrité et valeur d'exemple. Ils deviennent des types référentiels, inversant le cours de l'histoire pour revenir à l'aspect originel. Les romantiques et les archéologues ont combattu ces doctrines, désirant conserver toute trace du passé. Durant l'entre-deux-guerres, la thèse de la stricte conservation laisse place au pragmatisme et aux innovations techniques. En effet, les archéologues atténuent la rigueur de leurs théories et n'écartent plus systématiquement la restitution d'un état ancien, si elles se fondent sur des documents avérés, comme ce fut le cas pour la restauration des statues de l'Ange au Sourire ou de Bethsabée. L'opposition s'atténue progressivement entre archéologues et architectes, entre conservateurs et restaurateurs.

A l'issue du premier congrès international des architectes et techniciens des monuments historiques qui se tient à Athènes du 21 au 30 octobre 1931, plusieurs recommandations en matière de restauration sont avancées. La charte d'Athènes spécifie que les projets de restauration doivent être soumis à une critique éclairée pour éviter les erreurs entraînant la perte du caractère et des valeurs historiques des monuments. Néanmoins, les techniques et

---

[14] Henri DENEUX, *L'Évolution des charpentes du XI^{e} au XVIII^{e} siècle*, extrait de « L'Architecte », Paris, Impr. de G. Kadar, 1927, 27 p ; *La Métrophotographie appliquée à l'architecture*, préface de Paul Léon, Savenay, Etablissements Hélioluxe, 1930, 82 p.

[15] Hans REINHARDT, *La Cathédrale de Reims. Son histoire, son architecture, sa sculpture, ses vitraux*, Paris, P.U.F., 1963, 254 p.

[16] Bernard FOUQUERAY, « Henri Deneux. Le sixième architecte », *V.R.I.*, mai 1988, p.35-36.

matériaux modernes peuvent être utilisés. De plus, la charte d'Athènes recommande de maintenir l'occupation des monuments ou à défaut de leur prévoir une affectation qui respecte son caractère historique ou artistique. Tous ces principes se retrouvent dans la démarche de la CMH et de Henri Deneux sur ce chantier novateur : conservation des traces de la Grande Guerre, emploi du ciment armé, maintien de l'affectation originelle et réemploi systématique des fragments d'origine. Le chantier de la cathédrale de Reims est ainsi, à tous égards, exemplaire.

Mais en matière de conservation et de restauration, le chantier de la cathédrale de Reims, de 1919 à 1938, n'est pas un « chantier-école », à l'égal de ce qu'a été la restauration de la Sainte-Chapelle au milieu du XIX^{e} siècle[17]. Il est incontestable que ce chantier a permis de promouvoir l'alliance entre la science moderne et le respect scrupuleux de la construction et de l'art ancien. Pourtant ce chantier n'a pas eu l'ampleur que certains souhaitaient au lendemain de la guerre. Si le manque de communication de Henri Deneux a certainement joué en sa défaveur, il est incontestable que certains projets sont malheureusement restés lettre morte. L'article 4 de la proposition de loi du député Ambroise-Rendu souhaitait qu'une partie de la somme recueillie par une souscription nationale serve à la fondation, à Reims, d'écoles professionnelles « destinées à former les sculpteurs sur pierres et peintres-verriers qui auront pour mission immédiate de travailler à la restauration de la cathédrale de Reims et pour mission future de travailler à la restauration des monuments historiques de la France »[18].

Si la restauration de la cathédrale de Reims est acquise, en revanche le débat concernant la restauration des monuments meurtris par la guerre se retrouve pour d'autres édifices. Nombreux sont ceux qui conservent des stigmates de la Grande Guerre et sur 770 monuments classés endommagés durant la guerre, 27 ont été irrémédiablement perdus : les églises d'Aizy, de Ciry, de Fontenoy, de Laffaux, de Mont-Notre-Dame, de Pont-Array-Cerny, d'Etreillers, de Vendeuil (02), d'Acy-Romance, de Falaise, de Givry et la chapelle de Montmarin (08), l'église de Dontrien et la maison de la place du marché de Reims (51), la Tour d'Hennemont et l'ancienne abbaye de Saint-Benoît (55), les beffrois de Comines et d'Orchies dans le Nord (59), le clocher de l'église d'Hainvillers (60) ; le portail de l'église d'Andéchy, les églises de Beuvraignes et d'Ercheu ; le clocher de l'église de Monchy-Lagache, la crypte de l'église de

[17] Jean-Michel LENIAUD, *Jean-Baptiste Lassus (1807-1857) ou le temps retrouvé des cathédrales,* Paris, 1980.
[18] Proposition de loi ayant pour but d'autoriser une souscription nationale pour la restauration de la cathédrale de Reims, annexe n°1423 présentée par monsieur Ambroise-Rendu lors d'une séance ordinaire de l'Assemblée Nationale, 28 juillet 1920.

Nesle, le clocher et le portail de l'église de Moreuil et le château de Ham (80)[19]. Cette longue litanie rappelle le caractère certes exemplaire, mais non automatique, d'une telle restauration.

Néanmoins en matière de protection du patrimoine monumental, ce chantier est un modèle[20]. A la veille de la Seconde Guerre mondiale et alors que l'Europe s'achemine inexorablement vers une nouvelle guerre, le bourgmestre de Gouda interroge le maire de Reims au sujet de la protection contre les bombardements des vitraux de la cathédrale Saint-Jean. Il demande à son confrère de connaître les mesures « qui seront prises pour protéger les vitraux célèbres dans votre ville »[21]. Des particuliers se souviennent du drame de la première guerre et une dame de Belfast écrit le 19 septembre 1939 au maire de Reims : « Mon cœur a souffert lors de la dernière guerre devant votre magnifique cathédrale. Pour moi sa ruine fut une souffrance personnelle. Toutes les autres tragédies, destructions et carnages ne furent rien pour moi à côté de ce grand crime. » Elle demande une photo prouvant que « le nécessaire a été fait pour protéger cette relique historique »[22]. Mais si les doctrines en matière de protection des monuments historiques ont évolué, les moyens de destruction mis en œuvre dans ce second conflit mondial dépassent toutes les prédictions.

C'est bien le rapport à l'histoire et donc à la mémoire qui se trouve au cœur de la problématique de restauration. Eugène Viollet-le-Duc, tant décrié, insiste à l'article « Restauration » de son dictionnaire sur le fait qu'il ne faut « pas gommer les ajouts et modifications de l'Histoire »[23]. La Première Guerre mondiale a marqué l'histoire du monument, lui conférant alors une nouvelle identité, celle de la cathédrale martyre. Les opposants furent nombreux à toute idée de restauration. Mais laisser des ruines, issues du travail du temps ou du conflit des hommes, n'est possible que si le monument n'est plus vivant, ni dans son aspect social, ni dans son aspect mémoriel.

De la mémoire plurielle à la mémoire unitaire

La cathédrale des sacres est devenue durant la Première Guerre mondiale cathédrale martyre, symbole des destructions allemandes. Instrumentalisée, mythifiée, la cathédrale de Reims ne

---

[19] Edmont MICHEL, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, Paris, Berger-Levrault, 1932, 656 p.

[20] Paul LEON, *La protection des monuments*, La Documentation Française Illustrée, n°64, Paris, La Documentation Française, avril 1952, 31 p. Pour illustrer la page de couverture de ce fascicule, Paul Léon a choisi la cathédrale de Reims.

[21] Lettre du bourgmestre de Gouda au maire de Reims, 10 janvier 1938, AMR, 151W44.

[22] Lettre du Cécil L. Bond de Belfast au maire de Reims, 19 septembre 1939, AMR, 151W44.

[23] Eugène-Emmanuel VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*, Paris, B. Bance, 1875, t.8, p.24.

devient pas un mémorial de la guerre et malgré les oppositions, elle est restaurée. Son historiographie va connaître un renouveau grâce aux fouilles archéologiques, corollaires des destructions. Elle incarne également le renouveau du catholicisme français durant l'entre-deux-guerres. Le clergé français retrouve le rôle social et religieux qu'il avait avant la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat. Au-delà du caractère religieux, le monument retrouve sa place au sein de l'espace social.

La cathédrale de Reims est à la fois une église et un monument, enracinée au cœur de la ville de Reims. Les Rémois ne songent après guerre qu'à retrouver leur quotidien. Les usines et l'habitat sont primordiaux à ce retour à la normalité. Même si elle n'est pas essentielle, la restauration de la cathédrale est un emblème pour la majorité des Rémois ; elle est en effet investie d'une haute valeur sentimentale comme le relève Charles Sarazin : « Je la revis un soir dernier, quelques jours après l'armistice. Sous les rayons froids et calmes d'une lune de novembre, filtrant à travers les fenêtres sans vitraux et à travers les déchirures de la pierre, elle pouvait offrir au regard l'aspect squelettique d'une morte, mais on sentait en soi, malgré tout, qu'elle revivrait. A ce moment, mon esprit repassa son passé glorieux, il revit le faste des cortèges et des sacres, il la remplit des foules qui étaient son âme priante… »[24]. Par ses écrits, Charles Sarazin renoue le monument à son histoire, un glorieux passé qui ne peut rester qu'un temps, révolu.

Le 9 novembre 1918 au cours de la première séance du Conseil municipal à Reims, le maire, Jean-Baptiste Langlet annonce la renaissance de sa ville et de la « la plus somptueuse des œuvres d'art du monde entier »[25]. Il lie la destinée de Reims à celle de sa cathédrale, reflet de l'avancée des travaux de reconstruction. Fait unanimement reconnu durant la guerre, la cathédrale reste le vecteur médiatique de l'ensemble de la ville. Pourtant, un certain antagonisme oppose le clergé rémois à la municipalité car cette dernière souhaite voir dans l'inauguration du nouvel hôtel de ville, l'incarnation de la reconstruction de la ville. En définitif, c'est la cathédrale de Reims qui recevra cette fonction commémorative. La guerre est certes une rupture qui a entraîné un réaménagement urbain, mais elle fut vécue dans l'histoire de la ville comme une simple transition. Cette dimension psychologique est indéniable et nombreux furent ceux qui tentèrent d'oublier. D'ailleurs Albert Chatelle, auteur de l'ouvrage le plus important consacré à la ville de Reims durant la Première Guerre

[24] Charles SARAZIN, « Une cathédrale nationale : Reims », *La Revue Catholique*, n°5 de mars 1919, p.78.
[25] Albert CHATELLE, *op. cit.*, p.251.

mondiale, a plusieurs fois révisé son titre au fur et à mesure de sa rédaction. Au titre « Reims, ville ardente », il a préféré celui de « Reims ville des sacres (1914-1918) »[26].

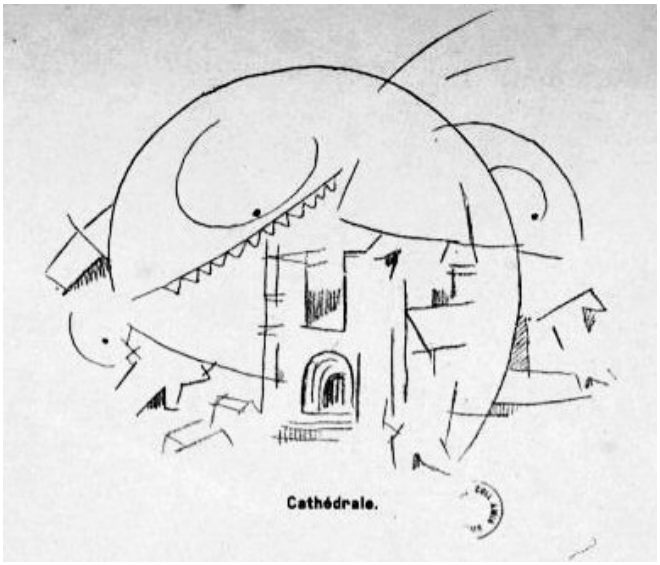


Figure 68 : *Atrocités. Cathédrale* ou *Atrocités XVII*, Jean Cocteau (sous le pseudonyme de Jim), MHV, B1b.

Il convient de rendre le fil de cette mémoire. Comme le relève Jacques Le Goff, les atteintes portées durant la Première Guerre mondiale « au monument-mémoire sont une blessure de la mémoire elle-même »[27]. Mais quelle mémoire, du moins quelle image ressort après cette meurtrissure ? L'image de la cathédrale a-t-elle évolué de 1914 à 1938 ? Avant guerre, elle était la cathédrale des sacres, relevant d'une mémoire partisane. Durant la guerre, la cathédrale de Reims était une image symbolique que l'on cherchait au-delà du matérialisme ambiant, héroïne et glorieuse martyre. Elle était pour Jean de Bonnefon l'incarnation de la « bataille de la pensée contre la brutalité, de la beauté contre la laideur, de l'idéal contre la matière »[28]. Cette image oppressante de sa destruction est synthétisée dans un dessin abstrait de Jean Cocteau. Dans l'immédiat après-guerre, les Scandinaves voient dans ce monument ruiné un symbole de paix et cette image perdure jusqu'en 1937, alors que les tensions internationales s'accroissent. Cette image se retrouve lors de la consécration du 18 octobre 1937 dans *Le Petit Journal*. La cathédrale de Reims doit « montrer à tous les peuples ce que devrait être le rêve pacifique des hommes d'aujourd'hui »[29]. Les grandes fêtes d'inauguration de juillet 1938 rendent à la cathédrale son identité primitive tout en célébrant cette restauration et le génie français.

La cathédrale est pourtant devenue un mémorial de la guerre. Remis solennellement, The Book of Life conserve inscrit une liste de noms de soldats morts dont les parents ou amis ont souscrit au « British Empire Fund »[30] destiné à la restauration de la cathédrale de Reims. Le 5

[26] AMR, 151W45.
[27] Jacques LE GOFF, « Reims, ville du Sacre », dans *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.651.
[28] Jean de BONNEFON, *Les cathédrales de France devant les Barbares*, Paris, Société des Editions, 1915, p.50.
[29] René ARMAND, « La cathédrale éternelle », *Le Petit Journal*, 17 octobre 1937.
[30] Documents conservés aux archives diocésaines de Reims.

octobre 1927, une plaque, en souvenir des soldats de l'Empire Britannique morts durant la guerre, est posée dans la cathédrale de Reims. Lancé par Cart de Lafontaine, au nom de la commission impériale des sépultures militaires britanniques, ces plaques commémoratives sont apposées dans les églises ou cathédrales classées : Paris, Marseille, Rouen, Reims, Soissons, Laon, Noyon, Saint-Quentin, Cambrai, Lille, Arras, Saint-Omer, Boulogne, Béthune, Beauvais, Senlis, Meaux, Nancy, Orléans, Le Mans, Nantes, Bayeux[31]. Elles doivent conserver en « souvenir perpétuel » la mémoire des morts de l'Empire britannique. Celle de Reims est inaugurée par le général britannique Sir Alexander Godley (1867-1957) et scellée dans le mur du transept sud[32]. Mais aujourd'hui, quel touriste y prête réellement attention…

Ce problème est tant mémoriel qu'identitaire. Un seul monument peut-il incarner plusieurs identités où l'ascendance de l'une d'entre elles suffit à dénaturer les autres ? Dans cette commémoration de la Grande Guerre, seule la mémoire des victimes survit aux transitions générationnelles. Ce rôle de mémorial de la guerre, dans la mémoire collective, est dévolu à des sites militaires comme Verdun ou Péronne. La cathédrale de Reims est comme tout monument un symbole identitaire qui s'est figé avec le temps, pas seulement en quatre ans, mais en quinze siècles. Volontairement ou inconsciemment, les traces de la guerre disparaissent progressivement.

[31] CMH, 28 juillet 1923, MAP, 80/15/25.
[32] Rapport de Henri Deneux, 5 décembre 1925, MAP, 81/51 197/32 144.

Figure 69 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu,* Max Sainsaulieu, février-mars 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016972.

Figure 70 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu*, Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006281.

Figure 71 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu,* Yann Harlaut, cliché photographique, 12 mars 2004.

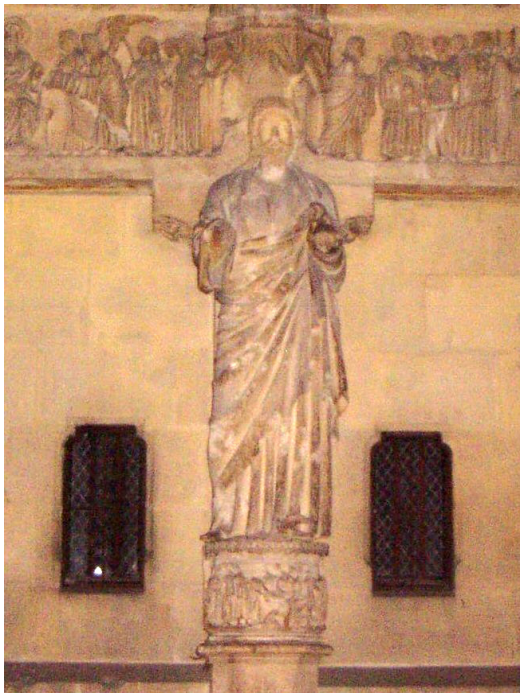


Figure 72 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu,* Yann Harlaut, cliché photographique, 6 décembre 2005.

La cathédrale de Reims a perdu au cours de la Première Guerre mondiale une partie de sa statuaire, dont le célèbre Beau Dieu du transept nord décapité en 1915. Après guerre, il semblait inconcevable de restaurer une telle œuvre, non à cause du défaut de sources ou de moyen technique, mais au nom du caractère originel de l'œuvre et du rapport à l'histoire. Car la guerre est en elle-même une intervention humaine. Pourtant, le 1er juillet 2004, la cathédrale retrouve son Beau Dieu grâce au mécénat de Claude Taittinger et au travail du sculpteur argentin, Leandro Berra[33]. Si la statue a retrouvé sa beauté originelle, elle perd parallèlement les stigmates de sa passion. Mais cette démarche est normale et s'inscrit dans le long terme car il convient de restituer l'ensemble des éléments, figuratifs et documentaires, qui concourent à l'unité du monument.

La cathédrale est un symbole, une figure emblématique qui dépasse les clivages chronologiques et thématiques. Car, si le sujet de recherche couvre une période historique débutant à la Première Guerre mondiale et s'achevant peu avant la Seconde, l'image de la cathédrale de Reims s'est forgée sur quinze siècles et perdure jusqu'à nos jours, influençant notre propre perception du monument. Quel est le poids pour notre imaginaire de la messe solennelle pour la paix célébrée par monseigneur François Marty (1904-1994) à laquelle assistent Charles de Gaulle (1890-1970) et Konrad Adenauer (1876-1967), le 8 juillet 1962 ? Même inconsciemment, la cathédrale de Reims véhicule-t-elle pour nous autres contemporains un message de paix ? Qu'en savons-nous réellement ? Au Moyen-Age, elle est un symbole d'élan spirituel et de puissance temporelle, associée aux sacres des rois de France. A la Renaissance, la cathédrale devient un écrin certes chargé de mémoire mais au décor désuet. A la Révolution, elle est un temps symbole d'oppression avant de devenir un patrimoine menacé par l'oubli. La Première Guerre mondiale en fait un symbole de souffrance. Pendant un temps, elle aurait pu devenir un grand mémorial de la guerre, mais son audacieuse restauration célèbre le génie de la nation française. Le temps estompe cette identité et aujourd'hui, la cathédrale de Reims est à nouveau cathédrale des sacres. Toutefois, la modestie de ces conclusions est nécessaire afin d'éviter de marquer cette thèse de l'empreinte de notre temps et de respecter cette image en perpétuelle mutation.

[33] « Le beau dieu de la cathédrale retrouvera bientôt sa tête », *l'Union*, 21 décembre 2003.

Index des noms des personnes

A

ABBEY, John 271
ABELE, Henri237, 238, 296, 330, 331, 332, 400, 401, 402
ACHART, Alphonse 410
ACHART, Léon 411
ADAM, Paul 239
ADENAUER, Konrad 510
ALEXANDRE, Arsène21, 30, 78, 157, 158, 160, 163, 168, 175, 189, 239, 242, 243, 244, 248, 255
ALPHAUD, Gabriel 51, 74
ALPHONSE XIII 214
AMBROISE-RENDU 352
AMERIA 104
AMETTE, Léon-Adolphe 118
ANCEL, Louis Raoul 208, 228
ANDRIESSE, Hugo 393
ANDRIEUX, Louis 34, 37, 39, 44, 46
ANNUNZIO, Gabriele d' 71, 276, 317
ANTONY-THOURET, Pierre74, 166, 236, 238, 239, 260, 299, 325, 385, 386, 395, 475, 480, 481, 482, 486, 496
APOLLINAIRE, Guillaume 133
ARVEUF-FRANSQUIN, Jean-Jacques 17, 471
ASHMEAD-BARTLETT, Ellis 40, 304
AUBERT, Alexandre 83, 103, 125, 126
AUBERT, Marcel 300, 325
AUCOC, René 326
AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane 26, 106, 115
AUGIS, Marcel 132
AVRIL, René d' 81

B

BABELON, Ernest 160
BAGUENIER DESORMEAUX, Henri 120
BARAU, Emile 319
BARRES, Maurice20, 102, 130, 156, 160, 305, 317, 325, 363, 492
BARTHOLOME, Albert 282, 296, 480
BARTHOU, Léon 363
BATAILLE, Georges 130
BAUDET, Maurice 487
BAUDOT, Anatole de 449
BAUDRILLART, Alfred 80, 330
BECKER, Annette 26
BECKER, Jean-Jacques 25, 76
BECKMANN, Franz 40, 68
BEDIER, Joseph 101
BEHRENS, Peter 147
BELLESSORT, André 491
BELLET, Charles 45, 104, 133
BENES, Edvard 120, 308
BENOIT XV 75, 77, 78, 103, 116, 139, 211
BENOIT, Charles 361
BERARD, Léon 285
BERCE, Françoise 23, 26
BERGES, Joseph 250
BERGSON, Henri 82
BERNHARDT, Sarah 317, 318
BERNIER, Louis 293
BERRA, Leandro 510
BERTAUX, Emile 29, 83
BERTHELOT, Henri-Mathias 203
BERTIGLIA, Aurelio 113
BESNARD DE QUELEN, Charles-Henri 329
BESNARD, Albert 296, 325
BESNARD, Charles-Henri 25
BIAN, T. 139
BLAISE, René 140
BLANC, Charles 84
BLANC, Marc 483, 484
BLANCHE, Jacques-Emile 491
BOESWILLWALD, Paul 59, 193, 196, 222, 414
BOGNARD 102
BOIVIN-CHAMPEAUX, Jean 491
BOLLAERT, Emile 378
BONNARD, Abel 491
BONNAT, Léon 316
BONNET, Patrice 22, 376, 408
BORDEAUX, Henri 491

BOSWORTH, Welles338, 366, 367, 370, 371, 372, 377, 378, 453
BOUCHOR, Joseph Félix 319
BOULE, Marcellin 160
BOURDELLE, Antoine 21, 86, 279, 281, 282, 405
BOURDIN, Alain 24
BOURGEOIS, Léon 303, 363
BOUROUX, Paul Adrien 319
BOUSSU, Emile 90
BOUTIKS, G. 111
BOUTROUX, Emile 160
BRANDL, Aloïs 147
BRAUN, Madeleine 326
BRAY, Albert 369, 376
BREHIER, Louis .30, 84, 85, 126, 249, 290, 291, 293
BRENTANO, Lujo 147
BRINKMANN, Justus 147, 150
BRIOLLET, P. 319
BRIOUSSOV, Valéry 131
BRISSON, Adolphe 287, 288, 496
BROQUET, Espérance Léon 40
BRUNET, Emile 415
BUCHWALD, Erich 149
BUNTZEN, Adreas 360
BÜRGER, J. 98
BURNAND, Robert 84
BURNHAUM, Wilbur Herbert 404

C

CABROL, Fernand 387
CADORNA, Luigi 72
CAPITAN, Louis 31, 57, 60, 137, 222
CARISTIE-MARTEL 317
CARLIER, Achille275, 445, 446, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496
CARLO-POLYPHEME 300
CARLU, Jacques 90, 112
CARNEGIE, Andrew 365
CARRILLO, Gomez 55
CASTAIGNE, Joseph 131
CASTELNAU, Paul 167
CAUMONT, Robert 110
CAUSARD 439
CAVELL, Edith 142
CELLIER, Jacques 458
CHAMOÜIN, F. 140
CHAPEY 47
CHARBONNEAUX, Emile35, 41, 122, 296, 297, 475, 476
CHARLES I 240
CHARLIER, Isabelle 128, 501
CHARLIER, Victor 30, 79, 91, 116, 121, 321
CHASSINAT-GIGOT, Henri 300, 481
CHASTEL, André 24
CHATEAUBRIAND 19
CHATELLE, Albert21, 30, 36, 39, 43, 75, 97, 108, 117, 189, 214, 305, 323
CHATIGNOUX, Sylvain 413
CHAUSSEMICHE, Benjamin 369
CHOAY, Françoise 24
CHRISTENSEN, I.C. 360
CHRISTIAN X 360
CHVEDOVA, Ludmila 15
CLAUDEL, Paul 363
CLEMEN, Paul31, 35, 57, 62, 124, 153, 155, 156, 157, 158
CLEMENCEAU, Georges 363
COCHET, François .22, 30, 39, 56, 99, 111, 187, 249
COCHIN, Denys 119, 214, 215
COCHIN, Henri 296
COCTEAU, Jean 130, 237, 507
COLLIN, André 168, 216, 415
COMBES, Emile 18
CONDROYER, Emile 313, 501
CONRAD, Johannès-Ernst 147
CONVERS, Auguste 442
COPPIER, André Charles 256
COQUANDIER, Gérôme 110
CORPECHOT, Lucien 491
COULOND, Lucien 59
CRAM, Ralph Adams 84, 98, 127
CRETELLEY, M. 90, 112
CUVILLE, Fernand 167

D

DAGE 41
DAHL, Kristian 360
DALIMIER, Albert31, 57, 59, 157, 165, 170, 172, 210, 243, 303
DALLIER, Henri 436
DALOU, Jules 282
DANIS, Robert 415
DARCY, Denis 17, 198, 429, 469
DASSONVILLE, Joseph 283, 284
DAUDET, Léon 53

DAVID-NILLET, Germain 320
DAYOT, Armand84, 275, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 330, 492, 496
DE BEAUVAIS, Lubin 107
DE BONNEFON, Jean 102, 103, 507
DE CLERMONT, Raoul 491
DE FLERS, Robert 59
DE GAULLE, Charles 510
DE GUZMAN, Marie-Eugénie 387
DE LABORDE, Alexandre 491
DE NOLHAC, Pierre 256, 377
DE SOUZA, Robert 288
DE VOGÜE, Bertrand 314
DE VOGÜE, Melchior 118, 305
DEHIO, Georg 152
DEHMEL, Richard 147
DEISSMANN, Adolf 147
DELAGE, Yves 160
DELBET, Pierre 160
DELCASSE, Théophile 49
DEMAISON, Louis 296, 456, 465
DEMAR-LATOUR, A. 100, 278
DEMMLER, Theodor 242
DEMOTTE, Georges 325
DEMOUY, Patrick 16
DENEUX, Henri167, 168, 175, 176, 190, 195, 196, 198, 199, 200, 202, 210, 212, 213, 217, 218, 221, 223, 226, 236, 258, 259, 260, 262, 263, 267, 269, 288, 311, 322, 324, 328, 329, 337, 338, 339, 346, 349, 351, 357, 362, 363, 367, 369, 370, 371, 372, 373, 375, 376, 377, 378, 379, 382, 383, 388, 389, 395, 402, 404, 405, 407, 410, 411, 412, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 455, 456, 457, 458, 460, 462, 463, 464, 465, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 474, 475, 477, 478, 480, 481, 483, 484, 485, 487, 488, 489, 490, 494, 500, 501, 502, 503, 504
DERNBURG, Bernhard 49
DERODE, Nicolas 477, 478
DES FORTS, Philippe 167
DESCHANEL, Paul 363
DESHOULIERES, François 465
DESTRAINS, Jean 131
DESVALIERES 209
DIDRON, Adolphe-Napoléon 472
DIMIER, Louis 29, 151, 258
DIVOIR 176
DOERPFELD, Friedrich-Wilhem 147
DOUMERGUE, Gaston 75
DOUMIC, René 296
DRIEUX, J. 129
DRUART, René 87, 126, 289
DU PONT DE WILMINGTON, Alfred 235
DUBOIS, G. 41
DUBOIS, Paul 128
DUBOIS, Théodore 296
DUBOST, Antonin 363
DUCHATAUX-OUDIN, Paul 259
DUFOURCQ, Norbert 442
DUHAMEL, Georges 491
DUHEM, Pierre 160
DUPON, L. 138
DUPRE, Marcel 442
DUROY DE BRUIGNAC, Jean 122, 296
DUVAL-FLEURY, Emile 362

E

EHLERS, Edv. 360
EHLERT, Alwine 40, 68
EHRHARD, Albert 147
EHRLICH, Paul 147
ELLUL, Jacques 64
ENGLER, Carl 147
ENLART, Camille 199, 256, 281, 295, 296, 298
ERRAZU, Luis de 388
ERZBERGER, Matthias 149
ESSER, Gerhart 147
ESTAUNIE, Edouard 491
EUCKEN, Rudolf 147
EULENBERG, Herbert 147
EYSSAUTIER, Georges 83, 85

F

FALCK, Mogens 360, 407
FENAILLE, Maurice 296
FERREE, Barr 84, 125, 126
FERY 412, 485
FILHOUSE, Raoul 394
FINKE, Henrich 147
FISCHER, Emil 147
FLAHERTY, James 328
FLAMENG, François 475
FLAMMARION, Camille 134

FLORES, Ricardo 101
FOCH, Ferdinand 76, 288, 328
FOCILLON, Henri 29, 83, 491
FOERSTER, Wilhelm 147
FORAIN, Jean-Louis 255
FORD, George Burdett 467, 468
FORESTIER, Marcel Nicolas 251
FOREY, Raphaël 424
FORTESCUE, Granville 40, 206, 304
FOUQUET 260
FRAIPONT, Gustave 89, 90, 91
FRANCASTEL, Pierre 161
FRANCE, Anatole 82, 363
FRANCHET D'ESPEREY 303
FRANÇOIS-JOSEPH 105
FRANKS, Stanley 326
FRANTZ MARCOU, P. 227
FREDERIC-GUILLAUME 105
FULDA, Ludwig 147
FUNCK-BRENTANO, Frantz 491

G

GAGNANT, Emile 227
GALEY, J 129
GASPARRI, Pietro 75, 78, 215
GAUDIER, Charles 231, 235
GAUTIER, Lucien 49, 131
GAUTRON DU COUDRAY, Victor 321
GAYET, Fernand 389, 437
GENET-DELACROIX, Marie-Claude 24
GENUYS, Charles59, 167, 210, 216, 222, 223, 351, 369, 389, 412, 415, 423, 425, 446, 447, 449, 458, 467, 480, 482, 483, 502
GEOFFROY 134
GERVEREAU, Laurent 143
GHEON, Henri 315
GILLET, Louis 84, 257, 313, 502
GIM 135
GIRARDET, Raoul 116
GIRAULT, Charles 59
GODLEY, Alexander 508
GONIN 79
GONZALEZ, Victor 442
GOSSET, Alphonse 196
GOSSET, Eugène 296
GOTTLOB 142
GOURAUD, Henri 240, 303, 307, 315
GOUT, Paul 17, 194, 195, 210, 216, 429, 449, 469
GOYAU, Georges 120, 491, 494
GRANDJOUAN, Jules 77
GRAUTOFF, Otto 152, 155
GREBER, Jacques 486
GROTT, J.-J. de 147
GUILLAUMAT 240
GUILLAUME II35, 79, 100, 101, 102, 103, 104, 106, 108, 109, 110, 129, 133, 135, 138, 140, 141, 214, 240, 310
GUILLAUME, Marc 24
GUIRAUD, Edmond 59
GUIZOT, François 350
GUYOT, Charles 413, 452, 490

H

HABER, Fritz 147
HAECKEL, Ernst 147
HAHN, Albert 159, 160
HALBE, Max 147
HALLAYS, André199, 279, 296, 412, 475, 481, 482, 488, 492, 493, 501
HANOTAUX, Gabriel 366, 367, 368, 370, 378, 400
HANSEN, ... 363
HANSEN, Wilhem 360
HANSI 160
HARDING DAVIS, Richard 40, 304
HARJES, Herman Henry 367
HAUPTMANN, Gerhart 147
HAUPTMANN, Karl 147
HAUTECOEUR, Louis 500
HAVOT. 208, 217, 239, 322, 412, 422, 424, 425, 482
HEINE, Henrich 134
HEINTZ, Joseph-Jean 313
HELLMANN, Gustav 147
HELSEY, Edouard 59
HENRIOT 138, 289
HENRIOT, Alexandre 488
HENRIOT, Etienne 405
HERMANN-PAUL 109
HERRIOT, Edouard 311
HERRMANN, Wilhelm 147
HERVE, Gustave 70
HERZOG, Rudolf 78, 79
HESS, Paul30, 32, 36, 39, 47, 101, 165, 173, 174, 176, 177, 179, 180, 182
HESSE 439
HESTRE, Oudin 271

HEUSLER, Andreas 147
HEUZE, Henri 423
HEY, M. 360
HINGRI, L. 130
HIRAL, Ange-Marie 84, 128
HÖFFDING, Harold 360
HOFFMANN, Ludwig 147
HOLDEN WATHEROUSE, M. T. 41
HOLLANDE, Maurice 291
HOMOLLE, Théophile 83
HONNORAT, André 408
HOYNCK VAN PAPENDRECHT, Anthony 404
HUART 168, 205, 225, 322
HUGO, Victor 19, 282
HUIGNARD, Henri 500, 501, 502
HUISMAN, Georges 385
HUMPERDINCK, Engelbert 147
HUSSON, Firmin 411

I

IGERT 207, 326
ISAMBART, Benoît 80

J

JACOB, Georges 445
JACQUEMART, Anne 291
JADART, Henri 39, 42, 85, 126, 297, 400
JAMAS, Abel 235
JAMOT, Paul 29, 83, 314, 386
JARY, A. P. 133
JAURES, Jean 138
JAY, Marcel 477
JOB 128
JOFFRE, Joseph 32, 68, 72, 303
JORAMUS 106
JULLIAN, Camille 160
JUSSERAND, Jules 327, 366, 374

K

KALAS, Ernest 126, 457
KALCKREUTH, Léopold 147
KAMPF, Arthur 147
KARAGEORGEVITCH, Alexandre 308
KIEFER, Klaus H. 66
KIPLING, Rudyard 55, 102, 221, 284, 304, 317
KIPP, Theodor 147
KLEIN, Félix 147
KLINGER, Max 147, 149
KNECHT, Marcel 328
KNOEPFLER, Aloïs 147
KOCH, Anton 147
KOTT, Christina 15, 152, 158
KOUZMINE, Michel 131
KRAFFT, Hugues 296, 298
KRAG, O. 362
KRIER, Etienne Auguste 316
KRUMEICH, Gerd 26

L

LA MONTAGNE 123
LA SIZERANNE, Robert de 162
LABAN, Paul 147
LAFFERRE, Louis 304
LAJOIE, Abel 259
LALOUX, Victor 369, 467, 468
LAMARZELLE, Gustave de 54
LAMBOURNE, Nicola 15
LAMPRECHT, Karl 148
LANDRIEUX, Maurice 22, 30, 38, 39, 42, 43, 45, 46, 47, 61, 68, 69, 77, 81, 84, 90, 97, 100, 122, 127, 128, 165, 168, 169, 172, 173, 175, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 185, 186, 214, 215, 224, 230, 231, 232, 249, 254, 281, 288, 324, 401
LANGENIEUX, Benoît-Marie 18
LANGFORD, Warren 285
LANGLET, Jean-Baptiste 32, 34, 56, 116, 121, 122, 123, 131, 192, 211, 289, 297, 304, 323, 506
LARTILLEUX, J. 436, 439, 442
LAVERGNE 41
LAVISSE, Ernest 283, 292, 296, 297, 330, 496
LE GOFF, Jacques 249, 507
LE SENNE, Camille 290, 296, 317, 318
LEAL DE CAMARA 110
LEANDRE, Charles 77
LEBRUN, Albert 309, 314, 315
LECOMTE, Georges 285
LEFEVRE-PONTALIS, Eugène 256, 259, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 351, 465
LEGRAND, Adrien 392
LEGRAND, Albert 392
LELIEVRE, Léo 319
LELIEVRE, Pierre de 79, 133
LEMIELLE 142

LENARD, Philipp 148
LENIAUD, Jean-Michel 23
LENOIR, Alexandre 485
LENOIR, Camille 119
LENZ, Maximilien 148
LEON, Paul23, 26, 59, 166, 192, 195, 197, 208, 210, 221, 231, 239, 247, 251, 254, 292, 293, 294, 295, 297, 298, 304, 324, 351, 353, 368, 369, 386, 406, 414, 453, 469, 476, 479, 483, 490, 494, 496, 502
LEPAGE, Paul Hubert 320
LEPELLETIER DE BOUHELIER, Georges39, 60, 112, 154
LEROY, François 443
LESBROUSSART 332
LESTRANGE, Henri de 167
LEUDET, Maurice 160
LEXA 30, 183
LEYCESTER, Lionel 393
LEZEAU, Robert de 53
LIBERMANN, Henri 41
LIEBERMANN, Max 148, 149
LIND, J. 362
LINZELER, Robert123, 168, 184, 204, 205, 208, 221, 227, 228
LIOT, David 14
LLOYD GEORGE, David 306
LONDRES, Albert38, 40, 42, 51, 52, 59, 60, 123, 124, 164, 165, 190, 221, 234, 249, 278, 390
LOTI, Pierre 317
LUÇON, Louis Henri18, 21, 30, 31, 56, 71, 75, 76, 77, 81, 97, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 127, 131, 133, 164, 165, 172, 173, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 190, 203, 204, 205, 206, 211, 220, 221, 224, 238, 288, 289, 290, 296, 297, 302, 304, 308, 310, 311, 313, 322, 326, 328, 331, 336, 360, 364, 365, 387, 390, 392, 393, 394, 400, 401, 402, 408, 416, 435, 436, 437, 439, 443, 444, 460, 461, 486, 488
LUDENDORFF, Erich 139
LUIGI, Cadorna 303
LYAUTEY, Pierre 120

M

MABILLE DE PONCHEVILLE, André 110
MACHADO, Bernardino 303
MADELINE, Paul 45
MAIGROT, Henry 162
MALE, Emile19, 29, 38, 83, 85, 125, 151, 152, 209, 233, 234, 257, 264
MANDELSTAM, Ossip 131
MANZEL, Ludwig 148
MARAIS, Jean-Luc 358
MARCHANDEAU, Paul 311, 315, 408
MARGOTIN, Léon 194, 195, 210
MARGOTTIN, Léon 216
MARGUILLIER, Auguste 254, 256
MARIN, Louis 244
MARINGER, Georges 369
MARTIN DU GARD, Roger 276
MARTIN, Alice 39, 56, 127
MARTY, François 510
MARY, G. 131
MATOT, Jules 41
MAUPRAT 162
MAURY, Lucien 19
MAUSBACH, Joseph 148
MAYBEL 351
MAYEUR, Jean-Marie 75
MAYOR, Jacques 83, 165
MAZEL 211, 212
MAZOIS, François 471
MAZZORI, L. 71
MEGRET, Christian 494
MEHMET V RESAT 105
MERCIE, Antonin 285
MERKLE, Sebastian 148
MERVOVAK 333
METIVET, Lucien 77, 160
MEYER, Eduard 148
MICHEL, André85, 233, 235, 267, 293, 294, 295, 297, 298, 494, 496, 502
MICHEL, Edmont 243, 244, 245, 251, 347
MICHELON, H. 129
MILLERAND, Alexandre 87, 328
MILLET, Eugène 17, 468, 470
MITHOUARD, Adrien 232
MODIGLIANI, Gino 84
MONDUIT, Philippe 413, 453
MONET, Claude 317
MONTALEMBERT, Charles de 466
MONTANT, Jean-Claude 64, 88
MONTORGUEIL, Georges 53
MORAND, Eugène 318
MOREAU, Henri 415
MOREAU-NELATON, Etienne 83, 279, 492, 496
MORF, Heinrich 148
MORGAN, Gerald 40, 304

MORICE, Charles 492
MOSSE, George Lachmann..... 26
MOYAUX, Constant 196
MÜLLER..... 495
MUTIN, Charles 436

N

NAPLES, Paul..... 17
NAUMANN, Friedrich..... 148
NEAU, Patrice 162
NEERGAARD, Niels..... 360
NEISSER, Albert..... 148
NEPOTY, Pierre..... 59
NERNST, Walter..... 148
NEVEUX, Pol 296, 480, 482
NIGRON, Albert 413, 422
NOLLEAU, Gilbert..... 22
NOTHOMB, Pierre 83, 135
NOUAILHAT, Yves-Henri..... 75

O

OJETTI, Ugo..... 71, 83
ORR, Louis 319
OSTWALD, Wilhem..... 148
OUDART, Georges 496

P

PAINLEVE, Paul 435
PALEOLOGUE, Maurice..... 366
PAQUET, Pierre.....313, 351, 415, 440, 444
PASSINI, Michela..... 15
PAUL, Bruno..... 148
PAYEN, Louis 284
PELADAN, Joséphin 239
PELLETAN, Camille..... 286
PERAULT..... 106
PERDREAU, Henri Louis 414
PERIE, Félix..... 122
PERRET, Michel..... 444
PETAIN, Philippe 303, 315
PETIT, Gabriel 160
PFEIFFER..... 159
PFLUGMACHER, Edmund..... 38, 40
PHILIPSEN, Gustav..... 360
PIE X 75, 116
PIE XI 311, 315
PIFLOU..... 100
PLANCK, Max..... 148
PLOHN, Albert..... 148
POINCARE, Raymond72, 119, 297, 303, 307, 366, 379
POIRIER 39
POLIGNAC, Maxence de 400
POULBOT 113
POULOT, Dominique 24
PROCHASSON, Christophe..... 26
PRÜLLAGE, Johannes.....37, 69, 98
PUTHOMME..... 59

R

RASMUSSEN, Anne 26
RATTIER, Eugène 351, 489
REAU, Louis 23, 238, 257
REGANZY, Frédéric 106
REICKE, Georg 148, 149
REINACH, Joseph..... 71
REINACH, Salomon..... 160
REINHARDT, Hans 465, 503
REINHARDT, Max 148
RENO 140
RICHEPIN, Jean 130
RIDGELY CARTER, John 367
RIEGL, Aloïs..... 26
RIEHL, Aloïs..... 148
RIGNY, Raymond de.....370, 400
ROBERT, André 140
ROBERT, Karl 148
ROBIDA, Albert 162, 361
ROBUCHON, Gabriel 333
ROCHE, Charles..... 467
ROCHEGROSSE, Georges..... 319
ROCKEFELLER, John Davison..... 365
ROCKEFELLER, John Davison Jr.312, 365, 366, 367, 368, 370, 371, 372, 373, 375, 377, 379, 380, 382, 383, 384, 403, 408, 409, 430, 454, 470
RODIN, Auguste19, 274, 275, 277, 279, 280, 282, 285, 287, 293, 492, 496
ROENTGEN, Wilhelm..... 148
ROGER, Henri 160
ROLL, Alfred 285, 287
ROLLAND, Romain 150, 151, 321
ROLLEPOT, Christian de 502
ROSTAND, Edmond 130, 276

ROTHIER, Lucien 259
RUBNER, Max 148
RUPRICH-ROBERT, Gabriel 470
RUPRICH-ROBERT, Victor 17, 468, 470
RUSKIN, John 26

S

SAINSAULIEU, Max30, 85, 87, 96, 123, 165, 166, 167, 168, 170, 174, 175, 176, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 186, 189, 190, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 211, 212, 216, 217, 219, 221, 224, 226, 229, 231, 232, 236, 238, 239, 240, 250, 251, 259, 293, 296, 304, 321, 322, 324, 327, 337, 351, 362, 401, 412, 423, 424, 467, 468, 475, 481
SALET, Francis 314
SALLEZ, Lucien 415
SARAZIN, Charles 235, 457, 485, 506
SARRAUT, Albert 304
SAUTIER, C. 65
SAVY, P. 457, 485
SAY, Jean 315
SCHAPER, Fritz 148
SCHMIDLIN, August 148
SCOTT, Georges 59
SEEBERG, Reinhold 148
SEILLIER, Marie-Ernestine 391
SELMERSHEIM, Antoine-Paul175, 195, 200, 210, 218
SEMBAT, Marcel 303
SENART, Emile 362, 388, 391, 407, 443
SENECHAL, Adrien 41, 44, 56, 89, 277
SERALLES, Aimé 410
SERPE, Jules 41
SERULLAZ, Maurice 314
SHARP, William Graves 74
SIMON, Jacques209, 221, 224, 225, 226, 393, 410, 412, 422, 423, 473, 475, 476, 478
SIMON, Paul 476
SIMON, Pierre 404
SIRGUEY, Laurence 22
SPAHN, Martin 148
SPORCK, Maurice 320
STEINHEIL, Louis 477
STERLING, Charles 314
SUDERMANN, Hermann 148, 149
SUHARD, Emmanuel 312, 313, 314, 315, 316, 439
SULKOWSKI, Vincent Antoine 393
SWEIG, Stefan 151

T

TAITTINGER, Claude 510
TARDIEU, André 362
TARPEL, Guillaume 83
TELEH, Cim 104
THELLIER DE PONCHEVILLE 80
THINOT, Jules30, 39, 42, 46, 61, 84, 99, 165, 169, 170, 236, 324
THOMA, Hans 148
TISSIER, Jean-Marie 308
TOURTE, Suzanne 317
TRUBNER, Wilhelm 148

V

VACHON, Marius 128, 135, 154, 170
VALERI, Valerio 312
VAN DE WETERING, Henricus 361
VENTRE, André 248, 415
VERDIER, Paul 475, 480
VERLET, Pierre 314
VETTER, Ferdinand 67
VICO, Antonio 308
VICTOR-EMMANUEL III 72
VIOLLET-LE-DUC, Eugène17, 26, 233, 270, 279, 377, 400, 429, 432, 434, 441, 468, 469, 470, 471, 472, 485, 493, 503, 505
VITRY, Paul 260, 296
VIVIANI, René 75, 303
VÖGE, Wilhelm 149, 152, 256
VOLLMOELLER, Karl 148
VOLOCHINE, Maximilien 131, 278
VON BEEYER, Adolf 147
VON BEHRING, Emil 147
VON BETHMANN-HOLLWEG, Theobald 68, 173
VON BEZOLD, Gustav 152
VON BISMARCK, Otto 70
VON BODE, Wilhelm 147, 150, 155
VON BÜLOW, Bernhardt 33
VON DEFREGGER, Franz 147
VON DISFURTH 163
VON DUHN, Friedrich 147
VON GEBHARDT, Eduard 147
VON HARNACK, Gustav-Adolf 147
VON HAUSEN 33

VON HEERINGEN, Josias 134
VON HILDEBRAND, Adolf 147
VON HUMBRACHT 33
VON KAULBACH, Fritz-August 147
VON LISTZ, Franz 148
VON MAYR, Georg 148
VON SCHLATTER, Adolf 148
VON SCHMOLLER, Gustav 148
VON STUCK, Franz 148
VON WASSERMANN, August 148
VON WEINGARTNER, Félix 148
VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Ulrich 148
VOSS, Richard 148
VOSSLER, Karl 148

W

WAGNER, Siegfried 148, 150
WALDEYER, Wilhelm 148
WALTZ, Jean-Jacques 160
WARREN, Whitney31, 57, 61, 117, 174, 178, 189, 190, 262, 278, 292, 296, 297, 305
WATTIEZ, Robert 320
WEAL 133, 140
WEEGE, Frizt 149
WEHRLE, Vincent 486
WERY, Emile 121
WEYGAND, Maxime 491
WHITNEY, Warren 165, 170
WICKERSHAM, George 362
WIEGAND, Théodor 148
WIEN, Wilhelm 148
WILLSTTAETER, Richard 148
WILSON, Woodrow 306, 359
WINDELBAND, Wilhelm 148
WINKEL, Gregers 359, 360, 361
WOLFF, André 39
WULF, Willie 358
WUNDT, Wilhelm 148

Y

YENCESSE, Ovide 238

Z

ZAMACOÏS, Miguel 131
ZIMMERMANN, Arthur 75

Tables des illustrations

Figure 1 : *Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise… (vers 15h00)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal. 43

Figure 2 : *Fusion des plombs de la toiture de la nef (vers 15h30)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal. 43

Figure 3 : *Fumées enveloppantes à la chute de l'échafaudage (vers 15h50)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal. 43

Figure 4 : *L'incendie à l'intérieur (vers 17h00)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal. 44

Figure 5 : *Fin des huit cloches de la Tour Nord (vers 20h00)*, Adrien Sénéchal, pastel, 1914, coll. Yvonne Sénéchal. 44

Figure 6 : *La Cathédrale de Reims en flammes*, Paul Madeline, plume, encre de Chine et rehauts de gouache sur carton, MBAR, 971.12.1416. 45

Figure 7 : *La Force prime le Droit*, C. Sautier, carte postale suisse, coll. Pierre Cosnard. 65

Figure 8 : *Digrigno'i denti il barbaro...*, L. Mazzori, carte postale italienne en vert et blanc, 140/90, coll. Olivier Rigaud. 71

Figure 9 : *Attendrons-nous que les nôtres brûlent ?*, affiche canadienne en couleurs, vers 1915. 73

Figure 10 : *Un Pape qui n'a pas l'air très "catholique"*, Charles Léandre, dessin satyrique, MHV, B1b. 76

Figure 11 : *Gallia Poenitens et Devota*, B. Arnould, image pieuse, 1914, coll. Olivier Rigaud. 80

Figure 12 : *Incendie de la Cathédrale de Reims*, Gustave Fraipont, pastel sur papier, MBAR, 971.12.528. 89

Figure 13 : *La cathédrale de Reims en flammes*, Emile Boussu, crayons de couleur, mine de plomb et rehauts de gouache sur papier beige, 945/630, Musée des Beaux-Arts de Rennes, 1918.33.49. 90

Figure 14 : *Bombardement von Reims*, carte postale allemande, H. Beuster, coll. Jean-Pierre Procureur. 92

Figure 15 : *Die Erstürmung von Reims,* carte postale allemande, coll. Jean-Pierre Procureur. 93

Figure 16 : *Die franzofen benussen die Kathedrale von Reims als…*, carte postale allemande en couleurs, coll. Olivier Rigaud. 94

Figure 17 : *Reims, cathédrale,* carte postale allemande, coll. Jean-Pierre Procureur. 95

Figure 18 : *La Lettre du Pape*, Serge Solomko, carte postale, 1914, coll. Jean-Pierre Procureur. 103

Figure 19 : *La Justice poursuivant le Crime*, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur. 108

Figure 20 : *Civilta !*, Aurelio Bertiglia, carte postale italienne, coll. Olivier Rigaud. 113

Figure 21 : *Le Solitaire de Notre-Dame*, Isabelle Charlier, estampe, coll. Yann Harlaut. ... 118

Figure 22 : *Hommage au Cardinal Luçon,* Emile Wery, huile sur toile, 1920, MBAR : 931.2. 121

Figure 23 : *Guillaume Le Hun,* A. P. Jary, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur. 133

Figure 24 : *Aux heures de tristesse a tinté. votre glas ! Mais, Cloches…*, C. Sanrini, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur. 136

Figure 25 : *Souvenez-vous !*, Fernand-Louis Gottlob, carte postale, coll. Jean-Pierre Procureur. 142

Figure 26 : *Style monumental XX^e^ siècle. Après la guerre, la cathédrale de Reims devra être reconstruite en un style qui conviendra bien mieux à la haute culture du moment que le gothique du Moyen Âge*, Albert Hahn, lithographie, paru dans *De Notenkraker* (Amsterdam), 26 septembre 1914, reproduit dans *L'Europe anti-prussienne*, 3 novembre 1914, BMR 39-114 ; MHV, B1b. 159

Figure 27 : *Une merveille de demain. Projet de restauration de la Kathédrale de Reims (Art allemand XX^e^ siècle)*, dessin satyrique, *Fantasio*, 1^er^ mars 1915, MHV, B1b. 161

Figure 28 : *Dégâts causés par l'incendie de l'échafaudage sur la partie supérieure de la rose de la façade occidentale : bas-relief de David et Goliath*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016919. 171

Figure 29 : *Revers du portail sud de la façade ouest : statues, côté sud, 3^e^ et 4^e^ registres,* Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016938. 172

Figure 30 : *La cathédrale de Reims et ses abords. Graphique d'une partie des points de chutes des obus allemands relevés par M. Landrieux. Du 4 septembre 1914 au 21 mars 1918,* Max Sainsaulieu, document extrait de Maurice LANDRIEUX, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*. 185

Figure 31 : *Vue intérieure du bas-côté sud, inondé par les pluies après les bombardements de juillet 1916*, Max Sainsaulieu, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0017823. 213

Figure 32 : *Dépôt lapidaire*, Max Sainsaulieu, février-mars 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016981. 218

Figure 33 : *Dépose, fragments de sculptures*, Max Sainsaulieu, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0017809. 219

Figure 34 : *Travaux de protection des portails de la façade occidentale*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016906. 220

Figure 35 : *Ramassage et classement des vitraux brisés*, Max Sainsaulieu, 1917, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0019438. 225

Figure 36 : *Ebrasement gauche du portail nord de la façade occidentale*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016908. 234

Figure 37 : *Ebrasement gauche du portail nord de la façade occidentale : statues de saint Nicaise et de l'Ange au Sourire*, Max Sainsaulieu, février 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016913. 235

Figure 38 : *Tête de l'ange de saint Nicaise,* Max Sainsaulieu, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0018519. 236

Figure 39 : *Reims. L'Ange au Sourire*, carte postale, coll. Yann Harlaut. 237

Figure 40 : *Et maintenant quelle œuvre d'art leur prendrons-nous en compensation ?...*, Jean-Louis Forain, héliogravure, papier, MBAR : 971.12.204. 255

Figure 41 : *Voûtes à la croisée du transept*, Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006263. .. 261

Figure 42 : *Chœur et arcs-boutants du chevet,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006265. 261

Figure 43 : *L'absence de toiture : vue des parties hautes, prise de l'est vers l'ouest***,** Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006236. 263

Figure 44 : *Détail de l'ébrasement de la porte de droite du grand portail, statues acéphales,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006287. 265

Figure 45 : *Statues de la galerie des rois au niveau de la façade occidentale,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006291. 266

Figure 46 : *Détail du revers du portail de la façade occidentale,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006275. 268

Figure 47 : *Intérieur : vue des fenêtres hautes,* Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006236. 269

Figure 48 : *Notre-Dame de Reims en deuil*, Adrien Sénéchal, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, coll. Jean-Pierre Procureur. 277

Figure 49 : *Le Martyre de Reims, archange gardant Notre-Dame de Reims pendant l'incendie*, Antoine Bourdelle, dessin aquarellé, Musée Bourdelle, inv.1117 281

Figure 50 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Façade de la Cathédrale*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.1. 316

Figure 51 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Vue de l'abside de la Cathédrale*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.2. 316

Figure 52 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Façade de la Cathédrale et du transept nord*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.3. 316

Figure 53 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Cortège*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.4..... 316

Figure 54 : *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Vue du Cortège*, Suzanne Tourte, huile, carton, 1938, MBAR : 938.3.5. 316

Figure 55 : *Vue sur la Cathédrale,* Paul Hubert Lepage, huile sur toile, vers 1920, MBAR, 981.21.158. 320

Figure 56 : *Œuvre du Timbre de la Paix pour la restauration de la cathédrale de Reims*, lot de 10 vignettes, BMR, fonds iconographique, 10-064 et 10-065. 359

Figure 57 : *Le Timbre de la Paix*, Albert Robida, affiche néerlandaise, 1918, coll. H.L.M. de Sauvage Nolting. 361

Figure 58 : *The Restoration of Rheims Cathedral a permanent Memorial of the Fallen Allies. Bristish Empire Fund*, papier à entête, ADR. 364

Figure 59 : *Consolidation du fleuron du pignon de la façade occidentale de la tour nord, au-dessus de la galerie des Rois,* Henri Deneux, 15 juillet 1921, médiathèque de Reims, fonds Deneux. 416

Figure 60 : *Charpente de la nef en cours de reconstruction, vue de la tour sud*, Henri Deneux, 22 septembre 1925, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0225 V. 449

Figure 61 : *Tour sud de la façade occidentale vue du côté sud,* Henri Deneux, 3 novembre 1925, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0315 V. 451

Figure 62 : *Atelier, confection des plaques de plomb de la toiture,* Henri Deneux, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0475 V. 452

Figure 63 : *Fragments du jubé*, G. Verneau, 1922, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0061866. 459

Figure 64 : *Fouilles du bas-côté nord : vestiges de crypte*, G. Verneau, 7 juillet 1922, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0065536. 462

Figure 65 : *Trois moulages de la tête de l'ange de Saint-Nicaise,* Henri Deneux, 1928, archives photographiques de la MAP, n° phototype : DNX0930 P. 482

Figure 66 : *Tête de Bethsabée*, Henri Heuzé, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0077242. 483

Figure 67 : *Henri Deneux dans son atelier d'architecte de la Cathédrale de Reims en 1937*, Isabelle Charlier, huile sur toile, 1937, MBAR : 994.1.1. 501

Figure 68 : *Atrocités. Cathédrale* ou *Atrocités XVII*, Jean Cocteau (sous le pseudonyme de Jim), MHV, B1b. 507

Figure 69 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu,* Max Sainsaulieu, février-mars 1915, archives photographiques de la MAP, n° phototype : MH0016972. 509

Figure 70 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu*, Eugène Lefèvre-Pontalis, 1919, société française d'archéologie et archives photographiques de la MAP, n° phototype : LP006281. 509

Figure 71 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu,* Yann Harlaut, cliché photographique, 12 mars 2004. 509

Figure 72 : *Portail de gauche de la façade nord : statue du trumeau dit le Beau Dieu,* Yann Harlaut, cliché photographique, 6 décembre 2005. 509

Liste des graphiques

Graphique 1 : Histogramme du nombre d'obus touchant la cathédrale de Reims d'après Maurice Landrieux 186

Graphique 2 : Répartition de l'estimation des dommages de guerre de la cathédrale de Reims 253

Graphique 3 : Dépense globale du chantier de 1914 à 1938 en francs courants..... 349

Graphique 4 : Dépense globale du chantier de 1914 à 1938 en valeur 1914 (francs or) 349

Graphique 5 : Comparaison des augmentations budgétaires du service des monuments historiques et du chantier de la cathédrale de Reims..... 357

Graphique 6 : Comparaison par exercices budgétaires des sommes versées par l'Etat et par le CFARM 382

Graphique 7 : Dépense globale des travaux du chantier de la cathédrale de Reims, valeur 1914 en francs or 383

Graphique 8 : Sommes recueillies par le tronc de la cathédrale de Reims entre 1920 et 1935 397

Graphique 9 : Sommes recueillies par le tronc de la cathédrale de Reims entre 1920 et 1935 (valeur 1914 en francs or)..... 398

Graphique 10 : Générosité des visiteurs entre 1920 et 1935. Ratio des sommes données en franc constant (valeur 1914) et les jours nécessaires à leur collecte 399

Graphique 11 : Comptabilité récapitulative du financement du chantier de restauration de la cathédrale de Reims..... 403

Graphique 12 : Répartition de l'estimation des dommages de guerre 499

Graphique 13 : Répartition de l'estimation des travaux..... 499

Graphique 14 : Répartition du montant des travaux réalisés 499

Liste des tableaux

Tableau 1 : Chronologie des bombardements de la cathédrale de Reims d'après Maurice Landrieux 186

Tableau 2 : Détail des bombardements de la cathédrale de Reims d'après Maurice Landrieux et étude des périodes d'accalmie 188

Tableau 3 : Détail des dépenses de la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale 201

Tableau 4 : Valeur de reconstitution du patrimoine placé sous la responsabilité de la direction des Beaux-Arts 245

Tableau 5 : Valeur de reconstitution des objets d'art classés parmi les monuments historiques, selon Edmont Michel 246

Tableau 6 : Valeur de reconstitution des monuments historiques, selon Edmont Michel 246

Tableau 7 : Evaluation des dommages de guerre de la cathédrale de Reims 252

Tableau 8 : Répartition des dommages de guerre de la cathédrale de Reims 253

Tableau 9 : Evaluation des dommages subis par la toiture 263

Tableau 10 : Evaluation des dommages subis par les vitraux 269

Tableau 11 : Comptabilité partielle des travaux d'entretien 337

Tableau 12 : Comptabilité globale du chantier de restauration 339

Tableau 13 : Salaires des ouvriers du chantier de la cathédrale de Reims 346

Tableau 14 : Variation de l'inflation de 1914 à 1938 347

Tableau 15 : Part du chantier de la cathédrale de Reims sur le budget affecté aux monuments historiques 354

Tableau 16 : Evolutions du budget du service des monuments historiques et du chantier de la cathédrale de Reims 356

Tableau 17 : Devis estimatif commandé par le comité franco-américain pour la restauration des monuments en vue d'achever la restauration de la cathédrale de Reims et établi le 31 janvier 1927 372

Tableau 18 : Devis estimatif commandé par le comité franco-américain pour la restauration des monuments en vue d'achever la restauration de la cathédrale de Reims, divisé en trois rubriques et établi le 31 mars 1927 373

Tableau 19 : Répartition des fonds de la seconde donation Rockefeller 374

Tableau 20 : Achèvement de la restauration de la toiture et répartition des travaux entre l'Etat et le CFARM 375

Tableau 21 : Répartition des fonds de la seconde donation Rockefeller sur le chantier de la cathédrale de Reims 376

Tableau 22 : Comptabilité récapitulative et comparaison des donations Rockefeller et des crédits affectés par l'Etat durant la même période 380

Tableau 23 : Dépenses du comité franco-américain effectuées à la cathédrale de Reims 381

Tableau 24 : Comptabilité récapitulative des donations de la SACR 386

Tableau 25 : Comptabilité récapitulative des donations du clergé 389

Tableau 26 : Recettes du tronc 396

Tableau 27 : Comptabilité récapitulative du financement du chantier de restauration de la cathédrale de Reims 403

Tableau 28 : Salaires horaires des ouvriers du chantier 413

Tableau 29 : Devis de Henri Deneux relatif aux travaux de couverture et établi le 7 juillet 1924 451

Tableau 30 : Restauration de la toiture de la nef principale et du transept et du clocher à l'ange de l'abside 454

Tableau 31 : Détail des travaux des fouilles archéologiques de 1919 à 1938 458

Tableau 32 : Détail des travaux de restauration de la vitrerie de 1919 à 1938 473

Tableau 33 : Montant des travaux de restauration de 1919 à 1938 497

Tableau 34 : Répartition des estimations et travaux réalisés de 1919 à 1938 498

Archives

Archives publiques

Archives nationales

AJ4 : Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (décret du 23 septembre 1914). Plus particulièrement : AJ4 1 et 2 : Dossier constitué pour la visite par la commission des communes libérées par la retraite allemande de 1914 : départements de l'Aisne, de la Marne, de la Meurthe-et-Moselle, de la Meuse, de l'Oise, de Seine-et-Marne, de la Somme et des Vosges.

AJ5 : Délégation française à la commission des réparations.

AJ6 : Commission interalliée des réparations (C.R.)

AJ 28 : Dommages de guerre (1914-1918). Cette série probablement très instructive n'est pas encore classée.

F7 13370 : Propagande pacifiste (1915-1919)

- **F21 : Beaux-Arts**

  - F21 2904-2905 : Guerre 1914-1918 : Commission pour la reconstruction des régions envahies, protection des édifices publics contre les bombardements (1917-1918)
  - F21 3968 : Papiers du Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, Albert Dalimier (1914-1918)
  - F21 3969-3970 : Missions artistiques aux armées pendant la guerre 1914-1918 (1916-1920).
  - F21 3971 : Papiers du Directeur Général des Beaux-Arts, Georges Huisman (1934-1940)
  - F21 3979 : Rapports du budget des Beaux-Arts (1913-1930)
  - F21 3980 : Rapports du budget des Beaux-Arts (1931-1934)
  - F21 3982-3985 : Comités, Commissions, conseils dépendant de la Direction des Beaux-Arts
  - F21 4042 : Missions d'Arsène Alexandre
  - F21 4347 : Dons et legs à l'Etat (1876-1941)
  - F21 4709 : Action artistique à l'étranger (1918-1940)
  - F21 4712 : Le Conseil Supérieur des Beaux-Arts (1875-1940) : règlements, nominations, candidatures, procès-verbaux…
  - F21 4720 : Budgets des Beaux-Arts (1907-1937)
  - F21 4766 : Plan d'Outillage National dit Plan Marquet (1934-1935), les grands travaux de 1936-1937
  - F21 6104-6105 : Monuments (1800-1934)

- F21 7973-7975 : Monuments et œuvre d'art de la zone des armées. Conservation et évacuation.

- **F23 : Services extraordinaires de temps de guerre**

- F23 213-214 : Comité de reconstitution des régions envahies : procès verbaux… 1915-1917.

- **76 AS : Archives Albert Londres**

- 76 AS 13, dossier 1 : articles d'Albert Londres.

Dans les articles consacrés en début de carrière à la Première Guerre mondiale, Albert Londres écrit deux articles sur la cathédrale de Reims, restés célèbres :

- « Ils bombardent Reims… », *Le Matin*, 21 septembre 1914 (témoignage du 19 septembre 1914)
- « L'Agonie de la Basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914

Mais également :

- « Reims sans la cathédrale », *Le Petit Journal*, 22 février 1918 (témoignage du 20 février 1918)
- « Avec le cardinal de la ville martyre », *Le Petit Journal*, 14 avril 1918
- « Reims en flammes », *Le Petit Journal*, 19 avril 1918 (témoignage du 18 avril 1918)

- **AP : Archives de la Parole**

La nouvelle côte AP 959 englobe les deux références suivantes :

- AP 717 : Cardinal Luçon, *Le Martyre de la Cathédrale de Reims*
- AP 718 : Cardinal Luçon, *Comment m'a été décerné la fourragère ?*

Médiathèque de l'architecture et du patrimoine

- **80/1 : Monuments historiques : généralités**

80/1/25 : *Loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques*

80/1/26 : *Lois modifiant et complétant la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques*

80/1/50 : *Donation Rockefeller : généralités. Notes sur les deux donations Rockefeller (1924 et 1927). Récapitulatif des travaux exécutés entre 1924 et 1939, grâce à ces donations, à la cathédrale de Reims, au domaine de Versailles et de Trianon et au Palais de Fontainebleau. Correspondance générale, lettres entre le Président Poincaré et J.D. Rockefeller. Situation financière du « Comité franco-américain pour la restauration des monuments » (1924-1939). Rémunération des personnels de la donation Rockefeller.*

80/1/51 : *Donation Rockefeller : travaux. Procès-verbaux des séances du Comité franco-américain pour la restauration des monuments (1924-1933). Programme des travaux effectués grâce aux fonds de la première et de la deuxième donation.*

80/1/138 : *Articles de presse. Communiqués à la presse, coupures de presse (1934-1939)*

- **80/3 : Monuments historiques pendant les guerres 1914-1918 et 1939-1945**

80/3/1 : *Personnel de l'administration des Beaux-Arts pendant la guerre*

80/3/2 : *Utilisation et protection des Monuments Historiques pendant la guerre*

80/3/3 : *Rapport et enquêtes sur les Monuments Historiques endommagés. Mesures de protection. Propositions de classement*

80/3/4 : *Rapport et renseignements sur l'état des travaux dans les monuments historiques*

80/3/5 et 80/3/6 : *Législation des Dommages de Guerre*

80/3/7 : *Evaluation des Dommages de Guerre. Commissions*

80/3/8 : *Reconstruction des régions envahies. Embellissement des villes*

80/3/9 : *Dommages de guerre. Répartition des crédits de reconstruction 1918-1940*

80/3/11 : *Etat des dommages aux édifices classés : Ville de Reims*

80/3/14 : *Etat des dommages aux édifices civils et cultuels : Front du centre*

80/3/19 : *Service de Protection des objets mobiliers pendant la guerre. Organisation des dépôts 1915-1919*

80/3/23 : *Service de protection et d'évacuation des œuvres d'art*

80/3/24 : *Service de la restitution des objets d'art conservés dans les dépôts français*

80/3/26 : *Récolement des objets mobiliers détruits, enlevés ou endommagés : listes seules : Aisne, Marne, Oise, Pas-de-Calais, Somme*

80/3/29, 80/3/30 et 80/3/31 : *Service de la restitution des œuvres d'art*

80/3/35 : *Fichier documentaire avec photographies des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne et de la Haute-Marne*

80/3/36 : *Souvenirs et Vestiges de la Guerre*

- **80/9/4 : Archives relatives au vitrail et à la tapisserie**

- **80/10 : Budget et finances du service des monuments historiques**

80/10/7 : *Correspondance, préparation du budget et répartition des crédits (1910-1916)*

80/10/8 : *Correspondance, préparation du budget et répartition des crédits (1917-1920) et notes de Paul Verdier, inspecteur des monuments historiques, sur les crédits budgétaires du service des monuments historiques entre 1871 et 1917*

80/10/9 à 80/10/14 : *Correspondance, préparation du budget et répartition des crédits (1921-1938)*

80/10/56 à 80/10/58 : *Plans d'outillage national : travaux sur les monuments historiques (1931-1938)*

- **80/11 : Archives relatives au personnel du service des monuments historiques**

80/11/9 : *Listes d'architectes du service des monuments historiques (XIX^e siècle-1968)*

80/11/10 : *Nominations d'architectes ordinaires des monuments historiques (1840-1941)*

80/11/59, 80/11/60 à 80/11/61 : *Ordres et rapports de mission. Classement alphabétique (1873-1934)*

- **80/15 : Procès verbaux de la commission supérieure des monuments historiques, 1ère section**

80/15/22 à 80/15/29 : *1914-1940* (lacunes de ce fonds à partir de 1933 en raison des évènements de 1940)

- **80/24/1 : Archives du service des archives photographiques (1930-1985)**

- **81/51 : Archives ou plans, département de la Marne, arrondissement de Reims**

  81/51 194 99 : *Ville de Reims. Généralités. Travaux, financement / Demande de protection au titre des monuments historiques / Dommages de guerre / Demande de permis de construire / Fouilles archéologiques / Classement, recollage et protection des débris historiques de la ville.*

  81/51 197/2 114 : *Restauration des vitraux / Restauration, déblaiement, consolidation et entretien de vitraux / Remise en état des statues des rois / Dépose de l'horloge du 14e siècle / Réparation des dommages de guerre (1919-1920) (1912-1921)*

  81/51 197/3 115 : *Fouilles (1922-1923) / Divers / Réparation des vitraux / Restauration et entretien de l'édifice (1922-1923)*

  81/51 197/4 116 : *Remise en état des vitraux / Restauration, consolidation et entretien de l'édifice / Fouilles / Consolidation de la statuaire / Divers / Construction de deux murs séparatifs (1925) (1924-1925)*

  81/51 197/5 117 : *Divers / Restauration, consolidation et entretien de l'édifice / Construction d'un mur séparatif (1927) / Remise en état des vitraux (1926-1927)*

  81/51 197/6 118 : *Restauration et entretien de l'édifice (don Rockefeller) (1928-1928)*

  81/51 197/7 119 : *Restauration et entretien de l'édifice (don Rockefeller) (1929-1929)*

  81/51 197/8 120 : *Restauration et entretien de l'édifice / Reconstruction des combles des 4 tours du transept / Remise en état des vitraux (1930-1930)*

  81/51 197/9 121 : *Restauration et entretien de l'édifice / Remise en état des vitraux (1931-1931)*

  81/51 197/10 122 : *Restauration et entretien de l'édifice / Remise en état des vitraux (1932-1932)*

  81/51 197/11 123 : *Restauration et entretien de l'édifice (don Rockefeller) (1933-1933)*

  81/51 197/12 124 : *Restauration des pinacles et des arcs-boutants de la façade sud (1933-1933)*

  81/51 197/13 125 : *Restauration et entretien de l'édifice (don Rockefeller) / Remise en état des vitraux / Réparation de l'autel du cardinal (1933-1934)*

  81/51 197/14 126 : *Restauration des pinacles, arcs-boutants et galerie haute de la façade nord de la nef (1934-1934)*

  81/51 197/15 127 : *Restauration des vitraux / Restauration, aménagement et entretien de l'édifice (1935-1935)*

  81/51 197/16 128 : *Restauration et entretien de l'édifice et du mobilier (1936-1937)*

  81/51 197/17 129 : *Restauration et entretien de l'édifice / Remplacement de la petite rose / Aménagement intérieur / Réparation du buffet d'orgues / Défense passive (1938-1939)*

  81/51 197/32 144 : *CRP / Généralités : travaux, financement / Dommages de guerre / Utilisation / Visite / Plaques commémoratives / Fouilles / Inhumation / Installations électriques / Moulage / Abords / Legs Legrand / Projet de vitraux / Divers / Donation*

du comité norvégien / Produit du tronc / Plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension (1840-1936)

81/51 197/33 145 : *CRP / Généralités : manifestations / Autorisation de photographier / Visite et droits d'entrée / Inhumation / Legs / Plaque et monuments commémoratives / Travaux, financement / Restauration du grand orgue / Protection des abords / Accident / Projet de vitraux / Divers / Construction sans autorisation aux abords (1936-1959)*

- **Manuscrits et documents dactylographiés :**

  - ANTONY-THOURET Pierre, *Le crime de Reims après le crime de Louvain*, texte dactylographié. Texte explicatif des planches de l'album offert par le gouvernement français à la bibliothèque de l'université de Louvain sur les destructions de Reims, 1923, 42 p.
  - DENEUX Henri, *Signes lapidaires de la cathédrale de Reims*, s.d., 2 vol.
  - DENEUX Henri, *Cathédrale de Reims. Rapports sur les fouilles exécutées par M. H. Deneux après la guerre de 1914-1918*. Textes dactylographiés et photographies de documents manuscrits.
  - DENEUX Henri, *Recueil de 128 plans et dessins, Reims. 1919*. 7 fascicules. Dessins manuscrits.
  - DENEUX Henri, *Croquis de charpentes*.
  - FERREE Barr, *The Cathedral Churches of France in the War of 1914-18*, Summary of the War Collection of, New-York, 1922, 8 p.
  - HUIGNARD Henri, *Cathédrale de Reims – La Statuaire de la façade occidentale et de ses tours.* 3 Albums. 1er vol. *Les dégâts causés par le Temps. Les dommages de la guerre 1914-18. Les restaurations du XIXe et XXe siècles.* 2e vol. *La Statuaire… Ensemble et portails.* 3e vol. *La Statuaire… La Grande Rose. Les statues des contreforts. La galerie des Rois,* 1943.
  - LEON Paul, *Etude sur la ville de Reims des origines au XXe siècle*, 1962, 156 p. dactylographiées et 12 p. manuscrites.
  - SAINSAULIEU Max, *La cathédrale de Reims. Photographies prises après la guerre 1914-1918*, 2 vol.
  - VILLE DE REIMS, *Reims. Inventaire des objets trouvés dans les fouilles de la ville et de la cathédrale, 1918-1927*, 1927, 76 p. dactylographiées et extraits de journaux.

- **Archives photographiques (voir l'inventaire iconographique)**

Archives de l'armée de terre, ministère de la Défense (Vincennes)

- 5 N 279 : *Régions envahies : occupation allemande du Nord de la France et de la Belgique*

- 5 N 554 : *Destructions et pillages des Allemands 14-18*

Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC) (Paris)

- 4°32 : Dossier BDIC. Guerre 14-18, France occupée
- Collections iconographiques (voir l'inventaire iconographique)

Musée d'histoire contemporaine (MHC) (Paris)

- Albums verts n°1, 7, 8, 15, 24, 247, 475

Archives départementales de la Marne, dépôt central de Châlons-en-Champagne

- **56J : Fonds de l'abbé Pierre Gillet et du chanoine Pierre de Châlons-sur-Marne (1893-1985)**

  56J 6 : *Guerre de 1914-1918. – Périodiques et publications illustrées : « Considérations sur la Bataille de la Marne » (septembre 1914). « Ephémérides » (1914-1918). « L'Echo de Paris », éditoriaux de Maurice Barrès (1914-1918). « Les Annales » (27 septembre et 4 octobre 1914 ; 13 février et 9 juillet 1916). « Le Miroir » (18 avril 1915). « La guerre allemande et le catholicisme » (1915). « Nos évêques devant l'ennemi (1915). Evènements russes (1915-1917). « Armorial de la Gloire » (1916). « Notre Epoque », Verdun (1916-1956). Commémorations de la Guerre de 1914-1918 ; articles de presse locale (1921-1928)*

- **Sous-série 203M : Fonds de la préfecture de la Marne concernant la Première Guerre mondiale**

  203M 14 : *Reims, bombardement 1914-1915*

  203M 15 : *Reims, bombardement, 1915-1916 rapports de police*

  203M 16 : *Reims, évacuation 1917-1918*

- **Sous-série 4T : Préfecture de la Marne, affaires culturelles**

  4T 43 : *Monuments historiques et archéologiques, objets d'art, fouilles. Reims : généralités (1838-1958). Edifices religieux. Cathédrale (1816-1958)*

Archives départementales de la Marne, dépôt de Reims

- **7J : Fonds de l'archevêché de Reims**

  7J 26 : *Enquêtes paroissiales, tableaux de l'état des paroisses après la guerre (1919)*

  7J 59 : *Œuvres de guerre (1887-1922)*

  7J 60 : *Œuvres de guerre (1915-1922)*

  7J 69 : *Administration diocésaine, guerre (1826-1940)*

  7J 76 : *Comptabilité – donations (1920-1947)*

  7J 81 : *Fondations, donations (1822-1940)*

  7J 116 : *Entretien de la cathédrale (1841-1957)*

  7J 117 : *Cathédrale – visites, inauguration et consécration (1923-1937)*

7J 118 : *Cathédrale – inauguration officielle (1938)*

7J 150 : *Fonds Luçon – notes diplomatiques (1801-1929)*

7J 151 : *Fonds Luçon – relations avec Rome (1889-1930)*

7J 155 : *Fonds Luçon – guerre (1913-1924)*

7J 156 : *Fonds Luçon – guerre (1913-1925)*

7J 157 : *Fonds Luçon – guerre (1914-1928) : cathédrale (bombardement, rénovation, fêtes après la guerre), Renaissance de Reims (journées Belgique, Alsace, Lorraine, juin 1928), poèmes sur la cathédrale.*

7J 164 : *Fonds Luçon – notes historiques et souvenirs (1905-1927)*

7J 165 : *Fonds Luçon – obsèques (1930)*

- **8J : Fonds du chanoine Thibaut**

8J 56 : *Photos et affiches sur Reims pendant la guerre de 1914. Plan aérien de Reims (juin 1922)*

8J 101 : *Documents figurés. Cathédrale (35 pièces)*

8J 110 : *Guerre 1914-1918 (32 pièces)*

- **19J : Fonds Sainsaulieu, architecte rémois (1900-1940)**

19J 5 : *Plans seuls. Reims. Monuments historiques. Principaux monuments historiques. Dossier n°1 : Cathédrale*

19J 54 : *Dossiers parfois avec plans. Reims et propriétés de Sainsaulieu. Monuments divers*

- **68J : Fonds de l'entreprise Nigron à Reims (1600-1980) (cote provisoire)**

68J 1 : *Mémoire de travaux sur la cathédrale de Reims par la Société S. Chatignoux et A. Nigron, devis, entretien (1927-1929)*

68J 3 : *Pochette « cathédrale de Reims » contenant des devis estimatifs de « travaux non exécutés » (1925-1928) et des mémoires de maçonnerie (1933-1935)*

68J 4 : *Mémoires de travaux sur la cathédrale de Reims par Monsieur A. Nigron seul, devis (1931-1932)*

68J 5 : *Mémoire de travaux sur la cathédrale de Reims par la société S. Chatignoux et A. Nigron (1923-1926)*

68J 6 : *Mémoire de travaux sur la cathédrale de Reims par la société S. Chatignoux et A. Nigron (1929)*

68J 8 : *Cathédrale de Reims. Devis et mémoires de travaux de maçonnerie par la société S. Chatignoux et A. Nigron puis par Monsieur Nigron seul après le décès de Monsieur Chatignoux en avril 1930 (1929-1932)*

68J 9 : *Feuilles de paie chantier cathédrale de Reims, entreprise S. Chatignoux et A. Nigron (1924-1930)*

68J 11 : *Chantier cathédrale de Reims. Devis estimatif de l'entreprise S. Chatignoux et A. Nigron (1923-1925)*

68J 16 : *Cathédrale de Reims. Travaux de maçonnerie. Mémoires, devis (1926-1928)*

68J 17 : *Cathédrale de Reims. Travaux d'entretien et de maçonnerie. Echafaudages. Mémoires, devis (1933-1935)*

68J 135 : *Cathédrale de Reims et ancien archevêché. Travaux de 1935-1936. Mémoires de maçonnerie et d'entretien (1935-1936)*

68J 136 : *Cathédrale de Reims et ancien archevêché. Travaux 1937. Mémoires de maçonnerie, attachement écrit. Entretien des parties non restaurées de la cathédrale, et des parties restaurées (tableau de classement) (1937)*

68J 137 : *Documents concernant la gestion de la société de Monsieur Albert Nigron avant et après le décès de son associé en 1930 (1924-1939)*

68J 138 : *Travaux divers entreprise Nigron. Travaux cathédrale de Reims et chapelle de l'ancien archevêché. Mémoires de travaux, devis (1933-1937). Cathédrale de Reims et ancien archevêché (travaux 1938)*

68J 141 : *Coupures de presse essentiellement sur la restauration de la cathédrale de Reims (1932-1956)*

68J 177 : *Pochette contenant des relevés du temps passé pour l'exécution de travaux à la cathédrale de Reims par la société Chatignoux et Nigron ; dépenses réalisées pour ces travaux (1924-1928)*

68J 178 : *Personnel, travaux. Livre journal d'emploi du temps des ouvriers de la société Nigron pour des travaux exécutés sur la cathédrale de Reims (1919-1926)*

68J 179 : *Personnel, travaux. Livre journal d'emploi du temps des ouvriers de la société Nigron pour des travaux exécutés sur la cathédrale de Reims (1927-1936)*

68J 180 : *Personnel, travaux. Livre journal d'emploi du temps des ouvriers de la société Nigron pour des travaux exécutés sur la cathédrale de Reims et l'ancien archevêché (1936-1943)*

68J 182 : *Personnel. 3ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (novembre 1921-juillet 1922)*

68J 183 : *Personnel. 4ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (août 1922-février 1923)*

68J 184 : *Personnel. 5ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (mars 1923-septembre 1923)*

68J 185 : *Personnel. 6ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (octobre 1923-juillet 1924)*

68J 186 : *Personnel. 7ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (août 1924-décembre 1925)*

68J 187 : *Personnel. 8ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (janvier 1926-mars 1927)*

68J 188 : *Personnel. 9ème livre de paie avec le relevé des heures de travail pour chaque ouvrier (chantier cathédrale de Reims) (avril 1927-décembre 1927)*

68J 202 : *Petit carnet Monsieur Albert Nigron concernant des dépenses diverses pour les années 1921-1925*

68J 203 : *Petit cahier « Reims dépenses diverses » de Monsieur Albert Nigron (janvier 1926 à mars 1928)*

68J 204 : *Petit cahier concernant des dépenses diverses (mai 1937 à 1945)*

68J 206 : *Comptabilité. Registre des dépenses diverses pour des chantiers à la cathédrale de Reims (avril 1924 à mai 1930)*

68J 214 : *Comptabilité. Livre-journal : balance, frais généraux, marchandises… (mai 1936 à février 1945)*

68J 215 : *Comptabilité. « Journal centralisateur » (ou livre-journal) : caisse, frais généraux, banquier, fournisseurs, clients, marchandises… (mai 1936 à mars 1940)*

68J 219 : *Comptabilité, grand livre. (1930-1937)*

68J 220 : *Comptabilité, grand livre. (1936-1941)*

68J 231 : *Comptabilité. Situations des marchés, soumissions des travaux exécutés par la société en nom collectif « Sylvain Chatignoux et Albert Nigron ». Bilans (1924-1929)*

68J 233 : *Inventaire du matériel utilisé pour la cathédrale de Reims et l'église de Beine au 1er avril 1927*

68J 254 : *Chapelle de l'ancien archevêché de Reims. Plans, gravures, croquis, dessins à la plume conservés dans une pochette. 28 pièces. (1937)*

- **Sous-série 10R : dommages de guerre 1914-1918**

10R 1493-1537 : *2e canton, 3e commission (secteur environnant de la cathédrale)*

10R 4468-4639 : *Tribunal des Dommages de guerre de Reims*

10R 4728-5107 : *Dossiers technique Reims*

- **Série 3Z : sous-préfecture de Reims**

3Z 163 : *Cérémonies officielles. Visite à Reims à l'occasion du Congrès de la Mutualité et de la Coopérative agricole, de M. le Ministre de l'Agriculture. Itinéraire, organisation. 1921*

3Z 164 : *Voyage du Président de la République à Reims. Organisation, itinéraire, service d'ordre, plan. 1928*

3Z 171-172 : *Inauguration de la cathédrale de Reims. Programme, liste des personnalités devant y participer. Rapport du commissaire de police, correspondance. Voyage présidentiel, service d'ordre, itinéraires, ordonnance générale des cérémonies*

Archives municipales de Reims

Suite à l'incendie de l'Hôtel de Ville le 3 mai 1917, certaines sources sont manquantes concernant la période étudiée.

- **2W : Délibération du conseil municipal (1920-1938)**

2W 1 : *Séance du 27 mai 1920 : Vœu contre la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican*

2W 2 : *Séance du 17 juin 1920 : Nouveau plan de la ville*

2W 3 : *Séance du 3 février 1921 : Musées et Bibliothèques Municipales*

2W 3 : *Séance du 12 mai 1921 : Demande d'autorisation présentée par une congrégation religieuse*

2W 4 : *Séance du 8 novembre 1921 : Reconstruction des églises appartenant à la ville*

2W 5 : *Séance du 5 février 1922 : Addition au règlement de voirie. Servitudes de hauteur place du Parvis*

2W 9 : *Séance du 10 mars 1924 : Musée archéologique*

2W 10 : *Séance du 2 octobre 1924 : Plan de la ville. Observation de la Commission Supérieure d'Aménagement, d'Embellissement et d'extension des villes. Servitudes esthétiques autour de la Cathédrale. Projet d'arrêté du Maire*

2W 15 : *Séance du 13 mai 1927 : Legs universel de Mlle Roland en faveur de la ville*

2W 15 : *Séance du 19 octobre 1927 : Visite de l'Hôtel de Ville reconstruit par le conseil municipal*

2W 16 : *Séance du 7 mars 1928 : Reconstruction de la Basilique Saint-Remi. Adhésion de principe de la Ville de Reims à la Coopérative Diocésaine de Reims.*

2W 16 : *Séance du 15 mai 1928 : Legs de M. Senart Emile en faveur de la Ville de Reims.*

2W 16 : *Séance du 12 juillet 1928 : Reconstruction de la Basilique Saint-Remi. Révocation de l'adhésion de principe de la Ville de Reims à la Coopérative Diocésaine de Reims.*

2W 19 : *Séance du 14 février 1930 : Histoire de la Ville de Reims pendant la guerre et l'après-guerre. Legs de M. Senart (Emile) en faveur de la ville de Reims.*

2W 20 : *Séance du 19 mai 1930 : Erection d'un monument à la mémoire du docteur J.-B. Langlet.*

2W 24 : *Séance du 7 avril 1933 : L'histoire de Reims par M. Albert Chatelle, Historien.*

2W 29 : *Séance du 23 août 1935 : Proposition de l'autorité supérieure concernant le fort de la Pompelle.*

2W 30 : *Séance du 17 février 1936 : Erection d'un monument à la mémoire du docteur J.-B. Langlet, ancien Maire de Reims.*

2W 30 : *Séance du 17 février 1936 : Fondation nationale de la cité universitaire de Paris – Hommage à son généreux bienfaiteur, M. Rockefeller.*

2W 31 : *Séance du 26 mai 1936 : Dénomination des rues : Rue Rockefeller.*

2W 31 : *Séance du 28 août 1936 : Attribution à M. John D. Rockefeller, bienfaiteur de la Cité du titre de « Citoyen d'honneur de la Ville de Reims ».*

2W 35 : *Séance du 8 avril 1938 : Convention entre la Ville de Reims et la Réunion des Musées Nationaux, concernant l'organisation, à l'Orangerie des Tuileries, de l'exposition des « Trésors de Reims ».*

2W 36 : *Séance du 24 juin 1938 :Demande de prêt de matériel de couchage adressée par le Comité d'Organisation de l'Inauguration officielle de la Cathédrale de Reims à l'Autorité militaire. – Engagement par la Ville de garantir le remboursement intégral des frais résultant du prêt.*

2W 36 : *Séance du 8 juillet 1938 : Réception de M. William C. Bullitt, Ambassadeur des Etats-Unis en France nommé « Citoyen d'Honneur de la Ville de Reims ».*

- 27W 2 : Relations publiques : visites présidentielles 1928-1938.
- 68W 112 : Direction voirie et circulation. Service voirie Nord. Circulation voirie. « Etat des travaux exécutés depuis le début des hostilités jusque fin 1937 (lettre de Henri Deneux) à la cathédrale, principales fêtes projetées en 1938.
- 85W 193 : Affiches : Expo Reconstruction 1920-1930.
- 85W 198 : L'année de l'Armistice 1918-1988.
- 151W 44 : Secrétariat Général, Edifices communaux (suite), Cathédrale, Restauration, Correspondance (1927-1945)
- 151W 45 : Secrétariat Général, Edition de « Reims, villes des Sacres » – Egouts – Elections.

- **151W 50-68 : Direction de l'administration générale. Service du Secrétariat général. Secrétariat général. Fête et cérémonies.**

  151W 50 : *Inauguration des nefs de la Cathédrale, fin des travaux (11 mai 1927), fête religieuse (26 mai 1927)*

  151W 51 : *Arrêté municipal concernant la visite présidentielle. Inauguration de l'Hôtel de Ville par le Président de la République (10 juin 1928)*

  151W 52 : *Inauguration des Grandes Orgues (21 octobre 1928)*

  151W 61 : *Cérémonies de la consécration de la Cathédrale (18 octobre 1937). Tour de France de Lumière : Illumination de la Cathédrale (18 octobre 1937). Inauguration de l'Exposition des « Trésors de Reims » à Paris (7 avril 1938)*

  151W 62 : *Inauguration de la cathédrale (9-10 juillet 1938)*

- 151W 79 : Musée (suite) – Notaires – Occupation étrangère : Secrétariat Général. Papiers du Docteur Langlet.

- 175W 1 : Direction de la culture, Musée des Beaux-Arts. Une partie des documents est constituée de correspondance reçue par le Docteur Langlet entre 1910 et 1920.

- Bl 174 : « Passion et résurrection de la cathédrale de Reims » : rapports Warren, programmes des inaugurations, bulletins de la Société des Amis de la Cathédrale de Reims…

Bibliothèque municipale de Reims

- Dépouillement des périodiques

De six journaux qui paraissaient avant guerre à Reims, seul trois d'entre eux continuent à publier durant le conflit :

- *Le Courrier de la Champagne* qui paraît du 8 au 16 septembre 1914, cessa puis reprit le 30 du même mois et continua sa publication durant le bombardement, sans interruption, jusqu'au 6 avril 1917.
- *L'Eclaireur de l'Est* qui reprend sa publication au départ des Allemands (12 septembre 1914).
- *L'Informateur de Reims* qui apparaît de façon intermittente, d'avril à septembre 1915.

Des journaux rémois furent également imprimés à Paris durant le conflit, entre autres *Reims à Paris*, *La Marne* et *Le Petit Rémois.*

Journaux religieux durant l'entre-deux-guerres :

- *Bulletin paroissial de Notre-Dame* : dépouillement de 1922 à 1939 (lacunes)
- *Bulletin du Diocèse de Reims* : dépouillement de 1919 à 1938 (lacunes)

- Fond Henri Deneux

- Fond iconographique : microfilms (*pour le détail, voir inventaire iconographique*)

  B.M.R. 8. Cathédrale – IX–I à IX-III.c. : 1 (IX) : 357 vues
  B.M.R. 9. Cathédrale –IX-III-d à X-II.c : 2 (IX bis – X) : 513 vues

B.M.R. 10. Cathédrale – Façade – Porches : 3 (X bis – XI – XII) : 572 vues
B.M.R. 39. Histoire XI – XII – XIII : 446 vues

Archives départementales du Pas-de-Calais

- 31J1 à 30 : Archives personnelles d'Albert Chatelle

Musée d'art et d'histoire Romain Rolland

Divers objets en rapport avec la cathédrale de Reims ont été donnés par Victor Gautron du Coudray au musée d'art et d'histoire Romain Rolland.

- Deux larmes en plomb gris clair de la cathédrale de Reims : une longue de six centimètres et large d'un centimètre ; l'autre six centimètres de long sur deux centimètres de large (éléments non côtés)
- Onze petits éclats de vitraux de couleur bleue, rouge ou verte, de la cathédrale de Reims, recueillis en 1918, qui mesurent entre un ou deux centimètres (éléments non côtés)

Archives privées

Société académique de Reims

- Fonds Henri et René Druart
- Fonds Henri Jadart

La société des amis de la cathédrale de Reims

Ensemble non classé, mais on peut néanmoins signaler :

- Carbone des lettres du trésorier Pierre Antony-Thouret du 30 mai 1922 au 6 janvier 1925 (environ 500 lettres)
- Lettre de Eugène Lefèvre-Pontalis du 22 juillet 1919 portant sur les objectifs de la société

Musée Hôtel-Le-Vergeur

- Dossier Caricatures 1914-1918
- Dossier Sénéchal
- Dossier Isabelle Charlier
- Dossier Deneux
- Dossier « Le Rémois »
- Dossier Guerre 1914-18 : Extraits de journaux, caricatures
- B1 : Guerre 14-18 : articles de journaux (Maurice Barrès), Kaiser
- 7b(2) Cathédrale : Donateurs, restauration, mécène
- 13 7 b2 : Cathédrale = Don Rockefeller

Archives diocésaines de Reims

- Cathédrale – Construction, restauration, Amis Cath.
- Dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale »
- Dossier autographe : Cathédrale de Reims – Cardinal Luçon
- Dossier « Inaugurations »
- *The Golden Roll*
- *The Book of Life*
- Papiers personnelles de Monseigneur Maurice Landrieux

Archives diocésaines de Dijon

Une partie des documents concernant l'abbé Maurice Landrieux, devenu évêque de Dijon sont conservés aux archives diocésaines de Dijon.

ABELE Pierre, *Conférence sur Monseigneur Landrieux*, texte dactylographié.

- *La Semaine religieuse de Dijon*, 1914-1938
- *Le Sacre de Mgr Landrieux, évêque de Dijon en la cathédrale Saint-Bénigne le 2 février 1916*, Dijon, Librairie A. Benoist, 1916, 47 p.
- 1D18 – 1 à 4 : Fonds Landrieux

Atelier Simon

- Etude définitive du vitrail « Litanies de la Vierge »
- Film cinématographique sur la dépose des vitraux
- Divers fragments de vitraux
- Frottis des vitraux aquarellés (1850-1872)
- Clichés photographiques pris au cours de la restauration de l'édifice de 1920 à 1936 par Jacques Simon (?).

Archives familiales Hess

Ensemble constitué de la riche correspondance entre Paul Hess et le reste de sa famille. Une partie de la correspondance est restée à Reims après l'évacuation totale de la ville en mars 1918 et n'a pas été retrouvée par la suite.

- Correspondance reçue au cours du bombardement de Reims de M. Simon-Gardan (beau-père de Paul Hess), du 20 novembre 1914 au 7 janvier 1919
- Correspondance de la guerre, Paul Hess à sa famille, du 30 novembre 1914 au 25 juin 1919
- Correspondance de la guerre, famille à Paul Hess, du 4 juin au 4 juillet 1919.

Sources imprimées

Ouvrages antérieurs à la Grande Guerre

Images et symboliques de l'art et des cathédrales

ARCAMBEAU Edme, *Les cathédrales de France*, 180 photographies avec de courtes notes, Paris-Bruxelles-Lausanne, A. Porche, 1912, 90 p.

BARRES Maurice, *La Grande pitié des églises de France. Edition définitive*, Paris, Librairie Plon, 1914, 1925 (rééd.), 299 p.

BREHIER Louis, *Les Basiliques chrétiennes*, Science et religion, études pour le temps présent, vol. 379, Paris, Bloud, 1905, 64 p.

CHATEAUBRIAND François-René de, *Génie du christianisme*, Paris, J. Vermot, 1859, 396 p.

MALE Emile, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France. Etude sur l'iconographie du Moyen Age et sur ses sources d'inspiration*, Paris, Armand Colin, 1898, 1948 (8e éd.), 534 p.

MICHEL André, *Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, t.II. Formation, expansion et évolution de l'art gothique*, 1ère partie, Paris, Librairie Armand Colin, 1906, 520 p.

RODIN Auguste, « Nous laissons mourir nos cathédrales », *Le Matin*, 28 décembre 1909.

RODIN Auguste, *Les cathédrales de France*, Paris, Armand Colin, 1914, 164 p., 100 pl.

RUSKIN John, *La Couronne d'Olivier Sauvage, travail, trafic. Les Sept Lampes de l'Architecte : sacrifice, force, beauté, saveur, obéissance*, Paris, H. Laurens, 1916, 105 p.

Préservation des monuments

BOIDIN Paul, *Les lois de la guerre et les deux conférences de La Haye : 1899-1907*, Paris, A. Pedone, 1908, 282 p.

LEON Paul, « La Protection des églises », *Revue de Paris*, 1er février 1913.

LEON Paul, *La Protection des églises*, Coulommiers, Impr. P. Brodard, 1913, 24 p.

MARCHAND Alfred, *Le siège de Strasbourg 1870. La bibliothèque, la cathédrale*, Paris, J. Cherbuliez, 1871, 204 p.

MÜNTZ E., « Les monuments d'art détruits à Strasbourg », *Gazette des Beaux-Arts*, 1872, p.349-360.

QUATREMERE DE QUINCY Antoine, *Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art. Lettres sur l'enlèvement des ouvrages de l'art antique à Athènes et à Rome*, Paris, Fayard, 1989, 249 p.

VACHON Marius, *Le Château de Saint-Cloud, son histoire et son incendie en 1870. Inventaire des oeuvres d'art détruites*, Paris, A. Quantin, 1878, 79 p.

VACHON Marius, *L'Art pendant la guerre de 1870-1871. Strasbourg, les musées, les bibliothèques et la cathédrale. Inventaire des œuvres d'art détruites*, Paris, A. Quantin, 1882.

VIOLLET-LE-DUC Eugène, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*, Paris, B. Bance, 1854, réed. 1967, 10 vol.

Reims et sa cathédrale

BOUSSINESQ Georges et LAURENT Gustave, *Histoire de Reims des Origines à nos Jours d'après un cours préparé et donné à Reims de 1911 à 1914, revu, annoté, complété...*, Reims, Matot-Braine, 1933, t.1 : *Reims ancien des temps préhistoriques à la mort d'Henri IV*. 510 p. ; t.2. *Reims moderne, de 1610 à 1914*, 269 p.

CERF Charles (abbé), *Histoire et description de Notre-Dame de Reims*, Reims, 1861, 2 vol.

CERF Charles (abbé), *Cathédrale de Reims. Guide du visiteur*, Reims, Impr. de N. Monce, 1889, 57 p.

DEMAISON Louis, *La Cathédrale carolingienne de Reims et ses transformations au XIIe siècle*, Bulletin archéologique, Paris, Impr. nationale, 1907, 19 p.

DEMAISON Louis, *La Cathédrale de Reims*, Paris, H. Laurens, 1910, 136 p.

GAILHABAUD Jules, *L'Architecture du V^e^ au XVIII^e^ siècle et les arts qui en dépendent...*, t.1, Paris, Gide, 1858, 4 vol.

GODBILLON-SARTOR Marie, *La Cathédrale de Reims. Etude sur quelques statues du grand portail*, Reims, Impr. L. Michaud, 1910, 17 p.

GODBILLON-SARTOR Marie, *La cathédrale de Reims. Nouvelles remarques sur le groupe de la Visitation*, Reims, Impr. L. Michaud, 1911, 16 p.

GOSSET Alphonse, *La Cathédrale de Reims, histoire et monographie*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1894, 86 p.

GUERARD Adolphe, *Cathédrale de Reims*, extrait de la "Statistique historique du département de la Marne", Châlons-sur-Marne, T. Martin, 1862, 28 p.

SAINT-PAUL Anthyme, *La Cathédrale de Reims au XIIIe siècle*, extrait du "Bulletin monumental, Caen, H. Delesques, 1906, 43 p.

SIMON Paul, *La Grande Rose de la Cathédrale de Reims. Etude historique et descriptive. Sa reconstitution à l'aide de documents certains. Sa restauration*, Reims, L. Michaud – Librairie de l'Académie, 1911, 87 p.

TARBE Prosper, *Notre-Dame de Reims*, Reims, Quentin-Dailly, 1852, 2e éd., 160 p.

TOURNEUR Victor (abbé), *Histoire et description des vitraux et des statues de l'intérieur de la cathédrale de Reims*, Reims, P. Régnier, 1857, 77 p.

TOURNEUR Victor (abbé), *Description historique et archéologique de Notre-Dame de Reims*, Reims, Michaud, 1864, 1885, 5e éd.,144 p.

La Grande Guerre

Pages vécues, mémoires et correspondances

« Une page d'histoire. Comment fut arboré le drapeau de la Croix-Rouge sur la Cathédrale de Reims le 19 septembre 1914 », *Nord-Est*, 30 mars 1931.

Correspondance de Rodin, textes classés et annotés par Alain Beaussire et Florence Cadouot, Editions du Musée Rodin.

The Times. History of the War, 22 vol. 1915-1921.

ARTHUR-LEVY, *1914, août – septembre – octobre à Paris*, 4e édition, Paris, Plon, 1917, 295 p.

BEUMELBURG Werner, *La Guerre de 14-18 racontée par un Allemand*, Paris, Bartillat, 1998, 583 p.

CARRILLO Gomez, *Parmi les Ruines. De la Marne au Grand Couronné.* Traduit de l'espagnol par J. N. Chapeaux, Paris – Nancy, Berger-Levrault, 1915, 379 p.

CENDRARD Blaise, *La Main Coupée*, Paris, Folio-Gallimard / Denoël, 1946, 433 p.

CHAINE Pierre, *Les Mémoires d'un rat (1914-1918)*. Préface d'Anatole France, Paris, Payot, 1930, 249 p.

CHEVALIER Gabriel, « *La Peur* », Paris, Livre de Poche, 1925, 381 p.

CLEMENCEAU Georges, *Grandeurs et Misères d'une Victoire*, Plon, Paris, 1930, 374 p.

COCTEAU Jean, *Œuvres poétiques complètes*, coll. Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, 1938 p.

DELAHOCHE Jacques, *Images de guerre, paroles de paix. Souvenirs et anecdotes 1889-1954*, Dinard, Imprimerie A. Liorit, 1954, 206 p.

DOLLE André (Sous-lieutenant), *Pages de gloire, d'amour et de mort. Guerre de 1914-1916. Impressions, récits, nouvelles*, Paris, Berger Levrault, 1916, 182 p.

DROIT Jean, *Témoin d'Outre Guerre*, Paris, Ed. du Rocher, 1991, 182 p.

FLERS Robert de, *Sur les chemins de la guerre. (France-Roumanie-Russie)*, Paris, P. Lafitte, 1921, 256 p.

FOCH Ferdinand (Maréchal), *Mémoires pour servir l'histoire de la guerre 1914-1918*, 2 tomes, Paris, Plon, 1931, 274 p et 330 p.

FORAIN Jean-Louis, *De la Marne au Rhin, dessins des années de guerre 1914-1919*, t 1, collection des grands humoristes, Paris, Hachette, 1920, 210 p.

FORSANT Octave, *L'Ecole sous les obus. Pages vécues du Martyre de Reims*, Préface de Léon Bourgeois, Paris, Hachette, 1918, 82 p.

FORTESCUE Granville, *At the Front with three armies, my adventures in the great war*, London, A. Melrose, 1915, 271 p.

FORTESCUE Granville, *France bears the burden*, New York, Macmillan, 1917, 214 p.

GAELL René, *Dans la bataille*, Niort, H. Boulord, 1916, 221 p.

GIONO Jean, *Le Grand Troupeau*, Paris, Gallimard, 1931, 252 p.

GIRAUDOUX Jean, *Lettre pour une Ombre*, Paris, Emile Paul, 1917, 278 p.

GRAND-CARTERET John, *Verdun, images de guerre*, Paris, Chapelot, 1916, 256 p.

GRAUTOFF Otto, *Die Kunstverwaltung in Frankreich und Deutschland* (La Conservation de l'Art en France et en Allemagne), Berne, Akademische Buchhandlung von Max Drechsel, 1915, 128 p.

GRETEN Jean, *Petit Jean, Maux de guerre, mots d'amour*, Langres, publié à compte d'auteur, Dominique Guéniot imprimeur, 1996, 252 p.

GUYON Charles, *Les Villes françaises héroïques*, Les Livres roses pour la jeunesse, n°152, Paris, Larousse, 1915, 48 p.

HEMINGWAY Ernest, *L'Adieu aux armes*, Paris, Livre de Poche, 1929, 288 p.

KIPLING Rudyard, *La France en Guerre*. Traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt, Paris – Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, 1915, 121 p.

LELIEVRE Pierre (abbé), *Le Fléau de Dieu. Notes et impressions de guerre*, Paris, Ollendorf, 1920, 282 p.

LEON Paul, *Du Palais Royal au Palais-Bourbon, souvenirs*, Paris, Albin Michel, 1947, 304 p.

LIBERMANN Henri, *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied. Ardennes belges, Marne, Saint-Gond, bataille sous Reims (2 août – 28 septembre 1914)*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, 296 p.

LONDRES Albert, *Contre le bourrage de crâne*, Paris, Arléa, 1998, 287 p.

POINCARE Raymond, *Au service de la France : tome IV – l'invasion*, Paris, Plon, 1926-1928, 5 vol.

RENE Henri, *Jours de gloire, jours de misère… Histoire d'un bataillon : Alsace, Lorraine, Marne, Ypres, Artois, Verdun, 1914-1916*, Paris, Perrin, 1917, 219 p.

Les bombardements de Reims et de sa cathédrale

« La cathédrale en feu », *Dimanche notre prière*, s.d., p.19.

« Le drapeau blanc sur les tours de la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 8 septembre 1914.

« Le Drapeau blanc de la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 14 septembre 1914.

« La Cathédrale de Reims est en flammes », *Excelsior*, 21 septembre 1914.

« Kaiserism's Crowning Crime : Reims Cathedral, ruined by the guns of the Huns », *The Graphic*, 26 septembre 1914.

« The Way of the War », *The Graphic*, 26 septembre 1914.

« "Hammered into Rubbish" ! The Crowning-Place of French Kings », *The Illustrated London News*, 26 septembre 1914.

« Un des plus grands crimes de l'histoire. Récit d'un témoin du bombardement de la cathédrale de Reims », *L'Illustration*, 26 septembre 1914.

« Article de M. Péladan », *La Revue Hebdomadaire,* 26 septembre 1914.

« Sous le feu de l'ennemi », *Le Courrier de la Champagne*, 30 septembre 1914.

« Nos richesses artistiques perdues. La Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 1er octobre 1914.

« Le bombardement. La destruction systématique de notre ville », *L'Eclaireur de l'Est*, 2 octobre 1914.

« Le sacrilège. Protestation du monde civilisé contre la barbarie allemande », *L'Eclaireur de l'Est*, 2 octobre 1914.

S.t., *L'Illustration*, 3 octobre 1914.

« Glorious gothic architecture sacrificed to "German Culture" », *The Illustrated London News*, 3 octobre 1914.

« Réparation des dommages », *Le Courrier de la Champagne*, 3 octobre 1914.

« Le sacrilège. La protestation des villes », *L'Eclaireur de l'Est*, 3 octobre 1914.

« Le sacrilège. La protestation des villes », *L'Eclaireur de l'Est*, 4 octobre 1914.

« La protestation de la presse », *L'Eclaireur de l'Est*, 4 octobre 1914.

« La Merveille qu'ils ont osé bombarder », *Le Miroir*, 4 octobre 1914.

« Le sacrilège. La protestation des villes », *L'Eclaireur de l'Est*, 5 octobre 1914.

« La réponse du Docteur Langlet au Président du Conseil Municipal de Paris », *L'Eclaireur de l'Est*, 5 octobre 1914.

« La Vérité sur l'Incendie de la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 5 octobre 1914.

« Le sacrilège. Une lettre de M. Paul Jamot qui a la garde des tapisseries à la cathédrale », *L'Eclaireur de l'Est*, 6 octobre 1914.

« Le Bombardement de la Cathédrale » (article intitulé "Le Sacrilège", de M. Edmont Haraucourt, paru dans "Le Journal", *L'Eclaireur de l'Est*, 6 octobre 1914.

« Le crime de Reims. Le monde entier contre les barbares », *Le Courrier de la Champagne*, 8 octobre 1914.

« La Russie et la Cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 9 octobre 1914.

« On fait croire à Berlin que ce sont les Français qui ont dévasté Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 10 octobre 1914.

« L'incendie de la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, du 10 octobre 1914.

« Ce qu'on a pu sauver à Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 10 octobre 1914.

« La Blessure au Visage », *Le Courrier de la Champagne*, 10 octobre 1914.

« Le Crime de Reims. Un témoignage sur le bombardement et l'incendie de la cathédrale », *L'Illustration*, 10 octobre 1914.

S.t., *Le Miroir*, 11 octobre 1914.

« Le bombardement de la Cathédrale de Reims » (lettre d'Alfred Lévy, Grand Rabbin de France), *Le Courrier de la Champagne*, 12 octobre 1914.

« La Cathédrale est-elle réparable ? », *Le Courrier de la Champagne*, 13 octobre 1914.

« L'Incendie de la Cathédrale. Mauvaises excuses des Allemands », *Le Courrier de la Champagne*, 14 octobre 1914.

« Les Allemands protecteurs des cathédrales de France », *Le Courrier de la Champagne*, 15 octobre 1914.

« Contre les Cathédrales. Un « Taube » a atteint Notre-Dame de Paris. Quelques dégâts sérieux », *Le Courrier de la Champagne*, 15 octobre 1914.

« La Cathédrale incendiée n'est pas irréparable », *Le Miroir*, 15 octobre 1914.

« Sur la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 15 octobre 1914.

« Le Pape proteste contre l'attentat de Notre-Dame », *Le Courrier de la Champagne*, 15 octobre 1914.

« La Cathédrale incendiée n'est pas irréparable », *Le Miroir*, 15 octobre 1914.

« Sur la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 16 octobre 1914.

S.t., *Le Miroir*, 18 octobre 1914.

« Incendie de la Cathédrale. Incident du drapeau blanc que le compte-rendu allemand dit être demeuré hissé jusqu'au 20 septembre » (lettre d'Alexandre Henriot), *Le Courrier de la Champagne*, 21 octobre 1914.

« Les nouveaux bombardements de Reims. Protestations officielles contre les mensonges allemands » (note de l'agence Havas), *Le Courrier de la Champagne*, 22 octobre 1914.

« Le pasteur Jean Lafon proteste éloquemment contre le bombardement de la cathédrale de Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 23 octobre 1914.

« Le crime de Reims prémédité », *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914.

« La cathédrale de Reims et les communes », *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914.

« La Vérité sur Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914.

« Protestation du Duc d'Orléans contre le sacrilège de Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914.

« Note d'une bombardée de Reims » (texte d'Alice Martin), *Le Courrier de la Champagne*, 29 octobre 1914.

« Mgr Monnier, évêque de Troyes, parle de la Cathédrale de Reims » (paru dans le « Gaulois »), *Le Courrier de la Champagne*, 4 novembre 1914.

« Correspondance. Rendons la Cathédrale au Culte », *Le Courrier de la Champagne*, 4 novembre 1914.

« Nouveau mensonge allemand au sujet de la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 4 novembre 1914.

« Impressions sur Reims » (paru dans le « Temps »), *Le Courrier de la Champagne*, 5 novembre 1914.

« Le Crime de Reims. L'état de la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 5 novembre 1914.

« Réponse à la Protestation du Ministre de Prusse au Vatican, à propos de la Cathédrale de Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 6 novembre 1914.

« Le sacrilège de Reims », *La Semaine religieuse de Dijon*, 50e année, n°45, 7 novembre 1914, p.750-751.

« Le Poste militaire d'observation sur la Cathédrale » (discours imaginaire entre un professeur allemand et un Rémois), *Le Courrier de la Champagne*, 18 novembre 1914.

« Le Crime de Reims. Une réponse de l'Université catholique de Paris », *Le Courrier de la Champagne*, 21 novembre 1914.

« Un obus dans la basilique de Reims », *L'Illustration*, 21 novembre 1914.

« Les dévastations allemandes vues d'un aéroplane : une grande ville et un village », *L'Illustration*, 28 novembre 1914.

« Mensonges allemands à propos de l'incendie de la cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 1er décembre 1914.

« Les ruines de Reims », *Les Pays de France*, 3 décembre 1914.

« L'agonie de Reims », *Les Pays de France*, 3 décembre 1914.

« Le nouveau sacrilège de Reims : un obus dans l'église Saint-Rémi », *L'Illustration*, 5 décembre 1914.

« Les derniers bombardements de la Cathédrale » (paru dans le « Temps » du 9 décembre 1914), *Le Courrier de la Champagne*, 10 décembre 1914.

« La Cathédrale de Reims » (paru dans le « Journal des Débats), *Le Courrier de la Champagne*, 29 décembre 1914.

« Les dernières prières de la Cathédrale » (présentation de l'ouvrage de l'abbé Thellier de Poncheville, « Pour ceux qui luttent, pour ceux qui souffrent »), *Le Courrier de la Champagne*, 2 et 3 janvier 1915.

« La Cathédrale de Reims. "Nous la reconstruirons" » (présentation de l'ouvrage de Demar-Latour, "La Cathédrale de Reims bombardée et incendiée par les Allemands"), *Le Courrier de la Champagne*, 14 janvier 1915.

« La destruction de la Cathédrale de Reims glorifiée par les Allemands » (paru dans le "Havre-Eclair"), *Le Courrier de la Champagne*, 17 janvier 1915.

« Il était une Cathédrale… Poème de Gabriel Ducos intitulé Ysengrin » (Villanelles de guerre), *L'Eclaireur de l'Est*, 20 janvier 1915.

« La Cathédrale de Reims » (présentation d'un article d'Emile Mâle extrait de la "Revue de Paris" du 15 décembre 1914 et d'un article de Louis Bréhier extrait du "Moniteur du Puy de Dôme" du 9 novembre 1914), *Le Courrier de la Champagne*, 22 janvier 1915.

« Les Mensonges allemands », *Le Courrier de la Champagne*, 22 janvier 1915.

« La destruction de Reims » (colloque du docteur Capitan à l'Académie des inscriptions), *Le Courrier de la Champagne*, 29 janvier 1915.

« Dans Reims bombardé » (récit de la visite de Reims d'un rédacteur du "Petit Parisien"), *Le Courrier de la Champagne*, 13 février 1915.

« Le bombardement de Reims des 21 et 22 Février » (extraits d'articles du "Gaulois", du "Pall Mall Gazette", de la "Croix" et du "Temps"), *Le Courrier de la Champagne*, 27 février 1915.

« Une enquête sous la mitraille. M. Deneux, architecte des Beaux-Arts, a été bombardé dans la cathédrale de Reims, qu'il était chargé d'inspecter » (article extrait du "Petit Journal"), *Le Courrier de la Champagne*, 28 février 1915.

« Le Bombardement de Reims » (paru dans le "Journal des Débats"), *Le Courrier de la Champagne*, 29 février 1915.

« Reims – la – Martyre. Après le bombardement, l'incendie », *Le Petit Journal*, 4 mars 1915.

« Un jour d'accalmie à Reims », *L'Illustration*, 13 mars 1915.

« A l'Académie des inscriptions et Belles Lettres. La façade de la Cathédrale de Reims et les prières liturgiques du sacre (lecture d'une étude de Louis Bréhier) », *Le Courrier de la Champagne*, 1er avril 1915.

« La Cathédrale – Ses Vitraux », *Le Courrier de la Champagne*, 7 avril 1915.

« Dans les ruines de Reims. L'abside de la cathédrale vue de l'intérieur d'une maison bombardée et incendiée », *L'Illustration*, 28 août 1915.

« A Reims par Pierre Loti », *L'Illustration*, 18 septembre 1915.

« Sculptured head from Rheims here », *New-York Times*, 6 novembre 1915.

« A Reims », *La Semaine religieuse de Dijon*, 52e année, n°5, 29 janvier 1916, p.75-77.

« Lettre d'un Rémois », *La Marne,* 23 avril 1916.

S.t., *Le Courrier de la Champagne*, 1er janvier 1917.

« Une vision aérienne de Reims », *L'Illustration*, 28 juillet 1917.

« Dernière heure : Depuis deux jours, les Boches bombardent notre Cathédrale à l'aide d'obus de 330 », *Le Rémois*, 30 juin 1918.

« Des nouvelles de Reims et des Rémois : la situation à Reims », *Le Rémois*, 4 juillet 1918.

« Les Boches s'intéressent à notre cathédrale », *Le Rémois*, 29 décembre 1918.

« Nos échos. On dit que », *L'Intransigeant*, 31 juillet 1918.

« Des nouvelles de Reims et des Rémois : la situation à Reims », *Le Rémois*, 11 août 1918.

« Le trésor de la Cathédrale de Reims », *Le Rémois*, 18 août 1918.

« Les larmes de la Cathédrale », *Le Rémois*, 25 août 1918.

« Des nouvelles de Reims et des Rémois. Reims achève de mourir », *Le Rémois*, 30 juin 1918.

« Ce que les Boches ont fait de notre Cathédrale ! (photo de la façade datée du 15 septembre 1918) », *Le Rémois*, 29 septembre 1918.

S.t., *Le Miroir*, 30 mars 1919.

« Remise à M. le Dr J.-B. Langlet, Président, de la Médaille commémorative des Bombardements de Reims », *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1921-1922, p.79-84.

L'Art et les Artistes, numéro spécial, « La Cathédrale de Reims 1211-1914 », 1915, 64 p.

Die Beschiessung der Kathedrale von Reims, Berlin, Georg Reimer, 1915, 31 p (ouvrage édité par le Ministère de la Guerre allemand).

Le Martyre de Reims, l'occupation allemande, le bombardement, notes personnelles et vécues de deux Rémois, avec documents officiels, Reims, G. Etienne, 1915, 15 fascicules.

Reims sous les Obus, Collection « Patrie », n°22, Paris, F. Rouff Editeur, 32 p.

ALLENE Roger, *Vérité historique : le mystère de la défense de Reims. Ce qui s'est passé*. Alençon, 1924, 94 p.

ANDRIEUX Louis (Abbé), « Comment j'ai vu brûler la Cathédrale de Reims », *Le Monde Illustré*, 15 septembre 1920.

ANDRIEUX Louis (Abbé), « Comment j'ai vu brûler la Cathédrale de Reims », *Grand Tourisme*, n°52, novembre 1923, p.18-20.

ANGELI Diego, *Quardeni della guerra. Reims e il suo martirio, tre lettre di Diego Angeli*, Milano, Fratelli Treves Editori, 1915, 51 p et 13 pl.

ANTONY-THOURET Pierre, *L'Ange brisé, L'Oiseau noir*, Paris, Delandre, 1915, 16 p.

BAUDON Albert, « L'incendie de l'Hôtel de Ville de Reims (3 mai 1917). Une visite dans les ruines », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1917-1919, n°V, p.17-27.

BAUDRILLART Alfred (Mgr), *L'âme de la France à Reims, discours prononcé en la basilique Sainte-Clothide le 30 septembre 1914*, Paris, Gabriel Beauchesne Editeurs, 1914, 24 p.

BAUTY Edouard, « Enquête d'un Genevois à Reims. Premier article, la Cathédrale. Paru dans la "Tribune de Genève" », *Le Courrier de la Champagne*, 7 décembre 1914.

BAUTY Edouard, « Enquête d'un Genevois à Reims. Deuxième article, l'Incendie. Paru dans la "Tribune de Genève" », *Le Courrier de la Champagne*, 8 décembre 1914.

BAUTY Edouard « Quatre mois de guerre suite. Troisième article, chez le Cardinal de Reims. Paru dans la "Tribune de Genève" », *Le Courrier de la Champagne*, 9 décembre 1914.

BIENVENUE Pierre, *Le martyr de Reims 1914-1915. L'occupation allemande – le bombardement ; notes personnelles et vécues de deux Rémois avec documents officiels*, parus sous forme de fascicules d'août 1914 à mars 1915.

BONNEFON Jean de, *Les cathédrales de France devant les Barbares*, illustrations de Gautier de Lancy, Paris, Société des Editions, 1915, 61 p.

BOURGET M., *Mademoiselle Fouriaux, institutrice*, Reims, Michaud, 1933, 94 p.

BREHIER Louis, s.t., *Moniteur du Puy de Dôme*, 9 novembre 1914.

BREHIER Louis, « La façade de la cathédrale de Reims et la liturgie du sacre », *Séances de l'Académie des Inscriptions*, mars 1915.

BREHIER Louis, « Les galeries des rois et les catalogues dynastiques », *Séances de l'Académie des Inscriptions*, février 1916.

BREHIER Louis, « L'histoire de France à la façade de la cathédrale de Reims », *Revue Historique*, juillet 1916.

BREHIER Louis, *La Cathédrale de Reims : une œuvre française*, Paris, H. Laurens, 1916, 278 p.

CANUDO, « Le collier de Reims », *Le Figaro Supplément Littéraire*, 21 août 1921.

CHARLIER Victor, *La Vérité sur le Sauvetage de la Bibliothèque et des Archives de Reims. Notes d'un témoin 1914-1918*, Reims, Imprimerie Delarue et Maquin, 1929.

CONDAMINE DE LA TOUR, « Notre Cathédrale paru dans le "Gaulois" », *Le Courrier de la Champagne*, 3 mars 1915.

CRAM Ralph Adams, *La Cathédrale de Reims, hier - aujourd'hui - demain*, Cambridge, The University Press, 1918, 24 p.

DAUDET Léon, « Ils ont brûlé la Cathédrale ! », *L'Action Française*, 24 septembre 1914.

DEGOUY Paul, « Reims sous le canon », *Le Courrier de la Champagne*, 12 novembre 1914.

DEMAISON Louis « Allocution de Monsieur Le Président » (séance tenue à Paris le 10 décembre 1915), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1914-1915, p.7-17.

DEMAISON Louis « Allocution de Monsieur Le Président » (séance tenue à Paris le 2 juin 1916), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1915-1916, p.7-16.

DEMAISON Louis « Allocution de Monsieur Le Président », *Travaux de l'Académie de Reims*, (séance tenue à Paris le 8 décembre 1916), année 1915-1916, p.9-18.

DEMAISON Louis « Allocution de Monsieur Le Président » (séance tenue à Paris le 15 juin 1917), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1916-1917, p.11.

DEMAISON Louis « Allocution de Monsieur Le Président » (séance du 26 octobre 1917), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1917-1919, p.3-6.

DEMAISON Louis « Allocution de Monsieur Le Président » (séance du 9 avril 1919), *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1917-1919, p.29-33.

DESDEVISES DU DEZERT Georges, *Une cathédrale endormie*, Blois, Grande Imprimerie de Blois, 1917, 4 p.

DRUART René, *La Passion de Reims*, Reims, Imprimerie Coopérative, 1919, 58 p.

DUBOIS (Général), « Trois semaines à Reims pendant l'occupation allemande et le bombardement », *La Revue*, octobre-novembre 1914.

ENLART Camille, « La Cathédrale de Reims », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.9-37.

EYSSAUTIER Georges, *La Cathédrale de Reims - Livrée aux flammes par les Allemands*, Etudes d'Art et d'Histoire, Marseille, Imprimerie Guiraud, 1914, 76 p.

FERREE Barr, *The Bombardment of Reims*, New-York, L. Scott, 1917, 128 p.

FORSANT Octave, *Reims. Du Chemin des Dames au Four de Paris*, Paris, P. Mellotée, 1919, 64 p.

FUNCK-BRENTANO Frantz, « A Reims : l'âme de la France et sa cathédrale », *Journal de l'Université des Annales*, 15 mars 1915, p.65-81.

GAUDIER Charles, « La Cathédrale », *Almanach de la guerre Matot-Braine*, 1916, p.285-293.

GILLET Louis, « La Cathédrale martyre », *La Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1918.

GILLET Louis, « En marge du traité. L'article 247 », *Le Figaro*, 14 juillet 1919.

GILLET Louis, « La merveilleuse et tragique histoire de la Cathédrale de Reims », *Paris-Soir*, 24 octobre 1937.

GOSSE Edmund, « *Fortnighly Review* », *Revue Hebdomadaire*, 19 janvier 1918.

GOSSET Pol, « La médaille de la défense victorieuse de Reims », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1928-1929, n°143, p.70-80.

GUEDET Louis, « L'incendie de l'hôpital civil (ancien Hôtel-Dieu) de Reims, le dimanche 13 août 1916, à 7h30, heure centrale », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1915-1916, n°III, p.27-36.

HENRIOT Emile, « Les Allemands à Reims et le Bombardement », *Le Courrier de la Champagne*, 1er novembre 1914.

HESS Paul, *La vie à Reims pendant la guerre de 1914-1918 - Notes et impressions d'un bombardé*, Paris, Anthropos, 1998, 582 p.

ISAMBART Benoît (Frère), *Le « Lamento » de Notre-Dame-des-Anges*, Reims, Imprimerie Th. Hirt & fils, 1923, 2 p.

JADART Henri, « Maître-Sonneur Stengel et la Sonnerie de Notre-Dame », *Le Courrier de la Champagne*, 9 octobre 1914.

JADART Henri, « M. Alphonse Gosset n'a pas survécu à son œuvre », *Le Courrier de la Champagne*, 14 novembre 1914.

JADART Henri, « M. Jadart fait le récit du bombardement de Reims (paru dans l'Eclair) », *Le Courrier de la Champagne*, 15 novembre 1914.

JADART Henri, « Dégâts causés à Reims en 1914 par les Allemands », *Bulletin de la Société Nationale des antiquaires de France*, Nogent-le-Rotrou, Impr. de Daupeley-Gouverneur, 1915, 4 p.

JADART Henri, « Reims, journal d'un Rémois, du 3 septembre au 6 octobre 1914 », in *Les Champs de bataille*, 1914-1915, Paris, 1915.

JADART Henri, « L'Académie de Reims pendant la guerre 1914-1920 », *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1920-1921, p.1-14.

KALAS Ernest, « Les aspects de la ville de Reims à la veille de l'Armistice », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1922-1923, n°137, p.335-432.

KIEFER Klaus H., « Die Beschiessung der Kathedrale von Reims : Bilddokumente und Legendenbildung – Eine Semiotik der Zerstörung », *Krieg und Literatur*, III-IV, 1997-1998.

LALO Pierre, « Le martyre de Reims », *Je sais tout*, n°118, numéro spécial : Les villes d'art mutilées, septembre 1915, p.227-237.

LANDRIEUX Maurice, « Reims bombardé. Réponse de Maurice Landrieux, curé de la Cathédrale, concernant l'article paru le 13 février », *Le Courrier de la Champagne*, 14 février 1915.

LANDRIEUX Maurice, *La Cathédrale de Reims*, allocution faite à l'occasion d'une conférence de Max Sainsaulieu, le 5 juin 1918, Dijon, Imp. Jobard, 8 p.

LANDRIEUX Maurice, *La Cathédrale de Reims ; un crime allemand*, Paris, Librairie Renouard, 1919, 236 p. et 96 pl.

LANGLET Jean-Baptiste, « Les évènements de Reims », *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1916-1917, p.69-84.

LANGLET Jean-Baptiste, *Ville de Reims. Compte-rendu des travaux du conseil municipal, de 1912 à 1919,* Reims, Impr. de P. Gauthier, 1920, 47 p.

LAUGA Georges, *N°1. Le Bombardement de la cathédrale de Reims. Pendant la guerre*, discours prononcé au Temple Saint-Eloi par le pasteur G. Lauga, Rouen, Imp. De Cornier, 1920.

LAUNAY L. de, « La cathédrale de Reims », *La Nature, revue des Sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie*, 8 avril 1916.

LAVEDAN Henri, « Les Grandes Heures (Le cri et les Larmes des choses) », *L'Illustration*, 25 novembre 1916, n°3847, p.487-488.

LE SENNE Camille, *Pour la Cathédrale de Reims*, Paris, Editions et Librairie, 1916, 16 p.

LE SENNE Camille, *Sauvons la Cathédrale de Reims !*, Paris, Editions et Librairie, 1916, 20 p.

LEZEAU Robert de , « Le point de mire », *Le Figaro*, 21 septembre 1914.

LONDRES Albert, « Ils bombardent Reims… », *Le Matin*, 21 septembre 1914.

LONDRES Albert, « L'Agonie de la Basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914.

LONDRES Albert, « Reims sans la cathédrale », *Le Petit Journal*, 22 février 1918.

LONDRES Albert, « Avec le cardinal de la ville martyre », *Le Petit Journal*, 14 avril 1918.

LONDRES Albert, « Reims en flammes », *Le Petit Journal*, 19 avril 1918.

LUÇON Louis Henri (Cardinal), *Journal de la guerre 1914-1918*, t.173, Reims, Travaux de l'Académie nationale de Reims, 1998, 315 p.

MALE Emile, « La cathédrale de Reims », *Revue de Paris*, n°16, 15 novembre 1915, p.294-311.

MALE Emile, *La Cathédrale de Reims*, Pages actuelles n°10, Bloud & Gay, Paris, 1915, 39 p.

MARGOTIN Léon, « La Cathédrale de Reims. Son bombardement en 1914 (exposé d'un architecte diplômé par le Gouvernement à Reims) », *Le Courrier de la Champagne*, 31 décembre 1914.

MARTIN Alice, *Sous les obus et dans les caves. Notes d'une bombardée de Reims*, Paris, Gabriel Beauchesne Librairie-Editeurs, 1914, 22 p.

MAYOR Jacques, *Reims - La Cathédrale*, La Vieille France, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 1915, 137 p.

MAYOR Jacques, *A propos d'un article et d'un livre sur la cathédrale de Reims*, article extrait de la "Revue archéologique", Paris, Ernest Leroux Editeurs, 1916, 18 p.

MERCIER Eugène, « Notre-Dame de Reims », préface de Paul-Albert Helmer, *Bulletin du Comité Michelet,* mai 1916, Paris, Sirey, 20 p.

MEROVAK (pseudonyme de ROBUCHON Gabriel), *La Cathédrale des morts*, Aix-les-Bains, l'Homme des cathédrales, 1918, 33 p.

MODIGLIANI Gino, *Intorno ad una rovina. La Cattedrale di Reims e l'arte gotica in Francia*, Roma, Enrico Voghera Editore, 1916, 128 p.

MONTORGUEIL Georges, « Les vandales à l'œuvre », *L'Eclair*, 21 septembre 1914.

MOREAU-NELATON Etienne, *La Cathédrale de Reims*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, s.d. (1915), 116 p.

NEVEUX Ernest August (Mgr), « L'héroïsme et le martyre de Reims », *Revue hebdomadaire*, 9 mars 1918.

PATERNI Joseph, *L'ancienne et magnifique cathédrale de Reims n'est plus*, Nice, J. Paterni, 1914, 4 p.

POUJOL David F. (Pasteur), *La Martyre de Reims*, Bordeaux, Albin Michel, s.d., 30 p.

REYMOND Marcel, « La cathédrale de Reims », *La Revue des Deux Mondes*, Paris, typographie Philippe Renouard, 1914, 12 p.

SAINSAULIEU Max, *Reims avant la guerre*, coll. Images Historiques, Le Mémorial des cités ravagées, Paris, H. Laurens, 1916, 16 p.

SAINSAULIEU Max, « Reims otage », *L'Illustration*, 4 mai 1918.

SAINSAULIEU Max, *Labeur d'architecte 1910-1936*, Strasbourg, Les Editions d'Art Batimod, 1938, 50 p.

TARPEL Guillaume, *Reims. Cathédrale nationale*, Paris, Office de centralisation d'ouvrages, 1915, 474 p.

THINOT R., « Notre Cathédrale et ses anges », *Le Courrier de la Champagne*, 14 novembre 1914.

THINOT R., « Sollicitudes Allemandes. La Cathédrale et Saint-Remi », *Le Courrier de la Champagne*, 22 novembre 1914.

VINDEX (pseudonyme de l'abbé Alexandre AUBERT), *La Basilique dévastée : destruction de la Cathédrale de Reims*, Paris, Bloud & Gay, 1915, 64 p.

VITRY Paul, *La Cathédrale de Reims, architecture et sculptures*, Paris, Librairie centrale des beaux-arts, 1919, 2 vol.

WARNIER Henri, *Sous le canon des barbares*, Paris, Editions Argo, 1930, 232 p.

WARREN Whitney, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p.

WARREN Whitney, *Ce que les barbares ont fait de la cathédrale – Etat de la cathédrale de Reims après les bombardements*, *Journal de l'Université des Annales*, janvier 1915 paru en mars 1915.

WARREN Whitney, *L'Agonie de Reims*, rapport lu à la séance du 6 janvier 1917 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1917, 5 p.

Les autres bombardements « symboliques »

« Une bombe sur Notre-Dame », *L'Illustration*, 17 octobre 1914.

« Après le crime de Reims, le crime d'Arras », *L'Illustration*, 24 octobre 1914.

« Les premiers obus allemands sur les célèbres Halles d'Ypres », *L'Illustration*, 28 novembre 1914.

« Les villes martyres à l'honneur. Reims à l'exposition de San-Francisco », *Le Courrier de la Champagne*, 31 janvier 1915.

« Louvain – Reims » (présentation de l'article des "Cahiers vaudois"), *Le Courrier de la Champagne*, 25 janvier 1915.

« Le bombardement de Ravenne », *L'Illustration*, 26 février 1916.

« Les destructions de monuments à Venise et à Reims », *L'Illustration*, 26 août 1916.

« Venise sous les bombes », *L'Illustration*, 26 août 1916.

« Les monuments italiens pendant la guerre », *L'Illustration*, 6 octobre 1917.

« Un nouveau Crime Boche : l'Eglise Saint-Remi en flammes », *Le Rémois*, 8 août 1918.

Louvain... Reims..., Edition des Cahiers Vaudois, Lausanne, C. Tarin, 1914, 69 p.

Louvain... Reims...II, Edition des Cahiers Vaudois, Lausanne, C. Tarin, 1915, 138 p.

ALEXANDRE Arsène, « Soissons », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Paris, Editions de l'Art et les Artistes, 1916, p.166-174.

BOCQUET Léon, *Villes du Nord : Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes, Bergues, Dunkerque. Villes Meurtries de France*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 1918, 64 p.

CELARIE Henriette, *Le Martyre de Lille*, Paris, Bloud et Gay, 1919, 259 p.

DELANNOY Paul, *L'Université de Louvain*, conférences données au Collège de France en février 1915, Paris, A. Picard,1915, 229 p.

DELANNOY Paul, « Le Crime de Louvain », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.107-114.

DREILING Raymund, « Die Basilika von St. Quentin und ihr Charakter », St Quentin, 1916.

DREILING Raymund, « Geschicke der Basilika von St. Quentin im Weltkrieg und in der Forschung », 1917 trad. La Basilique de Saint-Quentin. Ses rapports avec la science, sa destinée dans la guerre mondiale, Lausanne, 1918.

DUMONT-WILDEN L. , « Villes et Villages saccagés par les Vandales. Dinant, Malines, Termonde, etc… », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.91-102.

ENLART Camille, « La dévastation d'Arras », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.177-183.

ENLART Camille, « Le Vandalisme Allemand dans le nord de la France », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.184-199.

GALIMARD-FLAVIGNY Bertrand, « Des Villes décorées », *Historia*, n°659, novembre 2001.

HURAULT A., *Les églises ravagées par la guerre et le diocèse de Châlons*, Reims, Almanach Matot-Braine, 1915-1917, p.246-252.

LAMBOTTE Paul, « Ypres », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.117-123.

LEON Paul, « Senlis », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.160-165.

LONDRES Albert, « Dans Venise menacée », *Le Petit Journal*, 18 décembre 1917.

LONDRES Albert, « Après Reims, les vandales tuent Amiens », *Le Petit Journal*, 30 avril 1918.

MAGNE Lucien, *La guerre et les monuments. Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras…,* Paris, Berger-Levrault, 1915, 103 p.

NOTHOMB Pierre, *Les Barbares en Belgique*, Paris, Perrin et Cie, 1915, 263 p.

NOTHOMB Pierre, *La Belgique martyre,* Paris, Perrin, 1915, 72 p.

NOTHOMB Pierre, *L'Yser, les villes saintes, la victoire, la bataille d'été*, Paris, Perrin et Cie, 1916, 248 p.

NOTHOMB Pierre, *Villes de Flandre. Villes meurtries de Belgique*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1917, 60 p.

OJETTI Ugo, *I Monumenti italiani e la guerra*, Milano, Alfieri e Lacroix, 1917, 30 p.

PIERRARD Pierre, « Lille, ville allemande », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.112-116.

VETTER Ferdinand, « La Croix d'or. Protection des monuments artistiques et historiques en temps de guerre », *Le Journal de Genève*, 11 mai 1915.

Propagande militaire, intellectuelle, artistique et religieuse

« Un Manifeste des Universités françaises », *Le Courrier de la Champagne*, 11 novembre 1914.

« Pour la conservation de nos œuvres d'art », *Le Courrier de la Champagne*, 14 novembre 1914.

« De Genève à Reims » (paru dans la « Tribune de Genève »), *Le Courrier de la Champagne*, 15 novembre 1914.

« Pour la Conservation de nos Œuvres d'Art », *Le Courrier de la Champagne*, 15 novembre 1914.

« La neutralité du Saint-Siège et la France » (interview d'un envoyé spécial du "Petit Parisien" avec le Cardinal Caspari, secrétaire d'Etat du Vatican), *Le Courrier de la Champagne*, 20 décembre 1914.

« Propagande catholique chez les neutres » (article concernant le comité catholique de propagande), *Le Courrier de la Champagne*, 3 mars 1915.

« Les Vandales tentent de justifier leurs crimes » (discours de M. Dalimier à la Sorbonne), *Le Courrier de la Champagne*, 16 mars 1915.

« L'Art gothique et les Goths (présentation de l'ouvrage de M. Ferdinand Servian) », *Le Courrier de la Champagne*, 29 mars 1915.

« Pâques ! à la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 31 mars 1915.

« La Cathédrale du Sacre », *Le Monde illustré*, 29 mai 1915.

« Reims et les Barbares » (paru dans la "Gazette de Lausanne"), *Le Courrier de la Champagne*, 3 mars 1915.

« Le Baedeker des Barbares (Nouvelle édition) », *Le Courrier de la Champagne*, 8 avril 1915.

« M. Ugo Ojetti et la cathédrale de Reims (article paru dans le "Corriere della Sera" et relatant le visite de Ugo Ojetti (critique d'art italien) et de son compatriote, le poète Gabrielle d'Annunzis) », *Le Courrier de la Champagne*, 13 avril 1915.

« L'Allégorie des Cathédrales de France au théâtre Sarah Bernhardt », *L'Illustration*, 13 novembre 1915.

« Un petit écolier de Reims », *L'Illustration*, 29 janvier 1916.

« Les enfants et les masques », *L'Illustration*, 29 janvier 1916.

S.t, *Le Miroir*, 3 février 1916.

« Le portrait du Cardinal Mercier », *L'Illustration*, 16 décembre 1916.

« Reims. La Jeanne d'Arc de Paul Dubois sur le parvis de la Cathédrale. Croquis de guerre par François Flameng », *L'Illustration*, 14 juillet 1917.

« Cathédrale de Reims : la Grande Rose du portail. Reims. 22 décembre 1914. Croquis de guerre par François Flameng », *L'Illustration*, 14 juillet 1917.

« Suggestion de Benoît XV pour la paix », *L'Illustration*, 25 août 1917.

Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre, du 1er au 30 septembre 1914, Pages d'Histoire – 1914, Suite chronologique des dépêches du gouvernement français, Paris, Librairie Militaire Berger-Levrault, 95 p.

République française. Documents relatifs à la guerre de 1914... Rapports et procès-verbaux d'enquête de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens (décret du 23 septembre 1914), Paris, Imprimerie Nationale, T. I et II, 1915; III-IV, 1916; VI-IX, 1917 et X-XII, 1919. 6 vol.

Pendant la Guerre. L'esprit Satirique. En France. Préface d'Arsène Alexandre, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917, 155 p.

ALBERT Prince de Monaco, *La Guerre allemande et la Conscience universelle*, Paris, Payot et Cie, 1919, 170 p.

ALEXANDRE Arsène, « Espions et déménageurs », *Le Figaro*, 24 avril 1915.

ALEXANDRE Arsène, s.t., *Louvre-Agenda*, s.d., p.1-16.

ALEXANDRE Arsène, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, enquête entreprise par ordre de M. Albert Dalimier, Paris, Berger-Levrault, 1918, 218 p.

ALPHAUD Gabriel, *L'Action allemande aux Etats-Unis. De la mission Dernburg à l'incident Dumba (2 août 1914 – 25 septembre 1915)*, Paris, Payot, 1915, 499 p.

ALPHAUD Gabriel, *Les Etats-Unis contre l'Allemagne. Du rappel de Dumba à la déclaration de guerre (25 septembre 1915 – 4 avril 1917)*, Paris, Payot, 1917, 343 p.

AVRIL René d', « L'Holocauste de Reims », *Images de guerre*, août 1915, p.37-41.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. I. L'Union Sacrée*, Paris, Emile Paul, 1915, 393 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. II. Les Saints et la France*, Paris, Emile Paul, 1915, 381 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. III. La Croix de guerre*, Paris, Emile Paul, 1916, 455 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. IV. L'Amitié des tranchées*, Paris, Emile Paul, 1916, 318 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. V. Les voyages de Lorraine et d'Artois*, Paris, Emile Paul, 1916, 416 p.

BARRES Maurice, *Les Traits éternels de la France*, Paris, Emile Paul, 1916, 55 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. VI. Pour les mutilés*, Paris, Emile Paul, 1917, 333 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. VIII. Le Suffrage des morts*, Paris, Emile Paul, 1919, 315 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. IX. Pendant la bataille de Verdun*, Paris, Emile Paul, 1919, 407 p.

BARRES Maurice, *L'Ame française et la guerre. XII. Les Tentacules de la pieuvre*, Paris, Emile Paul, 1920, 277 p.

BARRES Maurice, *Mes cahiers. Tome XI. Juin 1914 – Décembre 1918*, Paris, Plon, 1938, 442 p.

BEDIER Joseph, *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*, coll. « Etudes et documents sur la guerre », Paris, Librairie Armand Colin, 1915, 40 p.

BEDIER Joseph, *Comment l'Allemagne essaye de justifier ses crimes*, coll. « Etudes et documents sur la guerre », Paris, Librairie Armand Colin, 1915, 48 p.

BELLET Charles (Mgr), *Protestation contre la destruction de la Cathédrale de Reims et le vandalisme allemand*, discours prononcé à la Société d'archéologie de la Drôme le 29 septembre 1914, Valence, Imprimerie de Jules Céas et fils, 1914, 22 p.

BELLET Charles (Mgr), *Barbarie allemande, Patriotisme français*, discours prononcé à la Société d'archéologie de la Drôme le 15 mars 1915, Valence, Imprimerie de Jules Céas et fils, 1915, 16 p.

BONNEFON Jean de, *Guillaume II et ses ancêtres*, Paris, Société d'éditions, 1917, 77 p.

BORDEAUX Henry, *La Glorieuse misère des prêtres*, Paris, Bloud et Gay, 1923, 230 p.

CARRILLO Gomez, *Parmi les ruines. De la Marne au Grand Couronné* (traduit de l'espagnol par J.-N. Champeaux), Paris, Berger-Levrault, 1915, 383 p.

CHALMETTE Charles, *La Cathédrale de Reims : Poème*, Limoges : Imprimerie Commerciale Perrette, 1921, 47 p.

CHAPELLE Pierre, *Camouflets, dix sonnets écrits à la Guerre* (dix dessins originaux de Charles Léandre), Paris, Editeur Georges Bertrand, 1917, 24 p.

CLAUDEL Paul, *La Nuit de Noël de 1914* (illustrations de Sainte-Marie Perrin), Paris, L'Art Catholique, 1916, 64 p.

CLEMEN Paul, *Der Zustand der Kunstdenmäler auf dem westlichen Kriegsschauplatz* (l'Etat des Monuments artistiques sur le théâtre occidental de la guerre), Leipzig, E.-A. Seeman, s.d.

CLEMEN Paul, *La Protection allemande des monuments de l'art pendant la guerre*. Traduit et commenté par Louis Dimier, extrait de la "Correspondance historique et archéologique" Paris, E. Champion, 1915, 27 p.

CLEMEN, Paul, *Der Zustand der Kunstdenkmäler auf dem westlichen Kriegsschauplatz*, Leipzig, E. A. Seemann, 1916, 48 p.

CLEMEN Paul, *Die Zerstörung der Kathedrale von St. Quentin*, Berlin, s.d. (1917) (traduction française : La destruction de la Collégiale de Saint-Quentin, Lausanne, 1918).

CLEMEN Paul, « Kunstchutz im Kriege. Berichte über den Zustand der Kunstdenkmäler auf den verchiedenen Kriegsschauplätzen und über die deutschen und österreichischen Massnahmen zu ihrer Erhaltung, Rettung und Erforschung », in *Verbindung mit Gerhard Bersu et al.*, t.1, *Die Westfront* (Le front occidental), Leipzig, Seemann, 1919, 2 t.

DAYOT Armand, « La Cathédrale de Reims 1211-1914 », Numéro spécial de *L'Art et les Artistes*, Paris, 1915, 64 p.

DEMAR-LATOUR A., *Ce qu'ils ont détruit. La Cathédrale de Reims bombardée et incendiée par les Allemands en septembre 1914*, Paris, Les Editions pratiques et documentaires, 1915, 64 p.

DE MUN Albert, « Contre les barbares », *Le Courrier de la Champagne,* 21 septembre 1914.

DIMIER Louis, *L'appel des intellectuels allemands. Textes officiels et traduction avec préface et commentaire*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1915, 160 p.

FLAMMARION Camille, *La mentalité allemande dans l'histoire*, Paris, Librairie Ernest Flammarion, 1915, 16 p.

FONSEGRIVE G., « Kultur et civilisation », *Revue Hebdomadaire*, 1er mai 1915.

FORT Paul, « Le martyre : chant au baron von Plattenberg », *Je sais Tout*, n°118, numéro spécial : Les villes d'art mutilées, septembre 1915, p.238-240.

FRANCISCUS, *Curés, sac au dos ! Visions de paix, visions de guerre*, Paris, P. Lethielleux, 1915, 192 p.

FRANCISCUS, *« Gott mit uns ! » Dieu avec nous !*, Paris, P. Lethielleux, 1916, 355 p.

GUILLOT E., *Précis de la Guerre de 1914, t. 1, août 1914-octobre 1915*, Paris, M. Imhaus et R. Chapelot, 1917, 342 p.

HALLAYS André, *L'Opinion Allemande pendant la Guerre 1914-1918*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1919, 268 p.

HANOTAUX Gabriel, « Destructions voulues », *Le Figaro*, 23 septembre 1914.

HARAUCOURT Edmond, « Herr Doktor et l'avant-guerre », *Le Journal*, 11 octobre 1915.

HERICAULT Gaston, *Terres assassinées. Devant les dévastations (1914-1933)*, Paris, Editions Recueil Sirey, 1934, 287 p.

HINZELIN Emile, *La Guerre du Droit. 1914 Histoire Illustrée*, Paris, Aristide Quillet, 1916, 1220 p.

HINZELIN Emile, *La Lorraine martyre*, Paris, impr. des arts et manufactures, 1915, 20 p.

LA SIZERANNE Robert de, *L'art pendant la Guerre. 1914-1918*, Paris, Hachette, 1919.

LAVEDAN Henri, « Les Grandes Heures (Le cri et les Larmes des choses) », *L'Illustration*, 25 novembre 1916, p.487-488.

LAVEDAN Henri et ZAMACOÏS Miguel, *Les Sacrifices, les Flandres, Noël, Reims, poème dramatique en 3 tableaux*, Paris, E. Flammarion, 1918, 207 p.

LEPELLETIER DE BOUHELIER Georges (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé (documents officiels), mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Senlis, Louvain, Soissons, etc…*, Paris, Hachette et Cie, 1915, 78 p.

LOUIS Paul, *Trois péripéties de la Crise mondiale*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1917, 126 p.

LUÇON Louis-Henri, *La Nécessité sociale de la religion*, Paris, Maison de la bonne presse, 1917, 31 p.

MABILLE DE PONCHEVILLE André, « La cathédrale de Reims vue par un soldat de la Marne », *Revue Critique*, n°172, 10 septembre 1920, p.540-551.

MALE Emile, *L'Histoire de l'art*, Paris, Larousse, 1915, 23 p.

MALE Emile, *L'Art allemand et l'Art français du Moyen-Age*, Paris, A. Colin, 1917, 282 p.

MAURRAS Charles, *La France se sauve elle-même de juillet à mi-novembre 1914*, Paris, Nouvelle librairie Nationale, 1916, 464 p.

NOTHOMB Pierre, « La Belgique martyre », *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1915.

NOTHOMB Pierre, *La Belgique en France. Les réfugiés et les héros*, Paris, Berger-Levrault, 1917, 195 p.

OJETTI Ugo, *L'Italia e la civilità tedesca*, Milano, Ravà, 1915, 31 p.

PETIT Gabriel et LEUDET Maurice, *Les Allemands et la Science, opinions de MM. Arsène Alexandre, Ernest Babelon, Maurice Barrès, Marcellin Boule, Emile Boutroux, A. Chauffard, A. Chauveau, A. Dastre, Yves Delage, Pierre Delbet, Pierre Duhem, E. Gaucher, Armand Gautier, E. Gley, Grasset, F. Henneguy, Camille Jullian, Félix Le Dantec, L. Landouzy, René Lote, Stanislas Meunier, Edmond Perrier, Emile Picard, Pinard, William Ramsay, Salomon Reinach, Charles Richet et Henri Roger*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1916, 375 p.

PILLET Antoine, *La Guerre actuelle et le droit des gens*, extrait de la "Revue générale du droit international public", Paris, A. Pedone, 1916, 132 p.

PILLET Antoine, *Les violences allemandes à l'encontre des non-combattants*, Paris, Librairie de la Société du Recueil Sirey, 1917, 21 p.

PILLET Antoine, *Les Conventions de La Haye du 29 juillet 1899 et du 18 octobre 1907, étude juridique et critique*, Paris, A. Pedone, 1918, 274 p.

QUANTIN René, *Images Enfantines. Guerre 1914. Mobilisation*, avril 1917, Lib Imprim Quantin, 1918, 20 p.

REAU Louis, *L'Art français aux Etats-Unis*, Paris, H. Laurens, 1926, 210 p.

REAU Louis, *Histoire de l'expansion de l'art français : Belgique et Hollande, Suisse, Allemagne et Autriche, Bohême et Hongrie...*, Paris, H. Laurens, 1928, 332 p.

REAU Louis, *L'art gothique en France : architecture, sculpture, peinture, arts appliqués*, Paris, G. Le Prat, 1945, 162 p.

REAU Louis, *L'Art religieux du Moyen Age, la sculpture*, Paris, F. Nathan, 1946, 190 p.

REAU Louis, *Histoire du vandalisme : Les monuments détruits de l'art français*, Paris, Editions Robert Laffont, 1958 (1ère édition), 1994, 1190 p.

RODIN Auguste, *Die Kathedralen Frankreichs*, mit Handzeichnungen Rodins aud 32 Tafeln, Leipzig, K. Wolff, 1917, 32 ill. par Clot.

ROGER Noëlle, « Le Calvaire de Reims », *La Revue Hebdomadaire*, n°26, 24 juin 1916, p.517-529.

ROSTAND Edmond, « La Cathédrale », *La "Grand Guerre" par les Grands Ecrivains*, Paris, Imp. Kapp, 5 décembre 1914, p.20.

SEIGNOBOS Charles, *1815-1915 : du congrès de Vienne à la guerre de 1914*, Études et documents sur la guerre, Paris, A. Colin, 1915, 35 p.

STAPFER Paul, *Les leçons de la guerre*, Paris, Librairie Fischbacher, 1915, 178 p.

TAP E., *La « Kultur » Germanique en 1914-1915, les atrocités allemandes en France et en Belgique, stigmatisées par l'Image*, Paris, Librairie de l'Estampe, 1915, 32 p, 14 pl.

THELLIER DE PONCHEVILLE (abbé), *Pour ceux qui luttent, pour ceux qui souffrent. Viatique de guerre. Les dernières prières de la cathédrale*, Paris, Bloud & Gay Editeurs, 1914, 147 p.

THELLIER DE PONCHEVILLE (abbé), « Les prêtres anciens combattants », *Etudes*, 5 novembre 1938, p.313-324.

VACHON Marius, *Les Villes martyres de France et de Belgique. Statistique des villes et villages détruits par les Allemands dans les deux pays, avec 41 vues de villes et des monuments historiques avant et après leur incendie*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1915, 212 p.

VACHON Marius, *La guerre artistique avec l'Allemagne. L'organisation de la victoire*, Paris, Payot, 1916, 268 p.

VACHON Marius, *La Préparation corporative à la guerre artistique et industrielle de demain avec l'Allemagne dans les beaux-arts*, Mâcon, Impr. de Protat frères, 1917**,** 64 p.

WARREN Whitney, *La Neutralité des Etats-Unis*, discours prononcé le 10 juin 1915 devant "The American club" de Paris, Paris, La Renaissance politique, littéraire et artistique, 1915, 24 p.

WARREN Whitney, *La Défense du peuple américain*, conférence prononcée à Paris le 25 mai 1916, Paris, La Renaissance politique, littéraire et artistique, 1916, 36 p.

WARREN Whitney, *Jugés par eux-mêmes, paroles allemandes*, préface de Withney Warren, Paris, Berger-Levrault, 1916, 102 p.

WARREN Whitney, *Our Friend, France*, Lecture given at Harvard University under the auspices of the Cercle Français. February 2, 1916. Lecture at the Harvard Club, Boston. February 1, 1916, New-York, 1916, 43 p.

WARREN Whitney, *Le Témoignage d'un citoyen américain 1915-1917*, recueil de conférences et d'articles écrits par l'auteur, Paris, La Renaissance du livre, 1917, 303 p.

Mémoire de la Grande Guerre

« Le 2e anniversaire de la Marne », *L'Illustration*, 16 septembre 1916.

BABIN Gustave, *La Bataille de la Marne (6-12 septembre 1914), esquisse d'un tableau d'ensemble*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1915, 91 p.

CAZIN Paul, *L'Humaniste à la guerre, Hauts de Meuse*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1920, 251 p.

DUCASSE André, *La guerre racontée par les combattants. Anthologie des écrivains du front*, Paris, Ernest Flammarion, 1932, t. 1. [Les batailles. - La vie du front]. - 297 p. ; t. 2. [L'âme du front]. - 150 p.

DUHAMEL Georges, *Vie des martyrs*, Paris, Livre de Poche, 1923, 229 p.

DUHAMEL Georges, *La possession du monde*, Paris, Mercure de France, 1919, 272 p.

GALLET Charles, *Le Pape Benoît XV et la Guerre*, Paris, Téqui, 1921, 394 p.

GAMELIN Maurice Gustave (Général), *Manœuvre et victoire de la Marne*. Paris, 1954, 363 p.

GIDE Charles et OUALID William, *La Guerre et la vie sociale : le bilan de la guerre pour la France*, Publications de la dotation Carnegie pour la paix internationale, Paris, P.U.F., 1931, 372 p.

LE GOFFIC Charles, *Marne en feu*, Coll. La France dévastée, 1ère série : les Régions, n° 11, Paris, Librerie Félix Alcan, 1921, 2e éd., 140 p.

LONDRES Albert, « De l'armée Sarrail à l'armée Pétain », *Le Petit Journal*, 7 juillet 1917.

MADELIN Louis, *La Victoire de la Marne*, Paris, Librairie Plon, 1931, 130 p.

NORMAND R. (Général), *Destruction et dévastation au cours des guerres*, Paris, Berger-Levrault, 1927, 314 p.

PASTRE Gaston, *Trois ans de front. Belgique, Aisne & Champagne*, Paris, Berger-Levrault, 1918, 180 p.

POIRIER Jules, *Reims (1er août – 31 décembre 1914). Les débuts de la guerre ; l'occupation allemande, la bataille de la Marne, libératrice de Reims ; le retour de l'armée française ; la destruction de Reims*, Paris, Payot, 1916, 352 p.

RECOULY Raymond, *Foch, le vainqueur de la guerre*, Paris, Hachette, 1919, 240 p.

RECOULY Raymond, *Joffre*, Paris, Editions des "Portiques", 1931, 320 p.

RECOULY Raymond, *Histoire de la grande guerre, 1914-1918*, Paris, Éditions de France, 1934, 383 p.

L'entre-deux-Guerres

Destruction des biens culturels

« L'histoire de la France bombardée », *L'Illustration*, 17 décembre 1921.

Reims, la Ville Martyre 1914-1918, Guide Diamant, Paris, Librairie Hachette, 1919.

ADAM Paul, *Reims dévastée*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1920, 180 p.

ADAM Paul, *Reims dévastée*, Paris, Lapina, 1930, 236 p et 71 eaux-fortes.

HENARD Robert, *Les Cathédrales de France. Ouvrage publié avec la haute approbation de Son Em. le cardinal Luçon, archevêque de Reims*, Paris, éditions Nilsson, 1929, 253 p.

MENNECIER Louis, « Les Collections du Musée des Beaux-Arts de Reims pendant la guerre (1914-1918) », *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1936-1937 et 1937-1938, n°151, p.157-199.

MERKI Charles, *Villes meurtries de France : Reims*, Librairie d'Art et d'Histoire, Paris et Bruxelles, G. Van Oest et Cie, 1919, 64 p.

ROSENTHAL Léon**,** *Le Martyre et la gloire de l'art français, une initiation artistique*, Paris, Delagrave, 1916, 128 p.

SARAZIN Charles, « Une cathédrale nationale : Reims », *La Revue Catholique*, n°5 de mars 1919, p.75-78.

VAILLAT Léandre, *Les maisons des pays de France. Les provinces dévastées – Flandres, Artois, Picardie, Ile de France, Champagne, Lorraine, Alsace*…, Paris, E. Flammarion, s.d, 50 p.

VAILLAT Léandre, *Le Mobilier des provinces dévastées : Flandre, Artois, Picardie, Ile-de-France, Champagne, Lorraine, Alsace*. Dessins de Sky, F. Ausseur et G. Risler, Paris, Chambre syndicale des entrepreneurs de menuiserie, 1922, 119 p.

Versailles et le problème des réparations

Droit international humanitaire, cédérom, Comité International de la Croix-Rouge.

ANTONUCCI A., *Le bilan des réparations et la crise mondiale*, Paris, Editions Berger-Levrault, 1935, 563 p.

BERNSTEIN Serge, « La Paix inachevée », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.120-126.

CALMETTE Germain, *Recueil de documents sur l'histoire de la question des réparations (1919-5 mai 1921)*, Publications de la Société de l'histoire de la guerre, Paris, A. Costes, 1924, 540 p.

CALMETTE Germain et HONNORAT André, *Un des problèmes de la paix. Les dettes interalliées*, Publications de la Société de l'histoire de la guerre, Paris, A. Costes, 1925, 251 p.

COLIN Paul, *Allemagne (1918-1921)*, Paris, J. Rieder et Cie, 1923, 295 p.

COPPIER André Charles, « La Rançon de nos Cathédrales », *La Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1918.

DESTHIEUX Jean, « Faudra-t-il restaurer les Monuments détruits ? Opinions de quelques personnalités », *Le Flambeau n°4*, 19 juin 1915, p.87-90.

DIMIER Louis, « Les réparations déniées aux Arts », *L'Action Française*, 25 juillet 1919.

FAZY Georges, *Le futur traité de paix et la sanction des Conventions de La Haye*, Genève, Extrait du « Bulletin de l'Institut National Genevois, tome XLIII, Imprimerie centrale, 1918, 15 p.

GRAPPE Georges, « Un oubli à réparer dans le traité de paix. Pour nos trésors d'art volés et détruits ils doivent restitutions et compensations », *Le Petit Parisien*, 10 juin 1919.

HULIN DE LOO Georges, « Les compensations à réclamer pour les dommages artistiques », *Bulletin de la classe des Beaux-Arts*, Académie Royale de Belgique, 1919, p.75-87.

KHNOPPF Fernand, « Les compensations pour dommages artistiques », *Bulletin de la classe des Beaux-Arts*, Académie Royale de Belgique, 1919, p.59-66.

MARGUILLIER Auguste, « Musées et Collections », *Mercure de France*, 1915, n°414 et n°420.

MARGUILLIER Auguste, « Une rançon à exiger. Le paiement en œuvre d'art des indemnités pour les pertes artistiques que l'Allemagne a fait subir à la France », *L'Illustration*, 11 janvier 1919, p.33-38.

MARGUILLIER Auguste, *La destruction des monuments sur le front occidental, réponse aux plaidoyers allemands*, Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1919, 82 p.

MICHEL Edmont, *Les dommages de guerre de la France et leurs réparations*, Paris, Berger-Levrault, 1932, 656 p.

MICHEL Edmont, *La valeur immobilière du territoire français envahi, guerre 1914-1918 (fortune privée) et la reconstitution des régions libérées, communication faite à la Société de statistiques de Paris, le 20 octobre 1920*, Nancy – Paris – Strasbourg, Editions Berger-Levrault, s.d.

NOËL Pierre, *L'Allemagne et les réparations*, Paris, Editions Payot, 1924, 224 p.

NOLHAC Pierre de, « L'art français en Allemagne. Ce qui peut revenir », *Les Arts*, n°173, 1919.

PILLET Antoine, *De l'Idée d'une Société des nations*, Paris, M. Rivière, 1919, 28 p.

PREVOST Jean, *Histoire de France depuis la guerre*, Paris, Editions Rieder, 1932, 370 p.

ROMANET DU CAILLAUD Jacques, *L'indemnité de dommage de guerre, son évaluation, son remploi, son paiement*, Paris, Ernest Sagot et Cie, 1925, 543 p.

Art et politiques artistiques

BLANCHE Jacques Emile, *Forain Jean-Louis. Propos de peintre*, Paris, Emile Paul, 1921, 325 p.

BOURDELLE Antoine, *La sculpture et Rodin*, Paris, Emile-Paul, 1937, 236 p.

BREHIER Louis, *L'Art chrétien, son développement iconographique des origines à nos jours…*, Paris, H. Laurens, 1918, 456 p.

CLEMEN Paul, *Gotische Kathedralen in Frankreich, Paris, Chartres, Amiens, Reims*, Zurich, Atlantis Verlag, 1937, 168 p.

DENIS Maurice, *Nouvelles théories sur l'art moderne, sur l'art sacré 1914-1921*, Paris, Rouart & Watelin, 1922, 291 p.

FOCILLON Henri, *Les Evocations françaises. Les Pierres de France*, Paris, H. Laurens, 1919, 160 p.

FOCILLON Henri, *Technique et sentiment, études sur l'art moderne*, Paris, H. Laurens, 1919, 271 p.

FOCILLON Henri, « L'art allemand depuis 1870 », in FOCILLON Henri, *Technique et sentiment, études sur l'art moderne*, Paris, H. Laurens, 1919, 271 p, p.166-213.

FOCILLON Henri, *Art d'Occident, Le Moyen âge roman et gothique*, Paris, A. Colin, 1938, 362 p.

FOCILLON Henri, *La vie d'une nation 1919-1939*, article publié dans *La France libre*, mars 1941, reproduit dans *la Revue du Caire*, septembre 1941, Le Caire, impr. de l'Institut français d'archéologie orientale, 1942, 20 p.

LEON Paul, *L'art gothique et les grandes cathédrales… notice historique et archéologique*, Paris, R. Ducher, 1920, 6 p. et 40 pl.

LEON Paul, « L'Art d'écrire l'Histoire de l'Art », *La Renaissance politique, littéraire et artistique*, octobre 1921, p.5-6.

LEON Paul*, Art et artistes d'aujourd'hui*, Paris, E. Fasquelle, 1925, 214 p.

MAGNE Henri Marcel, *L'Art français depuis 20 ans : l'architecture*, Paris, F. Rieder, 1922, 130 p.

Reconstruction et restaurations

« On peut restaurer la cathédrale de Reims » (présentation de l'article de M. Guillaume Tronchet extrait de la "Renaissance" sous le titre "L'Eloquence des ruines"), *Le Courrier de la Champagne*, 11 février 1915.

« Nous restaurerons la Cathédrale de Reims », *Fantasio*, 1er mars 1915.

« La restauration de la cathédrale », *Petit Journal*, 2 juillet 1916.

« La Restauration des Monuments publics », *Petit Journal*, 10 octobre 1916.

« Pour la restauration de la Cathédrale de Reims », *Le Rémois*, 20 avril 1919.

« A propos de la Cathédrale de Reims », *Le Rémois*, 29 mai 1919.

« Notre-Dame de Reims. – Les dévastations », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°24, 26 novembre 1921.

« La Résurrection d'une ville martyre : Reims… », *l'Opinion*, 16 mars 1923.

« Conférence sur la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°4, 24 janvier 1925.

« La consolidation des statues de la cathédrale de Reims », *L'Illustration*, 3 avril 1926.

« Tribune Libre : la restauration de la Cathédrale de Reims (lettre ouverte de Geneviève Devignes adressée à Jean de Bonnefon) », *Nord-Est*, 5 février 1927.

« Une Reconstitution de la Statue de N.-D. de Reims », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°37, 13 septembre 1930.

« Comment s'achève la restauration de la Cathédrale de Reims », *Nord-Est*, 19 septembre 1935.

« Le vandalisme à Reims », *Pourquoi pas ?*, 26 mars 1937.

« Vers la restauration définitive… », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°79, mai – juin 1937.

« La Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°89, juillet – août 1937.

« Le beau dieu de la cathédrale retrouvera bientôt sa tête », *l'Union*, 21 décembre 2003.

Pour le relèvement de Reims, fascicule édité par la Mairie de Reims et par le Comité de Propagande, août 1920, 32 p.

ANDRE René, « Bientôt, la Cathédrale de Reims dressera à nouveau dans la Champagne ressuscitée sa silhouette aux tours tronquées », *Le Vingtième Siècle*, 26 septembre 1935.

ANTONY-THOURET Pierre, *Pour qui n'a pas vu Reims au sortir de l'Etreinte Allemande (octobre 1918). La Cathédrale.. La Ville..*, Paris, Chez l'Auteur, 1927, 36 p, 127 planches.

AUBERT Marcel, « Trois têtes de statuettes de la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental de la Société Française d'archéologie*, vol. 81, 1922, p.214-216.

AUBERT Marcel, « Trois "rescapés" de Reims », *Gazette des Beaux-Arts*, 1922, 1er semestre, p.234-236.

AUBERT Marcel, « La restauration de la Cathédrale », *L'Art Sacré*, juillet 1938, p.175-180.

BASTIDE C. , « La renaissance d'un département dévasté ». *Revue des sciences politiques*, 1923, p.589-594.

BERNA J., « Les autres sanctuaires restaurés », *L'Art Sacré*, juillet 1938, p.190-192.

BESNARD Charles-Henri, « La ruine et la résurrection de nos grandes cathédrales du nord », *La Nature revue des sciences et de leurs applications à l'art et à l'industrie*, n°2556, 31 mars 1923, p.193-208.

BLANC Marc, « Comment, pierre par pierre, renaît la cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 8 avril 1932.

BLANC Marc, « Comment renaît la cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 9 avril 1932.

BLANC Marc, « Comment renaît la cathédrale de Reims. Une visite aux combles », *L'Eclaireur de l'Est*, 10 avril 1932.

BOURDEIX Pierre, « La Reconstruction de Reims. Concours de façades », *La Reconstruction Moderne*, 27 mai 1923.

BOURDEIX Pierre, « La Reconstruction de Reims », *Le Nord et l'Est*, n°150, janvier 1926.

BRAIVE Georges et DENEUX Henri, « La Restauration de la Cathédrale de Reims », *Science et Industrie*, Paris, 1938, 14 p.

BRAIVE Georges, « La restauration de la cathédrale de Reims », *Travaux, revue de la Fédération Nationale des Travaux Publics*, n°70, octobre 1938.

BROS Maurice, *L'effort financier de l'Etat français dans l'œuvre de réparation*, thèse de doctorat (sciences politiques et économiques), Meulan, Impr. A. Réty, 1924, 136 p.

BRUNET Emile, « La Restauration de la cathédrale de Soissons », *Bulletin monumentale*, 1928, p.64-99.

CARLIER Achille, *Des Mesures préventives qui permettraient d'assurer le sauvetage des vitraux de la cathédrale de Chartres en cas d'attaque brusquée*, Paris, Achille Carlier, 1935, 3 fasc., 92 p.

CARLIER Achille, « Les principes de notre doctrine », *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.2-13.

CARLIER Achille, « Le martyre de Reims continue », *Les Pierres de France*, n°1, janvier-février 1937, p.16-31.

CARLIER Achille, « Le martyre de Reims », *Les Pierres de France*, n°4, septembre-décembre 1937, p.220.

CARLIER Achille, « Les Inaugurations de Reims et de Soissons : Appel à la décence et à l'objectivité », *L'Action Française*, 28 avril 1938.

CARLIER Achille, « Ne profanez pas davantage la Cathédrale de Reims », *L'Action Française*, 5 mai 1938.

CARLIER Achille, « Le régime des honoraires d'architectes dans les Monuments Historiques », *L'Action Française*, 12 mai 1938.

CARLIER Achille, « La cathédrale de Reims chasse gardée », *L'Action Française*, 19 mai 1938.

CARLIER Achille, « Le scandale de Reims », *Les Pierres de France*, n°6, avril-juin 1938, p.52-66.

CARLIER Achille, « Le contresens de l'éclairage public à la cathédrale de Reims », *Les Pierres de France*, n°6, avril-juin 1938, p.67-70.

CARLIER Achille, « Le Scandale de Reims », *L'Action Française*, 7 juillet 1938.

CARLIER Achille, « Les grandes équivoques de Reims », *L'Action Française*, 23 juillet 1938.

CARLIER Achille, « Les désastres de Reims et l'opinion du vingtième siècle », *Les Pierres de France*, n°8, octobre-décembre 1938, p.174-195.

CARLIER Achille, « Notes sur la galerie des rois de Reims », *Les Pierres de France*, n°8, octobre-décembre 1938, p.196-198.

CARLIER Achille, « Bourdelle et le combat de David à Reims », *Les Pierres de France*, n°8, octobre-décembre 1938, p.199-202.

CARLIER Achille, *Les monuments anciens dans la civilisation nouvelle*, Corbeil, Achille Carlier, 1945, 4 vol., 1446 p.

CURZON Henri de, « Pour restaurer la Cathédrale. Toujours des exagérations » (paru dans la "Gazette de France"), *Le Courrier de la Champagne*, 17 novembre 1914.

DAUBE-BANCEL, « La reconstruction des cités détruites, » *La Grande Revue*, Paris, Bureau de la presse sociale, mai et juin 1917.

DAYOT Armand, « Que deviendra la Cathédrale de Reims ? (Essai d'une Solution collective) », *La Revue*, du 1er au 15 juillet 1917.

DENEUX Henri, « La Cathédrale de Reims », *Bulletin mensuel de l'Association Provinciale des Architectes Français*, juin 1924, p.220-226 et p.261-268.

DENEUX Henri, « La Cathédrale de Reims », *La Construction Moderne*, 26 octobre 1924, p.37-40.

DENEUX Henri, « La Cathédrale de Reims (suite) », *La Construction Moderne*, 2 novembre 1924, p.56-58.

DENEUX Henri, « La restauration de la cathédrale de Reims », *L'Illustration,* n°4312, 24 octobre 1925, p.439-441.

DENEUX Henri, « Le clocher à l'ange de la cathédrale de Reims », *Les Monuments historiques de la France*, 1936, t.3, p.65-75.

DENEUX Henri, « La restauration de l'église Saint-Remi à Reims », *Les Monuments historiques de la France*, 1939, p.8-11.

DE SOUZA Robert, « La restauration de la Cathédrale de Reims », *L'Eclaireur de Nice,* 5 mars 1919.

DISTELBARTH Paul, *France vivante, tome II : Images de la France*, Paris, Alsatia, 1937, 351 p.

DRUART René, « La résurrection de Reims », *Le Grand Tourisme, n°52*, 1923, p.10-17.

DUROY DE BRUIGNAC J., *Sous les obus. ? Pour revivre ?*, de Georges Risler, Reims, L. Michaud, 1936, 345 p.

FABRE Abel, « La Restauration de Notre-Dame de Reims », *Mois littéraire*, septembre 1916.

FABRE Abel, « La Restauration de Notre-Dame de Reims », *Petit Journal*, 10 octobre 1916.

FABRE Marc-André, « La restauration de la cathédrale de Reims », *La Croix*, jeudi 10 janvier 1929.

FINOT Marcel, « Les travaux de restauration de la Cathédrale », *L'Eclaireur de l'Est*, 26 avril 1927.

FORESTIER Marcel Nicolas, « La Reconstruction de Reims », *La Construction Moderne*, n°51, 18 septembre 1927, p.589-596.

HALLAYS André, « Le nouveau plan de Reims », *L'Illustration Générale Universelle*, 5 juin 1920, p.347-352.

HALLAYS André, « La reconstruction de Reims », série d'articles, *Journal des Débats*, du 1er mai au 30 juin 1920.

HALLAYS André, « La Cathédrale qui renaît », *La Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1925, p.561-578.

HALLAYS André, « Les travaux de la cathédrale », *Journal des Débats*, 8 décembre 1929.

HAUBOLD Bernard, « Le déplacement de la Fontaine des Boucheries à Reims », *Les Monuments historiques de la France*, 1939, p.41-47.

HOLLANDE Maurice, « La Renaissance Economique de Reims », *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1924-1925, p.301-310.

HOLLANDE Maurice, « Le nouveau Reims : réalités, espoirs », discours d'ouverture de la séance du 7 juillet 1927, *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1926-1927, p.7-24.

HUIGNARD Henri, *Cathédrale de Reims. La statuaire de la façade occidentale et de ses tours*, 1943, 3 albums, *A. Les dégâts causés par le temps. B. Les dommages de la guerre 1914-1918. C. Les restaurations du XIXe et XXe siècles*, document conservé à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.

LAFFOREST Roger de, « Je regrette la belle cathédrale mutilée », *L'Emancipation Nationale*, 22 octobre 1937.

LAURAIN Camille, « Douze ans après. La restauration de la Cathédrale de Reims. La totalité des sommes dépensées depuis 1918 s'élève à 22 millions », *Nord-Est*, s.d.

LAURAIN Camille, « La restauration de la Cathédrale de Reims se poursuit. Cette année les travaux ont surtout porté sur l'abside », *Nord-Est*, 30 novembre 1938.

LAUT Ernest, « La cathédrale de Reims est ressuscitée. Il a fallu vingt années pour rendre à la cathédrale martyre sa splendeur et sa majesté. C'est l'art et le labeur patient des hommes qui ont réparé les maux causés par la guerre », *Le Petit Journal*, 10 juillet 1938.

LEON Paul, *Les monuments historiques, conservation, restauration*, Paris, H. Laurens, 1917, 380 p.

LEON Paul, « La Reconstruction de Reims : plans de la ville avant la guerre, projet pour la reconstruction de la ville et plans de détails par E. Kalas » *Les Arts,* n°172, 1918, p.25-32.

LEON Paul, *La guerre et l'architecture : la renaissance des ruines ; maisons, monuments*, Paris, H. Laurens, 1918, 96 p.

LEON Paul, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, 15 p.

LEON Paul, « La restauration des monuments après la guerre », *Arts et artistes d'aujourd'hui*, 1925, p.9-30.

LEON Paul, *Exposé des titres et travaux de Paul Léon*, Paris, Impr. de A. Maretheux et L. Pactat, 1932, 3 p.

LEON Paul, *La protection des monuments*, La Documentation Française Illustrée, n°64, Paris, La Documentation Française, avril 1952, 31 p.

MEGRET Christian, « Au secours des belles pierres de France. Les réparations plus néfastes que les obus à Reims », *Le Jour*, 22 avril 1937.

MEGRET Christian, « Au secours des belles pierres de France », *Editions de 5 Heures*, n°112, 22 avril 1937, p.1-2.

MICHEL André, « Faut-il le croire ? », *Le Journal des Débats*, 26 novembre 1915.

MICHEL André, « Dans les ruines de nos Monuments historiques. Conservation ou restauration ? », *La Revue des deux mondes*, 15 novembre 1917, p.397-416.

MICHEL André, « Où en est et que deviendra la Cathédrale de Reims », (conférence donnée à la Société des Conférences, le 14 février 1919), *la Revue Hebdomadaire*, n°11, 15 mars 1919, p.311-327.

OGIER E., « Une tache gigantesque : la reconstruction des régions envahies en France », *Le Monde Illustré*, 25 septembre 1920.

OUDART Georges, « La Grande Délaissée de Reims », 10 décembre 1929 (?).

POLIGNAC Michel de, « Renaissance de la Champagne », *Le Monde illustré*, 25 septembre 1920, p.16.

POLIGNAC Michel de, « La résurrection d'une ville martyre : Reims », *L'opinion*, 16 mars 1923.

RISLER Georges, « De la reconstruction des villes détruites », *Bulletin de la Société Française des HBM*, 1916, p.26-37.

RODIN Auguste, « Une lettre d'Auguste Rodin », *Les Vandales 1914 – 1915 – 1916*, Editions de l'Art et les Artistes, Paris, 1916, p.154-159.

ROSENTHAL Léon**,** *Villes et villages français après la guerre : aménagement, restauration, embellissement, extension*, Paris, Payot, 1918, 288 p.

ROZET G., « Une promenade dans Reims renaissant », *L'Illustré de la province et des colonies*, n°269, mai 1924.

SAINSAULIEU Max, « Tribune libre : la statue de Jeanne d'Arc », *Nord-Est*, du 22 mai 1938.

VAILLAT Léandre, *La Cité renaissante*, Paris, Larousse, 1918, 103 p

VERDIER Paul, « Il y a cent ans. Le budget pour l'exercice 1838. La création de la Commission des Monuments Historiques », *Les Monuments historiques de la France*, 1937, p.192-196.

VERRIER Jean, « Les Monuments Historiques à l'Exposition Internationale de 1937 », *Les Monuments historiques de la France*, 1937, p.33-120.

Reims, la cathédrale et ses visiteurs

« Les Prisonniers de M. Dalimier », *Le Courrier de la Champagne*, 3 octobre 1914.

« L'ambassade des Etats-Unis a envoyé une mission », *L'Eclaireur de l'Est*, 4 octobre 1914.

« Le Ministre des Travaux Publics visite la Cathédrale », *Le Courrier de la Champagne*, 16 octobre 1914.

« M. Marcel Sembat à Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 18 octobre 1914.

« M. Viviani à Reims. Il décore le Maire », *Le Courrier de la Champagne*, 10 novembre 1914.

« M. Poincaré à Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 9 décembre 1914.

« M. Poincaré à Reims. Visite-express », *Le Courrier de la Champagne*, 15 décembre 1914.

« Rudyard Kipling à Reims. Le grand écrivain britannique devant la statue de Jeanne d'Arc sur le parvis de la cathédrale », *L'Illustration*, 28 août 1915.

« M. Poincaré à Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 19 juin 1917.

« La visite de M. Poincaré à Reims », *L'Eclaireur de l'Est*, 20 juin 1917.

« Le Président de la République visite Reims », *Le Rémois*, 10 octobre 1918.

« M. Wilson à Reims », *Le Rémois*, 26 décembre 1918.

« M. Wilson à Reims ? ? », *Le Rémois*, 16 janvier 1919.

« Ira… n'ira pas ! », *Le Rémois*, 26 janvier 1919.

« M. Lloyd George chez nous », *Le Rémois*, 26 janvier 1919.

« M. Wilson à Reims », *Le Rémois*, 29 janvier 1919.

« Le voyage du président Wilson à Reims », *Le Rémois*, 2 février 1919.

« Pour visiter la Cathédrale de Reims », *Le Rémois*, 19 février 1919.

« L'impression de M. Wilson », *Le Rémois*, 23 février 1919.

« Pests that tourists would like to avoid. One Is in Rheims Cathedral, and Another Is the Overbearing Passport Controller", *New-York Herald*, 2 octobre 1919.

« Dans la Cathédrale de Reims », *La Force Française*, 27 août 1920, p.451.

« La Visite du Président de la République à la Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°27, juillet – août 1928.

« L'entrée solennelle à Reims de Son Excellence Mgr Suhard », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°42, mars - avril 1931.

« La visite de la Cathédrale par M. le Président de la République », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°24, 15 juin 1935.

BURNAND Robert, *Reims sept siècles d'histoire devant la cathédrale*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1918, 43 p.

CROUVEZIER Gustave, *Itinéraires pour la visite des champs de bataille en Champagne, Aisne, Argonne, Verdun*, Reims, L. Michaud, 1930, 18 p.

DEVIGNES Geneviève, *La Champagne rayonnante. Rheims magnifique*, Paris, Editions et Publications contemporaines, 1928, 140 p.

DUPONT Eugène, *Reims. Echos et visions du passé*, Reims, Impr. de la « Dépêche du Nord-Est », 1921-1922, 180 p.

HALLAYS André, « Un journaliste allemand à Reims », *Journal des Débats*, 11 novembre 1926.

HALLAYS André, « Le voyage à Reims de Nicolas Duchesne (aller) », *Journal des Débats*, 20 mars 1927.

HALLAYS André, « Le voyage à Reims de Nicolas Duchesne (retour) », *Journal des Débats*, 3 avril 1927.

HANOTAUX Gabriel, *Circuits des champs de bataille de France, histoire et itinéraires de la Grande Guerre…*, Paris, Édition française illustrée, 1919, 516 p.

HERRIOT Edouard, *A la cathédrale de Reims, par Edouard Herriot*, Les Amis d'Edouard, n°117, Abbeville, Impr. F. Paillart, 1927, 20 p.

LAFOND Jean, *Visite aux monuments de Reims* (extrait du Journal de Rouen, 1-8 juin et 17-20 juillet 1919), Rouen, Impr. du Journal de Rouen, 1920, 12 p.

SEM, *La Cathédrale de Reims*, Paris, Plon, 1926, 56 p.

VOISIN Marcel, *En marge de l'affaire du Chemin des Dames : la bataille pour Reims, 27 mai – 2 juin 1918*, Reims, E. Jolly, 1931, 32 p.

Monseigneur Landrieux

« Mgr Landrieux, évêque de Dijon », *La Semaine religieuse de Dijon*, 52e année, n°1, 27 novembre 1915, p.810-814.

« Mgr Landrieux », *La Semaine religieuse de Dijon*, 51e année, n°50, 11 décembre 1915, p.841-843.

« Prise de possession du siège épiscopal de Dijon », *La Semaine religieuse de Dijon*, 52e année, n°5, 29 janvier 1916, p.65-66.

« Sacre de Mgr Landrieux », *La Semaine religieuse de Dijon*, 52e année, n°6, 5 février 1916, p.81-95.

« Lettre du cardinal-secrétaire d'Etat à Mgr Landrieux, évêque de Dijon, à propos de "La Cathédrale de Reims : un crime allemand" », *La Semaine religieuse de Dijon*, 55e année, n°43, 25 octobre 1919, p.338-339.

« Monseigneur Landrieux », *Le Miroir Dijonais et de Bourgogne*, supplément, 8e année, 1926, p.2392-2406.

Le Sacre de Mgr Landrieux, évêque de Dijon en la cathédrale Saint-Bénigne le 2 février 1916, Dijon, Librairie A. Benoist, 1916, 47 p.

ABELE Pierre, *Conférence sur Monseigneur Landrieux*, texte dactylographié conservé aux Archives Diocésaines de Dijon.

BAUDRILLARD Alfred (Mgr), « L'Oraison funèbre de Mgr Landrieux », *Le Miroir Dijonnais et de Bourgogne*, Dijon, Impr. De Thorey, Supplément, n°89, 1927 (?), p.2431-2447.

LANDRIEUX Maurice (Mgr), *Du laïcisme à l'anarchie*, Dijon, Union typographique, s.d., 24 p.

LANDRIEUX Maurice (Mgr), *Du laïcisme au paganisme*, Marseille, Publiroc, 1924, 24 p.

Le cardinal Luçon

« Une lettre du Pape au Cardinal Luçon à propos du bombardement de la cathédrale de Reims », *Le Courrier de la Champagne*, 12 novembre 1914.

« La lettre de Benoît XV au cardinal Luçon », *Le Courrier de la Champagne*, 13 novembre 1914.

« Le cardinal Luçon et le président du conseil de l'Eglise réformée de Reims » (lettre du cardinal Luçon), *Le Courrier de la Champagne*, 25 novembre 1914.

« Réponse du Cardinal Luçon au duc d'Orléans » (lettre du Cardinal Luçon datée du 30 octobre 1914), *Le Courrier de la Champagne*, 3 décembre 1914.

« Le Cardinal Luçon et le Grand-Rabbin de France » (lettres échangées entre le Grand-Rabbin de France, Alfred Lévy et le Cardinal Luçon, publiées dans l'« Univers israélite »), *Le Courrier de la Champagne*, 6 décembre 1914.

« Le bombardement de Reims. Lettres du Grand Rabbin de Lille et du Cardinal Luçon », *Le Courrier de la Champagne*, 9 décembre 1914.

« Une lettre du Cardinal Luçon » (lettre adressée aux vicaires capitulaires de Chambéry), *Le Courrier de la Champagne*, 21 décembre 1914.

« Une lettre du Cardinal Luçon » (lettre adressée à Mgr Cézerac, évêque de Cahors), *Le Courrier de la Champagne*, 22 décembre 1914.

« Discours de S.E. le Cardinal Luçon à l'occasion de l'anniversaire de l'incendie de la cathédrale de Reims, 19 septembre 1915 », *Revue Rémo-Ardennaise*, 25 septembre 1915.

« Lettre de S.E. le Cardinal Luçon à S. Gr. Mgr. Rumeau, Evêque d'Angers, Reims, 5 octobre 1914 », *Revue de l'Anjou*, septembre-octobre 1914.

« Le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims, dans sa cathédrale », *L'Illustration*, 19 février 1916.

« Protestation du cardinal Luçon », *Echo de Paris*, 12 mars 1918.

« Le Cardinal Luçon rentre à Reims », *Le Rémois*, 28 novembre 1918.

« Bref de S.S. le Pape Pie XI à S. Em. le Cardinal Luçon », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°23, 4 juin 1927.

« La Résurrection de la Cathédrale. Les noces de diamant sacerdotales de S. Em. le Cardinal Luçon », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°23, 4 juin 1927.

« La Paroisse en Deuil », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°38, juillet 1930.

BAGUENIER DESORMEAUX Henri, *Etudes vendéennes. Notes d'un vieux Chercheur. Un grand Vendéen du Temps présent. S.E. Le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims*, Fontenay-le-Comte, Henri Lussaud, 1919, 92 p.

BERAUD Edmond, *Une lettre du cardinal Luçon, le 3 février 1918*, Fontenay-le-Comte, Impr. de Henri Lussaud, s.d., 2 p.

DE MUN Bertrand, Comte, « Le Cardinal Luçon », *Le Correspondant*, n°1626, 25 juin 1930, p.911-922.

DROUILLY Georges, « Hommage à Reims, par S.E. le Cardinal Luçon », *Lectures pour tous*, 1er janvier 1918.

FREZET Amable, « Discours d'ouverture », *Travaux de l'Académie de Reims*, (séance du 3 juillet 1930), année 1929-1930, p.7-38.

FREZET Amable, « Funérailles de S.E. Le Cardinal Luçon, 3 juin 1930. Paroles prononcées au nom de l'Académie », *Travaux de l'Académie de Reims*, année 1929-1930, p.100-103.

FREZET Amable, « L'Eglise et la France en deuil. S.Em. le Cardinal Luçon », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°38, juillet 1930.

FREZET Amable, *Le Cardinal Luçon*, Reims, Matot-Braine, 1931, 40 p.

GOYAU Georges, « Un archevêque au chevet d'une grande blessée. Le cardinal Luçon à Reims », *Le Figaro*, 26 mai 1927.

LEFEBVRE Jacques, « Devant la cathédrale blessée que l'on rendra au culte le 26 mai. Un entretien avec Mgr Luçon le cardinal de la Ville martyre », *Petit Journal*, s.d.

LONDRES Albert, « Avec le cardinal de la ville martyre », *Le Petit Journal*, 14 avril 1918.

LYAUTEY Pierre, « Le Cardinal Luçon à Reims pendant la guerre », *La Revue des deux Mondes*, t.20, 1934, p.91-106.

LYAUTEY Pierre, *Le Cardinal Luçon – Archevêque de Reims 1842-1930*, Paris, Librairie Plon, 1934, 255 p.

Max Sainsaulieu et Henri Deneux

« Hommage à Henri Deneux », *Société des Architectes de la Marne*, bulletin n°41, juin 1928, p.4-9.

« La mémoire en couleur de l'architecte Henri Deneux », *l'Union*, 13 avril 1994.

« Les archives d'Henri Deneux », *V.R.I.*, mars 1995, p.48-49.

CONDROYER Emile, « La cathédrale ressuscitée. Promenade fervente avec l'héritier des bâtisseurs médiévaux », *Le Journal*, 17 octobre 1937.

DENEUX Henri, *L'Évolution des charpentes du XIe au XVIIIe siècle*, extrait de « L'Architecte », Paris, Impr. de G. Kadar, 1927, 27 p.

DENEUX Henri, *La Métrophotographie appliquée à l'architecture*, préface de Paul Léon, Savenay, Etablissements Hélioluxe, 1930, 82 p.

DRUART Henri, *Eloge de Monsieur Henri Deneux, architecte en chef des Monuments historiques de Reims*, texte dactylographié, 2 juin 1969.

SAINSAULIEU Jean (abbé), *Max*, s.d., 11 p. (dactylographiées)

Les donations

« Le Musée a reçu comme dons », *L'Indépendance de la Nièvre*, 21 juillet 1918.

« Le Danemark et la reconstruction de la Cathédrale de Reims », *Bulletin Diocésain*, n°10, 15 mai 1920.

« Une lampe pour la Cathédrale de Reims », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°9, 30 avril 1921.

« Un don des Catholiques lyonnais à la Cathédrale de Reims », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°12, 11 juin 1921.

« Une réponse aux barbares. M. Rockefeller donne un million de dollars à la France », *Le Figaro*, 30 mai 1924.

« La répartition du don Rockefeller a été fait hier », *Le Matin*, 7 juin 1924.

« La répartition du don de M. Rockefeller », *L'Echo de Paris*, 7 juin 1924.

« Le don Rockefeller. Cinq millions pour Reims, quatre pour Fontainebleau et neuf pour le Palais de Versailles », *Comoedia*, 7 juin 1924.

« Le don Rockefeller », *Bulletin mensuel de l'Association Provinciale des Architectes Français*, juin 1924, p.238.

« Reims.- La Cathédrale et le don Rockefeller », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°12, 14 juin 1924.

« Remerciements à M. Rockefeller », *Le Temps*, 18 juin 1924.

« Lettre de Son Eminence à M. J. D. Rockefeller », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°14, 12 juillet 1924.

« La visite de M. Rockefeller à la Cathédrale et à St-Remi », *Nord-Est*, du 8 septembre 1925.

« M. Rockefeller visite la Cathédrale de Reims. Il se rend compte de l'état des travaux de la charpente », *Nord-Est*, 23 octobre 1925.

« M. John – D. Rockefeller bienfaiteur de la Cathédrale de Reims a visité hier l'édifice en reconstruction et a assisté à l'inauguration de sa rue », *Nord-Est*, 5 juillet 1936.

« Cathédrale de Reims : les six millions de Rockefeller », *l'Union*, 23 juin 1994.

« Une grande libéralité américaine », *La Revue des Deux Mondes*, s.d., p.785-789.

GRIMAUD Anne-Marie, « Le don de John D. Rockefeller J.-R. à la France, 1924-1926 », *Bulletin du C.E.N.A.* (E.H.E.S.S.), n°4, octobre 1997, p.93-103.

HALLAYS André, « La donation Rockefeller », *Journal des Débats*, 12 décembre 1926.

HANOTAUX Gabriel, « Rapport sur les prix de Vertu, 25 novembre 1915 », *La Revue Hebdomadaire*, 4 décembre 1915.

HANOTAUX Gabriel, *Le Comité "France-Amérique". Son activité de 1909 à 1920*, Paris, Comité ″France-Amérique″, 1920, 35 p.

HANOTAUX Gabriel, « Pour Versailles, Reims et Fontainebleau. Une grande libéralité américaine », *La Revue des Deux Mondes*, 15 février 1925.

HIRAL Ange-Marie, *La Cathédrale martyre : Reims*, Québec, La Cie de Publication « Le Soleil », 1918, 44 p.

HOLLANDE Maurice, *La cathédrale de Reims*, coll. Bibliothèque Catholique Illustrée, Paris, Bloud & Gay, 1929, 56 p.

JULIEN Jean, *Guerre 1914-1917. Eglises de France*, Album de huit eaux-fortes par Jean Julien, 1917.

LEON Paul et BOSWORTH Welles, *La donation John D. Rockefeller pour la restauration des palais et des parcs de Versailles et de Fontainebleau et de la cathédrale de Reims,* 1948, manuscrit et planche, (document conservé à la Bibliothèque de l'Institut).

LEPELLETIER DE BOUHELIER Georges (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *Légendes de la guerre de France, poèmes...*, Paris, E. Fasquelle, 1917, 341 p.

WILDENSTEIN Georges, « John D. Rockefeller, Jr », *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-août 1960, p.24.

Fouilles, découvertes archéologiques et historiques

« Fouilles et découvertes dans la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°42, 18 octobre 1919.

« Les fondations de la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°52, 27 décembre 1919.

ANDRIEUX Louis (Abbé), « Les fondations de la Cathédrale ». *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°50, 13 décembre 1919.

BALCON Sylvie, BERRY Walter et NEISS Robert, *95 : Fouilles de la Cathédrale. Reims*, Reims, Nouvelles Imprimeries Champenoises, 1995, 20 p.

BALCON Sylvie, BERRY Walter et NEISS Robert, « Reims et le quartier de la cathédrale », *Archeologia*, 1996, n°326, p.20-32.

BERRY Walter et NEISS Robert, « La découverte du baptistère paléochrétien de Reims », in ROUCHE Michel (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.869-888.

DEMAISON Louis, *L'Art de la Champagne, région de Reims*, coll. Les Arts français, Paris, L. de Boccard, 1916, 72 p.

DEMAISON Louis, « Les figurines des Vices et des Vertus au portail occidental de la cathédrale de Reims », *Bulletin Monumental*, vol. 82, 1923, p.130-161.

DEMAISON Louis, « Les Incendies de Reims au Moyen-Age », Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1924, 23 p.

DEMAISON Louis, « Les Cathédrales de Reims antérieures au XIIIe siècle », *Bulletin Monumental,* vol. 85, 1926, p.67-116.

DEMAISON Louis, « La cathédrale de Reims à propos d'un livre récent », *Bulletin Monumental*, vol. 88, 1929, p.125-137.

DEMAISON Louis, *La Cathédrale de Reims*, Photos de Jean Roubier, Encyclopédie Alpina illustrée, Paris, Alpina, 1936, 4 p., 40 pl.

DENEUX Henri, « Tête d'une statue du XII siècle trouvée dans l'église de Saint-Remi de Reims », *Bulletin Monumental*, 1921, p.118-122.

DENEUX Henri, « Signes lapidaires et épures du XIIIe siècle à la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental*, 1925, p.99-131.

DENEUX Henri, *Dix ans de fouilles dans la Cathédrale de Reims*, conférence donnée à la Société des Amis du Vieux Reims, le 1er juillet 1944, Reims, Matot-Braine, 1944, 36 p.

DENEUX Henri, « Les "crétiaus" de la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental*, 1946, p.109-112.

DESHOULIERES François, « Les fouilles de la cathédrale de Reims », *Bulletin monumental de la Société Française d'archéologie*, vol. 82, 1923, p.400-408.

FERREE Barr, *The Books of the kings of France*, New-York, The Pennsylvania Society, 1923, 12 p.

LEON Paul, *Etude sur la ville de Reims, des origines au XXe siècle,* 1962, 156 p. dactylographiées et 12 p. manuscrites, (document conservé à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine).

SAINSAULIEU Max, « Reims, sa région, ses matériaux », *Bulletin mensuel de l'Association Provinciale des Architectes Français*, juin 1924, p.193-196, p.227-233 et p.269-271.

SARAZIN Charles, *Cathédrale de Reims. Le Maître-Autel du XVIIIe siècle*, Reims, Impr. Monce et Cie, Tirage à part du tome 136 des "Travaux de l'Académie nationale de Reims", 1923, 45 p.

SARAZIN Charles, « Deux pierres tombales rémoises », *Nouvelle revue de Champagne et de Brie*, janvier et mars 1925, p.25 et p.77.

SARAZIN Charles, *La lutte contre les incendies à Reims au XVIIIe siècle*, Largentière, Impr. de E. Mazel, 1926, 8 p.

SARAZIN Charles, *Deux objets mobiliers provenant de l'ancienne église St-Pierre-le-Vieil et conservés à la cathédrale*, Reims, Matot-Braine, 1928, 12 p.

SARAZIN Charles, *Le caveau construit au XVIIIe siècle sous le sanctuaire de la cathédrale pour la sépulture des archevêques*, Reims, Matot-Braine, 1929, 24 p.

SARAZIN Charles, « Le Sourire de Reims », *Sourire de Reims*, n°2, avril 1929, 4 p.

SARAZIN Charles, « Notes pour servir à l'histoire de la sonnerie provisoire de la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°30, 25 juillet 1931.

SARAZIN Charles, *L'Autel et la Chapelle "du Cardinal" en la cathédrale de Reims*, Reims, L. Michaud, Librairie de l'Académie, 1934, 48 p.

SARAZIN Charles, « L'Ange de Saint Nicaise », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°72, mars - avril 1936.

SARAZIN Charles, « Le Maître-Autel de la Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°77, janvier 1937.

SARAZIN Charles, « La Crypte, dite de Saint Nicaise », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°93, mars 1938.

SARAZIN Pierre, « La Cathédrale de Reims », *Notes d'Art et d'Archéologie*, juillet 1927, p.33-38.

SCHEFER Gaston, *Un sacre royal dans la cathédrale de Reims : le sacre de Louis XV*, coll. Images Historiques, Paris, H. Laurens, 1916, 16 p.

Inaugurations et commémorations

« Inauguration des Orgues de la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°22, 29 octobre 1921.

« Notre Cathédrale provisoire », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°1, octobre 1922.

« Les travaux de la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°9, 5 mai 1923.

« La Réouverture de la Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°19, mars - avril 1927.

« La restauration de la Cathédrale », *Nord-Est*, 13 mai 1927.

« La réouverture de la Cathédrale de Reims », *Nord-Est*, 27 mai 1927.

« Le Gouvernement et la Reconstruction de la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°22, 28 mai 1927.

« La nef de Reims rendue au culte », *Journal des débats*, 29 mai 1927.

« La Fête du 26 mai », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°20, mai - juin 1927.

« Deliverer of Rheims at ceremony », *The Universe*, 3 juin 1927.

« Le Chemin de Croix des Hommes dans la Cathédrale de Reims, » *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°21, juillet - août 1927.

« Heureux lendemains », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°21, juillet - août 1927.

« Chronique paroissiale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°23, novembre - décembre 1927.

« Visites de cloches… », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°23, novembre - décembre 1927.

« Baptême d'une cloche à la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°25, 20 juin 1931.

« Le Carillon de la Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°71, janvier - février 1936.

« Pourquoi aurons-nous le 18 Octobre la Consécration de Notre-Dame de Reims ? », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°90, septembre - octobre 1937.

« Renseignements et indications pratiques sur la cérémonie du 18 octobre », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°90, septembre - octobre 1937.

« La consécration de la cathédrale de Reims. Raison de cette cérémonie », *La Croix*, 16 octobre 1937.

« Les cérémonies de Reims », *Le Figaro*, 18 octobre 1937.

« Aujourd'hui, la cathédrale de Reims restaurée est rendue au culte », *Le Progrès de Lyon*, 18 octobre 1937.

« Aujourd'hui consécration solennelle de la cathédrale de Reims », *Excelsior*, 18 octobre 1937.

« Aujourd'hui. Consécration de la cathédrale de Reims », *L'Echo de Paris*, 18 octobre 1937.

« La Cathédrale de Reims est ce matin solennellement consacrée. Le soir la basilique des sacres sera illuminée », *Le Nord-Est*, 18 octobre 1937.

« The Cathedral at Rheims. Restoration work completed. Consecration to-day », *The Times*, 18 octobre 1937.

« Après dix-sept ans de longs et patients efforts. La cathédrale de Reims est rendue au culte dans sa totalité », *L'Eclaireur de l'Est*, 19 octobre 1937.

« 18 octobre 1937 », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°91, novembre - décembre 1937.

« Lettre de S. S. Pie XI à S. Em. le Cardinal Suhard », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°91, novembre - décembre 1937.

« Où la joie et la fierté de Reims sont aussi celles de la France entière (extraits de journaux nationaux) », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°91, novembre - décembre 1937.

« La renaissance de la cathédrale de Reims. Une réplique de l'étendard de Jeanne d'Arc sera offerte par l'Angleterre », *Le Jour*, 13 février 1938.

« A Paris, a été inauguré, hier, l'exposition des "Trésors de Reims" », *L'Eclaireur de l'Est*, 8 avril 1938.

« Au Musée de l'Orangerie. Le Président de la République a visité l'Exposition des Trésors de Reims », *Le Nord-Est*, 29 avril 1938.

« L'inauguration officielle de la cathédrale de Reims complètement restaurée. Elle donnera lieu à des solennités les 9 et 10 juillet prochain », *Excelsior*, 10 mai 1938.

« Avant l'inauguration de la cathédrale. La préparation de la cérémonie est activement poussée », *Le Nord-Est*, 21 juin 1938.

« Qu'en pensez-vous ?, (interventions de diverses personnalités : M. Pol Gosset, M. Max Sainsaulieu, M. De Bruignac, M. Herbé à propos du déplacement de la statue Jeanne d'Arc) », *Le Nord-Est*, 25 juin 1938.

« La statue de Jeanne d'Arc. Libres opinions », *Le Nord-Est*, 28 juin 1938.

« La statue de Jeanne d'Arc. Libres opinions », *Le Nord-Est*, 30 juin 1938.

« Reims fêtera dimanche sous la présidence de M. Albert Lebrun la restauration de sa cathédrale », *Excelsior*, 5 juillet 1938.

« Reims aux secrets retrouvés », *L'Intransigeant*, 7 juillet 1938.

« "La cathédrale de Reims restaurée, c'est le symbole de la restauration spirituelle du monde" assure Mgr Suhard », *Le Petit Journal*, 9 juillet 1938.

« La Cathédrale de Reims restaurée », *Le Nord-Est*, 10 juillet 1938.

« Tant de fois meurtrie, Notre-Dame de Reims ressuscite aujourd'hui entourée de la piété et de la gloire de la nation », *Le Jour*, 10 juillet 1938.

« Après 24 ans de silence… les cloches de Reims ont annoncé la renaissance de la cathédrale », *Excelsior*, 10 juillet 1938.

« Les grandes orgues de la cathédrale qui doit être consacrée solennellement ce matin ont été inaugurées », *Le Petit Journal*, 10 juillet 1938.

« L'apothéose de la Cathédrale ressuscitée. Une foule nombreuse venue de Champagne, de France et de l'étranger s'était associée aux Rémois », *Le Nord-Est*, 11 juillet 1938.

« Le miracle de Reims. Des fêtes d'une incomparable grandeur ont marqué hier la résurrection de la cité martyre », *Le Petit Parisien*, 11 juillet 1938.

« Les mystères de Reims », *Le Jour*, 11 juillet 1938.

« Reims a célébré la résurrection de sa cathédrale », *Le Journal*, 11 juillet 1938.

« Reims vit en présence du monde assemblé une des plus belles pages de son histoire », *Le Petit Journal*, 11 juillet 1938.

« L'inauguration à Reims de la cathédrale restaurée », *L'Oeuvre*, 11 juillet 1938.

« La cathédrale », *Le Journal des Débats*, 11 juillet 1938.

« Trois noms à retenir », *Le Jour*, 13 juillet 1938.

« Au moment de prendre sa retraite, M. Henri Deneux reçoit l'hommage du clergé de Reims et des Amis de la Cathédrale », *Le Nord-Est*, 23 décembre 1938.

« Les adieux à M. Deneux, Architecte de la Cathédrale », *Bulletin du Diocèse de Reims*, n°1, 7 janvier 1939.

« Il y a 35 ans. La Cathédrale de Reims était la proie des flammes », *La Concorde Républicaine. L'époque*, 20 septembre 1949.

Exposition des trésors de Reims, catalogue d'exposition par Paul Jamot, Charles Sterling, Maurice Sérullaz et Francis Salet, Paris, Musée de l'Orangerie, 1938, 63 p.

Souvenirs de la Résurrection de la Cathédrale de Reims sous la présidence de S.E. le Cardinal Suhard…Et en présence de Monsieur Albert Lebrun… 9 et 10 juillet 1938, fascicule avec 12 illustrations.

ARMAND René, « La cathédrale éternelle », *Le Petit Journal*, 17 octobre 1937.

CADILHAC Paul-Emile, « Les Fêtes de Reims », *L'Illustration*, n°4976, 16 juillet 1938, p.344-347.

CADILHAC Paul-Emile, « Les Grandes Heures de Notre-Dame de Reims », *L'Illustration*, n°4976, 16 juillet 1938, p.363-368.

CONDROYER Emile, « La cathédrale ressuscitée », *Le Journal*, 16 octobre 1937.

CONDROYER Emile, « L'émouvante consécration de la cathédrale de Reims », *Le Journal*, 19 octobre 1937.

DE BRUIGNAC Jean Duroy, « La statue de Jeanne d'Arc… en déplacement ! », *Nord-Est*, 9 juin 1938.

DE LA RUPPELLE (Colonel), « Inauguration laïque d'une Cathédrale », *La Croix de Savoie*, 22 mai 1927.

DORGELES Roland, *Le réveil des morts*, Paris, Albin Michel, 1923, 311 p.

DUFOURCQ Norbert, « Les grandes orgues de Reims », *Le Journal des Débats,* 8 juillet 1938.

FREZET Amable, s.t., *Croix de Paris*, 17 août 1937.

GAYET Ernest Fernand, « La réoccupation des nefs de la Cathédrale », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°16, mai - juin 1926.

GAYET Ernest Fernand, « La Cathédrale sera solennellement consacrée le 18 octobre », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°90, septembre - octobre 1937.

GAYET Ernest Fernand, « 1937-1938 », *Bulletin paroissial de Notre-Dame*, n°92, janvier 1938.

GHEON Henri, « Introduction au Jeu des Grandes Heures », *L'Art Sacré*, juillet 1938, p.185-189.

GHEON Henri, *Le Jeu des Grandes heures de Reims*, Reims, L. Michaud, 1938, 63 p.

HALLAYS André, « La nef de Reims rendue au culte », *Journal des Débats*, 29 mai 1927.

JAMOT Paul, « Eglise des rois, Reine des églises », *L'Art Sacré*, juillet 1938, p.169-173.

LAPEROUSSE Léon de, « La cathédrale de Reims entièrement restaurée a été hier solennellement consacrée », *Le Jour*, 19 octobre 1937.

MONTGON A. de, « Les Fêtes de Reims. De Clovis à Charles X. Dans les pierres mutilées et aujourd'hui rajeunies de l'antique cathédrale est inscrite toute l'histoire de France », *Le Petit Bleu*, 9 juillet 1938.

PAILLARD Louis, « Glorieuse et mystique, la cathédrale de Reims ressuscite de ses ruines », *Le Petit Journal*, 19 octobre 1937.

ROLLEPOT Christian de, « A Reims. Bloc par bloc. Motif par motif. Maille par maille. La dentelle de pierre de la cathédrale a été restaurée », *Excelsior*, 17 octobre 1937.

VAILLAT Léandre, *Le Sourire de l'ange, roman*, Paris, E. Flammarion, 1929, 310 p.

Bibliographie

Instruments de travail

Répertoire général des œuvres de André Hallays 1859-1930. Livres, études, articles, conférences, préface de Robert de Souza, Paris, Librairie académique Perrin, 1933, 138 p.

Bibliographie des travaux scientifiques de M. Marcel Aubert. Ouvrages et articles publiés de 1905 à 1948, préface de Paul Deschamps, Paris, Société Française d'Archéologie, 1948, 41 p.

Catalogue collectif des périodiques, du début du XVIIe siècle à 1939, conservés dans les Bibliothèques de Paris et dans les Bibliothèques universitaires des Départements, 5 t., Paris, Bibliothèque Nationale, 1967 à 1981.

Le répertoire Iconos. Photothèques et photographes, 9e édition revue et augmentée, Paris, La Documentation Française, 2004, 576 p.

BENEZIT Emmanuel, *Dictionnaires des Peintres, Dessinateurs et Graveurs*, Paris, Librairie Gründ, 1976, 10 vol., 942 p.

BENOIT Yves (dir.), *Dictionnaire des ministres (1789-1989)*, Paris, Perrin, 1990, 1028 p.

BERSTEIN Serge et BERSTEIN Gisèle, *Dictionnaire historique de la France contemporaine, t.1 1870-1945*, Paris, Editions Complexe, 1995, 846 p.

BORGE Jacques et VIASNOFF Nicolas, *Archives des militaires*, Paris, Michèle Trinckvel, 1997, 203 p.

COMITE D'HISTOIRE DU MINISTERE DE LA CULTURE, *Points de repère. Quelques sources d'information sur le ministère de la Culture à l'usage des étudiants et des jeunes chercheurs*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture, 1996, 67 p.

CORVISIER André (dir.), *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, Paris, P.U.F., 1988, 884 p.

COSTON Henry (dir.), *Dictionnaire de la politique française*, Paris, H. Coston, la Librairie française, 1967, 2 vol., 1088 p.

DRUART René, « L'iconographie rémoise de la guerre », *Travaux de l'Académie de Reims*, 1920-1921, p.209-344.

FAVIER Jean (dir.), *Les Archives Nationales. Etat général des fonds, t.2 1789-1940*, Paris, Archives Nationales, 1978, 656 p.

FAVIER Jean (dir.), *Les Archives Nationales. Etat général des inventaires, t.2 1789-1940*, Paris, Archives Nationales, 1991, 298 p.

JADART Henri, « Bibliographie Rémoise 1914-1915 », *Le Courrier de la Champagne*, 8 mars 1915.

JADART Henri, « Bibliographie rémoise. Collection de documents relatifs à Reims pendant la Guerre 1914-1916 » (1re liste close au 31 juillet 1916), *Travaux de l'Académie de Reims*, années 1915-1916, p.57-92.

JADART Henri, « Bibliographie rémoise. Collection de documents relatifs à Reims pendant la Guerre 1914-1916 » (2e liste close au 31 décembre 1916), *Travaux de l'Académie de Reims*, années 1915-1916, p.45-50.

JADART Henri, « Bibliographie rémoise. Collection de documents relatifs à Reims pendant la Guerre 1914-1916 » (3e liste, du 1re janvier au 30 juin 1917), *Travaux de l'Académie de Reims*, années 1916-1917, p.85-94.

JADART Henri, « Bibliographie des revues et des journaux rémois parus à Reims et à Paris depuis la guerre 1914-1917 », *Travaux de l'Académie de Reims*, p.96-98.

JADART Henri, « Bibliographie rémoise et ardennaise pendant la Guerre et l'Armistice 1914-1919 » (4e liste d'une collection relative à Reims et au département des Ardennes, continuées du 1er juillet 1917 au 30 juin 1919), *Travaux de l'Académie de Reims*, années 1917-1919, p.63-105.

JIANOU Ionel et DUFET Michel, *Bourdelle*, Paris, Ed. Arted, 1984, 215 p. (catalogue d'inventaire)

JOLLY Jean, *Dictionnaire des parlementaires français. Notices biographiques sur les ministres, sénateurs et députés français de 1889 à 1940, précédé de la liste des ministères... de 1871 à 1940, des ministres... de 1871 à 1940, des présidents du Sénat de 1876 à 1940, des sénateurs de 1876 à 1940, des membres de l'Assemblée nationale de 1871 à 1876, des présidents de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés de 1871 à 1940 et des députés de 1876 à 1940*, Paris, Presses universitaires de France.

JOSEPH Édouard, *Dictionnaire biographique des artistes contemporains 1910-1930*, Paris, Art et Édition, 1930-1934, 3 vol.

JUDRIN Claudie, *Inventaire des dessins du musée Rodin*, Paris, éditions du Musée Rodin, 1984-1992, 6 t.

JULLIARD Jacques et WINOCK Michel, *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, Paris, Seuil, 1996, 1258 p.

LEBLANC Henri, *Collection Henri Leblanc – La Grande Guerre – Iconographie, bibliographie, documents divers…,* Paris, Emile - Paul, 1916-1922, 8 vol. (t I, 1916, 434 p / t V, 1918, 390 p / t VII, 1920, 405 p).

MAILLARD Robert (dir.), *Dictionnaire universel de l'art et des artistes : où sont traités, de manière historique et critique, l'art de tous les pays et contrées, des origines à nos jours, les écoles et mouvements, la vie et l'œuvre des architectes, peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, F. Hazan, 1967, 3 vol.

MAILLARD Robert (dir.), *Dictionnaire universel de la peinture*, Paris, S.N.L.-Dictionnaires Robert, 1975, 6 vol.

PEYCERE David et RAGOT Gilles (dir), *Archives d'architectes. Etat des fonds, XIXe-XXe siècles*, Paris, La Documentation française, 1996, 320 p.

PIERRARD Pierre, *Dictionnaire de la IIIe République*, Paris, Librairie Larousse, 1968, 256 p.

POIRRIER Philippe, *Bibliographie de l'histoire des politiques culturelles. France, XIXe-XXe siècles*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture, 1999, 221 p.

RAMBAUD Mireille, *Les sources de l'histoire de l'art aux Archives nationales*, Paris, Imprimerie Nationale, 1955, 173 p.

REAU Louis, *Dictionnaire polyglotte des termes d'art et d'archéologie*, Paris, P.U.F., 1953, 252 p.

RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François, *La France d'un siècle à l'autre, 1914-2000 : dictionnaire critique*, Paris, Hachette Littératures, 1999, 979 p.

SORLIN Pierre, *La société française. t.2. 1914-1968*, Paris, Arthaud, 1971, 331 p.

Méthodologie de recherche et approches pluridisciplinaires

CRU Jean Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants*, édité en français de 1915 à 1928, Paris, Les Etincelles, 1929, 731 p.

CRU Jean Norton, *Du témoignage*, Paris, Gallimard, 1930, 270 p.

MEARSHEIMER John J., *Liddel Hart and the weight of history*, London, Cornell university press, 1988, 234 p.

PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Editions du Seuil, 1996, 330 p.

PRUNGNAUD Joëlle (dir.), *La cathédrale*, actes de colloque, Lille, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle, 2001, 304 p.

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, 438 p.

WINOCK Michel, « Qu'est-ce qu'un événement ? », *L'Histoire*, n°268, septembre 2002, p.32-36.

Approche historique

Généralités

BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Histoire de l'Europe contemporaine*, Paris, Hatier, 1992, 378 p.

BERSTEIN Serge et MILZA Pierre, *Histoire de la France au XX^e^ siècle 1900-1930*, Paris, Editions Complexe, 1999, 574 p.

BERTAUD Jean-Paul et SERMAN William, *Nouvelle Histoire militaire de la France, 1789-1919*, Paris, Fayard, 1998, 855 p.

CONRAD Philippe, *Le poids des armes : guerres et conflits de 1900 à 1945*, Paris, P.U.F., 2004, 420 p.

CORVISIER André, *Les Hommes, la guerre et la mort*, Paris, Economica, 1985, 453 p.

CORVISIER André, *La guerre : essais historiques*, Paris, P.U.F., 1995, 423 p.

CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France*, Paris, P.U.F., 1997, 4 vol.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Paris, Dalloz, 1953, 744 p.

GERBOD Paul, *L'Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours*, Paris, P.U.F., 1977, 384 p.

LEON Paul, *La guerre pour la paix, 1740-1940*, 15ème édition, Paris, A. Fayard, 1950, 701 p.

MAYEUR Jean-Marie, *La vie politique sous la Troisième République 1870-1940*, Paris, Editions du Seuil, 1984, 445 p.

MILZA Pierre, *Les Relations internationales de 1918 à 1939*, Paris, Armand Colin, 1998, 192 p.

NEAU Patrice, *L'Empire allemand*, Q.S.J. n°3172, Paris, P.U.F., 1997, 128 p.

RENOUVIN Pierre, *L'Empire allemand de 1890 à 1918*, Paris, Tournier et Constans, 1951, 315 p.

SCHRÖDER Hans-Jürgen, *Confrontation and cooperation : Germany and the United States in the era of World War I, 1900-1924*, Providence, Berg, 1993, 460 p.

WINOCK Michel, *La France politique XIXe – XXe siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1999, 553 p.

ZERAFFA-DRAY Danièle, *Histoire de la France : d'une République à l'autre, 1918-1958*, Coll. Hachette Supérieur, Baume-les-Dames, Hachette, 1992, 288 p.

La Première Guerre mondiale

14-18. Mourir pour la Patrie, Coll. « Point Histoire », Paris, Editions du Seuil, 1992, 331 p.

1914-1918, l'autre front, Coll. Cahier du mouvement social, n°2, Paris, Editions Ouvrières, 1977, 235 p.

La bataille de la Marne, septembre 1914, actes de la séance solennelle de la commémoration organisée le 22 septembre 1984, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, 119 p.

Guerre et cultures, Paris, Armand Colin, 1994, 445 p.

La Guerre de 1914-1918, cédérom, Larousse et Pathé, 1997.

Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, 141 p.

Reconstruction en Picardie après 1918 (catalogue de l'exposition 2000-2001), Paris, Editions de la Réunion des Musées Nationaux, 2000, 311 p.

ABBAD Fabrice, *La France des années 20*, Coll. Cursus série Histoire, Paris, Armand Colin, 1993, 191 p.

AGULHON Maurice, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979, 251 p.

AGULHON Maurice, *Histoire vagabonde. Vol. 1, Ethnologie et politique dans la France contemporaine ; vol. 2, Idéologie et politique dans la France du XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1988, 2 vol., 318 p. ; 306 p.

AGULHON Maurice, *Marianne au pouvoir : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914*, Paris, Flammarion, 1989, 447 p.

AGULHON Maurice, *La République. De Jules Ferry à François Mitterrand. 1880 à nos jours*, coll. Histoire de France Hachette, Paris, Hachette, 1990, 525 p.

AGULHON Maurice et BONTE Pierre, *Marianne, les visages de la République*, coll. Découverte Gallimard, Paris, Gallimard, 1992, 128 p.

AGULHON Maurice, NOUSCHI André et SCHOR Ralph, *La France de 1914 à 1940*, coll. « Série histoire », Tours, Editions Nathan, 1993, 283 p.

AGULHON Maurice, *Les métamorphoses de Marianne : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours*, Paris, Flammarion, 2001, 320 p.

ASSOULINE Pierre, *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter 1884-1932*, coll. Folio, Paris, Editions Balland, 1989, 632 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La guerre des enfants 1914-1918 : essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, 187 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, « Vers une histoire culturelle de la Première Guerre mondiale », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°41, janvier-mars 1994, p.5-7.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'Enfant de l'ennemi 1914-1918. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Collection historique, Paris, Aubier, 1995, 222 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre*, Amiens, CRDP de Picardie, 1995, 104 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *La Grande Guerre*, coll. Découvertes Gallimard, Paris, Gallimard, 1998, 160 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18. Retrouver la guerre*, coll. Folio histoire, Paris, Gallimard, 2000, 398 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Paris bombardé 1914-1918 », in CHASSAIGNE Philippe et LARGEAUD Jean-Marc (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004, p.31-36.

AZEMA Jean-Pierre, « Pétain et les mutineries de 1917 », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.80-85.

BARTOV Omer, *The Eastern Front 1941-45. German Troops and the Barbarisation of Warfare*, New York, St. Martin's press, 1986, 214 p.

BASCHET Eric, *L'Armée Française. Les Grands Dossiers de l'illustrations. Histoire d'un siècle 1843-1944*, Paris, Le livre de Paris, 1987, 191 p.

BASCHET Eric, *La Grande Guerre. Les Grands dossiers de L'Illustration 1914-1916*, Paris, Le livre de Paris, 1987, 191 p.

BASCHET Eric, *La Grande Guerre. Les Grands dossiers de L'Illustration 1917-1919*, Paris, Le livre de Paris, 1987, 191 p.

BECKER Annette, « La "Grosse Bertha" frappe Saint-Gervais », in CENTRE DE RECHERCHE DE L'HISTORIAL DE PERONNE, *14-18. La très Grande Guerre*, Paris, Le Monde Editions, 1994, p.209-213.

BECKER Annette, *Les oubliés de la Grande Guerre humanitaire et culture de guerre*, Paris, Noësis, 1998, 405 p.

BECKER Jean-Jacques, *Comment les Français sont entrés dans la Guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presses Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, 637 p.

BECKER Jean-Jacques, « La bataille de la Marne », *L'Histoire*, n°6, 1978.

BECKER Jean-Jacques (dir.), *Les Français dans la Grande guerre*, Paris, R. Laffont, 1980, 317 p.

BECKER Jean-Jacques, *La Première Guerre mondiale*, Paris, M.A., 1985, 238 p.

BECKER Jean-Jacques, « La Guerre était-elle inévitable ? », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.28-34.

BECKER Jean-Jacques, « Les innovations stratégiques », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.48-54.

BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre 1914-1918 : La grande mutation*, Questions au XXe siècle, Paris, Edition Complexe, 1988, 221 p.

BECKER Jean-Jacques et BERSTEIN Serge, *Victoire et frustrations*, coll. Nouvelle histoire de la France contemporaine, Paris, Point Seuil, 1990, 455 p.

BECKER Jean-Jacques, *L'Europe dans la Grande guerre*, Coll. Histoire Belin Sup, Paris, 1996, 319 p.

BECKER Jean-Jacques, *1917 en Europe : l'année impossible*, Paris, Editions Complexe, 1997, 204 p.

BECKER Jean-Jacques, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, 122 p.

BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Paris, Publications de l'Université de Nanterre, 1990, 495 p.

BECKER Jean-Jacques et BERNSTEIN Serge, *Victoire et frustrations 1914-1929*, Nouvelle histoire de la France contemporaine, t. 12, Paris, Editions du Seuil, 1990, 455 p.

BLOND Georges, *La Marne*, Paris, Presses de la Cité, 1962, 308 p.

BLOND Georges, *1914. La Marne*, Paris, Editions Stock-Presses de la Cité, 1974, 240 p.

BOURDETTE Jean-Marie, « L'occupation de Pontfaverger en 1914 », in *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.89-118.

CABANES Bruno, « Héroïsme et barbarie. Le tournant de 1914-1918 », *L'Histoire*, n°267, juillet-août 2002, p.62-67.

CANINI Gérard, *La Lorraine dans la guerre de 14-18*, Nancy, Presses Universitaires, 1984, 121 p.

CAZALS Remy, MARQUIE Claude et PINIES René, *Années cruelles 1914-1918*, Villelongue, Atelier du Gué, 1983, 1998 (rééd), 162 p.

CENTRE DE RECHERCHE DE L'HISTORIAL DE PERONNE, *14-18. La très Grande Guerre*, Paris, Le Monde Editions, 1994, 278 p.

CHASTENET Jacques, *Cent ans de République. t. 4. Jours inquiets et jours sanglants, 1906-1918*, Paris, J. Tallandier, 1970, 477 p.

COCHET François, *« Rémois en guerre » (1914-1918). Parole de témoins et sources écrites*, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michelle Perrot, Université de Paris VIII, 1983, 432 p.

COCHET François, *La Guerre de 1914-1918 dans la Ville des Sacres. Reims ville-martyre : vie et mort d'un mythe républicain ?*, Reims, C.R.D.P., 1985, 44 p.

COCHET François, *Rémois en guerre 1914-1918 : l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses Universitaires, 1993, 168 p.

COCHET François, « Rémois en 1914-1918 : le Chroniqueur et le Moraliste », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, 1995, n°171, p.361-377.

COCHET François (dir), *Les occupations en Champagne-Ardenne 1814-1944*, Reims, Presses Universitaires de Reims, 1996, 244 p.

COCHET François, « Comportement des troupes occupantes et de populations occupées dans un village de la Marne : 1914-1918. Essai de typologie », in COCHET François (dir), *Les occupations en Champagne-Ardenne 1814-1944*, Reims, Presses Universitaires de Reims, 1996, p.103-120.

CONRAD Philippe, *La Grande guerre, 1914-1918*, Coll. "Histoire et musées", Paris, Athanor, 1988, 31 p.

CONRAD Philippe et LASPEYRES Arnaud, *La Grande Guerre 1914-1918. De la tourmente à la victoire*, Paris, E.P.A., 1989, 303 p.

CONRAD Philippe, *Le sang de la Marne : septembre 1914*, n° spécial de "Historica", Bayeux, Heimdal, 1992, 80 p.

CORVISIER André et JACQUART Jean (dir.), *De la guerre réglée à la guerre totale*, 119e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, section d'histoire moderne et contemporaine et section d'archéologie et d'histoire de l'art, Amiens, octobre 1994, Paris, Éd. du CTHS, 1997, 294 p.

DEBERGH François et GAILLARD André, *1918. Les chemins de l'Armistice*, Paris, Editions France-Empire, 1998, 268 p.

DELAUNAY Jacques, *Secrets diplomatiques 1914-1918*, Bruxelles, Editions Brepols, 1963, 181 p.

DELMAS Jean (Général), « La guerre imaginée par les cinq grands états-majors », in *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, p.49-55.

DELPERIER Louis, « 1914. La Marne. L'Armement des troupes françaises en 1914 », *Gazette des Armes*, 1984, 10 p.

DESTEMBERG Jean-Daniel, *Les Chemins de l'Histoire 1914-1918. Marne, Verdun, Chemin des Dames*, Thionne, Ed. du Signe, 1996, 220 p.

DROZ Jacques, *Les causes de la Première Guerre mondiale. Essai d'historiographie*, Paris, Editions du Seuil, 1973, 207 p.

DUCASSE André, MEYER Jean et PERREUX Gabriel, *Vie et mort des Français*, Paris, Hachette, 1960, 506 p.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les Français 1914-1920*, Paris, Editions Richelieu, 1972, 395 p.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français 1914-1918*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1994, 515 p.

DUTOURD Jean, *Les Taxis de la Marne*, Paris, Livre de Poche, 1965, 251 p.

EVERETT Susan, *La Première Guerre Mondiale*, Paris, France loisirs, 1983, 255 p.

FERRO Marc, *La Grande Guerre 1914-1918*, Coll. Folio Histoire, Paris, Editions Gallimard, 1969 (1ère éd.), 1990, 412 p.

HAUREZ Rosemonde, *Avec les soldats de la guerre de 1914-1918,* Paris, Bordas, 1984, 32 p.

HORNE John, « Corps, lieux et nations. La France et l'invasion de 1914 », *Annales HSS*, 55e année, n°1, janvier-février 2000, p.73-109.

ISSELIN Henri, *La bataille de la Marne*, Paris, Arthaud, 1964, 278 p.

LAURENT René, *La Bataille de la Marne (1914)*, coll. « Vie quotidienne d'autrefois », Lyon, Editions Horvath, 1994, 195 p.

LEBRUN Jeanne, *Grandes vacances 14-18*, Paris, Flammarion, 1992, 108 p.

MILZA Pierre, « Et la guerre devient mondiale… », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.86-95.

MIQUEL Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983, 663 p.

MIQUEL Pierre, *L'armée française 1880-1930, un certain âge d'or, Paris*, GGEA, 1987, 208 p.

MIQUEL Pierre, *La Grande guerre au jour le jour*, Paris, Fayard, 1988, 405 p.

MIQUEL Pierre, *Les Hommes de la Grande Guerre. Le 1er conflit Mondial 1914-1918*, Marabout, 1988, 447 p.

MIQUEL Pierre, « L'année 14 », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.56-64.

NOUAILHAT Yves-Henri, *France et Etats-Unis : août 1914-avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, 483 p.

PERREUX Gabriel, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, coll. "La vie quotidienne", Paris, Hachette, 1966, 353 p.

PIERRE Michel et COBLENCE Jean-Michel, *14-18. La première Guerre Mondiale, les jours de l'histoire*, Paris, Casterman, 1986, 70 p.

POIDEVIN Raymond, *Les origines de la Première Guerre mondiale*, Paris, P.U.F., 1975, 119 p.

POURCHER Yves, *Les jours de guerre : La vie des Français au jour le jour 1914-1918*, Paris, Hachette/Pluriel, 1994, 546 p.

RENOUVIN Pierre, *La Première guerre mondiale*, coll. Que sais-je ?, Paris, P.U.F., 1971, 128 p.

ROUSSEAU Frédéric, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil XXe siècle, 1999, 409 p.

SCHOR Ralph, *La France dans la Première Guerre Mondiale*, Collection Histoire 128, Paris, Editions Nathan, 1997, 128 p.

SHERMER David, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Editions Cathay, 1973, 256 p.

SOUTOU Georges Henri, *L'Or et le sang : les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1989, 963 p.

WINOCK Michel, « Au nom de la patrie », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.12-21.

WINOCK Michel, *1914-1918*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1998, 168 p.

WINTER Jay et BLAINE Bagget, *14-18. Le grand bouleversement*, Paris, Presses de la Cité, 1997, 432 p.

WINTER Jay, *Capital cities at war : Paris, London, Berlin 1914-1919*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, 622 p.

ZEYONS Pierre, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, Paris, Editions Hier & Aujourd'hui, 1976, 135 p.

Le traité de Versailles

BECKER Jean-Jacques, *Le Traité de Versailles*, coll. Que sais-je ?, Paris, P.U.F., 2002, 128 p.

DEPOORTERE Rolande, *La question des réparations allemandes dans la politique étrangère de la Belgique après la première guerre mondiale 1919-1925*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1997, 440 p.

GARNER James Wilford, *International Law and the World War*, London and New-York, Longmans, Green and co., 1920, 2 vol., 524 p. et 534 p.

KRUMEICH Gerd, « Le traité de Versailles vu d'Allemagne », *L'Histoire*, n°233, juin 1999, p.19-21.

LAUNAY Michel, *1919 Versailles, une paix bâclée ?*, Paris, Editions Complexe, 1999, 188 p.

MIQUEL Pierre, *La paix de Versailles et l'opinion publique française*, Paris, Flammarion, 1972, 611 p.

PROST Antoine, « Les limites de la brutalisation. Tuer sur le front occidental, 1914-1918 », *Vingtième siècle*, n° 81, janvier-mars 2004, p.5-20.

RENOUVIN Pierre, *Le traité de Versailles*, Paris, Flammarion, 1969, 144 p.

L'Entre-deux-Guerres

BARIETY Jacques, *Les relations franco-allemandes après la Première Guerre mondiale*, Publications de la Sorbonne, Paris, Editions Pedone, 1977, 797 p.

BARIETY Jacques, GUTH Alfred et VALENTIN Jean-Marie, *La France et l'Allemagne entre les deux Guerres mondiales*, Nancy, Presses universitaires, 1987, 244 p.

BAUMONT Maurice, *La Faillite de la Paix (1918-1939). De Rethondes à Stresa (1918-1935),* Paris, Presses Universitaires de France, 1945, 531 p.

BERSTEIN Serge, *La France des années 30*, coll. Cursus série Histoire, Paris, Armand Colin, 1988, 187 p.

CHASTENET Jacques, *Cent ans de République. t. 5. Les Années d'illusions, 1918-1931*, Paris, J. Tallandier, 1970, 477 p.

CHASTENET Jacques, *Cent ans de République. t.* 6, Déclin de la Troisième, 1931-1938, Paris, J. Tallandier, 1970, 435 p.

FOHLEN Claude, *La France de l'entre-deux-guerres (1917-1939)*, Paris, Casterman, 1966, 226 p.

PIERRE Michel, *1920-1930 une paix si fragile*, Paris, Gallimard, coll. Découverte, 1999, 160 p.

PROST Antoine, *Les Anciens Combattants et la Société Française 1914-1939*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, 3 t., 766 p.

QUANDT Siegfried, *Der Erste Weltkrieg als Kommunikationsereignis*, Giessen, Justus-Liebig-Universität, 1993, 177 p.

SAUVY Alfred, *Histoire économique de la France entre les deux guerres*, Paris, Economica, 1984, 3 vol.

SCHOR Ralph, *L'Opinion française et les Étrangers, 1919-1939*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, 760 p.

WEBER Eugen, *La France des années 30. Tourments et perplexités*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1995, 419 p.

Approches thématiques

Arts, patrimoine et monuments historiques

Charles Genuys (1852-1928) : discours prononcés lors de la cérémonie du 11 décembre 1928, Paris, Union syndicale des architectes français, 1928, 26 p. dactylographiées.

AGNUS Jean-Michel et ZADORA Edwige, *Repères sur les monuments historiques protégés*, Paris, La Documentation française, 1987, 63 p.

ANDRERIE Dominique, *La notion et la protection du patrimoine*, Paris, P.U.F., 1998, 128 p.

ANDRIEUX Jean-Yves, *Patrimoine et histoire*, Paris, Belin, 1997, 283 p.

ARMINJON Catherine et LAVALLE Denis (dir.), *20 siècles en cathédrales*, Paris, Monum – Editions du Patrimoine, 2001, 527 p.

AUDUC Arlette, « Le Service des Monuments historiques sous la III^e^ République », in POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.171-198.

BADY Jean-Pierre, *Les monuments historiques en France*, Paris, P.U.F., 1985, 128 p.

BAUDOT Anatole de, *L'Architecte. Le Passé. Le Futur*, avant-propos de Henri Chaine, Paris, H. Laurens, 1916, 228 p.

BEGHAIN Patrice, *Guerre aux démolisseurs ! Hugo, Proust, Barrès. Un combat pour le patrimoine*, Vénissieux, Paroles d'Aube, 1997, 163 p.

BEGHAIN Patrice, *Le patrimoine : culture et lien social*, Paris, Presses de Sciences-Po, 1998, 115 p.

BERCE Françoise, *La fin d'un monde 1914-1929*, Nouvelle histoire de la France contemporaine, t.12, Paris, Editions du Seuil, 1975, 252 p.

BERCE Françoise, « Les sociétés savantes et la protection du patrimoine monumental », *Actes du 100^e^ congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque nationale, 1976, p.155-168.

BERCE Françoise, *Les Premiers travaux de la Commission des travaux historiques : 1837-1848 : procès-verbaux et relevés d'architectes*, coll. Bibliothèque de la sauvegarde de l'art français, Paris, A. et J. Picard, 1979, 452 p. et 140 p. de planches.

BERCE Françoise, *Des Monuments historiques au Patrimoine du XVIII^e^ siècle à nos jours ou "Les égarements du cœur et de l'esprit"*, Paris, Flammarion, 2000, 222 p.

BERCE Françoise, « L'œuvre de Paul Léon », in POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.227-251.

BORY Jean-François, *Forain Jean-Louis*, Paris, H. Veyrier, 1979, 128 p.

BOURDIN Alain, *Le Patrimoine réinventé*, Paris, P.U.F., 1984, 239 p.

BREBISSON Guy de, *Le mécénat*, coll. Que sais-je ?, P.U.F., Paris, 1986, 128 p.

BRICHET Robert, *Le régime des Monuments historiques en France*, Paris, Librairies techniques - Librairie de la Cour de Cassation, 1952, 238 p.

BRIGGS Martin S., *Goths and Vandals. A Study of the Destruction, Neglect and Preservation of Historical Buildings in England*, London, Constable Publisher, 1952, 251 p.

CASTERS Thierry, *L'ancienne église Notre-Dame d'Epernay au XIXe siècle : de sa reconstruction à sa destruction*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1996, 227 p.

CHASTEL André, « Les nouvelles dimensions du patrimoine », *Cahiers de l'académie d'architecture*, 1980, p.6-12.

CHASTEL André, « La notion de patrimoine », *Revue de l'art*, n°49, 1980, p.5-32.

CHASTEL André, « La notion de patrimoine », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, *La Nation*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.405-450.

CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, 262 p.

COINTET Michèle, *Histoire culturelle de la France, 1918-1959*, Paris, SEDES, 1988, 287 p.

CORBETT David Peters, *Wyndham Lewis and the art of modern war*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 249 p.

CRUBELLIER Maurice, *Histoire culturelle de la France XIX-XX^{e} siècles*, Paris, Armand Colin, 1974, 454 p.

DAGEN Philippe, *Le silence des peintres, les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996, 338 p.

DEBRAY Régis, *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 1979, 280 p.

DUBOIS Vincent, *Institutions et politiques culturelles locales : éléments pour une recherche socio-histoire*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture, 1996, 70 p.

DUSSAULE Pierre, *La Loi et le Service des monuments historiques français. Principaux textes : lois, décrets, arrêtés, circulaires*, Paris, La Documentation française, 1974, 122 p.

FIELD Frank, *British and French Writers of the First World War : Comparative Studies in Cultural History*, New York, Cambridge University Press, 1991, 280 p.

FOUCART Bruno, « La cathédrale au XX^{e} siècle, décadence ou résurrection ? », in ARMINJON Catherine et LAVALLE Denis (dir.), *20 siècles en cathédrales*, Paris, Monum – Editions du Patrimoine, 2001, p.83-101.

FRANCASTEL Pierre, *L'Histoire de l'art instrument de la propagande germanique*, Paris, Librairie de Médicis, 1945, 264 p.

FRANCASTEL Pierre, *Art et technique aux XIXe et XXe siècles*, Paris, les Éditions de Minuit, 1956, 308 p.

FRANCASTEL Pierre, *Études de sociologie de l'art*, coll. Bibliothèque Médiations, Paris, Denoël, 1970, 256 p.

FRANCASTEL Pierre, *Frontières du gothique*, Paris/La Haye, Mouton/Maison des sciences de l'homme, 1970, 364 p.

FUMAROLI Marc, *L'Etat culturel. Essai sur une religion moderne*, Paris, Éd. de Fallois, 1990, 305 p.

FURET François (dir.), *Patrimoine, temps, espace. Patrimoine en place, patrimoine déplacé*, Paris, Fayard – Editions du patrimoine, 1997, 437 p.

GAEHTGENS Thomas W., *L'Art sans frontières. Les relations artistiques entre Paris et Berlin* (traduit de l'allemand par Anne Charrière), Paris, Librairie Générale Française, 1999, 447 p.

GAMBONI Dario, *The Destruction of Art. Iconoclasm and Vandalism since the French Revolution*, London, Reaktion Books, 1997, 416 p.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Esthétique officielle et art national sous la Troisième République », *Le Mouvement social*, 1985, n°131, p.105-120.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, *Art et Etat sous la troisième république*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de Maurice Agulhon, Paris I, 1989, 6 vol.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Art, Histoire et Politique », *Sources. Travaux historiques*, 1991, n°26, p.25-42.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, *Art et Etat sous la III^e^ République. Le système des Beaux-Arts 1870-1940*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992, 433 p.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Le Conseil supérieur des Beaux-Arts : histoire et fonctions, 1875-1940 », *Le Mouvement social*, 1993, n°163, p.45-65.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « La richesse des Beaux-Arts républicains », in RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p.355-369.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Etat et patrimoine sous la IIIe République : de l'amateur au professionnel dans la gestion du patrimoine national », in GRANGE Thierry et POULOT Dominique (dir.), *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la cité*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1997, p.147-160.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Le Mécénat artistique américain d'après les archives privées Paul Léon, 1919-1933 », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.64-73.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Politiques artistiques et politiques du patrimoine de 1913 à 1940 », in POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.211-225.

GIMPEL Jean, *Les Bâtisseurs de cathédrales*, coll. Le Temps qui court, Paris, Editions du Seuil, 1973, 188 p.

GIMPEL Jean, *La Révolution industrielle du Moyen âge*, coll. Points. Série Histoire, Paris, Editions du Seuil, 1975, 244 p.

GOURBIN Patrice, « Le service des monuments historiques face à la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale », in POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.381-397.

GOURBIN Patrice, *Les Monuments historiques de 1938 à 1959, une administration au service de l'architecture*, Thèse de Doctorat d'histoire de l'art sous la direction de Danièle Voldman, Paris I, 7 mai 2004, 527 p.

GRANGE Thierry et POULOT Dominique (dir.), *L'esprit des lieux. Le patrimoine et la cité*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1997, 476 p.

GRODECKI Louis, *L'architecture gothique*, Paris, Gallimard, 1992, 217 p.

GUILLAUME Marc, *La politique du patrimoine*, Paris, Editions Galilée, 1980, 196 p.

HAUTECOEUR Louis, *Les Beaux-Arts en France, passé et avenir*, Paris, A. et J. Picard, 1948, 347 p.

HOWARD Richard Thomas, *The Story of the destruction of Coventry Cathedral, November 14th, 1940*, Gloucester, British Publishing Co, 1941, 15 p.

KAROUVA Alexandra, *Le monument historique. Son rôle dans la constitution de l'identité nationale ; une étude d'historiographie française des XIXe et XXe siècles*, EPHE, mémoire d'histoire de l'art, 1998.

KOTT Christina, « Histoire de l'art et propagande pendant la Première guerre mondiale. L'exemple des historiens d'art allemands en France et en Belgique », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.201-221.

KOTT Christina, *Protéger, confisquer, déplacer. Le service allemand de préservation des œuvres d'art (Kunstchutz) en Belgique et en France occupées pendant la Première Guerre mondiale, 1914-1924*, thèse de doctorat sous la direction de Michael Werner, EHESS, 2002, 578 p.

LACAILLE Frédéric, *La Première Guerre Mondiale vue par les peintres*, Paris, Citédis, 1998, 120 p.

LAMBOURNE Nicola, « Production versus destruction. Art, World War I and Art History », *Art History*, vol. 22, n°3, sept. 1999, p.348-363.

LAMBOURNE Nicola, *War Damage in Western Europe. The Destruction of Historic Monuments during the Second World War*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2001, 228 p.

LAURENT Jeanne, *La République et les Beaux-Arts*, Paris, R. Julliard, 1955, 226 p.

LAURENT Jeanne, *Arts et pouvoirs en France de 1793 à 1981 : histoire d'une démission artistique*, Saint-Etienne, CIEREC, 1982, 184 p.

LE GOFF Jacques (dir.), *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, Editions du Patrimoine-Fayard, 1998, 400 p.

LENIAUD Jean-Michel, *L'utopie française. Essai sur le patrimoine*, Paris, Edition Mengès, 1992, 180 p.

LENIAUD Jean-Michel, *Les cathédrales au XIX^{e} siècle : étude du service des édifices diocésains*, Paris, Economica, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1993, 984 p.

LENIAUD Jean-Michel, « La mauvaise conscience patrimoniale », *Le Débat*, janvier-février 1994, n°78, p.168-178.

LENIAUD Jean-Michel, *Viollet-le-Duc ou Les délires du système*, Paris, Mengès, 1994, 225 p.

LENIAUD Jean-Michel, « Le patrimoine récupéré. L'exemple de Saint-Denis », in RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p.355-369.

LENIAUD Jean-Michel, *Les bâtisseurs d'avenir : portraits d'architectes : XIX^e^-XX^e^ siècle : Fontaine, Viollet-le-Duc, Hankar, Horta, Guimard, Tony Garnier, Le Corbusier*, Paris, Fayard, 1998, 503 p.

LENIAUD Jean-Michel, « Entre la grue de Cologne et le marteau de Thor : les cathédrales au temps des nations », in ARMINJON Catherine et LAVALLE Denis (dir.), *20 siècles en cathédrales*, Paris, Monum – Editions du Patrimoine, 2001, p.67-81.

LE SUEUR Flavie, *La prise en compte de l'évolution de notion de patrimoine par l'administration de la culture*, Institut d'études politiques de Bordeaux, mémoire de sciences politiques, 1997, 61 p.

MACE DE LEPINAY François, « Le Service des monuments historiques et les cathédrales », in ARMINJON Catherine et LAVALLE Denis (dir.), *20 siècles en cathédrales*, Paris, Monum – Editions du Patrimoine, 2001, p.113-127.

MESNARD André-Hubert, *L'action culturelle des pouvoirs publics*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1969, 547 p

MESNARD André-Hubert, *La politique culturelle de l'Etat*, Paris, P.U.F., 1969, 127 p.

MONNIER Gérard, *L'Architecture en France, une histoire critique 1918-1950 : architecture, culture, modernité*, Paris, Ph. Sers, 1990, 483 p.

MONNIER Gérard, *Des Beaux-Arts aux Arts plastiques : une histoire sociale de l'art*, Lyon, La Manufacture, 1991, 356 p.

MONNIER Gérard, *L'art et ses institutions en France : de la Révolution à nos jours*, Coll. Folio Histoire, Paris, Gallimard, 1995, 462 p.

MONNIER Gérard, *L'architecture du XX^e^ siècle*, coll. QSJ, Paris, PUF, 1997, 126 p.

NEWTON Eric, *War Through Artists'Eyes. Paintings ans Drawings by British War Artists*, London, John Murray, 1945, 96 p.

NICHOLAS Lynn H., *Le pillage de l'Europe. Les œuvres d'art volées par les nazis*, Paris, Le Seuil, 1995, 557 p.

NORA Pierre (dir.), *Science et conscience du patrimoine*, Actes des Entretiens du patrimoine, Paris, Fayard - Editions du Patrimoine, 1997, 407 p.

OFFICE INTERNATIONAL DES MUSEES, *La Conservation des monuments d'art et d'histoire*, Paris, Institut international de coopération intellectuelle, 1933, 490 p.

OFFICE INTERNATIONAL DES MUSEES, *La Protection des collections nationales d'art et d'histoire. Essai de règlementation internationale*, Paris, Institut international de coopération intellectuelle, 1939, 118 p.

OFFICE INTERNATIONAL DES MUSEES, *La Protection des monuments et oeuvres d'art en temps de guerre*, Paris, Institut international de coopération intellectuelle, 1939, 232 p.

OLLIVIER Eugène, « La cathédrale de la Révolution à nos jours », *Monuments historiques « Les cathédrales »*, n°153, octobre 1987, p.15-23.

ORY Pascal, « L'histoire culturelle de la France contemporaine : question et questionnement » *Vingtième siècle, revue d'histoire*, n°14, 1982, p.6-11.

OSTERKAMP Ernst, « Goethe et l'art français » (trad. de Nicole Taubes), *Revue Germanique internationale*, 1999, n°12, p.137-152.

PASSINI Michela, « Martirio e resurrezione di Reims : dispute novecentesche su una cattedrale », *Arti e storia nel Medioevo. IV. Il Medioevo al Passato e al Presente*, 2004, p.571-588.

PERROT Alain-Charles, *Les architectes en chef des monuments historiques, 1894-1994*, Levallois-Perret, HM Editions, 1994, 192 p.

POIRRIER Philippe, *Histoire des politiques culturelles de la France contemporaine*, Dijon, Université de Bourgogne - Bibliest, 1996, 129 p.

POIRRIER Philippe, RAB Sylvie, RENEAU Serge et VADELORGE Loïc (dir.), *Jalons pour l'histoire des politiques culturelles locales*, Paris, La Documentation française, 1995, 238 p.

POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Comité d'histoire du ministère de la culture et de la communication, 2003, 615 p.

POULOT Dominique, « Naissance du monument historique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet – septembre 1985, p.418-450.

POULOT Dominique, « Le patrimoine universel : un modèle culturel français ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1992, p.29-55.

POULOT Dominique, « Le patrimoine culturel, valeur commune de l'Europe », *Relations internationales*, printemps 1993, n°73, p.42-62.

POULOT Dominique, *Surveiller et s'instruire : la Révolution française et l'intelligence de l'héritage historique*, Oxford, Voltaire foundation, 1996, 591 p.

POULOT Dominique, *Musée, nation, patrimoine : 1789-1815*, coll. Bibliothèque des histoires Paris, Gallimard, 1997, 406 p.

POULOT Dominique (dir.), *Patrimoine et modernité*, coll. Chemins de la mémoire, Paris, l'Harmattan, 1998, 311 p.

POULOT Dominique, *Patrimoine et musées : l'institution de la culture*, Paris, Hachette, 2001, 223 p.

POULOT Dominique, *Une histoire des musées de France, XVIII^{e}-XX^{e} siècle*, coll. L'espace de l'histoire, Paris, Edition La Découverte, 2005, 197 p.

PRACHE Anne, *Cathédrales d'Europe*, Paris, Citadelles & Mazenod, 1999, 278 p.

QUEREUX Delphine, « La Dotation Carnégie pour la paix internationale et la Bibliothèque Municipale de Reims », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.96-108.

QUEREUX-SBAÏ Delphine, « La Dotation Carnégie pour la paix internationale et la Bibliothèque municipale de Reims », *Regards sur notre Patrimoine*, n°4, décembre 1998, p.16-19.

RICHARD Lionel, *L'art et la guerre. Les artistes confrontés à la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Flammarion, 1995, 335 p.

RIEGL Aloïs, *Le culte moderne des monuments. Son essence et sa genèse*, Paris, Editions du Seuil, 1984, 122 p.

RIGAUD Olivier, « Alphonse Gosset (1835-1914). Un architecte dans sa ville natale », *Regards sur notre patrimoine*, n°10, décembre 2001, p.4-7.

ROBICHON François, *La peinture militaire française de 1871 à 1914*, Paris, B. Giovanangeli, 1998, 268 p.

ROUSSO Henry (prés.) *Le regard de l'Histoire : l'émergence et l'évolution de la notion de patrimoine au cours du XX^e siècle en France*, Entretiens du patrimoine, Cirque d'hiver, Paris, 26, 27 et 28 novembre 2001, Paris, Fayard - Monum, 2003, 389 p.

SILLARS Stuart, *Art and survival in First World War Britain*, London, Macmillan, 1987, 192 p.

SILVER Kenneth E., *Esprit de corps. The art of the Parisian avant-garde and the First World War, 1914-1925*, Princeton, N.J. : Princeton university press, 1989, 504 p.

SILVER Kenneth E., *Vers le retour à l'ordre : l'avant-garde parisienne et la Première Guerre mondiale*, Paris, Flammarion, 1991, 377 p.

SIRE Marie-Anne, *La France du Patrimoine. Les choix de la mémoire*, Paris, Gallimard-CNMHS, 1996, 144 p.

TSIOMIS Yannis, *Ville cité : des patrimoines européens*, Paris, Picard, 1998, 216 p.

URFALINO Philippe, « Action Publique, création privée » ; *Revue française d'administration publique*, janvier-mars 1993, n°65, p.51-62.

VAUCHEZ André, « La cathédrale », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Editions Gallimard, 1997, p.3109-3141.

VERDIER Paul, « Le service des monuments historiques. Son histoire, organisation, administration, législation (1830-1934) », *Congrès archéologique de France*, Paris, Picard, 1936, p.52-286.

WILDENSTEIN Georges, « Paul Léon, directeur des Beaux-Arts sous cinquante-huit ministres », *La Chronique des Arts (Supplément à la Gazette des Beaux-Arts)*, septembre 1962.

Les intellectuels et la guerre

CHAUNU Pierre, *La France : histoire de la sensibilité des Français à la France*, Paris, R. Laffont, 1982, 384 p.

CHEVAL René, *Romain Rolland. L'Allemagne et la guerre*, Paris, P.U.F., 1963, 769 p.

COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, 262 p.

DIGEON Claude, *La Crise allemande de la pensée française : 1870-1914*, Paris, P.U.F., 1959, 568 p.

DILLY Heinrich, « Heinrich Wölfflin : histoire de l'art et germanistique entre 1910 et 1925 », *Revue Germanique internationale*, 1994, n°2, p.107-122.

HAUSCHILD Jan-Christoph et WERNER Michael, *« Der Zweck des Lebens ist das Leben selbst » : Heinrich Heine : eine Biographie*, Köln, Kiepenheuer & Witsch, 1997, 696 p.

KRUMEICH Gerd, « La place de la guerre de 1914-1918 dans l'histoire culturelle de l'Allemagne », in *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, p.36-45.

MANDELSTAM Osip, *Pierre* (trad. de *Kamen* présenté par Henri Abril), Belfort, Circé, 2003, 467 p.

MOSSE George Lachmann, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 1999, 291 p.

NICOLET Claude, *L'Idée républicaine en France 1789-1924 : essai d'histoire critique*, Paris, Gallimard, 1982, 512 p.

PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale 1910-1919*, Paris, La Découverte, 1996, 302 p.

PROST Antoine, « Les représentations de la guerre dans la culture française de l'entre-deux-guerres », in *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, p.13-22.

PUISEUX Hélène, *Les figures de la guerre. Représentations et sensibilité 1839-1996*, Coll. Le Temps des Images, Paris, Gallimard, 1997, 270 p.

RENEAU Serge, « L'Etat et le patriotisme en France de la Révolution à nos jours », *Trames. Revue d'Histoire et de Géographie de l'IUFM de l'Académie de Rouen*, 1997, n°2, p.11-39.

VOLOCHINE Maximilian, *Izbrannyje stihotvorenija*, Minsk, Mastackaâ literatura, 1993, 478 p.

WACHE Brigitte, « Un parlementaire catholique dans la guerre : Denys Cochin », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.47-66.

WERNER Michael et HAUSCHILD Jan-Christoph, *Heinrich Heine : une biographie*, traduit de l'allemand par Stéphane Pesnel (*Der Zweck des Lebens ist das Leben selbst : Heinrich Heine, eine Biographie*), Paris, Editions du Seuil, 2001, 547 p.

WINTER Jay, « Les poètes combattants de la Grande Guerre : une nouvelle forme du sacré », in *Guerre et cultures*, Paris, Armand Colin, 1994, p.28-35.

YOUNG Robert J., *Under Siege. Portraits of Civilian Life in France during World War I*, New-York, Berghahn Books, 2000, 183 p.

Mécénat, commémorations et mémoire

Les usages politiques de fêtes aux XIX^e^ – XX^e^ siècles, acte de colloque organisé les 22 et 23 novembre 1999 à Paris, Paris, Publication de la Sorbonne, 1994, 440 p.

Les Américains et la France 1917-1947. Engagements et Représentations, acte de colloque organisé à Reims par le Centre Arpège (Université de Reims) et le centre de recherche d'histoire nord-américaine (Université de Paris I), Paris, Edition Maisonneuve et Larose, 1999, 256 p.

ALLAIN Jean-Claude, « Souvenirs », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°192, 1998, p.3-4.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « La grande guerre, le deuil interminable », *Débats*, n°104, 1999, p.117-130.

BACOT Jean-Pierre et COQ Christian, « Travail de mémoire 1914-1918. Une nécessité dans un siècle de violence », *Mémoires*, n°54, janvier 1999.

BARCELLINI Serge, « La politique de la mémoire patriotique », *Historiens et géographes*, octobre 1986.

BARTOV Omer, *Mirrors of destruction : war, genocide and modern identity*, Oxford, Oxford University Press, 2000, 302 p.

BECKER Annette, *Les monuments aux morts. Mémoire figée de la Grande Guerre*, Paris, Edition Errance, 1988, 158 p.

BECKER Annette, « Paysages après la bataille : les monuments aux morts, miroirs de la Grande Guerre », *Historien et géographes*, n°321, décembre 1988, p.292-297.

BECKER Annette et RIVE Philippe (dir.), *Monuments de mémoire. Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale*, Paris, Documentation Française, 1991, 318 p.

BECKER Annette, « Mémoire & Commémoration, les atrocités Allemandes dans le Nord », *Revue du Nord*, n°295, 1992.

BECKER Annette, « Du 14 juillet 1919 au 11 novembre 1920. Mort où est ta victoire ? », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°49, janvier-mars 1996, p.31-44.

BECKER Annette, « Aux morts, la Patrie reconnaissante », *L'Histoire n°225*, octobre 1998, p.50-53.

BECKER Annette, « Barbarie de la Grande Guerre », *L'Histoire n°241*, mars 2000, p.23.

BOUILLON Jacques et PETZOLD Michel, *Mémoire figée, mémoire vivante. Les monuments aux morts*, Paris, Citédis, 1999, 160 p.

BOULANGER Jean-François, « La Mémoire au service du présent », in ROUCHE Michel (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.739-751.

CANINI Gérard, *Mémoire de la Grande Guerre ; Témoins et témoignages*, actes du colloque de Verdun, 12, 13, 14 juin 1986, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1989, 414 p.

CRUBELLIER Maurice, *La mémoire des Français. Recherche d'histoire culturelle*, coll. Kronos, Paris, Veyrier, 1991, 351 p.

FLEURY Antoine et FRANK Robert, *Le rôle des guerres dans la mémoire des Européens : leur effet sur la conscience d'être européen*, Berne/Berlin/Paris, Peter Lang, 1997, 186 p.

FUSSEL Paul, *The great war and modern memory*, New-York/London, Oxford University Press, 1975, 363 p.

GREFFE Xavier, *La gestion du patrimoine culturel*, Paris, Editions Anthropos, 1999, 253 p.

GROSSER Alfred, *Le crime et la mémoire*, Paris, Flammarion, 1989, 267 p.

HUGO Jean, *Le regard de la mémoire*, Paris, Acte sud babel, 1983, 588 p.

LAVISSE Ernest, *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*, Paris, Hachette, 1922, 10 vol.

LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, 409 p.

LENIAUD Jean-Michel , « Mémoire républicaine, mémoires plurielles », *Revue des monuments historiques*. 1989, n°161, p.29-35.

LONG Véronique, *Mécènes des deux mondes. Les collectionneurs-donateurs du musée du Louvre et de l'Art Institute de Chicago (1879-1940)*, thèse de doctorat sous la direction de Christophe Charle, Paris I, 2003, 855 p.

MARAIS Jean-Luc, *Histoire du don en France de 1800 à 1939 : dons et legs charitables, pieux et philanthropiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999, 409 p.

MC WILLIAM Neil, « "Race, Remembrance and "Revanche" : Commemorating the Franco-Prussian War in the Third Republic », *Art History*, vol. 19, n°4, December 1996, p.473-498.

NEISS Alexandre, *Les monuments aux morts communaux de la Première Guerre mondiale dans la Marne*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Maurice Vaïsse, Reims, 2001, 578 p.

PEYROT Jean, « Histoire et commémoration », *Historiens et Géographes*, n°311, octobre 1986.

PROST Antoine, « Les Monuments aux morts », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Editions Gallimard, 1997, p.195-225.

RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 675 p.

ROUCHE Michel (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, 915 p.

ROZE Anne, *Les lieux de la Grande Guerre*, Paris, Editions de la Réunion des musées nationaux, 1996, 96 p.

SAINSAULIEU Max, « A propos du livre de Paul Adam : Reims dévastée », *L'Indépendant Rémois*, 27 juin 1920.

WINTER Jay, *Sites of memory, sites of mourning. The Great War in European cultural history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 310 p.

L'image et la propagande

Voyage dans le monde merveilleux de la Carte Postale, cédérom, A.T.P., R.M.N., F.D.A. Communication, 1995.

ALEMANY-DESSAINT Véronique, « Représentation des Américains dans la Première Guerre mondiale », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.142-147.

AUMONT Jacques, *L'Image*, Paris, Nathan, 1990, 248 p.

BALFOUR Michael, *Propaganda in War 1939-1945. Organisations, Policies and Publics in Britain and Germany*, London, Routledge and Kegan Paul, 1979, 520 p.

BARTHES Roland, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n°4, Paris, Seuil, 1964.

BLOCH Marc, « Réflexion d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de synthèse historique*, rééd. *Ecrits de guerre, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1997, p.169-184.

BONAPARTE Marie, *Mythes de guerre*, Paris, P.U.F., 1950, 181 p.

BONNEAU Michel, « Les Vignettes patriotiques Françaises 1914-1918 », *Bulletin de la Société Internationale des Collectionneurs de Vignettes Non Postales*, n°10, juillet 1983.

BORNECQUE Henri et DROUILLY Germain, *La France et la guerre. Formation de l'opinion publique pendant la guerre*, Paris, Payot, 1921, 159 p.

BURNS Ross, *Images de la Première Guerre Mondiale*, PLM Edition, 1991, 302 p.

CAZALS Remy, « La propagande en 14-18 », *L'Histoire*, n°6, novembre 1978, p.87-88.

CORNU Jean-François, *50 ans d'affiches à Reims 1880-1930*, Reims, Editions du Paysage, 1998, 128 p.

COUTIN Cécile, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de Bernard Dorival, Paris IV, 1986, 1460 p.

COUTIN Cécile, « Les dessins de presse de Jean-Louis Forain sur la guerre de 1914-1918 », *Regards sur notre Patrimoine*, n°2, décembre 1997, p.15-21.

DEBRAY Régis, *Vie et mort de l'image, une histoire du regard en Occident*, Coll. Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard, 1992, 412 p.

DOLL Maurice F.V., *La guerre de l'affiche: l'art de la propagande alliée de la Première Guerre mondiale*, Edmonton, Le Musée Provincial de l'Alberta, 1993, 89 p.

DUBOSCLARD Alain, « Diplomatie culturelle et propagande françaises aux Etats-Unis pendant le premier vingtième siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine 48-1*, janvier - mars 2001, p.102-119.

ELLUL Jacques, *Histoire de la propagande*, coll. Que sais-je ?, Paris, PUF, 1967, 128 p.

GARRIGUES Jean, *Images de la Révolution - l'imagerie républicaine de 1789 à nos jours*, Paris, Editons du May, 1988, 175 p.

GERVEREAU Laurent, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, Editions La Découverte, 1994, 192 p.

GERVEREAU Laurent, *Terroriser manipuler convaincre ! Histoire mondiale de l'affiche politique*, Paris, Editions d'Art Somogy, 1996, 220 p.

GERVEREAU Laurent, « De la Grande Guerre à la Tchétchénie. La manipulation des images », *L'Histoire*, n°240, février 2000, p.16-17.

GERVEREAU Laurent, *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Collection : Points. Histoire, Paris, Editions du Seuil, 2003, 534 p.

GERVEREAU Laurent, *Histoire du visuel au XX^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2003, 534 p.

GIRARDET Raoul, *Mythes et mythologies politiques*, Coll. Points Histoire, Paris, Seuil, 1986, 212 p.

GOMBRICH Ernest Hans, *L'Art et l'Illusion, psychologie de la représentation picturale*, Paris, Gallimard, 1996, 385 p.

GRITTI Jules, *Elle court, elle court, la rumeur*, Ottawa, Stranké, 1978, 223 p.

HAREL Véronique (sous la dir.), *Les affiches de la Grande guerre*, Péronne, Historial de la Grande guerre, Martelle, 1998, 123 p.

HORNE John et KRAMER Alan, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001, 608 p.

JARDIN Pascal, *L'œuvre de Rudolf Herzog. Littérature populaire et idéologies allemandes (1900-1938)*, Paris, CNRS Editions, 1997, 256 p.

JEANNENEY Jean-Noël, « Les rumeurs les plus folles », *L'Histoire*, n°267, juillet-août 2002, p.74-75.

JOLY Martine, *L'Image et les signes : Approche sémiologique de l'image fixe*, Paris, Nathan Université, 1994, 191 p.

JOLY Martine, *Introduction à l'analyse de l'image*, Paris, Nathan, 2001, 128 p.

JORN Asger et GERVEREAU Laurent, *Critique de l'image quotidienne*, coll. Diagonales, Paris, Éd. Cercle d'art, 2001, 223 p.

KAPFERER Jean-Noël, *Rumeurs : le plus vieux média du monde*, Paris, Seuil, 1987, 317 p.

KEYLOR William R., « L'image de la France en Amérique à la fin de la Grande Guerre », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.24-40.

KRESTOVSKY Vassily, *Vassily Krestovsky*, préface et dessins originaux de E.A. Bourdelle, Paris, J. Povolozky et Cie Editeurs, 1922, 189 p.

KRUMEICH Gerd, « Réalité et propagande : la barbarie allemande », *L'Histoire*, n°225, octobre 1998, p.44-45.

KUPFERMAN Fred, « Rumeurs, bobards et propagande », *L'Histoire*, n°107, janvier 1988, p.98-102.

LANSON Roger, *La Première guerre mondiale racontée par les affiches*, 2 tomes, Guerre et Bataille, 1973, 96 p.

LEBOT M., « L'analyse et l'image », *L'Arc*, n°78, 1980, p.65-72.

LETHEVE Jacques, *J.L. Forain, peintre, dessinateur et graveur*, catalogue de l'exposition organisée pour le centenaire de sa naissance, juin-septembre 1952, Paris, Impr. des Presses artistiques, 1952, 48 p.

MONTANT Jean-Claude, *La propagande extérieure de la France pendant la première guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de J-B. Duroselle, Paris I, 1988, 1901 p.

NAVET-BOURON Françoise, *Censure et dessin de presse en France pendant la Grande Guerre*, Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de Guy Pedroncini, Paris I, 1997, 956 p.

NOLLEAU Gilbert, *L'iconographie des batailles et du siège de Reims lors de la Première Guerre Mondiale*, Mémoire de DEA sous la direction de G. Clause, Reims, 1993, 112 p.

PAILLARD Remy, *Affiches 14-18*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1986, 342 p.

PAVLOVA Nina, « Peur allemande, peur russe » (trad. Olivier Mannoni), *Revue Germanique internationale*, 1995, n°4, p.45-54.

PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne (dir.), *Vrai et faux dans la Grande guerre*, Paris, La Découverte, 2004, 360 p.

PROCUREUR Jean-Pierre, *Reims pendant la Grande Guerre*, Bruxelles, S.P.R.L. Sodium, 1975, 179 p.

RESHEF Ouriel, *Guerre, mythes et caricature*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1984, 232 p.

RICKARDS Maurice, *Affiches de la Première Guerre mondiale*, Paris, Albin Michel, 1968, 101 p.

RICOEUR Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, 270 p.

ROUQUETTE Michel-Louis, *Les Rumeurs*, Paris, P.U.F., 1975, 126 p.

SAUVY Alfred, *De la rumeur à l'histoire*, Paris, Dunod, 1985, 303 p.

SCHULTE Karl, *Album de la Grande Guerre*, n°31, Berlin, Georg Stilke Editeur, 1917, 40 p.

VAILLAT Léandre, *En écoutant Forain*, Paris, E. Flammarion, 1931, 262 p.

VERAY Laurent, *Les actualités cinématographiques françaises de 1914 à 1918 : pour une culture visuelle de la guerre*, Thèse de Doctorat d'Etat.

VINCENT Paul, *Cartes postales d'un soldat de 14 – 18*, Luçon, Editions Jean-Paul Gisserot, 1988, 186 p.

WINSKELL Kate, « The Art of propaganda : Herwarth Walden 1914-1919 », *Art History*, vol.18, n°3, septembre 1995, p.315-344.

ZWEIG Stefan, *Romain Rolland*, Paris, Librairie Générale Française, 2000, 381 p.

Religion et foi

BECKER Annette, « Les Eglises et la guerre » in BECKER Jean-Jacques (dir.), *Les Français dans la Grande guerre*, Paris, R. Laffont, 1980, p.168-180.

BECKER Annette, « Les dévotions des soldats catholiques pendant la Grande Guerre », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.15-34.

BECKER Annette, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141 p.

BECKER Annette, *Croire*, coll. « Grande Guerre 1914-1918 », Amiens, CRDP de Picardie, 1996, 108 p.

BECKER Annette, « Benoît XV, apôtre de la paix », *L'Histoire n°241*, mars 2000, p.35.

BLIN Jean-Pierre, « Le vitrail commémoratif de la Grande Guerre. Les catholiques français et le culte du souvenir », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.167-196.

BOUDON Jacques-Olivier, « Le cardinal Langénieux, l'épiscopat français et le XIVe centenaire du baptême de Clovis », in ROUCHE Michel (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.695-707.

BOULANGER Jean-François, « L'épiscopat français et la philanthropie américaine après la Grande Guerre », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.168-188.

CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Journées d'étude, Amiens et Péronne, 16 mai et 22 juillet 1992, Paris, Les éditions du Cerf, 1993, 196 p.

CHALINE Nadine-Josette, « Les aumôniers catholiques dans l'armée française », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.95-120.

FONTANA Jacques**,** *Attitude et sentiments du clergé et des catholiques français devant et durant la guerre de 1914-1918*, Thèse de Doctorat d'Etat, Aix-Marseille I. 1972, Lille, Service de reproduction des thèses de l'université, 1973**,** 779 p.

FONTANA Jacques, *Les Catholiques français pendant la Grande Guerre*, Paris, Editions du Cerf, 1990, 440 p.

GAMBAROTTO Laurent, « L'action du Federal Council of the Churches of Christ in America en faveur du protestantisme français (1915-1923) », COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.24-40.

GUGELOT Frédéric, « Henri Ghéon. Ou l'histoire d'une âme en guerre », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.67-93.

GUGELOT Frédéric, *Conversions au catholicisme en milieu intellectuel 1885-1935*, Thèse de Doctorat d'Etat sous la direction de Etienne Fouilloux, Lyon II, 1997, 1087 p.

GUGELOT Frédéric, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France (1885-1935)*, Paris, Editions CNRS, 1998, 533 p.

HILAIRE Yves-Marie, « Les célébrations du XIVe centenaire en 1896 », in ROUCHE Michel (dir.), *Clovis histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de Paris – Sorbonne, 1997, p.683-694.

LAGREE Michel, « Ces chers protestants », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.133-152.

LATOUR Francis, *La Papauté et les problèmes de la paix pendant la Première Guerre mondiale*, coll. Chemins de la Mémoire, Paris, l'Harmattan, 1996, 352 p.

LOISEAU Charles, *Politique romaine et sentiment français*, Paris, Grasset, 1923, 254 p.

MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Histoire du Christianisme des origines à nos jours. Tome XII. Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, Paris, Desclée – Fayard, 1990, 1149 p.

MAYEUR Jean-Marie, « Pouvoirs et orientations. I. Trois papes : Benoît XV, Pie XI, Pie XII » in MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Histoire du Christianisme des origines à nos jours. Tome XII. Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, Paris, Desclée – Fayard, 1990, p.13-44.

MAYEUR Jean-Marie, « Les églises et les relations internationales. II. L'Eglise catholique » in MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Histoire du Christianisme des origines à nos jours. Tome XII. Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, Paris, Desclée – Fayard, 1990, p.297-345.

MAYEUR Jean-Marie, *La séparation des églises et de l'Etat*, coll. Eglises/Société, Paris, Les Editions Ouvrières, 1991, 188 p.

MAYEUR Jean-Marie, « Les catholiques français et Benoît XV en 1917. Brèves remarques », in CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.153-165.

REMOND René, *Les catholiques, le communisme et les crises 1929-1939*, Paris, Armand Colin, 1960, 288 p.

ROCHLITZ Rainer, « Religion de l'art et théorie esthétique en Allemagne », *Revue Germanique internationale*, 1994, n°2, p.209-220.

STRYKER Laurinda, « Christianisme et continuité. Les écrits des aumôniers protestants de la Force expéditionnaire britannique », CHALINE Nadine-Josette (dir.), *Chrétiens dans la première guerre mondiale,* Paris, Les éditions du Cerf, 1993, p.121-132.

Restauration et reconstruction

Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, 312 p.

AUBERTIN Marcel, REDONT Edouard et AGACHE Donat-Alfred, *Comment reconstruire nos cités détruites. Notion d'urbanisme s'appliquant aux villes, bourgs, villages*, Paris, Armand Colin, 1915, 259 p.

BARJOT Dominique, « Les entreprises du bâtiment et des travaux publics et la reconstruction (1918-1945) », in *Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…*, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, p.231-236.

BAUDOUIN Rémi, « La reconstruction des églises », in *Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…*, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, p.277-279.

BECKER Jean-Jacques, « Les destructions de la guerre de 1914-1918 : coût, ampleur, conséquences démographiques », in *Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…*, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, p.17-22.

BERCE Françoise, « La doctrine de la restauration face aux reconstructions après les guerres » in CORVISIER André et JACQUART Jean (dir.), *De la guerre réglée à la guerre totale, les malheurs de la guerre*, p.131-146.

BERIDARIDA Marc, « 1918 : une modernisation urbaine frileuse », in *Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…*, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, p.263-266.

CHARRE Alain, *Art et urbanisme*, coll. Que sais-je ?, Paris, P.U.F., 1983, 128 p.

CHASSAIGNE Philippe et LARGEAUD Jean-Marc (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004, 350 p.

CLOUT Hugh D., *After the ruins : restoring the countryside of Northern France after the Great War*, Exeter, University Exeter Press, 1996, 332 p.

COHEN Jean-Louis et DAMISCH Hubert (dir.), *Américanisme et modernité : l'idéal américain dans l'architecture*, Coll. "Histoire et théorie de l'art", Paris, Flammarion - EHESS, 1992, 446 p.

COUEDELO Rose-Anne, « Aménagement et urbanisme. L'insertion des pouvoirs publics 1919-1950 », in *Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…*, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, p.211-220.

DASSONVILLE Joseph, *Pour relever les ruines. Problèmes de demain. Villes et villages. Eglises et mobilier sacré. Le Monument aux Morts. La Cathédrale*, Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1919, 294 p.

DILLY Heinrich (dir.), *Altmeister moderner Kunstgeschichte*, Berlin, Reimer, 1999, 295 p.

FOUCART Bruno, « Viollet-Le-Duc et la Restauration », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.613-649.

GOURNAY Isabelle, « Le Concours des Architectes Américains », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), *Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.124-141.

GRAILLES Bénédicte, « La reconstruction des villes du Nord. Mémoire et identité », in CHASSAIGNE Philippe et LARGEAUD Jean-Marc (dir.), *Villes en guerre*, p.259-271.

HUDEMANN Rainer et WALTER François (dir.), *Villes et guerres mondiales en Europe au XXe siècle*, coll. Villes, histoire, culture et société, Paris, l'Harmattan, 1997, 238 p.

ILLAIRE Martine, « La loi du 17 avril 1919, "Charte des sinistres" », in *Reconstructions et modernisation. La France après les ruines. 1918… 1945…*, catalogue d'exposition, Paris, Archives nationales, 1991, p.105-111.

LAMBOURNE Nicola, « First World war propaganda and the use and abuse of historic monuments on the western front », *Imperial war museum review*, n°12, 1999, p.96-108.

LAMBOURNE Nicola, « Production versus Destruction : Art, World War I and Art History », *Art History*, vol. 22, n°3, September 1999, p.347-363.

LAMY Yvon et LEFEBVRE Alain (dir.). *Patrimoines en débat. Construction de mémoire et valorisation du symbolique*, Toulouse, Presse universitaire du Mirail – Les Papiers, 1992, 202 p.

LENIAUD Jean-Michel, « Faut-il brûler Viollet-le-Duc ? », *L'Histoire*, n°249, décembre 2000, p.56-57.

LEON Paul, *La vie des monuments français : destruction, restauration*, Paris, Picard, 1951, 584 p.

LEON Paul, « 1939-1955. Les monuments », *Les Monuments historiques de la France,* janvier-mars 1955, p.3-8.

MC WILLIAM Neil, « Monuments, Martyrdom and the Politics of Religion in the French Third Republic », *Art Bulletin*, vol. 57, n°2, June 1995, p.186-206.

PANE Roberto, « The restoration of historic buildings after the war », *Museum*, vol. III, n°1, p.78-89.

RECHT Roland, *Penser le patrimoine : mise en scène et mise en ordre de l'art*, Paris, Hazan, 1998, 175 p.

SAVOY Bénédicte, « Et comment tout cela sera-t-il conservé à Paris ? Les réactions allemandes aux saisies d'œuvre d'art et de science opérées par la France autour de 1800 », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.107-130.

SCHIVELBUSCH Wolfgang, *Eine Ruine im Kriege der Geister. Die Bibliothek von Löwen August 1914 bis Mai 1940*, Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch, 1993, 243 p.

VOLDMAN Danièle, *La reconstruction des villes françaises. Histoire d'une politique*, Paris, l'Harmattan, 1997, 487 p.

Reims et sa cathédrale

« Le bombardement de la cathédrale de Reims », *Historama*, n°157, octobre 1964, p.28-30.

« Reims, Ville martyre », *Livre d'Or du corps des sapeurs-pompiers de Reims*, 1972, p.37-45.

Reims, Numéro spécial de Connaissance des Arts, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1996, p.37-55.

ARDON Lucile, *Le Retour à Reims (1919-1999). Histoire d'une œuvre au service des Rémois*, Reims, Archimiste, 1999, 32 p.

BALSAMO Isabelle (dir.), *Rebâtir Reims. La collection photographique Henri Deneux*, Châlons-sur-Marne, Direction régionale des affaires culturelles, 1988, 45 p.

BESANÇON Luc, « La reconstruction. Reims ressuscitée ! », *En Champagne-Ardenne*, n°9, février-mars-avril 2001, p.40-43.

BOUSSINESQ Georges et LAURENT Georges , *Histoire de Reims depuis les origines jusqu'à nos jours, t.2, Reims moderne de 1620 à 1914*, Reims, Matot-Braine, 1933, réed. 1980, 969 p.

BOUXIN Marc, « Le martyre de la cathédrale : la riposte de la satire », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.80-85.

BREHIER Louis et CAUDRON Jean , *Reims, guide de la Cathédrale et de la Basilique Saint Remi*, édité par l'Association des amis de Louis Bréhier et Jean Caudron, Imprimerie Gama, Tinqueux, 1996, 42 p.

CHATELLE Albert, *Reims ville des sacres, notes diplomatiques secrètes et récits inédits (1914-1918)*, Paris, Imprimerie Téqui, 1951, 260 p.

CHATRIER Jean-Philippe, *Les deux moitiés du ciel* (roman), Paris, Editions Robert Laffont, 1999, 397 p.

CHVEDOVA Ludmila, « La cathédrale dans l'œuvre de l'acméiste russe Ossip Mandelstam », in PRUNGNAUD Joëlle (dir.), *La cathédrale*, actes de colloque, Lille, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle, 2001, p.251-261.

CHVEDOVA Ludmila, « Les poètes russes chantent la cathédrale de Reims », *Le Porche, Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy,* n°10, juillet 2002, p.9-21.

CLAISSE Hubert, *1914-1918 : A Reims c'était l'enfer*, Reims, Association des Amis du Fort de la Pompelle, 1970, 40 p.

CLOZEL J., *Sapeurs-pompiers de Paris à Reims 1914-1918*, série d'articles parues dans *« Allo 18 »*, de décembre 1975 à avril 1976, 20 p.

COCHET François, « Les civils rémois dans la bataille : sources écrites et sources orales », in *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.45-56.

COMITE INTERPROFESSIONNEL DU VIN DE CHAMPAGNE, *Le Champagne et la Cathédrale de Reims. Le mécénat de l'interprofession du champagne*, Troyes, Imprimerie La Renaissance, 1993, 91 p.

CONTAMINE Henry, *La victoire de la Marne*, Paris, Gallimard, 1970, 24 p.

CORTET Collette, « Un ami de la France : Myron T. Herrick. Ambassadeur des Etats-Unis (1854-1929) », *Regards sur notre Patrimoine*, n°4, décembre 1998, p.20-22.

CROUVEZIER Gustave, *Cathédrale de Reims*, 1958, Paris, Editions Hachette, 108 p.

CROUVEZIER Gustave, *La vie d'une cité. Reims au cours des siècles*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1970, 158 p.

CRUBELLIER Maurice (dir.), *Histoire de la Champagne*, Toulouse, Privat, 1988, 462 p.

DAMERY Claude, « Un document insolite, l'abécédaire de la guerre de 1914-1916 », *Mémoires de la Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François*, t.39, 1999, p.283-299.

DELOT Catherine, « Les vitraux du XXe siècle : Marc Chagall, Jacques Simon et Brigitte Simon », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.124-136.

DEMOUY Patrick, « L'incendie de la cathédrale de Reims devant l'opinion », in *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.57-88.

DEMOUY Patrick, *Notre-Dame de Reims, la Cathédrale royale*, coll. L'Art de visiter, Paris, Editions du Centurion, 1986, 118 p.

DEMOUY Patrick, *Un Portail pour le ciel*, coll. "Un Certain regard", Paris, Mame, 1989, 119 p.

DEMOUY Patrick, *Notre-Dame de Reims. Sanctuaire de la monarchie sacrée*, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, Paris, Editions du CNRS, 1995, 128 p.

DEMOUY Patrick, *La Cathédrale de Reims*, coll. Savoir / Découvrir, Saint-Ouen, La Goélette, 1997, 48 p.

DEMOUY Patrick, *Notre-Dame de Reims*, exclusivité Association Cathédrale Notre-Dame de Reims, Saint-Ouen, La Goélette, 1998, 48 p.

DEMOUY Patrick et ROSE Caroline, *Reims, une Cathédrale Royale*, cédérom, Sira Média.

DEMOUY Patrick (dir.), *Reims : la cathédrale*, coll. Le Ciel et la Pierre, St Léger Vauban, Éditions Zodiaque, 2000, 385 p.

DEMOUY Patrick, *Genèse d'une cathédrale. Les archevêques de Reims et leur Eglise aux XI^e^ et XII^e^ siècles*, Langres, Dominique Guéniot éditeur, 2005, 814 p.

DESTREMEAU Frédéric, « L'Ange de la cathédrale de Reims ou "Le sourire retrouvé" », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1998, p.309-324.

DIBLIK Jean, *Comment lire une cathédrale. Reims*, Les Editions d'Art de d'Histoire ARHIS, Paris, 1998, 207 p.

DILLY Heinrich, « Septembre 1914 », *Revue Germanique internationale*, 2000, n°13, p.223-237.

FOLLEREAU Agathe, *Vie et fonctions d'une société savante de province : l'Académie Nationale de Reims, de 1841 à 2003*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 2003, 371 p.

FOUQUERAY Bernard, « Henri Deneux. Le sixième architecte », *V.R.I.*, mai 1988, p.35-36.

FROSSARD Isabelle, *Le palais du Tau*, Rennes-Paris, Ouest-France-CNMHS, 1990, 32 p.

GATIER Pierre-Antoine, « Les maquettes de charpente de Deneux », *Monumental*, n°21, juin 1998, p.61-69.

GAUTHERIN Véronique, « La genèse d'une collection de moulage exemplaire de l'histoire du goût », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.104-113.

GENET-DELACROIX Marie-Claude, « Le rôle des Américains à Reims de 1917 à 1947 », *Regards sur notre Patrimoine*, décembre 1998, n°4, p.4-6.

GODART Pierre, *Si la Pompelle m'était contée*, Reims, Association des Amis du Fort de la Pompelle, 1989, 28 p.

GRANDPIERRE Gilles, « La mémoire en couleur de l'architecte Henri Deneux », *l'Union*, 13 avril 1994.

HARLAUT Yann, *L'Incendie de la Cathédrale de Reims par l'image (1914-1919) : réalité, représentation et mémoire*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1998, 2 tomes, 228 p.

HARLAUT Yann, *Ruines et résurrection de la Cathédrale de Reims, du 4 septembre 1914 au 10 juillet 1938*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1999, 2 tomes, 224 p.

HARLAUT Yann, « L'incendie de la cathédrale de Reims, 19 septembre 1914. Fait imagé… Fait imaginé… », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.70-79.

HARLAUT Yann, « La restauration de la cathédrale de Reims : enjeux et ingérences », in POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.253-268.

HARLAUT Yann, « Gloire, destruction et amnésie. Reims, 1914-1918 », in CHASSAIGNE Philippe et LARGEAUD Jean-Marc (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004, p.295-307.

HARLAUT Yann, « Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale », *La Vie en Champagne*, n°41, janvier / mars 2005, p.17-24.

HARLAUT Yann, « Les "donateurs insignes" de la cathédrale de Reims (1914-1938) », *Le cercle généalogique*, n°105, 2005/4, p.3-22.

HOIZET Dominique, *Reims entre les lignes*, Paris, Ed. Messene, 1993, 94 p.

HUBERT Michel et PERNET Jacques , *Reims 1900-1939 : l'époque du tramway*, Reims, Editions de l'Atelier graphique, 1990, 192 p.

JACQUEMART Anne, *Max Sainsaulieu (1870-1953). La découverte d'un architecte rémois*, mémoire de maîtrise sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1998, 115 p.

JACQUEMART Anne, *La reconstruction de Reims entre nécessité, tradition et modernisme*, mémoire de DEA sous la direction de Marie-Claude Genet-Delacroix, Université de Reims, 1999, 2 tomes, 274 p.

JAY Marcel, *Petit guide memento de la Cathédrale de Reims*, Reims, l'Alliance Catholique, 1949, 142 p.

JAY Marcel, « Heures décisives de l'histoire de Reims au cours de la guerre de 1914-1918 : rôle prépondérant du général Gouraud », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, 1980, n°159, p.199-210.

JUDRIN Claudie, « Rodin et les dessins de la cathédrale de Reims », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.96-103.

LE GOFF Jacques, « Reims, ville du Sacre », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de Mémoire*, *La Nation*, Paris, Editions Gallimard, 1986, p.89-184.

LIOT David, « Rodin, Bourdelle et la cathédrale de Reims : de la réalité au mythe », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.86-95.

MARY Louis, *Cathédrale de Reims*, Colmar, Ingersheim, 1985, 49 p.

MIQUEL Pierre, « Deux millions d'obus pour anéantir un mythe : la cathédrale de Reims », *Historia Spécial*, janvier 1998, p.108-112.

NEUVILLE Marc, « La Marne et sa bataille (Première) 24 août (?) – 14 septembre 1914 », in *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.9-23.

OUZAN Françoise, « L'American Memorial Hospital de Reims », *Regards sur notre Patrimoine*, n°4, décembre 1998, p.7-9.

OUZAN Françoise, « Un bel exemple d'engagement : l'American Hospital de Reims (1919-1947) », in COCHET François, GENET-DELACROIX Marie-Claude et TROCME Hélène (dir), Les Américains et la France, 1917-1947 : Engagements et représentations, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p.41-53.

PELLUS Daniel, *Quand Reims bâtissait sa cathédrale*, Reims, Imprimerie Coulon, 1962, 83 p.

PELLUS Daniel, *Reims et son histoire illustrée (1900-1939)*, Roanne, Editions Horvath, 1984, 270 p.

PELLUS Daniel, *Reims, ses rues, ses places, ses monuments*, Lyon, Editions Horvath, 1993, 270 p.

PELLUS Daniel, *Reims. Un siècle d'événements 1900-2000*, Reims, Editions Dominique Fradet, 2001, 200 p.

PHILIPPONNAT Bernard, « Le dégagement de Reims, enjeu des offensives de 1915 et 1917 sur le front de Champagne », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, 1980, n°159, p.153-180.

PHILIPPONNAT Bernard, « Défense et dégagement du saillant de Reims (mai-octobre 1918) », *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, 1980, n°159, p.181-198.

RONDEAU Gérard, *Sur les traces des Américains à Reims*, Reims, Musée de la Reddition, 1995, 51 p.

PRACHE Anne, « La restauration des sculptures de la cathédrale de Reims », *La gazette des Beaux-Arts*, septembre 1965, p.183-187.

PRACHE Anne, *Reims*, coll. Les Travaux des mois, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 1984, 56 p.

QUEREUX-SBAÏ Delphine , « Henri Deneux, restaurateur et photographe de la cathédrale », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.80-85.

PERNET Jacques et HUBERT Michel, *Reims. Les Soldats du feu*, Reims, l'Atelier Graphique, 1993, 141 p.

RAVAUX Jean-Pierre, *La Cathédrale de Reims*, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, Rennes, Editions Ouest - France, 32 p.

REINHARDT Hans, *La Cathédrale de Reims. Son histoire, son architecture, sa sculpture, ses vitraux*, Paris, P.U.F., 1963, 254 p.

RIGAUD Oliver et BEDARIDA Marc, *Reims Reconstruction 1920-1930*, Reims, Ville de Reims, 1988, 212 p.

RIGAUD Oliver, « L'Incendie de la Cathédrale de Reims dans la propagande de la Première Guerre Mondiale », *C.P.C.*, n°138, 1991, p.62-65.

RIGAUD Oliver, « L'incendie de la cathédrale de Reims », *Lettre des architectes du Patrimoine*, n°4, novembre 1994, 2 p.

RIGAUD Olivier, *L'Incendie de la cathédrale*, série d'articles parus dans Amicarte 51 du n°21 au n°30, 1994-1995.

RIGAUD Oliver, « Le parvis de la cathédrale », in *Mythes et réalités de la cathédrale de Reims : de 1825 à 1975*, Paris, Somogy Editions d'Art, 2001, p.27-35.

RIGAUD Oliver, *Max Sainsaulieu, un architecte rémois*, Amicarte 51, n°56, avril-juin 2003, p.16-23.

RIGAUD Oliver et GALLOIS Lionel, *Le temps s'efface… L'œuvre demeure. Max Sainsaulieu (1870-1953) : un architecte de la Reconstruction*, catalogue de l'exposition du même nom, 2003.

RODIN Auguste, *Les Cathédrales de France. Beauvais, Laon, Reims, Amiens, Soissons*, photographies de Gérard Rondeau et préface de Serge Bonnet, Reims, l'Atelier Graphique, 1996, 145 p.

SAINSAULIEU Max, « Un labeur de vingt ans : les étapes d'une restauration », *L'Illustration*, n°4976, 16 juillet 1938, p.377-380.

SALVINI Roberto (trad. Philippe Conrad), *Reims, cathédrale des rois*, coll. Les Passeports de l'art, Paris, Editions Atlas, 1987, 76 p.

SETZER Paul, *Les rues de Reims. Ce qu'elles nous racontent de la ville et de ses habitants*, Reims, Editions Matot-Braine, 1975, 151 p.

SIRGUEY Laurence, *Le Docteur Langlet Maire de Reims 1914-1918. Rôle civique, rôle médiatique*, mémoire de maîtrise sous la direction de Maurice Vaïsse, Reims, 1987, 114 p.

THIBAULT Michel, *Reims*, coll. Mémoire en Images, Saint-Cyr-sur-Loire, Editions Alan Sutton, 2000, 128 p.

TRAYETTE Rémi, « En Champagne-Ardenne dans la Guerre. Déchirée par la ligne de front », *En Champagne-Ardenne*, n°9, février-mars-avril 2001, p.26-29.

VADELORGE Loïc, « Le patrimoine comme objet politique », in POIRRIER Philippe et VADELORGE Loïc (dir.), *Pour une histoire des politiques du patrimoine*, Paris, Collection du Comité d'histoire, 2003, p.11-24.

VILLE DE REIMS, DIRECTION DE LA CULTURE, *Les Rémois en 1918, de l'évacuation au retour*, Reims, Le Réveil de la Marne, 1998, 58 p.

VOLDMAN Danièle, « Reims 1930 : la Ville des nouveaux Urbanistes », *L'Histoire*, n°121, avril 1989.

Conférences et expositions

Colloques, conférences et tables rondes

Les Américains et la France (1917-1947) : Engagements et Représentations, colloque international organisé les 22 et 23 mai 1997, Reims, Université de Reims Champagne-Ardenne.

La Guerre Imaginée, colloque international organisé les 2 et 3 avril 1998, Reims, Université de Reims Champagne-Ardenne.

La sécurité du patrimoine, colloque international organisé par la Section française de l'ICOMOS, 10 et 11 décembre 1998, Rennes (intervention de Isabelle PALLOT-FROSSARD *« La cathédrale de Reims victime de la guerre 1914-1918 »*).

"Transferts culturels". L'histoire de l'histoire de l'art entre la France et l'Allemagne, 11 et 12 décembre 1998, Paris, École Normale Supérieure et Maison Heine (interventions de Christina KOTT, *Conservateurs de musée et historiens d'art français et allemands pendant la Première guerre mondiale: entre propagande et science* et de Heinrich DILLY, *Emile Mâle in seiner Beziehung zu Deutschland*).

Violence et Etat de Guerre, table ronde organisée à l'I.U.T. Léonard de Vinci, 8 février 2000 (intervention de Yann HARLAUT, *Violence et propagande durant la Première Guerre mondiale : l'exemple de l'incendie de la cathédrale de Reims*).

La Cathédrale, colloque organisé à l'Université Charles de Gaulle, Lille 3, du 23 au 25 mars 2000.

Historicisme et modernité dans la préservation et la mise en valeur du patrimoine culturel en Europe aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, colloque international organisé par l'Université de Reims, Reims (Villa Douce), 17 et 18 novembre 2000.

« Hommage au Cardinal Luçon » d'Emile Wery, conférence de Yann HARLAUT organisée dans le cadre « Une heure / Une œuvre », Musée des Beaux-Arts, Reims, 25 octobre 2001.

Mythes et réalités de la cathédrale de Reims au XX^e^ siècle, table ronde organisée au Conservatoire, Reims, 4 décembre 2001 (intervention de Yann HARLAUT, *L'incendie de la cathédrale de Reims le 19 septembre 1914 : histoires parallèles*).

Les politiques du patrimoine dans l'Entre-deux-guerres, journée d'étude organisée par le Comité d'Histoire, Département des études et de la prospective, Paris, 17 janvier 2002 (intervention de Yann HARLAUT *La restauration de la cathédrale de Reims : enjeux et ingérences*).

Images de la Grande Guerre et *"Reims, ville martyre" : au cœur de la propagande française*, conférences de Yann HARLAUT à l'ESCAL de Witry-les-Reims, 15 novembre 2002.

Art, patrimoine, spoliations : l'expérience de la Grande Guerre, journée d'étude internationale organisée par l'Université Paris-X/Nanterre, Département d'Histoire Centre Pierre Francastel et Centre d'Etude des Sociétés Européennes, 5 décembre 2003.

Villes en guerre dans le premier XX^e siècle (1911-1946), colloque international organisé par le Centre d'Histoire de la Ville moderne et contemporaine (CEHVI), Université de Tours, 11 et 12 décembre 2003 (intervention de Yann HARLAUT, *Reims (1914-1938) : gloire, réalité et amnésie d'une ville marquée par la Première Guerre mondiale)*.

Guerres et statistiques, Quatrième journée d'étude de l'Institut Jean-Baptiste Say, Université de Paris XII, 7 février 2004 (intervention de Yann HARLAUT, *Quantifier l'inestimable : les dommages de guerre des biens culturels détruits ou endommagés durant la Première Guerre mondiale, d'après les travaux de Michel Edmont et d'Arsène Alexandre)*.

Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale, conférence de Yann HARLAUT à la Maison du Patrimoine de Saint-Julien-les-Villas, 21 avril 2004.

Entre forme et symbole, puissance du néogothisme, journée d'étude organisée par le Centre de Recherches en histoire du XIX^e siècle, Paris I – Paris IV, 11 juin 2004.

L'œuvre de Max Sainsaulieu, table ronde à la Médiathèque de Reims, 25 juin 2005 (intervention de Yann HARLAUT, *Max Sainsaulieu et la cathédrale de Reims durant la Première Guerre mondiale)*.

Deux sœurs de guerre. La cathédrale de Reims et la basilique de Saint-Quentin dans la propagande artistique de la Première Guerre mondiale, conférence de Yann HARLAUT à l'INSSET, Saint-Quentin, 23 novembre 2005.

Expositions

Bombardements et incendie de l'ancienne abbaye Saint Remi durant la Première Guerre Mondiale, exposition temporaire du 4 mai au 29 novembre 1998, Reims, Musée Saint Remi.

Les Rémois en 1918, de l'évacuation au retour, exposition temporaire du 2 octobre au 29 novembre 1998, prolongée jusqu'au 3 janvier 1999, Reims, Ancien Collège des Jésuites.

Images de la Grande Guerre à Reims et ailleurs, exposition temporaire du 7 octobre au 7 décembre 1998, Reims, Musée des Beaux-Arts.

Reims et la Croix des braves, le 6 juillet 1919, exposition temporaire du 13 septembre au 12 novembre 1999, Reims, Salon Colbert de la Mairie.

La cathédrale photographiée 1850-1930, exposition organisée à la bibliothèque Carnégie, Reims, du 27 juin au 7 octobre 2001.

20 siècles en cathédrales, exposition organisée au Palais du Tau, Reims, du 29 juin au 4 novembre 2001.

Rodin, Bourdelle… et les artistes rémois – Mythes et Réalités de la cathédrale au 20^ème siècle, exposition organisée au Musée des Beaux-Arts, Reims, du 27 juin au 7 octobre 2001.

Le Martyre de la cathédrale : la riposte de la satire, exposition organisée au Musée Fort de la Pompelle, Reims, du 27 juin au 7 octobre 2001.

L'exposition Henri Deneux, le 6^e architecte de la cathédrale de Reims, exposition organisée par le Musée Le Vergeur et la Bibliothèque municipale de Reims, Musée Le Vergeur, Reims, du 15 octobre au 20 décembre 2002.

Le temps s'efface… L'œuvre demeure. Max Sainsaulieu (1870-1953) : un architecte de la Reconstruction, exposition à la Maison du Patrimoine de Saint-Julien-les-Villas, du 10 avril au 16 mai 2004.

Iconographie

Archives publiques

Médiathèque de l'architecture et du patrimoine

Le fonds iconographique de la médiathèque de l'architecture et du patrimoine est extrêmement riche et comprend les clichés pris par les architectes des monuments historiques et les documents acquis en vue de la restauration de la cathédrale. Cet inventaire n'a cependant pas été achevé et se termine par les documents concernant les fragments du jubé.

Ce fonds est complété par des documents achetés par divers apports donc ceux du comte Henri de Lestrange (19L01565, 19L01567, 19L01568, 19L01569, 19L01570, 19L01571 et 19L01572) et par les collections données par Max Sainsaulieu et Pierre Antony-Thouret.

Enfin, il existe un important inventaire photographique établi par l'architecte en chef Henri Huignard le 30 octobre 1943 et intitulé *Cathédrale de Reims. La statuaire de la façade occidentale et de ses tours*, en 3 volumes (les dégâts causés par le temps, les dommages de la guerre 1914-1918, les restaurations des XIX^{e} et XX^{e} siècles). Véritable travail de synthèse, ce rapport présente des mêmes vues, mais de différentes époques, juxtaposées afin de montrer l'étendue des campagnes de restauration.

Bibliothèque de documentation internationale contemporaine

Estampes et originaux

Est. 419 : CAPPIELLO Leonetto, *Fin d'un empire*, lithographie, 560/410.

Est. 444 : IBELS Henri Gabriel, *Oh ! Les salauds ! 1915*, lithographie en couleurs, 1915, 350/560.

Est. 740 (11) : *Le Bombardement de la cathédrale de Reims*, photogravure extrait de l'album *La Grande Guerre*, 265/365.

Est. 843 : CRAMPEL Paul, *Kaiser Caïn. 1914*, photogravure en couleur, 1914, 430/325.

Est. 953 : RAEMAEKERS Louis, *C'est moi qui ai ouvert le feu sur la cathédrale ! [1914-1915]*, photogravure, 325/250.

Est. 989 : FAUCONNET, *Gott mit uns*, photogravure en couleur, exemplaire 14/250, 240/335.

Est. 1282 : GEOFFROY, *La Cathédrale – Ils n'en laisseraient pas grand-chose, les Boches, s'ils passaient par là*, lithographie, tirage 80/275, 1915, 380/280.

Est.1313 : GOTTLOB Fernand-Louis, *L'Aveugle et le Paralytique*, lithographie en couleur, tirage 4/50, 550/400.

Est. 1824 : RAEMAEKERS Louis, *Les Vraies pierres se récrient*, héliogravure, 260/192.

Est. 2092 (11) : *Le Bombardement de la cathédrale de Reims. Admirable geste des femmes françaises*, héliogravure extraite de l'album La Grande Guerre, 212/364.

Est. F1 130 : LOCHELONGUE, *Martyre de Reims*, lithographie en couleurs, épreuve n°62, 420/640.

Est. F1 131 : GAUTIER Lucien, *Reims 10 mai 1919*, eau-forte et aquatinte, épreuve n°70, 590/373.

Est F1 174 : ORR Louis, *La cathédrale de Reims - Façade*, gravure à l'eau-forte originale, n°6655 de la Chalcographie du Louvre, 380/610.

Est F1 175 : ORR Louis, *La cathédrale de Reims - Transept*, gravure à l'eau-forte originale, n°6657 de la Chalcographie du Louvre, 380/610.

Est F1 176 : ORR Louis, *La cathédrale de Reims – côté sud et ruines du Palais de l'archevêché*, gravure à l'eau-forte originale, n°6656 de la Chalcographie du Louvre, 530/670.

Est. It. F1. 3983 : MENTESSI G., *La cible impériale*, éditeur Alfieri & Lacroix (Milan), héliogravure, 518/394.

Est. FL 532 : FLOWER Charles E., *Rheims Cathedral, 1914*, photogravure en couleur, 1914, 263/185.

Est. FL 663 : GEOFFROY, La Cathédrale – Ils n'en laisseraient pas grand-chose, les Boches, s'ils passaient par là, lithographie, 1915, tirage 82/275, 385/280.

Est. FL 714 : GUINEGAULE, *[La Cathédrale de Reims en flammes]*, métallographie, 1914, tirage 120/250, 305/240.

Est. FL 732 : HANSI (Jean-Jacques WALTZ, dit), *Le Vieux Bon Dieu de sa majesté l'Empereur d'Allemagne*, métallographie en couleur, éditeur Gallais (Paris), 380/275.

Est. FL 800 : IBELS Henri Gabriel, *Oh ! Les salauds ! 1914*, lithographie en couleurs, 1914, 380/570.

Est. FL 984 : LEBEDEFF Jean, *[Cathédrale de Reims en flammes. 1914-1915]*, bois gravé, tirage n°7, 303/222.

Est FL 1469 : RABUTEAU J., *Cathédrale de Reims. 1429-1914*, éditeur H. Bouquet (Paris), métallographie en couleurs, 1914, 354/263.

Est. FL 1605 : ROBERT André, *Le Sacre*, héliogravure en bistre, 1914, 310/218.

Est. FL 2250 : GARNOT Lucy, *Reims sous les obus. 1914-1916*, eau-forte et aquatinte, 188/128.

Est. FL 2358 : HERANS Marcel, *Reims, la cathédrale embrasée*, eau-forte, tirage 60/100, 280/220.

Est. FL 3168 : WAGNER Henri Konrad, "*Kultur" 1914-15,* lithographie coloriée au pochoir sur papier beige, 235/380.

Est. FL 3590 : DUVENT Charles, *Le Crime. La Cathédrale de Reims. 18 septembre 1914*, lithographie en couleur, 447/342.

Est. FL 3995 : SALLES Léon, *Cathédrale de Reims*, eau-forte, roulette et aquatinte en couleurs, 343/263.

Est. FL 4141 : DUVENT Charles, *La Cathédrale de Reims – Xem 1915*, photogravure en couleur d'après l'aquarelle, 482/349.

Or. 2720 : BOUROUX Paul Adrien, *[Les ruines de Reims, Marne]. 7bre 1917*, crayon Conté, 282/376.

Or. 6926 : DROIT Jean, *La cathédrale de Reims*, peinture, papier, gouache aquarellée, 112/78.

Or. 7175 : KRIER Etienne Auguste, *Jeanne d'Arc*, peinture, huile et essence, 1935, 735/600.

Or. 7176 : KRIER Etienne Auguste, *Jeanne d'Arc*, peinture, papier et essence, 1935, 793/620.

Or. 7177 : KRIER Etienne Auguste, *Jeanne d'Arc*, peinture, carton, huile et essence, 1935, 304/213.

Or. 7178 : KRIER Etienne Auguste, *Jeanne d'Arc*, peinture, carton, huile et essence, 1935, 270/176.

Or. 7179 : KRIER Etienne Auguste, *S.E. le Cardinal Suhard, archevêque de Reims*, peinture, huile et essence, 1938, 240/160.

Or. 7180 : KRIER Etienne Auguste, *Vuillemin*, peinture, bois, huile et essence, 1938, 240/157.

Or. 7181 : KRIER Etienne Auguste, *Les drapeaux*, peinture, bois, huile et essence, 1938, 240/155.

Or. 7182 : KRIER Etienne Auguste, *Inauguration de la cathédrale de Reims*, peinture, huile et essence, 1938, 408/330.

Or. 7183 : KRIER Etienne Auguste, *Apparition de Jeanne d'Arc*, peinture, bois, huile et essence, 1938, 408/329.

Or. 7184 : KRIER Etienne Auguste, *Le Cardinal-Légat devant Saint-Rémi de Reims*, peinture, bois, huile et essence, 1938, 498/518.

Or. 7185 : KRIER Etienne Auguste, *Mr Philip, sous-préfet*, peinture, bois, huile et essence, 1938, 240/157.

Or. 7858 : CAUMONT Robert, *Les sept merveilles du monstre (vandalisme)*, dessin original, papier, encre de chine et fusain, 1914-1915, 490/630.

Or. F1 52 (F) : SENECHAL Adrien, *L'incendie gagnant le palais et quittant Notre-Dame (vers 20h15)*, pastel, 235/320.

Or. F1 53 (F) : SENECHAL Adrien, *La lueur de l'incendie du palais des Rois au travers des verrières de Notre-Dame (vers 20h30)*, pastel, 240/325.

Or. F1 59 (F) : SENECHAL Adrien, *Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise... (vers 15h00)*, pastel, 340/250.

Or. F1 84 (F.) : LE MEILLEUR Georges, *[Reims], 1919*, plume encre de Chine, lavis de bistre et aquarelle bleue, 1919, 415/500.

Or. F1 85 (F.) : LE MEILLEUR Georges, *Abside de Reims, 1918*, plume et lavis de bistre, 1918, 500/410.

Or. F2 649 (F) : FRAYE André, *[La cathédrale de Reims, 1917]*, crayon aquarellé, 315/240.

Or. F2 898 (F) : HELLE André, *20 septembre 1914. Bombardement de la cathédrale de Reims*, crayon aquarellé, 160/195.

Or. F3 488 (F) : LAPLACE Gaston, *Reims, portail de la cathédrale, 8-11-14*, plume et encre de Chine, aquarellé, 1914, 115/75.

Or. F3 1378 (F) : LESSIEUX Ernest Louis, *Cathédrale en flammes, 1914-1918*, plume et encre de chine, aquarellé, 115/180.

Or. FL 879 : MOURET Paul, *[Cathédrale de Reims. Portail nord. 1917]*, aquarelle, 1917, 400/280.

Or. FL 997 : MOURET Paul, *(Cathédrale de) Reims. Portail central. 1917*, aquarelle, 1917, 400/280.

Or. FL 1093 : CRETELLE M. , *Cathédrale de Reims. Bas-côtés, vue sur le côté nord*, aquarelle, gouache et crayons de couleurs, 1916, 390/220.

Or. FL 1094 : CRETELLE M., *Cathédrale de Reims. Façade sud*, aquarelle, gouache et crayons de couleurs, 1916, 250/450.

Or. FL 1095 : CRETELLE M., *Cathédrale de Reims. Revers du grand portail, côté sud*, aquarelle, gouache et crayons de couleurs, 1916, 390/220.

Or. FL 1122 : IBELS Henri Gabriel, *Le vieux Bon Dieu… Oh ! Les salauds ! Reims, 1914*, crayons de couleurs, 1914, 390/450.

Or. p3. 101 (F) : MAILLOL Gaspard, (tombeau de l'abbé Thinot, maître de la chapelle de la cathédrale de Reims, à Suippes [Marne]. Tué en 1ère ligne) [1917], aquarelle, 185/140.

Or. PE 72 : BARAU Emile, *(Vue de la cathédrale de Reims), août 1917*, huile sur panneau de bois, 1917, 500/610.

Or. PE 576 : BELLAN Gilbert, *Reims, 1921*, fusain sur papier jaune, 1921, 1325/1000.

Or. PE 706: BELLAN Gilbert, *Reims, 1922*, fusain aquarellé, 1922, 1700/1610.

Il existe également des médailles non inventoriées dont une intitulée *La Cathédrale de Reims victime du vandalisme 1914* et :

P.M. 57 : MOUROUX Anie, médaille en bronze clair, diamètre 68.

Section photographique

Albums : Marne, 6 ; Marne, 7 ; Marne, 7bis.

Album 26 : diverses vues aériennes de Reims et clichés de *L'Illustration*.

Tiroir B3. Marne. Reims. Cathédrale : clichés dont de nombreux censurés par le Ministère de la Guerre, Bureau de la Presse, Visa.

Nombreux documents photographiques non inventoriés pour le département de la Marne.

Musée Rodin (Paris)

Dossier de presse

Correspondance de Rodin, textes classés et annotés par Alain Beaussire et Florence Cadouot, éditions du Musée Rodin

JUDRIN Claudie, *Inventaire des dessins du musée Rodin*, Paris, éditions du Musée Rodin, 1984-1992, 6 t.

Musée Bourdelle (Paris)

Notre-Dame de Reims. Documents, notes, pensées ; lettre de Bourdelle à Roussel-Despierres, 30 juin 1918 ; lettre de Bourdelle à un poète (anonyme), 17 octobre 1914 (l'original est conservé au Getty Center de Los Angeles) ; dossier de presse.

JIANOU Ionel et DUFET Michel, *Bourdelle*, Paris, Ed. Arted, 1965, 215 p. (catalogue d'inventaire)

1020 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, fragments du Christ*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 90/70

1022 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, fragments du Christ*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 90/70

1117 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, archange gardant Notre-Dame de Reims pendant l'incendie*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 73/52

2513 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, la cathédrale en ruines*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

2538 : BOURDELLE Antoine, *Génies protecteurs de Notre-Dame de Reims*, dessin, 1918

2542 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

2556 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, fragments du Christ*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

2566 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, fragments du Christ*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

2568 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, fragments du Christ*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

2591 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, fragments du Christ*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

2629 : BOURDELLE Antoine, *Le Martyre de Reims, la cathédrale de Reims en flammes (1914, 1915, 1916, 1917)*, dessin aquarellé, vers 1914-1918, 33/30

Archives départementales de la Marne, dépôt central de Châlons-en-Champagne

821. Aff. P. III, 164 : « Avec des assassins. Avec des incendiaires. Avec des voleurs, on ne discute pas, on les juge ! Souvenez-vous !... Ligue pour perpétuer à travers les âges le souvenir des crimes allemands. – Paris [vers 1919], 40/29, rouge et noir fond blanc ».

6715. Aff. P. III, 385 : « 1914 ! Le bon apôtre ! Et dire que les peuples ne veulent pas comprendre que c'est au nom de la civilisation et pour le bien de l'humanité que mes soldats les massacrent et incendient leurs villes. [Le Kaiser, coiffé du casque à pointe, vêtu d'une pèlerine noire, les mains prêtes à saisir sa proie, devant la cathédrale de Reims en flammes]. A Gustave Théry, pour son bel article sur le bombardement de la cathédrale de Reims. Maurice Neumont, Paris, le 21 septembre 1914. – Paris, éd. A. Lasnier, 1914, 21 septembre, 50/33, multicolore sur fond blanc ».

6717. Aff. P. III, 387 : « Souvenez-vous ! 1914. Rien d'allemand !!! des Allemands [Marianne, entourée des emblèmes de paix et de travail, montre la cathédrale de Reims en flammes]. [Del.] E. Lemielle. – Paris, impr. Chaix, [1919], 83/60, multicolore avec encadrement blanc ».

6718. Aff. P. III, 388 : « Souvenez-vous ! Ce boche qui a tué, brûlé, pillé, ce représentant de fabrique qui vous offre ses produits et qui voudra s'installer de nouveau chez nous, c'est le même ! Ne l'oubliez jamais ! Après la guerre, nous contribuerons à démasquer les produits boches. Présidents d'honneur : M. Antonin Dubost, président du Sénat ; M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, S. E. M. Isvolsky, ambassadeur de Russie… [Au premier plan, un Allemand tenant d'une main un couteau et de l'autre une

torche ; un représentant, les mains gantées, portant une valise et son chapeau. Au fond, la cathédrale de Reims en flammes]. [Del.] F. Gottlob. V. 2812. – Paris, atelier F. Gottlob, [1919], 51/35, multicolore sur fond jaune ».

Archives départementales de la Marne, dépôt de Reims

Fonds Nigron : Plaques photos Verneau

68J 347 : 18x24 : hôtel de ville, cathédrale (1918), 8 clichés

68J 349 : 18x24 : boîte n°2bis : intérieur cathédrale, portail, 6 clichés

68J 350 : 13x18 : cathédrale, détails intérieurs ; chapiteaux de l'église Saint Jacques (1923), 8 clichés

68J 352 : 13x18 : divers cathédrale (voûte transept), 14 clichés

68J 353 : 13x18 : cathédrale, détails côté sud, 15 clichés

68J 354 : 13x18 : charpente ciment Deneux, 13 clichés

68J 355 : 13x18 : ruines de la cathédrale après la 1ère Guerre, 3 clichés

68J 356 : 13x18 : panorama de Reims avec la cathédrale, 14 clichés

68J 358 : 13x18 : détails de têtes de la cathédrale, 14 clichés

68J 359 : 8,5x17 : cathédrale et divers : ruines de la 1ère Guerre, 10 clichés

68J 360 : 9x18 : cathédrale ou Saint Jacques, fort de la Pompelle après 1ère Guerre, 7 clichés

68J 361 : 13x18 : mosaïque cathédrale, promenades, intérieur du cabinet de Mr Deneux (1919-1923), 7 clichés

68J 362 : 13x18 : têtes de rois de la cathédrale (1921), 15 clichés

68J 364 : 13x18 : cathédrale, fouilles. Intérieur (1920), 2 clichés

68J 366 : 13x18 : intérieur de la cathédrale après 1918, 13 clichés

68J 367 : 13x18 : panorama pris du haut de la cathédrale : rue des 2 Anges, rue d'Anjou. Grande porte intérieure au musée. Ruines. 19 clichés

68J 368 : 13x18 : fouilles cathédrale. 63 photos

68J 370 : 13x18 : charpente Deneux. 2 clichés

68J 371 : 13x18 : clichés J. P. Simon (exposition). Vitraux de l'enfant Jésus

68J 372 : 13x18 : chapiteaux cathédrale, 11 clichés

68J 373 : 13x18 : fouilles cathédrale et intérieurs, 7 clichés

68J 375 : 13x18 : cathédrale divers, après 1918 : détails intérieurs, tombeau du chœur, 12 clichés

68J 377 : photos de la cathédrale (1921-1927), 19 tirages

68J 378 : 13x18 : photos (1921-1922) de la collection Verneau offertes en 1955, 113 tirages

68J 379 : 13x18 : l'ange au sourire, l'hôtel-de-ville, place royale 1918, statue de Louis XV, la rue de Vesle, 15 clichés

68J 381 : 13x18 : cathédrale, détail des saints de façade, 21 clichés

68J 382 : 13x18 : voûtes et tours de la cathédrale. Vue du dessus et le grand comble, 4 clichés

68J 383 : 13x18 : cathédrale, Saint Remy et Sainte Clotilde, après 1918, 14 clichés

68J 386 : 13x18 : chapiteaux cathédrale, 12 clichés

68J 387 : 13x18 : échafaudages des voûtes de la cathédrale ou de Saint Remy, 4 clichés

68J 388 : 13x18 : « cathédrale – rues de Reims 25 à 36 », 8 clichés

68J 391 : 13x18 : détail de la façade occidentale de la cathédrale, 13 clichés

68J 392 : 13x18 : transept sud de la cathédrale (1921). Détail des saints de la voussure de la rosace, 12 clichés

68J 393 : 13x18 : cathédrale, divers, 19 clichés

68J 394 : 13x18 : cathédrale et personnage de la famille Verneau, 13 clichés

68J 395 : 13x18 : « cathédrale extérieure – vue d'ensemble 1 à 14 », 14 clichés

68J 396 : 13x18 : « cathédrale – rue de Reims 37 à 48 », 9 clichés

68J 399 : 13x18 : divers (après 1918), 3 clichés (+ photo cathédrale sur couvercle)

68J 400 : 13x18 : tête cathédrale, Trésor de la cathédrale (1921), 7 clichés

68J 401 : 13x18 : panorama de la cathédrale et de Saint Remy, place royale, 11 clichés

68J 402 : 13x18 : messe pontificale de Pâques 1921, fouilles cathédrale, squelette, 13 clichés

68J 403 : 18x24 : échafaudage cathédrale (1922), 13 clichés

68J 404 : 18x24 : boîte n°4 cathédrale, 3 clichés

68J 411 : 18x24 : crosse, divers objets trouvés dans les tombeaux sous la cathédrale, 3 clichés

68J 413 : 13x18 : intérieur de la cathédrale (après 1918), 17 clichés

68J 414 : 13x18 : charges et charpentes ciment système Deneux (1922), 6 clichés

68J 415 : 13x18 : détail du grand portail de la cathédrale, 10 clichés

68J 417 : 13x18 : chapiteaux de la cathédrale, 11 clichés

68J 418 : 13x18 : détail de la cathédrale (après 1918), 15 clichés

68J 419 : 13x18 : intérieur de la cathédrale au moment des fouilles, 9 clichés

68J 421 : 13x18 : « cathédrale extérieure – vue d'ensemble 1 à 12 », 12 clichés

68J 422 : 13x18 : cathédrale ; divers sur Reims après la Première Guerre mondiale, 72 clichés

68J 426 : 18x24 : boîte n°8 : cathédrale après la Première Guerre mondiale, 6 clichés

68J 427 : 18x24 : boîte n°1 : l'ange au sourire, porte de Paris, la cathédrale de la rue Libergier (1922), 6 clichés

68J 429 : 18x24 : boîte n°2 : 4 clichés de la cathédrale après 1918

68J 430 : 13x18 : la cathédrale prise de la rue des Trois Raisinets, après 1918, 6 clichés

68J 431 : 13x18 : la cathédrale prise de la rue du Chapitre, 12 clichés

68J 433 : 13x18 : charpente Deneux, 9 clichés

68J 434 : 13x18 : tête cathédrale (1921), 13 clichés

68J 435 : 13x18 : plaques cassées sur la charpente Deneux

68J 484 : 9x12 : fête de Jeanne d'Arc (1929), statue de Jeanne d'Arc, cathédrale (1927-1929)

68J 486 : 9x12 : vues diverses sur la cathédrale de Reims (1929-1936)

68J 641 : 9x12 : clichés divers cathédrale (1933)

68J 643 : 9x12 : charpentes de la cathédrale, vues diverses des charpentes du transept (1931-1934)

68J 644 : 9x12 : clichés de travaux (abside) (1931) gargouille sur 3ème arc droit, échafaudage côté nord de l'abside pour la réfection de la galerie basse, dais situé sur le 3ème arc droit nord, 1ère travée rayonnante sud de la galerie basse de l'abside, dais en cours d'exécution, père Pascaud

68J 667 : 9x12 : galerie façade sud (1934)

68J 668 : 9x12 : tour sud, face est (1935)

68J 669 : 9x12 : tour sud, face est, pinacle sud-ouest (1935)

68J 674 : 9x12 : façade nord (1937)

68J 683 : 9x12 : porche nord (1936-1937)

68J 690 : 9x12 : façade ouest, extérieur (1928-1929)

68J 698 : 9x12 : transept nord, extérieur (1927, 1931, 1943)

68J 703 : 9x12 : extérieurs, tours nord et sud (n°9) (1927-1934)

68J 710 : 9x12 : collatéral sud, nef sud, extérieur (n°3) (1928)

68J 714 : 9x12 : transept sud, extérieur cathédrale (n°5) (1927-1929)

68J 723 : 9x12 : tour sud, face est (1936)

68J 732 : 9x12 : façade nord (1937)

68J 733 : 9x12 : façade sud, descente des dernières poutrelles de la façade sud (1935-1937)

68J 743 : 9x12 : façade sud (1934-1936)

68J 747 : 9x12 : intérieur tour sud (1938-1939)

68J 748 : 9x12 : façade nord (1936-1937)

68J 757 : 9x12 : rosace méridionale (1931-1937)

68J 764 : pochette : clichés et épreuves cathédrale, l'ancien archevêché (1927-1946)

68J 794 : 9x12 : intérieurs cathédrale (chœur, nef) avant la consécration de 1937

68J 796 : 9x12 : petites têtes de la cathédrale, clichés (dont 1 cassé) et tirages

68J 799 : 9x12 : intérieurs de la cathédrale avant la consécration (1937)

68J 800 : 9x12 : intérieurs de la cathédrale, fermes (1927-1928)

68J 801 : 9x12 : intérieur du transept sud (1928)

68J 802 : 9x12 : chapelle de l'archevêque (1937-1939)

68J 803 : 9x12 : intérieur du chœur, voûtes basses (1927-1932)

68J 811 : 9x12 : divers autels (1937)

68J 813 : 9x12 : intérieur du transept nord, grand orgue (1929)

68J 815 : 9x12 : abside de la cathédrale (1928-1929)

68J 817 : 9x12 : intérieur abside (1928-1932)

68J 818 : 9x12 : transept sud, 1ère voûte (1928)

68J 819 : 9x12 : 2 tirages de galeries, chauffage cathédrale

68J 821 : 9x12 : clocher à l'ange

68J 822 : 9x12 : intérieurs cathédrale avant le 18 octobre 1937 (consécration)

68J 823 : 9x12 : charpentes cathédrale (1927-1928)

68J 824 : 9x12 : chapiteau du chevet, abside sud, détails

68J 825 : 9x12 : installation du carillon

68J 826 : 9x12 : intérieur cathédrale, transept sud, 2ème voûte (1928)

68J 827 : 9x12 : abside, côté sud

68J 828 : 9x12 : clocher à l'ange, consolidation

68J 829 : 9x12 : gros arcs de croisée (1927-1928)

68J 831 : 9x12 : intérieurs cathédrale avant le 18 octobre 1937 (consécration)

68J 832 : 9x12 : extérieurs cathédrale, arcs droits nord abside (1927-1929)

68J 833 : 9x12 : arcs rayonnants, extérieur de la cathédrale, boîte n°8 (1927-1930)

68J 838 : 9x12 : intérieurs abside, pilier sud-est (1927-1928)

68J 839 : 9x12 : intérieur nef (1927-1928)

68J 840 – 9x12 : charpente de l'ancien archevêché (1937)

68J 844 : 9x12 : extérieurs cathédrale, arcs droits sud abside (1927-1929)

68J 850 : 9x12 : pignons nord et sud de la cathédrale (1927-1943)

68J 851 : 9x12 : trois-quarts sud de la cathédrale (1927-1931)

68J 852 : 9x12 : clocher à l'ange

68J 853 : 24x30 : statues cathédrale et autres vues (1913-1944)

68J 895 : 9x12 : petites têtes provenant de la cathédrale

68J 902 : 9x12 : Monseigneur Suhard (cardinal), arrivé à Reims en 1935

68J 914 : 9x12 : inauguration de la statue de Jeanne d'Arc devant la cathédrale (juillet 1938)

68J 1001 : 259 photos, statues de la cathédrale (1882-1943)

68J 1006 : Une boîte de photos concernant des travaux de restauration de la cathédrale de Reims [vers 1930]

68J 1007 : Vues diverses de la cathédrale de Reims, la ville de Reims et autres édifices aux alentours de Reims : ruines de la Première Guerre mondiale

68J 1008 : Plaques verre et photos : enterrement de Monseigneur le Cardinal Luçon le 9 juin 1928

68J 1009 : Vues diverses sur la cathédrale de Reims

68J 1010 : Photos sur la cathédrale de Reims (1882-1943)

68J 1011 : Cathédrale de Reims et abbaye de Saint-Remi : photos des travaux de restauration (1921-1939)

68J 1059 : Cathédrale de Reims : photos, épreuves de clichés Verneau (13x18) sur les dégâts 1914-1917 [1 cliché Deneux de 1931] (1921-1931)

68J 1320 : Cathédrale de Reims, consécration du 18 octobre 1937 par le cardinal Suhard : photos noir et blanc + négatifs (1937)

68J 1321 : Cathédrale de Reims, inauguration de la cathédrale le 10 juillet 1938 : négatifs (1938)

68J 1322 : Cathédrale de Reims, visite du Président A. Lebrun à Reims à l'occasion de l'inauguration de la cathédrale : photos noir et blanc (1938)

68J 1324 : Cathédrale de Reims, façade nord pendant les travaux de restauration de 1936 : photos noir et blanc (1936)

68J 1326 : Carillons de la cathédrale de Reims : photos noir et blanc [années 1920]

68J 1332 : Cathédrale de Reims, Jeanne d'Arc : photos noir et blanc, 1 photo en 7 ex. (1921)

68J 1333 : Cathédrale de Reims : photos noir et blanc + négatifs : inauguration d'une place commémorative par John D. Rockefeller junior qui a financé en grande partie la restauration de la cathédrale de Reims, le 4 juillet 1936, Monsieur Paul Marchandeau l'accompagne (1936)

68J 1334 : Cathédrale de Reims : 3 photos noir et blanc + 3 négatifs ; tour sud, restauration du beffroi (1938)

68J 1346 : Cathédrale de Reims : photos noir et blanc ; divers, pendant la reconstruction (1921-1922)

68J 1347 : Cathédrale de Reims : photos noir et blanc ; reconstruction (1921-1922)

Direction régionale des affaires culturelles de Champagne-Ardenne, service de l'Inventaire

Fonds Henri Deneux : 33 dossiers, 3641 photographies diverses (fonds photographique, copie de celui conservé par la Bibliothèque Municipale de Reims). Ensemble inventorié et indexé.

Archives municipales de Reims

2 Fi 112 : Cathédrale Notre-Dame de Reims, *cathédrale de Reims en flammes pendant la Première Guerre mondiale,* carte postale, J.M.T., Paris, 8,8x13,7, photographie

20W59 : Gravures d'Isabelle Charlier : *Deux martyres glorieuses*, 1919(?), 5 ex. ; *Hôtel de Ville de Reims. Incendié le 3 mai 1917*, s.d., 37 ex. ; *Le solitaire de Notre-Dame 1914-1918*, 1916, 2 ex. ; *19 Septembre 1914*, 1914, 3 ex. ; *Cathédrale de Reims – 19 Septembre 1914*, s.d., 5 ex.

66W203 : 8 plaques photographiques de diverses vues de la Cathédrale de Reims en ruines.

Musée des Beaux-Arts de Reims

Fonds Lepage : 981.21

Il s'agit d'un fond comprenant des huiles sur carton ou sur toile du peintre ardennais Paul Hubert Lepage (1878-1964) représentant la ville de Reims en ruines. Je signale ici seulement les œuvres représentant directement ou indirectement, la cathédrale. Dans certaines compositions, la cathédrale de Reims n'est pas représentée comme thème principal mais a plutôt un rôle secondaire. Ces œuvres sont toutefois inventoriées afin de montrer le choix et la place que l'artiste lui porte dans l'ensemble de sa composition.

981.21.1 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de Reims*, huile, carton fort, v.1930, 124/163.

981.21.2 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de la Cathédrale et de l'arrière du côté Est de la Place Royale (poste)*, huile, toile, 1927, 178/269.

981.21.3 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de la Cathédrale et de l'arrière du côté Est de la Place Royale (poste)*, huile, carton fort, 1927, 160/222.

981.21.4 : LEPAGE Paul Hubert, *Le chevet de la Cathédrale vu du Sud-Est*, huile, carton fort, 160/222.

981.21.6 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de la Cathédrale et de l'arrière du côté Est de la Place Royale (poste)*, huile, carton fort, 1927, 160/220.

981.21.7 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue panoramique de Reims*, huile, carton fort, v.1930, 124/159.

981.21.8 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue panoramique de Reims*, huile, carton fort, v.1930, 160/222.

981.21.10 : LEPAGE Paul Hubert, *Le chevet de la Cathédrale, vue prise du Sud-Est*, huile, toile, v.1920, 162/216.

981.21.14 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Sud, la nuit par temps de neige*, huile, toile, 166/212.

981.21.22 : LEPAGE Paul Hubert, *La Place Royale*, huile, carton fort, v.1930, 222/160.

981.21.23 : LEPAGE Paul Hubert, *Chevet de la Cathédrale*, huile, toile.

981.21.27 : LEPAGE Paul Hubert, *(Reims)*, huile, toile, 217/163.

981.21.29 : LEPAGE Paul Hubert, *(Reims)*, huile, carton fort, 160/223.

981.21.32 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue diurne de la Cathédrale et de l'arrière du coté Est de la Place Royale (poste)*, huile, toile, 1927, 271/350.

981.21.34 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue diurne de la Cathédrale et de l'arrière du coté Est de la Place Royale (poste)*, huile, toile, 1927, 270/350.

981.21.35 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de la Cathédrale prise du Sud-Est*, huile, toile, v.1920, 271/351.

981.21.36 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de la rue Chanzy*, huile, toile, v.1920, 352/271.

981.21.37 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue nocturne de la Cathédrale et de l'arrière du côté Est de la Place Royale (poste)*, huile, toile, 1927, 270/350.

981.21.38 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de la rue Chanzy*, huile, toile, v.1920, 609/500.

981.21.39 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue diurne de la Cathédrale et de l'arrière du côté Est de la Place Royale (poste)*, huile, toile, 1928, 269/350.

981.21.42 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue générale de Reims prise du Sud*, huile, toile, v.1920, 380/556.

981.21.43 : LEPAGE Paul Hubert, *Le chevet de la Cathédrale vu du Sud-Est*, huile, toile, v.1920, 500/610.

981.21.44 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de la rue Chanzy*, huile, toile, v.1920, 609/500.

981.21.45 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de la Cathédrale prise du Nord-Est*, huile, toile, v.1922, 610/500.

981.21.46 : LEPAGE Paul Hubert, *Coin rue Colbert et place du forum*, huile, toile, v.1920, 550/380.

981.21.47 : LEPAGE Paul Hubert, *Angle de la Place de l'Hôtel-de-Ville*, huile, toile, v.1920, 380/460.

981.21.48 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de la rue des Capucins*, huile, toile, v.1920, 460/381.

981.21.50 : LEPAGE Paul Hubert, *Ruines du Théâtre et débouché rue Talleyrand*, huile, toile, v.1920, 380/460.

981.21.51 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue du cours Langlet en construction*, huile, toile, v.1922, 541/730.

981.21.55 : LEPAGE Paul Hubert, *Panorama sur la Cathédrale et sur les toits vu de l'Ouest*, huile, toile, 1925, 408/333.

981.21.57 : LEPAGE Paul Hubert, *Portail de la Cathédrale de Reims*, huile, toile, 1928, 730/923.

981.21.58 : LEPAGE Paul Hubert, Le chevet de la Cathédrale vu du Sud-Est, huile, toile, 731/1000, 1922

981.21.59 : LEPAGE Paul Hubert, *Reims : la reconstruction cours J.B. Langlet*, huile, toile, 1924, 921/731.

981.21.62 : LEPAGE Paul Hubert, *Le chevet de la Cathédrale vu des Cordeliers*, huile, toile, v.1920, 379/456.

981.21.67 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue des Cordeliers*, huile, toile, 460/377.

981.21.72 : LEPAGE Paul Hubert, *Le flanc Sud de la Cathédrale vu à hauteur de la future rue Voltaire*, huile, toile, v.1920, 377/458.

981.21.74 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue du cours Langlet en construction*, huile, toile, v.1922, 380/459.

981.21.77 : LEPAGE Paul Hubert, *Carrefour du Théâtre et débouché de la rue de Talleyrand*, huile, toile, v.1920, 376/457.

981.21.78 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de l'emplacement ancien du cours Langlet*, huile, toile, v.1920, 335/454.

981.21.79 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de Reims*, huile, toile, v.1920, 329/408.

981.21.82 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale et le Théâtre vus du Square St Jacques*, huile, toile, v.1920, 380/460.

981.21.84 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de Reims*, huile, toile, 457/374.

981.21.89 : LEPAGE Paul Hubert, *Façade de la Cathédrale vue de la rue Chanzy*, huile, toile, v. 1920, 461/377.

981.21.95 : LEPAGE Paul Hubert, *Panorama de Reims et de la Cathédrale de nuit*, huile, toile, 242/404.

981.21.98 : LEPAGE Paul Hubert, *La Porte du Chapitre*, huile, toile, v.1920, 457/378.

981.21.107 : LEPAGE Paul Hubert, *Côté Sud de la Cathédrale*, huile, toile, 380/460.

981.21.109 : LEPAGE Paul Hubert, *Chantier au chevet de la Cathédrale*, huile, toile, v.1925, 460/380.

981.21.110 : LEPAGE Paul Hubert, *Emplacement du futur cours Langlet*, huile, toile, v.1925, 334/418.

981.21.112 : LEPAGE Paul Hubert, *Angle rue Talleyrand et rue de Vesle*, huile, toile, v.1925, 379/452.

981.21.113 : LEPAGE Paul Hubert, *Square du Trésor*, huile, toile, v.1920, 379/458.

981.21.114 : LEPAGE Paul Hubert, *Emplacement du futur cours Langlet*, huile, toile, v.1920, 374/458.

981.21.117 : LEPAGE Paul Hubert, *Chevet de la Cathédrale vu du futur terrain St Symphorien*, huile, toile, 327/417.

981.21.119 : LEPAGE Paul Hubert, *Chevet de la Cathédrale*, huile, toile, v.1925, 329/408.

981.21.122 : LEPAGE Paul Hubert, *Angle rue Colbert et place du Forum*, huile, toile, v.1920, 550/365.

981.21.123 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Nord-Ouest*, v.1920, huile, toile, 605/500.

981.21.124 : LEPAGE Paul Hubert, *Place Forum et Cathédrale*, v.1928, huile, toile, 600/490.

981.21.130 : LEPAGE Paul Hubert, *Angle rue du Marc et place du Forum*, huile, toile, v.1920, 460/610.

981.21.131 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Sud-Est*, huile, toile, v.1925, 458/605.

981.21.137 : LEPAGE Paul Hubert, *Tracé du cours Langlet*, huile, toile, v.1925, 380/462.

981.21.138 : LEPAGE Paul Hubert, *Maison en ruines à Reims*, huile, toile, v.1920, 460/380.

981.21.139 : LEPAGE Paul Hubert, *Jardin et maison en ruines à Reims*, huile, toile, v.1920, 605/497.

981.21.140 : LEPAGE Paul Hubert, *Marché dans les ruines de Reims*, huile, toile, v.1920, 609/500.

981.21.141 : LEPAGE Paul Hubert, *Le chevet de la Cathédrale vue de la rue Cérès*, huile, toile, v.1925, 500/606.

981.21.143 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de la rue d'Anjou*, huile, toile, v.1925, 605/495.

981.21.144 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Nord-Ouest*, huile, toile, v.1920, 605/497.

981.21.146 : LEPAGE Paul Hubert, *Angle place du Forum*, huile, toile, v.1925, 550/380.

981.21.147 : LEPAGE Paul Hubert, *Cours Langlet en construction*, huile, toile, v.1930, 550/458.

981.21.148 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de l'Ouest*, huile, toile, 605/500.

981.21.149 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de l'Ouest*, huile, toile, 608/500.

981.21.150 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Sud*, huile, toile, v.1920, 550/737.

981.21.153 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de la rue d'Anjou*, huile, toile, v.1925, 610/500.

981.21.154 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue à travers les arcatures du cloître des Cordeliers*, huile, toile, v.1921, 605/497.

981.21.155 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Nord*, huile, toile, v.1925, 610/497.

981.21.156 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de l'Ouest au soleil levant*, huile, toile, v.1925, 608/495.

981.21.158 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue sur la Cathédrale*, huile, toile, 610/505.

981.21.159 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue nocturne de la cathédrale prise de l'Est*, huile, toile, v.1920, 610/505.

981.21.160 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue nocturne du chantier du cours Langlet*, huile, toile, v.1925, 505/607.

981.21.162 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue panoramique de Reims prise du Sud-Ouest*, huile, toile, v.1920, 270/460.

981.21.163 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale au milieu des ruines, vue du Nord*, huile, toile, 1921, 495/605.

981.21.164 : LEPAGE Paul Hubert, *Panorama sur la rue de Vesle, le quartier Chanzy et la Cathédrale*, huile, toile, 1919, 369/640.

981.21.165 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue de l'angle ouest de la Place Royale*, huile, toile, v.1920, 460/605.

981.21.169 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue du chevet de la Cathédrale par temps de neige*, huile, toile, v.1920, 500/610.

981.21.170 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue de la cathédrale à travers les ruines des Cordeliers*, huile, toile, 607/498.

981.21.172 : LEPAGE Paul Hubert, *Grand escalier d'honneur de l'Hôtel-de-Ville en ruines*, huile, toile, v.1920, 606/497.

981.21.173 : LEPAGE Paul Hubert, *Marché dans les ruines*, huile, toile, v.1920, 608/500.

981.21.174 : LEPAGE Paul Hubert, *Vue du Théâtre, Palais de justice et Cathédrale*, huile, toile, 416/334.

981.21.178 : LEPAGE Paul Hubert, huile, toile, 381/459.

981.21.179 : LEPAGE Paul Hubert, *Cathédrale vue du Sud, vers la rue des Fuseliers*, huile, toile, v.1925, 460/379.

981.21.185 : LEPAGE Paul Hubert, *Ruines au débouché du futur cours Langlet*, huile, toile, v.1920, 462/378.

981.21.193 : LEPAGE Paul Hubert, *Angle intérieur du Sud-Ouest de la façade de la Cathédrale*, huile, toile, v.1920, 501/404.

981.21.194 : LEPAGE Paul Hubert, *Place du Forum*, huile, toile, v.1920.

981.21.201 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale à travers les ruines de la rue Chanzy*, huile, toile, v.1920, 457/377.

981.21.203 : LEPAGE Paul Hubert, *Côté Nord de la Cathédrale vu de la rue Talleyrand*, huile, toile, v.1920, 380/455.

981.21.204 : LEPAGE Paul Hubert, *Chevet de la Cathédrale à travers les ruines*, huile, toile, v.1920, 379/454.

981.21.205 : LEPAGE Paul Hubert, *Place Forum et Cathédrale*, huile, toile, v.1920, 732/538.

981.21.207 : LEPAGE Paul Hubert, *Monsieur Paul Lepage dans son appartement en ruines*, huile, toile, 1920, 908/726.

981.21.208 : LEPAGE Paul Hubert, huile, toile, v.1920, 651/809.

981.21.209 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Nord-Ouest*, huile, toile, v.1920, 920/730.

981.21.210 : LEPAGE Paul Hubert, *La Cathédrale vue du Nord-Est et angle de la rue de Vesle*, huile, toile, 920/729.

981.21.354 : LEPAGE Paul Hubert, *Monsieur Paul Lepage et sa famille dans son appartement en ruines*, huile, toile, 382/605.

Fonds Sporck : don de l'auteur, janvier 1931

931.22.5 : SPORCK Maurice, *La Cathédrale de Reims en ruines*, aquarelle, traits au crayon, 1919, 395/291.

931.22.10 : SPORCK Maurice, *Vue de la Cathédrale prise du Sud-Est à travers les ruines*, traits au crayon et au fusain, rehauts de gouache blanche, papier, 1919, 402/309.

931.22.13 : SPORCK Maurice, *Vue de Reims*, aquarelle, traits au fusain, rehauts de gouache blanche, papier, 1919, 311/401.

931.22.14 : SPORCK Maurice, *La Cathédrale de Reims et ruines de maisons*, traits au fusain, aquarelle, rehauts de blanche et de jaune sur papier collé, 1920, 410/315.

931.22.17 : SPORCK Maurice, *Vue de Reims en ruines*, aquarelle, traits au crayon graphite, papier, 1919-1920, 366/287.

931.22.22 : SPORCK Maurice, *Vue de Reims*, aquarelle et traits au crayon graphite, papier, 1919, 230/308.

931.22.30 : SPORCK Maurice, *Vue de Reims*, aquarelle sur traits au fusain, papier, 1919, 203/309.

931.22.38 : SPORCK Maurice, *Vue de Reims*, aquarelle, traits au fusain, rehauts de gouache blanche, papier collé sur carton fin, 1919-1920, 234/313.

Divers

921.1 : DAVID-NILLET Germain, *Vue de la Cathédrale*, huile, toile, 1921, 1009/803.

921.2.1 : DAVID-NILLET Germain, *Cathédrale de Reims (côté sud)*, huile, toile, 1921, 835/1008.

921.2.2 : DAVID-NILLET Germain, *La Cathédrale de Reims, le Soir, Côté Nord*, huile, toile, 1921, 837/1037.

921.2.3 : DAVID-NILLET Germain, *Cathédrale de Reims – Grand portail et Rosace*, fusain, contreplaqué, s.d., 612/610.

921.4.10 : FORAIN Jean-Louis, *Ruines de Reims*, crayon, lavis, papier.

928.11.16 : *La cour du Chapitre à Reims en ruines*, aquarelle, papier, 1919, 263/438.

928.12.34 : PERRIER Marie (dite MAX DU GARD), *La rue Chanzy et la Cathédrale*, huile, toile, 1919, 606/606.

928.12.35 : PERRIER Marie (dite MAX DU GARD), *Reims 1919. Le marché et la Cathédrale*, huile, toile, 1919, 612/462.

929.11.2 : MARGOTIN Léon, *Henri Deneux*, plâtre patine grise, 1928, 320/200/20.

931.2 : WERY Emile, *Hommage au Cardinal Luçon*, huile sur toile, 1920, 2705/2000.

938.3.1 : TOURTE Suzanne, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Façade de la Cathédrale*, huile, carton, 1938, 459/379.

938.3.2 : TOURTE Suzanne, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Vue de l'abside de la Cathédrale*, huile, carton, 1938, 460/380.

938.3.3 : TOURTE Suzanne, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Façade de la Cathédrale et du transept nord*, huile, carton, 1938, 380/458.

938.3.4 : TOURTE Suzanne, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Cortège*, huile, carton, 1938, 328/408.

938.3.5 : TOURTE Suzanne, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938 : Vue du Cortège*, huile, carton, 1938, 327/407.

938.7.2 : FORAIN Jean-Louis, plume et lavis.

966.13.11 : MILLETT Thalia, *Rheims August 1919*, huile, toile, 818/653, 1919.

966.16 : BAROU René (?), lavis sur carton léger, 745/585, 1916(?).

971.12.137 6^{bis} : DARCY Georges Edouard, *Le chevet de la cathédrale de Reims en 1918*, dessin, 1918, 579/390.

971.12.204 : FORAIN Jean-Louis, *Quelles œuvres d'art leur prendrons-nous en compensation ?*, héliogravure, papier, 384/565.

971.12.528 : FRAIPONT Gustave, *Cathédrale de Reims*, pastel, papier.

971.12.1416 : MADELINE Paul

971.12.1463 : BROQUET Espérance Léon, dessin annoté, septembre 1914.

978.10.152 : DUMAS Esther, *La Cathédrale de Reims*, huile, bois, 143/114.

994.1.1 : CHARLIER Isabelle, *Henri Deneux dans son atelier d'architecte de la Cathédrale de Reims en 1937*, huile, toile, 1937, 106/136.

994.2 : ROCHEGROSSE Georges, *Intérieur de la Cathédrale*, huile, toile, 1915, 1000/730.

Bibliothèque municipale de Reims

La bibliothèque municipale Carnegie conserve un important inventaire iconographique, disponible à la consultation sous forme de microfilm.

BMR 8. Cathédrale – IX–I à IX-III.c. : 1 (IX) : 357 vues (BMR, 8-001 à 8-326)

BMR 9. Cathédrale – IX-III-d à X-II.c : 2 (IX bis – X) : 513 vues (BMR, 9-001 à 9-484)

BMR 10. Cathédrale – Façade – Porches : 3 (X bis – XI – XII) : 572 vues (BMR, 10-001 à 10-509)

BMR 39. Histoire XI – XII – XIII : 446 vues (BMR, 39-001 à 39-419)

Musée Hôtel-Le-Vergeur

Dossier caricatures 1914-1918 : B1 : caricatures (Etats-Unis)

« La gloire de la culture germanique », *Providence Journal* (Etats-Unis) et *Le Rire Rouge*, 16 janvier 1915.

Nelson Green, « La Main de Dieu », *Puck* de New-York, 1914, *Kaiser, Kronprinz et Cie*, p.65.

« La gloire de la culture germanique », *Providence Journal* (Etats-Unis), *La Kultur et ses hauts faits*.

« Le manque de respect à l'égard des Cathédrales (13 Avril 1915) », *La Kultur et ses hauts faits*.

« En avant, avec Dieu ! », composition de Boardam Robinson, *New-York Tribune*, s.d.

« Rheims », composition de C. Leroy Baldridge, *Stars & Stripes*, 6 décembre 1918.

« Un remède pire que la mal », composition de Hansi, *Le Matin*, 27 septembre 1916.

« Dieu rend fous ceux qu'il veut perdre (ce qu'on pense de la guerre aux Etats-Unis) », composition de Brovghton (?), *Life de New-York*, s.d.

« No ; this is not Eliza crossing on the ice. « The ice has been broken ». – L. Zimmermann, of Zimmermann & Forshay », composition de W.A. Rogers, *New York Herald*, 19 décembre 1916.

« Rheims », dessin satyrique de Cesare, *The Evening Post : New York*, 22 avril 1918.

« A Hun-Made Easter », dessin satyrique de Greene, *Telegram – New York*, 3 décembre 1918.

« Rheims », composition de C. Leroy Baldridge, *New York Tribune*, 2 février 1919.

« Homage to France », peinture de Cameron Burnside, *Mid Week Pictorial*, 20 novembre 1919.

« Love litterature industry faith art music philosophy architecture philanthropy justice science », peinture de O.E. Hakse d'après un croquis de J.B. Crosby, *Le Miroir des Modes*, septembre 1915.

« The Cathedral at Rheims, Moderne art gothique, d'après Krupp », dessin de W.A. Rogers, *New-York Herald*, 17 janvier 1915.

« A German Comparison in values », dessin satyrique en deux parties de Cesare, *The Evening Post – New York*, 9 avril 1918.

« La Main de Dieu. La Voix d'en haut », dessin satyrique en couleur, *A la Baïonnette !...*, 23 janvier 1915.

« Reims. Guillaume. – Je ne puis cependant pas bombarder Dieu… Que ses maisons, au moins, soient détruites ! », dessin satyrique de Teocrate, *Pasquino de Turin*, octobre 1914.

Dossier caricatures 1914-1918 : B1b : iconographie du bombardement (documents, illustrations, imagerie et réclames)

« Incendie de la Cathédrale de Reims », composition d'Aosomy (?), GUYON Charles, *Les Villes françaises héroïques*, Les Livres roses pour la jeunesse, n°152, Paris, Larousse, 1915, p.31.

« Le bombardement de la Cathédrale de Reims », série de 8 dessins d'illustration, *La Jeune France*, 19 septembre 1915.

« Salut aux morts tombés pour la Patrie », image pieuse.

« La verdad sobre lo de Reims » (La vérité sur Reims), *Afia* (Barcelone), 3 juillet 1915.

Page de couverture de « Caricatures et Images de guerre. La Kultur et des hauts faits. », ouvrage de John Grand-Carteret.

« Atrocités (XVII). Cathédrale », dessin satyrique de Jean Cocteau, publié dans *Le Mot*, 1er juin 1915.

« L'empereur des Vandales », dessin en couleurs de Damblans, paru dans *Le Petit Journal* du 4 octobre 1914.

« Bochikulteurs. Ruprecht von Meyerhausen. Lieutenant d'artillerie – Critique d'art et collectionneur », dessin satyrique de A. Domin, *Fantasio*, 1er mars 1915, iconographie : MHV, B1b.

« Sifflés par les ancêtres », dessin satyrique de Albert Robida, tirage en noir sur fond jaune et reproduit en frontispice de l'album *Kaiser, Kronprinz et Cie*.

« Les Cathédrales menacées. Vue panoramique de notre cathédrale armée de canons, pour rester dans la neutralité chère à nos neutralistes pansus », *la Campana de Gracia* (Barcelone), octobre 1914.

« La caricature & la guerre. Le Kaiser invoque son vieux bon Dieu », *Espana* (Madrid), *Le Journal*, 21 septembre 1916.

« De les rialles… ne venem ploralles » (C'est de son sourire que viennent nos pleurs), dessin satyrique italien.

« Comment ils traitent les Cathédrales. Quand un symbole ne leur convient pas, ils le détruisent barbarement », dessin satyrique de Picarol dessin publié par *La Campana del Gracia* (Barcelone) en février 1915 et reproduit dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 6 mars 1915 et *La Kultur et ses hauts faits*, p.38.

« Master Satanas », dessin satyrique anglais de G.A., publié dans le *Winning Post* de Londres et reproduit dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 15 octobre 1914 et *Le Rire Rouge* du 16 janvier 1915.

« L'ombre de Wellington conversant avec l'ombre de Napoléon », composition de L. Berger (?), *Modern Life* (Londres), novembre 1918.

« Le Grand Goth. Projet de vitrail pour la cathédrale néogothique de Postdam », composition de Raven-Hill paru dans le *Punch* (Londres), *Le Rire*, 2 octobre 1915.

« La destruction de la Cathédrale de Reims », composition de Gatranie, *Fischietto* (Turin).

« Ses larmes. – Louvain, Reims ! Quelle barbarie de m'avoir contraint à les détruire ! Je vais m'en venger sur Notre-Dame de Paris », paru dans *Pasquino* (Turin), *Excelsior*, 8 novembre 1914.

« Louvain, Reims, Ypres… et depuis », paru dans *Secolo* (Milan), *l'Europe anti-prussienne*, 8 décembre 1914.

« Je veux châtier Dieu… Bombarder la cathédrale de Reims », composition de Carlin, *Numero* (Turin).

« La manie "bombardatrice" », paru dans le *Mondo Umoristico* (Milan), du 18 juillet 1915, *Kaiser, Kronprinz et Cie*.

« Les ruines de la cathédrale de Reims reproduisent les traits du Kaiser », paru dans *Il Fischietto* (Turin), septembre 1914, *Kaiser, Kronprinz et Cie*.

« Les Deux Fléaux. Le fléau (c'est à dire l'accident) d'origine architecturale (en italien : tectonica) et le fléau d'origine teutonique », dessin de Musini (paru dans le *Numero*, Turin, 1914), *La Kultur et ses hauts faits*, p.13.

« Guillaume. – Je ne puis bombarder Dieu ! Du moins, je détruirai ses temples ! », dessin de Pasquino (Turin).

« Reims. C'est moi qui ai ouvert le feu sur la cathédrale ! », dessin satyrique de Louis Raemaekers, *Grande Guerre par les Artistes*.

« Style monumental vingtième siècle. Après la guerre, la cathédrale de Reims devra être reconstruite en un style qui conviendra bien mieux à la haute culture du moment que le gothique du Moyen Age », composition de Albert Hahn, paru dans *De Notenkraker* (Amsterdam), 26 septembre 1914, *L'Europe anti-prussienne*, 3 novembre 1914.

« Circonstances atténuantes allemandes », dessin satyrique, paru dans *G. Seculo Comico*, Lisbonne, novembre 1915, *La Kultur et ses hauts faits*, p.66.

« Son architecture préférée. – Voilà comment je comprends le style "flamboyant" », dessin de Jules Depaquit, *Journal*, 2 juillet 1915.

« Noël de 1915. Maman ! maman !… remontons au ciel tout de suite ! », dessin d'Adolphe Willette, *Le Rire*, 22 décembre 1915.

« La Cathédrale de Reims (Style monumental du XX^{e} s). Après la guerre, la cathédrale de Reims devra être reconstruite en un style qui conviendra bien mieux à la haute culture du moment que le gothique du Moyen Age », composition d'Albert Hahn, paru dans *De Notenkraker*, Amsterdam, le 26 septembre 1914, *La Kultur et ses hauts faits*, p.47.

« L'Allemagne au-dessus de tout ! », dessin satyrique en couleur de A. Weal, *A la Baïonnette !...*, 26 août 1915.

« Notre interview du Pape », *Tadeblag Zeitung*.

« La botte secrète », dessin de Georges Delaw, *Le Rire,* 23 janvier 1915.

« Ses pieds glisseront dans le sang », dessin de A. Génard, *Le Progrès de Lyon*, octobre 1914.

« Le Pape a dit : - Un juge peut faire pencher la balance…, un marchand la tient droite », dessin de Jules Grandjouan, *Le Rire Rouge*, 10 juillet 1915.

« Paroles papales », dessin de Lucien Métivet, *Le Rire Rouge*, 10 juillet 1915.

« Le Vautour, on se doutait qu'il n'était pas un aigle », dessin satyrique en couleur de L. Gumery., *A la Baïonnette !...*, 8 juillet 1915.

« L'Alchimiste », dessin de Henriot, *A la Baïonnette !...*, 8 juillet 1915**.**

« Devant Reims, Je me demande ce que nous ferons quand nous aurons fini la cathédrale… », dessin de Hermann-Paul, 18 mars 1915.

« Son ombre », composition de R. Houy (1914), *Fantasio*, 15 juillet 1915.

« Guillaume n°II se voit dans le Miroir de la Vérité », composition d'Adolphe Willette, *A la Baïonnette !...*, 1915.

« Un Pape qui n'a pas l'air très "catholique" », dessin satyrique en couleur de Charles Léandre, *Le Rire Rouge*, 20 avril 1918.

« Reims et le Taube ou Gott mit uns », dessin de P.L. (Pierre Legrain ?).

« Le chemin de la gloire », dessin de Lubin de Beauvais, novembre 1914, *Le Rire*, 10 janvier 1915.

« Culture et Kultur. Les deux monuments », dessin de Lubin de Beauvais, 3 janvier 1915, *Fantasio*, 15 mars 1915.

« Guillaume paysagiste : devant Reims », dessin de Maximilien Luce, paru dans *La Bataille Syndicale* d'octobre ou de novembre 1914 et reproduit dans *La Guerre Anti-Prussienne* du 15 décembre 1914.

« L'Architecte. – Gueule d'obusier ! contente-toi de détruire. Quand tu bâtis, tu me dégoûtes encore plus », dessin de Lucien Métivet, *La Baïonnette*, 2 mars 1916.

« Paroles papales. Interviewé en français, le souverain Pontife, qui est italien, a répondu en allemand », dessin de Lucien Métivet, *Le Rire Rouge*, 10 juillet 1915.

« La nouvelle nuit de Walpurgis. Sabbat pangermaniste au Brocken », composition d'Albert Robida, *Fantasio*, 1er octobre 1915.

« Une merveille de demain. Projet de restauration de la Kathédrale de Reims (Art allemand XXe siècle) », *Fantasio*, 1er mars 1915.

« Impression d'art. – Comme c'est beau ! », dessin de E. Tap, paru dans *la Guerre sociale*, 23 septembre 1914, *Kaiser, Kronprinz et Cie*.

« Kolossal. La Sentence. Konsidérant que K est boche…, le kondamnons à la dékollation », dessin de Valvérane, *Le Rire*, 23 janvier 1915 et 20 mars 1915.

« Jugé par l'histoire. Tous, en chœur. – Hé, salaud ! », dessin d'Adolphe Willette, *Le Rire*, 20 mars 1915.

« Heidelberg – Reims. Réduction d'une carte postale allemande éditée à Berlin après le bombardement de Reims, et opposant à notre basilique les ruines d'Heidelberg », *L'Europe anti-prussienne*, 15 novembre 1914.

« Sous la protection des monuments historiques », *L'Europe anti-prussienne*, 5 décembre 1914.

« Le Bon Vieux Dieu allemand. Il n'a même plus une pierre pour reposer sa tête… », dessin de Zislin, *Annales politiques et littéraires*, 1918.

Musée Saint-Remi

Attila II, estampe en couleurs, s.d.

Archives diocésaines de Reims

Reproduction des divers tampons de la Société des Amis de la Cathédrale de Reims.

La Cathédrale de Reims. Un appartement souterrain sous les obus, album vendu au profit des Œuvres Paroissiales de Reims, 20 reproductions.

Ce qu'était Reims, ce qu'elle est devenue, 32 planches, Baudet, Reims, 1919(?).

C'est le jour de Néron (traduction du texte russe), carte postale russe en couleurs, 138/88.

Je renaîtrais de mes cendres, estampe, 273/185.

La Cathédrale incendiée par les Allemands, le 19…, estampe.

La Grande Guerre, estampe, 285/200.

Sie schliessen hinter mir…, estampe, 155/108.

Guillaume II fuyant le Christ, estampe.

A la femme d'aujourd'hui, estampe.

Société des Amis de la Cathédrale de Reims, vignette, 21/41.

Société des Amis de la Cathédrale de Reims, vignette, 42/36.

BERTRAND G., *Reims (cathédrale) 1914*, estampe, 220/160.

BIG (alias P. MAGLIN ?), *Souvenir de la guerre de 1914*, estampe, 370/300, 1914.

CHARLIER Isabelle, *La Cathédrale Martyre auréolant Jehanne la Sainte*, carte postale.

CHARLIER Isabelle, *Cathédrale de Reims-19 Septembre 1914*, estampe, 335/260.

DAMARE, *L'enlisement. Le flot monte !!!*, estampe en couleurs, 560/450.

DAULIGNY W., Ce que le Fer et le Feu des Barbares ne pourront jamais atteindre, estampe, 520/340.

FRAIPONT Gustave, *L'Oiseau Noir*, estampe, 280/200.

FRAIPONT Gustave, *L'Incendie de la Cathédrale de Reims*, estampe, 1914.

JOUAS Charles, *Reims, 20 Septembre 1914*, estampe, 320/250.

JOUAS Charles, *Dévastée*, estampe, 207/308.

LESBROUSSART, *Ibi crucifixerunt eum*, estampe, 800/600, 1917.

MADELINE Paul, estampe, 1915.

NEUMONT Maurice, *1914 ! Le bon apôtre*, estampe, 510/330.

PIGNAL L., *Reims ! 18 Septembre 1914*, estampe en noir et blanc, 530/360.

ROBIDA Albert, *Kultur Krupp*, estampe, 510/320.

SENECHAL Adrien, *La Cathédrale de Reims*, pastel.

SENECHAL Adrien, *Les ruines devant la Cathédrale en 1919*, lithographie, 240/300, 1919.

SENECHAL Adrien, *L'Ange au Sourire*, lithographie en couleur, 240/300, 1919.

WATTIEZ Robert, *Vue du portail nord de la Cathédrale*, huile, carton, 113/142, 1921.

WATTIEZ Robert, *Vue des tours de la Cathédrale depuis la Cour du Chapitre*, huile, carton, 125/193, 1919.

WATTIEZ Robert, *Vue du côté nord de l'abside*, huile, carton, 141/215.

Historial de la Grande Guerre (Péronne)

Estampes et originaux

LAFLEUR Marcel, *Prière*, dessin sur papier.

Invphys. 1665-005147 : Jusqu'au bout, nouveau jeu de la guerre de 1914, jeu de l'oie.

Invphys. 1169-000000 : GILOT Louis, *L'Espérance de la victoire*, gouache.

1 FI 16 : SOTTLOB F., lithographie.

1 FI 20 : CRETELLEY M. et CARLU Jacques, *Reims, portail nord, vue intérieure après le bombardement et l'incendie*, lithographie.

1 FI 21 et 2 FI 9 : CRETELLEY M. et CARLU Jacques, lithographies.

1 FI 31 et 2 FI 65 : RENOUARD Paul, *Reims, le quartier des affaires*.

2 FI 9 : Vue du portail nord de la façade occidentale, eau-forte.

2 FI 65 : VASQUEZ-DIAZ Daniel, *Reims*, eau-forte, exemplaire 4/75, 500/475.

3 FI 3 : BOUROUX Paul Adrien, *Reims, 7bre 1917*, eau-forte, exemplaire 21/100, 310/375.

3 FI 5 : BOUROUX Paul Adrien, *Reims, la salle des rois 8bre 1917*, eau-forte, 310/380.

3 FI 36 et 3 FI 37 : JAMAS Abel, eaux-fortes.

4 FI 14 : BOUROUX Paul Adrien, eau-forte, 7 septembre 1917, exemplaire 23/60, 240/160.

4 FI 131 : GAUGUET Eugène, *Reims*, lithographie mise en couleurs, exemplaire 20/100.

4 FI 150, 4 FI 151 et 4 FI 153 : JAMAS Abel, eaux-fortes.

4 FI 712 : ROBIDA Albert, lithographie.

11 FI 68 et 11 FI 69 : MERY Charles-Léon, aquarelles.

14 FI 94 et 14 FI 96 : BERGES Joseph, peintures à l'huile.

21 FI 57 : JULIEN Jean, *Guerre 1914-1917. Eglise de France*, album de huit eaux-fortes dont une représentation de la cathédrale de Reims.

1 AFF 82.1 : Ville de Reims. Emprunt de la Reconstruction. 6% net d'impôts. Prix d'émission 475, affiche de 1921.

6 AFF 110.1 : DORIVAL Sens, *Cathédrale de Reims*, affiche éditée par la Cie des Chemins de fer de l'Est.

Carte postale. Pochette 1ère série, « Les Villes Martyres », cartes postales en couleur d'après les eaux-fortes originales de Marcel Augis.

Section photographique

Classeur n°7

016786 : Vue aérienne. Vue générale de la cathédrale et de la ville de Reims. Quelques maisons en ruines.

016787 : Vue aérienne. Vue générale de la ville de Reims et de la façade principale de la cathédrale. Manuscrit au dos : « Reims – Juillet 1916 ».

016788-A et 016788-B : Vue de la façade principale de la cathédrale de Reims.

016789-A et 016789-B : Vue du côté sud de la cathédrale de Reims.

016790 : Vue du clocher et du côté sud-est de la cathédrale de Reims. Manuscrit au dos : « Reims, 16/8/16 ».

016791 : Vue du côté sud de la cathédrale de Reims.

016792 : Représentation de quatre petites vues de l'intérieur de la cathédrale de Reims (planche contact)

Classeur n°12

028583 : Page d'un album photographique contenant cinq photographies dont une de la cathédrale de Reims, prise rue Libergier, avec des sacs de sable protégeant les statues de la façade.

Classeur n°14

036091 : Photographie montrant une vue sur un quartier de Reims détruit avec la façade de la cathédrale en arrière-plan.

Musée d'Orsay, fonds photographique

OJEDA R. G., *Tête de l'ange pour le chevet de la cathédrale de Reims pendant l'Exposition Universelle de 1935*, épreuve aux sels d'argent, vers 1935, 18/24.

OJEDA R. G., *Tête de l'ange du Lude pour le chevet de la cathédrale de Reims pendant l'Exposition Universelle de 1935 de Oscar Wolff*, épreuve aux sels d'argent, vers 1935, 31/24.

Musée des Beaux-Arts de Rennes

1918.33.49 : BOUSSU Emile, *La cathédrale de Reims en flammes*, crayons de couleur, mine de plomb et rehauts de gouache sur papier beige, 945/630.

Musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt

DSB 48 : BOUCHOR Joseph Félix, *La cathédrale de Reims : septembre 1917*, huile sur bois, 7 septembre 1917, 27/35.

DSB 75 : BOUCHOR Joseph Félix, *Hôtel de Ville de Reims : septembre 1917*, huile sur bois, septembre 1917, 9/14.

DTC 56 : BROQUET Espérance Léon, *Le bombardement de la cathédrale de Reims*, dessin, crayon noir sur papier, 215/316.

Archives départementales des Vosges

MORINET G., *Alphabet illustré*, alphabet de guerre, plume, encre noire et gouache sur carton, 1916, 31,2/23,9.

MORINET G., *Bombardement de la cathédrale de Reims*, jeu de construction, plume, encre noire et aquarelle sur carton, 1915, 38,7/49,1.

Collections particulières

Collections d'Yvonne Sénéchal, de l'abbé Jean Goy, de Jean-Pierre Procureur, d'Olivier Rigaud, de Pierre Cosnard et de Michel Thibault.

Inventaire iconographique

C'est le souci d'objectivité qui nous a guidé dans ce type d'inventaire iconographique, uniquement textuel. Tous les caractères de sujectivité telles les conotations péjoratives, trop personnelles ou tout autre trait polémique ont été volontairement écartés afin de s'affranchir de la propagande exacerbée mais au risque de ne pas rendre compte des intentions de l'auteur.

Affiche éditée par l'Union des grandes associations françaises, 590/800, « Vue de la cathédrale en flammes », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.285.

Album de décalcomanie, comprenant la cathédrale de Reims en flammes, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.308.

Assiette faisant partie d'une série consacrée aux villes détruites par les Allemands, « Représentation de la façade béante de la cathédrale de Reims. », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.21.

Dessin d'illustration pour la page de couverture de l'ouvrage en italien de Gino Modigliani « Vue de la cathédrale de Reims en flammes », iconographie : Gino MODIGLIANI, *Intorno ad una rovina. La Cattedrale di Reims e l'arte gotica in Francia*, Roma, Enrico Voghera Editore, 1916, 128 p.

Dessin d'illustration pour un morceau de musique intitulé *Hymne des Alliés*, « En bas, le vautour impérial parmi les ruines de Reims. En haut, incendie de la cathédrale dont les flammes dessinent en caractères immenses : 1914. », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.272.

Dessin d'illustration pour la brochure de Frédéric Kapp *Pour l'heure qui va luire*, « La cathédrale de Reims est en flammes », *s*ource : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.272.

Dessin d'illustration pour les villes héroïques *Le désastre de Reims*. Il s'agit d'une publication enfantine, « La cathédrale de Reims est en flammes. », *s*ource : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.272.

Dessin d'illustration, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims vue du parvis. D'énormes fumées recouvrent l'édifice », iconographie : Jean-Claude MONTANT, *La propagande extérieure de la France pendant la première guerre mondiale : l'exemple de quelques neutres européens*, thèse de doctorat d'Etat sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle, Paris I, 1988, 1901 p.

Deux variantes de l'incendie de la cathédrale de Reims, « Vue de la façade incendiée du côté nord-ouest », iconographie : BMR, fonds iconographique, 9-119 et 9-120.

Document quadrilobé, plié : 72/72 et déplié 210/210, « Représentation d'un courtier allemand œuvrant pour la guerre. L'association est faite entre les produits allemands et l'assassinat de Miss Edith Cavell, le torpillage du Lusitania et l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Estampe en couleurs, « Guillaume II à genoux se recroqueville en tentant de se cacher de Dieu. Le cadavre d'une jeune fille et la cathédrale de Reims en flammes complètent cette composition », iconographie : ADR.

Médaille, « Pendentif en forme de flèche. La façade de la cathédrale est en feu et au-dessus d'elle, un ange, peut-être "l'Ange au Sourire", pleure. Le verso n'est pas gravé », iconographie : BDIC, collection non inventoriée.

Médaille, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes. Une inscription encercle cette dernière : "La Cathédrale de Reims victime du vandalisme 1914." Le verso n'est pas gravé », iconographie : BDIC, collection non inventoriée.

Photographie d'une médaille, « L'une des faces représente la cathédrale de Reims en flammes, l'autre probablement la Vierge Marie », iconographie : ADR.

1914-1915, carte postale en noir et blanc, 1915, 140/90, « Jeanne d'Arc tient l'oriflamme de la France devant la cathédrale de Reims incendiée », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

1914. Incendie de la Cathédrale de Reims, vignette en couleurs, 32/34, « Représentation de la façade durant l'incendie. Cette vignette existe au moins en deux teintes différentes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

19 septembre 1914, illustration du papier à en-tête de la papeterie de la mutualité Jules Matot, lettre du 20 novembre 1919, « Petite gravure rouge orangé de l'incendie de la cathédrale de Reims intitulée "19 septembre 1914" », iconographie : A.M.R., 151W79.

A la femme d'aujourd'hui, estampe en noir et blanc, « Une femme contemple de son balcon l'incendie de la cathédrale de Reims. Elle se rappelle, nostalgique, l'époque où elle tenait son enfant dans ses bras avec son mari à ses côtés », iconographie : ADR.

A la santé du Bon Dieu des Allemands, carte postale, 140/90, « Guillaume II assis, une caisse de champagne à ses pieds, porte un toast, tandis que la cathédrale se consume. Il s'exclame : "A la santé du Bon Dieu des Allemands qui a si bien guidé notre artillerie sur la Cathédrale de Reims !... " », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Attendrons-nous que les nôtres brûlent ?, affiche canadienne en couleurs, vers 1915, « Marianne semble protéger d'une main la cathédrale de Reims incendiée. Elle invite les hommes à s'enrôler dans le "178e bataillon canadien français" », iconographie : Laurent Gervereau, *Terroriser manipuler convaincre ! Histoire mondiale de l'affiche politique*, p.49.

Attila II, estampe en couleurs, « Guillaume II contemple au loin l'incendie de la cathédrale de Reims tandis que les fumées forment dans le ciel le nom d'Attila II », iconographie : ADR.

Berlin le 20 Spbre Reims est en flammes..., carte postale en couleurs, 95/150, « Guillaume II placarde une affiche sur laquelle est inscrite : "Berlin, le 20 septembre. Reims est en flammes. L'autorité militaire demande 50000 Apaches capables d'accomplir pendant la guerre les pires forfaits. Butin assuré. Approuvé Guillaume II" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Beschiessung von Reims, carte postale allemande en noir et blanc, 85/136, « Bombardement de la ville de Reims. », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Beschiessung von Reims (September 1914), carte postale allemande en couleurs, 88/136, « Un officier à cheval commande le bombardement de la ville de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Beschiessung von Reims, carte postale allemande en couleurs, 90/140, « Dans un camp fortifié allemand aux alentours de Reims, des canons de gros calibre ont été installés. Un duel d'artillerie oppose les deux armées alors qu'au loin, on distingue la silhouette de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Biscuits de Reims Rogeron, publicité, « La cathédrale de Reims est représentée en flammes. On peut d'ailleurs y lire : "Reims Martyre" », iconographie : BMR, fonds iconographique, 10-160 et 10-161.

Bombardement et Incendie de la Cathédrale de Reims, carte postale suisse, 140/90, « Représentation du bombardement et de l'incendie de la cathédrale de Reims. Sous l'impact des obus, la tour nord semble complètement se disloquer. La légende date le bombardement du 20 septembre 1914 », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Caïn, carte postale en couleurs, 136/87, « Guillaume II, l'épée ensanglantée et ayant mis le feu à la cathédrale de Reims, semble pourchassé par l'œil divin, le même que celui qui avait pourchassé Caïn après l'assassinat de son frère, Abel », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Cathédrale de Metz, carte postale, 138/88, « La statue du prophète Daniel sous les traits de Guillaume II de la cathédrale de Metz est représentée au milieu d'un amas de ruines. A l'horizon, la cathédrale de Reims subit l'assaut des flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Cathédrale de Reims 1914, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims, vue en façade. Celle-ci continue à être intensivement bombardée », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Cathédrale de Reims. Détruite par les Allemands, le 19 Septembre 1914, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes, sans échafaudage ni drapeau de la Croix-Rouge. Il s'agit probablement d'un cliché photographique antérieur à l'incendie qui a été retouché », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Cathédrale de Reims. Elle fut incendiée par les Allemands le 19 septembre 1914, carte postale fluorescente, 140/90, « Vue de la façade de la cathédrale de Reims. L'utilisation de cette carte postale est stipulée : "Pour la voir en feu, il suffit de placer cette carte dans l'obscurité après l'avoir exposée pendant quelques instants à la lumière naturelle du jour, ou à celle du gaz, électricité, etc, etc." », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Cathédrale de Reims. Incendiée et Bombardée par les…, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes. En retrait, une foule massée regarde, impuissante, l'incendie », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Cathédrale de Reims incendiée par les Allemands, carte postale en couleurs, 90/140, « La cathédrale de Reims est en flammes. Un court descriptif du monument est placé à côté de ce montage. La légende rappelle "N'oublions jamais ce Crime Allemand" suivie de ce texte "Basilique chef d'œuvre de l'art artistique, la Cathédrale construite au XIIIe siècle et terminée en 1430, qui était une vraie dentelle de pierre ornée de 5000 statues, tous nos rois se faisaient sacrer dans la Basilique. Toutes les guerres l'avaient respectée" », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Cathédrale de Reims le soir du bombardement, carte postale en couleurs, 140/90, « Les flammes ont été figurées principalement du côté nord de la cathédrale. Au pied de l'édifice, un gigantesque brasier a été constitué, probablement dû à la chute de l'échafaudage », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

C'est le jour de Néron (traduction du texte russe), carte postale russe en couleurs, 138/88, « Guillaume II est représenté sous les traits de l'empereur romain Néron. Il domine la cathédrale de Reims en flammes sur un amoncellement de crânes. Il en profite d'ailleurs pour composer une ode funeste », iconographie : ADR.

Châtiment !, carte postale en noir et blanc, 100/138, « Représentation d'une scène de massacre devant la cathédrale de Reims en feu. Des femmes, des prêtres, des infirmiers… sont exterminés par des soldats allemands. La Mort surgit des flammes et semble épouvanter l'empereur d'Allemagne, représenté en bas à droite », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Circonstances atténuantes allemandes, dessin satyrique espagnol, paru dans *G. Seculo Comico* (Lisbonne), novembre 1915 et reproduit *La Kultur et ses hauts faits*, p.66, iconographie : MHV, B1b.

Dans la poigne des alliés, photogravure éditée par Pro Patria, 450/330, « Une gigantesque main étreint un soldat allemand. Dans le fond, incendies où l'on remarque au premier plan la cathédrale de Reims », René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.252.

De les rialles… ne venem ploralles (C'est de son sourire que viennent nos pleurs), dessin satyrique italien, iconographie : MHV, B1b.

Der grosse brumner (Le plus grand cogneur), édité par Jugend à Munich en février 1915, « Un colosse nu, ganté de fer, étreint et brise une cathédrale », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.311.

Der Weltkrieg. Die Beschiessung von Reims…, carte postale allemande en noir et blanc, 90/140, « Des artilleurs allemands sont pris sous le feu français et répliquent. La légende situe l'action aux alentours de Reims, le 20 septembre 1914 », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Die Erstürmung von Reims, carte postale allemande en noir et blanc, 88/138, « Evocation de combats supposés dans les rues de Reims. L'armée allemande est bombardée et harcelée par des tirailleurs, postés à chaque maison », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Die franzofen benussen die Kathedrale von Reims als…, carte postale allemande en couleurs, 137/86, « Un projecteur est installé en haut de la tour nord de la cathédrale de Reims. L'incendie a déjà atteint les quartiers des alentours de l'édifice, mais le monument semble encore intact », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

En détruisant les Temples de Dieu…, carte postale en couleurs, 140/90, « Dieu brise l'épée d'un officier allemand (probablement l'Empereur) et prononce sa déchéance pour ses crimes. Au loin, la cathédrale de Reims flambe. La lettre de Benoît XV vient illustrer cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Enfin !!… J'ai donc livré mon nom à la postérité…., carte postale en couleurs, 90/140, « Guillaume II contemple Reims en flammes. A ses pieds, des bidons de pétrole et une torche ont été disposés. La fumée des flammes forme le mot "Bandit". La légende est complétée par la date du 18 septembre 1914 », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Faubourg de Reims. Ils sont passés par là !, carte postale en couleurs, 136/87, « Une femme, accompagnée de sa fille, pleure sur le cadavre de son mari et sur celui de son fils. Leur maison n'est plus que ruines. Au loin, les fumées de l'incendie de la cathédrale de Reims obscurcissent le ciel », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Français ! N'achetez aucun produit Austro Allemand, vignette en couleurs, 1915, 53/38, « Le drapeau tricolore français, sur lequel est inscrit "1914-1915" et le coq gaulois sont associés face à la cathédrale de Reims en flammes. Le message de cette vignette est de boycotter les produits austro-allemands », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Français ! N'achetez rien au commerce allemand, vignette en couleurs, 54/42, « Mercure, symbole du commerce, est représenté sur fond de drapeau tricolore. Il demande aux Français de ne plus acheter de produit allemand et désigne la cathédrale de Reims incendiée. Une inscription émerge des flammes : "Rappelez-vous 1914 !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Franz. Artillerie, im Kampf gegen deutsche Geschütze hinter der…, carte postale allemande, 90/140, « Des troupes françaises installées sur le parvis de la cathédrale de Reims sont prises pour cible par les forces allemandes. Des obus visent ces postes d'artillerie qui se croyaient protégés par l'édifice », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Französische Haubitzen in den Strassen von Reims., carte postale allemande en sépia, 144/90, « Des soldats français, installés sur le parvis de la cathédrale de Reims avec des pièces d'artillerie, sont bombardés par les Allemands. Le monument semble pourtant avoir été relativement épargné », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Guignol, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Guignol est représenté sur le parvis de la cathédrale de Reims, regardant l'incendie de celle-ci. Des blessés sont évacués par le portail principal. Un poème de Gérôme Coquandier complète et illustre cette carte », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Guillaume-Caïn... l'échéance approche, carte postale en couleurs, 140/92, « Guillaume II marchant dans une mare de sang semble fuir l'ange de la justice. Tout l'horizon est rempli de flammes et dans celles-ci, la cathédrale de Reims se consume », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Heidelberg – Reims, « Réduction d'une carte postale allemande éditée à Berlin après le bombardement de Reims et opposant la cathédrale aux ruines d'Heidelberg », *l'Europe Anti-Prussienne*, 15 novembre 1914, iconographie : MHV, B1b.

Hymne tudesque ! – Reims !!, assiette de faïence réalisée à la fabrique de V.J. de Quimper, « Guillaume II joue d'une cithare ornée de deux aigles, devant la cathédrale de Reims en flammes et encerclée par des gueules de canons », *s*ource : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.21.

Je renaîtrai de mes cendres, estampe en noir et blanc, 273/185, « Composition où Reims apparaît en flammes. De la cathédrale de Reims incendiée, le phénix prend son envol. Cette estampe illustre le thème de la renaissance future de la cité rémoise », iconographie : ADR.

Jeu de l'oie - Jusqu'au bout, nouveau jeu de la guerre de 1914, carton, 38/54, « Le "jeu de l'oie des Alliés" présente, dans 63 cases illustrées, les évènements marquants du conflit. Au centre se trouve une lettre du duc de Wellington à sa mère. La case 47 est intitulée "Reims bombardement" et des personnes s'enfuient de la cathédrale de Reims en

flammes », source : Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *La Grande Guerre*, coll. Découvertes, Paris, Gallimard, 1998, p.62-63 ; iconographie : HGG, invphys. : 1665-005147.

Joyeux Anniversaire, dessin publié dans le *Winning Post* de Londres le 27 janvier 1915 et reproduit dans l'album *Kaiser, Kronprinz et Cie*, p.34, « La silhouette de Guillaume II accompagne la mort qui domine un groupe de femmes et d'enfants massacrés dont l'agonie a, comme fond, la cathédrale de Reims en flammes. La mort ricane un "Joyeux Anniversaire", source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.20.

Kolossal Kultur (Ses crimes), carte postale en couleurs, 140/90, « La cathédrale de Reims est représentée en flammes, avec le drapeau de la Croix-Rouge, en haut de la tour nord. Tout autour d'elle, ont été disposés cinq visages, ceux des "responsables de la destruction". Au centre, est placée la figure de Guillaume II. Il existe une autre version de cette carte postale en noir et blanc », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

"Kultur" teutonne, dessin de presse, 105/68, « Guillaume II, une torche à la main et un bidon d'essence dans l'autre, se promène dans la ville de Reims incendiée. On peut d'ailleurs apercevoir à sa droite, les tours de la cathédrale de Reims. L'auteur a rajouté une phrase sarcastique : "C'est du Nord à présent que nous vient la lumière" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La caricature & la guerre. Le Kaiser invoque son vieux bon Dieu, dessin satyrique espagnol paru dans « Espana » (Madrid), *Le Journal*, 21 septembre 1916, iconographie : MHV, B1b.

La cathédrale de Reims 18 septembre 1914, carte postale en sépia, 140/90, « Composition "classique" de l'incendie de la cathédrale de Reims. Des brancardiers sont figurés sur le parvis tandis que d'autres courent vers l'édifice pour porter secours aux blessés prisonniers des flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Cathédrale de Reims 1915, jeu de cubes produit par la Société Minot et approuvé par S.E. le cardinal de Reims, 250/300, « 30 cubes enfermés dans une boîte dont le couvercle représente la cathédrale en flammes. Il existe 5 modèles photographiques différents : le grand portail ; le petit portail, arcs-boutants et portail du Jugement dernier ; arcs-boutants et tours de la cathédrale ; les Bienheureux, les Damnés, façade latérale Nord ; la façade », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. VII, p.391.

La cathédrale de Reims en flammes, carte postale en sépia, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes. Des brancardiers avec des blessés semblent fuir le sinistre. Un drapeau de la Croix-Rouge flotte en haut de la tour nord », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Cathédrale de Reims en flammes, carte postale percée de volutes, 140/90, « En plaçant cette carte face à une source lumineuse, lampe ou bougie, la cathédrale de Reims en flammes apparaît », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La cathédrale de Reims en flammes. Vue prise le 18 Septembre 1914, carte postale, 140/90, « Composition de la façade de la cathédrale en feu. Des flammes semblent jaillir de partout et enveloppent complètement l'édifice. Les obus allemands continuent pourtant de frapper, sans répit, le monument », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Cathédrale de Reims. Livrée aux flammes par les Allemands. Septembre 1914, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation "classique" de l'incendie de la cathédrale de Reims. Des blessés probablement secourus par un prêtre et des soldats français sortent par le portail principal. On peut noter, à gauche de la composition, un bûcher semblant évoquer la chute de l'échafaudage de la tour nord », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Cathédrale de Reims. Stigmate de la "Kultur allemande", carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, « Représentation, sous forme de carte postale, d'une sculpture intitulée "Idéal et Vandalisme". La cathédrale de Reims flambe tandis qu'un ange s'en échappe. Cette carte a été vendue au profit du Comité Central de Secours aux victimes de la guerre », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Cathédrale de Reims victime du vandalisme, médaille en bronze de 50 mm de diamètre, « Sur l'avers, la cathédrale en feu, au-dessous d'un écusson fleurdelisé, sur une palme couchée. Sur le revers, une inscription : "La cathédrale de Reims victime du vandalisme, 1914" », Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. V, p.325.

La Cathédrale incendiée par les Allemands le 19…, estampe en noir et blanc, « Représentation "classique" de l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : ADR.

La dernière cuvée – Michel – Je me… Reims à l'oeuil !, assiette de faïence réalisée à la fabrique de V.J. de Quimper, « Guillaume II, ivre, est étendu sous un tonneau et boit au jet », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.21.

La Douleur du Christ, carte postale, 140/90, « Le Christ observe, depuis une hauteur, l'incendie de la cathédrale de Reims. Une main sur le visage, il semble pleurer », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La gloire à la culture germanique, dessin publié dans le *Providence* Journal, reproduit dans *Le Rire* du 16 janvier 1915 et dans *la Kultur et des hauts faits*, p.72, « Une gigantesque main de fer écrase la cathédrale de Reims sur laquelle est érigé le drapeau de la Croix de Genève », René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.318-319.

La Grande Guerre 1914. La cathédrale de Reims..., carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes. On peut d'ailleurs noter l'absence d'échafaudage », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

La Guerre 1914-17 Reims (Marne) - La cathédrale..., carte postale en noir et blanc, 1917, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes. On peut d'ailleurs noter l'absence d'échafaudage ainsi que la date erronée du 14 septembre 1914, inscrite dans la légende », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Guerre Européenne 1914, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Une armée allemande bombarde Reims et sa cathédrale au moyen d'un armement qui semble archaïque », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La Justice poursuivant le Crime, carte postale en couleurs, 134/88, « Guillaume II, maculé de sang, lâche l'épée dont il s'est servi pour tuer une femme et un enfant. L'allégorie de la justice, surgissant des flammes de la cathédrale, une dague en main, désigne Guillaume II comme étant le coupable de ce crime », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

La manie « bombardatrice », dessin satyrique paru dans le Mondo Umoristico (Milan), 18 juillet 1915), *Kaiser, Kronprinz et Cie*.

La verdad sobre lo de Reims (La vérité sur Reims), dessin satyrique espagnol, *Afia* (Barcelone), 3 juillet 1915, iconographie : MHV, B1b.

L'acte Allemand !, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes ; il s'agit d'ailleurs probablement d'un montage photographique. Une carte postale identique existe en noir et blanc », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

L'Allégorie des Cathédrales de France au théâtre Sarah Bernhardt, dessin extrait de *L'Illustration*, 13 novembre 1915, « Sept silhouettes au premier plan semblent converser alors que la cathédrale de Reims flambe en arrière-plan », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-255.

Le 420 en action devant Reims, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Un énorme canon de 420 mm, monté sur rail, ouvre le feu sur la ville de Reims. Des fumées sortent de la cathédrale », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

Le bombardement de la cathédrale de Reims, article illustré, « Article réalisé pour le premier anniversaire de l'incendie de la cathédrale de Reims et paru dans "La Jeune France" », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-102. Document présenté à l'exposition *Les Rémois en 1918, de l'évacuation au retour*, du 2 octobre au 3 janvier 1999, Reims, Ancien Collège des Jésuites.

Le Bombardement de la cathédrale de Reims. Admirable geste des femmes françaises, héliogravure extraite de l'album *La Grande Guerre 1914*, 212/364, « Suite de 25 images sur divers sujets et destinées aux enfants français. Sur cette image, des infirmières françaises soignent des blessés allemands pendant que l'artillerie allemande canonne la cathédrale de Reims. Une légende complète cette composition : "A quelques kilomètres de Reims et au moment où les batteries allemandes braquaient leurs canons sur la cathédrale, on eut pu voir les femmes françaises recueillir et soigner les blessés allemands ; elles le faisaient avec autant de dévouement que s'il s'était agi des nôtres. N'est-ce pas là le plus bel éloge que l'on puisse faire de la grandeur d'âme du peuple français" », iconographie : BDIC, Est. 2092 (11) et ADR.

Le Christ offensé, carte postale en couleurs, 136/88, « En face de la cathédrale, un soldat allemand massacre une femme qui tient son enfant dans ses bras. Le Christ offensé s'exclame alors : "Germain ne m'appelle plus ton Dieu, tu martyrises les faibles, tu détruis mes temples vénérés, je te renie !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Le Christ au milieu des Bandits, carte postale, 140/90, « Guillaume II s'entretient avec ses alliés, l'Empereur François-Joseph, Mehmet V et le Kronprinz. En surplomb, se distingue le Christ en croix. Au loin, la cathédrale de Reims et la bibliothèque de Louvain sont la proie des flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Le Christ pleurant sur l'œuvre de celui qui l'a si souvent invoqué., carte postale en sépia, 140/90, « Le Christ pleure tandis que les flammes consument la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

L'ennemi du genre humain, imagerie réalisée par la société I.D. Sytine de Moscou, « Guillaume II est représenté sous l'aspect d'un diable aux pieds fourchus, à la longue queue serpentine et aux oreilles pointues, tenant un crâne dans chaque main. En haut, deux banderoles le qualifient : "Par sa fureur, il a tué beaucoup de gens" et "Comme un bandit, il a détruit de nombreuses villes". On voit derrière lui une évocation de villes détruites par

ses troupes : Reims et Louvain », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.21-22.

Le Dernier Jugement, carte postale, 90/140, « Représentation d'une scène du Jugement Dernier. Dieu, secondé par saint Pierre, condamne aux enfers les deux personnages qui comparaissent devant lui. La silhouette de la cathédrale se détache à l'arrière-plan », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Le Fléau de Dieu et de l'Humanité, carte postale en sépia, 140/90, « Guillaume II, à cheval, se tient à côté de blessés et de mourants, tandis qu'au loin, la cathédrale de Reims flambe. Une femme, son bébé dans les bras, implore l'Empereur d'Allemagne de les épargner. Mais ce dernier reste inflexible », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Les Cathédrales menacées. Vue panoramique de notre cathédrale armée de canons, pour rester dans la neutralité chère à nos neutralistes pansus, dessin satyrique, *la Campana de Gracia* (Barcelone), octobre 1914, iconographie : MHV, B1b.

Les ruines de la cathédrale de Reims reproduisent les traits du Kaiser, dessin satyrique paru dans *Il Fischietto* (Turin), septembre 1914, *Kaiser, Kronprinz et Cie*, iconographie : MHV, B1b.

Les sauvages. Ah ! Tu me lâches !, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Guillaume II réprimande Dieu en lui tirant l'oreille, pour se venger des défaites subies par son armée. Il le châtie en détruisant la cathédrale de Reims. Il le menace à nouveau en ajoutant : "Ah ! Tu me lâches ! Gare à tes églises !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Le vieux bon Dieu Allemand : il n'y a pas de place..., carte postale, 90/140, « Guillaume II à genoux, les mains sanguinolentes, contemple le "Bon vieux Dieu" qui le rejette en disant "Il n'y a pas de place pour les assassins pas plus que pour les incendiaires". Au loin, dans les fumées produites entre autres par l'incendie de la cathédrale de Reims, se forment les noms de Reims et de Louvain », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

Les Villes Martyres Reims (cathédrale), carte postale en couleurs, 140/90, « Carte extraite d'une série consacrée aux villes martyres. La cathédrale de Reims est vue du côté nord-ouest et on distingue les restes de l'échafaudage », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Les Villes Martyres Reims (La rue Libergier), carte postale en couleurs, 140/90, « Vue de l'incendie de la cathédrale de Reims de la rue Libergier. Il s'agit d'une autre carte de la série consacrée aux "Villes Martyres" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Leur Blasphème, carte postale en sépia, 140/90, « Guillaume II et les deux aigles héraldiques sont mis à terre par le Christ. Le Kaiser, le sabre levé, tente néanmoins de l'attaquer de nouveau. La lettre du Pape ainsi que la cathédrale de Reims complètent cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

L'incendie de la cathédrale de Reims, carte postale en noir et blanc, 1914, 137/88, « Représentation de la chute de l'échafaudage devant le grand portail. La légende a été rédigée en trois versions : en français, en anglais et en russe », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

L'œuvre de la civilisation allemande, carte postale en noir et blanc, 138/88, « Une véritable tempête de flammes encercle la cathédrale de Reims. », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

L'œuvre des barbares, carte postale en couleurs, 137/86, « Représentation de la cathédrale de Reims vue du parvis. Cet ensemble est très coloré », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Louvain, Reims, Ypres… et depuis, dessin satyrique paru dans *Secolo* (Milan), *l'Europe anti-prussienne*, 8 décembre 1914, iconographie : MHV, B1b.

"Malheur à toi qui dévastes…, carte postale en sépia, 137/90, « Le Christ voyant la cathédrale de Reims en flammes s'écrie : "Malheur à toi qui dévastes, car, quand tu auras fini de dévaster, à ton tour tu seras dévasté !" (extrait du Livre des Prophètes) », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Malheur aux ennemis, carte postale en couleurs, 1915, 140/90, « Représentation d'un arbre sur lequel les branches symbolisent l'Autriche, l'Allemagne et la Turquie. Son tronc est entamé par la hache de la justice et sa cime par l'explosion d'un obus de 75. Les villes de Reims, d'Arras, de Ypres et de Louvain sont figurées avec les noms de Yarmouth, Scarborough, Whitby et Hartlepool », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Martyre et Gloire, carte postale tissée en noir et blanc, 140/90, « Jeanne d'Arc chevauche au-dessus des flammes de la cathédrale Notre-Dame de Reims. Les deux martyres sont ainsi associées sur cette carte », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Notre-Dame de la Marne, image pieuse en couleurs, 112/78, « La Sainte-Vierge tient son fils dans ses bras. Elle lève le bras en signe de bénédiction. Derrière elle, on découvre des tranchées ainsi qu'une cathédrale mutilée en flammes. Deux dates sont signalées : "Septembre 1914" et "Juillet 1918" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Notre interview du Pape, dessin satyrique, *Tadeblag Zeitung*, iconographie : MHV, B1b.

N'oublions jamais, carte postale en couleurs, 1915, 136/88, « Un soldat français, portant tout son matériel, se tient à côté du drapeau tricolore et d'un canon camouflé en partie par de la paille. En arrière-plan, la cathédrale de Reims est en flammes. La légende de cette carte est : "N'oublions jamais. Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915" », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

N'oublions jamais, carte postale en couleurs, 1916, 136/88, « Un soldat français, portant tout son matériel, se tient à côté du drapeau français et d'un canon de 75. En arrière-plan, la cathédrale de Reims est en flammes. La légende de cette carte est : "N'oublions jamais. Souvenir de la Grande Guerre 1914-1916" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

N'oublions jamais 1914. La cathédrale de Reims, carte postale en couleurs, 90/138, « En haut à gauche de cette composition, la cathédrale de Reims en flammes est représentée. Les paroles suivantes entourent ce dessin : "N'oublions jamais 1914" et "La cathédrale de Reims" », iconographie : collection particulière, Pierre Cosnard.

Œuvre du Timbre de la Paix pour la restauration de la cathédrale de Reims, lot de 10 vignettes « 10 timbres similaires à ceux de la Croix-Rouge représentant la façade de la cathédrale avec le slogan Pax, Veritas Libertas Justitia », iconographie : BMR, fonds iconographique, 10-064 et 10-065.

Ouvre les Yeux, Guillaume et vois ton œuvre, carte postale en noir et blanc, 88/136, « Guillaume II, assis sur un trône décoré par une tête de mort, semble mal à l'aise. A ses côtés, la Mort, squelettique, lui désigne à l'horizon la cathédrale de Reims en flammes », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Poune Kamarate !! Pardon !!!, carte postale en couleurs, 140/90, « Un soldat allemand lâche sa torche et lève les mains pour se rendre. Au loin, on peut apercevoir les dégâts qu'il a causés. La cathédrale de Reims et le quartier alentour sont la proie des flammes », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Reims, carte postale en sépia, 90/150, « Montage photographique accompagné de dessins illustrant les bombardements de Reims. A droite, on peut apercevoir la cathédrale subissant l'assaut des flammes. Un soldat allemand, une torche à la main, est également représenté », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims 1914, carte postale tissée en couleurs, 134/86, « Cette carte a été éditée par la société E. Deffrène. La cathédrale est vue du côté nord ouest. Le parvis, l'échafaudage et la toiture sont en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims 1918, carte postale tissée en couleurs, 139/89, « Cette carte a été éditée par la société E. Deffrène. La cathédrale est vue en façade. Un immense incendie consume le monument », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims Camaieu Sanguine, carte postale en couleurs, 138/87, « Représentation de la cathédrale de Reims incendiée. Cependant, seule la toiture semble subir l'assaut des flammes. Au premier plan, des amoncellements de ruines ont été représentés », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

Reims, cathédrale, carte postale allemande en noir et blanc, 90/137, « La cathédrale de Reims est intacte avec, à ses côtés, deux énormes canons de 75 », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims - La Cathédrale en Flammes, carte postale en noir et blanc, 140/90, « La cathédrale de Reims, incendiée, est représentée en façade. L'échafaudage écroulé achève de se consumer tandis que la statue équestre de Jeanne d'Arc continue de trôner sur le parvis », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims. La Cathédrale incendiée par les Allemands le 19 septembre 1914, phototypie Thuillier à Epernay, 400/290, « L'échafaudage s'écroule tandis que se presse un groupe de brancardiers », *s*ource : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.237.

Reims - La cathédrale incendiée par les obus allemands, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims vue du côté sud. La légende rappelle, en français et en anglais, le crime allemand », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims. - La cathédrale, le 19 Septembre 1914, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims embrasée. L'incendie doit être dans sa phase terminale car le parvis semble désert », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Reims. - L'Oeuvre des Vandales, carte postale en couleurs, 92/134, « Reprise d'un dessin extrait de *L'Illustration*. La cathédrale de Reims flambe tandis que des personnes tentent d'échapper au sinistre. », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

Reims martyre, cendrier, « Au centre, représentation de l'incendie de la cathédrale et autour, quatre douilles de balles ont été disposées », iconographie : A.D.R.

Reims sous les bombes, page de couverture d'un illustré, « Une femme fuit les bombardements de Reims. Elle tient l'un de ses enfants dans ses bras et l'autre s'agrippe à sa robe. Ce dernier se retourne pour regarder la cathédrale de Reims qui flambe », iconographie : BMR, R.B.P. 47.

Respect à Dieu, vignette en couleurs ou en noir et blanc, 40/24, « L'incendie de la cathédrale de Reims vue en façade. L'inscription suivante complète cette composition : "Respect à Dieu. Poilu !.. Jurez par Nom d'un Boche… Nom d'une Marmite." », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Sache que désormais oublier c'est trahir, vignette en couleurs, 41/32, « Une allégorie de la France tient le drapeau tricolore et désigne l'incendie de la cathédrale de Reims. Un colis surmonté de l'aigle impérial allemand est rejeté. Cette vignette a été éditée par l'Hôtel des Chambres Syndicales de Paris », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Salut aux morts tombés pour la Patrie, image pieuse, iconographie : MHV, B1b.

Ses larmes. – Louvain, Reims ! Quelle barbarie de m'avoir contraint à les détruire ! Je vais m'en venger sur Notre-Dame de Paris, dessin satyrique paru dans Pasquino (Turin), Excelsior, 8 novembre 1914, iconographie : MHV, B1b.

Sie schliessen hinter mir…, estampe allemande en noir et blanc, 150/108, « Cette composition allemande représente une statue de Minerve. Elle porte dans sa main droite une petite cathédrale de Reims et un bouclier de sa main gauche. Derrière elle, des soldats français tirent. Un canon de 75 a été installé sur un piédestal », iconographie : ADR.

Société des Amis de la Cathédrale de Reims, vignette en couleurs, 21/41, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes, vue du nord-ouest. L'échafaudage en feu est dessiné. Des personnes semblent s'échapper de l'incendie par le portail principal. A droite, une statue contemple l'incendie », iconographie : ADR.

Société des Amis de la Cathédrale de Reims, vignette en couleurs, 42/36, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes, vue du nord-ouest. L'échafaudage en feu est dessiné. Des personnes semblent s'échapper de l'incendie par le portail principal. A gauche, une statue contemple l'incendie », iconographie : ADR.

Sous la protection des monuments historiques, dessin satyrique paru dans *L'Europe anti-prussienne* du 5 décembre 1914, iconographie : MHV, B1b.

Souvenir de Reims, carte postale brodée en couleurs, 140/90, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims incendiée. Des fils rouges et oranges symbolisent l'incendie. Des fils bleus, blancs, rouges, couleurs de la France, s'échappent de l'édifice en bas de cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Tenori di fuoco, carte postale italienne, 92/143, « D'un balcon, Guillaume II, vêtu à la manière de Néron, contemple, l'incendie de la cathédrale de Reims. Une harpe en main, il cherche l'inspiration pour composer une ode », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Thérèse de l'Enfant Jésus, carte postale en sépia, 138/88, « Une sœur, sur un champ de bataille, prie au pied d'un calvaire détruit. La lumière divine l'éclaire et au loin, la cathédrale de Reims est ravagée par les flammes. Au dos de la carte, véritable image pieuse, un texte de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a été inscrit : "Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses" », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

Une merveille de demain. Projet de restauration de la Kathédrale de Reims (Art allemand XX^e siècle), dessin satyrique, *Fantasio*, 1er mars 1915, « Cette composition reprend l'esprit de l'œuvre d'Albert Hahn, juxtaposant à une cathédrale en ruines un fort militaire, symbole de l'art allemand du XXe siècle », iconographie : MHV, B1b.

Vigilance et souvenir, affiche, 600/800, « Représentation de 30 crimes allemands avec une vue de la cathédrale incendiée », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.285.

Villes martyres Reims..., vignette en couleurs, 32/54, « Diptyque représentant la cathédrale de Reims avant et pendant l'incendie. Cette œuvre est extraite d'une série consacrée aux villes martyres et éditée par l'Union des Femmes de France », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

Visions patriotiques - Vision d'horreur, carte postale en couleurs, 90/140, « Un soldat allemand, les mains ensanglantées, semble désoeuvré au milieu des décombres. Au loin, la cathédrale de Reims flambe. Une vision des colonies françaises complète cette composition. », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

A.B., *Verschwinden des Beobachtungpostens auf...,* carte postale allemande, 140/93, « Un artilleur allemand, jumelles en main, réussit à toucher un poste d'observation français établi sur la cathédrale de Reims. Ce poste croyait être protégé par le drapeau blanc. Le monument, lui, n'a subi aucun dégât », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

C.P., *Nous n'aimons que le gothique flamboyant !...*, carte postale en couleurs, 138/88, « Un officier allemand contemple l'incendie de la cathédrale de Reims et ajoute "Nous n'aimons que le gothique flamboyant !…" », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

E.D., *La Cathédrale de Reims en flammes*, médaille en bronze de 27 mm de diamètre, « Sur l'avers, buste d'ange souriant, une couronne autour de la tête ; au-dessus de lui, en exergue, une inscription : "Sourire de Reims". Sur le revers, une vue de la cathédrale de Reims en flammes », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t.VII, p.272.

F.K., carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, « Certains poilus se reposent tandis que d'autres montent la garde. En haut, à droite de la composition, le Christ semble apparaître dans le ciel et des lauriers tombent sur les soldats. A sa droite, une cathédrale est en flammes », iconographie : collection particulière, Yann Harlaut.

G.A., *Master Satanas*, publié dans le *Winning Post* de Londres et reproduit dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 15 octobre 1914 et *Le Rire Rouge* du 16 janvier 1915, « Le Kaiser, affublé de cornes, d'oreilles pointues, d'une queue et de pieds fourchus, tend l'index vers la cathédrale de Reims en feu », iconographie : MHV, B1b.

H.N., *La Cathédrale de Reims en flammes*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « La cathédrale de Reims est complètement ravagée par les flammes. Un grand drapeau de la Croix-Rouge a été installé au dessus du Grand Portail. Un commentaire, complété par une phrase de Maurice Barrès, rappelle les faits », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

J.F.B., *La Cathédrale en feu*, pot à lait en faïence. Le même sujet est utilisé pour un sucrier et une assiette décorés, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.309.

M.G., *La Guerre Sainte. Leur "Kultur"*, carte postale en noir et blanc, 140/95, « Un soldat allemand, à la manière de la Statue de la Liberté, brandit une bouteille de champagne, tient une horloge et piétine un nourrisson. En arrière-plan, la cathédrale de Reims est stylisée », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

N.G., *La cathédrale de Reims*, carte postale en couleurs, 90/140, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes. Des armoiries sont associées à cette composition. Au dos, un poème de Julien Clément a été reproduit », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

P.L. (Pierre Legrain ?), *Reims et le Taube ou Gott mit uns*, dessin satyrique, iconographie : MHV, B1b.

S.V., *Les cloches de Reims si durement frappées…*, carte postale en couleurs, 138/92, « Représentation de trois cloches arborant les couleurs de la France à côté d'un œillet dans lequel est représentée la cathédrale de Reims en flammes. La légende de cette carte est la suivante : "Les cloches de Reims si durement frappées. Fidèles reviendront à leur clocher brisé !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

V.B., *Reims*, carte postale en noir et blanc, 142/92, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims, vue en façade. Un poème de Marylie Markovitch alias Amélie de Néry condamne violemment les destructions allemandes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ABBEMA Louise, carte postale en couleurs, 140/90, « Jeanne d'Arc, tenant à sa droite une épée et à sa gauche un bouclier, reçoit une couronne de lauriers de la Victoire. Les fumées de l'incendie de la cathédrale de Reims obscurcissent le ciel. Une autre variante de cette carte existe en sépia », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ABBEMA Louise, *Reims l'Allemagne au dessous de tout*, carte postale, 140/90, « Un soldat allemand boit du champagne dans une des rues de Reims. A côté de lui, un autre soldat allemand, complètement ivre, vomit au pied d'un belvédère. Près d'eux la cathédrale de Reims est en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ABRANOWITZ, composition exposée aux Salons des Humoristes en 1915, « La Mort, à coups de maillet, écrase la cathédrale fumante. Son geste sacrilège est dirigé par un grand fantôme noir qui n'est autre que le Kaiser, représenté avec des doigts crochus », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.296.

ALQUIE H., *Kolôôssal… Ya..Ya !!*, carte postale en couleurs, 90/140, « De nombreux officiers allemands contemplent l'incendie de la cathédrale de Reims et s'en réjouissent. En haut de la tour nord, flotte le pavillon de la Croix-Rouge », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

AMERIA*, Parce que tu as mis toute ta confiance en tes ouvrages, je retirerai ma main de toi ; et tu seras réduite*, carte postale, 140/90, « Le Christ erre dans un cimetière de canons, d'obus et de soldats. Des nuées de corbeaux encombrent le ciel. Au loin, se devinent les deux tours de la cathédrale de Reims. Toute la ville semble être la proie des flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ANC E., *Lâche !!...*, carte postale, 90/140, « Un militaire allemand, probablement l'Empereur Guillaume II, dirige les tirs sur la cathédrale de Reims. Une gigantesque ombre blanche se détache et condamne cette action. Cette ombre est peut-être celle de Napoléon ou celle de Bismarck », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ANGST, plaquette éditée par le Cercle des Arts et des Lettres de Genève et reproduite dans les Cahiers Vaudois, Lausanne, 1915, « Sur le recto de la plaquette, la cathédrale de Reims, en flammes, est au centre d'une couronne d'épines, sous laquelle sont inscrits les noms de Louvain, Reims, Ypres. A droite et à gauche de la couronne, deux grandes figures d'homme et de femme pleurent. Sur le verso, une inscription : "MCMXIV. Jus Artesque Licet Caeces Tamen Usque Resurgent" (Bien que tu foules le droit et les arts, ils se relèveront cependant toujours) », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.325-326.

ANRIAN J. d', *Chacun Prend ce qu'il peut !..*, carte postale en couleurs, 1914, 89/138, « Diptyque composé d'un côté d'un soldat allemand transportant des bouteilles de champagne, de l'autre côté, d'un zouave portant des drapeaux pris à l'ennemi. En arrière-plan, la cathédrale de Reims flambe », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

ANTONIN-MERCIE, plaquette de la Fraternité des Artistes, « Une jeune femme, une bourse dans les mains, accourt vers des ruines où se tient assise une autre femme avec ses enfants et un vieillard. Dans le fond, le portail de la cathédrale flambe », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.298.

APA, *La Vérité sur Reims*, image cinématographique sans paroles, réalisée par Ibéria (Barcelone) et reproduite dans *La Kultur et ses hauts faits*, p.7 et dans l'Album *Kamaraden*, « Un soldat allemand adossé à la cathédrale boit tant de champagne qu'il éclate en entraînant la destruction du monument », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.327.

AOSOMY (?), *Incendie de la Cathédrale de Reims*, iconographie : Charles GUYON, *Les Villes françaises héroïques*, Les Livres roses pour la jeunesse, n°152, Paris, Larousse, 1915, p.31.

ARNOULD B., *Gallia Poenitens et Devota*, image pieuse en sépia, 1914, 115/72, « Allégorie de la France, implorant le Christ. A ses côtés, la sainte Vierge contemple l'incendie de l'édifice qui lui est dédié », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

AS Roger, dessin d'illustration, 70/52, « Vue de la cathédrale de Reims en flammes. Ce dessin illustre la page de couverture de l'ouvrage de Camille Flammarion », iconographie : Camille FLAMMARION, *La mentalité allemande dans l'histoire*, Paris, Librairie Ernest Flammarion, 1915, 16 p.

AUGIS Marcel, *Cathédrale de Reims bombardée (1915)*, eau-forte en couleurs, 1915, « Représentation de la façade de la cathédrale vue du nord-ouest, réalisée d'après une carte postale antérieure à la guerre. Cette eau-forte a été reproduite sous forme de carte postale et vendue dans une pochette intitulée "Les Villes Martyres". La cathédrale se trouve ainsi associée à l'Hôtel-de-Ville d'Arras, aux Halles d'Ypres, à la Basilique d'Albert, au Moulin de Ramscappelle et au Pont de Meaux », iconographie : HGG, non coté.

BARAU Emile, *(Vue de la cathédrale de Reims), août 1917*, huile sur panneau de bois, 1917, 500/610, « Vue de la cathédrale de Reims depuis la fenêtre d'une maison mitoyenne », iconographie : BDIC, Or. PE 72.

BARAU Emile, aquarelle réalisée dans le cadre de la Mission artistique aux armées, exposée au Musée National du Luxembourg et vendue 300 F, « Vue de la cathédrale de Reims », source : A.N., F/21/3969.

BATUT E., *Le plus grand des...astres pour l'Allemagne*, carte postale à système en couleurs, pliée 140/90 et dépliée 200/90, « Représentation de la tête décapitée de l'Empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph. A l'horizon, un incendie consume la cathédrale de Reims. Carte dépliée : la tête de l'Empereur est remplacée par le postérieur d'un soldat allemand. Un canon de 75 le prend pour cible », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BAUDRY Renée, *La Cathédrale en flammes*, eau-forte en couleurs, 210/380, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.237.

BELLAN Gilbert, *Reims, 1921*, fusain sur papier jaune, 1921, 1325/1000, « La cathédrale : les trois portails et la rosace ouest », iconographie : BDIC, Or. PE 576.

BELLAN Gilbert, *Reims, 1922*, fusain aquarellé, 1922, 1700/1610, « Vue de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. PE 706.

BERGER L. (?), *L'ombre de Wellington conversant avec l'ombre de Napoléon*, dessin satyrique, *Modern Life* (Londres), novembre 1918, iconographie : MHV, B1b.

BERGES Joseph, peinture à l'huile, août 1916, « Esquisse sur panneau représentant une vue des édifices de Reims en partie détruits avec les deux tours de la cathédrale », iconographie : HGG, 14 FI 94.

BERGES Joseph, peinture à l'huile, septembre 1916, « Esquisse représentant une vue en hauteur des tours de la cathédrale de Reims », iconographie : HGG, 14 FI 96.

BERNARDEAU H., voir PASTEUR A., *Les Mauvais Rois mages*.

BERNE-BELLECOURT, *Leurs Victimes*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Près d'un soldat allemand, qui tient derrière son dos une lame à dents de scie, se dressent la cathédrale de Reims et un hôpital de la Croix-Rouge en flammes. "L'enfant au petit fusil" est également représenté », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BERTHELOMIER M. et DOUCET L., série de trois clichés accompagnés d'un texte expliquant trois phases de l'incendie de la cathédrale, iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-088.

BERTIGLIA Aurelio, *Civilta !*, carte postale italienne en couleurs, 140/90, « Dédramatisation de la guerre sous forme d'un jeu entre bambins. Un Français aidé d'un Italien attaquent un Allemand qui tente de casser un jouet représentant la cathédrale de Reims. Le Belge pleure ; son jouet, la ville de Liège, a déjà été cassé. Un bambin russe arrive à la rescousse », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

BERTRAND G., *Reims (cathédrale) 1914*, estampe en couleurs, 220/160, « Représentation de la façade de la cathédrale en flammes. La toiture semble déjà s'être entièrement consumée », iconographie : ADR.

BEUSTER H., *Bombardement von Reims*, carte postale allemande en noir et blanc, 90/140, « Vue de Reims depuis un camp d'artillerie allemand. Un immense bombardement semble frapper la ville de Reims. A gauche dans un encart, la cathédrale de Reims est représentée intacte », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BIAN T., *N'oublions jamais !*, carte postale en noir et blanc, 1914, 138/88, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims et du quartier qui l'entoure », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BIG (alias P. MAGLIN ?), *Souvenir de la guerre de 1914*, estampe en couleurs, 1914, 300/370, « Des suppliants contemplent l'incendie de la cathédrale de Reims. Ils prient tandis que des flammes émergent Jeanne d'Arc et d'autres héros de la France. Cette image est aussi reproduite en carte postale. Cet ensemble est complété par un texte d'Henri de Régnier », iconographie : ADR.

BLAISE René, *Qui s'y frotte, s'y brûle !*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation du haut des tours de la cathédrale de Reims. Des flammes s'en échappent et brûlent un aigle, emblème héraldique de l'Allemagne », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BLAISE René, *A ton tour*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II et la Mort trônent sur un amoncellement de cadavres. La Mort désigne la cathédrale de Reims subissant l'assaut des flammes. L'Empereur détourne le regard et, les mains jointes, prie pour son salut », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BOARDAM Robinson, *En avant avec Dieu !*, dessin satyrique, *New-York Tribune*, iconographie : MHV, B1.

BOËT A., *En détruisant les Églises. C'est le cœur de Jésus. Que vous avez blessé*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « La silhouette du Christ se détache de la cathédrale de Reims en flammes. Guillaume II, du doigt, désigne la cible à détruire : c'est le "Cœur de Jésus" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BORGEN L., dessin publié dans le *Modern Life* de novembre 1914 et reproduit dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 5 décembre 1914, « Napoléon et Wellington, silhouettes en noir près du Kaiser brisant la cathédrale à coups d'épée, formulent leurs réflexions », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.313.

BOUCHOR Joseph Félix, *La cathédrale de Reims : septembre 1917*, huile sur bois, 7 septembre 1917, 27/35, « La façade paysage de la cathédrale de Reims protégée par des sacs de sable et entourée de maisons en ruines », iconographie : Musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt, DSB 48.

BOULANGER M., *Jeanne d'Arc à Guillaume devant Reims*, carte postale en couleurs, 136/88, « Jeanne d'Arc, portant un étendard, semble s'entretenir avec l'Empereur d'Allemagne. En contrebas, des soldats français chargent victorieusement. La cathédrale de Reims, quant à elle, est en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BOURDELLE Antoine, *La passion de la Cathédrale de Reims*, suite symbolique de dessins rehaussés d'aquarelle, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.296.

BOURDELLE Antoine, dessins rehaussés d'aquarelle, « Ange tenant une tête : évocation du bombardement de la cathédrale de Reims », source : Musée du Louvre, RF 36139.

BOURDELLE Antoine, *La cathédrale de Reims en flammes*, plâtre, 180/125, « Œuvre caritative en faveur des Orphelins de la Poste », source : JIANOU Ionel et DUFET Michel, *Bourdelle*, Paris, Ed. Arted, 1984, p.126.

BOURGONNIER, *Le fou*, lithographie, 640/450, « Guillaume II, la bouche ouverte et les yeux hagards, passe, un coutelas au poing, en semant le feu et la mort. Une femme éventrée gît avec son enfant. Au fond, la cathédrale flambe », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.253.

BOUROUX Paul Adrien, *Reims 7bre 1917*, eau-forte, exemplaire 21/100, 310/375, « Eau-forte représentant des ruines au premier plan et la cathédrale au second plan », iconographie : HGG, 3 FI 3.

BOUROUX Paul Adrien, *Reims, la salle des rois 8bre 1917*, eau-forte, 310/380, « Eau-forte représentant des ruines de la cathédrale vue de l'intérieur. Vestiges de la salle des rois », iconographie : HGG, 3 FI 5.

BOUROUX Paul Adrien, eau-forte, 7 septembre 1917, exemplaire 23/60, 240/160, « Eau-forte montrant la façade de la cathédrale, rues et maisons de chaque côté. A gauche, ruines », iconographie : HGG, 4 FI 14.

BOUROUX Paul Adrien, *[Les ruines de Reims, Marne]. 7bre 1917*, crayon Conté, 282/376, « La cathédrale vue du côté de l'abside. Au premier plan, les maisons détruites du quartier est », iconographie : BDIC, Or. 2720.

BOUSSU Emile, *La cathédrale de Reims en flammes*, crayons de couleur, mine de plomb et rehauts de gouache sur papier beige, 945/630, « Vue de la façade de la cathédrale de Reims lors de l'incendie. Il est à noter que sur chacune des tours, un drapeau de la Croix-Rouge apparaît. Deux petits personnages semblent sortir du brasier par la porte nord de la façade occidentale », source : Musée des Beaux-Arts de Rennes, 1918.33.49.

BOUTIKS G., *La Civilisation Allemande passe !!*, carte postale, 140/87, « Germania, le glaive dans la main droite et une torche dans la main gauche, foule une multitude de cadavres (essentiellement des femmes, des enfants et des vieillards). Tout l'horizon est la proie des flammes et dans ce gigantesque brasier, se distingue la silhouette de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur

BOUTREUIL, peintures sur assiettes et pot à tabac, « Représentation de la cathédrale en flammes », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.309.

BOUVERET, *Guerre Européenne 1914. Les Allemands bombardent...*, carte postale en sépia, 1914, 140/90, « La cathédrale de Reims est en flammes et des pompiers tentent de l'éteindre. Les flammes semblent principalement sortir de l'intérieur de l'édifice », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BOYEWSKI, *Par le fer et le feu. By sword and fire*, carte postale en couleurs, 140/90, « L'Empereur d'Allemagne, Guillaume II, est affublé de la faux (symbole de mort) et de la torche (symbole de destruction). Après l'incendie de la cathédrale de Reims, il paraît se diriger vers d'autres forfaits », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BROQUET Espérance Léon, dessin annoté, septembre 1914, « Dessin annoté représentant le bombardement et l'incendie de la cathédrale de Reims vus de l'extérieur de la ville. Ce dessin a été réalisé par un témoin visuel, probablement un soldat. Cependant la date erronée, 21 septembre, remet en cause la véracité de cette source supposée première », iconographie : MBAR, n°971.12.1463.

BROQUET Espérance Léon, *Le bombardement de la cathédrale de Reims*, dessin, crayon noir sur papier, 215/316, « Vue de la cathédrale de Reims durant l'incendie. On peut voir les fumées et un avion dans le ciel. L'auteur a ajouté une date : 21 septembre 1914 », iconographie : Musée national de la coopération franco-américaine de Blérancourt, DTC 56.

BUISSAR H., *L'Homme Bête*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II, représenté en cafard, s'avance en direction de la cathédrale de Reims incendiée. Un homme épouvanté se tient à ses côtés. Du ciel surgissent des mains armées de torches et d'épées. Peut-être demandent-elles justice ! », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

BÜRGER J., carte postale allemande en couleurs, 88/137, « L'armée allemande bombarde la cité rémoise. Toute la ville semble être la proie des flammes sauf la cathédrale, miraculeusement épargnée », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

CAPPIELLO Leonetto, *Fin d'un empire*, lithographie, 560/410, « Un grand Christ, qui se détache sur les fumées d'incendie de la cathédrale de Reims, brise l'épée de Guillaume II, écroulé à ses pieds », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.230 ; iconographie : BDIC, Est. 419.

CARLIN, *Je veux châtier Dieu*, publié dans le journal italien *Numero* (Turin), « Dessin où Guillaume II s'exclame : "Je veux châtier Dieu. Bombardez la cathédrale de Reims" », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.20 ; iconographie : MHV, B1b.

CARLU Jacques : voir CRETELLEY M.

CARREY P., *Douleurs de Reims*, carte postale en couleurs, 89/141, « Guillaume II, allongé, hurle de douleur car la cathédrale de Reims, incandescente, lui brûle le dos », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

CARUCHET B., *Le Kaiser (rêvant)*, carte postale, 90/140, « Guillaume II court tandis qu'au loin, brûle la cathédrale de Reims. Il porte l'épée avec laquelle il a transpercé les armoiries de Nancy, Verdun, Boulogne, Belfort, Calais, Briey et Dunkerque. Il s'exclame "Deutschland über alles !… J'emporte au bout de mon épée forteresses, villes, ports de France !..." », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

CARUCHET B. , dessin de presse, « Les tours de la cathédrale de Reims incendiée émergent des maisons environnantes. Ce dessin est extrait d'un article "Le Coq d'Or" paru dans *Le Monde Illustré*, p.354 », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-343.

CATTIER R., *Kultur allemande !!!!*, carte postale en couleurs, 1914, 86/138, « Un porc et un soldat allemand, dans la même position contemplent la cathédrale de Reims. La porcherie est faite de traités, de drapeaux de la Croix-Rouge et de cadavres de bouteilles de champagne », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

CAUMONT Robert, *Les sept merveilles du monstre (vandalisme)*, dessin original, papier, encre de chine et fusain, 1914-1915, 490/630, « Avec fureur, un soldat allemand représenté en singe lève un sabre tandis que de l'autre main, il tient fermement un crucifix. En arrière-plan se détachent les statues de la cathédrale de Reims. Une légende complète cette composition "Reims, tous les jours depuis le 19 septembre" », iconographie : BDIC, Or. 7858.

CESARE, *A German Comparison in values*, dessin satyrique en deux parties publié dans *The Evening Post – New York*, 9 avril 1918, iconographie : MHV, B1.

CHAMOÜIN F., *Le châtiment*, carte postale, 90/140, « La Mort étrangle l'empereur Guillaume II pendant qu'une foule crie vengeance. En arrière-plan, de nombreux monuments, dont la cathédrale de Reims, sont représentés : évocation de toutes les destructions allemandes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

CHAMPEAUX B. de, *Les Victimes du Kaiser*, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Devant la cathédrale de Reims en flammes, des blessés et des mourants désignent leur bourreau, Guillaume II. Ce dernier se consume dans un bûcher. Un envoyé céleste l'a condamné à subir les flammes de l'enfer », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

CHAPRONT Henry, *Symphonie héroïque*, vernis mou, 330/250, « La tête de Beethoven plane dans un ciel obscur. Dans les lueurs de la ligne de feu, on aperçoit un canon abandonné, des croix en bois, une tête de mort coiffée du bonnet des Hussards de la mort, ainsi que la silhouette incandescente de la cathédrale de Reims », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.253.

CHARLIER Isabelle, *19 Septembre 1914*, phototypie par Bienaimé (Reims), d'après une peinture de l'artiste, 237/171, « Incendie de la cathédrale vue de la rue du Trésor », iconographie : BMR, fonds iconographique, 9-066, 9-067 et 9-068.

CHARLIER Isabelle, *Deux martyres glorieuses*, phototypie par Bienaimé (Reims), d'après une peinture de l'artiste, 224/197, « Représentation de la statue équestre de Jeanne d'Arc sur le parvis », iconographie : BMR, fonds iconographique, 9-069 et 9-070.

CHARLIER Isabelle, *La cathédrale Martyre auréolant Jehanne la Sainte*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation de la statue équestre de Jeanne d'Arc sur le parvis. Tous les alentours sont assaillis par les flammes. Sur la lance de Jeanne d'Arc, un drapeau tricolore a été installé », iconographie : ADR.

CHARLIER Isabelle, *La cathédrale de Reims*, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims au moment où l'échafaudage embrasé s'écroule », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

CHARLIER Isabelle, *Cathédrale de Reims – 19 Septembre 1914*, estampe en noir et blanc, 335/260, « Un crucifix, entouré par les flammes, est suspendu à une colonne. C'est une des rares représentations de l'incendie de la cathédrale de Reims vue de l'intérieur », iconographie : ADR.

CHARLIER Isabelle, tableau, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims recouverte par les fumées provenant de l'incendie de l'échafaudage », iconographie : MHV.

CHARLIER Isabelle, *Le Solitaire de Notre-Dame 1914-1918*, estampe en noir et blanc, 255/332, 19 septembre 1916, phototypie J. Bienaimé (Reims), « Représentation du chemin de croix du cardinal Luçon. Celui-ci se tient à genoux à l'entrée du sanctuaire. Des gravats jonchent le sol de la cathédrale. Le cardinal, seul, semble prier. Cette représentation est accompagnée des paroles du cardinal Luçon : "Souvenez-vous, Seigneur, de vos miséricordes séculaires ; ne nous laissez pas succomber sous les coups de nos ennemis." (Discours de S.E. le Cardinal Luçon à la "Messe des Adieux", Reims, 24 février 1918) », iconographie : collection particulière, Yann Harlaut.

CHARLIER Isabelle, *Henri Deneux dans son atelier d'architecte de la Cathédrale de Reims en 1937*, huile sur toile, 1937, 106/136, « L'architecte en chef de la cathédrale est représenté avec la maquette de la charpente de l'abside en ciment armé », iconographie : MBAR, 994.1.1.

CHAVALLIAUD Léon, esquisse à l'aquarelle décorant la couverture du programme de la matinée, organisée par "Reims – Paris", le 9 mars 1915, « La ville de Paris, d'un geste protecteur, abrite les réfugiés rémois groupés à ses pieds. En même temps, elle brandit,

vers la ville martyre et sa cathédrale en feu, un rameau d'olivier », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.274.

CHOZ, *Le Toast*, carte postale, 140/90, « Depuis un balcon, un groupe d'officiers allemands contemple l'incendie de la cathédrale de Reims. L'un d'eux porte un toast et un autre, complètement saoul, est affalé sur la table tandis que le champagne coule à flot », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

CLAVET J., *Aimez-vous les uns les autres*, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Le Christ exprime ce commandement à Guillaume II qui semble terrorisé. En arrière-plan, un ensemble d'édifices, dont la cathédrale de Reims, est la proie des flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

COLOT, *Vers la Mort*, carte postale, « L'aigle impérial (symbole de l'Allemagne) et l'aigle bicéphale (symbole de l'Autriche-Hongrie) sont estropiés et pleurent. Au loin, tout n'est que ruines parmi lesquelles se distingue à gauche, la cathédrale de Reims », iconographie : Pierre ZEYONS, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, p.46.

CRAMPEL Paul, *Kaiser Caïn. 1914*, photogravure en couleurs, 1914, 430/325, « Guillaume II, terrifié, est accroupi dans une mare de sang. Devant des cadavres et un rideau de flammes, il baisse le dos, sous le regard d'une tête de Christ qui semble s'envoler des ruines de la cathédrale de Reims », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.89 ; iconographie : Est. 843.

CRETELLE M., *Cathédrale de Reims. Bas-côtés, vue sur le côté nord*, aquarelle, gouache et crayons de couleurs, 1916, 390/220, « La cathédrale est illuminée par le soleil », iconographie : BDIC, Or. FL 1093.

CRETELLE M., *Cathédrale de Reims. Façade sud*, aquarelle, gouache et crayons de couleurs, 1916, 240/450, « Aux ruines au premier plan, succède la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. FL 1094.

CRETELLE M., *Cathédrale de Reims. Revers du grand portail, côté sud*, aquarelle, gouache et crayons de couleurs, 1916, 390/220, « La cathédrale est illuminée par le soleil », iconographie : BDIC, Or. FL 1095.

CRETELLEY M. et CARLU Jacques, *Reims, portail nord, vue intérieure après le bombardement et l'incendie*, lithographie, exemplaire 3/100, 600/390, « Vue de l'intérieur de la cathédrale après le sinistre. A gauche, des civils regroupent les morts et les blessés. A droite, une religieuse semble implorer les cieux. Un ex-voto placé sur un pilier confirme l'attribution de la scène à Reims », iconographie : HGG, 1 FI 20.

CRETELLEY M. et CARLU Jacques, lithographie, exemplaire 1/15, 252/395, « Des civils portent des blessés devant le portail nord de la façade de la cathédrale de Reims. A gauche, les restes de l'échafaudage », iconographie : HGG, 1 FI 21 et 2 FI 9.

CREUX, *Souvenez-vous 1914-1917*, assiette en terre de fer de la fabrique de Choisy-le-Roi, « Représentation des ruines de villes bombardées et incendiées : Reims, Soissons, Ypres, Arras et Louvain, accompagnée de la recommandation : « "Souvenez-vous 1914-1917" », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.21.

COCTEAU Jean (sous le pseudonyme de Jim), *Atrocités. Cathédrale*, dessin satyrique publié dans *Le Mot*, 1er juin 1915, « Un monstre casqué dévore la cathédrale de Reims », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.262 ; iconographie : MHV, B1b.

DAMARE, *L'enlisement. Le flot monte !!!*, estampe en couleurs, 560/450, « Le Kaiser Guillaume II et son allié l'Empereur François-Joseph se noient dans une mer de sang. Au fond, la cathédrale de Reims flambe », iconographie : ADR.

DAMBLANS, *L'empereur des Vandales*, dessin en couleurs paru dans *Le Petit Journal* du 4 octobre 1914, « Guillaume II, l'uniforme surchargé, se tient grimaçant, une épée ruisselante de sang en main, sur un amoncellement de sculptures brisées dans un décor de feu, ponctué par l'éclatement des shrapnels. On y distingue la cathédrale de Reims et d'autres monuments détruits », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.262.

DARCY Georges Edouard, *Le chevet de la cathédrale de Reims en 1918*, dessin, 1918, 579/390, iconographie : MBAR, 971.12.137 6bis.

DAULIGNY W., *Ce que le Fer et le Feu des Barbares ne pourront jamais atteindre*, carte postale en couleurs, octobre 1914, 136/86 ; estampe en noir et blanc, 520/340, « Jeanne d'Arc, personnification de la France combattante, sort des flammes de l'incendie de la cathédrale de Reims. Une légende explicite cette composition : "Ce que le fer et le feu des barbares ne pourront jamais atteindre". Il existe une autre version en noir et blanc de cette carte postale et une version en estampe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur (carte postale) ; ADR (estampe) ; BMR, fonds iconographique, 39-112.

DAVID-NILLET Germain, vues et détails divers de la cathédrale de Reims, iconographie : MBAR, 921.1, 921.2.1, 921.2.2 et 921.2.3.

DEAL W., *La Botte secrète*, dessin satyrique, *Le Rire*, 23 janvier 1915, iconographie : MHV, B1b.

DE GARNE, composition originale au pochoir, 580/390, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.291.

DE GARNE, composition originale au pochoir, 560/500, « Jeanne d'Arc, à cheval, surgit des décombres fumants de la cathédrale. La cathédrale est vue des terrasses de la Place Royale », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.291.

DE LANCY Gautier, dessin d'illustration, « Depuis sa voiture et grâce à des jumelles, un officier allemand contemple une cathédrale incendiée. Peut-être celle de Reims ? », iconographie : Jean de BONNEFON, *Les cathédrales de France devant les Barbares*, Paris, Société des Editions, 1915, p.16.

DE LANCY Gautier, dessin d'illustration, « Vue d'une cathédrale en flammes depuis une tranchée et derrière une ligne de barbelés », iconographie : Jean de BONNEFON, *Les cathédrales de France devant les Barbares*, Paris, Société des Editions, 1915, p.54.

DELAW Georges, *La botte secrète*, dessin satyrique paru dans *Le Rire* du 23 janvier 1915, « L'Italie s'apprête à botter Germania, très occupée à asperger de pétrole la cathédrale de Reims, les villes d'Ypres et d'Arras », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.262.

DEPAQUIT Jules, *Cœur sensible*, dessin satyrique paru dans *Les Hommes du Jour*, le 30 novembre 1918, « Le Kaiser et son fils conversent devant Reims en flammes, dominée par la silhouette de la cathédrale : "Moi, ce qui me navre, ce n'est pas tant d'abandonner ces pays, c'est d'être obligé de les brûler. – Que veux-tu, papa,… il n'y a pas de bonheur sans nuage" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.262.

DEPAQUIT Jules, *Son architecture préférée. – Voilà comment je comprends le style « flamboyant »*, dessin satyrique, *Le Journal*, 2 juillet 1915, iconographie : MHV, B1b.

DE RANIERI A., *Je ferai mieux encore en raison de mon origine...*, carte postale à système en couleurs, pliée 142/90 et dépliée 184/90 mm, « Guillaume II se tient face à l'incendie de la cathédrale de Reims. Lorsque la carte est dépliée, une tête de porc remplace celle de l'Empereur d'Allemagne », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

DE RANIERI A., *Les Barbares à Reims*, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims. Des tourbillons de fumée et des flammes jaillissent de cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

DOMIN A., Bochikulteurs. Ruprecht von Meyerhausen. Lieutenant d'artillerie – Critique d'art et collectionneur, dessin satyrique, Fantasio, 1er mars 1915, iconographie : MHV, B1b.

DORIVAL Sens, *Cathédrale de Reims. Edité par la Cie des Chemins de fer de l'Est*, affiche, « Le flanc nord de la cathédrale émerge des ruines de Reims. Vue de la tour nord et de la moitié de la nef », iconographie : HGG, 6 AFF 110.1.

DRIEUX J., *La justice poursuit les peuples malfaiteurs*, timbre tiré en rouge, 55/36, « L'ange exterminateur traque le Kaiser et un de ses acolytes dans un décor où les morts civils se redressent pour crier vengeance près de la cathédrale fumante », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.303.

DRIEUX J., *Le Crime déshonore la nation comme l'individu*, timbre tiré en rouge, 55/36, « Une allégorie de la France, représentée dans un décor où sont réunis un navire torpillé, un zeppelin et la cathédrale en feu, lance un geste de répulsion », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.303.

DRIEUX J., *Flammes de France*, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en feu. Les couleurs – bleu, blanc et rouge – du drapeau de la France émanent de ces flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

DRODE C., *La Cathédrale de Reims pendant le bombardement (composition)*, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Représentation du bombardement de la cathédrale de Reims, vue de l'intérieur. Des blessés, secourus par des sœurs, sont cernés par les flammes et meurtris par des éclats d'obus. Afin de rappeler l'événement, la façade de Notre-Dame de Reims est représentée incendiée, en haut en gauche », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

DROIT Jean, *La cathédrale de Reims*, peinture, papier, gouache aquarellée, 112/78, « La cathédrale de Reims, entourée de corneilles, se dresse fantomatique dans la brume. Une bordure tricolore enserre la peinture comme dans un faire-part », iconographie : BDIC, Or. 6926.

DROPSY Emile, *Sourire de Reims*, médaillon de 27 mm de diamètre, « Sur l'avers, l'Ange de saint Nicaise avec le titre de la médaille et les initiales de l'artiste. Sur le revers, vue de Reims avec la cathédrale en feu », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.299.

DUFY Raoul, *La fin de la grande guerre*, dessin satyrique paru dans *Le Mot* du 16 mars 1915, « Représentation de Jeanne d'Arc au-dessus des flammes de la cathédrale de Reims. Une légende accompagne cette image : "La grande fille de Lorraine exalte les cœurs de l'Angleterre, miraculeusement ! Car les valets des Hohenzollern avaient vitriolé le visage de la Cathédrale des Sacres" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la*

guerre, p.263 ; Jay WINTER, *Sites of memory, sites of mourning. The Great War in European cultural history*, p.129.

DUMAS Esther, *La Cathédrale de Reims*, huile sur bois, 143/114, iconographie : MBAR, 978.10.152.

DUPON L., *La Confession de Guillaume le Brigand*, carte postale en sépia, 92/139, « L'Empereur Guillaume II, à genoux, se confesse à un prêtre. Suspendu derrière lui, un tableau représente la cathédrale de Reims. Un poème accompagne cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

DUVENT Charles, *Le Crime. La Cathédrale de Reims. 18 septembre 1914*, lithographie en couleurs, 447/342, « Le Christ, cloué sur la croix, apparaît et rayonne dans la grande nef de la cathédrale », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. VII, p.42 ; iconographie : BDIC, Est. FL 3590.

DUVENT Charles, *La Cathédrale de Reims – Xem 1915*, photogravure en couleurs d'après l'aquarelle réalisée pour le journal *l'Illustration*, 482/349, « Façade principale de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Est. FL 4141.

EMPAIN J., *La Marche à l'Abîme*, carte postale, 140/93, « Guillaume II, à cheval, tourne le dos à un paysage dévasté dans lequel s'élève la cathédrale de Reims incendiée. Des soldats allemands, blessés et terrorisés, le supplient afin qu'il leur vienne en aide », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ENDERS Jean, *Le Christ dans la Tourmente*, huile sur toile, « Représentation d'un grand Christ souffrant. Dans le lointain, flamboyant comme une torche, la cathédrale se profile au milieu des trophées de deuil », source : Joseph DASSONVILLE, *Pour relever les ruines*, p.274.

ERVIN P., *Son rêve : être l'Attila des temps modernes*, carte postale, 138/92, « Guillaume II, représenté en barbare, galope. Sur le flanc de son cheval, deux têtes tranchées sont placées. Le parcours est jalonné de cadavres. A droite de la composition, la cathédrale de Reims flambe. La légende est complétée par les propos suivants : "L'herbe ne repousse jamais sous les pas de mon cheval !…" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

FAUCONNET, *Gott mit uns*, photogravure en couleurs, exemplaire 14/250, 240/335, « Un archéologue allemand, la tête en "Kub", pointe lui-même un obusier sur la cathédrale de Reims. De sa poche sort un manifeste à l'humanité », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.129 ; iconographie : BDIC, Est. 989.

FAVEROT J., *William II. - To be or not to be !*, carte postale en couleurs, 1915, 140/90, « Guillaume se tient près d'une tranchée remplie de cadavres et contemple, dubitatif, un globe terrestre. La carte de l'Europe a été remplacée par une tête de mort. A l'horizon, la cathédrale de Reims est en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

FELIX, *La "Kultur" Germanique*, carte postale en couleurs, 140/90, « Guillaume II, une épée ensanglantée en main, piétine des cadavres d'enfants. En contrebas, un groupe de soldats allemands accompagne l'Empereur. L'horizon est embrasé et à gauche, on distingue les silhouettes des deux tours de la cathédrale Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

FLAMENG François, *Reims. La Jeanne d'Arc de Paul Dubois sur le parvis de la Cathédrale*, croquis de guerre paru dans *L'Illustration* le 14 juillet 1917.

FLAMENG François, *Cathédrale de Reims : la Grande Rose du portail*, croquis de guerre réalisé le 22 décembre 1914 et paru dans *L'Illustration* le 14 juillet 1917.

FLORES Ricardo, *L'art n'a pas de patrie*, 1915, « Un gigantesque officier allemand montre la cathédrale de Reims en flammes en disant : "Vous comprenez, je ne pouvais pas l'emporter… alors…" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.264. ; iconographie : *Pendant la Guerre. L'esprit Satirique. En France*, p.58.

FLOWER Charles E., *Rheims Cathedral, 1914*, photogravure en couleurs, 1914, 263/185, « Façade principale de la cathédrale avant les destructions », iconographie : BDIC, Est. FL 532.

FORAIN Jean-Louis, plume et lavis, iconographie : MBAR : 938.7.2.

FORAIN Jean-Louis, *Ruines de Reims*, crayon, lavis, papier, iconographie : MBAR : 921.4.10.

FORAIN Jean-Louis, *Et maintenant quelle œuvre d'art leur prendrons-nous en compensation ?...*, héliogravure, papier, 384/565, dessin satyrique publié dans le *Oui* du 3 décembre 1918, « La silhouette de la cathédrale de Reims émerge au travers d'un champ de ruines », iconographie : MBAR : 971.12.204.

FORAIN Jean-Louis, *Si mes Alliés voulaient…*, dessin satyrique publié dans *Le Figaro* du 10 août 1922, « Marianne, prostrée, observe au loin la ville de Reims en ruines et dit ″Si mes Alliés voulaient… », iconographie : *Le Figaro*, 10 août 1922.

FOURGOUS J.A., *La Cathédrale de Reims (1914 1917)*, carte postale en noir et blanc, 1917, 140/90, « La figure du Christ en croix semble sortir des fumées de l'incendie de la cathédrale de Reims. Je cite la légende in extenso : "La Cathédrale de Reims (1914-1917) d'après le tableau de Lesbroussart. Vulgarisation des Chefs-d'Œuvre de la Cathédrale de Reims par le sculpteur J.A. Fourgous" », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

FOURNIER SARLOVEZE, *Les prêtres aux armées*, carte postale dépliable en couleurs, 150/280, « Le revers se présente sous la forme d'un triptyque. A gauche, la sortie des blessés de l'incendie de la cathédrale de Reims, au centre un office en pleine campagne et à droite, l'installation d'une ambulance. Cette carte met en évidence le dévouement des aumôniers militaires français », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

FRAIPONT Gustave, *Incendie de la cathédrale de Reims*, carte postale en sépia, 1914, 138/88, estampe en couleurs et en noir et blanc, octobre 1914, « Représentation sous forme de carte postale de l'œuvre archétype de Gustave Fraipont. Cette composition va connaître une large diffusion, principalement grâce à sa parution dans *L'Illustration* du 3 octobre 1914. La cathédrale est représentée verticalement du côté nord-ouest avec un drapeau sur chacune des tours. Cette composition aurait été réalisée d'après le croquis d'un témoin direct de l'événement », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur (carte postale) ; ADR (estampe) ; BMR, fonds iconographique, 39-109 et 39-110.

FRAIPONT Gustave, *L'Oiseau Noir*, estampe en noir et blanc extrait de ANTONY-THOURET Pierre, *L'Ange Brisé L'Oiseau Noir*, 280/200, « Sur le parvis, l'aigle impérial est cloué par une épée à un pilori surmonté d'un casque à pointe. Derrière des monceaux de cadavres, se dresse la cathédrale en feu », iconographie : ADR.

FRAIPONT Gustave, *Incendie de la Cathédrale de Reims*, pastel sur papier, 504/418, « Représentation de la sortie des blessés par le portail principal en feu », iconographie : MBAR, 971.12.528.

FRAYE André, *[La cathédrale de Reims, 1917]*, crayon aquarellé, 315/240, « Vue de la façade de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. F2 649 (F).

FRERIC (?), *Reims sous les bombes...*, carte postale en noir et blanc, 1916, 140/92, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims en flammes. La légende précise : "Reims sous les bombes". Pièce Patriotique en 3 Actes de MM. Léo Lelièvre et de P. Briollet. Épisode vécu pendant l'Occupation Allemande" », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

FRESBON A., *Vandale ! Ce que je ne peux pas m'approprier, je le détruis.*, carte postale en couleurs, 1914, 140/90, « L'Empereur d'Allemagne, tenant dans ses mains une torche et un bidon de pétrole met le feu à la cathédrale de Reims. A l'horizon, se dessine un paysage en flammes, dans lequel apparaissent les noms de Malines et de Louvain. Des foudres divines semblent prêtes à le frapper », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

FRESBON A., *C'est plus lourd qu'une pendule, mettons-y le feu*, carte postale en couleurs, 1914, 140/90, « Le personnage gigantesque de Guillaume II se tient à côté de la cathédrale de Reims, à laquelle il vient de mettre le feu. Il ajoute alors : "C'est plus lourd qu'une pendule, mettons-y le feu" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GALEY J., *Tableau du Front*, grande peinture commémorant la Première Guerre mondiale, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims ainsi que l'ange de la Marne qui tient le drapeau français », iconographie : Eglise de Samatan (Gers), entrée du chœur.

GARNOT Lucy, *Reims sous les obus. 1914-1916*, eau-forte et aquatinte, 188/128, « Vue de la cathédrale en flammes à côté de laquelle sont figurées des explosions », iconographie : BDIC, Est. FL 2250.

GATRANIE, *La destruction de la Cathédrale de Reims*, dessin satyrique italien, *Fischietto* (Turin), iconographie : MHV, B1b.

GAUGUET Eugène, *Reims*, lithographie mise en couleurs, exemplaire 20/100, « Représentation au clair de lune des ruines de la cathédrale, vues de nord-est », iconographie : HGG, 4 FI 131.

GAUTIER Lucien, *1914-1915 !!*, eau-forte en couleurs, 350/250, « L'incendie de la cathédrale de Reims pendant l'effondrement de l'échafaudage », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.242.

GAUTIER Lucien, *Cathédrale de Reims en flammes*, eau-forte, 875/585, « Représentation du grand portail, vu du parvis. On sort les blessés allemands sur des civières, tandis qu'une partie de l'échafaudage de la tour s'effondre. En bas à gauche, un sonnet par M. Rostand », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.178.

GAUTIER Lucien, *Reims 10 mai 1919*, eau-forte et aquatinte, épreuve n°70, 590/373, « La façade de la cathédrale bombardée. En bas à gauche, quelques phrases de la protestation remise par la France aux états neutres, dénonçant la destruction d'une "parcelle incomparable de son patrimoine artistique" », iconographie : BDIC, Est. F1 131.

GENARD A., *Ses pieds glisseront dans le sang*, dessin satyrique paru dans *le Progrès de Lyon*, octobre 1914, 112/66, « L'Empereur Guillaume II, à genoux, est enveloppé par les fumées provenant de l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-116 ; MHV, B1b.

GENAULT E., *Destruction de la Cathédrale de Reims par les Allemands 1914*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes vue sur le côté Nord-Ouest », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

GEOFFROY, *Tartuffe. Guillaume II protecteur des cathédrales*, aquarelle, 350/250, reproduite dans *La France de demain* du 20 octobre 1914, « Derrière le Kaiser qui marche, une bible à la main, brûle la cathédrale de Reims. », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. V, p.225.

GEOFFROY, *La Cathédrale – Ils n'en laisseraient pas grand-chose, les Boches, s'ils passaient par là*, lithographie, 1915, 385/280, « Commentaire d'un paysan à un artiste faisant une étude d'une cathédrale », iconographie : BDIC, Est. FL 663 et Est. 1282.

GILOT Louis, *L'Espérance de la victoire*, gouache, 1915, « Une figure ailée, emblème de la victoire, semble sortir d'un ciel tourmenté et survole des ruines. Elle porte trois drapeaux dont ceux de la France et de l'Angleterre. A droite de cette figure, une cathédrale semble émerger des ruines », iconographie : HGG, invphys. : 1169-000000.

GIM, *Qu'est-ce que Guillaume II ?*, carte postale en sépia, 90/140, « Guillaume II tient un bidon d'essence et une torche et les noms de Reims et de Louvain se profilent dans la fumée d'un gigantesque incendie. Il piétine une fillette tenant sa poupée dans ses bras. Son ceinturon est une tête de mort », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

GOLBAU (?), *La Victoire de la Marne. Le Général Foch.*, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation du généralissime Foch devant l'incendie de la cathédrale de Reims. Cette carte célèbre la première victoire de la Marne », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GOTTLOB Fernand-Louis, *L'Aveugle et le Paralytique,* lithographie en couleurs, tirage 4/50, 550/400, « Le regard mort, Guillaume II traverse un champ de bataille en portant son allié François-Joseph sur ses épaules. Au-dessus d'eux planent des corbeaux et au fond on distingue la cathédrale de Reims en flammes », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.254 ; iconographie : BDIC, Est.1313.

GOTTLOB Fernand-Louis, *Souvenez-vous !*, carte postale en couleurs, 90/140, « A gauche de la carte, un soldat allemand, l'uniforme maculé de sang, tient un couteau et une torche dont il s'est servi pour incendier la cathédrale de Reims. A droite, le même Allemand est, cette fois-ci, décrit comme un représentant, faisant du porte à porte », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GOTTLOB Fernand-Louis, *Souvenez-vous !*, affiche en couleurs, 550/350, « À gauche de la carte, un soldat allemand se tient près de la cathédrale de Reims en flammes, l'uniforme maculé de sang, avec dans les mains un couteau et une torche. A droite, le même Allemand fait du porte à porte. La légende est explicite : « Ce boche qui a tué, brûlé, pillé, ce représentant de fabrique qui vous offre ses produits et qui voudra s'installer de nouveau chez nous, c'est le même ! Ne l'oubliez jamais ! Après la guerre, nous contribuerons à démasquer les produits boches ». Cette composition existe également en vignette », iconographie : ADM, 6718. Aff. P. III, 388 ; Remy PAILLARD, *Affiches 14-18*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1986, p.254 (affiche) ; collection particulière, Jean-Pierre Procureur (vignette).

GOURBAY A., *Épisode de la guerre 1914. Si tu recommences à brûler ma maison, je te f... la famine, le choléra et la révolution chez toi !!!*, carte postale en couleurs, 140/90, « Guillaume II, une torche en main, ordonne à ses troupes de bombarder la cathédrale de

Reims. Dieu se tient derrière celle-ci et s'exclame : "Si tu recommences à brûler ma maison, je te f… la famine, le choléra et la révolution chez toi !!!" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GOURNAY A., *Ça ne m'étonne pas que c'est si long pour avoir les boches…*, carte postale en couleurs, 90/140, « Trois soldats, français, anglais et belge, extraient un long morceau de boudin du ventre d'un soldat allemand, attaché à un poteau. Tandis qu'au loin brûle la cathédrale de Reims, un soldat s'exprime "Ça ne m'étonne pas que c'est si long pour avoir les boches, ils en ont tant dans le ventre !!!" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GOURNAY G., *Ce qu'il y a dans leur caboche*, carte postale, « Représentation du cerveau du Kaiser. Dedans, se trouvent une cathédrale enflammée, une horloge (symbole du pillage), un enfant avec un petit fusil… », iconographie : Pierre ZEYONS, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, p.36.

GOURNAY G., *Dieu : Oui mon p'tit depuis ton coup de Reims...*, carte postale en couleurs, 140/90, « Le "Bon vieux Dieu allemand" renie Guillaume II. Il s'est armé à la manière française et dit : "Oui mon p'tit depuis ton coup de Reims ton bon vieux dieu allemand s'est fait naturaliser français !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GRANDJOUAN Jules, *Le Pape a dit : - Un juge peut faire pencher la balance…, un marchand la tient droite*, dessin satyrique, *Le Rire*, 10 juillet 1915, « Benoît XV se tient derrière une balance. Dans le plateau de droite, on distingue les ruines d'une cathédrale. A gauche, un simple papier sur lequel est inscrit "Puissance temporelle". D'une main posée à gauche, le pape équilibre la balance », iconographie : MHV, B1b.

GREEN Nelson, *La main de Dieu*, publié dans le *Puck* de New-York et reproduit dans l'ouvrage de John GRAND-CARTERET, *Caricatures et Images de Guerre*, p.65 et *Kaiser, Kronprinz et Cie*, p.65, « Guillaume II à cheval, portant une croix imposante autour du cou, vient admirer ses gros canons que des artilleurs coiffés de casques à pointe ont braqué sur la cathédrale. Les tours volent en éclats tandis que des nuées d'incendie lèchent la façade. A gauche, la main de Dieu, énorme, oblige Guillaume II à se courber. Dieu demande des comptes à l'empereur qui a lui fait l'honneur de Le prendre pour partenaire dans ses opérations risquées et exige qu'il laisse ses temples en paix », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.20 ; iconographie : MHV, B1.

GREGOIRE R., *Français ! N'achetez aucun produit Austro Allemand*, vignette en couleurs, 1915, 70/34, « Marianne, coiffée du bonnet phrygien, et tenant dans ses bras un drapeau tricolore et une épée, s'appuie sur un blason (Angers ?). Elle désigne l'horizon enflammé dans lequel on distingue les deux tours de la cathédrale de Reims. Cette vignette a été éditée par le Comité de Secours du Maine-et-Loire », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GRESAIN (?), "*Lui !.*", carte postale en couleurs, 90/140, « Guillaume II, embrochant des bébés et foulant une infirmière, pointe son doigt en direction de la cathédrale de Reims qui est la proie des flammes. Il s'exclame : "Je suis l'instrument du Très-Haut. Malheur et mort à ceux qui ne croient pas à ma mission ! Qu'ils périssent tous les ennemis du peuple allemand" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GRISARD D., *Halte-là ! Ou... prends garde. Halt ! Or beware*, carte postale, 90/136, « Représentation du Kronprinz, en hussard de la mort, qui semble se battre avec la Faucheuse. Il tient une torche et un coffre à bijoux est tombé à ses pieds. A l'horizon,

parmi des volutes de fumée, se profile la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GROULIER J., *La Cathédrale en Flammes. Voilà le crime que rien…*, carte postale en couleurs, 90/140, « Un soldat français, accompagné de l'allégorie de la Justice, pointe son épée sur Guillaume II, terrorisé qui lâche alors sa torche. Au fond, la cathédrale de Reims est en feu. Un texte de Maurice Barrès achève cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GUERNARDEAU N., *Apothéose*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II, accompagné de la Mort et de son allié François-Joseph, survole un camp où les militaires allemands sont occupés à partager leur pillage : bouteilles de champagne, horloge et colis divers. Un manifeste sur la "Kultur" est posé à côté d'eux. En arrière-plan, la cathédrale de Reims flambe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

GUINEGAULE, *[La Cathédrale de Reims en flammes]*, métallographie, 1914, 305/240, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims, avec des drapeaux de la Croix-Rouge et des blessés allemands », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.179 ; iconographie : BDIC, Est. FL 714.

GUMERY L., *Le Vautour, on se doutait qu'il n'était pas un aigle*, dessin satyrique, *A la Baïonnette !…*, 8 juillet 1915, « Le Kaiser et le Kronprinz, travestis en vautours, déchiquettent un cadavre, dans un champ de croix mortuaires au fond duquel rougeoient les flammes de la cathédrale de Reims », iconographie : MHV, B1b.

HABEIR P., *Reims Martyre*, médaille à 3 pans arrondis, « Sur la face principale, buste du Christ en croix. A gauche, la cathédrale en feu et la signature de l'artiste. A droite, ville de Reims avec Sainte Clotilde surmontée de l'inscription ; Reims martyre. En haut, porche central de la façade après le bombardement, surmonté de cette inscription : Adore ce que tu as brûlé », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.299.

HAHN Albert, Style monumental XX^{e} siècle. Après la guerre, la cathédrale de Reims devra être reconstruite en un style qui conviendra bien mieux à la haute culture du moment que le gothique du Moyen Age, lithographie, paru dans De Notenkraker (Amsterdam), 26 septembre 1914, reproduit dans L'Europe anti-prussienne, 3 novembre 1914, La Kultur et ses hauts faits, p.47 « Afin de critiquer les propos allemands en matière de restauration, une nouvelle cathédrale de Reims est entièrement constituée de canons et d'obus. Les rosaces sont devenues des gueules de canons et les pinacles ont été remplacés par des baïonnettes et des épées », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-114 ; MHV, B1b.

HANSI (Jean-Jacques WALTZ, dit), *Le Vieux Bon Dieu de sa majesté l'Empereur d'Allemagne*, métallographie en couleurs, éditeur Gallais (Paris), 380/275, « Le vieux dieu allemand fume la pipe, installé sur des nuages. Un téléphone le met en rapport avec l'agence Wolff. Un phonographe rabâche que l'Allemagne est au-dessus de tout. En bas, Reims flambe », iconographie : BDIC, Est. FL 732.

HANSI (Jean-Jacques WALTZ, dit), *1915. Le Kronprinz*, lithographie en couleurs, 440/280, « Portrait charge du prince impérial, avec, en remarque, la cathédrale de Reims en flammes », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.255.

HANSI (Jean-Jacques WALTZ, dit), *Un remède pire que le mal*, dessin satyrique paru dans *Le Matin* du 27 septembre 1914, « Un gros Allemand, lisant, dans le Strasburger Post, le récit de l'incendie de la cathédrale de Reims. Il fait cette réflexion : "La gadédralle de Reims,

C'est peu de chose ; nous la reconstruirons après la gonquête, comme le Hoh-Koenigsburg !" », iconographie : MHV, B1.

HELLE André, *20 septembre 1914. Bombardement de la cathédrale de Reims*, crayon aquarellé, 160/195, « Portail de la cathédrale ; devant des amas de pierres », iconographie : BDIC, Or. F2 898 (F).

HELLE André, *Un crime de combattre les cathédrales ?… C'est la guerre.*, dessin satyrique, *Le Rire*, 10 janvier 1915, « Un artilleur allemand continue de bombarder la cathédrale de Reims déjà en feu », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.265.

HENRIOT, *L'intellectuel est l'homme des cathédrales ; il les aime flamboyantes*, dessin satyrique, *La Baïonnette*, 2 mars 1916, « Un intellectuel allemand joue de la lyre devant la cathédrale en flammes. », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.265.

HENRIOT, *Une réflexion du grand-papa Attila*, dessin satyrique, *La Baïonnette*, 23 janvier 1915, « Attila tient une torche et fait cette réflexion : "Ce sont bien mes descendants, mais nom d'une pipe, ils m'ont dépassé !". A côté de lui, des soldats allemands se dirigent vers la cathédrale de Reims en feu. », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.265.

HENRIOT, *L'Alchimiste*, dessin satyrique, *A la Baïonnette !…*, 8 juillet 1915, iconographie : MHV, B1b.

HENRIOT J.A., voir PUTZ Richard.

HERANS Marcel, *Reims, la cathédrale embrasée*, eau-forte, tirage 60/100, 280/220, « Façade de la cathédrale en feu », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. V, p.37. ; iconographie : BDIC, Est. FL 2358.

HERMANN-PAUL, *Vengeance !*, extrait de l'album *La dernière guerre*, « Une fillette aux mains coupées tend une épée sur ses avant-bras. Au fond, on distingue la cathédrale de Reims, fumante », *s*ource : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.255.

HERMANN-PAUL, *Devant Reims, Je me demande ce que nous ferons quand nous aurons fini la cathédrale…*, dessin satyrique, 18 mars 1915, iconographie : MHV, B1b.

HINGRI L., *La Brute Sauvage*, carte postale, 1914, 140/90, « Le Kaiser, gigantesque, tient d'une main, un obusier et de l'autre, la cathédrale de Reims en flammes. Il ricane face à cette vision. Cette carte est complétée par une note de Jean Richepin, membre de l'Académie Française : "Mais ce qui est indigne de l'Europe, c'est de vous compter parmi ses habitants, ô incendiaires de Louvain, ô bombardeurs de Reims, ô fusilleurs de femmes et d'enfants, ô peuple d'espions et d'apaches !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

HOLDEN WATHEROUSE M. T., *L'incendie de la cathédrale de Reims*, « photographies instantanées prise le jour de l'incendie. Deux vues sont extraites de *L'Illustration* du 10 octobre 1914 », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-090.

HOUY R., *Son ombre*, dessin satyrique, *Fantasio*, 15 juillet 1915, « Le Kaiser, en grand uniforme, se détache sur un écran découpé en tête de mort. En dessous, la cathédrale et la ville de Reims sont en flammes », iconographie : MHV, B1b.

IBELS Henri Gabriel, *Le vieux Bon Dieu… Oh ! Les salauds ! Reims, 1914*, crayons de couleurs, 1914, 390/450, « Dieu contemplant, indigné, l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. FL 1122.

IEO Ch., *Leur "Kolossal Kultur" se manifeste surtout par le massacre des innocents !*, carte postale, « Des soldats allemands lancent des projectiles sur un "cheu de massakre". Les cibles sont : "La Cathédrale, les femmes, les vieillards et les enfants, les ambulances et les dangereux soldats (l'enfant au petit fusil)" », iconographie : Pierre ZEYONS, *Le Roman-Photo de la Grande Guerre*, p.36.

IRIBE Paul, *Printemps*, publié dans *Le Mot*, n°17, 1er mai 1915, « De grosses nuées sombres, provenant de l'incendie de la cathédrale de Reims, traversent la campagne où se dresse un arbre mutilé dont l'unique branche a fait éclater en fleurs les bourgeons épargnés par les obus », source : Cécile COUTIN, *Jean-Louis Forain et la guerre de 1914-1918*, p.21.

JAMAS Abel, eau-forte, publiée sous les auspices de la Société des Amis du Vieux Reims, éditeur A. Porcabeuf (Paris), exemplaire 22/25 et 24/25, 460/334, « Vision réaliste et tragique de la guerre représentant la cathédrale de Reims en flammes. Le côté sud du portail, déjà renforcé par un échafaudage, est en proie aux flammes lui aussi. La lueur de l'incendie se reflète jusque dans les nuées tourbillonnantes qui s'opposent au calme et à la rectitude du paysage environnant », iconographie : HGG, 3 FI 36 et 3 FI 37.

JAMAS Abel, eau-forte, exemplaire 18/100, 231/163, « Représentation de quelques-uns des dégâts faits à la cathédrale de Reims. Le bâtiment est représenté de l'intérieur, de la nef vers le portail latéral nord ; des débris de pierres jonchent le sol et un rayon de soleil éclaire l'intérieur de l'édifice », iconographie : HGG, 4 FI 150.

JAMAS Abel, eau-forte, exemplaire 20/100, 235/165, « Représentation de l'intérieur de la cathédrale, dont on aperçoit le portail latéral nord abîmé. Des explosions ont lieu à l'extérieur. Quelques rayons de soleil arrivent à percer à travers la fumée pour éclairer les débris de pierres et de verre de la rosace qui jonchent le sol du collatéral gauche », iconographie : HGG, 4 FI 151.

JAMAS Abel, eau-forte, exemplaire 19/100, 325/155, « Une sculpture du portail de la cathédrale "L'Ange de Reims" est représentée, désolidarisée des autres sculptures », iconographie : HGG, 4 FI 153.

JANKOWSKI G., *Qu'avez-vous fait de ma Maison, des enfants, des femmes et des vieillards ?...*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II est ici représenté en dément. La folie semble l'avoir atteint. Face à la cathédrale de Reims en flammes, le Christ lui adresse cette remontrance : "… Qu'avez-vous fait de ma Maison, des enfants, des femmes et des vieillards ?..." », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

JARY A. P., *Série humoristique de la guerre 1914*, carte postale en couleurs, 90/140, « D'une butte, Guillaume II contemple la cathédrale de Reims bombardée qui flambe. Le texte suivant complète cette représentation : "Ce que plusieurs siècles de civilisation ont mis pour conserver les gloires du passé. Moi ! Guillaume-Bonnot ! Je les détruis en une heure." Il existe une autre version de cette carte en noir et blanc », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

JARY A. P., *Guillaume Le Hun*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II, vêtu en barbare, galope en brandissant une lance. A la pointe de celle-ci, une tête de femme a été placée. A l'horizon, la silhouette de la cathédrale de Reims est la proie des flammes. Une légende complète cette composition : "Guillaume le Hun - Les pieds de ton coursier qu'emporte le vent de la frousse, n'appuient pas assez fort sur le sol pour brûler les fleurs de France, comme le fit jadis ton aïeul Attila ! Elles repousseront !" Il existe une autre version de cette carte en couleurs », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

JEAN Julien, *Eglises de France. Album de huit eaux-fortes par Jean Julien*, eau-forte, « Ensemble de représentations de ruines dont l'église de Carency, le beffroi d'Arras, l'église de Souain et la cathédrale de Reims », iconographie : HGG, 21 FI 57.

JIM voir Jean COCTEAU.

JOB, *Boutons-les dehors !*, tirage en couleurs, édité par B. Sirven, 1914, 720/520, « Un régiment s'élance à la baïonnette, drapeau en tête. A la hauteur des tours de la cathédrale de Reims, Jeanne d'Arc, à cheval, émerge des flammes pour lancer l'attaque », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.255.

JOB, *Expiation*, tirage en couleurs, édité par B. Sirven, 1914, 720/520, « Guillaume II, saisi au collet, est secoué durement par un poilu, en présence de Jeanne d'Arc apparue dans les flots de fumée qui se dégagent de la cathédrale en flammes. Debout, l'épée tournée vers la terre, Jeanne d'Arc précède le cortège des rois de France qui sort de l'église du sacre », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.256.

JOE, *Le facteur formidable que nous attendions.*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « La Mort, représentée en postier, apporte un colis pour Guillaume II. Elle ajoute d'ailleurs : "C'est un petit colis chargé. Il y a dix millions de morts à payer". Tout l'horizon est couvert de cadavres tandis qu'au loin brûle la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

JORAMUS, *Merci Guillaume ! Grâce à toi, l'Enfer vomit son Contenu*, carte postale en couleurs, 91/143, « Une cathédrale massive est la proie des flammes. Le diable interpelle Guillaume II et le remercie d'avoir bombardé Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

JOUAS Charles, série de 71 eaux-fortes éditée en 1930 pour la réédition de l'ouvrage de Paul Adam, « Représentation de diverses phases de l'incendie avec de nombreuses variations plus ou moins symboliques », iconographie : BMR, Paul ADAM, *Reims dévastée*, Paris, Lapina, 1930, 236 p.

KALAS Ernest, *Lapides clamabunt !!!*, dessin d'illustration en noir et blanc, 1914, « Dessin représentant la cathédrale Notre-Dame de Reims parmi les flammes. L'aigle impérial a été cloué au sol par un éclair (?). L'échafaudage et le drapeau de la Croix-Rouge en haut de la tour nord sont représentés », iconographie : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.277 ; BMR, fonds iconographique, 10-130.

KRIER Etienne Auguste, *S.E. le Cardinal Suhard, archevêque de Reims*, peinture, huile et essence, 1938, 240/160, « Portrait du cardinal Suhard fait lors de l'inauguration officielle de la cathédrale de Reims restaurée », iconographie : BDIC, Or. 7179.

KRIER Etienne Auguste, *Inauguration de la cathédrale de Reims*, peinture, huile et essence, 1938, 408/330, « Représentation des scouts devant le portail central de la cathédrale de Reims lors des festivités d'inauguration en 1938 », iconographie : BDIC, Or. 7182.

KRIER Etienne Auguste, *La cathédrale de Reims en flammes*, iconographie : MHV.

LAFLEUR Marcel, *Prière*, dessin, « Dessin disproportionné représentant le cardinal Luçon priant au pied de la cathédrale de Reims en flammes. D'énormes poutres ont été représentées à droite de la composition, symbolisant peut-être les restes de l'échafaudage », iconographie : HGG, extrait de l'album de Marcel Lafleur.

LAPLACE Gaston, *Reims, portail de la cathédrale, 8-11-14*, plume et encre de Chine, aquarellé, 1914, 115/75, « Vue de l'intérieur », iconographie : BDIC, Or. F3 488 (F).

LEAL DE CAMARA, *Le crime de Reims. Leur civilisation*, dessin publié dans *Le Barbare,* n°1, 25 octobre 1914, « Un âne casqué fait voler en éclats, par ses ruades, le portail de la cathédrale de Reims », *s*ource : René Druart, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.325.

LEANDRE Charles, *Un Pape qui n'a pas l'air très "catholique"*, dessin satyrique en couleurs, *Le Rire Rouge*, 20 avril 1918, « Benoît XV se désintéresse du massacre des civils et du sort de la cathédrale, sanctuaire du baptême de Clovis et du sacre des rois de France », iconographie : MHV, B1b.

LEBEDEFF Jean, *[Cathédrale de Reims en flammes. 1914-1915]*, bois gravé, tirage n°7, 303/222, « Vue d'ensemble de la cathédrale, de trois-quarts, façade et côté nord. Ciel noir », source : Henri Leblanc, *Collection Henri Leblanc*, t. I, p.179 ; iconographie : BDIC, Est. FL 984.

LEFEVRE L. F. A., *La Cathédrale en flammes*, plaquette en métal, montée en petit plateau ou étui à cigarettes, 90/150, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.300.

LE GUILLOU A., *Lettre du Pape à Guillaume II*, carte postale en sépia, 90/140, « Guillaume II, à genoux, supplie le Christ tandis que celui-ci lui montre la cathédrale de Reims en flammes. La "lettre de Benoît XV à Guillaume II" illustre le propos de cette carte », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

LE GUILLOU A., *Les Cauchemars du Kaiser*, carte postale en sépia, 1914, 89/141, « Guillaume II, allongé dans son lit, fait un cauchemar dans lequel il voit des populations civiles massacrées et la figure de la Mort. Le Christ lui désigne la cathédrale de Reims en flammes », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

LELIEVRE M., *La Grande Mutilée*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims vu de l'angle nord ouest. Un immense brasier sort de l'échafaudage. Un texte de P. Bienvenue, intitulé "La Grande Mutilée" complète cette carte postale », iconographie : collection particulière, Pierre Cosnard.

LE MEILLEUR Georges, *[Reims], 1919*, plume encre de Chine, lavis de bistre et aquarelle bleue, 1919, 415/500, « Vue de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. F1 84 (F.)

LE MEILLEUR Georges, *Abside de Reims, 1918*, plume et lavis de bistre, 1918, 500/410, « Vue de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. F1 85 (F.).

LEMIELLE, *Souvenez-vous ! Rien d'allemand !... Rien des Allemands*, affiche en couleurs de 1919, 800/600, vignette en rouge ou en bleu, 37/25, « Allégorie des richesses de la France, une Marianne qui désigne la cathédrale de Reims en flammes. L'ensemble est surmonté de l'inscription "1914". Cette affiche existe également sous forme de vignettes, bleues et rouges », iconographie : ADM, 6717. Aff. P. III, 387 (affiche) ; Remy PAILLARD, *Affiches 14-18*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1986, p.254 (affiche) ; collection particulière, Jean-Pierre Procureur (vignettes).

LEPAGE Paul Hubert, diverses vues de Reims et de la cathédrale, iconographie : MBAR, fonds Lepage : 981.21.

LEROY BALDRIDGE C., *Rheims*, dessin reproduit dans *Stars & Stripes*, 6 décembre 1918, iconographie : MHV, B1.

LEROY M., *Les Sauvages*, carte postale, éditée par la société Longuet, « Un officier allemand, monocle à l'œil et la houppelande ensanglantée, lève une torche. Au fond, la cathédrale de Reims flambe », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.267.

LESBROUSSART, *Ibi crucifixerunt eum*, estampe en noir et blanc, 800/600, « Un gigantesque crucifié se dresse au-dessus de la nef de la cathédrale de Reims dans les fumées de l'incendie. Cette composition a été éditée par Reims-Souvenir », iconographie : ADR.

LESBROUSSART, *La cathédrale en flammes*, dessin d'illustration en couleurs daté de 1915, « Représentation sur une double page de l'incendie de la cathédrale de Reims. Sur chacune des tours flotte le drapeau de la Croix-Rouge », iconographie : Henri JADART, « Journal d'un Rémois, du 3 Septembre au 6 Octobre 1914 », in *Les Champs de bataille 1914-1915, Première partie, Les Cités Meurtries Reims.*

LESSIEUX Ernest Louis, *Cathédrale en flammes, 1914-1918*, plume et encre de Chine, aquarellée, 115/180, « Ruines au fond et au premier plan, trous d'obus », iconographie : BDIC, Or. F3 1378 (F).

LOCHELONGUE, *Portail de la Cathédrale durant l'incendie*, eau-forte en couleurs, 860/590, « L'échafaudage vient de s'écrouler sur le parvis. D'épaisses fumées blanches s'en élèvent et commencent à sortir par les baies de la façade. Présence d'un buste de Jeanne d'Arc », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.244.

LOCHELONGUE, *Martyre de Reims*, lithographie en couleurs, tirage n°62, 420/640, « La cathédrale de Reims de face, en flammes », iconographie : BDIC, Est. F1 130.

LOISELIER A., *Nuit du 19 septembre*, carte postale en couleurs, 92/140, « Représentation du côté nord-ouest de la cathédrale de Reims en flammes. Le drapeau de la Croix-Rouge a été figuré mais au sommet de la tour sud. On aperçoit des incendies provenant des quartiers situés derrière la cathédrale », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

LUBIN DE BEAUVAIS, *Le chemin de la gloire*, dessin satyrique, novembre 1914, paru dans *Le Rire* du 10 janvier 1915, iconographie : MHV, B1b.

LUBIN DE BEAUVAIS, *Choses vues. Aux neutres.*, dessin satyrique paru dans *Le Rire* du 16 janvier 1915, « La cathédrale de Reims brûle à l'horizon. Au premier plan, un enfant fiché en terre par une baïonnette qui lui troue le ventre ; à droite, la route tourne, encombrée de bouteilles vides. Ce dessin porte ce commentaire : "Le chemin de la gloire. Ce dessin a été exécuté par notre collaborateur sur un croquis d'après nature qu'il a pris aux abords d'un village de la Marne, après le passage des Allemands au mois d'octobre" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.268.

LUBIN DE BEAUVAIS, *Culture et Kultur ou les deux monuments*, dessin satyrique, *Fantasio*, 15 mars 1915, « On lit, en marge, ces paroles du général von Heeringen : "Le sang allemand vaut mieux que les monuments français". L'artiste a figuré d'une part, la cathédrale de Reims d'où partent des rayonnements, et d'autre part, un gigantesque coutelas dont la lame ensanglantée est fichée en terre. Sur le piédestal de "cet autre monument", se dresse un soldat allemand, sur la pointe des pieds, qui cambre les reins pour se hisser au-dessus de la cathédrale de Reims », iconographie : MHV, B1b.

LUC, *L'Impériail Bandit*, carte postale, 140/90, « Guillaume II est représenté dans la tenue d'un bandit de grands chemins, à la manière de Bonnot. Il tient un poignard et un revolver. Les corps de ses victimes jonchent le sol, tandis qu'au loin, la cathédrale de Reims flambe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

LUCE Maximilien, *Guillaume paysagiste. Devant Reims.*, dessin satyrique paru dans *La Bataille Syndicale* d'octobre ou de novembre 1914 et reproduit dans *La Guerre Anti-Prussienne* du 15 décembre 1914, « Guillaume II brosse une toile, les yeux levés sur la cathédrale en feu. », iconographie : MHV, B1b.

MADELINE Paul, estampe en noir et blanc 175/230, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims vue du côté nord. On distingue nettement trois foyers d'incendie au niveau de l'échafaudage et deux percées dans la toiture. Une œuvre originale de Paul Madeline est conservée au Musée des Beaux-Arts de Reims », iconographie : ADR ; MBAR, 971.12.1416.

MAGLIN P., *La Grande Blessée*, carte postale en sépia, 90/140, « Des suppliants contemplent l'incendie de la cathédrale de Reims. Ils prient tandis que Jeanne d'Arc et d'autres héros de la France émergent des flammes. Cette image est aussi reproduite en estampe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MAIGROT Henry voir HENRIOT.

MAITREJEUN, *Les monuments victimes de la guerre. Reims. La Cathédrale*, carte postale en couleurs, 140/90, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims en flammes. Au premier plan, deux hommes semblent s'échapper de cette fournaise. Dans un oeillet, le côté sud de la cathédrale encore intact a été représenté », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MAQUIS, *Espérance Foi Victoire. La voix de Jeanne d'Arc à Reims*, carte postale en noir et blanc, 142/88, « Jeanne d'Arc à cheval porte l'oriflamme. Des soldats français l'acclament tandis que la cathédrale de Reims subit l'assaut des flammes. Les paroles suivantes semblent surgir des flammes : "Espérance, Foi et Victoire" », iconographie : collection particulière, Pierre Cosnard.

MARGOTIN Léon, *Henri Deneux*, plâtre patine grise, 1928, 320/200/20, iconographie : MBAR, 929.11.2.

MARTY G.E. (?), *Son œuvre*, carte postale en noir et blanc, 16 octobre 1914, 140/90, « Un squelette, coiffé d'un casque surmonté d'un aigle, chevauche dans un champ de crânes. Le ciel est rempli de corbeaux et à droite, la cathédrale de Reims semble être la proie des flammes. L'inscription "1914" a été ajoutée en bas à gauche », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

MATOT Jules, *6. Reims. – 19 Sept. 1914, 17h00. La cathédrale en feu*, carte postale, « Reproduction d'un cliché photographique pris par Jules Matot le jour de l'incendie », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-098.

MATTER A., *Vision sublime après le crime de Reims*, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Jeanne d'Arc, en armure, est à genoux parmi les décombres de la cathédrale de Reims, encore fumante. Un poème d'André Rosa complète cette composition », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MATTER A., *Les deux sœurs*, carte postale en couleurs, 140/88, « Jeanne d'Arc et Sainte Geneviève s'entretiennent dans un paysage rongé par les flammes. Un poème d'André Rosa complète cette composition », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

MAUPRAT, *Son excellence Herr Professor*, dessin de la couverture de *Kultur et Teutonnerie*, « Un universitaire allemand en costume de cérémonie désigne de la main la cathédrale en flammes et des soldats tirant sur les femmes et les enfants. Il ajoute : "Ces bons Français ne comprennent pas ! Que voulez-vous ? C'est de la Kultur !" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.269.

Max du Gard voir Perrier Marie.

MAZZORI L., *Digrigno'i denti il barbaro...*, carte postale italienne en vert et blanc, 140/90, « Un soldat allemand, sous la forme d'un ogre, se dresse dans un champ de ruines, des cadavres à ses pieds. A l'horizon, toute l'armée allemande semble en marche tandis qu'une basilique (évocation de la cathédrale de Reims ?) flambe », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

MENTESSI G., *La cible impériale*, éditeur Alfieri & Lacroix (Milan), héliogravure, 518/394, « Vue de trois-quarts des ruines fumantes de la façade de la cathédrale de Reims. Au premier plan, un Christ est attaché au gâble de la porte principale dont le sommet est endommagé », iconographie : BDIC, Est. It. F1. 3983.

MEROVAK (pseudonyme de Gabriel ROBUCHON), *La Cathédrale des morts*, tableau, 2150/3800, 1616, source et iconographie : MEROVAK, *La Cathédrale des morts*, Aix-les-Bains, l'Homme des cathédrales, 1918, 33 p.

MEROY, *Les sauvages*, carte postale en noir et blanc, 141/92, « Un officier allemand, monocle à l'œil, tient une épée ensanglantée et brandit une torche. A ses pieds, des corbeaux et des vautours semblent se repaître des cadavres. Au loin, la cathédrale est en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MERY Charles-Léon, aquarelle, « Représentation de la cathédrale de Reims », iconographie : HGG, 11 FI 68.

MERY Charles-Léon, aquarelle, « Représentation de la cathédrale de Reims », iconographie : HGG, 11 FI 69.

MESPLES E., *Rien n'arrête les barbares*, carte postale en couleurs, octobre 1914, 136/88, « Des enfants français jouent au pied d'un mur. L'un d'eux tient d'ailleurs un drapeau portant ces mots "Vive la France". L'armée allemande, commandée directement par l'Empereur, s'est placée en embuscade et s'apprête à ouvrir le feu sur ces enfants. Au loin, la cathédrale de Reims flambe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

METIVET Lucien, *Paroles papales*, dessin satyrique, *Le Rire Rouge*, 10 juillet 1915, « Au centre de la composition, le pape Benoît, l'aigle impérial allemand à ses côtés, se désintéresse de tout ce qui l'entoure : massacre de civils, torpillage de bâteaux, destruction de la cathédrale de Reims et de la bibliothèque de Louvain. La légende ajoute : "Interwievé en français, le Souverain Pontife, qui est italien, a répondu en allemand" », iconographie : MHV, B1b.

METIVET Lucien, L'Architecte. – Gueule d'obusier ! contente-toi de détruire. Quand tu bâtis, tu me dégoûtes encore plus, dessin satyrique, La Baïonnette, 2 mars 1916, iconographie : MHV, B1b.

MICHELON H., *Le Châtiment*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II est terrassé par un ange portant les drapeaux des alliés. Dans le fond de la composition, la cathédrale de Reims est en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MILLETT Thalia, *Rheims August 1919*, huile sur toile, 818/653, 1919, iconographie : MBAR, 966.13.11.

MOISELET G., *Collection Frères d'armes. N° 8. La Marne*, carte postale en noir et blanc, 1916, 140/90, « Marianne, portant un flambeau et les drapeaux des alliés, semble incarner la future victoire. A ses côtés, le coq gaulois terrasse l'aigle allemand. A l'horizon, se profile la cathédrale de Reims en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MORINET G., *Salon de la Guerre... Purification.*, carte postale en sépia, octobre 1914, 140/90, « Un gigantesque encensoir se balance au milieu d'un amoncellement de statues brisées au pied de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MORINET G., *Salon de la Guerre... L'âme des pierres*, carte postale en sépia, 1915, 140/90, « Jeanne d'Arc, nimbée de lumière, se tient sur le parvis, dos à la cathédrale de Reims. Elle semble en prière. Son étendard est à terre », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MORINET G., *Alphabet illustré*, alphabet de guerre, plume, encre noire et gouache sur carton, 1916, 31,2/23,9, « Cycle de vue dans lequel on peut voir la cathédrale de Reims bombardée. Il s'agit d'un travail préparatoire pour Imagerie Pellerin S.A. à Epinal », iconographie : Archives Départementales des Vosges.

MORINET G., *Bombardement de la cathédrale de Reims*, jeu de construction, plume, encre noire et aquarelle sur carton, 1915, 38,7/49,1, « Vue de l'incendie de la cathédrale avec Jeanne d'Arc en armure. Il s'agit d'un travail préparatoire pour Imagerie Pellerin S.A. à Epinal », iconographie : Archives Départementales des Vosges.

MOURET Paul, *[Cathédrale de Reims. Portail nord. 1917]*, aquarelle, 1917, 400/280, « Traces de bombardement sur la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. FL 879.

MOURET Paul, *(Cathédrale de) Reims. Portail central. 1917*, aquarelle, 1917, 400/280, « Pilier et rosace de la cathédrale de Reims », iconographie : BDIC, Or. FL 997.

MOUROUX Anie, médaille en bronze clair, diamètre 68 mm, « Sur l'avers : "Armistice, 11 novembre 1918, signature de la Paix, 28 juin 1919 – 1914-1918. Au centre, dans un rectangle, une femme allongée symbolisant l'Allemagne pointe une épée sur son ventre. Elle appuie son bras gauche sur un bouclier représentant l'aigle germanique. A l'arrière-plan, un cimetière et la cathédrale de Reims en flammes. " Sur le revers : "Libertas Mundi". Un jeune garçon ailé, assis sur le globe terrestre, tient un flambeau et une corne d'abondance. », source : BDIC, PM57.

MOUTON G., *Guillaume II le Vandale !*, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, « Le Kaiser Guillaume II ricane en contemplant la cathédrale de Reims qui flambe. Il ajoute : "c'est Kolossalement amusant !" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MIRRUEN M. (?), *Français ne consommez aucun produit allemand*, vignette en couleurs, 55/34, « Marianne, coiffée d'un bonnet phrygien rouge, tient les faisceaux de justice et désigne l'incendie de la cathédrale de Reims. Un immense drapeau tricolore flotte derrière elle », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MULLER E., *N°11. Third great german victory*, carte postale en couleurs, 90/137, « Carte postale satyrique représentant Guillaume II, dément, détruisant tout ce qu'il peut avec son marteau. La cathédrale de Reims est la première victime. Son majordome lui demande "Sa majesté veut-elle aussi briser ce vase de Soissons ?" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

MUSINI, Les Deux Fléaux. Le fléau (c'est à dire l'accident) d'origine architecturale (en italien : tectonica) et le fléau d'origine teutonique, dessin satyrique italien paru dans le Numero (Turin), 1914 et reproduit dans La Kultur et ses hauts faits, p.13 ; iconographie : MHV, B1b.

NAREY P. voir PETITJEAN Pierre, *La Cathédrale en flammes*.

NASH A., *Refugees. (Who wouldn't help ?). Réfugiés*, carte postale anglaise en couleurs, 140/90, « Image anglaise où l'on voit, abandonnés sur un rocher battu par les flots, deux bambins enlacés. Dans le fond, la cathédrale de Reims est nimbée de brumes et des mouettes tournent autour d'elle », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

NAUD V., *.....et moi qui vous ai dit de vous aimer les uns les...*, carte postale en couleurs, 145/92, « Le Kaiser, suivi de près par son armée qui vient de mettre le feu à la Cathédrale Notre-Dame de Reims, met un genou à terre en signe d'allégeance envers le Christ. Celui-ci le renie en disant : "…et moi qui vous ai dit de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés !..." », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

NELSON GREEN, *La main de Dieu*, dessin publié dans le *Puck* (New-York) et reproduit dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 15 novembre 1914, « Le Kaiser, à cheval derrière ses batteries qui font voler en éclats les tours de la cathédrale de Reims, se retourne en faisant la grimace à une main gigantesque qui lui touche l'épaule du bout des doigts. La légende est ainsi rédigée : La voix de celui qui, jusqu'à ce jour, était resté un partenaire silencieux : "Puisque vous avez bien voulu me faire l'honneur de me prendre comme un partenaire sur lequel on s'appuie dans vos opérations risquées, ne serait-ce pas un acte de courtoisie de votre part, de laisser mes maisons en paix ?" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.319-320.

NEUMONT Maurice, *1914 ! Le bon apôtre*, affiche en couleurs du 21 septembre 1914, Paris, éd. A. Lasnier, 500/330, « Le Kaiser, coiffé du casque à pointe et éclairé par les flammes de l'incendie de la cathédrale de Reims, apparaît sous la forme d'un spectre, les mains prêtes à saisir sa proie. Il s'exclame : "Et dire que les peuples ne veulent pas comprendre que c'est au nom de la civilisation et pour le bien de l'humanité que mes soldats les massacrent et incendient leurs villes". A ses côtés, un artilleur allemand lève les bras en signe de victoire. Cette composition a été dédiée à Gustave Théry », iconographie : ADM, 6715. Aff. P. III, 385 ; BMR, fonds iconographique, 9-074.

ORR Louis, *La cathédrale de Reims - Façade*, gravure à l'eau-forte originale, n°6655 de la Chalcographie du Louvre, 380/610, « La façade de la cathédrale après les bombardements. Les piliers sculptés du portail sont recouverts de sacs protecteurs. Sur le parvis, on peut remarquer des entassements de divers débris, quelques personnages et une automobile de la Croix-Rouge », iconographie : BDIC, Est F1 174.

ORR Louis, *La cathédrale de Reims - Transept*, gravure à l'eau-forte originale, n°6657 de la Chalcographie du Louvre, 380/610, « Vue prise du transept gauche de l'intérieur de la cathédrale de Reims et découvrant une partie du chœur. Les piliers et les pierres taillées portent les traces profondes des bombardements. Derrière la grille ruinée du chœur sont entassés des matériaux divers », iconographie : BDIC, Est F1 175.

ORR Louis, *La cathédrale de Reims – côté sud et ruines du Palais de l'archevêché*, gravure à l'eau-forte originale, n°6656 de la Chalcographie du Louvre, 530/670, « Vue latérale de la cathédrale mutilée, sous l'angle sud-ouest. Représentation des chapelles successives et portail du transept sud. Au premier plan à droite, se dressent les ruines du Palais de l'archevêché », iconographie : BDIC, Est F1 176.

OSTOYA Georges d', *L'hymne des intellectuels*, lithographie en couleurs, 500/600, « Une troupe de guerriers burlesques défile en chantant : "Vivons, brûlons et massacrons/Montrons-nous dignes rejetons/Des Baruths et des Marcomanes/Allains, Heuilles et Nocthemanes,/Des Bayouvards, des Lougobards,/Des Ostrogoths, des

Visogoths !/(…Ainsi que d'autres saligauds)". Dans le fond, la cathédrale de Reims est incendiée. », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.257.

OSTOYA Georges d', *Le brûle-parfums de l'Empereur de l'Univers*, lithographie en couleurs, 500/600, « Au pied du divan où repose le Kaiser, la cathédrale de Reims brûle », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.257-258.

OSTOYA Georges d', *Après l'invasion des Goths, des Ostrogoths, des Wisigoths… celle des saligauds*, carte postale, 140/90, « Un allemand, l'œil hagard, appuyé sur son fusil, foule un livre du pied. Tout autour de lui, on remarque des ruines et des scènes de combats. Au fond de la composition à droite, la cathédrale de Reims flambe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

OSTOYA Georges d', *Vision de la Grande Guerre. La petite famille. (I). Le Kaiser et ses syncopes devant Champagne*, carte postale, 140/90, « Guillaume II, titubant, deux bouteilles de champagne Mumm en mains, reçoit les remontrances du "vieux bon Dieu allemand". Celui-ci insinue : "Fallait te contenter de notre bière allemande, ce n'est pas elle qui t'aurait rendu malade". Au fond, la cathédrale de Reims est la proie des flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

OTHOFAFOULL (?), *pronto pronto che c'e ?..*, carte postale italienne en couleurs, 90/138, « Cette carte postale italienne représente Dieu qui téléphone à Guillaume II pour lui demander des explications sur le bombardement de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

PASTEUR A., *Les Mauvais Rois mages* (d'après la composition de H. BERNARDEAU), photogravure tirée en sanguine, 320/250, « En cette année 1914, les rois mages étaient méchants. Ils s'étaient réjouis en apportant : le premier, une cathédrale en flammes ; le second, une tête avec le nez et les oreilles coupées ; le troisième, un enfant égorgé. Mais ayant détourné la face… Jésus pleura… », source : Henri LEBLANC, *Collection Henri Leblanc*, t. VII, p.90.

PECHE A., *Heroic Nuns at Rheims*, carte postale anglaise en sépia, 140/90, « Carte postale anglaise ou américaine représentant l'intérieur de la cathédrale de Reims. Des nonnes tentent de secourir des blessés tandis qu'autour, tout semble exploser et se consumer. Au dos, une légende complète cette image », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

PECHE A., *Apothéose de la guerre de 1914-1916. Le droit prime la force*, carte postale en noir et blanc, 1916, 140/87, « Composition allégorique réalisée sous la forme d'un triptyque "Crimes Châtiments Droit". A gauche, les crimes sont l'assassinat de civils et le bombardement de Notre-Dame de Reims. Au centre, un tribunal a été constitué par les alliés. Il est appuyé par la force militaire représentée à la droite du triptyque », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

PENNEQUIN Edmond, eau-forte en couleurs, 650/450, « Derrière un premier plan d'édifices calcinés, le portail de la cathédrale de Reims se détache en noir sur les fumées de l'incendie. Dans la partie sombre du ciel, au-dessous des tours, le torse du Christ crucifié apparaît. Pour remarque, présence d'un soldat assis sur le sol », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.258.

PERAULT, *Valet de la Mort*, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, « Guillaume II, vêtu d'une ample toge blanche et tenant une faux, contemple, impassible, les dépouilles des soldats. Tandis qu'au loin, la Cathédrale de Reims subit l'assaut des flammes, des femmes

supplient le "Valet de la Mort" d'épargner leurs maris », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

PERRIER Marie dite MAX DU GARD, *La rue Chanzy et la Cathédrale*, huile sur toile, 1919, 606/606, iconographie : MBAR, 928.12.34.

PERRIER Marie dite MAX DU GARD, *Reims 1919. Le marché et la Cathédrale*, huile sur toile, 1919, 612/462, iconographie : MBAR, 928.12.35.

PERRIN Sainte-Marie, *Incenderunt igni sanctuarium tuum in terra…*, dessin d'illustration, 95/75, « Au-dessus de la cathédrale de Reims s'élèvent de grandes orgues accompagnées du verset suivant : "Incenderunt igni sanctuarium tuum in terra, polluerunt labernaculum nominis tui, Ps LXXIII." », iconographie : Paul CLAUDEL, *La Nuit de Noël de 1914*, Paris, L'Art Catholique, 1916, 64 p.

PETITJEAN Pierre (pseudonyme de P. NAREY), *La Cathédrale en flammes*, dessin aux crayons de couleur, « Représentation du début de l'incendie de la cathédrale de Reims. Ce dessin a été réalisé par un témoin direct de l'incendie et offert par l'auteur à l'Académie de Reims », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.293.

PICAROL, Comment ils traitent les cathédrales : quand un symbole les gêne, ils le détruisent honteusement, dessin publié par La Campana del Gracia (Barcelone) en février 1915 et reproduit dans l'Europe Anti-Prussienne du 6 mars 1915, « Des canons de 420 crachent une pluie d'obus sur plusieurs cathédrales parmi lesquelles celle de Reims apparaît au premier plan », iconographie : MHV, B1b.

PIFLOU, *Reims. - La cathédrale en flammes. Ils contemplent leur œuvre !*, carte postale en couleurs, 88/138, « Depuis les hauteurs de Reims, un état-major allemand contemple la ville d'où émerge la cathédrale en flammes. Cette carte postale est le pendant d'une autre, représentant le même état-major, sur le parvis, et intitulée : "Ils complotent sa destruction" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

PIGNAL L., *Reims ! 18 Septembre 1914*, estampe en noir et blanc, 530/360, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims. Le cadre, peuplé d'animaux fantastiques, est particulièrement travaillé », iconographie : ADR.

PISARO, *Vive la Paix !*, dessin publié dans *l'Europe Anti-Prussienne* du 15 décembre 1914, « Le Kaiser perce le flanc du Christ avec une lance. Dans le fond, des lueurs d'incendie où on lit : Reims, Lièja, Lovaina, Arras, Dinant… », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.318.

PUTZ Richard, eau-forte en couleurs de J.A. HENRIOT d'après Richard PUTZ, « De la ville en feu, où se dresse la silhouette enflammée de la cathédrale des sacres, arrivent, à travers les champs désertiques, en pleine nuit, deux vieillards, un homme et une femme, drapant leurs vieux membres nus dans le même manteau agité par le vent, accompagnés d'une plus jeune femme, drapée de même, avec deux petits enfants nus », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.258.

RABUTEAU J., *Cathédrale de Reims. 1429-1914*, métallographie en couleurs, éditeur H. Bouquet, 1914, 354/263, « La cathédrale est en feu au milieu des décombres qui jonchent la place. Sur le premier portail, à gauche, apparaît la scène du sacre de Charles VII à laquelle assiste Jeanne d'Arc en armure, tenant l'étendard fleurdelisé », iconographie : BDIC, Est FL 1469.

RADIGUET M., *Les sauvages. leur kolossal kultur…*, carte postale en noir et blanc, 90/140, « Depuis un camp militaire, Guillaume II, accompagné probablement du Kronprinz, surveille et coordonne la destruction de la cathédrale de Reims. La carte postale porte la légende suivante : "leur kolossal kultur, après Louvain Reims.." », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

RAEMAEKERS Louis, *C'est moi qui ai ouvert le feu sur la cathédrale !*, photogravure, 325/250, dessin publié dans *La Grande Guerre par les artistes*, n°18, « Un général allemand formidablement pansu, s'exclame cyniquement en frappant sur une table : "C'est moi qui ai ouvert le feu sur la cathédrale !" », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.321 ; iconographie, BDIC, Est. 953 ; MHV, B1b.

RAEMAEKERS Louis, *Le témoignage des pierres* ou *Les Vraies pierres se récrient*, héliogravure, 260/192, carte postale hollandaise en noir et blanc, novembre 1914, 136/87, « Un soldat allemand est pétrifié par l'animation de deux saints de pierre qui lui disent "Voici le destructeur. Sacrilège !" Derrière eux, la cathédrale de Reims flambe », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.312 ; iconographie : BDIC, Est. 1824 (héliogravure) ; collection particulière, Olivier Rigaud (carte postale).

RANVIER-CHARTIER, *Souvenir des Ruines de la Guerre. Reims*, aquarelle sur carte postale, 1914, 93/138, « Aquarelle réalisée sur le support d'une carte. Représentation de la façade de la cathédrale de Reims incendiée. A noter, la présence d'un drapeau de la Croix-Rouge en haut de la tour nord. », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

RANVIER-CHARTIER, *Souvenir des Ruines de la Guerre. Abside de Reims*, aquarelle sur carte postale, 1914, 93/138, « Aquarelle réalisée sur le support d'une carte. Représentation de l'abside de la cathédrale de Reims en flammes, vue du côté nord. », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

RAVEN-HILL, *Le grand dieu*, dessin publié dans *le Punch* du 30 septembre 1914 et reproduit dans l'album *Kaiser, Kronprinz et Cie*, p.27 et dans *le Rire* du 2 octobre 1915, « Carton de vitrail néogothique de Postdam où est représenté le Kaiser, vêtu comme un ange et auréolé comme un saint. Dans la main droite, il tient un socle surmonté de la cathédrale en feu où se lit : Reims. En bas du document, les noms de Malines, Louvain et Termonde apparaissent aussi », iconographie : MHV, B1b.

REGANZY Frédéric, *Le Hussard de la Mort*, carte postale dépliable, 1915, 138/87 et 138/174, « Carte postale dépliable sur laquelle le Kronprinz est représenté en hussard de la Mort. Il brandit une torche. Derrière lui, un amoncellement de cadavres et la cathédrale de Reims en flammes ont été reproduits. A l'intérieur on peut lire les "Stances" de Paul Déroulède », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

RENO, *Cloué au pilori, le plus grand des bandits...*, carte postale en couleurs, 90/140, « Guillaume II est attaché presque nu sur un poteau planté sur un amoncellement de crânes. Son pagne, c'est le traité de Francfort (traité qui fut signé par la France après sa défaite de 1870). Au loin, la ville de Reims est représentée avec sa cathédrale en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

RENOUARD Paul, *Reims, le quartier des affaires*, eau-forte, exemplaire n°63, 590/805, « Eau-forte représentant des ruines au premier plan, probablement celles du quartier des affaires. Au second plan, la cathédrale. », iconographie : HGG, 1 FI 31 et 2 FI 65.

REVANCHE, *Destruction de la Cathédrale de Reims par les barbares 1914*, carte postale en couleurs, 88/137, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims. Des obus éclatent aux alentours. Une autre version de cette carte postale existe en noir et blanc », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

RIGAL Louis Pierre, *Le sourire de Reims*, timbre postal surtaxé (1F50 + 3F50) mis au profit de la caisse d'amortissement et émis de mars 1930 à avril 1930, « Le timbre représente la tête et les ailes de l'Ange au Sourire », iconographie : collection particulière, Yann Harlaut.

RIPPONT, *Cathédrale en feu*, eau-forte en couleurs, 1918, 320/250, « Le portail est en partie caché par des maisons à droite, déjà en ruines », René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.248.

ROBERT André, *L'Expiation (ou Le Sacre)*, carte postale en sépia, 90/137 ; héliogravure en bistre, 1914, 310/218, « Jeanne d'Arc, brandissant l'étendard fleurdelisé et pourfendant l'Aigle impérial de son épée, regarde le ciel tandis que Guillaume II est enchaîné à ses pieds à un pilori surmonté de l'inscription suivante : "Guillaume, roi des Vandales, Apostat, Iconoclaste, Louvain, Malines, Termonde, Senlis, Reims.". En arrière-plan, l'image du Christ en croix semble sortir de la cathédrale de Reims en flammes », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur (carte postale) ; BDIC, Est. FL 1605 et BMR, fonds iconographique, 39-111 (héliogravure).

ROBIDA Albert, *Sifflés par les ancêtres*, tirage en noir sur fond jaune et reproduit en frontispice de l'album *Kaiser, Kronprinz et Cie*, 500/330, « Le Kaiser élève la couronne d'empereur d'Orient et la pose sur son casque. A ses côtés, le Kronprinz tient la planète en équilibre sur un doigt. Ils sont tous deux hués par Bismarck et le grand Frédéric. A leurs pieds, gaz asphyxiants, obus, torpilles, taubes, sous-marins, crânes humains, noyés, drapeaux de la Croix-Rouge et la cathédrale de Reims fumant dans le lointain », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.259-260.

ROBIDA Albert, *La nouvelle nuit de Walpurgis. Sabbat pangermaniste au Brocken*, dessin satyrique paru dans le *Fantasio*, du 1er octobre 1915, « Parmi les multiples personnages d'une chevauchée grouillante, on peut remarquer un officier allemand qui lève à bras tendus un grand plat empli de la cathédrale de Reims fumante, comme un rôti de choix, qu'il apporte à Guillaume II », iconographie : MHV, B1b.

ROBIDA Albert, *Kultur Krupp*, estampe en noir, 510/320, « Un gigantesque griffon noir stylisé, rappelant par ses formes l'aigle impérial, pose une serre sur le toit de la cathédrale de Reims en feu. Il tient un oriflamme portant l'inscription : "Kultur Krupp". En bas à droite, l'auteur a dessiné une dédicace représentant des soldats allemands. Coiffés du casque à pointe, ils s'affairent autour d'un énorme canon », iconographie : ADR ; HGG, 4 FI 712 ; BMR, fonds iconographique, 9-075.

ROBIDA Albert, *Le Timbre de la Paix*, affiche néerlandaise, 1918, « Une ancienne vue de la cathédrale avant les bombardements sert d'illustration principale pour cette œuvre. De chaque côté, les noms des pays donateurs sont apposés. A gauche de cette composition, un dessin représentant un aigle impérial et un officier allemand a été réalisé par Albert Robida », iconographie : collection particulière, H.L.M. de Sauvage Nolting.

ROBUCHON Gabriel voir MEROVAK.

ROCHET H., *La Cathédrale de Reims en flammes*, exposé chez Haudecoeur en 1915, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.293.

ROGER, *La pénétration par le Kub*, carte postale en couleurs, 91/137, « Des bouillons de "Kub", symbole de l'industrie allemande, sont insérés dans le postérieur du Kaiser. Ce dernier, à genoux, vomit des obus sur la cathédrale de Reims, emblème de la France », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ROGERS W.A., *The Cathedral at Rheims, Moderne art gothique, d'après Krupp*, dessin publié dans le *New-York Herald*, 17 janvier 1915, iconographie : MHV, B1.

ROLLEX L., *La Lettre du Pape*, carte postale, 140/90, « Guillaume II semble supplier le Christ de lui pardonner ses forfaits. Mais le Christ reste inflexible. Il ne peut pardonner l'incendie de la cathédrale de Reims. Quelques lignes de la lettre du Pape à l'Empereur justifient cette sentence », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

ROMBERG Maurice, aquarelle, « Représentation de la façade de la cathédrale de Reims incendiée. La statue équestre de Jeanne d'Arc se détache au premier plan tandis que des hommes s'affairent pour sortir les blessés », source : BMR, fonds iconographique, 39-105.

SACA, *Durocortorum. Civitas Remorum. Reims*, carte postale en couleurs, 140/90, « Une femme écrit l'histoire de la ville de Reims. Pensive, elle n'arrive à écrire que le titre. La cathédrale de Reims est représentée avec des flammes stylisées », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

SADAG, *France 1914-1915*, carte postale en couleurs, 1915, 138/88, « Une gigantesque croix est posée au cœur de la France. La Belgique entière est la proie des flammes. La croix est surmontée de l'aigle impérial et on peut y lire plusieurs évènements survenus durant la guerre : les destructions de Reims, d'Arras et de la Belgique toute entière, par l'armée allemande », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SAINSAULIEU Max, *Vue de l'extrémité du collatéral nord*, aquarelle, février 1915, « Vue de l'extrémité du collatéral Nord, montrant la décoration du haut-relief du revers du portail, calciné par l'incendie de la porte et du grand tambour de menuiserie », source : Petit Palais, Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, Service Documentation, *catalogue de l'Exposition d'Œuvres d'Art Mutilées organisée au Petit Palais*, 1916-1917, p.32.

SALLES Léon, *Cathédrale de Reims*, eau-forte, roulette et aquatinte en couleurs, 343/263, épreuve n°16, « La cathédrale de Reims, vue de trois-quarts, au soleil couchant », iconographie : BDIC, Est. FL. 3995.

SANTINI C., *Aux heures de tristesse a tinté. votre glas ! Mais, Cloches…*, carte postale en couleurs, 88/138, « Représentation de quatre cloches, celles de Senlis, de Soissons, d'Arras et de Reims, côte à côte. En arrière-plan, les divers monuments de ces villes subissent l'assaut des flammes. Une légende achève cette composition symbolique », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SAUTIER C., *La Force prime le Droit*, carte postale en couleurs, 90/140, « L'aigle impérial est représenté avec une épée ensanglantée et une torche dans les serres. Sur ses côtés, la cathédrale de Reims et la ville de Louvain sont en flammes. La légende de cette carte suisse reproche aux Allemands de ne pas avoir respecté la Convention de La Haye de 1907 : "Du Baron Marshall Biberstein, délégué allemand à la conférence de la Paix à La Haye en 1907 : …. La conscience, le bon sens et le sentiment du devoir imposé à l'humanité seront les guides les plus sûrs. – Nos officiers, je le dis hautement, rempliront toujours de la manière la plus stricte les devoirs qui découlent de la loi non écrite de l'humanité et de la civilisation !!!!" », iconographie : collection particulière, Pierre Cosnard.

SAUVIGNIER Frédéric, dessin d'illustration pour le journal *Le Poilu*, « Le coq gaulois terrasse l'aigle prussien devant la cathédrale embrasée », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.278.

SEM, dessin d'illustration en couleurs, 185/120, « Représentation de lourdes fumées noires émergeant de l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : SEM, *La Cathédrale de Reims*, Paris, Plon, 1926, 56 p.

SENECHAL Adrien, dessin, « La cathédrale de Reims est en flammes. En surplomb du désastre, la mort, représentée en faucheuse, domine la scène », iconographie : collection particulière, Mme Yvonne Sénéchal.

SENECHAL Adrien, carte postale en couleurs, 1919, 140/90, « Carte postale représentant la cathédrale de Reims en flammes vue du côté sud-ouest. Cette carte est particulièrement saisissante par ses tonalités rouges et orangées », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SENECHAL Adrien, *Notre-Dame de Reims en deuil*, carte postale en noir et blanc, 1914, 140/90, « Représentation de la cathédrale de Reims recouverte d'un grand voile noir, symbole de deuil. Les écrits du prophète Jérémie complètent cette œuvre : "Est devenue comme une veuve la grande dame des nations." », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SENECHAL Adrien, dessin de couverture pour *La Gerbe de l'Archiprêtré de Reims*, édité en 1920, « L'échafaudage de la tour nord du portail de la cathédrale prend feu », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.281.

SENECHAL Adrien, dessin d'en-tête pour un menu, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims en façade », iconographie : MHV, carton de dessin Adrien Sénéchal.

SENECHAL Adrien, dessin d'illustration pour un abécédaire des villes martyres, intitulé *Alphabet du souvenir*, « La lettre R concerne la ville de Reims et est illustré par l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : MHV, carton de dessin Adrien Sénéchal.

SENECHAL Adrien, *La Cathédrale de Reims*, « Représentation de l'incendie de la cathédrale de Reims vue du côté sud de l'édifice. Les lueurs de l'incendie éclairent la nuit », iconographie : ADR.

SENECHAL Adrien, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes, vue du côté nord. Il ne reste plus rien de la toiture. Deux foyers d'incendie apparaissent nettement : au niveau des tours et au milieu de la toiture », iconographie : ADR.

SENECHAL Adrien, *La Passion de Reims*, dessin d'illustration, « Représentation de la cathédrale de Reims en flammes, vue du côté nord. Il ne reste plus rien de la toiture. Deux foyers d'incendie apparaissent nettement : au niveau des tours et au milieu de la toiture », iconographie : René DRUART, *La Passion de Reims*, Reims, Imprimerie Coopérative, 1919, p.25.

SENECHAL Adrien, dessin d'illustration, 1920, « Dessin représentant l'incendie de la cathédrale de Reims vue de la rue Libergier. D'immenses fumées provenant de l'échafaudage enveloppent la façade. La toiture n'est pas encore atteinte », iconographie : Benoît ISAMBART, *Le "Lamento" de Notre-Dame-des-Anges*, Reims, Imprimerie Th. Hirt & fils, 1923, 2 p.

SENECHAL Adrien, *Le Crime de Reims*, dessin d'illustration, 1916, « Illustration pour un concert réalisé le 2 juillet 1916. La cathédrale en flammes est représentée avec le blason de la ville de Reims. On peut y lire : "Dieu en soit garde" », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-293.

SENECHAL Adrien, *Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise... (vers 15h00)*, pastel, 340/250, « L'artiste a ajouté son témoignage "Premier foyer de l'incendie. L'échafaudage placé devant le groupe de St Nicaise est incendié par des obus sous un violent vent du nord" », iconographie : collection particulière, Mme Yvonne Sénéchal ; BDIC, Or. F1 59 (F)

SENECHAL Adrien, *Fusion des plombs de la toiture de la nef (vers 15h30)*, pastel pris sur le vif le 19 septembre 1914, « L'artiste a ajouté son témoignage "La fumée jaune d'or produite par la fusion des plombs de la toiture de la nef constitue une particularité des plus dignes d'attention. L'incendie gagne de plus en plus l'échafaudage. Les drapeaux de la Croix-Rouge flottent sur la tour nord." », iconographie : collection particulière, Mme Yvonne Sénéchal.

SENECHAL Adrien, *Fumées enveloppantes à la chute de l'échafaudage (vers 15h50)*, pastel pris sur le vif le 19 septembre 1914, « L'artiste a ajouté son témoignage "A la chute de l'échafaudage une épaisse fumée enveloppe la façade ; celle jaune d'or produite par la fusion des plombs s'y mêle encore." », iconographie : collection particulière, Mme Yvonne Sénéchal.

SENECHAL Adrien, *L'incendie à l'intérieur (vers 17h00)*, pastel pris sur le vif le 19 septembre 1914, « L'artiste a ajouté son témoignage "Les Allemands ayant installé une ambulance dans la Cathédrale, l'ont remplie de paille. Celle-ci prend feu quand les flammèches tombent de la charpente." », iconographie : collection particulière, Mme Yvonne Sénéchal.

SENECHAL Adrien, *Fin des huit cloches de la Tour Nord (vers 20h00)*, pastel pris sur le vif le 19 septembre 1914, « L'artiste a ajouté son témoignage "La nuit arrivée, l'incendie de la charpente a cessé ; seul le plomb continue de se consumer le long de la galerie de la Toiture de la nef. Le feu ayant atteint la tour nord, détruit les huit cloches. Les flammes du Palais des Rois se reflètent sur la façade latérale de la Cathédrale." », iconographie : collection particulière, Mme Yvonne Sénéchal.

SENECHAL Adrien, *L'incendie gagnant le palais et quittant Notre-Dame (vers 20h15)*, pastel, 235/320, « La cathédrale et le palais en flammes », iconographie : BDIC, Or. F1 52 (F)

SENECHAL Adrien, *La lueur de l'incendie du palais des Rois au travers des verrières de Notre-Dame (vers 20h30)*, pastel, 240/325, « La cathédrale vue par la nef latérale sud ; derrière l'incendie », iconographie : BDIC, Or. F1 53 (F)

SENECHAL Adrien, *L'Art en deuil*, gouache sur carton de 1914 au format carte postale, 96/145, « Représentation de la cathédrale de Reims recouverte d'un voile noir tandis que des nuées de corbeaux volettent autour. Cette peinture, sous forme de carte postale, datée de 1914, est peut-être une maquette, variante de "l'Art en deuil" qui semble n'avoir jamais été publiée », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SENECHAL Adrien, *Ville de Reims. Emprunt de la Reconstruction. 6% net d'impôts. Prix d'émission 475*, affiche, 1921, « Sous le blason de la ville de Reims avec la devise « Dieu en soit garde », on distingue la ville en ruines au premier plan et la silhouette de la cathédrale, vue sud-ouest. », iconographie : HGG, 1 AFF 82.1.

SERPE Jules, *La cathédrale de Reims en feu*, cartes postales éditées par J. Matot, « Série de clichés photographiques pris le jour de l'incendie à 15h30, 15h45 et 16h30 représentant différentes phases de l'incendie du 19 septembre 1914 », iconographie : BMR, fonds iconographique, 39-079, 39-080, 39-081 et 39-082.

SHONG G., *Les Villes Héroïques Reims*, carte postale en couleurs, 70/73, « Dessin illustrant un texte de René Druart et paru dans "La Champagne Illustrée". On peut apercevoir l'incendie de l'échafaudage de la tour nord vue du côté nord-est », iconographie : collection particulière, Michel Thibault.

SOLOMKO Serge, *La Lettre du Pape*, carte postale en noir et blanc, 1914, 90/140, « L'Empereur Guillaume II, à genoux, rampant, supplie le Christ. Celui-ci demeure insensible à ses prières. A gauche, l'incendie de la cathédrale de Reims est représenté. A droite, une partie de la lettre du Pape est reproduite. Cette composition a également été éditée sous forme d'estampe », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SOLOMKO Serge, *Va t'en !*, carte postale en noir et blanc, 1914, 86/140, « Jeanne d'Arc pointe son épée en direction d'un soldat allemand. Celui-ci, abasourdi, lâche son arme. A l'horizon, trois cathédrales, semblables à celle de Reims, flambent. Jeanne d'Arc dit à l'intention du soldat allemand : "Va t'en ! C'est moi qui garde l'accès du sol français" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SOTTLOB F., lithographie, iconographie : HGG, 1 FI 16.

SOULIGNON, dessin polycopié pour le 46e territorial, « Sur un coin de la composition, la cathédrale est en feu. En pendant, un coteau du vignoble est représenté, derrière lequel se lève le soleil de la Paix », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.289.

SPORCK Maurice, diverses vues de Reims et de la cathédrale, 1919-1920, iconographie : MBAR, 931.22.5, 931.22.10, 931.22.13, 931.22.14, 931.22.17, 931.22.22, 931.22.30, 931.22.38.

STANLEY, *Le Crime de Reims*, carte postale en sépia, 1914, 90/140, « Un groupe d'officiers dirige, depuis des hauteurs, le bombardement de la ville de Reims. La cathédrale de Reims est d'ailleurs déjà en flammes et les canons allemands continuent de tonner », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

STREPPES, *Deploriamo !!!.....*, carte postale italienne en couleurs, 140/90, « Carte postale italienne. Guillaume II est ici représenté sous la forme d'un crocodile versant des larmes de sang. La cathédrale de Reims, à moitié détruite, est représentée sur un fond orangé, évocation de l'incendie. On peut d'ailleurs noter que le pavillon de la Croix-Rouge flotte encore au sommet de la tour nord », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SURAND, carte postale, 90/140, « Devant la cathédrale de Reims, quatre animaux héraldiques se combattent : le Lion anglais, le Coq français et l'Ours russe terrassent l'Aigle allemand. Il existe une autre version de cette carte en sépia », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SURE, *A Reims. Guillaume paysagiste*, carte postale, 150/95, « L'Empereur d'Allemagne, Guillaume II, a installé son chevalet et peint l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SURE, *A Reims. Les pacifistes. – Education du Prince*, carte postale, 150/95, « Guillaume II, accompagné de son fils le Kronprinz, contemplent l'incendie de la Cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SURE, *Guillaume pacifiste*, carte postale, 150/95, « Guillaume II, un obus dans les mains, prononce les paroles suivantes : « Avec ce petit objet j'anéantis en quelques instants des siècles d'art et de civilisation. » En haut à droite, on distingue les traits de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

SURE, *Mon premier hussard, mon enfant chéri*, carte postale, 150/95, « Ce dessin, représentant la Mort et le Kronprinz côte à côte, semble indiquer une filiation entre ces deux personnages. En arrière-plan, la cathédrale de Reims se consume », iconographie : collection particulière, Olivier Rigaud.

SYNAUX, *Le dernier argument du roi*, carte postale en couleurs, 90/140, « Guillaume II, adossé à un canon, contemple l'incendie de Reims. Les fumées sortant du fût du canon forment le mot "infamie !". Au pied du Kaiser, des corps d'adultes et d'enfants baignent dans une mare de sang », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

TAP E., *Impression d'art. – Comme c'est beau !*, dessin de presse paru le 23 septembre 1914 dans *La Guerre Sociale*, « Caricature représentant un Prussien, peut-être même l'Empereur, admirant l'incendie de la cathédrale de Reims », iconographie : MHV, B1b.

TAP E., *Destruction de la cathédrale de Reims*, dessin d'illustration en noir et blanc, 260/375, « L'empereur Guillaume II, drapé à la manière de Néron, contemple la Cathédrale de Reims en flammes. "Le nouveau Néron" s'exclame alors avec regret : "Comme cela devait être beau !…." », iconographie : E. TAP, *La « Kultur » Germanique en 1914-1915, les atrocités allemandes en France et en Belgique, stigmatisées par l'Image*, Paris, Librairie de l'Estampe, 1915, 32 p.

TELEH CIM, *Après la lettre du Pape à Guillaume*, carte postale, 140/90, « Guillaume II est épouvanté par la lettre que lui a adressée le Pape Benoît XV. En haut, les incendiaires de la cathédrale de Reims subissent les foudres du Christ et sont mis en déroute. », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

TELEH CIM, *Son Apothéose*, carte postale en noir et blanc, 140/90, « Guillaume II, épée et revolver en mains, foule les cadavres d'une femme, d'un enfant et d'un prêtre. Au loin, la cathédrale de Reims achève de se consumer », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

TELEH CIM, *Celui qui frappe avec l'épée, périra par l'épée*, carte postale en noir et blanc, 138/88, « Guillaume II, à table, est saisi d'effroi devant l'apparition du Christ. Ce dernier tient dans sa main un parchemin sur lequel est écrit : "Aimez-vous les uns les autres". Par la fenêtre, on peut apercevoir la cathédrale de Reims en flammes. », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

TEOCRATE, *Je ne puis bombarder Dieu…*, dessin de presse, 112/66, « Dessin satyrique italien publié dans *Pasquino* (Turin) dans le numéro d'octobre 1914. On y voit l'Empereur Guillaume II commandant le bombardement de Reims. Il s'exclame d'ailleurs : "Je ne puis cependant pas bombarder Dieu… Que ses maisons au moins soient détruites." », iconographie : MHV, B1b ; collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

TOURTE Suzanne, *Inauguration de la Cathédrale de Reims, 10 juillet 1938*, série de cinq huiles sur carton, 1938, iconographie : MBAR, 938.3.1, 938.3.2, 938.3.3, 938.3.4 et 938.3.5.

TRICARD L., *Rédemption*, image pieuse en couleurs, 108/71, « Représentation du Christ bénissant un soldat français mortellement blessé. A ses côtés, une femme couronnée porte un habit de deuil et tend la main au Christ. Tout l'horizon est en flammes dans lesquelles peuvent se distinguer les tours de la cathédrale de Reims », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

VALVERANE, *Kolossal. La Sentence. Konsidérant que K est boche…, le kondamnons à la dékollation*, dessin satyrique, *Le Rire*, 23 janvier 1915 et du 20 mars 1915, iconographie : MHV, B1b.

VARIN René, *Reims 1914*, photogravure, « La cathédrale en flammes à l'entrée de la rue Libergier. L'artiste a ressuscité, à droite, les vieilles maisons en bois. », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.250-251.

VASQUEZ-DIAZ Daniel, *Reims*, eau-forte, exemplaire 4/75, 500/475, « Eau-forte représentant la cathédrale de Reims en ruines. Au premier plan, les vestiges d'un quartier d'habitations. », iconographie : HGG, 2 FI 65.

VENTURA R., *Cosi a Reims nel 1914...*, carte postale italienne en couleurs, 140/90, « L'Empereur Guillaume II est ici assimilé à Néron. Une couronne de lauriers sur la tête et une harpe à la main, il compose un chant face à l'incendie de Reims et de sa cathédrale », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

VIVIN Louis, *La cathédrale de Reims*, huile sur toile, 65/50, vers 1923, « Vision idéalisée de la cathédrale de Reims. Dix petits personnages, vêtus de noir, l'encadrent », iconographie : Centre Pompidou-MNAM-CCI.

WAGNER Henri Konrad, "*Kultur" 1914-15,* lithographie coloriée au pochoir sur papier beige, 235/380, « La Mort dirige la charrue allemande tirée par deux énormes bœufs qui broie sur son passage hommes, femmes, enfants, bêtes, canons, terre et maisons. Au loin, la ville de Reims est en feu », iconographie : BDIC, Est. FL 3168.

WALTZ Jean-Jacques voir HANSI.

WEAL A., *L'Allemagne au-dessus de tout*, dessin satyrique, *A la Baïonnette !...*, 26 août 1915, « Le général Von Heeringen, appuyé sur un canon, tient une bombe et insinue : "L'antiquité ? Elle n'a pas eu d'hommes comme nous !" Au fond brûle la cathédrale surmontée de drapeaux de la Croix-Rouge. En marge, on lit des paroles du général allemand Von Heeringen : "Il n'y a pas une œuvre d'art, pas un monument ancien qui vaille une goutte de sang allemand" », iconographie : MHV, B1b.

WEAL A., *Lui !*, carte postale, 140/90, « Guillaume II est décapité et sa tête est placée au bout d'une pique. En bas à gauche, la cathédrale de Reims flambe. La composition est complétée par un extrait de l'évangile selon St Mathieu : "Celui qui sortira le glaive périra par le glaive" », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

WEISSIER Charles, dessin d'illustration de Odes de Ch. Baudoin, édité par Ricder et Cie en 1916, Une des illustrations représente la France perçant Guillaume II avec son épée devant la cathédrale en flammes, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.284.

WERY Emile, *Hommage au Cardinal Luçon*, huile sur toile, signée et datée en bas à droite "E. Wery Reims/1914-1920", 2705/2000, « Le Cardinal est à genoux devant la silhouette de la cathédrale de Reims en ruines. Les mains jointes, levées vers le ciel, il semble implorer Dieu. », iconographie : MBAR, 931.2.

WILLETTE Adolphe, *Noël 1915*, dessin satyrique, *Le Rire*, 25 décembre 1915, « Les troupes allemandes laissent, derrière elles, la cathédrale en feu et font irruption dans l'étable de Bethléem. L'Enfant Jésus s'exclame : "Maman, maman ! Remontons au ciel tout de suite !" », iconographie : MHV, B1b.

WILLETTE Adolphe, *Non je n'ai pas voulu ça !*, dessin satyrique, *Le Rire*, 26 août 1916, « Guillaume II, à genoux près d'une potence qui lui est destinée, se tient au milieu d'un champ de croix, près de la cathédrale flamboyante. », source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.271.

WILLETTE Adolphe, *Guillaume n°II se voit dans le Miroir de la Vérité*, dessin satyrique, *A la Baïonnette !*..., 1915, iconographie : MHV, B1b.

WILLETTE Adolphe, *Jugé par l'histoire. Tous, en chœur. – Hé, salaud !*, dessin satyrique, *Le Rire*, 20 mars 1915, iconographie : MHV, B1b.

WINTER K., *Fest steht und treu die Macht am Rhein !*, carte postale allemande en couleurs, 1914, 88/138, « Carte postale allemande qui évoque les bombardements nocturnes de la ville de Reims. Sur cette carte, la cathédrale de Reims semble épargnée », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur

WOLFF Oscar, *Ange du Lude pour le chevet de la cathédrale de Reims*, sculpure, iconographie : cathédrale de Reims.

WULS J., *Cathédrale de Reims en flammes*, carte postale en noir et blanc, 136/88, « Carte postale publicitaire éditée pour le compte de la société Pautaubergé. On peut apercevoir le drapeau de la Croix-Rouge en haut de la tour nord, l'échafaudage embrasé et les blessés secourus », iconographie : collection particulière, Jean-Pierre Procureur.

WYLLIE Charles W., *The burning of Reims cath.*, double page en couleurs de *The Sphere Great* (Londres) parue le 7 décembre 1914, source : René DRUART, *L'iconographie rémoise de la guerre*, p.315.

YENCESSE Ovide, *Le Sourire de Reims*, carte postale représentant une médaille, « A droite, l'Ange au Sourire a été représenté avec la légende : "Le sourire de l'ange gardien de Reims". A gauche, "Saint Remi chassant les démons incendiaires de Reims", ce bas-relief est inspiré "du portail de Saint-Sixte". Une légende en bas rappelle les faits. », iconographie : ADR.

YENCESSE Ovide, *Notre-Dame de Reims*, carte postale représentant une médaille, « A droite, la Vierge du trumeau de la cathédrale est représentée tandis que des flammes l'enveloppent. A gauche, on peut apercevoir l'incendie de la toiture de la cathédrale. », iconographie : ADR.

ZISLIN, Le Bon Vieux Dieu allemand. Il n'a même plus une pierre pour reposer sa tête…, dessin satyrique, Annales politiques et littéraires, 1918, iconographie : MHV, B1b.

Annexes

Inventaire des destructions **683**
Annexe 1 : Tableau chronologique des sources 683
Annexe 2 : Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 697
Dualité des témoignages de guerre : côté français **700**
Annexe 3 : Ils bombardent Reims… par Albert Londres 700
Annexe 4 : L'Agonie de la basilique par Albert Londres 703
Annexe 5 : Reims sans la cathédrale par Albert Londres 705
Annexe 6 : Le grand incendie de Reims par Henri Libermann 707
Annexe 7 : Visite de Reims par Rudyard Kipling 708
Annexe 8 : Rapport du docteur Capitan 709
Annexe 9 : Rapport de Whitney Warren, lu à la séance du 3 octobre 1914 712
Annexe 10 : Rapport de Whitney Warren, lu à la séance du 6 janvier 1917 715
Annexe 11 : Témoignage du général de division Igert 717
Dualité des témoignages de guerre : côté allemand **718**
Annexe 12 : Le Bombardement de la Cathédrale de Reims, exposé général par le ministère de la Guerre allemand 718
Annexe 13 : Témoignage de Franz Beckmann 722
Annexe 14 : Témoignage d'un général d'infanterie 723
Annexe 15 : Témoignage d'un capitaine d'artillerie 724
Annexe 16 : Témoignage du vicaire Johannes Prülage 726
Annexe 17 : Témoignage d'un colonel, chef d'état-major 732
Annexe 18 : Témoignage de sœur Alwine Ehlert 733
Annexe 19 : Témoignage du docteur Pflumacher, médecin major 735
Poèmes **737**
Annexe 20 : Prières 737
Annexe 21 : Le "Lamento" de Notre-Dame-des-Anges par Benoît Isambart 738
Annexe 22 : La Cathédrale de Reims en Flammes !! par E. Lesourd 739
Annexe 23 : Pour la Cathédrale de Reims, par Camille Le Senne 740
Annexe 24 : La Cathédrale, d'Edmont Rostand 741
Annexe 25 : L'Holocauste de Reims, de René d'Avril 741
Annexe 26 : Notre-Dame de Reims, de Maximilien Volochine 742
Annexe 27 : Reims et Cologne, de Ossip Mandelstam 743
Annexe 28 : Au Teuton, de Valéry Brioussov 743
Annexe 29 : Vous avez le pouvoir de détruire les tours…, de Michel Kouzmine 744
Annexe 30 : L'Ange Brisé, de Pierre Antony-Thouret 745
Annexe 31 : Poème de Marcel Sézanne 746
Annexe 32 : Guignol, de Gérôme Coquandier 747
Annexe 33 : La Cathédrale de Reims en flammes, de A. Barbier 748
Annexe 34 : Reims, d'Amélie de Néry 749
Annexe 35 : La Cathédrale, de Julien Clément 750
Annexe 36 : En marge du « Cap de Bonne Espérance », de Jean Cocteau 751
Annexe 37 : La Cathédrale de Reims, de Jean Destrains 752
Annexe 38 : La cathédrale blessée par le capitaine G. Mary 753
Annexe 39 : Alleluia ! Alleluia ! Alleluia ! 754
Annexe 40 : Reims ! de H. Rouquette 755
Annexe 41 : Dans la cité martyre de Mgr. Félix Périé 756
Annexe 42 : La cathédrale de Reims 757
Annexe 43 : La restauration des monuments après la guerre par Paul Léon **758**
Annexe 44 : Cathédrale de Reims, liste des objets classés **765**

Inventaire des destructions

Annexe 1 : Tableau chronologique des sources

04/09/1914, abbé Landrieux

Rejoint, vers 10 heures et demie, par M. l'abbé Thinot, nous fîmes ensemble une rapide exploration pour compter les plaies et constater les dégâts. Dans l'église, une buée épaisse chargée de poussière monte jusqu'aux voûtes. Les verres cassés, éparpillés sur les dalles, crissent sous les pieds ; des paquets de plombs tordus gisent à terre, avec des morceaux de fer arrachés à l'armature des fenêtres : car, sur la rue Robert-de-Coucy, les verrières basses sont en piteux état ; trois sont éventrées ; des panneaux entiers ont sauté. La toute dernière, près de l'escalier de la tour, la seule où se retrouve encore un vestige des anciens vitraux du XIIIe siècle, la rose qui coiffe le meneau, juste ce qu'il faut pour faire regretter le reste, a été atteinte dans cette partie précieuse. Le vitrail qui ajoure le tympan ogival du porche, au-dessus du tambour, a été entamé d'un côté. La grande rosace est perforée en quelques endroits. Plus bas, les vieux vitraux de la galerie, à l'étage du triforium, ont été secoués ; celui de gauche est en pièces. La petite rose (XVIIIe siècle) est criblée, surtout dans le haut. Nous avons beau chercher, il n'y a pas traces d'explosion dans l'église, comme nous l'avions craint. C'est à l'extérieur qu'il nous faut continuer notre enquête. La lice du portail est jonchée de menus débris de pierre, de sculptures. Nous ramassons le sommet d'une tête et deux fragments d'une guirlande de feuillage. Un éclat a frappé la Vierge du trumeau, Notre-Dame de Reims ; il a déchiré le bas de sa robe. Un autre a blessé, au-dessus du genou, la Vierge de la Visitation. Un troisième a effleuré la lèvre inférieure de l'Ange Gabriel, « l'ange qui rite », et l'expression si fine et si vivante de cette figure délicate entre toutes, est gâtée. La scène de la Présentation, vis-à-vis, a été protégée par l'échafaudage. Dans les voussures, en trois endroits, les cordons de feuillage ont été rompus. Les belles statues dont les savants discutent entre eux l'identification, qui font face à la place, en éperon à l'avancée des contreforts, et qui relient le porche central aux deux autres, ont eu leurs vêtements endommagés : Salomon, son manteau ; la Reine de Saba, sa robe et sa couronne. Au portail de droite, vers l'Archevêché, le personnage mitré, voisin de Salomon, saint Sinice, croit-on, a été touché à la main et au menton. On relève aussi quelques déchirures à la draperie, au-dessus du soubassement, et, plus loin, des trous à l'arcade pleine du dernier contrefort. Le portail de gauche compte quelques victimes : la première des grandes statues, celle qui tient un livre et que l'on prend pour saint Maur, n'a plus toute sa chevelure ; la troisième a une blessure au pied droit ; en face, saint Nicaise, entre ses deux anges, a reçu quelques éraflures ; au milieu du linteau, saint Paul est légèrement balafré à la joue ; dans les voussures, un personnage a toute la calotte du crâne enlevée ; un autre assis est décapité. Tout cela provient de la bombe voisine, là devant, à huit ou dix mètres, tout près de Jeanne d'Arc. Un obus est tombé dans l'enclos du Palais de Justice, bien proche encore, à douze pas exactement, dans l'alignement du portail. Il a couvert d'éclats la face en retour du contrefort extrême et la base de la tour, jusqu'au premier étage. Nous n'avons pas de peine à trouver, rue Robert-de-Coucy, celui qui a brisé les vitraux de la nef. En plein milieu de la chaussée, à trois mètres de la grille […] L'éclaboussement de la mitraille a monté jusque dans les arcs-boutants des contreforts. […] Nous n'en oublions qu'un, le seul qui ait porté sur l'édifice. C'est le 9 septembre seulement que nous l'avons découvert, au croisillon nord du transept, à la base du grand fronton de l'Annonciation, au niveau de la galerie supérieure : il a fait sauter un gros bloc de pierre. Les personnages grotesques qui ornent le rampant du gable sont frappés : celui qui descend à califourchon sur l'arête, avec un homme sur le dos, a la moitié de la figure emportée ; la chimère qui grimpe à sa rencontre a reçu une balle dans les reins ; un des compartiments de la décoration flamboyante du haut, sur la face, est ébréchée ; ailleurs, c'est une colonnette, un larmier, un crochet, un oiseau, puis la croix d'un pinacle du contrefort.

17/09/1914, abbé Landrieux

… trois seulement atteignirent la Cathédrale…

18/09/1914, abbé Landrieux

Les messes étaient à peine achevées qu'un obus, éventrant une verrière du côté de l'archevêché, projeta à l'intérieur des blocs de pierre qui tuèrent trois hommes et en blessèrent quinze autres. Ce fut alors, dans le vacarme effrayant des éclatements répétés, sur les combles, dans les contreforts, la panique […] L'après-midi […] Des blessés venaient d'être atteints encore, quelques-uns par des chutes de pierres qui les avaient assommés, d'autres par des paquets de plombs enchevêtrés, arrachés des verrières […] A plusieurs reprises, dans le tonnerre des éclatements, les lourds piliers frémirent […] Je sortis précipitamment, pour voir : c'était une volée d'arc-boutant, au premier contrefort, qui venait de s'abattre sur la Chapelle de la Vierge, en défonçant le toit.

18/09/1914, rapport du préfet de la Marne au ministre de l'Intérieur, le 30 octobre 1914, ADM 203M14

Le 18, dès le matin, le bombardement commence et semble viser la cathédrale.

18/09/1914, Marius Vachon, Les Villes martyres de France et de Belgique, p.66.

Ce jour-là […] un obus troue la toiture, à l'intersection de la nef et du transept ; un deuxième laboure l'abside ; un troisième brise les contreforts au côté nord ; un quatrième démolit le campanile élevé entre le transept et l'abside ; un cinquième mutile quelques statues du portail gauche de la grande façade.

19/09/1914, abbé Landrieux

Le bombardement recommença avec la messe de 8 heures, violent, furieux, en plein sur la Cathédrale […] Il pouvait être trois heures, ou trois heures et quart, quand on vint nous dire qu'il y avait de la fumée dans l'échafaudage de la tour nord […] Il n'y avait pas à douter, l'échafaudage s'enflammait à mi-hauteur environ, sur le revers de la tour, en face de la rue du Trésor. […] Quatre étages au moins flambaient par le milieu, quatre brasiers circulaires, superposés, marquant vraisemblablement la trouée d'une bombe. […] On entendit bientôt un claquement sec : la moitié de la Grande Rose éclatait et une fumée épaisse s'engouffra par la brèche […] Les voûtes tremblent encore sous les bombes. Tout à coup, avec un grondement effroyable, un bruit d'effondrement, d'écroulement, l'échafaudage s'abattit sur

le Parvis et des papillons de feu voltigèrent en tourbillons sous les voûtes. […] le feu avait pris sous les combles, tout était perdu ! […] Déjà les flammes dévorent le chevet ; elles escaladent « le clocher à l'ange » ; elles entament les grands combles ; elles rongent partout les hautes lames de plomb de la toiture qui, peu à peu, s'évanouissent et mettent à nu « la forêt », l'énorme charpente […] On entend la chute des cloches. Quelques minces filets de plomb coulent dans les chêneaux, crachés par les gargouilles […] Le clocher à l'Ange longtemps a résisté. On l'a vu osciller […] puis s'affaisser, s'incliner, et, tout à coup, tomber vers le Palais des Archevêques. Le Carillon a disparu, avec les toits […] Aux extrémités du transept, les pignons sont restés debout. Rien ne les soutient plus.

19/09/1914, Paul Hess

J'ai alors la stupéfaction en arrivant à l'extrémité de la rue de la Grue, de voir la cathédrale en feu ; toute la toiture, depuis les tours jusqu'à l'abside, est entourée d'énormes tourbillons de fumée jaune s'élevant à une grande hauteur, au milieu desquels disparaît le carillon ; les flammes en jaillissent de partout, activées par le vent. […] je ne puis quitter des yeux l'ardent et vaste brasier dont j'entends distinctement le crépitement de toute la charpente. A ce moment, le clocher à l'Ange s'incline peu à peu et tombe du côté de la chapelle de l'Archevêché.

19/09/1914, rapport du préfet de la Marne au ministre de l'Intérieur, le 30 octobre 1914, ADM 203M14

Mais le bombardement devait atteindre son maximum d'intensité, le lendemain 19. Le tir commence à 8 heures ½ du matin. On a compté un obus éclatant toutes les 5 secondes, dans les environs de la Cathédrale qui paraît être l'objectif visé. […] A 4 heures, un obus arrive dans l'échafaudage qui entoure une des tours de la Cathédrale, une immense colonne de fumée jaune jaillit et le feu éclate dans les poutres. Quelques minutes après, un autre obus met le feu à la toiture, qui, au bout de quelques minutes, est complètement embrasée.

19/09/1914, annotations de Adrien Sénéchal au dos de sa série de pastels

1. Echafaudage devenu bûcher de St Nicaise et de ses Anges (vers 15h00) « Premier foyer de l'incendie. L'échafaudage placé devant le groupe de St Nicaise est incendié par des obus sous un violent vent du nord. » 2. Fusion des plombs de la toiture de la nef (vers 15h30) « La fumée jaune d'or produite par la fusion des plombs de la toiture de la nef constitue une particularité des plus dignes d'attention. L'incendie gagne de plus en plus l'échafaudage. Les drapeaux de la Croix-Rouge flottent sur la tour nord. » 3. Fumées enveloppantes à la chute de l'échafaudage (vers 15h50) « A la chute de l'échafaudage une épaisse fumée enveloppe la façade ; celle jaune d'or produite par la fusion des plombs s'y mêle encore. » 4. L'incendie à l'intérieur (vers 17h00) « Les Allemands ayant installé une ambulance dans la Cathédrale l'ont remplie de paille. Celle-ci prend feu quand les flammèches tombent de la charpente. » 5. Fin des huit cloches de la Tour Nord (vers 20h00) « La nuit arrivée, l'incendie de la charpente a cessé ; seul le plomb continue de se consumer le long de la galerie de la Toiture de la nef. Le feu ayant atteint la tour nord détruit les huit cloches. Les flammes du Palais des Rois se reflètent sur la façade latérale de la Cathédrale. »

23/09/1914, cardinal Luçon

Le pavé est encore couvert par endroit de paille brûlée. Un monceau de stalagmites de plomb de la toiture, filtre à travers les voûtes, au bas de l'escalier de la chaire.

24/09/1914, cardinal Luçon

Obus sur la cathédrale.

24/09/1914, abbé Landrieux

Un 150, sur les voûtes, à l'angle intérieur du transept nord et de la nef, au pied du grand arc de la croisée ; - un, sur la tour nord ; -un, dans la pile du 1er contrefort (côté sud), au-dessus du deuxième glacis.

24/09/1914, Withney Warren

[…] trois bombes tombèrent sur la cathédrale, mais les voûtes résistèrent merveilleusement et ne furent même pas perforées.

24/09/1914, Paul Hess

Le premier obus que nous avons vu éclater est tombé sur la voûte de la cathédrale.

08/10/1914, rapport Dalimier

Voici, pour compléter les renseignements succincts donnés après les premières constatations, les extraits -inédits- les plus frappants du rapport de la commission. …Toutes les habitations aux alentours immédiats sont éventrées et incendiées, et au milieu de ces ruines, la cathédrale a été frappée d'une trentaine de projectiles qui, par leur choc et leur explosion, ont broyé la pierre, brisé les vitraux et mis le feu à tout ce qui pouvait brûler. Les projectiles, dont les éclats ont atteint tout l'ensemble du monument, ont frappé principalement la partie supérieure de la tour nord, écrasant l'angle d'une tourelle, traversant la paroi de la tour, en exerçant une poussée sur les assises voisines au point de les déplacer; l'un d'eux a enlevé la branche supérieure d'une volée d'arc-boutant, un autre a broyé la pierre d'un glacis des baies de la tour, un autre a éventré une cage d'escalier dont les marches ont été coupées, un autre encore a renversé une partie de balustrade de la façade principale sous la rose, etc., etc. C'est l'incendie allumé par les obus qui a causé les plus graves dégâts : il ne reste pas apparence de toiture sur la nef, les transepts, le chœur, l'abside, les bas-côtés; seules, quelques chapelles ont conservé leur couverture; tout le reste a été réduit en cendres ; charpentes, ardoises, partout les plombs sont fondus, les fers tordus.

Tout cela s'est effondré sous les voûtes qui ont évidemment souffert du contact du feu, mais n'ont pas été rompues.

Par contre, les pierres avoisinantes de la grande galerie qui couronne les murs, des galeries de circulation au bas des grandes verrières, sont éclatées et calcinées. Le beffroi a été la proie des flammes; les cloches, tombées sur la voûte inférieure sans l'écraser, sont en partie fondues ; les abat-sons sont restés intacts. Les flammes produites par l'incendie, poussées sur les parois par le vent, ont complètement corrodé la pierre, faisant tomber une partie des statues qui décoraient le portail ouvert sous cette tour, ainsi que les voussures des arcs qui se développent au-dessus de la porte et que couronne un gable dans lequel est représentée la Crucifixion. Ces dégâts s'étendent aux pinacles qui surmontent les contreforts et jusqu'à la galerie des Rois. Le côté droit de ce portail a été moins atteint; les autres portails n'ont été que peu touchés par les éclats d'obus. Dans l'intérieur de l'édifice on avait déposé des blessés allemands sur des couches de paille. Les obus ont mis le feu à cette paille, faisant éclater la mouluration des bases des piliers de la nef, embrasant les tambours des

portes et les portes elles-mêmes. Cet incendie a détruit les statues placées dans les niches de la face intérieure de l'église, à droite et à gauche de la porte du portail sud. Enfin les verrières ont toutes eu à souffrir de l'explosion des projectiles, des éclats qui les ont traversées; la moitié de la rosace supérieure a été vidée de ses vitraux; les parties ajourées au-dessus des portails nord et sud ont été vidées ; la rosace au-dessus du portail central n'a été que criblée. En résumé, la cathédrale est défigurée dans ses lignes et dans les détails de sa décoration ; si sa construction puissante a résisté en partie au choc des projectiles, on ne refera jamais ses admirables sculptures, et elle portera éternellement la marque d'un vandalisme qui a dépassé l'imagination.

12/10/1914, cardinal Luçon

2h30, deux bombes ; en tout 18 bombes dont une tombe sur la Cathédrale, endommageant la voûte, dont des pierres sont tombées sur le pavé qu'on venait de balayer. Vers 15h30 une bombe renverse plusieurs mètres de la galerie autour de l'abside, descelle ou ébranle 4 ou 5 mètres de la même galerie qui paraissent près de tomber.

12/10/1914, abbé Landrieux

Un 210 abat, sur une longueur de 4 mètres, la galerie supérieure du chevet, en disloquant les arcatures voisines (2 mètres au moins de chaque côté).

12/10/1914, Paul Hess

[…] j'entends encore l'arrivée dans le centre, d'une vingtaine d'obus, dont l'un démolit une partie de la haute galerie du chevet de la cathédrale, sur la rue Robert-de-Coucy. Une très forte brèche marque cette blessure, venue s'ajouter aux autres, et l'on se rend parfaitement compte qu'en outre, la même galerie est descellée sur une assez grande longueur, le coup ayant été directement porté. Des parties massives de ses arcades ont été brisées et dispersées ; l'une d'elles, gros bloc, est restée suspendue dans le vide, retenue vraisemblablement par les tiges de fer reliant et maintenant l'une et l'autre les pierres assemblées dans la construction – et elle menace de faire encore d'autres dégâts, par son volume et son poids, lorsqu'elle tombera sur les combles inférieurs.

12/10/1914, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14

Bombardement a repris deux heures et demie sur centre ville ; […] trois obus sur Cathédrale détériorant partie supérieure de l'abside…

13/10/1914, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14

Le bombardement a continué dans la Ville sur centre ville notamment […] sur cathédrale…

23/10/1914, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14

De quatre à cinq heures, bombardement quartier Cathédrale.

25/10/1914, cardinal Luçon

Place Godinot une bombe a lancé des éclats jusque dans la Cathédrale.

30/10/1914, cardinal Luçon

Visite à la Cathédrale, aux combles, aux tours, aux cloches, avec M. Landrieux Curé.

05/11/1914, cardinal Luçon

De 9h à 10h soir, terrible bombardement, le plus effrayant de tous… On visait sans doute la Cathédrale ; c'est peut-être la vérification de la menace de M. O. Bethmann Holweg.

07/11/1914, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14

Le 7 novembre 1914. Bombardement cette nuit sur centre ville, à l'entour Place des Marchés et de la Cathédrale, dégâts importants, pas de victimes.

08/11/1914, cardinal Luçon

Lettre au Saint Père ; envoi d'un rapport sur l'incendie de la Cathédrale et le sauvetage des blessés allemands.

11/11/1914, abbé Landrieux

Un obus frappe l'ange du 1er contrefort de l'abside, après le croisillon sud : une colonne de la niche est entamée ; l'ange est debout encore, mais sa tête est enlevée, son buste est ruiné ; il n'a plus qu'une aile ; - une bombe tombée sur le Parvis […] ajoute quelques blessures aux plaies de la façade.

12/11/1914, abbé Landrieux

Un 77 entre par une verrière de l'abside et vient éclater sur le pavé du sanctuaire, près de l'autel, à droite. C'est le premier qui pénètre dans la Cathédrale. Les dalles de marbre mises en pièces ont été projetées de tous côtés.

17/11/1914, abbé Landrieux

Un 150 tombe sur la voûte, écorne profondément un des grands arcs de la croisée, et va se rencogner sans éclater, entre deux voûtins de la grande nef.

21/11/1914, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14

Le 21 novembre 1914. Bombardement cette nuit sur centre ville, alentour Cathédrale et sur théâtre.

22/11/1914, abbé Landrieux

Un 130 fauche deux colonnettes de la balustrade inférieure du chevet, avec leurs chapiteaux, entre le 3e et le 4e contreforts (côté sud), au-dessous de la première série des animaux reconstitués par Viollet-le-Duc ; - un autre, de gros calibre, en fonte, s'écrase sur un mur dénudé parallèle à la nef, en haut de la tour tronquée du transept nord (côté ouest).

23/11/1914, cardinal Luçon

…bombes sur la Cathédrale…

23/11/1914, abbé Landrieux

Un schrapnell touche la volée inférieure du 3e contrefort de la nef (côté sud) ; la pierre n'a pas cédé, mais la verrière a été mitraillée par la gerbe de fer ; - un autre fait une balafre profonde à la base du pignon du croisillon nord ; du côté de l'abside, des morceaux d'architecture sont abattus, entre autres, une tête grotesque de nonne, au clocheton du pinacle ; - un 3e tombe au pied du mur de la sacristie du Trésor et brise toutes les vitres.

24/11/1914, abbé Landrieux

Un obus crève, tout en haut, à l'avant-dernière assise de la flèche, le tourillon sud-ouest de la tour des bourdons.

26/11/1914, abbé Landrieux

Un 210 défonce la toiture et le mur de l'Hôtel du Commerce, mouchette de taches blanches tout le flanc de la Cathédrale et saccage 4 verrières : celle de la chapelle de la Sainte Vierge est disloquée, déchirée, déchiquetée ; les trois fenêtres de la chapelle de saint Nicaise, juste en face, sont vidées, il n'en reste rien. La châsse du saint culbutée a roulé à terre jusqu'au bas de l'autel, avec la croix et les chandeliers, sous les parquets enchevêtrés de la plomberie. Les colonnes et les chapiteaux du baldaquin sont endommagés. – Un schrapnell éclate sur le larmier de la galerie supérieure de la nef (côté sud), au-dessus de la 8e fenêtre ; une des petites gargouilles, entre les contreforts, est abattue ; la cariatide voisine est amputée d'une jambe et d'une main. – Un 210 explose au coin du portail, en face du Lion d'Or ; il éclabousse statues et draperies à l'ébrasement du porche droit et va faire encore quelques ravages à la partie gauche du porche central. – A la dernière marche du petit escalier qui relie la galerie des Prophètes à la tour tronquée du croisillon sud (côté de l'abside), un 77 s'est enfoncé dans la maçonnerie et s'y est vidé sur place.

26/11/1914, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14

Journée du 26 novembre 1914. Bombardement […] ce matin […] principalement quartiers gare et cathédrale. Dégâts plus importants que la veille.

26/11/1914, Paul Hess

[…] un autre (obus est tombé) sur le parvis de la cathédrale, auprès de la statue de Jeanne d'Arc, etc.

28/11/1914, cardinal Luçon

Visite à la Cathédrale. Traces d'obus. Chute de l'enduit de plâtre en plusieurs endroits. Eclats d'obus sur l'autel S. Nicaise, datant de quelques jours.

28/11/1914, abbé Landrieux

Un obus à la naissance de l'arc-boutant supérieur du 1er contrefort de la nef (côté sud) ; il y a brèche, mais l'arc n'est pas rompu ; - un 77, au pignon de l'Assomption (transept sud), abat la pointe du clocheton de droite ; les éclats ont criblé le rampant du gable.

04/12/1914, abbé Landrieux

La tour des cloches est encore atteinte, au sommet, en arrière.

16/01/1915, cardinal Luçon

Après-midi vers 3h30, visite à la Cathédrale. Un obus tombe sur le mur entre l'archevêché ou Palais archiépiscopal et la Cathédrale sur la place du Parvis.

16/01/1915, télégramme du sous-préfet de Reims au préfet de Châlons du 16 janvier à 20h10, ADM 203M14

Quelques obus sur centre ville dont un proximité Cathédrale, dégâts assez importants, pas de victime.

28/01/1915, Max Sainsaulieu

… Portails : le sol est encore jonché de débris […] Certains fragments provenant de la chute des parties supérieures sont tombés au-dessus des voussures des portails, derrière les gables […] Parmi les parties voisines de l'angle N.O. du monument, qui ont le plus souffert, plusieurs colonnettes des têtes de contreforts ont été délitées verticalement et présentent un danger d'autant plus grand que leur solidité dépend la chute des pinacles qu'elles portent. Pour plusieurs, dont une assez inquiétante située à la première travée de la face nord, je ne vois pas de remède immédiat […] Pour une colonnette de la tête de contrefort située entre les voussures du portail de gauche et du grand portail, le danger est plus imminent encore et d'autant plus à redouter, que la chute de ce qui reste du pinacle viendrait écraser complètement le gable de la crucifixion déjà bien mutilé mais encore fort beau et ayant gardé sa forme générale. […] Au-dessus de la grande rose de la façade à la galerie dite : « Galerie du Gloria », une partie de la balustrade est tombée ; la seconde moitié brisée et déplacée menace de faire de même […] Sur les voûtes, découvertes, voûtes des bas-côtés comme voûtes hautes de la Grande Nef, il n'y a pas d'eau apparente comme on me l'avait signalé mais les reins sont remplis jusqu'à moitié de gravois de cendres et détritus anciens […] A la voûte haute de la nef, à la huitième travée à partir du portail, la voûte entière, d'un sommier à l'autre se décolle du mur gouttereau nord. A la travée voisine, tout près du doubleau, je signale la présence sur la voûte d'un obus non éclaté. C'est un obus en acier de 150 mm de diamètre et environ 0,65 de long. Sa fusée est entassée dans le terreau et invisible dans sa position actuelle. Au dire d'un officier d'artillerie que j'ai pu consulter, cet obus doit peser environ quarante kilos et contenir quatre kilos de mélinite. On n'a pas d'autre procédé ordinaire de se débarrasser de tels objets que de les faire éclater sur place. Ce moyen paraît inapplicable ici sous peine de dégâts énormes. Il serait intéressant d'en découvrir un meilleur si il existe. Vitraux – un certain nombre de vitraux du chœur et de la nef sont encore saufs – et parmi eux plusieurs des belles verrières. […] Pour ce qui concerne la grande rose, la moitié environ des vitraux est encore en place (tout un côté). De ce qui est tombé, la plus grande partie a été piétiné ou enlevé par les visiteurs. Le Beffroi de la Tour Nord, a été incendié et les cloches sont tombés sur la plate-forme du premier étage ou en partie fondues. Sur les huit, il en reste deux qui paraissent intactes, une de 1.50 de diamètre et une de 0.90 de diamètre. Une autre de 1.50 aussi paraît n'avoir qu'un éclat et une fente (peut-être réparable) […] Dans la tour sud, le beffroi et les bourdons sont actuellement intacts. Les tapisseries de la cathédrale avaient été retirées avant l'occupation allemande ; mais celles qui étaient restées dans le musée installé dans l'ancien Palais archiépiscopal ont été brûlées avec lui. Le trésor de la cathédrale a été sauvé. […] L'agence des travaux et les petits bâtiments en appentis qui servaient de remises et d'abri au chantier sont en cendres. […]

09/02/1915, Paul Hess
Depuis quelques jours, des ouvriers travaillent à garantir les parties basses de la cathédrale restées intactes après l'incendie du 19 septembre 1914 et non atteintes ensuite par les bombardements, en entassant des sacs de sable le long de pièces de bois clouées sur des montants allant jusqu'à la base des ogives, aux portails du centre et de droite de la façade.

18/02/1915, cardinal Luçon
…une bombe a endommagé un contrefort de la Cathédrale rue Robert de Coucy.

18/02/1915, abbé Landrieux
Un obus écorne fortement, à mi-hauteur de la pile, le 2e contrefort en retour de la tour nord ; - un autre a frappé la chapelle de la tour nord ; - un autre a frappé la chapelle de l'Archevêché à la partie supérieure d'un contrefort, du côté du jardin.

19/02/1915, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14
19 février 13h. Au cours bombardement hier, une dizaine d'obus sont tombés aux alentours immédiats Cathédrale.

21/02/1915, abbé Landrieux
Un 150 crève la voûte au-dessus du sanctuaire, près de l'oculus ; le trou n'est guère plus large que les deux mains ; - un autre fait sauter la corniche du 1er contrefort de l'abside (côté sud), celui qui a été atteint déjà, le 11 novembre, et dont l'ange est mutilé ; - un 3e entame encore le soubassement de la grande baie ajourée de la tour tronquée, au transept nord (du côté de l'abside) ; - un 4e s'écrase à la base de la galerie supérieure de la nef, entre le 4e et le 5e contrefort (côté nord) ; deux des petites colonnettes appliquées sur les piliettes sont cassées, mais l'arcature n'a pas cédé ; la gargouille voisine est abattue, une belle tête de singe ; - un 5e a démoli une arcature de la même galerie, entre le 2e et le 3e contrefort ; - un shrapnell, dont nous avons recueilli les morceaux, a éclaté sur la tour des cloches ; - enfin, un gros éclat, provenant d'un obus tombé rue Robert-de-Coucy, tout contre la grille, au pied de la tour, a crevé la petite porte murée qui fait face à la rue du Trésor.

22/02/1915, Henri Deneux, MAP, 81/51 197/2 114
Bombardement du 22 février […] l'action s'est portée spécialement sur la tour Nord, et sur la voûte de la nef qui fut traversée à la croisée du transept par un obus de 150, lequel a éclaté sur le sol du bras Sud sans causer d'autres dégâts qu'un trou à section conique dans la voûte centrale.

22/02/1915, abbé Landrieux
3 obus au moins sur la tour nord : deux au sommet accentuent la brèche déjà si grave à l'arrière ; - l'autre entaille fortement, à l'arrière encore, une colonnette de la tourelle de droite, celle qui la rattache à la tour.

23/02/1915, Paul Hess
La cathédrale, pendant cet accès de rage de l'ennemi, qui a duré près de six longues heures, a été de nouveau gravement mutilée. Sa voûte est crevée, la tour nord a été atteinte à mi-hauteur et l'abside encore abîmée ainsi que différentes parties du pourtour.

24/02/1915, Sous-préfet de Reims
Le 19 février un contrefort tour nord a été atteint ainsi que la chapelle de l'archevêché. Le 21 au soir, la tour nord a été touchée par un obus à son sommet et deux obus dans sa tourelle ajourée nord-est. La galerie haute a eu un meneau enlevé. Un arc-boutant du côté sud de la nef a été touché en deux endroits mais n'a pas cédé. Aucun des dégâts signalés ci-dessus n'est de nature à mettre en péril la solidité du gros œuvre de l'édifice.

24/02/1915, Max Sainsaulieu
Un obus est tombé sur l'angle d'un des contreforts de la Tour nord (angle Nord-Est), cependant la masse n'a pas été affectée sérieusement. Dans la nuit du 21 au 22, l'édifice a été touché plusieurs fois. Le matin du 22, vers 9 heures un ou des obus tombent sur la voûte. L'architecte Deneux est légèrement touché par des éclats de pierre. Les dégâts de ces jours sont relevés : sur la tour Nord, le couronnement a été à nouveau touché, la tourelle ajourée de la Tour nord a reçu deux projectiles et des éclats. A quelques mètres de la tour Nord, la galerie haute (galerie Ruprich Robert) a été touchée et un meneau est sauté à la troisième travée côté Nord.

26/02/1915, Henri Deneux, MAP, 81/51 197/2 114
Dans la nuit du 21 au 22 février, la Cathédrale a eu, pour la première fois, ses voûtes traversées par un obus de 0m150, au droit du chœur, à la croisée des transepts. Cet obus a éclaté sur le sol du bras sud du transept. Le trou formé par son passage, à travers la voûte, affecte la forme d'un entonnoir tourné vers l'intérieur. J'estime à 100 kilogs le poids de la pierre détachée du remplissage de la voûte ainsi atteint. Le 22, dans la matinée, le bombardement paraissait viser plus particulièrement le sommet de la tour nord du portail.

26/02/1915, cardinal Luçon
Quelques bombes, dont 2 sur la Cathédrale.

26/02/1915, abbé Landrieux
Un obus de très gros calibre pénètre par la rosace du transept nord et enfonce tout un massif de maçonnerie, à la base de la fenêtre, à gauche du grand orgue (grave dégât) ; - un shrapnell ébrèche, en trois endroits, les délicates colonnettes d'une tourelle d'arrière, à la tour sud.

26/02/1915, Paul Hess
Bombardement toute la journée ; l'après-midi sur le centre : cathédrale, place des Marchés, rue du Marc, etc.

26/02/1915, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14
Bombardement matin et après-midi […] deux sur Cathédrale.

02/03/1915, abbé Landrieux
Un 150 laboure profondément le soubassement du pignon de l'Annonciation (transept nord) à l'angle de droite ; les éclats se sont blottis dans l'encoignure de la galerie, sous de gros bloc de pierre.

02/03/1915, Paul Hess
Des travaux sont commencés pour la garantie du portail nord de la cathédrale.

04/03/1915, rapport de la préfecture de Châlons, ADM 203M14
Hier vers 4h. une vingtaine projectiles sont tombés aux alentours immédiats de la Cathédrale, un seul a atteint l'abside côté nord.

07/03/1915, cardinal Luçon
M. l'Archiprêtre, qui fait pointer les chutes d'obus, me dit que, du 18 au 25 février, 13 obus au moins ont atteint la Cathédrale.

18/03/1915, abbé Landrieux
Le rapport de police signale deux obus sur la Cathédrale, dont je n'ai pu déterminer les points de chute.

21/03/1915, abbé Landrieux
Un shrapnell crève le toit de plomb de la chapelle du Saint-Sacrement, met en charpie les bois des combles et éclate sous la voûte, sans la percer.

08/04/1915, abbé Landrieux
Un obus de fort calibre descelle et désagrège toute la base d'un contrefort, à l'extrémité de l'abside, dans le grand caniveau dallé, qui dégage de ce côté, le pourtour de l'édifice ; - un autre, dans l'arrière-cour, près des sacristies, déchausse les fondations de la chapelle de l'Archevêché et ravage toutes les verrières des chapelles du Rosaire et de saint Remi ; - un 3e, un 210, brise une arcature de la galerie supérieure de la nef (côté sud), en face du 6e contrefort, casse en dessous, la gargouille, écorne la pyramide du 5e contrefort, abat une colonne à la niche du 4e[…]

09/04/1915, cardinal Luçon
Nuit épouvantable […] nous tremblons pour la Cathédrale.

24/04/1915, Henri Deneux
Le pinacle du quatrième arc-boutant de la façade sud a été atteint. Une de ces deux colonnes a été rompue vers le milieu du chapiteau. Seules, les agrafes en cuivre, qui relient les éléments de cette colonne au corps du pinacle de l'arc-boutant maintiennent dans l'espace les fragments disloqués.

08/05/1915, abbé Landrieux
3 shrapnells sur le Parvis, vers onze heures et demie.

20/05/1915, abbé Landrieux
M. Ch. Legendre, de Reims, débarrasse la Cathédrale de l'obus de 150 qui depuis le 17 novembre, dormait sournoisement sur la grande nef.

20/05/1915, Paul Hess
A 13 heures, accompagné M. l'abbé Divoir, dans une visite de la cathédrale. Le spectacle offert par le chœur […] est pénible et véritablement attristant. Les stalles, du côté du petit orgue, sont brûlées en grande partie ; celles d'en face ont été entièrement consumées, leurs bases en maçonnerie sont à nu. A la suite de l'incendie du 19 septembre 1914, d'importants déblaiements ont été opérés ; cependant, des obus tombant encore fréquemment, occasionnant de nouveaux dégâts. La voûte est abîmée ; on y voit, au-dessus du maître-autel, le passage d'un projectile qui est venu éclater auprès des marches, en brisant les dalles sur lesquelles il est tombé. La nef a été également très éprouvée. Plusieurs de ses lustres en cuivre massif se sont détachés ; il en est de même dans les chapelles du pourtour. Les vitraux, sauf peut-être trois ou quatre, ont été mis en morceaux, complètement ou en partie, par les éclats d'obus ou les déplacements d'air. Des tuyaux du grand orgue sont crevés ou bosselés. Les tableaux, les deux chaires et l'orgue d'accompagnement paraissent seuls à peu près intacts.

27/05/1915, Max Sainsaulieu
J'ai le regret de vous faire part d'un nouvel accident qui vient d'arriver hier au portail de gauche déjà si éprouvé de la Cathédrale de Reims. La tête de la grande statue de l'ébrasement de droite, la plus proche de la porte qui figure un petit moine d'une merveilleuse élégance, est tombée dans la journée sans cause apparente […] Cet accident est évidemment une suite de l'incendie […] C'est peut être l'ébranlement des tirs d'artillerie qui a fini par en déterminer la chute. Nous avions eu précisément la nuit précédente une très violente canonnade de nos pièces qui ne sont distantes que de un kilomètre environ.

01/06/1915, cardinal Luçon
9h. Bombes. Plusieurs tombent autour et tout près de la Cathédrale. J'en ai vu la fumée. Une ou deux l'ont touchée, une sur la tour Nord.

01/06/1915, abbé Landrieux
Un 150 frappe la tour tronquée, à droite du croisillon sud, dans la pile d'un contrefort sous le pinacle : la petite statue engagée, en marmouset, dans l'angle est brisée ; - un 150 abat deux colonnettes, dans la partie inférieure de l'escalier à jour de la tour nord et mord profondément la pierre au point de jonction de la tourelle et de la tour.

01/06/1915, Max Sainsaulieu
J'ai l'honneur de vous informer qu'au cours d'une séance de bombardement que nous avons subi ce matin sur le centre de la Ville, la cathédrale a été touchée de nouveau deux fois. Le premier obus est arrivé encore sur la Tour Nord, sur la tourelle qui contient l'escalier à jour, à hauteur de la seconde révolution de la partie à jour. C'est heureusement encore la grosse pile qui a reçu le choc direct en y faisant une brèche appréciable ; les petits meneaux et les marches n'ont été que mitraillés. La solidité du gros œuvre n'est pas compromise […] Le second obus est arrivé sur la face sud de la tour est du transept sud dans l'angle rentrant formé par le contrefort à hauteur des arcatures aveugles qui sont sous la grande baie ajourée. Le projectile est arrivé de biais, (venant de Nogent l'Abbesse) sur le côté est du contrefort, décapitant de ses éclats et mutilant le marmouset qui forme retombée de la petite archivolte et balafrant les trois arcades d'éclats de mitraille […] Ni l'une ni l'autre de ces blessures ne demandent de mesure de précaution immédiate.

15/06/1915, abbé Landrieux

Un 150 fait une très large brèche dans la partie supérieure du même escalier de la tour nord ; - un autre découronne le pinacle du 3e contrefort de la nef (côté sud) ; une chute de pierre casse la gargouille du contrefort voisin, à gauche, une grosse tête de chien ; - un 3e, du même côté, ébranle fortement l'extrémité de la galerie haute, tout près de la tour ; les deux premières arcatures, après l'amorce pleine, sont culbutés et le soubassement mis en pièces ; - du même côté encore, la volée inférieure de l'arc-boutant du 4e contrefort a été

15/06/1915, Paul Hess

La cathédrale est touchée plusieurs fois ; sa tour nord est de nouveau fortement ébréchée.

16/06/1915, lettre du Cardinal Luçon, ADM 7J151

La Cathédrale a encore reçu plusieurs obus la semaine dernière. L'un d'eux a ébranlé gravement un de ces faisceaux de colonnettes qui flanquent les tours aux quatre angles. C'est encore la tour nord qui a été blessée. Un obus de gros calibre venait d'éclater tout près de nous. Craignant qu'il n'eût atteint le pignon du transept sud, j'allais voir sur le perron de la maison. Je vis bien en effet la fumée de l'obus, qui était tombé […] sur ce transept. C'est pendant que je regardais que d'autres tombèrent, dont l'un frappa la tour.

16/06/1915, cardinal Luçon

Cathédrale touchée tour nord au petit chapiteau d'un faisceau de colonnettes. Un pinacle décapité au sud. Une partie de la galerie brisée à l'angle de la tour et de la nef sud.

17/06/1915, Max Sainsaulieu

J'ai l'honneur de vous informer que la Cathédrale de Reims a été bombardée de nouveau pendant la nuit de Lundi à Mardi [la nuit du 14 au 15 juin]. Les dégâts que j'ai pu constater sont les suivants : – Tour Nord. Un obus de gros calibre a atteint la tour dans des conditions à peu près identiques à celles de l'obus du 1er Juin - c'est à dire dans la pile de la tourelle de l'escalier. Les meneaux de l'escalier ne sont pas atteints mais la pile principale est touchée plus fortement que la fois précédente - autant que je puis m'en rendre compte d'en bas la solidité du gros œuvre n'est cependant pas compromise […] – Façade sud. Un pinacle qui n'avait pas encore été touché est décapité - c'est celui qui est entre les 4e et 5e travées de la nef - le voisinage et notamment la galerie haute portent des traces d'éclats. – Façade sud. Un troisième obus est arrivé dans la galerie haute tout contre la tour sud faisant sauter deux colonnettes et mitraillant tout le voisinage. La partie haute formant arcatures et pinacles tient en place à la manière d'un linteau. Je fais poser une chandelle dessous pour éviter la chute de ce couronnement qui aggraverait beaucoup le dégât.

27/06/1915, abbé Landrieux

Un 150 tombe dans l'arrière-cour, sur la rue du Cloître, entre la Cathédrale et la chapelle de l'Archevêché : un éclat va briser et renverser, à la galerie inférieure du chevet, une des deux colonnettes abattues le 22 novembre, qui était restée depuis sept mois, accotée à la balustrade ; un autre éclat atteint, au 3e étage du transept, la belle statue d'angle qui personnifie l'Eglise, en pendant avec la Synagogue et lui casse le bras droit et la main gauche.

03/07/1915, abbé Landrieux

Un 150 sur les combles, sous l'arc de la croisée, à l'amorce de la voûte centrale.

20/07/1915, cardinal Luçon

A la Cathédrale, la fenêtre de la Chapelle Saint-Joseph perd son meneau, un obus frappe et meurtrit un contrefort.

20/07/1915, Paul Hess

Trois cent cinquante à quatre cents projectiles sont ainsi envoyés sur la ville, ajoutant de nouveaux dégâts considérables dans le quartier de la cathédrale, touchée elle-même encore plusieurs fois, le Barbâtre, la rue de Vesle, la place d'Erlon, la rue des Moulins, la rue Petit Roland, etc.

20/07/1915, Max Sainsaulieu

J'ai l'honneur de vous informer que durant un violent bombardement que nous avons subi ce matin deux obus (au moins) ont encore touché la Cathédrale. Le premier est arrivé dans la galerie haute de la chapelle absidiale qui est dans l'axe de l'édifice – faisant sauter deux moutants et mitraillant les environs et crevant la toiture derrière. Le second est arrivé en plein sur un contrefort d'une autre chapelle absidiale (côté sud). Toute la partie haute du dit contrefort est disloquée. La pile qu'il complète l'est aussi, mais moins, les pierres ont bougé mais sont restées empilées sur leurs lits – le morceau central de la fenêtre est parti – le réseau du haut tient encore en place – Je le fais étayer – La pile continue de porter sans étaiement. La voûte ne paraît pas avoir bougé.

21/07/1915, abbé Landrieux

Un 150 frappe la pile du 2e contrefort de l'abside (côté sud), désagrège le bloc de maçonnerie et brise, en retour, du haut en bas, le meneau de la fenêtre. Les 3 verrières de cette chapelle avaient été saccagées déjà le 8 avril ; cette fois, toute l'armature de fer et de pierre est arrachée et mise en miettes : croix, chandeliers, reliquaires, tout ce qui était sur l'autel est balayé comme fétu de paille ; les confessionnaux sont défoncés et des chaises sont projetées très loin dans la nef ; - un autre disloque la galerie inférieure du chevet, au-dessus de la chapelle du Saint-Sacrement, à son point de raccordement avec le contrefort, le 4e du côté nord.

12/08/1915, cardinal Luçon

Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915, rapport à voir en annexe

19/10/1915, cardinal Luçon

Un obus est tombé sur un contrefort de la Cathédrale.

19/10/1915, abbé Landrieux

Un 150 dans les parties basses du contrefort, à l'angle de la tour nord.

19/10/1915, Max Sainsaulieu

… la Cathédrale a été de nouveau touchée dans la partie sculptée du grand contrefort qui est à gauche des portails de la grande façade. L'obus est arrivé sur le côté de ce contrefort et en plein sur la masse de pierre qui est impénétrable – le dégât est minime.

02/04/1916, abbé Landrieux
Un obus sur le premier contrefort de l'abside (côté sud) ; les éclats abattent le meneau de la fenêtre, à la chapelle du Rosaire et mitraillent le coffrage de planches et de sables qui protège le retable de l'autel ; - un autre au 7e contrefort de la nef (côté sud), à la hauteur du 2e glacis ; - une chapelle absidiale a été atteinte par les éclats d'un 3e qui est tombé sur une maison voisine, ruel du Coître.

02/04/1916, Max Sainsaulieu
La Cathédrale a de nouveau été touchée trois fois : Deux obus sont arrivés de plein fouet l'un sur le contrefort de la sixième travée du côté sud, l'autre sur le contrefort de la 1ère travée du côté sud. Ce dernier a fait sauter une partie du meneau de la fenêtre voisine et est venu mitrailler la cloison de protection de charpente et terre que nous avons élevé devant le grand retable renaissance – Le Christ au dessus en bois de caractère byzantin (moderne je crois) a reçu aussi quelques éclats de mitraille – sept ou huit. Enfin, la chapelle absidiale qui est dans l'axe du chevet a été atteinte aussi, à hauteur de sa corniche, dont plusieurs parties sont endommagées. Là ce sont des éclats d'un obus qui a éclaté sur une maison voisine.

04/04/1916, Max Sainsaulieu
Un nouvel accident relativement peu grave s'est produit la nuit dernière à la grande façade occidentale – au contrefort qui sépare le porche central du porche de la tour nord les dais formant ligne de décoration au dessus des grandes statues se sont détachés et sont tombés en morceaux. Ils ont rebondi sur les sacs de protection ; sans quoi, ce qui reste de la statue de la reine de Saba eut été achevé […] De temps en temps de petits fragments tombent aussi des parties hautes de la grande façade…

11/07/1916, abbé Landrieux
Un obus crève la voûte du transept sud, au-dessus des Fonts baptismaux ; c'est la seconde fois que la voûte cède ; la plaie est beaucoup plus grave que celle du 21 février 1915 ; elle mesure 1m50 sur 80 centimètres. Mais l'arc doubleau n'est pas atteint ; des pierres ont été projetées avec une telle violence qu'un barreau de la grille du chœur a été coupé net, au delà du sanctuaire ; - un second obus défonce le trottoir, à l'angle du grand portail, près de la tour nord.

11/07/1916, cardinal Luçon
Un obus crève la voûte de la Cathédrale au-dessus des Fonts Baptismaux à 10h. soir.

12/07/1916, Withney Warren
un obus de 210 perça les voûtes du transept sud

15/07/1916, préfet de la Marne
Au cours du bombardement du 11 courant… la voûte de la cathédrale a été éventrée sur une largeur d'un mètre cinquante environ.

27/10/1916, abbé Landrieux
Un obus, à la base du 2e contrefort de la tour sud, meurtrit profondément le massif de maçonnerie et met en pièces les motifs de sculptures, colonnettes, chapiteaux, fragments de gargouilles, têtes grimaçantes, provenant de l'ancienne restauration, qui étaient exposés là entre les deux contreforts ; - un autre de gros calibre broie, sur une surface de deux mètres carrés, au niveau des hautes verrières, l'archivolte d'une des grandes baies ajourées du transept sud (face est) ; - un shrapnell mitraille les contreforts et les fenêtres de l'abside, vers le centre, dans les parties hautes ; - 3 autres obus sont tombés dans les cours et 4 dans les environs immédiats.

28/10/1916, préfet de la Marne
Résultat total bombardement Reims d'hier : mille obus environ dont 630 découverts… Cinq obus sur la cathédrale…

31/10/1916, Max Sainsaulieu
… des effets des bombardements de Reims de la semaine dernière et particulièrement du Vendredi 27 […] La Cathédrale a été atteinte directement, par un projectile de gros calibre et mitraillée par deux autres : C'est sur la face Est du Transept Sud que le premier a fait explosion, sur l'archivolte de la grande baie vide qui règne avec les verrières hautes. La pierre est broyée sur une surface de deux mètres carrés et les alentours sont plus ou moins éclaboussés par les éclats jusqu'une grande distance. Cependant la masse de la maçonnerie ne paraît pas être disloquée et il ne m'a pas paru nécessaire d'étayer. Nous n'avons rien pu retrouver du projectile lui même qui a dû être réduit en miettes. Outre cet obus, un autre, probablement de tir fusant, et dont nous n'avons pu découvrir le point d'éclatement a mitraillé l'extérieur de l'abside dans la région des fenêtres hautes et principalement dans la première travée Nord, voisine de la fenêtre centrale : la pierre porte de nombreuses traces d'éclats fraîches, même sur la façade extérieure des grands contreforts ce qui indique bien que l'éclatement a eu lieu avant l'arrivée du projectile sur le corps de l'édifice. Dans les verrières voisines, il y a évidemment des trous nouveaux, mais qui se confondent avec les anciens. Un troisième obus éclate au pied de la tour Sud, sur le sol, entre les grands contreforts. Il a fortement mitraillé les pieds des dits contreforts et surtout les débris provenant des restaurations anciennes qu'ils abritent.

06/11/1916, préfet de la Marne
Violent bombardement sur la ville de Reims le 4, de 15h30 à 16h15. 1 obus sur la cathédrale.

20/12/1916, cardinal Luçon
Plaques d'enduit et jointures se détachent de la voûte de la Cathédrale (suite du dégel)

02/03/1917, cardinal Luçon
N'ai pu faire le Via Crucis parce que accès impossible. Sol jonché de débris de voûte, enduits et pierres.

16/03/1917, cardinal Luçon
On protège les galeries, sculptures qui encadrent la grande porte de la Cathédrale à l'intérieur (Communion du Chevalier. Vie de Saint Jean-Baptiste).

30/03/1917, cardinal Luçon
Via Crucis in Cathedrali, pluviis inundata et lapidibus a fornica lapsis constrata inondée de pluie et encombrée des pierres des voûtes écroulées.

14/04/1917, cardinal Luçon

Obus dans le chantier de la Cathédrale, contre un pinacle, côté sud, cour Chapitre…

16/04/1917, abbé Landrieux

Donc, le 16 avril, vers 3 heures, après quelques coups trop longs qui vont se perdre rue Libergier, sur le Parvis, quelques autres qui tâtonnent à droite et à gauche, des obus de gros calibre, comme on n'en avait point vu encore à Reims, 240, 305, 340, s'abattent en plein sur l'objectif : 14, ce jour-là.

16/04/1917, Paul Hess

Pendant l'après-midi, aujourd'hui, le bombardement a été particulièrement dur sur le centre et la cathédrale, qui a été atteinte par une quinzaine d'obus de gros calibre, dont quatre sur la voûte. Son voisinage a été massacré.

17/04/1917, Max Sainsaulieu

… A la fin de l'après midi d'hier lundi 16 avril 1917, la Cathédrale de Reims a été l'objet d'un bombardement violent et spécialement dirigé sur l'édifice. Le bombardement a duré une heure environ et après quelques coups longs qui sont allés tomber dans la rue Libergier puis sur la place du Parvis, la Cathédrale a été atteinte directement par au moins treize obus de fort calibre […] Dans une première visite sommaire faite ce matin, j'ai relevé les dégâts suivants : – Façade sud, à hauteur du couronnement du contrefort du bas-côté de la travée, éclatement d'un projectile sur la tête de ce contrefort qui a fait entre autres dégâts sauter la gargouille. – Transept sud, éclatement d'un projectile sur l'angle extérieur de la Tour Ouest […] – Transept sud, éclatement d'un projectile sur le pinacle de couronnement du contrefort est de la Tour Est. Le pinacle et le contrefort sont renversés et la statue de roi qui est dessous paraît avoir peu souffert. – Transept sud. Eclatement d'un projectile sur l'appui de la grande baie ouverte face à l'Est. – Abside. Deux ou trois projectiles ont disloqué l'arc-boutant de la 3e travée après l'axe ; fait sauter celui de la 1ère travée côté sud […] fait sauter une partie de la galerie haute des chapelles absidiales à la 2e chapelle côté sud et une autre à la 1ère chapelle à côté de l'axe […] – Un projectile tombé plus bas a fait sauter le meneau (et naturellement la verrière) de la chapelle absidiale d'axe. – Dans les parties hautes – Un projectile est venu éclater à la rencontre sud-ouest des grands arcs de pierre destinés à porter la flèche centrale. – Un projectile sur le haut du mur du transept nord a mitraillé le pignon à l'envers et fait tomber plusieurs crochets. – Un autre […] a renversé une partie de la galerie haute (dite Viollet-le-Duc) dont les morceaux ont crevé au-dessous les toits des chapelles […] – Un projectile est venu faire sauter complètement la volée haute de l'arc-boutant de la 3ème travée de la nef côté nord. – Un projectile ou deux sont venus frapper la Tour Nord à hauteur de la galerie des rois juste au-dessus de l'arrivée de la galerie haute. – Un projectile a fait sauter la moitié haute de l'escalier de pierre de la tour sud. Au transept sud la voûte déjà trouée précédemment a été fortement ébranlée par les explosions voisines, les nervures sont tombées et l'ouverture du remplissage est considérablement agrandie. […] Nos belles verrières du XIIIe siècle. – Celle du transept sud d'abord a perdu un grand quart de sa surface et notamment tout le personnage du haut à gauche. – Dans le chœur, la verrière de l'axe est beaucoup plus mitraillée qu'avant. Les deux voisines du côté sud sont complètement vidées ou à peu près. – Dans la nef, du côté Nord, presque tout ce qui restait des 3e, 4e, 5e et 6e verrières déjà endommagées a sauté. – Enfin la rose du transept sud (XVIe siècle) était complètement vidée. Les grisailles du transept sont toutes aussi fortement atteintes.

19/04/1917, abbé Landrieux

Plus de 20, le jeudi 19…

19/04/1917, préfet de la Marne

Le 16, violent bombardement de la ville. Des tirs de gros calibre ont été dirigés sur la cathédrale et ses alentours. De nouveaux dégâts importants ont été causés à la voûte et aux contreforts. Une verrière de grande valeur du XIIIe siècle a été détruite, ainsi qu'un certain nombre de vitaux.

19/04/1917, Paul Hess

A partir de 11 h, bombardement de la cathédrale par obus de 305. De vingt à vingt-cinq de ces énormes projectiles sont tombés, dont plusieurs l'ont atteinte ; d'autres ont formé sur la place du Parvis des entonnoirs de dimensions effrayantes […] La tour nord de la cathédrale a été fortement entamée et la voûte crevée, paraît-il.

20/04/1917, Max Sainsaulieu

… dans la journée d'hier, jeudi [19 avril], la Cathédrale de Reims a été l'objet, de nouveau et à trois reprises différents de bombardements par les batteries allemandes. La première séance a commencé à 11h1/4 et a été composé de cinq obus de fort calibre uniquement dirigés sur la Cathédrale. […] le premier obus a sifflé venant probablement de Fresne il est arrivé de plein fouet directement sur les voûtes de la nef, qu'il a transpercée. Un autre est tombé également sur l'édifice […] Une seconde série de treize obus environ a été envoyée à partir de midi et demie présentant encore le caractère d'un bombardement systématique du monument […] Enfin une troisième séance beaucoup plus importante a eu lieu entre 15 et 17 heures. Le tir de cette dernière paraît avoir été moins spécialement réservé à la Cathédrale. Les principaux dégâts nouveaux que j'ai pu relever sur la Cathédrale pour cette journée sont les suivants : - un obus a fait sauter le pinacle du couronnement du Contrefort S.E. de la grande Tour Sud. – Un autre a enlevé les trois meneaux de la grande baie ouverte face Est de cette même tour. – les arcs-boutants de la 3e et de la 5e travée ont été l'un et l'autre fortement écornés, à peu près de la même manière, au droit de leur retombée derrière le pinacle du contrefort. – le pinacle du contrefort de la 3e travée sud est enlevé. – une partie de la galerie haute de Ruprich Robert (côté évêché) a été enlevée sur six à sept mètres de longueur. – la voûte de la cinquième travée de la grande nef qui a reçu le premier obus est presque entièrement passée dans œuvre. – au transept sud, le contrefort situé à droite de la rose a été atteint en plein par un ou deux projectiles. L'Escalier est à jour sur 2 mètres de hauteur. La statue de roi du pinacle a été brisée et renversée sur les sacristies avec une partie des pierres voisines et la très précieuse Statue de la Religion Chrétienne placée à la retombée de l'arc de la zone côté gauche a été mutilée par les éclats de pierre ou de mitraille. – Un obus sur le sommet de la Tour Est du Transept Sud. – Un obus que j'ai vu arriver et dont je n'ai pas entendu l'explosion a percé le mur goutterot dans sa partie haute et a dû ricocher plus loin Je ne l'ai pas encore retrouvé. – Un obus a fait sauter une partie de galerie haute de la nef (galerie Millet) du côté Nord. – Un autre a fait sauter le

pinacle de couronnement du Contrefort de la Nef près de la Tour Nord et fracasser la statue de roi voisine sur la Tour même. Enfin deux obus sont tombés, l'un sur le sol de la Salle des Rois, crevant la voûte de la Salle basse – et l'autre dans le bâtiment des sacristies. En outre, six autres projectiles ont creusé des entonnoirs énormes dans les Cours de l'archevêché, devant le Lion d'or sur la place du Parvis, dans le terrain du Palais de Justice et dans la rue Robert de Coucy. Les fragments retrouvés proviennent d'obus de 240 et 305 millimètres de diamètre.

20/04/1917, cardinal Luçon

Voûtes tombées au transept et devant la chaire. Amas de décombres obstruant l'édifice : Fonts baptismaux écrasés, écrasés.

21/04/1917, abbé Landrieux

… et 2 le 21 ;

21/04/1917, cardinal Luçon

6h. bombardement de la Cathédrale, gros calibre ; pas atteinte […] A la Cathédrale, un obus perce la voûte au-dessus du Maître-autel.

21/04/1917, Paul Hess

Sur le soir, des obus de très gros calibre (305), comme ceux tirés le 19, sont envoyés à nouveau sur la cathédrale.

22/04/1917, cardinal Luçon

A 2h.15, bombardement de la Cathédrale par obus de gros calibre.

23/04/1917, préfet de la Marne

Le 19, au cours de la journée, l'ennemi a bombardé spécialement la Cathédrale de Reims au moyen d'obus de très gros calibre. Vingt projectiles au moins, ont atteint ce monument historique, lui occasionnant de graves dégâts. D'autres gros obus sont tombés aux points suivants : 5 dans les décombres de l'ancien Archevêché ; 2 sur la chaussée place du Parvis ; 1 au 28 rue Tronson Ducoudray ; 1 au 26 rue Tronson Ducoudray, 1 rue Robert de Coucy, 1 sur la pelouse devant le Palais de Justice.

24/04/1917, abbé Landrieux

… pour la journée du 24, la plus dure de cette terrible semaine, dans le vacarme des éclatements qui ébranlent le ciel et font trembler la terre, personne n'a pu donner de chiffre. […] La fumée des explosions monte plus haut que les tours. En cinq points au moins, les voûtes crèvent ; une des piles maîtresses du transept est à demie rompue ; les deux tours sont entamées, des arcs-boutants rompus ; au chevet, dans ce merveilleux enchevêtrement de pierres ajourées, d'arceaux, de pinacles, de clochetons, de colonnettes, d'anges, d'animaux, de statues de toute espèce, c'est un véritable carnage.

24/04/1917, préfet de la Marne

Les Allemands tirent spécialement sur la Cathédrale Reims avec obus de 305 et 380. Constaté, seulement dans rayon immédiat monument, la voûte Est crevée en cinq endroits. Ces projectiles tombés place Parvis, ont produit excavations de quatre mètres profondeur… et huit mètres diamètre. Rue Clovis, derrière Cathédrale, un 380 a détruit les deux trottoirs sur cinquantaine mètres de longueur.

24/04/1917, cardinal Luçon

Obus énormes tirés sur la Cathédrale, de 9h. à 10h15. […] Visite à la Cathédrale à 1h. Elle est en ruines. Les voûtes sont écroulées en sept endroits. Le sanctuaire est rempli de décombres sous lesquels disparaît écrasé l'autel majeur.

24/04/1917, lettre du Cardinal Luçon, cité par Alexandre Arsène, *Les Monuments Français détruits par l'Allemagne*, p.70.

De 9 heures à 10h15, bombardement systématique de la cathédrale, avec obus de gros calibre, dont beaucoup de 305, tirés à intervalles réguliers, le temps qu'il faut pour mettre un de ces gros engins à la place de celui qui vient d'être lancé. Tous étaient manifestement dirigés sur la cathédrale ; un grand nombre l'ont atteinte ; les autres sont tombés soit au delà, soit en deçà, soit à droite, soit à gauche, dans les ruines de l'archevêché. La cathédrale est assassinée ! L'abside, à l'extérieur, est massacrée ; trois arcs-boutants sont rompus ; de nombreux pinacles sont tronquées ou renversées ; les galeries à jour de l'abside ou des hautes murailles sont en grande partie jetées à terre. Les murs ont reçu des blessures qui mettent en péril leur solidité. Les tours ont été gravement atteintes. Enfin les voûtes sont effondrées en cinq endroits, dans le transept sud, dans le sanctuaire qui est en ruines et devant la chaire. Les fonts baptismaux sont écrasés ; le maître-autel enseveli sous les décombres de la voûte, ne paraît plus. Bien entendu, les fenêtres ont été vidées du peu de verrières qui demeuraient encore.

24/04/1917, Paul Hess

Encore des 305 sur la cathédrale ; ils y causent des dégâts de plus en plus considérables.

25/04/1917, Max Sainsaulieu

Vendredi [20 avril] vers 6 heures du soir un entonnoir important a été creusé dans le sol de la rue du Cloître, au pied de l'abside […] Samedi et Dimanche le quartier a encore été arrosé à diverses reprises et la Cathédrale touchée de nouveau notamment à la tour sud. Mardi [24 avril 1917] un tir continu et systématique qui a duré de 9h à 10h1/4 a de nouveau été effectué par les Allemands sur la Cathédrale. Les dégâts nouveaux sont graves et nombreux. Il me serait impossible, à cause de leur importance même de déterminer pour chacune le point de chute du projectile qui l'a causé, ni même le nombre exact d'obus arrivés sur l'édifice pendant ces trois jours. Ce que je puis affirmer c'est qu'il s'agit encore ici de tirs de destruction voulue puisqu'il a été employé contre l'édifice des obus de très gros calibres […] Les dégâts nouveaux attribuables à ces trois journées de Samedi Dimanche et Mardi mais surtout à la dernière sont les suivants : le principal dégât au point de vue du gros œuvre est dans la région de l'angle Sud-Est de la Croisée du Transept. Plusieurs gros obus sont arrivés entre la Tour Est du Transept Sud et la dernière travée du chœur. La grosse pile d'angle a reçu directement un choc formidable qui a fait sauter une partie de sa masse et complètement disloqué tout le reste à hauteur des naissances des voûtes hautes ; les deux fenêtres voisines du transept et du chœur sont vidées toutes les nervures des arcs qui retombaient sur cette pile ont sauté ; l'arc-boutant du chœur l'est également, et toute cette région est en somme dans une situation critique. Une partie des remplissages des voûtes est déjà tombée. Les décombres qui jonchent le sol à l'intérieur représentent de 50 à 100 mètres cubes. Le maître autel y est

complètement enfoui. Extérieurement, dans cette même région, l'arc boutant voisin déjà atteint précédemment a en plus perdu le pinacle de son contrefort – l'ange est décapité – Toute la galerie haute des chapelles qui restait encore est tombée […] La travée de voûte du transept déjà percée depuis longtemps et qui venait de perdre ses nervures a son formeret enlevé au-dessus du vitrail ancien qui lui est à peu près complètement perdu – Tous les vitraux du chœur du côté sud le sont aussi – Bien d'autres dégâts partiels sont à signaler : La voûte haute de l'abside est crevée dans un de ses remplissages dans une travée rayonnante côté S.E. – La première chapelle absidiale (à côté de l'axe) du côté S.E. a sa voûte crevée. – Un obus est encore tombé dans les sacristies, exactement à la même place que le précédent et a démonté tous les murs. – Les grands moulages de rois qui restaient dans le chantier sont brisés et renversés. – Sur le bas côté Sud, la voûte de la 10e travée (travée du transept) est toute entière passée dans œuvre, probablement par la chute des parties hautes et par la chute de la galerie haute de la 10e travée de la nef. La voûte de la 9e travée est disloquée. Celle de la 7e travée est traversée dans un de ses remplissages, par un projectile, évidemment de gros calibre qui ne paraît pas avoir éclaté car il est allé s'enfoncer dans le carrelage de la 6e travée et est disparu sous terre sans faire d'entonnoir. A la 5e travée de la Nef, la voûte haute était déjà traversée (voir mon rapport précédent). – Toutes ce qui restent des nervures sont tombés, les doubleaux existent encore- La volée inférieure de l'arc-boutant est tombée – La fenêtre de la 6e travée est complètement vidée de son réseau de pierre ; aux deux fenêtres voisines les réseaux et meneaux sont fortement touchés – Du côté Nord, l'arc-boutant déjà sauté a en plus son pinacle avec la statue d'angles complètement écrasé au niveau du socle de l'ange (Il est remarquable que ce soit précisément la voûte de la 5e travée qui est privée de ses nervures qui a perdu aussi 2 de ses contreforts au Nord et au Sud) – La voûte de la 5e travée du bas côté nord est également traversée. Tels sont les principaux dégâts que j'ai pu constater du bas. Il y en a certainement d'autres à noter dans les parties hautes…

25/04/1917, préfet de la Marne

Au cours de la journée du 21 et la nuit suivante, le bombardement a continué sur les 1er, 2e et 4e cantons de Reims. Il n'est pas possible d'évaluer, même approximativement le nombre des obus. Huit obus ont atteint la cathédrale.

25/04/1917, préfet de la Marne

Le 22, le bombardement de Reims a continué… Le matin de 11h à midi et l'après-midi, vers 15h, l'ennemi a bombardé la Cathédrale, avec des obus de très gros calibre. 3 de ces projectiles ont atteint la cathédrale.

25/04/1917, Paul Hess

[…] des horribles et épouvantables meurtrissures des 305. D'énormes brèches sont malheureusement trop apparentes à l'abside, aux galeries, aux clochetons des contreforts. Elles en laissent même deviner d'autres d'ailleurs, à la suite des affreuses séances de bombardement avec projectiles de très gros calibre, pendant lesquelles le tir était si bien localisé. On peut en juger par la dizaine d'entonnoirs énormes qui encerclent la cathédrale, place du Parvis, rue du Cloître et rue Robert-de-Coucy.

26/04/1917, cardinal Luçon

Visite à la Cathédrale avec M. Sainsaulieu. Rapporté un demi-culot d'obus 305. Vu le cratère de l'obus non-éclaté. Il a enfoncé la voûte de la basse-nef sud, a disloqué le dallage […]

28/04/1917, Paul Hess

[…] un obus de 305 tombé dans la cathédrale et non éclaté.

29/04/1917, Max Sainsaulieu

[…] Depuis Mardi [le 24 avril] pas de nouveaux projectiles sur l'édifice. Nous avons eu un 305 non éclaté dans le sol du bas côté sud. – Les pompiers de Reims se sont intéressés à la chose et l'ont déterré et ont enlevé la fusée […] Ce sera un souvenir pour la cathédrale – J'ai aussi des culots de 380 – cela représente des projectiles de 500 kilogs […]

01/05/1917, Max Sainsaulieu

La Cathédrale n'a plus reçu de bombardement depuis mardi 24 avril – Mais la ville est encore copieusement arrosée.

03/05/1917, Max Sainsaulieu

La Cathédrale n'a pas été touchée de nouveau.

04/05/1917, cardinal Luçon

De 9h. à 9h.30, bombardement violent de gros calibre autour de nous et de la Cathédrale.

25/05/1917, cardinal Luçon

Via crucis in cathedrali : ob operariis ad hoc scopis mundata. Il y avait un monceau énorme de décombres tombés des voûtes du 16-24 avril 1917. Il était difficile de passer de la basse nef dans le déambulatoire où se trouvait le chemin de croix : il fallait escalader ce monceau de pierres mouvantes.

01/06/1917, cardinal Luçon

Via crucis in Cathedrali. Vu les deux statues de rois renversées dans le chantier par les obus sur la face.

14/06/1917, abbé Landrieux

1, le 14 juin…

14/06/1917, cardinal Luçon

Une bombe tombe sur la Cathédrale, fenêtre de la Chapelle du Saint-Sacrement.

14/06/1917, Paul Hess

Dès le matin, des obus tombent auprès de la cathédrale.

16/06/1917, Max Sainsaulieu

… hier matin un obus allemand est encore venu frapper la Cathédrale. L'obus arrivé dans l'axe même de l'édifice a pénétré par la fenêtre de la chapelle absidiale et a fait explosion, à l'intérieur sur le piédroit sud de la dite fenêtre à mi hauteur. Comme le contrefort extérieur de ce piédroit avait été déjà frappé de même le 19 avril dernier, tout cet ensemble de trumeau entre la fenêtre d'axe et la 1ère fenêtre sud se trouve complètement disloqué. Je crois qu'un étaiement serait prudent car cette maçonnerie complètement ébranlée serait enlevée par

un troisième choc analogue. Cet étaiement est d'ailleurs facile à exécuter, puisque nous sommes ici dans les parties basses, - à condition de trouver du bois – et deux charpentiers j'aurai au besoin recours à l'autorité militaire.

28/06/1917, abbé Landrieux
3, le 28…

28/06/1917, cardinal Luçon
De 9h. à 11h., bombardements par obus autrichiens lourds, on dirait que le globe de la terre éclate ou s'écroule […] 5 (bombes) à la Cathédrale.

29/06/1917, abbé Landrieux
2, le 29…

29/06/1917, Paul Hess
Le communiqué dit que le 28, il y a eu 1200 obus sur Reims, dont huit sur la cathédrale.

30/06/1917, préfet de la Marne
Le 28, huit obus ont atteint la Cathédrale, causant des dégâts assez importants à ce monument.

02/07/1917, Max Sainsaulieu
… Le jeudi 28 une vingtaine d'obus sont tombés dans les environs immédiats, et trois le vendredi 29. Pendant ces deux séances huit projectiles du calibre de 130 mm ont touché l'édifice et causé les nouveaux dégâts suivants : – A la Tour Nord, au niveau de la galerie des Rois, la partie de contrefort qui forme soubassement de la tourelle S.E. a été complètement disloqué par un éclatement de projectile. Les 2 statues de rois qui ornaient les faces de ce contrefort sont complètement enlevées et les assises même du contrefort ont glissé les unes sur les autres vers l'intérieur de l'escalier que contient cette tourelle (escalier qui forme partie basse de l'escalier à jour). – A la même tour, un peu plus bas et à l'angle N.E. de la tour un projectile est arrivé dans les pyramides du couronnement à un endroit déjà touché précédemment. La poussière de ce coup a blanchi toute la région avoisinante. – Au contrefort de la 2ème travée (contrefort voisin de la tour) de la Nef côté N, la pyramide de couronnement déjà en partie démolie est complètement enlevée par un nouvel obus. – Au contrefort de la 4e travée, la pyramide de couronnement déjà en partie démolie a été touchée à nouveau […] – Un projectile est arrivé dans l'appui de la fenêtre du bas-côté Nord – 4e travée de la nef – Les œuvres de l'appui sont en partie disloquée et le choc a brisé en un endroit à un mètre au-dessus la colonne intérieure du meneau de la fenêtre. – Un autre projectile a touché l'édifice dans les parties hautes voisines de la Tour Sud à un endroit que je ne puis déterminer parmi les blessures anciennes ; l'éclatement de ce projectile est marqué par des débris nouveaux tombés sur le sol du chantier – Enfin deux autres projectiles du calibre de 130 mm sont venus se briser sans éclater, l'un au pied de la tour nord à l'angle N.E. et l'autre sur la plate-forme de ciment armé qui est au-dessus des voûtes de la nef : 1ère travée, entre les 2 tours. A chacun de ces 2 obus, toute l'ogive a disparu avec la frise qui a peut être éclaté. Mais le corps de l'obus entier reste intact avec sa charge d'explosif à l'intérieur.

16/07/1917, préfet de la Marne
Au cours du bombardement du 14 juillet, huit obus sont tombés sur la Cathédrale de Reims, causant des dommages.

26/07/1917, abbé Landrieux
… pendant cette nuit du 25 au 26, vers 3 heures du matin, sous le choc d'un éclat ou d'une chute de pierre, le bourdon a vibré : note lugubre qu'on n'avait pas entendue depuis trois ans, impressionnante comme un gémissement, dans le silence de la nuit.

26/07/1917, cardinal Luçon
Obus sur la tour nord ; un autre sur la Cathédrale.

27/07/1917, Max Sainsaulieu
… des effets du bombardement de la journée d'hier 26 juillet. Dans l'après-midi au cours d'un bombardement dirigé sur le quartier du centre, la Cathédrale a été atteinte de nouveau deux fois directement. Un obus est arrivé au Transept sud dans le contrefort qui contient l'escalier Est, un peu au dessous de la corniche du bas-côté. Cet obus est arrivé presque exactement au même emplacement qu'un autre qui avait déjà mis l'escalier à jour en avril dernier. Il a aggravé les dégâts en continuant de disloquer les maçonneries voisines – toute une suite de crochets sculptés de la corniche a sauté. Un autre obus est arrivé dans la pyramide de couronnement du contrefort N.E. de la Tour Nord qu'il a traversée de part en part pour aller ensuite frapper le contrefort voisin de la même tour. Ces 2 obus sont du calibre 130 mm. Les dégâts sont relativement peu importants…

27/07/1917, cardinal Luçon
Les ouvriers étaient cachés derrière des sacs de terre et me dissuadaient d'entrer dans la Cathédrale, mais je voulais faire mon Chemin de Croix. J'entrai tout de même. Via Crucis in Cathedrali, mais abrégé à cause du danger.

30/07/1917, abbé Landrieux
1 encore, le 30 juillet…

30/07/1917, cardinal Luçon
A 3 h. un obus atteint la tour sud ; fumée enveloppante la tour ; 2e obus chevet de la Cathédrale à 3 h. 35, 3 h. 38, 3 h. 41 et 3 h. 47. (chaque trois minutes).

31/07/1917, Max Sainsaulieu
Dans l'après-midi d'hier 30 Juillet, les Allemands ont exécuté en deux reprises des tirs sur les abords immédiats de la Cathédrale. L'édifice a été entouré d'une vingtaine de projectiles qui ont éclaté à moins de 50 mètres de lui principalement du côté nord. Il a été touché directement par deux obus au moins dont les dégâts sont peu importants : l'un deux est entré dans la tour nord par une ouverture et est allé éclater, à l'intérieur, contre le piédroit sud de la baie de la face ouest, à hauteur de l'ancien beffroi incendié, les 2 abat sous voisins ont été fortement mitraillés et en partie détruits. Le projectile étant de petit calibre (probablement du 130 mm de diam) l'effet produit sur la pile n'est que superficiel. Le second projectile, probablement de moindre calibre est venu frapper le second contrefort de chapelle

absidiale après le transept du côté nord, à hauteur de la corniche du bas côté dont il a fait sauter une partie. Le choc a brisé la tête de la gargouille qui se trouve à cette hauteur. – Enfin en faisant une tournée, il m'a semblé que la voûte haute de la grande tour sud était démolie sur une plus grande surface que précédemment (Les Bourdons sont toujours intacts). Je ne puis préciser si c'est un nouvel obus qui est arrivé là haut hier ou récemment. Il est remarquable que ce tir d'hier (j'ai pu le suivre avec attention) a été composé de deux séries de coups séparées par un intervalle de temps de plus d'une heure et que chacune des deux séries a été terminée par un des deux coups sur la cathédrale, précisés ci dessus. Chaque série étant comme un tir de repérage terminée par un coup « au but ». Sont-ce là des tirs de préparation en vue d'un nouveau bombardement violent ? Ce qui paraît certain c'est que ce ne sont pas là deux coups de hasard et que ces tirs avaient un but défini sur la cathédrale ou ses abords immédiats.

13/08/1917, abbé Landrieux
3, le 13 août…

14/08/1917, Max Sainsaulieu
… qu'au cours du bombardement violent effectué sur le quartier du centre hier après-midi, la Cathédrale a encore été touchée deux fois par des obus allemands. Le premier obus a traversé la voûte de la 3e travée de le nef dans un de ses remplissages, ne faisant d'autres dégâts que le trou par lequel il est passé. – Le second est venu s'écraser au pied d'un contrefort de l'abside : le contrefort qui sépare la 2e chapelle de la troisième du côté nord. La maçonnerie est pulvérisée du côté où l'explosion a eu lieu mais la masse n'est pas disloquée.

23/08/1917, abbé Landrieux
2, le 23…

23/08/1917, cardinal Luçon
Deux obus ont atteint la Cathédrale de 3-4h. J'ai vu la fumée d'un 305 qu'on venait de recueillir. Un autre obus a percé, en la traversant sans la faire écrouler, la voûte du transept nord.

25/08/1917, cardinal Luçon
Une bombe sur la Cathédrale, abside.

28/08/1917, abbé Landrieux
1, le 28…

29/08/1917, Paul Hess
Dans la nuit, arrivée de deux obus sur la cathédrale.

08/09/1917, Max Sainsaulieu
J'ai l'honneur de vous rendre compte que deux obus de petits calibres ont touché la cathédrale dans le cours de cette dernière semaine, l'un d'eux a écorné la corniche haute de la tour Est du transept nord à son angle vers l'abside. – l'autre est arrivé sur les voûtes hautes. – Les dégâts sont fort peu importants et ne nécessitent aucune réparation actuelle.

25/10/1917, cardinal Luçon
Vers 6 h. 45, pendant la messe, chute d'une petite partie de la voûte de la Cathédrale, devant la chaire.

26/10/1917, Paul Hess
A 13h30, visité intérieurement la cathédrale […] A l'intérieur, aussi bien qu'à l'extérieur, tout l'édifice a considérablement souffert des graves meurtrissures que lui ont fait, depuis plus de trois ans, les projectiles allemands – surtout en avril dernier, les gros calibres, 210 et 305. Les voûtes sont crevées maintenant en huit ou dix endroits, le maître-autel a disparu sous un amoncellement de pierres, de débris de matériaux. La contemplation de tels ravages est profondément attristante. Vu l'obus de 305 non éclaté après être tombé à droite de la grande nef et dévissé le 28 avril.

18/12/1917, abbé Landrieux
1, le 18 décembre…

18/12/1917, cardinal Luçon
On dit qu'un obus est tombé sur la Cathédrale, un 3ème arc-boutant à partir de la tour Sud.

24/01/1918, cardinal Luçon
A 4 h. 30, chute d'une partie de la voûte de la Cathédrale dans le sanctuaire.

16/02/1918, abbé Landrieux
le 16 février 1918, 1…

18/03/1918, abbé Landrieux
le 18 mars, 1…

18/03/1918, cardinal Luçon
A 10 h. vraies, un obus tombe sur la Cathédrale, violent bombardement suit.

21/03/1918, abbé Landrieux
4 le 21.

21/03/1918, cardinal Luçon
3 obus sur la Cathédrale au chevet. 4 h. 30 nouveaux coups sur la Cathédrale : 4 obus ont atteint l'édifice.

05/04/1918, général Igert, MAP, 81/51 197/32 144
[…] Surpris par les 105 fusants qui balayaient la place, nous nous sommes jetés à plat ventre à l'abri du socle de la statue de Jeanne d'Arc. Des obus de gros calibre s'abattaient sur cette malheureuse Cathédrale et c'était un spectacle navrant de voir tomber d'immenses débris de ce joyau. A un moment donné, je me suis, poussé par un sentiment indéfinissable, glissé à plat ventre jusque sous le porche principal, protégé en partie par des sacs à terre. A peine arrivé, je m'étais appuyé à l'intérieur de l'édifice contre un pilier lorsqu'une salve

d'obus de très fort calibre tomba sur le sommet de l'entrée de la grande nef, faisant s'écrouler une partie de la voûte et projetant des éclats dans tous les sens. Des masses de pierre de taille tombèrent à mes pieds alors qu'instinctivement je me garais en m'aplatissant contre la partie droite du mur de façade. Par-dessus les pierres de la voûte vinrent s'écraser des débris importants du vitrail central […]

14/04/1918, Max Sainsaulieu

[…] je n'ai pu examiner la Cathédrale à loisir mais j'ai pu l'examiner sommairement tout le tour à l'extérieur et plus tranquillement à l'intérieur : il est possible, et même probable que quelques obus ont pu atteindre l'Edifice durant cette semaine où chaque jour il a dû en tomber des milliers autour mais, je n'ai observé aucun dégât grave nouveau. Il me paraît remarquable que les pointeurs ennemis ont certainement cherché à l'éviter.

01/06/1918, Max Sainsaulieu

Dans ces deux dernières semaines, au milieu de l'arrosage général de la Ville et du quartier avoisinant, l'Edifice a été touché lui-même quatre ou cinq fois directement par des obus allemands. Le dégât nouveau le plus marquant est dans la seconde chapelle absidiale du côté sud. Un ou deux obus y ont pénétré brisant l'appui et le meneau d'une fenêtre du côté S.E. et venant éclater à l'intérieur contre le mur séparant cette chapelle de la suivante à hauteur des arcatures décoratives faisant soubassement sous le petit chemin de ronde intérieur. L'autel et le grand baldaquin XVIIe qui était au-dessus sont démolis et tout l'intérieur de la chapelle est mitraillé. Trois autres nouveaux obus ont laissé des traces visibles à l'intérieur de l'édifice : deux ont crevé en deux endroits différents les remplissages de voûte de la 3e travée de la Nef en y faisant des trous peu importants, et un autre a atteint de nouveau la partie de remplissage subsistant encore de la 5e travée de la nef déjà fort éprouvée. Ces obus sont de calibre relativement petit et il ne paraît pas qu'ils aient eu pour but des destructions nouvelles dans la cathédrale ; des culots de deux d'entre eux gisent encore sur le sol de la nef. Ils sont du calibre de 150 millimètres.

01/08/1918, capitaine Linzeler

Chœur : La voûte est effondrée sur toute la largeur de la première travée après le transept. Transept : Au centre, la voûte est crevée du Côté Nord sur le quart superficie totale. – Le reste a des problèmes fissures. Côté Sud : La voûte est crevée sur toute sa surface. La fenêtre au-dessus du triforium sur la partie Est du Transept Sud est détruite. – Le triforium est en partie détruit. Nef : Le quart de la voûte Côté Nord est effondré sur un quart de la surface de la 4e travée. Bas-côté Nord : Un trou de faible dimension dans la voûte de la 4e travée et un semblable dans la voûte de la 6e travée. Une grosse fissure à la voûte de la 7e travée. Bas-côté Sud : Un trou à la 6e travée. Abside : Deux fenêtres sur trois sont détruites à la 2e Chapelle Nord et la 3e Chapelle N/E. La voûte est crevée sur une largeur de 3 mètres de diamètre. – La fenêtre de la Chapelle Centrale est en partie détruite. Portail : Les sacs à terre, qui protègent les statues encadrant les portes, sont presque tous troués et à remplacer. Les sculptures des ogives surmontant les portes ont presque toutes souffert des éclats d'obus. Façade Nord : Les 3 premiers clochetons à partir de la Tour Nord sont détruits : un totalement, 2 en partie. Le Centre du Portail Nord a beaucoup souffert d'éclats d'obus. Il faudrait remonter la protection jusqu'au sommet, elle s'arrête à la base du bas-relief. – Même observation en ce qui concerne le Jugement Dernier, qui n'a encore que quelques éclats. Extérieur de l'Abside : Un obus est arrivé sur l'angle N.E. de la Chapelle Centrale. La pile est à refaire ou à soutenir. – Un obus est arrivé à l'angle S.E. de la Chapelle, qui se trouve à l'Est de l'Abside, l'Ange en bas-relief, qui le décorait, est enlevé. Le bombardement, qui a repris au cours de cette nuit, a empêché de terminer l'examen détaillé de la façade Sud et des Huis. L'une et les autres ont souffert également. Enfin la statuaire de toute la partie supérieure de l'Edifice est très mutilée.

Annexe 2 : Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915

A. Extérieur

Façade

Porche central.

1. La statue de la Ste Vierge adossée au trumeau du portail a été gravement endommagée par le feu : la pierre s'est écaillée par plaques qui sont tombées sous l'action de l'atmosphère.
2. Les voussures ont peu de mal.
3. La scène du Couronnement de la Ste Vierge, qui est un chef d'œuvre, est gravement endommagée ; un des anges est décapité.
4. La grande rosace a perdu la moitié de ses verres sous l'action du feu.
5. Les statues de la Galerie des Rois ne sont que peu endommagées.
6. Le combat de David et de Goliath a beaucoup souffert : quelques statues sont mutilées, celle de Goliath est décapitée ; un arbre s'est complètement détaché et est tombé.
7. La Galerie du Gloria laus est à moitié abattue.

Porche de droite.

Le porche de droite n'a que peu de mal ; il est cependant criblé de meurtrissures produites par les éclats d'obus.

Porche de gauche.

Le porche de gauche et la Tour Nord ont été les plus maltraités : ils étaient enveloppés par un échafaudage considérable établi pour leur restauration. Le feu y fut allumé par les bombes incendiaires des Allemands. Toute la tour, jusqu'à l'étage supérieur, est rongée par le feu.

1. Plusieurs statues ont perdu leur tête, soit par l'action du feu, soit par la chute des échafaudages.
2. Presque toutes les statues sont mutilées ou écorchées. Il y en a quelques unes, parmi lesquelles la Reine de Saba, dont la surface sculptée, calcinée par le feu, s'est détachée, ce qui leur donne l'aspect d'un tronc d'arbre dépouillé de son écorce ou d'un bloc monolithe sortant tout brut de la carrière. Les moins atteintes ont quelques meurtrissures.
3. Le Galbe qui portait la Crucifixion, objet de l'admiration des connaisseurs, a été lamentablement rongé et effrité par le feu.
4. Beaucoup de sculptures ont été écaillées par l'incendie.
5. Plusieurs des élégantes colonnettes qui flanquent en faisceaux les quatre angles de l'étage supérieur de la Tour, ont été brisées par des obus.

Pourtour de la Cathédrale.

1. Tout autour de la cathédrale les murs sont criblés de meurtrissures, qui font des taches blanches très déplaisantes sur le fond sombre des murs noircis par le temps.
2. Les pierres des murs de la Grande nef ont été, dans la partie qui s'élève au-dessus des voûtes des bas-côtés, calcinées par l'incendie de la charpente des basses nefs. De larges plaques s'en détachent au moindre contact, ou sous l'action de l'atmosphère.
3. Une volée d'arc-boutant a été rompue.
4. Plusieurs pinacles abritant des anges ont été tronqués ; d'autres ont eu leurs colonnettes brisées ; quelques anges ont été mutilés.
5. La haute Galerie qui couronne les murs de la Grande nef a été renversée ou ébranlée en plusieurs endroits, notamment au chevet, sur une longue étendue.
6. Les charpentes en châtaignier, qui étaient des merveilles, ont été réduites en cendres.
7. Les lames de plomb qui formaient la toiture ont été fondues.
8. Les voûtes ont été percées en un endroit. Elles sont partout calcinées à la surface extérieure jusqu'à une certaine profondeur, l'épaisseur totale étant en moyenne de environ un mètre.
9. Le clocher à l'ange est détruit.
10. L'horloge et le carillon, qui chantait à chaque heure l'hymne du temps liturgique, et aux quarts : Peccatores, te rogamus, audi nos, sont anéantis.
11. Le Sagittaire a été consumé par le feu.

B. Intérieur

1. Les Portes et leurs Tambours sculptés, du 18° siècle, ont été la proie des flammes.
2. Les statues disposées en galeries, qui décoraient les portes des bas-côtés à l'intérieur, sur le revers des murs de la façade, sont effritées et détruites.
3. Les bases des colonnes et leurs moulures, les marches des escaliers et les parois intérieures des Tours ont été calcinées par l'incendie, et de larges éclats s'en détachent dès qu'on y touche.
4. L'autel St Nicaise a été enseveli sous les débris projetés sur lui par un obus, et quelque peu endommagé.

   Le meneau de la fenêtre de la chapelle de Ste Cilinie a été renversé avec les vitraux qui s'y attachaient.
5. Un obus a éclaté et a défoncé le dallage entre l'autel majeur et la crédence du côté de l'Epître.

C. Vitraux

Les vitraux artistiques si estimés, du 13° siècle, sont, les uns complètement détruits, les autres, criblés, déchirés : malheur irréparable.

D. Cloches, Stalles, Orgues, Tapis du Sacre, Trône.

Toutes les cloches de la tour Nord sont fondues ou brisées.

Les Stalles du côté de l'Evangile sont brûlées ; celles du côté de l'Épître très endommagées.

Les grandes et les petites orgues, en apparence intactes, sont hors d'état de servir, à cause de la poussière du bombardement et de l'humidité de l'hiver, toutes les portes et fenêtres étant ouvertes.

Le magnifique tapis du Sacre de Charles X a été la proie des flammes.

Le Trône Archiépiscopal a été atteint par le feu.

Le Trésor de la Sacristie a été sauvé par M. l'Archiprêtre de la cathédrale[1].

Signé : Le Cardinal Luçon

Archevêque de Reims

[1] Document dactylographié de 4 pages de « l'Etat de la cathédrale de Reims au 12 août 1915 » signé par le cardinal Luçon, ADR, dossier « Les Amis de la Cathédrale. Après l'Incendie de la Cathédrale »

Dualité des témoignages de guerre : côté français

Annexe 3 : Ils bombardent Reims… par Albert Londres

Ils ont bombardé Reims et nous avons vu cela !

Nous venions d'Epernay. Notre cœur déroulant sans cesse en nous les multiples vues de la guerre, nous allions sans quiétude mais sans déchirement nouveau. Cette partie de la Champagne avait retrouvé son silence. Nous espérions ne plus souffrir aujourd'hui.

La route montait, se détournait, traversait les bois, nous nous laissions descendre doucement dans l'oubli comme l'on met un liniment sur une plaie.

Reims nous apparut à quinze kilomètres. La cathédrale profilait la majesté de ses lignes et chantait dans le fond de la plaine son poème de pierres. Nous ne la quittâmes plus des yeux. Nous avancions. Notre ami nous frappa brusquement du coude : « Regardez, nous dit-il, ça fume. » Ça fumait. Nous pressons l'allure. Ça fumait. Les panaches gris sale s'élevaient derrière les tours. Les coups du bombardement nous parvenaient. Nous n'avions pas encore entendu ces bruits-là : ça bourdonnait.

Nous fîmes halte. D'un talus, nous regardions s'étaler la fumée. Les premières lueurs rouges dépassaient déjà l'horizon. A droite il y en avait d'autres. Plus en avant il y en avait encore. Trois centres d'incendie se signalaient.

Le sous-préfet de Reims revenant vers sa ville s'arrêta près de nous.

- Je ne me rends pas compte des coins qui brûlent, nous dit-il.

Nous étions cinq hommes qui ne parlaient plus.

Le sort de l'œuvre qui depuis huit siècles émerveille le monde nous tenaillait l'esprit.

Un sous-officier nous croisa.

- C'est la sous-préfecture qui flambe, cria-t-il.

Nous filons vers la ville. Les flammes s'allongeaient.

A trois kilomètres de l'entrée, il nous faut ralentir. C'est l'exode. Tête nue, les femmes montent vers les champs. Elles sauvent leurs fils de la mort. Elles sont en groupe et parlent haut. Elles veulent vous dire ce qui se passe, qu'ils tirent sur Saint-Rémy, sur la cathédrale et partout et qu'on n'y peut plus tenir.

Un enfant se contorsionne dans les bras de sa mère.

- Monsieur ! ils lui ont donné la danse de Saint-Guy !

Il est six heures. La nuit descend aussi simplement que pour cacher le spectacle de tous les jours. Les obusiers crachent sur la cité. Des ballons de fumée s'élèvent de tous les coins. Sur

un fond rouge et mouvant comme sur une tenture que l'on secoue, la cathédrale étirant ses lignes vers le ciel prie ardemment. Elle recommande son âme à Dieu.

Les pauvres femmes remontent toujours. Un chien, devenu fou, tourne sur lui-même et saute pour prendre un sucre invisible. Nous roulons lentement jusqu'à la porte de Paris et la passons.

Un régiment va vers son repos, il quitte la ville. Elle n'est pas déserte. Les gens passent d'un trottoir à l'autre pour échapper à la pensée. Ceux qui sont dans les caves ne sont pas plus en sécurité. Cinq personnes viennent d'être déchiquetées dans la leur. Et puis voilà trois jours que ça dure – trois jours – ça suffit pour mettre la vie à bon marché.

Nous passons la Vesle. La nuit est presque complète. Les obus se déchirent violemment dans les rues et sur les toits.

Nous gagnons la cathédrale. Ils l'ont visée ! Le parvis est troué à cinq endroits. Nous ne pouvons pas voir si elle est touchée, il fait trop noir. Dans un mouvement d'amour, comme si nous pouvions la protéger, nous montons sur son porche. C'est la pleine nuit. Ils tirent toujours. Ils ne s'arrêteront qu'à huit heures.

Huit heures. Tout redevient silence. Les trois foyers illuminent la ville.

La sous-préfecture et les deux maisons qui la bordent dégagent une telle chaleur que nous nous en approchons les mains sur les joues.

Mais c'est la cathédrale qui nous attire. Nous ne pouvons pas nous empêcher d'en faire et d'en refaire le tour. Nous avons l'intuition qu'il lui arrivera du mal. Nous sommes sans logis, notre nuit se passera près d'elle.

C'était la moins abîmée de France. Rien que pour elle on se serait fait catholique. Ses tours montaient si bien qu'elles ne s'arrêtaient pas où finissait la pierre. On les suivait au delà d'elles-mêmes, jusqu'au moment où elles entraient dans le ciel. Elle n'était pas suppliante comme celle de Chartres, pas à genoux comme celle de Paris, pas puissante comme celle de Laon. C'était la majesté religieuse descendue sur la terre.

Ils allaient la brûler.

Les feux perçaient l'obscurité. Nous attendions le jour avec l'angoisse des âmes qui pressentent. Depuis trois heures de nuit nous étions assis sur les marches, nous relevant de temps en temps pour aider les minutes à passer. Notre esprit errait hors des chemins. Un grand fracas vint nous ébranler. Le premier obus de cette journée tombait sur la ville. Il était 2 h 25 du matin. Trois autres le suivirent. Nous avions froid comme si la température venait subitement de changer. Puis plus rien. Il se passa une heure. A 3 h 25 le cinquième obus se déchira. Trois autres encore le suivirent. Puis plus rien. Ils n'avaient pas visé la cathédrale, du moins ne l'avaient pas atteinte.

L'obscurité se retirait. La canonnade par-dessus Reims commença. On ne bombardait pas la ville. Les deux positions ennemies, s'étant reconnues, avaient repris contact.

Sous cette voûte de bruit, pendant deux heures nous parcourûmes la ville insultée.

Tous les monuments ont été visés. Il ne reste plus rien de la sous-préfecture et de dix maisons. Plus de cinquante autres sont éventrées. Sept obus éclatant devant l'hôtel de ville n'en ont jusqu'à présent fait sauter que les carreaux. A ce moment – à ce moment – la cathédrale n'avait qu'un grand trou dans sa toiture, qu'un balconnet du côté droit brisé et qu'un arc-boutant de l'abside arraché.

Nous étions revenus vers elle. Nous sentions bien que nous ne la verrions plus entière. On s'appuyait à ses colonnes comme à l'épaule que l'on va quitter.

Cinq soldats la veillaient aussi.

- Hier ils m'ont tué deux hommes, nous dit le caporal, puis allongeant la main au bas des marches :

- C'est l'obus qui a fait ce trou-là.

Il nous ouvrait la porte pour nous permettre de voir les deux cents blessés allemands couchés dans la grande nef, quand un effroyable coup nous figea sur la dalle. Des sifflements qui ressemblaient tantôt à ceux d'un merle géant, tantôt à ceux d'une sirène, dont le son serait aiguisé, coupant et rapide, virevoltèrent au-dessus de nous.

- Sac au dos, dit le caporal, et baïonnette au canon, cette fois ça y est.

L'obus venait de tomber sur le parvis.

Le caporal se souvint de nous.

- Tachez de filer, bon Dieu ! cria-t-il.

Où filer ? Et à quoi cela pourrait-il servir ?

Un deuxième obus suivit à trente secondes. Il se logea à dix mètres du premier. Les mêmes sifflements nous tranchèrent le tympan.

Nous passâmes notre main sur notre visage, qui nous semblait cruellement balafré.

C'était le début. Ils avaient rectifié. Cette fois ils la *tenaient*.

Nous n'avons plus compté les coups. Ils tombaient sans relâche.

Nous avons quitté le porche et sommes allés dans la rue, en face, à cent mètres.

Nous regardions la cathédrale. Dix minutes après, nous vîmes tomber la première pierre. C'était le 19 septembre 1914, à 7 h 25 du matin[2].

---

[2] Albert LONDRES, « Ils bombardent Reims… », *Le Matin*, 21 septembre 1914.

Annexe 4 : L'Agonie de la basilique par Albert Londres

Elle est debout, mais pantelante.

Nous suivions la même route que le jour où nous la vîmes entière. Nous comptions la distance, guettant le talus d'où elle se montre aux voyageurs, nous avancions, la tête tendue comme à la portière d'un wagon lorsqu'en marche on cherche à reconnaître un visage. Avait-elle conservé le sien ?

Nous touchons le talus. On ne la distingue pas. C'est pourtant là que nous étions l'autre fois. Rien. C'est que le temps moins clair ne permet pas au regard de porter aussi loin. Nous la chercherons en avançant.

La voilà derrière une voilette de brume. Serait-elle donc encore ?

Les premières maisons de Reims nous la cachent. Nous arrivons au parvis.

Ce n'est plus elle, ce n'est que son apparence.

C'est un soldat que l'on aurait jugé de loin sur sa silhouette toujours haute mais qui, une fois approché, ouvrant sa capote, vous montrerait sa poitrine déchirée.

Les pierres se détachent d'elle. Une maladie la désagrège. Une horrible main l'a écorchée vive.

Les photographies ne vous diront pas son état. Les photographies ne donnent pas le teint du mort. Vous ne pourrez réellement pleurer que devant elle, quand vous y viendrez en pèlerinage.

Elle est ouverte. Il n'y a plus de portes. Nous pénétrons en retardant le pas. Nous sommes déjà au milieu de la grande nef quand nous nous apercevons avoir le chapeau sur la tête. L'instinct qui fait qu'on se découvre au seuil de toute église n'a pas parlé. Nous ne rentrions plus dans une église.

Il y a bien encore les voûtes, les piliers, la carcasse, mais les voûtes n'ont plus de toiture et laissent passer le jour par de nombreux petits trous ; les piliers, à cause de la paille salie et brûlée dans laquelle ils finissent, semblent plutôt les poutres d'un relais ; la carcasse, où coula le réseau de plomb des vitraux, n'est plus qu'une muraille souillée où l'on ne s'appuie pas.

Deux lustres de bronze se sont écrasés sur les dalles. Nous entendons encore le bruit qu'ils ont dû faire. Des manches d'uniformes allemands, des linges ayant étanché du sang, de gros souliers empâtés de boue, c'est tout le sol. Comment l'homme le plus catholique pourrait-il se croire dans un sanctuaire !…

Nous prenons l'escalier d'une tour. Les deux premières marches ont sauté. Tout en le montant, notre esprit revoit les blessures extérieures. Nous devons être au niveau de ce fronton où Jésus mourait avec un regard si magnanime. Le fronton se détache, maintenant, telle une pâte feuilletée et Jésus n'a plus qu'une partie de sa joue gauche. Plus haut est cette

balustrade que, dans leur imagination, les artisans du moyen âge ont dû destiner aux anges les plus roses, la balustrade s'en va par colonne, les anges n'oseront plus s'y accouder. Puis c'est chaque niche, que l'on n'a plus, maintenant, qu'à poser horizontalement, à la façon d'un tombeau, puisque les saints qu'elles abritaient sont pour toujours défaits ; c'est chaque clocheton, dont les lignes arrachées se désespèrent de ne plus former un sommet ; c'est chaque motif qui a perdu l'âme de son sculpteur. Et nous montons sans pouvoir chasser de nous cette impression que nous tournons dans quelque chose qui se fond tout autour.

Nous arrivons à la lumière. Sommes-nous chez un plombier ?

Du plomb, du plomb en lingots biscornus. La toiture disparue laisse les voûtes à nu. La cathédrale est un corps ouvert par le chirurgien et dont on surprendrait les secrets.

Nous ne sommes plus sur un monument. Nous marchons dans une ville retournée par le volcan. Sénèque, à Pompéi, n'eut pas plus de difficultés à placer le pied. Les chimères, les arcs-boutants, les gargouilles, les colonnades, tout est l'un sur l'autre, mêlé, haché, désespérant.

Artistes défunts qui aviez infusé votre foi à ces pierres, vous voilà disparus.

Le canon, qui tonnait comme de coutume, ne nous émotionnait plus. L'édifice nous parlait plus fort. Le canon se taira. Son bruit, un jour, ne sera même plus un écho dans l'oreille, tandis qu'au long des temps, en pleine paix et en pleine renaissance, la cathédrale criera toujours le crime du haut de ses tours décharnées.

Nous redescendons. Nous sommes près du chœur. De là, nous regardons la rosace – l'ancienne rosace. Il ne lui reste plus qu'un tiers de ses feux profonds et chauds. Elle créait dans la grande nef une atmosphère de prière et de contrition. Et le secret des verriers est perdu !

En regardant ainsi, nous vîmes tomber des gouttes d'eau de la voûte trouée. Il ne pleuvait pas. Nous nous frottons les yeux. Il tombait des gouttes d'eau. C'était probablement d'une pluie récente ; mais pour nous, ainsi que pour tous ceux qui se seraient trouvés à notre côté, ce n'était pas la pluie : c'était la cathédrale pleurant sur elle-même.

Il nous fallut bien sortir.

Les maisons qui l'entourent sont en ruines. Elles avaient profité de sa gloire. Elles n'ont pas voulu lui survivre. On dirait qu'elles ont demandé leur destruction pour mieux prouver qu'elles compatissent. En proches parents, elles portent le deuil.

Le canon continue de jeter sa foudre dans la ville. Les coups se déchirent plus violemment qu'au début. Que cela peut-il faire maintenant ? La cathédrale de Reims n'est plus qu'une plaie[3].

---

[3] Albert LONDRES, « L'Agonie de la Basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914.

Annexe 5 : Reims sans la cathédrale par Albert Londres

La ruine illustre, de son ombre souveraine, recouvre depuis trois ans le martyre de sa ville. Tel, lors d'un siège, le chef qui le soutient attire seul les regards, ne laissant à ceux qui meurent avec lui que l'aumône d'une pitié anonyme, la cathédrale nuit à la cité. Cent vingt mille âmes vivaient là, ces rues étaient gaies, des fortunes se faisaient dans ces maisons, des troupes donnaient la comédie dans ces théâtres. Reims ? Mais c'était l'un des centres célèbres de la France.

Venez voir ce qu'ils en ont fait. L'écho des deux mille obus que, durant une époque, le communiqué vous apportait chaque matin ne vous a pas préparé à sa vision. Vous arrivez par la porte de Paris. De loin, la cathédrale - mais nous ne parlerons pas de la cathédrale -, vous franchissez donc la porte : silence. Il est plusieurs espèces de silence, il en est un, entre autres, que l'on appelle « silence de mort ». Nous supposons que cette expression signifie que ce silence-là n'a rien de passager, que dès qu'on le sent on comprend que jamais sur la terre où il pèse un moindre bruit ne s'entendra, qu'il est éternel : c'est le silence de Reims. Vous souffrez presque d'avoir de grosses bottes à vos pieds qui sonnent si fort à elles toutes seules. Instinctivement vous levez la tête vers les volets clos : des gens vont certainement les entrouvrir, puis apparaître pour regarder la cause de tant de tapage. Rien ne s'entrouvre. Soyons braves, n'imitons pas ce monsieur qui avait peur de son ombre. Ayons confiance dans notre propre bruit. Tout est fermé par ses devantures et ouvert par les obus. Voici la Vesle. Retournons-nous, contrôlons notre première impression ; c'est facile, la rue est toute droite. Avouons que nous avons exagéré le saisissement : silence de mort. Il serait aussi glacial de revenir sur ses pas que de continuer devant soi. Continuons.

Dans quel pays bizarre sommes-nous ? Est-ce que la population dormirait ici la journée et laisserait vides ses rues ? Phénomène singulier, l'étrangeté de ce que l'on constate est telle qu'on lui cherche immédiatement un motif autre que le motif véritable. La grande ville est déserte, nous savons pourquoi, mais quel spectacle ! Et toutes ses maisons sont abattues, décoiffées. En voilà pourtant d'intactes, leurs façades le disent. Quel fétiche les protégea ? Approchons-nous : non ! elles sont vidées. Un vampire les a sucées par le toit ; il n'y a plus un seul plancher du quatrième à la cave. Et pourtant la rue a son aspect correct. En la traversant vite, en voiture, on ne croirait pas ses immeubles ruinés. Promenons-nous. Tiens ! un homme ! un pompier. Cher pompier, comme c'est gentil à vous de représenter le genre humain dans ce désert ! Nous avons beau regarder, de droite, de gauche, cette fois, plus de correction : le chaos. Les maisons en tas n'élèvent plus vers le ciel que de hauts pans de murs déchiquetés. A laquelle appartiennent les pierres roulées à leur pied ? Toutes leurs pierres sont mêlées. Et ce n'est pas qu'un premier plan, c'est tout le quartier qui est en miettes, tout le quartier de la cathédrale. Les obus allemands ont fait les maisons numéro par numéro comme le facteur. Ils ont sonné à toutes les chambres, à la demeure des maîtres aussi bien qu'à la remise, aussi bien qu'à la bicoque du jardinier et qu'à la cage à lapins. En longueur, en profondeur, jusqu'où va l'oeil tout est par terre. Par l'idée qu'il en reste, que ceci était joli : c'était l'archevêché. Et cet hôtel ! et cet autre ! Démoli, démoli.. C'est un ossuaire d'habitations. Comble de la barbarie ! cette horreur de Palais de justice tout blanc et indigeste qui n'est même pas abîmé ! Silence.

Un bruit de moteur, ce n'est pas dans l'air, c'est bien une auto. C'est une auto civile encore ! Quel est le citoyen que ses affaires pressent tant que dans cette solitude ses simples pieds ne lui suffisent pas ? Il a une grande barbe : c'est le maire, et voilà, au surplus, sa trompe qui se met à corner ! Pour qui, grand Dieu ? Pour moi. C'était pour moi. Une semblable apparition m'avait cloué au milieu de la rue, je l'encombrais à moi seul. L'hôtel de ville est là devant nous. Pour montrer misère du mieux que nous pouvons, nous allons vous prier de vous rappeler votre enfance, quand vous bâtissiez avec les « constructions en papier ». Vous découpiez trois côtés d'une maison, déchiriez les fenêtres à coups ciseaux, et plantiez cela tout branlant, sans toit, sur un carton. C'est le magnifique hôtel de ville de Reims, si beau dans le souvenir qu'en s'accoudant, en face, contre le bec de gaz pour se le remémorer, vous sentez que vous ne pourriez pas jurer sur la sécheresse de vos yeux.

Mais une trompette ! Pas une trompe : une trompette. C'est le marchand de journaux. A qui vend-il ses journaux ? Aux moineaux ? Suivons-le, s'il est des amateurs qui vivent dans les ruines, c'est le moment de les découvrir. Le gosse souffle dans son instrument. Personne ne sort. C'est certainement un jeune fou qui s'amuse au « vendeur de journaux ». Ce n'est pas un fou, c'est nous qui sommes un incroyant, voilà une dame sur sa porte qui tend ses deux sous. Nous nous approchons poliment : « Que faites-vous, madame, ici ? » La dame nous regarde, elle est bonne, elle ne se fâche pas, elle comprend que notre indiscrétion vient de notre étonnement ; elle répond : « Je vends mes conserves, mon beurre, mon fromage », puis elle prend une chaise, la pose devant, sa porte et se met, son lorgnon sur le nez, à prendre connaissance des nouvelles. Je ne lâche pas mon petit bonhomme, il va me guider dans la vie sensationnelle de Reims. Voilà une autre femme avec un casque sur les cheveux qui l'appelle. Celle-ci est au milieu d'une place, poussant une voiture contenant de grands brocs. C'est la marchande de lait.

- Vous vendez tout de même votre lait, madame ?

- Il faut bien le vendre puisque mes vaches continuent de le faire.

Allons ! les Allemands ne sont pas maîtres de tout arrêter.

Je suis la trace du crieur. Il traverse tout un quartier à bas et crie tout de même. Ce coup il n'a pas raison sur moi. Personne n'a surgi, il n'a rien vendu. Puis le voilà dans une rue. Il soulève une lourde bâche, passe dessous et je l'entends qui recommence de crier tout gai. Nous soulevons la bâche, c'est un grand bazar, « Aux Sœurs de Charité ». Voilà des demoiselles de magasin, toutes jeunes, savez-vous, et jolies, qui offrent des pipes, des bretelles, des cannes, des bottes, des képis, des croix de guerre. Quelques officiers sont là, faisant durer les achats, appuyés sur les comptoirs, inconsciemment heureux d'entendre une voix de femme, avant de remonter à la tranchée qui est à côté, à moins d'une demi-heure !

Ainsi Reims s'écroule, au jour le jour, entre les sarraus noirs des demoiselles des « Sœurs de Charité » et sa cathédrale. Mais de sa cathédrale je ne vous dirai rien, je vous l'ai promis, et enfin je n'aime pas parler avec des sanglots dans la voix[4].

[4] Article écrit le 20 février 1918. Albert LONDRES, « Reims sans la cathédrale », *Le Petit Journal*, 22 février 1918. Albert LONDRES, *Contre le bourrage de crâne*, Paris, Arléa, 1998, p.115-119.

Annexe 6 : Le grand incendie de Reims par Henri Libermann

Il est 14 heures 35. – Cette heure comme ce jour du 19 septembre doivent rester à jamais gravés dans l'esprit de Mazurier.

A grand'peine, il peut réunir quelques chasseurs. Personne ne bouge, les hommes restent collés au remblai.

Les blessés sont emmenés vers Reims ; les morts restent sur place, pour le moment.

Une horreur indicible hante le cerveau de l'officier.

En proie au plus morne abattement, découragé, il se couche à son tour, s'absorbe dans ses pensées, ne survivant plus qu'au physique, vaguement dans un rêve, tressaillant successivement au choc des explosions proches.

Et pendant les deux heures que dure cette canonnade infernale, sans cesse il revoit la scène courte, poignante, inoubliable ; sans cesse il se demande comment il a pu échapper, lui.

Les obus rugissent toujours au-dessus des têtes, mais leur éclatement s'éloigne, se fait plus sourd. Les Allemands assouvissent leur rage bestiale, bombardent Reims, criblent la cathédrale.

De partout, les flammes se lèvent ; l'incendie grésille, étend sa nappe pourpre.

Malgré la distance, la chaleur de l'immense brasier est intolérable.

Devant cette mer de feu, devant cette destruction aveugle qui brise, annihile, détruit en quelques minutes l'une de nos plus belles villes de France, les hommes impuissants se regardent, blêmissent, silencieux.

Les bandits ! ils ne sont pas encore satisfaits de tant de ruines, de tant de deuils accumulés ? Il ne leur suffit pas de fouler, sous leur lourde botte, nos malheureuses régions, de piller, de tuer, de violer. Maintenant ils veulent faire table rase de notre patrimoine historique, anéantir jusqu'au souvenir des aïeux détestés, se venger en lâches, comme ils sont, de ces pierres dont la beauté, la grandeur les écrasent, se rient de leur haine et de leur mesquinerie !

L'incendie puissant continue son œuvre.

Comme une torche immense, entourée de gerbes d'étincelles, de nuages de fumée noire, faisant voler au loin d'immenses flammèches, la cathédrale éclaire l'indigne forfait.[5]

[5] Henri LIBERMANN, *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied. Ardennes belges, Marne, Saint-Gond, bataille sous Reims (2 août – 28 septembre 1914)*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1916, p.264-266.

Annexe 7 : Visite de Reims par Rudyard Kipling

Mais on ne trouve plus d'hiéroglyphes à Reims ; aucune brume, aucune atténuation possible devant les abominables attentats commis sur la cathédrale. Aveugle et mutilée, l'auguste ruine pointe vers le ciel, au milieu du naufrage du palais archiépiscopal, des débris de maisons amoncelés autour d'elle. Ils ont bombardé, ils bombardent encore, avec des explosifs, des obus incendiaires ; si bien que les statues, les sculptures, ont pris par endroits la couleur de la chair vive. Les gargouilles sont en pièces, les fleurons et clochetons démolis, les murs crevés et arrachés ; les fenêtres éventrées, tout dessin oblitéré. Où que l'oeil se porte sur le monument torturé, il ne trouve que profanation et sacrilège - et jamais son âme ne fut plus visible qu'aujourd'hui !

A l'intérieur (« Couvrez-vous, Messieurs, dit le sacristain, ceci n'est plus lieu consacré »), tout est balayé ou brûlé d'une extrémité à l'autre, à l'exception de deux flambeaux placés devant la niche où se dressait naguère la statue de Jeanne d'Arc. On y voit aujourd'hui un drapeau français.

Quand je vis pour la dernière fois la cathédrale de Reims, c'était par un beau crépuscule de printemps ; les grands vitraux étincelaient à l'ouest, et la seule lumière venant de l'intérieur était celle de deux cierges allumés par un Anglais pénitent en l'honneur de Jeanne d'Arc, et brûlant dans ces mêmes flambeaux.

Le grand autel était recouvert de tapis de pied ; les tuiles du pavé étaient fendues et déplacées par les lourds fragments tombés de la voûte ; on marchait sur des débris de pierre calcinée, de fer tordu, de vitraux en poudre. Le grand portail, défoncé par un obus venant a travers le jardin de l'archevêque, présentait la forme incongrue d'un tonneau. Mais je ne veux pas continuer ; la liste a été faite, et elle est en de meilleures mains que les miennes. Le souvenir en durera autant que dureront les générations parmi lesquelles le nom du Teuton sera honni, mis au ban de l'humanité - pendant ces longues années paisibles où, la guerre du corps étant finie, la guerre véritable commencera. Reims n'est qu'un des autels que le païen a dressés pour que les peuples du monde entier y viennent commémorer sa mort. C'est un ouvrage qui servira. Un signe d'infamie que toute la terre connaît aujourd'hui, et qu'ils ont laissé comme le sceau visible de leur condamnation.

Quand ils mirent le feu à la cathédrale, il y avait à l'intérieur quelques centaines de blessés allemands. Les Français en sauvèrent autant qu'ils purent, mais il fallut, de force, en laisser quelques-uns... Dans le nombre de ces malheureux, se trouvait un commandant grièvement blessé qu'on avait placé le dos appuyé à un pilier. La destinée a voulu que la marque de ses tourments demeurât empreinte sur la pierre - deux jambes et la moitié du corps, dessinés en une sorte de noir graisseux. Beaucoup de gens prient et espèrent que ce signe sera respecté, au moins par les enfants de nos enfants[6].

[6] Rudyard KIPLING, *La France en Guerre*, traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt, Paris – Nancy : Librairie militaire Berger-Levrault, 1915, p.35-39.

Annexe 8 : Rapport du docteur Capitan

Il est certain que la cathédrale de Reims est irréparablement blessée. En bien des points, les batteries ennemies l'ont atteinte dans ses parties vives. Un témoin dont nul ne songera à contester l'autorité et la qualité, c'est le savant docteur Capitan, membre de la Commission des Monuments historiques, professeur au Collège de France, membre de l'Académie de Médecine.

A deux reprises, le docteur Capitan s'est rendu à Reims, en des moments où la ville était bombardée. Nous l'avons prié de consigner pour nous ses observations, et il nous a envoyé une notice d'un caractère décisif que nous avons plaisir à publier ici et qui porte contre le vandalisme des Allemands une accusation aussi savante que sans réplique :

Les destructions produites à la cathédrale de Reims par le bombardement des Allemands, sont extrêmement nombreuses et extrêmement importantes.

Elles ont été notées jour par jour par l'abbé Thinot, l'admirable maître de chapelle qui n'a jamais quitté son poste. Il en publiera l'exposé complet après la guerre. Actuellement les constatations que l'on peut faire sont déjà terrifiantes. Je voulais indiquer ici ce que j'ai vu dans deux visites très complètes de la cathédrale que j'ai faites en tant que membre de la Commission des Monuments historiques, le 20 novembre et le 30 décembre 1914 ; la ville et la cathédrale étant encore bombardées. A distance déjà on peut constater la disparition complète de l'admirable charpente, haute de 22 mètres, qui couvrait la nef, le transept et le chœur, ainsi d'ailleurs que celle de son revêtement en plomb orné, de la charmante flèche à l'ange qui couronnait l'abside et du campanile où se trouvait le carillon au-dessus du transept. C'est pour cela que, vue du nord-ouest, de trois quarts, la cathédrale présente un aspect de vrai déséquilibre, tenant à une disproportion marquée entre le corps de la basilique décapitée et les tours.

Si l'on approche et qu'on contemple l'admirable façade qui est un vrai musée de la sculpture française du XVe siècle, les destructions apparaissent dans toute leur horreur. Toutes les pierres de la Tour Nord, compris la porte de gauche de la façade, toutes celles du milieu de la façade sont noircies ou rougies par le feu. Toutes les figures sont plus ou moins effritées, comme rognées ; nombre de têtes, de bras et de jambes sont tombés. La pierre, cuite par la chaleur de l'incendie, s'est effritée en bien des points. Deux des belles statues du porche nord de la façade sont réduites à l'état de masses informes dont sort seule la tête encore reconnaissable. On peut dire que plus des trois quarts des statues de la façade sont plus ou moins gravement détériorées ; D'autre part, les altérations de la pierre sont de telles natures, que sous l'influence de la pluie, de l'humidité et surtout de la gelée, elles s'accentueront constamment. J'ai pu le constater nettement en revoyant, le 30 décembre, les mêmes sculptures examinées le 20 novembre. C'est ainsi que, ce dernier jour, l'admirable statue de la Vierge du trumeau de la porte centrale, toute noircie par l'incendie, présentait des fissures

inquiétantes dans les draperies. Le 30 décembre, je constatai que plusieurs des plis de la robe étaient tombés et que plusieurs parties de l'enfant Jésus s'étaient détachées. En nombre de points, cette accentuation des altérations des pierres est manifeste. La craie dure dont s'étaient servis pour ces sculptures les artistes du XVe siècle se débite en lames et lamelles consécutivement à sa profonde altération par le feu. Et c'est encore par ce moyen que la destruction des sculptures progresse. Enfin, comme nous l'avons dit, plusieurs statues ont leur surface profondément altérée et devenue granuleuse. L'effritement se produit en ces points et c'est sous forme d'une poussière à gros éléments que s'en va au vent la surface des statues jusqu'à une profondeur assez grande. Ce qu'ont fait déjà en quatre mois, pour altérer encore d'avantage ces malheureuses statues, la pluie, la gelée, le vent, ils continueront à le faire jusqu'à leur destruction à peu près complète et il paraît bien difficile de l'arrêter par n'importe quel procédé artificiel.

Si l'on pénètre dans l'intérieur de l'église, on constate de profondes altérations avec effritement de toute la surface des murs en beaucoup de points, ayant atteint toutes les statues décorant la surface intérieure du mur de façade.

Toutes les parties inférieures des parois de l'église, les bases des colonnes, les soubassements, tout porte des traces importantes de feu. On peut voir aussi un grand trou d'obus dans le sol, près de la crédence du maître-autel, côté de l'épître. Des vitraux anciens, il ne reste presque plus rien. Celui de la grande rosace est plus qu'à moitié détruit. Dans une dépendance de la sacristie, un formidable projectile : du 210 probablement, a percé à la hauteur du premier étage, un gros mur en pierre de taille, y faisant un énorme trou, puis il a éclaté un peu au-dessous du premier étage d'un grand escalier en spirale, construit en longs et larges blocs de pierre de taille. Il a détruit toutes les marches, depuis le premier étage jusqu'aux premiers gradins du bas, éventrant largement cet escalier que les desservants de la cathédrale considéraient comme une vraie casemate où l'on pouvait venir se réfugier, en toute sécurité, croyaient-ils !…

Bien d'autres destructions locales ont été réalisées par les projectiles allemands, tels la destruction de l'arc-boutant d'un contrefort brisé en son milieu, des éventrements de murs en pierres de taille, la disparition d'un côté, des stalles du chœur incendiées, etc…

Mais le spectacle le plus terrifiant est celui des dessus de voûtes mis à nu par la disparition totale des combles (charpentes et toits). Au dessus des chapelles latérales, sous les grands arc-boutants des contreforts, les hauts toits des chapelles ont presque tous disparu. Il ne reste plus que des sortes de fosses assez profondes au fond desquelles on voit le dessus des voûtes et qui correspondent à l'emplacement des charpentes. Le spectacle est saisissant.

Mais bien plus poignant encore est celui que l'on a lorsqu'on se place sur la partie supérieure des voûtes de la nef au milieu de l'emplacement qu'occupait l'énorme charpente dite : la *forêt*, haute de 22 mètres, large de 14 mètres, longue de 120 mètres de la façade à l'abside et de 61 mètres sur le transept. Cette admirable charpente de 1484 supportait un toit formé de feuilles de plomb repoussées et ajourées en nombre de points et formant par exemple toute

une décoration autour de la flèche à l'ange. De cet important ensemble, il ne reste rien qu'une sorte d'immense fosse, à parois hautes de 6 à 7 mètres et dont le fond montre la partie supérieure des voûtes de la nef, du transept et du chœur, recouverte de débris de pierres, de menus fragments de charbon et de nappes irrégulières de plomb fondu provenant de la fusion des feuilles de ce métal qui recouvraient la toiture. Par places, quelques gros clous de la charpente, quelques masses spongieuses du bronze des cloches du carillon, et c'est tout. Cà et là, sur les parois, des trous d'obus et un de ces gros projectiles non éclaté, couché sur une voûte. Le spectacle est effrayant.

Il l'est plus encore lorsqu'on peut le contempler d'une des tours d'où la destruction totale des combles, la *décapitation* de la cathédrale apparaît dans toute son horreur. A mi-hauteur environ de la Tour du Nord de la façade, gisent les grosses cloches tombées et en partie brisées ou fondues.

Si, du haut de la cathédrale, on contemple la ville tout autour, on ne voit guère que ruines et destructions et c'est ainsi qu'apparaît, réduit à peu près aux quatre murs, l'archevêché, devenu musée municipal et où venaient d'être réunies les splendides collections archéologiques locales dont il ne reste absolument rien.

Voilà ce qu'il est bien facile de constater à la cathédrale de Reims… Et des projectiles sont encore tombés sur la basilique depuis notre dernière visite !

Mais, comme on l'a vu, le désastre actuel ne fera que s'aggraver. Les statues s'altéreront rapidement de plus en plus, du fait des agents atmosphériques ; les voûtes vont finir par être pénétrées par les eaux pluviales[7] et à tout cela, on ne peut porter remède, puisque les Allemands continuent à bombarder la cathédrale et la ville et que, par suite, aucune réparation ne pourrait être entreprise. Le désastre est donc formidable, en grande partie irréparable, et la destruction systématique des Allemands réussie à leur souhait. L'histoire leur demandera compte de la monstruosité de ce crime de lèse-humanité[8].

Docteur Capitan

membre de la Commission des Monuments historiques ;

professeur au Collège de France et membre de l'Académie de Médecine.

[7] Heureusement que leur épaisseur est considérable ; plus d'un mètre en moyenne (*note de l'auteur*).

[8] Georges LEPELLETIER DE BOUHELIER (dit SAINT-GEORGES DE BOUHELIER), *Les Allemands destructeurs de cathédrales et de trésors du passé (documents officiels), mémoire relatif aux bombardements de Reims, Arras, Senlis, Louvain, Soissons, etc…*, Paris, Hachette et Cie, 1915, p.62-64.

Annexe 9 : Rapport de Whitney Warren, lu à la séance du 3 octobre 1914

Messieurs,

Nous arrivâmes à Reims le vendredi 25 septembre à quatre heures et demie de l'après-midi, et nous nous rendîmes directement à la cathédrale, où je restai jusqu'à la nuit, visitant le monument, tout en conversant avec le curé Landrieux et l'abbé Thinot, entre les mains desquelles la garde de la cathédrale était restée depuis le début.

Le jour suivant, je me rendis à la cathédrale, où je restai depuis sept heures et demie du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir, visitant le monument dans ses moindres recoins, essayant de me rendre compte de l'étendue des dommages causés, soit intentionnellement ou non. Je donne ci-après les diverses phases du bombardement, autant que j'ai pu les reconstituer.

Le 4 septembre, lorsque les Allemands ont fait leur première entrée dans Reims, il y a eu un premier bombardement de leurs batteries, considéré par les Allemands eux-mêmes comme une erreur, ou le résultat d'un corps d'armée moins favorisé. Quatre bombes tombèrent sur la cathédrale, dont l'une sur le transept nord, mais ne firent que peu de dégâts.

Le 14 et le 15 septembre, quand les Allemands eurent évacué la ville et que les Français y firent leur entrée, le bombardement recommença, mais la cathédrale ne fut pas touchée.

Le 17, le monument fut atteint par deux projectiles : l'un tomba sur l'abside, l'autre sur le transept nord.

Le 18, la cathédrale fut à nouveau touchée, sur les arcs-boutants de la façade sud et sur le toit, et il y eut un gendarme et plusieurs blessés allemands tués.

Le 19, la cathédrale fut criblée de projectiles pendant toute la journée, et, à quatre heures moins le quart, l'échafaudage qui entourait la tour nord prit feu. Cet incendie dura environ une heure, au cours de laquelle deux nouvelles bombes atteignirent le toit, qui prit feu à son tour. Le curé est convaincu que l'une de ces bombes était une bombe incendiaire, car il ne peut expliquer autrement la rapidité extraordinaire avec laquelle le feu s'est propagé parmi la charpente en bois de la toiture.

L'incendie de l'échafaudage se propagea jusqu'à la porte nord de la façade principale, cette porte prit feu rapidement, et une fois qu'elle fut consumée, l'incendie se communiqua à la paille qui couvrait le sol de la cathédrale. Cette paille avait été réquisitionnée le 12 par le commandant des troupes allemandes dans le but de préparer la cathédrale pour la réception de 3000 blessés, mais l'évacuation de la ville par les Allemands rendit ces préparatifs inutiles. Lors de la réoccupation de la ville par les Français, la paille fut rassemblée pour être transportée ailleurs, mais le 17, sur les ordres du général commandant les troupes françaises, la paille fut à nouveau étendue sur le sol. On y coucha les blessés allemands et on hissa le

drapeau de la Croix-Rouge sur la tour nord, espérant que ces mesures pourraient sauver la cathédrale.

Comme je l'ai dit plus haut, le 19, le feu qui avait pris dans les échafaudages, avait, après avoir détruit les portes, gagné la paille couvrant le sol, détruisant au passage les tambours ou vestibules intérieurs des dites portes, et calcinant également les merveilleuses sculptures en pierre découvrant la totalité du mur situé à l'Ouest. Ces sculptures étaient spéciales à Reims, étant en haut et plein relief. Cette destruction est une de celles qui resteront irréparables.

Les vitraux de la nef ont été complètement détruits, ceux de l'abside existent encore, bien que grandement endommagés.

L'incendie a calciné à l'extérieur la plus grande partie de la façade et des sculptures qui la décoraient, la tour du Nord et le haut de la nef dans son entier avec les arcs-boutants et les tourelles qui les surplombaient. La pierre, tout au moins en surface, est endommagée d'une façon irréparable : partout où les flammes ont passé la surface se détache sous le doigt et conséquemment tous les motifs décoratifs sont absolument perdus.

Le trésor fut sauvé au commencement de l'incendie par les prêtres, et les tapisseries si renommées avaient déjà été enlevées précédemment. La moitié des stalles ont été détruites ; l'orgue est intact et plusieurs crucifix et tableaux dans l'abside n'ont pas été touchés.

S'il reste quelque chose du monument, cela est dû à la construction solide de ce que j'appellerai la carcasse de la cathédrale, et non, j'en suis fermement convaincu, à un désir de la part des Allemands d'épargner le monument. Les murs et les voûtes sont d'une solidité qui défie même les engins modernes de destruction, car le 24, lorsque le bombardement fut repris, trois bombes tombèrent sur la cathédrale, mais les voûtes résistèrent merveilleusement et ne furent même pas perforées.

Si la cathédrale d'Amiens avait subi le même sort, les voûtes auraient sans aucun doute cédé, par suite de la légèreté de leur construction, les arcs-boutants se seraient écroulés entraînant la destruction des murailles et il ne serait resté qu'une masse de pierres informes, à l'exception peut-être des ruines des tours. Si donc il reste quelque chose de la cathédrale de Reims, je considère que cela est dû uniquement à la solidité de la construction et non au désir de l'ennemi de sauver le monument d'une destruction totale, qui était voulue. La cathédrale domine le reste de la ville ; et il aurait été facile d'en éviter la destruction étant donnée l'inutilité de semblable mesure contre un monument servant en outre d'hôpital. Le quartier qui se trouve entre la cathédrale et le front ennemi est détruit, y compris le palais épiscopal, qui renfermait le musée archéologique, la chapelle épiscopale et ce qui était connu sous le nom d'appartements des Rois. Dans ce quartier détruit se trouvaient les principales maisons de commerce.

La seule explication que l'on puisse donner de cette profanation est une rage de destruction qui semble avoir frappé une partie de l'armée allemande.

Il y a encore au monde deux monuments d'une importance presque aussi grande qui courent le risque de subir un sort semblable : ce sont les cathédrales de Noyon et de Laon. Espérons cependant qu'elles seront respectées, malgré l'attentat qui a mis le glorieux monument de Reims en ruines.

Le vendredi 25 septembre, les Allemands ont en outre bombardé l'abbaye de Saint-Remi à Reims, une bombe explosant à l'intérieur et détruisant une grande quantité de vitraux. L'hôpital civil, qui occupe le cloître de Saint-Remi, reçut pour sa part neuf bombes, dont l'une tua quatre malades dans leurs lits, et une autre l'un des infirmiers. Il est inutile de faire remarquer que ce bâtiment était également protégé par le drapeau de la Croix-Rouge.

Le dimanche 27, j'ai passé environ deux heures au sommet de la tour Nord de la cathédrale, derrière les parapets j'ai assisté là au bombardement des troupes françaises qui se trouvaient aux alentours de la ville à environ deux kilomètres de mon point d'observation. Il était intéressant de voir avec quelle précision les obus allemands arrivaient par groupe de six à des intervalles d'environ trois à cinq minutes. Les troupes françaises étaient admirablement cachées ; il était presque impossible de les découvrir, leurs canons étant dissimulés sous de la paille ou des feuilles de betterave suivant la nature du terrain où ils se trouvaient et ne projetant aucune fumée, et cependant les Allemands semblaient avoir repéré exactement l'endroit où ils se trouvaient, continuant un bombardement ininterrompu, tous leurs projectiles tombant l'un après l'autre dans les mêmes parages, sans, m'a-t-il semblé, aucune déviation apparente, ce qui m'a confirmé que la destruction de la cathédrale était absolument préméditée et voulue.

Si la partie commerciale de la ville est entièrement détruite, dans d'autres endroits on trouve aussi de grands dégâts, produits par des projectiles perdus. Et cela ne fait qu'ajouter à l'impression de destruction inutile. Le curé de la cathédrale m'a raconté que, pendant leur occupation, les Allemands avaient établi au sommet de la tour Nord un poste d'observation muni d'un projecteur électrique, qu'ils emportèrent avec eux. Pendant les premiers jours de la réoccupation de la ville, quelques officiers français montèrent parfois au haut de la tour pour examiner les environs, mais le curé s'y opposa fortement et ils d'abstinrent par la suite. Pendant les deux jours que j'ai passés à Reims, personne autre que moi n'est monté sur la plate-forme de la tour[9].

[9] Whitney WARREN, *Etat de la Cathédrale de Reims après le bombardement*, rapport lu à la séance du 3 octobre 1914 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1914, 8 p.

<u>Annexe 10 :</u> Rapport de Whitney Warren, lu à la séance du 6 janvier 1917

Messieurs,

J'arrive de Reims, où j'ai passé deux jours à examiner la cathédrale et à la visiter en détail, ainsi que le reste de la ville ; j'ai interviewé les habitants et consulté les documents relatifs au bombardement, afin de compléter mon rapport du 25 septembre 1914

La statistique montre que, depuis lors, 39000 obus sont tombés sur la ville, sans compter ceux qui sont perdus dans les quartiers déserts et évacués ; au total, on peut estimer le nombre des obus à 60000 au moins ; 545 civils ont été tués, dont 86 enfants et 192 femmes ; les blessés sont au nombre de 642.

Chaque fois que les Français obtiennent un succès, quelque part, l'ennemi se venge sur l'otage que représente Reims : ceci sans crainte qu'on lui riposte, car toute riposte serait un prétexte pour un anéantissement général.

Après la reprise de Douaumont, à la suite du bombardement effectué en l'honneur de cet événement, 1260 obus furent relevés et il faut bien en compter 2000, si l'on additionne ceux qui forcément, n'ont pu être dénombrés. A cette occasion, la cathédrale reçut pour sa part 3 obus de 150 sans énumérer ceux qui sont tombés sur les voûtes et qui ont échappé à la vérification.

Le 12 juillet, un obus de 210 perça les voûtes du transept sud ; autrement, comme je l'ai déjà constaté, la carcasse de la cathédrale, construite avec la solidité d'une forteresse, a noblement résisté, mais les trois hivers qui se sont écoulés, depuis l'incendie du toit, ont eu beau jeu pour tout abîmer, étant donné que les voûtes sont sans protection. L'eau s'est accumulée derrière le haut parapet qui couronne le monument et elle pénètre tout autour de la cathédrale, comme à travers un crible. Combien de temps les voûtes résisteront-elles ? C'est un problème. Il est de toute nécessité de les garantir avec du ciment, ou avec un toit provisoire en papier, mais les autorités militaires se refusent à cette tentative, parce que si les aéroplanes ennemis constataient ces travaux, ils braqueraient leurs canons sur la cathédrale ; ainsi, le plus parfait monument de l'art médiéval français se trouve dans la plus fâcheuse posture, et dans l'alternative d'être détruit soit par les éléments, soit par l'ennemi ; si le moindre effort est fait pour sauver ses ruines. L'Allemand peut se vanter devant le monde d'avoir abîmé un des plus merveilleux édifices que l'homme ait élevé à la gloire de Dieu.

On a dit que la cathédrale avait été utilisée comme observatoire. Mgr le cardinal Luçon, évêque de Reims qui a bien voulu m'accorder deux longues entrevues, et qui a vécu dans l'ombre de la cathédrale depuis son retour du conclave de Rome, en septembre 1914, le cardinal Luçon, dis-je, fait serment, sur l'honneur, qu'aucun observatoire d'aucune sorte n'a existé depuis la suppression d'un poste sans fil, bien avant l'arrivée des Allemands dans la ville. Aucune artillerie, aucune troupe n'a stationné dans le voisinage. Le cardinal Luçon

affirme qu'il n'y a d'excuse ni pour le bombardement initial, ni pour les suivants. La cathédrale a reçu au moins 199 obus, et tout ce qui l'entoure a été annihilé. La modeste propriété du cardinal a reçu 16 obus, dont 5 sont tombés sur sa maison même. Par miracle les habitants ont pu échapper à la mort. Parmi tous les héros de la guerre, il n'est pas de plus pure figure que celle de ce prince de l'Eglise, sans peur, sans amertume, fidèle au poste, comme le commandant d'un dreadnought en action.

Ce qui est pitoyable, c'est de penser que cette nef magnifique est uniquement un otage. Que les Français fassent un mouvement, et immédiatement des représailles s'organisent contre cette victime spirituelle !

Dieu merci, vous allez chasser les Barbares ; ils ne laisseront que des ruines, mais l'âme de ces ruines restera immortelle ![10]

[10] Whitney WARREN, *L'Agonie de Reims*, rapport lu à la séance du 6 janvier 1917 à l'Académie des Beaux-Arts, Paris, Institut de France, 1917, 5 p.

<u>Annexe 11 :</u> Témoignage du général de division Igert

Paris, 14 mai 1927

[…] Le 5 avril 1918, je me trouvais sur la place du Parvis pendant une accalmie, lorsque le bombardement allemand se rallume tout à coup avec une violence extrême et venant du fort de Brimont dont les observateurs m'avaient vu avec un groupe qui m'accompagnait.

Surpris par les 105 fusants qui balayaient la place, nous nous sommes jetés à plat ventre à l'abri du socle de la statue de Jeanne d'Arc. Des obus de gros calibre s'abattaient sur cette malheureuse Cathédrale et c'était un spectacle navrant de voir tomber d'immenses débris de ce joyau.

A un moment donné, je me suis, poussé par un sentiment indéfinissable, glissé à plat ventre jusque sous le porche principal, protégé en partie par des sacs à terre.

A peine arrivé, je m'étais appuyé à l'intérieur de l'édifice contre un pilier lorsqu'une salve d'obus de très fort calibre tomba sur le sommet de l'entrée de la grande nef, faisant s'écrouler une partie de la voûte et projetant des éclats dans tous les sens.

Des masses de pierre de taille tombèrent à mes pieds alors qu'instinctivement je me garais en m'aplatissant contre la partie droite du mur de façade.

Par-dessus les pierres de la voûte vinrent s'écraser des débris importants du vitrail central et je me précipitai pour les ramasser, dans l'intention de les sauver et de les rendre à la ville de Reims après la guerre, si je survivais.

Je suis très heureux de pouvoir contribuer à remplacer une partie de la verrière entièrement restaurée par des morceaux authentiques.

J'ai été très ému par le discours touchant que vous avez prononcé à Reims, et j'ai pensé que vous voudriez bien accepter d'être le légataire tout qualifié pour rendre à Monseigneur le Cardinal Luçon la partie de la verrière et quelques autres fragments de vitraux des XII – XIII – XIV que je me suis fait un devoir, malgré le danger, de sauver d'une destruction totale[11].

[11] Lettre du Général Igert au Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, 14 mai 1927, MAP, 81/51 197/32 144.

Dualité des témoignages de guerre : côté allemand

Annexe 12 : Le Bombardement de la Cathédrale de Reims, exposé général par le ministère de la Guerre allemand

Peu d'événements de la guerre actuelle ont fourni à nos adversaires un sujet d'accusations dénuées de fondement, haineuses, aussi favorablement accueilli que le bombardement de la Cathédrale de Reims. Une foule d'écrivains connus et anonymes ont cru devoir faire chœur avec le Gouvernement français, en dépit de toutes les rectifications allemandes, pour attribuer ce bombardement à une rage de destruction pure et simple, qu'aucune nécessité militaire ne justifiait. Pourtant, dès le 23 Septembre 1914, le commandement en chef de l'armée allemande donnait une explication officielle de la cause du bombardement, uniquement occasionné par l'emploi d'une des tours de la cathédrale comme poste d'observation. C'est là un fait constaté, auquel toutes les dénégations de nos ennemis sont incapables de rien changer.

Il est démontré d'une manière incontestable qu'immédiatement après l'évacuation de la ville de Reims par nos troupes, l'Etat-major français utilisa la Cathédrale pour y établir un poste d'observation. Le journal français « l'Illustration », dans son numéro du 26 Septembre 1914, parle d'un projecteur électrique installé dès le 13 Septembre sur la tour septentrionale. Confirmation nous en est donnée dans le numéro du même journal du 10 Octobre 1914, par un article de l'abbé Thinot, directeur de la maîtrise, où il est dit en outre que ce projecteur a fonctionné au moins pendant toute la nuit du 13 Septembre 1914.

Un récit publié dans une revue anglaise spéciale « The Wine and Spirit Trade Records » à la date du 8 Novembre 1914 sous la plume de M. Frank Heiger Butler, de la maison Heiger and Butler Ltd, Londres, RegentStreet, nous apprend que ce Monsieur, monté sur le haut de la tour de la Cathédrale, afin d'observer la marche du combat, y trouva, en même temps que le pavillon de la Croix-Rouge, un téléphone, un appareil d'éclairage électrique et des lits militaires.

Mais les Français n'ont pas utilisé seulement la Cathédrale en vue de la guerre ; il y ont fait servir également les alentours immédiats. Le correspondant parisien du « Times » écrit par exemple le 22 Septembre 1914 : « Le bombardement de la Cathédrale a été provoqué selon toute apparence, théoriquement du moins, par le fait que les Français avaient porté dans l'intérieur de la ville leur artillerie, à laquelle les canons ennemis répondaient avec une grande rigueur ». Et même en quittant la Cathédrale, le correspondant a vu « at the main street » un parc d'artillerie français ayant pour soutien en arrière un fort détachement d'infanterie.

Ces récits d'une presse assurément exempte de toute pensée hostile aux Français, sont pleinement confirmés par les observations des Allemands. Un réserviste du régiment d'infanterie n°24, Franz Beckmann, fait prisonnier à Reims le 13 Août 1914, et retourné depuis en Allemagne, déclare sous la foi du serment avoir reconnu distinctement à plusieurs

reprises, de l'ambulance installée dans l'école de la place Belbeour dans le voisinage immédiat de la Cathédrale, des observateurs militaires, sur la tour, entre le 16 et le 19 Septembre 1914. Des aviateurs ont fait une constatation analogue, et ne laissant subsister aucun doute. Ils ont signalé en outre de l'infanterie, des batteries lourdes et des colonnes de munitions à certains endroits de la ville, transformée intérieurement en une véritable place forte, loin de demeurer sans défense. Ordre fut donc donné en conséquence de tirer sur Reims afin de disperser ces rassemblements de troupes, toutefois avec la recommandation expresse du commandement en chef d'armée d'épargner dans tous les cas la cathédrale. Depuis le 12 Septembre, une lutte acharnée d'artillerie faisait rage entre les batteries françaises établies dans la ville et aux abords de celle-ci, et les batteries allemandes. Le 19 septembre à 2h du matin, des rassemblements de troupes ayant été signalés près de la Cathédrale, les alentours immédiats de l'édifice furent pris comme objectif par toute notre artillerie. Le tir s'effectuait avec la plus grande précaution, à l'aide d'un plan de la ville remis aux chefs de batterie. Entre 10h et 11h du matin, le chef de la batterie de mortiers du régiment d'artillerie à pied 40… constata au moyen de la lunette à branches, sur une des tours de la Cathédrale, un poste de signaleurs, d'où partaient des signaux par fanions. Des aviateurs ayant confirmé cette observation, le chef de batterie fit prévenir le commandant de la division, lieutenant-général…, qui se convainquit par lui-même, avec la lunette à branches, du poste d'observation. Les schrapnels envoyés ne parvinrent pas à déloger le poste. Une demande fut alors adressée au commandement en chef, afin de savoir si, dans ces conditions, la défense de tirer sur la Cathédrale avait raison d'être maintenue. La réponse fut qu'un coup de mortier pouvait être envoyé sur la tour de la Cathédrale, au cas où aucun doute possible ne subsisterait au sujet du poste d'observation ennemi.

A midi 15 minutes, un officier d'état-major, le capitaine… apporta au chef de batterie l'ordre d'ouvrir le feu contre la Cathédrale sous réserve de la condition précédente. Le porteur de l'ordre ayant constaté lui-même avec la lunette à branches l'exactitude des observations transmises, un coup de mortier fut envoyé sur la Cathédrale à midi 20 minutes. Le projectile atteignit la tour juste à l'endroit où se tenait le signaleur. La capitaine… put observer le résultat… Le signaleur ne reparut plus, le feu cessa contre la Cathédrale.

Vers 5h du soir, le poste d'observation de la batterie constata que la basilique brûlait. L'incendie devait provenir des échafaudages dressés autour de l'église pour des travaux de restauration, auxquels le feu avait été communiqué des maisons voisines en flammes. Cet incendie dura pendant deux jours. Lorsqu'il se ralentit, on constata la destruction de la toiture de la Cathédrale. A part l'effet du coup de mortier tiré contre la tour, aucun autre dégât ne put être établi. Mais le pavillon de la Croix-Rouge continuait à flotter sur la tour.

Tel est le seul cas où la Cathédrale elle-même a été prise pour objectif.

Quelques jours après, le 22 ou le 23 Septembre, les aviateurs signalèrent de nouveau des batteries ennemies à droite et en arrière de la Cathédrale. Notre artillerie dirigea encore son feu contre elle d'un plan de la ville. Pendant le tir, un coup atteignit non intentionnellement la

toiture consumée de la Cathédrale, sans qu'il y eût faute de pointage, d'après les constations postérieures de l'officier de la batterie. Si d'autres projectiles atteignirent encore l'édifice, ce fut un pur effet de hasard, facilement explicable par la proximité immédiate des buts véritables. Sauf la lutte presque journalière d'artillerie contre les batteries établies dans l'intérieur de la ville, les bombardements de quelque importance ont toujours eu lieu d'après un ordre de répartition exacte des différents quartiers de la ville. Dans tous les bombardements, sur l'injonction expresse du Commandement en chef, la Cathédrale ainsi que l'amas des couvents et ambulances au sud-est de la ville, sont demeurés à l'abri des projectiles. Le feu a été toujours dirigé uniquement sur les positions ennemies de l'intérieur et des abords de la ville, sur les gares, sur les voies ferrées et sur les jonctions importantes de rues. Dans ce cas encore, les ordres les plus formels prescrivaient de ne tirer sur la Cathédrale qui si son emploi pour des usages militaires était constaté sans aucun doute possible.

Ainsi qu'il ressort de tout ce qui précède, la ville fortifiée de Reims entrait bien dans la ligne de défense prévue par le commandement en chef de l'armée française. L'artillerie ennemie ne s'est pas contentée de positions établies aux environs immédiats de la ville, mais a encore utilisé les endroits libres à l'intérieur de celle-ci, et même le voisinage direct de la Cathédrale. La ville était encombrée de masses de troupes, raison suffisante déjà pour justifier la nécessité d'un bombardement. L'intention primitive d'épargner complètement la Cathédrale fut déjouée par suite de l'installation de pièces de gros calibre à proximité de l'édifice et par l'emploi d'une des tours à des observations, d'où l'obligation d'un bombardement pour les batteries allemandes.

L'étendue des dégâts causées par le bombardement est imputable aux Français eux-mêmes, car les dégradations bien regrettable des sculptures de la façade principale et les suites de l'incendie de l'intérieur ne proviennent nullement de l'effet immédiat des projectiles, mais bien de l'incendie des échafaudages. Ceux-ci ont brûlé pendant des heures le 19 Septembre, sans que la moindre tentative ait été faite pour arracher les poutres en flammes ni pour combattre le foyer dangereux de destruction. Par une négligence presque inconcevable, aucune mesure ne fut prise en temps utile pour protéger ces précieux chefs-d'œuvre, malgré le large espace de temps disponible depuis l'évacuation de la ville. Ainsi d'après certains journaux suisses, le « Cri de Paris » a-t-il adressé avec forte raison les plus violents reproches à la municipalité de Reims pour ce manque incroyable de prévoyance. La faute de ce lamentable désastre retombe donc uniquement sur les Français.

Pour tout juge impartial, il est parfaitement clair que les troupes allemandes ne se sont rendues coupables d'aucun acte contraire au droit des gens envers un monument historique, et que le bombardement de la ville et de la cathédrale était une nécessité militaire. Il semble d'ailleurs opportun de rappeler ici à cette occasion un défi formel à toutes les lois de l'humanité et à toutes les conventions internationales, à la charge des Français, qui auraient agi beaucoup plus sagement en n'attirant pas l'attention du monde entier sur des faits dont l'ignominie entache leur honneur seul, et non l'honneur allemand.

D'après les témoignages de la sœur Alwine Ehlert, de Berlin, du Dr Pflugmacher, médecin-major, de Postdam, et du vicaire Johannes Prüllage, de Stadtlohm en Westphalie, de nombreux blessés, tous allemands, bien entendu, furent retirés le 17 Septembre 1914 de l'ambulance installée dans les caves de la maison Mumm et transférés à la Cathédrale. Le but de ce transfert est bien évident : la présence de blessés dans l'église autorisait à hisser le pavillon de la Croix-Rouge sur la Cathédrale, en permettant au poste d'observation de diriger le feu meurtrier de l'artillerie française, sous la protection d'un signe religieusement respecté jusqu'à présent par toutes les nations. Tour vraiment infernal, dont l'infamie et la bassesse n'ont été surpassées que par le mode d'exécution. La fumée ayant rendu le séjour dans la Cathédrale intenable, une partie des blessés enfermés parvint à gagner la cour et à trouver un refuge dans les bâtiments que l'environnent. Ceux-ci étant menacés à leur tour par le feu, il fallut se résoudre à chercher son salut en plein air. La place devant la Cathédrale était vide, mais une foule compacte, maintenue par un cordon de factionnaires, occupait les rues aboutissantes. A la vue des blessés s'avançant sur la place les mains levées, une clameur s'éleva de la multitude, qui rompit la chaîne des factionnaires et excita les soldats à tirer sur les Allemands. Les coups de feu dirigés contre ces malheureux leur fit regagner la cour de la Cathédrale, bientôt entourés également par les militaires français ; toute issue devenait ainsi impossible. Comme le feu n'avait pas encore gagné les bâtiments, les blessés cherchèrent à s'y garantir contre la fumée et contre la fureur de la foule et des soldats, en se réfugiant dans les coins, sous les tables, derrière les meubles. Dans cette situation lamentable, ils furent massacrés sans pitié et lâchement par des soldats français. Une faible partie seulement d'entre eux échappa à cette tuerie, pour être emmené plus tard, au milieu des insultes abominables et des coups de la foule et des hommes de l'escorte.

Bien que l'incendie augmentât d'intensité et rendit de plus en plus périlleuse la situation des blessés demeurés dans la Cathédrale, ceux-ci se virent refuser toute sortie, avec des menaces. Sans le secours opportun et la protection efficace d'un ecclésiastique, mu par un noble sentiment d'honneur et d'humanité, tous les blessés enfermés là étaient inévitablement voués à une mort affreuse. Une partie du moins fut sauvée, car un certain nombre d'hommes grièvement blessés, incapables de se mouvoir eux-mêmes, périrent dans les flammes, ce qui fournit au correspondant de la « National Weeklys », Achwead Bartlett, l'occasion d'écrire avec un impudent cynisme dans le numéro de cette revue anglaise du 31 Octobre 1914 : « Of the unique carved figures on the bases of the two towers inside Notre-Dame, which no other cathedral prouesses, little remains except a lass of charred and blackened stone on the floor and the murmified ouluies of some of the upper figures which looked, when I as there, exactly litte bodies of the burnt German wounded lying a few yards away ».

<u>Annexe 13 :</u> Témoignage de Franz Beckmann

Hanovre le 12 Décembre 1914

A comparu dans l'enquête sur les mauvais traitements infligés aux blessés le témoin ci-dessous, lequel, après avoir eu connaissance de l'objet de l'enquête et avoir été averti de l'importance du serment à prêter, a été entendu.

Identité du témoin : Franz Beckmann, 28 ans, catholique, commerçant, domicilié à Lohne (Oldenbourg), actuellement soldat à la 2ème Compagnie de réserve du régiment n°74.

Déposition : Dans l'après-midi du 12 Septembre, avec un camarade de ma compagnie, Elbers, nous avons été envoyés à Reims pour y faire des achats, lorsque à 7 h du soir, les troupes allemandes, et aussi notre compagnie, traversèrent la ville en l'évacuant, sans que nous nous fûmes aperçus de rien. Nous nous rendîmes alors dans une des ambulances allemandes restées sur les lieux, installée dans l'école de la place Bellecour.

Il s'y trouvait encore les blessés et les infirmiers volontaires ; les médecins allemands étaient partis.

Nous sommes restés là après avoir vainement essayé de nous frayer un chemin pendant les combats de rues qui eurent lieu le 13 Septembre.

Le matin de ce jour là, un certain nombre de médecins et d'officier français se présentèrent, ainsi qu'une infirmière française qui parlait allemand. Avec son aide, les médecins s'informèrent sommairement de l'état des malades, puis se retirèrent. Dans la matinée du 19 Septembre, après que la ville eut été moins violemment bombardée depuis le 16, le bombardement de la cathédrale commença. Du 16 au 19 Septembre nous avions vu régulièrement sur une des tours de la cathédrale dont nous étions à proximité immédiate, plusieurs observateurs militaires. Depuis le moment où la cathédrale fut bombardée, ces observateurs transférèrent leur poste sur toit d'une ambulance allemande, également située tout près de nous, et surmontée du pavillon de la Croix-Rouge.

Les observateurs s'installèrent dans une tour en bois vraisemblablement adaptée sur le toit pour cet usage ; nous pourrions très bien les observer de notre ambulance. Le bombardement de la cathédrale surexcita au dernier degré les esprits chez les Français ; l'infirmière en particulier éclata en violentes injures contre tout ce qui est allemand, en disant que nous étions pires que les Huns. Le lieutenant de réserve Kriester, du régiment d'infanterie n°92 (architecte à Brunswick), blessé et séjournant dans notre ambulance, nous a également déclaré que les insultes du médecin et de l'infirmière qui les soignèrent finissaient par lasser sa patience.

La présente déposition lue, approuvée et signée

Signé : Franz Beckmann

Le témoin a prêté le serment prescrit

Signé : Müller Signé : Loewe

<u>Annexe 14 :</u> Témoignage d'un général d'infanterie

Le 19 mars 1915

Par ordre de … a comparu comme témoin :

Le général d'infanterie, commandant la … division, lequel après avoir été avisé de la prestation obligatoire du serment, a été entendu.

Identité du témoin … Nom … Age … Confession.

Déposition : La division se trouvait engagée devant Reims à … où se trouvait en même temps le poste d'observation de la batterie de mortiers du capitaine … Nous fûmes avisés que des aviateurs avaient constaté la présence d'infanterie sur la place de la cathédrale, et que sur la tour de droite, visible d'ailleurs pour nous, un poste d'observation était incontestablement établi. Ce poste d'observation, chargé selon toute apparence de diriger le feu des batteries ennemies, pouvait être distinctement observé avec la lunette à branches, par un temps clair et serein. J'ai vu moi-même des hommes faisant des signaux au moyen de fanions. Il ne fallait pas songer à déloger ce poste par un feu de shrapnels. La distance entre nous et la cathédrale était, si je ne me trompe, de … mètres. Une demande fut donc transmise au commandement en chef pour savoir s'il serait permis d'employer, afin de déloger le poste d'observation, les mortiers dont le feu battait les alentours de la cathédrale dans le but de disperser les rassemblements de troupes déjà signalés sur la place. L'autorisation nous fut également transmise par téléphone. Un mortier lança alors un projectile qui atteignit la tour de droite à 2 ou 3 mètres au-dessous de la plate-forme et ne causa que des dégradations peu importantes, à en juger du moins d'après l'observation avec la lorgnette. Ce fut le seul coup envoyé, car le but était atteint, le poste d'observation ayant disparu de la plate-forme ; en tout cas je ne l'ai plus revu.

Au moment où le mortier tira, je me trouvais dans l'abri ; mais le capitaine… officier d'état major de la division a observé la chute du projectile au moyen d'une lunette à branches.

La présente déposition lue, approuvée et signée

Signé……

Le témoin a prêté ensuite le serment

Signé : v. Schmidt-Phiseldeck
Conseiller de justice militaire

Signé : Schlagowsky
Surnuméraire de greffier

<u>Annexe 15 :</u> Témoignage d'un capitaine d'artillerie

Le 29 mars 1915

A comparu comme témoin dans l'enquête sur les prétendues violations du droit des gens, imputée aux troupes allemandes (bombardement de la ville et de la cathédrale de Reims, le capitaine… chef de batterie au régiment d'artillerie à pied n°…,lequel, après avoir été avisé de l'importance du serment, a déposé comme il suit :

Identité du témoin… Nom… Age…

Déposition : Je commande la batterie de mortiers de mon régiment. A l'arrivée du… corps devant Reims, ma batterie fut commandée pour bombarder la ville. Le 19 Septembre 1914, elle était prête à ouvrir le feu. Je fus avisé de la présence de batteries lourdes, de colonnes de munitions et de voitures sur certains points à l'intérieur de la ville. Il s'agissait donc, tout d'abord, de prendre ces points pour objectifs. L'ordre de bombarder la ville était accompagné d'un ordre du grand Quartier général prescrivant de ne tirer en aucun cas sur la cathédrale. J'avais en ma possession, je dois le faire remarquer, un plan de la ville de Reims. Le bombardement commença à 7 heures du matin, et toute l'artillerie y prit part. Ma batterie se trouvait à … mètres de la cathédrale ; entre 10 et 11 heures du matin, je constatai moi-même au moyen de la lunette à branches un poste de signaleurs français sur la cathédrale. J'observai exactement les signaux donnés par leurs fanions. Des officiers aviateurs vinrent alors me dire que d'après leurs reconnaissances un poste d'observation se trouvait sur la cathédrale. J'ai oublié les noms de ces officiers. La station de signaleurs constatée par moi était installée sur la tour de gauche pour un observateur faisant face à l'édifice. Je transmis mes constations au commandant de la division, lieutenant-général… qui se rendit compte par lui-même de l'existence de la station à l'aide de la lunette à branches. Le lieutenant-général dut, je le suppose, transmettre mon rapport au commandement en chef, car à midi 25, le capitaine… officier d'état major de la… division, m'apporta l'ordre direct de tirer sur la cathédrale, à condition qu'aucun doute ne put subsister au sujet de son emploi pour l'observation. Le capitaine… s'est convaincu également par lui-même, avec la lunette à branches, de la justesse de mon observation. Il a aussi constaté par le même moyen le résultat d'un seul coup tiré contre la tour. Ce coup fut envoyé à midi 20 minutes. Il atteignit le coin inférieur gauche de la plate-forme de la tour de gauche, là où j'avais vu le signaleur. Le capitaine… en a exactement observé l'effet. Le but cherché ayant été obtenu, le tir contre la basilique cessa immédiatement. Ma batterie n'a envoyé que ce coup unique sur la cathédrale, car ensuite aucun des signaleurs ne reparut plus en haut de la tour. A 5 heures du soir, je vis que la cathédrale brûlait. L'incendie provenait manifestement de l'embrasement des échafaudages dressés autour de l'église, auxquels le feu avait été communiqué par les maisons voisines en flammes. Le quartier environnant la cathédrale ainsi que cette dernière continuèrent à brûler pendant environ deux jours. Au bout de ce temps, quand l'incendie diminua d'intensité, on vit que la toiture de la cathédrale avait été consumée. Mais sauf le coin de la tour gauche atteint

par le projectile parti de ma batterie, on ne put découvrir aucune autre dégradation à l'édifice. Sur la tour flottait à présent un pavillon de la Croix-Rouge.

Le 22 Septembre, ou peut être bien aussi le 23, des aviateurs signalèrent la présence d'une batterie lourde ennemie, postée à droite et en arrière de la cathédrale. Un croquis de l'emplacement de cette batterie me fut donné. J'ouvris alors le feu sur elle à… mètres. Pendant le tir, un coup atteignit non intentionnellement la toiture brûlée de la cathédrale. Je questionnai alors la batterie par téléphone, et le lieutenant… officier de batterie me fit savoir qu'il avait contrôlé le pointage sans constater aucune faute de direction. Malgré le pavillon de la Croix-Rouge hissé sur la tour, on me raconta à plusieurs reprises que nos aviateurs, après le bombardement de la cathédrale y avaient encore constaté l'installation d'une station radiotélégraphique.

La présente déposition lue, approuvée et signée

Signé…

Le témoin a ensuite prêté le serment prescrit

Signé : Weiffenbach Signé : Ziemer

<u>Annexe 16 :</u> Témoignage du vicaire Johannes Prülage

Stadtlohn (Westphalie), le 22 juillet 1915

Le soussigné, resté à Reims le 12 septembre 1914 avec des blessés allemands en qualité d'infirmier volontaire et revenu de captivité en France le 12 juillet 1915, adresse au Ministère de la guerre prussien, à la demande de la Commission d'échange, le rapport ci-dessous au sujet des évènements accomplis dans la cathédrale de Reims et à côté.

Le dimanche 13 septembre, Reims fut évacué par les Allemands. Dès les jours suivants, les nombreux blessés et malades allemands répartis dans divers hôpitaux furent tous transférés dans la cathédrale, la plupart semble t'il, le jeudi 17 septembre. Le personnel allemand de santé les accompagna. Quand les blessés arrivèrent dans l'église, celle-ci n'était point dégarnie de ses bancs, et continuait à servir au culte : on y disait des messes et les fidèles pouvaient aller et venir.

L'espace réservé aux blessés, entre les rangées de bancs et le portail principal n'était séparé du reste de l'église que par une corde, et n'occupait qu'une toute petite partie de l'intérieur. De grands tas de paille et des couvertures en grand nombre avaient été apportés pour le couchage des blessés. Mais la place leur servant de séjour se trouva bientôt envahie, car il arriva plus de 150 blessés, laissés aux soins d'un médecin allemand, de trois sœurs allemandes, et de deux infirmiers volontaires allemands. Les hommes grièvement blessés se couchèrent, ceux blessés légèrement cherchèrent à se rendre utiles de leur mieux. L'encombrement obligea beaucoup de ces derniers à gagner la tour, dont les escaliers furent bientôt remplis sur plusieurs étages. Toutefois, un fantassin français en armes interdit à ces hommes de monter plus haut. Un ecclésiastique français ayant voulu hisser au sommet de la tour un grand drapeau de la Croix-Rouge, les Allemands légèrement blessés s'offrirent à l'aider dans cette tache ; mais l'accès leur fut également interdit, et le prêtre dût se faire seconder par un sacristain.

Dès le 13 septembre, l'artillerie allemande commença à tirer du nord sur les positions françaises au sud de Reims ; ces positions se rapprochèrent de la Ville le 14 septembre et furent même établies à l'intérieur. Drorog, réserviste au 3ème régiment de grenadiers de la Garde observe une batterie française qui tirait d'un endroit situé de 500 à 800 mètres seulement de la cathédrale.

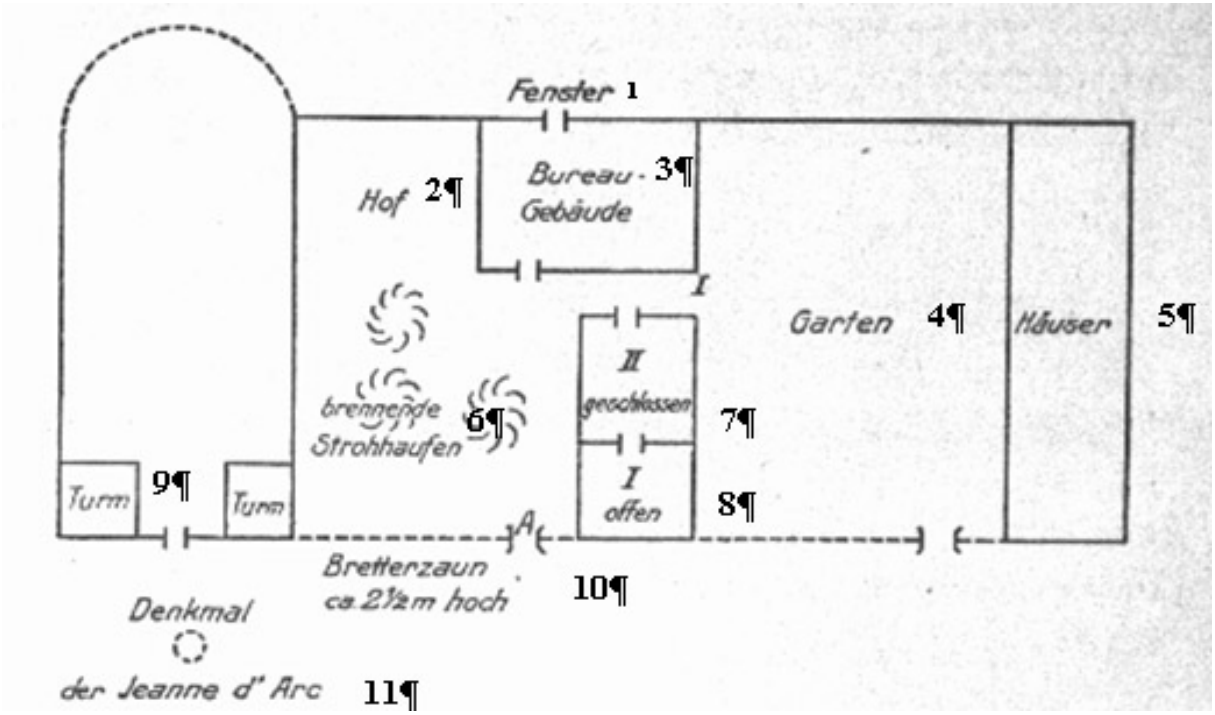
Le vendredi 18 septembre, à 9 heures du matin, les obus allemands atteignirent la cathédrale même. Le premier semble avoir éclaté près de l'église dont quelques vitraux seulement furent brisés. Le second frappa contre un pilier ; un croisillon de fenêtre arraché tomba dans l'intérieur de l'édifice ; plusieurs blessés furent atteints par les masses de pierre tombantes. L'un d'eux mourut sur le champ, un autre, grièvement touché, succomba peu après. Un gendarme français, justement occupé à fouiller les blessés, fut tué sur place. Le mortier, les éclats de pierre, la poussière volèrent de tous cotés ; beaucoup de blessés ayant été ainsi frappés, une panique se produisit parmi eux. Chacun chercha comme il put un abri près d'un

mur ou derrière les piliers afin de se protéger contre les projectiles ; heureusement, il n'en arriva plus, bien que les obus aient continué à éclater près de la cathédrale jusque vers 11 heures environ. Le feu de l'artillerie allemande diminua alors d'intensité.

Le samedi 19 septembre, le duel d'artillerie recommença à 8 heures et demie environ. Les Français tiraient de la Ville, et même des alentours immédiats de la cathédrale, ainsi qu'on pouvait s'en rendre compte par le son. Les maisons situées à gauche de l'Eglise en regardant du monument de Jeanne d'Arc furent incendiées par l'artillerie allemande ; plusieurs obus vinrent frapper la cathédrale elle-même, entre autres la tour de gauche. Par malheur, la basilique, objet justement de travaux de restauration importants, était en partie entourée de grands échafaudages en bois, qui prirent feu vers dix heures du matin déjà, par suite des étincelles, chassées par un vent très violent, provenant de l'incendie des maisons environnantes. Ces étincelles, poussées à travers les fenêtres brisées de la cathédrale, pénétrèrent dans la nef remplie de paille et ne tardèrent pas à y mettre le feu. Celui-ci fut étouffé ou éteint tant bien que mal. Les hommes légèrement blessés s'occupèrent immédiatement à enlever la paille pour la transporter dans la cour située à droite de l'Eglise. Quant à ceux blessés grièvement, le premier devoir était naturellement de les mettre hors de danger. La corde tendue entre les rangées de bancs fut déliée, et les hommes grièvement blessés furent transportés sur de la paille étendue près du chœur. Mais la violence du vent avait attisé le feu qui dévorait la paille restée encore sur place, et l'Eglise se remplissait d'une épaisse fumée. On chercha à combattre l'incendie avec de l'eau, tentative bientôt abandonnée, car on ne disposait que de la seule pompe de la cour et de quelques seaux en petit nombre. La fumée, de plus en plus épaisse, rendit en peu de temps la respiration impossible, et tous cherchèrent à quitter la nef envahie par des nuages sans cesse montants. Ceux qui avaient déjà gagné la cour, y restèrent, quelques autres parvinrent de même à s'échapper. Soudain une voix cria : « Que personne ne quitte l'église »; et les soldats de garde fermèrent extérieurement toutes les portes. Une centaine d'hommes se trouvaient ainsi enfermés, le reste dans la cour, heureux de s'être soustraits à la catastrophe inévitable dans l'intérieur de la cathédrale. Les malheureux qui s'y trouvaient à demi asphyxiés par la fumée, cherchèrent à se frayer une issue malgré la fermeture des portes. Ils commencèrent à les enfoncer à coups de hache, mais des menaces leur furent adressées de l'extérieur. Tous cherchèrent alors un refuge dans un petit couloir entouré de planches, où ces pauvres gens, étroitement serrés les uns contre les autres, attendirent dans une mortelle anxiété le sort qui leur était réservé. Il y avait là tout ce qui pouvait encore marcher : le médecin-major, les officiers, des malades, des hommes légèrement blessés, les trois sœurs infirmières héroïquement résolues à partager jusqu'au bout les terribles épreuves des malheureux confiés à leurs soins. Le médecin-major et les officiers supplièrent en vain qu'on laissât au moins sortir les sœurs. Dans l'après-midi seulement, grâce aux démarches des ecclésiastiques français, dont la conduite fut d'ailleurs parfaite pendant toute la journée, les femmes au moins purent sortir de cette effroyable situation. Le médecin-major demanda à plusieurs reprises le transport dans un autre local ; mais les factionnaires, n'ayant pas d'ordres, répondirent par un refus pur et simple ; les victimes durent

rester par conséquent dans leur prison, où leur position devenait d'instant en instant plus insupportable et plus menaçante. Heureusement que les prêtres, après avoir délivré les femmes, revinrent de leur propre mouvement, et, à force de prières et de sollicitations, obtinrent des factionnaires de pouvoir emmener tous les blessés enfermés dans l'église, pour leur donner asile dans une imprimerie située à proximité immédiate. Le transfert s'effectua au milieu des plus incroyables insultes de la population, dont les officiers surtout eurent à souffrir : les coups de pied, les coups de canne, les coups de poing pleuvaient comme la grêle, malgré les efforts courageux des ecclésiastiques afin de protéger les blessés. Les soldats de garde se transportèrent également dans l'imprimerie ; ils semblent avoir ignoré que des blessés sortis de la cathédrale se trouvassent encore dans les baraques de la cour. C'étaient des hommes légèrement blessés et des malades, qui avaient aidé à enlever la paille et à porter de l'eau, et n'avaient pu ensuite rentrer dans l'église à cause de la fumée, puis d'autres que cette fumée avait chassés de la cathédrale. L'ordre donné à tout le monde de retourner dans celle-ci ne fut pas entendu, et, après la fermeture des portes, ces hommes, au nombre d'une quarantaine environ, demeurèrent à l'extérieur. La paille transportée hors de l'église et entassée dans la cour prit bientôt feu également, par suite des étincelles que l'impétuosité du vent chassait maintenant partout des échafaudages en flammes. Les baraques en planches entourant la cour n'offrant plus un abri sûr contre l'incendie, qui les avait déjà gagnées, il fallait tenter d'évacuer la cour. Cinq hommes environ, réfugiés dans le hangar I, ouvert, sortirent par la porte A, les mains levées, et se trouvèrent alors sur la place devant l'Eglise. La place elle-même était vide, mais toutes les rues aboutissantes étaient pleines de gens, maintenus loin de la place par un cordon de factionnaires. A peine le public eut-il vu les blessés sortis de la Cathédrale en levant les mains, qu'une clameur furieuse s'éleva, et les factionnaires furent sommés de tirer sur les Allemands. Les soldats accédèrent aussitôt au désir de la foule en délire et envoyèrent des coups de feu sur les blessés, obligés de faire immédiatement demi-tour. Aucun d'eux n'avait été atteint, semble-t-il. Dans la cour, une panique indescriptible venait de se produire, car le hangar ouvert I avait pris feu. Tous fuyaient à présent devant l'incendie et devant la fusillade, et se réfugièrent dans le hangar II et dans les bureaux de l'entreprise du bâtiment.

Probablement sur l'injonction de la populace ivre de rage, les soldats du service d'ordre pénétrèrent dans la cour, pour donner le coup de grâce aux blessés qui s'y trouvaient enfermés, et l'entourèrent de toutes parts de manière à rendre une issue impossible.



Traduction des notes du plan :

Numéro	Texte en allemand	Traduction
1	Fenster	Fenêtre
2	Hof	Cour
3	Bureau-Gebaüde	Bureau de l'entreprise de bâtiment
4	Garten	Jardin
5	Häuser	Maison
6	Brennende Strohhaufen	Tas de paille en feu
7	Geschlossen	Fermé
8	Offen	Ouvert
9	Turm	Tour
10	Bretterzaun ca $2^{1/2}$ m hoch	Palissade en planches de $2^{1/2}$ m de hauteur
11	Denkmal der Jeanne d'Arc	Monument de Jeanne d'Arc

Un grenadier de la garde, Middendorf, avec un camarade de sa compagnie, Seiler, s'était précipité dans les bureaux de l'entreprise du bâtiment, en cherchant à s'enfuir par une fenêtre donnant sur la rue. Des coups de feu partis immédiatement de droite vinrent le convaincre qu'aucune fuite hors de cet enfer n'était possible. Les deux soldats retournèrent donc sur leurs pas. Au moment où Middendorf atteignait la porte, un coup de feu dirigé de la fenêtre contre lui par un factionnaire frappa Seiler au cou. Seiler tomba tandis que Middendorf allait se blottir derrière une pierre à moitié équarrie, qui se trouvait immédiatement près de la porte. Il vit de là un civil, appartenant à la lie de la population, franchir du dehors la fenêtre, se ruer sur Seiler étendu à terre, lui mettre le pied sur la gorge, pendant que le soldat français lui envoyer de la fenêtre une balle dans la tête. Seiler mourut aussitôt. Le civil découvrit alors sous une

grande table de bureau une douzaine de blessés, qui y avait cherché un refuge et s'y tenaient blottis ; il les montra au factionnaire placé devant la fenêtre, et celui-ci tira dans le tas dix ou douze coups absolument au hasard. Les cris et les gémissements des malheureux ainsi massacrés remplissaient la salle. Un seul quoique grièvement blessé, le sergent Heyl du régiment de réserve d'artillerie n° 62, échappa à la mort.

Dans le hangar II se trouvaient une quinzaine d'hommes, auxquels s'étaient réunis quelques fugitifs venus des bureaux de l'entreprise du bâtiment dans lequel avait lieu cette tuerie. Le soussigné était avec eux dans le hangar, venu dans la cour pour y chercher de l'eau, il avait trouvé l'entrée de l'Eglise fermée par suite de l'incendie de la paille. Nous entendîmes distinctement du hangar II les coups de feu dans les bureaux et les cris déchirants des malheureuses victimes. Puis les deux portes opposées du hangar furent enfoncées et à chacune parut un fantassin ; un nouveau massacre des blessés recommença alors comme dans les bureaux tout à l'heure. Les soldats, sans viser, tiraient dans la masse des blessés pelotonnés dans les coins ou sous des tables ; leurs supplications, leurs plaintes, leurs assurances qu'ils étaient des blessés de la cathédrale, rien ne put toucher ces bourreaux, qui tiraient presque à bout portant comme dans un troupeau. Quatre hommes et même cinq ou six (au dire du soldat Schauf, du régiment d'infanterie n° 158) furent tués de la sorte ; plusieurs reçurent des blessures, quelques-uns furent atteints à diverses reprises. Finalement le sang répandu à flots, les cris, les râles des mourants, les prières désespérées des survivants, semblèrent apaiser la fureur de ces monstres à face humaine ; un appel se fit entendre : « Tout le monde dehors ! » Ceux qui vivaient encore et étaient capables de se mouvoir furent alors poussés à coups de crosse et à coups de poings dans la cour, et conduits par les soldats dans le jardin où l'on devait les réunir. Le jardin était envahi par un grand nombre de civils, qui accueillirent les blessés par des huées, leur arrachèrent leurs casquettes pour les fouler aux pieds. Les insultes continuèrent pendant la marche sur la place et dans les rues : véritable calvaire pour ces malheureux, exténués jusqu'à la mort. Au milieu des imprécations, des injures de la populace, accablées de pierres et de coups de bâton, les lamentables victimes de ce drame affreux traversèrent la place, et adressèrent à Dieu leurs sincères actions de grâce, lorsqu'elles se trouvèrent enfin dans un bâtiment public d'une rue adjacente. Le dimanche matin, les blessés furent réunis dans une ambulance avec ceux blessés près de la cathédrale pendant les massacres ; l'un de ces derniers, atteint d'une balle au cou, succomba peu après. Le transport définitif commença le même jour.

De même que Middendorf, quelques autres soldats parvinrent à s'échapper en temps utile des bureaux et à trouver un refuge sur un chantier de l'autre côté. Un soldat du 2^{e} bataillon du régiment d'infanterie n° 87, Schunk, après avoir séjourné d'abord dans les bureaux de l'entreprise du bâtiment, se cacha ensuite derrière un pilier du portail latéral, en se tapissant contre le mur. Schunk se trouvait dans cette position avec quelques autres, lorsqu'un de leurs camarades, atteint à la tête par la balle des assassins français, s'enfuit hors du hangar II. Grièvement blessé et perdant son sang en abondance, cet homme vint s'asseoir sur une des marches du portail, où il perdit bientôt connaissance. La nuit était venue pendant ce temps.

Mais Schunk et les autres n'osaient pas quand même sortir de leur cachette. Ils virent un pompier et un officier fouiller la cour et découvrir le blessé évanoui sur l'escalier. Tous deux le transportèrent dans les bureaux, et s'éloignèrent ensuite sans apercevoir ceux qui se tenaient cachés dans le portail.

Le blessé, revenu à lui au bout de peu de temps, sortit des bureaux, mais s'évanouit de nouveau après quelques pas. Plusieurs heures se passèrent avant que Schunk et le volontaire d'un an Zeitschel, de Hanovre, se hasardassent enfin au dehors ; ils se glissèrent par l'Eglise jusqu'au presbytère situé derrière, et s'endormirent à terre épuisés de fatigue. Un prêtre les trouva le lendemain matin et les conduisit dans l'imprimerie, où ils retrouvèrent leurs camarades survivants, avec lesquels ils furent ensuite transportés.

Signé : Prüllage, Vicaire.

Vreden, le 5 août 1915

Tribunal royal de première instance

Par devant :

Le Conseiller auprès du Tribunal de première Instance Schwiede, juge. Le Greffier au Tribunal Höne, Greffier.

A comparu le témoin ci-après dans la procédure contre inconnu pour mauvais traitement à des blessés.

Le témoin, Prüllage, vicaire, après avoir reçu connaissance de l'objet de l'enquête, a été entendu comme il suit, et a prêté le serment prescrit :

Je m'appelle Johannes Prüllage, 37 ans, religion catholique.

Lecture de sa déposition du 22 juillet 1915 a été alors donnée au témoin, lequel a déclaré : ma déposition est exacte sur tous les points. Je n'ai rien à y ajouter, et ne puis en modifier non plus aucun terme.

La présente déclaration lue, approuvée et signée.

Signé : Prüllage, vicaire

Signé : Schwiebe Signé : Höne.

<u>Annexe 17 :</u> Témoignage d'un colonel, chef d'état-major

Le 14 avril 1915

Tribunal du… corps

Par devant

1. Le premier conseiller de la prévôté Velhagen
2. Le secrétaire de justice militaire Hintz

A comparu comme témoin le colonel… chef d'état-major du … corps, lequel, après avoir reçu connaissance de l'objet de sa citation et avoir été avisé de l'importance et de la solennité du serment, a été entendu.

Identité du témoin : nom… âge… confession

Déposition : A partir du 12 Septembre la ville de Reims se trouva sur le front de combat des Français. Elle n'était pas ville ouverte, mais bien place forte française. Les abords de la ville faisaient partie de la ligne de combat ennemie. Depuis le 12 Septembre 1914, une lutte acharnée d'artillerie était engagée entre les batteries françaises à l'intérieur et aux abords de la ville, et les nôtres. Le commandement en chef de la… armée avait enjoint de respecter la Cathédrale. Le 19 Septembre vers midi, je me trouvais au bureau du commandement en chef à… lorsque le commandant de la… division fit savoir par téléphone que les observateurs de l'artillerie avaient constaté sans aucun doute possible l'existence d'un poste d'observation ennemi sur une des tours de la Cathédrale ; on y avait reconnu des signaux par fanions.

Le commandant de la… division faisait demander au commandement en chef s'il y avait lieu dans ces conditions à se conformer à la défense du commandant en chef d'armée de tirer sur la Cathédrale. L'utilisation des tours de la Cathédrale comme poste d'observation pour l'artillerie ennemie me paraissait d'autant plus vraisemblable que la ville de Reims elle même est située dans un fond, et que par suite les tours de la Cathédrale se prêtent admirablement à un pareil usage militaire. Je répondis donc téléphoniquement que si le poste d'observation ennemie sur la cathédrale était constaté sans aucun doute possible, on pouvait envoyer contre la tour un coup de mortier. Quelques instants plus tard, le téléphone m'informa de l'exécution : un coup de mortier avait été tiré et avait frappé la tour. L'observateur placé au sommet semblait avoir disparu.

Signé…

Le témoin a ensuite prêté le serment prescrit.

Signé Velhagen Signé Hintz

<u>Annexe 18 :</u> Témoignage de sœur Alwine Ehlert

Berlin, le 2 novembre 1914

Commission militaire d'enquête sur les violations du droit des gens
Par devant :
Le premier conseiller de justice militaire
Dr Wagner – Juge
Le premier secrétaire de justice militaire
Pfitzner f. f. de greffier

A comparu la sœur infirmière Alwine Ehlert de l'institut national d'assurance de Berlin, en ce moment à Berlin – Wilmersdorf.

Identité du témoin : Alwine Ehlert, 36 ans, religion évangélique

Déposition : Le 12 septembre 1914, lorsque la ville de Reims fut évacuée par les Allemands, j'avais à soigner un grand nombre de blessés dans les caves de la maison Mumm. Immédiatement après l'évacuation, les Allemands commencèrent à bombarder la ville. Dans les caves Mumm, nous ne courrions relativement pas grand danger. Entre temps, mes blessés allemands s'étaient augmentés encore d'une certaine quantité de blessés français. Le 17 septembre, l'ordre arriva de transférer tous les blessés allemands dans la Cathédrale, mais rien que les Allemands, et pas les Français. Le fait que les blessés allemands seuls furent ainsi transférés dans la Cathédrale à l'exclusion des Français, milés(sic) avec eux, indique déjà qu'il s'agissait là d'une mesure dirigée contre nos compatriotes. En outre tous les blessés allemands subirent ce transfert à la Cathédrale de toutes les ambulances et sans aucun égard pour leur état transportable ou non. J'acquis alors la conviction, dont je ne me suis point départie encore à ce moment, qu'il s'agissait d'exposer les blessés allemands à un danger spécial, justement à cause de leur nationalité allemande. Avant le commencement du bombardement, aucun blessé ne se trouvait dans la Cathédrale, autant que je sache. Arrivée dans l'église avec mes blessés allemands, j'appris du docteur Pflugmacher (médecin major au 1er régiment de la Garde à pied) l'ordre donné aux Français : si les Allemands bombardent la Cathédrale ils y frapperont leurs propres blessés.

Ils n'y avait donc là que des Allemands. Nous étions étroitement surveillés et défense nous fut faite de quitter un certain espace clôturé dans l'église. Le 18 septembre 1914, deux blessés et un soldat français de garde furent tués par des éclats de projectile, d'autres blessés allemands furent atteints, quelques-uns même grièvement. Pour nous protéger un peu le clergé de la Cathédrale nous emmena dans une des tours, mais le Commandant du poste français de garde nous en chassa pour nous ramener dans l'espace clôturé.

Le 19 septembre, la paille sur laquelle les blessés étaient couchés commença à prendre feu (les échafaudages extérieurs brûlaient déjà et l'incendie finit par gagner l'intérieur de l'église) et la Cathédrale se remplit de fumée. Tout à coup et sans savoir par qui, les deux autres sœurs et moi, nous fûmes poussées dans la rue, et nous nous trouvâmes en présence de soldats

français, leurs armes abattues dans la position de mise en joue. Derrière les soldats, une foule du peuple proférait des vociférations. Quelqu'un de cette masse furieuse se saisit de nous et nous emmena dans la maison d'un prêtre catholique. Je ne puis absolument rien dire de ce que devinrent nos blessés ; j'en ai retrouvé une partie, parmi lesquels le médecin-major docteur Pflugmacher, dans un faubourg de Reims. D'après leurs dires quelques blessés allemands furent tués par des soldats français en cherchant à quitter l'église. J'ai perdu dans la Cathédrale de Reims la plupart de mes effets qui ne peuvent que m'avoir été volés par des hommes du poste de garde.

Signé : Sœur Alwine Ehlert

Le témoin a prêté ensuite le serment prescrit

Certifié conforme :

Signé Dr Wagner Signé Pfitzner

<u>Annexe 19 :</u> Témoignage du docteur Pflumacher, médecin major

Le 9 janvier 1915

Devant le soussigné a comparu le docteur Pflumacher médecin major, afin d'être entendu.

Identité du témoin : Docteur Edmund Pflugmacher, médecin major né à Postdam le 29 juillet 1878, confession évangélique.

Déposition : J'ai été fait prisonnier par les Français le 13 septembre 1914, étant blessé et à l'hôpital civil de Reims. Le 16 septembre au soir ou le 17 au matin, un médecin militaire français ayant rang de général annonça en français que les blessés allemands devaient être emmenés dans la Cathédrale ; si les allemands bombardaient cette église, leurs compatriotes seraient les premières victimes. Je ne puis reproduire les termes exacts de sa déclaration, faite d'un ton surexcité. Quelque temps après un médecin major français me permit de jeter un coup d'œil rapide sur la copie d'un ordre d'un général commandant en chef une armée ou un corps d'armée (le 5ème ou le 7ème si je me rappelle bien). On y lisait à peu près cette phrase : « Les Allemands bombardent une ville ouverte, vous ferez conduire dans la Cathédrale tous les blessés allemands transportables. »

Ce jour là et plus tard, mais pas officiellement toutefois, on nous dit que les Allemands avaient été prévenus du transfert de leurs blessés dans la cathédrale, au cas où ils bombarderaient la ville.

Dans la matinée du 17 septembre, je fus transféré à la cathédrale avec quelques blessés allemands de l'hôpital civil.

J'y trouvai 30 autres blessés, dont le nombre s'éleva ensuite jusque 150 environ. Il y avait parmi eux des hommes intransportables à mon avis. En outre, les blessés étaient accompagnés de trois sœurs infirmières, l'une évangélique, les deux autres catholiques, et de deux infirmiers volontaires de la Croix-Rouge. Les malades furent couchés sur de la paille, entassée en grande quantité dans l'intérieur de l'église. Les soins étaient très primitifs, surtout le 18 et le 19 Septembre, où l'on ne fournit presque rien ; les ustensiles restèrent tout à fait insuffisants, malgré des réclamations réitérées, le matériel de pansement et les médicaments, bien qu'en petit nombre, pouvaient suffire à la rigueur.

Le 18 septembre 1914, des éclats d'obus allemands tuèrent deux allemands et en blessèrent environ une quinzaine. Le 19 septembre, les échafaudages de la tour nord-ouest prirent feu, et l'incendie se communiqua au lit de paille. La fumée et la chaleur rendant le séjour dans l'église intenable, les blessés furent emmenés hors de la Cathédrale du côté nord, après avoir été avertis qu'aucun ne devait quitter le rang.

A mon insu, des blessés se sont échappés vers la cour située au sud de l'église, où se trouvaient les latrines et la fontaine, et dont l'accès était permis. Cela doit s'être passé avant que tous eussent reçu connaissance de l'ordre enjoignant de ne pas s'écarter du rang. Des témoins oculaires allemands qui nous rejoignirent plus tard, rapportèrent que ces hommes

avaient été tués à coups de fusil par des fantassins français. Le nombre de morts a donné lieu à différentes versions, j'ai soigné moi-même un homme grièvement blessé dans cette circonstance.

Pendant le transfert des blessés et des infirmiers allemands dans une maison voisine de la Cathédrale, les hommes de l'escorte ne les protégèrent que très imparfaitement contre les molestations de la populace et de soldats français. Une fois dans le nouveau local, plus de 24 heures se passèrent sans nourriture aucune, sauf de petits dons volontaires du personnel chargé de la surveillance et un peu de chocolat acheté par les blessés eux-mêmes. On ne fournit pas non plus de paille. Les blessés au nombre de 130 environ, n'avaient à leur disposition qu'une dizaine de matelas étendus sur les dalles ; la plupart reposaient sur des tables et des chaises. Les fenêtres étaient brisées en grande partie. Dans la nuit du 20 au 21 septembre, on nous transporta d'abord dans une école sur de la paille, puis le 21 et le 22, nous fûmes emmenés en auto et finalement par chemin de fer[12].

Le témoin a prêté le serment prescrit.

La présente déposition lue, approuvée et signée

Signé Dr Pflugmacher

Certifié conforme :

Signé Capitaine Emmer

Officier de police judiciaire.

[12] *Die Beschiessung der Kathedrale von Reims*, Berlin, Georg Reimer, 1915, 31 p. Voir également, ADM, dépôt de Reims, 7J157.

Poèmes

Annexe 20 : Prières

O Christ qui, depuis quinze cents ans, par un miséricordieux dessein de votre Providence adorable, avez choisi la France pour répandre jusqu'aux extrémités du monde la pure clarté de votre Evangile et la gloire de votre nom, ayez pitié de sa souffrance. Que l'effusion de son sang, de ses larmes, apaise votre justice, efface ses fautes ! Ecoutez les prières des saints qui, nés de ses entrailles, vous ont si bien servi et que vous avez tant aimés. Epargnez le pays où votre divine Mère a daigné plus d'une fois poser son pied virginal et où ont vécu Sainte Geneviève et Sainte Clotilde, Saint-Remi, Saint Bernard et Saint Vincent de Paul, Jeanne d'Arc, Marguerite-Marie et Bernadette Soubirous. Accordez-lui la grâce de vaincre ses ennemis, de suivre sans défaillance sa vocation surnaturelle, de rester jusqu'à la fin des temps votre soldat le plus héroïque et votre apôtre le plus vaillant, ô vous qui disposez des destinées comme il vous plaît et qui régnez souverainement sur les peuples avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

Fr. M. A. Janvier des Frères Prêcheurs.

Marie, qui comme Jésus aimez les Francs ;
Notre-Dame des deux Victoires ;
Notre-Dame de la Marne ;

Nous savons bien que votre douce présence n'a pas manqué, dans le génie des chefs et dans l'ardeur des combattants, lorsque sur ces rives que voilà notre France fut sauvée. Pénétrés de reconnaissance, nous élevons vers Vous nos actions de grâce et nos vœux.

Notre-Dame de la Marne, soyez bénie dans le battement de nos coeurs,
Soyez bénie dans le frisson de nos drapeaux.

Notre-Dame de la Marne, obtenez à nos Morts le prix du sacrifice, et qu'ils aient le repos, le bonheur éternel. - Aux mutilés, aux aveugles, à tous ceux, Français et Alliés, qui ont souffert dans le dur et long combat, obtenez. Vierge protectrice, les joies sévères de la résignation.

Notre-Dame de la Marne, répandez sur la France l'infini bienfait de vos prières. Et que la France, désormais paisible et glorieuse, aime toujours et serve Dieu !

<u>Annexe 21 :</u> Le "Lamento" de Notre-Dame-des-Anges par Benoît Isambart

O Jean d'Orbais, mon Père, et vous Sculpteurs, mes frères,
On aurait dû baiser vos mains de créateurs,
Puisque mes blocs géants, sous vos doigts d'enchanteurs,
Se mirent tout-à-coup à faire leurs prières...

Je fus votre merci pour le don de vos yeux
Grands ouverts sur les dons des nuits et de aurores,
Et ma pierre devint tout un jardin de flores
Bien dignes d'émailler les pelouses des cieux...

Le Rythme universel s'accusait dans mes lignes :
J'étais votre Raison heureuse de chanter,
Sa grande soeur la Foi lui donnant à sculpter
L'âme humaine, les blés et les pampres de vignes...

Oh ! l'esprit bien français dont on m'avait chargé !
« Toujours plus haut » était le refrain de victoire
Qu' entonnait l'ouvrier à l'assaut de la gloire
De mettre l'Idéal en sublime abrégé...

De par le monde entier jamais plus beau Poëme,
Plus beau livre de pierre à relire à genoux :
L'Ange, l'Homme et la Terre étaient au rendez-vous
Pour dire : « Notre-Dame ! O Vierge ! Je vous aime ! »

Ceux qui n'avaient pas d'or pouvaient me regarder :
Ils s'en allaient avec un trésor de sagesse...
Chacun s'en retournait avec de la jeunesse
Au coeur et dans l'esprit qui venait l'obséder...

Ne portant que le poids de mille et mille rêves,
L'âge, comme un aïeul, avait béni mon front
Et ma triple façade était celle d'un mont
Que mes sept cents printemps auraient gorgé de sèves...

J'étais vraiment trop belle il me manquait pourtant
Ce qu'eût Jeanne au dernier des jours de son beau drame...
Il me manquait encor l'auréole des flammes...
Vous cherchez des bourreaux ? « Voici les Allemands ! »

Ils ont voulu brûler la Merveille de France,
Crever les yeux des Rois qui fixaient le soleil,
Casser les bras porteurs des cloches de l'Eveil,
Condamner « le Sourire » à pleurer la souffrance...

Je le comprends très bien : ceux qui n'ont point de coeur
Ne peuvent pas aimer une pierre qui chante...
L'«Agneau » leur fait horreur, et la rage les hante
D'installer leurs démons dans les salles du choeur...
Moi qui n'était jadis que Louange et que Gloire,
Je puis dire avec Paul : « Je me meurs tous les jours. »
Je suis comme un chef-d'oeuvre où la flamme du four
A mêlé du soleil aux tons mats de l'ivoire...

Et l'hiver et l'été, comme un chancre hideux,
La neige et le .soleil mangeront ma figure...
Dix mille obus d'acier et l'ardente brûlure
M'ont à jamais donner la face des lépreux...

Mes colonnes, jadis couvertes d'aubépines,
Ressemblent à des os rongés par des lionceaux...
Comme des yeux crevés d'aveugles, mes vitraux
Ne sont plus que du ciel à travers des ruines...

Mes rosaces ne sont que roses de douleurs,
Mes portails pleins de Saints, une Cour des Miracles,
Quelque chose sans nom évoquant des spectacles
De mutilés portant des gangues de malheur...

Oh ! ne m'appelez plus Notre-Dame-des-Anges...
Je suis le Panthéon des Saints décapités,
La Martyre expirant sa grande piété,
Le Temple de l'Hiver des Mystiques Louanges...

Et ma pierre aux tons gris ressemble à vos drapeaux
Mangés par la mitraille en des soirs de bataille
Quand la Haine et la Mort célèbrent leurs fiançailles
Et leurs amours d'enfer, sur des lits de tombeaux...

Mais cent mille canons ne tuent pas une idée...
Et dans notre Pays la Beauté ne meurt pas...
La cloche de l'espoir ignorera le glas
Tant qu'une âme sera d'Idéal obsédée...

Oh ! venez donc à Reims, revenez, mes enfants !
Une seconde Jeanne aurait pour oriflamme
La dentelle en morceaux de cette robe d'âme
Dont on m'avait vêtue en des jours triomphants...

Ah ! baissez-vous très bas sur mes pierres martyres,
Couvrez-les, à genoux, de baisers assidus,
Et dites-leur, le cœur battant à rythmes éperdus :
« Vous, nos harpes d'hier, redevenez nos lyres !

« Lyres où passera le souffle de l'Esprit
« Revenant en ce monde assainir des abîmes,
« Rouvrir des Cieux perdus et sculpter du sublime
« Dans nos coeurs, cette fois, plus forts que le granit... »[13]

[13] Benoît ISAMBART (Frère), *Le « Lamento » de Notre-Dame-des-Anges*, Reims, Imprimerie Th. Hirt & fils, 1923, 2 p.

<u>Annexe 22 :</u> La Cathédrale de Reims en Flammes !! par E. Lesourd

Déclamée par M. Chabrat, membre de la Société Philanthropique des Concerts pour les Blessés, le 31 Octobre 1915, au Comité des Sinistrés de la Marne, à Dijon (Côte-d'Or)

Vendue au profit des Réfugiés de la Marne

O vous qui possédez vos foyers ! Vos ressources !

Vos Eglises et vos Morts ! Vous, les privilégiés,

Donnez sans regarder jusqu'au fond des vos bourses,

Aux Réfugiés ! !

Au secours, Jean d'Orbais ! A nous, Gauthier, Bernard !
Robert de Coucy ! Tous ! Accourez sans retard !
Voyez tous ces obus qui tombent en rafale !..
Ils vont, les Barbares, brûler la Cathédrale ! !

Mais déjà, dans le ciel, montent de longues flammes
Et sur la ville entière toute une anxiété plane,
Plus de cent mil rémois sont glacés de terreur ;
Leurs yeux épouvantés contemplent cette horreur !

On entend crépiter les boiseries qui fument,
Et fuser les vieux plombs des grands toits qui s'allument ;
Les vitraux merveilleux volent en multiples éclats,
Les cloches ébranlées sonnent de tristes glas !

Mais soudain, dans le feu, des ombres s'animent
Avec de nombreux gestes semblables à ceux des Mimes :
Ce sont les statues qui dansent le Sabbat
Avant de s'effriter pour retomber en tas !

Docteurs d'Eglises, Vierges sages et folles,
Prophètes, Saints et Rois dansent la Carmagnole !
Cependant qu'aux portails, Marie et Saint-Remi
Sourient dans les flammes à Joseph et Clovis !
C'est fini ! L'incendie à jamais est éteint,
Rien ne peut plus brûler ! Tous les coeurs sont étreints...
D'angoisse !.... Miracle !.... Elle est là, toujours belle,
Emergeant du brasier avec plus de dentelles ! ! !

Cathédrale de Joie ! Cathédrale de Gloire !
Tu étais autrefois, cela dans notre histoire,
Mais maintenant, après les grands sacres d'antan,
Tu diras : le Crime ! à tous nos descendants !
O toi dont les pierres chantaient l'allégresse,
Disaient l'exaltation, appelaient la tendresse ;
Poème religieux, tracé par le Ciseau,
Tu seras désormais le plus glorieux tombeau
Où viendront pour prier les peuples entiers du monde
En redisant bien haut tous les forfaits immondes
De ce peuple guerrier, sans foi et sans honneur,
Qui périra bientôt, accablé de malheurs ! ! !

Annexe 23 : Pour la Cathédrale de Reims, par Camille Le Senne

Dit par Madame Caristie-Martel, de la Comédie Française, devant les ruines de la cathédrale de Reims le 22 Janvier 1916.

Qui donc a dit : Il faut garder cette ruine !
« Le décombre est auguste et la lèpre est divine ;
« Une grandeur sort des débris.
« Laissons sans le troubler le temps faire son œuvre.
« Que sous ces pans de mur l'orfraie et la couleuvre
« Trouvent à jamais leurs abris.

« II faut que vers le ciel l'arc éboulé se dresse,
« Que le porche croulant étale sa détresse
« Et que ce témoin reste là,
« Car, sous l'éclat vengeur du soleil qui rayonne,
« C'est le symbole affreux de la rage teutonne,
« La signature d'Attila ! »

Eh bien, non ! Depuis quand la France accepte-t-elle
De veiller, sentinelle inquiète et fidèle,
Sur la trace de ses affronts ?
N'aurons-nous donc chassé la bête carnassière
Que pour garder après l'atteinte meurtrière,
La marque imprimée à nos fronts ?

Ne laissons pas le flux des ondes sépulcrales
Sur les piliers rompus des vieilles cathédrales
Etendre la nuit des tombeaux.
D'éternels renouveaux la grande France est faite.
Exaltons la victoire et rayons la défaite,
Et rallumons tous les flambeaux.

Non, murailles en deuil, fleurons, noble décombre
Qui de ta voûte altière abaissais la grande ombre
Sur la poussière des martyrs,
Maison des purs espoirs, maison de la prière,
Châsse ardente, trésor, précieux reliquaire,
De nos plus anciens souvenirs,

O temple que hantaient en cortège funèbre,
A l'heure solennelle où tombe la ténèbre,
Les héros du temps révolu.
Sanctuaire où passaient, augustes simulacres,
Les fantômes muets des rois des anciens sacres
Et de Clovis le chevelu,

Où, tandis que, courbé pour un nouveau baptême,
Charles sept à genoux recevait le saint chrême
Et jurait le royal serment,
Se tenant à l'écart près de son oriflamme
Notre Jeanne voyait la couronne de flamme
Descendre du ciel lentement,
Reine au front orgueilleux qui dominais le monde,
O mère qui faisais tenir, urne profonde,
Toute la France dans tes flancs,
Nous ne laisserons pas ton cadavre de pierre
S'en aller par morceaux, comme sous le suaire
Pourrit un dernier ossement.

Lorsque ressaisissant nos provinces meurtries,
Nous aurons repoussé la guerre des patries
Sur le Rhin sanglant et l'Escaut,
Lorsque dans le fourreau nous remettrons l'épée
Comme, après le labeur, sur la gerbe coupée
Le moissonneur jette la faulx,

Quand les petits enfants que berçait le tonnerre,
Las de ne plus entendre au loin trembler la terre,
S'endormiront dans leurs berceaux,
Alors tu renaîtras de ton martyre, ô sainte,
Et nos pieuses mains, déblayant ton enceinte,
Feront resurgir tes arceaux.

Ton abside sera la nef qui recommence,
Témoin des jours anciens, à voguer en silence
Sur l'océan des nouveaux jours ;
Et dans l'azur lavé, resplendissant de gloire,
Dans le ciel étoilé, dans le ciel de victoire,
Poindront les mâts de tes deux tours.

Sur le sillon d'argent on verra glisser l'arche.
Auprès du gouvernail emportant dans sa marche
L'étendard de nos trois couleurs,
A la place où se tient l'attentive vigie
Nous ferons se dresser la sereine effigie
De la vierge de Vaucouleurs.

Et, pour nous rappeler l'effroyable tempête
Où le vaisseau fuyait ballotté sur la crête
Des vagues et du noir limon,
Rendant grâce à Celui par qui le mal échoue,
Recueillis et pieux nous mettrons à la proue
Saint Michel vainqueur du démon.

Camille Le Senne[14]

[14] Camille LE SENNE, *Pour la Cathédrale de Reims*, « Editions et Librairie », Paris, 1916, p.13-16

Annexe 24 : La Cathédrale, d'Edmont Rostand

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle
L'Oeuvre ne périt pas, que mutile un gredin.
Demande à Phidias et demande à Rodin
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : "C'est Elle !"

La Forteresse meurt quand on la démantèle.
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce - attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte ! -

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon ![15]

Annexe 25 : L'Holocauste de Reims, de René d'Avril

Le poème adorable en sa faveur première
Réponse du Très-Haut à notre anxiété,
Dressait une splendeur un peu trop éclatante
Pour ne pas, sous l'obus, tomber émietté.

La haine, le blasphème, avec l'ébriété
Crachent ignoblement sur le but qui les tente :
On outrage un tyran, lorsque la piété
Affrète un tel vaisseau de la fois militante.

L'esprit du mal, dressé contre la pierre en fleur,
Entreprit pour frapper le juste de douleur,
Un carnage inouï de saints et de prophètes ;

Mais celles dont les fils, mutilés, ont souffert,
Prieront encor – malgré les sursauts de l'enfer –
Les madones sans bras et les anges sans têtes.[16]

---

[15] Edmond ROSTAND, « La Cathédrale », *La "Grand Guerre" par les Grands Ecrivains*, Paris, Imp. Kapp, 5 décembre 1914, p.20.
[16] René d'AVRIL, « L'Holocauste de Reims », *Images de guerre*, août 1915, p.38.

<u>Annexe 26 :</u> Notre-Dame de Reims, de Maximilien Volochine

à Maria Samoïlovna Tsetlin

Vue de trois quarts, la cathédrale de Reims évoque une
grande figure de femme agenouillée, en prière.
Rodin

Quand leur tristesse était lucide,
Les hommes avaient le pouvoir
De la contempler à genoux
Parmi les vignes de la Terre.
Et sa grâce réconfortait
Ceux qu'étouffait le mal terrestre.
Les mages venaient pour la voir,
Elle – la perle entre les perles.
Elle portait le deuil, vêtue
D'amples tissus de pierre grise,
Nébuleux, comme les lointains
Des calmes plaines de Champagne.
Dans son voile s'étaient tissés
La perle des prairies humides,
Les brouillards du matin, les pluies
De cristal, les sombres averses.
La lumière des cieux jouait
Dans le rêve de sa parure,
Brûlait dans la clarté des arcs,
Dans le cœur de ses roses rouges.
Le clair-obscur de ses replis
Coulait comme une chevelure.
Des mains de terre l'avaient faite.
Elle-même elle était la Terre,
Et ses prairies, et ses rivières,
Et ses rêves d'avant l'aurore,
Et la sérénité des soirs…
On l'a dépouillée, crucifiée…
Son corps pur a souffert la flamme,
Les flèches aiguës… Et, la nuit,
Dans ses élans d'affreuse angoisse,
Tendant ses bras carbonisés
Elle implore le ciel glacé[17].

Maximilien Volochine, 1915

[17] Maximilien VOLOCHINE, *Izbrannyje stihotvorenija*, Moscou, 1988, p.135-136. Traduction de Jean-Louis Bacuès, sources : Ludmila Chvedova.

<u>Annexe 27 :</u> Reims et Cologne, de Ossip Mandelstam

Et le vieux Cologne aussi a une cathédrale,
Elle est inachevée et pourtant magnifique ;
Il est un prêtre au moins au visage stoïque,
Dans la forêt fléchée, ô merveille intégrale.

Un tocsin monstrueux, de manière sournoise,
L'ébranle dans le noir en ce terrible instant,
Les cloches d'Allemagne entonnent un triste chant :
« Qu'avez-vous fait, hélas, à notre amie rémoise ? »[18]

<u>Annexe 28 :</u> Au Teuton, de Valéry Brioussov

Tu as passé les bornes de la coupe,
Teuton, pourrais-je un autre nom choisir !
Les vieilles chimères des cathédrales
Se vengeront en te faisant périr.

En menaçant les temples magnifiques,
Osant du ciel bombarder Notre-Dame,
Tu dois savoir que les pierre de Reims
Implorent l'histoire tragiquement.

Leur cri aigu et implorant entendent
Les monstres qui tout au long des époques
Blottis en haut de la Seine respirent
Le rêve de leurs divins fondateurs.

En ce n'est pas en vain que l'architecte
Mit pieusement en haut des cathédrales
Toute une foule de ses cauchemars
Pareils au cri troublant la vanité.

Ils sont les défenseurs du saint chef-d'œuvre
Ils sont les vengeurs du mal,
Et leur courroux punira désormais
Ta superbe qui leur sera soumise.

Leur face tu verras dans les fumées,
Leurs griffes te perceront la poitrine
Et la largeur des ailes démoniaques
Te troublera, t'ombragera l'esprit.

Le jugement qui n'est pas fait par l'homme
S'achèvera par leurs forces secrètes
Et souffrira celui qui les canons
Sur le chef d'œuvre saint osait braquer[19].

---

[18] Ossip MANDELSTAM, *Kamen*, Moscou, 1990, p.166. Source : Ludmila Chvedova, traduction : Ludmila Chvedova et Romain Vaissermann. Ludmila CHVEDOVA, « Les poètes russes chantent la cathédrale de Reims », *Le Porche, Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy,* n°10, juillet 2002, p 14-15.
[19] Valéry BRIOUSSOV, *Sobranije sotchinenij*, tome II, M., 1973, p.157. Traduction et sources : Ludmila Chvedova.

<u>Annexe 29 :</u> Vous avez le pouvoir de détruire les tours…, de Michel Kouzmine

Vous avez tout pouvoir de détruire les tours
Comme de profaner la sainte cathédrale ;
Vous avez tout pouvoir d'incendier les champs
Ou la vieille forêt en défend.

Qu'il est aisé, vraiment de respirer au calme
Les fumées des palais et des bibliothèques,
D'une flèche acérée de viser la Madone
Sans nul cri, sans aucune émotion !

Du guerrier Omar le forfait légendaire
S'efface désormais devant votre conduite ;
Au cœur de l'incendie, sous les cris des victimes,
La démence est partout répandue.

Pillez donc, incendiez donc, exterminez !
Ce que vous inspirez ? Du mépris, non la peur :
Guidés du haut des cieux, des fils invisibles
Redresseront les ruines en poudre.

L'obscurité d'une routine pernicieuse
Jamais, au grand jamais, ne pourra l'ombrager,
Ce temple-liberté qui n'est pas de main d'homme
Mais œuvré par des milliers de cœurs.

Michel Kouzmine, 1914[20]

[20] Traduction : Ludmila Chvedova et Romain Vaissermann, sources : Ludmila Chvedova. Publié dans la revue *Le Porche, Bulletin de l'Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy*, p.20-21. Michel KOUZMINE, *Recueil de poème*, t.III, Munich, 1977, p.461-462.

<u>Annexe 30 :</u> L'Ange Brisé, de Pierre Antony-Thouret

O toi qui fus nimbé d'un rayon d'espérance ;
Toi qu'avait évoqué Roland,
Quand, « tourné vers Espaigne », « à Ceux de dulce France »
Il offrit son cœur pantelant !

Toi qui, voyant paraître, « emprès de la Pucelle »,
Le palefroy de Charle, au glorieux parvis,
- Mesurant nos espoirs à l'éploy de ton aile, -
Te penchais, sur ton socle, avec des airs ravis !…

Au pied du Golgotha, sous la haute voussure,
- Porche où l'humanité frisonne -, il nous semblait
Que ton cœur fût un baume à toutes les blessures…
Ton geste, un réconfort à celui qui tremblait !…

Et ta lèvre ironique eût, quelques jours, peut-être,…
- Effaçant le stigmate au front des Enchaînés, -
Pour l'Eternel Banquet, sous l'œil du Divin Maître,
D'un kaiser,… racheté le cœur des grands damnés !…

O toi qui, pour Jésus, sous le crachat du reître,
Hier encore, avais pardonné !…

Toi dont ils ont broyé le front dans la poussière,
Dont ils ont mis le cœur à nu…
Toi qu'ils ont insulté,… toi qu'ils ont méconnu !…

Mutilé maintenant… dans ton linceul de pierre…
- Sous ta cendre… au travers de nos doigts frémissants, -
Laisse du moins filtrer, de ta mince paupière,
L'appel de ton sourire à l'Idéal absent ![21]

[21] Pierre ANTONY-THOURET, *L'Ange brisé, L'Oiseau noir*, Paris, Delandre, 1915, 16 p.

Annexe 31 : Poème de Marcel Sézanne

Laissez-là !… Ne touchez ni son deuil…ni sa cendre,
Qu'on sache au moins jusqu'où le crime a pu descendre !
Que les vœux des croyants de l'Art soient exaucés,
Qu'elle reste, témoin de ces jours insensés !…
Qu'elle accuse, avec les vitraux de sa rosace
Les geôliers de Lorraine et les geôliers d'Alsace,
Qu'elle dresse en l'azur les moignons de ses tours
Pour veiller sur l'horreur saignant aux alentours.
Qu'elle soit, avec les débris de sa sculpture,
Le symbole éternel de la noble Kulture,
Cadavre de la Foi et squelette du Beau
Que l'Avenir en fasse un tragique tombeau !

Car c'est là, sous ces murs effrités en dentelles,
Que nous voulons ranger, phalanges immortelles,
Les os séchés de nos héros !…
C'est là que tous viendront, l'âme reconnaissante,
La colère en leur cœur, clamer à voix puissante
Tout leur mépris pour les bourreaux !…

C'est là, sur le sublime et terrible ossuaire,
Que nos enfants viendront poser sur le suaire
Les fleurs, les bouquets, les drapeaux !…
C'est là qu'après l'orgueil de notre apothéose,
Nous songerons aux grands martyrs de notre Cause
Sous la terre de France ayant pris leur repos !

C'est là qu'on pleurera, sous la forêt de pierre !
C'est là que la Patrie, à jamais jeune et fière,
Des morts magnifiera son nom…
Nous prierons sur les lieux du Sacre avec plus d'âme,
La France n'aura plus cette fleur : « Notre-Dame » ;
Mais Reims aura son Panthéon !…[22]

[22] Poème communiqué par son fils, Daniel Grangié. Patrick DEMOUY, « L'incendie de la cathédrale de Reims devant l'opinion », in *La bataille de la Marne, septembre 1914*, Reims, Imprimerie Matot-Braine, 1985, p.84.

Annexe 32 : Guignol, de Gérôme Coquandier

Nom d'un rat ! c'est donc une troupe de sauvages,
De tigres affamés, de loups atteints de rage !
Ce sont pas ses soldats, ce sont que des bandits
Qui par le monde entier doivent être maudits !
Les uns, en aéro, vont survoler les villes
Et jettent des bombes sur les passants tranquilles,
Tuant de ci de là un vieillard, un enfant ;
Vrai ! i z'ont pas de quoi se montrer triomphants !
D'autres, sans se laisser attendrir par les larmes
Des femmes froidement font passer par les armes
Les grands-parents perclus, les gosses tout petits ;
Ailleurs, ce sont de bons vieux curés qu'ils fusillent.
Ils incendient les maisons ou bien les pillent.
Bref, ce n'est plus la guerre et le loyal combat,
C'est simplement du vol et de l'assassinat !
Enfin pour achever leur oeuvre de vandales,
Ils bombardent, de Reims, l'antique cathédrale !
Voilà le peuple qui se prétend champion
Du bon droit et de la civilisation !..
Et toi, Guillaume, tu te dis chevaleresque
Et généreux ! mais tu n'es qu'un pitre grotesque,
N'éprouvant du plaisir qu'à voir couler le sang !
D'où sors-tu donc, grand Dieu, Ta mèr' t'a mis au monde
Après s'être accouplée à quelque bête immonde,
Quelque animal puant, quelque monstre pervers
Vomis, une nuit de sabbat, par les enfers ![23]

21 septembre 1914

[23] Reproduit sur une carte postale « Guignol », coll. Olivier Rigaud.

<u>Annexe 33 :</u> La Cathédrale de Reims en flammes, de A. Barbier

Il ne reste plus rien que cendres, boue, outrage
Dans la nef, le transept, sous le dôme brisé,
Où palpitait encore le cœur du moyen âge
Frappé à mort, saignant, tout est pulvérisé !...

Dehors, même spectacle : un morceau de décombres
Semé d'éclats d'obus, devant quoi nous pleurons !
Sur le sol, çà et là, tordus, calcinés, sombres
Des arceaux, des portails, des vitraux, des fleurons....
La flore ciselée en ces pierres gothiques
Les tourelles à jour, les balustres sculptés
Poussière ! tout cela. Poussière ! les triptyques
Les chapiteaux de marbre aux besants incrustés
Poussière qui s'envole en légère fumée
Comme l'encens, hier ; poussière qui, là-haut,
Monte ! monte en prière au secours de l'armée
Et même... en implorant le pardon du Très-Haut
Oui... le pardon... qui sait ? -L'insulteur est infâme
Nous le maudirons, nous : l'enfer doit l'engloutir !...
Mais... les pierres d'église ont sans doute plus d'âme
Sont plus tendres, sans doute, et croient au Repentir.
Elles sont Croix, Autels, Saints, Bénitiers... Gargouilles.

Allemands !! Peuple impie au masque religieux
Peuple hypocrite et vil ! Peuple qui t'agenouilles,
Avant d'assassiner. aux pieds mêmes de Dieu
Ecoute le tocsin que les cloches de France
Aux rythmes des clairons, sonnent à nos beffrois
C'est le glas de ton Aigle expirant qui commence

Seul le Bourdon de Reims n'y mêle pas sa voix ![24]

[24] Poème manuscrit, écrit au dos d'une carte postale « La Cathédrale de Reims en flammes » de H.N., coll. Jean-Pierre Procureur.

<u>Annexe 34 :</u> Reims, d'Amélie de Néry

Ce n'est donc pas assez pour ces Semeurs-d'effrois
Se frayant un sanglant passage,
D'avoir détruit Senlis, fleur du pays Valois,
Plus émouvante qu'un visage !

Ce n'est donc pas assez d'avoir fait de Soissons
Une ardente et sombre fournaise,
Et pillé, Baccarat, ton cristal dont les sons
Vibrent comme une âme française ?

Il leur faut maintenant insulter à nos lys
Et souiller notre pure hermine ;
Par delà Jeanne d'Arc humilier Clovis,
Afin que Berlin illumine.

Dans leur fureur de ne pas pouvoir jusque au Rhin
Transporter tes saintes ogives,
Reims, il leur faut, au cœur de ton mystique écrin,
Brûler nos gloires toutes vives !

Mais, à défaut d'un Dante, inflexible témoin,
Stigmatisant leur perfidie,
L'Histoire va river, pour jamais, à leur poing
La torche de cet incendie !

Amélie de Néry[25]
(Marylie Markovitch)

[25] Reproduit sur une carte postale « La Cathédrale de Reims en flammes » de V.D., coll. Jean-Pierre Procureur.

Annexe 35 : La Cathédrale, de Julien Clément

Reims ! Dont le nom fameux, évoque dans l'histoire
Le sacre de nos rois, tout un passé de gloire
Temple dont l'univers admirait la beauté
Qui fut par l'ennemi, de tout temps respecté,
Aujourd'hui bombardé lentement agonise
Sous les coups du Kaiser, que l'orgueil fanatise.
Reims ne pouvait fléchir le monstre dont la main
Donnait l'affreux signal de bombarder Louvain.
Il prive d'un abri les douces hirondelles
Qui tous les ans, chez nous, viennent à tire d'aile
Et ne trouveront plus pour loger leurs petits
Les mains jointes des saints qui leur servaient de nids,
Quel enfer a vomi l'épouvantable drôle

Qui prétend dominer d'un pôle à l'autre pôle
Fait tuer vieillards, enfants, et de sang altéré
Achève ses blessés sous le drapeau sacré.
Car sur les moribonds, qui massacraient tes balles,
La croix-rouge flottait, empereur des vandales
Tu devais respecter le saint lieu, où jadis
Saint Rémi baptisa le sicambre Clovis,
L'autel où Jeanne d'Arc, de si pauvre naissance
Agenouilla son roi, et libéra la France.
Nul autre qu'un Germain ne se fut abaissé
A violer cet abri d'un glorieux passé.
Tu viens au nom de Dieu dis-tu, faire la guerre,
Et tu brises la croix, son emblème sur terre.
C'est au nom du démon, qui flatte ton orgueil,
Que tu sèmes partout les pleurs, la mort, le deuil
Mais notre Dieu, bandit, un jour las de tes crimes
T'enverras au néant, toi qui rêvais les cimes !
Le lierre cachera la brèche du vitrail,
Envahira la nef, les niches du portail,
La mousse couvrira de son grand manteau sombre
Les dalles, les autels, et les tours en décombres.
Plus tard l'enfant dira au passant atterré,
L'orgueilleux Allemand, là, s'est déshonoré ![26]

[26] Reproduit au dos d'une carte postale, « La Cathédrale de Reims » de N.G., coll. Jean-Pierre Procureur.

<u>Annexe 36 :</u> En marge du « Cap de Bonne Espérance », de Jean Cocteau

Première version

Car j'ai vu la grande guerre au début
Et presque pas au milieu,
Et n'est-ce pas fini déjà qu'on le suppose
De ce congé, - ô vivre du néant, -
Et j'étais comme Jean assis au pied de la cathédrale du sacre,
Et je voyais son visage vitriolé sous l'arceau chantant des obus
- Le rail courbe du silence.
Et voici que tombe un obus
Qui bouscule le soir
Et tonne.
La maison hésite, oscille et s'effondre,
Et là où des jardins et des habitudes superposés :
Une large plaie couleur de zinc.

Sous l'arceau chantant des obus trouant l'air du soir,
Assis sur une borne,
Je regardais
Le visage vitriolé de la cathédrale du sacre,
Fumeux îlot,
Et comme l'expression quitte un massif visage,
Et comme une dentelle sur la châsse compacte avant de flamber
Le bénin, le gracieux sourire angélique,
Disparut.

Laissé le bloc, témoin intact
De son supplice.
Ô cathédrale !
Ô montagne !
Ô Golgotha de guipure, déchiré par le bec épineux des colombes
Ô coquillage catholique, mordu par le sel des pleurs !
Sous l'arceau chantant des obus trouant l'air de septembre et le sourd tonnerre,
Ton fin visage vitriolé[27].

[27] Œuvre écrite entre 1915 et 1917, première lecture publique le 15 juin 1917, première publication le 7 décembre 1918. Jean COCTEAU, *Œuvres poétiques complètes*, coll. La Pléiade, Paris, Gallimard, 1999, p.86-87.

<u>Annexe 37 :</u> La Cathédrale de Reims, de Jean Destrains

Elle était le musée, elle était le saint lieu,
Belle comme la Gloire et comme la Prière,
Chasse d'or recouverte en dentelles de pierre,
Hommage le plus grand que l'homme eût fait à Dieu.

Hélas ! A ses splendeurs nous faut dire adieu
Cette fille des rois, des siècles héritière,
Voit en un jour de deuil périr sa grâce altière
Sous le barbare affront des obus et du feu.

Mais avant de tomber vaincue et dominée,
Elle s'élancera ce soir dans la nuée
Emportant jusqu'au ciel nos suprêmes espoirs.

Plus haut que ne faisaient sa voûte et ses pilastres,
Dans l'effroyable nuit somptueux encensoirs,
Ses flammes monteront vers la pitié des astres !

Jean Destrains
(pseudonyme de Joseph Castaigne, professeur au lycée de Bordeaux)
20 septembre 1914[28]

[28] AMR, 151W44.

Annexe 38 : La cathédrale blessée par le capitaine G. Mary

Et bien ! pour que toujours le souvenir demeure
Et que sur son passé personne ne se leurre,
Il faudrait la garder, mortellement blessée,
Avec ses trous béants, telle qu'ils l'ont laissée,
Couverte de gravats et d'atroces brûlures,
Sans vouloir essayer de panser ses blessures !

Il faudrait qu'on gardât sa carcasse noircie
Et de la redorer oncques ne se soucie,
Pour montrer aux passants ses larges cicatrices,
Témoins de ses hauts faits et de ses sacrifices !
Que sans la restaurer et moins la rebâtir
Elle ait toujours l'aspect d'un glorieux martyr !
Qu'ayant si vaillamment résisté à l'insulte
Proférée contre Dieu et contre son saint culte,
Elle soit le joyau, la relique sacrée
Qui fut, par ses soudards, lâchement profanée !
Que l'on sache qu'ayant brisé le tabernacle
De la demeure auguste et donné le spectacle
Du Dieu crucifié, de leur bave souillé,
Il l'ont jeté à bas, après l'avoir raillé !
Qu'après avoir reçu d'une main sacrilège
L'opprobre la plus vile, elle ait le privilège
D'être, dans son néant, l'authentique firman
De la honte qui couvre un ignoble forban !
Oh ! ne touchez jamais à cette chose sainte
Qui d'un honneur insigne et de gloire est empreinte,
Afin que de trophée ces vieux pans démolis
Puissent toujours servir contre nos ennemis !
Qu'on ait quelque respect pour la mousse ou le lierre
Qui de ce temple saint recouvriront la pierre !
Et puis, quand tout cela deviendra de l'histoire,
Pour que le crime affreux se grave en la mémoire
Et que chaque Français conserve au fond du cœur
Contre les forcenés une vieille rancœur,
Il faut que nos enfants, dans la suite des âges
Se rappellent longtemps de tous leurs brigandages
Et qu'en passant devant cette Eglise meurtrie,
Ils se disent entre eux : « Ce fut pour la Patrie ! »..

Capitaine G. Mary
du 141e Régiment d'Infanterie, 9e bataillon[29]

[29] Lettre du capitaine G. Mary au cardinal Luçon, 11 mars 1919, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

Annexe 39 : Alleluia ! Alleluia ! Alleluia !

Un long frisson parcourt la ville toute entière,
Le gros bourdon d'airain muet depuis longtemps
Clame sur la Cité, sa sublime prière,
Annonçant aux Rémois, le retour du Printemps.

Alleluia !

La lumière crevant les ténèbres opaques,
A ce vivant appel qui partait de la tour.
Et le chant immortel de la fête de Pâques,
Allait se répétant aux clochers d'alentour.

Alleluia !

Nos grands morts endormis dans nos champs de bataille,
S'éveillaient tout surpris, dressés sur leur séant.
Tous ceux qui se pressaient jadis sous la mitraille
A l'appel de la cloche ont répondu : Présent !

Alleluia !

Présents, vivants ou morts, tous ceux qui furent nôtres
Bayard et Jeanne d'Arc, l'immortel Castelneau
Lenoir et Péricart, Mannoury, tous les autres
Et ceux qui sont tombés en veillant au créneau.

Alleluia !

Veuves ne pleurez plus, sortez du mauvais rêve,
Laissez là pour toujours, vos longs voiles de deuil.
La dalle du tombeau, tressaille et se relève
L'ange vient de briser les planches du cercueil.

Alleluia ![30]

[30] Poème dédié au cardinal Luçon pour pâque 1924, ADM, dépôt de Reims, 7J 157.

Annexe 40 : Reims ! de H. Rouquette

O splendide joyau, reine des Cathédrales !
Toi qui fus notre orgueil, aux yeux du monde entier,
Toi que le fier gaulois vit en proie aux Vandales,
Toi qu'Hincmar impuissant dut voir incendier !
Par Albéric d'Humbert renaissant de ta cendre,
Sur la vasque où Clovis reçut les Saintes Eaux
Les mains des souverains, jointes, vinrent se tendre
Sous le geste divin de nos grands Cardinaux,
Depuis sept cent deux ans, à l'abri des outrages,
Ton nom seul évoquait des souvenirs touchants ;
A cheval, Jeanne d'Arc, bravant tous les orages,
Défendait ton entrée aux impurs, aux méchants,
…. Hélas ! il a fallu ces hordes sanguinaires
Pour troubler à jamais le calme du Saint lieu !
Criblé de toutes parts d'obus incendiaires
Le grand et fier vaisseau soudainement prit feu !
Mais, sublime holocauste ! au milieu de ces flammes,
Le monument, debout, sous l'œil de l'Eternel,
Semblait braver encore nos ennemis infâmes,
Dressant ses grandes tours, tout là-haut, vers le Ciel !
Ce défi met le comble à la fureur teutonne,
Exaspère le Boche ! – Alors de chaque fort,
Brimont, Witry, Berru, Nogent, le canon tonne,
Semant rageusement l'incendie et la mort !
Sur la chère Cité, en moins d'une semaine,
Plus de cent mille obus sont tombés sans arrêts !
Tout flambe et croule, autour de Jeanne la Lorraine,
Du Cimetière sud jusques au Clairmarais,
Et la Vierge héroïque attend, au poing l'épée,
Que l'Antique Cité, berceau du Grand Colbert,
Par nos braves poilus enfin soit délivrée
Et vengée, à son tour , de ce qu'elle a souffert,
Haut les cœurs ! O Rémois, les beaux jours sont prochains
De la grande Victoire et de la Délivrance !
Nos soldats vont bientôt vous rendre votre Reims ;
Vive notre Champagne et Vive notre France !

16 avril 1917
H. Rouquette,
Payeur-adjoint – Secteur 40[31]

[31] Poème dédié au cardinal Luçon, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

<u>Annexe 41 :</u> Dans la cité martyre de Mgr. Félix Périé

« Impavidum ferient ruinae »

(Horace, Liv. III, Ode III)

Français, vous qui, partout, saluez le courage,
Admirez le Gardien du sanctuaire aimé :
Tout pontife de pierre, à Reims, est décimé,
Sous les coups répétés d'une horde sauvage.

L'antique cathédrale, échappée à l'outrage
Des choses et des gens – chef-d'œuvre renommé,
Et de la foi des Francs sonore résumé –
Trouve, au vingtième siècle, un roi qui la ravage !

Ce portail, qui semblait un portique du Ciel,
Ces deux tours implorant l'Etre immatériel,
Excitent la fureur du monstre sacrilège !

Tout fuit – et tout doit fuir – l'âpre ouragan de fer.
Mais, méprisant la mort et bravant le Kaiser,
Le Cardinal Luçon, demeure à son siège !

Mgr. Félix Périé,
Prélat de sa Sainteté.
Chanoine titulaire de Carthage,
Prédicateur,
Délégué de la *Ligue Française et du Souvenir Français*[32]

[32] Poème dédié au cardinal Luçon, ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

<u>Annexe 42 :</u> La cathédrale de Reims

Qui parcourait l'espace d'or, dans la Champagne,
en ces midis d'automne où la pampre reluit
La regardait venir à lui
Comme une impérieuse et tranquille montagne.

Depuis le matin clair jusqu'au tomber du jour
Elle avançait et s'approchait
De celui qui marchait ;
Et sitôt qu'il sentait l'ombre des grandes tours

Qui barraient la contrée
Le gagner à son tour,
Il entrait dans la pierre
Creusée immensément et pénétrée
Par mille ans de beauté et mille ans de prière.
O vieux temple français, gardé par tes cent rois,
Dont l'image apaisée illustre tes murailles,
Dis-moi quel chant de gloire ou quel cri de bataille,
Victorieusement n'a retenti en toi !
Tu as connu Clovis, le Franc et sa compagne,
Dont la main a guidé la main de saint Rémy
Et peut-être un écho sous ta voûte endormi,
Jadis, a entendu la voix de Charlemagne.

Temple, tu es sacré de ton faîte à tes pieds ;
Au soir tombant, se joue à travers tes verrières
Comme un soleil infiniment multiplié ;
Sur tes grands murs, les ténèbres et les lumières -
Joie et deuil - font leur voyage silencieux.
Autour de tes piliers qui fusent jusqu'aux cieux
Les petits cierges blancs, de leurs clartés pointues,
Illuminent le front penché de tes statues
Et dressent des buissons de flammes dans la nuit.
Une immense ferveur se dégage sans bruit
Des foules à genoux, qui contiennent leurs larmes,
Mais qui savent pourtant qu'au long du Rhin, là-bas,
- Canons, chevaux, drapeaux et soldats -
Rode et se meut sans cesse un immense bruit d'armes.

Soudain la guerre est là qui monte et envahit.
Le tocsin sonne et sonne et Reims en retentit.
Les cieux sont sillonnés d'une foudre lointaine.
L'orage des canons tonne de plaine en plainte.
Un choc ; et le combat décide du pays.
Les bataillons teutons descendus vers Paris
Sont rejetés et poursuivis jusqu'en Champagne
Or, puisqu'il fait bon accueil à tout homme lassé,
Le grand temple de gloire et d'amour traversé
S'en vient aussi vers eux du fond de la campagne.

Mais eux
Prenant ses rosaces pour cibles
Braquent vers lui leur feu terrible
Il n'est sainte ni saint, il n'est Vierge ni Dieu,
Il n'est pignon, il n'est muraille,
Qu'ils n'atteignent des éclats noirs de leur mitraille.
Les tours, les grandes tours,
Et l'abside brillante et l'obscur baptistère
Sont cernés à leur tour,
D'une ceinture de tonnerres :
Partout le crime ordonne et prodigue la mort.

Alors,
Ce qui fut la splendeur des choses baptisées :
Ogives vers leur voûte immobile élancées,
Verrières d'ombre et d'or, transepts piliers géants,
Orgues faisant un bruit d'orage et d'océan,
Cryptes dont les grands morts hantaient les labyrinthes
Douces mains de la Vierge, et regards purs des saintes,
Tout, jusqu'aux bras du Christ immense et pardonnant,
Est brusquement broyé sous le piétinement
Du plus rageur des sacrilèges.
O merveille tuée ! O beauté prise au piège !
O murs de la croyance atrocement fendus !
Ainsi qu'un rampement de rapides couleuvres,
Le feu mordait la chair divine des chefs-d'œuvre :
On entendait souffrir de beaux gestes tendus
– Depuis quel temps – vers la pitié et la justice.
De pauvres voix sortaient du marbre et du granit ;
Les ostensoirs d'argent par les papes bénis,
Les chandeliers, et les crosses, et les calices
Etaient mordus par les flammes et s'y tordaient ;
L'horreur était partout propagée et brandie ;
Les vieux saints du portail priaient dans l'incendie,
Mais leurs cris vers le ciel dans leur mort se perdaient.

Et maintenant avec ses pauvres bras brûlés
La cathédrale meurt sous les astres voilés.

Hélas ! où sont les plaines d'or de la Champagne
Et les mois de l'automne où le pampre reluit,
Quand on venait vers elle et le jour et la nuit
Comme vers une sainte et tranquille montagne ?[33]

(Les ailes roules de la guerre par Verhaeren)

[33] ADM, dépôt de Reims, 7J 155.

Annexe 43 : La restauration des monuments après la guerre par Paul Léon

Messieurs,

Le Consul Mummius, pendant le sac de Corinthe, menaçait les soldats chargés de transporter les statues, de les condamner à refaire toutes celles qu'ils auraient brisées. L'espérance de relever nos beffrois et nos cathédrales ne serait-elle pas aussi vaine que la menace du Romain ? Des prestations en nature, des contributions financières pourront suffire à nous rendre des usines, des maisons, des fermes. Un monument se restaure, il ne se remplace pas. L'architecte n'est pas libre de faire autrement ou mieux. Il nous doit ce qui existait. L'immense effort poursuivi depuis quatre ans dans nos régions dévastées, les travaux entrepris du Nord aux Vosges dans plus de sept cents édifices ne feraient qu'ajouter aux destructions de l'ennemi celles d'un autre vandalisme, si d'audacieuses innovations ou de maladroits pastiches venaient défigurer les traits et altérer le caractère des grandes œuvres du passé.

Sans doute la même question s'est-elle maintes fois posée au cours des siècles. Depuis l'époque où saint Nicaise fut martyrisé par les Vandales au seuil de la cathédrale de Reims, où saint Jérôme se lamentait sur les ruines d'opulentes cités et sur le sort des richesses emportées en Germanie, les plus illustres édifices de la France du Nord et de l'Est ont été souvent dévastés. Nos services d'évacuation, organisés pendant la guerre pour le sauvetage des œuvres d'art, ont des précédents lointains. Chaque invasion provoquait l'exode des trésors d'église vers les places fortifiées. Devant la menace des Normands, Reims reçoit ceux d'Orbais, de Châlons, d'Arras. Les reliques de Saint Martin de Tours émigrent à Orléans, puis dans le Berri, en Auvergne et en Bourgogne. Pendant la guerre de Cent ans, dans les banlieues de nos villes, les monuments sont l'objet de démolitions préventives. Au moment où l'armée anglaise vient mettre le siège devant Reims, les églises situées hors les murs sont rasées par ordonnance prévôtale. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une destruction aveugle, mais d'une véritable dépose. Un grand nombre de matériaux susceptibles de réemploi sont abrités dans des dépôts spécialement aménagés.

Un fois la tourmente passée, l'architecte ne cherchait pas à restituer les monuments dans leur état antérieur. Il reconstruisait au goût et suivant la mode du jour. Chaque génération travaillait pour elle-même, sans s'attarder au passé, sans engager l'avenir. Il est peu d'églises anciennes qui ne retracent, dans la suite de leurs travées, la succession des époques. Les clochers de Chartres, la nef de Soissons, la façade de Tours sont des exemples, entre tant d'autres, de ce mariage entre les styles, de ces harmonies entre les siècles. La restauration qui tend à conserver l'édifice primitif a des origines modernes. Bien qu'elle ait donné naissance à un grand service public, pourvu d'une législation et doté d'un budget spécial, c'est dans quelque dix ans seulement qu'elle atteindra son centenaire. L'invasion de 1870 ayant porté

peu d'atteinte à nos richesses artistiques, doctrine et méthode nouvelles se trouvent pour la première fois à l'épreuve.

La restauration des monuments dévastés par la guerre a commencé avec la guerre elle-même. Chaque repli de l'ennemi permettait d'exécuter dans les régions libérées les travaux les plus urgents. D'autre part, la stabilisation des fronts nécessitait des mesures permanentes de sauvegarde dans les grands sanctuaires d'art, tels que Reims, Arras, Soissons, qui, constituant des piliers de résistance stratégique, se trouvèrent, pendant quatre ans, exposés au feu de l'ennemi. La protection de l'Etat ne pouvait se limiter aux seuls édifices inscrits parmi les monuments historiques. Le péril créait des droits. Le classement constituant la seule possibilité légale d'intervention, il importait d'élargir les formules du temps de paix. C'est ainsi qu'au lendemain de la bataille de la Marne, vingt-sept églises furent comprises parmi les monuments historiques et immédiatement secourues. Au lendemain de l'armistice, la liste des nouveaux classements devait s'allonger encore. La réorganisation de la vie locale absorbait, à ce moment, l'effort des services publics. La nécessité d'établir des abris, de mettre en état les maisons encore habitables primait tout autre souci. Les monuments anciens, exposés sans toiture aux intempéries, traversés de larges brèches, ébranlés dans leurs fondations, étaient voués à la ruine. Les règles administratives de la reconstitution ajoutaient à ces menaces un péril plus immédiat. Elles obligeaient au déblaiement préalable des décombres. Les maisons atteintes étaient rasées, leurs moellons s'alignaient de chaque côté de la route en cubes égaux, réguliers, comme les tombes d'un cimetière. C'était l'ensevelissement du village, l'anéantissement des foyers. Tel eût été aussi le sort de nos vieilles églises, qui, heureusement protégées contre les démolisseurs, se dressent encore, délabrées, au-dessus du champ des ruines, comme se soulèvent des blessés parmi les morts du champ de bataille. Des architectes éprouvés, des archéologues avertis pouvaient seuls procéder à des consolidations délicates, opérer le choix des fragments en vue de leur réemploi et permettre, par la sauvegarde de nombreux éléments anciens, la restauration ultérieure. Cette solution, conforme aux intérêts artistiques du pays, l'est aussi à ses intérêts financiers. Dès que l'ordre renaît sur le chaos des décombres, on s'étonne de retrouver l'édifice moins détruit qu'il ne paraissait d'abord. Il ne reste rien et il reste tout : les substructions, les bases des piles, quelques pans de murs et, tout autour, des matériaux, dont la plupart encore intacts et déposés à pied d'œuvre, pourront reprendre leur place.

Ces opérations de déblaiement, assez simples et rapides dans une église de village, prennent parfois une grande ampleur et s'étendant à une ville entière. A Reims, la cathédrale est devenue un lieu d'asile pour toutes les trouvailles faites depuis quatre ans à travers les ruines d'une cité qui, sur treize mille maisons, n'en compte que bien peu d'épargnées. Dès la première heure, un service de sauvetage a été officieusement organisé. De savants archéologues, hommes de persuasion et d'action, ont réussi à soustraire à la pioche et au tombereau des fragments de toute époque dont le nombre s'accroît sans cesse. Ce sont là les éléments du musée qui s'élèvera quelque jour à la gloire d'un passé plus que millénaire. Autour de la vieille basilique, emplissant des hangars et d'étroites galeries, s'entassent les

pierres sculptées : bas-reliefs, statues, mascarons ou pilastres, puis les pièces de bois échappées à l'incendie des pavages historiés, une infinie variété de balcons, grilles, rampes en fer. Sous un auvent sont rassemblées deux mille plaques de cheminées, vestiges des foyers éteints. Leurs bas-reliefs retracent, comme des stalles d'église, toutes les scènes de la vie, de l'histoire, de la légende. La mythologie y voisine avec la Bible. Près du sacrifice d'Abraham, voici la toilette de Diane ; plus loin, c'est l'évocation des grands souvenirs historiques, depuis le serment des Horaces jusqu'aux victoires de Louis XIV, et de l'étendard de Jeanne à l'aigle de Napoléon. Les jeux, les danses, les métiers figurent en gracieuses images de toute la gent animale fait revivre sous nos yeux les fables de La Fontaine. Ces créations, nées de la libre fantaisie pour l'isolement de l'âtre, tirent de leur rapprochement même un intérêt tout nouveau et nous enseignent une époque mieux que les œuvres d'apparat.

Les ruines de Reims devaient livrer des vestiges d'autant plus nombreux que la ville moderne est bâtie avec les matériaux des abbayes et des églises démolies au cours des siècles. Parmi l'amas des décombres, les fragments de sculptures anciennes se rencontrent au hasard. Plus la pierre était refouillée, mieux elle accrochait le mortier. Les témoins les plus précieux de l'architecture médiévale étaient enfouis au milieu des plus médiocres blocages, « conservés, disait Mérimée, comme la perdrix dans le pâté. » Un magnifique linteau sculpté du XIIe siècle provenant d'un sarcophage formait appui de fenêtre dans une maison ouvrière et portait les pots de fleurs de quelque Jenny rémoise. Le maçon l'avait retaillé aux dimensions nécessaires, décapitant les personnages qui s'y trouvaient figurés. Chaque jour apporte sa contribution à l'histoire des nécropoles. Des rapprochements ingénieux permettent de restituer des ensembles : déjà se dresse un pilier de la nef de Saint-Nicaise et des arcatures dessinent l'ancien cloître du chapitre. Le hasard aide les recherches. L'écroulement d'une maison a jeté sur la chaussée une façade gothique en pierre, masquée par un revêtement et jusqu'alors inconnue. Parfois enfin, les vestiges d'anciens édifices se retrouvent encore en place. Englobés dans les immeubles qu'a détruits le bombardement, ils réapparaissent mutilés, défigurés mais reconnaissables dans leur appareil et leur plan : tels les couvents des Cordeliers, des Jacobins, Saint-Pierre-le-Vieil, Saint-Michel l'église des Chanoines et l'antique Saint-Symphorien, la première cathédrale rémoise qui, succédant aux oratoires et aux chapelles des martyrs, consacra, au IV^{e} siècle, l'avènement dans la cité du christianisme triomphant. Sans doute n'est-ce là qu'une vision fugitive. La reconstruction de la ville fera évanouir ces fantômes, comme disparaissaient en poussière, aussitôt révélés au jour, les restes des anciens tombeaux. Du moins cette brève survie aura-t-elle été suffisante pour constater l'existence de ces monuments vénérables et en fixer le souvenir.

Les recherches ne se sont pas limitées aux débris qui jonchaient le sol ; elles ont donné lieu à des explorations souterraines. A la cathédrale de Reims, la reprise des substructions a mis au jour des objets d'un grand intérêt historique provenant des tombes d'archevêques : crosses, anneaux, calices, ivoires. Des fouilles méthodiques ont permis d'établir les niveaux et les contours de l'église de Saint-Nicaise antérieure aux invasions et de celle que bâtit Ebbon à l'époque de Charlemagne. Le sous-sol de la cathédrale de Noyon nous a rendu l'ancien jubé

dont les pierres avaient servi à la fondation d'un autel. A la collégiale de Saint-Quentin, les premiers sondages viennent de révéler une abside. Des travaux analogues seront bientôt entrepris à Saint-Jean-des-Vignes de Soissons et à Saint-Remi de Reims. Dans cette dernière église, le hasard d'un récent affaissement a fait apparaître un sarcophage ; les ouvriers étonnés aperçurent, parmi les débris, une tête en pierre colorée, de très vivante expression et coupée au ras du col. A côté gisait un bloc qui portait cette inscription quelque peu inattendue : *Louis XVI, 21 janvier 1793*. Une effigie du roi Lothaire avait servi aux Jacobins de quelque assemblée rémoise pour simuler le régicide de son infortuné et lointain successeur.

Les opérations de déblaiement et de triage constituent en quelque sorte un inventaire préalable. Elles permettent d'identifier l'exacte provenance des pierres dispersées par les obus. *Nullum sine nomine saxum*. L'architecte, désormais, se trouve en face du problème de la reconstitution. Sur sept cent cinquante-six monuments historiques atteints par la guerre, douze sont totalement anéantis. Pour cinquante-deux se pose la question de savoir s'il convient de tenter une restauration ou de les conserver à l'état de ruines. La décision appartient à une commission spéciale, instituée par la loi des dommages de guerre et qui réunit, en même temps que des techniciens éprouvés, les plus hautes autorités intellectuelles et morales du pays. Les délégués de trois académies prennent part à ses délibérations. Sans doute tiendra-t-elle compte de la destination des édifices. Ce serait une coûteuse et chimérique entreprise que de vouloir reconstruire le grandiose donjon de Coucy. Il en est tout autrement s'il s'agit d'un hôtel de ville ou d'une église. Sur les places d'Arras, restaurées déjà dans leur intégralité primitive, la population unanime demande le relèvement du beffroi. Abandonnera-t-on à la ruine la nef de Mont Notre-Dame, ce magnifique exemplaire de l'architecture du Soissonnais qu'anéantit l'explosion ? Le plateau sur lequel, à tous les âges et après chaque catastrophe, s'est reconstruit le sanctuaire, est couvert d'un immense chaos de matériaux enroulés, pour la plupart intacts. C'est là une dépose, très brutale assurément, mais qui ne laisse aucun doute sur les possibilités de reconstruction. N'est-il pas de meilleure logique et de plus saine économie de relever sur place les quelques travées nécessaires à une population réduite plutôt que d'édifier à neuf un sanctuaire sans histoire, en face des fragments anciens qui représentent en quelque sorte l'édifice dans sa genèse et sur son chantier d'origine ?

En général, les monuments sont réparables. Quels que soient les dégâts subis et les travaux à entreprendre, les premiers programmes établis répondent tous, dans leur ensemble, à deux objets essentiels.

Ils tendent tout d'abord à assurer l'utilisation partielle des édifices dévastés. La plupart sont des églises. Il faut les rendre aux habitants dès leur retour au village. Le chœur, un bas-côté sont clos et ouverts : le culte peut être repris. Le chant des prières répond à la rumeur laborieuse du chantier. Ces travaux d'aménagement sont parfois très importants. A Saint-Quentin, la petite église édifiée dans la grande donne asile à quinze cent fidèles. Plus de trois mille se pressaient, le jour de la première messe, dans la cathédrale provisoire de Reims.

Une autre tâche, plus complexe, consiste à consolider l'ensemble des constructions pour leur permettre d'atteindre la restauration définitive. Il s'agit, en quelque sorte, de fixer le désastre dans sont état actuel, d'empêcher l'aggravation des dégâts. Une chape garantit les murs contre les intempéries : si leur état le permet, ils portent une toiture légère. Les maçonneries mises à l'abri, il peut être procédé à une visite générale pour prévenir les écroulements, garantir la sécurité. Un remplissage en moellons aveuglera une brèche, un arc-boutant disloqué sera placé sur un cintre, un dais branlant s'appuiera sur un poteau en ciment armaturé de ferrailles, une statue désagrégée s'encapuchonnera de quelque coiffe protectrice. C'est la méthode empirique, peu coûteuse et provisoirement efficace, qu'employaient, il y a cent ans, les architectes restaurateurs. Pour la cathédrale de Reims, cette auscultation préalable a duré plus de deux ans. Les visiteurs impatients s'alarmaient d'une inactivité apparente, mais le travail qu'on ne voit pas est souvent le plus utile. Désormais les édifices sont stabilisés, enserrés comme un navire dans une cale de radoub. Partout la cohésion existe. On travaillera plus ou moins vite, la sécurité est acquise. De pareilles opérations présentent, on le conçoit, des difficultés considérables. Le clocher de la cathédrale de Cambrai, haut de soixante-cinq mètres, troué d'une énorme brèche à seize mètres du sol, s'affaissait, menaçant de basculer dans le vide. La destruction par explosif paraissait inévitable. L'ingéniosité de l'architecte, le zèle des ouvriers, le courage de tous permirent d'effectuer l'étaiement.

On peut dire qu'à l'heure actuelle nous sommes maîtres de la situation. Le triple programme de déblaiement, d'utilisation, de consolidation est en grande partie rempli. Le temps et l'argent feront le reste. Pour sept cent quarante-quatre chantiers, la dépense n'atteint pas encore cent millions. Cette année même seront closes près de trois cents entreprises. Pour beaucoup d'autres il suffira d'une ou deux campagnes encore. Sans doute ne s'agit-il là que des monuments les moins atteints. Les dommages, dans leur ensemble, s'élevant à près d'un milliard, les travaux les plus onéreux restent à exécuter.

Est-il dès maintenant possible d'envisager l'achèvement et de fixer les étapes de la restauration définitive ? En supposant réalisées les ressources nécessaires, il ne serait pas souhaitable d'aller vite. Là plus qu'ailleurs se vérifie le vieil adage : le temps n'épargne pas ce que l'on a fait sans lui.

La lenteur des travaux tient à la nature même des édifices. Dans l'architecture gothique, tous les organes sont solidaires et concourent à l'équilibre. Le moindre désordre local a des répercussions lointaines. D'autre part, nos grandes églises reposent sur les débris des sanctuaires antérieurs. Leurs fondations sont dissociées, interrompues par des brèches, mal liaisonnées par des remblais. La très récente analyse du sous-sol de la cathédrale de Reims permet d'expliquer l'affaissement progressif des hautes voûtes constaté depuis trente ans, sans que l'on put découvrir ni la cause ni le remède. Enfin ces vieux monuments n'ont traversé les siècles qu'au prix de bien des désastres : incendies, mutilations, longues périodes d'abandon. Le choc brutal de la guerre a recouvert d'anciennes blessures.

L'emploi des matériaux modernes nous fournit, il est vrai, de puissants moyens d'action qui manquaient à nos devanciers. Il permet de parer aux graves accidents qui se produisirent en ce moment même dans la célèbre collégiale « le moustier de Saint-Quentin qui n'a commencement ni fin », déclare un dicton picard. Le dicton est véridique, car les travaux n'ont guère cessé pour conjurer l'écroulement dont la menace dure encore. En 1831, Vitet prévoit la chute des voûtes ; il remarque que les piliers ne sont guère plus droits ni plus d'aplomb que « le dos d'un dromadaire » ; il se rassure toutefois en apprenant qu'en Henri IV avait éprouvé les mêmes craintes. « Un *statu quo* de 250 ans, observe-t-il en philosophe, est, en architecture au moins, un bon brevet de longue vie. » La guerre a rompu le *statu quo* et annulé le brevet. D'anciennes lézardes se rouvrent, la tour occidentale se fissure, menace de se déverser. Les mêmes désordres s'étaient manifestés au cours du XVII^e^ siècle, après l'incendie du beffroi. Les architectes avaient alors muré les grandes fenêtres et les avaient revêtues d'un placage en style classique. Niches et pilastres remplaçaient baies et colonnettes ; le monument était à jamais défiguré, mais la cause réelle du mal n'avait nullement disparu. Il suffira aujourd'hui, pour arrêter tout mouvement, de couler à l'intérieur de la tour un plancher en ciment armé reliant les murs entre eux et les rendant solidaires. A Saint-Remi de Reims, les voûtes en pierre qui avaient été substituées à la charpente romane à la fin du XII^e^ siècle exerçaient une poussée menaçante sur de trop faibles supports. Elles ont été remplacées, au cours du XIX^e^ siècle, par de fausses voûtes en bois. L'église étant aujourd'hui découverte, il importe de lui restituer ses voûtes primitives, mais leur poussée, désormais, se trouvera annulée par un cadre en ciment armé, dissimulé dans le comble et relié aux tas de charge. Un tel mode de renforcement permet de conserver des édifices que leur délabrement aurait jadis condamnés. Les façades des hôtels de ville de Reims et de Noyon, profondément rongées et calcinées par l'incendie, pourront être maintenues dans la restauration future, le poids des maçonneries étant reporté tout entier sur des points d'appui isolés. Il y a là une heureuse alliance des deux modes de construction par matériaux moulés et par matériaux posés. Incorporé à la pierre, le fer s'oxyde et désagrège : enrobé dans le ciment, il crée une matière nouvelle qui n'altère ni ne s'altère. Dans un éloquent appel, le grand poète Ruskin a défini les principes de la conservation monumentale. « Veillez avec vigilance, dit-il, sur un vieil édifice, comptez-en les pierres comme vous le feriez pour les joyaux d'une couronne, mettez-y des gardes comme vous en placeriez aux portes d'une ville assiégée. Liez-le par le fer quand il se désagrège. Soutenez-le à l'aide de poutres quand il s'affaisse. Ne vous préoccupez pas du secours que vous lui apportez. Mieux vaut une béquille que la perte d'un membre. » Fer et poutres ont disparu ; les gardes ne veillent plus aux portes et c'est une béquille magique qui soutient et ne se voit pas.

Le monument étant consolidé dans ses parties essentielles est-il possible de lui rendre le décor de sculpture ? D'une manière générale, l'ornementation devra être rétablie. Elle fait corps avec la construction. Un pinacle charge un contrefort, un corbeau porte une corniche, une gargouille écoule les eaux. Il a été longtemps de mode, par esprit de réaction contre les restaurations abusives, de laisser en épannelage les parties antérieurement sculptées. Mérimée

voyait dans ce procédé un moyen de maintenir les silhouettes. Le résultat a été désastreux. La crainte d'ajouter au monument a conduit à la pire altération de son aspect. Il est facile, en utilisant les documents existants, d'exécuter, non des pastiches, mais des œuvres qui conservent le caractère d'une époque, surtout si l'on sollicite, plutôt que des artistes patentés, des praticiens habiles, familiers avec toutes les ressources de la matière, comme l'étaient, dans le passé, les tailleurs de pierre et d'images.

En ce qui concerne la statuaire, la question est plus délicate. Il peut paraître nécessaire de reconstituer des figures placées à grande hauteur, dont le profil ou la masse importe à l'effet d'ensemble. Des modèles et des moulages permettront le plus souvent des restitutions fidèles ; c'est dans de telles conditions qui fut refaite, avant la guerre, la galerie des Chevaliers à la cathédrale d'Angers. Ce serait folie au contraire que de rendre au portail de Reims ses statues incendiées. Les figures placées jadis à la façade de Notre-Dame de Paris nous apparaissent aujourd'hui, malgré leur belle exécution, dépourvues de sens et de vie.

Sans anticiper sur l'avenir, les résultats du présent sont faits pour encourager. Sans doute, la plupart de nos monuments porteront les traces de la guerre ; il est bon qu'il en soit ainsi. Les, pierres demeureront épaufrées par les obus, calcinées par l'incendie. Tout ce qui ne compromet pas la solidité sera pieusement conservé. A ces vestiges sacrés se mêleront des pierres neuves que le temps harmonisera. « La perpétuité d'un monument, déclarait au Parlement le Comte Léon de Malleville, ne réside pas dans l'identité des matériaux primitifs, mais dans l'identité des formes et dans celle des proportions. » Sa conservation est celle d'un organisme vivant. Il y faut réparer les atteintes du temps et des hommes. Des réfections successives peuvent seules, en conservant les formes anciennes, perpétuer à travers les siècles la pensée qui les créa. Plus que partout ailleurs il convient de la respecter, dans cette partie de la France si hâtivement relevée, où nos villages se reconstruisent en série sur des modèles uniformes, où toutes les maisons s'alignent comme des corons d'usine, étrangères à la vie locale et aux traditions historiques. Au seuil de ce monde nouveau, les monuments sont des témoins : cimetières du passé, foyers spirituels du présent. En eux les ombres des morts parlent encore aux vivants ; dans leur image se reflètent les traits éternels de la France[34].

[34] Paul LEON, *La restauration des monuments après la guerre*, lu dans la séance annuelle des Cinq Académies le 25 octobre 1922, Paris, Institut de France, 1922, 15 p.

Annexe 44 : Cathédrale de Reims, liste des objets classés

- Tapisseries dites du fort roy Clovis, 2 pièces, fin du XV^{e}.
- Tapisseries : Histoire de la vie de la Vierge, 17 pièces, XVI^{e}.
- Tapisseries : Histoire de la vie du Christ, exécutées par Daniel Pepersack, 17 pièces, XVII^{e}.
- Tenture dite du Cantique des Cantiques, broderies de soie sur toile, 4 pièces, XVII^{e}.
- Tapisseries : saint Paul à Lystre, saint Paul à l'Aéropage, deux pièces de la tenture des Actes des Apôtres, d'après Raphaël, manufacture des Gobelins, XIX^{e}.
- Calice, dit de saint Remy, or, émaux cloisonnés, filigranes, pierres fines, XII^{e}.
- Hampe de la crosse dite de saint Gibrien, bois, XII^{e}.
- Peigne liturgique, dit de saint Bernard, ivoire, XII^{e}.
- Reliquaire, dit de Samson, argent doré, émaux, gemmes, XIII^{e}.
- Reliquaire de saint Sixte et de saint Sinice, argent en partie doré, pierres fines, XIII^{e}.
- Ostensoir pédiculé à cylindre vertical, cuivre doré, XIII^{e}.
- Petit ostensoir en forme de croix, argent doré, XIV^{e}.
- Reliquaire de saint Paul et saint Pierre, cuivre doré, cristal et pierres fines, XIV^{e}.
- Reliquaire du saint Sépulcre, agate, monture d'argent en partie doré et émaillé, 1547.
- Nef reliquaire de sainte Ursule, cornaline, monture d'argent doré et émaillé, 1573.
- Reliquaire de la sainte Epine, cristal de roche, monture d'or en partie émaillé, XVI^{e}.
- Croix en cristal de roche, montée en or, XVI^{e}.
- Garniture de l'autel de l'arrière-chœur : grande croix et six grands chandeliers, bronze fondu, ciselé et doré, 1784.
- Vases et objets d'orfèvrerie exécutés pour le sacre du roi Charles X : reliquaire de la sainte ampoule, vase d'offrande pour le vin, plate d'offrande pour le vin, trois canons d'autel livres d'épîtres et d'évangiles, croix de diacre, baisers de paix, deux encensoirs, deux navettes, bénitier, croix archiépiscopale, spatule, calices, burettes, aiguières et bassin…, cuivre et argent doré, XIX^{e}.
- Garniture du maître-autel : Grande croix et six chandeliers au chiffre de Charles X, bronze fondu, ciselé et doré, XIX^{e}.
- Chape, fond moderne de satin rouge à décors de galons d'or ornés de perles fines, XIII^{e}.
- Chasuble du sacre de Louis XIII, drap d'argent et d'or, XVII^{e}.
- Ornement complet : 4 chapes, 2 tuniques, 1 chasuble et accessoires, orfrois de tapisserie à l'aiguille de soie et d'or, époque Louis XIV
- Chasuble de l'ornement, drap frisé d'or et d'argent brodé en bosses, XVII^{e}.
- Chasuble à orfrois de tapisserie à l'aiguille et broderies d'or et d'argent en bosses, XVII^{e}.
- Chasuble du sacre de Louis XVI, drap d'argent broché et brodé, XVIII^{e}.
- Pentes du dais du sacre de Louis XVI, velours cramoisis à broderies d'argent en bosses, XVIII^{e}.
- Ornements du sacre de Charles X, drap d'or et d'argent, XIX^{e}.
- Fentes du dais du sacre de Charles X, brocard d'or à broderies d'or et d'argent, XIX^{e}.
- Dentelles du sacre de Charles X, XIX^{e}.
- Le Christ mort, entouré d'anges, toile de Taddeo Zuccuharo (mort en 1566).
- Le Christ apparaissant à Madeleine, toile attribuée au Titien.
- Le Lavement des pieds, toile par J. Mutiano (mort en 1592).
- La Nativité, toile par le Tintoret (mort en 1594)
- Grille de l'ancien cartulaire, fer forgé, XIII^{e}.
- Dalle funéraire gravée d'Hugues Libergier, architecte de l'église Saint-Nicaise de Reims, XIII^{e}.

- Vitraux, XIII^e^, XV^e^.
- Cloche donnée par le cardinal de Lorraine en 1570.
- Grand retable de l'autel, dit des Apôtres : La Résurrection, Pieta, 1541, groupes attribués à Pierre Jacquess (mort en 1596), marbre.
- Croix reliquaire, cuivre doré, orné de filigranes et de cabochons provenant de l'abbaye de Saint Jean des Vignes à Soissons.
- Ostensoir pédiculé, cristal et cuivre doré, XV^e^.
- Reliquaire pédiculé, dit des ossements de saint Remy, cuivre doré du XVI^e^.
- Voile de calice, drap d'argent brodé de soie et d'or, XVII^e^.
- La Vierge glorieuse, statuette provenant d'un reliquaire, cuivre doré, XVII^e^.
- Deux chandeliers, bronze argenté, XVIII^e^.
- La Samaritaine, toile par Otto Venius (mort en 1634).
- La Manne, toile attribuée à Nicolas Poussin.
- Nicolas V visitant saint François d'Assise, toile par Hilart, 1663.
- Le Christ bénissant les enfants, toile, 1717.
- Le Lavement des pieds, toile par Bertin (mort en 1736).
- Chandelier, bois sculpté, XVIII^e^.
- Croix, bronze, XII^e^.
- Trois tableaux, ivoire sculpté, XIV^e^.
- Le Christ en croix, statue provenant du Jubé de 1417 et surmontant l'autel de la chapelle Sainte-Calixte, pierre du XV^e^.
- Calice, argent doré, XVI^e^.
- Burettes, argent doré, XVI^e^.
- Burettes et plateaux aux armes de J.-B. de la Salle, chanoine de Reims, XVII^e^.
- Deux calices argent doré ciselé, XVII^e^.
- Crucifix, statuette, ivoire, XVII^e^.
- Deux chasubles, velours frappé, XVIII^e^.
- Deux pupitres, bois sculpté, 1745.
- Buffet des orgues, bois sculpté, XV^e^.
- Autel de la chapelle de Saint-Calixte et retable par Pierre Jacques (1541), pierre et marbre, XVI^e^.
- Horloge du chœur, bois sculpté et peint, XVII^e^ et XVIII^e^.
- Autel de la chapelle de la Vierge, marbre, 1741.
- Stalles du chœur, bois sculpté, 1745.
- Chaire à prêcher, provenant de l'église de Saint-Pierre-le-Viel bois sculpté, deuxième moitié du XVIII^e^.
- Grille entourant les fonts baptismaux, provenant de l'église de Saint-Pierre-le-Viel, deuxième moitié du XVIII^e^.
- Deux stalles funéraires de Jean Panthouf (mort en 1367) et de Gille de Pegorares (mort en 1377)
- Chaire à prêcher de l'abside, bois sculpté, XVII^e^.
- Maître-autel, marbre rouge et vert, XVIII^e^[35].

[35] D'après Charles CERF (abbé), *Histoire et description de Notre-Dame de Reims*, Reims, 1861, 2 vol, t.II, p.412-526, MAP, 81/51 197/32 144.

Index des auteurs

L'index des auteurs a été conçu comme un outil de recherche permettant de retrouver, dans les sources et la bibliographie, les références complètes citées dans les notes de bas de page.

A

ABBAD, Fabrice, 581
ABBEMA, Louise, 646
ABELE, Pierre, 539, 569
ABRANOWITZ, 646
ABRIL, Henri, 593
ADAM, Paul, 560
AGACHE, Donat-Alfred, 601
AGNUS, Jean-Michel, 587
AGULHON, Maurice, 581, 582
ALBERT, Prince de Monaco, 555
ALEMANY-DESSAINT, Véronique, 596
ALEXANDRE, Arsène, 552, 555
ALLAIN, Jean-Claude, 594
ALLENE, Roger, 547
ALPHAUD, Gabriel, 555
ALQUIE, H., 646
AMERIA, 646
ANC, E., 646
ANDRE, René, 563
ANDRERIE, Dominique, 587
ANDRIEUX, Jean-Yves, 587
ANDRIEUX, Louis, 547, 572
ANGELI, Diego, 548
ANGST, 647
ANRIAN J. d', 647
ANTONIN-MERCIE, 647
ANTONUCCI, A., 560
ANTONY-THOURET, Pierre, 531, 538, 548, 563, 610, 745
AOSOMY, 627, 647
APA, 647
ARCAMBEAU, Edme, 540
ARDON, Lucile, 602
ARMAND, René, 576
ARMINJON, Catherine, 587
ARNOULD B., 647
ARTHUR-LEVY, 542
AS, Roger, 647
ASSOULINE, Pierre, 582
AUBERT, Alexandre, 552
AUBERT, Marcel, 563
AUBERTIN, Marcel, 601
AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, 582, 583, 594
AUDUC, Arlette, 587
AUGIS, Marcel, 647
AUMONT, Jacques, 596
AVRIL, René d', 555, 741
AZEMA, Jean-Pierre, 582

B

BABIN, Gustave, 559
BACOT, Jean-Pierre, 594
BADY, Jean-Pierre, 587
BAGUENIER DESORMEAUX, Henri, 570
BALCON, Sylvie, 572
BALFOUR, Michael, 596
BALSAMO, Isabelle, 603
BARAU, Emile, 613, 647
BARBIER, A., 748
BARCELLINI, Serge, 594
BARIETY, Jacques, 586
BARJOT, Dominique, 601
BAROU, René, 625
BARRES, Maurice, 540, 555
BARTHES, Roland, 596
BARTOV, Omer, 582, 594
BASCHET, Eric, 582
BASTIDE, C., 563
BATUT, E, 648
BAUDON, Albert, 548
BAUDOT, Anatole de, 587
BAUDOUIN, Rémi, 601
BAUDRILLART, Alfred, 548
BAUDRY, Renée, 648
BAUMONT, Maurice, 586
BAUTY, Edouard, 548
BECKER, Annette, 582, 595, 599
BECKER, Jean-Jacques, 582, 583, 586, 601
BEDARIDA, Marc, 606

BEDIER, Joseph, 555
BEGHAIN, Patrice, 587
BELLAN, Gilbert, 613, 648
BELLET, Charles, 555, 556
BENEZIT, Emmanuel, 578
BENOIT, Yves, 578
BERAUD, Edmond, 570
BERCE, Françoise, 587, 601
BERGER, L., 648
BERGES, Joseph, 631, 648
BERIDARIDA, Marc, 601
BERNA, J., 563
BERNARDEAU, H., 648
BERNE-BELLECOURT, 648
BERNSTEIN, Serge, 560, 583
BERRY, Walter, 572
BERSTEIN, Gisèle, 578
BERSTEIN, Serge, 578, 580, 583, 586
BERTAUD, Jean-Paul, 580
BERTHELOMIER, M., 648
BERTIGLIA, Aurelio, 648
BERTRAND, G., 630, 648
BESANÇON, Luc, 603
BESNARD, Charles-Henri, 563
BEUMELBURG, Werner, 542
BEUSTER, H., 648
BIAN, T., 648
BIENVENUE, Pierre, 548
BIG, 630, 649
BLAINE, Bagget, 585
BLAISE, René, 649
BLANC, Marc, 563
BLANCHE, Jacques Emile, 561
BLIN, Jean-Pierre, 599
BLOCH, Marc, 596
BLOND, Georges, 583
BOARDAM, Robinson, 626, 649
BOCQUET, Léon, 552
BOËT, A., 649
BOIDIN, Paul, 540
BONAPARTE, Marie, 596
BONNEAU, Michel, 596
BONNEFON, Jean de, 548, 556
BONNET, Serge, 607
BONTE, Pierre, 581
BORDEAUX, Henry, 556
BORGE, Jacques, 578
BORGEN, L., 649
BORNECQUE, Henri, 596
BORY, Jean-François, 587
BOSWORTH, Welles, 572
BOUCHOR, Joseph Félix, 632, 649
BOUDON, Jacques-Olivier, 599
BOUILLON, Jacques, 595
BOULANGER, Jean-François, 595, 599
BOULANGER, M., 649
BOURDEIX, Pierre, 563
BOURDELLE, Antoine, 561, 614, 649
BOURDETTE, Jean-Marie, 583
BOURDIN, Alain, 587
BOURGET, M., 548
BOURGONNIER, 649
BOUROUX, Paul Adrien, 612, 631, 650
BOUSSINESQ, Georges, 541, 603
BOUSSU, Emile, 632, 650
BOUTIKS, G., 650
BOUTREUIL, 650
BOUVERET, 650
BOUXIN, Marc, 603
BOYEWSKI, 650
BRAIVE, Georges, 563
BREBISSON, Guy de, 587
BREHIER, Louis, 540, 548, 561, 603
BRICHET, Robert, 588
BRIGGS, Martin S., 588
BRIOUSSOV, Valéry, 743
BROQUET, Espérance Léon, 625, 632, 650
BROS, Maurice, 563
BROVGHTON, 626
BRUNET, Emile, 563
BUISSAR, H., 651
BÜRGER, J., 651
BURNAND, Robert, 568
BURNS, Ross, 596

C

CABANES, Bruno, 583
CADILHAC, Paul-Emile, 576
CALMETTE, Germain, 560
CANINI, Gérard, 583, 595
CANUDO, 548
CAPPIELLO, Leonetto, 610, 651
CARLIER, Achille, 563, 564
CARLIN, 628, 651
CARLU, Jacques, 631, 651, 653
CARREY, P., 651
CARRILLO, Gomez, 542, 556
CARUCHET, B., 651
CASTERS, Thierry, 588
CATTIER, R., 651
CAUDRON, Jean, 603
CAUMONT, Robert, 612, 651
CAZALS, Remy, 583, 596
CAZIN, Paul, 559
CELARIE, Henriette, 552
CENDRARD, Blaise, 542

CERF, Charles, 541
CESARE, 626, 651
CHAINE, Pierre, 542
CHALINE, Nadine-Josette, 599
CHALMETTE, Charles, 556
CHAMOÜIN, F., 651
CHAMPEAUX, B., 652
CHAPELLE, Pierre, 556
CHAPRONT, Henry, 652
CHARLIER, Isabelle, 538, 619, 625, 630, 652
CHARLIER, Victor, 548
CHARRE, Alain, 601
CHASSAIGNE, Philippe, 601
CHASTEL, André, 588
CHASTENET, Jacques, 583, 586
CHATEAUBRIAND, François-René de, 540
CHATELLE, Albert, 538, 603
CHATRIER, Jean-Philippe, 603
CHAUNU, Pierre, 593
CHAVALLIAUD, Léon, 652
CHEVAL, René, 593
CHEVALIER, Gabriel, 542
CHOAY, Françoise, 588
CHOZ, 653
CHVEDOVA, Ludmila, 603
CLAISSE, Hubert, 603
CLAVET, J., 653
CLEMEN, Paul, 556, 561
CLEMENCEAU, Georges, 542
CLEMENT, Julien, 750
CLOUT, Hugh D., 601
CLOZEL, J, 603
COBLENCE, Jean-Michel, 585
COCHET, François, 583, 584, 593, 603
COCTEAU, Jean, 542, 627, 653, 751
COHEN, Jean-Louis, 601
COINTET, Michèle, 588
COLIN, Paul, 560
COLOT, 653
CONDAMINE DE LA TOUR, 548
CONDROYER, Emile, 570, 576
CONRAD, Philippe, 580, 584, 607
CONTAMINE, Henry, 603
COPPIER, André Charles, 560
COQ, Christian, 594
COQUANDIER, Gérôme, 747
CORBETT, David Peters, 588
CORNU, Jean-François, 597
CORTET, Collette, 603
CORVISIER, André, 578, 580, 584
COSNARD, Pierre, 632
COSTON, Henry, 578
COUEDELO, Rose-Anne, 601
COUTIN, Cécile, 597
CRAM, Ralph Adams, 548
CRAMPEL, Paul, 610, 653
CRETELLE, M., 613, 653
CRETELLEY, M., 631, 653
CREUX, 653
CROSBY, J.B., 626
CROUVEZIER, Gustave, 568, 603
CRU, Jean Norton, 580
CRUBELLIER, Maurice, 588, 595, 603
CURZON, Henri de, 564

D

DAGEN, Philippe, 588
DAMARE, 630, 654
DAMBLANS, 627, 654
DAMERY, Claude, 603
DAMISCH, Hubert, 601
DARCY, Georges Edouard, 625, 654
DAUBE-BANCEL, 564
DAUDET, Léon, 548
DAULIGNY, W., 630, 654
DAVID-NILLET, Germain, 625, 654
DAYOT, Armand, 556, 564
DE BRUIGNAC, Jean Duroy, 576
DE GARNE, 654
DE LA RUPPELLE, 576
DE LANCY, Gautier, 654
DE MUN, Albert, 556
DE MUN, Bertrand, 570
DE NERY, Amélie, 749
DE NOLHAC, Pierre, 561
DE RANIERI, A., 655
DE SOUZA, Robert, 565
DEAL, W., 654
DEBERGH, François, 584
DEBRAY, Régis, 588, 597
DEGOUY, Paul, 548
DELAHOCHE, Jacques, 542
DELANNOY, Paul, 553
DELAUNAY, Jacques, 584
DELAW, Georges, 628, 654
DELMAS, Jean, 584
DELOT, Catherine, 603
DELPERIER, Louis, 584
DEMAISON, Louis, 541, 548, 549, 572
DEMAR-LATOUR, A., 556
DEMOUY, Patrick, 604
DENEUX, Henri, 531, 537, 538, 563, 564, 565, 570, 572, 573, 619
DENIS, Maurice, 561
DEPAQUIT, Jules, 628, 654, 655
DEPOORTERE, Rolande, 586

DESDEVISES DU DEZERT, Georges, 549
DESHOULIERES, François, 573
DESTEMBERG, Jean-Daniel, 584
DESTHIEUX, Jean, 560
DESTRAINS, Jean, 752
DESTREMEAU, Frédéric, 604
DEVIGNES, Geneviève, 568
DIBLIK, Jean, 604
DIGEON, Claude, 593
DILLY, Heinrich, 593, 601, 604, 608
DIMIER, Louis, 556, 561
DISTELBARTH, Paul, 565
DOLL, Maurice F.V., 597
DOLLE, André, 542
DOMIN, A., 627, 655
DORGELES, Roland, 576
DORIVAL, Sens, 631, 655
DOUCET, L., 648
DREILING, Raymund, 553
DRIEUX, J., 655
DRODE, C., 655
DROIT, Jean, 542, 612, 655
DROPSY, Emile, 655
DROUILLY, Georges, 570
DROUILLY, Germain, 596
DROZ, Jacques, 584
DRUART, Henri, 538, 570
DRUART, René, 538, 549, 565, 578
DUBOIS, 549
DUBOIS, Vincent, 588
DUBOSCLARD, Alain, 597
DUCASSE, André, 559, 584
DUFET, Michel, 579, 614
DUFOURCQ, Norbert, 576
DUFY, Raoul, 655
DUHAMEL, Georges, 559
DUMAS, Esther, 625, 656
DUMONT-WILDEN, L., 553
DUPON, L., 656
DUPONT, Eugène, 568
DUROSELLE, Jean-Baptiste, 580, 584
DUROY DE BRUIGNAC, J., 565
DUSSAULE, Pierre, 588
DUTOURD, Jean, 584
DUVENT, Charles, 611, 612, 656

E

ELLUL, Jacques, 597
EMPAIN, J., 656
ENDERS, Jean, 656
ENLART, Camille, 549, 553
ERVIN, P., 656
EVERETT, Susan, 584

F

FABRE, Abel, 565
FABRE, Marc-André, 565
FAUCONNET, 610, 656
FAVEROT, J., 656
FAVIER, Jean, 578
FAZY, Georges, 561
FELIX, 656
FERREE, Barr, 531, 549, 573
FERRO, Marc, 584
FIELD, Frank, 588
FINOT, Marcel, 565
FLAMENG, François, 656, 657
FLAMMARION, Camille, 556
FLERS, Robert de, 542
FLEURY, Antoine, 595
FLORES, Ricardo, 657
FLOWER, Charles E., 611, 657
FOCH, Ferdinand, 542
FOCILLON, Henri, 562
FOHLEN, Claude, 586
FOLLEREAU, Agathe, 604
FONSEGRIVE, G., 556
FONTANA, Jacques, 599
FORAIN, Jean-Louis, 542, 625, 657
FORESTIER, Marcel Nicolas, 565
FORSANT, Octave, 542, 549
FORT, Paul, 556
FORTESCUE, Granville, 542
FOUCART, Bruno, 588, 601
FOUQUERAY, Bernard, 604
FOURGOUS, J.A., 657
FOURNIER SARLOVEZE, 657
FRAIPONT, Gustave, 625, 630, 657
FRANCASTEL, Pierre, 588
FRANCISCUS, 556, 557
FRANK, Robert, 595
FRAYE, André, 612, 658
FRERIC, 658
FRESBON, A., 658
FREZET, Amable, 570, 576
FROSSARD, Isabelle, 604
FUMAROLI, Marc, 588
FUNCK-BRENTANO, Frantz, 549
FURET, François, 589
FUSSEL, Paul, 595

G

GAEHTGENS, Thomas W., 589

GAELL, René, 542
GAILHABAUD, Jules, 541
GAILLARD, André, 584
GALEY, J., 658
GALIMARD-FLAVIGNY, Bertrand, 553
GALLET, Charles, 559
GALLOIS, Lionel, 607
GAMBAROTTO, Laurent, 600
GAMBONI, Dario, 589
GAMELIN, Maurice Gustave, 559
GARNER, James Wilford, 586
GARNOT, Lucy, 611, 658
GARRIGUES, Jean, 597
GATIER, Pierre-Antoine, 604
GATRANIE, 627, 658
GAUDIER, Charles, 549
GAUGUET, Eugène, 631, 658
GAUTHERIN, Véronique, 604
GAUTIER, Lucien, 611, 658
GAUTRON DU COUDRAY, Victor, 538
GAYET, Ernest Fernand, 576
GENARD, A., 628, 658
GENAULT, E., 659
GENET-DELACROIX, Marie-Claude, 589, 593, 604
GEOFFROY, 610, 611, 659
GERBOD, Paul, 580
GERVEREAU, Laurent, 597, 598
GHEON, Henri, 576, 577
GIDE, Charles, 559
GILLET, Louis, 549
GILOT, Louis, 631, 659
GIM, 659
GIMPEL, Jean, 589
GIONO, Jean, 542
GIRARDET, Raoul, 597
GIRAUDOUX, Jean, 542
GODART, Pierre, 604
GODBILLON-SARTOR, Marie, 541
GOLBAU, 659
GOMBRICH, Ernest Hans, 597
GOSSE, Edmund, 549
GOSSET, Adolphe, 541
GOSSET, Pol, 549
GOTTLOB, Fernand-Louis, 610, 659
GOURBAY, A., 659
GOURBIN, Patrice, 589
GOURNAY, A., 660
GOURNAY, G., 660
GOURNAY, Isabelle, 601
GOY, Jean, 632
GOYAU, Georges, 570
GRAILLES, Bénédicte, 602
GRAND-CARTERET, John, 543, 627
GRANDJOUAN, Jules, 628, 660
GRANDPIERRE, Gilles, 604
GRANGE, Thierry, 590
GRAPPE, Georges, 561
GRAUTOFF, Otto, 543
GREEN, Nelson, 626, 660
GREENE, 626
GREFFE, Xavier, 595
GREGOIRE, R., 660
GRESAIN, 660
GRETEN, Jean, 543
GRIMAUD, Anne-Marie, 571
GRISARD, D., 660
GRITTI, Jules, 597
GRODECKI, Louis, 590
GROSSER, Alfred, 595
GROULIER, J., 661
GUEDET, Louis, 549
GUERARD, Adolphe, 541
GUERNARDEAU, N., 661
GUGELOT, Frédéric, 600
GUILLAUME, Marc, 590
GUILLOT, E., 557
GUINEGAULE, 611, 661
GUMERY, L., 628, 661
GUTH, Alfred, 586
GUYON, Charles, 543, 627

H

HABEIR, P., 661
HAHN, Albert, 628, 661
HAKSE, O.E., 626
HALLAYS, André, 557, 565, 568, 571, 577
HANOTAUX, Gabriel, 557, 568, 571
HANSI, 611, 626, 661
HARAUCOURT, Edmond, 557
HAREL, Véronique, 597
HARLAUT, Yann, 604, 605, 608, 609
HAUBOLD, Bernard, 565
HAUREZ, Rosemonde, 584
HAUSCHILD, Jan-Christoph, 593, 594
HAUTECOEUR, Louis, 590
HELLE, André, 612, 662
HEMINGWAY, Ernest, 543
HENARD, Robert, 560
HENRIOT, 628, 662
HENRIOT, Emile, 549
HERANS, Marcel, 611, 662
HERICAULT, Gaston, 557
HERMANN-PAUL, 628, 662
HERRIOT, Edouard, 568
HESS, Paul, 539, 549
HILAIRE, Yves-Marie, 600

HINGRI, L., 662
HINZELIN, Emile, 557
HIRAL, Ange-Marie, 571
HOIZET, Dominique, 605
HOLDEN WATHEROUSE, M. T., 662
HOLLANDE, Maurice, 565, 572
HONNORAT, André, 560
HORNE, John, 584, 597
HOUY, R., 629, 662
HOWARD, Richard Thomas, 590
HUBERT, Michel, 605, 606
HUDEMANN, Rainer, 602
HUGO, Jean, 595
HUIGNARD, Henri, 531, 565, 610
HULIN DE LOO, Georges, 561
HURAULT, A., 553

I

IBELS, Henri Gabriel, 610, 611, 613, 662
IEO, Ch., 663
ILLAIRE, Martine, 602
IRIBE, Paul, 663
ISAMBART, Benoît, 549, 738
ISSELIN, Henri, 584

J

JACQUART, Jean, 584
JACQUEMART, Anne, 605
JADART, Henri, 538, 549, 550, 578, 579
JAMAS, Abel, 631, 663
JAMOT, Paul, 576, 577
JANKOWSKI, G., 663
JARDIN, Pascal, 597
JARY, A. P., 663
JAY, Marcel, 605
JEAN, Julien, 664
Jean-Jacques, WALTZ, 611
JEANNENEY, Jean-Noël, 597
JIANOU, Ionel, 579, 614
JIM, 664
JOB, 664
JOE, 664
JOLLY, Jean, 579
JOLY, Martine, 597
JORAMUS, 664
JORN, Asger, 598
DASSONVILLE, 601
JOSEPH, Édouard, 579
JOUAS, Charles, 630, 664
JUDRIN, Claudie, 579, 605, 613
JULIEN, Jean, 572, 631
JULLIARD, Jacques, 579

K

KALAS, Ernest, 550, 664
KAPFERER, Jean-Noël., 598
KAROUVA, Alexandra, 590
KEYLOR, William R., 598
KHNOPPF, Fernand, 561
KIEFER, Klaus H., 550
KIPLING, Rudyard, 543
KOTT, Christina, 590, 608
KOUZMINE, Michel, 744
KRAMER, Alan, 597
KRESTOVSKY, Vassily, 598
KRIER, Etienne Auguste, 612, 664
KRUMEICH, Gerd, 586, 593, 598
KUPFERMAN, Fred, 598

L

LA SIZERANNE, Robert de, 557
LACAILLE, Frédéric, 590
LAFFOREST, Roger de, 565
LAFLEUR, Marcel, 630, 664
LAFOND, Jean, 568
LAGREE, Michel, 600
LALO, Pierre, 550
LAMBOTTE, Paul, 553
LAMBOURNE, Nicola, 590, 602
LAMY, Yvon, 602
LANDRIEUX, Maurice, 539, 550, 569
LANGLET, Jean-Baptiste, 550
LANSON, Roger, 598
LAPEROUSSE, Léon de, 577
LAPLACE, Gaston, 612, 664
LARGEAUD, Jean-Marc, 601
LASPEYRES, Arnaud, 584
LATOUR, Francis, 600
LAUGA, Georges, 550
LAUNAY, L. de, 550
LAUNAY, Michel, 586
LAURAIN, Camille, 566
LAURENT, Georges, 603
LAURENT, Gustave, 541
LAURENT, Jeanne, 590
LAURENT, René, 585
LAUT, Ernest, 566
LAVALLE, Denis, 587
LAVEDAN, Henri, 550, 557
LAVISSE, Ernest, 595
LE GOFF, Jacques, 590, 595, 605
LE GOFFIC, Charles, 559

LE GUILLOU, A., 665
LE MEILLEUR, Georges, 612, 665
LE SENNE, Camille, 550, 740
LE SUEUR, Flavie, 591
LEAL DE CAMARA, 665
LEANDRE, Charles, 665
LEBEDEFF, Jean, 611, 665
LEBLANC, Henri, 579
LEBOT, M., 598
LEBRUN, Jeanne, 585
LEFEBVRE, Alain, 602
LEFEBVRE, Jacques, 570
LEFEVRE, L. F. A., 665
LEFEVRE-PONTALIS, Eugène, 538
LEGRAIN, Pierre, 646
LELIEVRE, M., 665
LELIEVRE, Pierre, 543
LEMIELLE, 665
LENIAUD, Jean-Michel, 590, 591, 595, 602
LEON, Paul, 531, 540, 543, 553, 562, 566, 572, 573, 581, 602
LEPAGE, Paul Hubert, 620, 621, 622, 623, 624, 665
LEPELLETIER DE BOUHELIER, Georges, 557, 572
LEROY BALDRIDGE, C., 626, 665
LEROY, M., 665
LESBROUSSART, 630, 666
LESOURD, E., 739
LESSIEUX, Ernest Louis, 613, 666
LESTRANGE, Henri de, 610
LETHEVE, Jacques, 598
LEUDET, Maurice, 557
LEZEAU, Robert de, 550
LIBERMANN, Henri, 543
LIOT, David, 605
LOCHELONGUE, 611, 666
LOISEAU, Charles, 600
LOISELIER, A., 666
LONDRES, Albert, 528, 543, 550, 551, 553, 559, 570
LONG, Véronique, 595
LOUIS, Paul, 557
LUBIN DE BEAUVAIS, 629, 666
LUC, 666
LUCE, Maximilien, 629, 666
LUÇON, Louis Henri, 528, 551
LUÇON, Louis-Henri, 557
LYAUTEY, Pierre, 570

M

MABILLE DE PONCHEVILLE, André, 557
MACE DE LEPINAY, François, 591
MADELIN, Louis, 559
MADELINE, Paul, 625, 630, 667
MAGLIN, P., 630, 649, 667
MAGNE, Henri Marcel, 562
MAGNE, Lucien, 553
MAIGROT, Henry, 667
MAILLARD, Robert, 579
MAILLOL, Gaspard, 613
MAITREJEUN, 667
MALE, Emile, 540, 551, 557
MANDELSTAM, Osip, 593
MANDELSTAM, Ossip, 743
MAQUIS, 667
MARAIS, Jean-Luc, 595
MARCHAND, Alfred, 540
MARGOTIN, Léon, 551, 625, 667
MARGUILLIER, Auguste, 561
MARKOVITCH, Marylie, 749
MARQUIE, Claude, 583
MARTIN, Alice, 551
MARTY, G.E., 667
MARY, G., 753
MARY, Louis, 605
MATOT, Jules, 667
MATTER, A., 667
MAUPRAT, 667
MAURRAS, Charles, 557
MAX DU GARD, 625, 667
MAYEUR, Jean-Marie, 581, 600
MAYOR, Jacques, 551
MAZZORI, L., 668
MC WILLIAM, Neil, 596, 602
MEARSHEIMER, John J., 580
MEGRET, Christian, 566
MENNECIER, Louis, 560
MENTESSI, G., 611, 668
MERCIER, Eugène, 551
MERKI, Charles, 560
MEROVAK, 551, 668
MEROY, 668
MERY, Charles-Léon, 668
MESNARD, André-Hubert, 591
MESPLES, E., 668
METIVET, Lucien, 628, 629, 668
MEYER, Jean, 584
MICHEL, André, 540, 566
MICHEL, Edmont, 561
MICHELON, H., 668
MILLETT, Thalia, 625, 668
MILZA, Pierre, 580, 581
MIQUEL, Pierre, 585, 586, 605
MIRRUEN, M., 669
MODIGLIANI, Gino, 551
MOISELET, G., 668
MONNIER, Gérard, 591
MONTANT, Jean-Claude, 598

MONTGON, A. de, 577
MONTORGUEIL, Georges, 551
MOREAU-NELATON, Etienne, 551
MORINET, G., 632, 669
MOSSE, George Lachmann, 594
MOURET, Paul, 613, 669
MOUROUX, Anie, 613, 669
MOUTON, G., 669
MULLER, E., 669
MÜNTZ, E., 540
MUSINI, 628, 669

N

NASH, A., 670
NAUD, V., 670
NAVET-BOURON, Françoise, 598
NEAU, Patrice, 581
NEISS, Alexandre, 596
NEISS, Robert, 572
NELSON GREEN, 670
NEUMONT, Maurice, 630, 670
NEUVILLE, Marc, 605
NEVEUX, Ernest Auguste, 551
NEWTON, Eric, 591
NICHOLAS, Lynn H., 591
NICOLET, Claude, 594
NOËL, Pierre, 561
NOLLEAU, Gilbert, 598
NORA, Pierre, 591
NORMAND, R., 559
NOTHOMB, Pierre, 553, 557
NOUAILHAT, Yves-Henri, 585
NOUSCHI, André, 582

O

OGIER, E., 566
OJEDA, R. G., 632
OJETTI, Ugo, 553, 557
OLLIVIER, Eugène, 591
ORR, Louis, 611, 670
ORY, Pascal, 591
OSTERKAMP, Ernst, 591
OSTOYA, Georges d', 670, 671
OTHOFAFOULL, 671
OUALID, William, 559
OUDART, Georges, 566
OUZAN, Françoise, 606

P

PAILLARD, Louis, 577
PAILLARD, Remy, 598
PALLOT-FROSSARD, Isabelle, 608
PANE, Roberto, 602
PASQUINO, 628
PASSINI, Michela, 592
PASTEUR, A., 671
PASTRE, Gaston, 559
PATERNI, Joseph, 551
PAVLOVA, Nina, 598
PECHE, A., 671
PELLUS, Daniel, 606
PENNEQUIN, Edmond, 671
PERAULT, 671
PERIE, Félix, 756
PERNET, Jacques, 605, 606
PERREUX, Gabriel, 584, 585
PERRIER, Marie, 625, 672
PERRIN, Sainte-Marie, 672
PERROT, Alain-Charles, 592
PETIT, Gabriel, 557
PETITJEAN, Pierre, 672
PETZOLD, Michel, 595
PEYCERE, David, 579
PEYROT, Jean, 596
PHILIPPONNAT, Bernard, 606
PICAROL, 627, 672
PIERRARD, Pierre, 553, 579
PIERRE, Michel, 585, 586
PIFLOU, 672
PIGNAL, L., 630, 672
PILLET, Antoine, 558, 561
PINIES, René, 583
PISARO, 672
POIDEVIN, Raymond, 585
POINCARE, Raymond, 543
POIRIER, Jules, 559
POIRRIER, Philippe, 579, 592
POLIGNAC, Michel de, 566
POUJOL, David F., 551
POULOT, Dominique, 590, 592
PRACHE, Anne, 592, 606
PREVOST, Jean, 561
PROCHASSON, Christophe, 594, 598
PROCUREUR, Jean-Pierre, 598, 632
PROST, Antoine, 580, 586, 594, 596
PRUNGNAUD, Joëlle, 580
PUISEUX, Hélène, 594
PUTZ, Richard, 672

Q

QUANDT, Siegfried, 586
QUANTIN, René, 558

QUATREMERE DE QUINCY, Antoine, 540
QUEREUX, Delphine, 592
QUEREUX-SBAÏ, Delphine, 592, 606

R

RAB, Sylvie, 592
RABUTEAU, J., 611, 672
RADIGUET, M., 673
RAEMAEKERS, Louis, 610, 611, 628, 673
RAGOT, Gilles, 579
RAMBAUD, Mireille, 580
RANVIER-CHARTIER, 673
RASMUSSEN, Anne, 594, 598
RAVAUX, Jean-Pierre, 606
RAVEN-HILL, 627, 673
REAU, Louis, 558, 580
RECHT, Roland, 602
RECOULY, Raymond, 559
REDON, Edouard, 601
REGANZY, Frédéric, 673
REINHARDT, Hans, 606
REMOND, René, 600
RENE, Henri, 543
RENEAU, Serge, 592, 594
RENO, 673
RENOUARD, Paul, 631, 673
RENOUVIN, Pierre, 581, 585, 586
RESHEF, Ouriel, 598
REVANCHE, 674
REYMOND, Marcel, 551
RICHARD, Lionel, 592
RICKARDS, Maurice, 598
RICOEUR, Paul, 596, 598
RIEGL, Aloïs, 592
RIGAL, Louis Pierre, 674
RIGAUD, Olivier, 592, 606, 607, 632
RIOUX, Jean-Pierre, 580
RIPPONT, 674
RISLER, Georges, 566
RIVE, Philippe, 595
ROBERT, André, 611, 674
ROBICHON, François, 593
ROBIDA, Albert, 627, 629, 630, 631, 674
ROBUCHON, Gabriel, 551, 668
ROCHEGROSSE, Georges, 626
ROCHET, H., 674
ROCHLITZ, Rainer, 600
RODIN, Auguste, 540, 558, 566, 607
ROGER, 675
ROGER, Noëlle, 558
ROGERS, W.A., 626, 675
ROLLAND, Romain, 538
ROLLEPOT, Christian de, 577
ROLLEX, L., 675
ROMANET DU CAILLAUD, Jacques, 561
ROMBERG, Maurice, 675
RONDEAU, Gérard, 606, 607
ROSE, Caroline, 604
ROSENTHAL, Léon, 560, 567
ROSTAND, Edmond, 558, 741
ROUCHE, Michel, 596
ROUQUETTE, H., 755
ROUQUETTE, Michel-Louis, 598
ROUSSEAU, Frédéric, 585
ROUSSO, Henry, 593
ROZE, Anne, 596
ROZET, G., 567
RUSKIN, John, 540

S

SACA, 675
SADAG, 675
SAINSAULIEU, Jean, 570
SAINSAULIEU, Max, 531, 551, 567, 573, 596, 607, 610, 675
SAINT-PAUL, Anthyme, 541
SALET, Francis, 576
SALLES, Léon, 611, 675
SALVINI, Roberto, 607
SANTINI, C., 675
SARAZIN, Charles, 560, 573
SARAZIN, Pierre, 573
SAUTIER, C., 675
SAUVIGNIER, Frédéric, 676
SAUVY, Alfred, 586, 598
SAVOY, Bénédicte, 602
SCHEFER, Gaston, 573
SCHIVELBUSCH, Wolfgang, 602
SCHOR, Ralph, 582, 585, 586
SCHRÖDER, Hans-Jürgen, 581
SCHULTE, Karl, 598
SEIGNOBOS, Charles, 558
SEM, 568, 676
SENECHAL, Adrien, 538, 612, 630, 676, 677
SENECHAL, Yvonne, 632
SERMAN, William, 580
SERPE, Jules, 678
SERULLAZ, Maurice, 576
SETZER, Paul, 607
SEZANNE, Marcel, 746
SHERMER, David, 585
SHONG, G., 678
SILLARS, Stuart, 593
SILVER, Kenneth E., 593

SIMON, Jacques, 539
SIMON, Paul, 541
SIRE, Marie-Anne, 593
SIRGUEY, Laurence, 607
SIRINELLI, Jean-François, 580
SOLOMKO, Serge, 678
SORLIN, Pierre, 580
SOTTLOB, F., 631, 678
SOULIGNON, 678
SOUTOU, Georges Henri, 585
SPORCK, Maurice, 624, 678
STANLEY, 678
STAPFER, Paul, 558
STERLING, Charles, 576
STREPPES, 678
STRYKER, Laurinda, 600
SURAND, 678
SURE, 678, 679
SYNAUX, 679

T

TAP, E., 558, 629, 679
TARBE, Prosper, 541
TARPEL, Guillaume, 551
TELEH CIM, 679
TEOCRATE, 627, 679
THELLIER DE PONCHEVILLE, 558
THIBAULT, Michel, 607, 632
THINOT, R., 552
TOURNEUR, Victor, 541
TOURTE, Suzanne, 625, 679
TRAYETTE, Rémi, 607
TRICARD, L., 680
TROCME, Hélène, 593
TSIOMIS, Yannis, 593

U

URFALINO, Philippe, 593

V

VACHON, Marius, 540, 541, 558
VADELORGE, Loïc, 592, 607
VAILLAT, Léandre, 560, 567, 577, 599
VALENTIN, Jean-Marie, 586
VALVERANE, 629, 680
VARIN, René, 680
VASQUEZ-DIAZ, Daniel, 631, 680
VAUCHEZ, André, 593
VENTURA, R., 680
VERAY, Laurent, 599
VERDIER, Paul, 567, 593
VERRIER, Jean, 567
VETTER, Ferdinand, 553
VEYNE, Paul, 580
VIASNOFF, Nicolas, 578
VILLE DE REIMS, DIRECTION DE LA CULTURE, 607
VINCENT, Paul, 599
VINDEX, 552
VIOLLET-LE-DUC, Eugène, 541
VITRY, Paul, 552
VIVIN, Louis, 680
VOISIN, Marcel, 568
VOLDMAN, Danièle, 602, 607
VOLOCHINE, Maximilian, 594
VOLOCHINE, Maximilien, 742

W

WACHE, Brigitte, 594
WAGNER, Henri Konrad, 611, 680
WALTER, François, 602
WARNIER, Henri, 552
WARREN, Whitney, 537, 552, 558, 559
WATTIEZ, Robert, 630
WEAL, A., 628, 680
WEBER, Eugen, 587
WEISSIER, Charles, 680
WERNER, Michael, 593, 594
WERY, Emile, 625, 680
WILDENSTEIN, Georges, 572, 593
WILLETTE, Adolphe, 628, 629, 681
WINOCK, Michel, 579, 580, 581, 585
WINSKELL, Kate, 599
WINTER, Jay, 585, 594, 596
WINTER, K., 681
WOLFF, Oscar, 681
WULS, J., 681
WYLLIE, Charles W., 681

Y

YENCESSE, Ovide, 681
YOUNG Robert J., 594

Z

ZADORA, Edwige, 587
ZAMACOÏS, Miguel, 557
ZERAFFA-DRAY, Danièle, 581
ZEYONS, Pierre, 585
ZISLIN, 629, 681
ZWEIG, Stefan, 599

Yann HARLAUT

Thèse d'histoire sous la direction de Marie-Claude GENET-DELACROIX

Titre : La cathédrale de Reims du 4 septembre 1914 au 10 juillet 1938. Idéologies, controverses et pragmatisme.

Résumé : Eléments indissociables de la notion de patrimoine, les monuments historiques sont porteurs de valeurs esthétiques et de messages commémoratifs fixés initialement et qui semblent figés par le temps. Pourtant, leur identité primitive peut se trouver modifiée suite aux avatars de l'histoire et par l'instrumentalisation idéologique.

Relevant d'une mémoire partisane, mais devenue au XIX^{e} siècle patrimoine national, la cathédrale de Reims est bombardée par l'armée allemande du 4 septembre 1914 au 17 septembre 1918. Son incendie soulève l'indignation internationale, devenant patrimoine de l'humanité. La propagande relaie cet événement médiatique et convertit la cathédrale des sacres en martyre. Parallèlement, les premières mesures conservatoires en temps de guerre sont prises malgré la poursuite des bombardements. La guerre achevée, des controverses relatives aux compensations financières ou artistiques et à la restauration de cet édifice symbolique sont lancées : mémorial de guerre ou cathédrale renaissante ? En dépit des hostilités idéologiques de toutes formes de restauration, la cathédrale de Reims sera rendue à sa vocation première, le culte, renouant également avec son illustre passé. Financé en partie par des donations internationales, le plus important chantier de restauration d'après-guerre s'achève symboliquement le 10 juillet 1938, à l'issue de grandes cérémonies d'inauguration. Vingt années auront été nécessaires à l'architecte en chef Henri Deneux pour rendre son faste à cette cathédrale, conciliant la nécessaire conservation et l'esprit d'innovation.

Idéologies, controverses et pragmatisme dominent, durant la première guerre mondiale et l'entre-deux-guerres, l'histoire de ce monument phare de l'architecture gothique et de l'identité nationale. Cette monographie d'histoire locale dépasse les clivages géographiques, chronologiques, thématiques et disciplinaires. Si elle renouvelle notre perception mémorielle de la cathédrale de Reims, cette thèse révèle la gestion par l'Etat de son patrimoine et constitue un exemple des politiques culturelles en matière de conservation et de restauration.

Mots-clés : 1914, 1918, 1919, 1927, 1938, administration, architecte, art, béton, bombardement, cathédrale, chantier, charpente, commémoration, commission des monuments historiques, compensation artistique, comptabilité, conservation, controverse, destruction, dérestauration, dommages de guerre, donation, évacuation, financement, guerre, guerre des arts, histoire, iconographie, idéologie, innovation, médiatisation, mémoire, mobilier, monuments historiques, musée lapidaire, mythification, nationalisme, patrimoine, périmètre de sauvegarde, philanthropie, pillage, politique, pragmatisme, première guerre mondiale, propagande, protection, Reims, restauration, romantisme, ruines, sculpture, société des amis de la cathédrale de Reims, superstructure, timbre de la Paix, toiture, vandalisme, vitrail, Henri Abelé, Arsène Alexandre, Pierre Antony-Thouret, Achille Carlier, Albert Dalimier, Henri Deneux, Gustave Fraipont, Maurice Landrieux, Paul Léon, Louis-Henri Luçon, André Michel, John Davison Rockefeller Jr, Max Sainsaulieu, Adrien Sénéchal, Emmanuel Suhard, Whitney Warren.

UFR Histoire – Université de Reims Champagne-Ardenne, année universitaire 2005-2006